

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BIMENSUELLE

Directeur : **GASTON MERY**

ANNÉE 1900

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

Paris — 44, Rue de la Tour-d'Auvergne, 44 — Paris

TABLE DES MATIÈRES

ANNÉE 1900

N° 72. — 1^{er} Janvier. Page 1.

Notre œuvre, Gaston MERY. — Les apparitions de Campitello, O. P. PANCRAZI. — Reportages dans un fauteuil: Jouvence, George MALET. — Les étrennes de la Magicienne, TOUT-PARIS. — Charlotte Corlay et la bonne aventure, Henri BIBERT. — Le merveilleux dans Henri Heine, André GAUCHER. — Une faiseuse de miracles, ETHEREL. — Petit cours d'Onéirocritie: Conclusion, C. DE MIRBEL. — Glossaire de la Science occulte: Divination (suite), Jean DARLÈS. — Les prédictions de Mlle Couédon. — Ça et là. — Les Convulsionnaires de Saint-Médard (suite), ***. — A travers les Revues.

N° 73. — 15 Janvier. Page 21.

La question de Tilly et Mgr Amette, Gaston MERY. — Reportages dans un fauteuil: Antipathies instinctives. Médiums peintres, George MALET. — Les apparitions de Campitello, FRANCHESCHI. — La main morte. — Les apparitions du village grec à Port-Saïd. — Une lettre de M. Léon Denis. — Petit cours de Physiognomonie: I. Le front, FÉLIX. — Sorciers de village: Les deux hommes au bouc, H. LOUATRON. — Glossaire de la Science occulte: Divination (suite), Jean DARLÈS. — Les prédictions de Mlle Couédon. — Notre courrier. — Ça et là. — Les Convulsionnaires de Saint-Médard (suite), ***. — A travers les Revues. — Les Livres.

N° 74. — 1^{er} Février. Page 41.

Les apparitions de Campitello et de Bigorno, O. P. PANCRAZI. — La question de Tilly, Gaston MERY. — L'Eglise et le Spiritisme, Albin VALABRÈQUE. — Reportages dans un fauteuil: Encore les antipathies instinctives. Le Merveilleux et les Médicis, George MALET. — Les Astres et la Maçonnerie, VANKI. — Autographes et portraits graphologiques des accusés de la Haute-Cour, L. DE TYANE. — Un esprit tambourineur, G. M. — Petit cours de Physiognomonie: Le front (suite), FÉLIX. — Sorciers de village: Les deux hommes au bouc (suite), H. LOUATRON. — La reine Victoria spirite. — Notre courrier. — Ça et là. — Les Convulsionnaires de Saint-Médard (suite), ***. — A travers les Revues.

N° 75. — 15 Février. Page 61.

Observations et hypothèses, Gaston MERY. — Les apparitions de Corse, O. P. PANCRAZI. — Reportages dans un fauteuil: Le Merveilleux en Périgord, George MALET. — La Voyante du Tremblay, R. CHAIGNEAU. — Saint Malachie et la « Prophétie des Papes », Léo FRANC. — L'esprit tambourineur, H. D. — Vision de Charles XI. — L'Imagination et les états préternaturels, Abbé GOMBAULT. — Petit cours de Physiognomonie: III. Les yeux, FÉLIX. — Ça et là. — Les Convulsionnaires de Saint-Médard (suite), ***. — A travers les Revues.

N° 76. — 1^{er} Mars. Page 81.

Observations et hypothèses, Gaston MERY. — Les apparitions de Campitello, O. P. PANCRAZI. — Reportages dans un fauteuil: La Malice du chat, George MALET. — La Prophétie des Papes, Léo FRANC. — La Clef des songes, NATALIS. — Réincarnation et Spiritisme, VANKI. — Le numéro 9 de la rue de la Croix, Manoel DE GRANDFORT. — Petit cours de Physiognomonie: IV. Le regard, FÉLIX. — Glossaire de la science occulte: Divination (suite), Jean DARLÈS. — Les prédictions de Mlle Couédon (fin). — Notre courrier. — Ça et là. — Les Convulsionnaires de Saint-Médard (suite), ***. — A travers les Revues.

N° 77. — 15 Mars. Page 101.

Observations et hypothèses, Gaston MERY. — Une lettre d'Edouard Drumont. — La question de Tilly, G. M. — Reportages dans un fauteuil: Les habitants de la planète Mars, George MALET. — Les apparitions de Campitello, O. P. PANCRAZI. — Les dates

et leurs enseignements, VANKI. — Les Prédictions de l'Old Moore. — Réincarnation, corps astral et christianisme, Dr F. ROZIER. — Petit cours de Physiognomonie: V. Le nez, FÉLIX. — La Prophétie des Papes (3^e article), Léo FRANC. — Ça et là. — Les Convulsionnaires de Saint-Médard (suite), ***. — A travers les Revues. — Les Livres.

N° 78. — 1^{er} Avril. Page 121.

L'Inconnu et les problèmes psychiques, Camille FLAMMARION. — Que va-t-il nous arriver? Adrien MÉLY. — Reportages dans un fauteuil: Le fantôme de Regina, George MALET. — Une Voyante, Serge BASSET. — Interview avec M. le colonel de Rochas, Etienne CHARLES. — Les apparitions de Campitello, O. P. PANCRAZI. — A propos du « corps astral », Abbé GOMBAULT. — Les Prédictions de l'Old Moore. — Petit cours de Physiognomonie: VI. La bouche, FÉLIX. — Les sophismes de M. Anatole France, TIMOTHÉE. — Glossaire de la science occulte: Divination (suite), Jean DARLÈS. — Prophéties sur l'Angleterre. — Ça et là. — Les Convulsionnaires de Saint-Médard (suite), ***. — A travers les Revues. — Les Livres.

N° 79. — 15 Avril. Page 141.

Observations et hypothèses, Gaston MERY. — Le Fluide, UN ABONNÉ DE LA PREMIÈRE HEURE. — Reportages dans un fauteuil: La légende de l'Archicoquin, George MALET. — A propos du « corps astral », Dr F. ROZIER. — Le démon muet, Jean POUJOLAT. — Les mains de Mlle Dudley et d'Albert Lambert: Un conseil et un avertissement donnés par la chiromancie, A. DE THÈBES. — Petit cours de Physiognomonie: VII. Le menton, FÉLIX. — Proverbes arabes, VANKI. — Graphologie, STELLA. — Notre courrier. — Ça et là. — Les Convulsionnaires de Saint-Médard (suite), ***. — A travers les Revues.

N° 80. — 1^{er} Mai. Page 161.

Observations et hypothèses, Gaston MERY. — Reportages dans un fauteuil: Le très excellent privilège royal de la guérison des scrofuleux, George MALET. — Lettre sur Déroulède, X. — Graphologie (suite), STELLA. — La légende du tombeau d'Abeillard, A. DE ROCHAS. — L'âme des bêtes, VANKI. — Les fakirs de Djapur, C. DE MIRBEL. — Encore le corps astral, Abbé F. GOMBAULT. — Petit cours de Physiognomonie: VIII. Les joues, FÉLIX. — De l'identité des esprits, A. ERNY. — Glossaire de l'occultisme et de la magie, Jean DARLÈS. — Notre courrier. — Ça et là. — Les Convulsionnaires de Saint-Médard (suite), ***.

N° 81. — 15 Mai. Page 181.

Observations et hypothèses, Gaston MERY. — Reportages dans un fauteuil: L'avocate des fous et des possédés, George MALET. — Méhul fut-il un voyant? Maurice LETELLIER. — Ma dernière à l'abbé Gombault, Dr F. ROZIER. — Superstitions, Manoel DE GRANDFORT. — Petit cours de Physiognomonie: IX. L'oreille, FÉLIX. — La Prophétie des Papes et le successeur éventuel de Léon XIII, Léo FRANC. — La Voyante de Prevorst, Dr DUSART. — Glossaire de l'occultisme et de la magie, Jean DARLÈS. — Notre courrier. — Ça et là. — Les Convulsionnaires de Saint-Médard (suite), ***. — A travers les Revues.

N° 82. — 1^{er} Juin. Page 201.

Observations et hypothèses: La fièvre, l'épilepsie, Gaston MERY. — L'Apparition de la Madone aux trois petites filles d'Alice Belcolle, H. VERNIER. — Reportages dans un fauteuil: Une aventure galante du Diable, George MALET. — Petit cours de Physiognomonie: X. Conclusion, FÉLIX. — La Mort qui mord, L... — Types planétaires, A. DE THÈBES. — Glossaire de l'occultisme et de la magie (suite), Jean DARLÈS. — Ça et là. — Les Convulsionnaires de Saint-Médard (suite), ***. — Les Livres.

Thérapeutique magnétique: La fièvre, Gaston MERY, A. BUÉ. — Le Merveilleux à l'Exposition: Les Aïssaouahs de la rue d'Alger, André GAUCHER. — Reportages dans un fauteuil: Les légendes de la rue des Nations, George MALET. — Une séance de magnétisme chez Alexandre Dumas, Alexandre DUMAS. — Un médium dessinateur: Chez Mme Teïssier, Gabriel DARQUET. Les prédictions de l'Old Moore: Juillet et août. — La possédée de Louviers, Eugène BONNEMÈRE. — Glossaire de l'occultisme et de la magie (suite), Jean DARLÈS. — Notre courrier. — Ça et là. — Les Convulsionnaires de Saint-Médard (suite), ***. — A travers les Revues.

Le mystère de la rue de Bourgogne, Gaston MERY. — Reportages dans un fauteuil: Les miracles de Saint Jean Baptiste de la Salle, George MALET. — Les phénomènes lumineux de Berbenno, H. VERNIER. — Le merveilleux chez Flaubert, Gabriel DARQUET. — Le docteur Gibier. — Glossaire de l'occultisme et de la magie (suite). — Ça et là. — Les Convulsionnaires de Saint-Médard (suite), ***. — A travers les Revues.

Un fantôme photographié, Gaston MERY. — Reportages dans un fauteuil: Roman d'outre-tombe, George MALET. — Une chasse à l'eau: Un curé sourcier, E. DE BEAQUESNE. — La maison hantée de Nice. — Horoscope de Mozaffer-Ed-Din, Schah de Perse, VANKI. — Les chapeaux tyroliens, Hugues Le Roux. — Françoise Sauvestre: Lettres d'un homme du peuple, X. — Glossaire de l'occultisme et de la magie (suite), Jean DARLÈS. — Ça et là. — Les Convulsionnaires de Saint-Médard (suite), ***. — A travers les Revues.

La voyante de la place Saint-Georges, Gaston MERY. — Un fantôme photographié. — Du principe de vie chez les Anciens, H. STÉNO. — Reportages dans un fauteuil: Le charmeur de Memphis et le secret du roi de Bavière, George MALET. — La Science et les faits surnaturels contemporains, R. P. LESCOEUR. — Glossaire de l'occultisme et de la magie (suite), Jean DARLÈS. — Ça et là. — A travers les Revues.

Nos abonnés à l'Exposition. — Les prédictions de Mme Lay-Fonvielle, Gaston MERY. — Reportages dans un fauteuil: L'Assomption dans les Légendaires, George MALET. — La photographie des fantômes, A. ERNY. — Mme Corner (Florence Cook) à Paris, princesse W. — Un lecteur de pensées. — Les Etoiles des guérisseurs, J. OUISTE. — Horoscope de Victor-Emmanuel III, VANKI. — Les prédictions de l'Old Moore. — Du principe de vie chez les Anciens (fin), H. STÉNO. — Glossaire de la magie et de l'occultisme (suite), Jean DARLÈS. — Les Convulsionnaires de Saint-Médard (suite), ***. — Ça et là. — A travers les Revues.

Nos abonnés à l'Exposition. — La Voyante de la place Saint-Georges, Gaston MERY. — Reportages dans un fauteuil: Le fantôme de Charles Gobelin et le verre d'eau de M. de Louvois, George MALET. — Retour à Tilly, marquis de L. L. — La mort du roi Humbert prédite il y a quinze ans. — Une lettre du général Cluseret. — L'Homme du feu, C. de MIRBEL. — De l'identité des esprits: Réponse à M. A. ERNY, Gaston MERY. — L'Exposition devant l'occultisme, André GAUCHER. — Sera-ce Mozart? Henri DE VARIGNY. — Création d'un Institut des sciences psychiques à Paris. — Ça et là. — Les Convulsionnaires de Saint-Médard (suite), ***. — A travers les Revues: Albert Poisson. La physique de la magie.

Nos abonnés à l'Exposition. — La psychologie de « Julia », Gaston MERY. — Une lettre du docteur Edm. Dupouy (d'Auch). — Médioms et médiumnité, Ely STAR. — Reportages dans un fauteuil: Témoins d'Outre-tombe, George MALET. — Horoscope d'Alphonse XIII, roi d'Espagne, VANKI. — A propos de la lettre du général Cluseret, E. L. — Une Voyante, Charles LAHAYE. — De l'identité des esprits: Réponse à M. A. ERNY (suite), Gaston MERY. — La dormeuse de Thenelles. — Lettres

de Baluze sur le sourcier Aymar et sa baguette. — Un cas de télépathie. — Glossaire de l'occultisme et de la magie (suite), Jean DARLÈS. — Notre courrier. — Ça et là. — Les Convulsionnaires de Saint-Médard (suite), ***. — A travers les Revues. — Les Livres.

La psychologie de « Julia », Gaston MERY. — Deux séances chez Mme Lay-Fonvielle, Dr Edmond DUPOUY. — Lettres sur Campitello, S. Th. L. — Reportages dans un fauteuil: Le bâton de Saint-Pierre, George MALET. — Le merveilleux à Marseille: Une maison hantée dans le quartier Saint-Laurent, E. THOMAS. — De l'identité des esprits: Réponse à M. A. ERNY (suite), Gaston MERY. — La fièvre et l'épilepsie: Une lettre de M. Lefèvre, professeur à l'école réale de Kharkoff. — Les prédictions de l'Old Moor. — Glossaire de l'occultisme et de la magie (suite), Jean DARLÈS. — Notre courrier. — Ça et là. — Les Convulsionnaires de Saint-Médard (suite), ***. — A travers les Revues: La science future (Delanne).

Faut-il consulter les voyantes? Gaston MERY. — Lettres sur Campitello (suite), S. Th. L. — Le Congrès spirite et spiritualiste, H. V. — Un Musée spirite, André GAUCHER. — Le cas de M. Desmoulins. — De l'identité des esprits (suite), Gaston MERY. — Les prédictions de Mme Mongruel, G. M. — Glossaire de l'occultisme et de la magie (suite), Jean DARLÈS. — Ça et là. — Les Convulsionnaires de Saint-Médard (suite), ***. — A travers les Revues: Séance de matérialisation à Christiania.

Le « Positivisme chrétien », Gaston MERY. — De quelques phénomènes surnormaux, André GODARD. — Reportages dans un fauteuil: Les légendes de Saint-Denis, George MALET. — Lettres sur Campitello (suite), S. Th. L. — La superstition chez les Hohenzollern, Henri BIBERT. — Visite au prince des Marabouts, André GAUCHER. — De l'identité des esprits (suite), Gaston MERY. — Chez la Voyante de la place Saint Georges: Julia et la mort du capitaine de France: Une lettre de M. Aubé. — Les Convulsionnaires de Saint-Médard (suite), ***. — Ça et là. — A travers les Revues.

Un prophète Irlandais, H. V. — Reportages dans un fauteuil: Les voyages de saint Maclou, George MALET. — Lettres sur Campitello (suite), S. Th. L. — Horoscope de la reine de Hollande, VANKI. — Deux lettres, Camille FLAMMARION, André GODARD. — L'occultisme contemporain, Dr F. ROZIER. — De l'identité des esprits (suite), Gaston MERY. — Une manifestation sensible de l'au-delà, Dr G. C. — Ça et là. — Les Convulsionnaires de Saint-Médard (suite), ***. — A travers les Revues: Etude et observations faites sur le médium Lay-Fonvielle. — Prédications.

La dernière à M. ERNY, Gaston MERY. — Reportages dans un fauteuil: Les démons meurtriers, George MALET. — Lettres sur Campitello (suite), S. Th. L. — Bonaparte devin, Maurice LETELLIER. — Isis à Montmartre, André GAUCHER. — Les opérations magiques des Aïssaouahs. — Une vision de l'abbé J.-A. Petit, Abbé J.-A. PETIT. — Glossaire de l'occultisme et de la magie (suite), Jean DARLÈS. — Sur les Gamahés ou Camaïeux, Jean DARLÈS. — Ça et là. — Les Convulsionnaires de Saint-Médard (suite), ***. — A travers les Revues: Du rôle des esprits dans l'économie humaine.

L'Homme coupé en morceaux et les somnambules, Gaston MERY. — Reportages dans un fauteuil: La Chine gouvernée par les revenants, George MALET. — Lettres sur Campitello (suite), S. Th. L. — La « Dame Blanche » et les Hohenzollern, Emile MARIOTTE. — Comment on dit la bonne aventure, Maurice LETELLIER. — Le panier écrivain, Maria D. — Isis à Montmartre (suite), André GAUCHER. — Glossaire de l'occultisme et de la magie (suite), Jean DARLÈS. — Les Convulsionnaires de Saint-Médard (suite), ***. — A travers les Revues: Le Grand Œuvre Alchimique. — L'Hypnotisme.

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

NOTRE OEUVRE

L'Echo du Merveilleux entre aujourd'hui dans sa quatrième année. On lui avait prédit une très courte fortune. Il a déjoué les prévisions des mauvais prophètes.

Au bout de trois mois, disait-on, il n'aura plus rien à conter à ses lecteurs. Or il a dû augmenter le nombre de ses pages, il sera peut-être obligé de les augmenter encore. Et, chose à laquelle on ne voulait point croire, non seulement il a vécu sans demander rien à personne, mais encore il a rendu service à quelques-uns.

Le voici, au seuil du vingtième siècle, plus gail-
lard et plus vivant que jamais, prêt à entreprendre de nouveaux voyages à travers l'inconnu. Lui en voudrez-vous, avant le départ, de mesurer des yeux le chemin parcouru?...

Quel était notre but?

Nous étions des curieux que la grande vogue de M^{lle} Couédon avait intéressés aux phénomènes de l'au-delà. Mais nous gardions, en face de ces phénomènes, sinon l'incrédulité, du moins le scepticisme de la plupart de nos contemporains.

Nous n'osions pas nier, par haine du parti pris; nous n'osions pas croire, par crainte du ridicule.

Et puis, un beau jour, nous avons pris notre courage à deux mains. Nous avons bravé les préventions; nous sommes partis à la découverte...

Il faut bien le dire, nous avons quelque temps erré à l'aventure. Puis des guides se sont offerts à nous. C'étaient tantôt des Spirites et tantôt des

Occultistes. Ils nous décrivaient des faits, sans jamais nous les faire constater *de visu*, et puis ils nous les expliquaient. Nous sentîmes bientôt la duperie. Nous nous remîmes à marcher tout seuls.

Ce qu'il importe de découvrir d'abord, nous disions-nous, ce ne sont pas des théories pour expliquer des phénomènes, ce sont des phénomènes pour en déduire des théories.

Et, au hasard de notre promenade, nous avons, sans idée préconçue, cueilli les faits que nous rencontrions.

Chaque fois que nous en avons réuni un certain nombre, nous les examinâmes. Nous suivions ainsi la vraie méthode des chercheurs impartiaux, nous laissant conduire des faits aux hypothèses et non des hypothèses aux faits.

La première constatation à laquelle nous avons abouti, c'est que, contrairement aux données de la science officielle, il existe des forces invisibles intelligentes qui, dans certaines conditions, se manifestent à nous.

La belle découverte! dira-t-on.

Découverte assez mince, en effet, au regard des spiritualistes; découverte immense, par contre au regard des matérialistes.

C'est, en effet, en appliquant leurs propres procédés, en ne croyant qu'aux témoignages des faits, que nous sommes arrivés à cette constatation. C'est par la méthode expérimentale que nous avons prouvé l'au-delà.

— Et après? nous ont dit les positivistes.

Ce n'est pas tout de démontrer l'existence d'une force; l'intéressant c'est d'en établir les lois.

Nous nous sommes remis à l'œuvre.

Nous avons, par l'étude attentive des manifestations de l'invisible, cherché à en déterminer les caractères. Nous avons noté ces caractères, sans arrière-pensée, nous disant que, de leur ensemble, se dégagerait sûrement une notion claire, qui nous guiderait dans le choix d'une hypothèse explicative.

Spirites et Occultistes ont suivi ces efforts avec intérêt.

Les premiers espéraient que nous serions amenés à admettre la théorie d'Allan Kardec, et à reconnaître dans les forces intelligentes de l'au-delà les âmes des défunts; les seconds supposaient que nous serions conduits à adopter leur système, très séduisant d'ailleurs, d'après lequel il y aurait, dans l'invisible, une échelle des êtres exactement correspondante à l'échelle des êtres d'ici-bas.

Nous avons continué notre œuvre d'observation, sans nous laisser distraire par ces invites.

Puis, quand nous eûmes déterminé les caractères généraux des phénomènes, nous dûmes :

— Voyons un peu.

Nous comparâmes les faits que nous avions observés à la théorie spirite.

Quelques-uns s'y ajustaient à peu près, assez pour faire illusion au premier examen; les autres ne s'y ajustaient pas du tout. Or, une hypothèse qui n'explique pas tous les faits reste une hypothèse, et n'est pas une loi. Nous rejetâmes la théorie spirite.

Nous tentâmes la même expérience avec la théorie occultiste. Elle semblait s'ajuster à un plus grand nombre de faits. Malheureusement, il en était plusieurs encore dont elle ne rendait pas compte. Nous dûmes la rejeter comme l'autre.

Restait l'explication catholique.

Il nous fallut bien reconnaître que tous les faits observés par nous s'expliquaient... comment dirai-je... sans déchet par elle. Il nous fallut bien l'adopter.

Sans doute l'on nous objectera que nous ne pouvons avoir la prétention d'avoir observé toutes les sortes de faits psychiques, et qu'il s'en trouve peut-être, de nous inconnus, que la théorie catholique n'explique point. Je veux bien le croire, car je n'ai pas le moindre parti pris; mais qu'on me montre un de ces faits-là!

En attendant, je suis logique, en m'en tenant à mon argumentation...

J'ai, d'ailleurs, quelques raisons de supposer qu'elle est la bonne. Des lecteurs qui m'ont fait l'honneur, depuis trois ans, de m'accompagner dans mes différentes excursions à travers le merveilleux, m'ont ouvert leur cœur. Ils étaient partis en indifférents, ils sont maintenant des croyants. Ils m'ont remercié de leur avoir permis de retrouver la Foi.

« Je n'oublierai jamais, m'a écrit l'un d'eux, ce que je vous dois, sans que vous le soupçonniez, puisque le spiritualisme expérimental a été ma première étape sur la route de la vérité religieuse. »

La lettre d'où j'extrais cette phrase m'a causé une des plus grandes joies de ma vie d'écrivain.

Des prêtres, un peu timorés, m'avaient, au début, exprimé quelques craintes sur l'influence possible de l'œuvre que j'avais entreprise.

Votre publication, me disaient-ils, peut troubler certaines âmes. Les récits que vous y insérez dégagent parfois un parfum de satanisme malsain; d'autres fois, ils laissent percer des tendances philosophiques étranges; et puis... et puis, vous donnez une trop grande place aux somnambules, aux voyantes, aux chiromanciennes, aux onéirocristiennes, et vous n'en donnez qu'une toute petite au merveilleux chrétien.

J'avoue que ces reproches me touchaient et m'inquiétaient. Si je m'étais trompé! Si, croyant faire quelque bien, je n'étais arrivé qu'au résultat contraire!

La lettre dont je viens de parler, et quelques autres, ont dissipé mes craintes. Non, une œuvre n'était pas mauvaise — si disparate, si hétérogène qu'elle fût en apparence — qui produisait de telles conversions!

Au risque d'être indiscret, il faut que je le dise, en effet : cette lettre est de M. André Godard, l'auteur de ce livre d'une si haute noblesse de pensée, d'une si pénétrante, d'une si religieuse mélancolie, *In memoriam*.

Lisez ces pages qui vous étreignent et qui vous exhaussent, ces pages admirables et telles qu'Hello lui-même n'en a pas écrit de plus belles — et

dites-moi si, lorsqu'un écrivain peut espérer que pour une part, si petite soit-elle, il a contribué à leur conception, son cœur, en même temps qu'une indicible émotion, ne doit pas éprouver quelque fierté?... Pourquoi, au reste, ne laisserais-je point le lecteur sur une pensée d'André Godard?

« Le matérialisme ambiant de notre époque, écrit-il, n'est pas le fruit de la science, mais celui de la vulgarisation des sciences. C'est cette criminelle vulgarisation qui, fécondée par la légèreté vaniteuse d'un peuple toujours prêt à se révolter contre l'idéal supraterrestre, substitue à la France de Pascal, de Bossuet et de Rousseau, cette France de Homais et de Gaudissart, aussi incapable peut-être de recommencer les épopées de 1793 et de 1806 que de recommencer les croisades; cette France où des gens qui confondraient la lumière électrique avec le gaz sourient du Créateur et proclament le Protoplasma... Quelle surprise, si la Science allait découvrir, malgré elle, la preuve expérimentale de l'au-delà! Si elle secourait les défaillances de l'esprit religieux qui, muré dans une dévote intolérance, n'a plus voulu être ni l'art, ni l'intelligence, ni la passion qu'il résumait en lui au Moyen Age! Si, comme la chimie a jailli de l'alchimie, une science physico-psychique s'élevait demain sur les ruines prophétiques de l'occultisme; et si l'œuvre du xx^e siècle était de retrouver par l'expérience certaines conquêtes de la mystique, réparant ainsi les démolitions morales du xix^e! »

Oui, souhaitons que l'œuvre du xx^e siècle qui commence soit cette œuvre-là. De notre mieux et dans la mesure de nos forces, nous avons tenté d'en jeter les bases. Avec l'aide de Dieu, continuons.

GASTON MERY.

P.-S. — J'ai reçu une longue lettre de M. Léon Denis. Le temps et la place me manquent pour la commenter dans ce numéro. Je la publierai dans le prochain.

G. M.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.

LES

APPARITIONS DE CAMPITELLO

Bien chers lecteurs, l'homme propose et... les événements disposent.

Ainsi nos premières relations ayant été plus particulièrement consacrées aux somnambules, nous avons jugé utile, dans le dernier numéro de l'*Echo*, de faire un pas en arrière, ou plutôt à côté, pour vous entretenir un peu des voyants à l'état naturel. Et voilà qu'aujourd'hui, retour de Campitello, nous nous voyons, de par la force des choses, obligé d'interrompre l'intéressante narration commencée, pour vous parler...

— De quoi? direz-vous?

— Oh! de Campitello, toujours, mais de choses nouvelles, cette fois, et de prodiges nouveaux.

— Encore!

— Oui encore! et espérons que ce n'est pas fini.

Et tenez! comme je vois plus d'une aimable lectrice en grande impatience de « savoir », sans plus de préambule commençons.

Sachez donc que la « Belle Dame de Campitello » vient de donner une preuve éclatante de sa puissance, et déjà, enthousiasmés, bien des pèlerins voudraient voir en la radieuse apparition, la Reine du Ciel et de la Terre, la Sainte Vierge elle-même!

Le Malin, disent-ils, ne cessait, par ses artifices, de nous donner le change avec ses convulsionnaires et ses somnambules qui jetaient le trouble dans nos esprits. Marie a voulu, de son pied virginal, écraser la tête de l'Immonde, et elle a fait un miracle.

Ayons plus de sang-froid que ces pèlerins enthousiastes. Ne crions pas encore au miracle. Aussi bien ce n'est pas à nous, simple profane, de porter un jugement en pareille matière. Disons seulement que l'apparition de Campitello semble avoir accompli un fait extraordinaire et racontons-le.

* * *

M^{lle} Virginie Bertola, de Lama (Corse), appartenant de par son nom et sa fortune à l'une des familles les plus considérables de l'île, souffrait atrocement, depuis de longs mois, de douleurs rhumatismales; de plus, toutes ses jointures étaient comme nouées; elle ne pouvait faire un pas sans souffrir le martyre et ce pas ne pouvait être fait, du reste, sans le soutien d'une suivante et l'appui d'une béquille.

Aussi, depuis plus de quatorze mois, M^{lle} Bertola ne quittait plus ses appartements quand, par une inspiration providentielle sans doute, une pieuse personne,

retour de Campitello, remit, à titre de souvenir, à la pauvre percluse un peu d'eau prise à la source qui jaillit au pied du rocher de la Madonna et quelques feuilles d'un châtaignier qui se dresse au milieu du champ où la merveilleuse apparition se plait à se manifester.

foi, elle sent son cœur s'emplir d'un espoir immense.

Bien vite, elle fait mander son brave curé — un ami de la famille — et l'invite à commencer le lendemain même, 23 novembre, une neuvaine à la Sainte Vierge pour lui demander sa guérison.

Le lendemain la messe commence M^{me} Bertola y



UNE FAMILLE DE VOYANTS. — M^{me} Sammarcelli et ses enfants.

Et voilà qu'une idée subite germe dans la tête de la jeune et intéressante malade.

Il y a longtemps qu'elle ne croit plus aux remèdes humains ! Si elle se servait de cette eau et de ces feuilles pour soigner ses pauvres membres qui n'en peuvent mais ? Si « notre Dame de Campitello » voulait ?

Et comme M^{me} Bertola est une âme de beaucoup de

assistance. Aidée de sa suivante et de sa béquille elle a pu, en souffrant mille tourments, se traîner jusqu'à l'église. Elle a enfin le bonheur d'assister au saint sacrifice de la messe, bonheur dont son âme si douce et si pure était privée depuis plus de quatorze mois... Mais, chers lecteurs, demandez-vous à quelles douleurs effroyables ce frêle corps de femme était en proie lorsque, au beau milieu de la messe, ne pouvant plus

longtemps maîtriser ses souffrances, la jeune Virginie, n'y tenant plus, prête à crier, est obligée de se faire reconduire chez elle, noyée dans les larmes...

Et maintenant la voici dans sa chambre soutenue sur son prie-Dieu. Elle veut achever — malgré tout — la récitation, commencée à l'église, des cinq mystères douloureux...

Soudain, que se passe-t-il dans tout son être?... Elle n'a jamais rien ressenti de pareil... Elle sent qu'on travaille ses membres endoloris... Ah! si c'était la main de Marie! Si c'était la guérison, si c'était le miracle!

Et, redoublant de ferveur, elle continue de prier, finit son Rosaire, y ajoute les litanies; puis, ô merveille, voyez-la se lever et, aussi lesté qu'une gazelle, courir à tous les siens, en s'écriant, éperdue de bonheur :

— Je suis guérie, je suis guérie!...

Guérie, elle l'était en effet et radicalement! Sa béquille est en ex-voto à Campitello où je l'ai vue... Quant à sa suivante il paraît qu'elle a beaucoup de peine à la suivre maintenant.

Beaucoup, à Campitello, attendaient un « signe » pour croire. Ce « signe », si impatiemment attendu, faut-il le voir dans la guérison de M^{lle} Bertola?

Quelques feuilles desséchées, quelques gouttes d'eau ont-elles vraiment opéré la plus étonnante des guérisons — scientifiquement constatée?

Il faut bien n'en pas douter puisqu'il n'est plus de pèlerin qui quitte Campitello sans emporter un peu de cette eau et quelques-unes de ces feuilles merveilleuses. Les braves Campitellais sont dans la jubilation — naturellement — et dans leurs rêves ils voient déjà une belle et riche église se dresser sur le champ des apparitions!...

* * *

A ce propos, disons que les apparitions battent toujours leur plein à Campitello. Les visions sont *absolument* quotidiennes, et, depuis quelque temps déjà, *absolument* identiques pour toutes les catégories de voyants — somnambules, extatiques, ou voyants à l'état naturel. C'est toujours la « Sainte Vierge » tenant « l'Enfant Jésus » et montrant le saint Rosaire, Sainte Anne, des Anges, etc...

Comme fait le plus saillant, je vous dirai que la petite Marie Sammarcelli, âgée de cinq ans, illettrée, a écrit cette fois, — en copiant, a-t-elle dit, une banderole que l'apparition tenait entre les mains — ces mots :

Je suis venue pour empêcher la guerre.

Sa sœur Xavière — neuf ans — un peu lettrée, a écrit, en copiant toujours :

Je me suis montrée pour faire croire au monde!

* *

Mais je vous avais parlé, en commençant, de prodiges nouveaux. Qu'est-ce donc?

Eh bien! apprenez, chers lecteurs, que, depuis le 5 décembre dernier, le petit village de Bigorno, pays des petites Sammarcelli, a aussi ses apparitions!

Depuis cette date les Bigornais ne viennent plus guère à Campitello. A Bigorno aussi, il y a des extatiques, des somnambules, des voyants à l'état naturel. Les apparitions semblent être toujours à peu près les mêmes que celles qui ont lieu à Campitello.

J'ai voulu m'y rendre dans la nuit du 17 décembre dernier. Après l'exercice de la procession, j'interroge tous les voyants. Ils n'ont pas tous vu la même chose! Les somnambules ont vu un tableau vivant formé par la Sainte Vierge au milieu, sainte Anne à sa gauche, Jésus couronné d'épines, ruisselant de sang par toutes ses plaies, à sa droite, ceinture écarlate et barbe légèrement rousse.

Des voyants à l'état naturel ont vu tout simplement la « Sainte Vierge » vêtue de blanc en Immaculée Conception; d'autres ont vu — horreur! — un gros chat grimaçant aux yeux rouges comme des braises...

L'interrogatoire terminé je me permets de faire un petit speech à ces braves gens. Je leur dis de se tenir sur leurs gardes, car le Tentateur pourrait bien être l'auteur de ces nouveaux artifices pour jeter la confusion et le trouble dans leurs esprits.

On m'écoute bien poliment et j'en sais gré aux Bigornais — mais je crois qu'ils ne tiendront aucun compte de ce que je leur ai dit... Ils ne veulent pas se croire indignes d'être visités — comme les Campitellais — par la reine des cieux.

L'avenir nous dira ce qu'il faut retenir de leur espoir.

O.-P. PANCRAZI.

Reportages dans un fauteuil

* * * *Jouvence.*

L'un des savants les plus distingués de l'Institut Pasteur, le docteur Elie Metchnikoff vient, dit-on, de faire une belle découverte : il a retrouvé la fontaine

de Jouvence, ou son équivalent. Nous ne vieillirons plus !

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse !

chante tristement Béranger (le chansonnier, non le chansonné). Non, vous ne vieillirez pas, Madame. Vos beaux yeux garderont leur éclat, vos lèvres le charme de leur sourire, votre teint sa délicate fraîcheur ; et vos enfants, comme leurs pères, admireront l'or léger de vos cheveux. Du moins le docteur Metchnikoff l'affirme, non sans quelques réserves modestes, mais avec une évidente conviction.

Cette fontaine de Jouvence, où Junon venait deux fois l'an baigner ses charmes immortels afin de leur conserver leur fraîcheur, procédé qui d'ailleurs ne lui réussissait guère pour garder le cœur volage de Jupiter ; cette fontaine merveilleuse que le moyen âge cherchait encore de par le monde, et qu'il crut enfin tenir lorsque Colomb découvrit l'Amérique — ce fut même en la cherchant que Ponce de Léon rencontra la Floride, — on pensait bien qu'on ne la trouverait, ou retrouverait, que dans les cornues des savants. Tous les alchimistes l'ont passionnément poursuivie. Peut-être même quelques-uns l'ont-ils atteinte. Brantôme assure que la duchesse de Valentinois devait à l'or potable la miraculeuse conservation de sa beauté, et l'on en a dit autant de Ninon, adorée jusqu'à sa quatre-vingtième année.

L'empereur Rodolphe II d'Allemagne avait un médecin qui possédait la pierre philosophale et tenait son maître en santé parfaite. Mais ce médecin mourut d'accident, d'ailleurs fort vieux. Un jeune garçon français, nommé Saint-Léger, le servait. Il se sauva avec les drogues et les recettes de l'alchimiste. L'empereur, furieux, le fit chercher partout et envoya son portrait dans toutes les villes d'Europe. Le garçon était venu à Paris, où, pour se cacher, il prit pension chez un homme qui logeait des étudiants de l'Université. Il guérit la femme de cet homme, abandonnée des médecins, et fit d'autres cures admirables. Et en même temps il fabriquait de l'or... « Il y avait là-dans en pension un petit garçon de Paris, nommé du Pré ; c'est de lui que je sais ceci. Saint-Léger se servit de lui à bien des choses parce qu'il le reconnut discret. Ce M. du Pré est un galant homme... Souvent Saint-Léger donnait un coffre à ce petit garçon pour porter à un affineur qui en avait une clef : le coffre était bien pesant. Quelquefois on donnait un écu d'or au petit du Pré. Ce Saint-Léger n'avait pour tout instrument qu'un petit fourneau portatif... » (Tallemant des Réaux.) Mais le signalement et le portrait envoyés par l'empereur d'Allemagne trahirent l'incognito de Saint-Léger. Le garçon d'un apothicaire le reconnut.

Quand les exempts vinrent, du Pré dit qu'il était allé à la messe. On ne le revit plus.

Il semble bien que le fameux comte de Saint-Germain ait réellement possédé une fiole d'eau de Jouvence. Quoi qu'on ait pu dire pour expliquer au gré des « esprits forts » les bizarreries de son existence, il n'en reste pas moins que Rameau et la comtesse de Gergy affirmaient l'avoir connu en 1710, à Venise, tel exactement qu'on le voyait à Paris en 1759. Morin, secrétaire de la légation de Danemark, l'avait connu en 1735, en Hollande, et le retrouvait aussi jeune après vingt-cinq ans. A Schleswig, — où il passa les dernières années de sa vie et se laissa mourir en 1784, fatigué, ne voulant plus se laisser approcher que par des femmes, qui le soignaient et le dorlotaient « comme un nouveau Salomon », selon l'expression de Gleichen, — il conserva jusqu'à la fin l'esprit d'un homme vigoureux qui touche à la soixantaine.

Voici, traduit du *London Chronicle* du 3 juin 1760, le récit plus ou moins fantaisiste d'une des merveilles opérées par l'élixir de Saint-Germain :

Une femme de la première qualité en voulut faire l'essai. Dévouée à la coquetterie, elle voyait avec douleur le commencement des ravages que faisait le temps sur son visage. Elle va trouver l'étranger : « Monsieur le comte, lui dit-elle, ce que je vais vous dire vous paraîtra peut-être un peu cru ; mais vous êtes la complaisance même, et je vais au fait. On assure que vous avez un talent préférable au secret que vous y joignez de faire de l'or, le talent de réparer et même de prévenir les outrages de la vieillesse. Je suis encore à l'abri de ces outrages ; mais les années coulent et je ne voudrais pas attendre le besoin. Parlez-moi franchement : possédez-vous cette espèce de remède ? voulez-vous m'en faire part ? quelles sont vos conditions ? »

L'inconnu, s'enveloppant dans une contenance mystérieuse, lui répondit que ceux qui possèdent ces secrets évitent qu'on le sache. « Je ne l'ignore point, » répliqua la consultante, qui l'assure de sa discrétion. Le consulté vaincu promet, et dès le lendemain il apporte à la dame une fiole de quatre à cinq cuillerées, et lui dit qu'il faut prendre dix gouttes de cet élixir dans le premier quartier et dans le plein de la lune ; que ce remède était très innocent, mais infiniment précieux, et que, si on le prodiguait, il ne serait peut-être pas possible de le renouveler.

La dame enferma la fiole en présence de ses femmes, et, soit pour leur cacher sa faiblesse, soit pour éluder leur curiosité, elle leur dit que c'était un remède pour la colique. Dans la soirée même, la première des femmes, saisie de violentes tranchées court à la fiole, l'ouvre, la porte au nez, goûte la liqueur et, en trouvant la saveur aussi délicieuse que l'odeur, avale toute la fiole. L'effet en est aussi heureux que subit. La liqueur était claire comme de l'eau ; pour cacher son larcin, la femme remplit la fiole d'eau commune, dans l'espoir que sa ma-

tresse ne sera pas de sitôt dans le cas d'en faire usage, et elle tombe dans un profond sommeil.

Vers le lever du soleil, la dame rentre chez elle, monte à son appartement, fait appeler ses femmes pour la déshabiller, et, jetant les yeux sur celle qui avait avalé la fiole : « Que faites-vous chez moi, lui dit-elle, que demandez-vous ? d'où sortez-vous ? » La femme répondant par une profonde révérence : « Enfin que faites-vous ici ? continue « la maîtresse d'un ton d'humeur, je ne vous ai point « mandée, retirez-vous. — Madame me traite avec une « dureté qui n'est pas ordinaire, réplique la femme. Je « n'ai jamais manqué à mon devoir : j'ai eu le malheur « de m'endormir, mais est-ce un crime ? — Vous voulez « m'en imposer, répliqua la dame, je ne vous connais « point, je ne vous ai jamais vue nulle part, je n'ai point « eu à mon service de femme aussi jeune que vous. » Elle sonne aussitôt et demande Radegonde (c'était le nom de la femme qui avait avalé la fiole). « Mais me voilà, ma « dame, s'écrie cette fille ; ne suis-je plus reconnais- « sable ? » Et se regardant au miroir, elle voit avec la dernière surprise qu'elle paraissait à peine avoir seize ans, quoiqu'elle en eût quarante-cinq.

Pour faire l'histoire meilleure, on la racontait encore ainsi : Plusieurs suivantes avaient bu, plus ou moins largement, de la mystérieuse liqueur, et la grande dame aurait retrouvé une jeune fille dans son antichambre, une gamine qui jouait dans sa chambre à coucher, et, dans son cabinet de toilette, un bébé vagissant : ce dernier représentait la plus indiscrete des trois vieilles filles de chambre.

Quoi qu'il en soit, voici comment le docteur Metchnikoff expose sa découverte dans une interview prise par notre confrère Serge Basset, du *Matin* :

Jusqu'à présent, la science ne s'était pas occupée de la vieillesse. Cet état physiologique paraissait absolument naturel. On ne s'en souciait pas... Je me suis dit qu'il y avait là matière à observations intéressantes. Vous allez voir que je ne m'étais pas trompé...

Je suis parti de cette réflexion que la vie étant une fonction comme les autres, si nous mourions normalement, nous devrions mourir avec joie, avec le désir de mourir. Quand nous avons mangé, nous n'avons plus faim ; après le labeur de la journée, nous souhaitons dormir... Pourquoi donc nos vieillards, à quelques rares exceptions près, sont-ils encore épris de la vie ? Parce que, généralement, nous nous en allons avant que soit éveillé en nous l'instinct de la mort naturelle... Ou bien la mort nous prend trop tôt, ou la vieillesse a déprimé notre être, au point de ne plus permettre en nous l'éclosion du désir naturel de la tombe...

Or, qu'est-ce que cette vieillesse importune qui arrête en nous l'instinct de l'éternel repos ? Une déchéance... Une infériorité, un manque d'équilibre entre les divers éléments de notre être... Notre corps est composé de cellules. Eh bien ! de ces cellules, il en est qui

finissent par manger les autres... Les atrophies qui caractérisent la vieillesse sont le résultat de ces microscopiques ripailles... Ces atrophies s'aggravent à mesure que certains éléments sont davantage dévorés par d'autres...

L'organisme se défend, à tous les instants de la vie, contre les microbes de l'extérieur, de la façon suivante : Certaines cellules dévorent les microbes meurtriers... on pourrait les appeler des cellules de défense ; elles ont plusieurs noyaux et des prolongements : ce sont les *microphages*.

Le malheur, c'est que ces vaillants petits auxiliaires de la santé ont des ennemis, des ennemis implacables, qui, pendant la jeunesse et l'âge mur, sont impuissantes à rien tenter contre leurs voisins, mais qui, dès l'âge mûr, essaient de dévorer, à leur tour, les mangeuses de microbes... Ce sont les *macrophages*... C'est une lutte féroce, implacable... comme dans la Vie !

En parlant, le savant a dessiné une cellule nerveuse, et il continue son passionnant exposé :

— Les *macrophages* se groupent autour de cette cellule, et, peu à peu, sans que celle-ci puisse se défendre, elles la sucent, la mangent, l'avalent !... Voici le nerf, la moelle, le cerveau affaiblis. Pour peu que cette petite opération recommence, sur un certain nombre de cellules, vous voyez l'effet produit : l'atrophie progressive de l'organe... et, à sa suite, les plus graves désordres ; finalement, la paralysie.

— Et ces mangeuses de *microphages*, où se trouvent-elles ?

— Partout... Dans le sang, la lymphe, les ganglions lymphatiques, partout on les trouve, avalant les cellules mortes, se groupant autour des vivantes, et promenant partout...

— Leurs appétits insatiables !... Et contre ces ogresses vous avez trouvé une arme ?

— Oui, répond M. Metchnikoff, dont la figure rayonne. J'ai entrepris, avec mes élèves, de lutter contre elles, de venir en aide aux cellules menacées, d'arrêter ou de prévenir les atrophies possibles, de reculer la décrépitude et ainsi de fixer la jeunesse.

— Je suis impatient d'apprendre comment.

— Comment ? mais toujours par nos méthodes !... Par une série de vaccins. Les cellules nerveuses, celles du foie, du rein, du sang, sont en butte aux attaques incessantes des *macrophages*. Nous cherchons donc des sérums qui mettent en état de défense les cellules du foie, du rein, du sang, des nerfs... Nous en avons déjà trouvé un... M. Bordet, un de mes élèves, a trouvé le moyen de toucher à un élément cellulaire sans blesser les autres... Nous pourrions donc, par des injections de sérum, renforcer les énergies des éléments attaqués, leur venir en aide, affaiblir, au contraire, les cellules voraces et presque les annihiler... Donc l'éternelle lutte entre *microphages* et *macrophages* continuera, désormais égale ; l'équilibre qui doit exister entre les innombrables éléments de notre être ne sera plus rompu au profit des éléments meurtriers... Donc plus d'atrophies ; donc continuation de la jeunesse, jusqu'au jour où, las d'avoir tant vécu, ayant

achevé toutes nos tâches, nous sentirons s'éveiller en nous le bon désir de dormir.

Il paraît que ces expériences commencent à sortir du domaine de la théorie. Un médecin de Paris aurait fait avec succès des applications thérapeutiques du vaccin du docteur Metchnikoff.

Quoi qu'on en puisse penser, il semble bien que le savant se trompe lorsqu'il pense que la continuation de la vigueur jusqu'à l'extrême vieillesse vous amènerait à l'enthanasie. L'affaissement progressif des forces, à mesure qu'on vieillit est triste chose, mais nécessaire et même bienfaisante, en ce sens qu'on est ainsi conduit à petits pas et doucement vers la bonne mort. L'avantage principal que procure un âge avancé est cette mort facile, sans maladie, sans apoplexie, sans convulsion, sans râle, quelquefois même sans pâlir, le plus souvent assis, et principalement avant le repas. Schopenhauer a un curieux chapitre sur les avantages de la vieillesse dans ses *Parerga*.

GEORGE MALET.

LES ÉTRENNES DE LA MAGICIENNE

Je suis allé, cet après-midi, comme tous les ans à pareille époque, rendre visite à mon excellente conseillère M^{me} de Thèbes. Je venais, suivant mon habitude, lui rendre compte de la manière dont j'avais employé mon année, dont j'avais suivi ses sages et judicieux avis, et lui demander en même temps de m'indiquer une ligne de conduite pour l'année qui va venir.

Dès que M^{me} de Thèbes m'aperçoit, elle s'écrie :

— Je parie que vous venez encore me demander des prédictions pour l'année prochaine !

— Vous avez bien deviné.

— Vous êtes toujours le même. Vous savez pourtant que, pour nous autres chiromanciennes, l'année véritable est l'année solaire et ne commence qu'au mois de mars.

— Ne pourriez-vous anticiper un peu?... N'est-ce point de votre science d'anticiper sur l'avenir ?

— Comme vous arrangez cela !... D'abord je ne suis pas une prophétesse !... et je n'ai pas d'ange complaisant à mon service... Je me suis toujours refusée et je me refuserai toujours à vous prédire des faits précis, parce que cela m'est impossible. Tout ce que je puis faire, c'est de vous donner des indications générales, fondées sur des lois astronomiques... Je puis vous dire sur quelle influence sera placée la prochaine année solaire, et les conséquences que peut avoir cette influence sur la collectivité... Ne m'en demandez pas davantage... Ce serait du charlatanisme...

— Soit... Eh bien ! dites-moi comment nous serons disposés à nous comporter...

*
*

M^{me} de Thèbes se recueille quelques instants. Puis elle reprend :

— Eh bien ! ça va être du joli !...

— Vous m'effrayez !...

— Il y a un peu de quoi... L'année qui vient se trouve placée sous l'influence de Vénus... Oh ! ne souriez pas, cela n'est pas si drôle que ça, tout au moins au point de vue auquel vous pourriez entendre la chose... Parlons sérieusement... L'année qui s'achève était placée sous l'influence du Soleil qui fit bouillonner les cervelles... Celle qui s'approche appartiendra à Vénus, qui fait bouillonner les cœurs... Ah ! je plains plutôt que je n'envie les êtres nés sous l'influence de cette belle planète... Car si elle leur donne la beauté, et ces doigts fuselés symptomatiques, elle leur apporte aussi les grandes déceptions, les cuisantes douleurs, l'absence de sens pratique... Elle agite, tourmente, et, si elle donne la soif du bonheur, cette soif, elle l'éteint bien rarement... Soyez-en convaincu, nous allons assister à une recrudescence de crimes passionnels... Encore une année bien difficile...

— Et vous ne voyez pas la plus petite compensation ? Oh ! ne souriez pas à votre tour... Cela n'est pas pour moi que je parle. C'est pour... pour la collectivité... Vénus nous a déjà ramené la *Belle Hélène*...

— Elle nous amènera, sans doute, autre chose... Et, ici, je vais vous demander la permission de pénétrer dans le domaine de la politique, de la haute politique, de la politique internationale... Et, à ce point de vue, l'influence de Vénus se fait dès à présent sentir... Ne devinez-vous pas, dans l'âme des peuples, comme une effervescence, comme une orientation nouvelle?... N'assistons-nous pas, aujourd'hui, après trente années asservies à la politique d'intérêt, à un réveil, encore confus, mais bientôt très vivace de la politique de sentiment !... Est-ce que les cœurs de tous les peuples ne s'élancent pas invinciblement, quel que soit l'intérêt des gouvernements, vers cette petite nation du sud de l'Afrique, qui lutte contre le colosse britannique pour conserver son indépendance?... Les gouvernements, eux, restent insensibles... C'est leur fonction et leur devoir... Mais les peuples vibrent... Et, au milieu de cette explosion de chaleureux sentiments, que voyons-nous?... La seule race qui, d'accord avec son gouvernement, pratique imperturbablement la politique d'égoïsme et d'intérêt, est la race anglaise, c'est-à-dire cette race aux doigts carrés, par conséquent rebelle à l'influence de l'astre qui nous occupe... Voilà tout ce que je puis vous dire pour le moment... Si vous revenez me voir au mois de mars, je vous donnerai les résultats des calculs que je suis dans l'impossibilité de terminer maintenant... J'en ferai, d'ailleurs, le sujet d'une conférence que je compte donner à la Bodinière au printemps...

— Une conférence?... Voilà qui ne manquera pas d'intérêt...

— Oui, j'ai à dire des choses assez intéressantes... Je veux m'expliquer une bonne fois sur la chiromancie... Je veux expliquer que cette science ne se borne pas à la seule lecture dans les lignes de la main, auquel cas elle serait accessible à toutes les personnes ayant de l'attention et de la mémoire... Je veux montrer qu'elle n'est qu'une partie d'une science plus vaste qui comprend et relie entre elles ladite chiromancie, l'étude de l'influence des astres, l'observation des individus, de la couleur de leurs cheveux, de leur configuration faciale, de la forme de leurs doigts, de leur écriture... Tout cela se tient intimement et constitue une seule et même science...

— Parlez-vous aussi des porte-bonheur?

— Je vois où vous voulez en venir... Vous avez, sans doute, quelques cadeaux d'étrennes à faire, et vous voudriez bien que je vous indique un porte-bonheur... Eh bien, auparavant, je veux vous dire ce que je pense des porte-bonheur, et ce que je réponds, d'ailleurs, toujours aux dames qui m'honorent de leur confiance et qui viennent m'interroger là-dessus... Je crois fermement que certaines gens portent bonheur, et que certaines gens portent malheur... Il y a là une question de fluide que l'on ne saurait nier... Mais je crois difficilement aux porte-bonheur matériels...

— Alors, les éléphants?

— Je vois que vous êtes plus renseigné sur mon porte-bonheur favori que vous ne voulez le paraître... Dame, je le préconise tellement que cela finit par se savoir... Eh bien, oui, l'éléphant est le porte-bonheur parfait... Les éléphants, nous disent les anciens, étaient aimés des dieux, parce qu'ils réunissent toutes les qualités d'intelligence, de cœur, d'esprit, de vaillance, de force, de rancune, de reconnaissance, parce qu'ils sont le symbole vivant de l'harmonie. Or, avoir leur image chez soi, n'est-ce pas affirmer la volonté de réaliser soi-même cette délicieuse harmonie, n'est-ce point la leçon, l'enseignement, la direction que l'on veut se donner à soi-même?... Et ainsi le talisman opère par auto-suggestion... L'éléphant, à ce point de vue, est donc le vrai porte-bonheur... Tandis que le petit cochon!...

*
**

— Et voilà pourquoi l'éléphant abonde chez vous, dans toutes les pièces, sur tous les meubles.

— Et même dans ce tiroir... Mais ceux-ci sont réservés aux personnes qui me les demandent... Il faut donc avoir des éléphants chez soi, surtout en or et en étain... Ceux que les femmes portent sur elles en broche ou attachés à une chaînette doivent être autant que possible blancs!... Mais pas en ivoire surtout!... Il faut se garder aussi du poil d'éléphant, qui est un faux porte-bonheur... L'ivoire, le poil, ont été enlevés à ce précieux animal, ils en faisaient partie... Vous avez donc commis une atteinte à l'harmonie. En vérité, je vous le répète, l'éléphant porte-bonheur est un avertissement... Voilà pourquoi, sur mon papier à lettres, au-dessous du petit éléphant blanc, j'ai placé cette devise : « Je ne trompe pas, j'avertis... » parce que l'éléphant ne se sert de sa trompe que pour avertir d'un dan-

ver... Et maintenant voulez-vous que je vous indique un autre porte-bonheur? C'est le gui, mais le gui de chêne seul, noué d'un ruban rouge... N'offrez jamais de tulipes ni de bruyères... Surtout du rouge, beaucoup de rouge... Le rouge, c'est le feu, la lumière, et nous en avons bien besoin, à une époque où les urnes constituent le principal ornement de nos monuments... Vous allez me trouver bien superstitieuse?

— Alexandre, Plin, Aristote n'étaient-ils pas superstitieux?...

— Et puis, les superstitions reposent toujours sur quelque fond de vérité... Il suffit de les contrôler et de les envisager à leur véritable point de vue... Ceux qui les nient de parti pris sont des ignorants... Ceux-là seuls ne doutent de rien, qui ne se doutent de rien...

— Si vous le voulez bien, ce joli mot sera le mot de la fin.

Tout-Paris.

CHARLOTTE DE CORDAY ⁽¹⁾

ET LA BONNE AVENTURE

(ÉTUDE HISTORIQUE)

Charlotte de Corday d'Armont arrivait à Paris, le 11 juillet 1793 avec l'inébranlable résolution de tuer le plus effréné des démagogues, le plus terrible des Montagnards, Marat, pour venger d'un seul coup toutes les victimes de ce monstre.

Les documents les plus autorisés rapportent que Charlotte de Corday, malgré sa noblesse, descendit dans une très modeste hôtellerie située rue des Vieux-Augustins, à l'enseigne de la Providence. Le lendemain, 12 juillet, s'écoula en multiples démarches, pour étudier les moyens de ne pas échouer dans l'accomplissement de son sacrifice. En rentrant vers le soir, accablée, fiévreuse, mais non découragée, elle aperçut, glissée dans le panneau de la glace, une carte imprimée de Pierre Le Clerc, pauvre savant dont les prédictions hardies faites à plusieurs conventionnels lui valurent une notoriété relative aujourd'hui justifiée au point de vue historique. A la vue de cette carte, Charlotte de Corday sourit tristement à l'idée de consulter la bonne aventure avec la certitude de mourir.

Le 13 juillet, au lever du soleil, date qu'elle s'était fixée, elle frappait à la porte du devin.

— Monsieur, lui dit-elle, une dame qui est mon amie doit aujourd'hui demander à un membre très

1. Ces documents sont en partie puisés dans un livre « Histoire de la Magie, » par Cristian, ancien bibliothécaire au Ministère de l'Instruction publique et des Cultes.

puissant de la Convention, le plus grave des services Intéressée moi-même au résultat de cette démarche, pourrais-je obtenir, je ne sais par quel moyen et sans vous donner des explications impossibles, quelque aperçu des chances heureuses ou contraires qui nous attendent ?

— Mademoiselle, asseyez-vous devant cette petite table, assez éloignée de la mienne. Prenez ce paquet de cartes blanches ; tracez sur chacune de ces cartes une des lettres dont se composent les prénoms et le nom de la personne pour qui vous consultez l'avenir ; ajoutez, de la même manière, le strict énoncé du désir de la volonté de cette personne, et terminez par les prénoms et nom de l'homme puissant dont vous me parliez. Vous mélangerez ensuite toutes ces cartes jusqu'à ce que vous ayez fait disparaître toute apparence des noms et toute trace du sens écrit. De ce chaos, je ferai sortir une réponse, et vous emporterez avec vous les cartes après l'opération.

Charlotte de Corday, écrivit ce qui suit pendant que Pierre Le Clerc détournait la tête pour ne point troubler sa cliente :

« Le treize juillet mil sept cent nonante-trois, Charlotte de Corday d'Armont veut tenter de tuer à Paris, d'un coup de couteau, Jean-Paul Marat, député à la Convention nationale de la République Française. »

De ces 164 lettres tracées sur autant de cartes, elle fit ce que Pierre Le Clerc appelait le chaos, par des mélanges multipliés.

Aussitôt, Pierre Le Clerc fit glisser vivement dans sa main gauche, en les superposant, les lettres qu'il choisissait çà et là jusqu'à ce qu'il n'en restât plus que six qui se trouvaient être L Z C R A A.

— Mademoiselle, s'écria-t-il, êtes-vous bien sûre de n'avoir fait aucune erreur dans votre écrit ?

— Aucune, répondit Charlotte de Corday.

— Eh bien, reprit le devin, que votre amie s'abstienne d'aller chez l'homme puissant.

— Pourquoi, Monsieur ?

— Je vous donne l'exemple de la prudence en me taisant.

En effet, Pierre Le Clerc ne pouvait confier à une femme inconnue la sinistre réponse qu'avaient donnée les sorts, la voici :

« Ce couteau tuant, planté en ta poitrine, doit te tuer à Paris, au bain, livide Marat. L'échafaud conventionnel est le piédestal d'où cette martyre couronnée de la vertu antique, doit planer sur le monde. »

Les six lettres muettes L Z C R A A signifiaient « Lividi, Zono, Cruoris, Rubefacit, Amplexantem, Aquam. »

C'est-à-dire : « Un cercle de sang livide rougit l'eau qui embrasse le cadavre ».

Cette image fatidique se rapporte au bain dans lequel Marat fut frappé.

Quelques heures après, Charlotte de Corday d'Armont était une héroïne !

HENRI BIBERT.

Le Merveilleux dans Henri Heine

Il y a quelques jours, par une après-midi froide et grise, quelques personnes franchissaient la grille du cimetière Montmartre avec des fleurs et des couronnes et s'arrêtaient bientôt devant un simple monument composé d'un sarcophage de pierre et d'une stèle surmontée d'une urne funéraire.

Sur cette tombe se lisaient ces seuls mots :

HEINRICH HEINE

FRAU HEINE

Là, en effet, repose le poète allemand et c'est lui qu'allèrent saluer un petit groupe de ses compatriotes à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance.

Cent ans auparavant, le 13 décembre 1799, Henri Heine naissait à Dusseldorf et il semble que cette date fatale ait dominé toute son existence.

Regardez le portrait si connu du poète. Avec son masque saturnien, les rides profondes qui prolongent les commissures des lèvres en plis amers et cette attitude accoudée pleine de tristesse et d'abandon, Henri Heine est bien le type du vaincu de la destinée assujéti à des fatalités invincibles.

Tout le monde sait ce qu'il faut entendre par ce mot de destinée. Ce n'est pas une ligne inflexible que l'individu doit parcourir successivement de point en point, mais c'est pour ainsi dire un réseau souple qui enveloppe la volonté sans la briser et la contraindre, et cela est si vrai que toutes les sciences du destin tiennent compte de la volonté. En chiromancie, par exemple, la main droite corrige la main gauche, redresse la destinée mauvaise, relève le sort. En astrologie, les influences astrales se faisant parfois équilibre, la volonté individuelle reste seule en jeu pour décider de la fortune ou du malheur.

Henri Heine, lui, fut l'homme inférieur au destin, qui ne lutte point pour voir triompher son étoile, mais qui la suit nonchalamment des yeux. Et ce fut peut-être de cette perpétuelle résignation et de cette perpétuelle expérience d'une fatalité dominatrice que

naquit en cet esprit sceptique l'attrait puissant du merveilleux.

Quoi qu'il en soit, la poésie de Heine en est imprégnée. Au cours de son livre de « *Lieds* », son principal recueil de poèmes, pas une pièce, pourrait-on dire, qui ne contienne quelque parcelle de merveilleux. Le poète vit non seulement en dehors du cercle banal de la vie, mais en dehors de la nature même, dans un monde obscur et inquiétant où le coupable amour du mystère vous enveloppe et vous étreint.

Comme tous les grands poètes, Henri Heine « a toujours la nature présente » dit avec justesse Gérard de Nerval; mais la nature qu'il nous dépeint est pleine de troubles et de prestiges.

Le soir, en s'essorant dans la brume, le poète erre dans l'illusion et dans l'horreur de minuit.

Ich wandelte in Wahnsinn und Mitternacht'graus

Et le brillant clair de lune nous montre des ébats macabres autour des tombes entr'ouvertes. Dans le chœur des esprits chacun vient à son tour raconter ses tourments d'amour, et le fatal dénouement de l'intrigue. Voici le compagnon tailleur avec l'aiguille et les ciseaux, voici le filou, émule de Rinaldo, voici le comédien, l'étudiant, le chasseur, et tous peuvent chanter ce refrain : « Amour, amour, ta puissance nous a conduits ici et nous a clos les yeux. »

Très souvent les petits poèmes de Heine commencent par ces mots : Je rêvais... Le rêve, en effet, est une forme favorite de sa pensée, où ses impressions se développent sans nulle entrave, où les images se succèdent et se pressent sans que l'on puisse s'étonner; mais parfois aussi ces poèmes donnent l'impression d'un fait vécu, d'une vision réelle. Tel le songe de Ratcliff, dont l'étrange précision de détails a quelque chose d'inquiétant et d'angoissant.

Ailleurs, ce sont des légendes, les contes bleus du Rhin ou les sagas de la Baltique. Là-bas, sur le rocher, dans l'éclat du soleil du soir, la Loreley éblouissante déploie sa somptueuse chevelure d'or, elle chante, et le batelier imprudent dirige vers elle son frêle esquif que les flots bientôt engloutissent.

Ici, au sommet de la montagne, soudain la nuit s'illumine, les sapins frémissent, le torrent mugit, le poète a prononcé le verbe magique, et voici que le château fantastique sort de ses assises de pierres, troue la nue, perce le ciel, tandis qu'une forêt de fleurs géantes, roses de flamme, lys de cristal, érige au ciel mille calices ruisselant de clarté stellaire.

Par un caprice, le poète quitte la légende barbare et retrouve dans la mer du Nord les dieux grecs. Ce

ne sont pas des évêques de mer qui soulèvent les flots céruléens, c'est Poseidon lui-même et c'est Zeus assembleur de nuées, qui réunit au-dessus de Hilgoland les nuages de la tempête.

Mais le poète se penche sur le bord du vaisseau, et il aperçoit tout au fond de la mer claire comme le cristal, une ville aux toits dentelés, aux clochers ajourés, où des hommes colletés de fraises et ceints de manteaux à l'espagnole, se promènent gravement sous les arbres en quinconces. Les dames en collerettes font de majestueuses révérences, et soudain, près d'une fenêtre isolée, un gracieux visage de jeune fille rare et rayonnant s'élève. C'est elle, dit le poète, elle, la bien-aimée du rêve et le désir de ma vie, et il enjamberait le bastingage si le capitaine n'intervenait.

On voit quel rôle joue dans l'expression poétique le merveilleux chez Henri Heine, mais il occupe une pareille place dans le cœur même du poète.

En effet, sa conception du merveilleux dérive d'un état sentimental. En présence de l'amour, Henri Heine se sent faible et douloureux. « Dans ses poésies les plus amoureuses et les plus abandonnées, a dit Gérard de Nerval, il a toujours quelque chose de soupçonneux et d'inquiet; l'amour est pour lui un jardin plein de fleurs et d'ombrage, mais de fleurs vénéneuses et d'ombrages mortifères; des sphinx au visage de vierge, à la gorge de femme, à la croupe de lionne, aiguissent leurs griffes tout en souriant du haut de leur socle de marbre; au milieu de l'étang jouent avec les cygnes de belles sirènes qui ont leurs raisons pour ne pas se montrer plus bas que la ceinture. Dans ce dangereux paradis, les chants sont des incantations, le regard fascine, les parfums causent le vertige, les couleurs éblouissent, la grâce est perfide et la beauté fatale; les bouches froides donnent des baisers brûlants, les bouches brûlantes des baisers de glace; toute séduction trompe, tout charme est un danger, l'idée de la trahison et de la mort se reproduit à chaque instant; le poète a l'air d'un homme qui caresse un tigre, joue avec le serpent [cobra-capello, ou fait vis-à-vis à quelque charmante morte dans un bal de fantômes; cependant ce péril lui plaît et l'attire; il vient comme l'oiseau au sifflement de la vipère et il aime à cueillir le vergis-mein nicht au bord des rives glissantes. »

Telle est bien cette poésie si composite, si artificielle et si trompeuse et cependant si sincère et si vraie, car elle nous donne le sentiment de l'illusion et du prestige éternels et de cette mouvance des choses qui du monde de la réalité sensible nous mène au seuil de l'Inconnu.

ANDRÉ GAUCHER.

UNE FAISEUSE DE MIRACLES

Sous ce titre, le *Messenger* de Bruxelles publiait le 16 décembre dernier l'article suivant :

La rumeur publique.

Dimanche dernier, à l'heure où les vêpres se terminaient dans la plupart des églises, le bruit se répandit parmi les fidèles de différentes paroisses, — de Sainte-Gudule entre autres, — que des miracles venaient d'avoir lieu. Les faits s'amplifiaient en passant de bouche en bouche; il était question bientôt de prodiges accomplis en nombre considérable par un être qu'on ne définissait guère; ma curiosité en éveil ne trouvait pas à se satisfaire, quand le hasard vint à mon secours.

Un miraculé.

Mardi soir, je reçus un visiteur. Il donna tous les détails requis sur le faiseur de prodiges dont la présence avait troublé Bruxelles; il pouvait d'autant mieux me renseigner que lui-même attendait un miracle à son bénéfice. Et comme je riais, franchement sceptique, il me raconta son histoire.

Sous-chef de gare à X... pendant de longues années, M. L... fut mis en réforme pour faiblesse de la vue : il était atteint d'une atrophie de la rétine. Il y avait de cela douze ans et depuis il avait consulté, sans en recevoir d'espérance, les oculistes les plus réputés.

— Je suis, continuait mon interlocuteur, un libéral et un sceptique, c'est vous dire que je n'ai pas confiance dans les prières ou dans les charlatans. Pourtant je me suis occupé de magnétisme, de spiritisme sans grand succès, d'ailleurs, n'y voyant que des sciences physiques encore un peu fermées. Je lisais l'*Echo du Merveilleux*, le journal de Gaston Mery, ce rédacteur de la *Libre Parole* qui se fit l'interprète de M^{lle} Couesdon, et c'est ainsi que j'appris l'existence à Harfleur d'une M^{me} de Mondétour, qui guérit tous les maux par la simple imposition des mains. Malgré l'étrangeté de son nom, j'écrivis à cette dame; car puisque la science officielle m'abandonnait, pourquoi n'aurais-je pas cherché secours ailleurs?

La réponse — à mon étonnement — me vint de Bruxelles, où la faiseuse de miracles demeure depuis un mois. Voici une semaine que je vais quotidiennement chez elle; elle m'impose les mains sur la nuque; son simple contact me donne une secousse par tout le corps; hier il me sembla qu'elle m'extirpait du cœur une bille de billard; et je vois maintenant; je ne suis pas guéri, mais je vois mieux; je suis chef de gare réformé, libéral et sceptique, mais je commence à avoir pleine confiance.

Les antécédents.

Cette histoire ne m'ayant qu'à moitié convaincu, M. L... me communiqua le numéro de l'*Echo du Merveilleux* où il

est raconté, sous ce titre : La bonne dame d'Harfleur — que M^{me} de Mondétour — ce nom est vraiment extravagant — a guéri des aveugles, des tuberculeux, etc., suivant des certificats nombreux semblables à ceux que publient les marchands de spécialités pharmaceutiques. Tout cela ne faisait qu'aiguillonner ma curiosité.

Chez la thaumaturge.

M. L... m'avait donné rendez-vous chez la guérisseuse jeudi, à 2 heures. J'y fus. A Saint-Gilles, rue de Neuchâtel dans une petite maison confortable — un rez-de-chaussée, deux petits salons communiquant entre eux et un petit hall où le mari de la thaumaturge fait de la peinture — je saluai une dame âgée, une petite fille aux yeux profonds, un monsieur à barbe blanche, portant un béret sur l'oreille et décoré. C'était un intérieur respectable; je remarquai une gravure du *Wagner* de Herkomer, un panneau sur bois provenant d'un tryptique de peintre primitif, un piano, un orgue, sur lequel se trouvait de la musique pieuse. M^{me} de Mondétour entre. Elle est corpulente; vêtue de blanc avec une ceinture bleue — un peu le costume de l'Immaculée-Conception — elle porte au cou un petit crucifix. Voici à peu près ce qu'elle me raconte :

Premières visions.

— Dès mon enfance je voyais passer devant mes yeux des points d'or, des stries, des taches lumineuses. J'ai pourtant une excellente vue, car je regarde en face le soleil et, immédiatement après, je lis sans aucune peine. Bientôt après j'eus des visions; je vis passer des gens que je ne connaissais pas, que j'interrogeais, qui me répondaient et qui étaient morts depuis des années. Je suis catholique; mais je ne pratiquais guère. Le 19 et 20 novembre, je vis distinctement la Vierge. Des voix me parlaient. Une d'elles me tenta et voulut acheter mon âme au prix de huit millions (!); elle fit la même proposition d'ailleurs à ma bonne, qui en fut ahurie. Puis une voix très douce demanda un à un tous mes bijoux, que je déposai au pied d'une statue de la Vierge. Mes visions sont maintenant continues. En ce moment, tenez, *on* me sourit (En parlant des esprits qui la visitent, M^{me} de Mondétour dit : *on, ils, leur, etc.*). Ils ont des figures de rubis (!) et vont sur des fonds de couleurs variés; ils ont des chefs, parlent entre eux, me parlent, et portent une croix sur l'épaule (*sic*).

Prédictions.

Je les interroge; ils me répondent. Avant de rien tenter je leur demande conseil. Leur arrêt est sans appel. Puis-je guérir celui-ci? *Oui* ou *non*, répond l'oracle.

— Les interrogez-vous sur l'avenir?

— Guère; mais parfois ils m'avertissent de l'inconnu. Je révèle aux gens qui me viennent voir des particularités cachées de leur existence. Sans insister sur ce don, je puis vous annoncer formellement que *dans la guerre actuelle les Anglais seront définitivement battus par les Boërs*.

J'enregistrai cette prédiction. Je crois qu'il serait sage de la communiquer à M. Chamberlain.

Prodige à Bruxelles.

M^{me} de Mondétour continua :

— Nous sommes depuis un mois ici. Il y a quinze jours, je reçus l'ordre d'aller à l'église de Saint-Gilles pour y guérir une sourde. J'y allai avec ma mère; et comme je demandais un renseignement à une personne qui me fit signe qu'elle n'entendait pas, je la ramenai chez moi : elle ne savait trop ce que j'en voulais; je lui imposai les mains et, presque aussitôt, elle entendit et répéta ces mots prononcés par moi à voix basse : « Jésus, Marie, Joseph. » Le bruit de cette cure s'est répandue; vous pouvez prendre l'adresse de l'ex-sourde, la voir, l'interroger.

Spécimens.

On introduit à ce moment un couple de petits vieux. Ils étaient hier tous deux dans un fichu état, le mari paralytique, la femme presque aveugle et douée de deux hernies opulentes. Il ne reste plus trace de ces infirmités. Le mari porte sa canne sous son bras, mais comme un stick et non comme une béquille et, devant moi, il esquisse un pas de menuet. La femme lève les yeux au ciel en louant Dieu. Pour le reste je ne comprends pas ce qu'ils racontent, car ils parlent flamand. Ils demeurent chaussée d'Alsemberg, 156; la femme avant sa guérison avait été vue, paraît-il, par le Dr Van Eeckhout.

— Dimanche dernier, me dit M^{me} de Mondétour, je reçus l'ordre d'aller encore à l'église. Ils m'indiquèrent ce pauvre homme, que je ramenai et que je guéris. Puis, mise en goût, et voyant la femme mal en point, je l'ai guérie par-dessus le marché.

Ces récits sont faits avec simplicité. Celle qui les tient semble s'amuser, s'étonner même de ses opérations. Elle ne se rend pas compte du mécanisme, « elle n'est, dit-elle, qu'un instrument ».

On me montre des certificats dûment légalisés. Ils exhalent tous un robuste parfum de conviction. Les guéris s'y expriment clairement, avec une foi absolue.

La Faculté.

— La faculté doit faire un nez? insinuai-je élégamment.

— Elle a remporté une veste, affirme M. de Mondétour.

En effet, quoique gênée dans l'exercice de son droit de dépêcher légalement les gens *ad patres*, la Faculté ne peut poursuivre M^{me} de Mondétour pour exercice illégal de la médecine, puisqu'elle n'administre aucune drogue.

— D'ailleurs, les drogues sont le plus souvent inutiles, car beaucoup de maladies ont des causes naturelles.

Et comme devant cette affirmation je prends la forme d'un point d'interrogation, on me raconte des histoires de diables, d'envoûtements.

On me parle de cures terribles, de crises épileptiformes, de lévitations, de gens qui partent au plafond.

Je commence à m'inquiéter. On m'informe que dès qu'un cas étrange se produira, je serai convoqué. Je remercie et je tiens note de la promesse.

Conclusions.

Dans les rues de Bruxelles que sillonnent les trams électriques, on devient vite sceptique, et au sortir d'une conférence sur la sorcellerie on prononce volontiers le mot « truc ». Puis, à la réflexion, on s'inquiète. Tant de fois déjà, on a côtoyé le bord du mystère; on se souvient de cas télépathiques, d'intuitions, constatées par soi-même. On pense à Charcot et à ses expériences. Peut-être y a-t-il des faits que j'énonçai, une explication rationnelle : M^{me} de Mondétour affirme que des lueurs électriques émanent de ses cheveux, de ses mains. Alors un fluide, un magnétisme... Et puis ce choc que ressentent les sujets.

Le scepticisme irréductible est aussi sot que la sempiternelle crédulité. Les récits que j'ai entendus me semblent avoir été faits de bonne foi. Je laisse à de plus forts que moi le soin de résoudre les problèmes qu'ils comportent ou de découvrir les supercheries qu'ils supposent.

ETHÉREL.

Petit cours d'Onéirocritie

CONCLUSION

Nous sommes arrivés à la fin de notre étude.

Aussi bien, nous n'avons jamais prétendu enseigner dans tous ses détails l'Onéirocritie. Notre but, on s'en souvient, était de dégager, de l'amas confus des recettes qui constituent la vulgaire « Clef des songes », des règles générales fondées sur l'expérimentation et la logique.

Y sommes-nous parvenus? C'est aux lecteurs de répondre.

Peut-être quelques-uns d'entre eux ont-ils pensé, de la méthode que nous avons déduite, qu'elle était d'une simplicité un peu enfantine. Peut-être quelques-uns d'entre eux se sont-ils même dit : « Mon Dieu, comme c'est peu compliqué; nous aurions bien trouvé cela tout seul! »

Il semble, en effet, que rien n'était plus facile à trouver que les règles que nous avons formulées — qu'elles tombaient sous le sens! Mais c'est toujours l'histoire de l'œuf de Colomb. Fallait-il encore s'en aviser?

* *

Je pense, toutefois, qu'une double conséquence découle du travail que nous avons fait ensemble.

C'est d'abord que les avertissements que fournissent les rêves ne sont pas toujours négligeables.

Nous avons vu, il est vrai, combien était restreint le nombre des songes auxquels on peut attribuer un sens, et c'est cette rareté évidemment qui rend tant de gens incrédules. Ne faisant jamais que des rêves insignifiants, ils

en concluent que tous les rêves sont indifféremment indignes d'attention.

Il me semble que les personnes qui ont bien voulu suivre cette série d'articles sont convaincues aujourd'hui que cette conclusion est une erreur.

C'est la première conséquence de notre étude.

* * *

La seconde, qui dérive de la première, c'est que l'Onéirocritie qui, jusqu'à présent, était considérée comme un jeu, ou, tout au plus, comme un art tout à fait empirique, est très susceptible de devenir une science.

La Graphologie, disais-je en commençant, n'a été vraiment prise au sérieux que depuis l'abbé Michon, et la Chiromancie que depuis Desbarolles.

Je n'ai pas eu l'ambition d'être l'abbé Michon ou le Desbarolles de l'Onéirocritie. Je n'ai souhaité que d'ouvrir la voie à celui ou celle que cette ambition tenterait.

Et je m'estime heureuse si je suis parvenue à établir, en apportant quelque clarté, quelques classifications et quelque suite logique dans ce travail, que l'Onéirocritie, si elle n'est pas encore une science, est très digne de le devenir.

Je n'ai voulu, en somme, en ces trop courts articles, que poser sa candidature à ce titre de Science. A d'autres le soin de la faire réussir.

C. DE MIRBEL.

Madame V., à Neuilly. — Evidemment j'en viendrai là, bien que des considérations de famille se mettent en travers. Vers la fin de janvier cependant, je prendrai deux jours par semaine. Je vous les ferai connaître par l'*Echo du Merveilleux*.

P.-S. — Je prie instamment les personnes qui m'envoient des rêves à expliquer, de mentionner la date de leur naissance et de me donner quelques détails sur leur tempérament.

C. DE M.

Glossaire de la Science occulte

DIVINATION (suite)

Clédonismancie.

Mode de divination usité en Syrie et en Perse ; il consiste à donner certaine interprétation à des mots ou à des phrases prononcées et articulées d'une certaine façon ou dans des circonstances particulières.

Parfois l'étymologie d'un nom ou les lettres qui le composent peuvent fournir des renseignements et faire bien ou mal augurer d'un événement survenu à une personne dont le nom est l'objet d'une étude.

On rapporte que Léotychide, roi de Sparte, écoutait un jour un Samien qui l'engageait à entreprendre la guerre contre les Perses. Le roi demanda à cet homme son nom, et ayant appris qu'il se nommait Hégésistrate, c'est-à-dire *Conducteur d'armées*, il s'écria : « C'est bien, j'accepte l'augure, » et en effet Léotychide vainquit les Perses.

Clédonomancie ou Cleidomancie.

Divination pratiquée au moyen d'une clef ; on utilisait surtout ce procédé pour découvrir les criminels et les voleurs. — Voici comment on opérait : on écrivait sur une feuille de papier les noms des individus soupçonnés, puis on tortillait ce papier autour d'une clef, qu'on attachait à une Bible qui était placée entre les mains d'une jeune vierge. Le devin nommait à voix basse les noms inscrits sur le papier ; quand celui-ci remuait, se détordait légèrement, c'était une preuve que le devin avait désigné le coupable. Si le papier restait insensible, immobile, on inscrivait d'autres noms de personnes soupçonnées. — Encore de nos jours ce moyen est utilisé en Russie.

Cléromancie.

Divination faite au moyen d'osselets, de dés, de fèves noires ou blanches, de cailloux ou autres objets, qu'on tirait au sort. — Suivant les objets employés pour ce genre de divination, cette pratique prend des noms divers : *Cubomancie* ou *Pettimancie* (cubes ou dés), *Astragalomancie* (osselets), *Béphomancie* (cailloux), *Pissomancie* (pois), *Sycomancie* (feuilles), etc., etc.

Cosquinomancie.

Divination pratiquée au moyen d'un crible, d'un sas ou tamis. — On place un crible ou tamis sur des tenailles qu'on prend avec deux doigts, puis on nomme les personnes soupçonnées de vols, larcins ou crimes quelconques, et l'on reconnaît le coupable quand tourne le crible sur le nom d'une personne soupçonnée.

Craninomancie.

Art de deviner par l'inspection seule du crâne, les qualités, vices ou défauts des personnes. Le Dr Gall et son disciple Spurzheim ont, pour ainsi dire, codifié les lois de la Craninomancie, qui est aussi dénommée *Craninoscopie*, *Craninologie*.

Cristallomancie.

Divination qu'on opère au moyen de cristaux; le devin regarde d'une manière fixe des objets en cristal ou même des cristaux de sels et y découvre des figures qui lui font tirer des conclusions pour le consultant.

On prétend que Childéric lisait ainsi l'avenir dans les facettes d'une boule en cristal.

Critomancie.

Divination pratiquée à l'aide de gâteaux et de viandes. On conservait dans ce but la pâte des gâteaux qu'on offrait à la Divinité, ainsi que la farine d'orge qu'on répandait sur les victimes offertes en sacrifices; et de cette pâte et de cette farine on tirait des présages.

Cromniomancie.

Divination obtenue au moyen d'oignons. Voici comment on la pratiquait: La veille de la Noël, on plaçait sur un autel des oignons sur lesquels on avait écrit le nom des personnes dont on désirait avoir des nouvelles. L'oignon qui germait le plus rapidement, le premier, annonçait que la personne inscrite sur la pelure se portait bien.

De Lancre nous apprend dans son ouvrage de *l'Incrédulité et de la Mescréance* que dans divers cantons de l'Allemagne, les jeunes filles qui ont des prétendants, emploient encore aujourd'hui (de son temps) ce mode de divination pour connaître le nom de celui qui sera leur époux.

Cubomancie.

Divination au moyen de dés ou cubes, d'où son nom. Les cubes peuvent être en bois divers, en os, en ivoire, etc. Auguste et Tibère consultaient souvent l'avenir au moyen de la cubomancie.

Cyanomancie.

Divination faite au moyen des chiens, c'est-à-dire que le devin considérait leur démarche et surtout leurs cris. — Aujourd'hui encore ne dit-on pas: Voilà un chien qui crie la mort!

Dactylomancie.

Divination pratiquée au moyen de bagues ou anneaux, qui étaient fondus sous l'influence de diverses constellations et qui par cela même possédaient certains pouvoirs ou charmes. Souvent ces anneaux ou bagues qu'on dénomme *constellés* portaient, gravés ou en relief, des caractères magiques.

Daphnomancie.

Divination pratiquée à l'aide de feuilles de laurier d'où son nom (*Δαφνη*). Ce genre de divination a des méthodes très variées. — On considère comme synonyme de ce terme, celui de *Dendromancie*, de *δενδρος* (arbre).

Démonomancie.

Divination à l'aide des démons ou mauvais Esprits; c'est une des branches de la Magie Noire, non seulement condamnable, mais des plus dangereuses. Un grand nombre de possessions et de cas de folie n'ont souvent pas d'autre origine.

Garosmancie ou Gastromancie.

Divination pratiquée au moyen du ventre; ce sont généralement des ventriloques qui exercent ce mode de divination. Dans l'Antiquité, on croyait que l'individu (le ventriloque) était possédé par des Esprits et rendait ainsi des oracles. — L'art du ventriloque se nomme *Engastrisme*, d'où les devins qui faisaient entendre leur réponse au moyen de leur ventre se nommaient *Engastrimandres* ou *Engastrimithes*.

Géloscopie.

Divination tirée du rire; suivant la façon de rire d'une personne, le devin préjuge de son caractère et de ses penchants bons ou mauvais, de ses qualités ou aptitudes, de ses défauts.

(A suivre.)

JEAN DARLÈS.

Les predictions de M^{lle} Couédon

(Suite.)

DUELS

Echo, 1897, page 186 *Une rixe éclater
Entre deux hommes aisés
Qui sont pour diriger.
Dans un duel engagé
Quelque chose se passer.*

Echo, 1898, page 91 *Elle voit un duel prochain:
Un duel aisé*

TILLY

M^{lle} Couédon. — Les extatiques
Leurs prédictions concordantes.

4^e fascicule, p. 196. Apparitions de Tilly annoncées,
9^e fascicule, p. 190. *Elle va se remontrer (la Vierge)
Là où elle s'est montrée,
Puis d'un autre côté.*

- Quand la Vierge va parler
Des maux vont éclater.
Elle va les précéder*
- Echo, 1897, page 28 *Si la Vierge s'est montrée,
C'est d'authenticité.*
- — 91 *Je vois la Vierge se montrer,
Son manteau scintiller
Des étoiles y briller.*
- — 123 *Je vois un miracle s'opérer
Qui n'est pas éloigné*
- — 133 *Arrêtez le bras de votre divin
fils (Marie Martel)*
- — 136 *Je vois la Vierge s'élever,
Au moment d'un danger
Elle vous sera montrée
Je vois des anges à ses côtés,
Et une étoile briller
Qui pourra vous guider.
Quelque chose sera tracé :
Je suis l'Immaculée.
Des âmes qui ont quitté,
Puis des saints seront montrés.
Une fraîcheur sera donnée.
Je la vois s'élever,
Son visage comme s'empourprer,
Puis ses yeux briller.
Je vois ses mains jointées,
Puis, son regard s'abaisser,
Dans l'air sera donné
Un parfum que vous aimez,
Les lys vont embaumer.*
- — 137 *Où la Vierge s'est montrée
Un édifice s'élever,
Ce n'est pas éloigné.
Plus les mots vont aller,
Plus Dieu va se montrer.*
- — 154 *Louise Polinière demande qu'à
genoux on dise le chapelet, que
la Sainte-Vierge le demande
pour détourner les malheurs.
Dans deux ou trois mois il
ne sera plus temps. Paroles
de la Sainte-Vierge... priez
beaucoup... la foule est attris-
tée pour Paris.*
- — 155 *Un miracle se passer
A un endroit qui est aisé
Dont tous ont la pensée,
Car je l'ai indiqué
Depuis des mois entiers.*
- — 156 *Où la Vierge s'est montrée
Il vous faudra aller,
Un endroit de la piété
Je vois, va s'y élever,
Un pontife y aller,
Celui qui est réservé
Pour la papauté.*
- — 167 *Marie Martel : Ne les maudis-
sez pas... Ne les châtiez pas...*
- — 168 *Marie Martel supplie la Vierge
et Jeanne d'Arc d'éloigner
les malheurs dont la France
est menacée.*

Echo, 1897, page 171 *Où la vierge vient de se montrer*

*Un miracle se passer
Et vous pourrez prouver
Que si l'erreur s'est mêlée
Il y a la vérité.
Des gens se sont trompés,
Sur une visionnaire :
Cette enfant va quitter,
C'est de vous approché.
Dans une extase donnée
Je vois qu'elle va quitter,
Et son sang va couler*

— — 181 *Marie Martel : Ne les frappez
pas, ils reviendront, ils prie-
ront bien...*

(Guérison de Marie Martel.)

— — 292 *Marie Martel : O bonne Mère,
épargnez nous tous ces
fléaux...*

— — 232 *Louise Polinière a vu des sol-
dats baignant dans leur sang.
la guerre nous menace ; quand
elle sera déclarée, un prodige
éclatant se manifestera à
Tilly. Louise voit les détails
de la prochaine seconde cata-
strophe prédite par M^{lle} Coué-
don pour Paris. Elle a vu des
hommes se tordant dans les
flammes, un éboulement doit
accompagner ce sinistre.
Louise a cité le nom de la
rue ou de l'endroit. On n'a
saisi que la syllabe Mar...*

(A suivre.)

ÇA ET LA

Curieuses constatations. — Plusieurs de nos lecteurs ont dû apprendre la mort de Louis-Charles de Bourbon, selon ses fidèles partisans, Charles XI de droit, son frère aîné Charles-Edouard ayant été le Charles X vraiment légitime, et non pas le frère de Louis XVIII qui a porté ce titre indûment.

Cette mort du dernier des fils vivants de Louis XVII, est arrivée le dimanche 26 novembre dernier, à Teteringen, près Bréda (Pays-Bas).

Le lendemain 27, le premier de ses neveux — au nombre de six — le prince Auguste-Jean de Bourbon (reconnu tel désormais, sans la moindre mention du nom jadis imposé de Naundorf, d'abord par les tribunaux hollandais, ensuite par son état civil en France, à Lunel, en Hérault, où il s'est marié en février 1898), est devenu père d'un premier enfant, Charles-Louis, qui se trouve ainsi né dauphin de France et héritier légitime de la couronne, aux termes et selon les usages de la loi salique, si elle était encore en vigueur parmi nous.

Le prince Auguste qui doit avoir environ vingt-cinq ans, n'aurait jamais pu porter ce titre de dauphin, son père n'ayant pas été roi, mais seulement celui d'héritier du trône du vivant de son oncle récemment défunt. Il n'y a que l'aîné du roi qui soit et puisse être dauphin.

D'après la même loi monarchique, le prince Auguste —

premier du nom — est devenu roi de France en droit le 26 novembre 1899.

LÉO FRANC.

La mort de la « mère aux chats ». — Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié l'article que Gaston Mery a consacré jadis à M^{me} Siteaut, l'étonnante cartomancienne de Montmartre, surnommée la « Mère aux chats », à cause de sa grande bonté envers les animaux.

Tout l'argent que lui rapportait sa profession passait à l'entretien des chats, des chiens, des oiseaux abandonnés ou blessés. Sa modeste demeure ressemblait à une véritable ambulance de bêtes domestiques.

M^{me} Siteaut avait été plusieurs fois diplômée par la Société protectrice des animaux.

M^{me} Siteaut est morte tout dernièrement en chrétienne. On peut dire d'elle qu'elle avait passé sa vie à se dévouer. De telles âmes sont rares à notre époque. Ne leur ménageons point notre admiration.

Un médium peintre. — Le Dr Anderson, de Glasgow, fait, depuis quelque temps, de curieuses expériences avec un médium, nommé David Duguon.

Voici le récit de l'une de ces expériences :

« David, assis sur un fauteuil, ne tarda pas à entrer dans l'état somnambulique. Il conversa pendant quelques moments avec des êtres invisibles et se dirigea ensuite vers un chevalet, prit une palette et des pinceaux, et se mit à peindre comme un artiste consommé. On éteignit toutes les lumières et il n'en continua pas moins son travail. Quand, plus tard, on fit la lumière, on vit que le médium, malgré l'obscurité, avait peint un paysage traversé par une rivière, sur laquelle voguaient une nacelle et une gondole, occupée par trois personnes : le gondolier et deux fiancés. Dans le fond du paysage, à travers le feuillage de peupliers, on voyait la silhouette d'un château. David travailla ainsi pendant une heure au moins en présence de plusieurs témoins. Il lava ensuite avec soin les pinceaux, renferma la palette et les couleurs, et s'entretint quelques instants avec des invisibles. A son réveil, il ne se souvint pas de ce qu'il avait fait.

« Le médium est un simple ouvrier charpentier sans autre instruction que celle de son état. »

LES CONVULSIONNAIRES DE SAINT-MÉDARD⁽¹⁾

RELATION DU MIRACLE DE CONVERSION OPÉRÉ SUR
L'AUTEUR, LE 7 SEPTEMBRE 1731 (Suite)

Ne semble-t-il pas que Dieu lui-même nous ait ménagé par une providence spéciale une pièce de comparaison si authentique, afin qu'il ne fût pas possible à M. l'archevêque de Sens de nier que la relation espagnole, que j'ai depuis déposée chez le même notaire à la suite de la relation française ne fut pareillement écrite de la main de Dom Alphonse.

C'est en présence, c'est à la vue de deux notaires et de douze autres témoins que Dom Alphonse a écrit lui-même en français la relation abrégée de sa maladie et de sa guérison. Sur-le-champ, les notaires lui en ont donné acte, et ont fait signer avec eux les

Voir les numéros 67, 68, 69, 70 et 71.

douze personnes en présence de qui il venait d'écrire cette relation française au pied de laquelle ces douze personnes ont aussi fait leur déclaration. L'écriture de Dom Alphonse de Palacios est trop belle pour être aisément imitée. Que M. l'archevêque de Sens fasse confronter par qui il voudra pourvu que ce ne soit pas par les experts de Maguerite Delmaix, l'écriture de la Relation française de laquelle Dom Alphonse de Palacios a lui-même écrit la minute devant ces deux notaires et douze autres témoins : si les écritures ne sont pas de la même main, je suis moi-même un imposteur. Mais si elles en sont que devient l'accusation de fausseté que M. l'archevêque de Sens a formée dans son instruction pastorale contre deux personnes d'une piété exemplaire sous le faux prétexte que cette Relation espagnole n'avait jamais existé ? Tels sont les fondements de l'instruction pastorale, que M. l'archevêque de Sens donne à toute la terre.

Mais arrêtons la foule de réflexions qui se présentent : espérons que M. l'archevêque de Sens fera lui-même les siennes, qu'il apprendra du moins par cette triste expérience à se défier des gens qui ont pour maxime qu'il est permis de calomnier ses ennemis et qu'il ne compromettra plus si légèrement sa réputation en se livrant aveuglément à tout ce que leur passion leur dicte.

Passons à la pièce même que M. l'archevêque de Sens soutient être une fausseté. Comme l'acte que Dom Alphonse avait écrit lui-même chez le notaire le 23 août, n'entrait pas dans le détail de plusieurs faits intéressants, il fit faire dès l'après-midi un extrait en langue française de la relation qu'il avait composée en langue espagnole, et certifia au bas, par un acte de six lignes écrit de sa main, qu'il avait lu cette relation française qu'il l'avait trouvée fidèlement extraite de celle qu'il avait composée en espagnol, et que cet extrait ne contenait rien que de très véritable ; en foi de quoi il le signa le 24 du même mois d'août de cette année 1731, dans le moment qu'il montait en chaise pour retourner en Espagne.

Cette relation extraite de la relation espagnole, est celle qui a été présentée par vingt-deux curés de Paris à M. l'archevêque, le 4 octobre de la même année 1731, avec douze autres relations. C'est aussi celle que M. l'archevêque de Sens accuse d'être un *tissu de faussetés*, de *duplicité*, de *supercherie* et de *mensonge*, sur le fondement que la relation espagnole est une pure fable et que D. Alphonse a signé la relation française sans l'avoir lue ; ce qui donne un démenti formel à la déclaration faite par ce jeune seigneur au pied de cette relation.

J'ai encore déposé cette relation française chez le même notaire.

Inlassablement, avec la même minutie, le même luxe de détail, la même précision, M. de Mongeron examine chacun des faits avancés par l'archevêque de Sens.

Après quoi, il se livre à la démonstration des sept propositions suivantes :

1^o Le mal que Dom Alphonse avait à l'œil droit et dont il a été guéri provenait du dessèchement du nerf optique causé par l'anéantissement de l'œil gauche ;

et ce dessèchement avait déjà produit tant d'effet que Dom Alphonse, sept jours avant sa guérison, était devenu entièrement aveugle.

2° Ce mal était d'une espèce à ne pouvoir être guéri par aucune ressource de la nature, ni par les secours de l'art.

3° L'œil droit de Dom Alphonse a été guéri d'une manière parfaite et évidemment surnaturelle le 2 juillet 1731.

4° Le père et toute la famille de Dom Alphonse ont reconnu, quoiqu'en Espagne, que la guérison miraculeuse de Dom Alphonse s'était opérée par l'intercession de M. de Paris.

5° Les vains efforts qu'a faits M. l'archevêque de Sens pour combattre ce miracle fournissent encore des preuves triomphantes de sa vérité.



6° On a surpris la religion de M. l'archevêque de Paris, en l'engageant à se servir contre ce miracle d'une déclaration prétendue signée par Dom Alphonse le 3 novembre 1734, dont les faussetés sont si notoires qu'il est impossible qu'elle ait été dressée par ce jeune seigneur.

7° La guérison de Dom Alphonse, à en juger par les principes mêmes de M. l'archevêque de Sens, est un miracle incontestable.

Le développement de ces sept propositions remplit une quarantaine de pages. C'est un développement serré, documenté, très démonstratif. Il faut croire cependant qu'il n'a rien démontré, puisque la thèse de M. de Mongeron n'a pas prévalu.

Viennent ensuite trente-huit pages de pièces justificatives.

Passons et arrivons au

MIRACLE OPÉRÉ SUR LA DEMOISELLE THIBAUT

Voici le récit des faits :

Depuis plusieurs années, la demoiselle Thibaut trainait une santé faible, et sujette à différentes affections, tantôt de coliques violentes et d'autres fois de dysenterie, lorsqu'il plut au Seigneur de la rendre, après l'âge de soixante ans, un prodige de souffrance et d'infirmité, pour en faire ensuite l'objet de son étonnante miséricorde.

La première origine de ces affreuses maladies commence dès 1723, par une violente attaque d'apo-



plexie, qui en fut comme le signal et le premier pronostic; elle revint toutefois en santé au bout de six semaines, à quelques faiblesses près dont le bras gauche resta affecté.

Le mal couvrait sourdement sous une apparence de relâche, lorsqu'au commencement de 1728, il se déclara par une enflure au ventre, qui la réduisit dans un état de faiblesse à ne pouvoir presque plus tenir debout, l'enflure augmentant, elle s'adresse à M. Le Cointre, médecin chimiste, qui ne l'a pas plutôt vue qu'il reconnaît que la cause de la maladie est un schire qui commençait à se former. Ce médecin lui fait user de quelques remèdes qui paraissent d'abord la soulager; mais dès le mois d'octobre de la même année cette demoiselle voyant que son enflure augmentait de plus en plus et que les remèdes de M. Le

Cointre n'avaient plus aucun succès, prend enfin le parti en 1727 d'appeler à son secours le célèbre M. Reneaume.

(A suivre).

A TRAVERS LES REVUES

L'Initiation. — Sous ce titre « Une visite à un sorcier de village » M. Gustave Ferrys raconte un entretien qu'il a eu avec un empirique qui fait, paraît-il, des cures merveilleuses, et qui, en tout cas, est très renommé dans le département de la Charente-Inférieure. Cet empirique « travaille » sur les cheveux. Voici comment il explique son pouvoir :

« ... Ma vérité à moi réside toute dans la Volonté. Quand on veut, voyez-vous, on est très fort ; et quand on sait *vouloir*, on *peut* ; à vous d'*oser*, mais sachez vous *taire*. Ah ! si vous me voyiez agir avec ces cheveux, vous me croiriez fou. Je ne suis pas sorcier. Le sorcier n'existe pas ; les miracles non plus. Tout est dans la nature. Ce que je fais, un grand nombre de personnes pourraient le faire. Lorsque toute la *nerveure* (!) se contracte — et ses poings tendus vers moi, crispés, faisaient ressortir leur osseuse charpente et leurs tissus de veines noirâtres — lorsque tout l'être tressaille, croyez bien que quelque chose s'échappe de là...

Et, ce disant, il effleura ma poitrine de sa main décharnée. J'eus un tressaillement comme si cet homme énergique, au seuil de la tombe, me traversait réellement d'un puissant courant magnétique.

Cédant à mes nombreuses questions, il me dit l'heure de son travail, le nombre de fois consécutives et quelques autres détails d'égale importance.

— Et l'envoûtement, demandai-je, vous le combattez également ?

— L'envoûtement, que voulez-vous dire ? Les sorts que l'on jette sans doute ? J'agis de la même façon. Ma volonté suffit pourvu qu'elle soit bien dirigée. Quand un individu vous « jette un sort », c'est analogue à une véritable lutte entre vous deux. Si vous tremblez, si vous redoutez son action, vous êtes pris. Si vous dédaignez ses attaques et que vous ne tressailiez pas à sa malédiction, il ne peut rien sur vous.

Pour guérir les personnes atteintes, il y a cent moyens différents, moyens apparents s'entend ; je suis persuadé que chacun a sa manière d'agir ; la forme n'y fait que peu de chose, elle aide seulement, elle dirige et, par l'entraînement, on peut à la rigueur s'en passer. Avec la foi vous soulèveriez des montagnes, avec de la volonté, Dieu a fait le monde.

— Etes-vous endormi pour opérer, ou avez-vous parfois perdu connaissance ; avez-vous vu quelque chose ?

Je ne suis pas médium au sens où vous l'indiquez. Je suis simplement médium « à inspiration » ; l'idée me vient de faire telle ou telle chose. J'ai eu parfois des visions bizarres mais très vagues, indéfinissables sans jamais perdre connaissance. Souvent, par contre, j'entends des bruits dans l'appartement que

j'occupe, pendant mon travail. Cela me prouve bien qu'il existe autour de nous tout un monde invisible que nous arriverons à découvrir et à connaître.

Je pris enfin congé de mon hôte, un peu troublé de ce que je venais d'entendre et me demandant si vraiment sa volonté, sur le Destin et avec l'aide de la Providence, pouvait atteindre à une telle puissance.

Le vieux magiste m'a-t-il tout dit ? Non certainement ; mais je comprends sa réserve, car si l'on étalait aux yeux de l'humanité toute la vérité connue sur les forces qu'elle peut capter ou produire, quel mal ne se ferait-elle pas à elle-même ?

LA REVUE SCIENTIFIQUE ET MORALE DU SPIRITISME. — Donnons une idée de la facilité avec laquelle les Spirites acceptent, comme authentiques, toutes les communications de l'au-delà, en citant l'article suivant, un peu abusivement, selon nous, intitulé « Cas d'identité d'esprit » par notre ami le commandant Tegrad.

Le 23 mars 1899, je me trouvais chez M. E. Troula, négociant à Condom (Gers), où était un puissant médium, M^{me} Fleury.

Celle-ci, endormie par M. Troula, qui est un très fort magnétiseur, me dit : — Je vois un esprit qui se présente habillé en simple soldat et qui dit venir pour vous parler.

Commandant Tegrad : Qu'il parle ; mais qu'il me donne ce que j'appelle sa carte de visite, c'est-à-dire, des noms ou des paroles telles que je reconnaisse des identités de personnes ou de choses, que seul je connaîtrai.

L'Esprit : Mon commandant, j'étais simple soldat quand je suis mort et je me présente avec ce costume. C'est un autre esprit, que vous connaissez, qui ne pouvant s'incarner dans ce médium, m'envoie à sa place.

Il vous fait dire de vous modérer quand vous parlez de spiritisme et que cela pourrait vous porter tort.

— Puis il me parla de choses intimes que seul je connaissais, ou plutôt que je me rappelais au fur et à mesure qu'il les disait.

Commandant Tegrad : Samedi prochain, j'assisterai à une séance spirite chez M. Forget, rue du Rempart, 1, à Tours. Voulez-vous venir me dire les mêmes choses qu'ici vous m'avez dites.

L'Esprit : Oui, je promets.

Commandant Tegrad : Je ne vous demanderai qu'une seule phrase comme constatation de votre identité. C'est : Modérez-vous quand vous parlez de spiritisme.

L'Esprit : Je dirai cette phrase.

Ont signé ce que ci-dessus :

E. TROULA. — M^{me} TROULA. — C^t TEGRAD.

M^{me} FLEURY a signé le présent procès-verbal, sur notre dire, ne se souvenant de rien.

Le samedi suivant avait lieu, chez M. Forget, la séance spirite où j'avais convoqué l'Esprit dont je viens de parler dans le procès-verbal précédent.

Après avoir baissé un peu la lampe, M^{me} Forget dit :

— Je vois à côté du commandant Tegrad un soldat. Or, je déclare qu'en allant chez M. Forget, j'avais oublié ma convocation à cet Esprit et que le dire de M^{me} Forget réveilla ce souvenir.

Alors, je dis : — Oui, en effet, je me rappelle que j'ai convoqué un soldat qui m'a dit, il y a huit jours, qu'il viendrait. Eh bien ! alors, qu'il me dise la phrase qu'il m'a promise, comme identité.

M^{me} Forget, qui n'était pas en incarnation mais qui, éveillée, voyait l'Esprit, entendit et répéta la phrase : Modérez-vous quand vous parlez de spiritisme.

Ce phénomène de convocation d'Esprit, en tel lieu, à telle heure, disant ce qu'il m'a promis, n'est pas la première expérience que je fais de ce genre et je suis heureux de vous donner cet échantillon de communication que nous pouvons avoir avec les Disparus.

Etaient présents : M. Forget, M^{me} Forget, M^{me} Darget, le commandant Tegrad, M. Aviron, le grand apôtre du spiritisme, L. Denis et neuf autres personnes auxquelles je n'ai pas demandé la permission de citer leurs noms dans la présente narration.

Commandant TEGRAD.

REVUES ÉTRANGÈRES. — Il n'y a pas que la France qui possède des maisons hantées. Nous trouvons dans la revue *Uebersinnliche Welt* (le monde suprasensible) de Berlin, l'énumération de quelques phénomènes de ce genre qui se sont produits dans divers pays.

C'est d'abord à Turin, via Monferrata n° 4. Depuis le mois d'août on entend dans cette maison des gémissements et des sifflements comme ceux d'un vent très fort qui pleurerait dans des couloirs étroits. Tous les habitants de l'immeuble et les voisins les entendent, mais personne n'a encore pu se rendre compte de leur provenance, malgré toutes les recherches.

Des apparitions bizarres se sont jointes à ce premier phénomène. Le 2 août, trois garçons qui jouent dans l'escalier aperçoivent une longue file de personnages à grande barbe ; une multitude de cornes ; un coffre descend l'escalier, s'ouvre, il en sort au lapin et une boule, et le phénomène s'évanouit aussitôt.

A la fin, la police prévenue, envoie un agent qui réunit tous les locataires dans la cour et leur adresse le discours suivant : « Qu'est-ce que ce conte de revenant ? Gare au mauvais plaisant, il aura affaire à moi et je ne plaisante pas. »

Mais à peine avait-il terminé sa mercuriale, que les sifflements et les hurlements se font entendre de plus belle. L'agent s'arrête, interdit, et borne là son enquête.

Transportons-nous en Hongrie, à Brunver, un petit village près de Waag-Neustadt. La baronne Madniansky y possède une propriété avec un grand jardin dans lequel se trouve une maison où logent le jardinier et sa famille.

C'est dans cette maison que se produisent les phénomènes suivants (d'après le rapport de l'inspecteur

domanial Wistwar, envoyé exprès par la baronne pour vérifier si les dires des voisins étaient exacts) :

Les tables, les bancs, les lits se dressent subitement et restent en équilibre sur un de leurs angles ; dans la cuisine, la vaisselle, les chaises, les bouteilles, les verres volent pêle-mêle en arc de cercle contre les murs, etc.

Ces phénomènes se produisent de neuf heures du matin à midi, et de trois heures à six heures du soir.

Naturellement la population est épouvantée, et personne n'ose plus franchir le seuil de la maison hantée.

A Biéltz-Biala, dans la maison Schirn, à côté du presbytère catholique, demeure dans le sous-sol, M. Seichter et sa femme. M. Seichter est gérant d'une grande maison de cristallerie. Depuis quelque temps, à peine se couchent-ils que les édredons et les couvertures sont enlevées par d'invisibles mains et jetées dans la chambre.

On a fouillé les lits, bouleversé les chambres, mis tout sens dessus dessous, sans arriver à découvrir la raison de ces phénomènes. On a, en présence d'un agent et de plusieurs personnes, posé des poids très lourds sur les édredons qui, malgré cela, ont été immédiatement jetés à travers la chambre.

Les voisins, terrifiés, croient que c'est le fantôme d'un nommé Fuchs, mort dernièrement, et qui demanderait ainsi des prières pour son âme.

En Thuringe, à Gera, se trouve sur une propriété appartenant à un jardinier nommé Eckhardt, une vieille grange. Depuis quelque temps, des bruits étranges s'y faisaient entendre. Des pieux, des fragments de mortier, arrachés des murailles, allaient frapper les personnes qui travaillaient dans le voisinage, et les blessaient plus ou moins douloureusement. Toutes les recherches faites jusqu'à présent sont restées sans résultat.

M. Eckhardt s'adressa à la police qui lui envoya un agent. Mais les esprits frappeurs ne se sentirent nullement intimidés par la présence de la maréchaussée.

Un ouvrier qui entreprit une recherche minutieuse faillit y laisser sa vie. Tandis qu'il était en train d'explorer les tas de paille, il sentit tout à coup le sol mouvant se dérober sous lui, et fut précipité dans un amas de paille d'où on eut beaucoup de peine à le retirer à moitié étouffé. C'est en vain également que les voisins se sont armés et ont veillé toute une nuit. Dès que le jour eut paru, les phénomènes qui avaient cessé pendant les ténèbres, se reproduisirent de plus belle.

Le Gérant : GASTON MERY.

IMPRIMERIE NOIZETTE ET C^{ie}, 8, RUE CAMPAGNE-1^{re}, PARIS.

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

LA QUESTION DE TILLY

Un grand nombre de nos lecteurs se sont étonnés que nous ayons brusquement, cessé de les entretenir des apparitions de Tilly. A la plupart de ceux qui nous demandaient les raisons de cette attitude, nous avons répondu par des lettres particulières. Mais les autres, s'étonnant de la persistance de notre silence, nous prient de leur dire si, décidément, notre résolution est prise de nous taire à jamais sur les merveilleux événements du Champ Lepetit.

Nous croirions manquer aux égards que nous leur devons si nous nous refusions plus longtemps à leur donner des explications publiques.

Voici donc, en toute franchise, ce qui s'est passé.

Il y a un peu plus de trois mois, j'apprenais que Mgr Amette, le nouvel évêque de Bayeux, avait, à la suite de la publication des articles de Simplex, manifesté quelque mauvaise humeur, à l'endroit de l'*Echo du Merveilleux*. J'ai, comme on pense, la plus grande vénération pour Mgr Amette, que j'ai entrevu une fois alors qu'il était encore vicaire général à Evreux. Aussi, — bien que j'eusse conscience qu'en rendant compte des derniers faits relatifs à Tilly, l'*Echo*, qui n'avait préjugé en aucune façon les décisions de l'Ordinaire à leur sujet, n'avait fait qu'user de son droit, — j'éprouvai une réelle peine en apprenant que j'avais pu être désagréable au suc-

cesseur de Mgr Hugonin. Et justement, parce que je ne dépends en aucune façon de lui, je résolus — par une sorte de coquetterie peut-être — d'être d'autant plus respectueux de son caractère et de son autorité.

Je lui écrivis pour lui demander conseil.

J'avais un excellent prétexte.

Certains ecclésiastiques qui, au plus fort des apparitions de Tilly, n'avaient cessé, sous le voile de l'anonyme, de publier sur les voyantes des articles inspirés d'un tout autre sentiment que la charité chrétienne recommençaient, toujours sous la forme prudente de l'insinuation, leur campagne de dénigrement, à propos du voyage de Marie Martel à Lourdes.

En présence de ces attaques nouvelles, des fidèles de Tilly qui attendaient, dans le silence et l'espoir au cœur, l'enquête que, selon eux, l'évêque du diocèse ne manquerait point d'ordonner un jour sur les visions et sur les visionnaires, s'émurent.

Et, naturellement comme j'ai été — je puis en avoir la fierté — l'historiographe impartial des faits, c'est à moi que ces amis de Tilly confièrent leurs inquiétudes.

— C'est vous, me disaient-ils, qui, par vos récits, nous avez incités à aller à Tilly; c'est vous qui, sans vous prononcer pourtant sur la nature des apparitions, nous avez peu à peu amenés par vos descriptions et par l'analyse de vos propres impressions, à croire que ces apparitions n'étaient point de simples hallucinations; c'est vous qui, par vos enquêtes minutieuses, nous avez démontré que la cause de ces phénomènes était vraisemblablement surnaturelle. Vous ne pouvez vous en

tenir là. Vous avez pris, en nous conduisant insensiblement jusqu'à cette porte de l'au-delà, l'engagement tacite de l'entr'ouvrir pour nous. Dites-nous si, dans ce surnaturel auprès duquel nous sommes arrivés, nous devons perdre ou garder l'espoir de voir, derrière les trompe-l'œil du surnaturel diabolique, un peu de l'éclatante beauté du surnaturel divin?

La question était de celles qu'à aucun point de vue je n'avais le droit de trancher. Il n'en était pas moins vrai que cette question nécessitait une réponse. Que faire?

Il me parut alors que, puisque je voulais donner à Mgr Amette une preuve de mon respect et de mon désir de lui être agréable, je ne pouvais prendre un meilleur parti que celui de lui avouer sans détour mon embarras et de lui demander avis sur la conduite à suivre.

C'est ce que je fis.

Une correspondance s'établit entre nous. Je crois qu'on ne la lirait pas sans intérêt ni sans fruit. Je n'ai malheureusement pas — et je le regrette fort — l'autorisation de publier les lettres de Monseigneur.

Mais il me paraît indispensable, pour expliquer mon attitude à ceux de nos lecteurs qui recherchaient particulièrement dans l'*Echo du Merveilleux* les articles concernant Tilly, de publier les miennes.

Voici la première.

Paris, 7 octobre 1899.

Monseigneur.

Voulez-vous me permettre de vous confier l'embarras où je me trouve et de solliciter de vous un avis? Je suis persuadé que vous me pardonnerez l'indiscrétion de ma démarche en raison du sentiment qui la guide.

Voici les faits :

Depuis le mois de mars 1896, j'ai suivi avec le plus vif intérêt, souvent avec la plus pénétrante émotion, les événements de Tilly-sur-Seulles qui se passaient au grand jour et forçaient en quelque sorte toute la presse à s'en occuper.

Dans diverses publications, j'ai donné sans arrière-pensée, au risque même quelquefois de me contredire, les impressions successives que j'en ai ressenties.

Ce ne furent au début que des notes de reportage où je

cherchais surtout à saisir le pittoresque des faits. Puis, ce qui m'avait séduit les yeux me prit peu à peu le cœur — et, finalement, après avoir rêvé et senti, devant ces événements extraordinaires, je me suis mis à penser.

J'ai étudié dans l'histoire les faits analogues que l'Eglise considère comme surgis d'une source divine; j'ai comparé.

Et — sans jamais m'aventurer sur le domaine théologique — je suis arrivé, par la stricte observation des caractères extérieurs des événements, à une classification qui, de bonne foi, m'a incité à croire que, pour l'une au moins des trois catégories d'apparitions, on pouvait garder l'espoir d'y découvrir le divin.

Ce classement comparatif, et les observations sur lesquels il repose, je les ai exposés dans une brochure dont vous avez bien voulu m'accuser très aimablement réception.

Or, il s'est trouvé que les phases diverses par lesquelles j'ai passé, nombre de lecteurs les ont traversées avec moi. L'espérance que j'ai conçue, ils l'ont conçue à leur tour.

Et, aujourd'hui, en présence des attaques détournées qui recommencent actuellement plus après que jamais contre Tilly, ils se demandent s'ils doivent la conserver encore. Ils me prient de le leur dire.

C'est là, précisément, la cause de l'embarras que je voulais vous confier, Monseigneur. Je suis, en une certaine mesure, engagé par mes écrits antérieurs, engagé par l'état d'âme dans lequel mes correspondants se trouvent eux-mêmes, à ne pas laisser leur question sans réponse. Que dois-je leur répondre?

« Que dois-je leur répondre? » C'est l'avis que je prends la liberté de solliciter de Votre Grandeur.

Publiciste, il m'est très difficile, sinon impossible, de faire le silence sur des faits publics qui, justement parce que la série en semble close maintenant, appartiennent, par leurs côtés extérieurs, tout au moins, à la discussion. D'ailleurs, il n'est peut-être pas inutile d'arrêter au passage les insinuations erronées de nature à fausser les phénomènes, à dénigrer les personnes et à troubler les esprits.

Mais, d'autre part, catholique, soucieux avant tout de ne rien dire volontairement qui soit contraire à la doctrine, respectueux de la sentence à intervenir et que vous seul pouvez formuler, il m'est non moins difficile de me prononcer...

« Attente respectueuse et prière » avait dit Mgr Hugonin, qui a autorisé l'érection d'une statue de la Sainte Vierge, sur le lieu des apparitions, et il avait laissé penser que, par cette parole, il ne voulait décourager aucune espérance.

Dois-je simplement, Monseigneur, répéter cette parole, en l'interprétant, venant de vous, comme on l'avait interprétée venant de votre vénéré prédécesseur ?

J'ose croire, Monseigneur, que, dans une question qui intéresse tant d'âmes anxieuses, vous ne me refuserez pas le conseil que j'attends de votre Grandeur, et avec l'expression anticipée de ma gratitude, je vous prie d'agréer l'assurance de mon plus profond respect.

GASTON MERY.

Voici maintenant la seconde lettre. J'ai, je le confesse, quelque hésitation à la reproduire, car j'y parle de sentiments personnels et intimes qui n'intéressent point le public. Je la reproduis cependant, toute réflexion faite. On y constatera qu'évidemment elle n'était point destinée à la publicité, et on ne pourra pas m'accuser d'avoir eu, en me confiant ainsi à Mgr Amette, une arrière-pensée.

Paris, le 16 octobre 1899.

Monseigneur,

Au risque d'être importun, je prends une seconde fois la liberté de vous écrire. J'ai médité les termes de votre lettre. Il me semble qu'il n'y a pas de doute possible. Vous ne reconnaîtrez jamais la dévotion de Tilly.

Vous dites bien, en commençant, que « vous n'avez pu encore étudier suffisamment les faits pour avoir un avis, moins encore pour porter un jugement à leur sujet. » Mais la suite ne répond pas à ces prémisses.

Vous me donnez, en effet, le conseil de la plus extrême réserve et même du silence complet sur ces faits. Vous me répétez cette phrase « attente respectueuse et prière » prêtée à votre vénéré prédécesseur, en en supprimant le mot *respectueuse*, ce qui indique bien que l'hypothèse du divin, dans l'une quelconque des catégories de vision, doit être, selon vous, écartée *à priori*. Vous me dites enfin que « ce sera sagesse de ne pas les interpréter de façon à entretenir des espérances que vous considéreriez *jusqu'ici* comme téméraire d'encourager. »

Jusqu'ici. Donc, dans le passé, tout est condamné.

Vous me permettez, Monseigneur, de constater que si vous n'avez pu encore avoir un avis, ni porter un jugement, vous avez du moins une impression très nette.

Dans ces conditions, pourquoi ne pas anéantir les espérances qui sont déjà nées, prévenir celles qui

pourraient naître, et pourquoi ne pas éviter aussi des discussions qu'on semble vouloir soulever à nouveau, en répétant pour tous ce que vous m'avez dit dans une lettre privée ?

Je n'ose pas vous proposer de publier cette lettre dans l'*Echo du Merveilleux*. Si libérales que soient vos idées et si grande que soit votre bienveillance, vous hésiteriez sans doute à accepter ma proposition.

Mais il y aurait peut-être un moyen d'arranger les choses, qui ménagerait votre dignité épiscopale et mon amour-propre de journaliste indépendant : ce serait d'insérer dans la *Semaine Religieuse* de votre diocèse, une note, que je reproduirais dans ma Revue, et qui mettrait fin à toute curiosité et à toute polémique, aussi bien parmi vos ouailles que parmi mes lecteurs.

Je m'inclinerai, en ce qui me concerne, très respectueusement et sans arrière-pensée. J'aimais Tilly. Je n'ai jamais été, Dieu merci, un mécréant ; mais je vous assure que je n'ai jamais mieux prié qu'après certains faits dont j'ai été témoin à Tilly. J'en avais conçu quelque espoir que la Sainte Vierge pouvait être là.

Pour tout dire, un intérêt humain m'avait peut-être influencé aussi : j'avais caressé l'ambition d'être un jour, dans la mesure de mon talent, le Lasserre du nouveau pèlerinage.

Cet espoir et cette ambition doivent être abandonnés. Soit ! je les abandonne. Et si c'est un sacrifice, il me sera sans doute compté ailleurs.

Vous voyez, Monseigneur, avec quelle franchise et avec quelle soumission je vous parle. Au nom de tous ceux qui, comme moi, ont espéré en la « Vierge de Tilly » je vous demande de dire publiquement un mot qui dissipe leurs espérances, « puisqu'il serait téméraire de les encourager. »

Je vous prie d'agréer, Monseigneur, l'assurance de mon profond respect.

GASTON MERY.

P.-S. — Pour vous donner une preuve de ma bonne volonté, j'ai supprimé dans le numéro de l'*Echo* d'aujourd'hui, deux articles concernant Tilly, l'un sur les visions de Marie Martel, l'autre sur deux petits incidents récents. J'ai dû laisser subsister ma réplique à Mgr Méric et à M. l'abbé Segaud, parce qu'elles étaient annoncées dans le numéro précédent.

Voici enfin la troisième lettre.

Paris, le 31 octobre 1899.

Monseigneur,

Excusez-moi de ne vous avoir pas remercié encore de votre lettre du 22 octobre. J'ai été absorbé toute

cette semaine par des soins divers qui m'ont enlevé le loisir de penser.

Vous admettez que, parmi les faits de Tilly, il puisse y en avoir dont l'examen intrinsèque ne permette ni d'affirmer ni de nier absolument le caractère divin; mais, entre ces alternatives, vous attendez pour vous prononcer qu'on produise une preuve extrinsèque, un vrai miracle. Et vous ajoutez que, jusqu'à l'heure présente, il ne vous est pas démontré que ce miracle ait été réalisé.

Cela, en effet, n'est démontré à personne. Pour qu'on sût si un miracle a eu lieu, il faudrait que les faits eussent été étudiés sérieusement et longuement par l'autorité compétente qu'en l'espèce, Monseigneur, vous représentez. Si donc, vous ne vous décidez pas à nommer une commission chargée de recueillir les témoignages et de les confronter, on ne saura jamais si un miracle a eu lieu — et, partant, votre jugement restera toujours suspendu.

Je ne crois pas, Monseigneur, que vous vouliez ainsi vous soustraire à une mission qui est la vôtre. Je suis persuadé que vous voulez seulement choisir votre heure. Vous en êtes le meilleur juge, et je n'aurai pas l'indiscrétion de m'immiscer dans une affaire qui dépend de circonstances que j'ignore et qui, à aucun titre, ne me regardent.

Toutefois, Monseigneur, je vous prierai de considérer que, récemment, Mgr Perrault, à propos de faits qui se sont passés dans un monastère de son diocèse et dont le caractère divin était plus que douteux, n'a pas hésité à ordonner une enquête, afin d'anéantir les espérances illusoires que les témoins s'apprétaient à concevoir.

Serait-ce trop demander à Votre Grandeur que de la prier de vouloir bien m'autoriser à dire au public, sous une forme discrète, que je lui soumettrais, ou qu'elle arrêterait elle-même, qu'une commission sera incessamment nommée pour étudier les faits de Tilly?

Je me suis, sans discuter — bien que les dernières instructions de l'*Index* que vous me rappelez, ne me semblent point sûrement s'appliquer à mon cas — rendu à vos avis, Monseigneur, et j'ai supprimé de ma revue comme vous pourrez encore le vérifier dans le numéro de demain, tous les articles relatifs aux apparitions du champ Lepetit.

Je pense vous avoir donné ainsi la preuve de mon désir sincère de ne pas compliquer une situation qui, m'a-t-on assuré, n'a pas été sans vous causer quelque impatience. J'ose espérer que par là j'aurai mérité de Votre Grandeur qu'elle veuille bien m'aider à accomplir le devoir qu'elle m'a tracé et j'attends avec confiance l'autorisation que je sollicite d'elle.

Veillez agréer, Monseigneur, avec la nouvelle ex-

pression de mon profond respect, l'assurance de mon dévouement et de ma gratitude.

GASTON MERY.

Mgr Amette trouva peut-être que le ton de cette lettre était un peu pressant. En tout cas, il brusqua le dénouement. Il me répondit par un mot où, au lieu de m'assurer, comme à l'ordinaire, de ses sentiments distingués et dévoués, il ne m'assurait plus que de ses sentiments distingués.

Les sentiments de Monseigneur s'étaient donc modifiés à mon égard. Les miens ne s'étaient point modifiés à l'égard de Monseigneur.

Et, pour le lui prouver, je continuai à garder, au risque de m'aliéner beaucoup de mes lecteurs, le silence sur les apparitions du Champ Lepetit.

Ce silence s'est prolongé pendant trois longs mois. Il se prolongerait encore si je n'avais été, en quelque sorte; mis en demeure d'en faire connaître les raisons — si je n'avais voulu aussi couper court à certaines interprétations qu'on en donnait sous le manteau.

Voilà très nettement l'explication de ma conduite.

Ceci dit, on me demandera peut-être si je persisterai à me taire sur les événements de Tilly. J'ai, à l'heure actuelle, une idée très arrêtée à ce sujet. Mais comme je tiens avant tout à ne blesser personne et à rester respectueux de ce qui est respectable, j'écouterai volontiers les avis qu'on me donnera, et je verrai s'il y a lieu de modifier mes intentions.

GASTON MERY.

Reportages dans un fauteuil

*** *Antipathies instinctives.*

On raconte que lord Roberts, le général en qui Albion humiliée met son espoir de revanches, a horreur des chats : pendant une bataille sous Caboul, le général, entouré de son état-major restait impassible sous une grêle de balles. Tout à coup on le vit pâlir et trembler d'un geste fébrile, il montrait la crête d'un mur voisin où se traînait un maigre chat. L'animal chassé, lord Roberts reprit son sang-froid et sa lorgnette.

A Mandalay, un aide de camp se rendant au quartier général près du commandant en chef, le trouva assis, presque évanoui, le corps rejeté en arrière, regardant, comme fasciné, un petit chat qui se frottait contre ses bottes.

Un littérateur anglais connu, grand voyageur en Asie, en avait rapporté un chat superbe, qu'il était fier de montrer à ses amis. Un jour, lord Roberts dînant chez l'écrivain, le chat entre dans la salle à manger et saute sur l'épaule de l'amphitryon. Lord Roberts se lève précipitamment et explique en balbutiant qu'un rendez-vous oublié l'oblige à partir. L'écrivain et ses convives s'étonnent, protestent. Le général un peu confus prend son parti et dit :

— Je resterai, mais chassez cet animal..

Lord Roberts n'est pas le premier grand personnage qui ait manifesté cette antipathie à l'encontre des chats. Henri III ne pouvait les voir, et pareillement le maréchal duc de Schomberg. L'empereur Ferdinand montra au cardinal de Lorraine un gentilhomme qui avait ces mêmes félins en telle horreur qu'il saignait du nez rien qu'à entendre un miaulement. D'autres animaux ont inspiré à des gens d'une sensibilité singulière semblable aversion. Le maréchal de Brézé s'évanouissait à la vue d'un lapin et Carracioli tombait en faiblesse devant une souris. M. de Lancre, conseiller au parlement de Bordeaux, assure, dans son ouvrage sur *l'Inconstance des démons*, avoir connu un gentilhomme si effrayé à l'aspect d'un hérisson qu'il garda pendant *plus de deux ans*, l'illusion déplaisante de sentir les piquants de cet animal déchirer ses entrailles.

Et ce n'est pas seulement les animaux vivants, dangereux dans une certaine mesure ! Si l'on en croit Ambroise Paré, une dame, sa contemporaine, tombait en défaillance en apercevant une anguille, dans un repas. M. Vangherain, grand veneur de Hanovre, éprouvait les mêmes accidents devant un cochon de lait rôti.

Vladislas Jagellon, roi de Pologne, entraînait en convulsions devant une pomme, dont l'odeur seule procurait de copieux saignements de nez à Duchesne, secrétaire de François I^{er}. Cardan avait horreur des œufs, Jules-César Scaliger du crêsson ; Erasme du poisson. Le même Scaliger, dans ses *Exercitations contre Cardan*, cite le cas d'un gentilhomme gascon sur qui le son de la vielle produisait un effet extraordinaire et difficile à dire : il imitait les petits chiens des *Plaideurs* quand Dandin s'écrie : « Tirez, tirez... » et que l'Intimé les fait parler ainsi : « Monsieur, voyez nos larmes ! » Catherine de Médicis, si forte, tombait en faiblesse pour une rose.

Les répugnances excessives de cette dernière catégorie pourraient sans doute être expliquées physiolo-

giquement. Mais les autres ? Et les défaillances de Bacon pendant les éclipses de lune ou de Bayle au bruit de l'eau jaillissant d'un robinet ? Ou encore l'infirmité singulière de ce don Juan Rol, chevalier d'Alcantara dont parle Fabrice Cautain, que le mot *lana* jetait en syncope ?

Les spirites les expliquent par des souvenirs confus de vies antérieures. Lord Roberts, dans une précédente incarnation où il n'avait rien à démêler avec les Boërs, eut sans doute les yeux griffés par un chat. Duchesne, qui tremblait devant une pomme, avait été peut-être Adam lui-même ! Et si nos petits-fils rencontrent un personnage que la vue d'un chapeau cabossé suffise à mettre en fureur, ce sera, sous une nouvelle forme qui ne peut qu'être améliorée, tel grand homme de ce temps-ci.

A propos de petits-fils, qu'on me permette de corriger dans mon dernier reportage une déplaisante faute d'impression. M'adressant à une femme, d'ailleurs idéale, je disais : « Nos enfants comme leurs pères admireront votre beauté. » On a imprimé : « Vos enfants comme leurs pères... » Pluriel un peu singulier.

* * Médiums peintres.

Dans ce même dernier numéro, *l'Echo du Merveilleux* parlait des curieuses expériences qu'a faites le Dr Anderson, de Glasgow, avec un médium nommé David Dugnon, qui peint dans les ténèbres.

Pareille expérience fut faite il y a deux ans dans l'atelier d'un peintre parisien bien connu. Elle n'était pas préméditée. Ce peintre a été jadis médium dessinateur ; mais il n'avait pas pratiqué depuis longtemps. Après dîner, dans l'atelier, entre huit ou dix personnes, la conversation tomba sur des faits de médiumnité et, brusquement, le peintre résolut d'essayer encore de livrer sa main aux impulsions mystérieuses qui la guidaient autrefois.

On mit une toile neuve sur le chevalet ; il prépara sa palette. Tout fut éteint, hors un bec de gaz baissé au bleu, et dont le réflecteur déplacé détournait la clarté très faible, tandis qu'à l'autre bout du vaste atelier, dans une obscurité presque complète, le peintre peignait fébrilement. C'est un peintre de paysage. Il peignit ainsi pendant une heure environ, et quand on ralluma, il avait fait un Manet, un portrait de jeune fille, tout à fait un Manet, une figure sans souplesse, cerné de gros contours, des notes claires et crues, juxtaposées, sans modelé, peinture plate, effleurée, avec des yeux d'une expression délicieuse, et qui ressemblait parfaitement à ce qu'était une jeune femme présente huit ans plus tôt, à quinze ans.

Cette jeune femme était une amie assez récente de la maison; le peintre ne l'avait pas connue jeune fille.

J'ai devant moi, en écrivant, ce portrait bizarre qui porte sur le cartouche du cadre la mention « Manet d'outre-tombe ». Il n'y a que la première lettre de la signature du Maître, si facile à faire compléter chez le premier marchand de tableaux venu!

GEORGE MALET.

LES APPARITIONS DE CAMPITELLO

Par suite d'un retard de la poste qui, décidément, a pour nous des faveurs toutes spéciales, l'article de notre correspondant M. O. P. Pancrazi, n'était pas arrivé, au moment de notre mise en pages.

Voici, en l'attendant, une lettre de M. Francheschi, adjoint au maire de Bigorno.

« Bigorno, 26 décembre 1899,

« Monsieur,

« Je me borne à vous donner quelques détails sur les faits qui se sont passés depuis le 20 du courant jusqu'à ce jour et qui concernent toujours les visions mystérieuses, à Bigorno.

« Dans la soirée du 20, il y eut deux ou trois cas d'évanouissement, qui durèrent deux heures environ.

« Interrogés, les enfants déclarèrent ouvertement avoir vu la Sainte Vierge.

« Ce qu'il y a eu de remarquable, c'est la soirée du 21. Plus de quarante personnes se trouvaient vers six heures sur le terrain de l'apparition. Tout à coup les évanouissements commencent. A ce moment, on aperçoit le sol qui donne des lumières semblables à des feux artificiels (?). On en comptait des milliers. Non seulement les voyants en extase et en somnambulisme en avaient des centaines sur les mains, mais ils en avaient encore de dispersés sur toute leur personne.

« Mais le plus étonnant de tout, c'a été l'apparition, par deux fois, d'un feu violet qui s'est élevé du sol à plus d'un mètre. Cela a duré plus de dix minutes et a été vu par les spectateurs d'un âge avancé, sans qu'ils tombassent en extase.

« Tout le monde fondait en larmes.

« Les rosaires commencent, ensuite la procession (ranitola) — et au retour des « somnambulistes » c'est-à-dire à leur réveil, on affirme avoir vu la Sainte Vierge avec une croix blanche que, pendant l'exercice de la procession, elle présentait à l'ennemi,

lequel se trouvait sur l'aile gauche, éloigné de quelques mètres; il était hideux et avait des cornes.

« Les 22, 23, 24, toujours des évanouissements, de plus en plus nombreux.

« Il y a des jeunes gens de dix-huit à vingt ans qui tombent; il y en a aussi qui ne tombent pas, qui conservent leur sang-froid et déclarent voir la Madonna se promener sur le lieu indiqué, et surtout sur un chêne-liège situé à 20 mètres environ du hameau.

« Hier, 25, jour de la Noël, au tomber du jour, la foule devient plus compacte que d'habitude. On compte par centaines le nombre des spectateurs. La scène commence. Huit ou dix personnes tombent en même temps. On découvre les lumières qui ont apparu le 21, c'est-à-dire les lumières qui rayonnaient sur le sol. Les gens en avaient sur les mains et sur les habits.

« Ensuite, la procession commence. On défile vers l'Oratoire de l'Annonciation que vous connaissez, ensuite à l'église paroissiale. Là, des « strascinati » se livrent à de rudes convulsions, jusqu'à minuit.

« Une fois revenus, ils nous racontent avoir vu la Madonna. Elle avait l'air content plus que d'habitude. Elle riait avec eux, parce que dans les convulsions ils avaient brûlé le démon.

« Je cesse, Monsieur, en vous disant que je ne peux pas vous exprimer ce qui se passe en ce moment à Bigorno. Il y a réellement quelque chose de phénoménal, et cela augmente de jour en jour.

« Je vous salue,

« FRANCHESCHI,

« adjoint municipal. »

LA MAIN MORTE

Il y a quarante ans, le 4 novembre 1859, les religieuses cloîtrées du couvent franciscain de Foligno, en Italie, furent plongées dans une profonde tristesse par la mort de la sœur Teresa Marquerita, religieuse dont les vertus avaient fait un modèle pour toutes ses compagnes. L'une de ses compagnes, sœur Anna-Felicia, se faisait remarquer par l'assiduité avec laquelle elle suivait le conseil du psalmiste : « Servez le Seigneur avec joie ». Naturellement enjouée et hardie, pleine de vie et de gaieté innocente, elle raillait parfois les sœurs plus timides que les autres sur leur manque de bravoure; et peu après le décès de sœur Teresa elle gourmanda plaisamment quelques-unes de ses compagnes qui manifestèrent quelque crainte à rester seules dans les endroits fréquentés par leur amie défunte. Son propre courage, cependant, était destiné à être mis bientôt à l'épreuve.

Vers dix heures, dans la matinée du 16 novembre,

sœur Anna se dirigeait vers la garde-robe, dont elle avait la charge; quand elle entendit un bruit comme si quelqu'un se lamentait. Sa première pensée fut qu'un chat était renfermé dans la chambre; mais, ouvrant la porte, elle ne vit aucun chat, bien que le gémissement continuât. Ayant examiné la pièce et rien trouvé qui expliquât les sons plaintifs, sœur Anna, effrayée, d'une voix tremblante, s'écria: « Jésus! Marie! Qu'est-ce que cela peut être! »

La réponse ne se fit point attendre: « Oh! Dio, che penso tanto! (O mon Dieu, comme je souffre!) La voix était celle d'une personne dans une suprême détresse, et fut immédiatement reconnue par la sœur Anna comme celle de la défunte sœur Teresa.

Un peu rassurée par cette connaissance, sœur Anna refusa de céder à la tentation de s'enfuir de la chambre, et s'enhardit à demander:

— Pourquoi souffrez-vous?

— A cause du vœu de pauvreté.

— Quoi! la pauvreté! vous qui l'avez pratiquée si fidèlement!

— Non pour mon compte, mais à cause de mon indulgence envers les sœurs... Attention à vous.

Alors la chambre se remplit d'une épaisse vapeur et la forme de sœur Teresa apparut, se dirigeant vers la porte. Sa voix continuait à se faire entendre, mais sœur Anna était maintenant tellement terrifiée qu'elle ne pouvait rien comprendre. Comme l'apparition atteignait la porte, cependant sœur Anna l'aperçut frappant un des panneaux de sa main ouverte et entendit la voix s'écrier: *Questa è una misericordia di Dio!* (Voici un signe de la miséricorde de Dieu!). Comme si elle eût été un fer à marquer chauffé à blanc, la main brûla le bois de la porte, y laissant son empreinte, noire, fumante, ineffaçable.

Sœur Anna, qui avait jusque-là ri des craintes nocturnes et des visitations des esprits, était devenue comme immobile. Quand l'apparition se fut évanouie et que la vapeur s'éclaircit graduellement, sa terreur la quitta un peu et elle se rendit jusqu'à la porte pour appeler à elle ses compagnes. Son cri avait un tel accent de détresse qu'un moment après toute la communauté se trouvait réunie dans la garde-robe. Sœur Anna-Felicia raconta ce qui venait d'arriver; et l'espace de vapeur qui était encore visible dans la pièce, l'odeur de bois brûlé, et par-dessus tout le souvenir palpable que l'apparition avait laissé sur la porte, leur firent donner sur-le-champ croyance à son récit. La complète transformation de la figure habituellement rayonnante de sœur Anna était en soi une preuve que quelque chose de surnaturel était arrivé. De plus, les religieuses reconnurent dans l'empreinte sur la porte le « fac-similé » de la main de sœur Teresa, qui était remarquablement petite. Se rendant à la chapelle, elles prièrent longtemps et fervemment pour le repos de son âme.

Avant de se coucher le soir suivant, sœur Anna prit la résolution d'enlever coûte que coûte de la porte de la garde-robe, l'empreinte malheureuse qui lui avait donné un si rude choc. Elle s'endormit avec cette résolution, mais elle eut un songe dans lequel sœur Teresa lui apparut de nouveau et tint ce langage:

— C'est votre intention d'enlever le signe que j'ai laissé. Sachez que vous ne pouvez le faire, même

avec l'aide d'autres personnes, parce que Dieu l'a commandé comme une leçon pour tous. Par un décret juste et inexorable, j'ai été condamnée aux terribles flammes du purgatoire pour quarante ans à cause de ma condescendance aux désirs de quelques-unes des sœurs. Je vous remercie, vous et les autres sœurs, pour les prières que vous avez offertes pour moi, et il a plu au bon Dieu de me les appliquer toutes; et je vous suis particulièrement reconnaissante pour les sept psaumes de la pénitence, qui m'ont grandement soulagée. » Puis, la figure illuminée d'un sourire glorieux, elle ajouta: « O lambeaux bénis, qui sont récompensés par les vêtements les plus riches! O heureuse pauvreté, qui apporte une telle gloire à celles qui l'observent fidèlement! Hélas! combien souffrent une perte irréparable et sont dans les tourments parce que, sous prétexte de nécessité, elles ont violé ses préceptes! »

Finalement, dans la nuit du 19 novembre, pendant que sœur Anna était éveillée dans son lit, elle s'entendit appeler par sœur Teresa. Se levant sur son séant, elle regarda en tremblant autour d'elle et aperçut au pied de son lit un globe de lumière qui remplit la cellule de rayons surnaturels.

La voix de sœur Teresa se fait encore entendre; elle a perdu ses accents de lamentation et est pleine de joie et de triomphe. « Le jour de la Passion (vendredi) j'ai trépassé et le jour de la Passion j'irai dans la gloire. Forte dans la croix! Courage pour souffrir! addio! addio! addio! » A la troisième répétition de cette salutation amicale, le globe lumineux se dissout en un nuage brillant, qui flotte vers les cieux et disparaît.

Environ trois semaines après la date de l'apparition, une enquête ecclésiastique se fit sur ce prodige par l'ordre de l'évêque du diocèse. En présence des magistrats et du clergé de Foligno, appelés comme témoins, et d'une foule de citoyens venus de leur propre mouvement, le corps de sœur Teresa fut exhumé. La main fut placée sur l'empreinte brûlée de la porte et l'on s'assura qu'elle s'y ajustait parfaitement. Ceci prouvé, la sœur Anna-Felicia fut soumise à un sévère interrogatoire au sujet de son rôle dans cet incident remarquable, et le résultat fut que les enquêteurs reconnurent son caractère surnaturel.

Les Apparitions du village grec

A PORT-SAÏD

Un nommé Apostoli Iconomos, grec orthodoxe, originaire de la Crète, âgé de près de quarante ans, a eu, ces temps derniers, des apparitions successives se répétant, dans les premiers temps, régulièrement tous les jours et devenant, dans la suite, de plus en plus espacées.

Voici le récit que j'en ai recueilli de la bouche du voyant lui-même:

Les apparitions se produisaient dans la soirée, vers neuf heures. Le voyant sentait une lassitude l'envahir; accoudé à une table, il appuyait la tête dans sa main, ses yeux se fermaient, il restait immobile, en extase.

Alors, une Icône (en grec, image de la Sainte Vierge) lui apparaissait, vêtue tantôt d'une façon, tantôt d'une autre et quelquefois couronnée.

A côté de l'Icône se montrait parfois une femme, sous divers aspects, et dans des dimensions différentes, tantôt si monstrueuses, que cette vision épouvantait le voyant. Deux petits enfants lui sont apparus aussi.

L'Icône demandait du secours (voitia) pour être retirée de dessous terre où elle se trouverait ensevelie depuis des siècles avec cette femme et ces deux enfants. Elle lui parlait de l'impiété qui règne ici-bas, et demandait que l'on fût plus croyant.

Cette Icône, dit le voyant, se trouve dans l'île de Cassos (île de l'archipel ottoman sur la côte asiatique). C'est une des trois Icones en bois sculptées par Aghios Lucas (probablement saint Luc).

Aghios Lucas ayant sculpté cette Icône, implora la Panaghia (la Sainte Vierge) de venir voir son œuvre. La Panaghia fit observer à Aghios Lucas qu'il avait placé, à tort, l'enfant Jésus sur le bras droit au lieu de le placer sur le bras gauche.

Aghios Lucas sculpta alors deux autres Icones portant l'enfant Jésus sur le bras gauche.

Et alors, ayant encore une fois invoqué la divine Mère, Marie lui apparut de nouveau, et, ayant jugé le travail du sculpteur bien fait, elle l'approuva et lui insuffla l'esprit-saint.

Or, la première de ces trois Icones révéla un jour à une bonne femme de l'île de Cassos que les corsaires allaient envahir l'île, et que la population eût à prendre ses précautions.

Cette femme en fit part au peuple et, de son côté, elle se retira avec ses deux enfants dans un souterrain où elle avait déposé quelques provisions. Au bout de quelque temps les enfants succombèrent et, peu après, la mère, ayant épuisé ses provisions, sentit la mort venir. Elle s'étendit alors sur un sac et, tenant entre ses bras la Sainte Icône, elle s'endormit du sommeil éternel.

Ce fait se serait produit en l'an de grâce 50, il y aurait donc aujourd'hui près de 1850 années.

Ce serait cette Icône qui demande aujourd'hui à être retirée de dessous terre avec la femme et les deux enfants.

Des apparitions analogues se sont déjà produites, raconte-t-on, dans l'île de Cassos.

Une femme consacre, depuis des années, toute sa fortune à des fouilles dans sa propriété où elle prétend

que doit se retrouver l'Icône. Cette propriété est séparée par une route d'un champ voisin.

Le propriétaire de ce champ y fait, de son côté, pratiquer des fouilles dans la conviction d'y découvrir l'Icône.

Le voyant du village grec prétend connaître exactement, d'après les indications de l'Icône, l'emplacement où elle se trouverait enfouie et pouvoir s'y rendre sans erreur possible. Il n'a cependant jamais été à Cassos et n'avait jusqu'ici aucune notion des lieux.

Il dit que les recherches qui se poursuivent actuellement ne se pratiquent pas à l'endroit voulu, et que l'emplacement véritable se trouve entre les deux propriétés.

La piété des habitants du village grec, stimulée par ces révélations, a provoqué une souscription parmi la population orthodoxe, qui a produit 300 francs destinés à poursuivre les recherches.

On acheté sur cette somme un sac de riz, un sac de fèves et un sac de lentilles pour la nourriture des ouvriers, et le restant, soit environ 260 francs, a été réservé pour leur salaire. Ces provisions, ainsi que les fonds, ont été envoyés à Cassos.

A en croire le voyant, plusieurs autres personnes du quartier grec, habité plus spécialement par des Cassiotes, auraient eu la même vision.

On me rapporte qu'une femme de ce quartier, la nommée Kalitza F..., qui n'avait pas prêté foi à ces apparitions, et qui en riait et blasphémait même à ce sujet, aurait vu apparaître cette Icône et que, depuis, elle est entièrement convaincue.

Le voyant, Apostoli Iconomos est un homme d'un caractère tranquille, d'un esprit simple, sans intelligence et sans instruction. Il est marié et père de famille. On lui a attribué, un moment, une pensée de spéculation dont il se défend énergiquement.

Plusieurs personnes de la colonie grecque, parmi lesquelles le prêtre orthodoxe, se sont trouvées présentes au moment où le voyant était sujet aux apparitions.

Le prêtre n'a pas voulu se prononcer. Il s'est contenté de réciter des prières.

UNE LETTRE DE M. LEON DENIS

Voici la lettre de M. Léon Denis. J'avais commencé à l'annoter, puis j'y ai renoncé. Elle ne contient pas un argument sérieux auquel je n'aie répondu déjà. Quant aux aperçus de la fin, je laisse au lecteur le soin de les apprécier à leur juste valeur.

Toulouse, le 15 décembre 1899.

Monsieur Gaston Mery, Paris.

Ma tournée de conférences s'est poursuivie sans interruption depuis le 4^{er} novembre. Ici seulement je prends connaissance de votre article du 1^{er} décembre et je trouve le loisir d'y répondre, dans les conditions défectueuses que peut offrir un bureau d'hôtel, au milieu des allées et venues des voyageurs.

En vous conviant à une explication contradictoire à Orléans, je savais que, conférencier des plus distingués de la Bodinière, vous aviez assez l'habitude de la parole pour ne pas redouter un débat public. Votre trop grande modestie vous a fait décliner mon invitation. Je ne puis que le regretter, dans l'intérêt même de cette conférence qui eût gagné à votre intervention et revêtu un plus vif attrait. Mon public d'Orléans, en très grande majorité non spirite, était plus favorable à vos doctrines qu'aux miennes. Ils vous eût jugé, non pas avec impartialité, mais plutôt avec faveur et sympathie. J'avais donc bien plus à craindre que vous-même.

Quant à l'anathème dont on vous a parlé, il est de pure fantaisie et nullement dans mes goûts. Je laisse à d'autres ce genre oratoire; je me suis borné à faire connaître mon invitation et à déplorer votre absence. Je m'étonne seulement que ma lettre, mise à la poste à Charleroi le dimanche, aussitôt après avoir pris connaissance de vos articles de novembre, ne vous soit parvenue que le mardi, jour de ma conférence.

Quoi qu'il en soit, je vous dois compte des arguments à l'aide desquels j'ai réfuté à Bordeaux et ailleurs — sans vous mettre en cause — la théorie qui consiste à expliquer les phénomènes spirites par l'intervention du démon. J'y ajouterai quelques développements pour donner plus de corps à cette réponse que je vous serai obligé de reproduire dans l'*Echo*.

« On juge l'arbre à ses fruits » dit l'Evangile. Or, quels sont les fruits du spiritisme depuis cinquante ans? De l'avis même des prêtres de diverses religions, il a arraché nombre d'âmes au matérialisme, à l'athéisme; il les a ramenées à la croyance en Dieu et à l'immortalité, à une vie plus droite et plus digne. Les communications d'outre-tombe, la révélation par les faits d'une justice supérieure et infaillible, ont plus fait pour cela que toutes les exhortations de la chaire.

Vous dites avoir parcouru mes ouvrages et y avoir cherché en vain des preuves convaincantes de l'intervention des esprits dans les phénomènes. Mais avez-vous lu dans *Christianisme et Spiritisme*, pages 71 à 74, les témoignages des Pères de l'Eglise touchant la possibilité de ces manifestations, et plus récemment celui du cardinal Bona, ce Fénelon de l'Italie? (1) Avez-vous vu, pages 383 à 388, les

1. J'ai lu tout cela, et j'ai vu qu'il y était question d'apparitions inattendues de défunts, mais non d'apparitions ou de communication *provoquées*. Or, je ne cesserai de le répéter, ce qui caractérise le fait spirite c'est pour moi, comme pour tous les gens de bonne foi, qu'il a été provoqué. Autrement, tous les phénomènes de l'au-delà seraient des faits spirites. Et le mot Spiritisme n'aurait plus de sens. G. M.

appréciations du P. Lacordaire, du P. Le Brun, de l'Oratoire, des abbés Poussin, Lecanu, Marouzeau et de nombreux pasteurs qui voient dans le spiritisme une action salutaire s'exerçant par la volonté divine pour élever la pensée humaine au-dessus des horizons de la vie matérielle? (1)

J'y ajouterai le témoignage récent de l'abbé Grimaud, directeur de l'institution des sourds-muets d'Avignon, concernant une manifestation de l'esprit Fourcade, au moyen d'un médium à incorporation, par le simple mouvement des lèvres, sans émission de sons. Il y a là un cas d'identité susceptible de satisfaire les plus exigeants. Le procès-verbal de cette séance, signé de douze témoins, a été publié par la *Revue scientifique et morale du Spiritisme*. L'abbé Grimaud y a ajouté de sa main, l'attestation suivante :

« Je soussigné, Grimaud, prêtre, directeur-fondateur de l'institution des infirmes de la parole, à Avignon, certifie l'exactitude absolue de tout ce qui est rappelé ci-dessus. Je dois à la vérité de dire que j'étais loin de m'attendre à une pareille manifestation dont je comprends toute l'importance au point de vue de la réalité du spiritisme, dont je suis un adepte fervent, je ne fais aucune difficulté de le déclarer publiquement. »

Avignon, 17 avril 1899.

GRIMAUD, prêtre. (2)

Croyez-vous, Monsieur, que des clercs de tous rangs et de toutes les époques ne soient pas qualifiés pour décider s'il s'agit ou non du démon en ces circonstances?

Pour ce qui est de l'influence morale du spiritisme, je vous recommande aussi dans *Christianisme et Spiritisme*, p. 331, le témoignage de ce pasteur qui « étant tombé dans un grand accablement par suite de la mort de ses fils » trouva dans la pratique du spiritisme des consolations et des secours que la religion avait été impuissante à lui donner. J'ajouterai que je connais de nombreux chrétiens qui sont dans ce cas et même bien des hommes qui ont été détournés ainsi de la pensée du suicide. Est-ce donc là l'œuvre du démon?

Vous auriez pu voir récemment dans le *Light*, ce cas d'un homme assassiné qui, s'étant communiqué après sa mort fit, par ses indications, découvrir ses trois assassins.

1. Oui, j'ai lu tout cela encore. Et après? C'est toujours la même erreur d'interprétation. Vous appliquez aux faits spirites des appréciations qui n'ont trait en aucune façon aux communications *provoquées*, soit par l'intermédiaire des tables, soit autrement. Si pour vous, tout fait psychique est un fait spirite, ne discutons plus, nous sommes d'accord. Mais alors, encore une fois, qu'est-ce que signifie le mot spiritisme et que faites-vous des théories d'Allan Kardec? G. M.

2. La valeur de l'opinion de M. l'abbé Grimaud, n'a que la valeur d'une opinion personnelle, fondée sur la constatation d'un seul fait. M. Grimaud est spirite, comme M. l'abbé J.-A. Pétit est spirite, voilà tout. Je ne vois pas pourquoi son attestation pourrait paraître particulièrement concluante. Si vous additionnez les opinions, je les additionnerai aussi. Or, combien trouverez-vous de prêtres spirites en comparaison des prêtres qui ne le sont pas? G. M.

Non moins significative, cette scène touchante dans laquelle une mère ayant perdu ses deux « babys » avait résolu de se donner la mort et, étant allée faire une dernière visite dans une maison amie, eut la bonne fortune d'y rencontrer un médium voyant qui lui fit la description de deux esprits, de forme enfantine, inconnus de ce médium, et qui tendaient leurs bras à leur mère en murmurant les noms qu'elle leur donnait. La mère éplorée reconnut ses enfants défunts, et cette manifestation lui rendit le courage de vivre. Le démon eût-il agi ainsi? Nous pourrions multiplier ces citations presque à l'infini, mais nous devons nous borner afin de ne pas dépasser les limites d'une réponse discrète.

Votre argumentation, Monsieur, consiste à dire que ce sont là des faits d'exception et que, dans la grande majorité des cas, nous sommes trompés. Tous ceux qui ont étudié le spiritisme, attentivement et impartialement, savent que la proportion inverse est la seule vraie. Les manifestations spirites, prises dans leur ensemble, sont bienfaisantes, moralisatrices. Même dans les communications banales dont j'ai parlé à Paris, il y a toujours un enseignement dont on peut profiter. Elles ne sont banales que par la forme, mais toujours morales par le fond. Que de fois n'ai-je pas entendu dire, dans les groupes spirites par les expérimentateurs : Toujours de la morale ! Et les esprits de répondre : « Nous vous donnons ce dont vous avez le plus besoin. » Serait-ce là le langage de Satan ? Habileté profonde, direz-vous, manœuvre perfide, dans le but de capter la confiance des chercheurs ! Mais quand cela dure toute la vie, que penser de cette habileté qui devient une maladresse ; car le démon ne saurait travailler contre lui-même.

Dans les cas innombrables d'identité, dans les révélations d'un caractère probant, il est facile de dire que c'est le démon qui intervient, qu'il sait tout et peut tout. Argument très commode, en vérité, se prêtant à toutes les explications, mais peu concluant et absolument en contradiction avec la nature des faits.

Les Grecs voyaient simplement dans les « daïmons » ou démons, les âmes des hommes qui ont vécu sur la terre. De ces entités réelles, on a fait le diable, ce croquemitaine des religions qui provoque aujourd'hui plus de sourires que de terreurs.

Il est vrai que cet épouvantail n'est pas nouveau. On l'a employé pour éloigner l'homme de tout ce qui est grand et beau. Les prêtres de Jérusalem accusaient déjà le Christ d'agir sous l'inspiration de Belzébuth. Jeanne d'Arc fut brûlée comme sorcière. La plupart des découvertes et des inventions ont été qualifiées d'œuvres diaboliques. En se souvenant des abus que cette théorie a engendrés dans le passé, quel crédit l'humanité peut-elle lui accorder encore aujourd'hui ?

Oui, l'on est quelquefois trompé dans les expériences spirites. Mais dans quelles circonstances est-on trompé ? Bien des hommes abordent l'étude du spiritisme avec une pensée frivole ou intéressée, ou même hostile ; ou bien avec des opinions préconçues, irréductibles. Les esprits élevés qui lisent en eux et connaissent leurs desseins, ne

se soucient pas d'y satisfaire. Ils savent qu'il n'y a de pires sourds que ceux qui ne veulent entendre, et ils abandonnent ceux-ci à la foule des esprits légers, inférieurs, qui se font un jeu de les mystifier. Mais lorsque, dans un groupe d'études, les pensées et les cœurs s'unissent en des aspirations élevées, quand l'unique souci de s'instruire et de s'améliorer anime les assistants, la protection d'en haut est toujours efficace, et les résultats bons et salutaires. « Si un enfant demande du pain à son père — dit l'Écriture — celui-ci ne lui donnera pas une pierre ». Et lorsque d'un cœur sincère, nous demandons à Dieu, dans nos prières, de nous envoyer un bon esprit, ne croyez pas Monsieur, qu'il nous envoie le diable !

Vous croyez certainement faire œuvre utile en combattant le spiritisme comme une manifestation de l'enfer, mais ne voyez-vous pas qu'en dressant en face de Dieu ce Satan éternel, en lui attribuant sur les âmes et sur le monde un pouvoir qui grandit tous les jours, vous diminuez d'autant l'empire de Dieu, vous amoindrissez sa puissance, vous ruinez son autorité ? Comprenez-vous que vous mettez en doute la sagesse, la bonté, la prévoyance du Créateur ? Rappelez-vous que la conception du démon et des peines éternelles a éloigné plus de penseurs de l'idée chrétienne que tous les excès et les abus !

Et aujourd'hui, ce serait ce démon fictif qui viendrait — car c'est là le but des esprits — rappeler les hommes à la pensée de Dieu et de la vie future ? Cette thèse est au moins singulière. Le démon venant accomplir ce que l'Eglise a été impuissante à faire ! Car, il faut bien l'avouer, malgré ses immenses ressources, sa puissante organisation, son autorité vingt fois séculaire, l'Eglise n'a pu empêcher le scepticisme et l'incrédulité d'envahir le monde. Et voilà une doctrine encore enfant, dépourvue de ressources matérielles, calomniée et persécutée comme le furent les premiers chrétiens, qui vient tenter de faire ce que des institutions séculaires n'ont pu réaliser et qui commence à réussir ! Car ce sont les prêtres eux-mêmes qui le reconnaissent. Jugez donc froidement et impartialement, Monsieur, et dites si c'est là l'œuvre du démon ou bien une manifestation de la volonté divine qui veut sauver l'âme humaine qui s'embourbe de plus en plus dans la matière, l'âme humaine qui périclète moralement. Et si vous ne pouvez réussir à l'arracher vous-même au bourbier sensualiste, laissez au moins les autres travailler à son relèvement et à son élévation !

Il est bien regrettable que tant de chrétiens se refusent encore à comprendre de quel secours sont les manifestations des esprits pour prouver la survivance de l'être, pour arracher l'humanité aux bas intérêts, aux passions, pour tourner les pensées et les cœurs vers cet au-delà qui nous attend tous. Cependant, il faut constater que le nombre augmente tous les jours de ceux, clercs ou laïques, qui sentent toute l'importance de cette révélation et s'y rallient sans détours.

Je conclurai en disant : Il suffit de considérer avec attention l'œuvre divine pour reconnaître le peu de consistance de la théorie du démon. En effet, il n'est pas admissible que Dieu, source infinie de bonté, d'intelli-

gence, de miséricorde ait, dès ce monde, livré l'homme avec toutes ses faiblesses, à un être possédant toute la science du mal, tout l'art de la séduction, avec la perspective de le lui livrer ensuite pendant une éternité de supplices. Cette hypothèse est peu conciliable avec la croyance en Dieu et en sa justice; elle est presque un outrage à la Divinité. Sans doute, le mal doit être expié, racheté; mais il n'est pas besoin pour cela d'un éternel enfer. Les réincarnations douloureuses y suffisent.

Telle est ma conviction intime et profonde. Je n'espère pas vous la faire partager. J'ai des raisons de croire — puisse-je me tromper — que votre siège est fait. Je regrette seulement de voir une belle intelligence comme la vôtre s'obstiner dans une fausse voie, (1) alors qu'elle pourrait rendre de si éminents services à la cause de la vérité qui est celle de l'humanité!

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de toute ma considération.

LÉON DENIS.

Petit Cours de Physiognomonie

I

LE FRONT

La physiognomonie est une science qui permet de juger l'homme moral et intérieur, par l'étude des traits du visage.

Examinez la figure humaine et par une étude suivie et un peu d'exercice, vous arriverez à dévoiler au sujet que vous aurez étudié, son caractère, ses qualités, ses défauts, ses chances et ses risques. Vous lui direz si le sort lui sourit ou le menace. Comment et par quoi.

Pour les personnes les moins exercées, le corps humain en effet révèle la personnalité. On a dit non sans raison, que les yeux sont le miroir de l'âme. Mais tout dans l'homme manifeste et — permettez-moi cette métaphore — laisse transpirer son âme. Le front, le nez, les yeux, les joues, la bouche, le menton, tout est expressif, tout parle et nous renseigne. Chacune de ces parties du corps est créée pour un but et leur réunion forme un ensemble plus ou moins harmonieux qui est très éloquent.

La physiognomonie s'impose à tel point qu'on l'affirme journellement d'une façon plus ou moins heureuse.

Voyez-vous quelqu'un pour la première fois? Vous le jugez sur sa physionomie et vous dites : « Il est bien, il

1. Mais que ne me donnez-vous des raisons, au lieu de me donner des phrases, et de belles et bonnes preuves au lieu de tirades! Est-ce donc une foi que vous voulez me communiquer et non une vérité que vous voulez me démontrer!

est mal » selon qu'il vous a fait bonne ou mauvaise impression. Et en portant ce jugement par trop hâtif vous avez fait de la physiognomonie comme M. Jourdain faisait de la prose — sans le savoir.

Seulement cet examen superficiel, influencé par une sympathie ou une antipathie irraisonnée, aboutit à un jugement trop souvent erroné.

Combien de fois n'avez-vous pas dû rectifier ce jugement?

C'est ici qu'apparaît la grande utilité de la science qui nous occupe!

Apprenez-la, appliquez-la en vous débarrassant de toute passion et elle vous rendra d'incalculables services. Vous marcherez à coup sûr et vous éviterez dans vos relations, les déceptions, souvent si cruelles, résultant d'une confiance accordée témérairement.

Examinez d'abord le front.

C'est dit, un physiognomoniste, le relief de l'intelligence.

Ses dimensions vous enseigneront la force, l'étendue des facultés intellectuelles.

Le front élevé donnera la fougue, la ténacité, l'emballlement, l'absolutisme.

Avec le front plus large que haut vous avez un esprit plus pondéré.

Le premier ne calcule pas, il suit son idée; le second raisonne, travaille, c'est un penseur.

La force et l'intelligence seront indiquées par les formes droites; la faiblesse par les lignes courbes.

Voici, d'après Lavater, comment vous reconnaîtrez un beau front, exprimant l'élévation des sentiments et la profondeur de l'intelligence:

Les rides n'en seront apparentes que sous l'empire de l'émotion.

Légèrement incliné vers le haut il doit former un arc régulier et se terminer par une légère saillie au bas.

Il doit être large, sans nœuds, régulier, et la peau qui le recouvre doit être très claire.

(A suivre.)

FÉLIX.

SORCIERS DE VILLAGE

LES DEUX HOMMES AU BOUC

Saint-Leonard-des-Bois est une commune du canton de Fresnay. Le bourg se trouve situé sur les rives de la Sarthe, entre deux montagnes de la chaîne des Coëvrons, appelées buttes de Narbonne et de Haut-Fourché. Un pic, celui de la Finance, est soudé à elles en contrefort. Le paysage offre des sites si pittoresques qu'il attire, l'été, un grand nombre de touristes;

et ces promeneurs s'en retournent tellement enchantés de leurs excursions qu'ils décernent à ce coin nord-est du département de la Sarthe le nom de « petite Suisse mancelle », sanctionnant ainsi le dicton enthousiaste des villageois qui assurent que :

Si Haut-Fourché était sur Narbonne
On verrait de Paris à Rome.

Les fresques grossières et fort naïves des églises de Saint-Léonard et de la paroisse voisine Saint-Céneri, un vieux dolmen, un bloc de pierre taillé en forme de lit et qui aurait en effet servi jadis de couche à un anachorète, un ermitage abandonné, des ruines de château-fort, tout cela a contribué à maintenir très vivaces, dans la région, les souvenirs hagiographiques et des légendes merveilleuses qui vous charment par leur arôme moyen âge.

Tout en haut de la Finance demeurent, dans une mesure, deux vieux célibataires, frères jumeaux, et qui ne sont connus dans le pays que sous le sobriquet des « pères bouc » à cause de l'animal d'espèce caprine qui cohabite avec eux. Ils vivent ainsi dans la solitude depuis cinquante ans. On ne les a jamais vu mettre les pieds à l'église, ni même, à moins de circonstances exceptionnelles, descendre au bourg, car ils boulangent et préparent eux-mêmes leurs aliments qui consistent en tourte de pain bis, lards, œufs, laitage et légumes. Quelquefois, « dans les grands jours », ils tuent un goret qu'ils mettent en grande partie au saloir, ou un chevreau, un lapin, une volaille; car ils ont deux porcs, cinq chèvres, des lapins et des poules.

Leur immeuble se compose d'une loge, avec four dans la cheminée, et de deux petites étables sises chacune d'un côté. Leur mobilier ne comprend qu'un bahut, qui renferme quelques hardes et linge de rechange, deux grabats, un banc, une sellette, une table et trois ou quatre écuelles.

Les « pères bouc » sont considérés comme devins et sorciers. Les paysans de la région ne passent jamais à proximité d'eux sans allonger le pas et sans avoir un peu de frisson dans le dos. Ils racontent que Moricaud, bouc à cornes et à barbe superbe, apparaît sous une forme intangible à la porte du cimetière, dans les nuits des Trépassés et de la Saint-Hubert, et au carrefour des Cinq chemins, dans celles du Vendredi-Saint et de Saint-Jean. Par les hivers très rigoureux, il se montre aussi dans la vallée des Misères et dans la lande du Déluge. L'individu altardé, qui traverse alors ces endroits, est sûr de tomber ensorcelé si la bête l'atteint de son souffle, à moins qu'il ne porte sur lui le mot *abracadabra* ou du trèfle à quatre feuilles.

Après de telles révélations comment résister à l'en-

vie d'aller voir les pauvres vieux et leur animal? J'entreprends donc, l'été dernier, l'ascension de la butte de la Finance. Quelques villageois me regardent avec un air d'appréhension monter le long des friches abruptes, parmi les fougères, les genêts et les genévriers, et murmurent: « Les devins vont lui faire un tour (*sic*) et il ne l'aura pas volé! » Arrivé au sommet, j'admire un moment le splendide panorama qui se déroule sous mes yeux, et, cheminant sur un tapis de bruyères, je m'approche de la cabane. Justement l'un des bonshommes se trouve là et une forte odeur m'apprend que son bouc n'est pas loin.

Pour me faire une entrée je demande au campagnard s'il veut bien me vendre un verre de lait de chèvre. « Mais oui », me dit-il. Je lui présente ma timbale; il appelle biquette qui accourt aussitôt très caressante, et il se met à la traire devant moi. Je bois la mousseuse liqueur, puis, glissant la pièce à mon campagnard pour me le rendre favorable, je lui manifeste le désir de voir messire Hircus.

« Moricaud! » crie le vieux; et au même instant paraît la bête magnifiquement encornée et à la barbe patriarcale. Elle pose familièrement les pattes de devant sur l'épaule de son maître, lui lèche la joue en signe d'amitié, puis renifle en me regardant.

« — Il n'y a pas d'animal plus fidèle que ça, me déclare mon interlocuteur en lui passant la main dans son long poil. Quand je m'époumonne à gravir les buttes ou l'escarpement de la vallée des Misères, poursuit-il en montrant du doigt une gorge rocailleuse et stérile, Moricaud se tient à côté de moi pour que je prenne sa crinière afin de m'aider. Si j'ai un panier, une botte de genêts, il me la porte dans sa gueule. Et qu'un maraudeur rôde autour du poulailleur, ou qu'un chien fasse mine de grogner « après moi », mon camarade les charge et les met bientôt en fuite. Il flaire ceux qui ont de mauvaises intentions; autrement il n'est pas plus méchant qu'une poulette au bon Dieu. Pas vrai, Moricaud? »

« — Ce n'est pas trop d'avoir un gardien, dans votre solitude? dis-je. »

« — Ma foi non! réplique le bonhomme, car ce ne sont pas les ennemis qui nous manquent. On nous regarde d'un mauvais œil mon frère et moi. Il n'y a que ceux qui ont besoin de se faire toucher les écrouelles qui viennent nous « alouser » (1).

« — Vous touchez donc les écrouelles? »

« — Pardi! nous sommes jumeaux et septièmes

1. Alouser, filouser, mots de patois local qui signifient : flatter complimenter, rechercher.

« gars sans fille entre. Le matin, quand nous sommes
« à jeun, nous ne manquons aucun malade.

« — Et il y a des gens qui vous en veulent?

« — Oui, parce que nous savons bien des secrets.
« Nous avons tellement observé et remarqué, dans
« notre solitude, que nous prévoyons le temps qu'il
« fera, si l'hiver sera rigoureux, l'été très sec. Les
« passages d'oies et de canards sauvages, l'arrivée et
« le départ des trutes (1) et des hirondelles, les chants
« du coucou et des crapauds, les conditions dans les-
« quelles les taupes creusent leurs taupinières, la
« façon dont les brouillards se forment sur la Sarthe,
« les manières du vent, les aspects de la lande, tout
« cela renseigne quand on prête attention. Pour sou-
« tirer le cidre, abattre le bois, tondre les moutons,
« on vient nous consulter. Nous guérissons aussi les
« convulsions et les tranchées des enfants.

« — Avec quoi donc?

« — En leur faisant avaler une bonne cuillerée
« d'eau dans laquelle nous mettons des grattures de
« pierre du lit de saint Cénéri broyées en poussière;
« et en récitant, tout bas, pendant qu'ils boivent, une
« prière que nous seuls connaissons. Ensuite nous
« envoyons la mère asseoir son enfant cinq minutes
« sur ce lit de pierre.

« — Je vois que vous savez bien des choses?

« — Nous en savons bien d'autres! Nous faisons
« bouillir des marrons d'Inde fendus dans une mar-
« mitée d'eau et nous donnons cette eau aux ama-
« teurs de fleurs pour arroser; et je vous garantis
« qu'ils ne retrouvent plus de vers dans les pots.
« Nous faisons passer les panaris en appliquant des-
« sus une marmelade de vers de terre et de colima-
« çons écrasés et chauffés devant le feu dans un petit
« pot de grès. Nous neutralisons l'effet des morsures
« de vipères et de chiens enragés en donnant à boire
« à celui qui en a été victime, du lait bien chaud
« dans lequel nous avons mis cuire des feuilles de
« néflier et en posant ces mêmes feuilles juteuses sur
« la plaie en guise de calaplasme. Un docteur méde-
« cin d'Alençon s'est occupé de cette recette et un
« article a paru à ce sujet dans le *Petit Journal*, il y a
« quatre ans.

« — Votre métier doit être lucratif?

« — Pas le moins du monde; jamais nous n'accep-
« tons le moindre centime, grands dieux! ni le moin-
« dre petit coin de beurre en récompense, car les
« résultats dépendent absolument de notre désinté-
« ressement. »

Le pauvre vieux m'offre d'entrer dans la mesure.
J'accepte afin d'apprendre encore autre chose. En

franchissant le seuil je remarque sur le rebord exté-
rieur de la fenêtre une ancienne soupière et un pot à
beurre ébréché et équeuté; dans celui-ci est planté
un réséda, dans l'autre un basilic. Au-dedans de la
cabane, sur la cheminée, j'aperçois un bocal à moi-
tié rempli d'eau et renfermant une petite échelle et
une rainette qui sert de baromètre; à côté il y a des
paquets étiquetés, je m'approche et j'ai le temps d'y
lire les mots : « marjolaine, verveine, centaurée, rue,
trèfle à quatre feuilles, germandrée, millepertuis, jus-
quiame, herbe au diable, quinte-feuille, herbe aux
sorciers, herbe aux poux, mandragore, poil à gratter,
poudre de crapaud, etc. » Dans un coin se trouve un
cahier assez épais ayant pour titre : « Recueil de re-
cettes magiques. »

Le campagnard, prévoyant que je vais le feuilleter,
s'en empare bien vite et le ramasse dans son bahut.

« — Vous avez donc peur que je vous vole votre
« grimoire ? lui dis-je.

« — Non, mais je veux pas qu'on y regarde. Ça,
« voyez-vous, c'est le registre de nos secrets.

« — Si vous me permettez de le parcourir sous vos
« yeux et d'y prendre des notes, je vais vous photo-
« graphier avec votre bouc et je vous donnerai votre
« portrait dans quelques jours. » Cette proposition
sourit fort à mon « devin » ; il court chercher son
frère et ils reviennent ensemble. Ils consentent aussi
bien l'un que l'autre à ce que je copie quelques pas-
sages du recueil, seulement ils exigent que je m'en-
gage par serment, « en levant la main », à tenir ma
promesse.

(A suivre.)

H. LOUATRON.

Glossaire de la Science occulte

DIVINATION (suite)

Géomancie.

Genre de divination qui se pratiquait au moyen de
la terre, d'où son nom.

On traçait sur la terre, tantôt des signes (lignes ou
cercles), tantôt on dessinait sur le papier des points
qui représentaient le sol ou plan. Puis, après observa-
tion, le devin rendait son pronostic. — Une autre
mode consiste en ceci : le devin jette avec force une
poignée de terre et suivant la figure que celle-ci pro-
duit sur le sol, il en tire des pronostics.

1. Trutes, tourterelles de champ.

Gyromancie.

Divination qui se pratiquait en tournant sur la circonférence d'un cercle sur lequel sont tracées des lettres, ou bien encore en marchant en rond. Comme le derviche tourneur, à force de tourner, la personne s'étourdit et finit par se laisser choir sur un des points de la circonférence et c'est de l'assemblage des lettres déplacées par la chute du devin, qu'il tire des présages.

Hématomancie.

Divination faite par l'inspection du sang qui jaillissait des victimes.

Hépatoscopie.

Divination obtenue par l'inspection des entrailles des victimes offerte en holocauste. — Quand le foie était sain, pâle et sans taches, c'était un présage favorable; s'il était au contraire altéré sur certains points, le consultant devait s'attendre à quelques malheurs. Comme c'étaient les prêtres qui pratiquaient ce genre de divination, on la dénomme aussi *Hiéroskopie* et *Hiéromancie*, du grec *ἱερός*.

Hippomancie.

Divination particulièrement usitée chez les Celtes. Ils la pratiquaient en observant les mouvements des chevaux qu'ils plaçaient dans les forêts et les bois consacrés aux Dieux.

Horoscopie.

Divination qu'on pratique au moyen des horoscopes, c'est-à-dire en dressant le thème généthliaque d'une personne au moyen des constellations, afin de prédire sa destinée.

Dans la haute antiquité, il existait dans les temples, notamment en Egypte, des prêtres-horoscopes qui avaient pour fonction spéciale de dresser ce genre de prophéties; il en existait également à Babylone.

Conférer à ce sujet *ISIS DÉVOILÉE ou l'Égyptologie sacrée*, Perrin, éditeur, 1 vol. in-18, 1898.

Hydromancie.

Divination au moyen de l'eau. On procède à ce genre de pronostication de diverses manières. On examine le mouvement des vagues de la mer, la couleur des eaux. On jette sur une eau tranquille de petits cailloux (trois ordinairement), et l'un après l'autre, à de courts intervalles, puis on étudie la forme du tourbillonnement de l'eau, etc., etc. On dit aussi *Hydroscopie* et *Higromancie*.

Ithyomancie.

Art de deviner l'avenir par l'inspection des entrailles des poissons ou bien encore en observant leur mouvement dans l'eau, ou à leur sortie de celle-ci, quand on jette les poissons sur le gazon.

Lécanomancie.

Divination à l'aide d'un bassin, d'un grand vase rempli d'eau; ce mode n'est donc qu'une variété de la captotromancie dont nous avons parlé précédemment. En effet, le bassin remplit l'office d'un miroir par la surface de l'eau, et c'est sur celle-ci où le devin lit l'avenir. On jetait parfois dans ce bassin des lames d'or et d'argent; souvent on substituait au bassin une coupe brillante, une lame d'épée ou un bouclier métallique à surface polie. C'est Jean de Salisbury (1) qui nous apprend ces faits, en nous donnant une énumération des procédés usités dans son temps. On dénomme également ce genre de divination : *Hydromancie*, puisque c'est l'eau qui est utilisée; il a été employé par l'enchanteur Nectanébus, comme on peut le voir dans le *Livre de la vraie Histoire du bon roi Alexandre* (2).

(A suivre.)

JEAN DARLÈS.

Les prédictions de M^{lle} Couédon

(Suite.)

Echo, 1897, page 234 *La Vierge va se montrer,
Je vois que ça va surpasser
Tout ce que l'on a pensé.*

- — 250 La Vierge annonce à Marie Martel de grands malheurs sur Paris occasionnés par le feu... Bonne mère ne les punissez pas. (Louise Polinière.)
- — 279 Marie Martel : Encore la famine!... épargnez-nous... des paroisses entièrement détruites!... préservez les petits enfants... oh! elle sera encore brûlée!... ça sera proche, quelle catastrophe!... que de monde détruit!... oh! Paris... très proche... c'est bien proche!... que sera l'autre à côté si ce n'est qu'une petite épreuve!... avant la fin de l'année... bénissez-les... brûlé tout entier!... oh! il faut le purgatoire sur terre!... épargnez les petits enfants... ce seront des petits martyrs... faites qu'ils ne souffrent pas le feu de la terre... oh! quelles flammes! oh! quels grands monuments!... Jésus, fils de David, ayez pitié de la

1. J. DE SALISBURY, *Polycraticon*, I, cap. XII, 27.2. In FRANCISQUE MICHEL, *Roman d'Eustache le moine*, page 90

France! Ô bonne mère, faites que le sang ne coule pas... préservez-nous de tous ces malheurs!... préservez-les tous.

— 293 Marie Martel : Ne les punissez pas... préservez-nous de tous ces fléaux!... faites que ce soit en petit et que ce ne soient pas les mêmes :

— 327 Marie Martel... épargnez ceux que vous avez menacés... arrêtez...

— 332 En Espagne la Vierge va se montrer.

— 361 Marie Martel. Elle supplie l'apparition d'éloigner les fléaux, les châtiments... pardonnez-leur... priez le bon Jésus d'éloigner tous les maux... sauvez-les... que tout ce feu disparaisse et ne se réalise pas!... ce sera encore pire... excitez-les à la contrition... malgré leurs souffrances, faites qu'ils ne soient pas damnés!... épargnez-les, ils reviendront à Jésus... Je vous supplie, épargnez-les tous, ils reconnaîtront leurs torts... encore des petits enfants!... épargnez-les, ce n'est pas leur faute!... ce ne sera rien à côté de l'autre, un jour tout sera en feu!... Il faut prier... arrêtez le bras de votre divin Fils... qu'il ne frappe pas... ayez pitié de la France, elle est coupable, mais protégez-la.

— 362 *La Vierge va s'y montrer, Je m'en vais en parler, Une nouvelle sera donnée, Ce n'est pas éloigné. Une voyante périra au cours d'une extase, Ça lui est réservé, C'est de vous approché. L'église restera muette sur Tilly. Elle ne va pas en parler.*

Echo, 1898, page 11 Marie Martel demande de détourner les fléaux, elle annonce des calamités sur Paris... oh! que c'est noir, ma bonne mère! oh! ne faites pas aller le tonnerre, il me fait trop peur! épargnez-les.

— 12 Je vous en supplie. Ils ne croiront que par les châtiments!... le monde ne veut pas croire aux châtiments!... au nom

de Jésus pardonnez-nous, ayez pitié de la France puisqu'elle est coupable... pitié pour Paris... retenez le bras de votre divin Fils...

Echo, 1988, page 12 Louise voit une grande catastrophe à Paris, des maisons tomber, il y en a des rues entières.

— 13 Marie Martel, demande de nous préserver des fléaux. Paris est toujours menacé ainsi que d'autres endroits. Elle parle aussi de famine.

— 14 *Une chose doit s'y passer, Je vous vois tous aller. Des miracles vont se passer. Du Ciel seront envoyés. Des prodiges vont se passer.*

— 73 *La Vierge va se montrer Dans un nuage aisé Et de bleu entourée, Des miracles vont se passer. L'homme aura beau nier, Il lui faudra s'incliner.*

— 151 Louise Polinière devra se faire carmélite. *Ça lui est réservé, On ne peut pas s'y tromper, Cette grâce doit lui être donnée En un temps plus aisé. Sur Marie Martel : Ses souffrances vont augmenter.*

(A suivre.)

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

Que sait-on des chasses fantastiques comme celles du Grand Veneur, de Herne le chasseur, du roi Artus, etc., en France, en Angleterre, en Allemagne, et ailleurs?

L.

ÇA ET LA

Apparitions fantastiques. — On lisait, la semaine dernière, dans le *Réveil de l'Eure* :

« Tout un coin de Brothonne est actuellement terrorisé par des apparitions fantastiques. C'est à un point que les femmes n'osent plus sortir quand la nuit arrive. »

« Ces apparitions affectent les formes les plus diverses et se manifestent à la Mailleraye, le pays du loup vert. Tantôt on aperçoit, à la lisière du bois, un cerf gigantesque, à la ramure élevée, qui reste quelques instants immobile, puis, au moindre bruit, s'évanouit comme par enchantement. Tantôt, d'énormes boules de feu roulent en tous sens dans une cour de ferme, lançant des lueurs fulgurantes et sinistres. On aperçoit encore de blancs fantômes et une chevauchée d'hommes sans tête qui courent avec une vitesse prodigieuse. Quelques hardis

citoyens, qui n'ont pas froid aux yeux, ont organisé des battues et tiré quelques coups de fusil sur ces apparitions, mais sans résultat.

« On a remarqué cependant, à la place où le cerf fantastique avait été vu, l'empreinte de pas humains. La gendarmerie, avertie de ces faits, a dû commencer une enquête. »

Nous avons écrit à notre confrère pour lui demander quelques renseignements supplémentaires. Il nous a répondu aimablement, par retour du courrier, qu'il ne savait actuellement rien de plus que ce qu'il a raconté dans l'entre-filet qu'on vient de lire, mais qu'il se ferait un plaisir de nous documenter, si les faits devenaient réellement intéressants.

Depuis, nous n'avons rien appris. Si nous recevons des renseignements nouveaux, nous ne manquerons pas de les insérer dans notre prochain numéro.

**

Plus fort que la télégraphie sans fil. — Le Révérend Th. Shelton, rédacteur en chef du journal *Christian*, à Little Rock, Arkansas, nous apprend que, depuis dix ans, il n'emploie plus d'autre mode de correspondance avec sa fille que la télépathie.

« Un jour, dit-il, je me trouvais à Denver, elle à Little Rock. Elle m'écrivit n'avoir pas assez de copie pour le journal. Je savais que je perdrais deux à trois jours à lui écrire par la poste. Assis devant mon bureau, je dis : « Vous trouverez dans mon pupitre trois articles. Donnez-les à l'imprimeur. » Dans mes paperasses se trouvaient au moins une douzaine d'autres articles, mais elle n'eut pas de peine à choisir ceux dont je lui avais indiqué le titre. »

Et le Révérend Th. Shelton ajoute :

« Quand je suis absent, ma fille m'envoie rarement les lettres qui me sont adressées. Elle me les communique télépathiquement et je réponds par une dictée mentale. »

Le Révérend Th. Shelton, dont nous ne mettons pas la bonne foi en doute, car, personnellement, nous croyons à la possibilité de telles expériences, aurait bien dû, puisqu'il était en veine de confidences, nous donner quelques renseignements sur la façon dont il opère.

**

Une maison hantée. — Depuis près d'un an, la maison de M. Auguste Orillac, ferblantier à Aulnay-de-Saintonge (Charente-Inférieure), était l'objet des manifestations les plus surprenantes. Ainsi, toutes les nuits, on entendait dans le grenier et dans les murs, des bruits comparables aux coups de tonnerre d'un orage peu éloigné. Visitait-on la maison avec la plus grande attention, on ne découvrait absolument rien d'anormal; et cependant, les bruits reprenaient de plus belle. Il va sans dire que l'on s'était tout d'abord assuré que personne ne pouvait produire ces bruits; d'ailleurs, qui aurait pu résister à la fatigue occasionnée par un tel déploiement de force et pendant tant de nuits consécutives? Un des habitants d'Aulnay eut l'idée d'avoquer l'esprit ou la force produisant les bruits en question. Il lui fut répondu que l'auteur de ces bruits s'était pendu dans cette maison, il y a cent ans, et qu'il se trouvait malheureux de l'abandon dans lequel il vivait depuis si longtemps.

Depuis cette évocation les bruits, paraît-il, auraient cessé. Sous toutes réserves.

**

Un esprit qui n'aime pas le bruit. — Il y a des esprits tapageurs; il paraît, par contre, qu'il en est qui n'aiment pas le bruit. C'est, du moins, ce que raconte M^{me} Julia A. Banker.

« Vers 1890, dit-elle, notre famille fit construire une maison dans la ville de Lakewood, N. J., et la loua. Notre premier locataire ne nous donnant pas de satisfaction, nous occupâmes la maison nous-mêmes. Dans l'escalier

conduisant au second et à ma chambre à coucher, il y avait un tapis que le locataire avait laissé. Le tapis n'était pas garni en dessous, mais comme il était en bon état, nous décidâmes de le laisser au moins pour un temps.

« Dans mes moments de loisir j'avais l'habitude de courir dans cet escalier jusqu'à ma chambre où je m'amusaiss avec une planchette à médium. Un matin, ayant quelque liberté, je montais donc en courant à ma chambre et je pris ma planchette pour faire une causerie, suivant mon habitude. Je fus bien étonnée quand ma planchette me dicta avec rapidité :

« — Vous n'avez pas idée du vacarme que vous faites quand vous grimpez l'escalier.

« — Je sais que je fais du bruit, répondis-je, mais je n'y peux rien.

« — Si, fit la planchette.

« — Comment cela? demandai-je curieusement.

« — En garnissant les marches, dit la planchette.

« — Eh bien! pensai-je, la planchette s'entend au confortable. Mais comme je savais que nous n'avions rien pour doubler le tapis, je dis :

« — Mais nous n'avons pas de quoi garnir.

« — Si, répondit vivement la planchette.

« — Et où cela?

« — Au grenier, il y a dix-sept marchettes d'escalier, et comme il y a justement dix-sept marches à l'escalier; vous voyez que vous avez ce qu'il vous faut.

« Je n'avais pas la moindre idée du nombre des marches de notre escalier, mais j'eus la curiosité de les compter et à ma grande surprise, je trouvai que la planchette avait raison. Allons, pensai-je, la planchette a bien compté; mais quant aux marchettes elle a dû se tromper. Cependant j'allai au grenier et, cherchant partout, je trouvai, en retournant tous les débris entassés, dix-sept marchettes oubliées là, par le locataire.

« Ce que je viens de raconter, conclut M^{me} Banker, la femme de ménage, qui est une honnête femme de la ville, peut le certifier. Elle et moi nous avons défait le tapis d'escalier et nous avons placé en-dessous les dix-sept marchettes, comme la planchette l'avait dit. Maintenant, le bruit des pas est très heureusement amorti. »

Et voilà un des mille faits que les spirites présentent comme des preuves de la possibilité qu'ont les défunts de se manifester à nous!

Ne vous semble-t-il pas que si, une fois mort, il vous était loisible de vous rappeler au souvenir des vivants, vous choisiriez des sujets de conversation d'un tout autre ordre?

LES CONVULSIONNAIRES DE SAINT-MÉDARD⁽¹⁾

MIRACLE OPÉRÉ SUR LA DEMOISELLE THIBAUT (Suite).

Malgré les soins de celui-ci, ses douleurs et sa faiblesse augmentent encore, elle ne saurait plus se soutenir sans appui, et si elle sort quelquefois ce n'est plus que pour entendre la messe, les fêtes et les dimanches, à Saint-Sulpice, sa paroisse, et cela avec tant d'efforts et de peine, que malgré la proximité de l'église dont elle n'est éloignée que d'une vingtaine de pas, elle ne peut suffire à ce trajet qu'en se laissant aller sur le bras de sa servante, qui ne peut presque résister à un poids si accablant.

Cependant la maladie prend toujours de nouveaux accroissements à mesure que les années s'avancent.

1. Voir les numéros 67, 68, 69, 70, 71 et 72.

En 1728, l'enflure du ventre ne cessant d'augmenter, descend dans les jambes et les cuisses, et la faiblesse qui se fait surtout sentir et remarquer dans le côté gauche est telle, qu'elle ne lui permet plus de se traîner à l'église (unique consolation qui peut adoucir sa douleur et charmer ses ennuis). Un événement arrivé dans le mois de septembre de cette année nous apprend combien ses forces la trahissent et l'abandonnent, sa jambe gauche refuse absolument de la soutenir; à chaque pas qu'elle veut faire, tout son corps tremble, chancelle, et la menace d'autant de chutes; elle est un temps infini à retourner chez elle, elle ne gagne la porte de sa maison qu'en s'accrochant à tout ce qu'elle rencontre, et laissant aller tout le poids de son corps sur les bras de sa servante, qui en est accablée.

Ce fut aussi la dernière fois qu'elle hasarda de sortir de sa chambre. La servante, ennuyée autant qu'affligée d'une maladie si triste pour la malade, si fatigante pour elle-même, demande secrètement à M. Renaume, ce qu'il pense de la maîtresse et si elle peut jamais revenir en santé. Ce médecin ne lui dissimule pas son sentiment, il lui fait entendre que sa guérison lui paraît impossible, et fonde sa décision tant sur la nature de la maladie, qu'il reconnaît pour être une complication de différents maux que sur l'épuisement des forces de la malade, et sur la qualité d'un sang extrêmement appauvri, sans compter l'impuissance où son grand âge la mettait, de reprendre jamais de nouvelles forces.

Notre malade s'étant aperçue de cet entretien, veut en savoir le résultat, et presse de telle sorte sa servante, que celle-ci adoucissant, seulement pour la ménager, la réponse du médecin, ne peut toutefois s'empêcher de lui dire que sa maladie lui paraissait très difficile à guérir, et qu'il en espérait peu.

Un pronostic si affligeant, porte cette demoiselle à se remettre entre les mains de M. le Cointre à la fin de cette année 1728.

Peu après une nouvelle attaque d'apoplexie suivie d'une fièvre violente, et d'un tremblement extraordinaire dans tous les membres, met souvent cette pauvre fille à deux doigts de la mort, pendant l'espace de quatre mois, de sorte qu'on est obligé de lui administrer les derniers sacrements. Dès lors tout mouvement cesse dans tout le côté gauche, et le bras immobile et perclus, qui pend toujours vers la terre lui entraînant le corps par sa pesanteur, elle est obligée de le porter continuellement dans une écharpe. A ce triste état se joint bientôt une impossibilité absolue de faire plier les trois derniers doigts de la main du même côté, ni les rapprocher les uns des autres. Ces doigts, qui s'écartent d'une manière monstrueuse, deviennent peu après d'une raideur pareille à celle du fer, leur peau toujours tendue perd bientôt toutes ses rides et on n'aperçoit plus la moindre trace de leurs jointures.

En 1729, M. le Cointre, voyant que tous ses remèdes, bien loin de pouvoir arrêter le progrès du mal, ne font que l'irriter, et fatiguer la malade en pure perte, les fait entièrement cesser et déclare pareillement à Catherine Cesselin, que sa maîtresse ne peut jamais guérir.

Jamais, en effet, les apparences ne pouvaient y être plus contraires. Cependant de nouveaux accidents

surviennent encore, des plaies douloureuses mettent le comble à ses souffrances, ses doigts se cicatrisent par de petits ulcères qui lui causent les plus cuisantes douleurs, et le pli du bras gauche s'écorche, s'envenime, se cave dans toute sa longueur, et forme une plaie large d'un pouce qui est d'un sentiment et d'un vif inexprimable.

Tant de maux à la fois font penser à notre malade qu'il est temps de se préparer à son dernier sacrifice, sa seule consolation est désormais de s'entretenir de son éternité, elle lit ou se fait lire sans cesse des livres de piété, et, devenue par là plus éclairée et plus instruite, elle sent la nécessité de quitter une paroisse et un confesseur dont le dévouement à la Bulle est infiniment à craindre pour elle. Ces vues la déterminent à se faire louer une chambre dans la rue de la Harpe et elle hasarde de s'y faire transporter le 6 avril 1730. Qu'un tel transport doit lui coûter, et va lui faire souffrir de douleurs! A peine l'a-t-on descendue de sa chambre en la portant sur une chaise, qu'elle s'évanouit dans la rue, et peu s'en faut qu'elle n'expire à l'heure même. Tout le voisinage la plaint et la blâme, et murmure hautement de la voir s'exposer à une mort presque certaine, au lieu de se donner du moins la triste consolation de mourir en paix chez elle. On la met dans une chaise à porteurs, ayant tout l'air d'une personne qui expire et ne pouvant plus parler. Elle arriva néanmoins à son nouveau domicile. Mais le changement de demeure, loin d'en apporter à sa situation, ne paraît servir qu'à la faire empirer de jour en jour.

Cette demoiselle n'est pas plutôt sur sa nouvelle paroisse, que M. Cornier, qui en était le médecin, la vient voir, plutôt pour lui donner sa compassion que ses secours, tant son état lui paraît désespéré et incapable d'aucun soulagement. Bientôt elle est forcée de renoncer à son lit, qui jusqu'alors avait été pour elle sinon un lieu de repos, du moins le triste appui de ses souffrances et de ses langueurs. On a beau entasser oreillers sur oreillers sous ses reins; à peine y est-elle un moment, qu'elle est en danger d'y laisser la respiration et la vie: l'enflure presse tellement la poitrine que la malade ne saurait plus souffrir d'autre situation que d'être jour et nuit dans un fauteuil sans pouvoir en sortir pour quoi que ce puisse être, pas même pour les besoins les plus nécessaires; sa servante étant obligée de la tirer pour cela sur le bord du fauteuil pour la repousser ensuite avec des peines et des efforts inconcevables.

Qui n'eût pas cru que l'extrémité d'un si déplorable état en annonçait la fin? Cependant ses maux augmentent encore et redoublent à vue d'œil; au commencement de 1731, son enflure fait des progrès si rapides et si prodigieux, qu'elle effraye tout le monde; son corps, ses jambes et ses cuisses deviennent d'un volume énorme, sa tête pleine d'eau ressemble à un vase dont la liqueur suit les attitudes, ses pieds prennent la forme hideuse de deux grosses boules, on ne voit plus que les extrémités de ses doigts qui semblent se perdre dans ces deux masses informes de chair: aux ulcères de la main et à la vive écorchure du pli du bras gauche succèdent d'horribles et profondes plaies aux plis de ses cuisses et au bas de ses reins, dont on ne peut épuiser les eaux âcres et empestées, quelque chose qu'on fasse pour les sécher: il n'y a

pas une partie de son corps qui ne rende à Dieu un tribut de patience et d'affliction, tout souffre, ou est déjà dans l'inaction et l'insensibilité de la mort. Les parties de son corps qui semblent privées de vie sont celles qui la consolent, mais les autres souffrent des douleurs si aiguës et si continuelles, que la malade semble n'avoir pas assez d'une âme pour les endurer toutes à la fois : ou plutôt elle en est si accablée qu'elle en paraît perdre le sentiment, et ne prendre plus de part à un corps qui n'est plus que pourriture et qu'infection. Tout annonce une mort, qu'on croit voir déjà présente, des yeux éteints, une voix faible et entrecoupée qu'on n'entend presque plus, un assoupissement, une pâleur, une odeur de cadavre.

Tel est l'état déplorable, où se trouve cette demoiselle au 3 juin 1731, lorsque son confesseur lui fait administrer le sacrement des mourants. Elle croit toujours au moment qu'elle désire, qui doit terminer un reste de vie, qu'on pouvait justement appeler une mort mille fois anticipée. Mais la main de Dieu qui se la réservait pour manifester la gloire de son serviteur et consoler son église, va bientôt au contraire la retirer du sein de tant de misère et l'arracher au trépas. En attendant, cette main adorable la tient quelques jours, pour accomplir ses desseins, comme suspendue entre la vie et la mort.

Un pieux laïque, comme député de la providence, juge à l'aspect d'un état si affreux, qu'il est digne de la grandeur et de la puissance de Dieu d'opérer une guérison qui paraît si impossible; sur un secret pressentiment il en ouvre son cœur à la malade, il l'exhorte et la presse de se faire porter sur le tombeau du saint diacre. Elle a beau lui représenter l'impossibilité d'un tel projet : il lui remontre que quand on réclame la puissance de Dieu, il faut espérer contre tout espoir ; il insiste, il fait tant, que sa foi triomphe et qu'il devient le précieux canal de la confiance, que l'esprit de Dieu fait naître enfin dans le cœur de la malade.

Deux jours après, la moribonde consulte son nouveau confesseur qui, bien loin de s'opposer à une impression qui lui paraît suggérée d'en haut, y applaudit et commence une neuvaine avec elle le 11 juillet ; c'est le dernier jour de cette neuvaine que Dieu choisit pour faire éclater sa puissance, aussitôt que sa Providence aura fourni aux hommes des preuves incontestables d'un état si désespéré.

(A suivre).

A TRAVERS LES REVUES

LA LUMIÈRE. — Sous ce titre « Pourquoi on meurt » M. Gabriel Delanne publie un intéressant article dont voici la conclusion :

Le corps humain est une machine délicate et compliquée, les tissus dont il est formé sont dus à des combinaisons chimiques très instables, à cause du nombre des composants, et nous n'ignorons pas que ce sont les mêmes lois naturelles qui régissent le monde inorganique et les êtres organisés. Ainsi, dans un organisme vivant, nous savons très bien que le

travail mécanique d'un muscle peut se traduire en un équivalent de chaleur, que la force dépensée n'est pas créée par l'être, qu'elle a sa source au dehors, qu'elle provient des aliments, en comprenant l'oxygène parmi ceux-ci, et que le rôle du corps physique consiste à transformer l'énergie reçue, à la loger dans des combinaisons instables, qui la restitueront à la moindre excitation appropriée, c'est-à-dire sous l'action de la volonté, ou par le jeu des irritants spéciaux des tissus ou des actions réflexes.

Jusque-là, rien que de très explicable par les lois physico-chimiques. Mais lorsqu'une de ces actions vient d'avoir lieu, lorsque la substance du muscle qui a fonctionné est détruite, c'est alors que la force vitale intervient pour la reconstitution du tissu, la réfection des cellules qui ont servi à la manifestation vitale. C'est justement ce qui différencie absolument l'être animé de la matière brute. Il existe *quelque chose de plus* dans la plante la plus infime, que dans le minéral, et ce quelque chose ne répare pas toujours le corps dans les mêmes conditions ; suivant l'âge, cette réfection est plus ou moins variable ; complète dans la jeunesse, elle est incomplète dans la vieillesse ; c'est une force qui va en diminuant jusqu'à ce qu'elle s'éteigne.

Il y a donc pour nous une force vitale, totalement différente de celles que nous connaissons, mais qui n'est qu'une modification de l'énergie universelle, comme l'électricité se distingue de la chaleur ou du magnétisme, bien que ces deux forces ne soient aussi que des modalités de la même énergie.

Cette force vitale, seule, n'engendrerait rien, si l'intelligence ne lui était associée depuis ses manifestations les plus rudimentaires, jusqu'au plus haut degré de complexité : jusqu'à l'homme. Tout être vivant possède une certaine somme d'intelligence, aussi rudimentaire que possible dans les premières formes vitales, mais qui va en s'augmentant et se spécifiant, au fur et à mesure qu'on gravit la chaîne des êtres, pour s'épanouir dans l'humanité. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet si important, quand nous aurons établi le rôle du péricrit chez les êtres animés.

La force vitale est elle-même insuffisante pour expliquer la *forme*, qui est la caractéristique de tous les individus vivants, elle ne peut faire comprendre non plus la *hiérarchie systématisée de tous les organes*, leur synergie en vue d'un effort commun, pourquoi ils sont à la fois autonomes et solidaires ; c'est ici que nous voyons intervenir la nécessité absolue du péricrit, c'est-à-dire d'un organe qui possède les lois organogéniques qui maintiennent la fixité de l'organisme, au milieu des incessantes mutations des molécules matérielles.

LA PAIX UNIVERSELLE. — M. G. Morvan nous assure que, dans un récent article, M. J. Claretie a, sans s'en douter, révélé au monde que George Sand était un médium. Vous apprécierez.

M. Claretie, dit M. G. Morvan, tient le fait, dont il n'a pas soupçonné l'importance, d'Alexandre Dumas fils, qui avait vécu quelque temps à Nohant, chez George Sand.

Voici ce qu'a dit Dumas :

« Elle se mettait à travailler *vers onze heures du soir*, le bonnet sur la tête, un petit châle sur les épaules, les *pieds nus dans des pantoufles*, écrivant tout ce qui lui *passait par la tête*, jusqu'à ce qu'elle tombât de sommeil sur son papier, alors elle se trainait jusqu'à sa chambre et se couchait. A 9 heures, le lendemain, on la réveillait, la levait, l'habillait. *Elle ne disait rien, pas un mot*. Elle descendait à table, muette, et ne reprenait de la vie qu'en reprenant de la nourriture. »

M. Claretie ajoute :

« Dumas, qui prétendait que son père, Hugo, M^{me} Sand, Lamartine, tous les grands producteurs du siècle faisaient de la prose et des vers, indistinctement, *comme les bœufs ruminent*, ajoutait en parlant de George Sand :

« — C'était *un animal*. En plein soleil, par une grosse chaleur d'été, elle restait assise contre un mur, se fondant dans la nature.

« — Que faites-vous là ? lui demandait-on.

« — J'ai chaud !

« Et elle ne bougeait pas. »

Le spiritisme vulgaire conçoit la médiumnité d'une façon trop étroite, uniquement dans ses rapports intéressés à l'égoïsme humain. C'est beaucoup plus, comme le savent des spirites non vulgaires, comme l'ont deviné de bons médiums, et comme l'a expliqué dernièrement, dans *l'Initiation*, le cosmosophe, S.-U. Zanne.

C'est la grande médiumnité qu'énonçait, sans le savoir, Alexandre Dumas fils, qu'a pratiquée, en paraissant l'avoir oubliée, Camille Flammarion et dont tous les hommes de génie du passé, du présent et de l'avenir sont la manifestation.

Dans l'Univers, l'Intelligence est la chose continue en laquelle tout est plongé comme les poissons dans l'eau de la mer ; les organismes, humains ou autres, en sont simplement les condensateurs temporaires.

Le spiritisme ordinaire dit vrai sur la médiumnité ; mais il n'en conçoit pas l'importance ; il est muré dans le préjugé homocentrique, comme toutes les religions, sauf le Bouddhisme.

Quand on sait s'impersonnaliser et de soi-même et de l'humanité, la chose qui apparaît importante n'est pas de savoir si l'homme a une âme immortelle, mais comment la vie immortelle se manifeste dans l'univers ; la question de l'intérêt humain prend alors de bien petites proportions.

Nous ne sommes pas créateurs de l'intelligence qui se manifeste par notre organisme ; nous en sommes seulement des condensateurs.

L'HUMANITÉ INTÉGRALE. — Dans le dernier numéro de *l'Humanité intégrale*, M. J. Camille Chaigneau répond à un article intitulé *La débâcle du Spiritisme* que notre Directeur a publié dans la *Libre Parole* du 1^{er} juillet 1899. Voici cette réponse, que nous donnons in-extenso :

« Que M. Gaston Mery, en champion de l'Eglise, souhaite « La Débâcle du Spiritisme », nous n'en avons jamais douté. Mais que les arguments fournis par lui d'après ledit incident tendent à réaliser ce souhait, c'est ce qui est plus contestable.

« En effet, que résulte-t-il des commentaires de

M. Flammarion ? C'est que les médiums, ou les assistants des séances, pourraient bien être dupes de leur propre reflet ?

« M. Gaston Mery, s'appuyant sur l'incident Flammarion pour tomber le Spiritisme, tient donc cette hypothèse pour suffisante ?

« Il semblerait que ce fût logique. Telle n'est pourtant pas la réalité.

« On peut aujourd'hui, dit en effet M. Gaston Mery, « diviser les phénomènes dits spirites en deux catégories : 1^o Ceux que des découvertes récentes permettent d'expliquer sans l'intervention d'aucune « influence de l'au-delà. — 2^o Ceux que, dans l'état « actuel de la science, *il est impossible d'expliquer « sans faire intervenir une force extra-naturelle intelligente.* »

« Tiens, tiens ! Mais, à part le mot « extra-naturelle » qui n'est pas de leur vocabulaire, les spirites ne disent guère autre chose. Et, quelles que puissent être les divergences quant à la détermination de ladite force intelligente, nous soulignons volontiers un point d'opinion qui tend à infirmer la théorie soutenue par M. Flammarion dans les *Annales*, et qui, par conséquent, nous laisse rêveurs devant cet autre passage, devant ce résumé, combien triomphal, que nous présente M. Gaston Mery, d'après la même théorie de M. Flammarion :

« Sardou, Hugo, Eugène Nus ont été les dupes de « leurs illusions. La table leur a parlé dans leur « langue, avec leurs idées, dans les limites de leur « savoir, comme ils le faisaient eux-mêmes. Dessins, « poésies, mélodies, n'ont été que le reflet, immédiat « ou éloigné, précis ou vague, de leurs sentiments ou « de leurs pensées... »

« Ainsi, dans son empressement à faire flèche de toute aubaine pour exterminer le spirisme, M. Gaston Mery abonde en plein et sans discussion dans la théorie du reflet ; il ne se préoccupe plus des deux catégories dont il est question plus haut. Ou, du moins, s'il s'en préoccupe encore, il n'y paraît plus, absolument plus.

« C'est son affaire évidemment. Mais ne trouvez-vous pas que, s'il y a ici une débâcle à constater, c'est celle de son argumentation ?

« Ce que nous retenons, avant tout, de l'article de M. Gaston Mery, c'est l'appui involontaire qu'il apporte au spiritisme, en des termes que nous pouvons, sans trahir sa pensée, nous autoriser à traduire ainsi : « Il est des phénomènes qu'il est impossible d'expliquer sans faire intervenir une force intelligente indépendante des assistants. » Que les phénomènes commentés par M. Flammarion rentrent, oui ou non, dans cette catégorie, c'est là un point secondaire sous le rapport de la « débâcle du spiritisme » ; l'essentiel est l'attestation que cette catégorie existe. L'incident Flammarion n'offre donc, au fond, à M. Gaston Mery, pour combattre le spiritisme, aucun argument qui soit compatible avec sa propre base d'opérations ; cet incident ne lui a fourni qu'un prétexte à charger le spiritisme par des « à-côté », en sortant lui-même de ses bases. — ou du moins en voilant, pour les besoins de la cause, la seconde des deux catégories de phénomènes qu'il vient d'établir quelques lignes plus haut.

« Mais quelle est donc, au point de vue de M. Gaston

Mery, la force intelligente produisant cette seconde catégorie de faits? La personnalité des morts? Allons donc! D'ailleurs écoutez l'auteur: «... Combien plus « logique et plus simple d'accepter l'explication de la « mystique catholique, qui affirme que ces esprits « menteurs, interlocuteurs ordinaires des dialogues « typtologiques, sont des anges déchus, des sujets du « menteur des menteurs, Satan! »

« Eh bien! et « l'ange Gabriel »? pourrions-nous répliquer. (Car, dans ce même article, l'auteur ne parle pas seulement de typtologie, mais aussi d'écriture mécanique, de matérialisations, d'incarnations.)

« Mais nous ne voulons pas insister. Nous ne voulons pas non plus ouvrir une discussion de casuistique. Il y a des menteurs dans l'outre-terre, comme sur la terre; c'est évident (n'y eût-il que ce fumiste de Gabriel). Rechercher si ceux-là sont démoniaques, et si ceux-ci ne le sont pas, est tout à fait hors de notre compétence de même que hors de notre conception. C'est une question qui nous importe peu, et qui même ne nous importe pas du tout. Nous ne nous occupons de l'article de M. Gaston Mery que dans son rapport avec l'incident Flammarion, et nous disons à l'auteur: — Vous vous appuyez sur l'incident Flammarion pour proclamer « la débâcle du spiritisme », et vous oubliez que, si l'opinion soutenue par M. Flammarion dans les *Annales* était suffisamment fondée, il n'y aurait pas plus de place pour le diable que pour les morts vivants dans les faits de médiumnité. Or, comme vous admettez l'intervention de messire Satan, au moins dans une partie de ces phénomènes, vous récusiez donc l'appréciation de M. Flammarion, et, par suite, la base même sur laquelle tout particulièrement, en l'occurrence, vous avez tablé pour terrasser le spiritisme.

« Et nous ajouterons: Vous avez affirmé l'existence de phénomènes inexplicables sans une force intelligente extérieure aux assistants. Nous ne vous demandons pas autre chose. Vous, qui êtes de nos adversaires, vous nous aidez à établir ce point. Quand ce point sera devenu incontesté, c'est le jugement public qui prononcera sur la nature de ladite cause; et, dès lors, nous sommes bien tranquilles. L'esprit du XVIII^e siècle et du XIX^e siècle a balayé le vieux Démon; ce n'est pas le XX^e siècle qui le ressuscitera de l'égoût.

« Vous voyez donc que les spirites n'avaient aucune raison d'être « fous de rage », — surtout après avoir pris connaissance de votre article. »

Etant donné que M. Camille Chaigneau a mis six mois à préparer cette réponse, nous étions en droit d'espérer qu'elle contiendrait quelques arguments vraiment démonstratifs et qu'elle ne nous ferait pas dire autre chose que ce que nous avons dit.

Nous étions surtout en droit d'espérer que M. Camille Chaigneau, qui reçoit l'*Écho du Merveilleux*, où notre directeur depuis le mois de juillet dernier a publié nombre d'études sur le spiritisme, ne tiendrait pas seulement compte dans sa discussion d'un article isolé paru dans la *Libre Parole*.

Mais, pour triompher plus facilement, M. Chaigneau

apréféré sans doute ignorer les réponses que, par avance, Gaston Mery avait faites à ses objections. Le procédé a, pour nous, un avantage, c'est qu'il nous dispense de répliquer.

LES LIVRES

LES ÉTATS PRÉTERNATURELS ET L'IMAGINATION, ouvrage couronné par l'Institut catholique de Paris (prix Hugues 1899). In-8 de 600 pages, franco, 5 francs.

Principaux chapitres: Petit traité de l'imagination. — Hallucination. — Apparition. — Vision. — Extase. — Phénomène de lévitation. — Des auréoles (Discussion des effluves lumineux). — Possédés scientifiques et théologiques. — Sainteté et névrose. — Thérapeutique suggestive et miracles. — Stigmatisation. — Télépathie. — Lucidité. etc., etc.

Conclusion du jugement porté par la faculté catholique sur le présent ouvrage:

« En résumé, l'auteur de ce manuscrit a écrit un ouvrage fort intéressant, très documenté, très complet, et qui manquait. »

(Rapport sur le concours 1899.)

Chez l'auteur: abbé Gombault, curé de Montlivault (Loir-et-Cher).

* *

LES SENTIMENTS, LA MUSIQUE ET LE GESTE, par ALBERT DE ROCHAS.

La mimique est un langage universel; chez tous les hommes, les mêmes passions déterminent la contraction des mêmes muscles. Chez quelques personnes douées d'un organisme exceptionnellement délicat, la musique provoque soit des émotions, soit des mouvements qui semblent être, dans tous les pays, liés aux mêmes mélodies, aux mêmes rythmes. Il y a donc, dans notre cerveau, des actions réflexes constantes entre les *Sentiments, la Musique et le Geste*.

Ces actions sont souvent difficiles à observer, soit parce qu'elles sont très faibles chez la plupart des individus, soit parce que la vie sociale nous habitue à les réprimer. Le colonel de Rochas, dont on connaît la sagacité comme expérimentateur, les a étudiées pendant plusieurs années sur un sujet que nos lecteurs connaissent, M^{lle} Lina, présentant, à l'état d'hypnose, une sensibilité merveilleuse.

Le résultat de ces études, rendues vivantes par la reproduction des photographies instantanées qui en font sauter aux yeux toutes les phases, forme un magnifique volume sortant des presses du maître imprimeur Allier de Grenoble.

Ce volume de trois cent quatre-vingt-huit pages in-4° a été tiré à onze cents exemplaires, numérotés.

Texte imprimé en encre améthyste cendrée; nombreux, croquis d'après les tableaux en dessins de Raphael, le Corrège, le Poussin, Lesueur, Lebrun, Lemire Lavater, M^{ms} Watts Hughes; photographies instantanées d'expressions, d'attitudes et de danses, etc. Ensemble: trois cent vingt figures photogravées, imprimées en bistre, bleu, bronze et sanguine, dans le texte; huit planches en phototypie, hors texte.

Couverture en héliotypie polychrome composée par NUCHA. Cartonnage de protection en repoussé irisé. Prix: 30 francs.

Le Gérant: GASTON MERY.

IMPRIMERIE NOIZETTE ET C^{ie}, 8, RUE CAMPAGNE-1^{re}, PARIS.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

A CAMPITELLO



LA PRIÈRE AU CHAMP

LES APPARITIONS DE CAMPITELLO ET DE BIGORNO

Les jours se suivent et se ressemblent à Campitello. Les apparitions sont quotidiennes et identiques pour toutes les catégories de voyants : c'est toujours, avec son cortège d'anges, la Vierge au Rosaire et à l'Enfant Jésus. Comme toujours il y a des extatiques, des somnambules et des voyants à l'état naturel. Ces derniers, au nombre de vingt-quatre, ont eu le 1^{er} janvier une vision collective absolument identique pour tous : c'était encore la Sainte Vierge et l'Enfant Jésus. Plusieurs témoins de cet étonnant prodige, interrogés par moi, ne peuvent se défendre encore d'une profonde émotion en la racontant. Disons aussi que le nombre des voyants s'est accru de quelques unités très intéressantes ; nous voulons parler de quelques bambins de quatre et cinq ans dont les extases vraiment angéliques font à la fois l'étonnement et le charme des habitués du Champ.

Comme on le voit, le « programme » des voyants de Campitello ne subit pas de grandes variations depuis quelque temps. Aussi bien, en vous décrivant tant bien que mal les scènes auxquelles j'ai assisté dans la soirée du 3 janvier, vous pourrez vous faire à peu près une idée de ce qui se passe journellement au Champ merveilleux.

7 heures du soir. Le temps est sombre, pas une étoile au ciel ; très peu de monde ; une centaine de personnes tout au plus. Bigorno, je le vois déjà, est devenu un concurrent sérieux pour Campitello. Qu'importe ? Beaucoup de voyants sont là : la séance sera intéressante quand même.

En attendant, comme on dit, le lever du rideau, je ne quitte pas des yeux une brave vieille qui récite son rosaire avec tant de ferveur : c'est une voyante pas banale du tout puisqu'il lui arrive, m'assure-t-on, d'être tour à tour extatique, somnambule et voyante à l'état naturel. Nous verrons bien. Attention ! Ses yeux se ferment, ses lèvres ont cessé de prier ; la voici à genoux : où se traîne-t-elle ainsi avec ses yeux si hermétiquement clos ? Sur son passage tout le monde lui fait place... La voilà qui s'arrête au pied de la Croix... Comme elle l'embrasse amoureusement !... Et maintenant pour qui ces saluts ? pour qui ces profondes révérences ? Je l'interroge. Pas de réponse. Ah ! ses yeux s'ouvrent et regardent fixement le plein ciel : elle a cessé d'être somnambule, la voilà extatique ! La pauvre vieille est tellement transfigurée par sa ra-

dieuse vision qu'elle est on ne peut plus belle à voir ainsi... Heureuse femme !

Mais laissons à son extase la vieille Marie Lorenzi — c'est son nom — et occupons-nous un peu des autres voyants.

Quatre fillettes et une grande « demoiselle » viennent de tomber à la renverse. Elles voient.

Approchons-nous : leurs yeux sont ouverts et mobiles comme à l'état naturel presque : ils sont cependant humides et extraordinairement brillants. Je ne sais dans quelle catégorie de voyants il faut les classer. Ce ne sont pas assurément des extatiques ; voyez-les : elles sont déjà debout et courent d'un rocher à un autre comme pour mieux voir l'apparition qu'elles ont devant elles ; de plus elles ne perdent jamais la notion du monde extérieur puisqu'elles reconnaissent très bien leurs parents, leurs amis, et répondent par gestes aux interrogations qu'on leur pose. Ce ne sont pas non plus des somnambules puisque leurs yeux — nous l'avons dit — sont grands ouverts et mobiles. Elles ne sont pas voyantes à l'état naturel puisqu'il leur est matériellement impossible de pouvoir proférer une seule parole... Alors ?

Mais que cherchent-elles ? Les voilà qui s'emparent d'un bambin de cinq ans, le petit Campocasso ; elles le font mettre à genoux, les bras étendus en forme de croix. Voyez-les maintenant parcourir les champs et ramasser tous les falots qu'elles peuvent se procurer. Ah ! c'est pour les déposer en cercle autour du petit Campocasso. Intrigué, je demande à une voyante la signification de tout ce manège. Par gestes très expressifs, elle me fait comprendre que la Sainte Vierge a, à côté d'elle, l'Enfant Jésus entouré de lumières. Je lui demande encore si l'Enfant Jésus est, lui aussi, à genoux comme le petit Campocasso. Elle me répond — par gestes toujours — qu'en effet il se tient dans cette attitude car une procession céleste va passer à l'instant et traverser le Champ des apparitions. Au même instant, la vieille Lorenzi, revenue de son extase, déclare voir une procession de lumières traverser le Champ : toutes les voyantes nous font signe que les saints et les anges, tenant en main des cierges allumés défilent processionnellement sous nos yeux... Il se passe alors une chose inouïe : plus de quarante personnes, parmi lesquelles votre serviteur, sentent très distinctement « au passage » une forte odeur de cire ou plutôt de cierge qui brûle... L'émotion est à son comble : « Sainte Vierge ! Sainte Vierge ! criez-vous de toutes parts, oh ! faites-moi voir aussi. » Les chères voyantes unissent, mais en vain, leurs prières aux nôtres... et la procession s'en va, le rideau tombe ! et la séance est levée !

A Bigorno.

Avant de parler des apparitions et des voyantes de ce village, permettez, chers lecteurs, que je vous entretienne d'un phénomène des plus étranges, qui, depuis le 21 décembre dernier, a pour théâtre le Champ des apparitions. Presque tous les soirs, et à la même heure, le champ se couvre littéralement de brillantes lumières violettes sans qu'on puisse s'expliquer leur provenance. On se baisse par terre, on en cueille à pleines mains sans en être nullement incommodé. Le phénomène, visible pour tous les spectateurs sans exception, dure quelques minutes à peine...

Vers luisants, lucioles ! diront les sceptiques haussant les épaules, comme si nous pouvions ignorer, nous, gens de la campagne, ce que sont lucioles et vers luisants !

Mais il y a plus fort encore à Bigorno. Il s'agit maintenant des voyants et des voyantes et de leurs faits et gestes.

Depuis quelque temps l'apparition — la Sainte Vierge, disent les voyants — se plaît à se manifester dans une chapelle du village connue sous le vocable de l'Annonciation. Les fidèles et les voyants s'y donnent rendez-vous tous les soirs et là, dans le lieu saint, les scènes les plus extraordinaires et les plus troublantes ont lieu.

Qu'on en juge !

Le 28 décembre dernier, jour où l'église célèbre la fête des Saints Innocents, trois voyantes commencent, en présence d'une centaine de fidèles, à tracer avec leur langue des croix sur la muraille de la chapelle. Mais qu'est-ce donc ? les murs tout blancs se couvrent de grosses taches rouges. On s'approche... horreur ! c'est du sang !

Effrayés, les assistants mandent vite leur vieux curé — un saint homme — qui arrive bientôt avec de l'eau bénite... mais trop tard : les voyantes sont déjà revenues à leur état naturel.

On les interroge. C'est la « Sainte Vierge » elle-même, disent-elles, qui leur a ordonné de faire des croix de sang sur ces murailles pendant trois soirées consécutives. Ajoutant l'exemple au précepte elle aurait fait trois croix elle-même. La première fois, une croix qui ne laissa aucune trace, la seconde, plus marquée, était rougeâtre, la troisième était rouge tout à fait — c'était du sang !

Le 29 et le 30 décembre les mêmes voyantes tiennent parole, elles font encore plusieurs centaines de croix du bout de leur langue — véritable pinceau trempé dans un bain de sang — et affirment que la Sainte Vierge donnera bientôt l'explication de tout cela...

Le 3 janvier, une voyante à l'état de somnambulisme, écrit : *Le sang de la Chapelle de l'Annonciation c'est le sang qu'ont versé les martyrs et les Saints Innocents.*

La voyante, revenue à son état nature, interrogée à ce sujet, répond qu'elle a copié ces mots dans un livre d'or que la Sainte Vierge tenait grand ouvert devant elle.

Le 4 janvier, votre serviteur est témoin oculaire de scènes non moins étranges. La petite chapelle est bondée de monde. Les voyants sont très nombreux : ils déclarent tous voir la Sainte Vierge mais ils se livrent aux actes les plus extravagants : ils se traînent sur les genoux, marchent à quatre pattes, poussent des cris rauques... un, surtout, fait rire et peur à la fois. A un moment donné le spectacle est tellement troublant que la tête me tourne : des convulsionnaires se tortent, des somnambules vont et viennent en courant, des extatiques prennent les poses les plus étranges... Les assistants, en plein ahurissement, se regardent les uns les autres comme pour se dire : « Qu'est-ce donc que tout ces manèges?... » Je voudrais m'en aller, mais des voyantes demandent à écrire, je reste, je leur passe crayon et papier, et leur demande ce qu'elles voient. Elles me répondent, par signes, car elles sont à l'état de somnambulisme, qu'elles voient la Sainte Vierge leur présentant un grand livre ouvert. Voici ce qu'elles écrivent :

Regardez bien les feuillets de ce livre saint — après je vous dirai ce qu'il y a — sur ce livre sacré tous les mots écrits sont la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— *O enfants d'Adam ! soyez sincères à Dieu et à Marie.*

O peccatori ! dimandate perdono a Dio perchè la fine del mondo è per venire. (O pécheurs ! demandez pardon à Dieu parce que la fin du monde est proche.)

Demandez pardon à Dieu et à sa mère. Priez avec soin, priez du cœur.

Marie, reine du Ciel et de la Terre, pardonnez-nous nos péchés.

Sacré-Cœur de Marie, je suis l'agneau de Dieu venu pour le secours des chrétiens.

Obeïssance à Marie le plus possible, enfants, vous serez ainsi les anges de Dieu.

Priez, mes petits, je vous assure que vous irez au ciel. Pentiti o peccatore. Repens-toi, pécheur.

Je suis l'Enfant Jésus, le monde va finir.

Priez avec confiance la reine des Cieux.

Je suis la reine des Cieux. Je suis venue pour empêcher la guerre.

Remettez tout ceci à M. le Curé.

Enfin ! c'est fini. Tous les voyants reviennent à leur

état naturel en baisant le crucifix de leur chapelet. Il est minuit!

O.-P. PANCRAZI.

Campitello, 22 janvier.

Du 4 au 20 janvier, mêmes visions, mêmes voyants. C'est toujours la « Sainte Vierge » et l'« Enfant Jésus » qui apparaissent.

Quelques Campitellais même n'ont plus le courage de braver les rigueurs de la mauvaise saison et aiment mieux rester au coin du feu que de descendre le soir passer plusieurs heures nu-tête au Champ.

Comme j'en gourmande timidement quelques-uns à ce sujet : « Que voulez-vous me répondent-ils, c'est toujours la même chose ! »

Notons cependant un fait des plus curieux et des plus surprenants qui, dans la soirée du 19 janvier, a eu pour héros le jeune Graziani Jean-Paul. Ce dernier, en état de somnambulisme, a escaladé un rocher haut de six mètres environ aux parois extrêmement glissantes et presque taillé à pic : « escaladé » n'est même pas l'expression juste, car le jeune Graziani, *adossé au rocher, ne bougeant ni bras ni jambes* a été hissé sur le sommet comme par une main invisible.

Disons encore que la jeune Lellena Parsi (et non Lorenzi comme on nous l'a fait dire à tort dans notre relation du 1^{er} octobre) celle-là même, qui, la première, eut le bonheur de voir l'apparition de la Belle-Dame, vient de quitter Campitello pour entrer en religion chez les bénédictines d'Erbalunga. Elle a eu dix-sept visions et toujours à l'état naturel : la Belle-Dame, la Saint-Vierge assure-t-elle, lui a parlé à maintes reprises... Son départ a été marqué d'un véritable prodige : sur le rocher *entièrement nu* où pour la première fois elle vit son apparition, on a cueilli un joli bouquet d'œillets sauvages aux parfums les plus exquis que la jeune Lellena a emporté avec elle en son couvent.

Elle a voulu laisser aussi un croquis, fait de sa propre main, du frontispice d'une église qu'elle a vue au Champ.

Nous consacrerons un article spécial à cette voyante, la plus intéressante de toutes assurément.

A Bigorno du 4 au 20 janvier le « programme » est également resté stationnaire. Seules les fameuses lumières violettes ont disparu depuis le 5 janvier. Les voyants, somnambules pour la plupart, se livrent à des exercices de pénitence continuels et invitent tout le monde à en faire autant. Si à Campitello les voyants n'écrivent plus, ici par contre ils ne s'en font pas faute. Du reste, disent-ils, c'est tantôt la Sainte-Vierge

et tantôt l'Enfant Jésus qui, leur montrant un grand livre ouvert, leur dit : « écrivez. »

Voici ce que ces voyants et voyantes ont écrit ces derniers jours :

« *Tota pulchra es Maria.* — Il faut souffrir pour avoir le Ciel. Je suis l'Immaculée Conception. — O Marie conçue sans péché, pardonnez tous les pécheurs. — Je suis venue pour empêcher la guerre. — Jésus, Marie, Joseph, soyez mon assistance. — Je me suis montrée pour vous convertir. — Stella Matutina. — Notre-Dame de Lourdes venez nous sauver. »

Mais voici qui est plus curieux : La petite Xavière Sammarcelli, charmante et douce fillette de neuf ans à peine, assez sérieusement indisposée, n'a pu pendant trois soirées consécutives se rendre au Champ des apparitions : Le 14 janvier sa mère est forcée de se rendre aux pressantes prières de son enfant, qui, dit-elle, se sent appelée au Champ.

La petite Xavière n'est pas plutôt arrivée qu'elle « voit » à l'état de somnambulisme : La « Sainte Vierge » tient un livre ouvert, elle copie :

+ Pénitence : tu as manqué les trois jours qu'il fallait monter me voir : dis au monde que c'est moi qui t'appelle : ne te laisse pas *reconvertir* (sic) quand je t'appelle.

Faites la procession au chant de l'*Ave Maris Stella* Ne manque plus *je te prie* (sic).

Priez, priez, priez, autrement vous serez perdus!

Je vous expliquerai ce livre sacré.

Je ferme mon livre.

Puis une croix +

Interrogée, la petite Sammarcelli a dit que le livre est très gros, que les lettres sont grandes et dorées et qu'il y a encore plusieurs pages à copier.

Attendons.

O. PANCRAZI.

LA QUESTION DE TILLY

Mon dernier article sur Tilly m'a valu un grand nombre de lettres toutes fort intéressantes, bien que m'apportant des avis différents et même contradictoires.

J'avais l'intention de reproduire les principales dans le numéro d'aujourd'hui. Mais on me fait très justement remarquer que Mgr Amette, qui doit passer le mois de février à Rome pour faire sa première visite *ad limina* et gagner l'indulgence du Jubilé, aura sans nul doute l'occasion de s'entretenir de Tilly avec le Saint-Père.

Dans ces conditions, j'estime, en effet, que la plus grande réserve s'impose, et, priant le lecteur de patienter quelque temps encore, je me renferme à nouveau dans le silence que je n'avais rompu qu'à mon corps défendant.

G. M.

L'ÉGLISE ET LE SPIRITISME

Les revues spirites reprochent volontiers à l'*Echo du Merveilleux* d'être trop exclusif. Le reproche nous a toujours paru bizarre, car il est peu d'organes, croyons-nous, qui fassent, aux opinions de leurs adversaires, une place aussi large que celle que nous accordons aux théories de nos contradicteurs.

Nous donnons une preuve nouvelle de cette impartialité en publiant la lettre qu'on va lire et à laquelle la qualité d'Israélite de son auteur donne, à notre sens, un singulier piquant.

Monsieur le Directeur,

Voulez-vous me permettre de donner mon opinion sur le spiritisme... démoniaque ?

Il me semble (si je me trompe, vous me le direz) que l'on pourrait mettre d'accord l'Eglise, M. Léon Denis et les chercheurs *non prévenus*, comme vous.

Il est hors de doute que le spiritisme a fait du mal, mais l'Eglise, le Temple et la Synagogue ont fait également du mal. L'athéisme et le matérialisme en font — et beaucoup ! La guerre en fait. C'est la Loi, jusqu'au jour où la GRACE (je ne raille pas, ce jour est CERTAIN) dominera toutes les âmes humaines et régnera — triomphante — sur la chair asservie.

Tandis que l'Eglise, attardée dans ses traditions, voit chaque jour diminuer sa force et le nombre de ses fidèles d'âme (car l'on peut être fidèle par la pratique cultuelle), le spiritisme gagne du terrain, chaque jour, surtout à l'étranger, et l'on peut déjà affirmer qu'avant un an, il aura fait un tel pas, chez nous, qu'il sera aussi incontestable que le chemin de fer ou le télégraphe électrique.

Toutes les fois qu'un être, visible ou invisible, me dira : « Aimez-vous les uns les autres » il me sera tout à fait impossible de croire que « Satan » est dans l'affaire. « Satan » c'est la haine, c'est la division ; « Satan » c'est ce qui empêche l'homme de sentir en lui la misère des autres. « Satan », fils de la matière, c'est ce qui s'oppose au triomphe de Dieu. Tant que nous n'aurons pas, dans l'âme, cet esprit de charité que saint Paul a défini, dans un chapitre impérissable et définitif, nous appartiendrons à la paroisse

du nommé « Satan », que nous soyons spirites ou non, catholiques ou protestants, francs-maçons ou israélites.

L'Eglise se trouve, aujourd'hui, dans une situation identique à celle où se trouvait la Palestine, quand le Christ commença sa mission. Puissent les chrétiens être plus clairvoyants et moins sourds que ne le furent les juifs. Si le Catholicisme a pu supplanter le Judaïsme, c'est parce qu'il apportait une *charité plus grande*. Un seul progrès importe, c'est le progrès DE LA CHARITÉ. Aujourd'hui, une autre formule est prête, qui apporte aux hommes une charité encore accrue. Cette formule supprime l'aumône humiliante et les BALS DE CHARITÉ (!), cette formule — issue de l'Évangile — c'est le *besoin*, la *joie*, l'*impérieuse nécessité* d'aimer son prochain. Au xx^e siècle on aura faim dans l'estomac des autres.

Voilà, monsieur le Directeur, *ce que le spiritisme me permet de vous dire*.

A l'Eglise, qui le repousse et qui le condamne, le spiritisme (le mien, du moins) tend une main fraternelle et dit : « Je jette, sur tes fautes, la tunique du Christ, et je ne veux voir que ton martyr, ta grandeur et ta charité ! »

Croyez, monsieur le Directeur, à mes sentiments très distingués.

ALBIN VALABRÈGUE.

28 janvier 1900.

Reportages dans un fauteuil

*** *Encore les antipathies instinctives. — Le merveilleux et les Médicis.*

A propos de notre précédent « Reportage », un écrivain spiritualiste distingué, M. Tidianeux, veut bien nous envoyer l'intéressante communication suivante :

« ... L'Italienne Marie de Médicis, qui se connaissait en parfums quoique la vue d'une rose la fit tomber évanouie et la jetât dans des convulsions, préférerait la menthe sauvage à toutes les autres fleurs. Pendant l'été, elle en portait constamment un bouquet à son corsage. Chassée de France par Louis XIII et Richelieu, elle se réfugia chez Rubens à Cologne. Celui-ci, en recevant l'illustre exilée, lui offrit un bouquet de menthe sauvage.

« En apprenant sa mort, Richelieu, qui avait le mot cruel, dit : « La menthe pouliot va se vendre à bon marché ! » Mais ce qu'il y a de curieux, c'est qu'Anne d'Autriche, sa bru, avait la même horreur

pour les roses. La chose a été fort bien contée par S. Henry Berthoud, et je vais la résumer le plus brièvement possible :

« Vers 1625, arrivaient à Paris, bien légers d'argent, le Flamand Philippe de Champagne et Nicolas Poussin. Ils se rencontrèrent à la taverne des « Trois Quilliers » et y firent la rencontre du vieux peintre, Adrien Brauwers, qui les recommanda à Duchesne, peintre ordinaire du cardinal de Richelieu.

« Par un hasard providentiel, ils firent le lendemain connaissance au spectacle de Corneille, qui lançait son *Cinna*.

« Philippe de Champagne avait juré à sa sœur mourante de porter, hiver comme été, un bouquet de roses à son chapeau et il tenait son serment. Grâce à Duchesne, les deux jeunes peintres furent logés au collège de Laon et peignirent au Luxembourg. Poussin fit deux petits tableaux ; Philippe de Champagne, une grande composition destinée à la chambre de la Reine, d'après les indications de Duchesne, peintre de Sa Majesté. Il voulait faire travailler en cachette les deux artistes inconnus et s'attribuer ensuite tout le mérite de leurs créations.

« Anne d'Autriche vint un jour à l'improviste voir le travail, déjà fort avancé. Duchesne fit vite disparaître les deux jeunes gens et, sans sourciller, reçut tous les éloges de la Reine.

« Brusquement, le Poussin, qui ne pouvait accepter pareille injustice, s'élança aux pieds de la souveraine et lui découvrit que la grande composition était l'œuvre de son ami, Philippe de Champagne. La Reine fait appeler ce dernier. Il arrive, il s'agenouille ; mais, au même instant, Anne d'Autriche jette un grand cri, tombe et se débat en de violentes convulsions. On s'empresse autour d'elle ; on chasse les deux jeunes gens à qui l'hôtel de Laon et le Luxembourg sont à jamais fermés.

« Que s'était-il donc passé ? En s'agenouillant, Philippe avait laissé tomber de son feutre une rose, qui devint ainsi l'occasion de leur disgrâce.

« Mais il leur restait l'appui de Corneille ; et grâce à lui, le lendemain le Poussin partait pour l'Italie, et Philippe de Champagne rejoignit Rubens en Belgique. »

* * *

Nul n'ignore que Catherine de Médicis n'eut guère de foi sincère que dans les sciences occultes ; et les circonstances merveilleuses qui la confirmèrent dans sa crédulité sont également connues de tous.

On sait que son thème de nativité, dressé sous la direction Vecchio Ruggier (Ruggiero le Vieux), médecin de Laurent de Médicis annonçait avec une exacti-

tude déconcertante les principaux événements de sa vie. Il prédisait les malheurs qui l'affligèrent pendant le siège de Florence, son mariage avec un fils de France, l'avènement inespéré de ce fils au trône, la naissance, plus inespérée encore, de ses enfants, et leur nombre ; que trois devaient être rois, et deux filles reines, et tous mourir sans postérité. Et ce thème se réalisa si bien que plusieurs historiens l'ont cru fait après coup.

On sait encore que le conseil d'astrologie judiciaire de Catherine, composé de Nostradamus et des deux Ruggieri, lui avait prédit la mort du roi. La veille du tournoi fatal où un éclat de lance de Montgomery entra dans l'œil de Henri II, Catherine, couchée près de son royal époux, rêva qu'elle le voyait privé d'un œil. Et, par parenthèse, la même nuit, le maréchal de Montluc, qui était en Gascogne, vit en rêve le roi « assis sur une chaise, ayant le visage couvert de gouttes de sang ». Et il se réveilla tout en larmes.

Autre trait de vision prophétique : le courrier qui annonça la victoire le Moncontour arriva la nuit, après être venu si rapidement qu'il avait crevé trois chevaux. On réveilla la Reine-Mère, qui dit : « Je le savais ! » Et, en effet, rapporte Brantôme, elle avait, la veille raconté le triomphe de son fils chéri, et quelques circonstances de la bataille.

Balzac a consacré une belle étude à cette Reine qui fut un grand Roi. On y trouve la curieuse anecdote suivante :

« Chacun sait que Nostradamus produisit, au château de Chaumont, où Catherine alla lors de la conspiration de la Renaudie, une femme qui possédait le don de lire dans l'avenir. Or, sous le règne de François II, quand la Reine voyait ses quatre fils en bas âge et bien portants, avant le mariage d'Elisabeth de Valois avec Philippe II, roi d'Espagne, avant celui de Marguerite de Valois, avec Henri de Bourbon, roi de Navarre, Nostradamus et son amie confirmèrent les circonstances du fameux thème de nativité (dressé par Ruggiero le Vieux). Cette personne, douée sans doute de seconde vue, et qui appartenait à cette grande école des infatigables chercheurs du grand œuvre, mais dont la vie secrète a échappé à l'histoire, affirma que le dernier enfant couronné mourrait assassiné.

« Après avoir placé la reine devant un miroir magique où se réfléchissait un rouet sur une des pointes duquel se dessina la figure de chaque enfant, la sorcière imprimait un mouvement au rouet, et la reine comptait le nombre de tours qu'il faisait. Chaque tour était, pour un enfant, une année de règne.

« Henri IV, mis sur le rouet, fit vingt-deux tours. Cette femme (quelques historiens en font un homme)

dit à la Reine, effrayée, que Henri de Bourbon serait en effet roi de France et régnerait tout ce temps. La reine Catherine voua alors au Béarnais une haine mortelle, en apprenant qu'il succéderait au dernier Valois assassiné.

« Curieuse de connaître son genre de mort à elle, il lui fut dit de se défier de Saint-Germain. Dès ce jour, pensant qu'elle serait enfermée ou violentée au château de Saint-Germain, elle n'y mit jamais le pied, quoique ce château fût infiniment plus convenable à ses desseins, par sa proximité de Paris, que tous ceux où elle alla se réfugier avec le Roi pendant les troubles.

« Quand elle tomba malade, quelques jours après l'assassinat du duc de Guise aux Etats de Blois, elle demanda le nom du prélat qui vint l'assister; on lui dit qu'il se nommait Saint-Germain. — « Je suis morte ! » s'écria-t-elle. Elle mourut le lendemain, ayant d'ailleurs accompli le nombre d'années que lui accordaient tous ses horoscopes.

L'anecdote est connue, et ce n'est pas la première, comme on sait, qui mentionne pareille équivoque. Mais cette devineresse mystérieuse, dont l'histoire n'a pas daigné faire mention, est propre à tenter la curiosité de quelques-uns des érudits lecteurs de *l'Echo*, qui nous envoient parfois des communications si intéressantes, et qui, n'étant pas roulés par le flot de l'actualité, comme les malheureux journalistes parisiens, ont du temps de reste pour des recherches savantes.

GEORGE MALET.

LES Astres et la Franc-Maçonnerie

Etant donnée la puissance actuelle de la Franc-Maçonnerie, il nous a paru intéressant de connaître les aspects des planètes au moment de la création de la secte, qui eut lieu le 24 juin 1717, à Londres.

Les aspects des astres, ainsi que les arcanes relatifs au nom et à la date de naissance, nous ont donné les présages planétaires et les préceptes hermétiques suivants :

L'année 1717, époque où fut fondée cette société secrète, était gouvernée par Mars, planète qui symbolise et favorise les entreprises hardies et violentes.

Le jour était gouverné par Vénus et l'heure par Jupiter, la conjonction de ces deux planètes assure la sympathie des grands et leur appui.

Le nom de « Franc-Maçonnerie » additionné hermétiquement donne le nombre 13, qui correspond à la treizième carte du Tarot égyptien « Le Squelette faucheur », cette carte représente un squelette armé d'une faux avec laquelle il tranche impitoyablement des têtes, des bras, des troncs et des jambes d'hommes qui sortent de terre.

Cet arcane symbolise la destruction, et représente, chose curieuse, la transformation par la destruction dans les mondes physiques et spirituels; cette transformation par la destruction est, comme on le sait, une des principales bases de l'enseignement maçonnique.

Le nom, le degré et le signe de naissance donnent le nombre 20, qui correspond à la vingtième lame du Tarot, « Le Réveil des Morts ». Un ange sonne de la trompette au-dessus d'un tombeau d'où sortent un homme, une femme et un enfant. Cet arcane symbolise le changement, la modification, un nouvel état, dont la réalisation s'opérera en bien ou en mal.

Le sommet génethliaque correspond à la dix-huitième carte, appelée « Le Crépuscule ».

La Lune éclaire doucement un champ sur lequel s'élève une tour, aux pieds de la tour sont un loup rampant et un chien hurlant à la lune; entre les deux se traîne une écrevisse.

Le loup représente les mauvais instincts, la férocité lâche qui ne se hasarde que la nuit; le chien symbolise la fausse fidélité, qui ne paraît s'attacher que pour mieux trahir, et l'écrevisse est l'emblème des choses rétrogrades et de ceux qui ne se nourrissent que de cadavres en putréfaction.

A l'heure de la création de la Franc-Maçonnerie, les aspects planétaires étaient des plus favorables.

Saturne lui octroyait le don de plaire aux grands et aux puissants, de faire alliance avec eux et de se servir de leur pouvoir.

Jupiter confirmait les dons faits par Saturne, mais avec une légère menace de discorde et de persécution.

Mars lui donnait l'audace qui fait entreprendre et réussir les œuvres de violence et de sang.

Vénus donna la fécondité à la secte et Mercure la dota de l'esprit de calcul, de persécution, d'ingéniosité, d'entente des affaires, ainsi que de la fourberie et de la dissimulation.

La Lune étant la plus dignifiée de toutes les planètes dans le présent horoscope, y occupe une place prépondérante; cette planète est neutre par elle-même mais elle reçoit ici les influences des planètes maléfiques, ce qui excite sa nature mobile et changeante à agir dans le sens de l'influence reçue.

Nous devons reconnaître que ces prévisions de la première heure se sont pleinement réalisées et que la

secte possède aujourd'hui une puissance qui fait d'elle une des reines du monde.

Mais si la course des astres est immuable dans l'éther, les aspects changent et avec ces changements les influences sont modifiées et la puissance diminue et est anéantie.

Les œuvres de la Franc-Maçonnerie ont été des œuvres de ruse, de perfidie, de tromperie, de violence et de sang, et ces œuvres ne sont que temporaires car la base ne se repose que sur le sable mouvant des passions humaines; de plus les mauvais actes commis ont appelé *un choc en retour*, qui a créé des courants portant en eux les peines et les châtements inévitables, même dans le monde physique, aux mauvaises actions.

Lorsque se produiront les oppositions de Saturne et de Mars avec la quadrature de la Lune dans une des maisons cardinales, la secte maçonnique sera en grand péril de chagrins, d'ennuis, de discorde, d'accusations dangereuses, de soulèvements populaires, d'exil, de captivité et de mort, car l'opposition de Saturne et de Mars est une menace presque certaine de mort violente et d'anéantissement,

Ces oppositions et quadratures se produiront dans les années hebdomatiques et ennéatiques.

Dans le siècle qui est commencé, les années 1917 et 1918 sont plus particulièrement désignées comme celles où devront se produire les oppositions ci-dessus indiquées, surtout l'année 1918 dont le chiffre de division égale 13, symbole de la Mort.

VANKI.

AUTOGRAPHES ET PORTRAITS GRAPHOLOGIQUES DES ACCUSÉS DE LA HAUTE-COUR

Sous ce titre « La Haute-Cour, impressions d'un Français » notre distingué confrère Léon Prieur publie, chez Flammarion, en un fort beau volume, préfacé par François Coppée, illustré par l'un des accusés, Edmond Brunet, les comptes rendus du procès, si vivants et si spirituels, qu'il a publiés dans le *Soleil*.

Le livre s'ouvre par une série de lettres autographiées que les accusés ont adressées à l'auteur, et dont M. Léon Prieur, avec une bonne grâce dont nous tenons à le remercier ici, a consenti à nous prêter les clichés.

Nous avons soumis ces autographes, que nous reproduisons plus loin, à la science experte de M^{me} de Tyane, qui en a tiré les portraits graphologiques correspondants. Voici l'article de M^{me} L. de Tyane.

Le caractère apparent d'un personnage correspond-il toujours à son caractère réel?

L'inspection des lignes de l'écriture peut-elle nous renseigner à ce sujet? Aucune étude graphologique ne pouvait être plus concluante que celle qu'il nous est donnée de faire aujourd'hui, à propos d'hommes dont, pendant six semaines, toutes les paroles et tous les gestes ont été l'objet de l'attention publique.

Nous adopterons donc dans cette étude la division suivante : Sous la dénomination de « Caractère apparent » nous rangerons tous les traits de caractère connus qui se trouvent confirmés par les signes graphologiques. Sous la dénomination de « Caractère inconnu » nous classerons à part tous les traits de caractère particuliers que l'inspection de l'écriture nous aura, seule, révélés.

M. de Sabran-Pontevès.

Examinons tout d'abord la personnalité si intéressante, si singulière, du comte de Sabran.

Caractère apparent. — M. de Sabran est un homme fier, loyal, généreux, véritable type du paladin moderne, sacrifiant tout à l'amour du panache que le vulgaire ne connaît plus.

Tel, du moins, il est apparu dans son attitude devant ses juges.

Ces traits se retrouvent tous dans son écriture.

Ainsi la fierté, l'indépendance sont traduites par les traits ascendants de l'écriture, surtout par le paraphe de la signature qui figure une lame de sabre parfaitement dessinée et très ascendante, image saisissante qui évoque en plus tout un côté d'âme artiste éprise de geste et de beauté.

La générosité dans tous les sens est spécifiée par l'espacement des mots.

Caractère inconnu. — Voyez maintenant comme l'écriture nous dit tout : ces points précis sur les i, ces virgules minutieuses et bien posées nous révèlent chez cet homme ardent et enthousiaste des soucis d'ordre et de méthode. On sent qu'il doit régler très bien ses comptes et ranger parfaitement ses papiers sur sa table. Il n'est pas ennemi de la ruse (ruse de guerre s'entend). Il y a dans l'envol du panache un peu de la queue du renard.

M. de Vaux.

L'étude de l'écriture du baron de Vaux est également très caractéristique, plus caractéristique même que celle de M. de Sabran, car elle nous met au courant d'oppositions de nature qu'il serait malaisé de deviner sans l'avoir faite.

Caractère apparent. — Ainsi tout le monde sait que M. de Vaux est une âme ferme, une volonté forte, un esprit solide où les idées, parfaitement liées, forment bloc, et tous ces signes de caractère apparents nous sont traduits, en effet, par des symboles graphologiques bien nets. Les *t* doublement barrés notamment spécifient la force de volonté; les liaisons des syllabes et des lettres, parfaitement unies, correspondent à la cohésion des idées, à la vigueur des raisonnements.

Caractère inconnu. — Mais imaginerait-on, d'autre part, que cette âme virile possède un sens esthétique très développé? C'est ce que nous montrent cepen-

Messieurs de la Haute Cour, non, je ne suis pas un réactionnaire; non, je n'ai pas été prêtre, je n'ai pas été armé, la haie, l'air le grand faubourg de Paris, une monarchie archaïque, appuyée, d'un côté, sur la noblesse, de l'autre, sur le clergé: un tel gouvernement a, depuis longtemps, vécu...! Ce que je veux, c'est la monarchie nationale et traditionnelle, adaptée au modus vivendi présent. Ce que je veux, c'est une monarchie populaire, une monarchie démocratique; c'est la monarchie sociale créée par Henri IV, c'est rapporte au pot moderne. C'est, en un mot, la prole au pot coopérative que j'attends: régime féodal, sous lequel, le capital pouvait librement travailler et le travail librement capitaliser. Je ne retiens donc, messieurs, de l'ancienne monarchie, que son dispositif de pouvoir: la responsabilité du chef, avec, à l'arrière-garde, la tradition, à l'avant-garde l'hérédité, avec, en arrière, les anciens pouvoirs, et, en avant, les anciens futurs...

Je finis, messieurs!

Antoine - m

Luxembourg
cellule 9. 142 = jour
30. - 12 - 99

PALAIS DU LUXEMBOURG
(QUARTIER CELLULAIRE)

Non, je hais notre République française, masquée et recouverte, régime d'hypocrisie dans lequel la liberté est une mensonge, l'égalité une leurre, la fraternité une chimère, régime de haine dans lequel elle a la haine et au sang sous les plis du drapeau rouge, devenu le drapeau de nos fêtes officielles. Je l'ai combattu, je la combats, je la combattrai encore, tout que mes faibles forces me le permettent!

De tout mon cœur, avec toute mon énergie, je continuerai à défendre, de ma prison même, les exploités contre les exploités, les opprimés contre les oppresseurs, la chrétienté contre le Juif!

Je lutterai jusqu'au bout, par tous les moyens, pour la France contre la République, pour le Roi contre vous!

Henri de Vauzel

30 Décembre 1899

Les petits fils des chanoines du Maine ont honte d'être en prison, comme autrefois leurs aïeux, pour leur Dieu et pour leur Roi!

Le comte A. de Broglie

25 décembre 99.

Luxembourg, prison.

Palais, prison du Luxembourg
31 décembre 1899.

Mon cher Compère,

Vous me flattez bien coup en me demandant un autographe pour le volume que vous faites paraître sur le procès de la Haute Cour. Je ne me crois vraiment pas un personnage à autographe. Mais j'ai tant à cœur de vous remercier de la sympathie que vous nous avez montrée à tous pendant ces débats que je m'exécute bien volontiers.

Quelle que soit l'issue du procès, je ne regrette rien de l'injustice dont j'ai été l'objet, par ce que j'espère que seule l'institution républicaine aura souffert des actes de gouvernement, que de bons citoyens auront été rapprochés et que les traditions nationales et monarchiques de la France auront été rappelées à nombre de braves gens trop tentés de les oublier.

Bien cordialement à vous.

Jugue Gourfroy

dant la marge régulière comme celle d'une page typographique, les boucles superflues des *s* et le prolongement de tous les traits terminaux.

Le baron de Vaux doit posséder quelque part un cahier de poésies inédites.

M. de Bourmont.

Les traits saillants du caractère de M. de Bourmont sont la timidité et la spiritualité dénotées par la légèreté du point qui se pose à peine; la fixité dans les idées et dans les affections révélée par le *t* barré en retour et par l'inclinaison des lettres.

Impressionnabilité intellectuelle, intuition, presentiment (lettres espacées).

Modestie, grandeur d'âme (pas de paraphe à la signature).

Élévation de pensées (hautes majuscules).

Eugène Godefroy.

Caractère extérieur. — M. Godefroy donne l'impression d'une nature sèche de raisonneur et de mathématicien. C'est l'homme exact et logique, constant dans ses idées. C'est ce dernier trait qui l'élève au-dessus de la mentalité ordinaire de l'homme d'affaires. M. Godefroy est en outre un fin diplomate très jaloux de son impénétrabilité.

Tout cela se révèle par la petitesse des lettres, par l'aspect de l'écriture qui ne donne aucune sensation d'art, par le soin méticuleux qui préside aux plus minutieux détails, par un je ne sais quoi d'appuyé, de dur, qui tasse les lettres et les ramasse sur elles-mêmes.

Caractère inconnu. — M. Godefroy doit être une nature triste et malheureuse qui s'efforce à ne point le laisser paraître: il se perd dans le détail, il s'inquiète de tout et de rien. Mais sa signature ferme et ascendante révèle un grand empire sur soi-même. M. Godefroy doit passer sa vie à se dompter et à se créer artificiellement par de grands efforts de volonté les dons que la nature ne lui a point dévolus.

André Buffet.

Caractère apparent. — Volonté ferme et mesurée dominant une âme passionnée: *t* barrés d'une ligne mince, précise sans exagération.

Sensibilité: écriture penchée.

Simplicité et grandeur d'âme: signature aux lettres hautes, paraphée d'un trait unique.

Caractère inconnu. — Accès de découragement et de tristesse (écriture aux lignes descendantes) mais esprit de lutte et confiance dans le succès final (ascendance de la signature).

M. de Ramel.

Caractère apparent. — Chez M. de Ramel nous trouvons: grande vivacité et volonté inégale notées par les barres fines des *t*.

L'écriture nette indique l'ordre et la clarté des idées.

L'attitude redressée des jambages révèle l'absence de sentimentalité.

L'ensemble de l'écriture dénote une grande nervo-

sité, un affairément perpétuel, au milieu duquel se maintient le souci de rester calme.

Caractère inconnu. — L'écriture ne révèle rien pour le caractère inconnu.

L'inspection graphologique nous montre, en effet, chez M. de Ramel, une activité très en dehors signalée par les boucles des *o* non fermées, par les lettres sans formes plastiques mais très lisibles, et nullement inclinées en arrière.

La signature de M. de Ramel est très curieuse, à la fois simple et compliquée, démentant presque par l'idée de réticence qu'elle évoque, le caractère ouvert et franc que dénotent certains autres signes de l'écriture.

M. de Ramel a évidemment cette habileté particulière de l'homme politique qui se manifeste sans le secours de la dissimulation par une claire vision des faits, jointe à une extrême prudence.

Eugène Barillier.

Caractère extérieur. — M. Barillier est apparu à tous comme le type de la franchise et de la fidélité. En effet, l'écriture est nette, lisible, sans fioritures et d'une simplicité parfaite; voilà pour la franchise. L'écriture est inclinée à droite sans angles, ni crochets; les jambages sont arrondis; voilà pour le dévouement.

Caractère inconnu. — Bonté et simplicité. (Absence de fioritures dans l'écriture.)

Esprit d'assimilation et de logique exprimé par l'écriture ronde et moyenne un peu grasse, dite *écriture de romancier*.

La ténacité est indiquée par les harpons des *p*.

Grande finesse d'esprit sous des apparences abruptes. Certain sens diplomatique que traduisent aux yeux quelques fins de mots aux lettres diminuées.

Le paraphe révélerait l'homme conscient de sa valeur, et qui sait ce qu'il veut et qui le veut bien. L'ensemble dénote un homme sur lequel on peut compter, mais avec lequel il ne faudrait pas badiner.

Jules Guérin.

Caractère apparent. — Dans l'écriture de Jules Guérin, petite et fine, on retrouve l'esprit d'intuition marqué par les jambages séparés des lettres, la générosité, la prodigalité, l'ambition, l'amour de la gloire notés par la grandeur démesurée des majuscules, et par la boucle exagérée du *G* de la signature.

Des traits nets barrant les *t* à l'extrémité de la hampe accusent l'esprit autoritaire et dominateur.

La symétrie compliquée de la signature indique l'esprit d'organisation, l'amour des combinaisons, et comme un besoin de s'appliquer à des choses complexes pour les ramener à l'unité.

La rapidité de l'écriture qui fait du mot le minimum d'expression de la pensée a quelque chose de la brièveté napoléonienne.

Caractère inconnu. — Mais sous ces qualités d'homme, de chef et d'entraîneur insufflé d'énergie, se découvrent des traits de quasi-féminité.

Les lettres, petites, s'affaissent, pour ainsi dire, à certains moments, dénotant une extrême sensibilité,

Monsieur,

J'applaudis à votre idée.
Vos impressions d'audiences donnant
la physionomie vraie de ces débats
seront élater le ridicule de l'accusation
et l'indignité des juges. Le sera
leur condamnation devant l'Histoire

Agreez, Monsieur, mes compliments
les plus distingués

André Buffet

4 janvier 1900

Une République qui s'affaiblit
par des fautes peut avoir de fortifier
et se relever en les réparant ou en les
faisant oublier, si elle respecte la
liberté

Mais la République se décide en
recourant contre ses adversaires politiques
aux expédients de l'arbitraire, par ce qu'elle
fait en elle-même la liberté qui peut
seule la faire vivre

Les pamphlets odieux pour un prétendu
complot hâté de toutes pièces par
l'accusation sont la manifestation la plus
certaine que la République se frappe
mortellement de ses propres mains.

avec bien meilleur succès
Tison au Luxembourg 3 Janvier 1900

J. L. Kœnig député

Le crime que vous allez
publier sera pour leur centaine
avec plein d'experts que le
cœur des parlementaires
contient de haine contre les
patristes.

Donner aussi ainsi ma satire
et l'armée, pour avoir déposé
la République propre et mon
Chef Paul Desoulès, les
jacobins m'ont tenu en
prison cinq longs mois
Je leur crache à la face
mon mépris et je jure
de consacrer toute ma vie
à la défense des idées qui me
sont chères.

Vive la République de Sceptre!
Vive Desoulès

Ordon du Sénat 3 Janvier 1900

D.P.

J. L. Kœnig

Paris le 4 Janvier 1900

Compte rendu de la séance du 3 Janvier 1900
L'ordre du jour est la lecture du rapport
de M. Desoulès sur la situation de la République
et la lecture du rapport de M. Kœnig sur la situation
de la République.

Liberté de la Presse

J. L. Kœnig

âprement combattue et redressée. A noter aussi une tendance à ce qu'on pourrait appeler l'*auto-illusionisme*, révélée par les fioritures des majuscules.

Au résumé, un caractère extrêmement curieux, fait de contrastes déconcertants.

L. DE TYANE.

P.-S. — Nous ne donnons pas à nouveau le portrait graphologique de Paul Déroulède qui a paru dans un précédent numéro.

UN ESPRIT TAMBOURINEUR

Les journaux de l'Aisne publient le récit suivant de faits qui se passeraient dans une commune du département :

On s'occupe fort à Guivry de phénomènes jusqu'ici inexplicables, qui se produisent depuis trois semaines environ dans cette commune, mais qui n'ont été connus du public que depuis une huitaine de jours. Jusqu'à présent nous n'avions eu affaire qu'avec des esprits craqueurs — nous entendons parler des esprits qui se manifestaient par des craquements — qu'avec des esprits chahuteurs qui mettaient les maisons sens dessus dessous, déplaçaient les meubles et culbutaient écuelles et casseroles ; voici que la collection s'augmente d'une nouvelle catégorie d'esprits, les *tambourineurs*, qui nous promettent, pour un temps plus ou moins éloigné, le progrès aidant, les esprits tambourinaires, joueurs de tutu-panpan, comme en ce doux pays de Provence. C'est, en effet, des roulements de caisse claire que l'on perçoit au domicile des époux Sézille-Godard, et que perçoivent non seulement les membres de cette famille d'ouvriers agricoles, mais encore les curieux accourus pour assister à cette étrange école de tambours.

Les phénomènes se produisent tous les soirs entre 7 heures et 9 heures 1/2, quand se couche la fillette, déjà grandelette — elle est âgée de treize ans. — L'enfant habite avec son petit frère dans une pièce contiguë à la salle d'entrée et qui est en communication avec celle-ci par une porte. Dès qu'elle se met au lit des bruits sourds d'abord, plus clairs ensuite et qui vont crescendo au point qu'on les perçoit avant de franchir le seuil de la maison, se font entendre et l'on distingue nettement le ran-plan-plan de la caisse claire. Les parents cèlèrent longtemps le fait, puis ils se décidèrent à en parler aux voisins qui accoururent en foule, si bien que, mercredi soir, plus de cinquante personnes vinrent prêter l'oreille et, nous assurait-on hier, entendirent.

Comme il est naturel, on a cherché une explication et le hasard a permis aux auditeurs de ce concert bizarre de faire d'intéressantes remarques. C'est ainsi que la lampe allumée étant placée en face de la porte de la chambre des enfants, si l'on intercepte la lumière au moyen d'un corps opaque, voire au moyen de la main, le bruit cesse.

Il cesse aussi quand la fillette quitte le lit, il s'éloigne ou se rapproche selon qu'elle repose dans la ruelle, au milieu ou au bord du lit. Le voisinage de son jeune frère n'empêche pas le phénomène de se produire. On a fait une autre expérience : on a enlevé le matelas et on l'a placé à terre, la fillette s'est couchée et si le bruit du tambour ne s'est pas produit, on n'en a pas moins entendu un bruit strident et prolongé, semblable à celui que fait un morceau de toile lorsqu'on le déchire.

D'explication on n'en saurait donner en admettant qu'il n'y ait pas supercherie, — pourquoi y aurait-il supercherie et n'est-il pas nombre de faits dont la raison demeure mystérieuse ? — On en risque une cependant que nous reproduisons pour ce qu'elle vaut :

Le lit et le matelas sur lesquels couche la jeune Sézille ont été achetés à une vente mobilière effectuée à la suite du drame qui, il y a sept ou huit ans, causa tant d'émotion à Ugny-le-Gay. Nous voulons parler de l'assassinat de la femme Bonnard par son mari et du suicide du meurtrier à l'aide d'une fiole d'acide à souder, alors qu'il était gardé à vue à la maison commune. Les époux Sézille acquirent un lit et un matelas en poils de lapin, s'en servirent, les passèrent à leurs enfants et, jusque il y a trois semaines, aucune particularité n'avait attiré leur attention sur leur acquisition. Or, c'est là que le souvenir de Bonnard intervient et que le bruit du tambour « se justifierait » — nous racontons, nous n'apprécions pas.

Bonnard était tambour à Ugny-le-Gay ! C'est lui qui « revient » !

Son ombre errante aux sombres bords a repris chez Pluton ses baguettes et sa caisse et les *ra* et les *fla* jaillissent du matelas en poils de lapin, à la condition que la petite Sézille y soit couchée, comme ils sonnaient jadis entre les deux peaux d'âne tendues sur les cercles du tambour !... S'exerce-t-elle pour suppléer l'archange qui, dans la vallée de Josaphat, doit sonner le jugement dernier ? Mais le tam-tam est moins noble que la trompette. Réclame-t-elle des messes pour le repos de l'âme du malheureux ? Qui pourrait sonder l'insondable au-delà et expliquer l'inexplicable ?

Quoi qu'il en soit, les époux Sézille ont depuis jeudi soir démonté le lit pour mettre fin à ce belliqueux tapage ! Espérons que cette résolution fera cesser les répétitions du tambourineur et que ces braves gens ne seront pas obligés d'imiter ce colonel de notre connaissance qui, avant de prendre possession d'un appartement dans sa nouvelle garnison, fit venir le curé pour, de son goupillon, asperger les plafonds, les planchers et les lambris et en chasser les mauvais esprits.

Est-on ou n'est-on pas en présence d'une mystification ? Nous serons, nous l'espérons, fixés avant peu sur ce point.

D'ores et déjà nous devons dire cependant que ces phénomènes ne nous semblent point, *à priori*, invraisemblables. Ils offrent de grandes similitudes avec les faits qui se sont autrefois déroulés à Yzeures — et

nous ne serions point étonnés que la jeune Sézille fut un médium comme la petite Renée Sabourault.

Nous aurons d'ailleurs, plus ou moins prochainement, l'occasion de revenir sur ce genre de manifestation et nous en profiterons pour exposer l'hypothèse à laquelle nous nous sommes arrêtés provisoirement pour en expliquer la provenance et le mécanisme.

G. M.

Petit cours de Physiognomonie

II

LE FRONT (suite)

Le front de Napoléon réunit toutes les conditions de beauté réclamées par la Physiognomonie.

Le front droit, doucement arrondi au sommet indique de grandes facultés dont l'imagination accroît la puissance; s'il est large et haut.

Nous donnons ici trois types caractéristiques qui permettront de mieux suivre cette étude.

Le front bas et étroit indique un esprit lourd, manque de lucidité. (fig. I.)



Figure I

Le front surplombant est la marque d'un esprit têtue, entier et colère, c'est la rudesse, la jalousie, l'envie. (fig. II.)

Le front arrondi est apte à recueillir, à transformer, à transmettre les connaissances acquises par l'étude. Il donne un esprit vif, facile et fécond. Il indiquera selon le cas, le mime, l'acteur, le poète fécond mais médiocre (fig. III.)

Uni, mais légèrement proéminent sur les yeux; le front indique : domination.

Complètement perpendiculaire: esprit borné et prétentieux.

Rond et saillant: esprit faible.

Droit et bombé au sommet: susceptibilité, froideur.

Le front arqué: clairvoyance, pénétration.

Carré: esprit ferme, prudent et sage.

Un front harmonieux indiquera des passions tempérées; heurté, il indiquera l'inégalité du caractère.

Le front bien courbé, énergie; allongé, irrésolution.

En examinant le front, observez d'abord l'ensemble; puis cherchez le point dominant, les détails viendront ensuite renforcer ou modifier vos observations.

Pour résumer, retenez que les dimensions du front vous indiqueront la force, l'étendue des moyens, et les contours la qualité ou le défaut principal.



Figure II

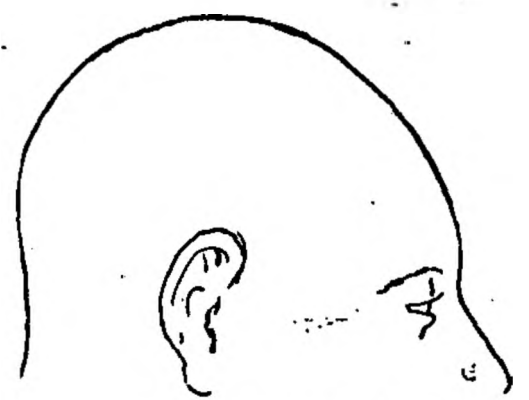


Figure III

Le front du Pape Léon XIII est sans conteste le plus beau front contemporain, et les autres parties de cette grande figure confirment les splendides facultés de ce puissant cerveau.

Car tout s'enchaîne, tout se complète dans la figure humaine et un beau front, accompagné de traits vulgaires et sans expression physiognomonique, serait comme un merveilleux instrument dont l'artiste incapable ne saurait tirer aucune harmonie.

On n'est pas embarrassé d'appliquer ces règles, sommaires du reste, aux figures célèbres de notre époque pour en constater la justesse.

Méfiez-vous, avant tout, des fronts obtus, cahotés, sillonnés de rides qui s'entre-croisent; ce sont des fronts malheureux, chagrins, et souvent pis; — ils sont heureusement fort rares.

FÉLIX.

(A suivre.)

SORCIERS DE VILLAGE

LES DEUX HOMMES AU BOUC

(Suite.)

Je m'exécute, ce qui vaut aux lecteurs de l'*Echo* la photogravure qui illustre mon récit. J'ai alors la permission de feuilleter le grimoire. Les pages, au nombre de trois cents environ, sont jaunies par la fumée, maculées d'empreintes de pouces gras et toutes recoquillées des coins. Une fleur de serpolet, pressée et à demi desséchée dans le cahier, sert de signet et le parfume. L'écriture est écolière et les fautes d'orthographe fourmillent. Voici les titres des

articles ou les passages les plus curieux que j'ai relevés dans le manuscrit :

« Rêves. — Rue et ergot de seigle. — Grattures d'ongles et bave de porc (affaires criminelles Praslin et Bocarnie). — Queues de cerises. — Vésicatoire. — Charbon de la bûche de Noël et fer à cheval préservent de la foudre. — Calculs sibyllins. — Essaimage des mouches à miel entre les deux Fêtes-Dieu. — Guérison des maladies de poitrine par des germes d'œufs. — Mettre le lit d'un mourant dans le sens longitudinal des solives du plafond pour que le cœur de l'agonisant passe sans souffrances. — Vendredi 13 et pie à gauche. — Guérison des rhumatismes par les marrons d'Inde. — Manière de savoir si le prochain enfant d'une femme déjà mère sera garçon ou fille (d'après la phase lunaire où a eu lieu la conception). — Qu'une fille-mère embrasse son enfant et elle n'aura pas le courage de le détruire. — Poudre de crapaud (jetée dans le dos de deux personnes ennemies, elle les fait réconcilier). — Noce et enterrement se rencontrant. — Contre les pucerons (lotion d'eau additionnée de jus de tabac bouilli). — Podomancie (lignes de la plante du pied). — Chute sur la pentecôte (orchidée) amenant l'épilepsie. — Désensorcellements (poux enfilés pendus à la crémaillère; *Ave Maria* récités à rebours; aller au cimetière à minuit à reculons). — Pour faire mousser le cidre (clou, grain d'avoine). — Envoûtement par coquille d'œuf. — Chasse Hennequin. — Collier de bouchons de liège et persil pour faire passer le lait. — Guérison de la rage (ail, tanaïsie, hannetons dorés (cétaines). — Contre les morsures de vipères (jus de citron et de champignon comestible). — Contre les morsures, piqûres, écorchures envenimées (cataplasme de terre). — Guérou (loup-garou) et quérémonie. — Guérison des coupures et plaies (compresse de feuilles de géranium écrasées). — Soulèvement éthéréen. — Lettre tombée du ciel. — Deuil des abeilles., etc. »

J'ai copié en entier les articles suivants; ils m'ont paru de nature à intéresser les lecteurs de l'*Echo*. Je respecte à peu près le style du « sorcier », auteur du grimoire qui, évidemment, n'a fait souvent que résumer ou même copier dans des livres de magie — *grand Albert* ou autres — les renseignements ainsi consignés dans son grimoire.

1° CALCULS SIBYLLINS.

Naissance de Napoléon I ^{er} 1769	Chute des Bourbons 1792
1 } Date de	1
7 } la naissance	7
6 } de	9
9 } Napoléon I ^{er}	2
Chute de Louis XVI 1792	Naissance d'un Bonaparte 1811 (DU ROI DE ROME)
1 } Naissance	
7 } de	
6 } Napoléon I ^{er}	
9 }	
Chute de Napoléon I ^{er} 1815	

Napoléon I ^{er} empereur 1804	Napoléon III empereur 1852
1 } Naissance	1 } Naissance
8 } de	8 } du Prince
1 } Napoléon II	6 } Victor
1 }	3 } Bonaparte
Chute de Napoléon I ^{er} 1815	Guerre et chute de Napoléon III 1870
1	Napoléon III empereur 1852
8	1 } Naissance
1	8 } du
5	5 } Prince
Chute de Charles X 1830	6 } Impérial
	Napoléon III devait mourir vers 1872
Avènement de Louis-Philippe 1830	Naissance du Prince Impérial 1856
1 } Naissance	1
7 } de	8
7 } Louis-	5
3 } Philippe	6
Révolution de 1848	Guerre franco-allemande 1870
Avènement de Louis-Philippe 1830	
1 } Naissance	
7 } de la reine	
8 } Marie-	
2 } Amélie	
Chute de Louis-Philippe 1848	Avènement de Napoléon III 1852
Avènement de Louis-Philippe 1830	1 } Date de son
1 } Date de son	1 } Date de
8 } mariage	8 } sa
0 } avec	0 } naissance
9 } Amélie	8 }
Chute de Louis-Philippe 1848	Année fatale 1869
Avènement de Napoléon III 1852	Avènement de Napoléon III 1852
1 } Date de la	1 } Date de
8 } naissance	8 } son
6 } de l'Imp ^{er}	5 } mariage
9 } Eugénie	3 }
Année fatale 1869	Année fatale 1869

2° CHASSE HENNEQUIN.

« Le voyageur attardé est exposé à rencontrer cette troupe de revenants. Il pourra entendre la nuit, l'hiver principalement, quand la bise mugit et souffle par rafales, comme des espèces de cris d'oies sauvages qui passent dans l'air au-dessus de sa tête. Eh bien, c'est une meute de petits diables qui aboient et poursuivent une âme échappée de l'enfer. On appelle cela la chasse Hennequin ou Hannequin. Le témoin auriculaire doit s'arrêter à tracer par terre, sur la route, un cercle, et faire une croix au milieu pour que l'âme, si elle est essoufflée et lasse, vienne s'y reposer. Les démons qui courent après l'évadée pour la rattraper ne peuvent pénétrer dans le rond. Ils sont obligés de rester alentour, et la fugitive reprend son vol quand elle a repris haleine et force. »

1^{er} SOULÈVEMENT ÉTHIOPÉEN.

« Qu'une personne s'étende bien raide sur le dos, soit sur une table, soit par terre sur un tapis, si l'expérience a lieu dans une maison, soit sur l'herbe dans un endroit plat, si l'expérience est faite dehors, — le lieu n'importe pas — que quatre personnes se placent de chaque côté de celle qui est couchée, deux à droite, deux à gauche; que chacune d'elles passe l'index, ou même seulement l'auriculaire de chaque main sous la personne étendue de manière à ce que cette dernière soit soutenue de façon à moins fatiguer dans le besoin de conserver sa rigidité une fois enlevée de terre ou de sur le meuble; ainsi elle pourra mettre, suivant le côté où elle se trouve placée, le bout des doigts sous le cou et l'avant-bras, les reins et le genou.

« A un signal donné, au moment où l'on comptera trois, par exemple, les cinq personnes (les quatre qui soulèvent et celle qui est couchée) inspireront progressivement, bien en même temps et lentement pour que l'aspiration se prolonge autant que possible; les opérateurs qui sont debout profiteront de cet instant pour soulever le sujet étendu, mais sans brusquerie. Alors, phénomène curieux, les expérimentateurs enlèveront, au grand étonnement des assistants, leur patient jusqu'à une hauteur de 38 à 45 centimètres.

« Si, à bout d'aspiration, l'une des cinq personnes seulement respirait subitement (que ce soient les quatre debout qui ont soulevé ou celle qui est couchée et qui se trouve simplement soutenue en l'air au bout des doigts auriculaires des autres), le sujet enlevé recouvrerait subitement tout son poids et retomberait aussitôt raide sur une surface dure, d'une hauteur de 30 centimètres, ce qui ne serait pas sans danger.

« Donc, pour redescendre posément le patient soulevé de terre ou de dessus la table, les expérimentateurs et celui-ci expireront d'un commun ensemble, lentement et progressivement, de manière à ce que le sujet, soulevé et toujours soutenu sur le bout des doigts, ait regagné le plan de départ au moment où chaque personne se trouve dans l'impossibilité de pouvoir continuer à expirer. »

4^e LETTRE TOMBÉE DU CIEL

Copie d'une lettre envoyée de Dieu à un enfant sourd-muet. Cette lettre a été trouvée à Jérusalem un jour de dimanche, par un enfant sourd et muet, et, par la vertu de cette lettre, il a été parfaitement guéri.

« Vive Jésus, vive Marie, vive Joseph!!! »

« Je vous écris pour vous avertir que si vous ne sanctifiez pas les jours de fêtes et les jours du dimanche par des œuvres de piété selon votre état, vous serez privés de moi.

« J'ai travaillé pendant six jours et je me suis reposé le septième; expliquez cela à vos enfants et à vos domestiques.

« Je vous comblerai de bénédictions, je vous délivrerai de la peste qui viendra le jour de ma colère; vous jeûnerez cinq vendredis et vous direz cinq pater en l'honneur de ma mort et de ma passion.

« J'ai souffert pour votre salut; je vous annoncerai des signes dans les étoiles, et d'autres lieux. Copiez cette lettre en signe de vénération. Donnez-la à tous ceux qui vous la demanderont.

« Si quelqu'un doute (des vérités qu'elle annonce, mon bras s'appesantirait sur lui et sur celui qui la garderait sans la montrer à personne; il sera confondu et celui qui en prendra copie sera béni de moi; et quand même il aurait commis autant de péchés qu'il y a d'étoiles au firmament, néanmoins, par ma grâce, il sera préservé de ce qui doit arriver un jour.

« Lorsqu'une femme sera sur le point d'enfanter, si on lui montre cette copie ou une copie de cette lettre, elle sera parfaitement guérie.

« Copiez cette lettre qui est envoyée du ciel; remise des péchés et honneur à ceux qui la garderont, car elle est tombée du ciel en l'année 1859.

« Pater et ave pour la personne qui a copié cette lettre. »

5^e DEUIL DES ABEILLES

« Ceux qui s'occupent d'apiculture sont tous unanimes à nous apprendre que si un décès se produit dans la maison d'un maître de ruches à miel, les ruches à miel mourront toutes dans l'année si l'on ne prend pas soin de les informer aussitôt verbalement du décès et d'attacher un morceau de crêpe noir à leur ruche. »

H. LOUATRON.

Nous serions reconnaissants à ceux de nos abonnés qui habitent l'étranger de vouloir bien nous adresser directement le montant de leur abonnement, que nous ne pouvons faire toucher par la poste.

LA REINE VICTORIA SPIRITE

On lira avec curiosité cet article retrouvé dans un vieux numéro du *New-York Herald*.

« La reine Victoria est convaincue de la possibilité de communiquer avec les habitants du monde invisible. Le chef de l'Eglise anglicane a exprimé cette conviction peu orthodoxe en différentes occasions.

« Un livre intitulé : *Le Petit Pèlerin de l'Invisible* fut la cause de l'amitié de la reine pour l'auteur : la nouvelliste populaire M^{me} Oliphant. Tout le monde à la cour sait que lord Tennyson dut sa faveur à sa croyance au monde des Esprits. Dans une de ses lettres à la reine, le poète lauréat disait : « S'il est vrai, comme j'en eus souvent l'impression, que les morts sont plus vivants que ceux qui vivent sur la terre, s'il est vrai qu'ils errent autour de la planète sur laquelle ils furent incarnés, on peut dire qu'ils sont encore avec nous quand nous pleurons parce qu'ils ont quitté la maison ; le mari, le fils, la fille que votre Majesté a perdus se réjouissent quand le peuple acclame la reine. »

« Un jour la reine écrivit au poète qui l'a félicitée à l'occasion de l'anniversaire de son mariage :

« ... La lumière que le soleil nous envoie quand il a disparu de l'horizon, est pleine d'obscurité, cependant elle provoque chez nous un sentiment de joyeuse gratitude. Celui qui m'a quittée il y a près de trente ans est certainement encore avec moi et me bénit. »

« Les idées de la reine constituent une sensible hérésie aux yeux des sévères puritains de l'Eglise anglicane ; ils donnent la raison de certains faits, autrement inexplicables, de la vie de la reine.

« L'intimité qui exista entre la souveraine et son favori Westminster, était due à leur croyance commune à la présence d'esprits aux côtés des vivants. Au dire de la princesse de Hohenlohe, demi-sœur de la reine, celle-ci avait eu la preuve que son mari, le prince Consort, qu'elle regretta toujours si profondément, veillait sur elle, et la consolait dans ses afflictions. Elle a dit souvent à la princesse Hohenlohe que le prince lui avait promis cette protection à son lit de mort. Pendant son long veuvage, elle n'a jamais douté un seul instant qu'il tenait cette promesse, comme il avait respecté, vivant, tous ses engagements.

« Sans aucun doute, c'est à cause de cette croyance à la présence des esprits parmi les vivants, que Sa Majesté a toujours manifesté une si grande vénération pour la mémoire de son mari ; elle a exigé de ses enfants, de ses petits-enfants, et les enfants de ceux-ci, qui n'ont jamais vu le prince Consort, qu'ils assistent à tous les services, à toutes les cérémonies célébrées à sa mémoire : elle craignait de faire de la peine au prince, par l'oubli ou le manque d'égards. C'est pour le même motif aussi qu'elle regarde les seconds mariages presque comme des crimes, surtout quand le premier a été heureux, elle croit que

ceux qui s'approchent de l'autel pour la seconde fois causent une grande douleur au mari ou à la femme décédé.

« Après la mort de sa fille chérie Alice, grande duchesse de Hesse, le grand duc s'éprit d'une Russe : M^{me} Kalamine une des étoiles de la cour, et il l'épousa morganatiquement. La reine, en passant à Darmstadt, fut informée de ce mariage et malgré l'heure avancée — deux heures du matin — fit venir son gendre et lui donna l'ordre de ne plus jamais revoir sa femme, sous peine d'être privé à l'avenir de la pension qu'elle avait accordée à lui et à ses enfants, et dont ils avaient absolument besoin, la maison régnante de Hesse étant la plus pauvre d'Allemagne.

« La reine était décidée à empêcher l'esprit de sa fille, errant dans le palais de Darmstadt, de souffrir plus longtemps de la présence d'une rivale qui l'avait remplacée dans les affections du duc.

« La reine obligea M^{me} Kalamine à partir de suite et la police l'escorta jusqu'à la frontière. Le mariage fut annulé pour vice de forme et la dame reçut le titre de comtesse de Romerod avec une pension de 75.000 francs par an.

« Le duc mourut sans avoir revu sa seconde femme.

Le journal de Melbourne ajoute ceci :

« On sait que la grande considération témoignée par la souveraine à John Brown résultait du fait qu'il était un excellent médium par lequel le prince Consort avait coutume de se manifester ; dans toutes les circonstances importantes de sa vie publique ou privée, la reine a été guidée par les conseils de son époux défunt, circonstance à laquelle elle attribue la sagesse et la prudence de son règne ».

G.-T., traducteur.

Il faut avouer que, si c'est sur les conseils de l'époux défunt qu'a été entreprise la guerre contre les Boërs, ces conseils ont, pour une fois, manqué de sagesse et surtout de prudence.

NOTRE COURRIER

RÉPONSES

« Que sait-on des chasses fantastiques comme celles du grand Veneur, du Roi Artus, etc., en France, en Allemagne, et ailleurs ? (numéro du 15 janvier dernier).

« L. »

Dans le numéro du 15 février 1897, M. George Mallet a publié un article sur *la Chasse volante*. Dans le numéro d'aujourd'hui, une version nouvelle de la mesnie hennequin est rapportée dans *Sorciers de village (les deux hommes au bouc)*. Ordérie Vital, dans son *Histoire ecclésiastique* (tome III, page 367), a décrit tout au long cette fantastique et macabre procession qui défila devant un certain Gaucelme, curé de Saint-Aubin-de-Bonneval, au diocèse de Lisieux. Comme sa reproduction prendrait beaucoup de place, je me borne à renvoyer M. L. à l'article *Hellequin (mesnie)* dans le *Dictionnaire des institutions et coutumes* de Chéruel (2 vol.

in-12, Hachette, édit.). C'est le récit le plus curieux et le plus complet que l'on ait dans ce genre.

On trouve encore dans la *Chronique de Normandie*, dans l'*Histoire* de P. Mathieu (liv. I. 5, narr. 1599, page 318) et dans les *Mémoires* de Sully (t. III, page 146, 1778) des versions de cette apparition. La ballade du *Farouche chasseur*, de Bürger et celle du *Roides Aulnes* de Goethe, traitent également la même légende. Emile Souvestre, de son côté, a narré plusieurs manifestations de fantômes auxquelles croyaient les campagnards de son pays. Le conte funèbre des *Angoisseux du Purgatoire*, d'A. de Ponthieu, forme pendant, toujours dans le même genre, à la *Tradition populaire de l'ancienne Lorraine* (page 220) de Richard. On peut rapprocher de ces fantasmagoriques défilés la vieille *Danse Macabre* de Guy Marchand (1485).

Suivant les paysans des différents pays, la chasse Hennequin (ou Hellequin), c'est saint Hubert qui parcourt bois et champs avec sa meute, ou c'est le corps des veneurs qui escortent le Grand Chasseur avec leurs chiens, ou un cortège d'enfants morts sans baptême et dont le passage se reconnaît à leurs mystérieuses lamentations, ou enfin les suicidés (les pendus principalement) que les démons poussent enchaînés, devant eux.

En Allemagne, on raconte que c'est la course d'Odin, du sire Falkenberg ou du farouche Eccart : — en Thuringe, en Norvège, on dit que c'est Holda avec sa longue suite ; — en Scandinavie, la bourrée des Ases ; — dans le Luxembourg, le roi Othon et ses revenants ; — en Bavière, le roi Arlequin ou roi des Aulnes ; — en Catalogne, la danse éternelle de Hérodiade, châtiment infligé en expiation de la mort de saint Jean-Baptiste ; — dans les Alpes, la promenade de neuf chamois fantastiques ; — en Bretagne, Artus et son équipage ; — dans le Morbihan, la ronde des korriganes ; — en Normandie, la procession macabre de « Charles-Quint » (de France) et de sa cour ; — dans le Perche, le Saosnois, la vénerie du baron de Hertré ; — en Touraine, la mesnie du roi Hugon ; — dans l'Ouche, la cavalcade de Robert le Diable.

En résumé la chasse Hellequin est une cavalerie de revenants.

Voici les deux traditions qui ont cours dans les campagnes du Maine :

1^o Arthur était un très grand chasseur et sa passion favorite l'entraînait souvent à l'impiété. Un dimanche qu'il assistait à la messe, il lui prit un si vif désir de partir en chasse que, sans attendre la fin de l'office, il sortit précipitamment de l'église, siffla sa meute, et s'en fut vers la forêt environnante. Dieu, pour le punir, l'enleva dans les airs avec ses chiens. Quelquefois l'on entend, la nuit, sur nos campagnes, des cris et des aboiements furieux : C'est le chasseur Arthur qui passe... c'est la « mesnie Artus ».

2^o La chasse Hannequin est une âme qui quitte la terre pour se rendre au ciel. Les légions de démons errant dans les ténèbres la poursuivent parfois en poussant des cris et cherchent à l'effrayer. C'est alors qu'on entend des gémissements en la nuit. Il paraîtrait que l'âme se trouve poursuivie jusqu'à ce qu'un mortel lui vienne en aide. La chose est très simple et à la portée de tous. La chasse Hannequin passant au-dessus de soi, il faut immédiatement tracer dans l'air et sans quitter sa place un cercle avec un bâton que l'on fiche ensuite au centre. L'âme y vient se reposer à l'extrémité restée libre. Si l'on peut patienter jusqu'au lever de l'aurore, les démons, qui n'avaient pas le pouvoir d'entrer dans ce cercle, s'éloignent, et l'âme est sauvée.

Cette dernière variante ne ressemble plus du tout à la mesnie du curé Gancelme. Celui-ci avait vu défiler sous ses yeux, une nuit qu'il allait porter le Bon Dieu à un mourant, une longue procession de damnés (accompagnés de nègres, de nains, de géants) parmi lesquels beaucoup de ses paroissiens ou de gens de la contrée, et que les diables torturaient de différentes façons.

H. LOUATRON.

ÇA ET LA

Apparitions fantastiques. — Nous avons reproduit d'après le *Réveil de l'Eure*, dans notre dernier numéro, le récit d'apparitions fantastiques qui se seraient produites à La Mailleraye. Nous faisons toutes nos réserves sur ce récit. La précaution était bonne.

Voici, en effet, la lettre que notre ami le marquis de Lespinasse-Langeac, maire de Boysset, a reçue du maire de Guerbaville La Mailleraye.

Guerbaville La Mailleraye, 10 janvier 1900.

Monsieur le Maire,

Les faits étranges qui se passent à l'entrée de la forêt de Brotonne et dans les environs de La-Mailleraye, annoncés dans quelques journaux, me sont tout à fait inconnus ; la commune de La Mailleraye et les communes de la rive gauche de la Seine longeant la forêt de Brotonne sont complètement tranquilles et en toute sûreté : ces faits inventés ne sont que des canards de journalistes.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

PASQUIN.

Maire de Guerbaville La Mailleraye.

* *

Un rêve tragique. — Notre correspondant de Hongrie nous mande qu'on est très ému à Grosswardein d'un fait mystérieux dont voici les détails en deux mots :

Il y a quelques jours, un marchand ambulant nommé Marens Rosenberg se mit en route pour faire sa tournée à travers les villages des environs. La nuit qui suivit son départ, sa femme eut un rêve étrange. Elle vit son mari attaqué dans la forêt voisine de Grosswardein, assommé, dévalisé et, après avoir été mis à mort, brûlé par des malfaiteurs. Epouvantée par ce rêve, elle s'éveilla, sauta du lit et fit lever ses enfants à qui elle déclara qu'un malheur venait d'arriver à leur père.

Le lendemain, elle se mit en marche vers la forêt et ne tarda pas à y retrouver la canne de son mari ainsi que des ossements presque complètement carbonisés. Elle est convaincue que son rêve est vrai. La gendarmerie, avisée, a fouillé les bois et organisé des recherches dans toute la région, mais nulle part on n'a retrouvé les traces du disparu.

* *

Opérations magiques retournées contre leurs auteurs. — Extrait de la *Vie de Plotin*, par Porphyre :

« Entre ceux qui se donnaient pour philosophes il y avait un nommé Olympius. Il était d'Alexandrie et il avait été pendant quelque temps disciple d'Ammonius. Comme il voulait l'emporter sur Plotin, il le traita avec mépris et s'acharna contre lui au point qu'il essaya de l'ensorceler, en recourant à des opérations magiques ; mais s'étant aperçu que son entreprise tournait contre lui-même, il convint avec ses amis qu'il fallait que l'âme de Plotin fût bien puissante, puisqu'elle faisait retomber sur ses ennemis les maléices qu'ils dirigeaient contre lui. La première fois qu'Olympius voulut lui nuire, Plotin s'en étant aperçu dit : « En ce moment même le corps d'Olympius éprouve des convulsions et se resserre comme une bourse. » Celui-ci ayant donc éprouvé plusieurs fois qu'il souffrait les maux mêmes qu'il voulait faire souffrir à Plotin, cessa enfin ses maléices. »

LES CONVULSIONNAIRES DE SAINT-MÉDARD⁽¹⁾

MIRACLE OPÉRÉ SUR LA DEMOISELLE THIBAUT (*Suite*).

M. Chomel, médecin, vient d'abord de la part de M^{me} de la Houssaye visiter la malade, et voir si elle est encore en état de recevoir du secours. Son rapport est que l'enflure des parties inférieures étant extrême, il ne reste aucune espérance, mais que comme sa poitrine se défend encore, elle peut traîner quelque temps.

La malade, de son côté, à qui je ne sais quelle voix secrète disait sans cesse qu'elle guérirait, le mardi 19 juin, dernier jour de sa neuvaine, appelle le 17 du même mois trois autres fameux médecins, MM. Col de Villars, Cosnier, et de l'Épine; non dans le dessein d'en recevoir aucun secours, elle sent trop qu'il n'y a plus de ressource pour elle dans la nature; tout son désir ne tend qu'à faire constater son état, afin que l'action du Tout-Puissant ne puisse être contredite.

Ces messieurs paraissent avoir horreur de l'effrayante réunion de tant de maladies dans un seul sujet; l'enflure est caractérisée par eux d'une hydroisie extraordinaire, ils remarquent entre autres choses, que le volume immense de ses jambes et de ses pieds surpasse plus de trois fois la grosseur naturelle de ces parties; ils reconnaissent que les doigts de sa main gauche étaient raides, gonflés, inflexibles, et entourés de crevasses ulcérées.

Le 18, M. de la Chapelle, administrateur des Hôpitaux, et M. l'abbé de Mony, avertis que la mourante veut se faire transporter le lendemain matin à Saint-Médard, s'empressent d'accourir chez elle pour la détourner d'un projet qui leur paraît insensé. Ils emploient à cet effet l'éloquence la plus persuasive; et ils avaient beau jeu. L'état affreux de la malade n'en disait déjà que trop. Ils lui représentent vivement tous les inconvénients d'une résolution si téméraire. « Ne voyez-vous pas, lui disent ces messieurs, que c'est visiblement tenter Dieu, et que vous mourrez infailliblement avant d'arriver à Saint-Médard; n'avez-vous pas peur d'être responsable de tous les mauvais discours que vous donnerez occasion de faire aux constitutionnaires par votre imprudence, avez-vous oublié la peine infinie qu'on eut, il y a un an, à vous transporter de la rue des Fossoyeurs jusqu'ici, et combien peu s'en fallut que vous ne perdissez la vie, aussitôt seulement que vous eûtes pris l'air de la rue? Etes-vous donc moins faible, moins enflée, moins à l'extrémité que vous n'étiez pour lors? Eh quoi! Il y a plus de six mois qu'on ne peut vous remuer sans vous mettre à la mort, vous ne sauriez être un peu renversée dans votre fauteuil sans être en danger d'étouffer à l'instant, et vous voulez vous faire conduire à Saint-Médard! »

Ces raisons étaient, à la vérité, sans réplique, mais ces messieurs ne voyaient pas le degré de foi que Dieu lui mettait dans le cœur: c'était cette espèce de confiance sans présomption, dont la sainte liberté et la vivacité, incapable de se laisser affaiblir à la vue des obsta-

cles, fait discerner par un pressentiment qui vient de Dieu, quand on peut attendre et demander un miracle; aussi rien ne peut ébranler notre malade, elle leur montre pour toute réponse les pantoufles qu'elle s'est fait faire pour les mettre, le lendemain, lorsqu'elle sera guérie; ces messieurs, ne pouvant rien gagner, lèvent les épaules, la plaignent, et s'en vont.

Le lendemain 19 juin, on prend cette pauvre demoiselle à quatre, on la descend dans la rue sur une chaise, non sans de vives douleurs; mais rien n'ébranle sa confiance, il se présente cependant une difficulté qui paraît insurmontable. Sa chaise à porteurs se trouve trop étroite pour recevoir un corps d'un si vaste contour, mais elle insiste, elle veut absolument que les porteurs l'entassent à force de bras dans cette chaise, ils le font, ils la pressent, ils la poussent avec violence, enfin ils l'y font entrer. On est d'abord frappé d'horreur à la vue de ce cruel spectacle, et ensuite d'étonnement, que tant d'efforts et de souffrances ne l'aient point fait mourir sur-le-champ.

Arrivée à Saint-Médard, le drap destiné à l'ensevelir, au cas qu'elle mourût en chemin, est étendu par terre le long de la tombe du Saint Diacre. C'est là que, couchée sur son suaire, elle est vraiment un spectacle au yeux de Dieu et des hommes. Quel spectacle, en effet, fut jamais et plus triste et plus touchant? Ces yeux, ce visage où la douleur et la mort paraissent se peindre tour à tour, cette monstrueuse et énorme grosseur de tout le corps, ces jambes, ces pieds nus et leur épouvantable difformité, n'inspirent de toutes parts que compassion et qu'horreur, on ne sait lequel étonne davantage, ou l'assemblage effrayant de tant de maladies, ou la généreuse confiance de la malade qui ose espérer sa guérison. Une foi si vive et si courageuse intéresse tous les cœurs; ils semblent se réunir de concert pour hâter les moments de Dieu.

Leur attente ne fut pas trompée; à peine la malade est-elle restée un quart d'heure en cette posture si capable d'attendrir le Ciel, que, transportée, elle s'écrie tout d'un coup: « Il est temps, oui, Seigneur, il est temps de signaler votre puissance et votre bonté, il est temps de porter dans ces membres froids et inanimés, le mouvement, la chaleur et la vie; il est temps de couronner vos propres dons, en donnant à cette confiance ce qu'elle vous demande avec tant d'ardeur. »

La malade sent dans ce moment une chaleur bien-faisante qui se répand dans tout le côté gauche attaqué depuis longtemps d'un froid de mort, elle s'aperçoit qu'elle est capable de quelque mouvement, elle fait ses efforts pour mettre sa tête sous le précieux tombeau, comme pour achever de puiser la vie dans le sein de la mort.

Aussitôt, on est surpris de lui voir allonger son bras paralytique, qui est comme le signal qui avertit les spectateurs de se rendre attentifs au miracle qui commence à s'opérer. On voit dans le moment son bras, ses mains, ses jambes, ses pieds et tout son corps monstrueux diminuer sensiblement de grosseur et reprendre la couleur naturelle. On ne sait si on doit en croire ses yeux, mais aussitôt notre paralytique, dont la moitié du corps avait été si longtemps privée de tout mouvement, se lève sur ses genoux sans vouloir

1. Voir les numéros 67, 68, 69, 70, 71, 72 et 73.

qu'on lui donne aucun secours, comme si elle eût craint de laisser partager aux hommes la gloire de son Dieu et, les bras appuyés sur la tombe, les mains jointes et les yeux élevés vers le ciel, elle attendrit les spectateurs par la plus ardente prière.

Un moment après, elle fait un second effort et se lève sur ses pieds, qui avaient perdu depuis si longtemps l'usage de la soutenir. Dans l'instant la surprise et je ne sais quelle secrète impression d'un trop grand étonnement, qui avait jusque là retenu les esprits et les cœurs dans un religieux silence, font place tout à coup aux transports les plus vifs de louanges et d'admiration. Les uns n'étant plus les maîtres de leurs cœurs se répandent en des larmes de joie, les autres bénissent par leurs cris le main qui vient de se signaler à leurs yeux par de tels prodiges; jusqu'aux indifférents qui se trouvent animés, et ne peuvent s'empêcher d'élever leurs voix avec la foule pour en publier la grandeur; et il n'y a pas jusqu'à l'impie et l'incrédule qui ne les annoncent par leur silence, leur dépit et leur consternation.

Un nouveau surcroît de surprise succède à ces premiers transports. Les pantoufles destinés pour le moment du prodige, et qui étaient si visiblement disproportionnées, il n'y a qu'un quart d'heure, aux pieds monstrueux et difformes de la malade, se trouvent pour lors assez grandes, ses pieds y entrent avec facilité, et ce qui avait été la marque de la grandeur de sa foi, devient en cet instant la preuve la plus palpable de la grandeur de son miracle. Aussitôt elle se lève toute seule de dessus la tombe où elle s'est assise un moment, et comme si elle y avait encore puisé de nouvelles forces, elle s'avance, et va d'un pas libre jusqu'à sa chaise à porteurs, où on la voit rentrer avec autant de facilité qu'il avait fallu de peines et d'efforts pour l'y mettre et pour l'en retirer.

Les yeux des spectateurs ne peuvent fournir à tant de prodiges, ils s'étaient fixés sur cet objet de la puissance et de la miséricorde du Seigneur. La chaise part; l'admiration qui les avait rendus immobiles, les fait suivre avec empressement, ils l'accompagnent comme en triomphe au temple destiné à l'action de grâces. C'est là que l'étonnement (que de nouvelles preuves du prodige augmentent sans cesse) venant se joindre au silence et au recueillement de nos saints mystères, paraît rendre la piété plus vive et plus touchante: chaque pas, chaque mouvement de notre miraculée pénètre, attendrit les assistants. Ils venaient de la voir couchée par terre comme un cadavre, horriblement enflée, percluse de la moitié du corps, sans mouvement, sans action, prête à rendre l'âme. Ils ont aperçu le moment d'après ses membres monstrueux se diminuer à leur vue, et reprendre le mouvement et l'action. Mais leurs yeux ne se trompaient-ils pas, n'était-ce point un prestige qui n'a fait que les éblouir? Non, ils la revoient se lever à l'Evangile, l'entendre debout, se rasseoir, joindre les mains, s'aller mettre à genoux sur la marche de l'autel, et retourner à sa place; ils admirent comment, avec cette main et ces doigts depuis si longtemps raides comme le fer, elle peut dégager elle-même son pied gauche embarrassé dans le pli de sa robe? Chaque action leur fait adorer la bonté d'un Dieu qui, sortant de son secret, vient lui-même agir sous leurs yeux pour leur apprendre, par des miracles si évidents, de quel côté est la vérité.

A la sortie de Saint-Médard, un fleuve de peuple s'empresse de suivre notre miraculée et inonde toute la rue. La joie du retour dédommage ses voisins avec usure de la compassion du départ: ils entendent mille et mille bouches annoncer avec éclat la merveille que le Seigneur vient d'opérer; ils la voient elle-même sortir de dedans sa chaise avec aisance et descendre sans peine une marche très haute qui est à l'entrée de sa maison. Ce n'est plus cette moribonde que quatre hommes viennent de descendre il y a quelques heures en tremblant qu'elle n'expire dans leurs mains. C'est une personne en pleine santé, qui monte seule le premier étage d'un escalier très raide et très difficile, mais qui ne peut ensuite se refuser à la politesse de deux amis qui s'empressent de lui prêter la main pour monter le surplus.

(A suivre).

A TRAVERS LES REVUES

JOURNAL DU MAGNÉTISME. — Allons-nous savoir enfin d'une façon positive ce qu'est la *Baguette divinatoire*? Le *Journal du Magnétisme* nous le fait espérer.

Dans sa dernière réunion, dit-il, la *Société Magnétique de France* vient de nommer une commission de cinq membres: MM. Brothier de Rollière, Durville, Fabius de Champville, Demé et le docteur Encausse, pour l'étude de cette question délicate. Comme président, cette commission a fait choix d'un technicien de valeur, homme impartial, choisi parmi les plus incrédules en faveur de la Baguette comme de tous les procédés empiriques, c'est M. Brothier de Rollière, déjà connu dans l'art d'élever gratuitement les eaux.

Or, si nous considérons: 1° Que les grandes sécheresses éprouvées par nos agriculteurs depuis plusieurs années, ont fait un tort immense à l'agriculture; — 2° Que si on arrivait, par le groupement de tous les sourciers, chercheurs d'eau et autres spécialistes, à jeter les bases d'une nouvelle science servant à indiquer le passage exact des eaux souterraines, ce jour-là l'agriculture aurait fait un grand pas.

Cette commission a donc chargé spécialement l'ingénieur de Rollière d'étudier d'une façon précise, scientifique et technique, tous les appareils et moyen employés par les sourciers, voyeurs d'eau, raddomants, baccilogires et autres spécialistes occultes pour découvrir les sources, employés avec plus ou moins d'insuccès, tels que pendules explorateurs, boussoles hydroscopiques, barreau aimanté, appareils magnétiques, appareils électriques, appareils électro-magnétiques, appareils fluidiques, microphoniques, etc., etc., employés de nos jours dans le monde entier pour la recherche des mines et eaux souterraines.

Dans ce but, M. de Rollière devra organiser, se procurer, rechercher et collectionner tous les appareils, ouvrages, revues, journaux, expériences, dires

et observations pour et contre la *Baguette divinatoire* et autres appareils analogues, avec noms et adresses des auteurs et inventeurs, se mettre en rapport avec toutes les personnes qui ont fait des expériences, qui ont écrit, même d'une façon la plus contradictoire, principalement sur les *Voyeurs d'eau*, afin de les réunir au Congrès, et tirer au clair ces questions nébuleuses qui, cette année, seront traitées en réunion publique.

Ce qu'il faut surtout, dès maintenant, c'est amasser la plus grande quantité d'adresses possible de sourciers, de faits et d'observations, afin de pouvoir comparer ceux-ci entre eux et déterminer les lois exactes qui président à leurs manifestations.

On dit qu'il y a des sourciers partout, dans tous les pays de France et d'Europe, mais quand on les cherche on n'en trouve jamais. — On a cependant tout intérêt à les connaître, car, si leur science est exacte, ils trouveront, étant connus, des places très lucratives eu égard à leur mérite; si leur science ne vaut rien, l'agriculteur sera fixé et se gardera bien d'employer des empiriques.

Quoi qu'il en soit, procurons-nous tous des documents sur les sourciers et attendons le résultat du Congrès de 1900, — les agriculteurs et les savants apprendront certainement là du nouveau.

LA LUMIÈRE (de Bruxelles). — M. Ch. Fritz s'occupe des apparitions de Campitello — et, sur le premier et succinct récit qu'en a fait notre collaborateur O. P. Pancrazi dans un numéro de *Bastia Journal*, il les explique et il les juge ! Heureux homme !

Voici un extrait de cet article, que nous citons à titre de curiosité.

Par éducation, instruction et préjugés, on s' imagine généralement que l'Esprit, après la mort, se transforme, par un miracle que personne ne pourrait expliquer, en un idéal de savoir et de vertus; l'ignorant deviendrait savant; le fourbe sincère, l'égoïste bon et serviable, tandis que tous ceux qui n'ont pas été baptisés et les incroyants seraient précipités en enfer.

C'est à cause de cette croyance superstitieuse et irraisonnée que, partout et toujours, on voit les incrédules en spiritisme, lorsqu'ils se trouvent pour une première fois assistant à une séance expérimentale, se mettre à interroger n'importe quel Esprit sur le passé, le présent et l'avenir, ce qui prouve qu'ils croient que les Esprits doivent savoir toutes choses : de là toutes les absurdités que l'on attribue aux spirites et aux Esprits...

La vérité est bien plus simple. Elle nous montre que tels nous avons été sur la terre, tels nous nous retrouvons au *lendemain* de la mort. Seulement, bien peu ont conscience de leur décès; la plupart se croient endormis, et ils le sont, en effet. C'est ce que l'on désigne, en spiritisme, comme étant un *état de trouble* qui peut avoir une durée de quelques jours pour les uns et de nombreuses années pour d'autres, pendant lesquelles l'Esprit, dont la conscience est chargée d'imperfections morales, passe d'un cauchemar douloureux à un autre, et que, au contraire, l'Esprit,

dont la conscience est pure, sans reproches graves, jouira de rêves et visions réconfortantes jusqu'au moment du réveil dans l'au-delà. C'est alors seulement que l'Esprit commence à avoir conscience de sa situation. Les uns suivent les indications des Esprits bons et plus avancés, et les autres, en vertu de la loi du libre arbitre, refusent de se mettre en évolution pour acquérir ce qui leur fait défaut en bonté et en perfections. Alors, se joignant aux autres Esprits récalcitrants, ils errent dans l'atmosphère terrestre, dans un état plus conscient les uns que les autres, en lequel ils créent fluidiquement, par la pensée, des êtres chimériques et des choses inexistantes, qui répondent aux désirs matériels, religieux ou philosophiques de chacun d'eux. On comprend que cela n'est que transitoire et que, à la fin, par la fatigue et les déceptions continuelles, tous ces Esprits se résignent à implorer Dieu de permettre aux Esprits évolués de les aider à sortir de ce triste état d'erraticité.

Dans cette catégorie d'esprits les catholiques se créent des églises fluidiques, ou bien hantent celles qu'ils fréquentaient sur la terre; ils suivent assidûment les cérémonies du culte et se forment toujours, par la seule puissance de la pensée, des Vierges et des saints qui répondent à leurs ardentes prières. Les Esprits protestants, en leurs temples réels ou imaginaires, ne verront tout au plus qu'un Christ sur la croix ou triomphant entouré d'anges, tandis que le musulman, en sa mosquée, verra le paradis de Mahomet.

Ces invisibles ne sont cependant pas continuellement absorbés par les pratiques de dévotion. Comme les autres esprits errants, ils cherchent à agir sur la pensée des humains, afin de les ramener aux exercices de piété. Et c'est ainsi qu'ils en arrivent, de temps à autre, à impressionner quelques personnes sensibles, médiums inconscients, au moyen desquels ils produisent alors des effets dans le monde matériel, effets dont ils sont ahuris eux-mêmes, n'y étant pas habitués. De là l'agitation ou la violence fébrile des médiums à incarnations, qui effrayent tant les assistants, lorsque ces sortes d'invisibles ou esprits souffrants prennent possession des organes d'un sujet.

Quant aux visions qu'ils communiquent à leurs médiums, elles ne sont, et ne peuvent être que des produits fluidiques des pensées surexcitées par l'état anormal de ces agités de l'autre monde. C'est ce qui explique l'incohérence fantastique et quasi démoniaque.

Comme conclusion, nous pouvons donc dire que de toutes les multiples observations concordantes des séances expérimentales, il résulte que les faits de Campitello, de Lourdes et partout ailleurs, n'ont rien de surnaturel ni de diabolique, mais que les prières liturgiques que ces invisibles font réciter aux voyants et à ces milliers d'assistants, les processions et l'eau bénite dont ils se font asperger par les curés, indiquent assez clairement, il me semble, que ce sont des esprits de dévots qui, croyant bien faire, agissent sur des sensitifs dans le but de servir au triomphe de leur religion.

Le Gérant : GASTON MERY.

IMPRIMERIE NOIZETTE ET C^{ie}, 8, RUE CAMPAGNE-1^{re}, PARIS.

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

Observations et Hypothèses

Nous nous sommes expliqués sur la nature des influences intelligentes de l'au-delà qui se manifestent dans certains phénomènes médianimiques. Nous avons dit que, dans l'état actuel de nos connaissances, il nous était impossible d'admettre la définition que donnent de ces influences intelligentes le spiritisme et l'occultisme.

Aucun des contradicteurs qui nous ont fait l'honneur de discuter avec nous ne nous a jusqu'à présent opposé un fait ou un argument qui pût nous inciter à modifier notre manière de voir.

Nous nous tenons donc provisoirement à l'opinion que nous avons exposée.

Il nous reste à élucider un autre problème. Nous avons adopté une hypothèse sur la *cause* des phénomènes. Le moment est venu d'essayer de nous éclairer sur les *moyens* par lesquels cette cause opère. En d'autres termes, le moment est venu de rechercher quelle est la *force* que cette *cause* met en mouvement et de définir par quel mécanisme l'Invisible peut ainsi se révéler à nous.

Nous pourrions, pour mener à bien cette étude, mettre à profit l'expérience des autres. Nous pourrions, à tour de rôle, examiner les différentes théories qui ont été émises. Les savants sont nombreux qui, avant nous, se sont posé la même question.

Mais, au risque d'être traité de présomptueux, je vous propose — faisant table rase de ce qui a été écrit sur le sujet — de tenter tout d'abord de tirer les

conséquences de nos propres observations. Il sera toujours temps ensuite, en les comparant aux résultats obtenus par des expérimentateurs plus autorisés, de les rectifier et de les compléter.

Aussi bien, cette méthode, si elle nous expose à des erreurs — toujours réparables — nous fait, du moins, courir la chance de découvrir quelques aperçus inédits. Quand on commence à penser avec les idées des autres, on en subit malgré soi la tutelle. Écartons-nous donc des chemins battus; traçons nous nous-mêmes un petit sentier. S'il nous mène à l'absurde, nous le verrons bien...

Encore faut-il savoir de quel point nous allons partir! Quelle est donc la première remarque que les faits dont nous avons été les témoins directs ont en quelque sorte imposée à notre esprit? C'est que les phénomènes étaient liés à la présence d'une personne déterminée. Quand Renée Sabourault était à Yzeures, les coups frappés, les déplacements d'objets se produisaient à chaque instant. Dès qu'elle eut quitté Yzeures, ils cessèrent. Par contre, ils se reproduisirent à Poitiers, dans la maison où elle fut conduite. Ils cessèrent à Poitiers comme ils avaient cessé à Yzeures, dès que Renée Sabourault vint à Paris. Mais à peine était-elle à Paris, qu'ils recommencèrent. Ce n'était donc pas au *lieu*, mais à la *personne* qu'ils se rattachaient.

Je cite le cas de Renée Sabourault. Le lecteur n'a qu'à feuilleter la collection de l'*Écho*, il en trouvera cent autres.

De cette première constatation, une conclusion découle : à savoir que des êtres — les *médiums* — sont doués d'une faculté spéciale qui est de *pro-*

duire une certaine force ou de l'*emmaganiser* si elle existe éparse dans la nature, et de l'*extérioriser*.

Appelons momentanément « fluide » cette force, pour la commodité du langage. Et, avant d'aller plus loin, demandons-nous si nos observations personnelles nous permettent de savoir si le fluide, est, ou non, produit par le médium.

Il n'est pas douteux que le médium produit du fluide. Il ne paraît pas douteux également qu'il en emprunte. A qui ?

C'est un fait d'expérience courante que le médium emprunte du fluide aux personnes qui l'environnent.

Il suffit, pour fixer les idées, de rappeler un ou deux exemples.

Le médium seul n'obtient pas certains phénomènes, qu'il obtient dès qu'on fait la « chaîne ». Cela se constate à chaque instant, même dans les séances du plus vulgaire spiritisme.

D'autre part, il n'est pas un expérimentateur qui ne se soit, à l'issue d'une expérience, senti plus ou moins las, mais d'une lassitude *sui generis*, donnant l'impression d'un vide, d'un manque, d'une raréfaction de substance.

Pour ma part, lorsque j'expérimentais avec Renée Sabourault, bien que je n'eusse fait aucun effort physique, je sortais de chez elle absolument épuisé.

Donc, cette nouvelle conclusion s'impose :

La production du fluide n'est pas la faculté propre du médium. Elle appartient à tous les hommes, et vraisemblablement à tous les êtres animés. La caractéristique du médium, c'est le double pouvoir d'*attirer* à lui le fluide et de l'*extérioriser*.

Il s'ensuit qu'analogiquement on peut dire du médium qu'il est, sinon une pile d'un genre particulier, du moins une sorte de condensateur d'une électricité spéciale, dont la source est dans ce qui *vit*.

Et, comme tout s'enchaîne, nous allons faire encore une constatation.

On a remarqué que si certaines personnes fournissaient du fluide au médium, certaines autres, par leur présence, paraissaient contrecarrer la réalisation des phénomènes. Et cela semblerait être en contradiction avec ce qui précède.

La contradiction, pourtant, n'existe pas. Car les mêmes personnes dont la présence est un obstacle aux manifestations dans les séances avec tel médium, apportent, au contraire, un adjuvant dans les séances avec tel autre.

Et la déduction nouvelle que nous devons tirer de ce fait, c'est qu'il y a fluide et fluide. Tantôt le fluide du médium est de même nature que les fluides des personnes présentes, et il se combine avec eux, tantôt il est de nature différente et il est neutralisé par eux.

Analogiquement, on peut donc supposer encore qu'il y a un fluide positif et un fluide négatif comme il y a une électricité positive et une électricité négative.

Ceci dit, il semble que l'hypothèse que je vais émettre n'est pas absolument invraisemblable.

Nous venons de voir que tous les hommes produisent du fluide. Pourquoi ne pourrait-on pas supposer qu'ils produisent, à dose égale, le fluide positif et le fluide négatif, et que cet équilibre entre la production de ces deux fluides est ce qui constitue la normale ?

Le médium, dans cette hypothèse, serait l'être qui produirait, suivant les cas, en surabondance, soit le fluide positif soit le fluide négatif.

Et ce serait le *vide* résultant de l'inégalité dans la proportion, qui constituerait « l'amorce » — *natura abhorret vacuum* — qui attirerait, qui pomperait les fluides ambiants.

Mais en voici assez pour aujourd'hui ; nous examinerons la prochaine fois, dans quelle mesure cette hypothèse concorde avec les faits que nous avons observés ensemble.

GASTON MERV.

LES APPARITIONS DE CORSE

A CAMPITELLO

Les apparitions continuent. C'est toujours et pour tous les voyants l'apparition de la « Vierge » et de l'« Enfant Jésus ». Ce sont toujours les mêmes processions auxquelles, affirment les voyants, prennent toujours part la Sainte Vierge, les Saints et les Anges.

A noter un fait des plus étranges qui s'est passé au Champ le 21 janvier. A un moment donné, tous les voyants affirment que la Sainte Vierge est venue se poser sur la croix dont l'un d'eux s'est emparé pour commencer la procession.

Ce dernier, devenant subitement extatique, fixe amoureusement l'apparition, ouvre les bras et la croix... tombe, direz-vous? Nenni! mes amis. A la stupéfaction générale, le signe sacré glisse des mains du voyant, touche à peine du pied la terre et, libre de tout soutien, se maintient bien droit, en parfait équilibre, pendant plusieurs minutes...

Campitello! Campitello! que nous réserves-tu?

A BIGORNO

La première partie du « programme » est invariablement la même tous les soirs au Champ des Apparitions. Les voyants se livrent d'abord aux actes les plus extravagants : on les voit, à l'état de somnambulisme, marcher tantôt à quatre pattes, tantôt sur les genoux et sur les coudes, tantôt ramper comme les reptiles, etc... Il leur arrive très souvent même, dans leurs déambulations excentriques, de contourner les bords extrêmes d'affreux précipices sans aucun souci du grand danger qu'ils courent.

Ces durs exercices de pénitence finis, les voyants donnent le signal de la procession.

Ici, comme à Campitello, ils nous disent que la Sainte Vierge, avec son cortège d'anges et de Saints, marche en tête de la procession.

Cette procession terminée, les voyants affirment que l'apparition — la « Sainte Vierge » toujours — s'envole tout doucement du côté de la chapelle de l'Annonciation distante à peine d'un demi-kilomètre du Champ et où une grande partie de la population se trouve bientôt réunie.

C'est ici par exemple que le programme change et se corse tous les soirs. A chaque séance — et Dieu sait si elles durent! — il y a toujours le fait nouveau, et quel fait!

Il y a d'abord le grand livre que la « Sainte Vierge » ne montre aux voyants que par tranches.

Voici, par exemple, ce que la petite et charmante Xavière Sammarcelli, écrit à l'état de somnambulisme :

« Tu feras ta première communion, ange, c'est pour ça que je me fais voir à toi. »

Puis encore :

« Fais ta première communion, ange. Chantez, priez, dites le rosaire. Fils d'Adam ne péchez plus, vous êtes en péril... Si vous priez la victoire vous viendra. »

Il y a ensuite les exercices de pénitence des voyants : et on peut dire que tous les soirs il y en a un d'inattendu.

Ainsi, ces êtres si intéressants demandaient crayon et papier lorsqu'ils avaient à copier le livre que l'apparition leur montre : mais voici que depuis quelque temps c'est avec leur langue qu'ils écrivent très lisiblement et par terre, s'il vous plaît.

Exemple : une voyante a écrit « *Tota pulchra es Maria...* Priez, priez, la victoire vous sera donnée. »

Comme fait nouveau des plus extraordinaires, à noter encore une scène où le sang vient jouer un grand rôle.

Il y a quelque temps, une voyante affirma avoir vu trois fontaines : une d'eau, une de lait, et une de sang, et voici que, quelques jours après, les témoins les plus dignes de foi, virent du sang couler derrière le maître-autel et la même voyante s'y abreuver comme à une source. Le sang même arrivait jusqu'à terre et y faisait de grosses flaques rouges jetant l'effroi et la terreur dans les âmes les mieux trempées...

Et toi, Bigorno, quand nous diras-tu ton énigme?

A LENTO

Encore! direz-vous?

Oui, chers lecteurs, c'est maintenant, dans tout le rayonnement de Campitello, une véritable épidémie d'apparitions.

A Lento, pays distant de 3 ou 4 kilomètres à peine de Bigorno, il y a maintenant les trois catégories de voyants : somnambules, extatiques et voyants à l'état naturel.

Ils affirment tous voir la Sainte Vierge et sainte Anne et se livrent aux mêmes exercices excentriques qu'à Bigorno....

O.-P. PANCRAZI.

Extrait d'une lettre.

Bigorno, 3 février 1900.

...Depuis lundi la Sainte Vierge a dit aux somnambules d'aller la visiter tous les jours dans l'oratoire de l'Annonciation, d'y réciter le rosaire et de rester en prières trois jours de suite en ne faisant qu'un repas par jour (soit à onze heures du matin).

MM. les somnambules ont bien fait leur pénitence. Pendant trois jours, ils ne sont pas sortis de l'église. Leurs parents leur apportaient la nourriture à onze heures.

Jeudi, un des somnambules avait la pénitence de rester en prières toute la nuit, ce qu'il a fait, en compagnie de presque toute la population de Bigorno.

M. le curé est resté jusqu'à une heure du matin.

Les voyants ne cessent d'écrire et toujours de prier comme vous savez; mais, cette fois, ils se passent de crayon et de papier; c'est par terre qu'ils écrivent avec la langue. Il faut voir comme ils écrivent bien! L'autre jour la fille de l'adjoint a écrit : *Tota pulchra es Maria...* Priez, priez, la victoire vous sera donnée.

Hier, quelqu'un est venu vers 10 heures avertir tout le monde de descendre prier. Les somnambules avaient écrit :

« Allez avertir toute la population de venir prier, car il y aura une grande fête pour les voyants. »

P..., fatigué de l'avant-dernière nuit, n'a pu y aller; il était déjà couché. Nous avons essayé de nous renseigner ce matin, sur ce qui s'était passé dans la nuit. Mais c'est toujours la même chose.

J'oubliais de vous parler du sang. Dans la journée du mardi, jour de pénitence pour deux voyantes, on a vu l'une d'elles boire du sang. Il y avait par terre derrière l'autel de grosses flaquas de sang...

ANNA-MARIE G.

Reportages dans un fauteuil

** Le Merveilleux en Périgord.

Aucune histoire merveilleuse n'est plus célèbre en Périgord que celle du presbytère de Carsac. Dès la tombée de la nuit tous les objets mobiliers du presbytère : chaises, fauteuils, tables, bahuts entraient en danse : et ces lévitations bruyantes duraient jusqu'au jour. Les gendarmes passèrent plusieurs nuits aux aguets pour découvrir les mauvais plaisants qui faisaient tout ce tapage; mais la sarabande mystérieuse continua sous les yeux de Pandore déconcerté sans qu'aucun mystificateur fût aperçu. Après plusieurs enquêtes, l'administration préfectorale se résigna à faire abattre le presbytère devenu inhabitable et dont les phénomènes affolaient tout le pays.

Quelques jours avant l'exécution de cette mesure, deux prêtres de robuste carrure physique et morale, si l'on peut ainsi dire, résolurent de passer la nuit dans une pièce de la maison. Ils étaient armés. Un peu avant minuit, le vacarme commence, et tout à coup la porte de leur chambre, arrachée de ses gonds, est renversée dans le corridor. Les intrépides abbés, saisissant chacun une bougie, s'élancent : un souffle glacé au seuil de la porte, éteint les bougies, et un rire sinistre éclate et se prolonge dans les ténèbres.

Le vénérable abbé Leymarie, curé de Saint-Pardoux-la-Rivière imitait ce rire à donner le frisson.

M. l'abbé V., chanoine honoraire, remarquable par son esprit, qui ne l'empêcha pas d'ailleurs de se rallier des premiers à la République, racontait qu'étant supérieur d'un petit collège à la Rochechalais, pareil vacarme se produisit tout à coup toutes les nuits dans la maison. Il n'y put jamais découvrir aucune cause naturelle; mais il se souvint d'une négligence dont il était coupable. A la mort d'un de ses confrères, on avait trouvé dans les papiers du défunt une liste de messes non-acquittées; chacun des prêtres présents se chargea d'en dire un certain nombre. M. V. en avait pris douze pour sa part, mais il avait perdu de vue cette obligation de charité. Tout de suite l'excellent abbé se mit à l'œuvre et le fracas mystérieux se tut.

Un curé de cette même ville de la Rochechalais, M. l'abbé C., avait convenu avec son ami, M. B., curé de Couze, que le premier des deux qui mourrait viendrait avertir l'autre et lui demander le secours de ses prières. A quelque temps de là, M. B. priait, seul, dans son église. Il sent une main se poser doucement sur son épaule; il tourne la tête : personne. Le prêtre reprend son oraison : le même attouchement mystérieux se produit. Le lendemain, il reçoit une lettre qui lui annonçait la mort du curé de la Rochechalais.

Le comte de Larmandie, père de notre excellent confrère Léonce de Larmandie, délégué de la Société des gens de lettres, avait un métayer du nom de Bordas, brave homme marié à une brave femme aussi, mais d'humeur tyrannique et violente, et qui, au temps de leurs fiançailles, sur un soupçon d'infidélité, avait failli lui couper la main d'un coup de faucille. Malgré cet orageux début, et en dépit de cette humeur tranchante, les Bordas avaient fait bon ménage. La femme mourut, non sans avoir supplié son mari de lui faire dire des messes. Et, comme elle avait de la méfiance, elle ajouta : « Si tu y manques, je viendrai te faire du train » Elle meurt. Tout à son chagrin, et peut-être un peu avare, le bon métayer oublie les messes. Quelques jours après, il est réveillé la nuit par un vacarme épouvantable : on eût dit que son coffre à farine dansait. Il court au coffre, le trouve parfaitement immobile, se recouche et le bruit recommence. La nuit d'après même alerte. Enfin le métayer songe à sa femme : « Est-ce toi, dit-il, ma pauvre Marion? »

« Alors, monsieur, j'entendis sortir du meuble un soupir suivi d'un gémissement. Puis tout rentra dans le silence. Vous pensez s'il me fut aisé de fermer l'œil! Le lendemain, au petit jour, j'allai trouver M. le curé de Manzac et lui remis l'argent pour les

messes. Depuis ce temps, plus rien : la pauvre Marion est contente ! »

Le château de la Sudrie, propriété des Larmandie, avait sa Dame blanche. En 1870 encore, un jeune paysan, côtoyant le soir l'étang de la Foubourna, vit tout à coup une grande femme vêtue de blanc qui allongeait le bras vers lui. Le gas se sauva à toutes jambes et n'osa tourner la tête qu'au bout d'un long moment de course effrénée. Horreur ! la grande femme était près de lui, prête à le saisir. Il tomba évanoui, et ce fut le lendemain matin, à la personne qui l'avait ramassé, qu'il raconta en termes précis, empreint d'une terreur profonde, la poursuite dont il avait été l'objet. Il mourut peu après. L'événement fit du bruit dans le pays. Léonce de Larmandie l'a mis en vers.

Mais notre excellent confrère lui-même, au même lieu, a été le héros de phénomènes singuliers, qui ont eu quinze ou vingt témoins. Il les raconte ainsi (j'abrège) :

« Le 31 août 1869, vers deux heures du matin, après une soirée où nous nous étions longuement entretenus des phénomènes spirites, dans une disposition plutôt sceptique que crédule, je fus brusquement réveillé par une série de coups secs et violents, frappés sur le bois de mon lit, en arrière du traversin. J'allumai aussitôt ma bougie, croyant à une hallucination. Mais il se trouva que je ne rêvais en aucune façon, les coups se répétant avec une rapidité et une intensité croissantes ; et, après m'être assuré qu'il n'y avait dans ma chambre aucun être animé, j'allai prévenir une de mes sœurs... Ma sœur s'empressa d'accourir et constata que mon bois de lit continuait à résonner comme sous le choc d'un instrument contondant. A un instant, un morceau de bois, formant l'extrémité d'une vieille allonge vermoulue et qui gisait depuis longtemps dans un angle de la chambre vint tomber à nos pieds après avoir frappé le plafond. Dès lors, les coups cessèrent, mais à chaque minute le bout d'allonge bondissait et allait frapper la porte, le parquet, les murailles. Quand il arrivait au sol, il ne rebondissait jamais : on eût dit qu'une main vigoureuse l'appliquait, et le maintenait sur le plancher. Ma sœur, naturellement fort effrayée, eut recours aux prières et à l'eau bénite : le morceau de bois continua ses évolutions. Tout à coup, une petite sonnette hors de service et privée de son battant, rendit une série de tintements multipliés ainsi qu'un carillon électrique et s'abattit presque aussitôt sur le parquet.

«... Le soir même, après la nuit close (tout était resté calme pendant la journée), nous montâmes en nombre vers les appartements hantés, mon père en

tête. Il était toujours incrédule et se flattait de découvrir une supercherie soit de ma part, soit de la part d'un de nos domestiques... Au bout de quelques moments, les phénomènes de lévitation apparurent. Divers objets se mirent en mouvement, la vieille sonnette tinta, le fameux bout de rallonge bondit au plafond et frappa les corniches. Mon père s'en saisit, l'enveloppa dans un journal et l'enferma sous clef dans un vieux bahut. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un bruit de papier froissé se fit entendre ; presque en même temps, les quatre coins du plafond retentirent sous une percussion quadruple, et le prisonnier, rompant ses chaînes comme saint Pierre ses liens, tomba au milieu de la pièce...

«... A deux heures de l'après-midi, par un soleil splendide, nous vîmes, mes sœurs et moi, deux billes à jouer décrire au plafond des cercles concentriques et s'abattre à terre sans tressauter ni rebondir... Un soir, les lévitations prirent une forme des plus curieuses. Une pluie de grains de plomb de toutes les grosseurs cribla le plancher et les personnes en observation. Ce fait bizarre se produisit un nombre de fois incalculable ; un jour même cette grêle d'un nouveau genre nous poursuivit tout le long de la maison... »

Les phénomènes cessèrent au départ du jeune Larmandie pour le collège où il achevait ses études. Ils recommencèrent à son retour, mais ils avaient changé de forme, c'était une pluie de pierres. Un gros flacon de verre blanc tombait plusieurs fois par jour et par nuit du haut d'une armoire sans se briser.

Un matin, vers dix heures, toute la maison est étourdie comme par le fracas d'un mur qui s'écroule. On se précipite : une véritable avalanche de cailloux jonchait le parquet du corridor séparant les deux chambres tombées. Ils n'étaient point accumulés pêle-mêle : ils dessinaient nettement la forme d'un C. Ils étaient au nombre de 107... A quelque temps de là, vers deux heures de l'après-midi, un bruit formidable retentissait dans l'escalier : c'était une grosse pierre, d'un poids d'environ cinquante livres, qui dégringolait en chavirant deux ou trois marches.

« Je me souvins alors du conseil donné par le curé de Manzac : « Lorsque vous entendrez des bruits insolites et inexplicables, frappez hardiment, à coups de sabre, à coups de marteau, à coups de revolver. » Sans prévenir qui que ce fut de ma résolution, je chargeai avec du gros plomb un petit fusil calibre 28. Je montai dans ma chambre et me dis à moi-même : « Gare à qui bouge ! » Au-dessous de la fenêtre unique de cette pièce, se trouvait la toiture d'un corps de logis surbaissé. Je ne tarde point à entendre les tuiles ébranlées par la dégringolade d'un corps dur. Je regarde fiévreusement : c'était le flacon. Instanta-

nément, j'épaule mon arme, je vise et fais feu. Quand la fumée est un peu dissipée, je descends sur la toiture inférieure à la recherche de mon gibier magnétique. Le flacon était intact; il avait essuyé en restant indemne une charge capable d'éventrer un loup. N'étant qu'un tireur fort médiocre, je soupçonne ma maladresse et je me dis : « Je l'ai manqué. » Je m'empare de l'objet. Quelle ne fut pas ma stupéfaction quand, sous la lumière d'un éclatant soleil de septembre j'aperçois mon flacon dégouttant d'un liquide rouge ayant la viscosité, l'odeur fade et toutes les apparences physiques du sang. Je n'avais pas été si maladroit. La journée s'acheva sans nouveau phénomène, et, depuis cet incident singulier, moi présent, aucun fait étrange ne s'est produit. »

On pourrait conter cent autres merveilleuses histoires périgourdines. Mais je n'irai pas plus loin, me rappelant que ces chroniques doivent se rattacher à l'actualité. Or, le Périgord n'est pas d'actualité le moins du monde, puisque même on ne joue plus *Cyrano de Bergerac*.

GEORGE MALET.

LA VOYANTE DU TREMBLAY

Combrée, 9 février.

Depuis quelques jours, le village du Tremblay, situé en Maine-et-Loire, dans l'arrondissement de Segré, n'a rien à envier à la rue Paradis, à Paris. Comme elle, autrefois, il a sa « voyante » ; comme elle avait M^{lle} Couédon, si chansonnée dans les revues de fin d'année, il a M^{lle} Angèle Sivet, jeune personne de quinze ans qui ne voit pas l'ange Gabriel, mais une dame blanche à la ceinture bleue qui lui apparaît dans le branchage d'un acacia.

Cette nouvelle, après avoir ému toute la contrée, était venue jusqu'à Paris. On annonçait que des pèlerins, en foule, se rendaient au Tremblay pour assister aux apparitions de la jeune fille. Et c'est pour elle — elle ne s'en doutait pas — que j'ai fait trois cent trente kilomètres en chemin de fer, sans parler de ceux qu'il me fallut faire en voiture.

Au moulin Colin.

Après m'être arrêté à Segré — le temps qu'il fallait pour me renseigner sur la topographie du pays — je me suis rendu à Combrée, qui est une station sur la ligne de Sablé à Châteaubriant. Il faisait nuit quand j'y arrivai, hier soir. Un habitant du bourg voulut bien — quoique son cheval fût, naturellement, très fatigué — me conduire au but de mon voyage. Il attela, alluma sa lanterne, jeta sur mes jambes une couverture de voyage qui n'était pas superflue, car il faisait un froid de loup, et, fouettant sa bête, vigoureuse mais qui me semblait un peu trop côtoyer les fossés

de la route, il m'arrêta, vers huit heures, au moulin Colin, demeure de M. Royer, meunier et maire du Tremblay, où Angèle Sivet est domestique et « voyante ».

Je frappe à la porte du logis et c'est Angèle elle-même qui vient m'ouvrir. M. Royer est assis à l'un des coins de la vaste cheminée où des troncs d'arbres achèvent de se consumer. M^{me} Royer, une jeune femme brune aux yeux bleus, couche ses enfants — elle en a quatre dont l'aîné a cinq ans. En face du maître, à l'autre coin de la cheminée, est assise une énorme jeune fille de vingt ans, autre domestique du meunier portant la « coëffe » du pays d'Anjou, et qui, bien qu'elle ait l'air d'une plantureuse nourrice, donne nonchalamment le biberon à un bébé de huit mois que lèche un grand chien de berger.

Il y a, sur les murs blanchis à la chaux de la vaste pièce qui sert de cuisine, de salle à manger et de chambre à coucher, des images de piété ; une Vierge en plâtre, entourée de lis artificiels, se trouve sur une planchette qui surmonte une porte.

Le meunier s'est levé, un peu surpris, tournant et retournant ma carte entre ses doigts. Je lui dis l'objet de ma visite tardive.

— Eh bien ! dit-il enfin, voici Angèle. Vous pouvez l'interroger.

Angèle Sivet n'est pas timide ; elle a des yeux bruns au regard vif et droit ; ses cheveux maigres et sans « coëffe » forment un tout petit chignon au sommet de sa tête ; ses lèvres sont rouges et charnues ; le visage n'est pas celui d'une hallucinée ; c'est celui d'une petite paysanne quelconque, pas laide ; elle met ses mains dans les poches de son tablier et je ne vois que ses poignets rougis et gercés par le froid.

L'agacia de la Voyante.

Comme un enfant qui récite sa leçon, de la même voix monotone et chantante, ne s'arrêtant que pour reprendre haleine, Angèle Sivet me raconte ses apparitions dans l'« agacia. » (Au Tremblay on a l'habitude de dire : agacia.)

— Le 22 janvier, à quatre heures du soir, revenant de chercher à l'école les enfants de mon maître, je passais dans le chemin qui longe le pré de M. le maire, quand, arrivée devant l'« agacia » que vous voyez là-bas, j'ai vu l'arbre s'agiter très vivement. J'ai été émue. Je me suis agenouillée ; j'ai dit mon chapelet, et alors j'ai vu la sainte Vierge devant le tronc de l'arbre, à un mètre du sol. Elle était belle ! Ah ! comme elle était belle ! Elle avait des grands cheveux qui flottaient au vent, qui se mêlaient aux branches secouées ; elle était habillée de blanc et elle avait une ceinture bleue. Sur ses pieds, elle avait des roses. Elle me dit que j'aurais trente-quatre apparitions et, le lendemain, j'y suis retournée avec Modeste.

Modeste est la grosse bonne d'enfants qui sommeille à demi devant le feu, avec le poupon sur ses genoux ; elle n'entend pas, et Angèle continue :

— J'ai revu la dame blanche tous les jours. Elle m'est apparue douze fois dans la même journée, et, ce jour-là,

elle m'a parlé de la France qui serait bientôt frappée par la guerre. Il est venu 50, puis 100, puis 200, puis 300 personnes, près de l'« agacia » pour me voir ; il en venait de très loin, de Chaillin-la-Potherie, qui est mon pays, de Craon, de Noyant et même de Segré. Puis on s'est moqué de moi. Alors j'ai demandé à la dame de faire un miracle ; je l'ai priée de faire fleurir l'« agacia » ou de faire pousser en un instant les lis tout autour de l'« agacia ». Mais elle m'a dit qu'elle ne m'était pas apparue pour faire des miracles, mais pour faire connaître à la France qu'elle courait de grands dangers et qu'il fallait y remédier.

M. le maire hoche la tête, sans rien dire toujours ; M^{me} Royer range soigneusement la vaisselle dans les armoires ; Modeste est réveillée par le sans-gêne du poupon qu'elle a sur ses genoux ; le chien de berger se couche près du feu, son museau pointu dans ses pattes et Angèle Sivet termine en me déclarant que la dame blanche l'a prévenue qu'elle devait souffrir beaucoup avant d'être crue et qu'elle souffrirait ; voilà tout.

— On m'a, dit-elle, menacée de m'appierrer — au Tremblay, on a l'habitude de dire appierrer pour lapider. — Eh bien ! j'accepterai les pierres de bon cœur, car je sais que je serai récompensée. La dame a terminé ses trente-quatre apparitions ; mais je sais qu'elle me donnera des prédictions « très sérieuses ».

Au Presbytère.

Malgré l'heure, j'ai voulu le soir même demander l'opinion de M. Coulonniers, curé du Tremblay, et je me suis rendu au presbytère. Mais une voisine m'a dit que M. le curé, un peu souffrant, s'était purgé le matin ; à cette heure, il était couché ; je n'avais plus qu'à en faire autant.

Mais j'ai, aujourd'hui, de Combrée au Tremblay, recommencé mon voyage en voiture, dans une de ces calèches caduques qu'employaient autrefois les médecins de campagne. Ce voyage fut plus agréable qu'hier soir ; il y avait un beau soleil qui faisait miroiter l'eau de la Verzé — une jolie rivière à demi congelée — au bord de laquelle se trouve le moulin de M. Royer, le maître de la « voyante ».

Dans le village, où se balançaient au vent les enseignes classiques : *A la Boule d'Or*, *Au Cheval blanc*, *A la Tête noire*, les seuls passants étaient des canards et des oies.

M. le curé, vêtu d'une soutane râpée comme tout bon curé de campagne qui se sacrifie pour ses pauvres, m'a reçu. Il venait justement de décheter une lettre de la supérieure du couvent du Bon Pasteur d'Angers à qui il avait écrit pour lui demander d'admettre dans son établissement la jeune voyante du Tremblay. La réponse est bonne et c'est chose faite.

Et M. le curé, qui est assez sceptique quant aux apparitions d'Angèle Sivet, ajoute que cette enfant lui a causé bien des ennuis et qu'il sera très satisfait de son départ, car elle est l'objet, maintenant, de manifestations hostiles qu'il ne pourrait désapprouver que par charité.

(Petit Journal.)

R. CHAIGNEAU.

Depuis le 23 janvier, la population du Tremblay et des environs est vivement impressionnée. Le bruit s'est répandu qu'une jeune fille de quinze ans, Angèle Sivet, originaire de la Potherie, et actuellement domestique au Moulin-Colin, chez M. Royer, maire du Tremblay, avait des visions mystérieuses ; que, chaque soir, vers 6 h. 1/2, elle se rendait au pied d'un acacia, et que là elle conversait avec une dame blanche, ceinture bleue, cheveux flottants sur le dos, les bras étendus, laquelle dame lui avait donné rendez-vous à cet endroit jusqu'au 1^{er} février, pour lui dicter ses volontés.

A 500 mètres du Tremblay, sur la route de Combrée, se trouve, à droite, le chemin qui conduit au Moulin-Colin. A quelques mètres de ce chemin, dans un champ, on remarque un acacia au pied duquel la jeune fille vient chaque soir, escortée de plus de 150 personnes.

Son chapelet à la main, elle se met à genoux. Tout à coup, elle étend les bras et dit : *Vous voilà, ma bonne mère, je vous salue*, etc., etc. Elle parle ainsi pendant dix minutes s'arrête, écoute, — puis, continuant son monologue, elle déclare qu'elle est prête à obéir et à faire ce que la vision lui commandera. Ses réflexions sont entremêlées d'invocations auxquelles la foule répond, et la scène se termine par le chant de l'*Ave maris Stella*.

(La Mayenne.)

SAINT MALACHIE ET LA « PROPHÉTIE DES PAPES »

On nous demandait récemment ce qu'il faut penser de la « *Prophétie dite de saint Malachie* » qui « passe aujourd'hui pour dénuée de toute authenticité » ; jus qu'à quelle époque on peut la faire remonter, et si l'édition de 1656 que nous avons citée dans l'*Echo du Merveilleux* du 1^{er} juin dernier, sous le titre *Ignis ardens et les dernières devises malachiques*, donne ses autorités par rapport aux manuscrits qu'elle reproduit ou aux éditions qui l'ont précédée ?

Si notre aimable directeur daigne nous le permettre, comme nous l'espérons bien, notre réponse à cet égard fera l'objet de trois articles qui pourront intéresser plusieurs de nos lecteurs en même temps que notre honorable correspondant.

Pour aujourd'hui, faisons connaître le résultat de nos recherches, puisées aux sources les plus sûres. relativement à la fameuse prophétie dont il s'agit.

1^o Extrait du Dictionnaire de Feller.

Dans la *Biographie universelle ou Dictionnaire historique*, par F.-X. de Feller, on lit entre autres, à l'article MALACHIE (Saint), les lignes que voici :

... On lui attribue des Prophéties sur tous les Papes depuis Célestin II (élu pape le 26 septembre 1143 et mort le 9 mars de l'année suivante) jusqu'à la fin du

monde; mais cet ouvrage a été fabriqué, dit-on, dans le conclave de 1590, par les partisans du cardinal Simoncelli (?) qui eurent soin de bien caractériser celui qu'ils voulaient élever au souverain pontificat. saint Bernard, qui a écrit la *Vie de Saint Malachie* et qui a rapporté ses moindres prédictions (?), ne fait aucune mention de celles-ci. Aucun auteur n'en a parlé avant le commencement du XVII^e siècle. Ce silence de 400 ans est une forte preuve de supposition.

Il faut avouer pourtant, selon nous, que cette preuve est loin d'être valable. Car de ce que saint Bernard n'aurait fait aucune allusion aux *devises malachiques*, quel argument péremptoire peut-on sérieusement en tirer contre leur origine et leur authenticité? — Saint Jean, à la fin de son Evangile, nous dit formellement qu'il faudrait des volumes innombrables pour raconter les merveilles opérées par Notre-Seigneur Jésus-Christ: pourquoi saint Malachie aurait-il été, sous ce rapport, plus favorisé que le divin Maître, de la part de son biographe?

En ce qui concerne le cardinal Simoncelli (?), M. de Feller aurait bien dû nous fournir quelques renseignements; car des deux Papes qui furent élus successivement dans la même année 1590, le premier — Urbain VII — qui ne vécut que douze jours comme Souverain Pontife, n'était autre que le cardinal Jean-Baptiste Castagna, et le second — Grégoire XIV — était, avant son élection, le cardinal Nicolas Sfondrate, évêque de Crémone. Dès lors, on est en droit de se demander qu'est-ce que le cardinal Simoncelli et ses partisans viennent faire ici par rapport aux fameuses devises?

Notons encore que les deux premiers successeurs de Grégoire XIV, élu le 5 décembre 1590, mort le 15 octobre 1591, furent le cardinal Jean-Antoine Fachinetti, qui prit le nom d'Innocent IX le 30 octobre 1591 et mourut le dernier jour de cette même année; puis le cardinal Hippolyte Aldobrandini qui gouverna l'Eglise sous le nom de Clément VIII depuis le 29 janvier 1592 jusqu'au 3 mars 1603. — Nous ferons connaître ultérieurement la devise assez justifiée concernant ce dernier, ainsi que les plus marquantes visant quelques-uns de ses successeurs des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles.

Mais revenons à M. de Feller. Il était mieux inspiré quand il écrivait un peu plus loin, toujours au sujet de saint Malachie :

Ceux qui se sont mêlés d'expliquer les symboles prophétiques trouvent toujours quelque allusion, forcée ou vraisemblable, dans le pays des Papes, leurs noms, leurs armes, leur naissance, leur talent, le titre de leur cardinalat, les dignités qu'ils ont possédées, etc., etc.... Il faut convenir néanmoins qu'il y a quelques-unes de ces dénominations qui s'accordent

avec des circonstances rares et remarquables, comme celle de *Peregrinus apostolicus*, qui, dans cette longue liste de succession, désigne Pie VI et qui parut bien vérifié par le voyage de ce Pape en Allemagne, entrepris pour les intérêts de l'Eglise et du Siège apostolique.

2^e Extrait de l'Histoire populaire des Papes

par J. Chantrel.

Cet écrivain termine sa notice sur le pontificat de Célestin II par les réflexions suivantes qui nous paraissent des plus sages :

C'est au pontificat de Célestin II que commence la prophétie de saint Malachie sur la succession des Papes.... Dans cette prophétie, une espèce de devise désigne tous les Papes.... qui doivent se succéder depuis Célestin II jusqu'au dernier, qui portera le nom de Pierre II. Comme elle ne fut publiée qu'en 1593, on a élevé des doutes sérieux sur son authenticité; mais quel que soit le jugement qu'on en porte, on ne peut manquer d'être étonné des devises attribuées à plusieurs des Papes qui se sont succédé depuis 1593, devises qui désignent avec une grande vérité et une grande énergie le caractère de leur pontificat.

3^e Extrait de l'Histoire générale de l'Eglise, par l'abbé Darras.

A la suite du pontificat de Célestin II, l'abbé Darras écrit à son tour :

C'est à ce Pape que commencent les fameuses prophéties sur les Souverains Pontifes, attribuées à saint Malachie... Elles ne furent publiées pour la première fois que 450 ans après (*la mort du Saint*), en 1593, par le moine bénédictin Arnold Wion. Cette circonstance a fait supposer qu'elles auraient été fabriquées dans un intérêt de parti au conclave de 1590, où l'on élut Grégoire XIV, car les prophéties antérieures à ce Pape, sont très claires et très précises. Aucun écrivain contemporain de saint Malachie n'en fait mention... Le monde savant s'est partagé sur l'origine et la valeur de ces *devises-oracles*, qui sont au nombre de 112, et ont la prétention d'aller jusqu'au règne du dernier Pape, qui gouvernera l'Eglise lors de la fin du monde. « Aujourd'hui, dit M. Artaud de Montor (*Histoire des Souverains Pontifes Romains*), aucun homme raisonnable, catholique ou de la religion prétendue réformée, n'y croit plus ou n'ose dire qu'il persiste dans une telle erreur. » — « Qu'on ne tienne aucun compte, si l'on veut, des prophéties antérieures à 1590, dit M. Henrion (*Histoire de la Papauté*, tome II), on n'en admirera pas moins comment un faussaire de cette époque a pu deviner si juste, par exemple, ce qui arriverait au XVIII^e siècle à Pie VI. »

Et à Pie VII, donc? et à bien d'autres? comme nous le verrons prochainement, s'il plaît à Dieu.

En attendant, faisons remarquer que l'avis de M. Henrion est aussi le nôtre, comme il sera égale-

ment celui de tout homme sensé, pourvu qu'il se dégage du parti pris, le plus aveugle et le plus ridicule de tous les partis.

(A suivre).

LÉO FRANC.

L'ESPRIT TAMBOURINEUR

A quelques kilomètres de Guiscard (Oise) se trouve, dans le département de l'Aisne, un charmant petit village, coquettement assis au pied d'une longue colline boisée. C'est Guivry. C'est là que se passent, depuis plus d'un mois, des faits tout à fait extraordinaires dont le dernier numéro de l'*Écho* a déjà parlé. J'ai voulu, par moi-même, me rendre compte des exploits de l'*Esprit tambourineur* comme on l'appelle dans le pays.

J'arrive à Guivry après avoir allègrement franchi les cinq kilomètres qui m'en séparent de Guiscard, la station « terminus » du *Tortillard* — le chemin de fer d'intérêt local de Lassigny à Guiscard. En chemin je rencontre une brave femme de Béthancourt. J'engage la conversation — c'est si facile avec les femmes, — et je lui parle des événements. Les Béthancourtois sont durs pour l'*Esprit tambourineur* ! Ils avaient cru découvrir le stratagème, le *physique du tour* comme ils disent, et, à cet effet, un article moqueur était paru dans la *Défense nationale de Chauny*. Malheureusement, un « Guivrien » (*M. Véritas s.v.p.*) leur a fort bien répondu et depuis ce temps les Béthancourtois sont devenus plus... courtois à l'égard de l'*Esprit* : même un bon nombre sont venus le consulter.

Et ma compagne de route me parle de réponses stupéfiantes, plus ou moins vraies — plutôt plus que moins. A son sourire sceptique je vois qu'elle n'a pas beaucoup de confiance.

— Mais la petite fille qui sert de médium (j'explique le mot médium) quel effet dit-elle ressentir ?

— Oh ! monsieur, elle dit que *ça la dégatoule* (ça la chatouille).

Je souris moi aussi, et comme nous sommes arrivés à Guivry, je laisse M^{me} Ar... continuer son chemin et j'entre chez un débitant pour prendre des informations.

Un gamin est là, qui, pour quelques sous, s'offre à me conduire à la maison hantée. Cette habitation se trouve un peu en dehors du gros du village, à la Pommeraye. Une gentille petite maisonnette blanche couverte d'ardoises. Dans le bas, trois pièces. La première sert naturellement comme dans toutes nos campagnes, de cuisine, de salle à manger, et même de chambre pour les parents. Un lit, quelques chaises, un poêle qui ronronne gaiement, une table et une horloge d'Allemagne à poids — vieux style. Deux portes en face ; l'une donne sur une espèce de buanderie, l'autre est celle de la chambre des enfants. J'inspecte les lieux par l'unique fenêtre qui donne sur la rue, car je trouve porte-close. Le gamin qui me sert de *cicerone* voit mon ennui et va appeler le grand-père qui habite une chaumine assez pauvre près de la maison de sa

filles. En me voyant il me dit à brûle-pourpoint.

— Vous venez sans doute voir *travailler* la petite ?

— Oui, mon brave homme !

— Elle vient de partir cueillir un peu d'herbe, mais je vais l'appeler : elle n'est pas loin. Son père est charretier au pays voisin. Quant à ma fille elle travaille dans le village.

Pendant que le bon vieux va chercher Maria et qu'une autre personne complaisante va prévenir la mère de mon arrivée, je me promène philosophiquement de long en large devant cette tranquille habitation où se passent, disent les gens du pays, « tant de choses drôles ».

Mais voici la mère et la fille qui arrivent successivement. M^{me} Sézille est une brave paysanne de trente-cinq ans environ et ne me paraît point du tout faire partie de ce qu'on appelle le genre *fumiste*. L'enfant est une petite brunette de treize ans et demi au teint frais et rosé, aux yeux noirs et pétillants, à la mine enjouée. Elle se doute que le *Monsieur* vient pour elle, et elle en semble toute fière.

J'entre, je m'assois auprès du poêle, et j'engage la conversation.

— Depuis quand donc, ma chère dame, ces faits étonnants se passent-ils chez vous ?

— Ah ! monsieur, c'est bien *drôle* ! C'était un peu avant Noël et nous l'avons caché quelque temps. Un soir Maria venait de se coucher avec son petit frère qui n'a pas sept ans. Tout à coup nous entendons comme des grignotements de souris dans le lit. Le lendemain et les jours suivants, mêmes bruits. Nous démontons le lit, nous inspectons le sommier, rien. Je prends, moi, une longue aiguille à tricoter et je perce le matelas de part en part. Rien ne crie, rien ne bouge.

— Et vous n'aviez point peur ?

— Si. C'est alors que nous en parlâmes aux voisins. On vint en foule. Si l'on remontait l'horloge que vous voyez, si l'on sciait du bois, aussitôt, mêmes bruits, mêmes grincements. Et puis, c'était comme qui dirait des roulements de tambour battant la marche de « la procession de la saint Jean. » Alors ça nous mit sur la voie et nous crûmes à un revenant. Car ce lit, c'est tout une histoire. Il y a huit ans, un habitant d'Ugny-le-Gay nommé Bonnard, tambour à la Compagnie d'Arc, tua sa femme d'un coup de fusil, et, pour n'avoir pas maille à partir avec la justice, se donna la mort en avalant un flacon d'esprit de sel. Ses meubles furent vendus, et nous achetâmes ce lit avec le sommier pour trente-cinq francs. Jusqu'alors rien d'anormal ne s'était manifesté.

— Et vous voilà maintenant bien tourmentés à la maison, ma chère dame.

— Oh ! monsieur, ne m'en parlez pas ! L'idée nous vint que c'était Bonnard, le tambour, qui « revenait » Au moyen de coups frappés — avec conditions et conventions — par exemple deux pour *oui* et trois pour *non* nous avons appris bien des choses. Mais il faut toujours avoir soin de nommer *Bonnard*.

— En ce moment, si je le questionnais, me répondrait-il ?

— Je ne crois pas. Il ne « travaille » que le matin et le soir.

— Essayons quand même.

Sur mon invitation la petite Maria Sézille se couche. Nous attendons. Je vais moi-même au lit et je frappe avec ma canne.

— Eh! bien, Bonnard, tu ne viens pas, dis-je?

Pas de réponse. L'enfant descend bientôt sans résultat. Et de fait Bonnard est assez capricieux. Il s'absente quelquefois plusieurs jours de suite.

J'exprime tous mes regrets à M^{me} Sézille, en lui disant que je suis obligé de partir, ce soir, mercredi, 31 janvier.

— Comment, vous ne restez pas? fait-elle ennuyée.

— Il faut que je rentre chez moi absolument. Mais vous m'écrirez et, si je le puis, je viendrai.

— Vous vous dérangerez encore de si loin!

Sur mon affirmation, M^{me} Sézille me paraît plutôt contente et je dis à Maria :

— Et toi, mon enfant, as-tu peur!

— Oh! ben, monsieur, ça va coère! (Ça va encore) me dit-elle en souriant de ses petits yeux malins.

— Ressens-tu quelque chose?

— Oui, quelquefois, dans les reins, la tête et sur les mains.

— Et ton petit frère?

— Lui, rien, monsieur.

Et la mère me donne alors mille détails que je ne puis transcrire sous peine d'impatienter le lecteur. Ainsi, par exemple, une petite cousine se couche un soir avec Maria. Aussitôt les bruits commencent. « Voilà que tu fais encore la *malaisante*, dit la cousine. — Eh bien donne-moi les mains, mets tes pieds sur les miens et tu verras. »

La cousine s'exécute et l'*Esprit tambourineur* frappe toujours.

Il est rare que Bonnard se trompe, surtout pour compter les pièces de monnaie, les heures, les minutes, le nombre des enfants nés ou... même à naître (ce dernier cas a besoin de contrôle).

Mardi dernier, 30 janvier, les gendarmes de Chauny, de passage dans le pays, demandent à l'esprit à quelle heure ils sont partis en tournée. Sept coups, correspondant à sept heures, sont frappés. Un monsieur, le cabaretier à l'auberge duquel j'ai surtout pris mes renseignements, met, en partant de chez lui, quelques clous dans sa poche. Huit coups répondent aussitôt à la consultation.

Mais je m'arrête, je n'accumule point les faits.

Et même je ne tire point de conclusion. Attendons les événements.

Je constate simplement que ces faits sont analogues à tous ceux qui se passent dans les maisons hantées. Je ne crois pas qu'on puisse croire à une mystification. Il paraît qu'on s'est entouré de toutes les précautions possibles et nécessaires en pareil cas. Ces bonnes gens ne m'ont pas l'air capables de supercherie.

J'ai recueilli dans le pays bien des témoignages. On est unanime dans les affirmations : c'est bien Bonnard, et il n'y a qu'un esprit qui peut savoir ce que l'on a dans son porte-monnaie, sans l'avoir vu. Et tout le monde de dire : « C'est drôle! »

Oui, c'est drôle, bien drôle, très drôle! Ce sera le mot de la fin.

Et autant qu'il me sera possible je tiendrai le lecteur au courant de cette étrange « affaire » qui amène des flots de monde à Guivry. Tous, de Guiscard, de

Chauny, de Ham, des environs (de Paris même il en est venu), croyants, crédules, ou incrédules, veulent voir travailler la petite Maria Sézille et entendre les réponses de l'*Esprit tambourineur*.

H. D.

VISION DE CHARLES XI

Nous avons déjà parlé, notamment dans le numéro du 1^{er} janvier 1898 (n° 24) de cette vision historique. La relation qu'on va lire rapporte dans leurs grandes lignes les faits connus de nos lecteurs. Nous croyons cependant intéressant de la reproduire à cause des détails, oubliés sinon inédits, qu'elle contient.

Charles XI, père de Charles XII, était l'un des monarques les plus despotiques mais l'un des plus sages qu'ait eus la Suède. Il restreignit les privilèges monstrueux de la noblesse, abolit la puissance du Sénat et fit des lois de sa propre autorité; en un mot il changea la constitution du pays qui était oligarchique avant lui et força les Etats à lui confier l'autorité absolue.

C'était d'ailleurs un homme éclairé, brave, d'un caractère inflexible, froid, positif, entièrement dépourvu d'imagination.

Il venait de perdre sa femme, Ulrich Eléonore. Quoique sa dureté pour cette duchesse eût, dit-on, hâté sa fin, il l'estimait, et parut plus touché de sa mort qu'on ne l'aurait attendu d'un cœur aussi sec que le sien. Depuis cet événement, il devint encore plus sombre et plus taciturne qu'auparavant, et se livra au travail avec une application qui prouvait un besoin impérieux d'écarter des idées pénibles.

A la fin d'une soirée d'automne il était assis en robe de chambre et en pantoufles devant un grand feu allumé dans son cabinet, au palais de Stockholm. Il avait auprès de lui son chambellan, le comte Prahé qu'il honorait de ses bonnes grâces et le médecin Baumartien qui, soit dit en passant, tranchait de l'esprit fort et voulait que l'on doutât de tout excepté de la médecine.

Ce soir-là il l'avait fait venir pour le consulter sur je ne sais quelle indisposition.

La soirée se prolongeait et le roi, contre sa coutume, ne leur faisait pas sentir qu'il était temps de se retirer. La tête baissée et les yeux fixés sur les tisons, il gardait un profond silence, ennuyé de sa compagnie, mais craignant, sans savoir pourquoi, de rester seul. Le comte Prahé s'apercevait bien que sa présence n'était pas fort agréable et déjà, plusieurs fois, il avait exprimé la crainte que Sa Majesté n'eut besoin de repos. Un geste du roi l'avait retenu à sa place. A son tour, le médecin parla du tort que l'éveil fait à la santé; mais Charles lui répondit entre les dents : « Restez, je n'ai pas envie de dormir ».

Alors on essaya différents sujets de conversation qui s'épuisaient tous à la seconde ou troisième phrase. Il paraissait évident que Sa Majesté était dans une de

ses humeurs noires et en pareille circonstance, la position d'un courtisan est bien délicate.

Le comte Prahé soupçonnant que la tristesse du roi provenait de ses regrets sur la perte de son épouse, regarda quelque temps le portrait de la reine suspendu dans le cabinet, puis il s'écria avec un grand soupir : « Que ce portrait est ressemblant, voilà bien cette expression à la fois si majestueuse et si douce ». — « Prahé, répondit brusquement le roi qui croyait entendre un reproche toutes les fois qu'on prononçait devant lui le nom de la reine, Ce portrait est trop flatteur ! la reine était laide ». Puis, fâché intérieurement de sa dureté il se leva et fit un tour dans la chambre pour cacher l'émotion dont il rougissait, il s'arrêta devant la fenêtre qui donnait sur la cour. La nuit était sombre et la lune ne paraissait pas.

Le palais où réside aujourd'hui les rois de Suède n'était pas encore achevé, et Charles XI qui l'avait commencé habitait alors l'ancien palais situé à la pointe Ritterkolm qui regarde le lac Møler ; c'est un grand bâtiment en forme de fer à cheval. Le cabinet du roi était à l'une des extrémités et à peu près en face se trouvait la grande salle où se rassemblaient les Etats quand il devait entendre quelque communication de la couronne.

Les fenêtres de cette salle semblaient en ce moment éclairées d'une vive lumière cela parut étrange au roi, il supposa d'abord que cette lueur était produite par le flambeau de quelque valet, mais qu'allait-on faire dans une salle qui depuis longtemps n'avait pas été ouverte ? D'ailleurs la lumière était trop éclatante pour venir d'un seul flambeau. On aurait pu l'attribuer à un incendie, mais on ne voyait point de fumée, les vitres n'étaient pas brisées, nul bruit ne se faisait entendre ; tout annonçait plutôt une illumination d'apparat. Charles regardait ces fenêtres quelque temps sans parler. Cependant le comte Prahé étendant la main vers le cordon d'une sonnette se disposait à sonner un page pour l'envoyer reconnaître la cause de cette singulière clarté, mais le roi l'arrêta : — « Je veux aller moi-même dans cette salle dit-il. » En achevant ces mots on le vit pâlir et sa physionomie exprimait une espèce de terreur religieuse. Pourtant il sortit d'un pas ferme ; le chambellan et le médecin le suivirent, tenant chacun une bougie allumée.

Le concierge, qui avait la charge de la clef, était déjà couché. Baumartien alla le réveiller et lui ordonna, de la part du roi, d'ouvrir sur-le-champ la porte de la salle des Etats. La surprise de cet homme fut grande à cet ordre inattendu, il se hâta et rejoignit le roi avec son trousseau de clefs.

D'abord il ouvrit la porte d'une galerie qui servait d'antichambre ou de dégagement à la salle des Etats. Le roi entra, mais quel fut son étonnement en voyant les murs entièrement tendus de noir : « Qui a donné l'ordre de faire tendre ainsi cette salle ? demanda-t-il d'un ton colère. — Sire, personne que je sache, répondit le concierge tout troublé, et la dernière fois que j'ai fait balayer la galerie, elle était lambrissée de chêne comme elle l'a toujours été... Certainement ces tentures-là ne viennent pas du garde-meuble de Votre Majesté » Et le roi, marchant d'un pas rapide, était déjà parvenu à plus des deux tiers de la galerie. Le comte et le concierge la suivaient de près, le médecin Baumartien était un peu en arrière, partagé entre la

crainte de rester seul, et celle de s'exposer aux suites d'une aventure qui s'annonçait d'une façon assez étrange.

— N'allez pas plus loin, sire, s'écria le concierge, sur mon âme, il y a de la sorcellerie à cette heure... et depuis la mort de la reine, votre gracieuse épouse... on dit qu'elle se promène dans cette galerie... que Dieu nous protège.

N'entendez-vous pas ce bruit étrange, qui part de la salle des Etats ? Qui sait à quel danger Votre Majesté s'impose ?

— Sire, disait Baumartien dont une bouffée de vent venait d'éteindre la bougie, permettez-moi du moins que j'aille chercher une vingtaine de vos trahaus.

— Entrons, dit le roi d'une voix ferme en s'arrêtant devant la porte de la grande salle, et toi, concierge, ouvre vite cette porte.

Il la poussa du pied et le bruit répété par l'écho des voûtes retentit dans la galerie comme un coup de canon.

Le concierge tremblait tellement que sa clef battait la serrure sans qu'il pût parvenir à la faire entrer.

— Un vieux soldat qui tremble, dit Charles en haussant les épaules.

Allons, comte, ouvrez-nous cette porte ?

— Sire, répondit le comte en reculant d'un pas, que Votre Majesté me commande de marcher à la bouche d'un canon danois ou allemand, j'obéirai sans hésiter ; mais c'est l'enfer que vous voulez que je défie.

Le roi arracha la clef des mains du concierge.

— Je vois bien, dit-il d'un ton de mépris, que ceci nous regarde seul. Et avant que sa suite eût pu l'empêcher, il avait ouvert l'épaisse porte de chêne et était entré dans la grande salle en prononçant ces mots : « Avec l'aide de Dieu. » Ses trois acolytes pressés par la curiosité plus forte que la peur, et peut-être la honte d'abandonner leur roi, entrèrent seul avec lui.

La grande salle était éclairée par une infinité de flambeaux. Une tenture noire avait remplacé l'ancienne tapisserie à personnages le long des murailles, et paraissaient disposés en ordre, comme à l'ordinaire, des drapeaux allemands, danois, moscovites, trophées des soldats de Gustave-Adolphe. On distinguait, au milieu, des bannières suédoises couvertes de crêpe funèbre.

Une assemblée immense couvrait les bancs, les quatre ordres de l'Etat siégeaient chacun à son rang, tous étaient habillés de noir, et cette multitude de faces humaines, qui paraissait immense sur un fond sombre, éblouissait tellement les yeux que des quatre témoins de cette scène extraordinaire, aucun ne put trouver dans cette foule une figure connue.

Sur le trône élevé d'où le roi avait coutume d'harcanger l'assemblée, ils virent un cadavre sanglant ; à sa droite un enfant debout et la couronne en tête tenait un sceptre à la main ; à sa gauche un homme d'âge, ou plutôt un autre fantôme s'appuyait sur le trône : il était revêtu du manteau de cérémonie que portaient les anciens administrateurs de la Suède, avant que Woïsa en eût fait un royaume.

En face du trône, plusieurs personnages d'un maintien grave et austère revêtus de longues robes noires, et qui paraissaient être des juges étaient assis devant une table couverte de grands in-folios et de parchamins ; entre le trône et la salle, il y avait un billot

couvert d'un crêpe noir, et une hache reposait auprès.

Personne, dans cette assemblée surhumaine, n'eut l'air de s'apercevoir de la présence de Charles, et des trois personnes qui l'accompagnaient.

A leur entrée ils n'entendirent d'abord qu'un murmure confus au milieu duquel l'oreille ne pouvait saisir de mots articulés, puis le plus âgé des juges en robe noire, celui qui paraissait remplir la fonction de président se leva et frappa trois fois de la main sur un in-folio ouvert devant lui; aussitôt il se fit un profond silence; quelques jeunes gens de bonne mine habillés richement et les mains liées derrière le dos entrèrent dans la salle par une porte opposée à celle que venait d'ouvrir Charles XI; ils marchaient la tête haute et le regard assuré. Derrière eux un homme robuste revêtu d'un justaucorps d'acier brun tenait le bout des cordes qui leur liaient les mains. Celui qui marchait le premier et qui semblait être le plus important des prisonniers s'arrêta au milieu de la salle devant le billot qu'il regarda avec un dédain superbe. En même temps, le cadavre parut trembler d'un mouvement convulsif, et un sang pur et vermeil coula de sa blessure. Le jeune homme s'agenouilla, tendit la tête, la hache brilla dans l'air et retomba aussitôt avec bruit.

Un ruisseau de sang jaillit jusque sur l'estrade, et se confondit avec celui du cadavre, et la tête, bondissant plusieurs fois sur le pavé rougi, roula jusqu'aux pieds de Charles, qu'elle teignit de sang. Jusqu'à ce moment la surprise l'avait rendu muet; mais, à ce spectacle horrible, sa langue se délia; il fit quelques pas vers l'estrade et, s'adressant à cette figure revêtue du manteau d'administrateur, il prononça hardiment la formule bien connue : « Si tu es Dieu, parle; si tu es de l'autre monde, laisse-nous en paix. »

Le fantôme lui répondit lentement et d'un ton solennel : « Charles roi! ce sang ne coulera pas sous ton règne (ici la voix devint moins distincte); mais cinq règnes après, malheur, malheur au sang de Woisa!

Alors les formes des nombreux personnages de cette étonnante assemblée commencèrent à devenir moins nettes et ne semblaient déjà plus que des ombres colorées, bientôt elles disparurent tout à fait, les flambeaux fantastiques s'éteignirent et ceux de Charles et de sa suite n'éclairèrent plus que les vieilles tapisseries légèrement agitées par le vent. On entendit encore pendant quelques temps un bruit assez mélodieux que l'un des témoins compara au murmure du vent dans les feuilles, et un autre au son que rendent les cordes de harpes en cassant au moment où on accorde l'instrument.

Tous furent d'accord sur la durée de l'apparition qu'ils jugèrent avoir été d'environ dix minutes.

Les draperies noires, la tête coupée, les flots de sang qui teignaient le plancher, tout avait disparu avec les fantômes; seulement la pantoufle de Charles conservait une tache rouge qui lui aurait suffi pour lui rappeler les scènes de cette nuit si elles n'avaient pas été trop bien gravées dans sa mémoire.

Maintenant, si l'on se rappelle la mort de Gustave III, et le jugement d'Ancastron son assassin, on trouvera plus d'un rapport entre cet événement et les circonstances de cette singulière prophétie. Le jeune homme décapité en présence des Etats, aurait désigné Ancas-

tron. Le cadavre couronné serait Gustave III, l'enfant son fils et son successeur Gustave-Adolphe IV. Le vieillard, enfin, serait le duc de Sudermanie, oncle de Gustave IV qui fut régent du royaume, puis, enfin, roi, après la déposition de son neveu.

Un livre de l'Abbé Gombault

L'IMAGINATION ET LES ÉTATS PRÉTERNATURELS

Nous avons annoncé la publication d'un nouvel ouvrage de M. l'abbé Gombault, *L'Imagination et les états préternaturels*. Nos lecteurs nous sauront gré, croyons-nous, de leur en présenter quelques extraits.

Voici un passage du chapitre intitulé « L'action imaginative à distance et les phénomènes préternaturels ». Nous faisons toutes nos réserves sur les opinions professées par M. l'abbé Gombault, qui, à certains points de vue, nous paraît un peu exclusif.

II. — Le véritable agent des transmissions télégraphiques selon les vrais occultistes, — ceux que ne tourmente guère la solution philosophique, et la concordance avec les sciences déjà acquises, c'est-à-dire ayant droit de cité dans le domaine du certain, — c'est le corps psychique qui s'extériorise, soit qu'il apparaisse, soit qu'il agisse invisiblement. Et, de fait, la plupart des phénomènes télépathiques, suggestions ou apparitions seraient dus, d'après l'école, à l'action du *double* fluidique. — Ici, du moins, il y a un agent qui suggère l'idée par des signes ou par la parole interne, ou qui impressionne normalement les sens par une forme sensible.

Mais y a-t-il un fluide? — On ne l'a pas démontré. — Ce fluide pourrait-il remplir le rôle qu'on lui assigne, dans la théorie occulte, et nous servir de double? — C'est à la philosophie de répondre, car elle est ici compétente.

C'est l'état de transe qui, chez le médium, ou chez le sensitif des cas télépathiques, développe l'émission fluidique.

Ce fluide serait si bien le double du sujet, nous est-il raconté, qu'il en reproduit la forme et aussi les sentiments; à moins qu'un désincarné ne s'en empare pour le modeler d'après son tempérament et sa forme d'autrefois. Autrement, comment expliquer que le « double fluidique » d'un gros monsieur présente des mains d'enfant, et en produise les puérilités joyeuses, ou encore qu'une femme médium vous enserme le poignet avec une rude main d'homme? — Crookes dans sa 9^e classe des phénomènes spiritiques, a décrit les apparitions de mains : — « Une charmante main d'enfant s'éleva d'une table et me « donna une fleur; cette main apparut et disparut trois « fois, me permettant de me convaincre qu'elle était aussi « réelle que la mienne. Cela eut lieu avec de la lumière, « dans ma propre chambre, alors que je tenais les pieds « et les mains du médium. Une autre fois, une petite main « et un petit bras, qui semblaient appartenir à un enfant, « apparurent, se jouant sur une dame; ils vinrent ensuite « frapper mon bras, puis tirer mon habit à plusieurs re- « prises. »

Ces doubles, être *collectif* composé du corps psychique du médium, d'une part, et de celui du désincarné, de l'autre, exercent, dans l'intimité des groupes, leurs talents de société : ils jouent de l'accordéon, du piano, et font des tours de prestidigitation. — Lisez plutôt : — « Après avoir obtenu diverses manifestations, continue

« M. Crookes, la conversation tomba sur un point qui nous semblait inexplicable : la présomption que la matière peut traverser un corps solide. Là-dessus, le message suivant nous fut donné : « Il est impossible à la matière de passer au travers de la matière, mais nous montrerons ce que nous savons faire. Nous attendîmes en silence, et bientôt une apparition lumineuse se montra, planant au-dessus du bouquet qui était au milieu de la table ; à la vue de tout le monde un brin d'herbe de Chine, long de vingt pouces, et qui faisait l'ornement du bouquet, s'éleva doucement d'entre les fleurs et descendit sur la table. L'herbe ne s'arrêta pas à la table mais passa au travers. Après la disparition de l'herbe, ma femme qui était assise auprès de M. Home vit une main qui, sortant entre eux de dessous la table, tenait le brin d'herbe dont elle frappa sur son épaule. Deux personnes seulement virent cette main, mais toutes les autres aperçurent le mouvement de l'herbe ».

Le double fluidique de la télépathie veut être plus sérieux, il agit en tout et toujours comme la personne représentée et ne s'extériorise que dans les grandes circonstances d'émotion ou de danger, rarement pour des menus motifs. — Si ce fluide exerce des taquineries sur quelqu'un, c'est pour troubler des coupables et provoquer de salutaires remords !

Y a-t-il identité entre ces phénomènes de l'animisme occulte et du spiritisme ? — Il est bien probable que nous n'avons pas plusieurs doubles à notre disposition !

Dans un article remarqué, M. le Dr Crocq, agrégé de la Faculté de Médecine de Bruxelles et chef du service des maladies nerveuses, à l'hôpital de Molenbeek-Saint-Jean, se pose la question :

« La plupart des auteurs sérieux qui se sont occupés du merveilleux scientifique ont affirmé avec véhémence qu'il n'y a aucun rapport entre l'occultisme et le spiritisme ; ils considèrent le spiritisme comme absolument extra-scientifique, et facilement explicable ; ils envisagent au contraire très sérieusement les phénomènes occultes. Trouvant ces derniers inexplicables d'après les données actuelles de la science officielle, ils n'hésitent pas à bouleverser cette science dont l'édification a exigé plusieurs siècles !

« L'occultisme est-il donc si foncièrement distinct du spiritisme ? Est-il bien vrai que les phénomènes produits par Eusapia Paladino sont absolument distincts de ceux que provoquent les vulgaires spirites ?

« J'avoue que je n'en suis pas convaincu. Certes, l'hypothèse est différente, puisque les spirites croient à l'intervention des esprits alors que les occultistes admettent une transformation de la force neurique ; mais les faits en eux-mêmes sont-ils différents ? Les spirites font tourner et parler des tables, ils font mouvoir des objets inertes en faisant appel aux esprits ; les occultistes, par l'intermédiaire des médiums, ne produisent-ils pas des phénomènes analogues ? Eusapia Paladino ne fit-elle pas tourner et parler une table devant MM. Lombroso, Tarnburini, Virgilio, Bianchi et Vizioli ? Certes, Eusapia, comme Home, Slade et d'autres, produit des phénomènes bien plus complexes et bien plus extraordinaires que les spirites, mais ce n'est peut-être là qu'une différence quantitative et non une différence qualitative.

« Je crois donc qu'on ne peut affirmer — et la suite de cet article le prouvera — qu'il n'y a aucun rapport entre les phénomènes vulgaires du spiritisme et les phénomènes de l'occultisme. Aussi je pense qu'une étude sérieuse des phénomènes occultes ne peut se faire qu'en procédant du simple au complexe, c'est-à-dire qu'il ne faut aborder l'étude des faits compliqués de l'occultisme qu'après avoir bien compris le mécanisme des faits relativement simples du spiritisme (1).

Les expériences de Crookes dont nous avons fait mention, et celles des autres expérimentateurs ont assez démontré l'identité des phénomènes. C'est avec Home comme médium que M. Crookes obtenait ces apparitions de petites mains et de petits bras, qui certes n'étaient pas ceux du médium, même à l'état de double fluidique, comme en conviennent les expérimentateurs ; c'est avec Eusapia qu'on obtient ces frôlements, ces serremments de mains étranges, comme on le constate dans une récente expérience, faite chez C. Flammarion, et d'où M. Gaston Mery est revenu si troublé. Il n'y a aucune différence entre les phénomènes observés par M. Crookes et ceux que relève M. de Rochas. Aussi, la plupart des occultistes sont indifféremment du spiritisme : ils reconnaissent que des entités se mêlent à leurs séances, alors qu'ils ne veulent qu'expérimenter la force neurique. M. de Rochas reconnaît lui-même l'action des esprits dans certains phénomènes de lévitation.

M. le Dr Crocq nous semble dans le vrai en assimilant les phénomènes. Mais il se trompe, en jugeant les phénomènes spiritiques plus simples, moins merveilleux ; c'est plutôt le contraire qu'il faudrait dire. Dans l'animisme pur, on pense n'avoir mis en jeu que la force neurique ou le fluide vital ; dans le spiritisme, c'est le désincarné qui unit sa force au périsprit extériorisé du médium (1), pour renforcer les effets, et y joindre des communications d'outre-tombe ; ce qui est loin de simplifier le phénomène.

En tous les cas, occultistes et spirites, unis ou isolés dans leurs théories, professent tous l'existence d'un « double fluidique », du corps psychique, avec lequel nous devons achever de faire connaissance.

Le Dr Encausse distingue dans l'homme : *le corps, la vie, la volonté*, « trois entités ayant un domaine bien spécial ». — La vie peut, dans certaines conditions, « sortir de l'être humain et agir à distance ». — « Un médium n'est pas autre chose qu'une machine à dégager du périsprit et ce périsprit sert d'intermédiaire à toutes les volontés. » — « Au moment du phénomène, tous les médiums sentent une douleur aiguë au niveau du cœur et aussitôt après ils perdent conscience (2). »

« Cette force vitale, nous est-elle encore enseignée, est charriée par le sang. » Et pour preuve, le Dr Encausse nous fournit cette raison : « Est-il vrai que la vie soit contenue dans le sang ? Une expérience élémentaire le prouve : empêchez le sang d'arriver à un organe, vous savez tous que cet organe mourra (3). » — Cela prouve que le sang est une condition nécessaire de la vie, que la cellule vivante qui ne reçoit pas l'irrigation sanguine mourra, comme la plante qui plongerait ses racines dans un sol desséché, mais rien autre chose ; conclure que la vie est charriée par le sang, c'est confondre une condition avec la cause, une circonstance avec le fait.

Plus philosophique est l'opinion scolastique qui définit le sang : un aliment supérieur, prêt à l'assimilation par l'intus-susception vivante ; c'est pour cela que saint Thomas appelle le sang de la « chair en puissance » : « *Sanguis, qui est potentia caro* », et affirme qu'il n'est pas encore une partie actuelle du corps : « *Qui nondum est actu pars* ». C'est aussi la doctrine d'Aristote, et tout philosophe voudra se ranger à cette opinion si fondée, en dépit de l'autorité de plusieurs qui s'épuisent en subtilités (4) pour démontrer ce qui n'est guère démontrable.

« Il est assez clair, remarque Silvestre Maurus (5), que le flot mobile du sang ne fait pas partie du continu, et

1. Revue encyclopédique, 20 février 1897.

1. Papus, Dupouy, Gibier, Crookes, et tous les occultistes en vue, professent cette doctrine.

2. *Considérations sur les phénomènes du spiritisme*, p. 7.

3. Loc. cit.

4. Cajetan pense que le sang fait partie actuelle du corps. Ses preuves ne sont guère acceptables, ou il faut prendre cette opinion dans le sens très large de préparation *actuelle et immédiate*.

5. *Quaest. philos.*, vol. III, p. 28.

« que le continu seul est sous l'action directe du principe d'unité qui informe le corps (1). »

Le Dr Encausse fait ainsi reposer tout son système sur une donnée qui a bien des chances d'être philosophiquement fautive. — C'est donc, rien que de ce chef, une hypothèse fort douteuse.

Cette « vie » dont fait mention le Directeur de l'*Initiation*, serait emmagasinée par les plexus et mise au service de la volonté qui pourra la projeter selon ses intentions. Ce n'est pas seulement une vie végétative : elle sent, elle agit, elle pense.

C'est une doctrine similaire que professe M. Durand de Gros. Il veut démontrer que « l'énergie nerveuse est gouvernée par les cellules grises du cerveau, ou par les ganglions. » — « Ces cellules sont des monades animiques, « douées de facultés vitales spécifiques dont l'ensemble synthétique constitue l'âme, en grec *psyché*. » — « C'est la substance nerveuse, explique Liébault, qui préside à la formation des impressions dans les sens, à la transformation de ces impressions en sensations, puis en idées. Elle crée toutes ces opérations de l'esprit dont elle est le moteur. C'est ce principe qui constitue la base du poly-psychisme de M. Durand de Gros, suivant lequel les centres réflexes et ganglionnaires sont autant de cerveaux secondaires, des hiérarchies de sous-moi, « doués de sensation, d'intellectualité et de volonté, groupés autour de moi, capital centra (2). »

La philosophie scolastique admet le rôle secondaire des centres nerveux qui possèdent leur activité propre, sous l'influence directive du cerveau, et une perception rudimentaire de l'impression reçue dans les organes ; les actes réflexes dérivent de ces centres nerveux ; c'est l'« *unum actu et multiplex in potentia* » des scolastiques — Mais la sensation complète, mais l'exercice de l'intelligence et de la volonté n'est attribué à ces centres multiples que pour les besoins du *dédoublé* sans avoir souci de l'unité de l'être sentant et pensant. Une simple unité de hiérarchie ne répond pas à l'idée nécessaire de l'unité révélée par l'être pensant, qui ne saurait éparpiller sa connaissance et son vouloir parmi tant de cerveaux. Quelqu'un, M. Jules Bois, parlait récemment des « caves de l'âme » ; c'est sans doute là que logent tous les *sous-moi* ; une âme qui posséderait une unité si douteuse peut bien avoir des caves et des terrains vagues.

Cette psychologie amusante est aussi celle de M. Baraduc : chacune de ces cellules possède une petite âme. Il y a en nous un « capital-vie » qui est le double fluïdique.

Jusque dans le *Journal du Magnétisme*, dont MM. Papus, Dupouy, Durville, Iodko, etc., sont membres d'honneur, on plaisante ce poly-psychisme, véritablement outré, dans un dialogue plein d'humour, où M. Baraduc questionné, vient d'exposer sa doctrine des petites âmes et du capital-vie :

« Me voici bien perplexe, à présent — écrit Georges de Massue — cet homme est vraiment ahurissant, tant de mauvaises plaisanteries en si peu de mots. Si seulement une de mes petites âmes pouvait venir au secours de ma grande !

« On n'en finira donc jamais de martyriser la notion de l'âme. On tend de nos jours, par un spiritualisme en dehors de toute tradition, à distinguer l'âme de l'esprit et à en faire une sorte de corps matériel dans un autre corps matériel.

« Mais si l'âme existe, que peut elle être sinon un principe intellectif et en même temps la puissance formelle du corps ! La force qui gouverne le corps doit être pourvue d'une lumière pour le gouverner, et diviser ces deux facultés pour les attribuer à deux êtres différents, c'est

« multiplier sans nécessité des états de conscience dont nous n'avons pas conscience.

« Supposez que l'âme soit intermédiaire entre le corps et l'esprit, il faudra accorder à sa nature quelque chose de matériel, comme le corps, et quelque chose de la nature attribuée à la substance pensante, comme l'esprit. Et nous voilà nantis d'un être hybride dont la constitution est faite d'éléments contraires (1). » Nous avons été agréablement surpris de trouver ces données dans le *Journal* de M. Durville.

L'erreur de tous ces animistes occultistes, c'est de se persuader que les facultés sensitives n'ont pas leurs racines dans l'âme, principe des facultés supérieures. L'âme est un tout potentiel, et non pas un tout intégral. Comme le remarque fort bien notre philosophe, dans le *Journal du Magnétisme*, elle est un principe multiple dans ses opérations, mais un dans sa cause. C'est aussi une doctrine évidente, qu'une forme supérieure, dans la même sphère de causalité, possède éminemment les qualités de la forme inférieure. L'âme intellectuelle peut être la racine de la sensibilité.

En résumé, c'est une conception aussi arbitraire qu'erronée que de voir dans l'âme la grande conscience d'une infinité de petites consciences. Une chose possède l'être comme elle possède l'unité, car tout être est invisible. Cette conception des *sous-moi* qui divisent l'essence n'est pas tolérable, car l'unité de l'âme, principe supérieur de tout l'être, n'est pas une unité de hiérarchie, une unité d'ordre, une simple unité morale, mais une unité substantielle.

Donc l'énergie nerveuse, à supposer qu'elle voyage, ne saurait emporter avec elle — comme on nous le raconte — une partie de l'« être intellectuel » et de l'« être voulant » dans ses pérégrinations à travers l'espace.

Quant à cette doctrine qui fait jaillir la pensée de la sensation par l'influence informante de l'énergie nerveuse, c'est une des plaisantes hypothèses écloses dans le cerveau de ces étonnants défenseurs du spiritualisme.

On trouvera qu'il est fâcheux pour le bon renom du double fluïdique, ou corps psychique, qu'il faille recourir à de pareilles doctrines philosophiques pour insinuer son existence.

Le double ne se tirera jamais du discrédit que lui causent ces tares originelles.

De plus, la nature ne fait rien d'inutile ; elle ne multiplie pas les rouages du mécanisme vital sans nécessité ou utilité. — Quel serait le rôle du corps psychique dans la constitution du composé humain ?

Le Dr Encausse, dans un rapport à la Société des sciences psychiques (2) est sur ce point fort instructif. Qu'on en juge :

« De tous temps, les antiques initiations égyptiennes, grecques, etc., ont admis dans l'homme l'existence de trois principes correspondant analogiquement aux trois segments : ventre, poitrine et tête de l'être humain.

« Ces trois principes sont :

« 1° Le corps physique (Khou égyptien) ;

« 2° L'esprit immortel (Ba-Baï égyptien) ;

« 3° Et, entre ces deux principes, un troisième chargé de les unir pendant la vie terrestre. Ce principe intermédiaire avait reçu des égyptiens le nom de Double-lumineux,

« Les philosophes n'ont voulu voir dans ce médiateur une hypothèse ingénieuse (?) et ils n'ont pas pris la peine de constater l'unité d'enseignement, à ce sujet, des platoniciens, des néo-platoniciens, des alchimistes, sans parler de saint Paul (3) ni des Indous. »

1. Cf. St. Th., III, p., q., 31, a. 5. ad I. — I p., q. 119, ad I. Quod lib. 5, a. 5. — 2 Sent. Dist. 30, q. 2, a. I, ad 6.

2. Force physique, par Quaestor vitae (pseudonyme d'une haute personnalité de l'occultisme anglais).

1. *Journal du Magnétisme*, n° 15 1^{er} trim. 1897.

2. 1^{er} déc. 1897.

3. On ne s'attendait guère à voir saint Paul en cette affaire. —

Cette nécessité d'un médiateur plastique est une doctrine nécessaire de l'occultisme. — Avant Reichenbach, Maxwel, dans ses *Recherches sur le Magnétisme animal*, avait déjà formulé ces conclusions : « Les rayons corporels ont de l'affinité avec l'esprit vital par lequel s'effectuent les opérations de l'âme. L'esprit vital est le lien qui unit plus intimement l'âme au corps et au moyen duquel se répartissent toutes choses naturelles. C'est le milieu entre les deux. »

Les occultistes doivent penser, tout comme nous, que leur médiateur plastique ne vaut pas mieux que celui des anciens, auquel la philosophie a fait un si méchant accueil.

Car enfin, s'il est spirituel, ce médiateur, il éprouvera pour s'unir à la matière les mêmes difficultés et impossibilités que l'âme, principe spirituel. — S'il est matériel, on voit bien comment il s'unira au corps, mais personne ne sait comment il consommera son union avec l'âme.

Les occultistes auraient-ils inventé le médiateur spirituel autant que matériel ?

Le Dr Encausse, dans le *Rapport* déjà cité, nous tire d'incertitude :

« La substance du médiateur plastique est lumière en partie « volatile », et en partie « fixée ».

« Partie volatile = fluide magnétique.

« Partie fixée = corps fluide ou aromal.

« Le médiateur plastique est formé de lumière astrale ou terrestre, et il en transmet au corps humain la double alimentation. » — Appelez cet intermédiaire corps astral, périsprit, force vitale, force psychique, force neurique, c'est à son influence qu'il faut rapporter les mouvements d'objets à distance, les apparitions et la plupart des matérialisations des séances spirites (1). » Voilà qui nous donne raison contre le sentiment de ceux qui ne voudraient pas identifier les phénomènes ; la cause est la même, quoique renforcée par l'appoint qui lui vient d'outre-tombe.

Comment opère cet intermédiaire, pour réaliser cette action à distance ? — « Cette lumière peut se dilater indéfiniment et communiquer son image à des distances considérables. Elle aime les corps soumis à l'action de l'homme. Elle peut prendre toutes les formes évoquées par la pensée, et dans les coagulations passagères de sa partie rayonnante, apparaître aux yeux et offrir même une sorte de résistance au contact. »

Ces allures de substance volatile ou aromale sont bien un peu grossières. Mais c'est pourtant une force neurique, une force vitale qui se coagule ainsi et produit un choc en tombant. « J'ai vu, dit Crookes, des étincelles de lumière s'élever de la table au plafond et retomber sur la table, en la frappant avec un bruit qu'on pouvait entendre distinctement. » — « En pleine lumière, j'ai vu un nuage lumineux voltiger au-dessus d'un héliotrope placé sur une console, casser une petite branche et la porter à une dame (2). »

Ce médiateur plastique est bien élevé, mais il est vraiment d'une texture dont la volatilité laisse un peu à

désirer. Lucrèce lui-même en conviendrait, lui qui a dit :

Tangere enim et tangi nisi corpus, nulla potest res (1).

Ajoutons que ce médiateur actionne beaucoup trop de bascules, pour un fluide volatil et aromal, tant coagulé qu'on le suppose :

« M. Am-trong pèse avec la balance de M. Blackburn son médium miss Wood. — P = 176 livres. — Il enferme le médium, et son double apparaît. On le pèse ; P. = 34 livres. Dans une autre séance, on trouve encore pour celui-ci : P. = 84 livres.

« A une séance de contrôle, miss Fairland, le médium, est cousue dans un hamac dont les supports étaient pourvus d'enregistreurs marquant les oscillations du poids aux yeux des assistants. Le double du médium apparaît et on constate une diminution graduelle du poids. L'enregistreur indique finalement une perte de 60 livres dans le poids du médium, soit la moitié du poids normal (2). »

Voilà le très subtil médiateur qui unira la grossière matière à l'âme spirituelle !

L'antique médiateur était décidément plus « ingénieux ».

Platon répudie l'union substantielle de l'âme et du corps ; il la veut dynamique, grâce au contact direct de sa vertu sur le corps. Il est clair que, dans cette hypothèse, les actions de l'âme procèdent d'un principe différent du principe des actions corporelles ; il n'y a aucune action commune aux deux principes, aucune action du composé.

C'est l'union accidentelle de l'âme et du corps.

Avec le médiateur plastique des occultistes, cette désunion est deux fois préparée ; une première union accidentelle existerait entre l'âme et le médiateur : une seconde entre le médiateur et le corps ; il y aurait simple soudure du côté volatil, et simple soudure du côté de la partie fixée. Quelle confusion !

C'est tout simplement, ici, la négation de la doctrine catholique sur l'union substantielle de l'âme et du corps ; La doctrine définie proclame que l'âme est la forme du corps ; et il s'agit de l'âme rationnelle. Le Concile de Vienne insiste sur ce point et spécifie que cette âme intellectuelle est vraiment, et par elle-même, — *vere et per se* — la forme du corps, et il porte l'anathème contre ceux qui nient cette vérité philosophique qui intéresse de si près le dogme. Le IV^e Concile de Latran renouvelle l'anathème. — Pie IX, dans sa Lettre à l'archevêque de Cologne, rappelle ces définitions et cette doctrine (1857), et affirme de nouveau que l'âme rationnelle est par elle-même, et immédiatement, la forme du corps. On est hérétique en niant opiniâtement cette vérité. Ceci soit dit aux catholiques — il y en a — qui regardent les doctrines occultes comme le catéchisme scientifique de l'avenir.

Petit cours de Physiognomonie

III

LES YEUX

Parlons maintenant de l'œil. C'est la partie la plus vivante du visage. Par sa mobilité il trahit les impressions du moment. Il est près du cerveau auquel il se rat-

Tout cela sans doute, à cause de ce fameux texte : *Psallam spiritu psallam et mente* (1 Cor., c. XIV, 15). Or saint Paul distingue ici l'âme et sa faculté de connaître, et pas autre chose. Il vient de parler du don des langues. A quoi bon, insinue-t-il, parler une langue que l'on ne comprendrait pas ; ce prodige profitera à celui qui comprend, mais pas aux autres. Souhaitez donc de connaître ce que vous direz, afin de prier en une langue que vous comprendrez. Pour moi, je prierai de cœur et d'intelligence : *Psallam spiritu, psallam et mente*. — Donc, conclut Papus, saint Paul a distingué l'esprit de l'âme. — Disting. : comme faculté réellement distincte des autres, mais découlant de l'essence, oui ; comme substance distincte de l'âme ? en aucune façon.

1. Rapport du 1^{er} déc. à la Société des Sciences psychiques.

2. Crookes, classe VIII^e des phénomènes.

1. *De nat. rerum*, l. I, v. 305.

2. *Sciences occultes*, p. 133.

lache directement et ainsi il reflète les aptitudes, les aspirations, les sentiments de l'individu. L'œil ne peut pas tromper un observateur tant soit peu avisé.

Observez d'abord sa forme, en amande ou arrondie ; sa position à fleur de tête ou enfoncée ; ses dimensions, sa couleur, son éclat. Tenez compte aussi de tout ce qui entoure cet organe important, les paupières, les cils, les sourcils, les plis.

En règle générale, les grands yeux sont passifs, les petits actifs.

Les premiers indiquent un tempérament rêveur, poétique et ceux qui les possèdent ne sont pas heureux dans la lutte. Ils sont le jouet de toutes les fatalités, que d'autres parties du visage vous indiqueront. Mais aussi c'est le signe certain de la loyauté, de la droiture de la résignation, de la soumission.

Ces yeux se rencontrent surtout chez les femmes et sont souvent bleus. Il faut plaindre, mais il faut aimer ces femmes, elles souffrent et elles sont bonnes.

J'ai rencontré récemment sur un lit d'hôpital une jeune fille de dix-sept ans avec ces grands yeux rêveurs et résignés. Je lui ai dit les événements qui l'avaient opprimée et je l'ai mise en garde pour l'avenir.

Les petits yeux appartiennent aux gens d'action et leurs formes vous indiqueront trop souvent le manque de scrupules.

Voici deux figures d'actualité qui sont dans la mémoire de tous et qui nous fourniront un exemple frappant : le commandant Marchand et M. Cécil Rhodes, deux hommes d'action et d'énergie.

Nous allons voir la différence des tempéraments et comment s'affirme le génie propre à chacun, à chaque race pourrais-je dire.

L'œil du commandant Marchand a un éclat extraordinaire, il est vif, ouvert, presque rond, clair. Il indique l'activité, l'esprit dominateur et aussi la bonté, l'énergie, la franchise, la loyauté ; mais sa dimension trop grande y ajoute la fatalité. Ces yeux là disent : Devoir et Loyauté.

Chez M. Cécil Rhodes les yeux sont bridés, un peu fermés, coupés en amandes sous des sourcils peu élevés. Ils indiquent un esprit taciturne qui poursuit son idée avec une ténacité froide et sans pitié. C'est l'indice aussi d'une imagination active et voluptueuse, d'un esprit malicieux et caustique et peut-être envieux. Celui qu'on a appelé le Napoléon du Cap pourra bien servir ses intérêts sans faire changer la face du monde et sa destinée ne peut être toujours égale.

L'œil très ouvert, gros et saillant indique un bon cœur. C'est l'œil du bon vivant mais sensuel et gourmand ; esprit sans portée qui prend le temps comme il vient et vit au jour le jour.

L'œil petit, écrasé par des paupières et des sourcils rapprochés, indique la ruse ; c'est l'œil du paysan madré.

Le nonchalant se devine à l'œil ouvert, le sourcil élevé, la paupière supérieure pesante.

L'impudent a les yeux ronds, les paupières dilatées le regard fixe.

L'œil caché sous des sourcils surplombant ou abrité par des paupières tombantes, c'est résignation. Les médiums, ont presque tous ces yeux-là. On dirait que leurs yeux toujours fixés sur les troublants mystères de l'au-delà se ferment aux choses de ce monde.

FÉLIX.

(A suivre.)

ÇA ET LA

Le Merveilleux dans Cicéron. — M. Anatole France s'intéresse volontiers, on le sait, aux phénomènes merveilleux. Il est vrai que c'est la plupart du temps pour plaisanter ceux qui y croient. N'importe ! Il cite parfois des faits intéressants.

Témoin, ce récit, tiré de Cicéron :

« Deux jeunes hommes, deux amis, se rendent à Mégare et vont loger chacun chez son hôte. A peine l'un d'eux est-il endormi qu'il voit devant lui son compagnon de voyage lui annonçant avec angoisse que l'hôte chez qui il est a formé le projet de l'assassiner.

« — Viens à mon secours, hâte-toi ! dit l'apparition.

« Le dormeur, éveillé par ce qu'il vient de voir et d'entendre, estime qu'il a été abusé par un songe et ne tarde pas à se rendormir. Son ami lui apparaît de nouveau et le conjure de se hâter, parce que les meurtriers vont entrer dans sa chambre. Déjà troublé, surpris de la persistance de ce songe, il se soulève pour aller trouver l'ami qui l'appelle. Mais le raisonnement, la fatigue l'emportent. Il se recouche et se rendort. Durant son sommeil, il voit son ami pour la troisième fois. Celui-ci, pâle, sanglant, défiguré, prononce ces paroles lamentables :

« — Malheur à toi ! Tu n'es pas venu lorsque je t'implorais. C'en est fait. Maintenant, venge-moi. Au lever du soleil tu rencontreras à la porte de la ville une charrette pleine de fumier. Arrête-la et exige qu'on la décharge : tu trouveras mon corps caché au fond. Fais-moi rendre les honneurs de la sépulture et poursuis mes meurtriers.

« Une apparition si tenace, un récit si suivi ne permettent plus d'hésitation. L'ami se lève, court à la porte indiquée, y trouve la charrette, arrête le conducteur qui se trouble. On enlève le fumier et le corps de la victime est découvert. »

Les Mages et le Gotha. — Un astrologue de Londres vient de publier des pronostics sur le destin des divers princes de l'Europe en 1900.

Ainsi pour la Reine Victoria : l'année 1900 sera la plus triste de son règne ; elle est menacée de mort violente ou tout au moins prématurée. Un malheur ou un accident menace aussi le prince de Galles, et semblablement le duc ou la duchesse d'York.

Un malheur encore est près de s'abattre sur le Tsar, mais ce ne sera qu'un chagrin domestique. Sa gloire, l'amour de ses sujets le dédommageront de ses peines privées.

L'empereur d'Autriche souffrira dans sa santé comme dans son repos des troubles et des luttes religieuses qui déchirent son empire. Le Roi de Grèce est menacé d'un

attentat ; il y échappera : et même, il verra son budget en équilibre : voici qui est bien invraisemblable.

Pour le Roi d'Italie : échecs, maladies, insurrections à réprimer.

Seul, l'Empereur Guillaume continuera d'être prospère ; il acquerra de la renommée en protégeant les Arts et les Lettres.

Tels sont les pronostics du savant astrologue anglais. Ils peuvent paraître moroses. On n'y trouve pourtant qu'un écho bien adouci des vaticinations lugubres de nos mages ou voyantes, qui prédisent notamment la mort de la reine Victoria et du Saint-Père pour le printemps et celle de l'empereur d'Autriche pour l'automne de 1900. Laquelle mort serait suivie d'une guerre générale. Pour ne rien dire de la peste et autres menus fléaux.

LES CONVULSIONNAIRES DE SAINT-MÉDARD⁽¹⁾

MIRACLE OPÉRÉ SUR LA DEMOISELLE THIBAUT

(Suite.)

Sa chambre devient comme un sanctuaire, où l'on admire à loisir le détail et les circonstances du prodige. La première vue avait jeté dans une surprise trop vive pour donner le temps de la réflexion, il fallait du repos et du loisir pour considérer la grandeur de ce miracle.

Un tel examen conviendrait aux trois fameux médecins qui la surveillent et qui avaient vu le triste et déplorable état de la malade. La Providence y pourvoit dans le moment : le bruit d'un événement si extraordinaire volant en un instant de toutes parts les trouve rassemblés dans leur école de médecine. Excités, disent-ils eux-mêmes, par la nouveauté d'un événement si peu attendu et qui leur avait paru contre toute espérance, ils y accourent et trouvent une santé parfaite où, deux jours auparavant, ils n'avaient vu que l'extrémité la plus désespérée ; ils aperçoivent notre miraculée assise sur son lit, occupée à satisfaire l'empressement d'une foule de monde qui lui fait sans cesse raconter son miracle. Le premier objet qui les frappe, c'est de voir que son visage, où la pâleur et la tristesse de la mort étaient peintes, avait repris ses couleurs et même un air de gaieté ; c'est de voir que ses membres qui, pendant si longtemps étaient restés immobiles, avaient acquis tout d'un coup un mouvement libre ; elle remuait, disent-ils, le corps et les bras de tous côtés avec liberté ; c'est enfin, d'entendre cette même personne leur parler avec la plus parfaite facilité, elle qui, deux jours auparavant, lorsqu'ils l'interrogèrent sur sa maladie, n'avait pu faire sortir de sa bouche qu'avec une peine extrême quelques

paroles entrecoupées, dont la plupart expiraient avant leur naissance.

Mais ces maîtres de l'art ne s'en tiennent pas là, ils examinent avec l'attention critique de médecins célèbres qui, en fait de miracles, ne veulent se rendre que forcés comme malgré eux par l'évidence. Ils portent d'abord leur examen sur ce bras et cette main paralytiques et si prodigieusement enflés, dont ils avaient trouvé les doigts ankylosés et couverts d'ulcères. Quelle est leur surprise ? Non seulement ce bras, cette main sont désenflés, non seulement ils sont devenus capables de mouvements, mais les ulcères sont disparus ; ces ulcères sont non seulement entièrement guéris, mais la plupart sont tellement effacés qu'ils n'en peuvent plus reconnaître la trace, et si quelques-uns ont laissé une cicatrice, ce n'est qu'afin que l'incrédule ne puisse pas nier qu'il n'y en ait eu. Enfin, à l'égard des doigts ankylosés, ils reconnaissent que ce mal incurable a tout d'un coup cessé d'être et, quoiqu'il y eut encore quelques jointures qui ne pouvaient se plier d'elles-mêmes, néanmoins elles étaient devenues libres et capables de mouvement ; toute la main avait si bien repris son action et sa force que la demoiselle Thibault leur serra la leur avec ces mêmes doigts qui, le matin, étaient encore ankylosés. Saisis d'admiration, ils se regardent d'abord tous trois sans se rien dire et se demandent ensuite l'un à l'autre, ce qu'on pourrait répondre à cela. Cependant, ils continuent leur examen et reconnaissent que le ventre qu'ils avaient trouvé d'une dureté et d'une grosseur énorme a perdu toute son enflure, et est même devenu mollet. La jambe paralytique leur apprend aussitôt elle-même sa parfaite guérison en soutenant la couverture et en se passant par-dessus pour satisfaire à la curiosité de ces médecins, qui non seulement la voient désenflée, mais qui sont forcés de reconnaître par ce mouvement qu'elle a déjà acquis beaucoup de force et de liberté. Ces maîtres de l'art n'en veulent pas voir davantage et rendent un témoignage public, qu'il n'est pas possible d'aller contre l'évidence de ce miracle.

Il ne fallait pas moins qu'une pareille décision pour déterminer la servante de la demoiselle Thibault ; cette fille était conduite depuis longtemps par M. l'abbé de la Vigerie, qui avait eu le malheureux talent de lui persuader tout ce que la prévention a de plus outré contre le saint diacre. Aussi la vue des merveilles qui s'opèrent en sa présence sur sa maîtresse ne peut d'abord la convaincre, elle cherche dans son esprit toutes sortes de vains prétextes pour empêcher que ce qu'elle voit ne lui fasse impression ; elle s'obstine contre l'évidence jusqu'à croire que ce qui se passe à ses yeux n'est qu'un prestige qui va se dissiper, elle

1. Voir les numéros 67, 68, 69, 70, 71, 72 73 et 74.

s'attend que sa maîtresse va retomber à tout moment, dans l'état dont elle ne peut comprendre que Dieu ait voulu la retirer par l'intercession d'un appelant.

Elle sent ensuite un secret dépit de voir toutes ses espérances et ses mauvaises ressources de son incrédulité s'évanouir et elle hésite encore, quand il ne lui reste plus le moindre prétexte de douter. Dieu a pitié d'elle, il voit que si son cœur est séduit, du moins il est sincère, et il va lui fournir une preuve qui emportera pour jamais la conviction.

Le lendemain matin, elle prie sa maîtresse de lui laisser voir en quel état était la large écorchure qu'elle avait eue au pli du bras gauche, et les cinq plaies larges, profondes et infectées qui lui avaient pourri les aines et tout le bas des reins et que cette servante pansait avec tant de dégoût, de répugnance et d'horreur. L'incrédulité de Catherine Cesselui ne peut plus tenir contre ce qu'elle voit. Cette large écorchure et toutes ces profondes plaies ont disparu, des chairs fermes et une belle peau ont rempli et couvert toute leur profondeur, et elle ne reconnaît la place de ces plaies et de cette écorchure, que par la différence de la peau. A cette vue, elle frappe sa poitrine, elle se reproche son incrédulité; mais, néanmoins, attachée encore à M. de la Vigerie, elle ne publie le miracle qu'à regret, jusqu'à ce qu'enfin M. l'archevêque de Sens ayant osé l'attaquer, elle ne tient plus contre ses remords, et elle est celle qui s'empresse avec le plus de zèle à en donner le témoignage le plus authentique.

(A suivre).

A TRAVERS LES REVUES

LA REVUE SPIRITE. — M^{me} B. de Laversay raconte qu'on peut avoir actuellement à Londres des séances avec M. Craddock et avec M^{me} Florence Corner (la célèbre miss Cook d'autrefois).

M^{me} Corner ne donne des séances que depuis dix-huit mois. Jusqu'à cette époque, et depuis une vingtaine d'années, elle menait une vie très retirée auprès de son mari et de ses enfants. En ce moment, son mari est en Amérique et elle vit seule à Londres avec une de ses filles...

Une série de séances a été donnée récemment chez M^{me} Bathe à Londres. Voici le récit de l'une d'elles, qui a eu lieu le 10 octobre 1899 :

La première séance eut lieu le soir vers huit heures. Seize personnes étaient présentes. On nous pria de former une chaîne en demi-cercle devant la fenêtre

qui avait été disposée en cabinet noir par un moyen aussi simple qu'ingénieux.

Le grand salon où nous étions était au rez-de-chaussée d'une maison entourée d'un jardin. La fenêtre était très large et formait une baie qui avançait sur le jardin; des volets en bois plein la fermaient hermétiquement, et de lourds rideaux de peluche rouge étaient ramenés au-dessus d'une large tringle posée à cet effet à travers l'encadrement de la fenêtre. On pouvait passer sous la tringle sans se baisser; les rideaux formaient un toit au-dessus, puis retombaient.

On installa M^{me} Corner dans l'embrasure sur une simple chaise cannée. Des messieurs de l'assistance se chargèrent du soin de l'attacher avant la séance.

Ils prirent donc des cordons neufs qu'ils enroulèrent autour de sa taille pour la fixer au dossier de la chaise; ses poignets également furent attachés ensemble en laissant un écartement de 20 centimètres au maximum.

Afin qu'on ne puisse l'accuser ensuite d'avoir détaché les cordons, les bouts en furent cachetés et scellés sur des cartes de visite.

A la fin de la séance, on retrouva les cordons et les cachets intacts: quelques personnes voulurent s'assurer de la fenêtre, et demandèrent la permission, qui leur fût accordé de passer par le jardin, afin de poser des scellés extérieurement sur les volets, dans le but d'empêcher l'introduction de quoi que ce soit.

Dans l'embrasure, à l'intérieur, le plancher était recouvert d'une toile cirée qui, mieux qu'un tapis, permettait d'entendre très distinctement les bruits. Le salon de M^{me} Bathe avait une dizaine de mètres de long, de sorte que nous y étions très à l'aise.

Avant de commencer, M^{me} Corner invita les dames présentes à venir examiner ses vêtements dans le petit salon. Nous dûmes constater que M^{me} Corner était vêtue d'une robe brillante d'alpaga noir, aux manches longues et étroites. Ses vêtements de dessous étaient en laine, de couleur très foncée. Absolument pas de blanc. Rien n'expliquait donc les apparitions blanches que nous devons voir se produire quelques instants plus tard, et qu'il faut par conséquent attribuer à l'intervention des Esprits.

M^{me} Corner veut bien se soumettre à toutes les épreuves pourvu qu'elles lui soient imposées amicalement, et non dans un esprit de contradiction, car elle est très susceptible, facile à énerver, et si cela lui arrive avant une séance, celle-ci peut s'en ressentir, comme cela s'est produit récemment en Autriche où M^{me} Corner avait été appelée par des savants.

A Berlin, on la traita bien; les séances furent bonnes; tandis qu'en Autriche, elles furent nulles, les précautions prises ayant anéanti le médium.

Chez M^{me} B..., la séance avait lieu dans une demi-obscurité. L'appareil d'éclairage était assez original; il consistait en une lanterne posée sur le piano et dans laquelle à l'aide d'un tuyau de caoutchouc, on avait amené le gaz. La lanterne était munie d'un verre rouge.

Cette combinaison qui avait, d'ailleurs, été approuvée par les Esprits, permettait de régler la lumière et de la rapprocher de notre cercle.

On la baissa donc jusqu'au point nécessaire.

Les personnes du cercle se voyaient distinctement.

M^{me} B... nous pria de causer à haute voix en attendant les phénomènes. Plusieurs conversations s'engagèrent.

Pendant ce temps, paraît-il, les Esprits rassemblaient le fluide des personnes pour s'en servir et aider au phénomène, car le fluide seul du médium ne suffit pas.

Au bout de dix minutes, les phénomènes commencèrent par des voix derrière le rideau. On distingua une voix rauque. Tout de suite, M^{me} B... déclara que c'était l'esprit du capitaine qui se manifestait.

Le dialogue suivant s'engagea :

— Bonjour, capitaine, comment ça va-t-il ?

— Ça va bien ; content de vous voir.

Puis, ayant été interpellé par l'un des assistants, il expliqua qu'il était toujours assis à côté du médium, veillant sur lui pendant les manifestations et que son devoir était d'écarter les mauvais esprits qui pourraient lui nuire.

Il annonça la venue de l'Esprit Marie qui se montrait d'ordinaire ; et un instant après, chacun retenant son haleine, put apercevoir les rideaux s'écarter, et une forme très blanche et très grande apparut debout à l'entrée des rideaux dont elle ne s'éloigna pas. Elle semblait très craintive, et regarda attentivement toutes les personnes assises dans le cercle, en inclinant la tête devant celles qu'elle reconnaissait. Pour regarder de mon côté, elle dut s'abriter les yeux avec la main, car la lumière placée derrière moi, l'empêchait de distinguer les personnes qui m'entouraient. Elle resta environ cinq minutes devant le rideau, puis disparut lentement. Tout à coup, elle parut à côté du rideau opposé, où étaient assis M^{me} B... et son hôte, M. Knovles, un médium, à qui elle donna amicalement la main ainsi qu'à M^{me} B..., car celle-ci avait eu déjà nombre de séances ; les Esprits la connaissent fort bien, et semblaient très confiants avec elle.

Les Esprits paraissent fréquemment dans ce coin, et j'ai bien regretté de ne pas y être placée, car j'aurais vu bien plus distinctement les formes.

Quand l'Esprit se retira on nous pria de continuer à parler à haute voix, puis après un instant d'interruption, on vit une forme blanche apparaître au milieu des rideaux. Cet esprit avait la forme d'une jeune femme gracieuse aux bras nus et bien faits qu'elle étendait en croix (or M^{me} Corner ayant les mains liées, personne ne pouvait supposer que c'était elle qui apparaissait ainsi). La tête de l'apparition était enserrée dans des bandeaux d'étoffe blanche qui en recouvraient la plus grande partie. J'ai pu constater que la coiffure de cet esprit, différait sensiblement de celle de la première apparition. Ce deuxième Esprit fut parfaitement reconnu par M^{me} B... qui le nomma. Il ne me semble pas qu'il ait parlé ; autant qu'il m'en souvienne il s'est contenté d'apparaître silencieusement.

Quand les esprits avaient disparu on entendait les voix derrière le rideau.

La voix du capitaine, quoique très basse, avait des intonations qui se rapprochaient de celle de M^{me} Corner. J'en conclus que cet Esprit s'exprimait par le moyen de l'incarnation du médium, ce dernier étant en transe comme toujours pendant les séances.

Après cet intervalle on vit paraître tout en haut

dans la partie du rideau formant toit, une grande main au bout d'un bras nu.

La tringle était placée à la hauteur d'une personne, et la main apparaissait beaucoup plus haut, ce qui était très étonnant.

Quand on la vit ce ne fut qu'un cri : « Oh ! la grosse main », la voyez-vous ! » puis un instant après cette main passa sur le côté du rideau où était assise M^{me} B. et frappa trois forts coups sur ses genoux, ce qui la fit s'écrier : « Assez, de grâce, vous me faites mal », sur quoi cette manifestation prit fin.

Peu après l'Esprit Marie revint et engagea une conversation dans le même coin avec M^{me} B. Je ne pus, étant trop éloignée, ni voir l'Esprit, ni saisir les termes du dialogue.

Vers la fin de la séance, le capitaine dit qu'il essaierait d'écrire. On mit donc un crayon par terre derrière le rideau. Le capitaine s'écria : « Ça ne va pas ! il y a du métal au bout de ce mauvais crayon ! » Un instant après le bout en métal fut lancé dans la salle. Puis une accalmie, pendant laquelle on entendit divers bruits du côté des esprits. Le capitaine dit : « C'est pas commode cette affaire-là ; je fais ce que je peux, et ça ne marche pas. » Puis on entendit un grand remue-ménage, et la même voix s'écria : « Sortez-la » puis on entendit des gémissements prolongés.

A ce moment je reçus sur les pieds un coussin lancé avec force, qui avait été placé sous les pieds du médium au début de la séance.

Quand elle entendit les gémissements, M^{me} B. se leva inquiète et pria quelqu'un d'augmenter la lumière. Nous vîmes alors, à notre stupéfaction, le grand rideau enroulé en partie autour du médium ; on l'écarta et l'on vit encore un châle gris qu'elle avait sur les épaules et qui, à ce moment, recouvrait complètement sa tête. On retira le châle et l'on vit le médium, toujours sur sa chaise, mais le nez tourné contre le mur et le touchant presque. On visita les liens qui étaient intacts, c'est-à-dire dans le même état qu'au début, et qui certainement n'avaient pas permis au médium de paraître lui-même et de simuler les phénomènes auxquels nous venions d'assister.

Etant donnés que les volets étaient scellés, qu'il était impossible d'entrer dans l'embrasure, que personne dans l'assistance n'a bougé, et que le médium était attaché, la seule explication possible de ce qui s'est passé est l'explication spirite (?) ; c'est-à-dire que les Esprits familiers de M^{me} Corner prenaient les fluides, et les rassemblaient pour construire des formes momentanément visibles.

Telle est la description de cette séance mémorable pour moi, aussi bien que je puis m'en souvenir.

LA PAIX UNIVERSELLE. — Sous ce titre « Essai sur les phénomènes d'apparition », M. Revel publie de curieuses hypothèses, qui se rapprochent beaucoup de certaines conclusions auxquelles nous sommes arrivés nous-mêmes. Voici la fin de l'article de M. Revel :

Toutefois les formes et les nouvelles conditions de l'Etre *post mortem* ne sont pas purement métaphysiques ; elles appartiennent, au contraire, à la sphère des choses que nous pouvons nous représen-

ter; mais nos représentations possibles étant indéfinies en nombre, il nous est impossible pour le moment de fixer celle à laquelle se rapporte tel Etre (l'Etre humain particulièrement) après le phénomène de la Mort. Il y a là, dirons-nous, toute une zoologie, tout un monde dont nous ne connaissons pas même le premier anneau. Il résulte de cette remarque que l'objet d'une apparition de personne décédée n'est pas la Réalité vivante elle-même correspondante, mais bien une image provoquée par cette Réalité et une image qui ne retrace en rien la forme de cette Réalité vivante. Expliquons-nous.

La faculté que nous appelons l'Imagination nous donne des représentations qui sont ou des copies de choses observées ou des copies de parties de choses observées que la volonté peut d'ailleurs assembler de façons les plus diverses. Or, ces représentations ou visions sont tout internes et, malgré les plus grands efforts de la volonté, il est impossible, dans l'état normal, de les extérioriser et de les rendre telles qu'elles puissent masquer les objets, c'est-à-dire qu'elles ne peuvent pas se comporter comme les objets qui sont dans le voisinage. Pour obtenir une extériorisation et une vision ayant les apparences et même certaines qualités physiques des corps placés dans les conditions où nous les observons à l'état de veille, il faut un état particulier chez le visionnaire, lequel ne peut être provoqué que par une puissance étrangère. Ce sera le magnétiseur dans les cas si intéressants du magnétisme physiologique; ce sera une Réalité également vivante, mais appartenant au monde invisible dans les cas que nous étudions (apparitions de personnes décédées).

Cela dit, le phénomène d'apparition aurait pour cause une crise traversée par une Réalité vivante du Monde invisible quand l'image provoquée rappelle une personne décédée.

Le caractère général du phénomène serait un effet puissant de la Réalité vivante de l'Invisible sur le visionnaire et sur cette réserve d'images, née des observations de la vie de veille, que nous appelons l'Imagination.

Nous le répétons, le visionnaire ne voit pas la Réalité vivante ni même son image, puisque encore une fois nous ne savons rien des formes et des conditions de l'Etre *post mortem*. Ce que le visionnaire constate, c'est l'image extériorisée (quelquefois même accompagnée d'une extériorisation de fluide condensable) de sa propre imagination dont l'activité vient d'atteindre un degré extraordinairement élevé sous l'influence de la crise traversée par la Réalité de l'invisible.

C'est là, croyons-nous, une réponse rationnelle aux objections très graves fondées sur l'observation des vêtements chez les apparitions, objections qui conduisent nos adversaires à conclure que tous ces phénomènes sont de l'hallucination pure et simple ou auto-hallucination.

Si les personnages des apparitions étaient nus, on pourrait admettre un retour momentané du principe actif de l'Etre à une de ses anciennes formes; mais il n'en est rien, les personnages sont presque toujours vêtus; dès lors il faut conclure que l'objet de la vision n'est pas la Réalité vivante ni même son

image, mais un phénomène correspondant à ce qu'on appelle, en pathologie : un *phénomène réflexe*. Pour exprimer notre pensée en termes concis, nous dirons : le phénomène d'apparition est un phénomène d'hallucination provoquée et provoqué par une puissance étrangère au visionnaire.

Nous pensons sans forfanterie que cette explication est voisine de la vérité, et si ceux qui veulent rejeter tous les phénomènes d'apparitions sur l'hallucination simple ou auto-hallucination voulaient se livrer, comme nous, à l'expérimentation au lieu de rester dans leur fauteuil, ils saisiraient bien vite l'énorme différence de caractère qui existe entre l'effet provoqué sur soi-même et par des forces tirées de sa propre nature (auto-magnétisation, auto-hallucination) et l'effet imposé par une puissance étrangère.

Comme on le verra, quand nous aurons achevé l'exposé de nos idées actuelles sur le *mécanisme* des faits médianimiques, l'explication de M. Revel concorde à peu de choses près avec celle à laquelle nous nous sommes arrêtés provisoirement. Nous sommes en désaccord seulement sur la nature de l'agent qu'il appelle la « Réalité Vivante du monde invisible »...

LES ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES. — M. Petrovo-Solovovo commence la publication d'un long travail « Observations et expériences avec le médium Sambor ». Nous y reviendrons.

LES LIVRES

LES TREIZE JOURS DE BIDOUILLE, par JEAN DRAULT, 1 vol. in-12 avec couverture illustrée en couleurs et de nombreux dessins de Charly dans le texte. Un vol. in-12 : 3 francs. — Jean Dault nous a montré maintes fois l'armée active et la réserve. Il se devait à lui-même de ne pas négliger nos bons territoriaux. Il nous en offre quelques types bien observés et fort amusants dans *les Treize jours de Bidouille*.

Cette fois, l'auteur a quelque peu modifié sa manière. Au lieu d'une suite de scènes, comme dans *Chapuzot est de la classe*, c'est un vrai roman, ou, pour mieux dire, un désopilant vaudeville, qu'il nous présente.

Pour recevoir franco *les Treize jours de Bidouille*, envoyer trois francs en mandat-poste, timbres français ou valeur sur Paris à M. Henri Gautier, directeur de l'Ouvrier, 55, quai des Grands-Augustins, Paris.

LES APPARITIONS DE TILLY

par Gaston MERY

Cette brochure, qui contient, outre de nombreuses vues de Tilly, des autographes et des portraits, est vendue un franc.

Prière d'adresser les demandes, en ajoutant 0 fr. 20 pour le port, à l'administrateur de l'Echo du Merveilleux, 44, RUE DE LA TOUR-D'AUVERGNE (PARIS).

Le Gérant : GASTON MERY.

IMPRIMERIE NOIZETTE ET C^{ie}, 8, RUE CAMPAGNE-1^{re}, PARIS.

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

Observations et Hypothèses

Reprenons notre causerie au point où nous l'avons abandonnée. Nos observations nous avaient conduits à une hypothèse, que nous pourrions formuler ainsi : tous les hommes produisent, à dose égale, le fluide positif et le fluide négatif, et ce qui constitue le médium c'est la faculté de produire, en surabondance, suivant les cas, soit le fluide positif, soit le fluide négatif.

Vérifions maintenant si cette hypothèse n'est pas en désaccord avec les faits que nous avons constatés.

Tout d'abord, une remarque s'impose à notre esprit.

Cette surabondance dans la production de l'un des fluides peut être inconsciente ou volontaire.

— Inconsciente dans le cas, par exemple des « maisons hantées », puisque les phénomènes surgissent presque toujours, au début tout au moins, à l'insu du médium.

Volontaire — dans le cas, par exemple, des manifestations qu'on provoque dans les séances de spiritisme.

Examinons le premier cas.

Allons du simple au composé. Les phénomènes les plus fréquents, ce sont les bruits incohérents ou les renversements d'objets.

Dans notre hypothèse, les bruits peuvent s'expliquer ainsi : le médium, à un moment où il produisait du fluide positif a été en contact avec un

objet qu'il en a saturé. A un autre moment, le médium, produisant alors du fluide négatif, s'est de nouveau approché du même objet.

Et il s'est passé en petit ce qui se passe en grand lorsque deux nuages chargés d'électricités contraires se rencontrent. Le tonnerre a éclaté.

Le fracas est formidable quand il s'agit de deux nuages présentant un volume énorme ; il est réduit à un craquement lorsqu'il s'agit de meubles familiers ou d'êtres humains, d'une capacité fluidique infiniment restreinte en comparaison.

Les renversements d'objets semblent s'expliquer de la même façon. Les rencontres de deux nuages, saturés d'électricités opposées, ne déterminent pas seulement le bruit du tonnerre, elles déterminent aussi les ravages de la foudre.

Ceci admis, arrivons aux phénomènes plus compliqués, aux phénomènes qui dénotent l'intervention d'une intelligence. Prenons, comme on dit au palais, une espèce. Prenons les faits si extraordinaires qui se passèrent, à Valence-en-Brie, dans la maison de M. Lebègue où l'on entendit si souvent, non seulement des bruits, mais des voix.

Ces faits ne contredisent point notre hypothèse.

On a bien capté l'électricité ; on en a fait le télégraphe et le téléphone. Pourquoi des hommes ne pourraient-ils point capter le fluide humain, et en obtenir des applications aussi étonnantes que le téléphone et le télégraphe ?

Je crois, pour ma part, que le hasard a fait découvrir à certains individus divers procédés de ce genre. Je crois qu'à Valence-en-Brie les voix entendues étaient les voix de gens du pays, embus-

qués à une distance, plus ou moins grande, et qui se servaient des fluides produits par les médiums habitant la maison, pour « téléphoner » d'une certaine façon.

Qu'on ne crie point à l'invraisemblance. Si je ne peux pas définir de quelle façon le fluide, dans le transport de ces voix, était utilisé, je puis du moins démontrer que, des qu'on supprimait le fluide, les phénomènes cessaient.

Vous vous souvenez de ce pauvre abbé Schnebelin que les uns considéraient comme un thaumaturge étonnant, et que les autres traitaient irrévérencieusement de fumiste.

Thaumaturge ou fumiste, il est un fait certain, c'est que l'abbé Schnebelin, seul, est parvenu à débarrasser la maison de M. Lebègue de cette « hantise » gênante, dans laquelle la police, la gendarmerie et le parquet n'avaient vu que du bleu.

Comment s'y est-il pris?

Vous vous le rappelez bien. L'abbé, armé d'une formidable colichemarde, et toujours aux aguets, marchait vaillamment vers l'endroit où les bruits et les voix se faisaient entendre, et, avec un entrain passionné, pourfendait le vide...

Les bruits et les voix se taisaient.

Quand on demandait à l'abbé ce qu'il avait fait, il répondait qu'il avait chassé les esprits, et qu'il en avait transpercé quelques-uns.

Et les sceptiques de rire, qui de la naïveté du brave ecclésiastique, qui de son imperturbable aplomb.

J'avoue, d'ailleurs, qu'il y avait de quoi, car rien n'était plus comique que l'attitude de l'abbé Schnebelin, dont la figure était si débonnaire, lorsqu'il brandissait sa Durandal!

Il n'en était pas moins vrai qu'on avait grand tort de rire.

L'abbé ne faisait rien que de très rationnel. Vous allez le comprendre.

Il croyait pourfendre des revenants. En réalité, de la pointe métallique de son arme, il agissait contre les fluides des médiums, comme le paratonnerre à l'égard des fluides des nuages. Il soustrait l'électricité qui servait aux sorciers de village pour leurs manigances, et les manigances cessaient...

Nous verrons, la prochaine fois, si notre hypo-

thèse peut s'accorder également avec les phénomènes, où le médium joue un rôle conscient.

GASTON MERY.

LES APPARITIONS DE CAMPITELLO

Les apparitions battent toujours leur plein à Campitello. Les voyants avec ou sans extase ou à l'état de somnambulisme ont eu les mêmes visions que par le passé, jusqu'au 12 février. C'était encore la Sainte Vierge portant l'Enfant Jésus avec son cortège d'anges; mêmes processions aussi.

A partir du 13, les visions changent complètement et remplissent de tristesse l'âme de tous les voyants, bambins et fillettes de six à dix ans. C'est maintenant la Mater Dolorosa ou la Pieta qui apparaît tenant sur ses bras non plus Jésus enfant mais Jésus crucifié ruisselant de sang par toutes ses plaies. Aussi bien, dès que l'apparition se manifeste, bambins et fillettes fondent en larmes en sanglotant bien fort: la douleur de ces chers petits êtres fait vraiment peine à voir; une émotion indescriptible gagne toute l'assistance et bientôt tous les yeux sont humides...

Vient ensuite la traditionnelle procession mais non plus avec les chants de triomphe comme l'*Ave Maris Stella* ou le *Magnificat*. Non. Une voyante de neuf ans fait comprendre, à l'état de somnambulisme, que cette procession doit être le Chemin de la Croix avec le chant du *Stabat Mater*. Elle demande par gestes un livre de dévotions très répandu en Corse, intitulé *Lyra Sacra*.

On lui en donne un et voici que la jeune voyante — complètement illettrée, j'ai voulu m'en assurer — tourne et tourne encore des pages. Elle s'arrête enfin à celle intitulée *Via Crucis* et pose son doigt sur la complainte du *Stabat Mater*...

Est-ce une simple coïncidence? Il est bon de noter toutefois que le 13 janvier l'église fête la commémoration de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le 14, même vision, mêmes scènes. Le 15, même vision mais produisant sur tous les voyants et voyantes un effet physiologique aussi inattendu que curieux. Leur bras gauche est tendu et rigide comme une barre de fer, rien ne saurait le faire plier, tandis que leur bras droit et tous les autres membres conservent leur vie, leur souplesse ordinaire. Interrogés, les voyants font comprendre qu'ils sont dans l'atti-

tude même de la Sainte Vierge : en effet, comme celle-ci, ils ont l'air de soutenir un fardeau trop lourd pour leurs bras. C'est la tête divine du Christ expliquent-ils, qui pèse si fort sur le bras gauche de sa Bonne Mère...

Dans cette même journée, les voyants ont beaucoup écrit à l'état de somnambulisme.

Voici quelques spécimens :

+++++ Je suis la Sainte Vierge : je porte dans mes bras Jésus tout sanglant. Oh ! pauvres pécheurs priez, autrement vous serez conduits dans l'enfer. Priez, priez.

Je suis l'Immaculée Conception. Je suis venue pour sauver le monde qui est trop emporté dans les plaisirs frivoles.

Je suis venue dans ce village pour empêcher mon divin fils de punir les pauvres pécheurs : peuple, à genoux ! et priez pour ceux qui font de la peine à Notre-Seigneur-Jésus-Christ.

Je suis la Bonne et Immaculée Vierge qui est toujours bonne envers les pauvres pécheurs : le bras de mon fils est trop pesant priez, priez.

Priez, priez, peuple de la Sainte Vierge, si vous voulez voir un jour le Paradis.

Sainte Anne présente cette prière à la Sainte Vierge : « Vierge vous voyez que le monde n'est que trop pécheur, sauvez-le en priant votre divin fils. »

Depuis le 15 février mêmes visions et mêmes scènes avec de très légères variantes.

Disons maintenant qu'il parvient de temps en temps au brave curé de Campitello des nouvelles de guérisons extraordinaires obtenues par l'intercession de Notre-Dame de Campitello ? Mais il ne tient compte — comme de juste — pour les signaler à l'autorité diocésaine, que des guérisons qui semblent avoir tous les caractères sinon miraculeux du moins vraiment merveilleux.

De ce nombre sans doute est la guérison de M^{lle} Dominique Marie Garsi, âgée de vingt-deux ans (Pietralba, Corse). Elle était à l'agonie et avait déjà perdu l'usage de la parole. Le curé en toute hâte, lui avait administré les saints sacrements et la famille, réunie auprès de la chère malade, la pleurait comme si elle était morte déjà, quand un pèlerin de Campitello propose de faire boire à l'agonisante un peu d'eau prise au pied du rocher de la Madone. Aussitôt dit, aussitôt fait. La malade boit, s'endort profondément et se réveille... guérie !

C'est la déclaration même de M^{lle} Garsi, que j'ai lue à Campitello où elle l'a envoyée comme en *ex-voto* que j'aurais dû vous donner ici : elle était si belle, si touchante, si édifiante, mais trop longue hélas ! pour le cadre qui nous est réservé.

A Bigorno.

Mêmes apparitions et mêmes scènes horribles des voyants et voyantes jusqu'au 17 courant.

Depuis le 18 cependant, les choses se sont encore compliquées. Je crois pourtant qu'on avait quelque peu le droit de les trouver assez embrouillées, prêtres et laïques ne comprenant rien à ce qui se passe ici.

Les Bigornais ont maintenant des apparitions multiples et simultanées. C'est peut-être, après tout, une attention délicate de la part de la belle Dame.

Je m'explique.

La commune de Bigorno, bâtie en amphithéâtre comme celle de Campitello, se compose de plusieurs hameaux assez distants les uns des autres et reliés entre eux par des chemins impossibles, où l'on risque, la nuit surtout, de se casser cent fois le cou. Pour les Bigornais du hameau de Teghie, par exemple, c'était un véritable supplice que de descendre — c'est « dégringoler » que je devrais dire — tous les soirs au hameau de Roya pour assister aux apparitions. Et puis... et puis les habitants de Teghie, on peut bien le dire, se trouvaient un peu humiliés aussi de ce que la belle apparition les avait jugés indignes de se manifester un brin chez eux... Ne valaient-ils pas, en somme, les habitants de Roya, que diable !

Quoi qu'il en soit, le hameau de Teghie a maintenant ses apparitions absolument semblables à celles du hameau de Roya. Elles ont commencé d'une façon peu banale. Oyez plutôt : une voyante du hameau de Teghie, Franceschi Joséphine, belle et robuste jeune fille de seize à dix-sept ans, se trouvait dans la soirée du 18 courant dans l'oratoire de l'Annonciation en même temps que d'autres voyantes ; elle se livrait comme celles-ci aux mille contorsions que vous savez, quand, tout à coup, se disant « appelée », faisant signe à tous les Teghiais de la suivre, elle quitte ses compagnes qui cherchent, mais en vain, à la retenir.

Où va-t-elle ainsi à l'état de somnambulisme ? Elle se dirige du côté de Teghie, traverse le hameau et va s'arrêter à quelque cinq cents mètres de là, au pied des fameux rochers de Pietra-Pola dans un site merveilleux et d'une grandeur sauvage.

Je demande à Joséphine ce qu'elle voit : elle nous fait comprendre que c'est la Sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus sur le bras gauche. Je lui demande si

cette apparition est bien exactement la même que celle qu'elle vient de quitter et qu'elle avait l'habitude de voir tous les soirs à Roya et dans l'intérieur de l'oratoire de l'Annonciation.

Elle répond que l'apparition est absolument la même. Puis après avoir demandé de quoi écrire, elle trace au crayon ces quelques mots : « Abandonne tout ; viens toujours adorer cette pierre ; ne te laisse pas déconvertir (*sic*). »

Alors, je n'y tiens plus.

— Dis à ta vision, fis-je à la voyante, qu'elle se moque de nous : que nous voulons adorer le bon Dieu et non pas les rochers.

Et la voyante se mit à pleurer.

— Pleure tant que tu voudras, ajoutai-je ; je ne crois pas à ton apparition : ou tu n'es qu'une hallucinée, ou bien, ce qui est plus probable, c'est tout simplement le Malin qui se grime si bien pour mieux nous mystifier, etc...

Mais Joséphine ne l'entend pas ainsi, ne veut pas que je continue sur ce ton et pleure de plus belle.

Je la laisse tranquille, m'apercevant que mes propos la faisaient trop souffrir.

Revenue à son état naturel, je l'interroge. Son apparition lui a dit de ne plus descendre à Roya mais d'aller toujours à Pietra-Pola : C'est l'apparition même qui, pendant son somnambulisme, l'a conduite au pied de ces rochers.

Le lendemain au soir en effet, Joséphine, suivie de tout le hameau de Teghie, se dirige encore du côté de Pietra-Pola. Avant d'entrer en somnambulisme, elle voit à l'état naturel, une forme confuse, toute blanche, voulant imiter une statue.

Je dis à Joséphine : crache dessus, tout ceci ne dit rien qui vaille. Joséphine obéit et la forme blanche disparaît. Mais la voyante entre bientôt en somnambulisme et déclare voir maintenant la Sainte Vierge portant l'Enfant Jésus — toujours !

Je la laisse, et, accompagné de quelques jeunes gens, nous dévalons jusqu'à l'oratoire de l'Annonciation pour voir ce qui s'y passe.

Mais, pour me servir d'une expression d'un curé des environs, c'est toujours la même rengaine. Les voyants écrivent toujours de plus belle, tantôt avec un crayon, tantôt avec leur langue sur le pavé de l'oratoire. Les scènes sont encore les mêmes : déambulations excentriques, à quatre pattes, sur les genoux, sur les coudes, sur le dos avec contorsions de tout le corps... Je rentre à Teghie, c'est minuit ! Le bon sommet diriez-vous : Ah ! ouiche ! comme dit l'autre. Impossible de fermer l'œil. Je ne vois que somnambules gesticulant d'étrange façon, des processions ;

mes oreilles croient encore entendre des rosaires et des chants... c'est une obsession.

Ah ! que je plains les chers Bigornais !

A Lento.

Ici le « mouvement » a été tout de suite enrayé. Le curé, le maire, l'instituteur, et les personnes bien pensantes du village, instruits de ce qui se passe à Bigorno et ne voulant en aucune façon une répétition des mêmes scènes dans leur propre commune, ont expressément défendu aux voyants toute manifestation dans la rue, dans l'église paroissiale, ou dans l'oratoire de Saint-Antoine où MM. les voyants avaient déjà commencé, paraît-il, à faire de nombreuses croix de sang.

O.-P. PANCRAZI.

Reportages dans un fauteuil

** La Malice du chat.

L'*Echo* a d'excellents et érudits abonnés qui le lisent avec une bienveillance toute amicale, approuvant ou objectant par lettres comme dans une causerie. L'un d'eux, à propos des Antipathies instinctives dont nous parlions récemment, et de l'aversion d'Henri III pour les chats, me fait remarquer que cette aversion pouvait être fondée sur de bonnes raisons et qui, alors, semblaient telles. Le chat était un animal généralement mal vu au XVI^e siècle. On croyait sa morsure mortelle. Son haleine même et jusqu'à son regard passaient pour dangereux.

Ambroise Paré a consacré tout un chapitre au venin du chat. « Mathiole (Andréa Mattioli) — écrit-il, — « dit avoir cogné aucuns prenans plaisir aux chats, « qu'ils n'eussent jamais dormi sans en avoir quelques-uns couchés auprès d'eux, de l'haleine desquels ils « devinrent phthisiques, et enfin misérablement moururent. Les chats aussi offensent par leur regard, « tellement qu'aucuns, voyans ou ayans un chat, « tremblent et ont une peur grande, qui se fait par « une antipathie venant de l'influence du ciel... Le « chat infecte aussi ceux qui mangent de sa cervelle, « et sont tourmentés de grandes douleurs de teste, et « quelquefois en deviennent insensés. »

Ronsard partageait l'antipathie d'Henri III, et sans doute ces opinions singulières d'Ambroise Paré :

Homme ne vit qui tout hâisse au monde
Les chats que moy d'une haine profonde ;

Je hay leurs yeux, leur front et leur regard,
Et les voyant je m'enfuy d'autre part,
Tremblant de nerfs, de veines et de membres,
Et jamais chat n'entre dedans ma chambre,
Abhorrant ceux qui ne sauraient durer
Sans voir un chat auprès d'eux demeurer.

On faisait ce conte bizarre sur l'origine des chats : lors de la création du monde, le soleil et la lune se disputèrent l'honneur de le peupler d'animaux. Le soleil commença par créer le lion ; la lune fit aussitôt sortir de terre un chat ; le soleil à son tour

Créa par forme de mespris
En même temps une souris.

Colère de la lune, qui produisit un singe. Un éclat de rire universel accueillit sa naissance. La lune, dépitée, inspira une haine éternelle entre le singe et le lion, entre la souris et le chat.

C'était une croyance universelle que, quand on allait faire une demande en mariage, la rencontre d'un chat était de mauvais présage.

Cette prévention n'a rien d'extraordinaire si l'on songe que le chat — les chats noirs surtout, — étaient les fidèles compagnons des sorcières, le vase d'élection du Diable et un élément de sacrilège. Entre mille autres, en voici un curieux exemple.

Dans le diocèse de Sens — raconte l'un des continuateurs de Guillaume de Nangis, — dans un château du roi de France appelé Landon, en français Château-Landon, un sorcier et faiseur de maléfices avait promis à un abbé de l'ordre de Cîteaux de lui faire recouvrer une grosse somme d'argent qu'il avait perdue et de lui faire nommer les voleurs. Voici comment il essaya de tenir sa promesse. Il prit un chat noir et le renferma dans une boîte percée de trous, avec du pain trempé dans le chrême, dans l'huile sainte et l'eau bénite, en quantité suffisante pour nourrir l'animal pendant trois jours. Il enfouit ensuite la boîte dans un carrefour ayant eu soin de pratiquer deux conduits depuis le coffre jusqu'à la surface du sol, afin que le chat eut assez d'air pour respirer.

« Mais il arriva que des bergers passèrent en ce carrefour, et que leurs chiens, sentant l'odeur du chat, se mirent à gratter la terre avec tant d'acharnement que rien ne les pouvait arracher de ce lieu. « Un des bergers, plus prudent que les autres, alla déclarer ce fait au prévôt de justice ; celui-ci, étant venu avec beaucoup de gens, la vue de ce qui avait été fait lui causa, ainsi qu'à tous les autres, une vive surprise. Le juge réfléchit avec inquiétude pour savoir comment il découvrirait un si terrible maléfice ; car il voyait bien que cela avait été fait

« pour quelque maléfice, mais il en ignorait l'auteur et la nature.

« Enfin, après de nombreuses réflexions, il remarqua que la boîte était nouvellement faite, fit alors venir tous les charpentiers de l'endroit et leur demanda qui d'entre eux avait fait la boîte ; l'un d'eux, s'avancant, avoua que c'était lui, disant qu'il l'avait vendue à un homme appelé Jean du Prieuré, sans savoir à quel usage il la destinait. Celui-ci, soupçonné, fut pris et appliqué à la question : il avoua tout. Il accusa un nommé Jean de Person d'être le principal auteur de ce maléfice, et lui donna pour complice un moine de Cîteaux, apostat et principal disciple de ce Person, l'abbé de Sarcelles, et quelques chanoines réguliers.

« Tous furent saisis, enchaînés et amenés à Paris, devant l'official de l'Archevêque. Là, ayant été interrogés sur la manière dont ils comptaient se servir du maléfice, ils répondirent que si, après trois jours, retirant le chat du coffre, ils l'eussent écorché et eussent fait avec sa peau des lanières tirées de telle sorte qu'en les nouant ensemble elles fissent un cercle au milieu duquel pût se tenir un homme, qu'alors l'un d'eux se fut placé au milieu du cercle, après avoir eu soin d'enduire son corps avec la nourriture préparée pour le chat. Et il aurait appelé le démon Béhémot, lequel serait venu et aurait répondu à toutes les questions.

« Après ces aveux, Jean du Prieuré et Jean de Persan furent condamnés au feu comme sorciers et sacrilèges, mais, leur supplice ayant été un peu différé, l'un d'eux mourut. Ses ossements furent brûlés en expiation de son crime. L'autre, le lendemain de la Saint-Jean, termina sa misérable vie au milieu des flammes. L'abbé apostat et les chanoines réguliers qui avaient fourni pour l'exécution du maléfice le saint-chrême furent dégradés et renfermés dans diverses prisons afin d'y subir des châtiments proportionnés à leur crime. »

Nul n'ignore la cruelle coutume, qui régna jusqu'au commencement du XVII^e siècle : on attachait à l'arbre des feux de Saint-Jean un tonneau renfermant une ou deux douzaines de chats destinés à être brûlés vifs. On lit, dans le compte, publié par Sauval, des dépenses nécessitées par le feu de la Saint-Jean en 1573.

« A Lucas Pommereux, l'un des commissaires des quais de la Ville, 100 sols parisis pour avoir fourni durant les trois années finies à la Saint-Jean 1573 tous les chats qu'il falloit au dit feu, comme de coutume. »

En 1604, le petit dauphin, futur Louis XVIII, alors

âgé de quatre ans de peine, obtint la grâce des chats que l'on voulait mettre au bûcher.

On s'est demandé souvent d'où venait cette coutume barbare. La barbarie de nos pères n'est jamais qu'apparente et s'explique toujours par des raisons, dont, à vrai dire, leurs petits-fils, qui se croient en progrès souvent éclatent de rire. L'explication de Moncrif, dans ses « lettres philosophiques sur les chats » est bien, probablement la bonne. Ce fut, écrit-il, pendant longtemps, une croyance populaire que, la veille de Saint-Jean, les chats se rendaient à un grand sabbat. Ceux que l'on brûlait en grève payaient ainsi pour les autres.

GEORGE MALET.

LA PROPHÉTIE DES PAPES

(2^e ARTICLE)

I. — Sa découverte, en 1590, et sa première publication imprimée, à Venise, en 1595

Cette fameuse prophétie, dite de saint Malachie, sur la succession des papes à partir du XII^e siècle, fut imprimée pour la première fois par Arnold Wion, bénédictin flamand, dans l'*Histoire de son Ordre* (Venise, 1595, 2 volumes in-4^o), à la page 307 du premier volume, où elle figure en latin.

Ce moine érudit la publia dans les annales des hommes illustres de sa congrégation, parce que, dit-il, elle n'avait pas encore été imprimée, et plusieurs curieux souhaitaient de la voir.

Or, c'est une remarque qui s'impose ici d'elle-même : ces curieux-là devaient savoir apparemment qu'elle existait manuscrite ; car, on le sait, *ignoti nulla libido*.

Citons, du reste, quelques remarques fort judicieuses d'un vénérable prêtre de Toulouse, M. l'abbé de la Tour de Noé, aux pages 28 et 29 de son opuscule *la Fin du Monde*, 20^e édition, 1893, Édouard Privat, libraire, rue des Tourneurs, à Toulouse :

Ce pieux bénédictin la découvrit en 1590, dans un vieux manuscrit attribué à saint Malachie, au fond de la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Benoît de Mantoue. Inspirée à Rome, il était naturel que la Providence l'eût cachée et conservée dans un cloître d'Italie. C'est ainsi que les moines, toujours maudits, mais pourtant toujours utiles à la science, ont rendu au monde cette véritable merveille. Les troubles de la Flandre, sa patrie, jetèrent cet heureux pionnier sur un terrain alors tranquille, où il allait faire cette immense découverte.

Voilà d'abord un homme savant et vertueux du XVI^e siècle qui fait imprimer cet oracle. Cette prédic-

tion qu'il a tirée des rayons poudreux d'une bibliothèque, il l'attribue à saint Malachie. Et aucun contemporain ne s'inscrit en faux contre une pareille allégation ? Et personne ne dit rien ? C'est qu'il n'y avait rien à dire, car l'opinion publique l'attribuait, elle aussi, à saint Malachie.

D'ailleurs, cette idée du fervent religieux de Douai ne lui est pas personnelle ; c'est le sentiment de l'ordre auquel il appartient, d'une congrégation dont le nom est synonyme d'érudition et de vertu. Et puis, en 1595, on est parvenu à la troisième période du siècle de la Renaissance, à l'époque de la *Renaissance pure*, où s'accomplit un immense mouvement littéraire, artistique et scientifique, où brillent les célébrités les plus incontestées dont l'humanité s'honore. Donc, la pensée de l'éminent historien est l'expression du monde savant lui-même, à l'endroit de l'immortelle *Prophétie des Papes* de saint Malachie. On ne peut rien imaginer de plus concluant en faveur de cet incomparable *Vaticinium*.

II. — Liste des principaux auteurs qui font mention de cette « Prophétie », dans le cours du XVII^e siècle.

1. Ange Manriquez, moine de Cîteaux, docteur de Salamanque et évêque, *Annales de son Ordre*, à l'an 1148 (vers 1610).

2. Robert Rusca, *Histoire de Cîteaux* (Milan, 1611).

3. Boucher, chanoine de Tournay, *Couronne mystique*, dédiée au pape Grégoire XV (1623).

4. Thomas de Messingham, *Florilegium sanctorum*, page 376 à 378 (1624).

5. Un supposé Domptius, dominicain, dans un ouvrage imprimé à Bresche (1625).

6. Cornelius à Lapide, *Commentaires sur l'Apocalypse*, ch. XX, page 293, Bresche (1626).

7. Le vénérable Holzhauser, *Interprétation de l'Apocalypse* (vers 1650).

8. Le R. P. Alphonse Ciaconi, *Explication des devises prophétiques de saint Malachie*, à la fin d'un ouvrage intitulé *Flosculi historici sive historia universalis tam sacra quam prophana rerum memorabilium usque ad annum MDCLVI*, Cologne (1656).

9. Engelgrave, jésuite belge, *Lux evangelica*, Cologne (1659). Dans cet ouvrage, l'auteur appelle les devises malachiques « des symboles obscurs, mais que l'événement a toujours justifiés ».

10. Gorgen, dans un ouvrage spécial (1659).

11. Jean Germano, *Vie de saint Malachie*, en italien, Naples (1670). C'est un in-4^o, où il commente les *Vaticinia* dans plus de deux cents pages.

12. G.-B. de Rocolles donne, comme se rattachant à l'histoire ecclésiastique, la même prophétie, dans le tome I de l'*Introduction générale à l'Histoire Sainte* (1672).

13. Moréri la cite à son tour dans son *Dictionnaire*

historique, Lyon (1674), qu'on peut voir, entre autres endroits, à la Bibliothèque Nationale de Paris.

14. La 3^e édition de l'ouvrage de Ciaconi ; *Vitæ et gesta romanorum pontificum*, Rome (1676-1677).

15. Le savant bénédictin Gabriel Bucelin a donné, lui aussi, l'horoscope des papes, dans son immortel *Nucleus*, Francfort (1680).

16. Coulon, suite de la vie des Papes (1680).

17. *Réfutation du P. Ménestrier* (1689).

Arrêtons-nous au seuil du XVIII^e siècle, où divers auteurs continuèrent à s'occuper des célèbres devises, la plupart favorablement, quelques-uns pour les critiquer, notamment et surtout l'abbé de Vallemont, un protégé de Voltaire, dont le patronage laisse à désirer et peut à bon droit paraître suspect en la matière.

Toutefois, pour clore dignement la liste qui précède et le siècle en question, ne manquons pas de signaler l'opinion de l'Allemagne savante en 1700, qui déclarait, par la plume de l'érudit Sartorius, Cistercien et professeur à Prague, que l'Église aurait bientôt pour pasteur suprême *l'environné de fleurs* (*Flores circumdati*), selon « la prédiction de saint Malachie, laquelle, « sous l'inspiration divine, depuis six siècles, a désigné les pontifes romains sous des formules énigmatiques, à l'explication desquelles les savants ont « consacré et consacreront toute la puissance de leur « génie. »

III. — Explication des devises malachiques depuis 1590 jusqu'en 1644, par dom Ciaconi et ses continuateurs.

Supposé, pour quelques instants, que ces célèbres devises ne remontent qu'à l'année 1590, il est vraiment étrange que bon nombre d'entre elles se soient réalisées d'une façon si merveilleuse sous le pontificat de chacun des pasteurs suprêmes auquel elles doivent se rattacher.

Commençons par les successeurs de Sixte-Quint, en leur appliquant l'un après l'autre l'explication de la devise papale qui les concerne, d'après dom Ciaconi lui-même, dans l'édition de Cologne de 1636.

1^{re} *De rore cæli* (De la rosée du ciel). Urbain VII. 1590. — Il fut archevêque de Rossano, en Calabre, où se cueille la manne.

Ajoutons, pour notre part, qu'il ne régna que douze jours, du 13 au 27 septembre. Il passa donc rapidement comme la rosée du ciel aux premiers rayons de soleil. Ce pape était romain et s'appelait J.-B. Castagna.

2^o *De antiquitate urbis* (De l'ancienneté de la ville),

Grégoire XIV. 1590. Milanais. — Ciaconi ne fournit point d'autre explication à son sujet.

C'était le cardinal Nicolas Sfondrate, évêque de Crémone. D'après l'abbé de la Tour de Noé, « il naquit à Orvieto, qu'on appelle *Urbs vetus*, ville ancienne, jeu de mots aussi exact que gracieux. Il était fils et petit-fils de sénateurs de Milan et sénateur lui-même. Or *senator*, dérive de *senex*, synonyme de *antiquus*, qui veut dire ancien... »

3^o *Pia civitas in bello* (La ville pieuse en guerre). Innocent IX. 1591. Originaire de Bologne. — Pas d'autre explication dans Ciaconi.

Le pontificat de Grégoire XIV avait duré dix mois, du 5 décembre 1590 au 15 octobre 1591. Celui d'Innocent IX, ci-devant Jean-Antoine Facchinetti, ne dura que deux mois, du 30 octobre au 31 décembre 1591.

Selon l'abbé de Noé, « Bologne naquit en quelque sorte *pieuse sur le champ de bataille* ; car ce furent les horreurs de la guerre civile qui la décidèrent à se donner au Saint-Siège. Voilà pourquoi la légende se rapporte à la cité née *pie en guerre*... »

4^o *Crux romulea* (La croix romaine). Clément VIII. 1592. — Florentin, surnommé cardinal Alexandrin, dont les armes portaient, en bande oblique, la triple croix papale.

Le cardinal Hippolyte Aldobrandini, élu pape le 29 janvier 1592, mourut le 3 mars 1603.

5^o *Undosus vir* (L'homme semblable aux ondes). Léon XI. 1603. — Florentin, dont la vie, comme une onde rapide, s'écoula dans le court espace de vingt-six jours après son élection.

En effet, Léon XI, ci-devant cardinal Alexandre-Octavien de Médicis, ne fut pape que du 1^{er} au 27 avril 1603.

Que l'origine de cette devise remonte à 1144, ou qu'elle date seulement de 1590, il faut convenir que son auteur avait deviné fort juste pour cette circonstance.

6^o *Gens perversa* (La race perverse). Paul V. 1603. — Romain, sous le pontificat duquel la nation perverse des Bohémiens, infectée par l'hérésie, troubla toute la République chrétienne en s'insurgeant contre la religion catholique et la maison d'Autriche, colonne de l'Église, alors.

Paul V était d'origine romaine et s'appelait Camille Borghèse. Il avait dans ses armes un *dragon* et un *aigle*, animaux cruels dont la race peut bien aussi être qualifiée de méchante ou perverse. Il régna du 16 mai 1603 au 21 janvier 1621.

7^o *In tribulatione pacis* (Dans la tribulation de la

paix). Grégoire XV. — Bolonais, cardinal de l'une des dernières créations de Paul V, dont il avait été légat auprès du duc de Savoie, qu'il réconcilia avec le roi des Espagnes.

Le cardinal Alexandre Ludovisi fut pape depuis le 9 février 1621 jusqu'au 8 juillet 1623. « C'est l'amour de la paix qui fit la tribulation de son règne, et il travailla dans le trouble de la paix ou à cause de la paix troublée, cherchant à réconcilier entre eux les monarques belligérants de l'Europe, afin d'y rétablir la paix partout troublée », observe l'abbé de Noé.

8° *Lilium et Rosa* (Le lis et la rose). Urbain VIII. 1623. — De Florence, ville qui tire son nom de la fleur par excellence, la rose, et qui porte pour insigne dans son écu le lis. D'ailleurs, ses propres armes portent des abeilles qui sucent les fleurs. Enfin, de son temps, il y eut de grandes guerres en France, figurée par le lis, et en Angleterre, dont le symbole était la rose.

Le cardinal Maffeo Barberini occupa le trône pontifical, du 6 août 1623 au 29 juin 1644.

Relevons ici une erreur commise dans l'*Echo du Merveilleux*, 1^{er} avril 1899, page 126, où l'on affirmait, d'après M. le comte de Place, que « l'écu des Barberini porte des lis et des roses sur lesquelles des abeilles viennent butiner. » Non pas, comme on voit, mais bien trois abeilles seulement, sur fond azur, sans aucune trace de ces deux fleurs dans l'écu.

9° *Jucunditas crucis* (La réjouissance de la Croix). Innocent X. 1644.

Ce pape était le romain J.-B. Pamphili, qui fut élu pape, non pas le jour mais le lendemain de l'Exaltation de la Sainte Croix, 15 septembre 1644 et mourut le 7 janvier 1653.

Les explications données par l'ouvrage de Cologne (1656) s'arrêtant avec ce Pape, nous renvoyons nos lecteurs, pour la devise qui suit immédiatement celle d'Innocent X, à la même page 126 de l'*Echo* déjà cité, en y signalant une erreur à corriger : il faut lire *co-teaux* au lieu de *copeaux*, au sujet de la devise *Montium custos*, se rapportant merveilleusement aux armoiries du cardinal Fabio Chigi, né à Sienne en 1599, lequel fut pape — élu à l'unanimité — sous le nom d'Alexandre VII, depuis le 16 avril 1653 jusqu'au 22 mai 1667.

NOTA. — Le savant dominicain Alphonse Ciaconi, né en 1540 à Baeça (Espagne), mourut à Rome en 1599. — Son principal ouvrage, intitulé : *Vitæ et res gestæ Pontificum romanorum et romanæ Ecclesiæ cardinalium*, et illustré des portraits de tous les Papes, puis de leurs armes ainsi que des armes de tous les cardinaux, fut imprimé au Vatican même; 1601, in-fol. ; 1630, 2 vol. in-fol. ; 1677, 4 vol. in-fol.

LÉO FRANC.

LA CLEF DES SONGES

Serait-ce ce chercheur italien, M. Gianelli, dont il est tant parlé aujourd'hui dans les publications spéciales, qui nous la donnerait enfin, la clef magique ouvrant le secret de l'activité inconsciente de notre intelligence durant le sommeil ?

Jusqu'ici, les plus positifs des physiologistes, considérant la pensée comme le produit de l'ensemble de nos facultés, reconnaissaient en nos rêves une conséquence de l'imagination aidée de quelques-unes des facultés de ce que nous nommons l'âme, — cause première non seulement des faits intellectuels, mais encore des faits vitaux. — Selon M. Gianelli, ce serait bien plus et bien moins tour à la fois : nos rêves seraient le résultat de l'hérédité; ils dépendraient de toute une généalogie, mais il n'y aurait là, strictement, que la redite d'impressions perçues par nos ascendants en un passé plus ou moins lointain. Et ce savant étaye son opinion de quelques exemples pleins d'intérêt : celui d'un adolescent qui voyait en songe une grande figure noire, laquelle s'avancait au pied de son lit et le fixant de ses yeux étincelants. Or, le père de cet enfant avait été obsédé du même songe après une grande peur qu'il avait eue. Un autre cas est celui d'un adulte, d'un homme de vingt-sept ans qui, depuis son enfance, avait, aussitôt endormi, la vision d'un chat noir aux yeux phosphoriques. C'était un legs d'un parent de ce monsieur, qui avait subi la même vision à maintes reprises, pendant son sommeil, M. Gianelli en cite d'autres et d'autres encore. Mais, à la vérité, son enquête semble avoir porté plutôt sur des cauchemars que sur des songes proprement dits, et les spiritualistes qui voient en ces suites d'idées et d'images surgies en notre esprit durant le sommeil une manifestation supérieurement psychique, objecteront que le fait d'avoir un cauchemar suppose déjà un état de santé anormal. Dès lors, les exemples donnés par M. Gianelli auraient un caractère d'exception tel, qu'ils ne pourraient servir à l'explication décisive du phénomène de rêver, car, si celui-ci ne va pas sans un peu d'irritation mentale, c'est, néanmoins, une tendance de notre esprit tellement naturelle, qu'on ne saurait prétendre que l'habitude du rêve soit un cas pathologique.

C'est une sensation subjective de l'homme au cours de laquelle toute sa puissance nerveuse se concentre dans le cerveau; et, s'il est très certain que, la plupart du temps, le rêve ne lui renvoie que ses propres impressions de l'état de veille, exagérées par une sorte de perception délirante, il est cependant des rêves que nulle impression, que nul souvenir personnels n'ont conduits, que rien de connu du rêveur ne paraît avoir provoqué.

Et ces derniers ne sont pas toujours de ces hallucinations à symptômes de cauchemars, signalés par M. Gianelli. Il leur est arrivé de survenir pendant de bons et réguliers sommeils, chez des individus dont aucun principe morbide n'avait altéré la santé excellente. Prétendre que ces sortes de phénomènes sans cause directement sensible proviennent exclusivement de l'hérédité, serait bien absolu. Cependant, quand on y réfléchit, cette conclusion absolue ne semble pas

si improbable. Pour ma part, l'observation d'un grand nombre de faits m'a persuadé que l'hérédité, si elle n'y joua pas le rôle essentiel, pourrait bien y être pour quelque chose. Cela ne serait guère plus absurde que d'expliquer par elle cette singulière illusion dont furent le jouet une foule de personnes et que les fervents de mystère attribuent à la réincarnation, — je veux parler de cette sorte de mirage qui vous a fait certainement, à vous comme à moi-même, « reconnaître » soudain, le parcourant pour la première fois, un site que vous saviez péremptoirement n'avoir jamais ni visité ni vu auparavant. Rien de plus rationnel que de mettre cette réminiscence sur le compte d'une influence atavique : d'autres, avant nous, connurent ce lieu, quelqu'un de notre ascendance qui en fut peut-être exceptionnellement frappé et dont l'émotion, bonne ou mauvaise, allait avoir dans l'avenir son retentissement sur l'organisme des êtres qui naîtraient de lui.

Et si ceci est très admissible, pourquoi n'admettrait-on pas également la prépondérance de l'hérédité dans la suggestion de certains rêves ressuscitant, pour ainsi dire, à des années, à des siècles de distance, le sentiment et la mémoire vibrante d'impressions ancestrales ? On n'aurait pas encore pénétré pour cela le mystère incontestable des songes, mais ce serait un acheminement vers une définition meilleure de ce qui les inspire, les évoque et les fait jaillir tout d'un coup, vivantes et péremptoires, de l'esprit trop éveillé des dormeurs.

Je sais une fillette qui vit une nuit en rêve un certain jardin auquel elle fut vite démesurément intéressée ; le jardin revint souvent dans les images que le sommeil faisait défiler devant ses yeux clos ; et, réveillée, elle le décrivait avec une précision singulière, insistant sur cette particularité qu'il était dressé en terrasses, au flanc d'une colline rocailleuse, paré d'espaliers, de prunelliers et, aussi, de grands rosiers jaunes, en buissons. Or, jamais cette enfant de Bruxelles n'avait été en pays de montagnes ; jamais elle n'avait vu de prunelliers et il fallut sa peinture répétée et minutieuse pour qu'on parvint à comprendre que c'était d'un tel pays et de tels arbres qu'elle voulait parler. Un jour, brusquement, à un détail plus appuyé, sa mère reconnut le jardin : il existait réellement, en province, dans une petite ville des Ardennes, où cette dame avait, bien avant la naissance de sa fille, bien avant son mariage, passé ses vacances de pensionnaire.

Aussitôt, on décida de s'y rendre, et dès qu'on y fut, la petite courut droit à la vision de son rêve, disant simplement : « Voici mon jardin ; je le reconnais. »

Il n'avait pas changé : on était aux derniers jours d'août, de grandes roses couleur de soufre s'épanouissaient là, alanguies par le baiser ardent du soleil, et, sur la pierre des gradins, les prunelliers étendaient des bras roides chargés de fruits bleus, comme au temps, comme en la saison où la mère, jeune fille, avait séjourné en cet endroit.

Voilà un témoignage de plus à ajouter à l'enquête du docteur Gianelli, et ici, remarquez-le, il ne s'agit plus ni de chauchemars, ni d'hallucinations, mais très exactement d'un rêve, d'un rêve heureux, serein, parfumé et tel qu'il doit en éclore tout naturellement

sous le front d'une petite fille, à la faveur de son pur et léger sommeil.

NATALIS.

(*Le Petit Bleu*, de Bruxelles.)

RÉINCARNATION ET SPIRITISME

La théorie de la réincarnation ne saurait être admise par des chrétiens, car réincarnation veut dire retour sur la terre d'une âme dans un corps nouveau, plus ou moins longtemps après que le premier corps ou vêtement de cette âme a été détruit physiquement par les lois naturelles de décomposition et de transformation auxquelles sont soumises ici-bas toutes les choses physiques. La théorie de réincarnation ainsi comprise est blasphématoire au suprême degré, car elle retire à Dieu un de ses attributs, celui de la toute-puissance. En effet : si Dieu, au moment de la création, avait simplement créé une quantité d'âmes nombrable et définie, il aurait par là donné des limites à sa puissance créatrice, et par suite, nous pourrions comprendre Dieu comme un être fini, et il est Infini.

Chrétiennement et logiquement, nous ne pouvons admettre cette diminution de Dieu.

Chaque âme, émanation de la divinité par contiguïté, a deux existences qui lui sont propres : une existence terrestre et une existence supranaturelle, dans le ciel ou l'enfer, selon ses mérites, mais il n'y a pas désagrégation moléculaire. Contrairement à ce qui se passe pour ses deux corps : le corps physique et le corps astral, ainsi que nous allons le voir plus loin, l'âme ne peut subir de modification que par état car son origine divine s'oppose à la décomposition.

Il n'en est pas de même pour les deux corps qui enveloppent cette âme. Ces deux corps sont le corps physique et le corps astral ; chacun de ces deux corps agit dans le milieu qui lui est propre.

A la mort, le corps physique se désagrège, chacune de ses parties moléculaires est absorbée par d'autres corps organiques ou non mais qui, néanmoins, s'en accroissent, et bientôt il ne reste plus qu'un squelette qui, par sa composition chimique se rapproche du dernier degré dans la matière, c'est-à-dire du règne minéral, qui forme, lui aussi, l'ossature terrestre.

Le corps astral, de même que le corps physique, est également formé de deux parties, un squelette qui, par sa composition touche au dernier degré de l'astral et par conséquent se rapproche de la matière terrestre dans ce qu'elle a de plus subtile, dans les mêmes proportions que le squelette physique se rapproche de la matière inerte, les minéraux. Ce squelette astral est

aussi revêtu d'un corps composé de molécules plus subtiles que celles qui le composent lui-même.

A la mort, lorsque l'âme abandonne ses deux corps comme des vêtements inutiles et gênants pour sa nouvelle existence, chacun d'eux subit les mêmes lois dans le milieu qui lui est propre; c'est-à-dire que le corps astral, de même que le corps physique, se décompose en commençant par les parties les moins résistantes jusqu'au dépouillement parfait du squelette.

Nous savons tous que rien ne se perd dans la nature; la matière subit des transformations mais pas un atome n'est anéanti, les corps des hommes, des animaux, des végétaux et les minéraux eux-mêmes décomposés servent à la formation ou reconstitution de nouveaux corps qui présentent à nos yeux des différences souvent énormes de volume, de forme, de couleur et de constitution chimique, modifiés qu'ils sont pour les usages auxquels ils sont appropriés.

Il en est de même pour le corps astral: lorsqu'il est désagrégé ses molécules constitutives servent à la formation de nouveaux corps dans le plan astral; chacune proportionnellement à leur degré de subtilité, comme cela se produit pour le corps physique.

Nous avons dit plus haut que le corps astral, de même que le corps physique, avait un squelette que ce squelette se rapprochait de la matière terrestre par sa composition, et, par suite, offrait une résistance plus grande à la désagrégation. Pour ces deux raisons, c'est de lui dont s'emparent les démons et les esprits élémentaires dans la plupart des cas de manifestation spirite, pour ne pas dire dans tous.

Mais, objectera-t-on, comment se fait-il que dans ces apparitions de personnes mortes, ce squelette dont vous parlez paraisse, aux yeux des spectateurs, revêtu de chair de façon à ressembler à la personne évoquée? A cela je répondrai: Dans ces manifestations spirites d'identité il n'y a jamais de ressemblance parfaite, photographique, entre l'apparition et la personne évoquée avant sa mort; il y a seulement une certaine conformité de trait ou d'allure générale, mais pas de voix car la voix de ces apparitions est généralement blanche, sans modulation, et cela s'explique parce que le démon ou l'esprit élémentaire qui s'est emparé de ce squelette, comme un voleur de l'habit d'un autre, l'a revêtu d'un corps qui n'était pas le sien et en a fait un mannequin modelé d'une façon imparfaite; de plus, dans un corps humain animé par une âme, cette âme est manifestée inconsciemment par le corps dans ses gestes ou ses yeux de physiologie, intimement liés qu'ils sont l'un à l'autre depuis le premier instant de leur apparition sur la terre; dans ces apparitions spirites il ne saurait en être de même, car le démon ou l'esprit élémentaire

n'a qu'un corps d'emprunt, qu'il fait agir automatiquement de façon à produire des illusions ou apparences, mais non des réalités, car sa puissance est heureusement limitée.

Nous trouvons, il est vrai, dans l'histoire religieuse et dans la vie des saints, une quantité de faits probants d'apparitions de personnages morts, mais ces apparitions se produisaient avec la permission divine pour la solvation ou l'édification des hommes, et jamais à l'instigation ou par le moyen de *médiums* ou autres individus de ce genre qui, par leur organisation spirituelle, astrale et physique, prouvent qu'ils sont des malades en qui agit, souvent à leur insu, une force mauvaise et désorganisatrice qui tire son origine du conflit perpétuel du bien et du mal pour le maintien de l'équilibre.

VANKI.

LE NUMERO 9

DE LA RUE DE LA CROIX

Je commence par vous le dire, si l'histoire que je viens vous conter aujourd'hui ne me fût pas arrivée à moi-même, je la prendrais pour une simple fantaisie d'esprit; mais il se trouve que je vous puis certifier qu'elle est rigoureusement vraie, s'étant passée dans ma maison, sous mes yeux et ayant eu d'autres nombreux témoins que moi-même. Quant à vous en expliquer le comment et le pourquoi, ce n'est pas mon affaire, cela d'ailleurs me serait impossible, vu que je n'ai jamais rien compris à cette étrange aventure, je ne puis donc que vous la dire telle qu'elle me revient à l'esprit ce soir, après de nombreuses années écoulées.

Etant très jeune, j'avais une santé extrêmement délicate et il me fut ordonné, un certain hiver glacial, de m'en aller au plus vite dans le Midi où je devais séjourner au moins durant une année. Je partis pour une grande ville du Languedoc que ma mère et ma grand-mère habitaient et je louai, non loin de chez elles, dans une rue tranquille, une non moins tranquille maison, composée d'un unique rez-de-chaussée avec sous-sol, bâtie entre cour et jardin, le tout entouré de très hauts murs. On n'avait accès chez moi que par une porte faite d'une grille toujours close, même le jour, et par un perron de sept ou huit marches attenant à la façade: il s'ouvrait sur un large vestibule.

Ces détails sont nécessaires pour expliquer que j'étais bien gardée, à l'abri de toute tentative d'effraction. J'avais à mon service un domestique qui m'avait été donné par Khalil-Pacha, et très recommandé pour son dévouement. Ce brave garçon faisait danser l'anse du panier, et le panier tout entier, dans des proportions extraordinairement développées; mais, sauf cela, il était un excellent serviteur qui se serait fait tuer pour me défendre en un danger

quelconque ; de plus j'avais amené ma femme de chambre de Paris ; et pour compléter mon service, je repris dans le pays une cuisinière que ma mère me donna.

Me voilà donc bien installée avec mes jeunes enfants dans une demeure que le soleil éclairait depuis l'aube jusqu'au crépuscule, tout embaumée de ces larges violettes doubles qui semblent pâlies par la tremblante intensité du parfum qu'elles dégagent ; ni voisins, ni voisines ; aucun bruit autour de moi ; une paix indicible tombait du grand ciel d'azur qui tendait au-dessus de nous son voile de soie. Je me crus dans un paradis — c'était une erreur.

La première nuit passée au numéro 9 de la rue de la Croix fut paisible : mais, dès la seconde, je fus brusquement réveillée par un bruit pareil à celui que fait un valet mal dressé en exécutant son service du matin. Je supposais, les yeux encore fermés, que mon vigilant Antoine était déjà à l'œuvre, lorsque la pendule sonnait minuit m'avertit que je me trompais ; je me levai tout aussitôt, j'appelai mon domestique, qui m'arriva très endormi ; et, lui racontant ce que j'avais entendu, je le priai de visiter la maison. — Il le fit — Rien d'insolite n'apparut ; mais comme il me vit très effrayée — il me demanda un livre — (ce fut, je crois, *Monte-Christo* que je lui donnai) il veilla toute la nuit dans la salle à manger en lisant le chef-d'œuvre de Dumas.

Ce fut là le début des manifestations, qui durant une année n'ont point cessé de se produire dans la maison de la rue de la Croix ; tapage, livres jetés violemment par terre, grattages aux portes et dans les rideaux, détonations d'armes à feu, odeur de la poudre, éclats de rires... rien ne nous fut épargné, mais le fait le plus bizarre est celui-ci.

Tous les soirs — tous les soirs vous m'entendez bien — entre dix heures et minuit, on frappait un grand coup de marteau à la porte d'entrée qui donnait sur le perron — Notez qu'il fallait pour arriver là, escalader une grille très haute, traverser une cour, et monter les marches de la petite terrasse. Aussitôt le coup frappé Antoine se précipitait pour ouvrir... et onques jamais il ne vit personne ! Trompé ainsi plusieurs fois, très humilié d'être berné par un de ces provinciaux qu'il méprisait fort, il résolut de se tenir aux aguets contre la porte elle-même, debout, une main posée sur la targette, dans l'autre un bon bâton d'épines, afin d'en châtier le nocturne farceur. Le coup donné, il ouvrirait aussitôt et fondrait courageusement sur lui. Mais ce fut en vain qu'il délaissa les douceurs de son fauteuil, et la société de ma blonde femme de chambre dont il était fort amoureux. Jamais le marteau n'ébranla la maison de son bruit strident que lorsque Antoine, succombant au sommeil, quittait la serrure, reprenait sa lampe et descendait l'escalier intérieur. Furieux d'être ainsi joué, mon domestique remontait avec la rapidité de l'éclair, son bâton en l'air, se précipitait sur la porte, l'ouvrait, traversait la cour, se jetait sur la grille... rien ne s'offrait à sa vue. Le silence, la paix de la rue n'étaient troublés par aucun pas, par aucune fuite... Tout dormait, même les chiens, même les coqs, dans la tranquille rue de la Croix, où j'étais venue chercher le repos.

Je voulus, une fois que mon frère se raillait de moi, et de l'esprit mystérieux, quoique tapageur, je voulus, dis-je, qu'il se rendit compte de ce qui se passait la nuit et je le priai de rester chez moi. Il accepta avec force sarcasmes décochés à ma faiblesse d'esprit ; je le fis coucher dans mon cabinet de toilette séparé de ma chambre par un petit salon. Quoique cette nuit-là je n'eusse rien entendu moi-même, je fus réveillée au matin par mon frère, lequel, le visage très altéré — il ne s'agissait plus de se moquer de moi — venait me déclarer qu'il partait sur l'heure, sans déjeuner, n'ayant pu fermer l'œil une minute.

— Tu sais, me dit-il, sur le seuil de ma porte — tu me donnerais cent mille francs pour passer encore une nuit ici, que je refuserais...

Qu'avait-il entendu ? Je l'ignore — mon frère n'en ayant jamais voulu rien dire, et de plus se mettant en colère chaque fois qu'on en parlait, mais je suppose que *Coco* — c'est ainsi qu'irrévérencieusement nous nommions notre esprit trop familier — a dû lui jouer quelques tours de sa façon, comme il le fit un soir à ma mère, en frappant à côté d'elle un coup si retentissant qu'elle manqua s'évanouir. — Je dus la faire reconduire chez elle par le vaillant Antoine.

Vous devez vous demander comment, avec un tel hôte, j'osais demeurer dans la maison. Eh bien ! c'est étrange, car je suis très peureuse de mon naturel, je n'avais de *Coco* aucune frayeur, je lui parlais... je le grondais, je lui demandais des services ; et je me souviens qu'un soir, m'habillant pour aller au théâtre, je dis à ma femme de chambre que j'attendais une lettre importante, et que, si elle devait arriver le soir même par le dernier courrier, *Coco* serait bien gentil de m'en avertir en frappant deux coups contre la glace devant laquelle je me tenais debout. Immédiatement les deux coups furent entendus, ma femme de chambre laissa tomber le flambeau qu'elle tenait dans sa main et s'enfuit en criant de terreur. La lettre arriva comme cela m'avait été annoncé.

Et puis... Et puis voilà tout... Au bout d'un an, je quittai la maison de la rue de la Croix pour revenir à Paris. J'espérais que *Coco* m'y suivrait, mais il ne le fit point. Je n'ai plus rien entendu. Après ces manifestations, mes communications avec l'*Au-delà* ont été interrompues. J'ai perdu la faculté d'attirer à moi les Esprits auxquels, malgré tout ce que je viens de vous raconter, je ne prête qu'une croyance médiocre... J'ai bien de la peine à m'imaginer que tant d'êtres, qui nous furent chers, nous demeurant invisibles, il soit permis à des inconnus de se manifester à nous... Mais de là je ne conclus rien, parce que je ne sais rien. Je me borne à vous raconter une histoire vraie, tirez-en des conclusions suivant votre état d'âme, ou d'intelligence.

Tout ce que je puis vous dire, c'est que, deux années écoulées, revenue chez ma mère, je voulus revoir le numéro 9 de la rue de la Croix. Deux vieilles dames l'habitaient. Je fus chez elles ; elles me reçurent très aimablement, et comme je leur demandais si elles entendaient la,

nuit des bruits singuliers, des pas dans l'escalier, des coups de fusil, des coups de marteau, si elles voyaient au plafond des rais lumineux, les deux honnêtes dames me regardèrent avec effroi. Supposant que j'avais le cerveau un peu dérangé, elles se levèrent avec empressement, et me reconduisirent jusqu'à la grille dont, avec une évidente terreur, elles fermèrent aussitôt la porte sur moi à double tour.

Evidemment, elles m'ont prises pour une folle... Et j'avoue qu'il y a de quoi.

MANOEL DE GRANDFORT.

(La Fronde.)

Petit cours de Physiognomonie

IV

LE REGARD

Le regard est le langage des yeux; il a donc une importance considérable.

Vous trouverez dans la physiognomie des certitudes dont le regard vous fournira l'explication et qu'il atténuera quelquefois. Un homme est dominé par plusieurs passions, plusieurs défauts ou qualités; en quelques minutes d'une conversation adroite, le regard vous dira laquelle de ces passions est dominante, quelle est celle qu'on peut dompter, celle qui est indéracinable.

Quand un homme est bien maître de lui, sa parole peut prendre mille détours pour déguiser sa pensée; mais le regard est si instantané, si fugitif, qu'il ne peut guère se prêter à la dissimulation. Il est, par cela même, d'une sincérité telle qu'il brise, à un moment donné, toute contrainte, trahit le plan le mieux combiné et livre son secret.

Voulez-vous sonder l'homme que vous avez devant vous? Il résiste à vos affirmations, proteste; ne le heurtez pas! Amenez-le, sans qu'il s'en doute, sur le sujet qui vous préoccupe et observez. Tout à coup son regard changera; il se troublera, exprimera la satisfaction, le dépit, la haine, l'envie, que sais-je? Et vous aurez la clé de l'énigme.

Seulement, il ne faut pas s'en tenir trop aux sentiers battus, aux théories toutes faites qu'une sont pas toujours vraies. Voici un exemple.

On dit généralement d'un homme qui ne regarde pas en face qu'il est faux. On ne doit pas faire de cette constatation une règle absolue.

L'homme faux a les yeux presque à fleur de tête, plutôt petits que grands, et regarde la tête légèrement inclinée. Il a, comme on dit vulgairement, le regard « en-dessous ».

Mais l'observateur ne regarde pas non plus en face. Vous remarquerez que, le plus souvent, son regard est oblique, tandis que la tête reste droite et que plusieurs plis verticaux se dessinent entre les sourcils.

L'égoïste parle, le plus souvent, les yeux baissés, et ne les relève, de temps en temps, que pour laisser voir un regard vague et sans précision.

L'envieux, au contraire, a le regard vif et mouvementé. J'ai sous les yeux les photographies des criminels célèbres de notre époque. Ils ne se ressemblent guère, mais leurs yeux ont tous la même expression d'acuité et d'audace.

Je dis un jour à un inconnu qu'il était très emporté et, à ce moment, son regard fut si expressif que je crus devoir lui recommander de faire appel à toute sa volonté pour surmonter un état nerveux qui pourrait l'amener aux pires extrémités. Il en convint et m'avoua qu'une fois, on l'avait heureusement arrêté au moment précis où il allait tuer quelqu'un avec l'intention de se suicider ensuite.

Il est impossible de dire tout ce que peut traduire le regard — et souvent avec quelle éloquence!

J'étais bien jeune lorsque j'en eus la première impression, mais je ne l'ai jamais oubliée.

Des chiens sauvages ravageaient les troupeaux de mon père et nous leur donnions une chasse impitoyable. Un jour, j'en abattis un, et comme j'approchais pour lui donner le coup de grâce, la bête moribonde tourna vers moi des yeux douloureux où roulaient deux larmes, et son regard, presque humain, avait une si troublante expression d'angoisse, de souffrance et de supplication que j'en fus profondément ému.

Et, depuis lors, malgré tous les sarcasmes, je n'ai plus chassé.

FÉLIX.

(A suivre.)

Glossaire de la Science occulte

DIVINATION (suite)

Libanomancie ou Lébanomancie.

Divination pratiquée à l'aide de la farine, de l'encens, et qui était employé dans la plus haute Antiquité.

Dion Cassius a décrit assez longuement les cérémonies que les anciens pratiquaient dans la libanomancie.

Lithomancie.

Divination pratiquée au moyen de pierres; plusieurs modes étaient employés. On jetait par exemple de petits cailloux les uns contre les autres, et suivant le son qu'ils rendaient, on tirait des pronostics.

Lychnomancie.

Divination qui se faisait en inspectant la flamme d'une lampe; aussi dit-on *Lampadomancie* pour désigner le même mode de divination.

Marc de café.

Mode de divination tout moderne, qui consiste à verser dans une assiette, du marc de café ayant servi, et délayé dans un peu d'eau. On promène la solution sur la surface de l'assiette; puis l'on décante, c'est-à-dire qu'on rejette l'eau. Le résidu solide qui reste attaché à l'assiette, produit des figures généralement fort bizarres, à l'aide desquelles le médium ou devin tire des présages.

Météoroscopie.

Divination qu'on accomplit à l'aide des météores; c'est une des branches de l'astrologie.

Métoposcopie et Métoscopie.

Divination obtenue par l'inspection des traits du visage, et plus particulièrement par les rides du front.

Les ouvrages sur la Métoposcopie sont assez rares, cependant divers auteurs anciens (1) en ont parlé. Au xvi^e siècle, Cardan a publié un *Traité de Métoscopie*, qui renferme des traits assez curieux.

« Le front, dit-il, est de toutes les parties du visage la plus importante et la plus caractéristique; sur l'inspection seule du front, un physionomiste habile peut deviner les moindres nuances du caractère d'un homme. En général, un front très élevé avec un visage long et un menton en pointe, est l'indice de la nullité des moyens. Un front très osseux annonce un naturel opiniâtre et querelleur; si ce front est aussi très charnu, il est le signe de la grossièreté, etc., etc.

La chiromancie médicale (2) de Philippe May de Franconie, renferme un petit traité des physionomies qui est d'autant plus intéressant, qu'il donne un grand nombre de figures explicatives avec toutes les rides du visage, principalement du front. Mais il y a lieu d'ajouter que les rides ne se montrent, ne se pronon-

cent surtout qu'avec l'âge; ce n'est donc que sur les personnes âgées qu'on peut étudier la métoscopie.

Cependant, avant de paraître, les rides existent dans la conformation du front. Il y a sept rides ou lignes principales sur le front et qui le traversent parfois d'une tempe à l'autre.

Ces lignes sont placées, comme les doigts de la main, sous l'influence des planètes; ainsi Saturne préside à la plus haute, c'est-à-dire à celle qui est au sommet du front; Jupiter à la seconde, Mars à la troisième, le Soleil à la quatrième, Vénus à la cinquième, Mercure à la sixième, enfin la Lune à la septième ou dernière; celle qui est au-dessus des sourcils.

Myomancie.

Divination au moyen des rats ou souris. On tirait des présages heureux ou malheureux, suivant la voracité ou les cris de ces petits animaux.

Nécromancie.

La nécromancie est l'art d'évoquer les morts, afin d'obtenir par leur secours la connaissance de l'avenir; mais ce terme désigne aussi la divination par l'inspection des cadavres. La nécromancie a été en usage dès la plus haute Antiquité; et comme trop souvent le peuple a abusé de cet art, tous les législateurs des peuples ont interdit cette pratique. Il faudrait écrire un volume pour faire un simple historique de la nécromancie, aussi comme tous nos lecteurs connaissent bien ce qu'est cet art dangereux, nous terminerons ce court paragraphe en disant que les spirites modernes sont les derniers nécromanciens. Il ne faut pas confondre la *nécromancie* et la *nigromancie*, le premier de ces termes a comme synonyme *nécromancie*.

Néphélemancie.

Divination opérée avec le secours des anges ou esprits supérieurs. Ce mode de divination est fort rare, mais très réel, et le devin *entrancé* par un ange, peut faire des prophéties remarquables et vraies; mais, nous nous plaisons à le répéter, ce mode de divination est fort rare.

Nigromancie.

Art de deviner ce qui est caché dans les grottes souterraines, dans le sein de la terre ou au fond des mers, c'est-à-dire dans des endroits noirs, d'où le nom de *Nigromancie*.

Nomomancie.

Art de deviner les présages ou l'horoscope des personnes en utilisant leurs noms ou prénoms. On dit aussi *Onomomancie* et *Onomatomancie*.

1. Cic. *de Fat.* 5; *Tuscul.* IV, 7; — Suétone, *Tit.* 2. — Juvénal, *Satire*, VI, 58. — Velleius Paterculus, II, 14.

2. Un volume in-18 réédition de l'édition *princeps* introuvable, Paris, Charuel, éditeur, 1896. Cette édition contient une chiromancie synthétique très saisissable, d'une interprétation facile.

Onomancie.

Divination au moyen d'une épaule de mouton; ce genre de divination était particulièrement pratiquée par les Arabes. Voici comment ils procèdent. Ils font bouillir une épaule droite de mouton, puis ils la dépouillent de sa chair, et le devin lit ainsi sur l'os dépouillé, l'os nu, le passé et l'avenir.

Omphalomancie.

Divination par l'inspection du nombril. Les accoucheuses par le nœud du nombril du premier né d'une femme peuvent pronostiquer combien la mère pourra avoir d'enfants après *Monsieur le premier*.

Onéiromancie, Onéirocritie.

Divination par l'étude des songes, en usage dans la plus haute antiquité. Arthémidore, philosophe du second siècle de l'Ere chrétienne, a composé un excellent *Traité des Songes*, dans lequel il a utilisé des ouvrages beaucoup plus anciens. L'auteur grec divise les songes en deux catégories : les *songes allégoriques* et les *songes spéculatifs*.

L'onéiromancie est considérée comme une science, tandis que l'art d'expliquer les songes est tout différent et se nomme *Onéirocritique*.

(A suivre.)

JEAN DARLÈS.

P.-S. — Nous avons reçu d'une dame de Versailles qui signe « une abonnée » une lettre qui nous dit :

« Parmi les personnes s'occupant de chiromancie vous avez oublié l'élève de Desbarolles ; car vous devez savoir qu'il n'en a formé qu'une seule : sa nièce ou sa pupille, je ne sais ; mais je sais qu'il y avait une jeune fille chez lui, qu'il a élevée et qui exerce. Elle a fait paraître un petit volume dernièrement. Du reste, M. Edouard Drumont en parle souvent et je m'étonne que vous, surtout, vous n'en ayez jamais entendu parler (cette jeune fille doit avoir dans les trente ans).

Veuillez agréer, etc.

« Une abonnée du Merveilleux »

J'avoue ne pas connaître le volume en question et regrette que ma correspondante ne m'en ait pas donné le titre, je me serais fait un plaisir de le signaler aux nombreux lecteurs de l'*Echo*.

JEAN DARLÈS.

Les prédictions de M^{lle} Couédon

(Suite.)

PESTE, FIÈVRE, ÉPIDÉMIES.

1^{er} fascicule, p. 4. Une épidémie éclatera dans laquelle les personnes auront la peau des membres comme tachetée de points sanguinolents.

Écho, 1897, page 10

Un fléau redouté
Par Dieu sera envoyé.
Je vois la peste arriver,
Et cela sans tarder
La famine se déclarer

— —

27 Elle vous est réservée,
La France est en danger,
Mais avant d'y entrer,
Je la vois contourner.
Chaque pays sera frappé
Là où l'on a péché.
Une maladie ignorée,
Je vois des croûtes se former.
Une odeur épouvantable s'exha-

[ler,

Les rues seront désertées,
Chacun chez soi sera cloîtré,

— —

58 La peste dont j'ai parlé
N'est pas la réservée,
Une autre est approchée

— —

76 Un fléau redouté,
Un mal invétéré
Par Dieu sera envoyé
Quand on aura touché
A ce que Dieu a montré.

— —

91 Une fièvre fut donnée
Aux temps plus éloignés
Qui va recommencer.
Pendant un mois d'été,
Je vois les gens grelotter

— —

123 Je vois une fièvre déclarée,
Un nom lui sera donné,
Un nom du temps passé,

— —

156 Et puis, comme à côté
Je vois des chairs glacées
Une fièvre passée,
Je vois, sera redonnée

— —

204 Je la vois se montrer,
Elle est à vos côtés

— —

222 Cette fièvre (des ardents) que
[vous pensez,
Elle va être envoyée,
Ce n'est pas éloigné

— —

291 La peste arrivera-t-elle après
une sécheresse et des pluies
extraordinaires.
Il pourrait arriver,
J'en ai déjà parlé

Écho, 1898, page 91

Une fièvre va être donnée
Qui vous est approchée,
Un mal aux yeux sera donné,
Et des plaies qui vont marquer.
Je vois les cheveux tomber,

VILLES MENACÉES.

Écho, 1897, page 171

Je vois une ville s'effondrer,
Ce n'est pas très éloigné,
Des falaises à côté
Je les vois s'écrouler
La mer tout emporter,
Je vois le sol crevassé

Echo, 1897, page 136 **Versailles** sera détruit, mais
Fontainebleau va rester.

A Fontainebleau :
Quelque chose s'y passer,
Dont on ne peut se douter.

Echo, 1898, page 91 *Et des villes incendiées,*
Qui ne sont pas de ce côté,
Puis une de ce côté.
Les grandes cloches vont tinter.
Oh ! comme c'est rapproché.
Paris :
(Voir à l'article spécial).

Echo, 1897, page 313 **Lyon :**
Cette ville sera châtiée,
Ne sera peut-être pas ôtée,
Mais elle sera changée.

— — 313 **Constantinople :**
A la France sera donnée.
Cet empire va changer.
Les Turcs seront châtiés.

— — 332 **Marseille :**
Elle sera submergée.

FRANCE

Echo, 1898, page 362 *Deux soufflets lui seront donnés.*

GRÈCE

Echo, 1898, page 362 *La Grèce sera éprouvée*
Et son roi lui sera ôté.

RÉVOLUTION

Echo, 1897, page 186 *La guillotine s'élève,*
Ce n'est pas éloigné,
Il faut même en parler.
Des têtes vont tomber
Dont on ne peut se douter.
Le clergé décimé.

— — 222 *Un va comme succéder*
A celui que vous voyez (Faure)
Mais ne fera que passer.
Alors, une loi sera votée
Et vous serez terrifiés.

— — 253 *J'en vois se révolter,*
Les esprits sont brouillés,
Des couteaux vont s'élever.
Quand la mort va frapper,
Les cloîtres vont regorger,
Que de sang va être versé !
Comme il va ruisseler !
Des gens seront destitués.
De ceux que vous voyez,
Pas un ne va rester.
Je vois guillotiner,
La hache doit remplacer
A un moment donné,
Car les têtes vont tomber,
J'en vois comme par pelletées.
Des charrettes vont passer.
Paris va regorger
De tant d'atrocités !

CHAPELLE

— — 106 *Une chapelle se a fermée,*
Ce n'est pas éloigné,

TÉNÉBRES

9^e fascicule p. 185. *La France :*
Pendant trois jours entiers
De ténèbres enveloppée

Echo, 1897, page 291 *Les ténèbres :*
Elles sont de vous approchées.

Echo, 1898, page, 362 (Tilly) *Marie Martel : oh !*
que c'est noir, ma bonne
mère !... oh ! ne faites pas
aller le tonnerre, il me fait
peur.

JOURNAUX

Echo, 1897, page 10 *Des journaux vont tomber,*
Une loi s'imposer
J'en vois un se créer
Qui pourra y pousser.

— — 136 *Un va encore rester.*
Mais, quand il va quitter,
C'est seul et délaissé.

LE CHRIST.

— — 11 *Ainsi sera montré*
Le Divin crucifié.

LA SALETTE.

— — 214 *Je vois qu'on va y monter*
Et même le haut clergé.

— — 137 *Au moment du danger*
Tout le monde y aller,
Et surtout le clergé.
Des gens nu pieds,
J'en vois y aller.

Echo, 1898, page 73 *Des églises vont s'élever.*
De tous côtés
Dieu va se manifester.
Je vois la France plus aisée,
La France des jours passés,
Quand Dieu était aimé.
Et surtout honoré,
Tout par Dieu est réglé,
Pas un cheveu ne doit tomber
Que Dieu ne l'ait ordonné.

IMPOT.

Echo, 1897, page 45 *Un impôt va s'élever*
Sur ce qui est cuivré.

THÉÂTRES

— — 234 *L'Opéra doit brûler,*
Et cela sans tarder,
Un théâtre à côté.
Puis un autre théâtre que la
voyante n'a pas nommé.

LOI SUR L'EXIL

— — 45 *Une loi sera votée*
Et j'en vois d'exilés
Qui vont se rapprocher.

— — 76 *J'en vois comme exilés,*
Une loi sera votée,

*J'en ai déjà parlé
Quand ils vont arriver,
Alors va commencer
Ce qui est annoncé*
Echo, 1897, page 222 *Une loi sera votée,
Ceux qui sont à l'étranger
Vont bientôt rentrer.*

MINISTÈRE MÉLINE

— — 45 *Le ministère tomber,
Ce n'est pas éloigné,
Un autre le remplacer,
Qui a empoisonné,
Qui ne fera que passer (M. Bris-
[son])
Il a un dossier (Dreyfus)
Qui va comme y pousser*

ELECTIONS (ministère Méline).

Echo, 1898, page 362 *Ne vont pas se passer
Comme on l'a supposé,
Elles doivent aider
A ce qui est réservé,
Le ministère Méline ne prési-
dera pas aux élections :
Il n'y doit pas compter
Je vois qu'il sera ôté.*

FIN

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

Le merveilleux dans l'histoire de France. — On lit dans Joseph de Maistre, SOIRÉES DE SAINT PÉTERSBOURG, XI^e entretien, note v « De nos jours, la Révolution Française a fourni un exemple des plus frappants de cet esprit prophétique qui annonce constamment les grandes catastrophes. Depuis L'ÉPITRE DÉDICATOIRE DE NOSTRADAMUS AU ROI DE FRANCE (qui appartient au XVI^e siècle), jusqu'au FAMEUX SERMON DU PÈRE BEAUREGARD ; depuis les vers d'un ANONYME destiné au fronton de Sainte-Geneviève, jusqu'à la chanson de M. DE LISLE, je ne crois pas qu'il y ait eu de grand événement annoncé aussi clairement et de tant de côtés. »

Un lecteur de l'Écho voudrait-il nous faire connaître avec plus de détails ces textes prophétiques relatifs à la Révolution, que désigne J. DE MAISTRE dans le passage cité ?

P. PRÉVOST

ÇA ET LA

Le convoi mystérieux. — Dans l'article que nous avons déjà cité (*Figaro* du 7 février) Anatole France cite une autre histoire, extraite d'un livre intitulé : *Les Génies assistants*, qui fut imprimé sans nom d'auteur au dix-huitième siècle.

L'aventure a pour scène le Palais-Royal et l'on y voit figurer Henriette d'Angleterre, cette princesse qui demanda une Bérénice à Corneille et à Racine et dont Bossuet prononça l'oraison funèbre. Voici ce que conte l'auteur des *Génies assistants* :

« M^{me} Hamilton était très attachée à la princesse d'Angleterre. Elle logeait au Palais-Royal et ne manquait pas un jour d'assister au petit coucher de Madame. Cette fois, comme il était deux heures après minuit, elle envoya un page savoir si la princesse ne quitterait pas bientôt le jeu. Le page, pour se rendre auprès de Madame, traversa le jardin. Près du grand bassin, il aperçut un convoi funèbre. Cela lui parut extraordinaire. Il se persuada néanmoins que le cortège ne prenait pas ce chemin sans raison, et que Monsieur avait accordé le passage. Dans cette pensée, il poursuivit son chemin et ne s'inquiéta pas excessivement. Lorsqu'il fut arrivé auprès de Madame, il s'informa si le jeu durerait encore longtemps ; on lui dit qu'il allait finir, et il sortit aussitôt pour en avertir M^{me} Hamilton. Mais en repassant près du grand bassin il remarqua que le convoi était exactement à la place où il l'avait vu, et qu'il n'avait ni avancé ni reculé. Il eut alors la curiosité de s'approcher de cette assemblée immobile, et il vit que tous ceux qui la composaient avaient des visages monstrueux. Saisi d'une frayeur mortelle, il courut tout tremblant à l'appartement de M^{me} Hamilton et y ayant rencontré un serviteur, il lui dit :

« Mon ami, je suis mort. Je vais me coucher, prenez la peine de dire à M^{me} Hamilton que Madame est sur le point de se retirer ; suivez-la, ne parlez pas de moi et, à votre retour, venez dans ma chambre.

« Le serviteur fit ce qui lui était recommandé et courut ensuite à la chambre du page. Celui-ci, qui avait une grosse fièvre, lui conta ce qu'il avait vu et le pria de n'en rien dire.

« Le serviteur crut toutefois qu'il valait mieux s'en expliquer à M^{me} Hamilton, qui alla visiter le malheureux page et lui fit conter tout le détail de son effroyable vision.

« Quinze jours après, Madame fut prise d'un mal subit après avoir bu une tasse de chicorée, et fut si vite emportée que Paris connut sa mort avant sa maladie. M^{me} Hamilton ne douta pas que l'apparition d'un convoi funèbre à son page, dans le jardin du palais, n'eût été l'annonce de cette mort. »

**

L'Esprit Tambourineur.

Monsieur le Directeur,

Les faits de Guivry continuent toujours. Mais ils ont pris un autre aspect. Je n'ai pu me rendre ces temps derniers dans la famille Sézille, par suite d'une forte attaque d'influenza. Voici néanmoins, en attendant, quelques passages d'une lettre que m'a adressée M^{me} Sézille. Je lui avais conseillé, pour se débarrasser de l'importun Bonnard, de démonter le lit : les parents n'ont pas osé le faire. Est-ce par crainte ? Je n'en sais rien n'ayant vu personne.

« Monsieur,

« Je vous écris deux mots pour vous dire que j'avais attendu jusqu'à dimanche 11 février pour démonter le lit. Je vous dirai que dimanche ma fille étant couchée, « ça tapait toujours ; c'est peut-être parce que nous avions dit que nous aurions défait ce lit. Mais n'ayant pas accompli notre promesse, ma fille voyait un homme descendant la fenêtre, qui passait et repassait... Nous nous sommes levés plusieurs fois, mon mari et moi, et nous n'avons rien vu, et sitôt que nous étions couchés elle disait : « Le voilà encore !... » Et Bonnard tapait chaque fois qu'il passait. Alors notre fille s'est couchée dans un

« lit de fer et nous n'avons plus rien entendu. Faut bien
« espérer que ça va continuer ainsi. Enfin, si les bruits
« se font entendre, je vous écrirai deux mots.
« Agrérez, monsieur, mes salutations sincères,

« Femme SÉZILLE. »

Guivry, le 13 février 1900.

Je demande pardon à M^{me} Sézille de citer sa lettre. Elle ne m'en voudra pas. Ses affirmations si nettes et si précises valent plus que les articles fantaisistes qu'on pourrait faire.

Allons-nous entrer dans une nouvelle phase de phénomènes? C'est ce que les événements futurs nous feront connaître.

H. D.

* *

Une curieuse croyance. — Il paraît qu'en Roumanie les paysans croient que les revenants sont exclusivement les hommes qui n'ont pas mangé de l'ail pendant leur vie. C'est le *Journal des Débats* qui nous l'apprend.

L'ail, qui trouble quelquefois les digestions terrestres, assure du moins, dit notre grave confrère, le repos dans la tombe. Ceux qui l'ont méprisé pendant leur vie expient un si injuste dédain par une agitation posthume. On reconnaît leur tombe à un petit trou dont elle est percée et par où leur âme s'échappe. Cette âme infortunée erre autour des maisons et crie : « As-tu mangé de l'ail ? » Si un revenant vous pose cette question, ne répondez pas. L'imprudent qui essaierait de s'expliquer deviendrait aussitôt muet. Mais frottez d'ail vos épaules, votre poitrine et vos genoux, les portes et les fenêtres, les cornes des bœufs et les pis des vaches. L'esprit s'enfuira. (Je le crois sans peine). Les revenants sévissent principalement la veille de la Saint-André. Ne croyez pas, au surplus, que tous les revenants soient des trépassés. Il est, parmi eux, des vivants. Il est des âmes inquiètes qui profitent de cette nuit pour quitter leur corps et en visiter d'autres, qui sont ceux des animaux. Le corps abandonné reste inerte jusqu'au retour de la voyageuse. Surtout ne le changez pas de place. L'âme ne le retrouverait plus, et ne le chercherait pas. Veuve, elle s'en irait, par les espaces, vers l'autre monde.

* *

Une maison hantée. — Depuis quelques jours, la ville de Thann (Alsace) est en émoi à la suite de phénomènes étranges qui se produisent dans une maison habitée par plusieurs locataires.

C'est dans le logement occupé par le cocher Rieth et ses neuf enfants qu'ont lieu les manifestations en question.

L'un des enfants du cocher, une fillette âgée de six à sept ans, sert de médium. Suivant le désir des assistants, elle pose des questions à un « esprit » qui répond aussitôt aux questions posées en n'importe quelle langue.

Le mystère a attiré tant de monde dans la maison hantée que les autres locataires se sont plaints et que la police s'est émue. Rieth a été arrêté, puis relaxé. Son propriétaire lui a donné congé, ce qui n'est pas sans l'embarrasser beaucoup avec sa nombreuse famille; enfin, la fillette qui servait de médium, vient d'être emmenée à l'hôpital.

L'autorité a fait, en outre, fermer le logement hanté et depuis les phénomènes ont cessé non pas « par enchantement » comme dit le *Petit Journal*, mais tout naturellement, le médium n'étant plus là.

* *

Étrange cas pathologique. — Il n'est bruit, aux environs de Gand, que du cas étrange d'une jeune villa-

geoise qui, sans être atteinte d'une maladie apparente, n'a pas mangé depuis le commencement de novembre dernier, et qui, cependant, ne semble pas trop périr d'inanition. C'est à Nazareth, commune située sur la route de Gand à Audenarde, que s'observe ce singulier phénomène.

Il y a soixante-quinze jours que la jeune Irma De Geyter — c'est le nom de la villageoise — n'a pris aucune espèce d'aliment. Elle n'a jamais été malade avant d'être frappée de cette étrange affection. Elle refuse toute espèce de nourriture, et lorsqu'on l'oblige à prendre un peu d'eau rougie ou du bouillon, elle le restitue aussitôt. On a employé en vain tous les modes d'alimentation.

LES CONVULSIONNAIRES DE SAINT-MÉDARD⁽¹⁾

MIRACLE OPÉRÉ SUR LA DEMOISELLE THIBAUT

(Suite.)

M. le lieutenant de police nous en fournira un qui aura encore bien plus d'éclat. Quoique les plus grands prodiges ne soient plus capables de le surprendre, il est toutefois embarrassé de celui-ci. Le célèbre M. Silva est sollicité de sa part de voir la miraculée et de tâcher de le tirer d'intrigue à ce sujet. Le médecin, trop habile pour ne pas entendre à demi-mot, se transporte chez notre Demoiselle le 27 juin, huitième jour de sa guérison. On laisse à penser, si l'envie de répondre aux politesses de M. Herault devait l'engager à ajuster son rapport aux vues et aux inclinations du magistrat, et cependant, par une conduite adorable de celui qui tient en sa main les esprits et les cœurs, ce médecin envoyé tout exprès pour obscurcir, s'il est possible, l'œuvre de Dieu, ce médecin, qui le croirait ! laissa échapper à travers toute sa complaisance la preuve la plus complète et la plus décisive de notre miracle, comme nous le verrons. Tant il est vrai qu'il n'y a point de conseil, qu'il n'y a point de prudence contre le Seigneur.

Enfin, notre Demoiselle dont la guérison malgré la fatigue extrême des visites de tout Paris, achève de se perfectionner dans l'espace de ces huit jours, consacre le neuvième par une reconnaissance et une action de grâces publique; elle se transporte une seconde fois à Saint-Médard, où le peuple fidèle accourt de toutes parts pour s'unir à elle, et célébrer par la prière et la louange un bienfait si mémorable.

L'empressement de la multitude pour la voir, qui forme une foule dont les flots font chanceler les plus robustes, ne l'empêche point de se soutenir contre ceux qui l'environnent et la pressent, et elle laisse les spectateurs dans la joie et l'admiration d'une guérison aussi parfaite, que la complication de tous ses maux était incurable et affreuse.

Nos trois médecins, qui l'avaient visitée devant et après sa guérison; ne peuvent se lasser d'en venir admirer le prodige; ils sont plus en état que personne d'en connaître la grandeur, ils reviennent encore

1. Voir les numéros 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74 et 75.

deux fois durant et après cette seconde neuvaine, ils la voient agir, marcher, vaquer avec aisance à son travail et à tout ce qui est de son ménage, enfin rétablie au point qu'elle paraissait, disent-ils, n'avoir rien à désirer pour une santé parfaite, dont elle continue de jouir sans altération depuis ce temps-là.

Après avoir ainsi exposé les faits, M. de Mongeron, avec une conscience vraiment méritoire, examine les « caractères des témoins », puis il démontre que la réalité du miracle ne peut être contestée. Cet examen et cette démonstration ne comportent pas moins de 75 pages de texte serré.

Ce n'est pas tout. Viennent ensuite 46 pages de texte encore plus serré reproduisant les pièces justificatives, dépositions des témoins, procès-verbaux de médecins, consultations, certificats de prêtres, etc.

Tout cela est fort curieux. Force nous est cependant de passer outre, et de nous en tenir à l'exposé des faits. Constatons seulement que ces faits ont été observés et contrôlés avec un soin qui ne permet point de mettre en doute leur authenticité.

Nous arrivons maintenant au

Miracle opéré sur Marie-Anne Couronneau

Marie-Anne Couronneau naquit à Saumur en 1663, d'un des plus riches marchands de la ville, mais malheureusement infecté du venin de l'hérésie. La Providence qui avait des desseins de miséricorde sur cette fille, eut soin de la soustraire à ses parents dès ses plus tendres années, pour la confier à des personnes charitables qui lui firent sucer avec le lait, la doctrine de la Vérité, et qui l'élevèrent dans les maximes de la piété la plus pure.

Cependant, cette main de miséricorde dont rien n'est digne que ce qui est éternel, en même temps qu'elle répandit sur elle, avec profusion, les dons de la grâce, la priva de ceux de la fortune. La Couronneau se soumit volontiers à cette épreuve, aimant mieux être la dernière dans la maison du Seigneur, que d'habiter sous les pavillons des pécheurs. Elle préféra la condition de pauvre servante dans un pays catholique, à celle de riche bourgeoise dans le sein de l'hérésie, et refusa toujours constamment d'aller trouver ses parents en Angleterre. S'étant ainsi réduite volontairement à la servitude, elle en avait supporté les fatigues avec courage jusque dans un âge avancé, lorsqu'il plut à Dieu dans le temps que ses forces étaient déjà presque épuisées, de lui enlever tout d'un coup le peu qui lui en restait, sans lui laisser même la consolation de pouvoir s'en plaindre.

Le 1^{er} novembre 1730, une attaque d'apoplexie lui ôtant en un moment l'usage de la parole, la connaissance et les forces, lui annonce l'état fâcheux où elle va bientôt être réduite. Une saignée, l'émétique et deux autres médecines la soulagent un peu. Le mal ne dominait pas encore, l'art et la nature travaillèrent de concert à en retarder la maligne impression; les forces revinrent, mais non en leur entier; sa parole resta fort engagée, néanmoins elle pouvait encore se

faire entendre. Mais huit jours après, revenant de l'Hôtel-Dieu où elle avait eu sa première attaque, et passant sous le petit Châtelet, elle est saisie tout à coup d'un froid glacial et d'un engourdissement sur tout le côté gauche, qui lui laisse à peine le moyen de se traîner jusque dans une maison voisine, où elle a des mouvements convulsifs si violents qu'ils lui ôtent de nouveau l'usage de la parole. On a toutes les peines possibles à la ramener chez la demoiselle Jeanne Garnier, sa charitable maîtresse; on emploie d'abord l'émétique, on a recours à des saignées du bras et du pied, et à plusieurs autres remèdes qui adoucissent un peu la violence du mal sans le guérir. Tous ces secours ne purent empêcher que la difficulté à parler et à marcher ne fut encore beaucoup plus grande qu'à la première attaque, préludes trop certains de l'état déplorable dans lequel elle va tomber. En effet, après quelque temps, la malade empire à vue d'œil, le peu de force qui lui reste diminue tous les jours et semble s'éteindre peu à peu. Enfin, le 19 décembre de la même année 1730, sa maîtresse s'aperçoit que sa langue est encore plus engagée qu'à l'ordinaire, ce qui la détermine à la faire conduire à l'Hôtel-Dieu, où elle a une sœur religieuse.

A peine notre malade y est-elle que, sans perdre de temps, M. Seron, médecin de cet hôpital, lui fait prendre l'émétique. Il ajoute coup sur coup la saignée de la gorge à celles du bras et du pied. Il met tout en œuvre pour sa guérison, mais tous ces remèdes n'ont d'autre effet que de lui ôter le peu de force qu'elle avait encore. M. Seron est si convaincu qu'ils ne font que fatiguer la malade en pure perte, qu'il les fait tous cesser; et comme on ne garde point de malades incurables dans cette maison, le 6 janvier 1731, on avertit sa maîtresse de la venir reprendre.

Mais comment tirer, de ce lit de douleur, ces membres froids et perclus! La crainte de froisser ce corps à demi-mort, et d'autre côté, la nécessité de la transporter, ne font pas un petit embarras pour sa tendre maîtresse. Les nerfs et les muscles de la jambe gauche de notre infirme se trouvent tellement relâchés, que cette jambe pend beaucoup plus bas que la droite, et qu'il ne lui est plus possible, non seulement de s'appuyer dessus, mais même de la lever; et, tout son côté gauche étant en paralysie, elle ne peut tirer aucun secours de sa main. Sa maîtresse l'embrasse et la soutient de ce côté-là, et la malade s'y soutient elle-même le plus qu'elle peut, s'appuyant sur une canne avec sa main droite.

Arrivée au bord du degré, la difficulté devient encore beaucoup plus grande, le secours de trois personnes suffit à peine pour la transporter jusqu'à la chaise qui l'attend à la porte; deux, la prenant sous les bras, lui soutiennent tout le corps, et une troisième lui porte en l'air son pied gauche pour l'empêcher de se briser en tombant sur les degrés de marche en marche. Sa langue n'est pas moins attaquée que tout son côté gauche; elle ne peut plus former que quelques demi-mots mal articulés qui, joints à ses gestes et au mouvement de ses lèvres, donnent plutôt à deviner qu'à entendre ce qu'elle veut dire, et ce peu de syllabes mal prononcées lui coûte encore des efforts si extraordinaires, qu'elle

fait une véritable peine à tous ceux qui la voient.

Tel était l'état déplorable où la paralysie avait alors réduit la Couronneau. Elle était complète, disent les maîtres de l'art, sur la cuisse, la jambe et le pied gauche, et incomplète sur la langue, sur le bras et sur tout le reste de ce côté. Aussi conserva-t-elle quelque mouvement dans le bras gauche, qui même se fortifia un peu; mais elle se trouva dans l'impuissance absolue de faire aucun usage de sa jambe, qui était toujours d'un froid glaçant et d'une insensibilité entière, et il ne lui fut plus possible de se faire entendre, excepté dans quelques intervalles passagers, où elle articulait quelques mots à force d'efforts et de contorsions.

Tout paraissait devoir abattre sa constance; son état de servitude, dont elle ne peut plus remplir les devoirs, une maladie accablante et sans ressource qui la met dans la triste nécessité d'exercer à tout moment la charité de sa maîtresse et d'en recevoir elle-même les services les plus bas et les plus humiliants, sans compter la douleur et l'ennui, compagnes inséparables de maladies de cette espèce; obligée de rester sans cesse dans un lit ou dans un fauteuil, elle est bientôt tout écorchée par la continuité de cette situation.

La nature ingénieuse à se procurer les soulagements nécessaires, et la pitié de la malade encore plus active que la nature, lui firent, quelque temps après, trouver des secours que son état lui refusait. D'abord, elle fait entendre par signes qu'elle souhaitait avoir des béquilles; mais l'immobilité de la moitié d'elle-même lui fit bientôt éprouver qu'elle n'en pouvait faire aucun usage, à moins de trouver un secret pour faire avancer le côté paralytique. Cependant, fatiguée à l'excès d'être toujours dans un lit qui n'est plus propre qu'à augmenter ses peines de jour en jour, son génie lui fournit enfin l'industrie d'une mécanique admirable.

Ayant fait connaître qu'elle souhaitait des lisières, elle en fait un étrier par lequel elle soutient son pied paralytique. Elle se fait attacher cet étrier avec des bretelles qui, portant sur ses deux épaules, s'accrochaient à sa ceinture, et soutenaient ainsi son pied gauche, pendant que tout son corps était suspendu sur ses deux béquilles; mais cela ne suffisait point encore, elle joignit à tout cet attirail une seconde lisière qui tenait à la jambe gauche et qui était passée autour de son bras droit, par le moyen de laquelle tirant en avant sa jambe gauche de toutes ses forces avec sa main droite, elle faisait avancer tout son corps par une violente secousse. Mais pour lui donner ce mouvement forcé, elle était obligée de se renverser en arrière et de faire des contorsions et des grimaces si affreuses qu'elles faisaient horreur à tous ceux qui la voyaient. C'est ainsi que par cette mécanique aussi ingénieuse que nécessaire, notre pauvre paralytique trouva quelque adoucissement à ses maux, et se procura l'avantage de pouvoir aller à l'Eglise chercher la consolation aux pieds de son Sauveur; consolations que ses maîtresses crurent devoir accorder à ses pieux désirs, ou, pour mieux dire, à ses gémissements et à ses larmes, malgré les remontrances de plusieurs personnes qui leur représentèrent que l'effroi que ses horribles contorsions causaient aux

passants devait les engager à lui défendre de sortir. Mais la Providence en ordonnait autrement pour rendre sa maladie aussi publique et aussi remarquable, que sa guérison devait être subite et éclatante.

(A suivre).

A TRAVERS LES REVUES

LA LUMIÈRE (de Bruxelles). — Sous ce titre, *Anatole France et le scepticisme facile*, M. Jean Delville répond à un article paru dans *le Figaro*, intitulé *le Merveilleux*. Voici la conclusion de M. Jean Delville:

M. Anatole France fait dire à son sosie, papa Bergeret: « *La télépathie n'est pas une science. Un fait scientifique est un fait qui peut être ou reproduit ou prédit dans des conditions déterminées.* »

Or, les faits télépathiques, qui sont divisibles en trois espèces, l'action d'une pensée sur une autre, l'action de lucidité ou de vision à distance, l'action extérieure réelle, sont inattendus, spontanés, ou sont volontaires et d'ordre expérimental. Certes, la télépathie n'est pas une science officielle à la portée de tous, mais du moment qu'elle peut être expérimentale, elle entre d'emblée dans le domaine scientifique. Il est avéré que le fait télépathique peut être reproduit et prédit dans des conditions déterminées par l'expérimentateur conscient. Il existe certains procédés de transmission psychique employés par des sociétés secrètes, orientales et occidentales, qui permettent de communiquer télépathiquement à volonté, et pour lesquels les conditions de temps et d'espace n'existent pas. De plus, les phénomènes télépathiques se prouvent par des milliers de témoignages recueillis par la *Société des recherches psychiques de Londres* et par les *Annales des sciences psychiques de Paris*. Il n'est point nécessaire de retourner au temps de Cicéron, ni d'exhumer, pour la circonstance, en de vieux bouquins douteux, des historiettes surannées. La place nous manque pour reproduire ces nombreux témoignages et ces procès-verbaux signés par des personnalités scientifiques de l'Europe entière. Nous ne citerons pas même les simples faits observés sur des liseurs de pensée tels que les Hartmann et les Cumberland.

M. Anatole France, qui a une érudition complète, paraît-il, devrait se tenir mieux au courant avant que de jaser vainement sur des questions où son incompetence éclate trop aux yeux de ceux qui la savent percevoir à travers les subtilités de sa fine prose.

Avant de prendre comme thème littéraire cette délicate et profonde question de la télépathie, M. Anatole France et les sceptiques de son envergure feraient bien, nous semble-t-il, de s'enquérir au préalable de quelques sujets sensitifs hypnotisables.

Au moyen d'eux, et par la simple analogie des faits, il comprendrait mieux que les phénomènes télépathiques sont dus à l'action des vibrations fluidiques aussi naturelles, par exemple, que les vibrations électriques de la télégraphie sans fil.

« *C'est une honte de notre temps,* » dit prétentieusement M. Bergeret — lisez Anatole France — « *que de petites filles hallucinées ou simulatrices occupent de leurs visions imbéciles, dans les villages, des troupes d'hommes, qu'on en parle, qu'on en écrive et que des journaux répandent ces folies.* »

Il nous semble, à nous, qui n'écrivons pas si bien que M. Anatole France, et qui n'avons pas de fauteuil sous la Coupole, mais qui savons que la science et la vérité n'ont pas de ces répugnances et de ces dédain de précieuses ridicules, qu'il est plus imbécile encore, et plus fou, de faire silence autour des faits qui, par leur réalité, sont capables de révéler à l'ignorance sceptique du monde les forces inconnues qui enveloppent la nature.

La vraie honte de notre temps consiste surtout à voir des intelligences s'enliser agréablement dans le doute et dans l'ignorance de faits lumineux, palpables, pouvant jeter un fécondant rayon de lumière dans les consciences obscurcies d'aujourd'hui. La vraie honte de notre temps, c'est de ne pas avoir le courage, tout le courage d'aller droit à la vérité.

A notre avis, les travaux d'un William Crookes ou d'un de Rochas, qui ne sont pas tout à fait de petites filles hallucinées ou simulatrices, et de tant d'autres savants, sont aussi dignes de remplir les journaux que la prose stylée de M. Anatole France. Ils éclairent la science, ces travaux, et ces hommes remplissent un haut et ingrat devoir, tandis que des écrivains comme l'auteur de *Clio* inoculent dans les âmes contemporaines, grâce au prestige d'une verbalité subtile, le virus du scepticisme, c'est-à-dire la froide et délétère philosophie du siècle.

THE LIGHT. — Une lettre intéressante relative à l'impression de terreur qu'éprouvent les animaux tels que les chiens et les chevaux, lorsqu'il s'agit de traverser des endroits où sont enterrés des corps de suppliciés ou de suicidés :

Cette impression n'a rien de commun avec celle que les bœufs ressentent, par exemple, en passant près des abattoirs et qui n'est autre chose que la manifestation d'une grosse répugnance devant l'odeur du sang, et aussi le pressentiment de la mort.

C'est en Allemagne, en Islande et en Ecosse qu'on a fait à ce sujet les observations les plus intéressantes.

Dans ces différents pays, les criminels sont exécutés en dehors des villes, dans la campagne, à de certains carrefours où l'on élève une croix. Ils sont de suite enterrés là même, et à l'intersection de ces carrefours se trouve une cahute où vit un gardien.

Jour et nuit, les chevaux qui passent là sont pris d'une atroce panique.

Un clergyman raconte qu'allant prêcher dans une église voisine, il était parti avec son domestique et sa voiture, dans une légère charrette anglaise.

Arrivé à un de ces carrefours, son cheval s'arrêta court, refusant de marcher et donnant des signes de la plus violente terreur. Ni par la voix, ni par le fouet, ni par les coups de pied, on ne put le faire avancer. Ses yeux lui sorlaient de la tête, et il était secoué par un tel tremblement que la charrette allait de droite à gauche, avec une extrême rapidité.

Le recteur dit à son domestique de le prendre par la bride et de le faire avancer.

Peine perdue!... il ne bougea pas plus qu'une borne.

On voulut le faire aller en arrière, inutile!

Le domestique, qui était un paysan, disait: « Je vous l'avais bien dit que le cheval ne passerait pas là. »

Impatienté, le recteur prit la résolution d'abandonner sa voiture et de s'en aller à pied.

Quand son maître fut parti, le domestique jeta sur la tête du cheval une couverture, et alors seulement il le fit marcher, mais en tournant le dos au carrefour que l'animal n'avait pas voulu traverser, et ils retournèrent à la maison.

Quelques mois après, des travaux d'irrigation ayant amené à creuser la terre dans ce carrefour, on trouva des squelettes de gens qui avaient eu la tête tranchée, et d'autres qui avaient été pendus.

Une seconde histoire prouve la frayeur des chevaux et des chiens devant le corps des suicidés.

Un jeune lord revenait de la chasse avec deux de ses amis, un piqueur et un chien! Comme ils traversaient une route de forêt, ils virent de loin venir une charrette conduite par un homme, qui la traînait. Quand elle devint très visible, les chevaux que montaient les chasseurs commencèrent à se cabrer, et le chien à hurler.

Puis les chevaux se rangèrent sur le bord de la route et restèrent là comme pétrifiés, tandis que le chien était secoué de convulsions.

Les chasseurs, très effrayés, dirent à l'homme de passer rapidement puisque sa charrette rendait les chevaux méchants.

Quand il passa on vit dans la voiture quelque chose qui était recouvert d'une toile; à ce moment, le chien mourut, et les chevaux eurent au mors une écume blanche et verdâtre, et leurs corps tremblèrent.

Quand l'homme fut loin, le jeune lord demanda au groom ce que cela voulait dire.

— Vous ne savez donc pas que c'est le corps d'un tel qui s'est suicidé hier qui vient de passer là? Comme le curé n'a pas voulu l'enterrer, sa femme le fait porter dans un champ qu'ils ont, et où on l'enfouira. J'ai bien pensé que les chevaux auraient grand'peur...

Les chasseurs s'en allèrent en devisant sur l'étrangeté de cette frayeur causée à des animaux par des corps de suicidés, alors que presque tous les jours ils passent devant des cimetières ou rencontrent des enterrements sans manifester aucun trouble.

LES APPARITIONS DE TILLY

par Gaston MERY

Cette brochure, qui contient, outre de nombreuses vues de Tilly, des autographes et des portraits, est vendue un franc.

Prière d'adresser les demandes, en ajoutant 0 fr. 20 pour le port, à l'administrateur de l'Echo du Merveilleux, 44, RUE DE LA TOUR-D'AUVERGNE (PARIS).

Le Gérant: GASTON MERY.

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

OBSERVATIONS ET HYPOTHÈSES

Il nous faut examiner maintenant si notre hypothèse sur les fluides explique les phénomènes provoqués comme elle semble expliquer les phénomènes spontanés.

Il est nécessaire ici, plus que jamais, de sérier les questions.

Allons donc, cette fois encore, du simple au composé.

Les phénomènes les plus simples, ceux par lesquels tous les médiums s'entraînent en quelque sorte à des expériences plus compliquées, ce sont les coups frappés dans la table près de laquelle ils sont assis.

Ce sont aussi les phénomènes les plus vulgaires.

J'ai pu, avec Eusapia Paladino, chez M. Camille Flammarion, essayer de me rendre compte du pourquoi et du comment de ces bruits.

Eusapia, pour nous en faire saisir le mécanisme, opérait, par exemple, en pleine lumière, de la manière suivante.

Elle laissait pendre au-dessus de la table, à cin-

quante centimètres environ, son index allongé; puis elle l'agitait d'une légère et brusque secousse

Presque aussitôt, à l'endroit même de la table que semblait viser le doigt, un choc se faisait entendre.

Que s'était-il passé?

Le lecteur l'a déjà compris.

Si l'hypothèse — d'après laquelle nous voyons dans le médium un être produisant en surabondance soit du fluide positif, soit du fluide négatif — est fondée, on peut croire que le corps d'Eusapia, à l'état ordinaire, est, pour ainsi dire, enduit de ce trop plein de fluide, qu'il en est baigné comme d'une sueur invisible.

Lorsque le médium suspend son doigt au-dessus de la table, on constate ce que l'on constaterait, s'il le suspendait mouillé. Le fluide, comme l'eau, descend le long du doigt et vient former, au bout, une

sorte de goutte. Cette goutte — invisible quand il s'agit du fluide — a besoin souvent pour se détacher qu'on imprime au doigt une soudaine se-



L'OUVERTURE D'EUSAPIA PALADINO

cousse. Elle tombe alors et fait le bruit que l'on entend.

J'entends l'objection.

« La comparaison est ingénieuse, dira-t-on ; mais pour qu'elle fût juste, il faudrait admettre que le fluide, comme l'eau, est *pesant*. »

Le fluide est-il pesant ? Je le crois, et puisque l'occasion s'en présente, je vais dire les raisons pour lesquelles je le crois.

Le colonel de Rochas, dans ses deux ouvrages sur l'extériorisation de la sensibilité et de la motricité, a démontré que le fluide était la *condition* et, pour ainsi parler, le véhicule de nos sensations et de nos volitions.

Vous vous rappelez, à ce propos, les expériences de M^{lle} Lina.

Pendant les instants où, par un effort de son énergie ou par un effet de la transe, son fluide s'extériorisait, ce n'était pas quand on approchait un objet de son épiderme qu'elle en ressentait le contact, c'était quand on tenait cet objet à une certaine distance d'elle. Le volume de son corps s'était, pour ainsi dire, augmenté de la couche de fluide extériorisé qui l'enveloppait, et la sensibilité du même coup, avait été transportée de la surface de la peau à la surface de ce corps fluide superposé.

Si, continuant l'expérience, on emmagasinait le fluide dans un verre d'eau, dans un bloc de cire, — comme on emmagasine l'électricité dans un condensateur — une partie de la sensibilité de Lina s'y trouvait emmagasinée en même temps, et Lina, si on piquait le verre d'eau ou le bloc de cire, ressentait la piqure, avec plus ou moins d'intensité (car il y avait toujours une certaine déperdition de fluide), comme si on l'avait piquée elle-même à fleur de peau.

Eh ! bien, de même que le fluide est la « condition » et le « véhicule » de la sensibilité, il me paraît permis de supposer, étant donné l'ensemble des expériences auxquelles j'ai assisté, que le fluide est également l'*agent*, le *conducteur*, la *condition*, le *véhicule* de la pesanteur.

A l'appui de cette supposition je citerai ce fait qui a été vérifié maintes fois, notamment par M. de Rochas et par M. Guillaume de Fontenay —

pour ne parler que des expérimentateurs que je connais autrement que par leurs livres — à savoir que, lorsqu'un phénomène un peu important se produit, le poids du médium est diminué. La différence, dans les cas de matérialisation, atteint même des proportions vraiment stupéfiantes. Il n'est donc pas douteux que le fluide joue un rôle dans le phénomène de la pesanteur, lequel, comme chacun sait, n'est qu'une des formes de la gravitation universelle.

Ceci dit, il me paraît tout à fait extraordinaire qu'on n'ait point encore appliqué cette constatation à une théorie de la lévitation.

La lévitation, dans notre hypothèse, s'explique, en effet, avec une extrême simplicité.

Un corps cesse d'être *pesant*, comme il cesse d'être *sensible*, dans la mesure où il a extériorisé son fluide, c'est-à-dire dans la mesure où il a supprimé en lui ce qui constitue la condition même de la *sensibilité* ou de la *pesanteur*.

Je ne fais, d'ailleurs, qu'indiquer aujourd'hui cette explication sur laquelle je reviendrai un jour à loisir, — car elle me semble donner la solution vraie d'un problème qui, depuis longtemps, fait pâlir bien des chercheurs...

Mais si ma comparaison de la « goutte de fluide » avec « la goutte d'eau » explique le phénomène si banal du « coup frappé » sur la table, comment, sans sortir de notre théorie du fluide, expliquer les phénomènes comme ceux des *grattements* ; des *coups rythmés*, etc... Ce sera le sujet du prochain article.

GASTON MERY.

UNE LETTRE DE DRUMONT

L'antechrist ou origines de la Franc-Maçonnerie et son but expliqué par ses symboles.

La nouvelle brochure de Vanki, est, ainsi que ce titre l'indique, l'explication scientifique et religieuse des rites et symboles maçonniques. Les FF.°. ne veulent aucune religion, et le premier de leurs soins a été d'en établir une fondée sur le culte de la Nature. Ils nient le surnaturel et accordent à la Nature des pouvoirs surnaturels si grands, qu'ils dépassent les pouvoirs que nous accordons à Dieu lui-même, car ce sont des impossibilités.

La pratique du culte maçonnique demande des décors multiples, étranges et surtout charlatanesques, dont Drumont se moque spirituellement dans la préface de cette brochure, préface que nous publions *in extenso* pour l'édification du lecteur.

Cher Monsieur,

J'ai parcouru avec un vif intérêt votre très curieux manuscrit.

C'est, en effet, une étude originale et nouvelle que cet essai d'explication de la Franc-Maçonnerie et de ses tendances par l'examen de ses signes, de ses symboles et de ses rites. J'ajoute que, pour ne pas se perdre au milieu de ces grimoires, il ne fallait rien moins que l'expérience et l'espèce de double vue d'un homme habitué, comme vous l'êtes, à scruter les arcanes de l'Hermétisme.

Pour ma part, et tout en rendant pleine justice à l'ingéniosité de vos interprétations, j'hésiterais peut-être à les adopter et à en faire état.

Il est évident, je vous l'accorde, que le symbolisme maçonnique, quelque ridicule qu'il vous paraisse, est moins puéril et moins insignifiant qu'on ne se l'imagine. Puisqu'il existe, il faut admettre qu'il correspond à quelque chose ; puisque les vieilles barbes de la secte y tiennent *mordicus* et qu'ils traitent de profanation et de sacrilège les enfants terribles qui proposent de mettre au rancart ces vieilleries, force nous est de conclure qu'il a eu et qu'il conserve encore une utilité quelconque.

Malgré tout, je ne puis m'empêcher de penser que, de tous ces rites bizarres et bicornus, où le faux Orient et le faux Moyen Age sont reliés à un modernisme tout aussi vague et tout aussi faux, l'impression qui se dégage avant tout est celle d'une imposture immense et d'une colossale mystification.

Ces « colonnes » et ces « Orient », ces mots de passe et ces mots de semestre, ces compas et ces équerres, ces « bijoux » et ces amulettes, ces signes et ces attouchements, ces tabliers et ces cordons, cette passementerie et cette ferblanterie grotesques dont les F. F. aiment à se parer dans les « tenues » et même parfois dans les cérémonies profanes, tout cela nous apparaît comme du truc et du toc, tout cela nous donne l'idée d'un vaste bazar, d'un bric à brac géant qui serait tenu par des Juifs.

C'est là, n'en doutez pas, qu'est la vérité. La Maçonnerie, ainsi que je l'ai démontré dans la *Tyrannie Maçonnique*, est une institution d'origine juive. C'est le Juif, l'éternel révolté et l'éternel conspirateur qui, après l'avoir créée pour travailler à réaliser ses plans de vengeance contre les chrétiens et de domination universelle, l'a dotée de ce symbolisme bigarré à travers lequel se reflètent, avec ses origines d'oriental, les phases diverses de son état social depuis l'époque de la dispersion.

Ceux qui vous liront devront, s'ils veulent vous comprendre, se bien pénétrer de cette idée.

Des choses qui, au premier abord, ont l'air invraisemblables et monstrueuses, paraissent, en effet, presque toutes simples et toutes naturelles, dès qu'on réfléchit que

le Juif est l'âme de la Maçonnerie, et qu'aucun être humain n'égale jamais le Juif dans la parodie obscène et sacrilège.

EDOUARD DRUMONT.

En vente à la Librairie antisémite, 14, boulevard Montmartre. 1 fr. et 1 fr. 10 par la poste.

LA QUESTION DE TILLY

Nous avons, pour obéir à des scrupules que nos lecteurs connaissent et peuvent apprécier, interrompu nos études sur les faits qui se rattachent à Tilly.

Nous ne sortirons pas encore aujourd'hui de notre réserve.

Mais il nous paraît intéressant de mettre sous les yeux de nos amis quelques-uns des articles que la presse régionale consacre aux événements du Champ Lepetit.

Voici, par exemple, un article qui a paru avec de légères variantes, dans le *Moniteur du Calvados*, dans le *Journal de Flers*, dans le *Journal d'Evreux* et dans quelques autres feuilles locales.

A la suite d'incidents qu'il est inutile de rappeler, M. Gaston Mery, s'appuyant sur un conseil du regretté Mgr Hugonin, « attente respectueuse et prière », demanda à Mgr Amette quelle attitude il devait tenir à l'égard de Tilly.

Un échange de lettres eut lieu entre l'évêque et le publiciste.

La réponse de Mgr Amette ne fut évidemment pas satisfaisante ; car dans une lettre du 31 octobre, Gaston Mery lui demandait ou de déclarer officiellement son opinion sur Tilly dans le cas où elle serait contraire au pèlerinage, ou de nommer une commission dans le cas où elle serait hésitante.

L'évêque de Bayeux répondit en des termes qui ne permettaient plus à la discussion de continuer.

De là, il n'est pas téméraire de conclure que ceux qui avaient espéré que Tilly serait un jour une succursale de Lourdes peuvent désormais renoncer à leurs espérances.

Il faut bien reconnaître d'ailleurs que le peu de dignité qui présida aux derniers événements du champ Lepetit devait faire fatalement entraîner cette solution.

Pour hâter peut-être la solution, Marie Martel avait prophétisé que Mgr Amette serait nommé archevêque le jour où le pèlerinage de Tilly serait reconnu.

L'évêque vénéré de Bayeux ne s'est pas laissé ému. Il attendra.

L'insinuation de la fin de cet article est aussi ridicule que venimeuse. Jamais, nos lecteurs le savent, Marie Martel n'a prophétisé quoi que ce soit de semblable.

Voici maintenant un entrefilet du *Bonhomme Normand* :

LE TEMPS DES MIRACLES EST PASSÉ. — Louis Cauchard, vingt-cinq ans, journalier à Tilly-sur-Seules, est poursuivi pour vol d'une chaîne de montre et d'une bague en argent. La chaîne, il soutient l'avoir comme par miracle, trouvée sur le champ miraculeux où opère Marie Martel. La bague, il l'a prise à une jeune fille, sans doute pour la faire toucher à la voyante, espérant que cela lui porterait bonheur. Cauchard s'est trompé; car Marie Martel n'a cessé de porter la guigne à ceux qui ont suivi avec persévérance ses momeries, ils ont attrapé des fluxions de poitrine ou des rhumatismes. Quant à Cauchard, il attrape quinze jours de prison. Décidément, le temps des miracles est bien passé.

Du même journal :

Nous avons raison de considérer, dès le début, les apparitions et les miracles de Tilly comme une véritable comédie montée par des malins pour duper les fidèles naïfs. — En ces derniers temps, un syndicat s'est constitué pour organiser au champ des miracles des pèlerinages diocésains comme ceux de Lourdes. Et pour engager Mgr Amette à se mettre à la tête de cette manifestation, Marie Martel a prédit que notre évêque serait promu archevêque le jour où il reconnaîtrait ces pèlerinages. Cela n'a pas pris. — Mgr Amette, si Dieu lui prête vie, deviendra certainement archevêque, mais sans l'intercession de Marie Martel et de sa Vierge.

Nous pourrions citer un grand nombre d'articles de pareil acabit. Mais ces quelques extraits nous semblent donner une idée suffisante du genre d'attaques et de plaisanteries auxquelles les amis de Tilly continuent à être en butte. Il y en a même de véritablement odieuses!

On comprend, après cela, que les pèlerins du Champ Lepetit, attendent avec quelque anxiété une parole nette et publique de l'évêque de Bayeux.

Nous leur demandons cependant de ne pas perdre patience. On nous assure que Mgr Amette — qui, très souffrant en ces derniers temps, a dû retarder son voyage à Rome, — a mis à profit les loisirs que lui a faits la maladie pour étudier de près la question de Tilly.

G. M.

Reportages dans un fauteuil

* * * *Les habitants de la planète Mars.*

Le *Figaro* annonçait l'autre jour qu'un professeur de Genève vient de publier un curieux ouvrage intitulé : *Des Indes à la planète Mars*. C'est le résultat des observations poursuivies pendant trois ans par ce professeur sur une dame X..., personne très raisonnable

et très tranquille dans l'ordinaire de la vie, mais sujette à des accès de somnambulisme pendant lesquels elle se remémore plusieurs existences antérieures; l'une dans l'Inde antique; l'autre en France, au XVIII^e siècle; la troisième dans la planète Mars.

Quand M^{me} X..., dans son accès, revit son existence hindoue, elle parle sanscrit, ce qui n'est pas pour embarrasser un professeur; quand le souvenir la transporte à la cour de Louis XVI, elle parle français; et c'est encore une langue que les Genevois entendent à merveille, s'il ne la parlent pas très bien. Mais souvent un langage bizarre dans la bouche de la somnambule déroutait la sagacité des observateurs. Tout ce qu'ils ont pu faire, ç'a été d'y reconnaître la langue des habitants de Mars. C'est déjà très bien.

On peut donc préjuger que le livre du professeur de Genève ne contient pas des renseignements fort détaillés sur cette existence martienne de M^{me} X., qui serait bien plus intéressante à connaître que ses vies à la cour de France ou au pays de Siddhartha. J'ai vainement cherché d'ailleurs à me procurer cet ouvrage. Les libraires, à qui on l'a beaucoup demandé depuis huit jours, se sont informés à Genève. On leur a répondu qu'ils ne l'auraient pas avant un mois. Sans doute l'édition est épuisée, de quoi il faut féliciter le professeur Fournoy.

Nous restons réduits aux conjectures sur les habitants de cette rougeâtre voisine de la Terre, avec lesquels des savants de bonne volonté essaient d'entrer en rapports au moyen de signaux géométriques (et qui, paraît-il, nous font signe de leur côté). Déjà, en 1864, on eut une fausse joie de ce genre. Le *Pays*, journal de l'Empire, annonça qu'un habitant de Mars venait de tomber en Amérique, inclus dans un aéro-lithe. Mais on ne put l'interviewer, car il était mort, et même fossile. Pour faire reconnaître qu'il venait de Mars, il avait avec lui un dessin figurant le système planétaire vu de ce monde. On nous raconta que ce Martien était conformé comme les habitants de la Terre, sauf qu'il était plus court, n'ayant guère plus de trois pieds, et que son nez était fait en forme de trompe.

Les *humanimaux*, comme disait feu M. Jobard, de Bruxelles, ne se sont jamais fait une bien haute idée de leurs voisins de Mars. Cette planète bizarre où la verdure est rouge, s'il faut en croire les astronomes, est plus petite que la Terre d'où un certain mépris chez nous, c'est un monde de peu.

Le bon Père Kircher, dans son *Itinéraire extatique*, en imagine les abords gardés par des esprits sinistres armés de glaives de feu et montés sur des chevaux d'Apocalypse. Avant même d'être terrifié par leur rencontre, Théodidactus se sent empesté de vapeurs

fétides en même temps que l'affreux aspect rougeâtre et fumant de la planète lui blesse les yeux. Son génie protecteur est obligé de le réconforter d'une goutte du merveilleux antidote qu'il porte dans sa fiole.

Theodidactus n'a pas vu de Martiens. Un point sur lequel tous les rêveurs de Voyages fantastiques sont d'accord, c'est que leur taille est plus petite que la nôtre, de même que leur globe est plus petit que le terre. Seul, Rétif de la Bretonne, dans son *Homme-volant*, arrive à une conclusion contraire par une singulière théorie. Il estime que les orbites planétaires se resserrent successivement et tombent dans le Soleil. Envisageant les rapports de ces orbites, il classe les mondes dans l'ordre suivant, comparativement à la durée de notre âge.

La terre a parcouru les quatre cinquièmes de sa course : elle a quatre-vingts ans. Vénus est plus âgée : quatre-vingt-cinq ans ; et Mercure plus vieux encore : quatre-vingt-dix ou quatre-vingt-quinze. Mars, plus éloigné du soleil, Jupiter, Saturne, Uranus, sont de jeunes mondes. Mars a soixante-dix ans environ. Mars est ce qu'était la Terre il y a quelques milliers d'années.

Or, d'après le bizarre écrivain, les premiers êtres animés d'une planète sont des géants : il en donne pour preuve les os gigantesques trouvés dans les couches primordiales de notre globe. (Il croit même à l'existence de géants hauts de plusieurs lieues et qui vivaient plusieurs semaines de siècles.) Cette race monstrueuse se rapetisse à mesure que les mondes vieillissent. Le monde de Mars étant plus jeune que le nôtre, ses habitants seraient encore des géants.

Boitard, dans ses excursions aux planètes, les décrit pareils à des nègres.

Une femme d'une agréable imagination, Marie-Anne de Roumier, a publié, en 1765, à Bruxelles, les *Voyages de lord Céton dans les sept planètes*. Lord Céton, jeune Anglais du temps de Cromwell, et sa sœur Monime, pendant les troubles du royaume, se sont réfugiés dans un château que hantent les fantômes de leurs ancêtres. L'un de ces fantômes les présente au génie Zachiel qui leur propose un voyage d'agrément dans les mondes supra-terrestres.

Mars est un monde guerrier où les peuples sont en luttes perpétuelles. Les jeunes voyageurs y visitent le temple de la Gloire situé au sommet du plus escarpé des rochers. Ce temple, vu de loin, est magnifique ; de près, c'est un charnier au milieu d'affreux précipices. La troupe servile des marchands de gloire, les poètes, tenant Pégase en bride, leur offrent leurs services. Ils les acceptent, montent sur le char de la Renommée, sont enlevés aux nues et portés dans le temple. Il est rempli de fumée, et dans cette fumée

on distingue des visages balafrés et mutilés, des corps invalides, de maigres figures affamées.

On voit qu'il s'agit seulement d'une ingénieuse satire. Le Dante et Swedenborg seuls parlent de Mars d'une façon flatteuse. Tout le monde connaît le XV^e chant du *Paradis*. Swedenborg donne des Martiens un portrait aimable et curieux.

« Il me fut présenté un habitant de cette terre... Sa face était comme celle des habitants de notre terre, mais la partie inférieure de la face était noire, non de barbe, car il n'en avait pas, mais d'une noirceur qui en tenait la place... La partie supérieure de la face était blonde.

« Ils me dirent que les habitants de cette terre se nourrissaient du fruit des arbres et surtout d'un certain fruit rond qui germe de leur terre, et outre cela de légumes, qu'ils sont vêtus de vêtements qu'ils fabriquent avec les fibres de l'écorce de certains arbres, fibres qui ont la consistance convenable pour pouvoir être tissées et être aussi congelées par une espèce de gomme qu'ils ont chez eux. Ils me racontaient, en outre, qu'ils savent faire des feux fluides par lesquels ils ont de la lumière le soir et la nuit.

« Ils ne sont point sous des gouvernements, mais distingués en sociétés grandes et petites ; là, ils se consocient selon la convenance des caractères, et ils découvrent sur-le-champ cette convenance d'après la face et le langage ; et ils se trompent rarement... Ceux qui dans leurs sociétés commencent à penser de travers, et par suite à mal vouloir, sont séparés de la société, on les abandonne à eux seuls ; ils mènent, hors de la société, une vie tout à fait misérable, hors des rochers ou ailleurs... Chacun est content de ses biens et de son honneur, qui consiste dans la réputation d'être juste et d'aimer le prochain, etc. (*Terres dans le Ciel*, § 5 et suivants.)

Leur manière de converser est fort singulière : « Ils s'appliquèrent à ma tempe gauche, et là ils me soufflaient leur langage... ils soufflaient d'abord vers la tempe gauche et vers l'oreille gauche par en haut ; et le souffle s'avancait de là vers l'œil gauche et peu à peu vers le droit, et découlait ensuite, surtout de l'œil gauche, vers les lèvres ; et, arrivé aux lèvres, il entra dans le cerveau par la bouche, et c'était même par la trompe d'Eustache ; quand le souffle fut parvenu dans le cerveau, je compris leur langage. »

Peut-être, par ces procédés, le savant professeur genevois pourrait-il comprendre sa somnambule et nous apporter enfin sur tous ces points obscurs de définitives clartés.

GEORGE MALET.

LES APPARITIONS DE CAMPITELLO

Les apparitions continuent de plus belle à Campitello et si, à cause des rigueurs de la saison — il neige fort ici en ce moment — les visiteurs étrangers sont rares, les voyants, par contre, n'ont cure de rien, et, bravement, descendent tous les jours au Champ.

L'apparition de la Piéta ou de la Vierge tenant le divin crucifié sur ses genoux a cessé de se manifester depuis quelque temps déjà. C'est maintenant la Vierge à l'Enfant Jésus qui ne cesse d'apparaître, entourée comme toujours d'anges et de saints. Le tableau que les voyants déclarent avoir devant eux est toujours bien vivant : tantôt c'est la Sainte Vierge qui sourit, tantôt c'est l'Enfant Jésus qui s'amuse avec le bout du chapelet qui pend au cou ou au bras de sa mère, tantôt encore ce sont les anges et les saints qui défilent processionnellement devant la Reine du Ciel en faisant force saluts et genuflexions.

Et, fait remarquable à noter, il se trouve toujours que la vision est toujours la même pour tous les voyants jusque dans les moindres détails.

Le 21 février, la petite Ursule Arrighi, charmante fillette de douze ans, d'une intelligence peu ordinaire pour son âge, a vu, à l'état d'extase, le frontispice et le profil d'une église qui se dressait en plein champ. Elle en a fait un croquis comme elle a pu, qu'elle a complété en écrivant ce qui suit : « Une église à trois étages ; la Sainte Vierge est sur la porte ; trois fontaines doivent sortir des fondements de l'église. »

Une autre voyante, la jeune Lellena, celle-là même à qui la Belle Dame a bien voulu se manifester la première fois et qui est entrée — nous l'avons déjà dit — en religion dans un couvent de Bénédictines, a, elle aussi, laissé le croquis du frontispice d'une église qu'elle aurait également vue au champ. *Les deux croquis ne se ressemblent pas.*

A Bigorno.

Ici non plus les apparitions ne chôment pas. Seulement, au hameau de Roya et dans l'oratoire de l'Annonciation, c'est toujours la même chose : mêmes scènes des somnambules, mêmes visions de la Vierge (?) et de l'Enfant Jésus. Je me trompe. Le 4 mars au soir tous les voyants ont vu le Diable dans l'oratoire, à quelques mètres à peine. Ils étaient effrayants à voir et pleuraient en jetant des cris perçants. Parbleu !

La voyante du hameau de Téghe, Joséphine Franceschi, a cessé de se rendre depuis quelques jours seulement au pied du fameux rocher de Pietra Pola

où la Belle Dame se plaisait à se manifester. Le brave curé de Bigorno le lui a absolument défendu en disant que sa vision était, de toute évidence, d'ordre diabolique. Joséphine a bien voulu obéir à son curé mais elle a refusé énergiquement de descendre à Roya et à l'oratoire de l'Annonciation pour se joindre à ses compagnes voyantes qui ne cessent de la réclamer.

A Lento.

A cause du mauvais temps il nous a été impossible de nous rendre à Lento, mais il semblerait, d'après certains renseignements, que, ainsi que nous l'avons dit dans notre dernier numéro de *l'Echo*, les voyants et voyantes font très peu parler d'eux.

O.-P. PANCRAZI.

Les dates et leurs enseignements

Nous avons trouvé dans un ouvrage intitulé *Recherches sur les fonctions providentielles des dates et des noms chez tous les peuples* 1852 (sans nom d'auteur), un curieux travail sur les rapports des dates relatives à saint Louis et à son époque avec celles du règne et de la personne de Louis XVI.

Saint Louis et Louis XVI sont séparés par un intervalle de 539 ans, chiffre qui forme la clef numérique de ce travail et qui, ajouté à toutes les dates marquantes depuis la naissance de saint Louis, donne invariablement une date non moins marquante depuis la naissance de Louis XVI jusqu'à sa mort en 1793.

1. Naissance de saint Louis (23 avril)	1215
Ajoutez.	539
Naissance de Louis XVI (23 août)	1754
2. Naissance d'Isabelle, sœur de saint Louis.	1225
Ajoutez.	539
Naissance d'Elisabeth, sœur de Louis XVI.	1764
3. Mort de Louis VIII, père de saint Louis.	1226
Ajoutez.	539
Mort de Louis (dauphin), père de Louis XVI	1765
4. Minorité de saint Louis, comme roi, commence en.	1226
Ajoutez.	539
Minorité de Louis XVI, comme dauphin.	1765
5. Mariage de saint Louis, premières démarches.	1231
Ajoutez.	539
Mariage de Louis XVI	1770

Majorité et gouvernement personnel du saint Roi	1235
Ajoutez.	539
Avènement de Louis XVI	1774
7. Saint Louis victorieux, conclut une trêve avec Henri III.	1243
Ajoutez.	539
Louis XVI victorieux, arrête les préliminaires de la paix avec Georges III . . .	1782
8. Un prince d'Orient annonce à saint Louis par une ambassade, le désir de se faire chrétien.	1249
Ajoutez.	539
Un prince d'Orient envoie une ambassade à Louis XVI pour lui manifester le même désir	1788
9. Captivité de saint Louis (5 avril)	1250
Ajoutez.	539
Captivité de Louis XVI (5 et 6 octobre) . .	1789
10. Saint Louis, captif, est abandonné des siens	1250
Ajoutez.	539
Louis XVI captif, est abandonné des siens.	1789
11. Naissance de Tristan, pendant la captivité de son père.	1250
Opposition.	539
Mort du premier dauphin dans l'année de la captivité de son père	1789
12. Commencement des PASTOUREAUX, dont l'APOSTAT JACOB était le chef	1250
Ajoutez.	539
Commencement des JACOBINS	1789
13. Mort de la REINE BLANCHE, MÈRE DE SAINT LOUIS, année de la mort 1252, nouvelle de la mort 1253.	1253
Ajoutez.	539
Destruction du royaume des Lis, ou mort de la MONARCHIE BLANCHE, reine des monarchies catholiques et la mère du roi martyr	1792
14. Saint Louis veut quitter le monde pour se faire JACOBIN ou dominicain	1254
Ajoutez.	539
Louis XVI quitte le monde et la vie parce qu'il est livré aux JACOBINS	1793
15. Au retour de sa captivité, saint Louis visite la MADELEINE EN PROVENCE	1254
Ajoutez.	539

La captivité du Roi martyr se termine à sa mort sur un échafaud, et à son inhumation dans le cimetière de LA MADELEINE, où l'on conduit des PROVENÇAUX dits MARSEILLAIS 1793

16. Henri III, roi d'Angleterre, vient à Paris avant d'être DÉTRÔNÉ et habite le TEMPLE en 1254
Ajoutez. 539

Louis XVI habite le TEMPLE en 1792 ET APRÈS AVOIR ÉTÉ DÉTRÔNÉ 1793

17. Etablissement des CARMES à Paris en . . . 1252
Opposition 539
MASSACRE DES CARMES à Paris en 1792

Il est impossible, même aux esprits les plus prévenus, de ne pas voir dans ce qui précède une marque réelle et frappante de la merveilleuse analogie des faits, de leur relation directe et de leur enchaînement ininterrompu, si grande que paraisse la solution de continuité, preuve bien convaincante que le hasard n'existe pas ici-bas, mais que les événements sont soumis à des lois spirituelles et physiques; car les faits et les événements ne sont en quelque sorte que des *générations*, dont l'éclosion a lieu en temps marqué comme celle des plantes mais avec la différence que pour les événements les *semences* sont multiples ainsi que les terrains propres à les recevoir, tandis que chez les végétaux, ces semences sont uniques, bien que les fruits diffèrent toujours un peu de forme, de grandeur, de grosseur et de couleur.

Les hommes, par des actes inconscients, bien que d'une volition déterminée au moment de l'accomplissement de ces actes, sont les *créateurs* des semences des événements et des faits futurs. Dieu est le souverain dispensateur du soleil fécondant qui fait *éclore* ces événements dans un temps plus ou moins éloigné mais toujours au moment propice, car Dieu étant hors du temps et de l'espace, les siècles ne sont pas même des secondes devant Lui.

VANKI.

LES PREDICTIONS DE L'OLD MOORE

Plusieurs de nos lecteurs nous demandent de leur donner les prédictions, pour cette année, du célèbre almanach anglais *Old Moore*, qui, si souvent, fut prophète véridique.

Voici la traduction des prédictions qui concernent les mois de mars et d'avril.

Nos lecteurs feront eux-mêmes la comparaison du texte avec les événements et jugeront si la grande réputation dont jouit l'*Old Moore* est méritée.

MARS

Les indications des planètes pour ce mois sont extrêmement défavorables. D'étranges et de singuliers événements arriveront en Angleterre et au dehors. L'influenza fera de grands ravages dans les maisons du peuple et réclamera de nombreuses victimes.

La fièvre scarlatine régnera, et une épidémie de rougeole fera fermer les écoles.

Dans le gouvernement de grands conflits d'opinions s'élèveront et le parlement verra de violents débats.

La santé de notre bien-aimée souveraine souffrira et le prince de Galles sera atteint d'une immense tristesse.

Dans plusieurs districts miniers, il y aura des chocs et des tremblements de terre.

Le cerveau du peuple qui travaille étant très excité, des grèves éclateront.

Il y aura des scandales en haut lieu, à cause des impôts écrasants levés pour notre courageuse armée de terre et de mer.

Il arrivera de l'Inde des nouvelles affligeantes, qui nous forceront à tourner nos regards de ce côté.

Des accidents mortels surviendront de tous les côtés du monde.

Des montagnes volcaniques surgiront du sol, vomiront des flammes et des ouragans de laves détruiront toutes choses aux alentours.

L'Espagne, la Hongrie, Londres, les Etats-Unis d'Amérique, seront particulièrement affligés pendant tout ce mois.

AVRIL

Et j'entendis une voix qui disait :

« Venez et voyez. »

Je vis... Hélas ! Il y avait, étendue sur un lit de douleur, une puissante personne, une des plus puissantes du royaume... Et la mort attendait à la porte de la chambre à coucher. Encore un peu et la vie s'était envolée du corps et l'âme était retournée à Dieu qui la lui avait donnée !

Oui, dans toutes les directions et sur tous les chemins, la main de la mort accroche ses victimes.

Que ceux qui tiennent à leur santé pensent à cela !

Des accidents et des collisions auront lieu sur les

chemins de fer en Angleterre, et sur mer de grands dangers sont à craindre. Un vaisseau se rencontrera avec un navire anglais et l'un des deux sombrera.

Les écoles seront fermées à cause des épidémies et le feu détruira un théâtre ou un établissement de plaisir.

Les marchés subiront une hausse. De grandes tempêtes de vents et des inondations sont à prévoir en pays étrangers.

De grands malheurs arriveront à ceux qui voyageront sur les routes de la vieille Angleterre, et quel que soit le genre de véhicule.

Une grande amélioration se produira dans le sort de l'Irlande et puisse cela se continuer pour le bonheur de tous.

REINCARNATION

CORPS ASTRAL ET CHRISTIANISME

Mon intention n'est pas d'ouvrir une polémique, la Vérité n'aurait rien à y gagner ; je veux seulement faire quelques réflexions à propos de trois articles parus dans l'*Echo*.

Les sceptiques opposent aux théories du Mysticisme et de l'Occultisme des arguments si incroyables qu'on voit bien qu'ils sont prêts à tout accepter pour ne laisser aucune porte d'entrée à la Religion, même à l'idée de Dieu. Je comprends cela de leur part : « La duperie a assez duré... Ni Dieu ni maîtres... » etc. Mais ce que je trouve très regrettable, c'est que les chrétiens fassent chorus avec eux : on dirait qu'ils cherchent à se faire pardonner leur croyance.

La religion catholique est essentiellement mystique. Supprimez le mysticisme, plongez-vous dans le rationalisme et la scolastique, vous n'êtes plus que des philosophes. Vous pouvez être d'excellents chrétiens par ailleurs, mais la religion chrétienne n'a rien à voir avec votre argumentation, et surtout n'a rien à y gagner.

M. l'abbé Gombault plaisante très agréablement la théorie du corps astral, dans les mêmes termes que pourrait le faire le sceptique le plus endurci, et conclut en déclarant que c'est tout simplement la négation de la doctrine catholique. Il croit le démontrer en citant un argument scolastique sur l'âme qui est la forme du corps, et il achève de nous terrasser en disant que cet argument est tiré du Concile de Vienne, du IV^e concile de Latran, d'une lettre de Pie IX.

D'abord cet argument ne prouve absolument rien, car le corps astral n'empêche nullement l'âme d'être la forme du corps, même la forme immédiate, ce que

l'abbé Gombault oublie de dire (...*ut anima sit vera per se atque immediata corporis forma*). En outre cette affirmation est tirée de la Métaphysique d'Aristote, liv. VII, ch. viii à xi. Je n'insiste pas.

M. l'abbé Gombault « ne s'attendait guère à voir saint Paul en cette affaire. » Il croit que nous faisons allusion à I Cor., xiv, 15 : *Psallam spiritu, psallam et mente*, et il triomphe facilement. Je puis adopter son interprétation, mais rien ne m'y force, elle ne s'impose pas. Seulement nous avons un texte qui vaut mieux : I Tess., v, 23. *Ipse autem Deus pacis sanctificet vos per omnia, ut integer SPIRITUS vester, et ANIMA et CORPUS sine querela in adventu Domini N.-J.-C. servetur.* — Il y a d'autres textes, mais je me contenterai de celui-ci, en faisant remarquer que le texte grec est identique : καὶ ὁλόκληρον ὑμῶν τὸ πνεῦμα καὶ ἡ ψυχὴ καὶ τὸ σῶμα ἀμέμπτως... Il me semble que saint Paul fait bien ici l'énumération de trois principes ; il ne dit pas : Que Dieu sanctifie votre corps et votre âme, mais bien : Que Dieu sanctifie votre esprit (pneuma), votre âme (psyché) et votre corps (soma).

M. l'abbé Gombault dit aussi quelque chose qu'il croit sans réplique : « Car enfin, s'il est spirituel, ce médiateur, il éprouvera pour s'unir à la matière les mêmes difficultés et impossibilités que l'âme, principe spirituel. S'il est matériel, on voit bien comment il s'unira au corps, mais personne ne sait comment il consommera son union avec l'âme.

« Les occultistes auraient-ils inventé le médiateur spirituel autant que matériel ? »

C'est un peu comme si je disais : « Si la gomme arabe est huileuse, elle éprouve pour s'unir à l'eau les mêmes difficultés et impossibilités que l'huile elle-même ; — si elle est aqueuse, on voit bien comment elle s'unira à l'eau, mais personne ne voit comment elle consommera son union avec l'huile. »

Les pharmaciens auraient-ils inventé la gomme aqueuse autant que huileuse ?

Car, enfin, quand un pharmacien fait un loch huileux, il incorpore de l'huile à de l'eau par l'intermédiaire de la gomme ; absolument comme nous tous, quand nous digérons des graisses, c'est grâce à la bile qui sert de médiateur entre les principes aqueux et gras.

Si l'on me dit que la comparaison n'est pas juste, parce que l'émulsion n'est pas une combinaison, je répondrai que la potasse saponifie l'huile et la rend ainsi soluble dans l'eau ; il y a bien là une combinaison. Mais j'ai préféré la comparaison avec une émulsion.

Quoi qu'il en soit, retenons que l'abbé Gombault déclare que la théorie du corps astral « est la négation de la doctrine catholique ».

Voilà maintenant que M. Vanki déclare qu'un chrétien ne peut admettre la théorie des réincarnations, ajoutant qu'elle est blasphématoire au suprême degré.

Mais, quelques lignes plus loin, il admet le corps astral, négation de la doctrine catholique, d'après l'abbé Gombault.

Alors?... Où donc est l'orthodoxie ?

Croyez-vous que la religion ait beaucoup à gagner à ces excommunications réciproques ?

Et si les réincarnations étaient admises un jour, que diriez-vous ? Je ne dis pas : si elles étaient prouvées ; on ne prouve jamais rien, tous les arguments ne sont que du verbiage : les théories qui sont incontestées aujourd'hui ont succédé à d'autres théories tout aussi incontestées. La théorie de Newton a été longtemps acceptée pour vraie ; aujourd'hui elle est considérée comme fausse. La théorie des ondulations a été fortement attaquée, toutes les démonstrations étaient repoussées ; aujourd'hui elle est la vérité, elle sera la vérité jusqu'au jour où on en aura adopté une autre : il y a déjà des symptômes de cette transformation. La théorie microbienne est encore contestée : un jour viendra peut-être où l'accoutumance l'aura fait accepter, comme l'accoutumance a fait accepter la théorie des ondulations.

Un jour, donc, si l'accoutumance a fait accepter la théorie des réincarnations et celle du corps astral, que ferez-vous de vos excommunications ? Pourquoi vous exposer continuellement à renouveler l'aventure de Galilée (1) ?

Dites-nous, comme M. Natalis, que les rêves proviennent de l'hérédité, que les réminiscences, que nous croyons provenir d'une existence antérieure, ne sont que des souvenirs légués par nos ancêtres. Dites-nous, comme certains sceptiques, que les mains lumineuses qui apparaissent dans certaines séances de spiritisme ne sont qu'une fourberie du médium qui a frotté ses mains avec du phosphore, sans réfléchir que le phosphore a une odeur très forte qui trahirait immédiatement le fraudeur. Ceux qui consentent à accepter des choses aussi difficiles, aussi improbables, plutôt que d'avouer qu'il y a autre chose que ce qu'enseigne la science officielle, se déclareront satisfaits ;

1. Dans le procès de Galilée, il s'agissait d'une question purement scientifique que les théologiens (non pas l'Eglise, comme on le dit abusivement) avaient la prétention de trancher. Ils disaient alors que la terre n'avait pas le droit de tourner, comme ils disent aujourd'hui que nous n'avons pas le droit de nous réincarner, ni d'avoir un corps astral. Ils prétendaient alors que le système de Copernic était contraire à la Religion ; aujourd'hui ils enseignent eux-mêmes ce qu'ils condamnaient autrefois. Le malheur c'est que le public confond toujours l'Eglise avec les théologiens, et cela nuit beaucoup à l'Eglise.

mais au moins la religion ne sera pas impliquée dans ces fantaisies.

Je conclus : Réincarnations, corps astral et autres choses semblables, sont des notions purement scientifiques, qu'on peut croire exactes ou fausses sans cesser d'être un bon chrétien. L'opinion des théologiens est très respectable, mais elle n'est qu'une opinion humaine et, comme telle, discutable (1).

Je crois donc qu'il serait préférable de rester sur le terrain d'une discussion scientifique, et d'éviter de s'excommunier les uns les autres.

D^r F. ROZIER.

Petit cours de Physiognomonie

V

LE NEZ

Le nez, par sa fixité, offre de grandes garanties de sincérité. Il ne peut pas se dérober à l'examen et la mobilité des narines, en soulignant l'intensité des passions qu'il indique, donne une nouvelle force aux observations physiognomoniques.

Le nez affecte trois formes principales dont dérivent toutes les autres.

Le nez droit (fig. 1) c'est le nez passif. Esthétiquement beau — c'est le nez de la Vénus de Milo — il est sans expression en physiognomonie. Il indique une grande force de résistance mais peu d'initiative ; il va au tempérament langoureux.

Le nez aquilin (fig. 2) c'est le nez actif. Il dénote l'énergie, la force, l'ambition, la ténacité. C'est le nez

1. Je voudrais bien profiter de l'occasion pour demander à un théologien comment il pourrait expliquer le passage Jean, ix, 1 à 3, où Jésus ayant guéri un aveugle né, ses disciples lui demandent : « Maître, qui a péché : celui-ci, ou ses parents, pour être ainsi né aveugle ? » Il me semble que si Jésus n'enseigne pas les réincarnations, tout au moins il ne les condamne pas ; car enfin un homme ne peut pas pécher avant de naître, s'il n'a déjà vécu auparavant, et Jésus ne reprend pas ses disciples pour avoir supposé qu'un homme, aveugle dès sa naissance, puisse avoir mérité cette infirmité pour ses péchés.

Je voudrais bien une réponse qui ne soit pas tirée par les cheveux ; ainsi je ne voudrais pas qu'on me dise qu'un homme pourrait être puni, dès sa naissance, pour les péchés qu'il commettra dans le cours de son existence sur la terre, je prendrais cela pour un blasphème. Je demande aussi que le théologien tienne compte de ce fait que, du temps de Jésus, tout le monde croyait aux réincarnations, que, par conséquent, si cette croyance avait été contraire à sa doctrine, Jésus n'aurait pas manqué de saisir l'occasion de la combattre. — Enfin, je ne voudrais pas qu'on me dise que Jésus dit bien que ce n'est ni pour ses péchés ni pour ceux de ses parents, mais afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui, et que cela réfute suffisamment : la réponse de Jésus implique la possibilité du fait.

propre au peuple juif qui promène avec tant de persistance à travers le monde son insatiable besoin de domination.

Le nez retroussé (fig. 3), selon qu'il est plus ou moins accentué, c'est bêtise, frivolité, excentricité, ou bien c'est l'activité, la malice, le savoir-faire, la grâce. Chez



Fig. 1



Fig. 2



Fig. 3

l'homme il dénote une nullité pitoyable, un complet défaut de jugement, car il est essentiellement féminin. C'est le nez de la Guimard que nous retrouvons encore aujourd'hui au théâtre chez une de nos plus spirituelles artistes.

Ces règles générales posées il faut tenir compte de toutes les modifications.

A mesure que s'affirme en l'homme son individualité, à mesure que se développent ses passions, le nez doit se modifier. Le nez retroussé est le nez de l'enfant, le nez droit celui de l'adolescent, le nez aquilin celui de l'âge mûr.

Voici les plus mauvaises formes du nez :

Le nez droit avec les narines immobiles et étroites est le signe d'un esprit étroit, entier, personnel, et égoïste.

Le nez épaté, grossièreté, esprit rudimentaire.

Le nez gros et charnu, esprit matériel, gourmandise.

Le nez large sur ses assises, à l'arête fine, au bout pointu, aux narines dilatées, indique la cruauté et une grande témérité.

Le nez gros, lourd, large, pointu et recourbé du bout est prétentieux et sans sincérité.

A cette époque où les caractères sont rares, où l'aplomb remplace la valeur, on rencontre fréquemment cette dernière forme du nez. Regardez autour de vous, vous le trouverez chez ceux qui changent d'opinion sans vergogne. L'intérêt ou l'ambition font tourner ces girouettes qui soutiennent avec la même façon les théories les plus contradictoires.

A côté de ces nez malheureux voyez celui-ci :

Il n'est ni trop droit ni trop aquilin ; ni trop gros, ni trop petit, le bout n'en est ni trop charnu ni trop pointu ; les narines sont proportionnées et la longueur totale du nez est presque égale à celle du front.

C'est l'homme bien doué, conscient de sa force et de sa valeur, énergique et doux.

Vous trouverez ce nez dans la belle figure de Puvis de Chavannes. Il est complété par un front superbe, des yeux observateurs et poétiques où l'on trouve aussi, malheureusement, trop de mélancolie.

FÉLIX.

(A suivre.)

LA PROPHÉTIE DES PAPES

(3^e ARTICLE)

IV. — Examen des devises malachiques concernant les papes de la fin du XVII^e siècle.

C'est au *Grand Dictionnaire Historique* de Moréri, — nouvelle édition revue, corrigée et augmentée par M. Drouet, Paris, 1759 — que nous allons emprunter cette fois les devises de l'époque en question, ainsi que leur traduction, « avec les noms des papes élus, l'explication en français et les dates » de l'élection de ces papes.

Mais notons tout d'abord un détail assez important que nous avons omis par rapport à Innocent X et qui achève de justifier merveilleusement sa devise *Jucunditas crucis* (la réjouissance de la croix). — C'est ce pape, en effet, qui, par sa célèbre bulle de 1653, où il condamna les cinq propositions désespérantes de Jansénius, rendit solennellement par le fait même à la croix du divin Maître sa vertu salutaire pour tous, restituant ainsi au monde la réjouissance complète que ce bois sacré lui apporta jadis et peut seul désormais lui procurer encore : *Cruz... spes unica, mundi salus et gloria*.

Notons ensuite que l'édition précitée du *Dictionnaire* de Moréri consacre les pages 117 à 121 du tome VII à une notice sur saint Malachie « le premier des saints qui ait été canonisé par le Pape dans les formes », et à « la fameuse prophétie des Papes qu'on lui attribue, depuis Célestin II en 1143, jusqu'à la fin du monde » ; puis, que les interprétations françaises, fournies et adoptées par cet ouvrage de Moréri, s'arrêtent à leur tour au terme du XVII^e siècle avec le pape Clément XI.

Notons enfin l'hostilité marquée du *Grand Dictionnaire Historique* contre cette prophétie — qu'il enregistre et interprète néanmoins. — hostilité débutant par cette bourde notoire, que Feller s'empressera plus tard de reproduire servilement : « Les savants n'ignorent pas que c'est un ouvrage fabriqué pendant le « conclave de l'an 1590 par les partisans du cardinal

« Simoncelli qui le désignèrent par ces mots de *Anti-quitate Urbis*, parce qu'il étoit d'Orvieté, que l'on appelle en latin *Urbs vetus*. » — Vraiment ? Mais alors, quels savants, s'il vous plaît ? Car ce ne sont pas assurément ceux qui... ignares à l'excès dès la base de leur campagne plus que téméraire contre la célèbre prédiction attribuée au saint archevêque d'Irlande, ont confondu à tort le cardinal Jérôme Simoncelli, de la création de Jules III, qui ne fut jamais pape, avec le cardinal Nicolas Sfondrate, évêque de Crémone, le seul natif d'Orvieté, qui fut élu le 5 décembre 1590 et prit le nom de Grégoire XIV. — Allons, si l'on veut opposer des adversaires à l'origine malachique de la « Prophétie des Papes », qu'on nous en produise au moins de plus sérieux que le Moréri et ses copistes, de Feller ou autres, *imitatores servum pecus* !

Ces observations utiles étant faites, voici maintenant les devises des six successeurs d'Alexandre VII élus avant le XVIII^e siècle :

1667. *Syds olorum* : L'astre des cygnes. — Clément IX. Il eut dans le conclave la chambre des cygnes, d'où il sortit comme un astre brillant.

1670. *De flumine magno* : Du grand fleuve. — Clément X. De Rome, où passe le Tibre, qui déborda dans le temps que ce pape naquit.

1676. *Bellua insatiabilis* : La bête insatiable. — Innocent XI. Il avait dans ses armes un lion, et en chef un aigle. Il aimait le cardinal Cibo (*cibus* signifie viande).

1689. *Pœnitentia gloriosa* : La pénitence glorieuse. — Alexandre VIII. Il fut élu le jour de saint Bruno, célèbre et glorieux pénitent, et se nommait Pierre.

1691. *Rastrum in porta* : Le râtelier en la porte. — Innocent XII. Natif de Naples de la maison de Pignatelli.

1700. *Flores circumdati* : Les fleurs environnées. — Clément XI. Il avait les fleurs de l'éloquence et était de l'Académie de la reine Christine de Suède.

Ici finissent les commentaires du *Dictionnaire* de Moréri sur les devises papales. Ajoutons-y ces quelques données complémentaires :

1^o Clément IX (20 juin 1667-9 décembre 1669) était le cardinal Jules Rospigliosi de Pistoie, né le 27 janvier 1600. « Il fut encore un cygne par la blancheur de son innocence et les chants mélodieux de ses belles poésies, » fait remarquer à son sujet M. l'abbé de Noé.

2^o Clément X (29 avril 1670-22 juillet 1676) était le cardinal Altiéri, né à Rome le 13 juillet 1590. Il fut donc élu pape à l'âge de quatre-vingts ans. D'après l'abbé de Noé, il naquit au moment où le Tibre, entièrement débordé, fit flotter son berceau, car sa maison était située sur les bords du Tibre, *le fleuve des rois et le roi des fleuves*.

3^o Innocent XI (21 septembre 1676-21 août 1689) était le cardinal Benoît Odescalchi, né à Côme, en Lombardie, le 16 mai 1611. « Ce pontife et le cardinal

Cibo étaient vraiment inséparables. Innocent XI eut encore de terribles démêlés avec Louis XIV. Ce monarque fut, lui aussi, *bellua insatiabilis* par ses amours adultères, son faste excessif, ses guerres orgueilleuses. Ses dépenses produisirent ce *funeste déficit*, cause principale de la convocation de l'Assemblée nationale de 1789 et de la Révolution, cette *bellua* la plus *insatiabilis* de l'Europe !... »

4° Alexandre VIII (6 octobre 1689-1^{er} février 1691). C'était le vénitien Pierre Ottoboni : « Pierre, nom d'un grand repentant ; il fut élu le jour de saint Bruno, cet ange de la pénitence. Ce fut lui qui condamna la fameuse *Déclaration du Clergé de France de 1682*, que Bossuet, les évêques et Louis XIV envoyèrent bientôt eux-mêmes *quo libuerit... se promener*, dans un mouvement de *glorieux repentir* ».

5° Innocent XII (12 juillet 1691-12 juillet 1700). C'était un Napolitain de la maison de Pignatelli del Rastello, à la porte de Naples. Est-ce clair ?

6° Clément XI (23 novembre 1700-19 mars 1721). C'était le cardinal Jean-François, comte d'Albani, né à Urbino le 22 juillet 1649, Urbino, dont les armes consistent en une couronne de fleurs, *flores circumdati*.

V. — Devises des huit papes élus durant le XVIII^e siècle.

Le siècle que nous venons de parcourir nous a présenté un assez bon nombre de devises significatives et visiblement justifiées.

Il n'en est pas de même, convenons-en, d'une partie de celles qui s'appliquent aux papes du siècle suivant et que voici dans l'ordre où elles viennent dans la Prophétie :

- 1° *De bonâ religione* : De bonne religion.
- 2° *Miles in bello* : Soldat à la guerre.
- 3° *Columna excelsa* : La colonne élevée.
- 4° *Animal rurale* : L'animal des champs.
- 5° *Rosa Umbriæ* : La rose de l'Ombrie.
- 6° *Visus velox* : La vue perçante.
- 7° *Peregrinus apostolicus* : Le pèlerin apostolique.
- 8° *Aquila rapax* : L'aigle ravissant ou ravisseur.

A part la première et les trois dernières de ces devises, dont l'explication semble assez claire et plausible, surtout la septième et la huitième, les autres rentrent dans la catégorie de celles, en petit nombre, qu'il n'est pas facile d'interpréter de prime abord et auxquelles on n'a pas encore trouvé de signification aussi évidemment satisfaisante, du moins à notre connaissance.

Voici maintenant la suite des Papes auxquels se rattachent les huit devises ci-dessus :

1° Innocent XIII (15 mai 1721-7 mars 1724). C'était le comte Michel-Ange Conti, romain, dont la famille, une des *meilleures* au point de vue *religieux*, avait déjà donné à l'Eglise sept papes, dont plusieurs des plus illustres : ainsi, saint Léon le Grand, saint

Grégoire le Grand, Innocent III, Grégoire IX et Alexandre IV.

2° Benoît XIII (29 mai 1724-21 février 1730). C'était un Romain, le cardinal Pierre-François Orsini, né le 2 février 1649.

3° Clément XII (12 juillet 1730-16 février 1740). Le cardinal Laurent Orsini, né à Florence, fut élu à l'âge de soixante-dix-huit ans.

4° Benoît XIV (17 août 1740-8 mai 1758). Ce pape, né le 13 mars 1675, fut élu à l'unanimité. C'était le cardinal Prosper Lambertini, Bolonais. Sa devise ferait-elle allusion aux stupides incrédules de son temps ?

5° Clément XIII (6 juillet 1758-2 février 1769). Né à Venise en 1693, le cardinal Charles della Torre di Rezzonico, avait été évêque de Padoue, avant son élection à la papauté. Padoue évoque naturellement le souvenir de saint Antoine le thaumaturge, et celui-ci le souvenir du séraphique saint François d'Assise, la *Rose de l'Ombrie*. Mais cette interprétation peut ne point paraître suffisamment directe et obvie.

6° Clément XIV (19 mai 1769-22 septembre 1774). C'était le cardinal Ganganelli, né à Saint-Angelo in Vado. Il avait, nous assure-t-on, dès l'âge le plus tendre, l'esprit vif et pénétrant, au témoignage de son précepteur, lequel disait de lui qu'il saisissait tout à demi-mot. L'édition de Cologne de 1656 ne donne pas d'autre devise en cet endroit que *visus velox*. Par conséquent, à notre avis, *Ursus* au lieu de *Visus* n'aura été autre chose qu'une erreur de copiste, postérieure à cette date, par suite de la similitude du V et de l'U et de la confusion possible de l'i et de l'r.

7° Pie VI (15 février 1775-29 août 1799). C'était le cardinal Jean-Ange Braschi, né à Césène, le 27 décembre 1717.

8° Pie VII (14 mars 1800-20 septembre 1823). Ce pape, également originaire de Césène, était le cardinal Barnabé-Louis Chiaramonti, né le 14 août 1742.

L'un et l'autre méritent une mention toute spéciale. Qu'on en juge, du reste, à tour de rôle, par la lecture attentive de ce qui les concerne.

VI. — Devise et armes prophétiques de Pie VI.

On sait déjà que le Pontife qui devait porter le nom immortel de Pie VI et gouverner l'Eglise romaine à une époque des plus critiques durant le dernier quart du XVIII^e siècle, était désigné dans la prédiction de saint Malachie par ces deux mots : *Pèlerin apostolique*.

Tout le monde, en effet, connaît son voyage à Vienne, dans le but d'arrêter un schisme naissant, dont l'empereur Joseph II se faisait le promoteur et le fauteur tout ensemble.

Tout le monde se rappelle également le douloureux pèlerinage que le Directoire imposa au vénéré Pontife, qui fut enlevé de Rome et trainé de ville en ville jusqu'à Valence, où il mourut.

Mais ce que beaucoup de monde ignore, et ce qui

n'a encore été mentionné par aucun des écrivains qui ont fait ressortir ces deux circonstances notables du pontificat de Pie VI, sinon par la *Légitimité*, de Bordeaux, du 1^{er} novembre 1891, ce sont ses propres armes, armes vraiment parlantes et tout aussi expressives que sa devise :

« ... à dextre, en haut de la fasce qui est de gueules, une tête de génie aux joues sensiblement rebondies, émergeant d'un nuage épais et soufflant avec force sur une tige de lys plantée en champagne ou plaine de sinople, dont le sommet chargé de trois fleurs épanouies s'incline ou se brise à senestre sous la funeste influence de ce souffle fatal. »

Ne voit-on pas désignée ainsi, d'une façon très significative, l'œuvre principale de la Révolution, qui devait, sous ce long pontificat, exécutant le mot d'ordre de la franc-maçonnerie : L. D. P., *Lilia destrue pedibus*, renverser le trône des lis ou des Bourbons, dans l'espoir d'arriver plus sûrement à détruire ensuite l'autel, si Dieu n'était là pour protéger son Église et la défendre quand même contre ses ennemis !

Ajoutons encore deux observations dignes de remarque au sujet de la devise de Pie VI. Si ce pieux et zélé pontife fit un voyage vraiment apostolique en Autriche, auprès de Joseph II, il est bon de se souvenir aussi que ce monarque, en sa qualité de successeur de saint Étienne, roi de Hongrie, avait droit au titre de Majesté apostolique. Enfin, à l'occasion de ce voyage tout apostolique, on frappa à Nuremberg une médaille dont l'exergue portait ces mots caractéristiques : « *Peregrinus apostolicus, Viennæ, 1782.* »

Or, était-ce uniquement pour donner raison à la devise dont il s'agit, que Pie VI avait jugé à propos de quitter Rome et de se mettre en route pour un pays étranger, contrairement à l'usage de ses prédécesseurs ? Aucun esprit sérieux ne voudra le soutenir ni oser le prétendre.

VII. — Devise caractéristique du temps de Pie VI.

Non moins frappante que la devise précédente est celle qui se rapporte à l'époque du successeur de Pie VI.

Quoi de plus saillant, en effet, durant la première période de son long pontificat de vingt-trois ans, que les victoires et conquêtes de Napoléon I^{er}, lequel avait adopté pour symbole l'aigle rapace dans ses armes et sur ses étendards, puis qui ravit leurs couronnes à plusieurs princes de l'Europe pour les donner aux siens !

Et, en ce qui regarde plus particulièrement Pie VII, qui ne se souvient de la violence morale que Napoléon

fit à ce pontife, afin de l'attirer à Paris pour la cérémonie de son sacre, en 1804 ?

On sait aussi comment, plus tard, Pie VII fut arraché violemment de son siège pour être interné à Savone, en 1809, et à Fontainebleau, en 1812, où il resta prisonnier de l'Empereur jusqu'au début de 1814.

La devise *Aquila rapax* n'est-elle pas, en conséquence, assez justifiée, pour signifier, non point le Pape ni ses armes cette fois, mais l'événement capital et le plus étonnant qui devait surgir en ce bas monde sous la première moitié du pontificat de Pie VII ?

Osera-t-on dire que la réalisation de cette formule malachique n'est qu'un cas purement fortuit, un simple effet du hasard ?

Osera-t-on, surtout, soutenir qu'elle n'est que l'œuvre d'un fumiste ? Il faudrait convenir, du moins, que ce fumiste était merveilleusement perspicace pour prévoir, dès 1590, des faits aussi considérables, qui ne devaient trouver leur accomplissement qu'aux environs de l'année 1800, c'est-à-dire deux siècles plus tard !

LÉO FRANC.

ÇA ET LÀ

La maison hantée de Thann. ... Voici, sur les faits que nous avons signalés dans notre dernier numéro, quelques détails que nous puisons dans une feuille belge.

Thann est le chef-lieu de canton de l'ancien arrondissement de Belfort, avant l'annexion.

Au faubourg des Vosges de cette ville, dans une maison dite La Rochelle, espèce de cité ouvrière, chaque nuit les locataires de l'un des logements, occupé par un ménage d'ouvriers composé du mari, de la femme et de deux enfants, sont réveillés par des bruits extraordinaires. Des voix inconnues apostrophent, crient, et des bras invisibles remuent les meubles d'une manière infernale.

Le fait ayant été signalé aux autorités, la maison a été occupée par la police ; le parquet, le clergé, le maire et plusieurs notabilités se sont rendus dans la maison hantée et, en leur présence, des phénomènes extravagants se sont produits entre 9 et 11 heures du soir, tous les locataires de la maison écartés.

Il a alors été fait cette expérience, dont procès-verbal a été dressé : Des questions en langue allemande, française, anglaise et italienne ont été posées à l'esprit frappeur (!), qui a répondu dans ces diverses langues sans la moindre incorrection.

En présence de ce fait, il a été décidé de convoquer des hommes de science pour leur faire constater les faits par eux-mêmes.

La supercherie ne semble pas possible, car la maison hantée n'est occupée que par de pauvres gens, qui ne savent que le patois alsacien.

J'ai voulu, dit un confrère, me rendre compte par moi-même des faits extraordinaires dont tout le monde parle ici : aussi suis-je allé visiter hier la maison hantée du faubourg des Vosges.

Ce faubourg est à l'extrémité nord d'une interminable rue qui partage la ville en deux. On n'y parle que de la maison hantée, et lorsque j'y arrive, je me heurte à un *groschofanger*, ou agent de police. Impossible de pénétrer dans la maison sans autorisation du commissaire auquel je suis renvoyé. Je me présente devant ce haut fonctionnaire, M. Wilmer, celui-là même qui accompagna le couple impérial en Palestine il y a un an.

Je lui expose ma requête et elle est accueillie avec quelque réserve.

J'apprends en même temps que, par ordre du Kreisdirector ou sous-préfet de Thann, il est interdit de pénétrer dans la maison hantée.

« Depuis que des phénomènes insolites s'y sont produits, me dit le commissaire, tout le pays est sens dessus dessous. Nous avons « protocolé » (dressé procès-verbal) contre une quarantaine de personnes qui ont provoqué du scandale (*grober Unfug*) par leur présence dans la maison hantée et le locataire chez qui les phénomènes ont lieu a été mis sous les verrous. »

Après ces explications sur l'état de choses qui nous apprennent que la police est intervenue *manu militari*, je suis retourné dans la maison hantée. Un gendarme m'accompagne et je suis mis en présence d'une fillette de quatre ans, à la mine fûtée. C'est elle qui a le don de provoquer les manifestations de l'esprit frappeur.

On lui explique qu'elle doit l'appeler. Elle se couche alors sur son lit et peu après on perçoit le bruit lointain de coups qui semblent se rapprocher, mais toujours comme venant de la direction du lit. Maintenant, on dirait que les coups sont nettement frappés sur le châlit en dessous, en même temps qu'on perçoit une espèce de froissement d'étoffes satinées. Il n'y a absolument rien sous le lit, qui a été bouleversé par la police, et toutes les pièces voisines, à côté, au-dessus, au-dessous, sont vides. Il n'y a donc pas de truquage apparent.

Je dis à l'enfant d'ordonner à l'esprit de frapper tant de fois, puis tant; l'esprit obéit. Je donne le nombre de coups à frapper en français, en allemand et en anglais, de chaque fois le nombre de coups est exactement frappé. J'allais continuer l'épreuve, mais la fillette paraissait épuisée, et sur l'ordre du gendarme, je m'en suis tenu là et m'en allai.

Devant la maison la foule est amassée. Des femmes sont armées, — c'est le cas de le dire, — de chapelets, de crucifix, car leur avis est que le diable est dans la maison et il est très sérieusement question de demander au clergé de venir exorciser. D'autres, envahis par une terreur folle, tremblent à la pensée que l'esprit frappeur vienne dans leur maison. Il y a des gens qui en sont malades au point que les médecins ont été appelés à leur chevet.

On sait que les phénomènes ont cessé depuis que la fillette a été conduite à l'hôpital.

Les Mystérieuses. — M^{me} Claire Vautier, l'auteur de ces troublants « Souvenirs d'une voyante » que l'*Echo du Merveilleux* a publiés, nous adresse la lettre suivante :

Mon cher monsieur Mery,

Voulez-vous, une fois encore, m'ouvrir les colonnes de l'*Echo du Merveilleux* qui, malgré mes hérésies, m'a été si bienveillant.

Je ne crois pas trop présumer en pensant que j'intéresserai vos lectrices dont beaucoup m'ont écrit de si charmantes et touchantes lettres, en leur demandant de participer à l'œuvre que je fonde, en faveur des femmes.

Un groupe de femmes du monde s'est réuni sous ma direction pour fonder une école.

Il s'agit non seulement de préparer les élèves de cette école au théâtre ou au professorat, mais de leur faciliter

les débuts de ces carrières en les aidant pécuniairement et moralement.

Notre association, sous le nom des *Mystérieuses*, va donner une série d'auditions de chants et de danses à la salle des Mathurins.

Costumées à l'antique, les *Mystérieuses* conservent, sous le masque, le plus strict incognito.

Une conférence sera faite par votre servante avant chaque audition.

L'art d'être artiste, d'être femme, d'être vieille, celui d'être *Voyante* ! seront le sujet de ces conférences.

La première audition est fixée au jeudi 29 mars 4 h. 1/2, salle des Mathurins.

On se procure des billets soit aux Mathurins, soit chez moi, 59, rue Rochechouart.

En vous remerciant d'avance, vous et vos lecteurs, je vous assure de mon inaltérable amitié.

CLAIRE VAUTIER.

Nous souhaitons bon succès aux *Mystérieuses*, et nous serons heureux que les lectrices de l'*Echo du Merveilleux* s'intéressent à l'œuvre si originale de M^{me} Claire Vautier.

Sarah Bernhardt et le nombre 13. — A la liste des artistes ou écrivains qui ont la peur du nombre 13, il faut ajouter Sarah Bernhardt, comme le prouve cette lettre insérée dans le courrier des théâtres du *Figaro*, du 11 mars.

« Cher ami,

« Le grand malheur qui a frappé la Comédie-Française me fait un devoir de lui céder le pas.

« Je ne veux pas empêcher les amis de la Comédie, qui sont aussi ceux d'Edmond Rostand, de témoigner leur sympathie à la Grande Maison.

« La Comédie, jouant le dimanche matin et le dimanche soir à l'Opéra, je remets ma répétition générale de *l'Aiglon* au mercredi 14, car je ne veux pas que ma première ait lieu un 13. J'ai l'horreur du 13.

« Donc, ma répétition générale le 14 et ma première le 15.

« Grandes amitiés, cher Delilia.

« SARAH BERNHARDT. »

Ajoutons, pour donner une nouvelle preuve de l'influence fatidique du chiffre 13 que c'est devant la porte de la loge n° 13, la loge de Silvain, que fut découvert le cadavre de M^{lle} Henriot.

Anatole France et Nostradamus. — On se souvient que feu notre oncle Francisque Sarcey ne laissait guère passer de quinzaine sans nous prendre à partie dans quel qu'un de ses articles.

Anatole France a pris la succession de Sarcey. Seulement, Sarcey disait les choses avec franchise et bonhomie. Anatole les dit, sur un ton pincé, aigri et vinaigré... Voici une de ses dernières aménités. Elle est dédiée aux commentateurs de Nostradamus.

M. Bergeret cause avec sa fille :

— Il ne faut s'étonner de rien, dit-il. En ce temps où les âmes abêties cherchent le merveilleux à toutes les sources abandonnées et qu'on croyait taries, il était naturel qu'on remit en lumière les *Centuries* de Nostradamus.

— Qu'est-ce que c'est que cela, Nostradamus ? demanda Pauline.

— Ce sont des prophéties, écrites au xvi^e siècle, dans

un jargon à la fois bas et pédant, farci de termes hébreux, grecs, latins, espagnols. Mais il faut être juste : on ne saurait nier que ce style ne soit excellent pour des prophéties. Il est inintelligible. Comme chaque quatrain (et il y en a un millier) présente non point un sens raisonnable, mais une étonnante accumulation d'amphibologies et d'obscurités, comme on ne peut démêler dans tout l'ouvrage ni ordre, ni plan, ni suite aucune, comme dans ces vers barbares et macaroniques on voit tout ce qu'on veut, le prophète ne s'y laisse pas convaincre d'erreur, et l'on ne saurait, faute de le comprendre, dire qu'il a menti.

— Et tu as lu un livre pareil, cher papa ?

— Oui, répondit M. Bergeret. J'ai lu Nostradamus et quelques-uns de ses commentateurs. Il est remarquable qu'ils y reconnaissent assez bien les événements passés, mais qu'ils n'y découvrent jamais les événements futurs.

« L'un de ces scoliastes, vers 1867, trouva dans les *Centuries* l'annonce de la Révolution française, de la mort de Louis XVI, de l'avènement et de la chute de Napoléon, ainsi que le règne de Louis-Philippe, la République de 48 et le principat de Napoléon III. Un commentateur, qui vivait après 1871, a tiré des *Centuries* la prise de Metz, le siège de Paris, la Commune.

« La vérité est que Nostradamus a prédit des troubles, des guerres, des révolutions, des calamités, sachant qu'au train dont va le monde, il risquait fort de tomber juste. C'est en cela qu'il fut habile homme. Il estima que ses semblables seraient toujours violents, avides, méchants, cruels et misérables. Et c'est sur cette juste présomption qu'il fonda sa science augurale.

« Au resté, afin de te donner une idée de la façon dont procèdent les interprètes de Nostradamus pour vérifier ses oracles je citerai ce quatrain :

Chef de Fossan aura gorge coupée
Par le ducteur du limier et levrier ;
Le fait patré par ceux du mont Tarpée ;
Saturne en Leo 13 de fevrier.

« Les commentateurs, qui ont des lumières particulières, reconnaissent que ces quatre vers ont trait à l'assassinat du duc de Berry, qui fut frappé par Louvel, le 13 février 1820. Et voici par quel travail ils y parviennent :

« Chef de Fossan », disent-ils, est un nom convenable au duc de Berry, puisque Fossano est une ville de Sardaigne, et que précisément la mère du duc était fille du roi de Sardaigne. « Le ducteur du limier et du levrier » est visiblement Louvel, employé aux écuries du Roi. « Ceux du mont Tarpée » sont les républicains, et il n'y a même plus à rechercher si Louvel avait des complices. Quant à la date : « Saturne en Leo 13 de fevrier », elle ne présente aucune difficulté, sinon que le 13 février 1820, Saturne était non en conjonction, mais en opposition avec le signe du Lion. Et c'est affaire de savoir si le texte y contredit ou n'y contredit pas. Je te donne ce petit exemple d'une grande folie, Pauline, parce qu'en ce temps-ci il n'est pas inutile de combattre les superstitions les plus ineptes. Nous venons d'en avoir deux exemples en une heure. »

Faits à vérifier. — On nous assure qu'à Oresmaux (près Ailly-sur-Noye, sur la ligne de Paris à Calais) des phénomènes analogues à ceux de Valence-en-Brie se seraient produits il y a quelque temps. Nous n'avons pas nous-même pu vérifier les faits. Nous serions obligé à ceux de nos lecteurs, qui, plus heureux que nous, auraient été témoins des manifestations, de vouloir bien nous en adresser un récit.

LES CONVULSIONNAIRES DE SAINT-MÉDARD⁽¹⁾

MIRACLE OPÉRÉ SUR LA DEMOISELLE MARIE-ANNE COURONNEAU
(Suite.)

Un spectacle si nouveau fixe en effet sur notre pauvre infirme les yeux de tous ceux qui la rencontrent. Dans la première surprise, on ne sait si c'est un spectre, une pure machine, ou une créature animée ; et dès que la compassion a pris la place du doute et de l'étonnement, la nature prête à regret ses yeux pour considérer un si effrayant portrait de sa misère.

C'est dans ce déplorable état que la Couronneau, mettant toute sa confiance dans la puissance de celui qui fait ranimer les morts, prend la résolution, le 26 mars 1731, de se transporter à Saint-Médard pour demander à Dieu sa guérison par l'intercession du saint diacre. Sa maîtresse, trop pleine de foi et de piété pour s'opposer absolument à son dessein, lui offre une voiture qu'elle refuse, s'imaginant être plutôt exaucée si elle entreprenait ce voyage à pied ; ce qui, vu son état, paraissait impossible ; mais une espérance vive et animée n'envisage plus les obstacles. Mesurant donc ses forces sur la vivacité de ses désirs, elle se met en chemin dès la pointe du jour avec tout son attirail de béquilles et de litières. Elle éprouve bientôt après que ses forces ne suffisaient pas pour un si long trajet. Contrainte de se reposer presque à chaque pas pour reprendre haleine, elle n'arrive à Saint-Médard que vers les dix heures ; elle y contente sa ferveur et sa piété par une prière de deux heures. Mais les moments de Dieu n'étaient point encore arrivés ; et loin de recevoir pour lors le soulagement qu'elle espérait, elle se trouve plus impotente que jamais, sans cependant rien perdre ni de sa foi, ni de son humble soumission aux desseins adorables de la Providence. Une telle résignation touchera le Seigneur ; car pourrait-il méconnaître ses propres dons ? Non, mais il veut qu'un motif plus pur, plus désintéressé que le souhait de sa guérison la fasse encore avoir recours à l'intercession du saint Pénitent.

Cependant outrée, en revenant, de lassitude et de fatigue, elle perd presque l'espérance de pouvoir retourner chez elle ; elle n'y arrive en effet que vers les huit heures du soir. Sa main droite, dont elle avait été obligée de se servir sans cesse pour tirer en avant son côté paralytique, en est tellement foulée, qu'elle en perd entièrement l'usage pendant près de trois semaines ; mais l'expérience, toujours ingénieuse chez elle, lui faisant connaître que sa main droite ne pouvait suffire à soutenir ainsi sa jambe et traîner la moitié de son corps, lui fournit l'idée d'une troisième litière qu'elle entortille encore à sa jambe paralytique et dont elle attache l'autre bout à la tête de sa béquille du côté droit, en sorte qu'en tirant cette lisière par le milieu cela donnait un ébranlement à tout le côté immobile qu'il lui était ainsi plus aisé d'attirer en avant, et cela lui ôtait la peine de soutenir en même temps

1. Voir les numéros 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74 75, et 76.

tout le poids de sa jambe gauche avec sa main droite.

Ce nouvel expédient lui donnant plus de facilité à marcher, lui renouvelle bientôt le désir de retourner à Saint-Médard. Ce qu'elle exécute sur la fin du mois d'avril suivant, non dans le dessein d'y demander de nouveau sa guérison, mais une soumission parfaite à la volonté de Dieu; non sa santé, mais la grâce de sanctifier son infirmité qu'elle regardait comme une pénitence nécessaire à l'expiation de ses fautes.



Des sentiments si humbles et si réfléchis étaient l'effet d'une grâce bien précieuse qui la dédomageait avec usure du délai de sa guérison. Néanmoins ce second voyage ne fut pas sans aucun fruit sensible; un peu plus d'action dans son bras paralysé sans cependant aucune sensibilité, un peu moins de peine à prononcer quelques syllabes, qui ne pouvaient cependant être entendues que par ceux qui étaient accoutumés à deviner par signes ce qu'elle voulait dire, furent comme un prélude de la consolation abondante que Dieu lui réservait. Au reste sa cuisse et sa jambe gauche restèrent toujours dans le même état sans aucun mouvement et sans aucune sensibilité, jusqu'à ne pas s'en apercevoir lorsqu'on y enfonçait des épingles. Aussi eut-elle toujours besoin de toute sa mécanique pour pouvoir faire quelques pas; et si son bras gauche lui fournait quelques secours dans sa marche elle n'en étoit pas moins obligée d'employer tous ses efforts et ses hideuses contorsions pour faire avancer son côté gauche. Elle est restée dans ce déplorable état jusqu'au 13 juin suivant.

Ce jour heureux pour notre impotente, fut vraiment pour elle le jour du Seigneur par l'éclat de sa misé-

ricorde et par les effets sensibles de sa toute-puissance, qui, en couronnant la charité si désintéressée de cette pauvre Elle; accorda à sa résignation parfaite et à la fermeté inébranlable de sa foi le bienfait qu'elle ne demandait pas pour elle.

Voici quel fut le motif de ses prières. La demoiselle Jeanne Garnier, sa maîtresse, tomba malade le soir du 24 mai 1731, et se trouva tout d'un coup atteinte par une fièvre maligne et très dangereuse. La Couronneau



extrêmement attachée à sa personne par la plus tendre reconnaissance, ressent ses maux plus vivement qu'elle-même; elle oublie à ce moment ses propres infirmités, pour ne s'occuper que de celles de sa chère maîtresse; impuissante par elle-même de lui rendre aucun service, elle ne cesse d'implorer pour elle le secours de Celui qui peut tout. Cependant, effrayée du danger où sa maîtresse paraît être à chaque instant, elle n'osa la perdre de vue; et ce n'est que lorsqu'elle vit que le péril n'est plus si pressant, qu'elle se détermine à porter sur le tombeau du Saint Pénitent les vœux ardents qu'elle ne cessait de présenter à Dieu par son intercession au pied du lit de sa maîtresse.

Le refus que Dieu lui a fait de sa propre guérison, ne ralentit point sa foi et n'affaiblit point son espérance; elle attend tout de celui qui est la plénitude de tout bien. Affligée de l'impossibilité où elle se trouve de s'acquiescer jamais envers sa maîtresse de la tendre charité qu'elle a pour elle, elle saisit avec avidité cette occasion, dans la confiance que Dieu, qui écoute la prière du pauvre, voudra bien récompenser sa bienfaitrice des vertus qu'il lui a données.

La Couronneau ne consulte personne pour entreprendre ce périlleux voyage. M. Bailli ce médecin d'une si grande réputation, M. Boudou, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, et qui passe pour un des plus habiles chirurgiens qu'il y ait dans le monde, venaient tous les jours chez la demoiselle Jeanne Garnier pour lui donner tous les secours dont elle avait besoin dans une maladie si pressante. Ils avaient sans cesse devant les yeux la Couronneau, qui ne quittait point le pied du lit de sa maîtresse. Touchés de compassion de l'état déplorable dans lequel était cette pauvre impotente, ils l'examinent; mais ayant reconnu que la paralysie était complète sur la jambe gauche, et presque complète sur le bras du même côté et sur la langue, ils jugent que son mal était absolument incurable, et ne purent que la plaindre.

Cependant notre paralytique, vivement pénétrée de son dessein, part le 13 juin de grand matin, munie de ses béquilles et de tout son équipage. La peine extrême qu'elle eut à se traîner jusqu'à Saint Médard, ne la rebute point. En arrivant, elle prie par signes et en bégayant, qu'on la soutienne pour baisser la tombe; on s'offre à l'y coucher, elle accepte avec joie. Aussitôt la froideur de ce marbre allume en son cœur la ferveur de la confiance; elle en profite pour faire une ardente prière à Dieu et à son fidèle serviteur, tant pour la santé de sa chère maîtresse que pour son propre salut, sans penser aucunement à demander sa guérison.

Il faudrait avoir éprouvé le degré d'amour et de consolation que ce Tombeau procure à notre paralytique, pour en peindre toute l'ardeur et la vivacité. Elle y répand son cœur avec une effusion sans bornes, elle arrose ce sanctuaire de bénédictions d'un torrent de larmes, qui l'affermissent dans l'espérance qu'elle a d'obtenir la guérison de sa maîtresse. Mais plus elle s'oublie elle-même, et plus Dieu, auteur de la charité, est prêt de récompenser celle qu'il a mise en elle.

Tout à coup, au milieu des transports de son ardente prière, elle sent un serrement et un mouvement dans le talon de sa jambe paralytique, qui est le signe aussi bien que l'impression salutaire de la main de Dieu sur elle. Notre infirme et ceux qui l'environnent s'en aperçoivent également.

Ce mouvement fut extérieur et visible, et frappa la vue de ceux qui étaient présents; mais cependant personne ne comprit encore le langage divin.

La pauvre Couronneau, au lieu de s'abandonner à la joie et à la reconnaissance, se trouble et s'imagine que le mouvement qu'elle a senti et le bruit qu'elle vient d'entendre, ont été causés par la rupture de ses lisières; néanmoins Dieu ne permet pas qu'elle s'abandonne plus longtemps à cette inquiétude.

(A suivre).

A TRAVERS LES REVUES

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES. — Nous avons déjà signalé la remarquable étude de M. Pétrovo-Solovovo sur le médium Sambor. Nos lecteurs nous sauront gré d'en citer quelques passages.

Sambor est russe. Ancien employé des télégraphes, il a commencé sa carrière de médium à Kiel, en 1894. Depuis il a donné de très nombreuses séances un peu partout, et notamment à Saint-Petersbourg.

Les phénomènes qu'il produit sont variés, M. Pétrovo-Solovovo les classe ainsi :

- a) Mouvements d'objets sans contact et attouchements;
- b) Apparitions lumineuses;
- c) Coups frappés, lévitations, voix;
- d) Ecriture directe.
- e) Passage de la matière à travers la matière.
- f) Matérialisation.

Voici le compte rendu d'expériences sur le passage de la matière à travers la matière.

« J'arrive, dit l'auteur, à la catégorie la plus frappante, des phénomènes de Sambor et celle qui est, à mon avis, la plus propre à entraîner la conviction. C'est la plus frappante, parce que rien ne peut impressionner plus l'esprit que les faits qui tendraient à faire croire que l'action d'une des lois les plus immuables et les plus évidentes de la nature telle que celle de l'impénétrabilité de la matière pût être temporairement suspendue. C'est en même temps la plus convaincante, parce qu'il se trouve que ce phénomène particulier s'est, à plusieurs reprises, produit chez Sambor dans des conditions qui, si elles n'éliminent pas absolument toute possibilité d'erreur, la rendent invraisemblable à un point qui touche presque à la certitude absolue.

Ce même phénomène présente en outre cet avantage incontestable, que l'expérimentation en est beaucoup moins difficile et les sources d'erreur beaucoup moins nombreuses que dans les autres branches des phénomènes dits physiques. Lorsqu'il s'agit de mouvements d'objets, la certitude que ces mouvements ne sont dus à aucune cause connue n'est que la résultante d'une série d'autres certitudes souvent difficiles à réaliser. Le contrôle des mains seul ne suffit pas : encore faut-il que le médium soit mis dans l'impossibilité d'obtenir le résultat voulu à l'aide des pieds et de la tête ou au moyen de ficelles, ou d'un instrument quelconque et lorsque toutes ces sources d'erreur sont indubitablement éliminées, reste l'hypothèse de comperage.

Au contraire, si je veux obtenir, par exemple, qu'un anneau en bois ou une chaise vienne s'enfiler sur la main du médium, alors que je tiens cette main dans la mienne, il suffit, pour que cette expérience puisse être considérée comme satisfaisante, de réaliser trois conditions bien simples : 1) je dois être sûr que l'anneau ou la chaise qui vont servir à l'expérience ne sont pas « truqués » ; 2) je dois tenir la main du médium dans la mienne de façon qu'elle ne puisse m'échapper, même pour un quart de seconde; et 3) si l'expérience réussit, je dois pouvoir me convaincre qu'il n'y a pas eu substitution de l'anneau ou de la chaise.

A part cela, la position des pieds et de la tête du médium, la présence ou l'absence de ficelles ou de

crochets, les questions d'obscurité ou de lumière ne jouent aucun rôle. Il serait préférable, sans doute, que ce phénomène eût lieu dans une chambre éclairée ; mais ce n'est là nullement une condition *sine qua non*, et la nécessité pour l'expérimentateur de ne limiter son attention qu'à la main seule du médium rend bien plus facile, il faut en convenir, une observation soutenue.

Il me semble même que la nécessité de cette observation-là ne se fait pas toujours sentir dans une expérience de ce genre. En effet, la question à résoudre est la suivante : étant donné que l'expérimentateur tient une des mains du médium fortement dans la sienne, est-il possible pour cette main de se libérer, puis de reprendre la position première sans que l'expérimentateur s'en aperçoive ?

Eh bien ! je ne connais aucun fait me permettant de croire que pareille chose est faisable, — je le déclare nettement. Lorsque les mains sont posées l'une sur l'autre sur la table, j'admets parfaitement qu'une d'elle puisse se libérer, — peut-être, même si le voisin du médium apporte à l'expérience toute l'attention voulue, à plus forte raison si son attention est distraite. Mais là n'est pas la question. La plupart (sinon toutes) des expériences sur le « passage de la matière à travers la matière » ont eu lieu chez Sambor dans des conditions tout autres ; la chaîne des mains ne touchant pas à la table et les mains du médium fortement tenues.

Ici encore je pense que c'est aux critiques qu'incombe de faire la preuve que la libération des mains est possible dans ces conditions.

Je reprends donc la suite de mon récit.

Il y a de cela quelques années, il arrivait très fréquemment aux séances de Sambor à Pétersbourg, qu'alors que ses mains étaient tenues, une chaise venait s'enfiler sur son bras sans que les mains du médium eussent été lâchées par ses voisins. Ces faits se sont produits en abondance en 1894 et 1896 ; ils ont presque cessé depuis et n'ont lieu actuellement que très rarement.

Voici par exemple un extrait d'un compte rendu fait par moi d'une séance qui eut lieu dans les bureaux du *Rébus* le 3/15 novembre 1894 (*Rébus*, n° 48, 1894) :

« La séance commença à 8 h. 1/4 ; quatorze personnes y prenaient part excepté le médium... Au commencement de la séance M. Sch. contrôlait le médium du côté droit. M. N. du côté gauche. Après qu'il (Sambor) se fût beaucoup démené dans l'obscurité, deux chaises cannées (dites « Thonet ») vinrent s'enfiler sur le bras droit et le bras gauche des voisins du médium, ce que tous les assistants constatèrent à la lumière. Le voisin de droite (de Sambor) déclara avoir tenu sa main tout le temps ; d'après M. Sch., Sambor ayant fait, une fois, un mouvement violent, sa main échappa pour une seconde à la main du contrôleur ; mais celui-ci la rattrapa immédiatement, se convainquit que la chaise n'y était pas, mais sentit distinctement une chaise près de son bras et la repoussa. »

Une autre fois (même époque), c'est moi qui suis assis à la droite du médium. La séance a lieu dans l'obscurité. Sambor se démène terriblement ; je crois bien qu'une fois il tombe par terre (il est devenu beaucoup plus calme depuis). Malgré tous mes efforts,

sa main s'échappe à un moment donné ; je la rattrappe cependant et me convaincs qu'il n'y a pas de chaise sur son bras (du moins en ai-je été persuadé au moment même, ce qui devrait suffire). Je ne lâche plus la main. Le colonel M..., qui est voisin de gauche de Sambor, ne le lâche pas du tout, lui ; une demi-heure après on allume et on constate que deux chaises se sont enfilées sur les bras du médium, l'une du côté droit, l'autre du côté gauche.

Voici d'autre part le compte rendu d'une séance où le même phénomène eut lieu à une certaine lumière, très faible il est vrai (*Rébus*, n° 47, 1894) :

SÉANCE DU 30 OCTOBRE-12 NOVEMBRE 1894

[Au commencement du compte-rendu, différents phénomènes sont décrits qui ne présentent pas beaucoup d'intérêt.]

« La troisième partie de la séance commença et eut lieu à la lumière d'une bougie placée à l'intérieur du poêle dont on ne ferma pas l'ouverture]... Cinq minutes après que la chaîne eut été formée, le médium commença à s'agiter et à se soulever de sa chaise ; puis il se rassyait et se relevait de nouveau, etc. Bientôt après, le contrôleur de gauche du médium déclara qu'une chaise était suspendue à son bras, tout en garantissant qu'il n'avait pas lâché pour une seconde la main du médium. La troisième partie de la séance n'avait pas duré plus de quinze minutes. Le médium était contrôlé par MM. Narbout et Panaieff.

« La quatrième partie de la séance qui dura près d'une demi-heure commença à la lumière, mais un quart d'heure après le médium déclara qu'il était très fatigué et demanda qu'on diminuât la lumière ; pour accéder à son désir, on ferma l'ouverture du poêle où se trouvait la bougie. Le médium était contrôlé par MM. Narbout et Vassilieff : ce dernier, dont la main était attachée à celle du médium, désirait beaucoup qu'on lui suspendit également une chaise au bras. Bientôt après que l'ouverture du poêle eut été fermée, le médium commença à s'agiter, à gémir violemment et à se jeter de différents côtés, et dit cinq minutes après : « Augmentez la lumière ». A peine eut-on ouvert le poêle que le médium se leva, ses contrôleurs de même et il se trouva que le contrôleur de droite avait deux chaises sur le bras et celui de gauche (M. Vassilieff), dont la main était attachée à celle du médium, une seule. Ce contrôleur déclara qu'il avait senti la chaise passer pour ainsi dire à travers son bras en appuyant dessus (1) jusqu'à ce qu'elle s'y fût suspendue.

« Le procès-verbal de cette séance est signé par toutes les personnes qui y ont pris part. »

Voici encore un fait analogue :

A la séance du 3/15 novembre 1894, dont il a déjà été question, après un des intervalles, mon cousin M. Ch... s'assied à la gauche du médium, et M. Vassilieff à sa droite ; la main de M. Ch... est attachée à celle de Sambor. Dans ces conditions, une chaise vient s'enfiler sur le bras de M. Vassilieff qui soutient, de même que M. Ch..., qu'il n'a pas lâché pour une seconde la main du médium. On allume la bougie et

1. Je n'assistais pas, malheureusement, à la séance en question.

j'examine moi-même la chaise qui ne présente rien de suspect. (*Rébus*, n° 47, 1894.)

Je ne saurais préciser à cette distance combien de temps a duré cette expérience (car cela en était véritablement une); mais j'ai l'impression qu'elle n'a pas dû prendre plus d'une demi-heure au maximum, et peut-être sensiblement moins.

Les cas de ce genre sont, je le répète, nombreux et je pourrais en citer d'autres.

Voyons maintenant si le phénomène en question peut être expliqué d'une façon rationnelle.

La première explication, — celle d'une libération subreptice d'une des mains du médium, — a déjà été discutée plus haut. Je répète encore une fois que, vu la façon parfaite dont sont généralement tenues les mains de Sambor, elle me paraît insoutenable, et qu'en tout cas c'est aux sceptiques à prouver le contraire.

Une autre explication analogue serait la suivante : quand la chaise employée en vue de l'expérience est une chaise cannée, il se peut que le médium soit parvenu à se glisser à travers le dossier de la chaise en la faisant monter jusqu'à la hauteur de ses bras; si ensuite sa main gauche, — disons — est lâchée par le contrôleur, il peut faire paraître la chaise sur son bras droit sans que sa main droite se soit libérée. Pour faire cela, il devra retirer son bras gauche, momentanément devenu libre, du dossier de la chaise et rejeter cette chaise par-dessus sa tête sur son bras droit. Pour réfuter cette explication, je me contenterai d'observer qu'elle nécessite également la supposition de la possibilité d'une libération non remarquée d'une main; qu'elle est absolument exclue par des cas dans le genre de ceux que j'ai cités plus haut où trois chaises s'enfilent sur les deux bras du médium; où une des mains de Sambor étant attachée à celle de son voisin, la chaise vient s'enfiler sur l'autre bras; où le dossier de la chaise ne permettrait pas à un homme de passer à travers; où, enfin ce ne sont plus des chaises, mais des anneaux en cuir ou en bois qui se comportent de la même façon.

Reste donc une troisième hypothèse susceptible d'être discutée, c'est celle de chaises « truquées », soumises préalablement par le médium à des manipulations quelconques.

Cette explication ne peut être, à l'extrême rigueur, considérée comme absolument exclue dans les séances précédemment décrites; en effet, elles avaient lieu, comme je l'ai dit, dans les bureaux du journal spirite de Saint-Petersbourg, le *Rébus*; or, à cette époque, Sambor y demeurait; et cette circonstance peut, aux yeux de quelques-uns, diminuer la valeur des expériences en question. A noter avec cela que les chaises en question faisaient partie du mobilier de la rédaction; que Sambor n'était venu à Pétersbourg que temporairement, et que je ne vois pas trop à quelles manipulations il aurait pu soumettre ou faire soumettre ces chaises (cannées). Une hypothèse de ce genre est donc assez improbable. Elle devient même tout à fait inutile, puisque des faits analogues se sont produits aux séances de Sambor avec d'autres objets qui ne pouvaient, eux, prêter à aucun soupçon.

LA TRIBUNE PSYCHIQUE. — Sous ce titre : « Un esprit photographié sans appareil », nous lisons ce curieux

procès-verbal, que nous reproduisons sans commentaires.

Dans la rue Gratiolet, à Bordeaux, se trouve le groupe le plus fréquenté; c'est aussi un lieu de réunion ouvert aux nombreux amis de la maison. Là, les études spirites sont variées, instructives et intéressantes, grâce aux facultés médianimiques multiples dont est douée la directrice des séances, M^{me} Rose Agullana, connue de toute la contrée.

La table marche à merveille, les incorporations des Esprits de toute catégorie y sont nombreuses.

Les murailles sont tapissées des dessins les plus originaux qu'on puisse voir; les communications d'une haute philosophie charment la nombreuse assistance, c'est dans ce même appartement que l'on consacre, un jour par semaine et par charité, à la guérison des obsessions, et un autre, où, avec un courage infatigable et un désintéressement absolu, on guérit les maladies les plus graves.

Ne croyez pas que, malgré cette variété de manifestations, le groupe s'en tienne à ces travaux! On trouve encore le temps de se livrer aux recherches des effluves radiographiques obtenues dans le cabinet noir.

Notre ami commun, le commandant Tégrad, un des pères de cette nouvelle Science, à ses voyages à Bordeaux, se fait honneur de collaborer aux travaux de M^{me} Agullana; vous connaissez, mon cher Directeur, son zèle et son amour pour les choses de l'invisible et son assiduité à ce travail souvent ingrat.

De tous les messagers de l'espace qui se donnent rendez-vous dans cette demeure hospitalière, il en est un qui se signale particulièrement à l'assistance des fidèles par ses réparties spirituelles, et, qui, sous une forme humoriste, donne des conseils empreints d'une haute sagesse : on l'appelle *Le Bavard*. Puis, comme ce bon guide a un grand attachement pour ce milieu sympathique, il s'y manifeste souvent. Les dames, ses auditrices, l'aiment beaucoup. C'est ce qui leur fit dire dernièrement entre elles :

« Ce cher *Bavard*, si bon, si aimable, si moralisateur, a dû être certainement un bien *bel homme* dans sa dernière incarnation, car un Esprit de cet ordre ne peut que revêtir une superbe corpulence d'un aspect des plus agréables, des plus sympathiques. »

Le papa *Bavard*, qui assistait, invisible, à ces confidences, se manifesta aussitôt en s'incorporant dans son médium habituel, M^{me} Agullana, et leur dit d'un air railleur :

« Détrompez-vous, belles dames, mes sœurs, l'amitié que vous me portez et qui m'est bien chère vous a fait commettre une grosse erreur à mon égard. Non seulement je ne ressemblais en rien à un *Adonis*, mais j'étais réellement *laid*, absolument *laid* dans ma précédente incarnation, il y a plus de cent ans. Je vais, pour vous en convaincre, vous esquisser mon portrait : —

« Dans ma vieillesse, j'étais lourd, empâté, mon front haut dénudé; couvert de rides, les yeux très

« petits, peut-être un peu malicieux, le nez épaté, les oreilles fortes, et une barbe longue, hirsute, la tête enfoncée dans des épaules proéminentes ! Voilà ma *binette* (*sic*), bien imparfaite encore, en raison de ma difformité générale ! »

A cette description, qui semblait triviale aux assistants, ils protestèrent en chœur en signe de dénégation.

Mais l'ami Bavard ajouta :

Puisque vous semblez douter de ma parole, voulez-vous mon portrait *exact*, une photographie *moderne*, quoi ?

Oui, dites-vous ? Bon !

Eh bien ! mes amis, réunissez-vous demain soir ici ; vous procéderez comme vous le faites pour obtenir les effluves radiants sur les plaques sensibles dans l'ombre. Il suffira de déposer le verre de champ, appuyé au séchoir, placé au milieu de la table ronde que voilà. Vous ferez la chaîne magnétique sans la rompre, vous resterez droit ou assis, environ à 25 centimètres de la table, tout en gardant le silence, et si vous êtes patients et recueillis, j'espère réussir ! Ce qui fut fait.

Je vous envoie, cher Monsieur, la photographie obtenue *sans contact* aucun de la part des assistants, obtenue dans les conditions ci-dessus détaillées, en un mot, sans appareil.

Jugez de la joie des assistants !

J'ajouterai que, quoique les traits ne soient pas fortement accentués, vous remarquerez, néanmoins, que les lignes de la figure et du corps sont bien visibles ; la tête est chauve, les yeux microscopiques, la partie nasale accentuée et la barbe longue, etc.

N'est-ce pas là, je vous le demande, un genre nouveau de manifestations qui enrichit le domaine du Spiritisme ! C'est bien là une photographie d'un être, d'un habitant de l'Au-delà. La pensée des assistants n'y est pour rien, personne ne *croyait* obtenir le phénomène.

Nous remercions bien sincèrement ce cher Invisible d'avoir bien voulu donner une preuve de son *savoir-faire* à ses nombreux amis, de leur donner un exemple de son excellent caractère et de son humilité en quelque sorte en affrontant les rires moqueurs auxquels quelques incrédules peuvent se livrer en voyant les traits peu flatteurs du cher Bavard.

Il a sans doute voulu faire comprendre que l'enveloppe matérielle humaine n'est qu'une gangue plus ou moins imparfaite, mais qu'elle peut cacher néanmoins un Esprit bon et élevé, qui a vaincu les faux préjugés des hommes vaniteux, sots ou orgueilleux, qui se parent comme le paon d'un brillant plumage superficiel, tout en nous montrant encore que la beauté morale est bien supérieure à l'autre, car celle-là restera à jamais indestructible, inaltérable, dans l'évolution éternelle de l'être !...

Ont signé : MM. Besse, Bechude, Lalande, Escurel, M^{me} Caussinon, M^{lle} Noémi Bon, Valentine et M^{lle} V.

Pour copie conforme :

A. DELANNE.

P.-S. — Quoique l'épreuve présentée soit assez apparente, ajoute *La Tribune psychique*, il n'a pas été possible d'en faire une reproduction digne d'être introduite ici. C'est dommage.

LES LIVRES

RAPPORT SUR LE SPIRITUALISME, par le Comité de la Société dialectique de Londres, avec les attestations orales et écrites. In-8°, 5 francs. (Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques.)

Le 26 janvier 1869, la Société dialectique de Londres constitua un comité pour étudier les phénomènes présentés comme manifestations spiritualistes et faire appel à ceux qui s'intéressaient aux questions psychiques. Ses membres, répartis en plusieurs sous-comités, firent des expériences personnelles en dehors des médiums étrangers à la société ; dans ses séances plénières le comité dépouillait la correspondance et recueillait les témoignages oraux de qui avait vu ou expérimenté. Cette enquête dura dix-huit mois, fut réunie en un volume et publiée sous la responsabilité du comité, nous en donnons la traduction.

Les expériences les plus rigoureuses, les attestations d'observateurs indépendants, dont quelques-uns sont célèbres, ont mis hors de doute la réalité d'un nombre considérable de faits tels que : déplacements, *même sans contact*, d'objets de toute nature ; bruits variés ; exécution de morceaux de musique sans agents visibles ; lévitation de plusieurs personnes ; épreuve du feu ; apports d'objets les plus divers ; réponses par coups ou écriture ; écriture directe ou dessins et aquarelles sans agent visible ; apparition de fantômes à tous les degrés de formation ; seconde vue et prophéties ; communication de faits totalement inconnus de tous les assistants, etc.

En France, ces documents étaient presque totalement inconnus. M. le Dr Dusart a fait une œuvre utile en portant à la connaissance des lecteurs, avec les conclusions du rapport, le détail des faits observés, les noms de ceux qui les ont attestés et leur donnent ainsi une valeur toute particulière.

* *

LES CÔTÉS OBSCURS DE LA NATURE OU FANTÔMES ET VOYANTS, par Mistress CROWE. (Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques.)

Cet ouvrage, déjà vieux d'un demi-siècle, a eu plusieurs éditions en Angleterre. C'est un recueil de faits relatifs aux diverses branches des sciences psychiques, classés avec méthode et accompagnés de réflexions judicieuses. Mistress Crowe y a résumé les nombreux travaux analogues parus en Angleterre et en Allemagne sur ces questions que nous commençons seulement à aborder en France. Il y a donc là une mine précieuse pour tous ceux qui veulent pousser plus loin leurs investigations dans le domaine de l'inconnu.

LES APPARITIONS DE TILLY

par Gaston MERY

Cette brochure, qui contient, outre de nombreuses vues de Tilly, des autographes et des portraits, est vendue un franc.

Prière d'adresser les demandes, en ajoutant 0 fr. 20 pour le port, à l'administrateur de l'Echo du Merveilleux, 44, RUE DE LA TOUR-D'AUVERGNE (PARIS).

Le Gérant : GASTON MERY.

IMPRIMERIE NOIZETTE ET C^{ie}, 8, RUE CAMPAGNE-1^{re}, PARIS.

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

L'INCONNU ET LES PROBLÈMES PSYCHIQUES

Au moment de mettre sous presse, je reçois les bonnes feuilles du livre si impatiemment attendu de M. Camille Flammarion : l'Inconnu et les problèmes psychiques. Je crois que mes lecteurs me sauront gré d'interrompre aujourd'hui la série de mes « Observations et Hypothèses » pour céder la place au grand savant qui a si vaillamment entrepris l'étude des phénomènes merveilleux.

Nous ne partageons pas toutes les idées de M. Camille Flammarion ; nous déplorons même son intransigeance à l'égard de certaines croyances respectables ; mais nous sommes heureux de rendre hommage à sa sincérité et au grand courage intellectuel qu'il a témoigné en rompant avec la routine de la science officielle et des académies.

Voici les principales pages de la conclusion de son livre.

G. M.

Nous avons d'abord voulu prouver ici la réalité des manifestations de mourants, de l'action psychique à distance, des communications mentales, de la connaissance des choses par l'esprit sans le concours des sens.

On peut voir sans les yeux, entendre sans les oreilles non point par une hyperesthésie du sens de la vue ou de l'ouïe, car ces observations prouvent le contraire, mais par un sens intérieur, psychique, mental !

La vue intérieure de l'âme peut voir non seulement ce qui se passe au loin à des distances considérables, mais elle peut encore connaître d'avance ce qui arrivera dans l'avenir. L'avenir existe, potentiellement déterminé par les causes qui amèneront les effets successifs.

L'OBSERVATION POSITIVE PROUVE L'EXISTENCE D'UN MONDE PSYCHIQUE aussi réel que le monde connu par nos sens physiques.

Maintenant, de ce que l'âme agit à distance par une force qui lui est propre, sommes-nous autorisés à en conclure qu'elle existe comme être réel,

qu'elle n'est pas une résultante des fonctions du cerveau ?

La lumière existe-t-elle réellement ?

La chaleur existe-t-elle ?

Le son existe-t-il ?

Non.

Ce ne sont là que des manifestations de mouvements. Ce que nous appelons *lumière* est une sensation produite sur notre nerf optique par les vibrations de l'éther comprises entre 400 et 756 trillions par seconde, ondulations obscures en elles-mêmes.

Ce que nous appelons *chaleur* est une sensation produite par des vibrations dont le nombre est compris entre 350 et 600 trillions.

Le soleil éclaire l'espace à minuit comme à midi. Cependant l'espace reste noir. Sa température est voisine de 270 degrés au-dessous de zéro.

Ce que nous appelons *son* est une sensation produite sur notre nerf auditif par des vibrations de l'air, silencieuses en elles-mêmes, comprises entre 32 et 36.000 par seconde.

L'électricité existe-t-elle ou n'est-elle elle-même qu'un mode de mouvement ? L'avenir de la science nous l'apprendra. (Il est probable qu'elle existe comme entité réelle. L'éther ne serait-il pas une substance électrique ?)

Le mot *d'attraction* n'a été donné par Newton que pour représenter la manière dont les corps célestes se meuvent dans l'espace. « Les choses se passent, dit-il, comme si ces corps s'attiraient. » Quant à l'essence, à la nature de cette force apparente, nul ne la connaît.

Un grand nombre de termes scientifiques ne représentent que des effets, non des causes.

Il pourrait se faire que l'âme fût dans le même cas.

Les observations exposées dans cet ouvrage, les impressions, les visions, les auditions, etc., pourraient indiquer des effets physiques produits entre cerveaux.

Oui, sans doute. Mais c'est ce qui ne semble pas être.

Tous ces faits se présentent à nous comme indiquant non des actes physiologiques de cerveau à cerveau, mais des actes psychiques d'esprit à esprit.

Sans doute, il est toujours difficile de faire la part de ce qui appartient à l'esprit, à l'âme, et de ce qui appartient au cerveau. Nous ne pouvons nous laisser guider dans nos appréciations et dans nos jugements que par le sentiment intime qui résulte en nous de la discussion des phénomènes. C'est ainsi que toutes les sciences ont été fondées. Eh bien ! chacun ne sent-il pas ici qu'il s'agit de manifestations d'un être pensant et non pas seulement de faits physiologiques matériels ou de transformations de l'énergie physique ?

Cette impression est surabondamment confirmée par la constatation de facultés de l'âme inconnues, en jeu dans les rêves et le somnambulisme.

Telle est, du moins, mon impression. Il ne me semble pas que l'on puisse raisonnablement attribuer la prévision de l'avenir et la vue mentale à une production nerveuse du cerveau.

Le cerveau n'est qu'un organe, comme le nerf optique ou le nerf auditif. L'âme, l'esprit, l'être intellectuel agit et perçoit par lui, mais n'en est pas une propriété physique.

La divination de l'avenir est peut-être ce qu'il y a encore de plus extraordinaire, car pour qu'elle existe il faut que l'avenir soit déterminé d'avance avec certitude par les causes qui l'amèneront. Remarquons qu'un seul fait de ce genre exactement constaté prouverait la thèse. Or ce n'est pas un fait que nous avons sous les yeux, mais des centaines.

L'espace nous manque — et ce n'est pas ici le lieu — pour discuter le grave problème du libre arbitre et de la fatalité. Rappelons seulement les paroles suivantes de Laplace : « Les événements actuels ont avec les précédents une liaison fondée sur le principe évident qu'une chose ne peut pas commencer d'être sans une cause qui la produise. Cet axiome connu sous le nom de *principe de la raison suffisante* s'étend aux actions les plus indifférentes. La volonté la plus libre ne peut, sans un motif déterminant, leur donner naissance, car si toutes les circonstances de deux positions étant exactement les mêmes, elle agissait dans l'une et s'abstenait d'agir dans l'autre, son choix serait un effet sans cause : elle serait alors, dit Leibnitz, le hasard aveugle des épicuriens. L'opinion contraire est une illusion de l'esprit qui, perdant de vue les raisons fugitives du choix de la volonté dans les choses indifférentes, se persuade qu'elle s'est déter-

minée d'elle-même et sans motifs. Nous devons donc envisager l'état présent de l'univers comme l'effet de son état antérieur et comme la cause de celui qui va suivre. Une intelligence qui connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée et la situation respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome ; rien ne serait incertain pour elle et l'avenir comme le passé serait présent à ses yeux. L'esprit humain offre dans la perfection qu'il a su donner à l'astronomie une faible esquisse de cette intelligence. »

Si l'avenir est inévitable, que devient notre liberté ?

La philosophie conciliera sans doute un jour ces deux contradictions apparentes, car nous avons le sentiment de pouvoir choisir et de l'utilité des efforts accomplis, et tout le progrès des peuples occidentaux est dû précisément à l'action intellectuelle, opposée au fatalisme des Orientaux. Des faits en apparence contradictoires s'expliquent déjà aujourd'hui par la connaissance des choses, par exemple l'élévation, la lévitation d'un lourd morceau de fer sous l'influence d'un aimant. L'ascension d'un ballon est aussi naturelle que la chute d'une pierre. Que les moralistes n'arguent donc pas des conséquences d'une certaine nécessité déterminée d'avance, pour se refuser à admettre les prévisions d'avenir reconnues et contrôlées. Les contradictions ne sont qu'apparentes. Le déterminisme n'est pas le fatalisme.

Les phénomènes que nous étudions ne sont peut-être pas aussi éloignés qu'ils le paraissent des raisonnements de la science positive.

Je crois qu'il faut, ou nier tous ces faits, ou admettre qu'ils dénotent une cause intellectuelle, spirituelle, d'ordre psychique et je suis d'avis que les sceptiques de parti pris préféreront les nier, les traiter d'illusions et de coïncidences fortuites ; ce sera plus simple. Les négateurs intransigeants, rebelles même à l'évidence, seront encore plus absolus et déclareront que les auteurs de ces récits extravagants sont des farceurs qui m'ont écrit pour me mystifier, et qu'il en a été de même dans tous les siècles pour tous les penseurs qui ont eu à s'occuper de ces questions.

Serait-il vraiment possible de nous refuser à accepter tous ces témoignages humains ? Je ne pense pas que nous en ayons le droit. Ceux qui ont été contrôlés ont prouvé leur vérité, leur authenticité. Ce n'est pas après coup qu'ils ont été imaginés ou arrangés ; c'est au contraire, leur spontanéité qui a frappé, et c'est souvent à cause de cet apparent mystère que l'on m'a écrit, dans le désir de recevoir une explication. Sans aucun doute, tous les récits n'offrent pas les mêmes garanties et

plusieurs peuvent, très sincèrement d'ailleurs, s'être eux-mêmes modifiés dans la mémoire des narrateurs et adaptés plus strictement aux événements ; mais ils n'ont pas été inventés pour cela et ce ne sont point là des mystifications. Récuser tous ces témoignages conduirait à récuser les relations de tout ce qui se passe constamment autour de nous dans la vie, sous prétexte qu'on n'a pas tout vérifié ou que certains détails sont inexacts. Je m'en tiens ici au raisonnement d'Emmanuel Kant cité plus haut et à ce que j'ai déjà fait remarquer à ce propos.

Telle est, du moins, mon impression, et je la soumets avec confiance aux lecteurs soucieux d'arriver à la vérité, sans d'ailleurs avoir en aucune façon la présomption d'imposer mon opinion à personne. Chacun appréciera suivant son jugement propre. J'essaye simplement de mettre les choses au point, comme un astronome à sa lunette, un photographe devant un paysage ou un naturaliste armé d'un microscope.

Ces phénomènes prouvent, selon moi que l'âme existe et qu'elle est douée de facultés encore inconnues. C'est par là qu'il était logique de commencer nos études, dont la suite nous conduira au problème de la survivance et de l'immortalité. Une pensée peut se transmettre d'un esprit à un autre. Il y a des *transmissions mentales des communications de pensées, des courants psychiques* entre les âmes humaines. *L'espace* ne semble pas un obstacle, et le *temps* paraît parfois comme annihilé.

Quel est le mode d'énergie en jeu dans ces transmissions ? Il est impossible de le dire actuellement. Un certain nombre des impressions ressenties font songer aux faits et gestes de la foudre et de l'électricité. Il ne serait pas déraisonnable de penser que cet agent soit beaucoup plus intimement associé à l'organisme humain qu'on ne l'a cru jusqu'ici. Mais, encore une fois, l'heure des théories n'est pas venue.

Tout en restant relativement rares et en n'ayant pas la banalité des choses ordinaires de la vie quotidienne, ces faits sont beaucoup plus nombreux et plus fréquents qu'on ne l'a pensé jusqu'à présent.

Nous avons vu plus haut que l'enquête ouverte par moi au mois de mars 1899 m'en a transmis 1.130. En y ajoutant ceux que j'ai reçus pendant l'impression de ce volume ils dépassent 1.200. On a pu lire, juger, apprécier dans ce premier volume, 186 cas de manifestations de mourants constatés à l'état éveillé, 70 cas perçus pendant le sommeil, 57 observations ou expériences de transmission de pensée sans le concours de la vue, de l'ouïe ou du toucher, 49 exemples de vue à distance en rêve ou en somnambulisme, 76 rêves prémonitoires et divination de l'avenir, soit 438

phénomènes d'ordre psychique indiquant l'existence de forces encore inconnues agissant entre les êtres pensants et les mettant en communication latente les uns avec les autres. (J'en ai encore peut-être autant d'analogues.) Même en faisant la part la plus large aux variations de la mémoire et à l'imagination des narrateurs, il n'est pas possible de ne pas sentir et de ne pas reconnaître dans ces témoignages un fond de vérité et de sincérité incontestables. D'ailleurs certaines observations et certaines expériences ont été relatées avec un tel souci de ne laisser aucune prise à l'erreur qu'elles portent en elles-mêmes le caractère de l'authenticité scientifique la plus absolue et la mieux contrôlée. Ce sont donc là surtout des témoins qui accusent le scepticisme des négateurs de parti pris et le réduisent à la dernière extrémité. Et maintenant que l'attention générale est appelée sur ces sortes de faits, on en remarquera un nombre beaucoup plus grand, qui passaient inaperçus ou auxquels on n'attribuait aucune valeur. En astronomie, une fois que les astres sont découverts, tout le monde les voit.

Il me semble que les conclusions suivantes ressortent logiquement de l'ensemble des faits exposés :

1° L'ÂME EXISTE COMME ÊTRE RÉEL, INDÉPENDANT DU CORPS ;

2° ELLE EST DOUÉE DE FACULTÉS ENCORE INCONNUES À LA SCIENCE ;

3° ELLE PEUT AGIR ET PERCEVOIR À DISTANCE, SANS L'INTERMÉDIAIRE DES SENS ;

4° L'ÂVENIR EST PRÉPARÉ D'AVANCE DÉTERMINÉ PAR LES CAUSES QUI L'AMÈNERONT. L'ÂME LE PERÇOIT QUELQUEFOIS.

D'autres observations sont déjà présentées, notamment en ce qui concerne les doubles de vivants, le corps éthéré ou astral et les manifestations de morts ; mais les quatre points qui précèdent me paraissent affirmés et démontrés.

Quant aux explications, il est sage de n'y point prétendre, j'ai déjà montré plusieurs fois dans ce livre qu'elles ne sont pas nécessaires pour admettre les faits. On est dupe, en général, sur ce point, d'illusions assez singulières. Par exemple, au temps des possédées de Loudun ou des convulsionnaires de Saint-Médard, les effets de la suggestion et de l'hypnotisme étant inconnus, on déclarait que ces phénomènes étaient ou frauduleux ou diaboliques. Or, ils ne sont ni l'un ni l'autre. Aujourd'hui plusieurs s'expliquent, et l'on entend souvent dire de tous ceux dont on parle... « C'est de l'hypnotisme, c'est de la suggestion, c'est de la subconscience ». Autre erreur. Ce peut n'être ni de l'un ni de l'autre non plus, et n'en pas moins existé pour cela. Ne fermons pas le cercle de nos conceptions, n'établissons ni écoles ni systèmes, et ne préten-

dons pas que tout doive actuellement s'expliquer pour être admis. La science est loin d'avoir dit son dernier mot en quoi que ce soit.

Ce que nous pouvons penser, dès aujourd'hui, c'est que, tout en faisant la part des superstitions, des erreurs, des illusions, des farces, des malices, des mensonges, des fourberies, il reste des faits psychiques véritables, dignes de l'attention des chercheurs. C'est dire que nous sommes entrés dans l'investigation de tout un monde, aussi ancien que l'humanité, mais encore bien nouveau pour la méthode scientifique expérimentale qui commence seulement à s'y attaquer depuis quelques années, et simultanément dans tous les pays.

C'est là un programme d'études que j'aimerais mener à bonne fin, si le temps indispensable pour y parvenir m'était donné. Mais, d'une part, il est prudent de ne pas se livrer exclusivement à ces sortes de sujets occultes parce qu'on perdrait assez vite l'indépendance d'esprit nécessaire pour juger impartialement : il vaut mieux ne voir là qu'un hors-d'œuvre de la vie normale, une distraction d'ordre supérieur, curieuse et intéressante ; il y a des mets et des liqueurs qu'il est plus hygiénique de ne prendre qu'à petites doses. D'autre part, la terre tourne très vite et les jours passent comme des rêves. J'espère néanmoins me donner le plaisir scientifique d'étudier une partie de ces mystères. Et puis, ce que l'un ne fait pas, d'autres le font, chacun apporte sa modeste pierre, pour la construction de la pyramide future.

Rappelons aussi que ces faits sont exceptionnels. Les phénomènes psychiques de tout ordre, d'ailleurs, tout en cessant d'appartenir au domaine morbide des superstitions et des fantômes occultes et en étant appelés dans la lumière des méthodes expérimentales, ne cesseront pas pour cela de rester anormaux et exceptionnels. On ne doit donc jamais s'y abandonner en négligeant l'esprit critique sans lequel la raison humaine ne serait qu'un leurre, et l'on ne doit les considérer que comme des *sujets d'études* intéressants pour notre connaissance de nous-mêmes. Il faut bien avouer, en effet, que ce que nous connaissons encore le moins, c'est notre propre nature. La maxime de Socrate « Connais-toi toi-même ! » peut toujours inspirer nos plus nobles pensées.

Tout auteur a charge d'âmes. On ne doit dire que ce que l'on sait. Peut-être ne doit-on pas toujours dire tout ce que l'on sait ; mais, même dans la vie normale de chaque jour, on ne devrait jamais dire que ce que l'on sait.

Étudions donc, travaillons et espérons. L'ensemble des faits psychiques montre que nous vivons au milieu d'un monde invisible au sein duquel s'exercent des forces encore inconnues, ce qui est d'accord avec ce que nous savons sur la

limite de nos sens terrestres et sur les phénomènes de la nature. C'est même précisément à cause de cet état de choses que ce travail a pour titre : *L'INCONNU*. Répétons avec Shakespeare la pensée que nous avons inscrite en épigraphe à l'un de nos chapitres :

Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre, Horatio,
Que n'en peut rêver toute notre philosophie,

et disons aussi avec Lamartine, en revenant à la philosophie astronomique :

La vie est un degré de l'échelle des mondes,
Que nous devons franchir pour arriver ailleurs.

CAMILLE FLANMARION.

JEUDI 4 AVRIL, A 3 HEURES, A LA BODINIÈRE
18, Rue Saint-Lazare

CAUSERIE SUR LA CHIROMANCIE

PAR

M^{ME} A. DE THÈBES

QUE VA-T-IL NOUS ARRIVER?

Chez M^{me} de Thèbes. — Le commencement de l'année solaire. — Aurons-nous la guerre ? — Epidémies et explosions. — Vénus et Saturne. — Les méfaits de la comète.

— Je vous souhaite une bonne année, me dit M^{me} de Thèbes en me tendant la main et en me désignant un siège dans son cabinet, où les éléphants — le porte-veine préféré entre tous — se montrent sur presque tous les meubles, en porcelaine, en bronze, en bois, en émail.

— J'allais, madame, vous adresser le même souhait, si vous ne m'aviez devancé ! Car je n'ai point oublié notre rendez-vous. Nous voici au 21 mars, au premier jour de l'année solaire, et je n'oublie pas que vous avez bien voulu me promettre, pour cette date, des prédictions relatives à cette nouvelle année.

— Des prédictions ?... Voilà un vilain mot que je n'aime pas. Je ne sais pas prédire, moi. Et, ma foi, ce seul mot prononcé par vous me donne envie de ne point tenir ma promesse, et de ne rien vous raconter. Il y a tant d'autres sujets de causerie ! Etiez-vous à la première de l'Aiglon ?

— Je me permettrai de ne point vous suivre sur le terrain des banalités courantes. Votre conversation vaut mieux que cela. Je réclame donc respectueusement l'exécution des engagements solennels que vous avez pris avec moi au mois de décembre dernier.

— Soit. Mais de prédictions, point. Des prévisions tout au plus. Je ne suis pas une voyante, moi. Je n'ai pas de visions, de transes, d'hallucinations. Je me déclare inca-

pable de vous indiquer la date de la mort de M. Loubet, ou le temps qu'il fera le jour de l'ouverture de l'Exposition. Je m'efforce de travailler suivant la méthode des devins et des devineresses de l'antiquité, qui, loin de se ravalier à des besognes d'almanach, s'efforçaient de conjecturer les grands événements d'ordre général, uniquement d'après des présages et des signes, c'est-à-dire par l'étude de l'influence des astres et des lignes de la main. Vous m'entendez bien ?

— Certes, et je ne demande qu'à en entendre davantage.

* *

— J'analyse donc les propriétés de l'astre sous l'influence duquel se trouvera placée l'année à venir. Je note ensuite les signes qui se reproduisent le plus fréquemment dans les mains que j'ai à examiner. J'établis une concordance. Puis j'étudie en regard la situation actuelle, le mouvement des esprits, l'évolution des mœurs, et je tire de cette comparaison des déductions, des prévisions, si vous préférez. Vous voyez que ma méthode est toute scientifique. Ainsi, tenez, un exemple entre mille. Dans la main des hommes jeunes d'aujourd'hui, je trouve de nombreux présages de blessures, de fractures de membres, alors que ces présages ne se rencontrent pas dans les mains des hommes de cinquante ans. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'il y a vingt ans, nous ne connaissions ni la bicyclette, ni l'automobilisme.

— Voilà qui est très topique.

— Les voyants et les voyantes, qui ne sont réellement que des malades, ne perçoivent, dans leurs hallucinations, que d'épouvantables catastrophes, des incendies, des inondations, des fleuves de sang, des guerres atroces. Vous avez pu en voir un exemple, tout récemment encore. Moi, mes calculs me font, au contraire, présager pour cette année beaucoup de bonnes choses, et peu d'événements malheureux. Voulez-vous que nous commencions par le bon côté ?

— C'est cela. Consolons-nous, d'abord.

— L'année qui s'ouvre demain, 21 mars, se trouve, comme je vous l'avais déjà dit, placée sous l'influence de Vénus. Ce sera une bonne année, et voilà pourquoi je vous la souhaitais telle tout à l'heure. Ce sera l'année des belles et grandes inspirations, l'année des artistes, des poètes, des musiciens, l'« année du succès », en un mot. Il me semble qu'il ne saurait y avoir de meilleur présage à la veille de l'Exposition.

— Alors vous croyez que l'Exposition ne sera pas troublée ?

— Je vous vois venir. Vous voulez me parler d'une guerre probable. Eh bien, non, je ne vois point de guerre probable. Oh ! je sais bien que vous allez m'objecter la guerre du Transvaal. Mais remarquez que les Anglais, avec leurs ongles carrés, sont, plus que tous autres, réfractaires à l'influence de Vénus, qu'ils subissent néanmoins puisque, au sein même de l'Angleterre, existe un parti imposant en faveur de la paix. Et voyez aussi que les Allemands, gens pratiques et peu accessibles aux sentiments

humanitaires, s'emballent plus complètement que nous-mêmes en faveur de la paix. Non, en dépit de cette terrible aventure du Transvaal, les dispositions universelles sont à la paix. Au reste, ma méthode ne me permet pas de présager des accidents particuliers comme celui-ci. Elle ne m'indique que les grandes conflagrations. Nous pouvons en craindre une en 1903, année soumise à l'influence de Mars. Si nous y échappons, ce sera, soyez-en bien certain, pour 1905, année qui verra le retour de la terrible planète. Notre pauvre France aura à combattre une de ces coalitions ! Mais elle n'en mourra pas encore cette fois.

* *

— Allons, voilà qui me rassérène. Car, en 1903, je serai encore dans la territoriale.

— Vous vous couvrirez de gloire. Pour en revenir à cette année-ci, elle sera, je vous le répète, essentiellement pacifique, essentiellement esthétique. Si nous voulons maintenant examiner le mauvais côté des choses, nous verrons que si Vénus nous procurera de nombreux mariages d'inclination, elle suscitera aussi de tristes séparations. Si elle aime les arts d'inspiration, elle répugne aux travaux matériels. Certes, les enfants seront beaux, les réceptions seront brillantes, le luxe régnera, ce sera l'année de la Parisienne. Mais il sera difficile de gagner sa vie. Vénus est paresseuse, elle nous amènera des grèves, beaucoup de grèves. Je crains la période qui suivra l'Exposition ; je pressens de profonds troubles sociaux. Et puis...

— Vous semblez hésiter à continuer...

— Ma foi, puisque j'ai commencé à parler, je continue. Et puis, il y a une diablesse de comète que personne n'attendait, et qui est arrivée sans se faire annoncer. Les comètes apportent avec elles les perturbations, les guerres, — peut-être faut-il trouver là l'explication de la guerre du Transvaal — et les épidémies. Je crois que nous aurons à déplorer pas mal d'épidémies. Vénus est un astre faible, un astre femme, de peu de défense, et elle aura beaucoup à faire pour combattre l'influence de cette malencontreuse comète. Et encore, s'il n'y avait que cela !...

— De grâce, achevez de tout me dire.

— Eh bien, apprenez qu'au mois de mai, Saturne va se trouver en conflit avec Vénus. Or, Saturne, tout au contraire de Vénus, est un astre sérieux, qui n'aime pas le plaisir. Attendez-vous, pour ce mois de mai, à des accidents de foule, à des effondrements, à des écroulements. Je crains bien que l'Exposition ne soit le théâtre de quelque catastrophe. Attendez-vous aussi à des explosions de mines.

— Voilà qui n'est guère rassurant !

— Que voulez-vous ! Le mois de mai n'est, en somme, qu'un douzième d'année. Mais, pour me résumer et pour conclure, année essentiellement pacifique dans son ensemble, essentiellement heureuse, essentiellement vouée aux belles choses. Point de guerres prochaines, Mars étant absent et les mains d'officiers étant vierges de tous signes de blessures. Je le répète, si nous voulons faire le compte

des misères humaines auxquelles nous ne saurions jamais nous soustraire, l'année qui commence demain sera « une bonne année ». D'ailleurs, je reviendrai sur tous ces points, en détails, dans la conférence que je donnerai le 4 avril, à la Bodinière et dans laquelle je compte exposer par le menu ma science et ma méthode. J'espère que vous viendrez m'entendre.

— Vous entendre et m'instruire. En attendant, madame, permettez-moi, puisque les présages ne s'y opposent pas, de terminer cette conversation comme vous l'avez commencée tout à l'heure, et, à montour, de vous « la souhaiter bonne et heureuse ».

— C'est chose faite.

ADRIEN VÉLY.

Reportages dans un fauteuil

** *Le fantôme de Régina.*

Un jeune homme plein d'intelligence et de talent, après de fortes études et de vaillants efforts pour marquer sa place dans le monde des lettres, se retrouvait, le jour où commence cette histoire, assis à la terrasse d'un café du boulevard, léger d'argent, lourd de soucis, dénué d'espoirs et surtout d'illusions, incertain du lendemain et le redoutant, incapable même de se laisser toucher par la grâce du printemps parisien, si charmant, qui éclatait en bourgeons aux arbres, en notes claires dans la toilette des femmes, et en une douceur engageante répandue partout. Ce n'était plus même un jeune homme; il avait dépassé trente-cinq ans et n'attendait rien du sort.

Mais la vie nous ouvre toujours de nouvelles voies de mécomptes. Passe un ami de collège, qui s'arrête, s'assied et malgré la réserve de Candos (il faut lui donner ce nom désagréable), comprend que ce vieux camarade est malheureux et besogneux. Il lui offre une situation modique : un préceptorat dans une famille périgourdine, famille de braves gens, un peu bizarres, mystiques, habitant un vieux château que l'on dit hanté. Candos accepte. Son ami, en riant, le met en garde contre les attraits de la sœur de son futur élève, fort jolie personne dont se sont ridiculement amourachés les deux derniers précepteurs. C'est pour quoi on veut un homme un peu mûr. Grimace de Candos.

Etrange famille, en effet, ces Miremont. L'ainé, Sigismond, vieux célibataire, vivait enfermé au plus haut d'une tour où il avait installé un laboratoire de chimie, et poursuivait le grand œuvre. Le cadet, Pierre, veuf et père de deux enfants, était un spirite passionné. Il se servait comme médium de son fils,

Hubert, l'élève de Candos. Hubert de Miremont, adolescent délicat et maladif, semblait vivre dans un songe et converser des yeux avec des fantômes; ce qui était d'ailleurs parfaitement vrai.

La sœur d'Hubert, Lucie, était au contraire une belle et éclatante et très vivante jeune fille, non sans son coin de superstition et de cauchemar. On lui avait prédit qu'elle mourrait jeune, tragiquement. Elle le croyait et jouissait, avec une hâte fiévreuse, de la vie, de la beauté des choses.

Vous devinez qu'entre le Parisien désabusé et la jeune châtelaine naïve le roman n'est pas long à naître. Candos s'aperçoit qu'il aime Lucie et s'en épouvante; mais, ô joie délicieuse! il croit comprendre que la jeune fille l'aime aussi. Cette idylle est contrariée par l'hostilité d'Hubert, hostile à l'amour de Candos pour sa sœur, qu'il devine, mais non hostile à Candos lui-même, qu'il aime au contraire tendrement. Cet enfant fiévreux et hanté, épris de rêves extrahumains, est entraîné par un attrait singulier vers le robuste et amer sceptique qu'est son précepteur. (Précepteur un peu dépourvu de préceptes.) Il essaie de lui inspirer sa haine des réalités vulgaires, de le détourner de l'amour humain, de le convertir à sa religion mystique. Et il lui dévoile son secret.

Le secret d'Hubert est un doux et charmant fantôme de femme qui lui apparaît fréquemment. Les yeux de l'enfant deviennent fixes, une rougeur soudaine monte à ses joues pâles et ses lèvres s'agitent, balbutiant des mots de tendresse. Il voit *Régina*; ainsi s'appelle le fantôme, qui s'est nommé dans une séance spirite. Hubert vit avec une exaltation juvénile la charmante nouvelle de Théophile Gautier.

Mais l'attrait mystérieux de Régina ne saurait lutter, pour Candos, contre le charme de Lucie. La jeune fille a vu son amour et deviné ses angoisses. Elle lui avoue qu'elle l'aime. Ivre de joie, il veut fuir, pourtant. Qu'est-il pour aspirer à la main de la jeune patricienne? Elle le retient, elle le rassure. Les Miremont sont au-dessus des préjugés ordinaires; puisqu'il s'agit du bonheur de Lucie, ils passeront sur l'absence de fortune et même sur l'absence de nom. Candos la croit et espère. Lucie, tout heureuse, veut aller revoir le lieu sauvage, la hêtraie surplombant un précipice, où pour la première fois ils ont causé cœur à cœur. Elle part seule avec son chien.

Ce chien des Miremont n'était pas une figure déplacée dans ce milieu fantastique. C'était un animal d'une laideur surnaturelle et d'une hargnerie sans exemple, que le châtelain avait adopté pour cette raison singulière qu'il ressemblait à un de ses adversaires politiques, quelque démagogue sarladais. Ingrat, indépendant, sournois, il rôdait, fixant sur ses

maîtres un œil vairon et envoûteur et se sauvant si on l'appelait.

M. de Miremont, Hubert, Candos, étaient réunis, ce soir-là, dans le salon du château, attendant Lucie avec impatience et non sans quelque inquiétude. Soudain le chien surgit à l'entrée de la salle. Campé dans une pose grotesque et sinistrement désopilante, la tête haute et de côté, l'œil bizarre, il tenait à la gueule un chapeau de femme, le chapeau de Lucie ! Les trois hommes, étreints de la même angoisse, s'élancèrent. Candos s'empara du chapeau, le vit maculé de sang...

Ils coururent à la hêtraie, au roc de la Fée, le chien les guidant avec des bonds joyeux. Au pied du rocher énorme, une forme blanche gisait immobile : c'était Lucie, les bras en croix, la figure couverte de sang, déjà froide, brisée par une chute de trente pieds.

Le funèbre cortège se mit en marche, la jeune morte sur une civière. On la déposa dans le salon du château. On lava son doux visage qui n'était pas meurtri. Et comme ils pleuraient autour d'elle, l'oncle Sigismond, le vieil alchimiste accourut, les yeux hagards, brandissant un lingot jaune, et criant :

— J'ai trouvé !

Il avait trouvé le secret de l'or.

Mais à la vue de ces visages en larmes, qu'interrogeaient en vain ses yeux triomphants, l'alchimiste s'épouvanta, fit quelques pas, et avec un cri de douleur, tomba à genoux près du corps de sa nièce.

— Quoi ? Comment ? balbutia-t-il.

— Elle est tombée du roc de la Fée.

Ses yeux s'arrêtèrent sur le chien, qui semblait l'examiner d'un air goguenard.

— Lui... cette sale bête... il était avec Lucie, n'est-ce pas ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

On lui répondit d'un signe.

— C'est lui ! cria le vieil alchimiste. Elle n'est pas tombée, il l'a poussée. C'est lui qui a fait le coup ! Je vous disais bien qu'il y a un démon dans cette bête. Mais attends... tu ne feras plus de mal à personne !

Saisissant un fusil de chasse, il foudroya le chien à bout portant.

Que pouvait être ensuite la vie de Candos, si rudement atteint au seuil du bonheur ? Il songeait au suicide. La douce main d'Hubert, sa douce voix qui rappelait celle de la morte retinrent cet homme infortuné.

— Tu peux revoir Lucie, murmurait l'enfant.

Était-ce possible ? Il voulut le tenter. Il assista aux séances mystérieuses que dirigeait le comte Pierre. Il vit une vapeur qui peu à peu prenait la forme d'une femme s'élever et flotter près d'Hubert endormi. C'était Régina. L'être fluide vint toucher le désespéré de sa main presque impalpable et lui dit :

— Tu reverras Lucie comme tu me vois.

Il la crut. Adopté par la douleur et la foi commune, Candos se cloîtra dans le mystère du château de Miremont.

Ceci n'est qu'un résumé rapide du beau roman que vient de publier Jacques le Lorrain : *L'Au-delà*. Le Lorrain, délicat poète et romancier vigoureux, avait quitté les lettres pour exercer une modeste industrie : sa métamorphose en savetier a intéressé et amusé tout Paris, il y a deux ans. S'il revient au roman, c'est pour sortir par une autre porte de ce monde « condamné à la bêtise », a dit Renan. Il ne veut plus nous parler que de l'autre monde.

Son livre m'a captivé, non seulement par l'intérêt de la composition, le charme d'une écriture très belle et la hardiesse avec laquelle de grands problèmes y sont abordés, mais encore parce que j'ai cru me rappeler un peu l'histoire qu'il raconte.

Je connais comme lui ces sauvages paysages du Sarladais, qu'il décrit si bien. Dans un de ces vieux châteaux qui apparaissent au sommet de rochers boisés comme de farouches sentinelles, un drame pareil, entre des personnages très semblables, se passa, voici bien des années.

Mais le Candos de la réalité, plus sage que celui du livre, prit pour rejoindre sa chère morte la route qui ne trompe pas. Il se fit moine dans une Trappe voisine. L'herbe pousse depuis deux ans à peine sur sa tombe, creusée de ses mains.

GEORGE MALET.

UNE VOYANTE

Un client sérieux. — Le généreux et mystérieux inconnu. — Erreur sur la personne. — La célèbre M^{me} Basset. — Quelques prédictions sinistres.

Depuis deux mois, j'étais de plus en plus intrigué. Je ne pouvais pas arriver au café — à mon café favori — ni m'asseoir, en face de la caissière, sans voir aussitôt un monsieur s'empressez autour de moi :

— Eh ! bonjour, monsieur ! La santé est bonne ? Voulez-vous me permettre de vous offrir un bock ?

A chaque fois, j'étais un peu ahuri et je me laissais faire sans enthousiasme : j'ai horreur des gens trop aimables. Et puis, je ne connaissais pas du tout le monsieur ! Un jour, il s'était présenté lui-même, sous un prétexte quelconque ; avec le bon garçonisme de notre époque sceptique, je lui avais serré la main. C'était tout. Jamais nul poker, aucune manille n'avaient jeté sur nos âmes les liens puissants d'une veine ou d'une guigne commune... Une amabilité si exagérée me devenait donc, à bon droit, suspecte !

Mais lui, sans se soucier de mes mines froides :

— Ah ! monsieur, s'écriait-il, quand je voulais payer ma consommation, je vous en prie ! c'est à moi à régler cela... C'est bien le moins... J'ai pour vous tant d'estime !... Un homme comme vous !...

D'abord stupéfait, j'avais fini par me dire (car je suis pétri d'orgueil) : — Après tout, c'est peut-être un lecteur qui trouve mes articles très bien. Ne le désobligeons pas...

Et je ne le désobligeai pas. Il payait, il payait, tant et si bien, qu'un jour, devenu presque familier, il me glissa dans l'oreille :

— Comme vous seriez aimable de venir dîner chez moi, demain soir, avec votre parente. Je n'ose pas l'inviter, elle, mais vous pourriez peut-être...

Interloqué, je dis :

— Ma parente?... Quelle parente?

— Mais oui, reprit-il, un peu étonné à son tour... M^{me} Basset, la voyante célèbre!... Si vous saviez, monsieur, les services qu'elle m'a rendus dans la vie, en m'annonçant, à chaque moment critique, ce qui allait m'arriver... Tenez, elle m'a fait retrouver un testament perdu; trois fois, grâce à elle, j'ai évité des pertes d'argent...

— C'est pour cela que vous étiez aussi empressé autour de moi, aussi aimable?... Eh bien, mon bon ami, laissez-moi vous dire que vous vous trompiez. Je ne suis aucunement le parent de votre voyante; je ne la connais même pas...

A mes paroles, le monsieur avait d'abord changé de figure, mais il se remit bien vite, et il me dit, en clignant de l'œil :

— Je comprends... Vous ne voulez pas qu'un tas de raseurs viennent vous ennuyer... Vous cachez votre parenté!... Je vous approuve fort. Mais avec moi, vous savez, cette prudence est inutile... Vous allez, monsieur, me permettre de vous offrir encore un bock?...

Chez Jenny l'ouvrière

J'ai voulu connaître la voyante — à laquelle je suis redevable de tant d'amabilités — et j'ai passé, hier, chez M^{me} Basset, une heure point ennuyeuse.

C'est un intérieur d'ouvrière — d'ouvrière laborieuse et modeste. Une cuisine, un bout de salle à manger et une grande chambre à coucher qui sert en même temps de salon. Un grand lit, une commode, des chaises et des fauteuils convenables. A la fenêtre, des oiseaux qui chantent. Près d'eux, les yeux sur son ouvrage, M^{me} Basset travaille à des verroteries.

Elle est perleuse. Elle est une de ces fées aux doigts agiles qui, sur les étoffes, dessinent, avec des perles et des pailloons, les splendeurs des toilettes riches.

En apprenant que je suis journaliste, grand est son émoi. Elle se défend et ne veut rien dire.

— Non, monsieur, je vous assure. On a exagéré. Je ne suis qu'une pauvre ouvrière qui vit de ses dix doigts. Et puis j'ai tellement peur du bruit qu'on pourrait faire autour de ma personne!...

Pendant un long temps, j'insiste, mais en vain... Enfin, après mille défaites, en proie à une vive émotion, elle finit par céder :

— Je vais essayer... Si je vois quelque chose, je vous le dirai... Autrefois, quand j'étais rue d'Aboukir, dans ma chambre, ouverte sur le plein ciel, j'en avais, des visions extraordinaires!...

Elle s'est installée dans un fauteuil, le corps penché en avant, et elle regarde. Ses traits se contractent et se transfigurent; ses yeux saillent; une expression de souffrance se répand sur sa face, et, au bout de quelques minutes, elle parle, d'une voix saccadée, traversée de frissons :

— Cette année est une année fatale... Je vois... Je vois de grandes tristesses et de poignantes catastrophes.

Jusque-là, je reste froid. Voyants, magiciens et prophètes, ils disent tous la même chose au début de chaque année. J'essaie de diriger les intuitions errantes du sujet :

— Parlez-moi de la France... L'Exposition va-t-elle réussir?... Aurons-nous la guerre?... L'affaire Dreyfus va-t-elle recommencer?... Et Déroulède?...

Visions rouges

M^{me} Basset (j'éprouve ici le besoin de redire encore que je ne suis nullement son parent) resta quelques minutes silencieuse... Puis sa figure, plutôt commune, s'éclaire :

— L'Exposition réussira... mais pas comme on se l'imagine... Oh! quel concours de nations!... Voilà qu'une grande joie se répand dans Paris, et le monde entier célèbre la grandeur de la France... Mais le mal veille. Au loin, il accourt... Oh! l'horrible fléau qui fond sur la ville!... Le voici conjuré, grâce à Dieu. Pendant trois semaines, quelle émotion!... Puis la grande fête recommence... Beaucoup, beaucoup d'Anglais viendront, et des haines vont tomber... Oh! mais quel horrible spectacle, là-bas; mon Dieu, ayez pitié de nous!

M^{me} Basset — presque à genoux — s'est penchée comme pour regarder une vision affreuse. Ses yeux sont hagards et un tremblement nerveux l'agite toute :

— Oh! l'abominable chose!... Quelles faces tordues par la douleur; il y en a un là qui devient fou et qui rit, sous la flamme...

— C'est donc un incendie?...

La voyante continue sans m'entendre :

— Oh! mais la catastrophe du Bazar de la Charité n'aura rien été à côté de cela!... Une foule tourbillonnée, hurlante, dans le brasier... Seigneur! prenez vos misérables créatures en pitié!... Et des marchandises précieuses crépitent sous les flammes... Mais il y a aussi des enfants, s'écrie-t-elle, en se levant, éperdue, et en marchant vers sa vision... Il y a de pauvres petits innocents qui vont périr...

— Dans le même malheur?

— Non, dans un autre... qui suivra de bien près celui-là... Tenez, il y en a un qui tend les bras, en criant : « Maman!... » Oh! c'est affreux!... Mais, mon pauvre petit, je ne puis rien, je ne puis rien... Je ne peux pas te sauver...

Debout, les bras tordus de désespoir, la voyante est si tragique que je m'approche d'elle, mal à l'aise... Je la regarde, stupéfait. Elle pleure, elle pleure réellement, devant les visions qui l'obsèdent. Un instant, ses larmes coulent, et je l'entends qui, entre ses sanglots, murmure encore :

— Oh! les horribles choses!... Pauvres petits!... Pauvres gens!...

Ça va être gai

La voici qui retombe, épuisée, dans un fauteuil, et quelques instants de silence suivent. Mes questions recommencent bientôt, et elle répond, encore triste :

— A part ces deux malheurs, je ne vois rien qui compromette l'Exposition... Après, nous serons à deux doigts de la guerre; mais, si elle arrive, c'est nous qui la déclarerons aux Anglais... Eux y répugneront, car, avant de mourir, la reine Victoria...

— Comment, elle va donc?...

— Je la vois à son lit de mort... Elle recommandera à ses enfants, à son peuple, de ne jamais, avant cinquante ans, déclarer la guerre à notre pays. Elle a un fond d'affection pour la France... Je ne vois pas la guerre s'élevant entre les deux pays... Et cependant, l'occasion serait favorable pour un ennemi... Des troubles vont s'élever encore après l'Exposition. Je vois des haines contre l'armée s'agiter... Et des querelles de religion... Et aussi...

— L'affaire Dreyfus, n'est-ce pas?

— Et aussi, continue la voyante, un scandale à propos d'affaires d'argent... Je vois des chiffres, des chiffres, des

chiffres... Et aussi des dangers qui menacent M. Loubet... Le pauvre cher homme, qu'il ne s'attarde pas dans des fêtes!... Des gens complotent contre lui, mais en vain... Oui, en vain, tout de même!...

— Déroulède, peut-être? Rentrera-t-il en France après l'Exposition?

— Peut-être avant le mois de septembre. Il sera acclamé dans le Midi. Mais court sera son triomphe. *Il ne sera jamais chef du gouvernement!*...

Je cueille, au hasard de mes souvenirs, d'autres prédictions de la pythonisse, mon homonyme. L'empereur d'Autriche, s'il ne meurt pas cette année, souffrira cruellement d'un asthme. Le pape devra recourir à une nouvelle intervention chirurgicale. Une mort étonnante terrifiera l'Europe et unira, un instant, les nations dans un même élan de douleur et de sympathie...

M^{me} Basset, devenue confiante, se laisse peu à peu aller à des confidences. Dès le mois de décembre 1898, elle avait vu la mort de Félix Faure. Elle prévint la fille du Président. Quinze jours peut-être avant la fin soudaine de celui-ci, M^{me} Basset reçut une visite qui l'effraya fort. Deux individus qui connaissaient ses étonnantes facultés médianimiques, vinrent lui proposer, contre une forte somme, de se prêter à une opération magique contre le chef de l'Etat. Indignée et pleine d'angoisses à la fois (car elle est une bonne Française, je le crois, et une honnête femme), M^{me} Basset écrivit aussitôt à l'Élysée pour supplier qu'on lui accordât une audience. Elle n'obtint aucune réponse; et, à la date précise indiquée par les sinistres visiteurs dans leur visite à la voyante, celle-ci apprenait la fin mystérieuse du Président!

Le châtement

Je suis parti, ravi de mon entretien. M^{me} Basset m'a prédit, à moi personnellement, des choses ébouriffantes. Je ne vous les redirai pas; vous en crèveriez tous de jalousie!

A une seule personne, j'ai conté ces merveilles: au monsieur si aimable qui m'avait si longtemps pris pour le cousin de la voyante.

Sans broncher, il m'a écouté. Après quoi:

— Ainsi, il est bien sûr que vous n'êtes, à aucun degré, le parent de M^{me} Basset?

— Je vous ai déjà répondu non, voyons!

— C'est bien! c'est bien! a-t-il dit, d'un petit ton sec...

Et, sans me saluer, il est parti, en oubliant cette fois de payer ma consommation et les siennes: une pile énorme de soucoupes, collectionnées par lui, depuis le déjeuner. Maintenant, il m'évite soigneusement, et si le hasard nous met en présence, il feint de ne pas me reconnaître!

(Le Matin)

SERGE BASSET.

Interview avec M. le Colonel de Rochas

Que penseriez-vous d'une femme qui viendrait vous raconter qu'elle fut princesse dans l'Inde au xiv^e ou au xv^e siècle et que, son mari étant mort, on la brûla vive sur le bûcher du défunt, moyen pratique et radical de supprimer les ennuis du veuvage? qu'elle a communiqué fréquemment avec des habitants de la planète Mars, et enfin qu'elle fut Marie-Antoinette? Vous vous diriez: « Voilà une folle ou une farceuse! » C'est évidemment la réflexion que dut se faire M. Flournoy, professeur de psychologie à l'université de Genève, lorsque, pour la première fois, une

jeune personne, M^{lle} Smith, lui révéla ces étranges particularités de son existence de l'autre monde.

Son premier mouvement, du moins, je l'imagine, fut de croire à une mystification ou à un cas bizarre d'aliénation mentale. Mais le second fut de se rappeler la métempsychose, la transmigration des âmes, la théorie des théosophes de l'Inde; le troisième de mettre M^{lle} Smith à l'étude et de l'observer pendant plusieurs années et, enfin, le quatrième d'écrire un gros volume: *Des Indes à la planète Mars*, pour informer le monde savant des récits faits par la jeune femme pendant le sommeil hypnotique et lui laisser le difficile et grave soin de conclure.

Le colonel de Rochas, par ses longues et patientes recherches et ses curieuses découvertes sur les différents états d'hypnose, l'extériorisation de la sensibilité, les phénomènes qui ont pu servir de base aux anciennes croyances relatives à l'envoûtement et tant d'autres manifestations qui se rattachent au mystérieux et angoissant problème de l'Au-Delà, s'est acquis en ces matières d'un ordre spécial et troublant une compétence particulière. C'est donc à lui que j'em adresse pour savoir quelle valeur offre le cas de M^{lle} Smith au regard de la science.

* *

— Je viens précisément, me déclare le colonel de Rochas, de terminer la lecture du livre de M. Flournoy. Le professeur genevois est un savant et un homme sérieux. M^{lle} Smith est une femme d'une trentaine d'années, jolie, intelligente, absolument honorable qui occupe à Genève une très belle situation dans une maison de commerce. L'expérimentateur et le sujet offrent l'un et l'autre toutes les garanties désirables de bonne foi et de véracité.

« Voilà plusieurs années que M^{lle} Smith présentait des phénomènes spirites; ceux-ci peu à peu se sont précisés et le sujet, plongé dans le sommeil hypnotique, en est arrivé à raconter diverses circonstances des existences précédentes qu'elle aurait eues, si nous l'en croyons, et des communications qu'elle dit avoir avec la planète Mars.

« C'est lorsqu'elle tombe en *trance* (on désigne ainsi un état particulier provoqué chez le sujet par le sommeil magnétique), que, changeant de personnalité, elle raconte ce que, d'après elle, elle aurait été. »

* *

Peu familier avec ces questions de psychisme, je laissai échapper un geste de surprise en entendant mon interlocuteur parler de gens qui changent de personnalité avec autant de facilité qu'on change de cravate. M. de Rochas le remarqua:

« Comment, me dit-il, cela vous étonne? Mais ces phénomènes n'ont rien de nouveau pour nous. Il y a plusieurs années déjà que le professeur Charles Richet et moi les avons étudiés. Les changements de personnalité sont tellement complets que le sujet, non seulement revêt les allures et parle le langage de la personne qu'on lui fait incarner (ou, comme dans le cas sur lequel vous m'interrogez, qu'il incarne lui-même), mais encore s'assimile jusqu'à son écriture, inconsciemment bien entendu.

« Si nous lui suggérons de représenter un avare, un orgueilleux, un sensible, par exemple, son écriture présente tous les caractères par lesquels, graphologiquement, se traduisent l'avarice, l'orgueil, la sensibilité. Remarquez bien qu'il prend l'écriture non de tel ou tel individu du type choisi, mais l'écriture du type même. Il généralise. Il va du particulier au général. Il ramène l'individu au type général qu'il s'en est créé. Si nous lui disons d'être Napoléon I^{er}, Louis XIV ou don Quichotte, il reproduira non le personnage lui-même, mais le type général auquel il l'aura rattaché dans son esprit, c'est-à-dire non pas Napoléon I^{er} lui-même, mais le conquérant, le soldat de

génie ; non pas Louis XIV, mais le monarque plein de majesté ; don Quichotte sera la personnification de l'héroïsme chevaleresque. Le sujet attribuera à l'individu une écriture qui sera précisément celle que la science psychologique a constatée comme caractéristique du type.

« Voici la marche de ce phénomène : lorsque le sujet est suffisamment sensible pour que l'on puisse soit augmenter son activité (hyperesthésie) soit la supprimer (insensibilité), on peut, en outre, par un processus inconnu, la déplacer et la transporter de telle partie du corps à telle autre, de manière, par exemple, à concentrer tout son effort intellectuel sur les souvenirs qui se rapportent à la personne que l'on veut qu'il représente et à annihiler tous ceux qui se rattachent à d'autres personnes.

* *

— Comment la science explique-t-elle ce phénomène ?

— Ah ! vous m'en demandez trop. La science constate le phénomène, qui aujourd'hui n'est pas douteux. Quant à l'expliquer avec certitude, c'est une autre affaire ; je viens de vous indiquer l'hypothèse à laquelle elle demande une explication.

« Le changement à volonté de la personnalité du sujet, entré comme je vous le dis dans le domaine des faits acquis, se rapproche d'ailleurs du résultat auquel parvient un comédien habile lorsqu'il incarne un personnage imaginaire au point, suivant l'expression populaire, « d'entrer dans la peau du personnage ». A ce moment-là, le comédien est un véritable sujet. Seulement, le comédien change de personnalité par sa volonté propre et le sujet par la volonté de l'opérateur. Ces phénomènes se retrouvent chez M^{lle} Smith, lorsqu'elle entre en transe ; elle change alors de personnalité et agit à la façon du comédien, mais inconsciemment.

« Son cas n'aurait rien d'absolument nouveau ni qui pût nous surprendre s'il ne se compliquait de faits singuliers. Elle ne connaît certainement pas l'arabe ni le sanscrit, et pourtant, lorsqu'elle représente la princesse indienne qu'elle aurait été il y a quatre ou cinq cents ans, elle écrit un certain nombre de mots et même de phrases de ces deux langues. Lorsqu'elle croit être en communication avec un habitant de la planète Mars, elle présente des phénomènes encore plus extraordinaires, car elle s'exprime en une véritable langue composée de mots spéciaux qu'elle reproduit en une écriture spéciale ; il est à remarquer que jamais dans les moments où elle prend la personnalité d'habitants de Mars, elle ne se trompe dans l'interprétation des mots, de telle sorte que sa langue « martienne » a fini par constituer un véritable vocabulaire.

« M. Flournoy a cherché à expliquer ces phénomènes en disant que M^{lle} Smith avait pu acquérir bribe par bribe, et sans même s'en rendre compte, les notions qu'elle paraît posséder sur les anciennes mœurs des Indes et la planète Mars, et que, par un travail inconscient de son esprit, elle est arrivée à les coordonner. Il fait observer, à l'appui de sa thèse, que la langue martienne, bien que constituant une langue véritable en ce sens qu'elle a une écriture et des mots spéciaux, des règles particulières et constantes, est cependant calquée, pour ainsi dire sur le français et pourrait être comparée aux argots ou langages conventionnels que certaines personnes désireuses de pouvoir correspondre sans crainte des indiscrétions, forgent en partant de la langue ordinaire.

« Quant à M^{lle} Smith, elle déclare très nettement qu'elle est transportée dans une de ses existences antérieures ou qu'elle est l'incarnation d'une personnalité qui se substitue à elle dans son propre cours. Cette dernière hypothèse est celle qui se concilie avec les doctrines des spirites et des théosophes et c'est, du reste, la seule qui puisse rendre compte d'autres phénomènes également rap-

portés par M. Flournoy, tels que l'incarnation par M^{lle} Smith, à un moment donné, d'un curé des environs de Genève, mort il y a soixante ans, et qui vint se manifester par la main du sujet ; ni le médium ni les personnes présentes ne connaissaient le défunt ; le cas ne relève donc ni de l'autosuggestion ni de la suggestion. Et pourtant, le sujet, incarnant ce prêtre, écrivit deux lignes de lui et qui étaient bien de son écriture.

« Que ces phénomènes soient un rêve ou qu'ils soient une réalité, il n'en est pas moins vrai que les savants les jugent dignes d'études. Croyez-vous qu'il y a seulement deux ou trois ans on aurait osé écrire ce livre ? Personne n'aurait eu cette audace. C'est déjà un progrès ! »

* *

— Les observations de M. Flournoy diffèrent sensiblement des vôtres ?

— Dans les expériences de changement de personnalité que j'ai faites à la suite de mon ami le professeur Charles Richet, c'est toujours l'expérimentateur qui cherche à créer la personnalité dans l'esprit du sujet, qui la rend plus ou moins bien suivant ses souvenirs et son imagination ; un médium ne peut incarner qu'une personnalité qui lui est connue ou dont elle a une connaissance inconsciente, et encore, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, en la généralisant.

« Dans les dernières expériences que j'ai faites avec Lina, un sujet très curieux et très intéressant, je déterminais, sinon la personnalité, du moins les gestes personnels à chaque passion, soit par la parole, soit par la musique, en lui donnant pour ainsi dire le cri spécial de cette passion.

« Chez le sujet de M. Flournoy, au contraire, la personnalité est créée soit par un travail inconscient de l'esprit du sujet réunissant une foule de caractères qui l'ont frappé dans la pratique de la vie courante, soit par l'intervention immédiate d'intelligences que nous ne connaissons pas.

— Croyez-vous à l'authenticité des expériences, je veux dire à la bonne foi du sujet ?

— J'y crois, et pour diverses raisons : d'abord parce que nous avons l'affirmation du professeur Flournoy qui est un homme sérieux, un savant digne de confiance ; ensuite parce que j'ai sur le sujet des renseignements qui me le représentent comme une femme parfaitement honorable et d'une conduite au-dessus de tout soupçon ; enfin parce que j'ai fait moi-même des expériences analogues et que je sais que les médiums qui se livrent à des supercheries ou à des mystifications ne peuvent pas soutenir longtemps leur rôle devant un observateur avisé.

« J'ai eu, comme M. Flournoy, un sujet qui croyait communiquer avec la planète Mars et me racontait ce qui se passait d'après lui, dans ce monde inconnu, et qui croyait également avoir été une princesse indienne.

* *

— Qu'en concluez-vous ?

— Je n'en conclus rien. Je ne conclus pas, je constate. Je constate donc simplement que, au moins pour une partie, ces phénomènes peuvent être le produit du travail inconscient de l'imagination du sujet, — je dis du travail inconscient, car je ne doute pas de la bonne foi du médium de M. Flournoy, ni de celui avec lequel j'ai expérimenté. Seulement, je vous ferai remarquer la singulière coïncidence qui existe entre les observations de M. Flournoy et les miennes et qui, à mon sens, pourrait être expliquée de la façon suivante : les études dont la planète Mars a été l'objet de la part de M. Camille Flammarion, les découvertes et les publications du savant astronome ont créé autour de cette planète un mouvement de curiosité. D'autre part, les enseignements des brahmes et les

croyances hindoues en matière d'au delà ont fourni la matière de nombreux livres de vulgarisation. Dans le monde des spiritualistes il y a, sur ces deux questions, des idées flottantes qui, à la longue, pénétrèrent forcément en l'esprit de quiconque s'intéresse à ce côté de la science. »

Le colonel de Rochas est un savant et s'en tient aux phénomènes positifs. Il m'a bien dit comment la Science pouvait expliquer que M^{lle} Smith racontât qu'elle avait été une princesse hindoue, qu'elle communiquait avec les habitants de Mars, qu'elle avait été Marie-Antoinette et qu'un défunt curé suisse s'était servi de sa main pour écrire. Mais la question se pose toujours : M^{lle} Smith a-t-elle été princesse hindoue, habitante de Mars et Marie-Antoinette ? Ah ! savoir !

(La Liberté.)

ETIENNE CHARLES.

LES APPARITIONS DE CAMPITELLO

La série des apparitions est loin d'être close.

Quotidiennement — malgré l'inclémence de la saison — le Champ est visité par de nombreux fidèles ; les voyantes surtout y sont presque toujours au grand complet et les séances — j'allais dire les représentations — pour n'avoir pas lieu devant des milliers de spectateurs comme aux mois d'août, de septembre et d'octobre, n'en sont pas moins très intéressantes, je vous assure : les voyantes et leur Belle Dame ne sont pas là pour la galerie.

Les visions sont toujours les mêmes pour toutes les catégories de voyants : ce sont tantôt les *tableaux vivants* de la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ et les voyants en reproduisent par gestes, toutes les scènes — et tantôt la Sainte Vierge et l'Enfant Jésus montrant la couronne du Rosaire, etc.

Dans la soirée du 19 mars, la récitation du Saint Rosaire à peine commencée, cinq voyantes et un bambin de cinq ans « voient » au même instant. Trois voyants restent en extase les regards obstinément fixés sur le rocher ; des larmes coulent, coulent sur leurs joues : deux autres sont tombées la face contre terre et, à l'état de somnambulisme, contournent des précipices, se traînent sur le ventre — tels des serpents — jusqu'au pied du rocher de la Madonna. Le bambin, lui, plus heureux, voit à l'état naturel : la Sainte Vierge et l'Enfant Jésus souriants sont sur le rocher montrant le chapelet ; ils sont sous un dais — un arc, dit l'enfant — constellé d'étoiles. J'interroge séparément les autres voyantes et il se trouve que les extatiques et les somnambules ont eu exactement la même vision.

Les voyantes ont aussi des auditions. La petite Ursule Arrighi a entendu les cris désespérés des dam-

nés. Ils criaient, dit-elle, comme des gens qu'on voudrait jeter dans un précipice ou dans une mer. Je les entends encore !

A Bigorno.

L'Apparition a dit aux voyantes de Bigorno de faire tous les soirs l'exercice du Chemin de la Croix dans l'oratoire de l'Annonciation et tous les soirs le brave curé, entouré de ses chers paroissiens, fait, station par station, la lecture de la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ. Pendant toute la durée du pieux exercice les voyantes, dont l'une se charge de la Croix, figurent la Passion du Christ dans les moindres détails. J'ai été troublé au delà de toute expression en voyant la somnambule qui portait la Croix tomber trois fois sous son fardeau, se mettre en croix et figurer le Christ au tombeau... C'était à la fois touchant et macabre !

Les apparitions de la Vierge (?) et de l'Enfant Jésus sont aussi quotidiennes à Bigorno ; et ici, comme à Campitello, on se demande comment et quand tout cela finira.

A Lento.

A Lento, il n'y a plus ni apparitions ni voyants. Les mesures prises par le maire, le curé, l'instituteur ont produit leur effet.

O.-P. PANCAZI.

A PROPOS DU « CORPS ASTRAL »

M. l'abbé Gombault nous prie d'insérer la lettre suivante en réponse à l'article de docteur F. Rozier, *Reincarnation, Corps astral et Christianisme*, paru dans notre dernier numéro.

Monsieur,

« Votre intention, dites-vous, n'est pas d'ouvrir une polémique ; la vérité n'aurait rien à y gagner. » Vous ne voulez pas, non plus, vous dérober à toute conversation amicale ; ce serait étrange, après tous ces points d'interrogation que vous nous posez.

Je crains, Monsieur, que nous ne prenions pas dans le même sens cette expression : « L'âme est la forme du corps ». Chaque être est déterminé par son principe formel qui le constitue dans son espèce ; c'est le rôle de l'âme. Et pour construire cette enveloppe dans l'union substantielle qui forme le composé humain, l'âme n'a pas besoin d'un intermédiaire, car, alors, ce serait l'intermédiaire qui aurait le beau rôle. De plus, il n'y aurait pas unité substantielle et immédiate, mais unité accidentelle ; cette union ne se consomme pas non plus à la manière d'une combinaison chimique qui fait surgir une troisième substance, différente des deux autres par ses propriétés. L'âme unie au corps, n'est pas mêlée au corps ; elle n'est pas combinée avec la matière.

Voilà ce que les philosophes démontrent par des argu-

ments que je n'ai pas le loisir de développer dans ces colonnes.

A ce propos, vous avez tort de dédaigner *a priori* tout ce qui sort de la métaphysique d'Aristote. Certains scolastiques, à une époque de décadence, sont tombés dans le défaut des Stoïciens, et ont fait de la dialectique un art tout mécanique et subtil, sans étudier la nature et les vrais ressorts de l'âme; ils provoquèrent la réaction de Bacon et de Descartes. Ce n'est point là la scolastique de Boèce, d'Albert le Grand et de saint Thomas. De celle-là, il n'est plus de mise de se moquer. On y revient à grands pas, sous l'impulsion et par l'invite même des grands philosophes universitaires.

M. Barthélemy Saint-Hilaire, par exemple, disait récemment, en pleine *Académie des Sciences* (séance du 17 janvier 1891) : « Les doctrines aristotéliques de l'Acte et de la Puissance, de la Matière et de la Forme, sont d'une exactitude que rien ne peut ébranler; elles ont aujourd'hui la même valeur que dans l'Antiquité qui les a vues naître; et la science moderne n'a sur ces deux points qu'à se mettre à l'école du philosophe grec et de saint Thomas. »

Or, le sujet qui nous divise fait partie de ces deux points, qui, du reste, commandent toute la philosophie.

Allons! Monsieur, faites un peu risette à Aristote! Ce petit air de scolasticisme est de nos jours; très bien porté!

J'ai signalé, après tous les philosophes, la contradiction d'un médiateur plastique qui serait à la fois substance spirituelle et substance corporelle. S'il est spirituel, vous ai-je dit, il éprouvera pour s'unir au corps les mêmes difficultés que l'âme elle-même qui, cependant, a grand besoin de son concours pour consommer cette union.

Vous me répondez par votre comparaison de l'huile qui fait divorce avec l'eau, et qu'un troisième élément réussit à fixer.

Soit! Mais quel est donc cet élément nouveau qui va fixer l'âme avec le médiateur corporel, ou le médiateur spirituel avec le corps? Est-il lui-même spirituel ou corporel? Et ainsi de suite, *in infinitum*.

Il est tout cela à la fois, direz-vous, de là ma comparaison.

Les philosophes vous répondront que vous confondez l'opposition, la contrariété, avec la contradiction. Des choses qui se contrarient ou s'opposent dans leurs propriétés peuvent s'unir, se mélanger et même se combiner, sans que la présence de l'un implique l'exclusion nécessaire de l'autre. Ainsi même le blanc et le noir, qui sont des contraires, peuvent se réunir dans une teinte intermédiaire qui tient du blanc et du noir.

Vous pouvez appliquer ce principe aux oppositions ou répulsions chimiques.

En revanche, le oui et le non, sur un même point, sont contradictoires; l'un exclut l'autre. Être une substance spirituelle à l'image de l'âme, c'est exclure l'idée de parties divisibles; être corporel, c'est avoir parties extra parties, comme disent ces affreux scolastiques. Votre médiateur sera ou tout spirituel, ou tout corporel, tant subtil que soit ce matériel.

Et mon argumentation sur le rôle impossible et inutile de cet intermédiaire subsiste tout entière, pour tout penseur.

Vous croyez, Monsieur, qu'en niant, au nom de la vraie spiritualité, ce corps astral dans un ouvrage qui a pour seul but de séparer les états mystiques des assimilations compromettantes, je fais œuvre de sceptique? Sceptiques aussi, ces théologiens de l'Institut catholique qui ont couronné ce travail?

Permettez-moi d'être vraiment sceptique sur ce point. Agréez, Monsieur, mes sentiments dévoués.

J. GOMBAULT.

LES PREDICTIONS DE L'OLD MOORE

(Suite.)

MAI

Le joyeux mois de mai sera un mois de tristesse pour beaucoup de familles, car la pesante planète Saturne se trouvera entièrement dans la 9^e division des Cieux; présageant des malheurs à ceux qui sillonnent la mer.

Un affreux désastre atteindra de petits vaisseaux; peut-être une tempête surgira inopinément et dispersera une flottille de pêche dans l'ouest de l'Angleterre, au loin et au large.

Ce mois verra beaucoup de grands mariages et la liste en sera considérable pour le mois.

Le commerce ira bien et la Rente montera. La vieille Angleterre se réchauffera au soleil de sa prospérité passée.

Espérons qu'aucune grève n'entravera ce succès.

A l'étranger on verra des scènes de lutte dans un grand nombre de villes, notamment dans les villes du grand Empire Russe où la liberté est stagnante et le peuple réduit à la condition d'esclave.

Dans la capitale de la France, l'excitation s'élèvera à une grande hauteur et une solennité aura lieu où les gens arriveront par milliers.

De grandes tempêtes de tonnerre s'élèveront dans quelques endroits et beaucoup de clochers d'églises seront endommagés par le fluide électrique.

L'est de l'Angleterre verra beaucoup d'incendies et la destruction de nombre de propriétés.

Dans le Parlement les débats seront âpres et violents et les partis très divisés.

JUIN

Ce mois sera marqué par beaucoup d'événements d'une grande importance pour le monde entier.

D'abord il y aura de grandes fêtes et des cérémonies officielles.

La Royauté descendra parmi le peuple et recevra ses hommages et ses respects.

Il se fera de marquantes découvertes dans la science et l'Education avancera rapidement.

On verra des accidents étranges sur les chemins de fer. Grande moisson pour la mort.

Dans les marchés d'argent, beaucoup de spéculations et d'écrasantes faillites disloqueront les affaires.

La température pendant le mois de juin sera douce aux fruits et aux céréales.

De grands désastres atteindront la puissante cité de

Londres sous la forme d'incendies, d'accidents et de catastrophes sur la Tamise.

Ceux qui vont à petites journées soit par routes, soit par chemin de fer, devront prendre leurs précautions.

Les automobiles augmenteront par milliers et pas un district ne sera exempt de leur invasion. Ils occasionneront beaucoup de malheurs.

Dans l'Inde, une recrudescence de la peste est à craindre. Les autorités feront bien d'être sur le qui-vive.

En Europe, de sérieux dommages seront causés par des tremblements de terre et des tempêtes de vent, de grêle et de tonnerre très destructives.

Petit cours de Physiognomonie

VI

LA BOUCHE

La bouche traduit les sentiments avec une éloquence particulièrement vive, car sa souplesse, la finesse de ses tissus, lui permettent de rendre les sensations les plus fugitives. Regardez un sourd-muet ; vous devinerez sa pensée à l'aspect de sa bouche qui exprimera tour à tour, la joie, le chagrin, l'amour, la haine, le dédain, la colère, toutes les nuances de la passion.

Non seulement la bouche, par ses moindres mouvements, laisse continuellement deviner les plus petites impressions du moment mais, habituée à traduire les passions ordinaires qui dominent l'individu, elle en garde l'empreinte qui, à la longue, s'incruste aux lèvres en plis ineffaçables.

La bouche de l'enfant, tout élémentaire, n'a pas d'expression. Elle n'est qu'un organe remplissant des fonctions physiques et ses mouvements sont purement matériels.

Les hommes qui gardent cette expression de la bouche enfantine, avec des lèvres charnues, ouvertes, également grosses, sont sous l'influence des plaisirs matériels qui dominant en eux et annihilent tout effort sérieux de l'intelligence et de la volonté. Ils ne vivent pas en général bien vieux et disparaissent de bonne heure épuisés par les excès.

Il n'y a rien à faire ; il n'y a pas à raisonner avec ces lèvres-là. La sensualité est si vive chez ceux qui en sont affligés qu'ils oublient tout pour satisfaire leurs passions.

Avez-vous remarqué la bouche du président Kruger ? Elle est proportionnée aux autres traits du visage, ce qui indique l'harmonie des qualités intellectuelles. Les

lèvres sont minces, séparées très horizontalement et très rapprochées ; elles indiquent un caractère tranquille, réfléchi, discret, prudent et tenace. Cet homme est certainement l'ennemi des coups de tête, il mûrit sa pensée et sa décision prise devient inébranlable.

Comparez cette bouche à celle du bavard, du hâbleur : les lèvres remuées par une trépidation constante sont ouvertes par l'habitude d'un babil incessant. Ceci est une observation rigoureuse. Aussi ne vous fiez pas à ces lèvres-là pour garder un secret.

La lèvre supérieure plus forte que l'inférieure indique la force, le courage, l'autorité. Si elle domine de beaucoup, la raison, l'esprit de commandement et d'autorité l'emportent.

Au contraire, quand la lèvre inférieure est plus accentuée, quelle que soit la force d'énergie indiquée par la supérieure, elle indique la bonhomie ; c'est un être bon qui sera, au moment voulu, accessible à l'amitié, à la bienveillance.

Il nous est impossible de faire ici une étude approfondie de la physiognomonie de la bouche, mais pour donner une idée de l'expression extraordinaire que peut traduire cet organe, je finirai en signalant la bouche « au hideux sourire » que nous connaissons tous et qu'on n'a pas, je crois, assez examinée.

Voyez cette bouche admirablement rendue par Houdon et cette puissante mâchoire ; avec quelle intensité elle manifeste le sarcasme, la malice, l'ironie méchante et froidement cruelle.

C'est une synthèse complète.

FÉLIX.

LES SOPHISMES DE M. ANATOLE FRANCE

Décidément, les prophéties embarrassent nos sceptiques d'aujourd'hui. Après l'oncle Sarcy, voici M. Anatole France qui s'attaque à Nostradamus.

Nous pouvons lui concéder que Nostradamus est ordinairement obscur. Mais quand il l'est, c'est volontairement. Concédonsons-lui aussi que Nostradamus a le style pédant d'un disciple de Ronsard. Mais il est absolument faux qu'on voie dans ses vers tout ce qu'on veut. Feu l'abbé Torné a fait justice de cette objection des sceptiques superficiels. Le prophète lui-même affirme que ses quatrains n'ont « qu'un seul sens et unique intelligence ». Le traducteur prédit démontre que le grand secret d'interprétation consiste à savoir adapter divers quatrains les uns aux autres par des expressions caractéristiques répétées à dessein, et qu'en outre il y a, dans les *Centuries*, plusieurs quatrains qui se suivent en formant un récit continu.

M. Anatole France n'a pas lu toute l'œuvre de Torné : donc il est incompétent en la matière. En voici une

preuve : comme il n'a pas connu la brochure du traducteur, publiée en 1879, sur les secrets d'interprétation, il s'en tient à une traduction antérieure du quatrain qui concerne, non pas la mort du duc de Berry, mais celle de Victor-Emmanuel. Avant d'écrire sur Nostradamus, il faut avoir médité toute l'œuvre de Torné, et en bien posséder les conclusions, pour ne pas mériter le reproche d'ignorance.

L'abbé Torné a fièrement défié les critiques de traduire autrement qu'il ne l'a fait les quatrains qui concernent l'histoire de France depuis la mort de Henri II jusqu'à l'époque contemporaine. Quant aux traductions qu'il a faites de quatrains concernant l'avenir, il avait n'être point infallible.

M. Bergeret se trompe ou veut nous tromper, quand il affirme doctoralement que les commentateurs de Nostradamus ne découvrent jamais les événements futurs. En 1858, l'abbé Torné envoya à l'empereur un travail résumant les événements qui devaient marquer les années suivantes de son règne. En 1860, dans le premier volume de *L'Histoire prédite et jugée*, il affirme que Napoléon III (le Neveu) *plierait l'enseigne par peur* (tome I, pp. 78-79). La même année, il annonçait par un prospectus que la Révolution triompherait à Naples, Palerme, Venise et Rome. Il sut que le pouvoir temporel ne tomberait qu'après l'empire, parce qu'un quatrain sur le prix de Rome est précédé d'un autre sur la chute de Napoléon III.

Il sut encore que Garibaldi et son fils viendraient en Bourgogne pendant des troubles (*Rédédition des centuries* : 1862 : III, 69), que Mac Mahon était le « chef anglois... nouveau connestable » à qui un grand rôle était réservé (*L'Histoire prédite et jugée* : I, p. 88, 116).

« Paris, a-t-il dit en 1860, sera encore aux mains du peuple et assiégé » (*L'Histoire prédite et jugée* : I, p. 32.)

« Dans l'avenir, affirme-t-il de Paris, l'Ogmion, (Ogmios, Mercure gaulois sur nos monnaies républicaines de 1848) lui imposera de nouveau, pour un temps heureusement fort court, *barbarique ligue et loix barbares*. » C'est la Commune prévue onze ans d'avance.

Dix fois au moins, dans ce même ouvrage, le vaillant abbé affirme qu'après l'empire et la république (pages 43, 54, 67, 75, 99) la France sera gouvernée par Henri V, (I, pages 36, 112, 40, 44, 54, 61, 70, 82, 77, etc.), mais après un formidable bouleversement, quand on aura vu quatre partis en armes (p. 134). Quant à notre amitié d'alors avec l'Angleterre, il assure qu'on verra « la foy punique en Orient rompue » (p. 68).

Dans le deuxième tome, où il n'y a pas moins de hardiesses, l'abbé Torné a osé dire : « Des quatrains non accomplis parlent d'un dernier triomphe des *corsaires* et des *pirates* (III, 1-2; V, 95-100 et VI, 1; II, 59-64). Mais il annonce dans la même page qu'à la suite de cette guerre l'Angleterre perdra l'Inde et sera vaincue par nos armes (II, p. 220, note). M. Anatole France pourrait-il voir tous les sens qu'il voudra dans le quatrain suivant :

Les vieux chemins seront tous embellis,
L'on passera à Memphis somentrées
Le grand Mercure d'Hercules fleur de lis
Faisant trembler terre, mer et contrées.

« *Somentrée*, dit l'abbé Torné, veut dire la plus grande des entrées (*summa*, grande). Il voit ici le canal de Suez. « J'ai démontré, dit-il, que Nostradamus promet aux Français la conquête de l'Égypte dans un avenir prochain » (II, page 117).

La France, toutefois, ne remportera de victoires décisives sur l'Angleterre qu'après avoir traversé, comme l'univers tout entier, une série d'épreuves effrayantes qui épureront le clergé et les fidèles. C'est alors que plus d'un sceptique se convertira.

TIMOTHÉE.

Glossaire de la Science occulte

DIVINATION (*suite*)

Onychomancie.

Divination au moyen des ongles; elle se pratiquait de la manière suivante : On frottait de suie, d'huile et de cire, les ongles d'un jeune garçon vierge, et le devin lisait sur ses ongles des présages. D'autres devins prédisent l'avenir par l'inspection des taches blanches que certaines personnes portent sur leurs ongles. Ph. May de Franconie, dans sa *Chiromancie médicale*, a donné un petit traité sur les marques des ongles.

Oomancie et Ooscopie.

Divination au moyen des œufs. D'après Suidas, ce serait Orphée qui en serait l'inventeur.

Dans l'Antiquité, le devin tirait des présages suivant la forme des œufs. De nos jours, c'est par l'examen du mélange du blanc et du jaune, ou de la glaire et du jaune agglutinés dans une assiette par de l'eau bouillante, que le devin tire ses présages.

Ophiomancie.

Divination au moyen de serpents. Le devin observe leurs mouvements et en tire des présages. Ce mode de divination remonte à la plus haute Antiquité.

Ornithomancie.

Divination tirée du vol, du cri et du chant des oiseaux. De nombreux mythes mettent le serpent en connexion avec ce genre de divination, parce que ce reptile attirait l'oiseau par son regard fascinateur.

Pline nous raconte que le sang de certains oiseaux (dont il donne l'énumération) produit un serpent qui donne à celui qui le mange le moyen, ou du moins l'intelligence nécessaire pour comprendre le langage des oiseaux.

Palmoscopie.

Divination qui se tirait des palpitations ou secousses des parties de la victime offerte en sacrifice, et que l'on calculait à la main, c'est-à-dire en comptant sur les doigts, d'où le terme de *Palmicum* (1), employé également pour ce genre de divination.

Palomancie.

Divination analogue à la *Rhabdomancie* ou divination à l'aide de baguette de bois.

Parthénomancie.

Divination au moyen de laquelle on s'assurait si une jeune fille était ou n'était pas vierge; c'était aussi une divination tirée des signes mêmes de la virginité.

Pégomancie.

Divination à l'aide des sources. On utilisait plusieurs modes de consultation, le plus répandu consistait à jeter dans l'eau des poteries à goulots, et le devin étudiait la manière dont s'échappait l'air des poteries et des bulles qu'elle fournissait.

Pératoscopie.

Divination par l'inspection des airs et la forme des nuages qui s'y montrent.

Petchimancie.

Divination par les vergettes ou les brosses d'habits. Quand un habit ne peut se vergetter, le vulgaire croit reconnaître que c'est là un signe de pluie prochaine.

Pettimancie.

Divination au moyen de dés que l'on agite dans un cornet et que l'on lance en l'air.

Phyllorhodomancie.

Divination pratiquée dans l'Antiquité principalement par les Grecs et à l'aide de feuilles de roses. On la pratique de diverses manières.

Pisomancie.

Divination au moyen de pois secs ouverts; on les fait rouler de certaines façons pour en tirer des pronostics.

Pséphomancie.

Divination au moyen de cailloux qu'on enterrait dans le sable, qu'on déterrait ensuite et sur lesquels on pouvait observer certaines marques qui servait au devin à tirer des pronostics.

Ptarmoscopie.

Divination pratiquée en observant les divers genres d'éternuements, leur fréquence, leur force, etc.

Pyromancie.

Divination pratiquée au moyen du feu, en grec πυρ; ce genre aurait été, dit-on, inventé ou imaginé par Amphiarius.

Rapsodomancie.

Divination qui se faisait en tirant au sort dans les œuvres des poètes, des *Rhapsodes*, principalement dans les livres d'Homère et de Virgile. On dit aussi *Stoicheiomancie*.

Régalomancie.

Divination pratiquée à l'aide d'osselets, de petites balles, de billes, etc.

Sciamancie ou Sciomancie.

Divination par le simulacre du corps évoqué afin d'apprendre les choses de l'avenir. — La Sciamancie est une des subdivisions de la Nécromancie.

Spodomancie ou Spodanomancie.

Divination que pratiquaient l'Antiquité en utilisant les cendres des sacrifices. Aujourd'hui ce genre de divination se pratique encore dans quelques contrées de l'Allemagne.

Voici comment on y procède.

Avec le bout de l'index, on écrit sur de la cendre exposée en plein air, ce que l'on désire savoir. On laisse la cendre aspirer l'humidité de la nuit et le lendemain suivant, ce qui reste des caractères ou ce

1 Cic. de Fat. 5. — Tusculum IV, 7. — SUÉTONE, Tit. 2. — JUVÉNAL, Satire IV, 581. — VELL. PATERCULUS, II, 24.

qui en a disparu, le devin tire des conclusions... fort problématiques du reste!

Sternomancie.

Divination à l'aide du sternum, du ventre; bien souvent le sternomancien n'est qu'un simple ventriloque.

Stoicheiomancie.

Divination qu'on pratiquait dans l'Antiquité avec les livres d'Homère ou de Virgile. — On les ouvrait au hasard et le premier vers qui se présentait à la vue du devin était considéré comme un oracle venant des Dieux.

Stolisomancie.

Divination au moyen des accidents qui peuvent survenir dans la manière de s'habiller : un bas ou une chaussette mis à l'envers, un soulier du pied droit mis au pied gauche, etc., tous ces accidents servaient d'interprétations au devin.

Sycomancie.

Divination au moyen des feuilles de figuier; elle se pratiquait de manière très diverses.

Téphramancie.

Divination au moyen des cendres qui provenaient des victimes sacrifiées. — Ne pas confondre ce genre de divination avec la *Spodomancie*.

Tératoscopie.

Ce mot ne désigne pas, malgré le dire de certains auteurs, une forme ou un mode particulier de divination, mais la Divination tout entière aux prises avec le Merveilleux; par exemple le devin tire des présages de spectres ou de fantômes qu'il voit ou qu'il entend seulement dans les airs. Il en tire également d'accouchements monstrueux, de pluies de petites pierres ou de sang, des combats d'armées aériennes dont on n'entend que le cliquetis des armes, etc., etc.

Pistorius attribue à ce mot (1) l'action de rendre des oracles dans un air conjuré.

D'autres auteurs considèrent la Tératoscopie comme une subdivision de l'*Aéromancie*, car c'est dans l'air qu'on entend les bandes de cavaliers armés, des guerriers, des chasses aériennes, etc.; d'après les mêmes auteurs les présages que le devin tire des

comètes et des météores sont autant de faits relevant de la Tératoscopie.

Tiromancie.

Divination qu'on pratiquait par divers moyens en employant des fromages.

Uranomancie.

Divination par l'inspection des astres, ce terme est donc synonyme de *Astrologie*, mais a une acception plus restreinte.

Verre d'eau.

Variété de divination de la *Lécanomancie*, en effet ici le bassin d'eau est remplacé par un simple verre d'eau. Ce mode de divination remonte à la plus haute antiquité, puisque c'est à l'aide d'un coupe remplie d'eau que, du temps de Joseph l'intendant des Pharaons, les devins prédisaient l'avenir.

Une carafe d'eau servait à Cagliostro pour le même genre de divination; on peut également utiliser les boules de verre ou de cristal des surfaces brillantes, planes, convexes ou concaves. Voir les paragraphes *Hydromancie*, et *Lécanomancie*.

Xilomancie et Xylomancie.

Divination au moyens de fragments de bois. Le devin examine la juxtaposition des fragments de bois, qu'il rencontre sur sa route, la combustion des branches ou celle du bûcher dans le feu, etc.

Comme on peut le voir par cette longue nomenclature, les modes de divination sont aussi nombreux que variés; nous ajouterons que bien qu'ayant énuméré un assez grand nombre de divination (exactement 101) et nous sommes loin de prétendre les avoir tous énumérés, car suivant le médium ou devin, les moyens et les matières sont très divers, ainsi nous avons vu une dame lire l'avenir ou le passé dans un petit verre de chartreuse, c'est, on le voit, une dérivation du verre d'eau; et combien d'autres modes nous pourrions citer, mais il faut savoir se borner, surtout quand on a la prétention de faire comme nous un ouvrage synthétique.

JEAN DARLÈS.

FIN

Il s'est passé à Lempaut, dans le Tarn, des faits fort curieux sur lesquels nous ne sommes que très vaguement renseignés et qui remonteraient à quelques années.

Nous serions reconnaissant à celui ou ceux de nos lecteurs qui pourraient nous documenter sur ces faits.

1. De la Magie, CHAP. X.

PROPHÉTIES SUR L'ANGLETERRE

Prédiction d'Eustache Deschamps (1396)

Selon le bruit de l'isle de Géant
Qui depuis fut Albion appelée,
Peuple maudit, jadis en Dieu créant,
Sera l'isle de tout point désolée;
Par leur orgueil vient la dure journée
Dont leur prophète Merlin
Pronostica leur douloureuse fin,
Quand il escript : Vie perdrez et terre!
Lors montreront estrangier et voisin
Ou temps jadis estoit cy Angleterre!

Las! toy terre gouvernée d'enfans
Visaige d'ange portez, mais la pensée
De diable est en vous tordis sortissans,
A Lucifer par orgueil comparée,
La loy par vous est déjà deux fois cassée;
Dans le service divin,
Me faictes pas d'aournemens enterin,
En démontrant que foible est votre terre.
Destruisés serez : Grec diront ec latin :
Ou temps jadis estoit cy Angleterre.

Sur le pais qui plus vous fut aidant
La petite Bretagne est surnommée
Yert le débat de Gaule et de vous grand.
Là doit ouvrir contre vous destinée,
Là commença la première meslée,
Là finira le hutin.
Puis passeront Gaulois le bras marin.
Le povre Anglet destruiront ci par guerre,
Qu'à donc diront tuits passant ce chemin :
Ou temps jadis estoit cy Angleterre.

Vieille prophétie sur trois reines d'Angleterre.

Terre d'Angle, par tes trois Quesnes Eau
Conquerre à sceu tout l'empire de l'eau.
Voire aux quatre parts du monde
Tu as sujets et tu semondes;
Ains quand le treisme vieillira,
Ton heur, trop lourd, dévallera.

(*L'intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* :
1885, p. 122.)

Prophétie de M^{lle} Lenormand (morte en 1843).

« Angleterre! Angleterre! pour toi le jour des expiations approche. Irlande, réjouis-toi, l'heure de la vengeance a sonné : ton tribun prépare ta délivrance.

Maintenant, je vois du sang; des combats. — Partout les horreurs de la destruction... des échafauds sont dressés. — Malheureuse reine! Victoria ne devrait pas être ton nom, car tu es vaincue! »

Prophétie de l'Écho de Paris.

Avant que n'apparaisse le printemps, deux morts, cependant escomptées, troubleront les États et déchaîneront d'impatientes ambitions : celle de la vieille souveraine Victoria, qui s'éteindra dans l'affliction de la défaite et avec la notion des graves responsabilités encourues et de l'atteinte funeste portée au prestige britannique, et le décès du Souverain Pontife..... (1).

(29 décembre 1899.)

Prophétie de Nostradamus.

Le grand Empire sera par Angleterre,
Le Pempotan des ans plus de trois cents.
Grandes copies passer par terre et mer.
Les Lusitaines n'en seront pas contents.

Pendant plus de trois cents ans, l'Angleterre aura un grand empire, la domination (sur les mers : *pan*, tout, *potentia*, puissance). De grandes troupes (*copiae*) traverseront le continent et la mer à l'époque où les Portugais ne seront pas contents de cette puissance.

Prophétie de M^{me} de Mondétour.

Dans la guerre actuelle, les Anglais seront définitivement battus par les Boërs.

(*Écho du Merveilleux* : 1^{er} janvier 1900, p. 12.)

Prophétie du P. Nectoux.

On sera près de cette catastrophe (*La grande crise de la France et de l'Église*) lorsque l'Angleterre commencera à s'ébranler.

ÇA ET LÀ

Le père Didon et les Sciences maudites. — Curieux de toutes les nouveautés, sans peur de se compromettre, le P. Didon était assidu aux expériences de M. de Rochas. Il assista un jour à la démonstration que faisait le savant officier de l'extériorisation de la sensibilité.

A la fin de la séance, il prit la parole :

— Ainsi, dit-il, quelque chose peut s'extérioriser, pour ainsi dire, des propriétés, des facultés d'un être humain

1. Un cardinal B.... succéderait à Léon XIII. Mais si la prophétesse a voulu parler du cardinal Bausa, elle s'est trompée, car celui-ci est mort en 1899. Il était dominicain. L'ordre de Saint-Dominique a pour armoiries un chien tenant une torche ardente dans sa gueule. Y a-t-il un autre cardinal dont l'initiale soit la lettre B. ?

placé dans certaines conditions physiologiques. Vous ne savez à quoi attribuer ce fluide, ses vibrations... Néanmoins, l'homme vous paraît comparable à un foyer limité par les contours de son être, d'où émane réellement on ne sait quelle flamme subtile encore mal connue, mais dont l'existence ne saurait plus faire aucun doute pour la science.

Comment appelez-vous, demanda-t-il à son voisin, cette part de notre être susceptible de se dégager, de s'envoler en quelque sorte vers des horizons dont la limite ne vous est pas connue, lointains probablement, et qui sait, peut-être infinis?

— Nous l'ignorons, lui répondit son voisin — un savant très distingué.

— Vraiment? Nous, voilà deux mille ans que nous l'appelons l'âme.

Et, souriant, il sortit.

* *

Les superstitions chez les artis'es. — Après Sarah Bernhardt, la belle Otero. La belle Otero croit aux sous percés porte-bonheur. A preuve le fait divers suivant, que publiaient tous les journaux du 22 mars.

M. et M^{me} Leburger, demeurant rue Richer, prenaient avant-hier soir, sur le boulevard des Italiens, la voiture n^o 2.926 de la Compagnie générale.

En montant, M. Leburger sentit quelque chose qui roula sous son pied. Il se baissa et ramassa une bourse en or, garnie de perles, et contenant un billet de mille francs; trois louis, une pièce étrangère et un sou percé.

M. et M^{me} Leburger allèrent porter leur trouvaille au bureau de M. Archer, commissaire de police du faubourg Montmarire.

Hier, dans l'après-midi, M^{lle} Otero se présentait au commissariat et déclarait avoir perdu la veille une bourse dont elle décrivit l'aspect et le contenu. C'était celle trouvée par M. et M^{me} Leburger.

Ceux-ci furent avertis et, après les avoir remerciés, M^{lle} Otero demanda au commissaire quelle récompense elle devait offrir.

— Rien qu'une chose... le sou percé, si cela ne vous contrarie pas trop de vous en séparer, répondit M^{me} Leburger.

La récompense a été donnée avec de nouveaux remerciements par l'artiste doublement enchantée.

* *

Une merveille aérienne. — On écrit du Riedgau (Lorraine) au journal l'*Elsaesser*, de Strasbourg, la curieuse nouvelle que voici : *singulier phénomène dans l'air*. Le 2 février, y est-il dit, on vit dans notre région un phénomène unique en son genre. Vers 9 heures du soir apparut au ciel une étoile d'une grandeur extraordinaire. Au bout de quelques minutes un certain nombre de petites étoiles vinrent se ranger autour de la grande et y faire une danse folle autour de leur centre pour disparaître ensuite. Elles revinrent plus tard, mais cette fois elles se balancèrent dans l'air presque jusqu'à terre, ensuite le groupe prit la forme d'un demi-cercle qui se partagea en deux parties d'une égale grandeur. Puis la grande partie se partagea en deux. Enfin le phénomène disparut vers 10 heures, pour faire place à la grande étoile.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.

LES CONVULSIONNAIRES DE SAINT-MÉDARD⁽¹⁾

MIRACLE OPÉRÉ SUR LA DEMOISELLE MARIE-ANNE COURONNEAU
(Suite.)

Elle recommence sa prière avec plus de ferveur que jamais; mais dans ce moment on la retire de dessus le tombeau, on l'arrache comme malgré elle de cet autel dépositaire de ses vœux, pour la remettre sur ses béquilles dont on présumait qu'elle avait encore besoin. Ainsi le Dieu d'Israël a étendu sa main et personne n'en a connu la vertu; ce marbre comme une autre fontaine de Siloë vient d'opérer en un instant une guérison aussi parfaite que subite, et personne ne l'a compris; mais si l'invisible a opéré en secret, les effets de cette main toute-puissante ne tardent pas à se développer.

A peine notre miraculée a-t-elle fait quelques pas, qu'elle sent en elle-même une légèreté extraordinaire dans tout son corps accompagnée de frémissements dans tout le côté paralytique, ce qui la jette d'abord dans la surprise et l'étonnement. Elle s'aperçoit peu après qu'elle se soutient sur son pied paralytique qui a recouvré toute son action et toutes ses forces, elle lève ses béquilles en l'air et avance à grands pas, elle marche si vite qu'elle eût pu suivre un carrosse, et en un moment elle se trouve à la porte de la maison de sa maîtresse, si émue et si fort hors d'elle-même qu'elle ne se connaît plus, et qu'elle ne peut comprendre comment elle a pu faire en si peu de temps un si long trajet. Aussi ce n'est plus cette impotente qui était obligée de faire les plus violents efforts, et de fatiguer horriblement la moitié d'elle-même pour faire avancer l'autre; c'est une fille forte et vigoureuse qui, malgré son âge avancé, marche avec une agilité surprenante; elle vient, pour ainsi dire, de laisser le vieil homme sur le tombeau de notre saint Pénitent; elle est devenue comme une créature nouvelle! Cette langue qui ne pouvait que bégayer, s'annonce présentement avec la liberté la plus entière; ce bras privé de tout sentiment et de presque tout mouvement, agit avec facilité et avec force; cette cuisse, cette jambe et ce pied qui n'étaient plus pour elle qu'un poids lourd et accablant, et qui depuis plus de six mois ressemblaient davantage aux membres d'un cadavre qu'à ceux d'un corps animé, se trouvent d'un moment à l'autre pleins d'une vigueur infiniment supérieure à l'âge de notre miraculée, et aux forces qu'elle avait avant sa maladie. Aussi cette pauvre paralytique qui n'avancait que par ressort et par artifice va présentement d'un pas ferme, agile et délibéré; celle qui mettait quatre ou cinq heures à se transporter de chez elle à Saint-Médard, fait présentement le même chemin presque dans un instant; celle qui ne pouvait faire un pas que par le secours de ses béquilles et de toute sa mécanique et avec des contorsions effrayantes, porte présentement avec joie ses béquilles en l'air, et les montre avec empressement comme des témoins muets qui annoncent d'une manière sensible la grandeur du prodige que Dieu vient d'opérer sur elle.

⁽¹⁾ Voir les numéros 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75 et 76.

Impatiente de faire éclater aux yeux de sa chère maîtresse cette résurrection de la moitié d'elle-même qu'elle vient de recevoir sur le tombeau du saint diacre, et d'apprendre si Dieu lui a aussi accordé sa guérison, elle monte avec précipitation un escalier de trois étages qui va à son appartement. Elle rencontre sur la montée une des demoiselles Garnier; mais elle est encore si hors d'elle-même, qu'à peine la reconnaît-elle et sans lui rien dire elle court se décharger de ses béquilles qui ne font plus que l'embarrasser et va au lit de sa maîtresse lui raconter avec une rapidité étonnante les merveilles que Dieu vient d'opérer sur elle; ses paroles se précipitent hors de sa bouche : elle voudrait pouvoir dire tout à la fois tout ce qui lui est arrivé, et rendre compte de tous les sentiments de reconnaissance qui embrasent son cœur. Tous ceux qui la voient et qui l'entendent sont dans la dernière surprise d'une si étonnante métamorphose, mais surtout M. Bailli et M. Boudou qui l'avaient encore vue la veille, et qui par les connaissances que leur donnent et leur profond savoir et leur longue expérience étaient plus certains que personne que son état était absolument incurable, ne peuvent s'empêcher de reconnaître l'œuvre de Dieu, en la voyant ce jour 15 juin... subitement guérie, parlant, marchant et agissant avec facilité.

La reconnaissance de notre miraculée pour une faveur si éclatante ne peut se renfermer dans la maison de ses maîtresses. Dès le lendemain elle se hâte de courir d'un bout à l'autre de Paris, et de se montrer à toutes les personnes de sa connaissance, et entre autres aux religieuses de l'Hôtel-Dieu qui avaient vu le commencement de sa maladie, et qui étaient instruites de l'état où elle avait été réduite, la Couronneau étant venue souvent dans leur maison peu avant sa guérison.

Depuis ce jour elle jouit d'une santé plus forte, plus agile et plus vigoureuse que jamais, et non seulement supérieure à son âge présentement de soixante-treize ans, et aux forces de son tempérament qui avait toujours été assez faible et assez infirme dans sa jeunesse; mais elle est devenue infatigable; elle court depuis le matin jusqu'au soir pour visiter tous les malades qu'elle peut connaître et qu'elle tâche de soulager. Elle en portait sur ses épaules jusques sur le tombeau du Saint Diacre lorsque le cimetière n'était pas encore fermé.

C'est ainsi que Dieu, après avoir éprouvé la foi de sa servante, a voulu la récompenser d'une manière magnifique, et nous faire connaître par cet exemple que la foi, la charité et la reconnaissance obtiennent tout de sa miséricorde.

Nous faisons grâce encore à nos lecteurs des innombrables pièces justificatives qui accompagnent ce récit et de la longue, de l'interminable discussion théologique, soutenue par M. de Mongeron contre l'archevêque de Sens, dans le but d'établir la réalité du miracle accompli par l'intercession du diacre de Paris.

Nous passons immédiatement au récit du « Miracle » suivant.

(A suivre).

A TRAVERS LES REVUES

REVUE DU SPIRITISME. — M. Ch. Broquet, sous ce titre « Nouvelles expériences sur l'extériorisation de la sensibilité », confirme, par le récit des trois expériences suivantes, les théories du colonel de Rochas :

EXPÉRIENCES AVEC M^{lle} A...

M^{lle} A... est rebelle au sommeil hypnotique; tout ce que j'ai pu obtenir, c'est la cataleptisation des membres par des passes. Elle n'a jamais assisté à aucune expérience quelle qu'elle soit. Je la laisse à l'état de veille. Elle ne sait en aucune façon ce que je vais essayer de produire et n'a jamais entendu parler d'extériorisation.

Je fais quelques passes sur sa main et je sensibilise une allumette en la tenant à trois ou quatre centimètres de sa main.

Je brise l'allumette entre mes doigts — cri de douleur — sensation de brisement des phalanges.

Je sensibilise un verre d'eau par le même moyen.

L'eau étant piquée par une aiguille, le sujet ressent la piqûre. Si j'enfonce doucement une aiguille dans l'eau, la douleur est plus vive. Je verse quelques gouttes de liqueur dans cette eau; le sujet a une sensation étrange qu'il ne saurait définir. Je constate que toute la main qui a été magnétisée par les passes est devenue insensible; l'insensibilité est absolue. L'autre main reste avec sa sensibilité normale.

Après avoir sensibilisé une allumette, je la plaçai à quelque distance du sujet, puis nous nous mîmes à causer et je profitai de cet instant de repos pour rouler une cigarette. Je voulus me servir de cette allumette pour l'allumer, mais à peine la flamme produite eut-elle gagné le bois que M^{lle} A... poussa un cri de douleur; elle se précipita sur l'allumette et l'éteignit. Elle avait, disait-elle, eu l'extrémité des doigts brûlés. La sensation n'a eu lieu que lorsque la flamme est arrivée au bois; la pâte phosphorée et le soufre en combustion ne l'avaient pas provoquée.

L'expérience la plus curieuse a été celle-ci :

Je sensibilisai un morceau de sucre; puis je le mis dans un verre d'eau. Je croyais que le sujet allait avoir la sensation d'une immersion, ainsi que cela a lieu avec Maria. Ici, autre chose. Le morceau de sucre était arrivé sans encombre au fond du verre. A ce moment, des bulles de gaz se dégagèrent du morceau de sucre et vinrent crever à la surface; le sujet fut aussitôt pris d'un hoquet avec dégagement gazeux provenant de l'estomac, hoquet qui persista jusqu'à la fusion complète du morceau de sucre.

Je recommençai l'expérience; le même phénomène se reproduisit.

EXPÉRIENCES AVEC M^{lle} B...

M^{lle} B... a environ vingt ans. Elle est très susceptible, même à l'état de veille. L'extériorisation de la sensibilité s'obtient rapidement par des passes.

J'ai sensibilisé d'abord une allumette, je brisai l'allumette : sensation de brisement étendue à tout le corps.

Je sensibilise l'eau, sensation de piqure lorsque je perce la surface de l'eau avec une aiguille.

Je sensibilise un flocon de ouate. Je me place derrière le sujet, assis de telle façon qu'il ne puisse me voir. Je déchire le flocon; immédiatement la sensation est perçue. Je jette alors l'ouate dans la flamme du foyer : M^{lle} B... pousse un cri terrible et se met à pleurer; elle soutient sa main droite qui avait servi à sensibiliser l'ouate, en se plaignant d'être brûlée. Cette expérience tout à fait inattendue l'a bouleversée; elle me prie de ne pas la recommencer; ce que je lui promets, car la douleur a été si vive que le sujet fait peine à voir.

EXPÉRIENCES AVEC M^{lle} A... ET M^{lle} B... ENSEMBLE.

M^{lle} A... et M^{lle} B... sont assises l'une à côté de l'autre. Je suis placé près de M^{lle} A... et je demande à M^{lle} B... de me tendre la main pour sensibiliser un morceau de sucre. Elle me tend la main, le bras étant placé devant M^{lle} A..., je sensibilise le morceau de sucre et le plonge dans un verre d'eau.

M^{lle} B... a une sensation vague, mal définie; mais M^{lle} A... se trouve prise brusquement de hoquets persistants. Le même phénomène s'est reproduit chaque fois que j'ai reproduit la même expérience, les sujets étant l'un près de l'autre.

LA LUMIÈRE (de Bruxelles). *Une maison hantée.* — Les esprits obsesseurs, ou esprits élémentaires, dont nous allons parler, ont choisi pour théâtre de leurs exploits le rez-de-chaussée, particulièrement la cuisine de cave, d'une maison sise dans une des rues les plus fréquentes de la capitale. A ce rez-de-chaussée se trouve installé un grand magasin de chaussures.

Voici en quelques mots, comment les choses se sont passées. Une M^{me} W... se rendit à la maison en question pour visiter quelques membres de sa famille qui, ce jour-là, étaient réunis au nombre de quatre. M^{me} W... est spirite. Elle profita de cette occasion pour leur parler de certains phénomènes et de la possibilité qu'il y aurait peut-être d'obtenir une communication des décédés.

Il n'en fallut pas plus pour piquer au vif la curiosité de ces quatre incrédules. Chacune d'elles prit, par instinct de curiosité, un crayon et une feuille de papier et attendit, en plaisantant sur ce qui allait se passer...

Quelques minutes à peine s'écoulèrent dans l'attente. Brusquement, tout le monde s'écriait : « J'écris, j'écris. »

M^{me} W... elle-même fut stupéfaite de la spontanéité des manifestations.

Elle venait de découvrir, sans s'en douter, quatre médiums écrivains mécaniques ! Mais la joie fut de courte durée. Soudain, la table de cuisine fut secouée, puis portée jusqu'au plafond. Le poêle, les vitres, etc., résonnaient de coups formidables. Ensuite, on sur-sautait, tandis qu'une pétarade d'amorces éclatait.

Tous les objets accrochés au mur se mirent à danser, la sonnette de la maison fut agitée furieusement et la chute d'une horloge en cuivre — qui n'a pas été retrouvée — acheva de terrifier les assistants.

Les femmes furent le plus malmenées. Elles poussaient des cris terribles. M^{me} W... avait reçu une grêle

de baies de genévrier en pleine figure et sa sœur un coup violent sur le nez.

Le programme variait tous les jours. Cela a duré plus de trois semaines. Les esprits élémentaires eurent aussi des attentions envers la dame de la maison : un soir ils apportèrent deux belles brosses à manche qu'ils jetèrent du haut de l'escalier.

Ces manifestations ne se sont pas produites seulement le soir, mais aussi dans la journée et même au magasin ! Pendant qu'on y servait les clients, toutes les chaussures, attachées par rangées aux murs, remuaient avec violence au grand ahurissement des personnes présentes. La disparition d'une bottine à lacet fut constatée après.

Les « esprits » se sont souvent rendus visibles. On les voyait, sous forme de boules lumineuses, séparément ou par groupe.

L'ensemble représentait une grosse boule, rouge et verte entourée d'une centaine d'autres petites boules.

Chaque boule avait l'aspect d'une figure grossièrement ébauchée mais bien vivante et grimaçante.

La situation était devenue intolérable pour les locataires. Le curé, que l'on avait prévenu, est intervenu quatre ou cinq fois. Il a dit des prières, il a parlé aux esprits, il a béni la maison du grenier jusqu'à la cave, mais vainement.

Il fut suggéré alors à l'un de nos amis l'idée de tenir séance dans la cuisine de cave même et de la magnétiser ensuite. Cela fut fait — et avec le plus grand succès ! Depuis, les manifestations ont cessé peu à peu, et quelques jours après le départ de M. X..., un excellent médium, tout est rentré dans un calme presque complet.

Détail curieux, l'horloge, avec ses poids, ainsi que la bottine, ont été rapportés on ne sait comment.

A. L.

LES LIVRES

SCIENCES OCCULTES, par STELLA, chez l'auteur, 8, cité Gaillard.

C'est un résumé concis, suggestif, des principales données des différentes sciences occultes : graphologie, chiromancie, astrologie, science des talismans.

Le grand avantage de cet opuscule c'est, à la fois, d'être très scientifique sans être obscur, et très instructif sans être ennuyeux.

*
* *

ESSAI D'UNE BIBLIOGRAPHIE française, méthodique et raisonnée de la SORCELLERIE et de la POSSESSION DÉMONIAQUE, par YVES PLESSIS, avec une préface par Albert de Rochas (Chacornac, éditeur, 11, quai Saint-Michel.)

Cet ouvrage est l'auxiliaire indispensable de tous ceux que préoccupent peu ou prou les questions du Merveilleux. Il leur évitera des recherches longues et souvent dispendieuses.

Toutes les matières y sont classées dans un ordre parfait, avec une grande abondance de notes et de renseignements. C'est un livre précieux pour les chercheurs.

Le Gérant : GASTON MERY.

IMPRIMERIE NOIZETTE ET C^{ie}, 8, RUE CAMPAGNE-1^{re}, PARIS.

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

Observations et Hypothèses

J'ai montré, dans la dernière causerie, comment la théorie du fluide, telle que nous l'avons « construite » ensemble, expliquait le phénomène banal du *coup frappé*.

Je voudrais aujourd'hui essayer de démontrer comment cette même théorie peut rendre compte de phénomènes plus complexes, comme ceux des *grattements*, des *coups rythmés*, ou autres bruits similaires?

Il y a tout d'abord un fait acquis qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est à savoir que la production du phénomène est toujours subordonnée à la présence du médium. C'est donc bien du médium que sort la force qui produit ce phénomène. Et le problème à résoudre se réduit à rechercher par quel mécanisme cette force peut agir et produire des effets intelligents.

Ceci posé, l'hypothèse qui le plus naturellement se présente à l'esprit est celle-ci :

De même qu'il y a une *électricité statique* et une *électricité dynamique*, de même il semble permis de supposer que le fluide humain est tantôt *inerte* et tantôt *actif*.

J'appelle fluide « *inerte* » le fluide tel qu'il semble se développer à la surface du corps, le fluide, en tant qu'il produit des phénomènes purement mécaniques, résultante intrinsèque des lois qui le régissent, loi de la pesanteur, par exemple (à laquelle nous avons vu qu'il obéissait), ou loi d'at-

traction (puisque nous avons constaté également que les fluides humains, de noms contraires, comme les *électricités*, avaient une tendance à s'attirer pour se neutraliser).

J'appelle fluide « *actif* », le fluide en mouvement, le fluide canalisé, le fluide produisant des phénomènes prévus ou, sinon prévus, provoqués.

Or, à quoi est subordonnée l'action de l'électricité dynamique? D'une façon générale, à l'existence d'un fil conducteur, ce fil qui relie, pour prendre une espèce, les deux appareils télégraphiques, l'appareil transmetteur et l'appareil récepteur.

Je sais bien qu'on a, depuis peu, inventé ce qu'on a appelé la « *Télégraphie sans fil* »; mais cette formule « *Télégraphie sans fil* » ne s'applique pas d'une manière adéquate à la chose. En réalité, dans la *télégraphie sans fil*, il y a, entre l'appareil qui envoie la dépêche et l'appareil qui la reçoit, un intermédiaire... Croyez-m'en sur parole, car ce serait un peu long et un peu fastidieux à expliquer.

Quel est donc, dans la production des phénomènes du fluide humain *actif*, l'intermédiaire, le fil conducteur, qui permet à ce fluide de projeter à distance ses effets?

Ce fil conducteur, c'est la volonté.

Quand nous demandions à Renée Sabourault de produire dans la table, sur le mur, un bruit quelconque, le bruit, plus ou moins nettement, se produisait à l'endroit indiqué ou, pour être plus exact, dans la direction de l'endroit indiqué.

Et quand nous voulions savoir de la fillette comment elle avait obtenu le phénomène, elle répondait :

qu'elle avait prié « Lozanne » de le produire.

Renée Sabourault, avec ceux qui l'entouraient, croyait, de bonne foi, que c'était « Lozanne » qui avait, en effet, obéi à ses instances.

Renée Sabourault, incapable de se rendre compte du phénomène, l'attribuait ainsi à un être personnel, comme les peuples primitifs attribuent à des divinités les effets naturels des éléments en furie.

En réalité, c'était sa volonté qui actionnait le fluide. Sa prière n'était au fond, qu'un désir, — et c'est ce désir qui dirigeait la force.

De fait, il fallait bien qu'il en fût ainsi, car les phénomènes cessaient, dès que Renée *voulait* qu'ils cessassent.

On fera une objection : « Les phénomènes cessaient, c'est entendu, quand le médium les faisait cesser; mais ils ne se produisaient pas toujours dans la forme que Renée, d'elle-même ou subissant une suggestion, avait déterminée. »

La remarque est parfaitement exacte. Il arrivait parfois que, lorsque nous avions demandé un *grattement*, nous obtenions des *coups*; que, lorsque nous avions demandé des *coups*, nous obtenions un *déplacement* d'objet.....

Mais cela ne contredit notre hypothèse qu'en apparence.

Il faut, en effet, considérer, dans chacun des phénomènes, deux phases :

1° le fluide est dirigé vers un point donné;

2° le fluide ainsi extériorisé se *modèle* vers ce point, ou dans la direction de ce point, en un phénomène X.....

C'est encore ce qui se passe quand il s'agit d'électricité.

Le fluide qui transporte la dépêche, dans le cas du télégraphe, est le même que celui qui transporte la voix, dans le cas du téléphone.

La différence du résultat ne tient pas au *fil conducteur*, mais à la différence des appareils *transmetteurs* et *récepteurs*.

De même, dans les expériences qui nous occupent : si le phénomène demandé ne s'est pas produit tel qu'on l'avait défini par avance, ce n'est pas le *fil conducteur*, c'est-à-dire la volonté du médium, qui en est cause. Le fil conducteur a fait son office, puisqu'il a transporté la force au point indiqué, ou, du moins, dans la direction du point indiqué...

La cause du « raté », ou de la transformation du phénomène demandé en un autre, réside ailleurs.

Dans quoi?

Dans le maniement défectueux, incertain, inhabile des appareils transmetteurs et récepteurs.

Quels sont donc, dans les phénomènes intelligents du fluide humain, les appareils récepteurs et transmetteurs?

Nous essaierons de le dire la prochaine fois.

GASTON MERV.

LE FLUIDE

Les « observations et hypothèses » que propose notre directeur lui ont valu de très curieuses lettres. En voici une que nos lecteurs liront avec intérêt :

Monsieur,

Voici qui a quelque rapport avec les « esprits tambourineurs » et la coliche marde de l'abbé Schnebelin. C'est un chapitre du *Manuel du Magnétiseur*, par le baron du Potet, 1868 (Germier Baillière, éditeur), p. 101 :

Voici un fait étrange, singulier, diabolique; cependant, si vous avez bien retenu ce que je vous ai dit des courants artificiels, vous allez vous-même en trouver l'explication.

Un artisan de la ville de Reims était affecté d'une espèce d'hypocondrie; il se plaignait de douleurs vagues et de maux *nerveux*. Malgré la médecine et les médecins, il continuait de souffrir, car vainement on avait essayé de le guérir. Sa maladie, avec le temps, prit plus d'intensité. Il perdit le sommeil et l'appétit. Bientôt même ses nuits furent troublées par l'apparition d'un phénomène étrange. Etant couché, il entendait distinctement frapper de petits coups sur le dossier de son lit, à l'extrémité de ses pieds. D'abord il n'y fit pas attention.

Cependant *ses pieds ne touchaient point le bois*; ces coups étaient très distincts, et se répétaient à de courts intervalles. Bientôt ce même bruit se fit entendre au dossier où était sa tête, *bien qu'elle en fût éloignée*. La peur prit cet homme; à coup sûr c'était un revenant; on lui demandait des messes; et comme il était crédule et peureux, il fit des prières pour l'âme en peine... Mais l'efficacité des prières fut nulle dans cette circonstance : le phénomène continua. Ne pouvant y tenir il fit part de ses angoisses aux voisins, et bientôt toute la ville savait que dans la chambre de cet homme il y avait des revenants; on voulut voir et entendre. Cet homme consentit à toute espèce d'examen, et on fut confirmé de la réalité du fait, car les coups frappés, le bruit, enfin, arrivaient toujours de la même manière lorsque cet homme était couché. Les médecins vinrent; incrédules d'abord, ils parurent se rendre au fait. Ils firent consentir le malade à changer de lit, croyant au fond qu'il y avait là quelque supercherie, que l'examen attentif ferait décou-

vrir. Dans ces cas les savants supposent toute chose, excepté ce qui est vrai, sauf à reconnaître quelquefois leur erreur et à rendre hommage à la vérité...

Ce possédé fut couché chez un médecin; le lieu était bien choisi; celui-ci avait pris toutes les précautions. A sa grande surprise, et contre son attente, les coups mystérieux se répétèrent distinctement, et de manière que des sourds auraient pu les entendre.

Il n'y avait plus de doute, cet homme était de bonne foi. Mais quelle était la cause d'une si étrange chose? On n'en savait absolument rien, les esprits étaient en suspens. Les dévots seuls ne l'étaient pas; le diable, une âme en peine, tourmentait le malade... Sur ces entrefaites un chimiste de Rouen, j'ai su son nom, mais ma mémoire ne me le fournit plus, n'importe, arriva à Reims pour éclairer cette ville par le gaz, et quelques esprits par la science.

On lui conta le fait; il voulut le constater, et ayant entendu, distinctement entendu, il ne voulut pourtant pas croire aux revenants. Ce savant n'était sans doute rien moins que dévot.

Il proposa au malade de le débarrasser de ces tourments s'il voulait consentir à une simple expérience. Cet homme y consentit avec joie. Ce chimiste donc imagina de faire coucher le malade comme à l'ordinaire, et ceci étant fait, il lui attacha au gros orteil un fil de laiton dont l'extrémité allait plonger dans un vase où il y avait seulement une dissolution saline... O miracle! plus de bruits, plus de coups frappés; cet homme était tranquille, le démon s'était enfui. Surprise de tous!

La répétition du procédé pendant quelques jours guérit parfaitement le malade.

Ne pas oublier que ces lignes ont été écrites il y a plus de trente ans! Du Potet constate le phénomène, l'annihile, mais en somme ne l'explique pas d'une façon suffisante.

Le fil de laiton soutire le fluide comme le ferait la pointe d'un paratonnerre ou la colichemarde de l'abbé Schnebelin.

Nos pères engageaient à placer des bouquets d'aubépine dans les chambres, contre l'épilepsie. Toujours les pointes pour faire écouler le fluide!

Il serait curieux de placer dans les pièces infestées de fluide, des aigrettes en fil de laiton reliées par une chaînette à un récipient d'eau salée.

Par ce moyen on empêcherait peut-être les meubles de s'ébranler, les coups de se produire, mais non les projectiles étrangers de pénétrer dans les pièces (?)

On pourrait encore essayer de faire porter à Renée Sabourault et consorts des plaques métalliques électrisées pour rétablir « l'équilibre fluidique ».

Voici ce que je lis dans « la Médecine Nouvelle » du 27 novembre 1897, journal paraissant rue de Lisbonne, 19, sous la direction des Docteurs Péradon et Dumas, qui traitent les malades par le vitalisme, (traduisez électricité et plaques électriques)...

« Une expérience qui laisse loin en arrière celles

« des Ecoles de Nancy et de la Salpêtrière, vient d'être
« à Londres l'objet de la plus vive curiosité scientifi-
« que. C'est à Middlesex Hospital que cette très intéres-
« sante étude a eu lieu.

« Il s'agissait d'exciter par les vibrations sonores
« une jeune hystérique passant aisément aux trois
« états magnétique : somnambulique, hypnotique et
« cataleptique.

« Or le docteur Lilwood, un de nos plus adeptes sa-
« vants vitalistes, s'ingénia à faire manquer l'opéra-
« tion.

« Pour cela il lui suffit de faire à la malade une
« simple application d'épithèmes vitalistes et de vita-
« logènes (comprenez plaques cuivre-zinc électrisées)
« sur les plexus et notamment sur les régions lombo-
« abdominales.

« Pendant plus d'une demi-heure l'opérateur ordi-
« naire, qui obtenait toujours ce qu'il désirait de son
« sujet, fut absolument impuissant à provoquer les som-
« meil hypnotique sur la jeune femme.

« De guerre lasse, il remit au lendemain et son
« cours, et ses expériences; lorsque notre confrère et
« adepte lui annonça le motif de son insuccès.

« — J'ai, lui dit-il, rétabli momentanément l'équilibre
« nerveux de ce malade; or, comme les troubles que
« provoquent vos pratiques sont essentiellement du do-
« maine du déséquilibre des centres nerveux, je vous
« ai rendu l'expérience absolument impossible... Et de
« fait, la malade en question, soignée par la méthode
« vitaliste est devenue absolument réfractaire à toutes
« les pratiques hypnotiques. Elle vient de quitter
« l'hôpital, etc., etc. »

Il me semble qu'il faut en conclure que tous ces possédés obsédés, voyants, sont des déséquilibrés nerveux, chez lesquels tel ou tel fluide prédomine, et qui deviendraient « comme tout le monde » si cet équilibre était rétabli chez eux par un traitement électrique ou métallo-thérapique. Ils ne pourraient notamment plus servir d'instruments aux esprits ou puissances, esprits, généralement assez inférieurs, qui n'ont guère prise sur les gens bien équilibrés.

Mais quand ces pauvres gens sont en crise on pourrait en leur soutirant leur électricité les ramener à l'état normal et faire cesser le phénomène (?)

De même que j'ai entendu dire à certaines somnambules qu'en touchant (lorsqu'elles étaient endormies) celle-ci du fer, celle-là du cuivre, elles se réveillaient... Le métal n'était pas le même pour toutes, elles le désignaient durant leur sommeil.

Maintenant, de ce qu'en appliquant des plaques galvaniques, etc. sur les voyantes de Tilly ou en soutirant leur électricité par un conducteur métallique on arriverait à faire cesser leurs visions, faudrait-il en conclure qu'elles ne sont pas de source divine? Je ne le pense pas. Bien qu'on puisse dire que si la divinité voulait se manifester, l'application des plaques ne l'en empêcherait pas.

UN ABONNÉ DE LA PREMIÈRE HEURE.

Reportages dans un fauteuil

*** La légende de l'Archicoquin.

C'est ainsi — l'Archicoquin, l'Architraître, — que le moyen âge nommait Judas, — *ille infelicissimus Judas, negociator pessimus*. Sans parler que son peuple a soin de ne pas nous le laisser oublier, la sombre et énigmatique figure du Prince des traîtres est plus présente à l'esprit, en cette semaine où le deuil du monde entier commémore son Acte épouvantable.

Enigmatique... car, enfin, pourquoi vendit-il son Maître? Par cupidité? Il ne demanda que trente deniers, un peu plus de soixante francs de notre monnaie. Il eût pu, certainement, obtenir davantage des pharisiens et des princes des prêtres, très désireux de surprendre Jésus dans un lieu écarté, de peur d'un soulèvement populaire. Il eût pu surtout gagner bien plus à continuer sa fonction de trésorier de la petite troupe des Apôtres, s'il volait, comme l'assure saint-Jean.

Ce fut par cupidité, mais par une cupidité brutale et inintelligente. On sait qu'au repas de Béthanie, Marie-Madeleine, sœur de Lazare, répandit sur les pieds du Sauveur un parfum précieux. Quelques disciples en furent scandalisés, et dirent entre eux : « A quoi bon cette profusion? On aurait pu vendre ce parfum trois cents deniers et en donner le prix aux pauvres. »

Judas était du nombre de ceux qui protestaient ainsi : « Non, dit saint Jean, qu'il se souciât des pauvres, mais parce qu'il portait la bourse, et qu'il était larron. »

D'après la tradition, Judas s'appropriait un dixième de l'argent déposé entre ses mains. C'était donc environ trente deniers qu'il perdait par l'acte de piété charmante de Marie. Le désir violent de recouvrer cette somme aveugla son âme grossière, et il résolut de vendre son maître pour, précisément, trente deniers.

Ce fut aussitôt après le repas de Béthanie, rapportent saint Mathieu et saint Marc, qu'il entra en pourparlers avec les principaux des sacrificateurs. La trahison de Judas était donc déjà commencée, lorsque pendant la Cène, Jésus annonça qu'il le trahirait. Le Sauveur, dans sa charité divine, parla d'ailleurs si obscurément et si bas que nul ne comprit ses paroles, au témoignage de saint Jean, qui était assis près de Lui. Et lorsqu'il ajouta plus haut : « Fais vite ce que tu dois faire, » chacun crut qu'il s'agissait d'un ordre pour la fête du lendemain.

Si l'Evangile, en dehors du récit de sa trahison et

de sa fin misérable, donne peu de détails sur Judas, les Légendaires se sont montrés plus prolifiques. La légende de l'Archicoquin est un des plus précieux monuments populaires que nous ait légués le Moyen Age. Parmi les textes qui subsistent, celui de la *Légende dorée* est le plus caractéristique. Les Bollandistes le signalent comme fabuleux et Jacques de Voragine déclare le tirer d'une source apocryphe.

Dans ce récit, la mère de Judas, nommée Cyborée et femme d'un habitant de Jérusalem, nommé Siméon, de la tribu d'Issachar, aurait rêvé qu'elle enfantait un fils très pervers, qui devait causer la destruction de sa race. Lorsque l'enfant fut né, pris de peur que le songe ne se réalisât, et après avoir assez longtemps hésité, ses parents le mirent dans une nacelle et l'abandonnèrent sur le bord de la mer. Les flots le portèrent jusqu'à Iscariot, d'où son surnom d'Iscariote.

La reine de ce lieu qui n'avait pas d'enfants, ayant aperçu la nacelle, recueillit le petit Judas, dont la figure lui plut, bien qu'il fût roux de poil. Elle le fit nourrir secrètement, feignant en même temps d'être enceinte, et le présenta ensuite comme son fils, stratagème dont le roi fut dupe. Judas fut donc élevé en prince.

Mais, peu après, la reine devint véritablement mère ; et quand les deux enfants eurent grandi, comme elle ne pouvait s'empêcher de montrer de la préférence pour son fils véritable, Judas, jaloux de cet enfant, le battait ; et enfin il le tua et s'enfuit à Jérusalem, où il devint un des serviteurs de Pilate.

Un jour, le gouverneur, d'une fenêtre de son palais, vit, dans un jardin voisin un pommier couvert de fruits magnifiques. Il manifesta le désir d'en manger, et Judas, prompt à lui complaire, courut au pommier et se mit à cueillir des fruits. Or, ce jardin appartenait précisément à son père, Siméon, qui surprit le voleur et le voulut battre ; mais Judas le tua en le frappant d'une pierre à la jointure du cou. Personne n'avait été témoin du meurtre ; on crut que Siméon s'était rompu le col en tombant de son pommier. Pilate donna tous ses biens à Judas et lui fit épouser sa veuve, Cyborée.

Or, ayant remarqué que Cyborée se lamentait souvent et poussait de grands soupirs, Judas lui demanda ce qu'elle avait. Elle lui dit qu'elle regrettait son unique enfant, exposé sur la mer peu après sa naissance ; et quand elle lui eut raconté tout, Judas reconnut qu'il avait tué son père et épousé sa mère.

Le misérable homme résolut de faire pénitence ; il alla trouver notre Seigneur, qui l'accueillit au nombre de ses disciples, puis l'élut apôtre et lui donna la bourse légère des apôtres à porter.

On connaît la fin de l'architraître qui se pendit de

désespoir, peut-être d'avoir fait un marché si peu fructueux :

« Il se pendit à une corde, et quand il fut pendu, « creva par le milieu du ventre, et ses entrailles tombèrent. Son visage ne fut point souillé, car nulle « souillure ne devait ternir le visage qui avait eu la « gloire de toucher la sainte Face du Sauveur. » (*Leg. Aur.* ed. Th. Graesse, in-8°, p. 184.)

Cette légende, curieuse transposition des malheurs d'Œdipe, est reproduite, fort amplifiée, dans la vieille bibliothèque bleue. Elle est reproduite également dans un poème en dialecte languedocien, imprimé à Toulouse au commencement du XVI^e siècle.

Lo fals Judas fòc damant sa vayssunsa
Promist sonnent per falsa vision
Dont sos parents per suita grenance,
Lo metten en mar fuyen deception... etc.

M. le comte de Douhet et M. Gustave Brunet ont rassemblé, dans le Dictionnaire des Légendes de l'Encyclopédie Théologique, de nombreux récits légendaires sur Judas. Le plus curieux est le chapitre des voyages de saint Brandan ou Brandaines, intitulé *De Juda, traditore Domini*.

Le bon père aperçoit, du haut de sa nef errante, une forme humaine exposée sur un roc sauvage, battue des vents, inondée par les vagues furieuses, et sur laquelle une troupe de démons s'acharne *cum magno impetu et hululatu*. Une voix lamentable s'élève, et le saint, frémissant d'horreur, apprend qu'il a devant lui l'architrâire, le très misérable Judas.

Cependant, d'après saint Brandan, en mémoire d'une charité qu'il a faite (un pain donné à un lépreux.) Judas reçoit chaque dimanche et à quelques jours de fête, un adoucissement à son supplice.

Huon de Bordeaux avait vu également, au milieu d'une mer toujours furieuse, Judas condamné à être battu jusqu'au dernier jour par les vagues vengeresses.

Mais rien n'égale en horreur la vision du Dante :

« ... L'Empereur du Royaume des Douleurs sortait de la glace jusqu'au milieu de la poitrine, et je pourrais plutôt égaler la taille d'un géant que les géants n'égalerait un de ses bras... Oh ! quelle grande merveille ce fut pour moi de voir trois faces à sa tête... Chaque bouche broyait un pécheur entre ses dents, comme un brisoir : c'est ainsi qu'il en tourmentait trois. Pour celui de devant, les dents n'étaient rien auprès des coups de griffe, et parfois son échine restait entièrement dépouillée de sa peau.

« — Cette âme là-haut, qui souffre plus que les deux autres, dit le maître, est Judas Iscariote; il a la tête dans la bouche de Dité, et ses jambes se démènent au dehors. »

Les deux autres suppliciés sont deux héros démocratiques honorés chez nous un peu plus ouvertement que leur camarade de géhenne : Brutus et Cassius.

Les trente deniers de la trahison des mains du potier qui les reçut s'éparpillèrent à travers le monde, portant avec eux une mystérieuse malédiction. Leur histoire légendaire, fort curieuse, nous entraînerait trop loin aujourd'hui.

GEORGE MALET.

SAMEDI 21 AVRIL, A 3 HEURES, A LA BODINIÈRE
18, Rue Saint-Lazare

M^{ME} A. DE THÈBES

FERA SA SECONDE CONFÉRENCE

SUR LA CHIROMANCIE

A PROPOS DU «CORPS ASTRAL»

M. l'abbé Gombault espère que je ne me déroberai pas à une conversation amicale, et ajoute que ce serait étrange, après tous ces points d'interrogation que j'ai posés.

Ce début m'avait fait grand plaisir, j'allais donc enfin savoir comment un théologien interprète les passages de l'Écriture qui me paraissent favorables à la thèse que je soutiens. J'avais demandé une réfutation de mon interprétation du passage Jean, IX, 1 à 3; je demandais comment un homme peut avoir commis des péchés avant de naître. J'avais aussi cité un passage de saint Paul, I, Thess V, 23, dans lequel il affirme l'existence d'un Corps, d'une Âme et d'un Esprit, et j'aurais bien voulu savoir comment ces trois principes peuvent n'en constituer que deux.

Malheureusement j'ai été déçu, l'abbé Gombault ne fait même pas allusion à ces deux questions, et j'ai le droit de conserver ma conviction : Jésus ne considérerait pas la croyance à la préexistence de l'âme comme contraire à son enseignement, et saint Paul ne limitait pas l'homme à deux principes, il lui en reconnaissait trois.

Enfin je voudrais bien que M. l'abbé Gombault réponde à l'objet principal de mon article : je crois l'avoir dit très clairement, ma prétention n'était pas de prouver quelque chose, mais seulement de signaler un danger. Je pense qu'il est inutile et dangereux de déclarer qu'il est antichrétien de professer, sur des questions scientifiques, une opinion différente de celle

des théologiens. Je suis convaincu que M. l'abbé Gombault est un excellent chrétien, un excellent prêtre et un savant théologien, l'approbation de l'Institut catholique n'ajoute rien à cette opinion; je m'efforce de mon côté à être un bon chrétien. Cela ne doit pas empêcher que nous puissions différer d'opinion sur le Corps Astral et sur les Réincarnations. Je prétends que ce sont là des questions purement scientifiques, ne touchant en rien à la véritable doctrine chrétienne, contredisant peut-être des opinions, opinions respectables et autorisées, je le veux bien, mais incapables de « faire tomber une virgule de la Loi », ou plutôt de l'enseignement chrétien.

Pour le surplus de la lettre de l'abbé Gombault, je veux répondre seulement quelques mots :

Vous m'entraînez sur un terrain qui ne manque pas d'intérêt, mais convenez que si nous argumentions longtemps sur de pareils sujets, nous serions très ennuyeux pour le plus grand nombre des lecteurs qui, très probablement, ne s'intéressent que médiocrement à la technique théologique et surtout scolastique.

Je prends l'expression *forme* dans le même sens que vous, j'accepte que l'âme soit la forme immédiate du corps, c'est-à-dire qu'elle détermine le corps à être ce qu'il est; il est bien entendu que, pour parler ainsi, je suis obligé de donner au mot âme le sens courant, celui de pneuma, esprit, Ego supérieur, Higher-self. L'âme est tellement la forme du corps qu'elle le modifie constamment dans le cours d'une existence. L'âme construit son enveloppe sans intermédiaire, elle est donc bien la forme immédiate, seulement vous croyez que cette enveloppe est souple et je prétends qu'elle ne l'est pas. Nos divers corps pouvant se résumer en deux principaux, le Corps Astral et le Corps Physique (1), constituent une enveloppe qui peut, sans inconvénient, prendre le nom unique de Corps. Le mot *Corps* est une expression générale, comme le mot *Tonnerre* qui exprime un tout composé d'électricité, de son, de chaleur et de particules matérielles, que cette chaleur rend incandescentes, et, par là, visibles pour nos yeux. Il n'y a pas là identité, mais analogie. Le corps physique n'est pas autre chose que l'encrassement matériel du Corps Astral, lequel, lui-même... mais une théorie complète serait

1. Considérez ce groupement comme une première approximation. L'homme est composé d'un Ego et d'un grand nombre de Véhicules. Je puis opposer l'Ego à ses Véhicules, et dire : Corps et Âme, afin d'avoir un point commun de discussion avec les théologiens; ou bien opposer ces Véhicules entre eux, et voir le Corps se simplifier par éliminations successives, le Corps Physique rendu à la terre, comme cadavre, tandis que l'Âme quitte ce monde avec ses autres Corps, qu'elle élimine successivement, d'après des lois que les Occultistes connaissent.

trop longue et je ne veux pas fatiguer l'attention des lecteurs.

Je suis bien loin de dédaigner Aristote, surtout *à priori*; mais j'ai bien le droit de le récuser comme autorité dans les questions religieuses, tout au moins chrétiennes. Je viens de vous montrer que j'accepte sa théorie de la *Matière et la Forme*; celle de l'*Acte et la Puissance* m'avait déjà frappé, il y a longtemps, et je la citais pour prouver que nos théories sur le *Potentiel et l'Actuel* n'étaient pas nouvelles, les mots sont même bien peu modifiés. Vous voyez bien qu'il ne m'est pas difficile de faire risette à Aristote. Mais je maintiens que je récuse entièrement son autorité dans les questions religieuses.

Le Médiateur plastique n'est pas à la fois *substance spirituelle et substance matérielle*, je n'ai jamais rien dit de semblable. Tout d'abord, vous convenez bien que nous savons très peu ce que c'est que la matière. En tout cas nous admettons, et nous vérifions par l'expérience, que la matière se montre sous deux aspects principaux : la matière physique ou matérielle et la matière *dématérialisée*. L'expression peut paraître singulière, mais elle est la traduction d'un fait. Vous savez aussi bien que moi, que, parmi les grands phénomènes du spiritisme, il y a ce qu'on appelle les *apports*. Un objet quelconque, souvent une fleur ou un bouquet de fleurs, est apporté dans une chambre close, portes et fenêtres; il faut pour cela qu'un corps solide ait passé, sans déformation, à travers un autre corps solide. Nous savons que cela est impossible. Mais nous savons que ce que nous appelons un *fluide* traverse les corps solides; nous pouvons donc comprendre que l'objet *apporté* ait changé sa manière d'être matérielle, de façon à pouvoir pénétrer la matière à la façon d'un fluide. C'est ce que nous appelons *dématérialisation*. Dans un apport, l'objet est resté lui-même, sans aucune modification dans sa constitution propre, mais il s'est *dématérialisé* et *rematérialisé*. Le Médiateur Plastique est matériel, comme le bouquet est matériel dans sa phase de *dématérialisation* (1).

Je conviens que les mots que j'emploie jurent de se trouver ensemble, mais cela est une question de dictionnaire; j'emploie les mots qui sont en usage parmi les Occultistes et les Spiritistes.

Je ne sais pas ce qui a pu vous faire croire que je confondais l'*Opposition* avec la *Contradiction*; on accuse les Normands d'être habiles à concilier la né-

1. Je ne donne ici qu'une simple indication, la théorie complète ne peut pas être donnée en quelques mots. Rappelez-vous aussi saint Alphonse de Liguori, Marie d'Agréda, saint François-Xavier; et autres, ayant présenté des phénomènes semblables dans leurs propres corps.

gation avec l'affirmation, je ne sais pas si ce reproche est mérité, en tout cas je ne suis pas Normand.

Enfin je ne vous crois pas sceptique parce que vous niez le Corps Astral, mais à cause des arguments que vous employez pour le nier.

Soyez bien convaincu, du reste, Monsieur l'abbé, que je ne vous en voudrai nullement de ne pas être convaincu par mon argumentation; tout ce que je vous demande c'est de me permettre de conserver mon Corps Astral, sans cesser d'être chrétien.

D^r F. ROZIER.

LE DÉMON MUET

C'est le 13 février 1897 que je quittai Paris avec pour toute fortune un engagement signé de l'agence Pillet, rue Vivienne, fait double et contresigné par moi-même. J'acceptais par l'entremise des correspondants de cette même agence à Varsovie, une place d'institutrice aux appointements de 200 roubles par an sur lesquels on m'avancait les frais de mon voyage. Je m'engageais aussi à reconnaître au rouble une valeur d'au moins 2 fr. 75 quelles que fussent d'ailleurs les fluctuations que le change pourrait subir.

Mon voyage fut long et pénible; j'ai plus de peine qu'une autre à m'habituer à l'extrême pauvreté, car je n'étais déjà plus toute jeune quand la fortune m'a subitement fait défaut et, malgré ma résolution prise ce jour-là de ne jamais être lâche, j'ai dû souvent m'avouer à moi-même des découragements que mon orgueil n'avait pas voulu prévoir.

En arrivant à Varsovie, il me sembla m'apercevoir inopinément que ni les gens ni les maisons ne m'attendaient; est-ce que vraiment tout allait maintenant m'être fermé en ce monde? Non pourtant, puisqu'on avait payé pour me faire venir. Et je tâchai de me reconforter par cette pensée que je pouvais être utile à quelqu'un, mais il fallut bien vite perdre cette illusion, car le gérant de l'agence Wimpten refusa péremptoirement de me recevoir... Je n'arrivais pas à temps!... La place était prise depuis deux jours!... Que faire? Je n'avais plus d'argent, ayant dépensé à Paris mes derniers sous tandis que je cherchais une situation.

Voyant ma détresse, le petit Juif de l'agence Wimpten qui sert de correspondant à l'agence Pillet me proposa successivement une place de femme de chambre, de *bar-maid*, ou de bonne à tout faire que j'eus l'énergie de repousser hautement malgré le froid qu'il faisait et malgré le grand désir que j'avais de conquérir par un travail quelconque le droit de m'enfermer dans une chambre et de me reposer dans un lit, la couverture en fût-elle mince.

J'employai donc tout ce que je possédais de la langue allemande à me disputer avec l'agence Wimpten; j'exhibai mon traité, je menaçai de mon consul; enfin, grâce à un certain air d'autorité, dernier reste du temps où j'avais encore un carnet de

chèques, j'arrivai à persuader au gérant que je n'avais besoin de personne et il commença dès lors à parler.

Il me dit qu'au château de ***, et assez loin de la ville, il y avait un intérim à faire en attendant le retour de la gouvernante qui avait élevé les enfants de la comtesse Poijsanska et qui avait obtenu un congé de trois mois à la suite d'un incident sur lequel il ne me donna que des explications extrêmement confuses, dont le but, à ce que je crois, était de pouvoir affirmer au besoin que j'avais été prévenue de quelque chose; mais le seul fait qui me parut digne d'attention à ce moment fut que je n'aurais à m'occuper que de la plus jeune fille de la comtesse; tous ses autres enfants étant mariés ou dispersés.

— Si vous entendez vos intérêts, vous resterez là, me dit le Juif, car il se pourrait très bien que la titulaire ne revînt jamais.

J'acquiesçai avec empressement à toutes les conditions qui me furent imposées et je me laissai emballer le jour même dans une vieille diligence qui conduisait au village de ***, où la voiture de mes futurs maîtres devait me cueillir avec mon mince bagage.

Du village au château, il y a à peine une heure de route et cette heure fut vite passée; j'avais oublié mon désir de me réchauffer et de me reposer, une oppression, une peur me tenait; j'allais pour la première fois de ma vie : *Manger du pain blanc chez les autres*, comme disent nos domestiques français, qui ajoutent sagement *Mieux vaut du pain noir chez soi*.

La voiture suivit une avenue bordée de très grands arbres, et dans le crépuscule du soir je vis briller la haute toiture du château dont les ardoises se reflètent dans une pièce d'eau qui semble lui renvoyer son image et chanter une sérénade sous ses fenêtres.

C'était, du reste, la seule note poétique de cette froide demeure où tout est rangé et ordonné comme dans une grande administration ou dans un couvent où la piété manquerait.

Il fallait, me dit la maîtresse de la maison, donner chaque matin ma première leçon à 8 heures. Avant la leçon, je ferais la prière avec mon élève et, deux fois par semaine, je la conduirais à la messe à l'église de ***, parce que ces jours-là on allait au village pour chercher les provisions, ainsi nous aurions la voiture sans déranger personne.

M^{me} Poijsanska parlait de la prière et de la messe avec une précision glaciale, une sorte de détachement absolu et hautain qui semblait exclure toute communion de pensée entre elle et sa fille, et moi par conséquent. On sentait que ses ordres une fois donnés nous n'avions plus qu'à être bien sages et à passer notre chemin.

Quelle ressource dans la vie que de pouvoir se séquestrer ainsi dans son for intérieur à l'abri de toute confiance et de toute sentimentalité, me disais-je, vraiment je reçois là une leçon que je ne saurais trop méditer!

Mais sur ces entrefaites dix heures sonnèrent à une splendide horloge Louis XIV, placée sur la cheminée du grand salon où nous étions réunis, et le comte Poijsanski s'appuyant sur sa béquille car il avait des rhumatismes, se leva péniblement. Je me retirai avec ma jeune élève que j'accompagnai jusqu'à sa chambre

dont la porte, donnant sur la mienne, devait rester ouverte jour et nuit, c'était réglementé comme la prière et comme les leçons.

La jeune fille me fit une révérence et s'éloigna; je lui proposai mes services pour la déshabiller, elle refusa. Je voulus au moins l'aider à défaire ses longues tresses :

— Laissez, dit-elle, *Il* les défera.

Je restai saisie de cette étrange réponse et de la voix de cristal que j'entendais pour la première fois. Elle ne parlait presque jamais et l'on pouvait oublier ce détail pour ne penser qu'à la regarder, elle était si pâle et si belle ! Jamais je n'ai contemplé une si parfaite beauté unie à une blancheur si extraordinaire. La fille du comte Poijsanski avait-elle rencontré un vampire ou était-elle une morte embaumée ? Je me demandai cela tout de suite, dès les premiers moments que je passai près d'elle.

— De qui donc parlez-vous ? lui dis-je stupéfaite.

Elle ne répondit pas ; je crus de mon devoir de la suivre dans sa chambre et d'en faire le tour avec soin. C'était une vaste pièce peu et mal meublée. Certes, une mère tendre n'avait pas présidé à l'arrangement du réduit qui abritait sa fille, mais enfin il est évident qu'on ne pouvait y entrer sans passer par mon appartement, et que je n'avais plus qu'à rougir du vague et involontaire soupçon qui venait de traverser mon esprit.

Je me couchai et, brisée de fatigue, je m'endormis bientôt, si j'entendis des voix cette nuit-là ce furent des voix de rêve ; mais de quels rêves étranges !

Fidèle à mon devoir, j'étais levée à 7 heures le lendemain et j'attendais Elsa dans la salle d'études. Elle arriva et nous commençâmes la prière ; la jeune fille répondait avec une netteté et une exactitude digne de sa mère, mais bientôt je l'interrompis en poussant un cri terrible dont, après cela, je dus m'excuser de mon mieux.

Un oiseau noir au vol tournoyant et silencieux s'était abattu sur l'épaule d'Elsa qui le retenait doucement de sa belle main blanche tout en achevant les paroles saintes.

Au dernier signe de croix, l'oiseau disparut sans que je visse où était sa cachette.

— Je ne savais pas que vous aviez un oiseau apprivoisé et j'ai eu une peur absurde, lui dis-je.

Elle ne répondit rien.

A la messe le lendemain et lorsque nous venions à peine de nous installer dans notre banc seigneurial, un chien noir sortit du coussin que nous avions sous les pieds. Je dis un chien parce que ce n'était ni un chat ni une belette ; il rappelait pourtant ces deux animaux, sa fourrure semblait être en velours, il se glissait et rampait. Je frissonnai quand il passa près de moi mais il disparut entre les pieds de ma compagne et je ne le revis plus, du moins pour cette fois.

J'aurais voulu adresser une question à M^{lle} Poijsanska au sujet des visites de ce genre qu'elle recevait sans cesse et qui se multiplièrent bientôt à un tel point que je ne pourrais plus les compter, mais Elsa était tellement silencieuse et tellement hautaine, elle savait si bien, par son attitude constamment irrépréhensible, se défendre contre toute observation et s'entourer d'une impénétrable écorce, que je me sen-

tais obligée de garder pour moi seule le secret de mes frayeurs et de mes dégoûts.

Jamais la possession du démon muet ne m'avait paru si tangible, si évidente ! Et le démon muet était roi dans cette maison, il étendait sa puissance tout autour de lui.

Un jour, réunissant mon courage, je dis à la comtesse que si mon métier était de donner des leçons à sa fille je voulais cependant espérer quelque chose de mieux ! A la longue n'arriverai-je pas à gagner le cœur de mon élève ? N'aurai-je jamais sa confiance ?

— Eloignez ces idées, je vous prie, me répondit-elle, en voulant inspirer la confiance on affaiblit l'autorité. Mes fils ont à présent de belles carrières qu'ils doivent à notre sévérité, à l'obéissance que leur père et moi avons su exiger d'eux. Il n'a jamais été question de confiance entre nous et nous ne le regrettons pas. Quant à Elsa, je crois qu'il y a eu un temps où elle aurait voulu... ouvrir son cœur.

Sa mère eut, à ces mots, un petit rire sec qui me donna un léger frisson, puis elle ajouta d'un ton ferme.

— J'ai coupé court.

Me voyant repoussée de ce côté, j'essayai de demander à Elsa si elle n'avait jamais souffert de la solitude.

— Au point d'en mourir, me dit-elle, mais mon fiancé est venu et il m'aime mieux vivante que morte !... Au moins tant que je serai jeune... Après !...

Elle se tut, regardant au loin avec ses grands yeux d'un éclat magique, qui semblaient avoir vu d'incroyables choses.

— Vous êtes fiancée ! Et avec qui ?

— Mais vous le savez bien ! me dit-elle, avec celui de qui me viennent les messages qui vous effraient tant.

Elle eut un vague sourire, puis posant un doigt sur ses lèvres :

— Chut ! Ne me faites plus parler ; *Il* n'aime pas cela et je crains déjà de lui avoir déplu.

Que devais-je penser ?... M^{lle} Poijsanska n'était certainement pas folle, elle avait une présence d'esprit dans les leçons les plus ardues qui ne me laissait aucun doute à cet égard. Je lui enseignais non seulement les langues étrangères, mais encore la musique, l'harmonie et la composition et, ce qui m'étonnait le plus dans le travail exact et facile de mon élève, c'était le manque absolu d'enthousiasme qu'elle y apportait. On eût dit qu'elle suivait sans y prendre le moindre intérêt, les progrès rapides d'une autre personne ; ne livrant jamais rien de son âme à elle, et vivant dans d'autres régions.

Le malaise dont je souffrais près d'elle devenait intolérable. Toute la nuit, les miaulements du chat qui battait doucement l'estrade autour du lit d'Elsa, tiraient sur mes nerfs de la façon la plus douloureuse. Je ne sais quel murmure où deux voix tantôt se confondaient tantôt vibraient à tour de rôle, me forçait à renoncer au sommeil ; je voulus alors repousser énergiquement toute croyance au surnaturel. Ce ne serait pas la première fois, vraiment, qu'une jeune fille nerveuse parlerait en rêve et se répondrait à elle-même avec une voix différente. On a beaucoup raisonné sur le dédoublement de l'esprit, le dédoublement de la voix peut bien aussi se produire, et si

cette pauvre enfant était sous le coup d'une hallucination, mon premier devoir serait de ne pas m'y laisser entraîner après elle.

Et puis enfin, enfin ! l'hospitalité intéressée que je recevais chez le comte Poijsanski la retrouverais-je facilement dans une autre maison et avais-je les moyens d'attendre ou de chercher quelque chose de mieux ?

Elle jeta un grand cri et je courus à elle. Je la trouvai presque évanouie, j'essayai de la soigner, mais elle me repoussa violemment :

— Que venez-vous faire ici ? me cria-t-elle, mon fiancé seul doit être près de moi. S'il me quitte, je ne vous pardonnerai jamais !

— Quel que soit le cauchemar qui vous poursuit, lui dis-je, il faut prier Dieu de vous en défendre.

Elle m'interrompit avec un long sanglot.

— J'ai prié, dit-elle, j'étais désespérée, j'ai demandé la mort... C'est mon fiancé qui est venu ! Tout à l'heure encore, il était là, il m'a mis au doigt cette bague.

Elle me montra son petit doigt cerclé d'une brûlure profonde.

— Malheureusement j'ai crié, vous êtes accourue et il m'a quittée car il n'y a que moi qui dois le voir. Ne venez plus ! il faut que je le revoie ! Que deviendrais-je sans lui ? Est-ce que je peux reprendre ma misérable solitude d'autrefois ? Est-ce que vous voulez que cela recommence ?.. ?

En vain je prodiguai les phrases pieuses, ma présence était insupportable à la pauvre hallucinée ; que lui aurais-je dit qui pût lui être utile à ce moment ? Que la grâce sanctifiante ne s'obtient pas par des cris de douleur mais par une longue suite de renoncements et d'actes de résignation, qu'il faut d'abord pratiquer la *Bonne Vie*, comme disent les catéchismes, demander avec une immuable et tranquille persistance la faveur de ne plus désirer autre chose et surtout se rappeler que le Seigneur qui a dit : « Tenez-vous prêts car je viendrai à l'heure que vous ne pensez pas » n'envoie jamais la mort à ceux qui l'appellent, non pas même aux martyrs. Je croyais que j'aurais le temps de faire ce sermon plus tard et qu'aujourd'hui je n'avais qu'à me retirer. Je ne renonçai pas alors à sauver la pauvre Elsa, j'y pensais au contraire à tout instant. N'avait-elle pas pleuré ; n'avait-elle pas parlé ! Je voyais là pour le démon muet un commencement de défaite.

J'eus bien l'idée de demander des exorcismes au curé de la paroisse, mais comment lui raconter ce sinistre roman ? Le curé n'entendait que le patois des paysans de Pologne et juste assez de latin pour dire la messe ; si j'essayais de me confesser à lui en latin, il ne me comprendrait pas ; moralement, du moins, il me croirait folle et me conseillerait seulement de me faire soigner par un médecin.

Je demandais à Dieu et aux anges de me prêter leur secours lorsque le lendemain vers minuit !...

Mon Dieu ! dois-je toujours revoir cela... ne me sera-t-il jamais donné d'oublier cette nuit horrible, et l'oublierai-je enfin si j'arrive à la raconter ! Je ne sais pas, mais ce dont je suis bien sûre, c'est que tout cela est vrai et que je ne l'ai pas rêvé.

J'ai entendu un grand battement d'ailes avec un sif-

flement comme celui d'un oiseau de nuit, puis le bruit prolongé de l'égratignement d'une griffe sur la vitre. Une grande ombre passa entre le lit et la fenêtre.

Je m'étais avancée jusqu'à l'entrée de la chambre d'Elsa, et je n'osais m'approcher car je tremblais de peur et de peine aux souvenirs de la nuit précédente. D'où venait la rouge lueur qui se répandit soudain entre les rideaux du lit, sinon de celui « qui porte la lumière », de celui que l'on appelle aussi le prince des ténèbres ?

Il était là, *Lui*, tel que nous le représentent les visions de plusieurs saints ; car les peintres du moyen-âge n'avaient pas rêvé cette figure, ils l'ont reproduite naïvement comme elle était décrite et c'est bien ainsi que le tableau d'Ary Scheffer nous le montre encore lorsque, emportant sur ses ailes le Souverain Maître, Satan osa lui dire, dans son épouvantable audace : « Je te donnerai tous les royaumes du monde et toute la gloire qui les accompagne si tu te prosternes devant moi en m'adorant. »

J'ai vu son regard éblouissant, ce regard dont les yeux d'Elsa gardaient le reflet de grandeur et de tristesse. Puis je m'aperçus que le monstre avait entrecroisé ses ailes sur le visage de la jeune fille comme les chauves-souris croisent devant leurs yeux lorsqu'elles veulent s'endormir, leurs ailes de mousseline grise. La lumière s'éteignit et je compris qu'Elsa allait mourir ; elle eut encore un frémissement, une convulsion suprême... J'entendis une seconde fois la vitre crier sous une pointe aiguë, puis plus rien, un grand silence, un silence de mort.

M^{lle} Poijsanski n'était pas évanouie comme la veille ; pour jamais immobile et glacée, elle ne pouvait plus être réveillée maintenant ni par les pleurs de sa mère ni par le secours des nombreux médecins appelés en toute hâte.

Ils se bornèrent à constater une mort subite qu'avait amenée un état morbide existant sans doute depuis plusieurs mois sans que l'on s'en soit aperçu, et auquel ils donnèrent une grande quantité de noms scientifiques.

Les obsèques furent célébrées le lendemain avec la plus grande pompe, le cercueil drapé de velours blanc disparaissait sous les fleurs, les lampadaires en forme de chandeliers à sept branches qui entouraient le catafalque, illuminaient l'église tendue de drap d'argent. J'avais vu d'autres lueurs entourer la malheureuse fille ; hélas ! n'était-il pas un peu tard pour s'empresse ainsi autour d'elle et pour chanter avec les douces voix des enfants de chœur et le merveilleux accompagnement des harpes, une messe des anges.

Le convoi s'achemina ensuite vers la tombe des Poijsanski et je le suivis malgré l'usage qui interdit aux femmes d'aller jusqu'au cimetière. Quelques paysannes aussi le suivirent et l'une d'elles, s'appuyant subitement sur mon bras, frémit et se cacha le visage. Elle venait de voir comme moi et presque en même temps que moi la figure gigantesque dont parle saint Antoine, qui « dans les nuages et au-dessus des nuages étend toujours les bras pour se saisir des âmes des morts. »

JEAN POUJOLAT,

membre adhérent de la Société des gens de lettres.

Les mains de M^{lle} Dudlay

ET D'ALBERT LAMBERT

Un Conseil et un Avertissement donnés par la Chiromancie

Quels sont, m'écrit-on de tous côtés depuis l'incendie de la Comédie-Française, les signes que l'on a dans les mains quand on est prédestiné à mourir par le feu?

D'abord, on peut se trouver dans un grand incendie sans pour cela en mourir. Que d'êtres se sont sauvés au bazar de la Charité!

Je ne saurais vous donner un meilleur renseignement, une meilleure leçon, qu'en vous expliquant les quatre mains ci-jointes qui sont les mains de M^{lle} Dudlay, que l'on a sauvée par la fenêtre, et celles de M. Albert Lambert fils, qui s'est sauvé en descendant les escaliers à plat ventre et en se traînant sur les mains, lors de l'incendie de la Comédie-Française. Je crois que nous ne pourrions jamais avoir comme sujet d'étude deux mains ou plutôt quatre mains plus parfaites.

Le signe du feu dans les mains s'écrit par des grilles sous le doigt du soleil (le soleil : le feu), l'annulaire — ou par des étoiles énormes, chevelues, sur cette même ligne du soleil, sous ce même doigt.

Ce langage pour vous, lecteurs de l'*Écho du Merveilleux* qui avez suivi mon petit cours de chiromancie, n'a rien de barbare.

Il y a six ans, M^{lle} Dudlay m'avait invitée à une soirée chez elle, pour faire de la chiromancie. A la fin de la soirée, elle me dit :

— Madame de Thèbes, je ne veux pas abuser de vous, vous avez vu toutes les mains de mes invités, vous devez être fatiguée; cependant, je ne résiste pas au désir de vous poser une question, une seule. On m'a dit, en lisant dans mes mains, que j'étais menacée de deux choses, d'une paralysie générale et de grands dangers par l'eau.

Je regardai attentivement les deux mains de M^{lle} Dudlay et je lui dis :

— Non, mademoiselle, la personne qui vous a renseigné est mal renseignée. Paralysie générale, non; surmenage cérébral, oui. L'eau? non, mais le feu! Êtes-vous brave?

— Oui, oui, me répondit l'aimable sociétaire, j'aime mieux tout savoir, je trouve que c'est le seul moyen de se défendre dans la vie.

— Eh bien! vous serez en danger de mort [par le feu, l'incendie, défendez-vous énergiquement. Les signes du feu sont écrits dans vos deux mains, et

vous ne vous en tirerez que par une grande énergie un grand sang-froid.

Les événements écrits dans les deux mains ne sont évitables que parce qu'on les connaît, qu'on s'y prépare et qu'on appelle à ce moment sa volonté et son sang-froid.

J'avais parlé avec cette netteté à M^{lle} Dudlay parce que j'avais vu qu'elle est douée d'une rare volonté, d'une rare énergie pour une femme; du reste, elle nous le montre quand elle joue la tragédie. Regardez cette ligne de tête longue, presque double, s'élançant dans un joli trait bien droit sur le mont de Mars (la lutte, le raisonnement, le sang-froid et la résignation).

Les êtres, à ligne de tête longue et presque droite, sont doués d'une grande patience, d'un grand calme.

Eh bien, au moment terrible où elle ouvrait la porte de sa loge et constatait que le théâtre brûlait, que la fumée lui coupait toute retraite, M^{lle} Dudlay s'est trouvée en face de son libre arbitre et de sa décision; elle ne s'est pas affolée, elle ne s'est pas précipitée comme une folle, comme vous ou moi aurions fait peut-être; non, elle a eu un moment d'hésitation. Fuirai-je? Attendrai-je? Et elle a attendu. Brisant, avec la puissance d'énergie que donne l'instinct de la conservation, une persienne qu'on n'ouvrait jamais, elle s'est mise à crier : « Au secours! », et on l'a sauvée en la descendant par des cordes du quatrième étage. Un détail de sang-froid : avant de se laisser passer par la fenêtre, elle a eu la présence d'esprit d'aller prendre sur sa toilette une bague, sans valeur du reste, mais à laquelle elle tenait par-dessus tout, souvenir d'une amie morte.

Arrivée en bas, elle ne s'est pas évanouie, elle a pu gagner une voiture et rentrer chez elle absolument calme.

Regardez bien cette ligne de tête : voilà l'énergie, la force de résistance qu'elle donne. Regardez également sous le doigt annulaire ces lignes qui se croisent; regardez, toujours en suivant la ligne du soleil, ces barres rapprochées formant grilles, c'est toujours un signe certain qu'une fois dans votre vie, vous aurez à vous défendre contre l'incendie.

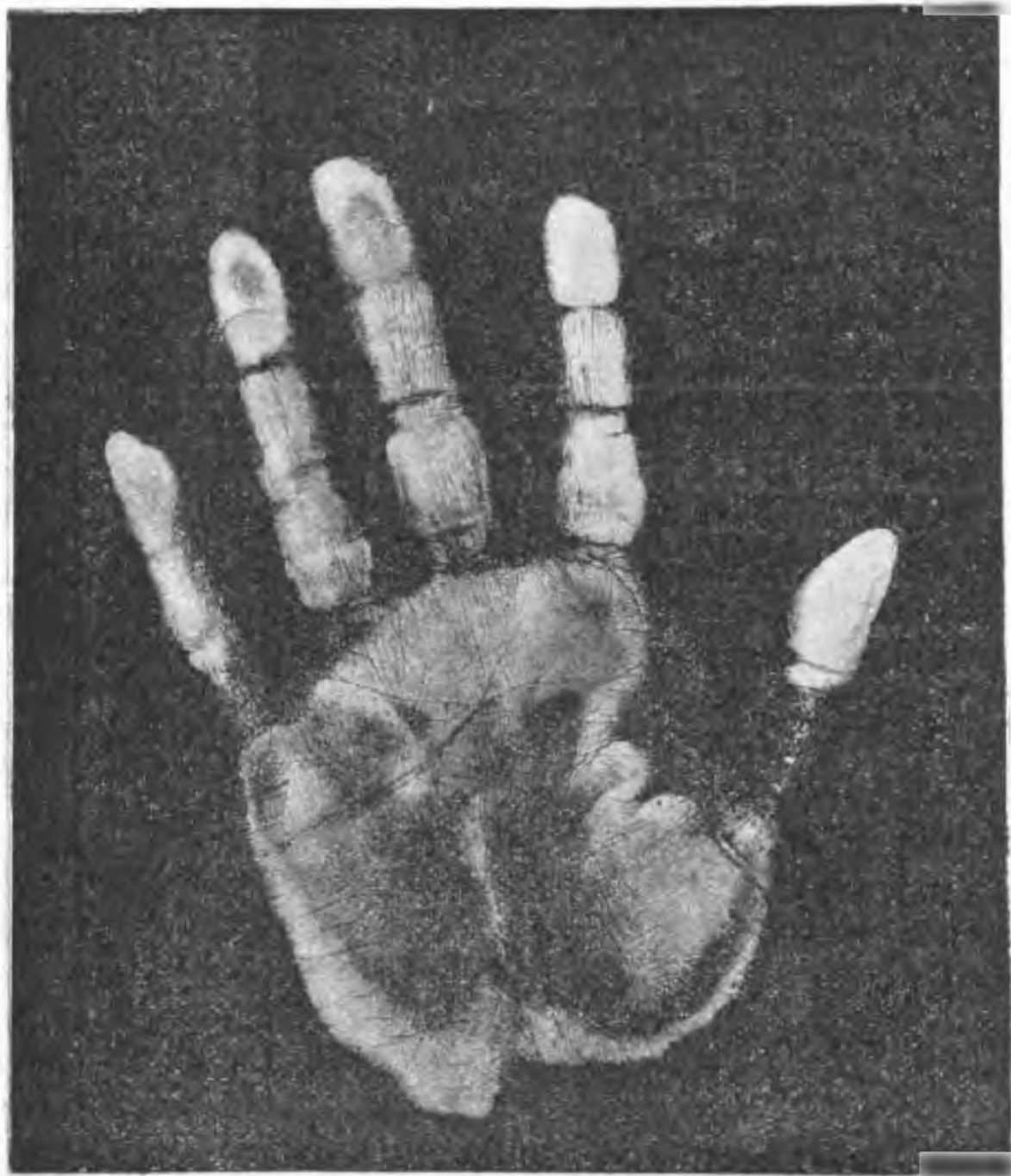
Maintenant, regardons la main de M. Albert Lambert fils. Voyez, sous ce même doigt annulaire, cette formidable étoile chevelue qui tient le milieu de la main; on dirait une araignée dont le corps est juste placé sur la ligne du soleil.

Ligne de tête moins droite mais également très longue.

Certes, ces deux êtres sont venus au monde avec une prédestination. Mais regardez les deux belles



MAINS DE M ALBERT LAMBERT FILS



MAINS DE M^{lle} DUCRAY

lignes de vie dans leurs mains. Pas de coupure, donc pas de mort.

L'étoile, chez M. Lambert, n'est écrite que dans une main, donc danger, mais moins grand. Effectivement, il s'est tiré de cette catastrophe lui-même, par un effort de volonté (ligne de tête longue, et sang-froid, mais de la part d'un homme, c'est moins rare.)

Or, les dangers de feu s'écrivent dans les mains par des étoiles sur la ligne du soleil ou des grilles sur le mont du soleil, et le doigt du soleil est l'annulaire.

Ligne de vie intacte :

On se sauve toujours avec du sang-froid.

Ligne de vie coupée :

Avec la foi que j'ai dans la volonté, je suis sûr qu'on peut encore se sauver.

Je vous le répète, la chiromancie est la négation de la fatalité. Elle nous souligne les dangers que nous aurons à courir dans notre voyage ici-bas. Informons-nous. Défendons-nous.

A. DE TRÈBES.

Petit cours de Physiognomonie

VII

LE MENTON

Nous voilà maintenant à la base de la figure humaine; le menton.

Son aspect nous dira quelle force nous devons attribuer aux aptitudes indiquées par les autres traits du visage.

Il y a des années, je dis, entre autres choses, à une femme qui allait se marier : « Vous divorcerez, parce que votre mari vous abandonnera. Vous aurez des luttes d'intérêts très vives et très longues et vous les surmonterez. »

Je l'ai revue depuis et les événements étaient arrivés ainsi que je les avais prévus. Eh bien, c'est le menton de cette personne qui m'avait permis d'être si affirmatif en accusant un absolutisme extraordinaire qui rendait inévitables les événements indiqués par la physionomie.

En effet, plus le menton est fort et accentué, plus il indique l'énergie, la force de volonté.

Est-il carré ? C'est fermeté, esprit réfléchi. Un peu refoulé vers le haut et légèrement échancré entre la lèvre et la base, c'est résolution, caractère dominateur.

Ainsi pourvu de force, l'homme doit arriver nécessairement à la réalisation de ses projets car, dans le domaine des choses possibles, il n'y a qu'à vouloir pour pouvoir.

Combien de gens qui gâchent comme à plaisir les meilleures destinées parce qu'ils n'ont pas la force de vouloir d'une façon effective ! Ils croient avoir tout fait quand ils ont dit : je veux telle chose... et ils passent immédiatement à d'autres préoccupations.

Ces esprits hésitants se reconnaissent toujours au menton rond et tombant ; ils doutent d'eux mêmes et sont tiraillés, en sens contraire, par toutes les influences. L'homme qui veut, au contraire, n'a d'autre pensée que le but à atteindre. Toutes ses forces sont tellement actionnées vers ce but, que tout, même les plus petites choses, lui servent de moyen pour y arriver. Cet homme vaincra !

Chez la femme, le menton autoritaire, surtout si les lèvres sont serrées, le front élevé, les yeux petits, est le signe certain d'un caractère absolu. Mariée, il faudra qu'elle domine son mari. Ces femmes sont généralement très bien douées et réussissent merveilleusement en affaires mais dans l'intimité elles sont détestables ; et, quoique bonnes, elles rendent la vie insupportable à leur entourage.

Par contre la femme au menton rond et fuyant, si elle n'est pas entourée de sollicitude ou soutenue par une forte éducation, est exposée à toutes les tentations. Ceci est d'une observation, malheureusement, trop facile.

Le menton trop petit et très fuyant est encore plus déplorable parce qu'il exprime en outre la timidité et l'hésitation.

Le menton finement dessiné et ne tombant pas dans les excès que nous venons d'indiquer dénote une grande délicatesse d'esprit, un cœur tendre mais droit.

L'épaisseur du menton est toujours le signe d'un esprit lourd et ordinaire.

Le menton charnu, c'est sensualité.

FÉLIX.

PROVERBES ARABES

Qui a grande taille a parole simple et douce.

Qui est petit a grand fond de malice.

Qui a taille moyenne est intelligent et d'agréable caractère.

Qui a les cheveux durs a l'esprit hardi.

Qui a les cheveux plantés droits manque de modestie.

Qui a les cheveux blonds est souvent sale et haineux.

Qui a les cheveux noirs doit désirer époux patient.

Cheveux châtons sont les meilleurs, nuls ne les surpassent.

Qui a peu de cheveux est bon, clairvoyant et délicat.

Femme d'abondante chevelure est de médiocre entendement.

Ne cherche point celui qui a face large.
 Front bombé est l'apanage d'un esprit mauvais et fourbe.
 Qui a figure étroite est d'une race sans grandeur.
 Front large est de fâcheux caractère dans l'adversité.
 Front uni appartient à l'homme sûr.
 Fronts sans rides indique paresse et absence d'opinions.
 Longues rides à tête intelligente, courtes à la patiente.
 Ride entre les deux sourcils se voient en l'absence de tristesse.
 Recherche le propre fût-il un ignorant et un paresseux.
 Le petit est un petit voleur, le moyen est droit.
 Sourcils terminés en pointes portent la discorde dans les affaires et l'entourage.
 Qui a les sourcils fournis est riche en soupçons.
 Sourcils écartés indiquent âme droite.
 Fins sourcils sont gracieux et témoignent d'un esprit élevé.
 Puissent les sourcils arqués être en tous temps agréables.
 Œil peu foncé, signe d'orgueil.
 Grand œil est docile, œil rougeâtre est courageux.
 L'œil bleu est sagesse et le gris modeste.
 Petits yeux sont intelligents, ceux en amandes agréables.
 Grosse paupière est jaloux, moyenne à l'âme tendre.
 Paupière couverte au-dessus d'œil gai, c'est l'ornement d'une dame.
 Œil à large prunelle lance des flèches qui arrivent à tout.
 Evite le borgne, bien rarement il est indulgent.
 Ne fixe point ton regard sur le louche, il te lancerait le mauvais œil.
 Œil rond est beau s'il ne ressemble point à celui d'un chien.
 A larges joues point de vigueur, joues maigres, signes d'orgueil.
 Figure boursouflée appartient à l'avare, c'est le dicton du peuple.
 Figure osseuse au fourbe, grosse à l'ennuyeux.
 Longue et blême figure, à langage faux et présomptueux.
 De visage inquiet, nombre de paroles aigres.
 Figure ronde est la meilleure, préfère-la à la lune même.
 Qui se couvre la tête d'un voile désire tout ce qu'il voit.
 Au teint clair la douceur, au mat l'intelligence.
 Teint roux est sujet à l'erreur, teint basané indique la ruse.
 Rire de sot est pire que sanglot.
 Que chez toi la rougeur soit modérée, c'est le filet de la veuve.
 Excès de modestie est stérile, bien souvent c'est de ce côté qu'on pêche.
 Nez d'avare touche aux lèvres, éloigne-toi d'un tel homme.

Avec celui qui a nez au vent et corps rejeté en arrière, emploie les détours.
 Nez plissé appartient à l'homme violent et opiniâtre.
 Qui a nez épaté est toujours disposé au plaisir.
 Qui a nez de travers a disposition bienveillante.
 Petite bouche est gracieuse mais rarement timide.
 Grande bouche est signe de courage; celle de travers est hideuse.
 Qui a bouche lisse recherche le commerce des femmes.
 Qui a parole nasillarde est infatué d'orgueil.
 Homme à voix grêle ne pense qu'aux plaisirs sensuels et sexuels.
 La plupart de ceux qui ont voix féminines sont poltrons.
 De qui a parole rapide la pensée manque de grandeur.
 Qui a parole rude aime la louange.
 Qui a double bosse au front a main hésitante.
 Qui a visage gai et parole enjouée est chéri de tous.
 Qui a lèvres minces et rouges est enclin à la violence.
 Qui a lèvres épaisses est grossier dans la colère.
 Qui a les dents écartées est d'ordinaire dur en affaires.
 Qui a de belles dents est de relations loyales.
 De celui qui a suave haleine le peuple a bonne opinion.
 Qui a barbe soyeuse a l'esprit éveillé.
 Barbe trop fournie indique épaisse intelligence.
 Qui a barbe peu fournie est sage et bon.
 Qui a longues moustaches manque de capacité.
 Qui a moustaches rudes et fortes est ambitieux.
 Qui a barbe et cheveux noirs est subtil en pensées.
 Face glabre est indice de ruse.
 Qui a barbe bien plantée est plein de sens.
 A tête aplatie la vérité fait mal.
 Qui a trop long cou s'exprime difficilement.
 Cou trop court est celui d'un imbécile.
 Cou épais appartient au glouton.
 Cou mince est fertile en ruses.
 Cou bien proportionné est tout de feu pour le bien.
 Qui a les épaules saillantes, en affaires te volera.
 Qui a les épaules tortues est de relations tortueuses.
 Obéis aux épaules étroites et commande aux tombantes.
 Qui a épaules bien proportionnées comprend à demi-mot.
 Qui a bras court est plein de bonté.
 Qui a bras long donne sans qu'on lui demande.
 Petite main est charmante et aimable.
 Aux longs doigts la valeur et la science.
 Les doigts mous manquent de résolution.
 Celui dont les ongles ne peuvent pousser s'agile du matin au soir.
 Qui a les ongles étroits porte mauvaise chance.
 Les ongles larges et plats prédisposent à l'amour.
 De qui a poitrine bombée, le peuple a mauvaise opinion.
 La poitrine étroite fait souffrir nuit et jour de tristesse maladive.

La large poitrine n'est jamais abattue.
 Toison au creux de l'estomac est signe de courage.
 Femme à gros seins est disposée aux plaisirs.
 Femme à seins longs ne recherche point l'approche froide.
 Femme à seins petits donne beaucoup de lait.
 Femme à seins basanés est bonne épouse.
 Femme aux seins proportionnés est de même par tout le corps.
 Peau douce recouvre âme douce.
 Chair ferme indique esprit subtil et clairvoyant.
 Peau rude montre bêtise et grossièreté.
 Dos long est marque de sottise.
 Qui regarde en arrière est animé de mauvaises intentions.
 Dos large appartient au fort.
 Qui est accablé de soucis se penche vers la terre.
 Dos couvert de poils est signe de concupiscence.
 Gros ventre à l'imbécile, taille mince au petit-maitre.
 Ventre en avant et taille courte indices d'un mauvais caractère.
 Cheveux ternes, esprit louche.
 Qui a hanches saillantes est un fourbe insigne.
 Qui a gros genoux ne supporte pas les chagrins.
 Grasses cuisses disposent à la gaieté.
 Considère comme un voluptueux celui qui est charnu comme une femme.
 Qui a talon mince est d'amabilité sans pareille.
 Qui a talon épais est un brave.
 Qui a les jambes minces est clairvoyant en affaires.
 Qui a longs pieds est plein d'amitié.
 Qui a longs orteils est disposé à la révolte.
 Qui a le pas court est d'heureux caractère.
 Qui marche avec dignité a de la grandeur d'âme.

VANKI.

GRAPHOLOGIE

C'est plus qu'un art divinatoire que la *Graphologie*, et ce sont de longues années qu'il faut consacrer à son étude pour arriver au premier coup d'œil à juger un être, sa nature, son état d'âme ; à savoir si ce qu'il dit dans une lettre est oui ou non l'expression de sa pensée au moment où il écrit.

Apprendre toutes ces règles au lecteur de ces pages est chose que je n'essaierai pas.

Je vais seulement résumer les dominantes des écritures bonnes ou mauvaises, y ajouter les observations personnelles que m'ont apportées des années d'investigation dans cette science, et faire en sorte que ce résultat quintessencié soit suffisant pour que celui qui

aurait à juger une écriture puisse, après m'avoir lue, le faire sans erreur et sans difficulté.

Il y a douze choses à regarder très particulièrement dans l'écriture, ce sont :

- 1° La clarté.
- 2° La forme.
- 3° Les majuscules.
- 4° Les finales.
- 5° L'épaisseur.
- 6° L'inclinaison.
- 7° La liaison.
- 8° La hauteur.
- 9° L'ascendance.
- 10° Le gladiolage.
- 11° Les traits et les points.
- 12° Les crochets et les boucles.

1° LA CLARTÉ

Tout enchevêtrement, toute séparation inégale à l'œil entre les mots, entre les lignes, etc., doivent être considérés comme suspects au point de vue de la précision et de la pondération de l'esprit.

2° LA FORME

Elle sert à la classification. L'écriture est, ou ronde ou pointue avec des *n* en *u*, ou des *u* en *n*. Si l'écriture est ronde, elle dénote un caractère facile et de la bonté. Si, au lieu que les *n* semblent des *u* — les *u* semblent des *n*, quoique l'écriture soit ronde le caractère est moins facile et la bonté moins grande.

Si, étant ronde, les *n* semblent des *u*, les qualités ci-dessus indiquées s'accroissent, surtout la bonté.

Si l'écriture est pointue, le caractère est difficile ; mais avec des *n* en *u*, la bonté persiste.

Pointue, et sans le signe de bonté des *n* en *u*, l'écriture décèle une nature acariâtre et la sécheresse du cœur.

Il faut aussi remarquer si l'écriture est ouverte ou fermée. Ce sont les *a*, les *g* et les *o* qui serviront à fixer sur ce point. S'ils sont ouverts, la nature l'est de même et par conséquent facile à connaître. S'ils sont fermés, il est difficile de la deviner. S'ils sont bouclés ainsi *o* la nature est impénétrable.

3° LES MAJUSCULES

Quand elles dépassent les autres lettres d'une façon très marquée, il y a toujours dans l'être un sentiment d'amour-propre, de vanité ou d'orgueil.

Si les lettres majuscules sont, d'une façon exagérée non seulement hautes mais larges, il y a en plus de l'orgueil, de l'audace, de l'aplomb.

Si elles sont au contraire, *rétrécies* tout en étant hautes démesurément, il y a orgueil de l'âme et gêne ou timidité apparente.

4° LES FINALES

S'il y en a de grandes, la main est ouverte. S'il n'y en a pas, elle est fermée. S'il y en a par places, et si dans d'autres elles manquent, la main s'ouvre sous certaines impulsions, à de certains moments, pour de certaines choses, pour de certaines gens, autrement non.

5° L'ÉPAISSEUR

Toute écriture qui est uniformément épaisse fait prévoir des instincts sensuels de table ou autre à l'état permanent.

L'écriture appuyée par places seulement, et dont les déliés sont très fins, dénote les mêmes instincts, non plus à l'état permanent, mais sous l'empire d'un goût particulier.

Rien que des traits fins dans l'écriture, laissent voir une nature idéale, que la matière n'attache point.

Ce que je dis là de l'épaisseur de l'écriture peut être dit des points sur les *i*, et des barres sur les *t*, qui ont exactement la même signification selon qu'ils sont appuyés.

REMARQUE : Les *t* doublement barrés sont toujours l'indice d'une nature autoritaire, de l'opiniâtreté dans les desseins et de la force de vaincre les obstacles et cela d'autant plus que les barres seront fortement accentuées. Doublement barrés par des traits fins, la nature est capricieusement dominatrice et sa force ne se montre pas par l'énergie, mais bien par la finesse.

6° L'INCLINAISON

Les lettres très couchées à droite ou à gauche, selon que l'écriture est ou non renversée, dénotent une nature enthousiaste, tendre et passionnée.

Si l'écriture est très droite, le cœur ne domine pas la tête, au contraire.

Des lettres inclinées et d'autres droites dans le même mot, sont l'indice d'un cœur qui réprime ses élans sous l'empire de la crainte d'être trompé, avant de l'avoir jamais été, si l'écriture porte les signes de l'intuition, que j'indiquerai au paragraphe suivant; l'ayant été déjà, si au contraire l'écriture porte ceux de la déduction.

7° LA LIAISON

La liaison sert à classer l'écriture en intuitive et déductive. En d'autres termes, en idéale ou positive. Le

trait de l'intuition, que j'appellerai occultement le sixième sens, est l'interruption entre les lettres d'un même mot. Ce qui marque la déduction est la jonction des lettres.

L'intuition ou idéalité fera les rêveurs, les poètes, les artistes et, plus l'écriture portera les traits d'élégance, de noblesse d'âme, c'est-à-dire, plus elle renfermera, jointes au signe de l'intuition, de lettres gracieuses et de forme point ordinaire, plus il sera facile de juger du degré d'élévation qu'attendra l'artiste dans son art.

Il faut une grande habitude pour voir dans certaines écritures la disjonction des lettres, mais il faut avec soin l'y chercher, et cette recherche est d'autant plus intéressante qu'elle livre l'état d'âme de celui qu'on étudie, et que, dans une écriture qui offrirait tous les signes de la plus brutale matérialité, une seule disjonction surprise en dirait plus qu'on ne peut penser sur les envolées de l'âme d'un être qui semble croire qu'il n'en a pas.

Si l'interruption entre les lettres est permanente, l'intuition est continuelle et donne comme résultante une nature de rêves, d'illusions, de poésie. Si elle n'existe pas du tout (chose que je crois impossible) l'être n'est soumis qu'à la logique et par conséquent il est matérialiste.

C'est ici que j'ajouterai que les *d* qui se joignent parfaitement à la lettre suivante comme *de* sont le signe le plus distinctif de la déduction, de la liaison d'idées.

8° LA HAUTEUR

Le corps d'un mot en lettres grandes et larges, avec les majuscules à peine plus hautes que les autres lettres, fait juger d'une nature orgueilleuse, quoique simple d'apparence et d'approche facile.

La simplicité disparaîtra, si les lettres majuscules sont hautes en proportion de l'écriture, et si elles la dépassent considérablement; de même que si l'écriture est par trop grande, c'est un signe de prodigieux orgueil et de prodigalité.

Les lettres très hautes mais serrées, indiquent l'orgueil de l'âme, mais la timidité ou certaine gêne du corps.

L'écriture très petite, très serrée est un indice d'amour de l'argent.

(A suivre).

STELLA.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS et directement à l'Echo du Merveilleux dans tous les bureaux de poste.

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

A ce quatrain du prophète Nostradamus :

« Le sang du juste à Londres fera faute,
Brustés par foudres de vint trois les six :
La dame antique cherra de place haute,
De mesme secte plusieurs seront occis. »

Centurie II. Quatrain 51.

Un aimable lecteur de l'Echo du Merveilleux pourrait-il nous donner l'interprétation?

JEAN DE VALRUGUE

ÇA ET LA

La conférence de M^{me} de Thèbes. — La conférence que M^{me} A. de Thèbes a faite, le 4 avril, à la Bodinière, avait attiré un public aussi nombreux que choisi. Elle a eu un très vif succès.

La conférencière, le premier instant d'émotion passé — et cette émotion ne lui messayait point — a, dans un exposé un peu trop métaphysique peut-être, essayé de démontrer que la science de Desbarolles avait parfaitement droit de cité parmi les sciences expérimentales.

M^{me} de Thèbes a fait ensuite un cours pratique de chiromancie. Cette partie de sa conférence, très brillante, très originale, a littéralement charmé l'auditoire.

S'aidant d'un tableau noir, de figures, de moulages, la conférencière s'est révélée professeur émérite. Nul doute que la conférence prochaine n'attire un public plus nombreux encore que la première. La Chiromancie, interprétée par M^{me} de Thèbes, est vraiment une chose aussi instructive que charmante.

* *

Télépathie. — Jules Bois nous racontait dernièrement les faits suivants :

« Un soir, chez la comtesse Diane, dont l'esprit, du moins, grâce à ses maximes, ne mourra pas, je causais avec M. et M^{me} Dieulafoy. Nous en vîmes à parler télépathie. « Quoique mon système nerveux soit des plus normaux, me raconta M. Dieulafoy, j'ai eu dans ma vie deux phénomènes télépathiques très nets. » Et, comme je le priais de me les confier, le docte écrivain continua :

« Nous habitions dans le Midi, à Pompertusat, près de Toulouse. Une nuit, je rêvai d'un beau-frère habitant Bordeaux, et avec qui nous étions en relations espacées. Il m'apparut très malade. Le lendemain je partis pour ma tournée de service, et je trouvai, à Toulouse, une dépêche m'annonçant que mon beau-frère était mort cette nuit-là.

« La deuxième fois, j'arrivais de Paris. Après une nuit et une journée de fatigue, je me couchai. Au réveil, je dis à ma femme quel étrange cauchemar m'avait obsédé. Nous donnions à la maison, impasse Conti, une grande soirée. A plusieurs reprises, des civières où reposaient des corps rigides traversèrent le salon... Au moment où je contais cela à M^{me} Dieulafoy, mon homme d'affaires entra, m'annonçant que mon métayer et sa fille s'étaient noyés cette nuit à l'écluse du canal. On les avait portés dans la maison sur des brancards semblables en tous points à ceux dont je rêvais au même moment. »

* *

Maison hantée. — On écrit de Voiron au *Radical de Marseille* :

« Allons-nous avoir aussi « notre » maison hantée ? Les esprits chassés de Saint-Aupre seraient-ils venus nous rendre visite ? Le fait est que M^{me} Delphin, propriétaire d'une petite maison à Maubec, est venue déclarer, hier, dans la journée, à la police, que depuis quinze jours, il se passe quelque chose d'insolite.

« Des bruits étranges se font entendre. Ce sont des chocs répétés contre les murs et les portes, sur le toit, etc.

« M^{me} Delphin a avec elle sa petite fille, âgée de dix ans que ce bruit effraie beaucoup ; son mari, charpentier, est à l'hôpital depuis quinze jours, c'est depuis lors que ces bruits se produisent.

« Le mauvais plaisant qui se livre à cette distraction ridicule a attendu que M. Delphin ne s'y trouvât pas pour donner libre cours à ses... goûts diaboliques !

« Hier soir, M. Favre, secrétaire du commissariat, et deux agents se sont rendus à la fameuse maison pour se rendre compte de ce qui se passait.

« Ils ont trouvé M^{me} Delphin et la petite fille tremblantes de peur ; ils ont constaté, en effet, des bruits, des chocs frappés contre les portes, les murs, etc. Lorsque ceux-ci provenaient du galetas, ils s'y rendaient, mais ne trouvaient rien, et ils se reproduisaient à la cave ; on descendait, rien de plus !

« Enfin, à une heure avancée de la nuit, ils se retirèrent ; ils y retourneront ce soir pour constater si ces bruits se produisent de nouveau.

« Nous nous y rendrons avec eux et vous informerons... peut-être de l'arrestation des esprits ou de l'esprit... en personne. »

Autant qu'on en peut juger à travers le récit du rédacteur incrédule du *Radical de Marseille*, il s'agit encore de faits analogues à ceux que l'on a constatés autour de Renée Sabourault. Nul doute que la fillette de M^{me} Delphin ne soit la cause inconsciente des phénomènes.

* *

Un drame étrange. — Un drame étrange, dont nous allons narrer tous les détails, s'est déroulé dans un coquet pavillon de la rue de Chézy, à Neuilly.

Dans ce pavillon habitaient une petite rentière M^{me} veuve D., son fils Frédéric âgé de vingt-sept ans, architecte, et sa nièce, M^{lle} Mathilde C., qui venait d'atteindre sa vingtième année.

Tout jeunes, Marthe et Frédéric avaient les mêmes professeurs, partageaient les mêmes jeux. Ils s'attachèrent rapidement l'un à l'autre et, lorsqu'ils avancèrent en âge, leur affection enfantine fit place à un profond amour. Ils avouèrent leur passion à M^{me} D., qui ne se montra nullement contrariée et donna sans hésiter son consentement au mariage.

Au mois de novembre dernier, les fiançailles eurent lieu. L'union des jeunes gens devait s'accomplir dans la deuxième quinzaine de février.

Au milieu de janvier, Frédéric tomba subitement malade, et le 23 du même mois, à onze heures du soir, il succombait à une congestion pulmonaire.

Marthe était restée au chevet du moribond jusqu'au dernier moment. Sa douleur fut telle que sa tante, craignant pour sa raison, dut l'éloigner le lendemain même de la mort de son fiancé et l'envoya chez une de ses amies, rue de Windsor.

Pendant plusieurs jours, la jeune fille resta abîmée dans sa douleur. Aux personnes qui essayaient de lui remonter le moral, elle répondait invariablement : « Mon fiancé, avant de me quitter, m'a promis de ne pas m'abandonner. Quelques instants avant de mourir, alors qu'il avait en-

core sa pleine raison, il m'a dit : — Ne pleurez pas, ma chérie, notre union aura lieu quand même. Je viendrai te chercher dans un mois. Tu m'attendras dans ta chambre à l'heure à laquelle j'aurai rendu le dernier soupir. Je t'emporterai et nous serons unis dans l'éternité. »

Pour ne pas aviver le chagrin de M^{me} D..., on ne lui répéta pas ces propos, auxquels, en raison de la surexcitation de la pauvre enfant, on n'attacha, d'ailleurs, pas grande importance.

Et, en effet, Marthe parut se calmer, et lundi dernier, elle consentit à retourner rue Chézy.

Frédéric, nous l'avons dit, avait rendu le dernier soupir le 23 janvier, à onze heures du soir.

Vendredi dernier, un mois jour pour jour après la mort de son fiancé, Marthe se montra plus sombre qu'à l'ordinaire. Après le déjeuner, prétextant un malaise, elle monta dans sa chambre et n'en bougea pas de la journée. Le soir, vers onze heures, avant de se coucher, M^{me} D... se rendit chez sa nièce pour prendre de ses nouvelles et s'assurer qu'elle ne manquait de rien.

La porte était ouverte, M^{me} D..., avant d'entrer, jeta un coup d'œil dans la pièce et s'arrêta stupéfaite.

Marthe ne l'avait pas entendue. Elle était assise dans un fauteuil, le visage décomposé, les yeux fixes sur la pendule. Elle avait quitté ses vêtements de deuil, pour revêtir la robe qu'elle portait le jour de ses fiançailles, et avait au doigt sa bague de fiancée.

Il était alors 10 h. 55. A ce moment, un violent coup de vent ouvrit la fenêtre mal fermée. La lampe placée sur la table de nuit s'éteignit. L'obscurité se fit complète.

M^{me} D..., s'approcha de sa nièce qui était restée immobile et la toucha légèrement à l'épaule. Avant qu'elle eût proféré une parole, un cri strident, cri d'angoisse, de terreur se fit entendre, suivi immédiatement de la chute d'un corps.

Affolée, M^{me} D..., appela à l'aide. La bonne accourut avec de la lumière. Marthe gisait sur le tapis, inanimée.

Un médecin, mandé en toute hâte, ne put que constater le décès provoqué par une congestion, suite d'une peur.

LES CONVULSIONNAIRES DE SAINT-MÉDARD⁽¹⁾

MIRACLE OPÉRÉ SUR M. F. DU CHÊNE.

En 1726 vers la fin du carême, une planche de boutique garnie de fer tombe sur la tête de Marguerite-Françoise du Chêne, âgée pour lors de vingt et un ans. Le coup porte à plomb, et lui fait un enfoncement dans la tête de la longueur et l'épaisseur du doigt. L'effet n'en fut ni moins triste, ni moins subit que la cause en avait été sensible et imprévue. Cette fille renversée par terre, y reste évanouie pendant deux heures, elle ne revient à elle que pour ressentir toute la violence d'un mal de tête, qu'aucun remède ne put depuis ni guérir ni même soulager.

Sa mère étant pour lors absente, cette fille naturellement courageuse, crut devoir épargner à sa tendresse le contre-coup de l'accident qui venait de lui arriver, et se flatta que les vives douleurs qu'elle ressentait, se dissiperaient, d'elles-mêmes. Espérance frivole; il lui survint au contraire une fièvre continue avec des redoublements périodiques précédés de fris-

sons; des saignements de nez journaliers et presque continuels, lui annoncent que son mal de tête est encore plus dangereux qu'il n'est sensible.

La mère ayant enfin appris au bout de quatre ou cinq jours la cause de tant de suites si funestes, s'empresse d'avoir recours au frère Maturin-Geneste apothicaire et chirurgien de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Il vint, mais trop tard: l'abcès avait eu le temps de se former.

Ni les saignées sans nombre, ni tous les autres remèdes ne purent jamais dissiper la force du mal; rien ne put même en modérer l'excès: et depuis ce jour, les vives douleurs que cette fille souffrait dans la tête, les saignements de nez presque journaliers, et la fièvre continue avec ses redoublements, n'ont pas cessé jusqu'au 16 juillet 1731.

On entendait quelquefois des eaux tomber de son cerveau dans sa gorge; c'était sans doute un dépôt qui avait trouvé une issue pour s'écouler insensiblement; mais néanmoins elle n'en était pas soulagée, parce que la cause subsistant toujours, l'effet renaissait incontinent.

Cet accident fut comme le premier signal de ce déluge de maux et de souffrances que Dieu réservait à cette pauvre affligée.

Le 4 octobre 1727, étant au haut de son escalier, elle tomba jusqu'à la moitié de l'étage sur des boîtes qu'elle portait, et roula ensuite jusqu'en bas. Elle se heurta la poitrine et l'estomac contre l'équerre de la dernière marche, et la tête ainsi que le côté droit, frappèrent avec une extrême violence le battant de la porte qui était ouverte. Le contre coup de cette chute se fait sentir au côté gauche, où dès lors elle éprouve des douleurs si vives, qu'elles ne lui permettent plus depuis cet accident, ni de dormir ni de pouvoir être autrement dans son lit qu'assise, et soutenue par des oreillers appuyés contre une chaise.

Ce n'était pas seulement la tête et le côté qui avaient souffert: un vomissement de sang très abondant fait comprendre qu'il s'était rompu quelques veines dans la poitrine ou l'estomac. On emploie sans succès la saignée du bras; celle du pied soulage peu; les vomissements de sang ne peuvent être arrêtés; ils deviennent habituels; le pus des vaisseaux déchirés dont les cicatrices tombent en suppuration, se mêlant avec le sang, et augmentent infiniment la force de la fièvre continue, dont elle était déjà tourmentée.

Ce n'était point encore assez. Dieu, qui avait ses desseins, voulait que la rupture de vaisseaux plus considérables lui faisant perdre sans cesse son sang avec abondance, fit regarder la continuation de sa vie comme un prodige, afin de faire éclater davantage le miracle de sa guérison.

Au mois de mai 1728, étant montée pour détendre la toile cirée qui sert de couverture à l'échope où elle étale, attendant la grille de l'abbaye, le pied lui glisse, elle tombe sur l'appui de sa boutique; le coup porte encore entre la poitrine et l'estomac, et lui répond entre les deux épaules, ce qui la fait évanouir. Revenue à elle-même, loin de perdre courage, elle remonte pour continuer à défaire la toile de sa boutique; mais étant encore toute éblouie et toute hors d'elle-même par la chute qu'elle venait de faire, elle retombe une seconde fois encore plus rudement, se blesse au même

1. Voir les numéros 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77 et 78.

endroit; mais si cruellement qu'elle rend aussitôt le sang par la bouche avec une affreuse abondance; et un moment après elle demeure plus d'une heure en syncope.

On court aux remèdes; mais la médecine n'en a point pour de semblables maux. Comment rejoindre des veines rompues et déchirées par de si grands coups. Tout ce qu'elle fait en pareil cas, c'est de faire tirer encore du sang; aussi ne l'épargne-t-on pas; plus de

Ce n'est pas tout: une dernière chute achève encore de la briser. A peine quinze jours s'étaient-ils écoulés depuis les deux chutes précédentes, qu'elle était montée sur l'appui extérieur de la boutique, elle se laisse tomber sur la barre de fer qui soutient la grille de l'Abbaye, et de là sa tête se précipite la première sur le pavé avec une telle violence, qu'elle la crut entièrement fracassée; aussi sur-le-champ elle perdit connaissance, et ses voisins la portèrent dans la



MARGUERITTE FRANÇOISE DU CHÊNE

Depuis 3 ans perdait son sang tous les jours par d'affreux vomissements causés par la rupture de plusieurs vaisseaux dans l'estomac; depuis 3 ans elle étoit enlevée par une fièvre continue, et tourmentée par un mal de tête qui luy étoit une continuelle insomnie; elle étoit paralysée de tout le côté gauche, et hémipégue par tout le corps, enfin plusieurs attaques d'apoplexies et de léthargies l'avoient réduit à l'extrême. Elle se fut traînée en cet état à St. Medard le 10 Juillet 1781.

cent vingt saignées que lui a faites durant le temps de sa maladie le frère Malhurin-Geneste pour sa part, tant du bras que du pied et de la gorge, en sont une preuve suffisante. Quel en fut le fruit? Nul autre qu'une connaissance plus distincte et plus certaine de la grandeur du mal et de l'impossibilité d'y remédier. Ces impuissants secours ne sauraient empêcher qu'il ne survienne des redoublements de fièvre dont les intervalles ne sont marqués le plus souvent que par des assoupissements léthargiques; c'est un si grand relâchement des fibres de l'estomac, qu'il ne peut plus supporter aucune nourriture; c'est une corruption qui lui inferte si fort l'organe du goût, que la seule odeur du bouillon lui excite des soulèvements de cœur auxquels elle ne peut résister.

C'est une abondance d'humeurs glaireuses, qui arrêtant et haut l'action des ressorts, lui cause des étouffements que la saignée ne parait suspendre quelques instants, que pour donner lieu à une toux sèche causée par l'irritation des fibres musculuses de l'estomac, et toujours suivie d'un affreux vomissement de sang.



MARGUERITTE FRANÇOISE DU CHÊNE

Est guérie de son hémorragie et de sa fièvre sur le Tombeau de St. de PARIS le 16 Juillet 1781, elle recouvre la vue le 17, le 18 son mal de tête cesse, elle se lève, son appétit disparaît. Tous ses membres se dessèchent à la suite des opérations, sa mère est obligée de lui croiser ses habits devenus tout d'un coup une fois trop larges.

chambre de sa mère comme une personne qui est prête d'expirer.

Depuis cette dernière chute, la fièvre, les vomissements de sang, et tous les autres maux dont elle était accablée, augmentant encore considérablement et paraissent à leur comble.

En 1780, vers les fêtes de Pâques, M. Costar, médecin de la paroisse de Saint-Sulpice, vint voir la malade; il lui promit ses soins et ses attentions, mais sans la flatter d'aucun succès. La suite montra combien ce triple pronostic était sage: son assiduité faisait honneur à son zèle; mais le mal ne connaissait plus de remède. Les fréquentes et abondantes hémorragies que rien ne pouvait arrêter, l'obligèrent de recourir encore aux saignées; et dans la crainte que la malade ne fût suffoquée tout d'un coup par l'abondance de ce sang qu'elle jetait souvent par la bouche, il la fit d'abord saigner jusqu'à quatre fois dans vingt-quatre heures. Mais c'est en vain qu'il met en œuvre tous les remèdes que l'ingratitude du sujet pouvait permettre: l'opiniâtreté du mal résiste à tout, le sang s'épuise, et le médecin est contraint de se ré-

duire à quatre saignées du pied par mois ; du reste spectateur oisif d'un état si désespéré, il ne peut lui donner que sa compassion.

C'était un épuisement et une perte de sang que rien ne réparait. On avait beau en diminuer le volume, autant que l'était de la malade le pouvait souffrir ; c'était une intempérie de chaleur, qui en exaltait si fort les principes, qu'il était impossible d'en calmer l'effervescence. Loin de trouver du rafraîchissement dans la nourriture, toutes les fois que l'on tentait de lui en donner, on ne le pouvait faire, sans l'exposer aux plus cruels accidents : le peu d'aliments qu'elle prenait, à peine était-il entré dans son estomac, qu'il en sortait une affreuse abondance de sang.

Quel parti prendre dans de si terribles extrémités ?

Les aliments augmentent le mal, la privation totale donne la mort : le plus sûr était donc de s'y préparer ; et ce fut aussi le conseil du médecin. On lui administre les derniers sacrements ; mais elle n'était point encore à la fin de ses maux : elle reste longtemps dans cet état où il semble qu'elle ne peut vivre, et où on éprouve qu'elle ne peut mourir.

Le médecin suggère un dernier recours, qui est de lui faire prendre du bouillon en lavements. On le fait pendant quelque temps ; mais ce moyen comme tous les autres, ne tarde pas à devenir impraticable ; bientôt elle ne peut plus les supporter. On calcule avec surprise le temps d'une si terrible diète sans en voir la fin, et M. Costar étonné d'un tel prodige venait assidûment tous les jours, curieux, disait-il, de voir combien elle pourrait vivre sans rien prendre du tout, ayant d'ailleurs des vaisseaux cassés dans l'estomac, dans la poitrine et dans la tête.

L'impossibilité de la secourir rendait muette et immobile jusqu'à la tendresse maternelle. Seulement de temps en temps quelques voisines indignées de la voir abandonnée ainsi sans nourriture, éprouvaient elle-mêmes de lui faire avaler quelques cuillerées de bouillon ; mais l'effet de ces tentatives était de la jeter dans des mouvements convulsifs si violents, qu'on avait bien de la peine à la tenir, et ces agitations ne cessaient que par un vomissement de sang clair tirant sur le violet, et extrêmement écumeux. Il fallait pourtant opter, ou de lui faire jeter le dernier soupir avec le peu de sang qui lui restait, ou de lui laisser exhaler insensiblement un reste de chaleur naturelle, que mille douleurs réunies semblaient devoir suffoquer, sans cependant la pouvoir entièrement éteindre. Que restait-il à faire dans une telle conjoncture, que ce qui se pratique à l'égard de certains agonisants désespérés, qui est de leur mouiller les lèvres de quelque liqueur ? et c'est à quoi on se réduisit. On lui faisait donc distiller le plus souvent qu'il était possible, quelques gouttes d'eau ou de bouillon sur les lèvres avec la barbe d'une plume.

(A suivre).

A TRAVERS LES REVUES

D'OU VIENNT LE POUVOIR DES SOURCIERS. — Nos lecteurs se souviennent sans doute que nous avons jadis tenté de découvrir une explication plausible du pouvoir des

sourciers, et que nos efforts restèrent à peu près sans résultat.

M. Gabriel Delanne, dans le *Journal du Magnétisme*, propose la théorie suivante :

La question est de savoir pourquoi un sourcier éprouve une sensation de malaise, une espèce de fièvre, en passant au-dessus d'un courant d'eau souterrain et pourquoi, à ce moment même, une baguette de coudrier tourne dans ses mains. Pour comprendre ces faits, il faut avoir connaissance des travaux du baron de Reichenbach. Ce savant a découvert que certaines personnes, qu'il nomme sensitifs, sont capables de distinguer dans l'obscurité une lumière spéciale qu'il appelle *od*, laquelle s'échappe des corps vivants, des cristaux et même des minéraux. Ces effluves sont perçus par l'organisme des sujets sur lequel ils produisent des sensations de fraîcheur agréable, ou une impression chaude, nauséuse et désagréable, suivant la nature de la substance observée.

L'eau, suivant Reichenbach, émet des lueurs odiques, surtout lorsqu'elle frotte contre les parois d'un tube ; l'expérience a été faite par lui avec beaucoup de soin. Il est clair que l'importance de l'effluve est proportionnelle au volume du liquide et à la rapidité de son déplacement. Cet *od* traverse toutes les substances et peut parfaitement se frayer un chemin à travers la terre. Donc, si à un endroit quelconque il existe une rivière souterraine, son trajet se dessine à la surface du sol et dans l'atmosphère par une traînée odique, dont l'importance dépendra du volume du cours d'eau et des frottements éprouvés par sa masse liquide.

Voyons maintenant les effets mécaniques de l'*od*.

Dans une des conférences faites par le baron de Reichenbach devant l'Académie des sciences de Vienne, il relate ainsi le résultat de ses recherches sur ce point : « Plusieurs fois, prenant un disque de carton fin, de quatre pouces de diamètre, je fourrai en son milieu une baguette de verre qui lui servait d'axe. Cette baguette, je la disposai sur les bouts des doigts, d'une main étendue horizontalement ; elle se roulait alors lentement sur les doigts, en dedans, pour gagner la main, et roulant sur la main arrivait jusqu'au poignet ; en cette occurrence le disque ne faisait pas moins de huit révolutions verticales. Une autre fois, une dame sensitive, bien douée, s'assit et, plaçant la main droite sur la cuisse droite, empoigna l'axe de verre avec les cinq doigts tournés vers le disque, et à une distance de trois pouces du carton. Il s'était à peine écoulé deux minutes que baguette et disque entraient en rotation. J'observai plusieurs fois deux évolutions complètes autour de l'axe.

Nous voici donc en présence de tous les éléments nécessaires pour formuler une explication plausible des mouvements de la baguette de coudrier. Si nous supposons que le *Sourcier* est un sensitif dont l'organisme est spécialement apte à être influencé par les émanations odiques qui s'échappent de l'eau, au moment où il s'approchera de l'endroit où se dégagent les effluves, il commencera à ressentir une sensation

particulière qui provoquera en lui une émission odique et la baguette commencera à frémir dans ses mains; lorsqu'il approchera davantage, l'action ira en croissant et elle atteindra son maximum lorsque le sourcier éprouvera ce malaise, cette fièvre qui est caractéristique d'un fort dégagement odique, et en même temps la baguette tournera avec force et rapidité.

Il ne faut pas oublier non plus que le courant d'eau est polarisé, c'est-à-dire que relativement à l'opérateur il est positif ou négatif, suivant le sens du courant. Mais le sourcier lui-même est aussi polarisé, on peut dès lors comprendre que les mouvements de la baguette aient lieu *en dedans*, c'est-à-dire vers le corps du sujet, ou *en dehors*, c'est-à-dire dans le sens opposé, suivant que les polarités de l'eau et du sourcier sont directes ou inverses, c'est-à-dire suivant qu'elles s'ajoutent ou se retranchent.

Des variations dans le sens de la rotation peuvent aussi se produire pour les mêmes raisons, lorsque le ruisseau souterrain change de direction. On comprend dès lors les phénomènes variés qui paraissent contradictoires et desquels l'observation seule ne pouvait donner une explication logique.

Les mouvements de la baguette proviennent donc :

1° De ce que l'eau émet des effluves qui s'élèvent à travers le sol et l'atmosphère ;

2° De ce qu'un sourcier est un sensitif ;

3° De ce que l'od émis par ce sensitif exerce une action mécanique sur une baguette tenue entre ses mains ;

4° De ce que cette action est déterminée ou renforcée par l'action d'effluves étrangers au corps du sensitif ;

5° De ce que le sens du mouvement de la baguette dépend des polarités particulières du courant d'eau et du sourcier.

M. Gabriel Delanne ne semble pas se faire lui-même beaucoup d'illusion sur la valeur scientifique de cette théorie. Mais il parle sagement quand il ajoute :

Quoi qu'il en soit de la valeur de la théorie émise ici, nous croyons que c'est une honte pour la science de passer systématiquement sous silence des faits aussi nombreux et aussi bien constatés. Espérons que cette conspiration du silence aura une fin et que, dans cette voie, des découvertes nombreuses récompenseront ceux qui auront le courage de s'y engager.

LE MAGNÉTISME ET LA MÉDECINE SPAGYRIQUE. — Sous ce titre, M. Jollivet-Castelot publie dans la *Plume* (que nous citons volontiers, mais qui ne nous le rend guère) un article intéressant, dont voici un extrait :

Le magnétisme est l'une des énergies de l'univers. Des vibrations particulières lui donnent naissance, modifications de la force une dont dérivent les diverses énergies classées sous le nom de lumière, électricité, chaleur, son, transformables les unes en les autres d'ailleurs. Cette force une, cet agent universel, se nomme la lumière astrale.

Le magnétisme constitue, en somme, la partie inférieure et la plus grossière du fluide astral, condensé chez tous les êtres, sous forme de double ou corps

sidéral. Et nous pouvons, dès lors, très bien le définir avec H. Durville : *l'action réciproque que des corps exercent ou peuvent exercer les uns sur les autres*, car l'on sait que les êtres s'influencent sans cesse réciproquement.

L'agent magnétique se *polarise* en deux modalités différentes : l'une *positive*, l'autre *négative*.

Or l'application des pôles de nom contraire produit un effet thérapeutique calmant; l'application des pôles de même nom, un effet excitant.

Voilà tout le processus résumé de la médecine magnétique, voire même spagyrique.

En effet, la médecine occulte repose sur les actions hétéronomes (différentes) et isonomes (égales) des fluides magnétiques humains, végétaux et minéraux.

La volonté de l'opérateur peut avoir une influence en certains cas déterminés. Elle renforcera l'action, mais toujours dans le sens des polarités respectives.

Nous ne pouvons entrer dans tous les détails de la polarité du corps humain. Il nous faut indiquer les grandes lignes seulement.

Disons donc que, dans l'homme, le côté droit du corps est magnétiquement polarisé en sens *positif*, le côté gauche en sens *négatif*. L'équilibre de ces modalités est la tension magnétique normale.

Les maladies, les troubles, proviennent du déséquilibre de l'agent magnétique. Il est par conséquent logique de rétablir la santé ou l'équilibre, au moyen de passes effectuées sur le malade, par un magnétiseur, ou à l'aide de médicaments possédant le magnétisme approprié et polarisé convenablement.

L'action *positive* dirigée sur le sujet, par l'intermédiaire de la main droite, calme et produit un effet agréable; l'action *négative* (isonome) laisse une impression pénible. C'est en combinant l'action des deux mains que l'opérateur parvient à soulager, à guérir le patient, en lui communiquant de son propre magnétisme.

La volonté d'un individu peut agir sur la sphère astrale et magnétique d'un autre individu. Ceci nous explique les faits d'envoûtement, de télépathie, la puissance des incantations (magnétisme du souffle et du verbe), des attouchements qui affectent le fluide universel, l'agent astral, y provoquent des vibrations se répercutant jusqu'au *récepteur* choisi. Mais il apparaît de toute nécessité que le *transmetteur* soit plus puissant, pour obtenir la réussite de ses desseins; sans quoi les forces s'annihilent ou reviennent affecter l'envoûteur.

DE L'IDENTITÉ DES ESPRITS. — M. Erny a commencé, sur ce sujet, une étude fort captivante qui paraît dans la *Paix universelle*. Nous aurons plaisir à la commenter quand l'auteur aura fait connaître ses conclusions.

LES APPARITIONS DE TILLY

par Gaston MERY

Prix : 1 franc; franco : 1 fr. 20.

Le Gérant : GASTON MERY.

IMPRIMERIE NOIZETTE ET C^{ie}, 8, RUE CAMPAGNE-1^{re}, PARIS.

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

Observations et Hypothèses

Nous sommes arrivés au point délicat, au point culminant de notre théorie...

Nous avons admis analogiquement que le médium était une sorte de pile produisant un fluide *sui generis* que la volonté dirigeait comme le fil du télégraphe dirige l'électricité...

Il nous faut rechercher maintenant pourquoi, dans les expériences médianimiques d'action à distance, le phénomène demandé se produit tantôt dans la forme où il a été demandé, tantôt autrement et tantôt pas du tout.

L'hypothèse que je voudrais exposer aujourd'hui me semble très exactement répondre à ces trois questions.

Le fond de cette hypothèse peut se formuler de la façon suivante :

« De même que l'intensité du phénomène est en raison directe de la somme de fluide produite, de même l'identité du phénomène obtenu avec le phénomène demandé est en raison directe de la netteté de l'image que s'en est par avance créée le médium. »

L'image créée dans le cerveau du médium est pour ainsi dire le moule où se modèle le fluide. Plus l'image est précise, plus le phénomène obtenu est net.

Une comparaison rendra plus sensible ma pensée :

Il se passe dans ces phénomènes ce qui se passe lorsqu'on tire un coup de canon. Dans le canon,

avant le coup tiré, il y a la force qui projettera l'obus au loin, et il y a aussi la force propre de l'obus qui n'éclatera qu'au point visé. Dans le médium, avant l'expérience, il y a le fluide et il y a l'image du phénomène demandé, image qui, transportée sur le fil conducteur de la volonté, ne se réalisera qu'à la distance choisie.

Pour rendre plus sensible encore ma pensée, je dirai volontiers :

Le médium est une sorte d'artificier qui, plus ou moins conscient du mécanisme des phénomènes qu'il produit, lance une chandelle romaine de fluide qui ne crève qu'à une certaine hauteur.

Pourquoi cette chandelle romaine ne crève-t-elle pas toujours à la distance exacte indiquée? Pourquoi, lorsqu'on attend d'elle des étoiles rouges donne-t-elle des étoiles bleues? Pourquoi, en d'autres cas, ne donne-t-elle rien du tout?

Elle ne crève pas toujours à la distance indiquée parce que la somme de fluide exigée par l'expérience n'est pas fournie ou parce que la volonté du médium est distraite.

Elle donne parfois un phénomène A alors qu'on avait demandé un phénomène B, lorsque le médium, en même temps qu'il le *veut*, ne *pense* pas avec assez d'intensité au phénomène désiré, ou pense à autre chose.

Elle ne donne rien du tout, dans le cas où le médium ne sait ni *vouloir*, ni *imaginer*.

Tout cela, je m'en rends bien compte, est un peu abstrus. Je prie le lecteur de réfléchir un instant et de dégager le concept de l'obscurité des mots. Et si je me permets de donner cet avis, c'est

que, très sincèrement, je crois être sur la voie d'une explication qu'on a depuis bien longtemps cherchée en vain...

Ce qui me permet de croire, en effet, que notre hypothèse correspond à la réalité des phénomènes, ce sont certaines remarques que toute personne, ayant assisté à des expériences médianimiques, a pu faire comme moi.

Il y a tout d'abord ce fait : c'est que la *médium-nité*, comme le vice, a des degrés, et qu'elle peut s'accroître ou disparaître, suivant qu'on s'y *entraîne* ou qu'on la néglige.

Elle dépend donc de la volonté du médium, sinon pour naître, du moins pour progresser.

Il y a ensuite cet autre fait, c'est que, lorsqu'on insiste pour obtenir un phénomène qui semble au début récalcitrant, on finit souvent par le réaliser.

La production du phénomène dépend donc aussi de la puissance et de la précision d'imagination du médium.

Et, à mon sens, l'imperfection des expériences faites avec des médiums d'une grande puissance pourtant, vient de ce que ces médiums ne savent pas *imaginer*, ou qu'on n'a pas su leur dire que la principale condition du succès de leurs expériences était de *savoir* ce qu'ils voulaient autant qu'ils le *voulaient*.

On pourrait presque, à ce point de vue particulier, définir le médium : un être suggestionné ou autosuggestionné, qui a la faculté d'extérioriser des images et de les réaliser de sa propre substance.

Mais il y a des images visuelles, des images auditives, des images correspondant à chacun de nos sens. Comment notre théorie peut-elle s'appliquer à chacune de ces sortes d'images ?

C'est une nouvelle question à résoudre.

GASTON MERY.

Reportages dans un fauteuil

* * * *Le très excellent privilège royal de la guérison des scrofuleux.*

C'est aujourd'hui, 1^{er} mai, la fête de Saint-Marculphe, vulgairement Marcoul ou Marcou, par qui nos

Rois avaient obtenu la grâce de guérir les écrouelles.

Marculphe était breton, de noble et riche famille. Il vendit ses biens, en distribua le prix aux pauvres, et vécut en missionnaire et en ermite, dans le diocèse de Coutances, dont l'évêque saint Possesseur, l'avait ordonné prêtre. Il se mortifiait cruellement, ne mangeant que du pain et des herbes crues, vêtu d'un cilice couvert de peaux de mouton.

Une inspiration lui vint d'aller demander à Childebert 1^{er}, roi de France, le don d'un petit bien nommé Nanteuil, près de Coutances, pour y bâtir un monastère. Marculphe se met en route, armé de son bâton, et arrive à Paris au moment où Chilpéric et la reine Ultrogothe, sa femme, entendaient la messe dans leur chapelle. Intimidé par la majesté royale, le saint homme attend, dans un coin. Or, quelques démoniaques étaient là ; de leur bouche sort bientôt la voix gémissante des démons, criant : « Marculphe, serviteur de Dieu, ta présence nous tourmente ! » Ces cris surprirent grandement toute l'assistance, et le roi se fit amener Marculphe, qui, sur sa prière, guérit les possédés.

Childebert prit l'ermite breton en gré, et non seulement il lui donna Nanteuil, mais encore il le pria de venir souvent à la cour ; ce à quoi le saint homme ne manqua pas. Sa vie est pleine de miracles. Il mourut entouré de vénération vers le milieu du vi^e siècle, le 1^{er} mai.

Sous quelle circonstance obtient-il à la race de Childebert le privilège de guérir les écrouelles ? C'est ce que ne disent pas ses historiens, pas même Simon Faroul, doyen et official de Mantes. Ce qui est certain, c'est que ce don mystérieux, attribué par quelques-uns à la vertu du Saint-Chrême, dont les Rois étaient oints au sacre, remonte à Marculphe, d'après la tradition. Le savant pape Benoît XIV s'exprime ainsi, dans son traité *De Canon. sanct.* livre IV, ch. III : « Les Rois de France guérissent les écrouelles non « par une vertu qui leur est innée, mais par une « grâce qui leur a été donnée gratuitement soit lors- « que Clovis embrassa la foi, soit lorsque Marcoul « l'obtint de Dieu pour tous les Rois de France. »

Saint Marculphe ou Marcoul guérissait lui-même ce mal. On le représente touchant le cou de scrofuleux ; le plantain, qui passait pour guérir les écrouelles, est appelé vulgairement « Herbe de Saint-Marcoul ». Sans doute l'ermite breton demanda à Dieu de transmettre au Roi qui l'avait protégé et à sa race le don merveilleux dont lui-même était investi.

C'est pourquoi les Rois de France, aussitôt après leur sacre, à Reims, se rendaient en pèlerinage à Corberry, au diocèse de Laon, où le chef du saint était conservé. Tous les rois l'ont fait depuis saint Louis

jusqu'à Louis XIII. Guillaume de Nangis dit de saint Louis :

« Le pieux roi avait coutume, lorsqu'il touchait les
« malades scrofuleux, pour la guérison desquels Dieu
« a accordé aux Rois de France une grâce singulière,
« d'ajouter aux paroles usitées le signe de la croix,
« qu'avaient omis plusieurs de ses prédécesseurs,
« parce qu'il désirait que la guérison fût attribuée à
« ce signe. »

Voici ce que porte une ordonnance donnée par François I^{er}, en 1542 :

« Au retour de notre sacre de Reims, en allant à
« l'église de monsieur Saint-Marcoul de Corberry, où
« nous et nos prédécesseurs avons coutume d'aller
« faire nos oblations, et révéler le précieux corps du
« dit Saint-Marcoul, pour le très excellent privilège
« de la guérison des écrouelles, qu'il a plu au Créateur
« miraculeusement impartir à nous et à nos prédé-
« cesseurs par le toucher et le signe victorieux de la
« croix, par le moyen duquel survient la dite guéri-
« son... », etc.

André Laurent, médecin et conseiller du Roi, assure qu'Henri IV touchait et guérissait plus de quinze cents malades par an.

Le pèlerinage à Corberry, après le sacre, se passait ainsi. Les moines allaient processionnellement à la rencontre du Roi ; ils lui remettaient entre les mains la tête de saint Marcoul, que le prince portait lui-même à l'église et replaçait sur l'autel. Lelendemain, le roi, après avoir entendu la messe et prié, touchait le visage des malades, en faisant sur eux le signe de la croix et en prononçant ces paroles : « Le Roi te touche, Dieu te guérit. » Les malades devaient faire une semaine de retraite et de jeûne. « C'est la vérité, dit un vieil auteur, que, de cette manière, d'innombrables malades ont été guéris par les Rois de France. »

Ce privilège était-il accordé à tous les Rois, pieux ou non ? La question est controversée. Benoît XIV, déjà cité, dit que c'était une grâce gratuite, c'est-à-dire indépendante de leurs vertus, donnée à tous les Rois de France. Guilbert, abbé de Nogent, prétend au contraire que Philippe I^{er} l'avait perdue, en punition de ses vices. Mais il atteste avoir vu son fils, Louis le Gros, opérer le prodige accoutumé.

Dutillet, dans son *Recueil des Rois de France*, raconte que Philippe-le-Bel, se sentant près de la mort, fit appeler Louis-le-Hutin et lui apprit la manière de toucher les malades, en ayant soin de l'avertir que « Dieu n'exauce pas les vicieux ».

M. de Séyssel, dans son *Histoire de Louis XII*, rapporte que cet excellent prince ne touchait jamais les malades sans s'être confessé.

Louis XIV, avons-nous vu, n'alla pas en pèlerinage à Corberry, après son sacre. La guerre désolait la Picardie, et l'on craignait d'exposer la personne du Roi. Mais on apporta les reliques à l'abbaye de Saint-Remy, à Reims, et, après avoir communiqué, le jeune Roi toucha plus de deux mille scrofuleux dans le jardin de l'abbaye. Louis XIV communiait toujours avant de toucher. Et voici quel était ensuite le cérémonial du lavement des mains :

« Trois chefs du Gobelet se trouvent au bout du dernier rang des malades, avec trois serviettes mouillées, mises chacune entre deux assiettes d'or. Ces chefs du Gobelet présentent aux Princes du sang ou légitimés ces trois serviettes en cet ordre : la première, trempée de vinaigre, au plus qualifié des princes du sang ; la seconde, mouillée d'eau simple, à un autre prince du sang, et la troisième, trempée de fleur d'orange, encore à un prince, ou, en l'absence des Princes, ces officiers remettraient ces serviettes entre les mains du premier maître d'hôtel ou du grand maître. » (*L'Etat de la France*, 1699.)

Les choses se passèrent de même au sacre de Louis XV et à celui de Louis XVI. Et quand Charles X fut sacré, en 1823, les reliques furent encore apportées à Reims, et déposées à l'hospice de Saint-Marcoul. La neuvaine s'y fit, le Roi toucha les malades. Le vénérable abbé Desgenettes, qui mourut curé de Notre-Dame des Victoires, affirmait avoir été témoin de nombreuses guérisons. On trouvera, du reste, dans l'*Ami de la Religion*, tome XIV, le précis de ce qui se passa à l'hospice de Saint-Marcoul, et les procès-verbaux relatifs aux guérisons.

Sans doute beaucoup de gens refuseront de croire à ce miracle héréditaire qu'il plut à Dieu d'accomplir par les mains des Rois très chrétiens. Il est pourtant aussi abondamment attesté que n'importe quel fait historique. Mais nos sceptiques veulent voir de leurs deux yeux. Or, les gouvernants qu'ils ont vus n'ont jamais touché que des chèques.

GEORGE MALET.

LES APPARITIONS DE TILLY

par Gaston MERY

Prix : 1 franc ; franco : 1 fr. 20.

Cette brochure, qui contient, outre de nombreuses vues de Tilly, des autographes et des portraits, est vendue un franc.

Prière d'adresser les demandes, en ajoutant 0 fr. 20 pour le port, à l'administrateur de l'Echo du Merveilleux, 44, RUE DE LA TOUR-D'AUVERGNE (PARIS).

LETTRE SUR DÉROULÈDE

Nous avons reçu la lettre suivante :

A M. Gaston Mery.

Que nous réserve l'avenir? De-ci, de-là, des voyants essaient de nous le dépeindre.

Il y a une quinzaine d'années, un ami commun m'avait fait connaître l'un de ces hommes étranges qui ont sur l'avenir d'étonnantes appréciations. Comme sa clairvoyance avait été mise en défaut pour un fait capital, il s'était juré à lui-même de ne plus se mêler de pareille chose, du moins tant qu'il n'aurait pas vu l'accomplissement de ces trois événements : 1° la démission d'un second Président de la République; 2° le passage par terre et par mer d'un nombre considérable de troupes anglaises sur un territoire portugais; 3° un schisme de cardinaux à Rome à l'occasion de l'élection d'un pape.

Néanmoins, je résolus d'aller le questionner, mais à ma première parole, il répondit un peu brusquement :

— Je croyais que notre ami vous avait fait part de mon intention formelle de ne plus m'occuper de ces questions.

— Sans doute, mais l'accomplissement des trois faits que vous vous étiez imposé d'attendre, n'est-il pas près d'être réalisé?

— A la vérité, la démission du Président Casimir Périer, jeune comme le veut l'interprétation, et pouvant se recommander d'un ancêtre, peut être considérée comme la reculade annoncée.

En partant il a lancé contre le parlementarisme le trait sans force également prédit. Les Anglais sont peut-être en train d'accomplir le second fait, ce qui ne leur portera pas bonheur.

Depuis le commencement de la guerre, j'ai compris qu'ils seraient amenés à faire passer à travers les possessions portugaises sur terre et sur mer, une foule de troupes destinées à réduire les Boërs. Le mécontentement du Portugal va réveiller la vieille Europe. Malgré nos condescendances, et grâce à la mauvaise foi d'Albion, nous aurons la guerre avec l'Angleterre qui paraît même pour un temps mettre le pied sur le sol français. Mais c'en est fait de la toute puissance maritime de l'Angleterre. Les temps marqués pour sa chute sont arrivés. Celle-ci commence à la violation du territoire portugais.

Quant au troisième fait, il faut reconnaître que la politique suivie à Rome pourrait en amener l'accomplissement dans un temps prochain.

— Mais, fis-je timidement, que penser des événements intérieurs?

— N'allez pas me pousser à débiter des sottises que vous regretteriez vous-même. C'est de l'Espagne que doit nous venir le secours. En voyant l'entêtement de Déroulède à se faire condamner et à choisir l'Espagne pour lieu d'exil, je me suis demandé s'il ne connaissait pas cette prédiction, vieille de trois siècles — et s'il n'a pas voulu se l'appliquer — ou bien s'il n'est pas réellement un instrument dans les mains de la Providence. Ce serait même les armes à la main qu'il viendrait secourir son pays. Se croit-il réellement le « Barbeblonde au nez recourbé du milan qui doit venir au secours devers l'Espagne? » Comme le Barberousse de Victor Hugo, viendrait-il nous dire :

... J'entends mon pays qui m'appelle; je sors
De l'ombre où je songeais, exilé volontaire.
Il est temps de lever ma tête hors de terre.
Me reconnaissez-vous?

Il y a encore ceci qu'un *cinquième* et un *grand* Hercules viendront par les armes sauver leur pays.

Marcel Habert — le *cinquième* condamné de la Haute Cour — et à *cinq ans* — serait-il ce *cinquième*?

L'un, l'unique, le *grand*, au physique comme au moral serait-il Déroulède, Hercule, nous dit la Biographie de Michaud, remontant l'Espagne à travers les Pyrénées, s'immortalisant dans les Gaules et de là en Italie, où il eut à punir de leurs rapines les deux géants *Albion* et *Dereyne*?

Mais où m'entraînez-vous? Je ne veux pas divaguer davantage.

Malgré mes efforts, il me fut impossible pour le moment d'en tirer d'autres renseignements — serai-je plus heureux une autre fois?

X.

GRAPHOLOGIE

(Suite.)

9° L'ASCENDANCE.

L'ascendance des mots ou des lignes est un signe de courage, d'audace, de grandeur d'âme dans l'adversité. Ce signe existe aussi quand les lignes sont absolument droites — mais le contraire a lieu quand les mots et les lignes descendent. Il y a alors manque de réaction dans les peines.

Quelques personnes disent : « J'écris toujours comme cela, cependant je n'ai pas de découragement à avoir, rien ne me tourmente, etc. »

C'est possible, mais soyez certain que si l'adversité vous frappait, vous seriez sans force contre elle.

10° LE GLADIOLAGE.

Toute lettre inégale dans le corps d'un mot, tout mot inégal dans le corps d'une ligne, toute ligne inégale dans le corps d'une page, indiquent la finesse, la diplomatie, la ruse; la droiture, la franchise, la naïveté même, sont indiquées par la régularité non voulue des lettres et s'accroissent par les lettres grossissant à la fin des mots.

La tendance à altérer la vérité est, par conséquent, marquée par les lettres d'un mot diminuant de la première à la dernière et souvent la fin du mot devenant illisible.

11° LES TRAITS ET LES POINTS.

Le soulignement habituel des mots indique un esprit mal équilibré.

Double ou triple, il accentue cet état de l'esprit. Il en est de même des points d'exclamation dont certaines écritures sont remplies. Leur abus peut faire présager une maladie du cerveau. Certains points sont au contraire très éloquents; ce sont les points de suspension — mais ils ont besoin d'être mis bien à propos. Dans le cas contraire, on peut leur assigner la même signification.

Le trait qui sert à détacher complètement une phrase d'une autre est appelé, en graphologie, le trait du procureur. Il indique la juste méfiance et le signe graphique qui lui est opposé est le « point » au lieu du « trait » qui, ainsi placé, indique la méfiance non justifiée.

12° LES CROCHETS ET LES BOUCLES.

Tout crochet ou harpon montre l'être s'aimant lui-même et toutes choses pour lui. De cette disposition naît la jalousie.

Un « altruiste » ne laissera jamais percevoir l'ombre d'un crochet dans son écriture.

Les boucles n'ont pas la même signification, surtout quand elles semblent faites dans le but d'embellir l'écriture. Elles sont alors un indice de respect humain, de coquetterie ou de vanité.

Une étude spéciale de la signature doit être faite et peut, à elle seule, suffire à déterminer un jugement. Pour cela, on doit, en voyant une signature, regarder d'abord à quelle catégorie ci-dessous indiquée elle appartient. Ce premier point fixé, l'étudier dans la netteté, la forme, la liaison, l'ascendance, etc., etc., exactement comme on le ferait du corps de l'écriture.

Il y a six genres de signatures :

1° Celles qui sont simples.

2° » » » pointées

3° » » » paraphées

4° Celles qui sont enlacées

5° » » » enchevêtrées

6° » » » originales.

1° Celles qui sont simples, c'est-à-dire qui ne comportent que le nom sans un trait ou un signe quelconque.

Elles indiquent une nature droite, simple et bonne. C'est la signature des humanitaires.

2° Celles qui sont pointées. Si elles le sont d'un point, c'est l'indice d'une nature méfiante, si elles le sont de deux et plus (à moins que ces points ne soient un signe de convention, comme le . : des f. m.) la méfiance est inqualifiable.

3° Celles qui sont paraphées. Si elles le sont d'un trait mince et long, ce trait indique de l'obstination dans les desirs nés le plus souvent d'un caprice autoritaire, et de la décision qu'il serait meilleur souvent de ne pas avoir.

Le trait mince et court est le diminutif de cette disposition.

Si elles le sont d'un trait fortement tracé, sans hachures, et de la longueur du nom, ce trait dénote une grande énergie, de la puissance dans l'exécution des desseins et beaucoup de volonté (1).

Si elles le sont d'un « éclair » sillonnant le papier et toujours grossissant, cela indique une nature de lutte et d'ardeur ne reculant devant rien pour arriver à son but.

Si elles sont d'un « yatagan », c'est-à-dire d'un trait gros d'abord et finissant en pointe, elles montrent une disposition de l'esprit à la ruse, la causticité, au trait acéré de la plume ou de la parole.

Si elles le sont d'une massue, c'est-à-dire d'un trait fin d'abord et violemment terminé, c'est le pronostic de l'emportement, de la colère, de la violence ou de la haine.

4° Celles qui sont enlacées. Si le nom est complètement entouré d'un trait de plume, cela dénote une nature qui concentre tout sur elle et les siens. Si le trait ou lasso n'est pas absolument fermé, quelque sentiment altruiste peut se faire jour.

Si le lasso est double, il est impossible de plus aimer les siens, de moins aimer les autres.

5° Si elles sont enchevêtrées.

Lorsque après le nom se trouve une combinaison de traits formant un enchevêtrement en guise de paragraphe, si cet enchevêtrement se compose de peu de traits, cette signature fait présager le goût de l'argent et l'habileté du commerce.

1. Ceux qui ont cette signature ne sont susceptibles de faiblesse que si on fait appel à leur cœur. L'amour et la pitié les soumettent absolument.

Si les traits qui le forment sont nombreux, c'est la passion de l'argent, le savoir-faire, la ruse commerciale qui se marquent.

Si l'enchevêtrement est extrême, on peut trouver dans cette signature l'idolâtrie de l'argent et l'âpreté au gain.

6° Celles qui sont originales.

Si leur originalité est élégante et gracieuse, elles détermineront la personnalité dans le même sens.

Celles qui sont formées de lettres fantaisistes ou typographiques indiquent les dispositions artistiques.

Celles qui sont bizarres, ornées de floritures, montrent de l'étrangeté, de la bizarrerie dans le caractère autant que dans le talent, si cette signature appartient à un artiste ou à un auteur, etc.

Celles qui sont faites de traits violents, de pleins excessifs et de déliés ténus, seront toujours l'indice d'une orgueilleuse personnalité dont malheureusement le renom dépassera souvent le mérite.

Il est à remarquer que toute écriture ou signature qui comporte un signe anormal, dénote dans celui qui l'emploie une particularité d'esprit, de cœur ou de sens. On saura auquel de ces trois plans l'attribuer, si on observe que ce signe porte sur la matière, et alors on le trouvera dans l'épaisseur de l'écriture, ou sur l'esprit, et ce sera dans l'inclinaison, ou sur le cœur, et ce sera la liaison qui nous le montrera. Car il faut toujours considérer les choses sur les trois plans et non pas sur un seul. C'est dans cet ordre d'idée qu'on verra toute qualité ou défaut indiqué d'une manière indéniable dans l'écriture, montrer aux yeux observateurs, non seulement le cœur de l'être qu'il étudie, mais le trait dominant de son visage, et celui particulier de son esprit.

Prenons comme exemple une personnalité disparue et d'un genre tellement marqué, que la juger sur les trois plans soit chose facile.

Le duc de Brunswick, dont l'écriture portait tous les signes de la plus orgueilleuse et bizarre nature, avait le visage de son écriture comme il en avait le cœur et l'esprit.

REMARQUE IMPORTANTE

Je ne saurais trop attirer l'attention du lecteur sur l'écriture « de volonté » et sa signature. L'écriture de volonté est celle qu'on choisit, qu'on se fait, et que quelquefois on prend involontairement sous l'impression d'une ambition qui naît, ou d'une personnalité qui s'affirme, d'une déception ou d'une réalisation. Généralement l'écriture devient droite, alors qu'on l'avait couchée, pointue, alors qu'on l'avait eu ronde, L'être est jugé sur cette écriture comme sur celle

qu'il avait précédemment, puisque lorsqu'il la prend, il prend la nature qui y est adéquate. Mais, il est toujours bon de connaître l'écriture quittée pour prendre celle de volonté, et de savoir depuis quand s'est opéré ce changement.

Par la comparaison avec l'écriture primitive, on voit quelles sont les qualités qui se sont affirmées, ou celles qui se sont perdues; enfin, quelles transformations se sont faites dans la nature. Par l'époque du changement, on voit depuis quand date cette seconde nature.

SECONDE REMARQUE

L'écriture peut ne pas changer, et seule la signature changer ou prendre un trait nouveau et transcendant. La nature alors ne change pas, mais quelque chose s'y ajoute et la détermine,

Je vis un jour une signature de volonté.

Je demandai à la personne qui me donnait cette signature, si elle l'avait toujours eue.

Elle me répondit négativement.

— Et depuis quand, madame, signez-vous ainsi? questionnai-je.

— Depuis quatre ans, je crois.

— Vous ne pouvez pas croire, madame, vous devez être sûre; car, s'il y a quatre ans que vous signez ainsi, il s'est produit dans votre vie un événement tel, qu'il a fait de vous une autre femme. »

C'était vrai, et j'obtins une réponse qui, une fois de plus, me prouva la justesse de cette observation.

STELLA.

La légende du tombeau d'Abeilard

Le colonel de Rochas nous adresse la communication suivante :

Le P. Lodié, de la Compagnie de Jésus, vient de faire paraître une étude sur la vie future (1) dans la conclusion de laquelle il dit :

« Ainsi, dans l'histoire des Saints, on trouve un grand nombre de faits qui témoignent spécialement d'une existence ultra-mondaine. *Les prodiges obtenus après leur mort par leur intercession sont aussi des preuves de leur survivance.* Et combien de miracles de ce genre ont été vérifiés par l'examen le plus sévère! »

Cette explication de l'intervention des saints opérés le plus souvent sur leur tombeau, ne pourrait-elle également s'appliquer aux faits suivants que je relève

1. *Où allons-nous?* — Paris, Maison de la Bonne Presse, 8, rue François-1^{er}.

dans une vie d'Abeilard publiée au XVIII^e siècle (1) ?

« On assure que lorsqu'on eut ouvert le tombeau d'Abeilard et qu'on fut sur le point de descendre le corps d'Héloïse, ce fidèle époux qui l'attendait depuis vingt-deux ans, étendit les bras pour le recevoir et, l'ayant serrée contre sa poitrine, laissa à toute la postérité un exemple frappant et inimitable de la fidélité de l'amour conjugal jusqu'après la vie et fit connaître que le parfait amour est plus fort que la mort, puisque, dans leurs personnes, il ne fut pas atteint par la mort même.

« Ce fait, qui ne sera pas cru des esprits forts, est cependant attesté par des auteurs dignes de foi (2).

« Saint Grégoire de Tours rapporte une semblable histoire d'un sénateur de Dijon, nommé Hilaire, qui, après avoir vécu dans une parfaite union avec son épouse, leva ses mains pour l'embrasser, lorsque, quelques années après, on le mettait dans le même tombeau.

« Pareil événement arriva du temps de Tertullien qui en rapporte tout au long l'histoire dans son livre *De l'Âme*. »

Quand on admet le mouvement des tables sous l'influence des esprits, il n'est certainement pas plus difficile de concevoir que l'intervention d'un désincarné puisse ranimer momentanément sa dépouille mortelle.

A. DE ROCHAS.

L'ÂME DES BÊTES

Depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, la question de savoir si les animaux possédaient une âme semblable à la nôtre a passionné les philosophes et les chercheurs.

Les opinions les plus diverses et les plus contradictoires ont été émises par toutes les écoles sans faire avancer la question de beaucoup, car si les matérialistes et quelques spiritualistes (peu dignes de ce nom, selon nous), ont accordé aux animaux une âme semblable à la nôtre, les spiritualistes intransigeants ont toujours refusé aux bêtes cet effluve divin qui, selon eux, n'appartient vraiment qu'à l'homme, image spirituelle et matérielle de la divinité.

Entre tous les philosophes spiritualistes qui, après les Pères de l'Eglise, se sont élevés le plus fortement contre l'idée d'accorder une âme aux animaux et qui

en donnent les raisons les plus accessibles à notre compréhension, nous devons citer Swedenborg et donner un aperçu succinct de ses arguments qui nous semblent satisfaire à la fois la science, la raison et nos idées de suprématie intellectuelle, nous montrant, nous autres hommes, comme seuls possesseurs d'une âme, émanation de la divinité et garantie infailible d'immortalité.

Swedenborg nous dit que le corps de l'homme est composé de trois parties : 1^o la partie matérielle, faite d'atomes chimiquement décomposables et absolument inertes et insensibles ; 2^o la partie spirituelle, dont le dernier degré, ou degré le plus proche de la matière est appelé par quelques-uns « corps astral », et 3^o la partie divine ou âme.

Dans nos corps comme dans ceux des animaux, la partie spirituelle contient les principes de vie tirés du plan divin, où sont toutes les formes des choses spirituelles et matérielles, dont ces dernières ne sont que les vêtements nécessaires à l'existence et à la manifestation pour les usages sur le plan terrestre.

Par le corps spirituel en qui réside la vie, ainsi que nous venons de le dire, les hommes et les animaux naissent, croissent et se multiplient, ce qui ne peut avoir lieu par la matière seule parce qu'elle est essentiellement inerte ; c'est donc le corps spirituel qui éprouve les joies et ressent les douleurs qui affectent le corps physique chez l'homme et chez l'animal, et nous n'en voulons pas d'autre exemple que celui assez fréquent que nous donne un homme amputé d'un bras ou d'une jambe et qui, de longues années après l'ablation d'un de ses membres, se plaint de ressentir dans ce membre qui lui manque les mêmes douleurs rhumatismales ou autres qu'il éprouvait avant l'amputation ; donc, ce n'est pas le membre matériel qui souffre puisqu'il n'existe plus, mais bien le membre spirituel dont on a supprimé l'enveloppe physique.

L'homme et l'animal ont donc chacun deux corps : un corps matériel et un corps spirituel qui correspondent l'un au plan physique et l'autre au plan spirituel, mais chez l'homme il y a de plus une âme qui correspond au plan divin ou plan suprême.

Cette âme donne à l'homme la *raisonnabilité* et la *liberté* ; l'animal n'a qu'une *science* propre aux usages de son espèce et que l'on nomme *instinct* vulgairement ; cette science ou instinct correspond à une partie plus ou moins élevée du plan spirituel, selon le degré occupé par l'animal dans la chaîne des êtres.

Dans l'homme, les deux principes de *raisonnabilité* et de *liberté* ne sont en d'autres termes que la faculté de comprendre et de vouloir librement. L'homme peut raisonner des causes et des effets ; les animaux ne

1. Lettres d'Héloïse et d'Abeilard. — Londres. Cazin, 1780, tome 1^{er}, p. 63.

2. Voyez *Chron. Turon. Quercet.* in not. ad. Epist. ABEIL., p. 495.

peuvent ni vouloir ni comprendre librement ; ils n'ont que des affections naturelles, qui sont l'affection de se nourrir, de se reproduire, de fuir le danger en évitant ce qui leur est nuisible, en un mot, ils ont la science nécessaire à la conservation de leur vie et à celle de leurs espèces, mais absolument insuffisante pour qu'ils puissent s'élever d'un degré, si intime soit-il, au-dessus du rang qu'ils ont toujours occupé dans la nature.

L'homme doué de rationabilité et de liberté, ou, si l'on préfère, d'entendement et de raison, *naît sans aucune science parce qu'il peut les apprendre toutes.*

L'animal au contraire, n'ayant ni raison ni liberté intellectuelle, naît avec la science et les connaissances qui lui sont nécessaires pour subsister, et cela a lieu pour toutes les espèces sans exception.

L'homme possédant un entendement et une volonté qui lui viennent de l'âme, peut soumettre sa volonté, c'est-à-dire ses instincts, à son entendement ou sagesse, dominer la nature, ses besoins et tendances matériels et par là s'élever graduellement à travers le plan spirituel jusqu'au plan divin d'où son âme est émanée.

Par contre, l'animal n'ayant que la science instinctive et affective, est complètement soumis dans tous ses actes à cette science, qui lui fait connaître ce qui est bon ou mauvais pour lui, et par suite, fait agir son corps de la manière la plus propre à satisfaire ses besoins, qui sont ses affections et qu'il tient de Dieu pour sa conservation et celle de sa race.

De plus, si les animaux avaient une âme, et par conséquent une volonté et un entendement, ils progresseraient spirituellement et ne pourraient accomplir cette progression que par l'échange de leurs idées, en un mot ils parleraient et raisonneraient, et jamais on n'a entendu les animaux parler et raisonner avec les hommes. Oui, mais entre eux, m'objectera-t-on, les animaux se parlent et se comprennent ; les animaux se comprennent par des cris modulés de différentes façons, mais ils ne parlent pas entre eux. Les animaux ont des cris de joie, de colère, de douleur, etc. ; la poule sait, par un cri particulier, rassembler ses poussins sous ses ailes au moment opportun ; tous les animaux de même race font entendre des cris pour s'avertir du péril, mais ces cris ne sont pas des paroles, ce sont simplement des gestes analogues à ceux que font ces mêmes animaux pour boire, manger, se reproduire, etc. ; en criant ils agissent d'après la science dont nous avons parlé plus haut, mais ces cris ne sont pas des actes réfléchis.

Flourens dit : « Le cri de l'animal peut engendrer une idée, mais il n'est pas le produit d'une idée. »

Les animaux ne jouissant pas des facultés inhérentes à l'âme humaine, c'est-à-dire de l'entendement

et de la volonté, n'ont donc pas d'âme ; esclaves de leurs besoins, ils sont irresponsables et ne doivent être ni récompensés ni punis après leur mort ; lorsque la désorganisation de leur corps matériel entraîne celle de leur corps spirituel, la répartition des atomes composant ces deux corps se fait dans les deux mondes auxquels ils appartiennent, et l'animal a rempli ici-bas l'usage pour lequel il avait été créé.

VANRI.

LES FAKIRS DE DJAPUR (Inde)

On parle toujours des fakirs de l'Inde comme de gens subissant des mutilations ou se condamnant à des souffrances physiques, dans un fanatisme exagéré !

Ce n'est pas tout à fait cela.

Le fakir a le plus souvent un rôle d'expiateur.

Un homme riche qui a commis une faute grave, va trouver un fakir et lui dit : « Voilà ce que j'ai fait, combien exiges-tu pour expier mon crime, par la pénitence que tu voudras ? »

Le fakir fait son prix, reçoit l'argent et prononce de suite le vœu de faire telle ou telle pénitence dont l'austérité dépend de la faute commise et de l'argent reçu.

A côté de ces fakirs-expiateurs il y a aussi ceux qui agissent par fanatisme, mais ils sont les moins nombreux.

Toutes les catégories de fakirs se rendent annuellement à Djapur, où a lieu un pèlerinage considérable.

Au programme de cette fête religieuse est la baignade dans un étang sacré. Puis des processions féeriques se font autour du lac avec les éléphants des pagodes couverts de riches étoffes, devant lesquels les Indiens avec leurs belles figures bronzées, portent respectueusement les reliques de Taoli et les objets sacrés du culte de Krishna.

A cette fête il n'est pas rare de voir des fakirs se faire suspendre en l'air par un crochet qui leur entre au-dessous de l'omoplate. Ce crochet est au bout d'un long bâton... L'homme ainsi suspendu, sourit, et jette sur la foule des pétales de roses et des essences.

Un massage particulier précède l'embrochement.

Les fakirs sont, en somme, la plus grande attraction de la fête. On en voit se faisant percer le bout de la langue par le prêtre brahme ; d'autres accroupis depuis des mois, sans changer de posture, ont fait vœu de ne pas parler, et sont devenus muets volontairement.

Les plus bizarres sont ceux qui ont fait vœu de venir à Djapur à reculons et qui marchent ainsi depuis un mois peut-être.

On voit encore à Djapur, les fakirs qui ont fait vœu de ne jamais toucher à leur tête, et dont la chevelure est devenue un véritable maquis, et ceux qui ont fait vœu de ne pas ouvrir leur main. Les ongles ont traversé la paume.

Non seulement on ne peut décrire l'horreur que l'on éprouve en face de toutes ces difformités, mais on ne peut davantage traduire le délire et la folie religieuse de la foule en face de ces monstruosité.

Mais il n'est que véridique de déclarer que ces fakirs ont parfois des pouvoirs mystérieux. Ils guérissent, par exemple, les enfants malades par l'imposition fréquente et prolongée des mains, sur la tête principalement!... On leur jette, en manière de reconnaissance, des bijoux, de l'or, des étoffes, des bananes, des verroteries, des perles de bois, etc., etc.

C'est un concert assourdissant de cris, de pleurs, de joie, d'ivresse, d'imprécations, qui font de la fête de Djapur un spectacle inoubliable.

C. DE MIRBEL.

ENCORE LE CORPS ASTRAL

I. — C'est une agréable surprise pour moi, docteur, que de vous entendre parler ce langage aristotélique; votre premier article ne m'avait point préparé à cette consolation. Ainsi donc, vous admettez les théories de la *Matière* et de la *Forme*, de l'*Acte* et de la *Puissance*. Seulement je vous ferai remarquer avec insistance que l'*acte* atteint directement et immédiatement le *potentiel*, tandis que la doctrine occulte pose comme *nécessaire* l'aide d'un médiateur; sans lui, l'âme ne peut *actualiser* le corps.

Ne dites pas, je vous prie, que nous invoquons l'autorité d'Aristote pour confirmer des opinions religieuses. Nous ne *pensons* ni par Aristote, ni par saint Thomas, mais nous *pensons avec* Aristote et saint Thomas. Nous mettons en ligne des *principes rationnels* qui appartiennent au patrimoine philosophique de tous les temps, et qu'Aristote a eu la gloire de systématiser. Nous invoquons la raison antique en matières *purement* philosophiques; sur ces vérités naturelles se *greffent* des vérités religieuses, et c'est tout. Aristote intervient dans la question rationnelle; la conséquence d'ordre religieux ne relève en rien de son autorité personnelle.

**

C'est entendu. Le médiateur plastique n'est pas à la fois *substance spirituelle* et *substance matérielle*, c'est « une lumière en partie volatile et en partie fixée », comme l'a écrit un des vôtres. Imaginez maintenant cette substance *dématérialisée* aussi subtile que vous voudrez, vous devez fatalement lui supposer une constitution matérielle, des particules, des atomes théoriquement *sécables*. Un abîme la sépare donc de cette substance totalement *simple* et *spirituelle* qui est l'âme humaine. Si cette âme peut s'unir immédiatement à ce médiateur dans sa partie volatile, le problème de l'union immédiate de l'esprit avec la matière est posé et résolu, et l'âme peut tout aussi bien s'unir immédiatement avec ce fluide *encrassé* et *coagulé* que vous appelez le *corps*. — Donc inutile serait l'intervention du médiateur volatil, puisque ce sont les mêmes atomes sous une forme différente. Pour obtenir un liquide par les gaz coagulés, il faut que ces gaz gardent les principes constitutifs de ce liquide.

Le *corps*, dites-vous, n'est pas autre chose que le corps astral *encrassé*. L'âme qui s'unit au corps astral s'unit donc immédiatement au corps. Par là, vous évitez la rigueur du texte conciliaire. En revanche, vous détruisez la notion du *médiateur*. Il en résulte, en effet, que le corps s'unirait à l'âme par la partie plus éthérée de sa substance matérielle, par sa partie non coagulée; il serait ainsi son *propre* médiateur entre l'âme et lui.

II. — Vous semblez croire, docteur, que j'ai fui devant la menace de votre texte biblique. Il n'en est rien; je me proposais de discuter vos assertions dans un second article, car il m'est impossible de parler de tout en même temps. C'est ce que j'indiquais en *post-scriptum*, en vous posant plusieurs questions destinées à préciser le débat. L'*Echo* n'a point reproduit ce passage de ma réponse; un oubli sans doute (1).

Veillez donc me dire, en vue d'une réponse prochaine, si :

1° Vous admettez le Purgatoire au sens chrétien et orthodoxe;

2° Si vous reconnaissez la possibilité de la résurrection, en faveur de n'importe quel homme, en quelque temps que ce soit;

1. Non, ce n'était pas un oubli; mais il nous semblait (et il nous semble encore) qu'en posant ces questions M. l'abbé Gombault entraînait la discussion sur un terrain beaucoup trop vaste, et qu'il risquait de la prolonger interminablement. Puisqu'il insiste, nous cédon. Tout de même, Monsieur l'abbé, un peu plus de discrétion, s'il vous plaît. Ces contro-verses sont intéressantes mais à condition qu'on les limite à un seul ordre de faits ou de concepts.

(N. DE LA D.)

3° Si l'âme peut émigrer dans les corps inférieurs.

Ceci posé, je répondrai brièvement à votre objection tirée des textes sacrés :

a) La doctrine philosophique distingue dans l'âme deux facultés, l'*intelligence* et la *volonté* ; ces deux facultés ont leur racine dans la même substance spirituelle, l'âme ; elles ne sont donc pas des substances, elles appartiennent à l'ordre des propriétés qui naissent de l'essence. Quand l'Écriture parle de l'âme, de l'*esprit*, du *cœur*, elle ne désigne pas deux substances séparées, mais une seule, l'âme, puis sa faculté *intellective*, ou son *appétit rationnel* ; le corps astral n'a rien à tirer de ces désignations.

b) Le texte de saint Jean (ch. IV) n'apporte aucun appoint à votre théorie des *réincarnations*. S'il devait profiter à quelque chose, ce serait à la seule doctrine de la *préexistence des âmes* qu'ont défendue quelques anciens. Ils prétendaient que c'était en punition de leurs péchés que les âmes devaient connaître la vie terrestre. Votre doctrine des *réincarnations* est tout autre et se heurte à d'autres difficultés et impossibilités, comme nous le verrons au cours de notre discussion.

Jésus, dites-vous, aurait détrompé ses apôtres, s'il avait eu à condamner la doctrine qui vous est chère...

Mais ignorez-vous que l'Évangile est un résumé très succinct des principales réponses du Maître ? Saint Jean nous en avertit lui-même.

En second lieu, savez-vous si les apôtres ont parlé dans le sens que vous prêtez à leurs paroles ? Ils avaient appris de Job que l'homme *naît pécheur*, et qu'il est, de ce chef, exposé aux misères de la vie. Saint Augustin fait au sujet de ce texte la même remarque : « *Non sine peccato ORIGINALI natus est* », il n'était pas né sans le péché originel.

J'aime mieux vous ramener au chapitre V, v. 14, de ce même saint Jean ; là est la clef du sens recherché. Jésus, en effet, venait de guérir un paralytique, et lui avait dit : « Maintenant, ne péchez plus de peur que vous ne tombiez dans de plus grands maux. » — Les apôtres en ont aussitôt conclu que toute maladie avait pour origine un péché commis.

A quelque temps de là, ils rencontrent cet aveuglé, et sont comme déroutés par ce nouveau cas. Leur raisonnement est facile à suivre : Si le péché de ses parents n'est pas cause de son mal, c'est donc qu'il a péché lui-même ; or, cela est impossible ; alors que devient la doctrine insinuée, au chapitre V, à savoir, que toute maladie est le châtiment d'un péché commis ? Ils exposent leur doute, et Jésus leur apprend qu'il est faux que toute maladie ait pour cause le péché actuel.

Quoi de plus naturel que ce commentaire ? — Bien

plus, ce passage se retourne en partie contre votre doctrine des *réincarnations*. Si les âmes se *réincarnent* plusieurs fois, d'après vous, c'est pour *expier* leurs fautes et achever de se *purifier* ; l'âme de cet aveugle et l'âme de ses parents sont des âmes en état d'*expiation*. S'il en est ainsi comment Jésus peut-il répondre à ses apôtres : « Ni lui, ni ses parents n'ont péché. » — S'ils n'ont pas péché, comment sont-ils en cet état de *réincarnés* ? Jésus ne suppose donc pas que des âmes se *réincarnent* pour expier leurs péchés.

Je proposerai d'autres textes à votre méditation. En attendant, il faut déjà conclure que vous cherchez à appuyer votre système sur des bases plus que chancelantes.

Agréez, docteur, mes sentiments distingués.

F. GOMBAULT,

docteur en philosophie, lauréat de l'Institut catholique.

Petit cours de Physiognomonie

VIII. — LES JOUES

Nous ne pouvons pas compter les joues parmi les traits du visage ; elles n'en sont pas moins très intéressantes à étudier parce qu'elles contribuent à fixer l'expression de la physionomie.

Elles nous indiquent nettement les sentiments, gardent la trace des sensations ordinaires de l'homme, et avec l'âge, nous pouvons y lire, comme incrusté, la qualité ou le défaut dominant.

Chez l'homme fort, les joues ne sont pas gonflées car c'est la marque de la sensualité ; elles ne sont pas non plus sillonnées de larges rides, c'est bêtise et grossièreté ; elles sont pleines mais proportionnées.

Le chagrin, les ennuis, les soucis creusent les joues — souvent aussi, l'ambition.

Comparez la figure de Bonaparte à celle de Napoléon. Les joues creuses de l'ambitieux qui aspire à la gloire et à la fortune se remplissent quand la destinée souriante a couronné ses efforts. Alors, comme dit le poète, du Premier Consul le front de l'Empereur perça le masque étroit !

Car, cela n'est pas douteux, la volonté est un levier dont on ne connaît pas assez la puissance et la physiognomonie vous désigne l'homme doué, qui a de la volonté et qui doit s'en servir pour le bien ou pour le mal.

Les joues doivent donner à la physionomie — et cela malgré la disproportion des traits — un aspect gracieux et sympathique pour indiquer un caractère noble et un bon cœur.

Du nez au menton elles vous indiqueront l'homme fier et dédaigneux ou le cœur compatissant.

Regardez cette merveilleuse expression de bonté compatissante sur la figure de Saint-Vincent de Paul et opposez-la à la tête de Néron que vous pouvez examiner à loisir au Musée des Antiques au Louvre : voilà une antithèse surprenante !

Les joues, dans ces deux figures, mettent en lumière les yeux, le nez, la bouche, le menton et donnent à l'ensemble une expression qui détermine admirablement ces deux caractères.

Voici un signe dont j'ai fait maintes fois l'expérience et qui ne trompe pas : un léger creux de forme rectangulaire sur les joues c'est la marque certaine de jalousie et d'envie.

Il faut, de plus, observer les joues aussi bien en mouvement qu'au repos.

Les tics nerveux, comme on dit ordinairement, ne sont, pour le physiognomoniste, qu'un aveu inconscient.

Peu de gens sont, en effet, assez maîtres d'eux-mêmes pour garder un masque impénétrable. Les sensitifs — et ceux-là sont en majorité — se trahissent involontairement et les sentiments dominants qui reviennent continuellement se manifestent par des signes extérieurs qui deviennent habitudes à la fin.

Voici un de ces tics sur lequel vous ne vous tromperez jamais : Si vous voyez la joue légèrement mobile au-dessous des yeux soyez persuadé que vous avez affaire à une personne sensible, généreuse, à l'âme élevée et au cœur bon.

(A suivre.)

FÉLIX.

DE L'IDENTITÉ DES ESPRITS

M. Erny, l'auteur d'un livre remarquable, *Psychisme expérimental*, est un des rares spirites qui consentent à admettre qu'on ait une opinion différente de la leur et avec qui on puisse discuter sans risquer de se faire traiter d'ignorant, de clérical ou de rétrograde.

Il a, en outre, un mérite qui, à mes yeux, n'est pas mince : il ne prêche pas, il démontre.

Il vient de consacrer, dans la *Paix Universelle*, sous ce titre : « De l'identité des esprits » quatre longs articles fort intéressants et très documentés, à la réfutation de la série d'études que j'ai publiées récemment dans l'*Echo du Merveilleux*, sur et contre la doctrine du spiritisme.

Je demande à mes lecteurs la permission d'en reproduire de larges extraits, pour rendre hommage, d'abord, à la parfaite courtoisie de mon contradicteur, et pour prouver ensuite aux spirites ses confrères qui ne cessent de m'accuser de parti-pris, que le parti-pris, de tous les défauts que

je puis avoir, est certainement celui qui me sera le moins reproché au jour du jugement dernier.

Je ne dois pas cependant cacher que les preuves que M. Erny m'oppose et qu'il juge péremptoires n'ont pas ébranlé ma conviction. J'en dirai le pourquoi, dès que j'en aurai le loisir.

G. M.

C'est une des questions les plus difficiles pour tous ceux qui étudient les phénomènes psychiques, et les rapports de l'homme avec les désincarnés.

Les preuves d'identité fournies par les invisibles qui se communiquent ne sont pas toujours concluantes ; et souvent les explications que les incrédules nous donnent sont peu acceptables ; mais, comme en toutes choses, il y a un juste milieu.

Dans un numéro de l'*Echo du Merveilleux*, M. Gaston Mery résumait la question en ces termes : « Les esprits évoqués dans les expériences spirites donnent-ils les preuves absolues de leur identité. Jusqu'à démonstration du contraire, je prétends que non. Les spirites prétendent que oui... »

Tout en ne partageant pas toutes les idées ou opinions des spirites français, je crois, comme eux, qu'on peut parfaitement signaler des cas où des désincarnés ont donné des preuves de leur identité. M. G. Mery dit *preuves absolues*, je trouve qu'il ne faut être exagéré en rien, et ne pas se montrer très absolu dans ce qu'on demande.

Les désincarnés nous le disent souvent, il ne leur est pas toujours facile de se communiquer, les conditions sont variables, et les difficultés très grandes parfois, et c'est ce que les incrédules ou les gens de parti pris ne veulent pas toujours comprendre.

Il est facile de dire que les cas très nets d'identité sont des exceptions, mais, pour ma part, durant mes recherches pour mon livre, j'en ai trouvé un très grand nombre ; cela me prendrait beaucoup trop de temps pour les retrouver, au milieu des nombreux documents psychiques que j'ai eus entre les mains, mais je me contenterai d'en signaler une certaine quantité. Commençons d'abord par quelques cas historiques.

Cas I. — Charles I^{er} fut prévenu deux fois par l'apparition de lord Strafford qu'il eût à ne pas se rencontrer avec l'armée des parlementaires alors à Northampton. Le prince Rupert, un sceptique de l'époque, dissuada le roi de prendre l'avis au sérieux. Le roi se mit en marche vers le Nord, fut surpris en route, et essuya la désastreuse défaite de Naseby. On peut dire que le roi a eu une hallucination, mais cela me semble inadmissible, car l'avis était formel, a eu lieu deux fois, et mal en prit au roi de ne pas le suivre. Pourquoi ne serait-ce pas Strafford qui ait voulu donner une dernière preuve d'attachement à son roi pour lequel il s'était tout dévoué de son vivant ?

Cas II. — Dans son livre de *Monarchy or no Monarchy* (1651), l'Anglais Lily nous raconte le fait suivant qui fut attesté par plusieurs contemporains.

« Un homme âgé du nom de *Parker*, ayant appartenu à la maison du duc de Buckingham, et qui avait

été en relations très intimes avec le père du duc, vit deux fois George Villiers (le père du duc) lui apparaître et la seconde fois il lui dit ceci : « Je sais que vous aviez pour moi une grande affection que vous avez reportée sur mon fils. *Comme vous devez bien me reconnaître pour son père* dites-lui telles et telles choses particulières (qu'il indiqua), entre autres qu'il renonce à la société de telles ou telles personnes, sinon sa mort sera aussi certaine que soudaine. » Parker s'imagina avoir rêvé, nous dit Lily, et ne voulant pas effrayer le duc, d'après des renseignements qui lui semblaient si peu sûrs, garda le silence, d'autant plus qu'il craignait que son maître ne se moquât de lui et l'appelât vieux radoteur. Quelques nuits plus tard, le vieux duc apparut une troisième fois, et semblant furieux contre Parker s'avança vers lui et lui dit : « Je vous croyais mon ami et celui de mon fils. Pourquoi n'avoir pas donné à ce dernier l'avis dont je vous avais chargé, je vous demande de nouveau de le faire. » Parker très effrayé, cette fois, répondit que le jeune duc était un sceptique, et recevrait fort mal cet avis. « S'il ne veut pas croire, répondit le vieux duc, dites-lui le secret suivant que lui seul et moi au monde connaissons. » *Parker, convaincu maintenant qu'il ne rêvait pas*, raconta au jeune duc tout ce qui lui était arrivé. Ce dernier en rit bruyamment; alors Parker lui fit part du secret confié par son père. Le jeune duc fut très étonné et lui dit que le Démon seul avait pu lui révéler cela, mais, malgré tout, il ne tint aucun compte de ces avis paternels et *continua sa vie de débauche*. Le vieux duc apparut encore une fois à Parker et lui dit d'un ton profondément affecté : « Je sais que vous avez parlé à mon fils, et qu'il n'a tenu aucun compte de mes avis, avertissez-le une dernière fois que, s'il ne s'amende pas, il mourra frappé d'un coup de poignard. » *La prédiction s'accomplit à la lettre*, car, le 23 août 1628, le duc de Buckingham fut poignardé par Felton.

Ce cas est caractéristique, car on comprend très bien qu'un père voyant le danger que courait son fils ait fait tout son possible pour l'en prévenir. Supposer que c'est un démon qui a pris la figure du vieux duc pour avertir son fils est aussi puéril qu'illogique, car le devoir d'un démon eût été de pousser davantage le jeune duc dans sa vie de débauche, et non d'essayer de l'en retirer, tout en lui donnant une preuve de l'existence supra-terrestre de son père. Supposer aussi que c'est un Élémental qui a pris la défroque d'un Élémentaire pour parler à Parker, ainsi que nous le content les théosophes, est non moins inadmissible. On croit ou on ne croit pas à l'au-delà, mais si on y croit, il faut être logique.

Cas III. — Dans ses mémoires, xvii^e siècle, le comte de Rochefort raconte les faits suivants, en ajoutant « que le lecteur aura peut-être peine à y ajouter foi, mais les gens dont j'ai à parler appartenaient à des personnes de si grande considération, que l'on peut savoir d'eux si je n'aurai rien dit que de véritable. »

Je résume les faits. « Le marquis de Rambouillet et le marquis de Précý étaient très amis; un soir, après avoir parlé des affaires de l'autre monde, les deux amis se promirent l'un à l'autre que le premier qui mourrait en viendrait apporter des nouvelles à son compagnon. Deux ou trois mois se passèrent sans

qu'ils songeassent à ce qu'ils avaient dit; cependant le temps de partir pour l'armée étant venu (tous deux étaient militaires), le marquis de Rambouillet s'en alla dans les Flandres, pendant que Précý atteint d'une fièvre maligne demeura chez Dupin où il logeait. Au bout d'un mois ou cinq semaines, sur les six heures du matin, on tire les rideaux du lit de Précý; ce dernier, s'étant retourné pour voir qui était là, aperçut le marquis de Rambouillet *en buffle et en bottes* (1). Précý voulut lui sauter au cou, pour lui témoigner la joie qu'il avait de son retour, mais le marquis reculant vivement lui dit « qu'il avait été tué la veille, en telle et telle occasion, et qu'il n'était revenu vers lui que pour s'acquitter de sa promesse. Qu'il n'y avait rien de plus vrai que ce que l'on disait de l'autre monde, qu'il devrait songer à vivre d'une autre manière qu'il ne faisait, et qu'il serait tué, lui aussi, à la première occasion; qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Précý, ne croyant ni ses yeux ni ses oreilles, s'élança hors de son lit pour embrasser son ami qu'il croyait le vouloir abuser, mais il n'embrassa que le vide. Rambouillet, voyant qu'il était incrédule, lui montra l'endroit où il avait reçu le coup, et qui était dans les reins. Après cela, Rambouillet disparut, laissant Précý dans une grande frayeur; ce dernier réveilla toute la maison par ses cris. Le comte de Rochefort, qui logeait aussi dans la maison de Dupin, vint avec ce dernier voir ce qui se passait. Précý nous raconta ce qui lui était arrivé, mais nous lui dîmes qu'il fallait qu'il eût rêvé ça, et il sembla au désespoir de constater que nous le prenions pour un visionnaire. Il eut beau nous affirmer la chose, nous restâmes dans notre pensée, jusqu'à l'arrivée de la poste des Flandres. La nouvelle étant venue de la mort du marquis de Rambouillet, nous commençâmes à nous regarder et à penser qu'il pouvait bien y avoir du vrai dans ce que nous avait dit Précý. Bientôt après, les guerres civiles étant survenues, Précý voulut aller au combat de la Porte Saint-Antoine. Quoique son père et sa mère aient tout fait pour l'en empêcher, il ne voulut pas passer pour lâche, et il y fut tué au grand regret de toute sa famille. »

On ne peut mettre en doute la bonne foi du comte de Rochefort, car, jusqu'à l'arrivée de la poste des Flandres, ni lui ni son logeur ne crurent à la réalité du fait. Si cela n'est pas un cas très net d'identité, qu'est-ce que c'est donc? De la télépathie de mort à vivant? *Paroles creuses*, car il est évident que c'est bien l'esprit désincarné de Rambouillet qui s'est transporté vers son ami, et lui a donné des preuves indiscutables de sa mort et de son identité. De plus, il était 6 heures du matin, et Précý devait ne plus dormir, en tout cas *il ne crut pas jusqu'au dernier moment à une apparition matérialisée de son ami*, et, malheureusement pour lui, pas plus que le duc de Buckingham, il ne tint compte de l'avertissement qui lui avait été donné de l'au-delà.

En cherchant dans les mémoires de tous les peuples on retrouverait, j'en suis sûr, beaucoup de faits du même genre, mais arrivons maintenant aux faits modernes.

M. Erny cite ici plusieurs faits que nos lecteurs connaissent, et notamment le cas d'Arsène Houssaye, qu'a

1. Autrement dit en tenue de campagne de l'époque.

raconté M^{me} Vauthier dans les *Souvenirs d'une Voyante*.
Puis il continue :

M. G. Mery dit, à propos de ces souvenirs de M^{me} C. Vauthier, qu'il n'y a pas un seul des faits psychiques rapportés par cette dame, dans lequel on ne découvre une arrière-pensée de *tromper*, de *déconcerter*, de *surprendre*. Les faits que je viens de citer sont une *preuve évidente du contraire*. Il y a eu là des manifestations très précises de désincarnées, comme on en trouve des *centaines* dans les *Proceedings* de la Société des recherches psychiques de Londres.

M. G. Méry dit aussi dans le même article : « On constate, chez tous les êtres qui se manifestent dans les expériences spirites, une propension au mensonge, à l'erreur, à la mystification. On peut dire que tout esprit évoqué est un esprit menteur. »

Je puis affirmer à M. Mery qu'il est dans l'erreur la plus complète, et que pour ma part je n'ai jamais été trompé dans mes expériences psychiques ; il est vrai que, selon le précepte de saint Jean-Baptiste, *je mettais toujours les Esprits à l'épreuve*, et jamais ma pierre de touche psychique ne m'a fait défaut. Ce sont les expérimentateurs crédules ou sans expérience qui sont toujours ou très souvent trompés, car ils croient à tout ce que leur dit un invisible, comme on croirait au premier venu qu'on rencontre dans la rue, sans savoir à qui on a affaire. M. G. Mery paraît avoir une bien *satanée opinion* des invisibles qui fort heureusement ne sont pas aussi noirs qu'il le croit. Dans le numéro de décembre 1899 de l'*Écho du Merveilleux*, il y avait un article d'un anonyme signant Géristis qui me semble résumer la question de la façon la plus claire et la plus logique : c'est que, sur le plan d'existence qui suit le nôtre, *il y a des Êtres de toute espèce, tantôt médiocres, ternes, badins, fallacieux et inoffensifs, tantôt mauvais, et tantôt d'ordre plus élevé*. Cet anonyme dit aussi que : « *Le défaut de certains catholiques — non pas de tous — leur erreur, pourrait-on dire, est de voir dans presque toutes les manifestations d'ordre extra-physique l'intervention du Diable en personne, comme principe du mal...* » Je partage absolument cette façon de voir qui me semble, comme à cet anonyme, la plus raisonnable et surtout la plus évidente, autrement on tombe dans les exagérations et les partis pris. Certains spirites voient des esprits partout, même dans les manifestations purement animiques (comme l'a dit Aksakoff). Par contre, beaucoup de catholiques voient le Diable dans toute manifestation invisible ; restons dans le juste milieu, et éloignons-nous des intransigeants, c'est la vraie méthode pour tout expérimentateur indépendant.

Dans ses souvenirs, M^{me} C. Vauthier dit avoir beaucoup désiré voir sa grand'mère, mais que jamais elle n'a pu obtenir cette satisfaction. Comme M. C. Flammarion, elle se plaint de ce silence de ses parents ou des êtres qui lui ont été chers. La réponse à ce problème a été donnée dans diverses communications psychiques que je vais résumer.

Dans le livre de M^{me} Underwood (1), une Américaine non spirite, elle dit avoir posé cette question importante, et voici ce qu'on lui a répondu : « Malgré votre grand désir d'obtenir des messages ou communica-

tions de vos parents ou amis, *la chose est plus difficile que vous ne vous l'imaginez*. Les liens de sympathie sont plus forts dans l'au-delà que les liens de famille. Vous vous étonnez du silence de beaucoup de gens que vous croyez vous être sympathiques et qui ne l'étaient pas. »

Il est évident que bien des fois ceux que l'on croit vos amis ne le sont qu'en apparence. Dans les meilleures familles il y a, souvent aussi, bien des animosités secrètes. En outre, ceux que nous avons aimés et que nous désirerions revoir sont souvent les plus éloignés de nous dans l'au-delà, et dans l'impossibilité de se communiquer.

Souvent encore, les parents ou amis dorment non leur dernier sommeil, mais le premier état léthargique qui suit la mort ; cet état est plus ou moins long pour les uns que pour les autres. Il faut avoir la candeur psychique de M. C. Flammarion pour s'imaginer que le désir si vif qu'il soit de revoir un parent ou un ami est suffisant pour permettre au phénomène de se produire.

M. Erny rapporte des faits tirés de l'ouvrage de M^{me} Underwood *Automatic Writing*, puis des faits tirés du *Light* — le suivant, entre autres :

Cas III. — Puisque nous avons parlé de l'ancienne guerre du Transvaal, parlons de la nouvelle. Voici ce qu'en dit le *Light* (du 30 décembre). Un des vieux amis et correspondants de ce journal affirme que plusieurs des malheureux soldats morts dans cette guerre ont apparu à une de ses parentes qui a des dons de voyante, et que plus tard les portraits de quelques-uns de ces soldats ayant paru dans un journal illustré, elle a pu les identifier. « La raison de leur réapparition à ma parente, dit le vieux correspondant, vient de ce qu'en 1892 j'eus avec elle diverses séances psychiques auxquelles assista un de mes amis, officier dans les Highlanders. Dans ces séances tout à fait privées, une vingtaine de messages furent écrits, comme venant de camarades morts, et démontraient tous l'identité et la personnalité de chaque militaire ; nous pûmes nous procurer les portraits de beaucoup d'entre eux, et ceux-ci furent identifiés par ma parente voyante. Dans ma longue expérience de l'écriture automatique, les faits m'ont paru des plus concluants... En outre, certains d'entre ces militaires nous donnèrent par écrit des détails particuliers sur leur carrière, que nous ignorions complètement, et que nous pûmes vérifier comme étant exacts. Parmi ces derniers se trouvait le lieutenant-colonel B..., qui fut tué dans l'Inde et était très lié avec mon ami l'officier. Le 14 décembre, ma parente vit ce même colonel accompagné de deux officiers d'highlanders récemment tués au Natal. Ils nous donnèrent leurs noms et de nombreux détails, et depuis nous avons pu les identifier complètement ; par leurs portraits parus dans les journaux du soir. J'ai envoyé le nom de ces deux officiers au *Light*, dans le cas où des lecteurs de ce journal seraient des parents pleurant leur mort et qui seraient réconfortés, en pensant que ceux qu'ils ont aimés ont pu revenir pour leur prouver qu'on existait encore après la mort. »

Lorsqu'un désincarné donne sur sa vie des détails ignorés des assistants, et qu'après on vérifie comme

1. *Automatic Writing*, Écriture automatique.

exacts; quand une voyante peut en outre le voir tel qu'il était de son vivant, la preuve d'identité est pour moi indiscutable. Certes, il est très commode d'avoir toujours sous la main un démon pour expliquer les phénomènes un peu trop gênants, mais, pour ces cas, cette explication est si inadmissible que je n'insiste pas.

Le même rédacteur du *Light* a donné, en 1899, des articles sur l'identité des esprits et diverses expériences dont j'extrais quelques cas.

1° La parente voyante lui dit qu'un M. John B... (dont elle lui donna une description très curieuse qui l'identifia) voulait lui parler... Ce désincarné le supplia de dire à sa femme (qui l'avait tant aimé) qu'il était encore vivant. Ce cas prouve combien les désincarnés sont heureux lorsqu'ils peuvent faire savoir, à ceux qui les pleurent, que leur séparation n'est pas éternelle, c'est un sentiment touchant et qui n'a rien à voir avec la théorie démoniaque.

2° Un M. S., ami du rédacteur vint écrire par la main du médium tous les détails de la façon dont il se noya, détails qui étaient parfaitement exacts. La voyante décrivit la personne de M. S... qu'elle n'avait jamais vu, et sa description était exacte; de plus, le rédacteur put se procurer une photographie de M. S... et la montrer à la voyante pour compléter les preuves.

3° Un M. D..., grand ami du rédacteur, mais que ne connaissait pas la voyante, décrivit son affreuse mort survenue par suite d'un cancer à la langue pour lequel on avait dû lui faire cruelles opérations. On peut dire, pour ce cas, que ces détails étant connus du rédacteur, il a pu se produire de la télépathie de son cerveau à celui de la voyante, mais celle-ci *décrivit le désincarné*; or, plus tard, la femme du rédacteur lui dit qu'il existait un portrait de M. D... dans un album de famille de son frère; on le montra à la voyante au milieu de huit autres, et sans hésiter celle-ci désigna du doigt M. D... « Il a dû changer un peu, dit-elle, mais ses traits, ses yeux, ses cheveux sont bien ceux du mort qui m'apparut »

4° M. G..., un ami intime du rédacteur et beaucoup plus âgé que lui, était décédé depuis deux ans, mais un mois environ après sa mort, la même parente voyante me dit avoir vu apparaître M. G... dans mon bureau, un jour que j'étais absent; il s'assit, dit-elle, près de moi, et me parla entre autres choses de sa belle cave et de ses bons vins (dont il était très amateur de son vivant) et avant de disparaître me dit ceci: « Affirmez bien à M. (le nom du rédacteur) que la mort n'est rien et qu'elle n'a été pour moi qu'un changement d'existence. » Je savais que de son vivant M. G... avait très grand peur de la mort, était très incertain à ce sujet et, comme il ignorait mes idées spiritualistes, le désincarné aura dit cela dans l'intention touchante de me rassurer. La voyante décrivit aussi tous les gestes du désincarné et surtout une façon toute particulière de croiser les mains qu'ignorait la voyante, et qui me parut à moi une preuve des plus convaincantes, ajoutée à la description du désincarné.

Je le demande à M. G. Méry, est-il soutenable un instant qu'un démon aurait pris le masque de M. G... (pour apparaître à la voyante), aurait fait ses gestes habituels et surtout parlé de sa cave et de son bon vin, même en supposant que ce soit un bon diable; on ne voit pas du tout à propos de quoi et dans quel but il

ferait tout ça. Ce serait au point de vue satanique perdre son temps, et de plus rassurer l'incarné sur l'au-delà, ce qu'on pourrait appeler une belle gaffe diabolique. Aussi je suis bien persuadé que, sauf les catholiques exagérés, les autres seront convaincus, comme moi, que dans bien des cas les morts peuvent revenir et nous donner des preuves de leur identité et de leur survivance.

Dans son livre, M^{me} Underwood nous dit ceci: « A plusieurs reprises, les invisibles ont écrit par ma main que souvent de mauvais esprits se réjouissent et s'amusent à tromper les incarnés, et qu'il faut se garder d'eux en ne les écoutant pas, et en leur montrant qu'on n'est pas dupe de leurs manœuvres. »

« Bien souvent aussi, ajoute-t-elle, les invisibles m'ont priée de faire part à mes amis d'abord, puis au public, des renseignements qu'ils me donnaient sur l'au-delà, renseignements qui avaient tous pour but de calmer l'appréhension de la mort, et nous affirmer la réalité de la survie. » M^{me} Underwood hésita très longtemps, craignant le qu'en-dira-t-on et surtout qu'on la traitât de folle, mais les invisibles lui reprochèrent si souvent d'avoir peur, qu'elle se décida à publier son si curieux livre. Oxon (S. Moses), dans ses *Spirit Teachings* (Enseignements des Esprits), nous dit aussi que très souvent les invisibles qui se communiquaient à lui en étaient empêchés par des bandes de mauvais esprits qui faisaient tout leur possible pour enrayer le Bien que pouvait produire cet enseignement.

Swedemborg nous met également en garde contre les entités malfaisantes qui fort heureusement ne sont pas seules à influencer l'homme.

Comme je l'ai déjà dit: Méfiez-vous et assurez-vous bien si vous parlez à un bon ou mauvais esprit.

Voici un autre cas personnel. Il y a quelques années ayant été atteint d'une maladie intérieure, je désirais avoir des renseignements exacts sur mon mal. J'écrivis à l'administrateur du *Light* en joignant à ma lettre une mèche de cheveux... Celle-ci fut donnée à une dame psychomètre de Londres, qui ne me connaissait ni moi, ni mon nom, et par rapport à laquelle je me trouvais dans la même situation. Au bout de quelque temps, je reçus un message décrivant très exactement mon mal, mais grande fut ma surprise, lorsqu'à la fin de ce message je lus ceci: « Pendant que j'écris, je vois devant moi une forme qui suit ce que j'écris et semble beaucoup s'y intéresser. » Suivait une description très minutieuse de la forme dans laquelle je reconnus toutes les caractéristiques de figure, vêtements, etc., de mon père décédé. Deux points cependant ne me semblaient pas exacts, c'est que la forme, disait cette dame, avait la barbe en pointe, or mon père portait toujours des favoris, et qu'elle avait une bague au petit doigt. En y réfléchissant, je me rappelai que, six mois au moins avant sa mort, mon père, très malade, n'avait plus voulu voir de coiffeur et avait laissé pousser sa barbe en pointe. De plus, pendant de très longues années, mon père avait porté une bague au petit doigt. Je regrette bien à cette époque de n'avoir pas envoyé à cette dame un portrait de mon père qu'elle aurait pu évidemment reconnaître, car elle devait être aussi un peu voyante. Je ne puis donc donner d'autres preuves d'identité que celles mentionnées plus haut, mais le cas est assez

curieux pour appeler toute notre attention. D'autant plus que cette dame et moi ne nous connaissant pas du tout, il n'y a pu avoir télépathie entre nous, surtout n'ayant demandé à cette dame qu'un diagnostic sur mon mal et non des renseignements sur mon père... Pourquoi un invisible autre que lui aurait-il pris cette forme... pour apparaître à cette dame, il n'y a aucune raison logique d'expliquer cette vision qui s'explique au contraire très naturellement de la part d'un père anxieux de voir une amélioration se produire dans mon état, car à cette époque j'étais très affecté physiquement et moralement. Quant à supposer qu'un démon a fait tout cela, cela me semble si ridicule, que je ne pourrais y croire qu'en me servant de l'adage : *Credo quia absurdum!*

M. Gaston Mery pense que l'explication catholique des phénomènes est la seule qui soit satisfaisante, moi je la trouve dans bien des cas *absolument insuffisante*, et contredite par des faits qui établissent l'identité aussi bien qu'on pourrait le faire pour un magistrat ou devant les tribunaux. Il me serait très facile de citer encore des centaines de cas pareils à ceux que j'ai racontés, mais cela prendrait trop de temps et de recherches dans tous les documents que j'ai étudiés pour mon livre. Cependant, je ne saurais trop insister sur ce point que, sauf des cas très rares, ce sont toujours des parents ou amis qui nous donnent les preuves les plus certaines de leur identité et de leur survie : chose d'ailleurs bien logique, car eux seuls s'intéressent à nous.

Quant aux autres invisibles qui mentent, se moquent de nous, disent des insanités, nous trompent, on n'a qu'à ne pas les attirer, et s'ils viennent malgré vous, de les chasser. Lorsque, dans la vie, on a affaire à des menteurs, des trompeurs, des gens dangereux, il faudrait être le dernier des naïfs pour continuer des rapports avec eux, faites de même avec les invisibles.

M. Gaston Mery dit que la thèse spirite ne s'appuie que sur des cas isolés pour expliquer des cas innombrables et que le véritable esprit scientifique consiste à conclure non du particulier au général, mais du général au particulier. D'abord, si ces cas d'identité étaient l'exception... on pourrait dire que l'exception confirme la règle, mais je suis absolument convaincu que ces cas ne sont pas isolés ou exceptionnels. Outre les cas très nombreux que je connais, si on pouvait faire une enquête dans tous les pays du monde, on trouverait, j'en suis sûr, des cas innombrables d'identité donnés par des parents et amis... En Chine, par exemple, on a le culte des ancêtres, l'Inde est la terre classique des phénomènes psychiques, enfin chez tous les peuples on retrouverait des cas du même genre. Les recherches et études psychiques datent de si peu de temps, que notre stock de documents ne peut être encore bien considérable, mais du train dont vont ces études on ne tardera pas à faire partout des enquêtes comme en a fait la Société des recherches psychiques de Londres.

M. G. Mery se plaignait que l'abbé Petit n'ait pas cité les preuves d'identité que Marie Stuart lui avait fournies à lui et à lady Caithness... en effet c'eût été préférable... mais cette fois, je pense qu'il ne se plaindra pas des nombreux faits produits par moi et des preuves très nettes qui les accompagnent. A un

désincarné on ne peut demander plus de preuves d'identité qu'on n'en obtiendrait d'un *incarné* dont on voudrait établir cette identité.

Pour cette étude comme pour mon livre, j'ai employé la même méthode, c'est-à-dire écartant sans hésitation tous les cas qui ne me paraissaient pas bien établis. Certainement, la constatation de ces faits est très gênante pour les catholiques ultra, qui ne voient que par le dogme, mais depuis des siècles l'Eglise a été forcée, à plusieurs reprises, de modifier certaines parties de ses dogmes qui n'étaient plus tenables; elle fera de même pour les faits psychiques et finira par trouver une explication autre, des communications *post mortem* qui sont et seront de plus en plus indéniables.

Les invisibles ont été catalogués par l'Eglise d'une façon un peu arbitraire, car, s'il y a de bons et de mauvais anges, il y a aussi dans l'au-delà des échelles d'êtres différents les uns des autres, comme on en voit sur la terre et dans toute la nature, et comme il doit y en avoir dans toutes les planètes. Aucune plante, aucun animal, aucun être humain ne ressemblent *absolument et entièrement* à un autre, car la diversité est la loi de la nature.

Je souhaite vivement que, dans un temps donné, les savants psychiques et les théologiens puissent trouver un terrain d'entente, où l'explication démoniaque ne sera plus considérée que comme une *exception et non une règle*. Peut-être le siècle prochain nous réserve-t-il cette surprise.

A. ERNY.

GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME ET DE LA MAGIE

Après le Glossaire de la Divination, nous allons donner à nos lecteurs le *Glossaire de l'Occultisme et de la Magie*, car ces deux sciences, aujourd'hui fort étudiées, se rattachent au *Merveilleux* d'une façon directe.

Malheureusement, bien des personnes confondent tout ce qui se rattache au merveilleux : divination, occultisme, magie, hypnotisme, suggestion, magnétisme; de là une grande confusion, qu'il est très important d'éviter, sans quoi il est impossible de s'entendre, il y a donc lieu de bien établir la technologie du merveilleux. C'est dans ce but que nous avons déjà donné un *Glossaire de la Divination*, que nous commençons aujourd'hui un *Glossaire de l'Occultisme et de la Magie* et qu'ultérieurement nous pourrions donner, s'il y a lieu, un *Glossaire du Magnétisme*, etc.

J. D.

A

Abracadabra. — Mot magique d'origine persane, qui écrit sur un parchemin vierge, constitue une

amulette ou talisman; en effet, l'homme qui le porte sur lui, roulé autour du cou, comme phylactère, est préservé des maladies de toute sorte, principalement de la fièvre et, s'il est atteint de maladies, il est guéri incontinent.

Roch de Baillif nous informe, dans son *Démotérion*, que « Serenus Samonicus, entre les préceptes de médecine, dict qu'en écrivant ce nom : ABRACADABRA, diminuant lettre après lettre, par ordre rétrograde depuis la dernière jusqu'à la première et porté au col, estre remèdes aux maladies et qu'elles déclinent par peu se guérissent. » Le même terme écrit à rebours ARBADACARBA possède les mêmes propriétés.

Acqua Toffana. — Poison des plus subtils ainsi dénommé parce qu'on attribuait sa formule à une Palermitaine, dénommée TOFFANA. Nous ne donnerons pas la composition de ce poison, dont la base était l'acide arsénieux (*vulgo*, arsenic) additionné du liquide qui s'écoule de la chair du porc.

Actinobilisme. — D'après le savant P. Kircher, ce terme désigne le phénomène d'anesthésie qui est provoqué par l'inspection prolongée d'un objet brillant. Le même phénomène a été décrit par Daniel Schwenter dans son *Deliciæ physico-mathematicæ*, publiées dès 1636; mais longtemps avant l'*Ars Magna* de Kircher et de l'ouvrage de D. Schwenter, Apulée avait connu et remarqué la sorte d'anesthésie que provoque sur un individu qui la fixe, la roue du potier. Cf. Apulée, *Apolog.* c. XLV, p. 542, Ed. Hild. — Des observations de Chevreul tendraient à démontrer que le mouvement continu de la roue peut provoquer des attaques d'épilepsie. — *De la baguette divinatoire*, p. 234 et suiv.

Adaptation. — L'adaptation en magie est la synthétisation en formules et en rites de diverses influences naturelles.

Adepté. — Celui qui, en magie, est parvenu à sa parfaite connaissance, celui qui peut pratiquer la magie, en un mot, être *magicien*.

Adjuration. — Formule d'exorcisme, à l'aide de laquelle on demande à Dieu en magie blanche (Magie Divine) ou à Satan (en Magie Noire ou Goétie) de faire ou de dire ce qu'on réclame de lui.

Æmonia. — Ville de Thessalie, où l'on pratiquait la Magie à un tel point que les poètes latins dénommaient celle-ci : *Æmonia Artes*.

Aérosoma, Aérosome. — Ce terme signifie littéralement *Corps d'air*; c'est un néo-terme, imaginé par le Dr Fugairon pour désigner le double aithérique ou corps fluide, qui enveloppe le corps physique de l'homme, car la science moderne, le colonel de Rochas en tête, a admis qu'autour du corps tangible et visible (*sarcos soma*, corps de chair) il existe un

autre corps, qui celui-là n'est ni visible, ni tangible pour les sens physiques, c'est le corps fluide dénommé *Astral* par Paracelse, *Enormon* par Hippocrate, *Périsprit* par les Spirites. Il est à peu près certain que tous les corps, quels qu'ils soient, possèdent un *corps astral*, parce que de tous les corps se dégage une AURA (voy. plus loin ce mot), sorte d'émanation gazeuse, radiante, moléculaire, aromale ou monadale, émanation qui participe, si toutefois elle n'en émane pas, de l'*Aither* ou *Hylie*, lequel n'est, en définitive, composé que de monades, atomes, molécules qui ne sont pas encore condensés, agrégés à l'état gazeux.

Autrefois, on croyait que seuls les corps des animaux possédaient un *Aérosome*, mais les travaux modernes de Reichenbach et de clairvoyants tendent à prouver que tous les corps, sans exception, possèdent un double aithérique; ce n'est même que par la présence de celui-ci qu'on peut expliquer d'une manière certaine l'odeur qui se dégage du fer, du cuivre, du plomb et autres matières minérales, odeurs qui ne sont différenciées que par leur *Aérosome*.

Nous ne pouvons trop insister sur ce sujet intéressant, parce que l'espace nous est très ménagé dans la *Revue*, cependant, nous ne saurions passer sous silence qu'il existe une différence capitale entre la nature de l'aither universel ou primordial et celle qui se dégage des doubles aithériques. Cette différence consiste en ceci : que tandis que l'aither universel contient des monades, des atomes et des molécules sans propriétés particulières, sans propriétés caractéristiques, les aérosomes des corps physiques, au contraire, bien que considérablement affaiblies, possèdent toutes les propriétés des corps desquels elles émanent. Ce dernier fait scientifique a été prouvé par les beaux travaux de W. Crookes; ainsi, sous une pression extrêmement faible (un vingt-millionième d'atmosphère) le gaz hydrogène à l'état radiant était encore de l'hydrogène, de l'hydrogène très dilué.

Agate. — Pierre précieuse, à laquelle on attribue de grandes vertus : fortifier le cœur, guérir la morsure vénéneuse des serpents, préserver de la peste et autres maladies épidémiques.

Agla. — Terme magique, d'origine hébraïque, qui, d'après les Kabbalistes, aurait le pouvoir de chasser le démon; aussi ce mot se retrouve-t-il souvent dans les formules conjuratoires de l'*Enchiridion* du Pape Léon. Ce terme se compose des premières lettres de ces quatre mots hébreux : Athah, Gabor, Leolam, Adonai (vous êtes puissant et éternel, Seigneur).

Très employé au XVI^e siècle, on retrouve ce terme, non seulement dans les ouvrages de Magie et dans les Grimoires, mais on l'inscrivait encore sur des Phylac-

tères, qu'on portait sur soi. Cf. LELOYER, *Disc. et Hist. des spectres*, livre III, cap. 5.

Aglaophotis. — Herbe magique qui, d'après les démonographes, servirait à évoquer les démons ; elle croîtrait plus particulièrement dans les carrières de marbre de l'Arabie. Cf. Pline, *Hist. nat.*, livre XXIV, c. 17.

Agnus Castus. — Plante magique à laquelle on attribue la vertu de conserver la chasteté ; c'est notre ricin.

Agyrte. — Tireur d'horoscopes ; il s'en trouvait beaucoup dans l'Antiquité, notamment en Grèce parmi les prêtres de Cybèle.

Aiguillette (Nouer). — Sorte de sortilège trop connu pour que nous ayons besoin de le décrire. — Les livres des Démonographes renferment de nombreuses formules, propres à détruire les effets de ce sortilège qui remonte à une très haute Antiquité ; les Kabbalistes en attribuent l'invention à Cham ; Ovide et Virgile en font mention dans leurs œuvres.

Ainé-y-sourid. — Nom du miroir magique des légendes orientales.

Aisselle ou Aissellé. — Faire manger du pain aissellé, c'est-à-dire qui a été placé sous l'aisselle d'une femme qui a eu une forte transpiration, passe pour un moyen de jeter un sort et empoisonner la personne qui a mangé ce pain.

Aither. — Ce terme grec qui signifie littéralement *Abîme du ciel* est le nom qu'on donne à la substance primordiale, le principe créateur de toutes choses, la Substance Universelle, de laquelle sont tirés tous les corps. — En Orient, ce terme signifie : *Fluide pur*, quand il est dirigé par une force intelligente ; quand ce fluide est abandonné à son propre mouvement, l'aither devient *Nahash* ou le Serpent de la Genèse ; c'est aussi le Nouménon de la Lumière astrale, le Voile qui se trouve entre la terre et les premières eaux ; c'est enfin le *Chaos* ou la Nature primordiale ; c'est la matière non différenciée, qui, suivant l'Ecole Hermétiste, existait avant la création du Monde. — Dans l'Antiquité, on considérait l'Aither comme la divine substance, créatrice de la lumière qui inonde l'Univers, c'était le vêtement de Zeus ou Jupiter, le chef de l'Olympe, la Divinité Suprême.

C'est bien à tort qu'on a confondu l'Aither et l'Akasa, ce sont deux choses différentes ; l'aither est à l'akasa, ce que la matière est à l'esprit. Nous ne saurions insister ici sur ce terme et nous engageons le lecteur à lire le terme suivant.

Akasa. — L'Akasa dans le septenaire cosmique, c'est le principe le plus élevé : c'est l'*Essence spirituelle* subtile et hypersensuelle qui remplit l'espace autour des Mondes. — Par cette définition, on voit

que l'Akasa diffère totalement de l'aither et que c'est bien à tort qu'un grand nombre d'auteurs ont considéré comme synonymes ces deux termes. — Dans le septenaire cosmique, l'aither n'est que le troisième principe, il est à l'Akasa, comme *Kamârûpa* est à *Atma* dans le Microcosme (dans l'homme).

Akhim. — Ville de l'antique Thébaidé, qui passait pour être, dans l'Antiquité la ville de prédilection des grands magiciens.

Alchimie. — Ce terme dérivé de *al* (feu) et *chimi*, Dieu ou patriarche, signifie *Chimie de la Nature* ; il est synonyme d'hermétique, d'hermétisme, parce que la Philosophie hermétique est un terme générique qui embrasse à la fois l'Alchimie, la Pierre philosophale, la Panacée Universelle, l'Elixir de Vie, le Grand OEuvre, le Magistère, etc., c'est-à-dire en un mot que l'alchimie est l'art de *transmuer* ou *transmuter* tous les métaux vils en or et de fabriquer une eau admirable qui donne force, santé et jeunesse éternelle.

L'alchimie a donné naissance à notre chimie moderne, et cependant de tout temps, elle a été fort décriée : un vieil adage latin du Moyen-Age dit même : *Alchimia est ars, cujus initium laborare, medium mentire, finis mendicare*, c'est-à-dire : l'alchimie est un art dont le commencement est le travail, le milieu le mensonge et la fin, la mendicité.

Nous trouvons beaucoup trop sévère ce jugement, l'alchimie a été et est un grand art, qui aujourd'hui encore a ses adeptes, son journal (*l'Hyperchimie*) et ses cours. Les alchimistes modernes prétendent même que rien n'est plus facile que de faire de l'or et qu'un grand alchimiste américain vend celui qu'il produit à l'hôtel des monnaies de son pays. — C'est là un beau résultat, mais qui malheureusement ne se généralise pas encore dans notre Europe... Attendons et espérons !...

Alectorienne (Pierre). — Pierre qu'on trouve dans le gésier des coqs et qui, à tort ou à raison, passe pour avoir la vertu d'empêcher l'action délétère des poisons sur l'organisme des personnes qui la portent sur eux comme talisman.

Alphabet sympathique. — Sorte de sortilège, qu'on peut considérer comme un genre d'*Envoussure* ou d'*Envoûtement*. Il consiste à tracer sur le bras les lettres de l'alphabet au moyen de piqûres faites avec une aiguille, puis à introduire dans ces piqûres, le sang de la personne avec laquelle on veut correspondre, laquelle de son côté a pratiqué sur son bras des piqûres dans lesquelles il a introduit du sang de son correspondant. Alors quelque éloignées que soient l'une de l'autre ces personnes, elles peuvent s'avertir de certains événements, correspondre en piquant légèrement les lettres ou du moins les piqûres les re-

présentant, car la personne qui est en corrélation ressent immédiatement une piqure sur le point touché avec l'aiguille, de sorte qu'avec ces lettres, on écrit des mots et, par suite, on établit une correspondance. Ce genre d'alphabet a reçu le nom d'alphabet sympathique. C'est un genre de *Tatouage* en somme.

Alrunnes ou Alrunes. — Démons succubes, qui passent pour avoir été les mères des Hums et qui prenaient toute sorte de formes, mais ne pouvaient changer de sexe. Les anciens Germains nommaient *Alrunes* des figures de bois qu'ils vénéraient comme des *Dieux Lares*, et qui protégeaient leurs maisons contre tout danger. — Les Goths du Moyen-Age, désignaient sous ce même terme les Magiciennes.

Amaranthe. — Plante dont la fleur est amaranthe, d'où son nom, c'est la Célosie et qui sert à faire des couronnes qui auraient la propriété de donner la gloire et accorder des faveurs à ceux qui les portent.

Améthyste. — Pierre précieuse qui passe pour garantir de l'ivresse ceux qui la portent sur eux.

Amiante. — Substance minérale incombustible qui, entre autres propriétés, est considérée comme efficace pour conjurer les sorts et les sortilèges. Pline, d'accord en cela avec les Démonographes, prétend qu'elle est employée comme contre-charmes. Cf. De Lancre, *De l'inconstance*, etc. liv. IV, Disc. 3.

(A suivre.)

JEAN DARLÈS.

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

Comment expliquer le quatrain suivant — 91^e de la X^e centurie — de Nostradamus, et à quelle élection du Clergé romain, au 1^{er} février de l'an 1609 peut-il bien faire allusion?

Clergé Romain l'an mil six cens et neuf
Au chef de l'an fera eslection :
D'un gris et noir de la compagne issu,
Qui onc ne fut si malin.

Le Souverain pontife s'appelait alors Paul V élu pape en 1605, qui ne mourut qu'en 1621.

Le roi de France, à cette époque, était Henri IV, qui fut assassiné l'année suivante par Ravaillac.

De quel élu s'agit-il par hasard?

A.L.

Fléchier a écrit, dans ses *Mémoires sur les grands jours d'Auvergne* en 1665 (Hachette, 1856, page 63) : « M. l'intendant d'Aurillac..... avait fait arrêter un président de l'élection de Brioude, qu'il accusait de plusieurs crimes, et particulièrement de magie. Un de ses valets déposait qu'il lui avait donné des caractères qui le faisaient quelquefois élever de terre, lorsqu'il était à l'église, à la vue de tout le monde, etc... »

Comment finit cette affaire de magie?

Un lecteur.

RÉPONSES

Existe-t-il en dehors des prédictions bibliques, et plus particulièrement de nos jours, un fait de prédiction absolument irrécusable, c'est-à-dire portant sur un fait précis, devant se produire à une date fixe, et annoncé par une prédiction constatée d'une manière certaine, par exemple par sa publication dans un journal ou dans un livre, avant l'accomplissement du fait prédit? »

A part la date fixe où l'événement devait se produire, voici un fait bien précis, annoncé le 1^{er} août 1830 par le fameux paysan laboureur de la Beauce, Thomas-Ignace Martin de Gallardon, au général Auguste de la Rochejaquelein, envoyé de Charles X, qui venait d'arriver fuytif à Rambouillet.

Ce fait, bien précis, je le répète, se trouve consigné dans la *Voix d'un proscrit*, 7^e livraison, 20 octobre 1839 — Paris, rue du Faubourg-Poissonnière, 54, au bas de la page 257. Le voici textuellement, avec les huit derniers mots imprimés en italique :

..... Martin fut aussi instruit de ce qu'il aurait à répondre aux envoyés de Charles X : « Qu'il ne devait pas recommencer le combat qui ne servirait qu'à faire répandre le sang inutilement ; qu'il ne régnerait plus, non plus que son fils ni son petit-fils. »

Et, en effet, le duc d'Angoulême, qui se faisait appeler en exil « Louis XIX » s'il vous plaît, de l'aveu de son propre historien ; et le duc de Bordeaux, devenu bientôt le comte de Chambord, si longtemps considéré comme « Henri V » par tant d'aveugles partisans, qui dédaignaient les prédictions de Martin, ainsi que les réclamations du malheureux Louis XVII Naundorf et des siens : ont-ils jamais régné malgré certaines chances sérieuses, surtout pour le petit-fils, en 1873.

A.-L.

A quels signes peut-on reconnaître un médium?

Dans le n^o 71 du *Voile d'Isis*, Papus a résumé les procédés pour découvrir un « Sensitif », qui peut ne pas être hypnotisable : 1^o vérifier si au bout d'une demi-heure, dans une obscurité complète, une personne voit des lueurs sortir de ses doigts ou de petits aimants, ou des pièces métalliques. 2^o imposer les mains sur l'omoplate, selon le système de M. Moutin, les retirer lentement après quelques minutes : le sensitif sera attiré en arrière ; 3^o dans l'obscurité, poser sur son front, au hasard, des lettres de personnes connues et constater si des visions ont lieu.

ÇA ET LA

L'esprit coupeur de tresses. — On nous écrit de la Guadeloupe (Basse-Terre) 10 avril :

Il s'est passé la semaine dernière, dans une famille habitant le chef-lieu, un fait si extraordinaire, que, malgré son authenticité absolue, on peut être tenté de le qualifier d'invraisemblable.

Nous le relatons le plus strictement possible.

Une jeune fille, âgée de quinze à seize ans, un matin, en se réveillant, constata qu'il lui manquait une partie de sa chevelure. Le lendemain, la même chose se renouvela, au grand effroi de la malheureuse fille et de tous ceux qui l'entouraient.

Les parents, inquiets, jugèrent bon de prendre des précautions. On supposa d'abord que cela provenait de la jeune fille elle-même, ou de quelque bonne ; on éloigna tous les ciseaux ; une étroite surveillance s'établit dans la maison où rien ne fut remarqué qui pût justifier les doutes.

Le soir, la tête de l'enfant fut enveloppée avec un mouchoir attaché par des épingles. Elle se coucha entourée de ses parents. Constamment agitée, la malheureuse ne s'en-

dormit qu'à une heure fort avancée dans la nuit ; vers les deux heures du matin, les parents s'étant assoupis, elle se réveilla en jetant des cris, ayant senti sur sa figure les épingles que portait sa tête.

La famille se réveilla aussitôt ; des voisins avertis accoururent ; et sans nulle autre trace de l'auteur on trouva sur le parquet trois morceaux de la dernière tresse qui restait.

La malheureuse famille a dû quitter la Basse-Terre. Elle est en ce moment à Sainte-Anne. La jeune fille est presque folle.

Notre correspondant attribue cet événement au spirisme. Nous ne trouvons, nous, aucune raisonnable explication à un semblable phénomène, véritablement trop étrange pour facilement se résoudre.

LES CONVULSIONNAIRES DE SAINT-MÉDARD⁽¹⁾

MIRACLE OPÉRÉ SUR M. F. DUCHESNE. (Suite.)

Vivre malgré tant de causes de mort, c'est un de ces événements que la certitude des faits doit forcer à croire, mais en même temps un de ces phénomènes qu'on ne saurait expliquer, et sous lequel la compassion succombe pour se changer en étonnement, et ce n'est toutefois encore ici que le commencement de tant de douleurs. En 1731 et même dès la fin de décembre 1730, on voit paraître le fruit naturel de tant de maux compliqués. Une foule de nouveaux accidents et de symptômes mortels vient remplir l'espace qui s'écoule jusqu'à sa guérison. Un sang extrêmement séreux et dépourvu d'esprits, fait bientôt tomber la malade dans une enflure générale ; la sérosité commence à inonder tout le corps, et tous les nerfs qui en sont abreuvés se relâchent et se détendent. De là ces différentes attaques d'apoplexie qui revenaient régulièrement tous les mois, et quelquefois plus souvent, et dans lesquelles elle paraissait éprouver les horreurs de la mort, sans pouvoir cependant mourir.

Son visage dans le temps de ces accidents, n'offre plus qu'une couleur terreuse rehaussée d'un violet obscur ; sa langue épaisse et d'un noir foncé, reste immobile et comme collée à son palais ; sa bouche se contourne en des figures forcées, sa gorge s'enfle à vue d'œil, ses lèvres bleuâtres et livides paraissent marquées des vestiges mêmes de la mort ; quelques gouttes de sang, comme égarées dans les extrémités, lui sortent sous les ongles et par l'angle des yeux.

Ce n'est pas tout : à ces agonies où un reste de chaleur et de vie semblait s'être exhalé, on voyait succéder un état d'insensibilité et de léthargie où elle restait quelquefois plusieurs jours sans mouvement et sans autres signes de vie que quelques tressaillements que lui procurait le retour du frisson.

Cependant, malgré ces symptômes alarmants, la malade passait par des intervalles où elle paraissait se ranimer ; ce qui durait quelquefois des sept à huit jours ; non que la fièvre, la douleur de tête, les maux de poitrine et d'estomac, le point de côté, les saigne-

ments de nez, les vomissements de sang diminuassent jamais ; mais, pleine de courage, aussitôt qu'il lui venait un petit rayon de force, elle voulait se lever de son fauteuil ; elle se trainait le long de sa montée sur ses genoux et sur ses mains ; et aussitôt qu'il lui était possible, elle se levait debout, et sortait en cet état jusque dans les rues, voulant, disait-elle, faire voir aux voisins qu'elle n'était pas encore morte.

Il n'en fallait pas moins en effet pour se le persuader ; on ne savait même si l'on devait en croire ses yeux, tant ces subites alternatives étaient frappantes et paraissaient, comme elles l'étaient effectivement, au-dessus du cours des maladies ordinaires.

Cependant six mois se passent dans la répétition successive de pareils accidents. Mais dans le temps même où la malade se trouvait mieux, comme toutes ses maladies subsistaient dans leur force, on n'en était pas moins pour elle dans la crainte d'une mort prochaine ; et, à chaque nouvel accident, le médecin était obligé de lui faire administrer les sacrements des mourants, ne pouvant se rassurer par les épreuves précédentes.

Au mois de mai, se trouvant un peu mieux, elle demande avec tant d'instances qu'on la conduise à l'abbaye de la Sauffaye près de Villejuif, s'imaginant que l'air de la campagne lui ferait du bien, que son père fut forcé d'y consentir. Mais à peine y est-elle arrivée, qu'elle se trouve si mal, que M^{me} l'abbesse crut que c'était enfin fait d'elle. On court au chirurgien de Villejuif, mais la saignée n'apporte aucun soulagement. Tout le temps qu'elle est dans l'abbaye, elle n'a presque ni mouvement, ni connaissance, de sorte que les religieuses et tous ceux qui la voient dans cet état ne doutent pas qu'elle ne doive y terminer sa vie. Il se présente néanmoins un moment favorable : on en profite au plus vite pour la renvoyer.

De retour de la Sauffaye, elle a une attaque d'apoplexie dont les symptômes sont si terribles, qu'elle semble expirer à chaque instant. Cet accident toutefois n'eut d'autre suite qu'une léthargie de sept à huit jours, pendant lesquels les signes de vie étaient si faibles et équivoques, qu'on lui a plusieurs fois jeté le drap sur le visage, et qu'on s'est présenté plusieurs fois pour l'ensevelir. Mais un si terrible accident n'achève pas de la mettre au tombeau ; il semble que ce ne soit que pour lui faire porter les derniers traits de la misère humaine. Depuis ce moment son hydroisie fait tous les jours des progrès prodigieux, et surtout du côté gauche qui était déjà plus enflé que l'autre. Dès lors il ne reste plus ni mouvement, ni sentiment dans le bras de ce côté ; dès lors une insensibilité entière dans la jambe dont elle ne peut presque se servir ; dès lors une extinction de voix presque totale ; dès lors enfin ce n'est plus qu'un enchaînement de faiblesses léthargiques qui se succèdent sans cesse, pendant lesquelles elle reste quelquefois des dix jours de suite aveugle, sourde et muette.

Dieu, qui avait résolu de la faire passer par les plus terribles épreuves, voulait que les ténèbres dérobasent encore à sa vue ce qui aurait pu la distraire du sentiment de ses douleurs. C'est ainsi que les consolations extérieures que lui attirait la compassion de ses amies, ne devaient plus trouver d'organe pour arriver jusqu'à elle ; c'est ainsi que tout lui était enlevé,

1. Voir les numéros 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77 et 78.

jusqu'à la faculté même de se plaindre; et afin que la plus légère étincelle des angoisses auxquelles son âme est destinée, ne pût s'en détacher pour passer par le récit dans le cœur des autres, il ne lui reste que le sentiment, parce qu'il lui était nécessaire pour souffrir. Vivre de la sorte n'est-ce pas être déjà privé des autres et de soi-même, pour n'être plus que la proie de ses douleurs?

A la fin du mois de mai, l'ouïe et la vue lui furent rendues; mais il n'en fut pas de même de la voix qui resta presque entièrement éteinte jusqu'à sa guérison.

Le mois de juin eut les mêmes accidents que les précédents; mais M. Costar n'eut plus la patience d'être spectateur inutile de ses souffrances, sans qu'il pût la voir ni vivre, ni mourir.

Souvent Dieu s'approche de nous, quand les créatures s'en retirent. A la vue de cet abandon, elle se tourne enfin vers celui qui est la résurrection et la vie; convaincue que sa guérison ne peut arriver que par miracle, la pensée consolante qu'il s'en fait aujourd'hui la réveille et la frappe. Insensible jusqu'alors aux merveilles qu'elle entendait, elle s'y intéresse dès qu'elle croit qu'elles peuvent être pour elle; une secrète confiance qui commence à naître dans le cœur, dissipe et corrige en un moment l'éloignement et les préjugés fâcheux que son éducation à Saint-Sulpice lui avait inspirés contre le saint diacre. Mais Dieu veut perfectionner ces premières étincelles de sa foi, en faisant croître ses désirs au milieu même des épreuves et des refus apparents; plus elle approche de l'heureux moment de sa guérison, plus l'impossibilité de guérir s'augmente et plus ses accidents redoublent et se précipitent comme pour se hâter d'arracher un reste de vie qui semble impatienter la mort.

Tantôt c'est une léthargie qui en représente toutes les horreurs, et qui en fait soupçonner la réalité; tantôt c'est une attaque d'apoplexie, où le chirurgien trouve à peine, le 8 juillet, un vaisseau pour la saigner, tant les veines sont usées et affaissées, et d'où ne voyant enfin sortir qu'une eau roussâtre, il referme aussitôt l'ouverture, et avertit la mère que la mort de sa fille est proche et certaine; aussi tombe-t-elle en une léthargie qui semble avoir rassemblé tous les apanages de la mort, et qui dure jusqu'au 14 juillet. Mais ce jour, ayant repris connaissance, elle se trouve un peu ranimée; elle sent un pressant attrait qui la porte à s'adresser à Jésus-Christ dans le Saint Sacrement de l'autel; elle épie le moment où sa mère est absente, et toute mourante qu'elle est elle engage par signes une de ses voisines de la trainer aux Cordeliers où on disait le salut.

Dans le moment de la bénédiction, Dieu lui fait connaître sa volonté; elle entend intérieurement une voix qui lui commande de se faire conduire au tombeau de M. de Paris, et qui l'assure que par l'intercession de ce saint Diacre elle sera guérie. Dieu en même temps lui donne une foi si vive, que l'impossibilité apparente du projet ne l'étonne point. Cependant elle retombe dans l'église des Cordeliers dans l'état le plus affreux, la fièvre la reprend avec le plus violent frisson, elle ne peut ni se soutenir, ni parler, elle reste couchée par terre, et paraît prête à rendre l'âme. Le peuple s'assemble autour d'elle, et quelqu'un l'ayant reconnue, on la porte chez sa mère, qui, ne sachant ce

que sa fille était devenue, en était dans une extrême inquiétude.

Le lendemain 15 survient encore une autre attaque d'apoplexie à la suite d'un prodigieux vomissement de sang; on la trouve étendue par terre sans connaissance et toute couverte de son sang, et le soir il lui prend un si fort redoublement de fièvre, que le frisson en dura plus de quatre heures. C'est au milieu d'accidents si effrayants, que la foi de notre mourante devient inébranlable. Elle rend compte à sa mère, autant que sa voix qui est presque entièrement éteinte peut le lui permettre, de ce qui est arrivé la veille, et de l'ordre qu'elle a reçu de Jésus-Christ même, de se faire traîner à Saint-Médard. Une telle proposition révolte et la mère et les personnes qui sont présentes, à qui elle déclare ce que sa fille vient de lui dire; ce n'est qu'une voix pour blâmer un dessein si téméraire; ce serait être homicide de soi-même et tenter Dieu, disent les uns; c'est une rêverie de malade, disent les autres. La moribonde insiste et représente à sa mère, que puisque nul remède humain ne saurait plus la secourir, il doit être permis de tout hasarder, et qu'enfin elle ne peut douter que ce ne soit Dieu lui-même qui lui ait inspiré ce dessein. Une confiance si ferme triomphe enfin de la tendresse alarmée de la mère; elle se rend d'autant plus que l'impossibilité même du projet en devait arrêter l'exécution, à moins que Dieu ne donnât à cette pauvre mourante des secours surnaturels.

Le lendemain, 16 juillet, elle se dispose donc à partir vers les quatre heures du matin. Cependant sa confiance est de nouveau mise à l'épreuve, Dieu lui-même semble s'opposer à son départ; mais la foi lutte ici, et prévaut contre Dieu même: Sûre de l'esprit qui la pousse, rien ne peut l'arrêter. En vain voit-on tout à coup une pâleur mortelle se répandre sur son visage, une sueur froide s'emparer de tout son corps, sa gorge s'enfler prodigieusement, sa langue lui sortir de la bouche d'une manière effroyable, ses bras se raidir, et de violents efforts lui faire jeter à plusieurs reprises pendant près d'une demi-heure une espèce de sang extrêmement liquide.

En vain voit-on succéder à la pâleur du visage un violet plombé, ses lèvres s'enfler et devenir noires; rien ne peut l'arrêter; ce qui effraye et intimide les autres, paraît la rassurer et l'affermir. A peine a-t-elle un peu recouvré ses esprits, qu'elle part, soutenue par-dessous les bras, d'un côté par sa mère et de l'autre par la dame Cornet: que dis-je? Elle laisse traîner après elle sa jambe gauche dont elle ne peut faire aucun usage, elle ne se sert que de la droite, et il faut à chaque pas que celles qui la tiennent portent tout le poids de son corps dont elles sont presque accablées. Trois heures ne leur suffisent pas, pour la porter de la cour de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés à Saint-Médard; le poids ruineux dont elles sont surchargées, et la nécessité de donner sans cesse à la malade le temps de reprendre sa respiration, les obligent de s'arrêter à chaque instant.

(A suivre).

Le Gérant: GASTON MERY.

IMPRIMERIE NOIZETTE ET C^{ie}, 8, RUE CAMPAGNE-1^{re}, PARIS.

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

Observations et Hypothèses

Notre dernière causerie nous a amenés à cette définition :

« Le médium est un être qui a la faculté d'extérioriser des images et de les réaliser de sa propre substance. »

La première phase du phénomène — *l'extériorisation des images* — nous avons vu par quel mécanisme elle s'opérait.

Il nous faut maintenant déterminer comment la seconde phase — *la réalisation des images* — s'effectue.

En d'autres termes, après avoir essayé de définir de quelle manière le fluide se comporte par rapport au médium, il nous reste à tenter de découvrir de quelle façon il se comporte par rapport aux tiers.

Tout d'abord, il est nécessaire que nous tombions d'accord sur ce fait : c'est que la nature même de la matière nous échappe et que nous ne la connaissons que par ses propriétés.

Le son, en soi, n'existe pas. Il n'est que le résultat des vibrations de l'atmosphère répercutées sur notre tympan.

La couleur n'existe pas davantage. Elle n'est également que le résultat de vibrations sur notre appareil oculaire.

Ainsi de suite, pour toutes les autres propriétés.

Et il résulte de ces constatations, absolument incontestables, que ce que nous appelons la matière est une *force* qui n'a, pour nous, de réalité qu'en tant qu'elle agit sur nos sens, c'est-à-dire

qu'en tant qu'elle produit en notre cerveau des images.

Or, qu'est-ce que le fluide ? De ce que nous avons observé ou déduit précédemment, il ressort que c'est une *force* produite ou emmagasinée par le médium, et que sa volonté ébranle et fait vibrer.

Les vibrations de cette force agissent sur notre organisme comme les autres vibrations : elles nous suscitent des sensations — et nous donnent ainsi l'illusion d'une réalité.

Cette illusion est plus ou moins complète.

Et la raison en est simple.

Le médium, en effet, ne dispose, quel que soit son entraînement, que d'une somme de fluide restreinte. Il ne sait pas toujours égaliser à cette somme de fluide dont il dispose le phénomène qu'il veut produire. De là les *ratés*, les *imperfections*, le vague.

Je prends un exemple.

Le médium, suggestionné ou autosuggestionné, veut réaliser une forme humaine.

Si le fluide dont il dispose, c'est-à-dire si la force vibratoire émanée de lui-même ou empruntée aux assistants, est considérable, la forme humaine se réalise : ce sont les expériences de Crookes, par exemple, avec Katie King.

Si le fluide dont dispose le médium est moindre, la force vibratoire agit plus faiblement sur les assistants — et, au lieu de produire sur eux l'illusion d'une personne réelle, la forme humaine apparaît plus éthérée, plus inconsistante : c'est le cas des apparitions fantomatiques, telles qu'a pu en produire parfois Eusapia Paladino.

Dans les expériences de Crookes, l'illusion était complète : le médium ne produisait pas seulement des images visuelles ; il en produisait qui correspondaient à tous les sens. Les assistants pouvaient, en effet, *toucher* l'apparition, l'*entendre*, etc.

Mais de pareilles expériences sont, on le conçoit, extrêmement rares. Je ne sais même pas si elles ne sont pas uniques.

La plupart du temps l'illusion n'est que partielle.

C'est ainsi que les phénomènes les plus communs, les plus aisés à produire, sont les *bruits*, les *contacts*... Pourquoi ? Parce que le nombre de vibrations nécessaires pour déterminer une sensation de l'ouïe ou du toucher est infiniment moindre que le nombre de vibrations nécessaires pour déterminer une sensation de la vue...

J'entends les objections. En voici une. Tout cela est bel et bien, dira-t-on ; mais d'où vient que les expériences ne réussissent pour la plupart que dans l'obscurité ?

Je pourrais répondre qu'il en est de la réalisation des images médianimiques comme de la réalisation des images photographiques : la lumière les désagrège.

Mais la réponse serait trop succincte et je vais, en quelques mots, essayer de la compléter.

Le fluide humain, toutes nos observations le démontrent, n'est qu'un mode de l'énergie universelle. Il n'est qu'une des formes de la vie totale, qu'une dérivation des forces latentes de la nature. Or, toutes les forces de la nature, chaleur, électricité, lumière, ne sont, en dernière analyse, que des mouvements, des vibrations...

Tenter, en pleine lumière, une expérience médianimique, comme une matérialisation par exemple, c'est-à-dire une expérience qui doit affecter la vue des assistants, ce serait donc essayer de réaliser une incohérence comme celle qui consisterait à illuminer la place de la Concorde, en plein midi, par un jour de soleil.

Les petites vibrations déterminées par nos lampions humains, seraient, en quelque sorte, noyées et diluées dans les vibrations solaires...

GASTON MERY.

P. S. — J'ai reçu l'ouvrage de M^{me} A. de Thèbes, *l'Enigme de la main*, un fort beau volume vendu

5 francs, chez Juven ou chez l'auteur, 29, avenue Wagram. J'ai eu si peu de loisirs, ces dernières semaines, que je n'ai pu le lire encore. Mais je le recommande de confiance aux lecteurs de *l'Echo*. Je me propose, d'ailleurs, d'en parler longuement dans un prochain numéro.

G. M.

Reportages dans un fauteuil

* * * *L'Avocate des fous et des possédés.*

Il semble que bien des gens auraient intérêt à la connaître : c'est sainte Dympna, dont précisément aujourd'hui, 15 mai, l'Eglise célèbre la fête. Son histoire est singulière, touchante et tragique. Elle rappelle beaucoup la fameuse légende de la Manekine : fort probablement même, la légende de la Manekine n'est que l'histoire de sainte Dympna brodée de fabuleux épisodes.

Dympna était fille d'un roi breton ou de Bretagne, peut-être un chef des Angles envahisseurs. Ceci se passe au VII^e siècle. Son père était païen, comme il y paraîtra ; mais sa mère était chrétienne et l'avait élevée dans sa foi, avec l'aide d'un saint ermite nommé Géréberne. Or, la Reine vint à mourir. Elle était aussi belle que bonne. Le Roi la pleura beaucoup.

Comme il n'avait pas d'héritiers, au bout d'un certain temps, les seigneurs de sa cour le pressèrent de se remarier. Mais le Roi, tout attristé, jura qu'il ne prendrait jamais une autre femme, à moins qu'elle n'eût et le beau visage, et la douce voix, et la grâce charmante de la feuée Reine. Il pensait que ce fût impossible. Et, en effet, les courtisans cherchèrent partout en vain. De quoi ils étaient fort irrités.

Cependant Dympna croissait en beauté, et, sous la direction du bon ermite, en vertus. Elle ressemblait très parfaitement à sa mère. Quelques seigneurs s'en avisèrent, et, après s'être concertés, ils dirent au Roi :

— Nous avons trouvé la femme qui a le visage et les attraits de la Reine défunte : c'est votre fille Dympna. Tenez donc votre parole royale et prenez-la pour épouse.

Une pareille proposition nous paraît monstrueuse. Elle l'était moins pour la grossièreté et la corruption de ces peuples idolâtres. On peut voir, dans saint Jérôme (livre II), ce qu'il rapporte des mœurs des Barbares. Quoi qu'il en soit, le Roi, d'abord surpris, se familiarisa promptement avec cette idée, et fit

part à sa fille du vœu de ses barons, en lui déclarant qu'il était déterminé à l'exaucer.

La pieuse enfant frémit d'horreur. Elle fit à son père les supplications les plus touchantes pour obtenir qu'il renonçât à son détestable projet. Mais le Roi ne voulait rien entendre. Alors elle lui demanda quarante jours pour réfléchir. Le Roi y consentit, persuadé qu'elle se rendrait à ses désirs.

Dympna passa ce temps en prières et en entretiens secrets avec l'ermite Géréberne. La veille du quarantième jour, voyant que son père restait ferme dans son criminel dessein et qu'il faisait préparer les fêtes du mariage, elle s'enfuit de suite avec Géréberne, un écuyer et une femme, et s'embarqua dans un port voisin sur une barque de pêcheur.

La Providence, qui lui avait inspiré cette résolution, ne l'abandonna pas. La barque aborda heureusement non loin des embouchures de l'Escaut, au lieu où se trouve aujourd'hui la ville d'Anvers. C'était alors un pays désert et sauvage. Ils y rencontrèrent pourtant une chapelle dédiée à Saint-Martin, près de laquelle ils bâtirent deux cabanes où ils vécurent paisiblement.

Cependant la fuite de sa fille avait rempli le Roi de douleur et de colère. Il la fit rechercher partout; et un méchant magicien lui ayant appris que la princesse avait trouvé un asile non loin de l'embouchure de l'Escaut, il s'y rendit avec une troupe de soldats.

Ils arrivèrent à un village appelé Zemmale, où ils passèrent la nuit dans une auberge. Le lendemain au matin, lorsque le Trésorier du Roi paya la dépense, l'hôtelier, examinant la monnaie bretonne, dit qu'il avait déjà des pièces pareilles, ce qui éveilla les soupçons du Roi. A ses questions, l'hôte ne fit pas difficulté de répondre qu'il tenait ces pièces d'une jeune fille bretonne, Z..., très belle et très pieuse qui vivait non loin de là dans un ermitage. Et, finalement, il les conduisit lui-même à la cabane de Dympna. Elle priait au pied d'une croix de bois, élevée de ses mains, qu'elle embrassa désespérément en voyant paraître son père.

— Je vous retrouve donc, fille rebelle! s'écria le Roi. Comment avez-vous osé vous enfuir? Et comment avez-vous pu abandonner mon palais pour cette solitude affreuse, les honneurs que je vous destinai pour cette abjection? Faut-il donc que les conseils d'un vagabond décrépît l'aient emporté dans votre cœur sur les volontés de votre père?

Le vénérable Géréberne alors éleva la voix avec une éloquence courageuse :

— O Roi, s'écria-t-il, comment la passion a-t-elle pu pervertir ainsi ton esprit? Comment as-tu pu concevoir des projets si contraires à la gloire et à la

vertu de ta fille? Cesse de tenir ce honteux langage ne sollicite pas davantage cette enfant, qui persistera jusqu'à la mort dans sa généreuse résistance.

Plein de fureur, le prince païen fit saisir Géréberne par ses soldats; ils le frappèrent rudement et le renversèrent sans vie :

— Que le sort de ton misérable complice te rende plus sage, dit le Roi, en saisissant le bras de sa fille. Choisis, de la couronne ou du glaive.

Elle s'inclina devant son père et répondit fermement : « La mort. »

Muet de rage, le Roi fit signe aux soldats de frapper, mais ils reculèrent, saisis de crainte et de respect. Alors, ce furieux tira son épée et frappa sa fille avec tant de force que la tête de la jeune fille inclinée roula sur le chemin. Puis il s'enfuit, suivi de ses hommes épouvantés.

Le corps de Dympna et celui du vénérable Géréberne restèrent plusieurs jours sans sépulture, respectés des bêtes féroces et des oiseaux de proie; puis des habitants du pays les mirent en terre. Plus tard, à cause des miracles qui s'opéraient sur ce tombeau, le clergé et le peuple cherchèrent les restes des deux martyrs, ils les trouvèrent renfermés dans deux tombeaux d'une pierre extrêmement blanche, ce qui parut d'autant plus étonnant que toutes les pierres dans ce pays sont noires.

Le village de Gheel où ils furent transportés, prit beaucoup d'accroissement par le culte et les miracles de sainte Dympna. On y trouve, dans la suite, une baronnie, un hôpital et une église qui fut érigée en collégiale.

On représente sainte Dympna tenant un démon enchaîné. C'est qu'elle était renommée pour la délivrance des possédés et la guérison de la folie et de l'épilepsie. C'était même chose pour nos aïeux; ils regardaient l'épilepsie et la folie comme une possession, et en cela, comme en toutes choses, peut-être étaient-ils plus sages que nous. A ce titre, on a établi à Gheel, sous le patronage de la Sainte, une maison d'aliénés aussi célèbre que le fut chez nous Bicêtre. Telle est l'histoire de sainte Dympna.

GEORGE MALET.

MEHUL FUT-IL UN VOYANT?

Le succès des opéras de Méhul récemment remis à la scène a rappelé l'attention sur le grand musicien du Premier Empire, et c'est peut-être l'occasion de discuter brièvement cette question qui n'est pas dénuée d'intérêt : *Méhul fut-il un voyant?*

Certains faits l'avaient laissé supposer. Des témoignages des amis de l'auteur de *l'Irato* recueillis çà et là il avait semblé résulter que Méhul fut doté d'une sorte de *vision divinatoire*.

Il avait, cela est hors de doute, une impressionnabilité extrême, à tel point qu'on a pu dire sans trop d'exagération qu'il était mort en partie de la chute de Napoléon, son bienfaiteur; une nervosité presque malade, et, par un travers assez commun, il se plaisait en quelque sorte à favoriser cet état à la fois physique et moral.

Ne sait-on pas qu'il travaillait, hanté d'idées noires et de pressentiments pénibles, devant une table sur laquelle se trouvait une tête de mort?

Sans cesse cette relique funèbre excitait en lui son inclination naturelle à la mélancolie, à la tristesse.

Alors qu'il eût fallu des spectacles gais pour chasser une disposition aussi fâcheuse, pour atténuer son hypochondrie, il aimait à contempler cet objet sinistre, ce commentaire matériel du fameux : *Expende Annibalem*.....

On ne s'étonnera pas que le sommeil d'un homme écrasé par une production continuelle et fatigué par une mentalité aussi funeste, ait été troublé; qu'il ait été haché d'hallucinations, de cauchemars, et que, usant ainsi de tous côtés sa force nerveuse, l'illustre compositeur en soit arrivé peu à peu à cette condition hysiolgique où l'on est sur le petit bord de la névrose, et tout prêt pour les phénomènes de sensibilité magnétique si fort discutés aujourd'hui.

Le temps viendra d'ailleurs où le rôle du *corps psychique* étant mieux étudié et mieux connu, bien des choses qui paraissent supranaturelles s'expliqueront aisément.

On ne nous dit pas que les médecins aient rien tenté pour guérir Méhul. Peut-être bien n'y connaissaient-ils pas grand'chose. C'était, il est vrai, un patient peu patient, et d'un tour d'esprit étrange. Quand vers la fin de sa vie on l'envoya, pour soigner sa maladie de poitrine, dans le Midi, à Hyères, n'écrivit-il pas sur ce pays que tout le monde s'accorde à vanter comme un séjour enchanteur, une lettre qui ferait croire tout le contraire et donnerait à penser qu'il était tombé dans l'endroit le plus affreux, le plus sauvage?

N'allez pas imaginer cependant que Méhul fut un déséquilibré, un cerveau faible. C'était simplement un cérébral surmené et un misanthrope.

Est-ce de ce surmenage, de cette sensibilité inaccoutumée, insolite, que lui vint, à dose fort modeste, la qualité qu'on lui a prêtée de *voyant*?

C'est probable, et encore faut-il l'appeler *voyant* faute d'un autre mot. Ce qui est avéré, en effet, c'est

qu'il n'a jamais rien prévu. Or, c'est cela qui caractérise le véritable voyant : *pré-voir*, voir par avance, dévoiler l'avenir...

Méhul n'eut pas ce *don* : il ne révéla rien, ne prédit rien.

Quels sont donc alors les incidents, les faits sur lesquels s'est bâtie la légende de sa voyance?

Le seul fait de quelque importance dans cet ordre d'idées est relatif à un assassinat perpétré dans des circonstances mystérieuses, par un inconnu, en un temps que l'on ne pouvait fixer d'une manière précise. La victime était un ami du musicien. Ils voyageaient tous deux en diligence. A un relais, sauf erreur, Méhul descendit et s'étant éloigné quelque peu ne retrouva plus son ami à son retour. Qu'était-il devenu? Avait disparu également un homme d'un certain âge, mis proprement, mais l'air plutôt pauvre, voyageur lui aussi, auquel personne n'avait fait attention et que Méhul avait bien regardé quelques instants mais de façon très indifférente.

On ne s'étonna pas trop de la disparition de cet homme qui devait être arrivé au terme de son voyage.

La police, mise en mouvement, ne découvrit rien et l'affaire fut classée.

Un laps de temps s'écoula pendant lequel Méhul parut oublier le drame où son ami avait très vraisemblablement péri.

Une nuit, comme il était couché, tourmenté d'une sorte d'inquiétude, il vit au pied de son lit une chose horrible.

Autour de lui les ténèbres, et dans ces ténèbres, en face de lui, une surface lumineuse où se jouait avec un relief saisissant une scène de meurtre.

Son malheureux ami, secoué des derniers spasmes de l'agonie, la figure convulsée, était étendu à terre, tandis que l'homme d'un certain âge, mis proprement, dont personne ne s'était préoccupé, était accroupi sur lui, achevant de le tuer.

Méhul vit aussi la suite du crime, l'assassin se penchant sur celui qu'il a tué pour s'assurer qu'il est bien mort, la fouille dans les poches du cadavre, le vol de l'argent qu'il portait.

Tout cela était représenté avec une netteté effrayante et pour Méhul, le meurtrier était sans doute possible le voyageur insignifiant que la police n'avait pas su découvrir.

Cependant aller mettre en branle l'appareil judiciaire et la rue de Jérusalem sur des données aussi chimériques n'était-ce pas bien hasardeux? Méhul était-il même sûr que l'assassin fût encore en vie?

Il résolut donc de ne pas parler et de garder pour lui le secret qui lui avait été dévoilé d'une manière si étrange et si terrible.

Mais la scène se reproduisit plusieurs fois, toujours pareille, toujours semblable, et l'illustre compositeur fut convaincu que s'il lui était donné avec une telle persistance, avec des circonstances si anormales d'être témoin du crime, c'est qu'il avait une mission à remplir : venger son ami.

Pour cela il fallait mettre la main sur le coupable. Où et comment ? Voilà quelle était la difficulté.

Comme en beaucoup de cas, il fut servi par le hasard.

Etant allé un jour avec sa famille voir une fête foraine, quels ne furent pas son étonnement et son émotion en remarquant, à quelques pas en avant, l'homme d'un certain âge, mis proprement — il portait encore le même costume — qui baguenaudait devant les tréteaux des bateleurs ?

Vainquant toute hésitation, Méhul désigna l'individu à des agents de service en cet endroit.

On l'arrêta ; on instruisit de nouveau l'affaire, Méhul fut appelé *comme témoin*. Il déposa et sa déposition augmentée de quelques détails appris par la police servit de base à l'accusation. Le criminel, terrorisé par la précision des faits allégués par le musicien, entra dans la voie des aveux.

Il fut condamné et paya de sa vie son abominable attentat.

La chose ne méritait-elle pas d'être contée ?

Ainsi qu'on l'observera néanmoins elle ne contribue en rien à attester la *voyance* de Méhul. Elle dénote chez l'auteur d'*Euphrosine et Coradin* une sensibilité très grande, ainsi qu'il a été dit plus haut ; elle rappelle une particularité de la vie de cet homme célèbre, une faveur spéciale encore que lugubre — si les deux mots peuvent aller ensemble — accordée par la destinée ou par la Providence pour permettre de châtier un assassin ; peut-être même, à la limite dernière des concessions, un pouvoir *visionnaire* mais bien médiocre, bien rare puisqu'il ne s'exerça qu'une fois, et c'est tout.

Méhul ne fut donc pas un voyant. Il ne fut pas l'émule des Lenormand, le prédécesseur des Malvina et des Couédon. Il n'eût même pas rivalisé avec la *voyante* de Campile sur laquelle on a fait le silence tant qu'elle fut réellement intéressante et dont on commence à parler maintenant qu'elle a perdu de son pouvoir.

L'ombre de l'illustre Givetois s'en consolera sans peine.

Avoir composé quarante opéras qui sont presque tous des chefs-d'œuvre admirables ; avoir donné à la France le *Chant du départ* ; avoir servi de maître à Wagner, suffit amplement à sa gloire.

MAURICE LETELLIER.

MA DERNIÈRE

A L'ABBÉ GOMBAULT

Dans mon premier article, j'ai déclaré que je voulais éviter une polémique, vous m'avez invité à une conversation et vous m'avez entraîné à une polémique ; l'homme propose et Dieu dispose.

Néanmoins, j'intitule le présent écrit : *Ma dernière*, parce que les sujets que nous traitons, tout en étant très intéressants pour vous et pour moi, pour quelques autres aussi sans doute, sont parfaitement ennuyeux pour la plupart des lecteurs de l'*Écho* (1). Je crois donc, et je le regrette, que nous ferons bien de nous en tenir là où de parler d'autre chose.

Je n'ignore pas que l'Évangile est un résumé très succinct, je sais même qu'il est nécessaire qu'il en soit ainsi, et à ceux qui se plaignent de cette brièveté et de la difficulté qui en résulte pour comprendre certains passages, je réponds : Le Nouveau Testament, quelque peu volumineux qu'il soit, est trop peu lu ; que serait-ce s'il avait seulement l'importance de l'Ancien ? Personne ne le lirait. Or, les quatre Évangiles sont la base de notre religion et il serait désirable que tous les catholiques les connaissent.

Seulement cette brièveté des Évangiles n'explique pas le silence de Jésus. Dans plusieurs circonstances, les rédacteurs ne craignent pas d'allonger le texte en transcrivant ses remontrances : comment ! vous aussi, vous êtes sans intelligence ? (*Adhuc et vos sine intellectu estis ?*)

Dans le cas de l'aveugle-né, il y avait un moyen bien simple d'être bref, c'était de ne pas rapporter l'épisode. Si la doctrine est fausse, n'en parlons pas, ou bien allons jusqu'au bout ; donnons-la et réfutons-la, deux mots suffisaient pour relever l'erreur.

Le péché originel n'explique rien non plus, car nous naissons tous avec ce péché, et il serait singulier d'imputer à un seul homme ce qui est imputable à tous. Du reste, on peut appliquer au péché originel le *non bis in idem* ; il est en effet la cause d'une catastrophe qui nous atteint tous : la nécessité de mourir. Saint Paul dit que c'est par le péché originel que la mort est entrée dans le monde : *Propterea sicut per unum hominem peccatum in hunc mundum intravit, et per peccatum mors...* (Rom. V, 12). Nous savions déjà cela, du reste, par la Genèse.

Vous croyez que Jésus apprend à ses disciples que toute maladie n'a pas pour cause le péché actuel ; en

1. Mais non, mais non ; à une condition, cependant, qui est de localiser la discussion sur un fait ou un groupe de faits, et de ne pas chercher à s'en écarter.

réalité, tout son enseignement admet le péché comme générateur de maladie, mais nulle part il ne dit qu'il y ait des maladies dépendant d'une autre cause, il ne dit pas le contraire non plus, il se tait à ce sujet.

« Savez-vous si les apôtres ont parlé dans le sens que vous prêtez à leur parole ? » — Je n'ai à me préoccuper que du sens apparent, vous n'avez pas le droit d'en chercher un autre, vous n'avez pas plus que moi assisté à leurs entretiens, et ils ne vous ont pas fait leurs confidences.

Enfin, j'en prends à témoin mes deux premiers articles, je n'ai jamais eu l'intention de vous prouver la réalité des réincarnations, je n'ai pas prétendu non plus que le passage Jean, IX, 1 à 3, affirmait cette théorie, j'ai seulement dit qu'il l'autorisait, et vous ne prouvez pas qu'il en soit autrement.

Vous avez tort de me parler de la *préexistence des âmes* et de leur envoi sur la terre en *punition* de leurs péchés ; c'est cette théorie qui a été condamnée par le concile de Constantinople, et nous ne la professons pas.

Je n'ai dit nulle part que les âmes s'incarnaient pour expier leurs fautes, les réincarnations se rattachent à l'évolution et non à l'expiation ; nous ne pourrions nous y soustraire qu'après avoir vaincu le Prince de ce monde, avec l'aide de Dieu, bien entendu.

Enfin, je vous avais cité un passage de saint Paul, I. Thess. V, 23, auquel vous répondez à côté. Vous dites que lorsque l'Écriture parle d'*âme*, d'*esprit* et de *cœur*, elle ne désigne pas... etc. Ce n'est pas de cela qu'il est question : je parle de saint Paul et non de l'Écriture. Dans l'Écriture, chaque auteur a son style propre. En outre, il n'est pas question d'*âme*, d'*esprit* et de *cœur*, mais du *corps* de l'*âme* et de l'*esprit*.

Mais n'allons pas plus loin, je ne veux pas essayer de vous convaincre. Je sais que les théologiens sont très hostiles à la théorie des réincarnations, comme à celle du corps astral, du reste, et il ne m'appartient pas de changer leur manière de voir, vous jugez selon votre conscience, vous avez raison, mais permettez-moi de juger, moi aussi, selon ma conscience, sans courir le risque de votre excommunication. Peut-être n'avez-vous pas étudié suffisamment nos doctrines ; ce n'est pas votre faute : les documents sont un peu éparpillés et ne sont contenus dans aucun traité de théologie. Les quelques ouvrages qui ont été écrits par des philosophes catholiques, sont erronés et nous font souvent dire le contraire de ce que nous pensons.

Arrivons donc, pour terminer, à la profession de foi que vous me demandez.

Il vous importe peu de savoir si je crois ou non au Purgatoire, à la possibilité de ressusciter un mort ou

à la métempsychose, car je crois que c'est à la transmigration des âmes dans des corps d'animaux, que vous faites allusion. Tout cela n'a rien à voir avec notre discussion ; en effet, les réincarnations et le corps astral sont loin d'être inconciliables avec le purgatoire et la résurrection, je l'ai prouvé dans d'autres écrits. Quant à la métempsychose, je n'en ai jamais parlé.

Mais, ce que j'affirme, c'est que la théologie est une science humaine, donc sujette à l'erreur ; que la scolastique a eu son utilité dans son temps, mais qu'aujourd'hui elle est un fléau. Les raisonnements sont utiles pour comprendre ce que l'on sait déjà et en tirer des conséquences, mais ils sont incapables de nous apprendre ce que nous ne savons pas. Si vous voulez prouver par des arguments les vérités de la foi, vous ne convaincrez jamais un seul sceptique et vous détruirez les convictions chancelantes, qui sont les plus nombreuses, en leur faisant croire que nos certitudes tombent sous l'aléa d'une discussion (1).

Vous pouvez ramener des sceptiques par votre exemple et vos exhortations, mais vos arguments seront tous et toujours réfutés victorieusement. Rappelez-vous, du reste, que ceux-là seuls que Dieu appelle seront convertis : *Nemo potest venire ad me, nisi Pater, qui misit, me traxerit eum...* (Jean, VI, 44). *Et dicebat : Propterea dixi vobis, quia nemo potest venire ad me, nisi fuerit ei datum a Patre meo.* (Id. 66). Ces paroles seraient terribles si nous ne savions pas que la *bonté infinie de Dieu* n'est pas un vain mot, et que ceux qui ne sont pas attirés maintenant le seront plus tard, dans une prochaine existence, par exemple.

Enfin, pour en finir avec la scolastique, que j'ai en horreur parce qu'elle éloigne de Dieu en confondant le raisonnement pédantesque avec la raison, permettez-moi de vous citer un passage d'un auteur que vous aimez et que j'aime :

« Qu'avons-nous à faire de ces disputés de l'école et sur le genre et sur l'espèce ? »

« Celui à qui la parole éternelle se fait entendre est débarrassé d'une infinité d'opinions. »

« ... Je me lasse d'entendre tant de choses : c'est en vous seule (Vérité, qui êtes Dieu même !) que je puis trouver tout ce que je cherche. Que tous les docteurs, que toutes les créatures se taisent devant vous ; parlez-moi vous seule. » (*Imitation*, liv. I, chap. III.)

Le curé d'Ars ne connaissait pas la scolastique, il aurait été bien incapable de l'apprendre, il serait

1. Vous allez maintenant m'accuser de *fidélisme* et me condamner avec Lamennais. La théologie est si broussailleuse qu'on ne peut s'y risquer sans s'égarer. Il serait trop long de vous expliquer comment j'échappe à cette accusation.

resté littéralement ahuri devant vos arguments; cela n'empêche pas qu'il a ramené plus de pécheurs et d'incrédules qu'aucun docteur ne le fera jamais.

Dieu est tout amour : l'amour est de feu, l'argumentation est de glace. Restez stupide devant Dieu, adorez et n'argumentez pas.

Je termine comme j'ai commencé : les réincarnations et le corps astral peuvent être ou ne pas être acceptés indépendamment de toute religion, ce sont des questions d'histoire naturelle que vous pouvez étudier ou laisser de côté, vous n'en serez ni moins bon ni meilleur chrétien.

Soyez assuré, monsieur l'abbé, que c'est avec regret que je cesse aujourd'hui cette conversation amicale, mais les meilleures choses doivent avoir une fin.

D^r F. ROZIER.

P.-S. — Je profite de l'occasion pour signaler une faute d'impression que tout le monde aura sans doute corrigée; dans mon dernier article, on m'a fait écrire : « vous croyez que cette enveloppe est souple... », il faut lire « simple ».

SUPERSTITIONS

En lisant, ces jours passés, le très intéressant volume de l'illustre maître Camille Flammarion sur les problèmes psychiques, je trouve dans le chapitre sur la crédulité, la nomenclature des superstitions populaires; celles-ci me remettent en mémoire celles dont mon enfance fut bercée, en ce beau pays de l'Agenais, où les brumes venues de l'Océan jettent sur les ensoleillements du Midi le rêve et le mystère propices au développement de nos facultés imaginatives. Les fantômes, les loups-garous, les apparitions, les bêtes à face humaine, les sorciers et les sorcières étaient en grand nombre à cette époque; pas un village, un hameau, un coin quelconque, où ne se trouvât une personne digne de foi qui n'eût vu — de ses propres yeux vu — un phénomène quelconque; et de merveilleux récits de ces faits étranges, traînaient jusque dans la « nursery », où ils remplissaient nos âmes enfantines de toutes les affres des délicieuses terreurs.

Je sais bien que ces histoires chuchotées à voix basse, n'entrent pas dans le cadre d'une bonne éducation, mais en ce temps-là, on n'y regardait pas de si près. Ma mère et ma grand'mère, sans croire tout à fait à ce naïf surnaturel, se laissaient volontiers charmer, elles aussi, par « la joie d'avoir peur ». Les femmes d'alors vivaient retirées en leur maison, dans le cercle étroit de la famille, où se mêlaient les serviteurs; elles demeuraient quasi recluses en de petites villes, ou dans des villages, ou des habitations en des campagnes désertes, et n'avaient, par conséquent, que fort peu de motifs à éprouver de vives impres-

sions, ne lisant pas et ne voyageant guère; la vie s'écoulait uniforme, prise par des devoirs réguliers. Aussi trouvaient-elles dans ces récits, faits le soir au coin du feu, tandis que la vieille demeure craquait, que gémissait le vent, que la girouette grinçait sur les toits, une source d'émotions dont elles aimaient l'intensité.

J'ai donc été nourrie de ces fictions. J'ai cru longtemps aux loups-garous, aux sorciers, aux chèvres sataniques, aux fantômes qui se glissent par le trou de la serrure, pour venir s'asseoir près de votre lit. J'ai cru aussi au sabbat, parce que la fille d'un de nos métayers m'assurait y être allée — y aller encore — amenée en ce terrible lieu par une de nos voisines appelée Simone, dont le visage torturé me terrifiait.

— Oui, me disait la Francine, en revenant au crépuscule du bois où nous étions allées cueillir des champignons, oui, mademoiselle, la Simone m'a forcée de partir avec elle. Elle est venue un samedi me chercher dans ma chambre, à minuit, sans que j'aie pu comprendre comment elle était entrée, car mon père ferme la porte lui-même tous les soirs et met la clef sous son traversin. Elle m'a d'abord fait boire une liqueur verte; m'a frotté le dos de pommade; et à cheval sur un balai nous nous sommes envolées... Nous allions vite... vite... dans le noir; puis, tout d'un coup, j'ai vu beaucoup de gens autour de nous, et une voix très forte a crié : « Il y a ici de la chair baptisée ».

J'ai eu grand'peur parce que j'ai pensé que c'était moi qu'on désignait..., et un homme noir, vêtu de rouge, est venu qui m'a soufflé sur le front; son haleine était comme du feu.

— Le diable! m'écriai-je, en me signant.

— Oui, reprit Francine en fixant sur moi de grands yeux qui brillaient, comme des charbons allumés sur sa figure pâle et délicate... Oui, c'était lui, mademoiselle! Et tout le monde s'agenouillait à ses pieds, comme devant le Saint-Sacrement à l'heure de la bénédiction...

— Et Simone?

— Simone était là... avec bien d'autres personnes que vous connaissez, mademoiselle, qui dînent chez vous, qui sont des amis de votre maman, et vont à la chasse avec votre père.

Je manquais m'évanouir à la pensée de fréquenter des êtres maudits, et longtemps j'ai cherché à reconnaître parmi nos visiteurs ceux que Satan devait avoir marqués de son signe. Je dois dire que peu après cette conversation la pauvre Francine ayant, un bel après-midi d'été, revêtu sa robe blanche de première communion, mis à sa ceinture un brin de buis bénit, s'agenouilla devant un crucifix, et se tua très proprement d'un coup de couteau dans la poitrine.

Nous avons eu aussi une servante appelée Julie très initiée aux pratiques employées pour vous débarrasser des « sorts » jetés. Une fille du pays étant tombée malade de l'amour qu'elle avait pour un homme marié, Julie s'offrit

pour la conduire chez un sorcier expert en l'art de guérir ce genre de maux et j'ai retrouvé dans des papiers la formule de ce qui lui fut prescrit en l'occurrence. Voici :

« Dans un pot de terre neuf mettez trois litres d'eau bénite; placez-le sur un grand feu clair. Lorsque l'eau commencera à bouillir, jetez-y un cœur de mouton percé de neuf clous; les huit placés en rond, le neuvième au milieu. *Regardez le feu. Ne le quittez pas. N'importe ce qu'on vous dira ne le quittez pas des yeux. Ne craignez rien.* Quand l'eau s'élèvera au-dessus du pot de la hauteur de la main, un homme entrera dans la cuisine et vous demandera à boire. Donnez-lui un verre de vin; il faut qu'il le boive en regardant le feu.

« Lorsque le cœur percé de neuf clous aura bu toute l'eau, retirez-le et allez l'enterrer sans que personne vous voie... Ensuite vous jeûnerez durant sept jours... et vous serez guérie ».

Guérit-elle, l'amoureuse? cela, je l'ai oublié.

*
**

Julie m'a encore raconté cette histoire qui se passa près de chez nous dans une métairie voisine de la propriété de ma grand'mère.

Il y avait là une très belle fille qui vivait sagement avec ses parents. Elle était fiancée à un garçon du pays qui chaque soir, suivant la coutume, venait lui faire sa cour. Invariablement elle le renvoyait à onze heures, sans jamais lui accorder le quart d'heure de grâce, quoi qu'il fit pour obtenir cette faveur. On en jasait dans le hameau, disant qu'elle devait avoir des raisons pour se montrer aussi sévère. Bref, par une nuit claire, une de ces nuits où l'on entend hurler les loups autour des troupeaux et crier les pâtres, notre jeune homme, en traversant une prairie qui le ramenait chez lui, vit tout d'un coup lui apparaître un petit chien roux qu'il ne connaissait pas. Ce chien s'élança vers lui en aboyant férocement, et le mordit aux mollets avec une telle force que le paysan, exaspéré, tira son couteau et, pour lui faire lâcher prise, le frappa sur le dos... Le sang jaillit, la bête poussa une plainte déchirante et disparut.

Le lendemain, lorsque le fiancé arriva chez sa promise, les parents lui dirent qu'elle était dans son lit. Une main restée inconnue l'avait blessée entre les deux épaules; elle avait perdu beaucoup de sang... Il courut près d'elle, et là, il apprit d'elle-même que tous les soirs à minuit elle était changée en bête. Cette transformation ne devait finir que le jour où son sang coulerait...

— Reconnais-tu, dit-elle, le coup dont hier au soir tu m'as frappée?... Tu m'as délivrée. Merci, maintenant je serai ta femme quand tu voudras.

Mais le jeune homme effrayé prit la fuite, et cette histoire, connue de chacun, fit un tel scandale, que les gens en abandonnèrent le canton, pour se réfugier près de Villeneuve-sur-Lot, patrie de M. Georges Leygues.

J'en ai pas besoin de vous dire que notre Julie connaissait particulièrement tous les personnages de cette histoire

dont l'authenticité était affirmée par nos métayers et leurs voisins; chacun d'eux, plus ou moins, avait par les chemins, les bois et les prés, à l'heure où la lune les éclaire de ses rayons, rencontré la femme dont il est question ici, sous la forme d'une brebis, ou d'une chèvre, ou d'un chat sauvage ou d'un chien aux yeux de feu, placée sur leur passage, obstruant la route, et se montrant si fantastique que plusieurs d'entre eux en avaient été malades de frayeur.

Douter de ces transformations; douter des loups-garous qui sont moitié loups et moitié hommes; douter de la puissance des sorciers; douter que pour abrégé l'agonie d'un mourant il faille enlever une tuile du toit de sa maison, afin que sa pauvre âme puisse s'enfuir par cette ouverture; douter des prières qui guérissent les brûlures et les morsures des chiens; douter que celui auquel vous avez fait du tort durant sa vie vienne la nuit vous tirer par les pieds; douter qu'un scapulaire attaché à votre porte vous préserve de l'incendie, nul n'y eût songé dans le petit pays perdu où j'ai passé les premières années de ma vie, et dans la vieille et vaste maison, où personne le soir n'osait descendre à la cave, de peur de se trouver face à face avec le petit homme vêtu de vert qui, disait-on, hantait les corridors du rez-de-chaussée. Ma mère, toute petite fille, l'avait vu; le chien qui était avec elle, s'était élancé contre lui avec fureur, en poussant des aboiements. Si cela ne constitue pas des preuves de la réelle existence du petit homme vert, je ne sais plus ce qu'il vous faut... Quant à la valeur véridique des autres histoires racontées, je n'en puis pas répondre.

MANOEL DE GRANDFORT.

Petit cours de Physiognomonie

IX

L'OREILLE

Les physiognomonistes se sont fort peu occupés de l'oreille. C'est un oubli malheureux, car l'oreille a aussi son importance. Elle donne au visage une note très particulière et souvent frappante, note d'autant plus précise que l'organe est immobile.

L'oreille doit être en harmonie avec les autres traits du visage. Les statues antiques ne l'ignoraient pas; ils ont toujours eu la précaution d'attribuer l'oreille qui convenait aux types qu'ils créaient. On peut s'en convaincre en observant les modèles variés que nous présente le musée du Louvre. Quelle variété de formes depuis l'oreille fraîche et gracieuse de la jeune nymphe jusqu'à l'oreille grotesque du Faune!

C'est que l'oreille est un complément nécessaire à

l'harmonie du visage. Voyez comme le plus gracieux minois devient terne et inexpressif quand il est déparé par cette coiffure aux longs bandeaux, heureusement très peu goûtée de nos jolies contemporaines.

Les Grecs souvent laissaient tomber les cheveux sur l'oreille, mais jamais celle-ci n'était complètement cachée et, sous l'ondulation des boucles, sa forme restait toujours accusée et visible sa carnation.

J'ai fait de nombreuses observations sur l'oreille. C'est une étude un peu compliquée et dont on ne saisira l'importance que par une longue expérience.

Il faut rapprocher les oreilles des différents types, les comparer, en examinant soigneusement la forme, les contours, la couleur et la position. Au bout de quelques exercices on est frappé des indications précieuses qu'on a recueillies.

En voici quelques-unes d'une application facile. A la finesse et à l'élégance de la forme vous devinerez un tempérament délicat, un caractère timide, chez un bon type; chez un mauvais type la même oreille indiquera l'homme délicat aussi, mais sournois et faux.

L'oreille épaisse et de forme irrégulière dénote des sentiments bas et grossiers.

Chez l'homme irascible, violent et brutal, elle est très forte, accentuée et rouge.

Quand l'oreille est plate et sèche elle est presque toujours, en même temps pâle ou jaunâtre; elle indique l'affaiblissement moral et physique, une nature acariâtre et méchante même, si le type est mauvais.

Les oreilles écartées annoncent un esprit éveillé, aventureux, spirituel. Rien n'échappe à ces oreilles toujours tendues qui appartiennent généralement aux individus avides d'apprendre et de connaître, intelligents mais malicieux.

Les oreilles très petites appartiennent très souvent aux gens peu scrupuleux ou aux avarés. C'est, selon le type, le roublard ou le franc coquin. En affaires d'intérêts méfiez-vous de ces oreilles-là surtout si les yeux sont petits, les lèvres épaisses et la mâchoire inférieure forte.

Les oreilles plates accusent la timidité. Les oreilles énergiques, au contraire, sont en relief, ourlées sur les bords, et reviennent en avant.

L'homme insouciant a le bout de l'oreille plat et court.

Plus les oreilles sont placées un peu haut sur la tête, plus la personne est intelligente; c'est le contraire quand elles sont placées trop bas.

C'est ainsi, comme vous pouvez le constater facilement, que les criminels ont tous l'oreille posée très bas.

FÉLIX.

LA PROPHÉTIE DES PAPES

ET

LE SUCCESSEUR EVENTUEL DE LEON XIII

(Fin)

VIII. — Examen des devises malachiques désignant les cinq papes élus dans notre siècle.

1° — *Canis et coluber*. (Le chien et le serpent). — Léon XII. — C'était le cardinal Annibal della Genga, né le 22 août 1760 dans le diocèse de Spolète. Il fut pape, du 28 septembre 1823 au 10 février 1829. — La vertu [caractéristique de ce Pontife fut, de l'aveu du cardinal Maï, la *vigilance*, qui le porta principalement à dénoncer et à réprouver les sociétés secrètes, des *francs-maçons* et des *carbonari*, puis à s'opposer constamment aux funestes tendances du *libéralisme*, en même temps qu'à la propagation des sociétés bibliques protestantes, alliant ainsi la vigilance du *chien* à la prudence du *serpent* contre la Révolution, laquelle, de son côté, poursuivait sournoisement alors son œuvre destructive, contre l'Église avec l'astuce du *serpent* et le cynisme du *chien* réunis.

2° — *Vir religiosus* (L'homme religieux) — Pie VIII — C'était le cardinal François-Xavier Castiglione, né le 20 novembre 1761 à Cingoli, dans la marche d'Ancône. Il fut pape, du 31 mars 1829 au 30 novembre 1830. — Evidemment, tous les Papes doivent être des *hommes religieux*. Aussi les adversaires de la Prophétie malachique ne manquent-ils pas de faire des gorges chaudes devant cette devise qui vient s'appliquer spécialement au successeur de Léon XII. Et pourtant, il faut bien reconnaître qu'elle lui convient plutôt qu'à d'autres, par la raison que la durée de son pontificat ayant été trop courte, il n'a pu faire rien de bien saillant; mais en revanche il a laissé un renom de piété très caractéristique, son plus grand bonheur étant, au témoignage d'un illustre écrivain de ce temps-là, de passer de longues heures en adoration et en prières devant le Saint-Sacrement.

3° — *De balneis Etruriæ*. (Des bains d'Étrurie) — Grégoire XVI. — On a écrit que ce pape était Étrusque ou Toscan, et qu'il portait les armes d'Étrurie: c'est une double erreur. Le cardinal Maur Capellari, en effet, était né à Bellunè, en Vénétie, et ses armes n'ont aucun rapport avec celles d'Étrurie, pas plus qu'avec sa devise. Toutefois il convient de remarquer les deux circonstances suivantes: D'abord ce pontife appartenait à l'ordre des religieux Camaldules, dont la maison-mère est située en Étrurie, dans un

site qui portait autrefois le nom de *Balnéum* (bain) et depuis, Bagni; ensuite, Grégoire XVI fit exécuter de nombreuses recherches au sujet des antiquités de cette région, et c'est même de lui que le *Musée étrusque grégorien* tire son nom. — Il fut pape, du 2 février 1831 au 1^{er} juin 1846.

4^e — *Cruce de cruce* (La croix de la croix). — Pie IX. — Né le 13 mai 1792 à Sinigaglia, le cardinal Jean-Marie Mastai-Ferretti est celui des 262 successeurs de saint Pierre élus jusqu'à ce jour qui ait atteint la 31^e année du Suprême Pontificat, puisqu'il a été pape depuis le 16 juin 1846 jusqu'au 7 février 1878. — Le monde entier connaît suffisamment la passion et le long martyre moral de cet admirable et vénéré Pontife que la Révolution fit dépouiller peu à peu de ses États et finit par retenir, crucifié en quelque sorte, dans son palais du Vatican, par l'entremise et avec la complicité plus ou moins notoire de la Maison royale de Savoie, dont le blason porte la croix et dont le chef portait toujours, même alors, le titre de *roi de Jérusalem*, où Jésus fut crucifié. — Inutile donc d'insister sur cette devise assez éloquente par elle-même pour désigner le pontificat de l'unique Pape qui ait dépassé, grâce à une longévité merveilleuse, inouïe durant dix-huit siècles, les années de Pierre sur le siège de Rome.

M. le baron de Novaye avait écrit que le blason de Pie IX portait la Croix; c'est une méprise. — De même, d'autres écrivains ont avancé que l'écu de Léon XII portait *un chien et un serpent*: c'est encore une double erreur, car l'écu de ce pape portait seulement *un aigle sur champ d'azur*.

5^e — *Lumen in cælo*. (La lumière dans le ciel). — Léon XIII. — Entre la mort de Pie IX et l'élection du pape glorieusement régnant après quatre-vingt-dix ans d'âge naguère entièrement révolus, je ne sais plus trop quelle feuille publique émit cette remarque: « Si la devise du nouveau pape doit se justifier d'après le blason des cardinaux actuels, c'est sûrement le cardinal Pecci, archevêque de Pérouse, qui sera élu. » — Et, en effet, l'événement ne tarda guère à confirmer cet augure.

Mais, dira-t-on peut-être, il est tout aussi bien claquemuré dans le Vatican que son prédécesseur. — Sans doute, seulement il a trouvé cette situation créée avant lui, et il ne fait qu'en subir les pénibles conséquences, tandis que Pie IX en avait été la première et principale victime.

Cette devise, dira-t-on encore, doit convenir et convient de fait à tous les papes. — Dans une certaine mesure, oui, c'est évident; mais il n'en est pas moins vrai qu'elle est bien plutôt la *caractéristique* de Léon XIII que celle de Pie IX et de tant d'autres

papes ses prédécesseurs, à cause de ses lumineuses Encycliques qui ne cessent de briller au firmament de l'Eglise, afin de dissiper les ténèbres dont l'ignorance ou l'impiété cherchent à couvrir la terre, et pour diriger le monde dans la voie des divins enseignements.

Donc, au point de vue des armes de Léon XIII, comme au point de vue de la science incomparable de ce Pontife, la devise *Lumen in cælo* se trouve on ne peut mieux justifiée en sa personne, comme on le voit.

IX — Quel sera le successeur de Léon XIII.

Ignis ardens (Le feu ardent): telle est la devise assignée par la prophétie malachique au futur pape. — Or, quel sera celui des cardinaux qui la réalisera plus ou moins prochainement? C'est le secret de Dieu, évidemment.

Néanmoins, ce que nous pouvons affirmer dès à présent, c'est que si le pape à venir est choisi parmi les cardinaux actuels créés avant 1900 et que la devise en question doive s'expliquer d'après leur écu ou d'après quelque autre indice personnel tout particulier, il y en a bien peu que nous puissions signaler comme papables. Car, après avoir passé en revue leurs armoiries, prénoms et titres cardinales, nous n'en voyons guère qu'une demi-douzaine, qui soient susceptibles de succéder à Léon XIII, si l'on s'en tient à l'un de ces trois divers points de vue.

Ce sont, d'abord, les cardinaux Vannutelli (l'ainé) et Cretoni, à cause de leur prénom de *Séraphin* nom qui signifie *embrasé d'amour*; ensuite les cardinaux Ledochowski et Galeati, à cause de leur titre de *Saint-Laurent* (*in Lucinâ* pour le premier, et *in Panispermâ*, pour le second): on sait que ce glorieux martyr fut consumé sur un *brasier ardent*; enfin, le cardinal Svampa Dominique, archevêque de Bologne, dont l'écu porte à dextre un *soleil dans tout son éclat projetant autour de lui ses rayons ardents*, au-dessus d'une montagne à trois coteaux. Quant à l'étoile à rayons ou comète des armes du cardinal Pierre Respighi, le nouveau vicaire de Rome, elle ne nous semble pas suffisamment justifier la devise.

On lisait dans l'*Echo du Merveilleux* du 1^{er} avril 1899, que « le cardinal Oreglia a dans ses armes un autel où brille le feu du sacrifice; le cardinal Svampa, un blason où un chien tient une torche enflammée dans la gueule, et le cardinal Gotti, une torche ardente. » Le signataire de l'article renfermant cette triple assertion avait été mal renseigné sur tous ces points, dont aucun n'est exact; nous l'affirmons, en connaissance de cause, ayant eu sous les yeux les armoiries authen-

tiques de tous les cardinaux actuellement existants.

Eh bien, maintenant, muni des données ci-dessus, précisons et désignons d'avance le successeur possible de Léon XIII.

Si la devise *Ignis ardens* doit concerner un écu cardinalice, c'est le cardinal Svampa qui sera le futur pape. Si elle ne vise qu'un prénom ou un titre, ce serait le cardinal *Séraphin* Vannutelli, de préférence aux trois autres susnommés, trop âgés ou moins en vue à moins d'une intervention puissante en faveur du cardinal Ledochowski, d'origine allemande.

Mais il peut bien arriver aussi que la devise en question indique uniquement la *caractéristique* du nouveau Pontificat suprême qui serait ou pourrait bien être le triomphe — déjà préparé par Léon XIII — du Sacré-Cœur de Jésus, si embrasé d'ardeur pour les hommes et qui aspire de plus en plus à les consumer d'amour envers Lui à cette époque de froideur glaciale où ils vivent en si grand nombre à son égard.

En outre, cette devise peut signifier encore que, sous le nouveau pape, pourrait bien avoir lieu cette terrible *conflagration* européenne, voire même universelle que l'on redoute tant depuis un certain nombre d'années et qui semble de plus en plus inévitable dans un avenir prochain.

Dans ces deux cas, les cardinaux seraient tous *papables* au même degré.

Cependant, à envisager les devises antérieures, il y a lieu de croire que, pour la prochaine, les hypothèses qui viennent d'être émises auraient plus de chances de se réaliser deux ou trois ensemble qu'une seule d'entre elles prise isolément, sous le futur Pontificat, quelle qu'en soit d'ailleurs la durée.

Au surplus, qui vivra verra.

Quant aux deux devises suivantes : *Religio depopulata* (La religion dépeuplée) et *Fides intrepida* (La foi intrépide), qui sait si la première ne désignerait pas un antipape, et la seconde, le pape légitime fidèle à sa mission divine dans des circonstances critiques pour la sainte Eglise??

Un antipape ! Est-ce possible ? dira-t-on peut-être. — Eh ! pourquoi pas ? Ce qui s'est vu plus d'une fois déjà dans le passé peut se voir encore, hélas ! dans l'avenir. L'on sait du reste que ce n'est pas l'un des moindres désirs de certains gros bonnets de la franc-maçonnerie depuis plus d'un demi-siècle. Leur rêve, si longtemps caressé, se réalisera-t-il quelque jour par hasard ?

Ce qu'il y a de certain, c'est que, d'après le secret de la Salette, bientôt « l'Eglise aura une crise affreuse »,

et que Mélanie, la confidente de la Sainte Vierge, prévoit un schisme avant le triomphe.

Or, on sait également, d'autre part, que si les papes sont parfois infailibles, leur suprême dignité ne les rend point, par le fait même, impeccables.

Dès lors, nous le répétons, ce qui s'est vu peut se revoir, hélas !

LÉO FRANC.

LA VOYANTE DE PREVORST

Nos lecteurs connaissent, au moins, de nom, une voyante singulière, Frederica Hauffe, qui naquit, en 1801, à Lowenstein, dans le Wurtemberg.

Le Dr Dusart vient de faire paraître, chez Chamuel, une traduction de l'ouvrage du Dr Justinus Kerner sur cette voyante.

Nos lecteurs en liront certainement avec intérêt les quelques chapitres que voici :

Effets de l'eau. — Modification de la pesanteur

M^{me} Hauffe se sentait devenir faible dès qu'elle tenait de l'eau à la main. Pendant le jour, elle ne pouvait prendre aucun liquide sans éprouver des vertiges, mais elle n'éprouvait plus cet inconvénient dès que le soleil était couché. Pendant le jour, elle n'avait jamais soif, quelque intense que fût la chaleur. Quand elle était en somnambulisme, elle reconnaissait si j'avais fait des passes sur un verre d'eau, celle-ci lui paraissant plus noire qu'à l'état normal. Quand elle était dans l'état de clairvoyance, elle avait la faculté de me dire, sans jamais se tromper, combien de passes j'avais faites.

Dans cet état, si on la mettait au bain, on constatait des phénomènes extraordinaires. Ainsi on voyait ses membres, sa poitrine et la partie inférieure de son corps émerger involontairement de l'eau, en vertu d'une élasticité étrange. Les personnes qui la soignaient faisaient tous leurs efforts pour maintenir son corps sous l'eau et ne pouvaient y parvenir.

Si, à ce moment, elle était tombée dans une rivière, elle n'aurait pas pu s'y enfoncer plus qu'un morceau de liège.

Cette particularité nous remet en mémoire l'épreuve appliquée aux sorciers, qui, sans aucun doute, étaient le plus souvent des personnes en état magnétique et pouvaient ainsi flotter sur l'eau, contrairement aux lois ordinaires. André Mollers cite une femme qui vivait en 1620 et qui, se trouvant en état magnétique, s'enleva soudain de son lit dans l'air, en présence de nombreux témoins et plana dans l'espace à une hauteur de plusieurs mètres, comme si elle allait s'en-

voler par la fenêtre. Les assistants prièrent Dieu et elle redescendit. — Horst, conseiller privé, parle d'un homme dans les mêmes conditions, qui, en présence de plusieurs témoins respectables, s'éleva en l'air, plana au-dessus des têtes des personnes présentes, de telle sorte qu'elles coururent derrière lui, afin d'éviter qu'il se blessât lorsqu'il retomberait. On observe un phénomène de même nature chez les somnambules naturels, qui peuvent se maintenir dans les positions les plus périlleuses et se blessent rarement en tombant. Les jongleurs indiens et les malades atteints de la danse de Saint-Guy font aussi beaucoup de choses tout à fait contraires aux lois de la pesanteur.

M^{me} Hauffe, lorsqu'elle sortait de son état de transe, redevenait tout à fait sensible au poids des corps, et une personne légère, en apparence, pouvait souvent lui sembler plus lourde qu'une autre de dimensions supérieures. Elle avait la notion de poids, indépendamment de la matière et disait qu'il existait une sorte de poids *moral*. Lorsque je plaçais mes doigts en face des siens, ils étaient attirés comme par un aimant et je pouvais alors la soulever de terre.

On a déjà observé beaucoup de phénomènes analogues, spécialement ceux qui se sont produits sur la tombe du diacre Paris en 1724, à laquelle les malades se rendaient en foule, se laissant frapper par des hommes vigoureux, armés de toutes sortes d'instruments, s'étendant sous une planche sur laquelle montaient plus de vingt personnes et cela sans douleurs ni blessures, mais même avec profit. On signale encore les mêmes phénomènes dans les épreuves des sorciers au moyen-âge, pendant lesquelles des poids énormes étaient employés comme instruments de torture et dans certains cas n'étaient pas sentis par les victimes. On a aussi rencontré cette suspension des lois de la pesanteur chez des personnes qui avaient mené une vie ascétique rigoureuse et avaient pénétré dans les profondeurs de la vie intérieure (1).

D'après le témoignage de sainte Thérèse, Pierre d'Alcantara ne s'accorda qu'une demi-heure de sommeil quotidien pendant quatorze ans, en se tenant assis, la tête appuyée sur une barre. Il ne vivait que de pain et d'eau, qu'il ne prenait que tous les trois et quelquefois huit jours, jusqu'à ce que son corps fût affaibli, au point de devenir transparent et qu'il vît à travers lui comme à travers un voile. Son esprit était en communion constante avec Dieu; il était fréquemment enveloppé comme d'un nuage lumineux et s'élevait en l'air. Sainte Thérèse sentit également son âme, puis sa tête et finalement tout son corps enlevé

1. Tous ces derniers faits doivent bien plutôt être rattachés à l'extériorisation de la sensibilité. Ils ne sont pas d'une nature différente de ceux que l'auteur signale au début de son travail.

de terre, et à la vue de toute la communauté, elle flotta au-dessus du seuil de la porte.

La vie des Saints contient beaucoup de faits semblables, phénomènes que nous rangeons parmi les fables, parce que nous ne pouvons les comprendre.

Le laurier avait aussi une remarquable action sur M^{me} Hauffe et cela nous explique son emploi dans les temples de Delphes, d'Esculape... Elle trouvait aussi que le coudrier, dont on s'est tant servi dans le peuple comme moyen de divination, avait un grand pouvoir conducteur du fluide magnétique. J'ai vu moi-même les bras et les mains d'une femme en bonne santé devenir rigides, lorsqu'elle tenait une baguette de coudrier. Il est probable que la modification de nos conditions d'existence et l'usage de violents stimulants de toute espèce nous rend incapables de ressentir ces délicates influences.

La défense d'éléphant produisait sur M^{me} Hauffe une sorte de crise épileptique; et ce qui est remarquable, c'est que, chez les anciens, la défense d'éléphant était considérée comme efficace contre cette maladie et que cet animal passe chez les naturalistes comme sujet à l'épilepsie. Cette opinion des anciens concorde donc avec les théories de l'homéopathie. La corne de chamois était aussi considérée comme utile contre la crampe et les Tyroliens de notre temps portent fréquemment des bagues faites avec cette corne et les appellent bagues contre les crampes.

Les verrues de cheval, les dents de mammoth, le bézoard, les toiles d'araignées, les vers luisants, etc., produisaient tous des effets spéciaux, lorsqu'on les plaçait dans sa main. Quelques gouttes d'un acide produites par un animal en putréfaction développaient les symptômes qui suivent l'alimentation par des viandes avariées. « Ces effets singuliers, dit Schubert, apportent une vive lumière sur les relations qui existent entre nous et les objets extérieurs. Lorsque la force vitale, encore dans toute son activité, gouverne notre corps, ces influences sont à peine sensibles pour nous. Mais lorsqu'il laisse aller les rênes et que, comme dans le cas de la voyante de Prévorst, cette force se replie au fond de l'organisme, le corps abandonné et susceptible redevient sensible à leurs propriétés cachées. Il est à remarquer que les crampes et les rigidités produites par les minerais, qui étaient très douloureuses à supporter, finissaient souvent par procurer des effets salutaires.

Quelques petits diamants placés dans la main de M^{me} Hauffe provoquaient une dilatation extraordinaire des pupilles, avec leur immobilité, en même temps que de la raideur dans la main gauche et le pied droit. Les effets de toutes les substances étaient beaucoup plus intenses, lorsqu'on les plaçait dans sa

main, que quand on les lui faisait prendre soit comme médecine, soit comme nourriture.

Il est certain que notre habitude de prendre des aliments solides et liquides excitants augmente singulièrement notre insensibilité aux influences extérieures. Lorsque les anciens voulaient soumettre un malade à ces pouvoirs cachés, ils préparaient leur action en le condamnant à une diète sévère. Le système moderne de médecine appelé Homéopathique agit de deux façons : d'abord en écartant tous les excitants, et ensuite en donnant à doses répétées des médicaments, dont l'extrême division nous rappelle les expériences dans lesquelles Robert Brown, ayant réduit à l'état le plus impalpable les parties d'un corps, percevait chez elles ce qui lui paraissait être les mouvements spontanés et indépendants d'un être vivant. Il semblerait que ces substances délayées dans l'eau, ont une action électrique sur l'épiderme, comme c'était le cas pour la voyante de Prévorst, au lieu d'agir, comme le font ordinairement les médicaments, par assimilation par les voies intestinales. Aussi longtemps que les atomes sont agglomérés en une masse, ils n'obéissent guère qu'aux lois de la cohésion ; leur extrême division, en les exposant aux influences électriques, leur donne un mouvement qu'un microscope délicat permet de découvrir.

Est-ce que la pensée que nos corps, ainsi que des instruments à cordes délicats, vibrent au moindre souffle qui les effleure, n'est pas faite pour nous attrister ? Nos joies et nos peines, souvent aussi notre volonté, sont soumises à l'influence de causes tout à fait imperceptibles pour nous et dont nous sommes incapables d'éviter les subtiles effets. Mais il semble bien évident, quand on réfléchit sérieusement, que les relations entre notre âme et notre corps sont toutes différentes de celles qu'elle entretient avec le monde extérieur. De même que l'oiseau dans sa cage est excité à donner toute sa voix par les bruits et le tapage qui l'entourent, ainsi se comporte l'homme entretenu et fortifié par la variété des influences qui l'assaillent de toutes parts. Les vents tumultueux refroidissent ses organes respiratoires ; aliments solides et liquides lui donnent de la vigueur ; mais c'est la faculté directrice de l'âme qui diminue en proportion de l'intensité d'action des agents précédents.

Lorsque, dans le palais du roi, le jeune prisonnier prie le maître d'hôtel de lui donner des racines et de l'eau, au lieu de la nourriture choisie et des vins de la table du roi ; le maître d'hôtel, craignant la colère de son maître, borne sa condescendance à très peu de jours, de crainte que, sous l'influence de ce maigre régime, les traits de l'enfant ne semblent plus émaciés que ceux de ses compagnons. Mais, hélas ! les jours se

sont écoulés, l'enfant semble plus beau et mieux portant que tous les autres : aussi Melzar rejette les mets et les boissons recherchés et leur donne à tous de l'eau et des végétaux. (*Daniel*, Chap. I, Vers. 12 et suivants.)

Ainsi la source de toute abondance et de toute nourriture de l'homme intérieur, aussi bien que de l'homme extérieur, ne se trouve pas où nous la cherchons ; elle git au fond de notre nature spirituelle, là où les mauvaises influences externes ne peuvent l'atteindre pour la troubler ou la tarir.

Effets des substances impondérables.

La lumière du soleil produisait sur M^{me} Hauffe des effets physiques variés. Elle lui donnait, entre autres, des douleurs de tête ; et pendant son sommeil elle demandait que l'on placât une glace au creux de son estomac, lorsqu'elle se trouvait exposée à cette lumière, qu'elle pouvait alors supporter, car l'on augmentait ainsi son isolement. Les diverses couleurs du prisme avaient aussi chacune son effet particulier. La lumière de la lune ne l'affectait pas lorsqu'elle ne la regardait pas ; sinon elle éprouvait de la mélancolie et un frisson de froid. Elle était extrêmement sensible à l'orage, percevait les éclairs qui nous restaient tout à fait invisibles et voyait les autres avant nous. Lorsque l'atmosphère était chargée d'électricité, si on la touchait du doigt, elle voyait de petits éclairs, qui montaient vers le plafond ; ces éclairs, chez les hommes, étaient incolores, tandis qu'ils étaient bleus chez les femmes. Elle percevait aussi des effluves de même nature et offrant autant de variétés, sortant des yeux des diverses personnes. Elle ne pouvait boire l'eau provenant d'une pluie d'orage, à cause de la chaleur que cela provoquait en elle. Mais en autre temps cela lui était agréable. Comme on doit bien le penser, l'électricité sous toutes ses formes l'affectait profondément.

M^{me} Hauffe ne pouvait vivre sans laisser la fenêtre ouverte ; elle disait qu'elle tirait de l'air des principes vivifiants. Elle était d'avis que ce n'était pas simplement un acte de superstition d'ouvrir la fenêtre au moment du départ de l'âme, mais que cela facilitait son dégagement. Elle croyait aussi qu'il se trouvait dans l'air certains principes dont les esprits se servaient pour se rendre visibles et se faire entendre des mortels. Elle croyait que ces substances pouvaient être nuisibles aux autres, mais que leurs effets n'étaient perçus que par elle seule. Jamblique croit que l'âme au moment de son départ est entourée d'une enveloppe d'air, qui garde toutes les formes de la personne. Paracelse affirme que l'homme ne se nour-

rit pas seulement par l'estomac, mais aussi par tous ses membres, qui extraient leur nourriture des quatre éléments dont l'air est formé.

M^{me} Hauße était extrêmement sensible à toutes les maladies contagieuses ou épidémiques. Plus elle s'élevait dans l'espace, plus son état devenait anormal et magnétique : ceci se remarquait même pour les divers étages d'une maison. Dans une vallée elle se sentait oppressée, appesantie et sujette aux convulsions. Elle était très affectée par le vent, surtout lorsqu'il soufflait en bourrasque et, quoique renfermée dans une chambre, elle pouvait dire de quel côté il soufflait.

La musique plongeait souvent M^{me} Hauße dans l'état somnambulique ; elle devenait clairvoyante et parlait en vers. Elle me demandait de magnétiser aux sons de la harpe juive l'eau qu'elle buvait, et même lorsqu'elle buvait de l'eau ainsi magnétisée sans qu'elle en eût connaissance, elle commençait aussitôt à chanter. Le prophète Elisée nous fournit un exemple de l'excitation de la vie intérieure par la musique : « Lorsqu'il fut amené devant le roi d'Israël, il lui demanda de faire venir un musicien et dès que celui-ci fit vibrer les cordes, la main du Seigneur descendit sur Elisée et il prophétisa. »

Ce que la voyante apercevait dans les yeux humains.

Lorsque M^{me} Hauße regardait dans l'œil droit d'une personne, derrière sa propre image réfléchie, elle en voyait une autre, qui n'était évidemment ni la sienne ni celle de la personne dans l'œil de laquelle elle regardait. Elle croyait que c'était le portrait de la personnalité spirituelle de cette personne. Chez beaucoup cette image interne se produisait plus nette que l'externe ; d'autres fois c'était le contraire. Ceci annonçait le caractère de la personne ; et, chez un grand nombre, cette image était beaucoup plus belle et plus pure que l'autre. Si elle regardait dans l'œil gauche, elle voyait aussitôt de quelle maladie interne souffrait cette personne, soit de l'estomac, des poumons ou de tout autre organe et elle faisait les prescriptions en conséquence. Dans mon œil gauche elle lut les prescriptions qui étaient indiquées pour elle-même. Dans celui d'un homme qui n'avait que cet œil gauche, elle vit tout à la fois sa maladie interne et l'image de sa personnalité intérieure. Dans l'œil droit d'un animal, chien, oiseau, elle vit une flamme bleue, sans doute sa partie spirituelle ou âme. A ce sujet, Schubert fait cette observation : « Nous voyons souvent, dans les yeux d'un animal, des reflets d'un monde caché et secret, qui comme à travers une porte, met en communication l'autre monde avec le nôtre. Fréquemment dans les yeux d'un animal expirant,

inutilement mis à mort ou torturé par la main de l'homme, nous voyons une expression de sa conscience intime qui se prépare à porter témoignage contre nous dans un autre monde. »

Elle disait que ce n'était pas avec son œil charnel, mais avec cet œil spirituel qu'elle portait en dedans d'elle-même, qu'elle voyait la seconde image dans les yeux des autres et qu'elle voyait les esprits. C'était par cet œil intérieur que Jacob Boehm regardait toute la création et reconnaissait les essences usages et propriétés des plantes, etc... Les regards de certaines personnes plongeaient immédiatement M^{me} Hauße dans l'état somnambulique. Les bulles de savon, les verres, les miroirs provoquaient sa vue spirituelle. Un enfant ayant gonflé une bulle de savon, elle s'écria : « Ah ! mon Dieu ! j'ai vu dans la bulle de savon tout ce à quoi j'ai pensé, quelque lointain que ce soit, et non dans un court moment, mais dans toute ma vie et cela m'effraye ! » Je fis alors une bulle de savon et lui demandai de chercher à voir son enfant, qui était alors fort loin d'elle. Elle me dit qu'elle le voyait dans un lit et cela lui fit un vif plaisir. Une autre fois elle vit ma femme, qui était dans une autre maison et décrivit avec précision l'endroit où elle était à cet instant, ce dont je m'assurai aussitôt avec soin. Ce n'était cependant qu'avec difficulté qu'on la décidait à regarder dans les bulles de savon. Elle paraissait tremblante et craignait de voir quelque chose qui aurait pu l'effrayer. Dans une de ces bulles elle vit une fois un petit cercueil placé devant une maison voisine. A ce moment il n'y avait aucun enfant malade, mais peu après la femme qui habitait là vint à accoucher. L'enfant ne vécut que quelques mois et M^{me} Hauße le vit emporter dans un cercueil. Si nous voulions qu'elle se rappelât les songes qu'elle avait oubliés, il suffisait de la faire regarder dans une bulle de savon et ils se représentaient à sa mémoire. Elle voyait souvent dans un verre d'eau les personnes qui allaient arriver chez elle. Mais lorsque invitée à essayer cet ordre de divination, elle le faisait à contre-cœur, elle se trompait quelquefois.

GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME ET DE LA MAGIE

Aminga. — Plante aquatique, qui croît principalement sur les bords de l'Amazone et qui est douée de la propriété de donner du développement à un muscle particulier à l'homme. Les Indiens frappent sur ce muscle trois jours avant et trois jours après la nouvelle lune, avec le fruit de l'*Aminga alba*.

Amoloco. — Chez les Congolais, ce terme désigne le prêtre qui a pour attribution spéciale de débarrasser des sorts et des sortilèges les personnes qui en sont atteintes.

Amulette. — Objet quelconque qui a la vertu de multiplier sur la personne qui le porte sur soi les influences favorables. On porte l'amulette soit sur ses vêtements, soit directement sur la peau. Contrairement à sa désinence féminine, ce terme est du masculin, on dit *Un* amulette. Cf. DICTIONNAIRE DE L'ARCHÉOLOGIE ET DES ANTIQUITÉS chez les divers peuples. V^o Amulettes. Voy. aussi TALISMAN.

Ananisapta. — Talisman écrit sur parchemin vierge qui comporte un mot sacré et qui a la propriété de préserver des maladies contagieuses.

Angélique. — Plante qui passe pour préserver des maléfices les enfants qui la porte au cou, comme Amulette.

Anneaux constellés, Bagues constellées. — Anneaux ou Bagues magiques fabriqués sous l'influence de certaines constellations dont ils portent les signes. Au x^v^e et au xvi^e siècle, on désignait sous le nom d'*annelli dei morte*, des bagues, qui renfermaient dans leur chaton, un poison subtil, qu'on inoculait aux personnes, grâce à une légère piqure faite par des griffes cachées du chaton, griffes mises en action par la pression de la main et qui inoculait ainsi le poison par leur pointe.

Un anneau constellé célèbre était celui du roi Salomon qui pouvait soumettre à son pouvoir avec son aide toutes les forces de la Nature. On le désigne aussi sous le nom de *Sceau*.

Les anneaux constellés rentrent dans la classe des talismans. Il existe aussi l'*Anneau* dit des *Voyageurs* à l'aide duquel on pouvait parcourir un long chemin sans éprouver aucune fatigue, et l'*Anneau d'invisibilité*, comme celui que possédait le roi Gygès et qui rendait invisible à volonté son porteur.

Anocchiatura. — Fascination exercée en Corse soit par la parole, soit par le regard, par l'*œil*; dans ce dernier cas, on la nomme *Jettatura*, c'est un véritable sort direct, tandis que l'*Anocchiatura* exerce, par un pouvoir mystérieux, le contraire de ce que souhaite le jeteur de ce genre de sort; il doit donc souhaiter du bien à ses ennemis s'il veut leur faire du mal.

Antirrhium. — Plante magique qui avait, d'après les écrivains de l'Antiquité, le pouvoir d'embellir le visage et de préserver aussi des sortilèges.

Apparitions. — On désigne, sous ce terme, les personnalités du monde physique ou du monde spirituel qui se montrent à nous dans une forme qui nous paraît réelle et palpable. Aujourd'hui, les

faits d'apparitions ne font plus de doute pour ceux qui connaissent la *Mystique religieuse*, le Psychisme et la Télépathie. Cf. GORRES, *la Mystique*, et GARNEY et PODMORE, *les Fantômes des vivants*.

Apports. — Parmi les manifestations psychiques, on doit ranger les apports, c'est-à-dire quantité d'objets qui, dans les séances spiritiques, arrivent on ne sait d'où, tombent du ciel, c'est le cas de dire. Les spirites prétendent, sans hésitation aucune, que ces apports sont faits par les esprits de l'au-delà; les occultistes se contentent d'affirmer que les apports existent, ils constatent et affirment le fait mais sans toutefois l'expliquer.

Archée. — Ce terme a de très nombreuses significations et beaucoup de synonymes, mais son sens le plus généralement admis et qu'il désigne l'esprit de l'Univers.

Archétype. — Ce terme est synonyme de Dieu, mais distinct de la nature et de l'humanité, ainsi que du Fils et du Saint-Esprit, en un mot, l'archétype est le Dieu *Un* et non le Dieu *Trinaire*.

Armes enchantées. — Dans l'Antiquité et dans le Moyen Age, il y avait quantité d'objets enchantés, aussi les armes n'ont pu échapper à l'enchantement et, dans nos romans du Moyen Age, nous voyons des effets merveilleux opérés par les *Armes enchantées*.

Ars mathematica. — Autrefois, au Moyen Age, on désignait, sous ce terme, la MAGIE (v. ce mot).

Art sacré. — Terme sous lequel on englobait dans l'Antiquité tout ce qui se rattachait à l'Occultisme. Cf. DICTIONNAIRE D'ORIENTALISME ET D'OCCULTISME, V^o ART SACRÉ, I vol.

Asaphins. — Sorciers Chaldéens, mages inférieurs de bas étage qui, pour quelques menues monnaies, expliquaient les songes, tiraient les cartes, disaient, en un mot, la *Bonne Aventure*.

Aspects. — Position relative du soleil et de la lune au moment où on les consulte. Signes rencontrés dans le ciel et qui servent à tirer un horoscope. Quand on rencontre dans le ciel trois signes de même nature, on les nomme *trin aspect*; celui-ci est regardé comme un signe favorable. L'*aspect sextil* est médiocre, quant à l'aspect carré, il est mauvais.

Assazoe. — Herbe magique, originaire de l'Afrique australe, qui a la propriété d'engourdir les serpents. Ces reptiles, avant d'hiverner, se frottent le corps en se roulant sur cette plante qui préserve aussi les psylles de la morsure des serpents. L'assazoe a également des propriétés magiques et narcotiques. Cf. LE LIVRE DES RESPIRATIONS ou l'art de respirer, *passim*, 1 v. in-12. Paris, 1898.

Astral (Plan, Fluide). — Plan de l'au-delà, fluide qui sert à relier le monde physique avec le monde

spirituel ou invisible. Le fluide astral condensé est une des grandes forces de la nature; c'est le fluide astral qui permet la matérialisation des êtres invisibles, c'est lui qui produit le double humain, le double aithérique de l'homme. Paracelse dénommait ce fluide *Evestrum*.

Nous ne nous étendrons pas plus longuement sur ce sujet qui demanderait de longues colonnes pour son étude et nous renverrons le lecteur désireux d'étudier ce sujet au DICTIONNAIRE D'ORIENTALISME ET DE PSYCHOLOGIE, vol. I, p. 130 à 140.

Astroïte. — Psellas et del Rio, dénomment cette pierre *Minzouris*, *Mizouris* et *Minsuris*, tandis que Pline, d'après Zoroastre, la nomme Astroïte, et nous apprend qu'il faut l'offrir au sacrifice, quand on voit s'approcher de vous un démon ou qu'on ressent autour de soi sa mauvaise influence. Nous pensons que cette pierre est tout simplement une aérolithe.

Aum, Om. — Mot sacré que les Hindous nomment *Panava*; elle se compose de trois lettres mais qui sont inséparables (en sanskrit) car elles sont fondues ensemble et ne forment qu'une (la Trinité). L'A uni à l'O fournit l'ô long ou bien *au*, et l'o uni à son tour très étroitement à l'*Anuswâra* forme le son unique *Om*. La *Pranava* contient donc à la fois l'Unité (*Aom* ou *Om*), la Dualité (*au* et *om*), enfin, la Trinité (*a, u, m*); aussi cette syllabe représente comme le chiffre 3 et le triangle, le symbole du triple aspect sous lequel nous essayons de nous faire une idée de l'*Absolu* ou Dieu : Infini, Premier principe, Principe Suprême. Cette syllabe est extrêmement sacrée, aussi est-elle considérée comme la racine de l'Univers, comme des êtres, c'est pourquoi on n'en peut donner la clef, car si on la donnait, ce serait livrer bien des correspondances occultes, qu'il n'est pas permis de révéler. Le secret du son, du nombre et de la lettre ne sont donnés dans l'Inde qu'aux *Chélas engagés*, c'est-à-dire qui ont prêté le serment de ne révéler à qui que ce soit la manière de prononcer et d'expliquer ce terme.

Aura. — Effluve qui se dégage du corps de l'homme, c'est une sorte d'émanation fluidique qui entoure le corps, comme d'une lueur phosphorescente, c'est principalement autour de la tête qu'elle apparaît plus visiblement; le nimbe ou auréole, dont le catholicisme entoure la tête des Saints n'est que la représentation figurée de cette Aura, qui est aujourd'hui reconnue et admise par la science, mais qu'il ne faut pas confondre avec l'*aura epileptica*.

Pour les Occultistes, l'aura indique le déplacement du double aithérique ou corps astral, l'*extériorisation* de l'individu, remise en lumière en ces derniers

temps par divers savants, notamment par le colonel de Rochas.

Nous savons par des clairvoyants que l'*Aura* humaine est colorée diversement, suivant la complexion de l'individu, suivant son état d'avancement spirituel, etc.

Il est bien fâcheux que nous ne puissions nous étendre ici sur ce sujet intéressant, car il nous faudrait sortir de notre cadre dans des limites par trop étendues.

Auto-trance. — Trance hypnotique dans laquelle se plongent les adeptes de l'occultisme pour devenir clairvoyants ou pour obtenir d'autres résultats que nous ne pouvons désigner,

(A suivre.)

JEAN DARLÈS.

NOTRE COURRIER

REPONSES

On lit dans Joseph de Maistre, SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG, XI^e entretien, note V : « De nos jours la Révolution Française a fourni un exemple des plus frappants de cet esprit prophétique qui annonce constamment les grandes catastrophes. Depuis L'ÉPIQUE DÉDICATOIRE DE NOSTRADAMUS AU ROI DE FRANCE (qui appartient au XVI^e siècle), jusqu'au FAMEUX SERMON DU PÈRE BEAUREGARD; depuis les vers d'un ANONYME destiné au fronton de Sainte-Geneviève, jusqu'à la chanson de M. DE LISLE, je ne crois pas qu'il y ait eu de grand événement annoncé aussi clairement et de tant de côtés. »

Un lecteur de l'Écho voudrait-il nous faire connaître avec plus de détails ces textes prophétiques relatifs à la Révolution, que désigne J. DE MAISTRE dans le passage cité?

P. PRÉVOST.

Je lis dans l'Écho du Merveilleux du 1^{er} mars dernier, qu'un ami a bien voulu me prêter, que vous faites un appel près des lecteurs de ce journal, en vue d'obtenir des renseignements sur les Prophéties de P. Beauregard.

Depuis la date déjà ancienne ci-dessus, vous avez dû recevoir satisfaction de diverses parts; malgré cette supposition toute gratuite, je crois cependant utile de vous fournir les indications suivantes à ce sujet.

Vous trouverez dans l'Oracle pour 1840, par Henri Dujardin, un chapitre d'une douzaine de pages, qui, en plus de quelques renseignements biographiques sur le fameux prédicateur, donne des extraits de ses sermons.

Il a paru en 1825, chez Rusaud, libraire à Lyon, un ouvrage spécial au Père Beauregard qui compléterait amplement ce que rapporte Dujardin; mais, je ne me rappelle point le titre exact.

Cette même brochure de l'Oracle donne également *in-extenso* la chanson de Delille, connue de son temps sous le nom de « *Turgotine* ».

Je possède encore un autre ouvrage, *Le Livre de toutes les Prophéties* qui répète cette chanson.

Si la communication des deux volumes vous semblait intéressante, je puis vous les prêter pour le temps qui vous serait nécessaire.

J. CHUQUET.

13, rue de l'Entrepôt.

ÇA ET LA

NICOLLE. — Un de nos lecteurs nous envoie d'Ergny (Côtes-du-Nord) le récit suivant dont nous lui laissons la responsabilité.

La Bretagne est connue pour avoir dans son sac des légendes, les unes aussi surnaturelles que mystiques, les autres aussi tragiques que diaboliques et qui ont fait la gloire de plus d'un poète.

C'est un fait réel que je porte aujourd'hui à votre connaissance ; il mérite de fixer votre attention ; vous trouveriez des témoins sérieux qui vous apprendraient certainement des choses intéressantes.

Il y a en viron vingt ans paraissait dans les eaux de Saint-Cast un poisson, du type « souffleur » (genre marsouin), d'une longueur estimée à cinq mètres et qui de suite se fit remarquer par des agissements aussi malins qu'habiles.

Quelque temps auparavant était mort à Saint-Cast un garde maritime du nom de « Nicolle » qui, détesté toute sa vie pour sa méchanceté, avait déclaré avant de mourir, sachant la joie que sa disparition allait causer aux marins de la contrée : « Je vous ferai de la misère même en core après ma mort. »

De suite ce poisson fut baptisé « Nicolle » ; d'aucuns même s'avançaient à dire que c'était l'âme de Nicolle qui revenait tenir sa promesse.

En effet, ce poisson, durant l'espace de cinq années, fit les pires misères aux marins de Saint-Cast d'abord, à ceux de Saint-Jacut, ensuite, à ceux d'Ergny après, et revint enfin à Saint-Cast où il disparut définitivement.

Chaque jour il s'attachait spécialement à suivre une embarcation à qui il faisait les plus mauvais tours : — prendre la fuite avec les filets, retourner sans dessus dessous les dragues, déramer les ancres, au point que lorsqu'ils apercevaient « Nicolle » les pêcheurs rebroussaient chemin. D'aucuns, des anciens, m'ont affirmé que la détresse fut dans beaucoup de maisons où la famille était nombreuse, faute de pouvoir prendre du poisson, leur seul moyen d'existence.

Cet animal singulier était doué d'une force considérable. C'était un jeu pour lui de prendre la « haussière » (câble reliant l'ancre ou un quartier de pierre très lourd à l'avant du bateau) d'une barque de pêche montée par huit ou dix hommes et de l'entraîner à l'encontre de leur volonté. Souvent à plusieurs lieues et toujours à une vitesse vertigineuse. Et toujours après qu'il avait fait un mauvais coup, Nicolle se dressait, la tête haute hors de l'eau, comme pour narguer ceux à qui il venait de le faire.

Au reste ce poisson n'était nullement sauvage ; jusque dans les ports on le voyait souvent. On lui fit la chasse à coups de fusil — sans résultat d'ailleurs — si ce n'est de concentrer sa méchanceté sur ceux-là mêmes qui lui avaient voulu mal.

Je ne citerai point ici les mille formes sous lesquelles il justifia sa force, son intelligence, sa malice, son adresse et même sa rancune déterminée ; je vous dirai seulement qu'il avait beaucoup de goût à embrouiller les uns dans les autres les grappins, les ancres et les amarres des bateaux dans les ports au point, qu'impossibles à démêler, il fallait les couper, et durant la nuit à entraîner au large les petits canots que les marins ne retrouvaient jamais au port sinon qu'ils les eussent tirés au plein (sur le sec).

Vous tirerez de ces faits les conséquences qu'il vous plaira, mais il est impossible, je le répète, que le fait puisse être nié.

X.

Ergny (Côtes-du-Nord).

N.-B. — Nicolle avait la poitrine blanche armée de deux pattes très courtes terminées en aile de chauve-souris qui, se rejoignant, formaient des pinces solides.

**

Un fantôme. — On écrit de Londres, 6 mai :

La *Saint-James Gazette* assure que depuis quelques jours un des fantômes qui hantent le palais de Hampton Court a fait sa réapparition.

« Un artiste bien connu a raconté au gouverneur du palais que récemment, pendant qu'il copiait une vieille tapisserie flamande dans la salle des Gardes, une main blanche et délicate, chargée de riches bijoux, s'est placée d'une manière persistante entre lui et la tapisserie. La dernière fois qu'il vit cette main il en fit un croquis rapide. »

« Ces visions ont tellement énervé l'artiste qu'il a été obligé de cesser la copie qu'il avait commencée. »

« On pense que cette main fantôme est celle de la reine Catherine Howard, une des femmes de Henri VIII, dont l'esprit erre dans le palais depuis de longues années. »

LES CONVULSIONNAIRES

DE SAINT-MÉDARD⁽¹⁾

MIRACLE OPÉRÉ SUR M. F. DUCHESNE (*Suite*).

Aussi quelle impression un tel spectacle ne fait-il pas sur les passants ? Les uns suffisant à peine au trouble que la présence d'un tel objet excite dans leur âme, en demeurent immobiles, et leur sensibilité n'a d'autre voix pour éclater que l'étonnement et le silence. D'autres, plus tendres, se répandent en soupirs et en gémissements, que la compassion fait naître dans leur cœur. Dans quelques-uns l'indignation marchant sur les pas de la surprise, ils accablent de reproches la mère et la compagne, qui osent exposer ainsi dans les rues ce cadavre vivant.

Aussitôt que notre malade paraît au petit cimetière de Saint-Médard, cette foule d'infirmes qui environne le tombeau est oubliée, l'attention est toute pour elle, chacun s'empresse de lui faire place, le danger évident où elle est fait craindre de lui voir faire naufrage au port. A mesure qu'elle avance auprès du lieu consacré par tant de merveilles, l'étonnement redouble, la piété se ranime, le zèle s'enflamme, tout semble de concert conjurer le ciel, d'accorder une guérison qui serait si éclatante.

Sur le Champ la tombe se vide, on la met dessus : l'hydropique, le fébricitant, l'homme perclus, que sais-je, le malade de toute espèce s'oublie soi-même et n'a plus d'yeux que pour elle, chacun d'eux est effrayé de trouver les maux réunis avec tant d'autres dans une seule personne ; l'extrémité de l'état où il la voit, suspend ses propres douleurs ; ce qui paraît

1. Voir les numéros 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79 et 80.

à ses yeux, surpasse si excessivement ce qu'il souffre, qu'il croit presque ne plus souffrir.

A peine un quart d'heure de silence et de calme a succédé à ses premières émotions que les yeux égarés de la mourante tombent dans les ténèbres de la nuit, la pâleur se répand sur son visage, l'inflexibilité saisit ses membres, le froid s'empare de tout son corps.

Bientôt après les membres paralytiques de notre agonisante s'agitent avec tant de violence, qu'on a peine à les retenir. On entend craquer les os, une agitation effroyable remue son estomac, sa poitrine et ses entrailles avec un bruit tout à fait extraordinaire : sa bouche d'où il ne pouvait depuis longtemps sortir aucun son, pousse des cris aigus et lamentables, qui percent le cœur des assistants.

Tels sont les préludes de la guérison, mais préludes qu'on regardait lors comme si certains que quoi qu'on ne soit encore qu'à l'épreuve, on remercie déjà du bienfait. Le malade qui en est témoin, brûle du désir d'entrer dans cette carrière de douleurs ; il ne doute pas que la santé n'en doive être le terme. En effet dans l'instant l'abcès qu'elle avait dans la tête et qui lui causait de continuelles douleurs, est dissipé, la fièvre avec ses redoublements est emportée, les vaisseaux brisés sont rétablis, les vomissements de sang et de nourriture cessent pour toujours : elle en fait de retour chez elle, l'épreuve la plus étonnante et commence aussitôt après à goûter les douceurs du sommeil.

Le lendemain 17, ce n'était plus, il est vrai, une fébricitante dont les veines de l'estomac rompues depuis si longtemps et si souvent déchirées lui faisaient sans cesse perdre son sang : la tête était libre et le cœur était plus touché des bienfaits reçus, qu'inquiet pour les grâces à recevoir. Mais c'était encore une hydropique, une paralytique, une personne qui paraissait à l'agonie, et qu'on conduisait encore par les rues : aussi les passants qui la voient dans cet état, reprochent-ils à ceux qui la conduisent leur excessive témérité. Mais Dieu qui a déjà récompensé leur foi, les soutient, les anime et les console : toutes occupées de ses miséricordes, elles ne supputent le temps ni les peines extrêmes de leur marche qui cependant ne sont pas moindres que celles de la veille.

Dès que notre miraculée paraît dans le petit cimetière, chacun s'empresse de lui faire place sur le tombeau. Aussitôt les mêmes agitations la reprennent ; sa poitrine, dont l'enflure était excessive, se désenfle et se rétablit dans son état naturel ; et la voix qui avait cessé la veille, aussitôt qu'elle avait été ôtée de dessus le tombeau, lui est rendue pour toujours. Dieu, en lui accordant tant de grâces, veut en même temps lui fournir le moyen de répandre la joie et d'expri-

mer la reconnaissance : c'est ainsi que la confiance triomphe par degrés et obtient tout par la persévérance.

Le 18, on part à l'ordinaire de grand matin et on n'arrive pas plus tôt. Les bienfaits précédents donnent du courage, mais la malade est encore également hydropique et paralytique et sent toujours ce point de côté qui lui durait depuis le 4 octobre 1727 et qui gênait extrêmement la respiration ; mais elle n'en va pas avec moins de confiance et de joie se remettre pour la troisième fois entre les mains de son bienfaiteur. Les douleurs à l'ordinaire ne lui sont pas épargnées, les plaintes, les évanouissements, les agitations en sont les symptômes et la preuve. C'est ainsi que le remède sert à faire sentir la grandeur du mal et que le charitable Samaritain qui la panse mêle la force du vin avec la douceur de l'huile, mais l'amour fait faire goûter les amertumes, lorsqu'il les prépare, on souffre, mais on est délivré. Le point de ce côté disparaît, on cherche et on ne trouve plus rien de la tumeur qui s'y était formée, et notre malade se trouve capable du repos le plus tranquille sans que rien désormais gêne sa situation. C'est ainsi que chaque jour se trouve marqué par un nouveau bienfait.

Le 19, libre déjà de bien des maux il lui en reste encore beaucoup à guérir : on se donne aisément la mort ; mais revient-on si facilement à la vie ? Non. Marguerite Françoise de Chesnel l'éprouve sensiblement et les opérations de Dieu sur elle sont une voix bien intelligible à ceux à qui Dieu donne des oreilles pour entendre. Le principe du mal est détruit, il est vrai ; il est pour ainsi dire relevé de toutes les chutes, les vaisseaux rompus sont rétablis, l'abcès est dissipé, le point de côté n'est plus ; les funestes effets produits par ces maux subsistent encore et ne sont pas moins mortels que leur cause était incurable.

C'est à la vue d'un peuple nombreux et attentif, c'est à la vue des exempts et des mouches de la Police, que l'estomac, le ventre, les bras et les jambes se désenflent presque en un moment ; c'est en leur présence et de tout le public, que ses habits, ses jupes et jusques à ses bas se trouvant tout d'un coup une fois trop larges, sa mère est obligée de les croiser et de les attacher avec des épingles et des cordes. Et il ne reste plus de vestige de l'hydropisie de notre miraculée que dans ses habits dont l'eau dégoutte de tous les côtés.

L'incrédulité perd patience à la vue d'un tel spectacle. Qui le croirait ? Loin de se défendre, elle se livre dans son désespoir à la calomnie et, osant chercher dans l'imputation d'un crime honteux la solution de ce prodige, le vrai mot de l'énigme est selon elle la délivrance publique d'un fruit conçu dans les ténè-

bres. O temps ! O mœurs ! O licence effrénée. Quoi ! pour enlever au tout-puissant la gloire de ses œuvres, on cherche à couvrir d'opprobre une vierge chrétienne ! mais détournons nos yeux d'une telle noirceur et ne mêlons point dans ce récit les horreurs de l'enfer avec les merveilles du Ciel.

Le 20 il ne restait plus qu'une paralysie sur le côté gauche. La main invisible de Dieu prépare cette guérison par des opérations si étonnantes, qu'elles effraient les spectateurs. On met à l'ordinaire notre miraculée sur la tombe : le côté gauche qui hors de là était sans cesse dans le froid et l'insensibilité de la mort, entre dans un mouvement si violent que les personnes qui la tiennent n'en peuvent arrêter les secousses qu'elle leur donne avec son bras et la jambe paralytiques ; les nerfs et les muscles font en s'agitant un bruit surprenant ; on voit battre ses artères sous la peau, ses veines affaissées recevoir en quantité la liqueur dont elles étaient dépourvues depuis longtemps ; on entend craquer les os, comme s'ils se brisaient. Qui pourrait méconnaître le droit de Dieu. Ce sont autant de miracles qui annoncent celui de la guérison. Aussi, dans le moment, la sensibilité, l'action et la force tout est rendu.

Ce ne fut cependant que le lendemain 21 que Dieu mit le sceau à toutes les merveilles précédentes en lui donnant en ce moment la santé la plus parfaite. C'est là que ce vaisseau, tant de fois brisé, sort tout neuf une seconde fois d'entre les mains du potier.

Quel miracle pourra vaincre l'incrédulité, si cette foule de prodiges ne lui fait point d'impressions. Chaque jour est marqué par la guérison subite de quelque maladie incurable et chaque guérison s'opère à la vue de tout Paris.

Notre miraculée, en sortant de dessus du tombeau, sent aujourd'hui dans tous ses membres une force extraordinaire. Après avoir fait son action de grâce dans le lieu saint, elle part comme un éclair, on ne peut la suivre ; on croirait presque qu'elle participe en quelque sorte à l'agilité du corps ressuscité, et ne l'est-elle pas en effet ?

Ses yeux annoncent la joie aussi bien que sa reconnaissance et son bonheur. Une foule d'admirateurs de toute espèce se joint à elle. Ceux qui avaient été effrayés de voir cette hydropique, cette paralytique, cette agonisante, et qui la voient aujourd'hui marcher avec tant de légèreté s'écrient dans le ravissement de leur cœur : O Dieu, qui est semblable à tous.

De retour chez elle, le petit et le grand, l'ecclésiastique et le laïque, le roturier et le noble vient, voit, examine. La nouvelle miraculée répond à tout, satisfait sur tout.

La mère tombe malade des mêmes fatigues qui ne

font aucune impression sur la fille : sa fille veut elle-même être la garde de la mère, et continuer de répondre à tout le public. Rien ne saurait épuiser son courage ou ralentir son zèle : elle agit le jour, elle veille la nuit, elle est partout, et partout on remarque en elle la guérison la plus parfaite d'une multitude de maladies dont l'esprit ne peut concilier la grandeur avec la durée et qui ne doit admettre que forcé par l'évidence. Cette évidence résulte du témoignage d'une foule de personnes dignes de toute croyance. C'est ce que nous allons d'abord prouver par le caractère des témoins.

(A suivre).

A TRAVERS LES REVUES

MAISONS HANTÉES. — *La Revue spiritualiste* rapporte des faits très intéressants qui se passèrent en 1842. C'est un prêtre, M. l'abbé Hermès, curé de Poussignac, dans le département de Lot-et-Garonne, qui les a observés et qui les raconte.

Après avoir dit qu'il était incrédule comme bien d'autres, M. l'abbé Hermès continue ainsi :

J'accueillais avec un léger sourire les personnes qui venaient me demander des messes pour certaines apparitions que je traitais d'hallucinations. Les propos de mes confrères n'avaient pu ébranler mes opinions ; ainsi j'avais dé couragé la belle-fille de J..., de la Roquette. Au milieu d'un cercle de ma paroisse, j'apprends qu'on voit s'opérer des phénomènes extraordinaires et je cours aussitôt chez ces gens, le lundi de Pâques, en 1842, et arrive à 2 heures après-midi, par un temps magnifique...

Je fais connaître le but de ma visite, et ces bonnes gens me disent, avec l'accent de la douleur :

— Ce n'est que trop vrai ; nous avons déjà perdu pour plus de 40 francs de vaisselle.

... J'écoute leurs récits, et je me dispose à faire la bénédiction de la maison. Au moment où le maître s'incline pour allumer le cierge, un verre s'élève en tourbillonnant, va frapper contre la poutre du plancher, tombe sur le cou de l'homme, et se brise à terre, comme si quelqu'un l'eût piétiné.

J'accours, je ramasse le verre, je lèche le culot pour savoir s'il y avait de l'ambre ou quelque autre enduit pharmaceutique qui pût opérer l'attraction ; il en fut de même des deux autres verres, que j'ai gardés longtemps à la sacristie. Le troisième bondit hors du vaisselier ; ce fut le seul qui ne se brisa pas où vinrent se briser, ou se porter ensuite tous les autres objets. Un de ces verres était à côté de mon surplis, sur une table ; je le vis s'enfoncer dans le bois, disparaître et, sans apercevoir le mouvement de transition, venir se briser à nos pieds.

Je fis sortir les trois personnes qui étaient avec moi ; et placé dans la diagonale de la chambre pour

mieux observer, je vis un jambon qui se balançait au clou...

Je sors au bout d'une demi-heure; tout était tranquille. Ces bonnes gens environnent mon cheval et interrogent mes sentiments. Que dire devant ces faits? Notre surprise redouble: au même instant, un vacarme effroyable se fait entendre et je me hâte de rentrer.

Comme j'arrivais sur la porte, une soupière noire vient se briser avec fracas au même endroit que les verres. Une couverture de soupière jaune s'enfonce et disparaît dans le vaisselier, puis est déposée doucement à mes pieds, comme si ma main l'eût tenue par le bouton... Une autre couverture de soupière grise vient se briser à nos côtés, avec le bruit que fait un objet concave sur une surface plane.

... La couverture du lit, qui était devant nous, vient s'étendre dans son carré parfait, et cela sans le moindre pli, contre toutes les règles de la physique: chose impossible, même pour quatre hommes des plus robustes et des plus adroits.

Je fais le lit, je change les dispositions dans l'espoir de découvrir quelque artifice; mais rien.

Comme je m'en retournais, la belle-fille s'écrie:

— Oh! mon Dieu, la couverture vous suit par derrière.

Je me retourne, en effet, elle s'affaisse et s'arrête...

Que dire devant ces faits? Avouer que les esprits qui régissent nos corps, peuvent, par l'ordre de Dieu, et pour réveiller des intelligences grossières, opérer ces mouvements. De quelle nature étaient ces Esprits? Voilà la question.

M. l'abbé Hermès dit plus loin:

La rumeur du vulgaire était qu'un homme, pendant la révolution, avait été assassiné et enterré dans cette maison, autour de laquelle, depuis lors, on disait voir rôder une lumière. Je m'y rendis un soir; d'autres la virent, mais je ne sus pas l'apercevoir.

TÉLÉPATHIE. — Les *Annales des Sciences psychiques* rapportent le fait suivant:

Le mardi 25 mai 1897, à 8 heures du matin, M^{me} de Lagenest faisait, en l'absence de sa bonne, son lit dans son appartement de la rue du Gros-Noyer, quand devant elle, de l'autre côté (1), elle vit son oncle M. Bonnamy, habitant Loché (près de Loches), qu'elle croyait en bonne santé. Elle le voyait sourire d'un air content, mais comme cette apparition la fatiguait, M^{me} de Lagenest passa de l'autre côté du lit, espérant l'éviter. A sa grande surprise, elle aperçut alors son oncle à la place qu'elle venait de quitter. Alors elle lui adressa la parole, demandant la cause de son arrivée, sans obtenir de réponse de l'apparition, qui, cessant de sourire, la regardait avec bonté. Pour échapper à ce regard qui la troublait, mettant cette obsession sur le compte d'une hallucination, M^{me} de Lagenest descendit dans les appartements du rez-de-chaussée et entra dans le bureau de son mari. Le même fantôme se dressa devant elle.

— Mais, mon oncle, pourquoi venez-vous? Vous êtes donc mort?

L'apparition disparut immédiatement après que M^{me} de Lagenest eut prononcé ces paroles.

Cette dame alla faire un tour dans son jardin pour se remettre de l'émotion éprouvée, et une demi-heure après, comme on sonnait à la porte de la rue, sans avoir vu la personne qui arrivait, elle dit au domestique qui se trouvait près d'elle:

— Allez donc chercher la dépêche qui arrive; mon oncle est mort.

Ce qui était exact, M. Bonnamy étant décédé à Loché, le 25 mai, à 1 h. 1/4 du matin.

La durée de la vision, d'après M^{me} de Lagenest, a été de dix minutes. Elle lui a causé une fatigue excessive qui n'a disparu que fort tard dans la soirée.

F. BODROUX.

CHEVEUX ET CARACTÈRE. — Le D^r Roy, dans le *Journal de la Beauté*, soumet à ses lectrices « des opinions inductives suggérées par un examen consciencieux de nuques féminines observées depuis six mois ».

Cheveux crépés ou frisés: Grande intelligence accompagnée de présomption.

Cheveux fins, formant auréole autour du front: Vivacité d'esprit, volubilité de caractère.

Cheveux toujours aplatis: Tempérament artistique, caractère extravagant.

Cheveux coiffés à la Botticelli: Grande disposition à l'orgueil.

Cheveux longs et abondants: Force de volonté, constance.

Cheveux ordinaires en qualité et en quantité: Intelligence normale, ni ange, ni démon.

Cheveux très lisses coiffés sur la nuque: Intelligence limitée, manque d'idéal.

Cheveux longs et en désordre: Aspirations artistiques.

Cheveux sur le front: Esprit sociable, aime la compagnie.

Cheveux lisses pommadés, bandeaux: Vanité, pose.

Mais c'est dans le chignon que se dévoile tout le caractère de la femme, ses goûts, ses habitudes, ses appétits, tout se lit dans la forme, dans la souplesse du chignon.

Les uns, bien tirés sur des nuques sèches dénotent un caractère revêche, d'autres, flous et lâches, avec de légers et courts frisons à la base se détachent toujours d'une nuque laiteuse; la femme qui les porte est ou sensuelle, ou d'un esprit naïf.

Les plus beaux chignons sont ceux à reflets d'or, lourds et gonflés, maintenus avec peine par le cercle d'or qui les fixe à la tête, on les devine dénoués et ruisselants leur flamme, pour mettre un flot de soleil sur la pâle blancheur du buste.

Enfin, celles qui ont les cheveux clairsemés objecteront que l'herbe est rare sur les volcans, cette calvitie précoce dénonce une grande intelligence ou de la passion.

Quant à celles qui portent perruque, on peut diagnostiquer hypocrisie ou... peur des refroidissements.

Le Gérant: GASTON MERY.

1. C'était un lit de milieu.

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

Observations et Hypothèses

LA FIÈVRE — L'ÉPILEPSIE

Puisqu'on a bien voulu encourager mes « imaginations » je demande la permission, avant de passer à d'autres sujets, de soumettre encore aux explorateurs du mystère, qui ne craignent pas de me suivre dans mes investigations même les plus hasardeuses, deux hypothèses qui n'ont pas trouvé place dans les articles précédents.

L'une est relative à la *fièvre*.

Qu'est-ce que la fièvre? Je crois qu'il est assez difficile d'en donner une définition adéquate et logique.

Considérée comme un trouble purement dynamique de la faculté de sentir et d'agir, qui se prononce surtout d'une manière vive dans le système vasculaire, elle ne serait qu'un symptôme. Considérée comme l'ensemble de tous les phénomènes qui caractérisent certains états morbides qu'on appelle *fièvres* avec un qualificatif quelconque, elle serait la maladie elle-même.

En fait, on ignore ce qu'elle est essentiellement. Comme l'électricité, comme le fluide humain lui-même, on ne la connaît que par ses effets.

On sait qu'on est en présence de la fièvre quand, par exemple, le nombre des battements du pouls dépasse celui qui se manifeste dans l'état normal; quand le travail de la respiration est plus rapide, alors qu'il n'est le résultat d'aucune cause acciden-

telle, tel qu'un effort corporel, une course; quand la peau devient turgescente et sèche, etc.

On ne sait pas ce qu'est la fièvre en elle-même.

Toutefois, de tous les phénomènes qui la caractérisent, le plus commun c'est l'alternative de chaud et de froid, de sueurs et de frissons, qu'éprouve le malade.

Or, ceci étant, ne peut-on admettre que la fièvre, comme la médiumnité — dont elle ne serait, à un certain point de vue, qu'une des formes morbides — est le résultat d'un manque passager d'équilibre dans la production du fluide vital?

Le fluide vital, nous l'avons vu, semble être composé à doses égales des deux fluides dégagés par l'organisme humain, que nous avons, par analogie avec l'électricité, appelés fluide positif et fluide négatif. L'équilibre dans la production des deux fluides, ce serait la santé. Le déséquilibre, ce serait la fièvre.

Et ce serait la fièvre avec ses alternatives de froid et de chaud, suivant que ce serait le fluide négatif ou le fluide positif dont la production se ralentirait ou s'accentuerait.

Je donne, bien entendu, l'hypothèse pour ce qu'elle vaut.

Je l'appuie cependant de deux constatations qui, à mon sens, ne sont pas négligeables.

La première c'est que, lorsqu'un médium est sur le point de produire un phénomène, sa température s'élève dans des proportions parfois extraordinaires et qu'elle s'abaisse subitement au moment même où le phénomène se produit.

C'est ainsi que, dans les expériences de ma-

térialisation avec Eusapia Paladino auxquelles j'ai assisté chez Camille Flammarion, j'ai constaté que le médium, qui était couvert d'une sueur abondante et chaude pendant toute la période qui précédait la matérialisation, devenait soudain glacé, quand la matérialisation s'effectuait.

Il faut donc conclure de ce fait que si le fluide en s'extériorisant emporte avec lui une partie du calorique du médium, c'est qu'il y a une relation étroite entre le fluide vital et la température humaine.

La seconde constatation est celle-ci : quand vous tâtez le pouls d'un fiévreux, vous avez la sensation d'un accroissement de chaleur infiniment supérieur à l'accroissement de chaleur réel. Entre la température du sujet à l'état normal et la température du sujet à l'état morbide, il n'y a au thermomètre qu'une différence d'un, deux ou trois degrés au plus. Or, au toucher, cette différence semble dix et même vingt fois plus grande, puisqu'elle donne parfois l'impression d'une véritable brûlure.

Comment rendre compte d'une telle anomalie, si vous n'admettez point que cette sensation de chaleur vous est donnée par autre chose que la chaleur réelle et si vous ne faites point intervenir un élément — qui, dans l'occurrence, me semble devoir être le fluide — pour expliquer l'intensité anormale de l'impression que vous éprouvez ?

J'en viens maintenant à ma seconde hypothèse. Celle-ci est relative à l'épilepsie.

Pas plus que de la fièvre, on n'a, je crois, donné de définition satisfaisante de l'épilepsie.

D'une façon générale, on sait que l'épilepsie est une maladie convulsive, caractérisée par des attaques, qui affecte toutes les parties du corps ou quelque-unes en particulier, par accès périodiques ou irréguliers, pendant lesquels le malade éprouve la privation ou une diminution de l'exercice de tous ses sens.

Là encore, on énumère les *effets*, on ne pénètre pas la *cause* profonde.

Cette cause, mon sentiment — autant qu'un profane de la physiologie et de la médecine puisse avoir de sentiment sur de pareils sujets — est qu'elle réside, comme la cause de la fièvre, dans le fluide.

La fièvre, c'est — j'ai tenté de le démontrer — l'inégalité dans la production des deux éléments qui constituent le fluide vital.

L'épilepsie, ce serait, en nombre de cas, la surproduction de ce fluide ; ce serait la saturation de l'organisme par le fluide. Il s'ensuivrait que l'épileptique ne serait qu'un médium qui n'extérioriserait pas son fluide.

Une comparaison va faire saisir ma pensée. Supposez une chaudière construite pour résister à la pression de dix atmosphères. On la surchauffe au delà du terme fixé. Elle éclate.

L'épileptique est une chaudière qui, au lieu de produire de la vapeur, produit du fluide. Il en produit plus que sa vie normale n'en demande. Ce fluide ne s'échappant pas, l'épileptique n'éclate pas comme la chaudière, mais il se convulse, il a des attaques.

Si ces remarques sont justes, le problème de la guérison de l'épileptique a fait un pas vers la solution. Il ne s'agit plus, en effet, que de rechercher comment on pourra dégager le patient de son trop plein de fluide. Il ne s'agit plus que d'imaginer une soupape.

Vous pensez bien que cette hypothèse n'est pas seulement le résultat de déductions plus ou moins fantaisistes. Elle est fondée sur un fait d'expérimentation.

Moi qui vous parle, j'ai eu, en effet, la rare fortune de guérir une épileptique — ou, du moins, une personne qui passait pour épileptique, et qui avait été traitée comme telle, et sans résultat, par plusieurs médecins.

Voici comment je m'y pris.

Partant de ce principe que le fluide humain se comporte en beaucoup de cas comme le fluide électrique et me souvenant qu'à Valence-en-Brie on avait pu, au moyen de pointes métalliques, soutirer les nuages fluidiques qui servaient à la production des bruits qu'on entendait, je conseillai au père de la jeune malade d'approcher d'elle, chaque fois que les prodromes d'une crise se manifesteraient, une épée ou un grand clou.

Il le fit.

Les accès ne cessèrent point, mais ils diminuèrent d'intensité. J'étais donc dans la bonne voie.

Je persistai dans mes expériences.

Je me dis que le fluide devait avoir une tendance à se porter et à se concentrer vers les points par où il pouvait normalement s'échapper, c'est-à-dire vers les extrémités, vers les doigts notamment.

Je fis mettre les pointes métalliques dans les mains de l'enfant.

Et il se produisit alors ceci :

Dès que la fillette avait saisi l'une des pointes, son bras était pris d'un mouvement saccadé, violent, comme si je ne sais quel effort intérieur l'avait secoué automatiquement. Cela durait des temps variables, quelquefois plus d'une demi-heure. Quand c'était fini, l'accès était conjuré.

Chaque fois qu'une crise semblait devoir se produire, le même procédé fut employé. Il réussit chaque fois. Au bout de quelques mois, la fillette était guérie...

Je ne donne pas le cas comme concluant. Il est unique. N'étant pas médecin, ne connaissant pas d'autre épileptique dans mes relations, je n'ai pas eu l'occasion de recommencer l'expérience.

Mais il est loisible à chacun de la tenter...

Je clos sur ces mots la série des « Observations et Hypothèses » qui n'ont pas eu d'autre but que d'indiquer des aperçus et d'ouvrir des horizons.

Je remercie les lecteurs de l'attention qu'ils m'ont prêtée, et qui, en vérité, était bien méritoire, car je me rends très bien compte que je n'ai pas su toujours rendre attrayant cet exposé d'une théorie encore vague et cet essai de ce qu'on pourrait appeler : une physique de l'invisible.

Tel quel — avec ses erreurs, ses imperfections et ses lacunes — j'ose croire que mon travail n'aura pas été tout à fait inutile. J'en ai pour garantie les nombreuses lettres que j'ai déjà reçues.

Il a suggéré des réflexions ; il a fait penser. Je n'en demandais pas plus.

Faire penser, n'est-ce pas la plus belle et la meilleure récompense de l'écrivain ?

GASTON MERY.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.

L'APPARITION DE LA MADONE

AUX

TROIS PETITES FILLES D'ALICE BELCOLLE

Le théâtre des apparitions.

Le voyageur qui, après avoir salué la fameuse source d'eau bouillante d'Acqui, prend la route provinciale qui monte vers le nord et conduit à Nizza Monferrato entre dans la Vallerana ; et ce nom lui paraîtra très bien donné, lorsque, repassant le soir dans la vallée, il l'entendra résonner tout entière des incessants concerts des hôtes coassants de ses marais.

Sur les deux versants s'élèvent de riches coteaux, conquis pied à pied par les vignobles qui escaladent leurs pentes, traquant jusqu'aux dernières hauteurs de leurs sommets arrondis les ronces verdoyantes qu'ils en chassent.

Le paysage est beau, mais d'une beauté assombrie d'un voile de mystérieuse tristesse. C'est, pour ainsi dire, une beauté qui se cache et qui réserve toutes ses splendeurs aux heureux possesseurs des vignobles pour les jours de la vendange.

Après 5 kilomètres de trot paisible, les chevaux passent sous le fameux chemin de fer Ovada-Saracco-Asti, et, prenant à droite, montent les longs circuits que fait la route en traversant le pays de Gattera, puis de Gess, enfin de Sabione, jusqu'à Alice Belcolle, à un peu plus de 7 kilomètres d'Acqui.

D'après une poétique légende, la comtesse Alice, ayant fui du château du marquis d'Ovrano pour aller retrouver son mari, fut reprise sur cette colline heureuse et paisible qui garda désormais son nom ; les fondements d'un château, qui enserrant de leur ceinture de briques le petit plateau qui s'élève au nord du presbytère et de la mairie, attestent encore les temps féodaux. De là-haut, à un peu plus de 400 mètres au-dessus du niveau de la mer, la vue s'étend sur Novi, Alexandrie, Fontanile, Mombaruzzo, Castelletto, Molina, Ricaldone et cent autres localités du Monferrat, ainsi que sur l'hémicycle immense formé par les Apennins, les Alpes maritimes et les Alpes occidentales. C'est un panorama inoubliable qui justifie pleinement le nom de l'endroit.

La foule des fidèles.

Parmi les milliers et les milliers de personnes accourues depuis quelques jours dans cet endroit, bien peu sont montées sur la colline. Toutes les autres se sont arrêtées en dehors du village et, arrivées près de celui-ci, ont pris à gauche et se sont entassées sur un éperon argileux qui s'étend au midi dans la vallée.

Celle-ci se ramifie et forme des vallons coupés de petits coteaux consacrés à Bacchus, où s'élèvent çà et là de rares peupliers verdoyants qui frissonnent au souffle du vent.

Celui qui se trouverait ces jours-ci vers le soir dans cet endroit y jouirait d'un spectacle qui a quelque chose de fantastique, de mystérieux, d'impressionnant. Seuls, par couples, par troupes, à pied, les souliers à la main, entassés sur des voiturins, étendus sur des chars, les fidèles montent par milliers, psalmodiant et chantant des hymnes et des prières : femmes, vieillards, enfants, hommes dans la force de l'âge, estropiés, boiteux, aveugles, tous ceux qui souffrent eux-mêmes ou pour ceux qui leur sont chers et qui attendent du ciel, de là-haut, du mystère, le soulagement de leurs douleurs physiques ou morales, ils viennent tous ici de tous les côtés du Monferrat, faisant à pied deux, quatre, six heures de chemin ; ils viennent en chemin de fer de Pavie, de Savone, de Tortone. Et tous s'entassent sur le terrain qui était un pré, un champ, un vignoble et qui n'est plus qu'un désert foulé par une armée de pieds dévots, durci par le poids de tant de foi. Que font tous ces gens ? Ils mangent, ils dorment, ils prient, ils attendent.

Et la foule croît, croît toujours, et là-bas, sur les détours des chemins et des sentiers, on voit apparaître et disparaître les lumières des lanternes qui rompent les ténèbres et qui montent vers la hauteur.

Et toute cette masse enténébrée, cette immense fourmilière humaine, attend des heures et des heures, grossit, ondule, s'apaise, vaincue par la fatigue ; tous finissent par s'accroupir le mieux qu'ils peuvent, sur le terrain ravagé et cherchent à dormir ; et de cette armée s'élèvent, de-ci, de-là, quelques petites troupes qui commencent à réciter le rosaire autour de la petite chapelle qui s'érige au milieu. Ils font vivre sans interruption le chant, comme brûle constamment la lampe de l'autel. Le large silence n'est troublé que par la cantilène longue, monotone, empreinte de mystère et de tristesse : *Ave, ave Maria ! Ave, ave Maria !*

Elle vient ! Elle vient !

Ainsi passent les longues heures de la nuit, et voici que du côté de Novi, le ciel s'éclaire, le premier rayon de soleil vient baiser de sa lumière les cloches et les maisons d'Alice, les collines de Sabione. Et toute cette foule, lasse, mais non découragée par cette attente sans fin, commence à onduler, et tous les yeux se tournent vers le village, et toutes les bouches murmurent : Elle vient ! Elle vient !

Alors s'avance la petite Giuseppina Piana, à peine âgée de douze ans, accompagnée de deux autres petites filles, Adélaïde Pollacino, qui a six ans, et Rosina Roffredo, qui en a sept, flanquées, protégées, défendues par un peloton de carabiniers.

A grand renfort de coups de coude et de presse, les fidèles font de la place à l'étrange cortège, qui s'avance jusqu'à la chapelle : là, un solide carabinier prend les trois petites, les soulève et les place sur l'échafaudage qui sert aux maçons pour achever leur maçonnerie, et la cérémonie commence.

Les trois petites filles, les mains jointes, regardent le ciel et prient ; au bout de quelques minutes, Giuseppina, souriante, les yeux fixes, s'écrie dans son patois, mélange bâtard de ligurien et de monferratin :

« La voilà ! la voilà ! Ne la voyez-vous point ? »

Personne n'aperçoit rien de nouveau ou d'étrange, et la Giuseppina, la seule qui assure voir, ajoute :

« Silence ! A genoux ! Recevez sa bénédiction. »

Et tous s'agenouillent, font le signe de la croix, se frappent la poitrine, essuient leurs yeux mouillés de larmes, mêlant les prières aux soupirs.

Alors la Giuseppina commence à converser avec la Vierge et de temps à autre, elle dit : « Convertissez-vous, soyez bons, craignez les châtements du ciel, croyez, attendez le miracle — la Madone a dit ceci, la Madone a dit cela. »

La scène dure de cinq à vingt minutes ; puis la vision cesse ; les trois petites filles, avec l'aide des braves soldats, descendent de l'échafaudage et vont dormir.

Et la masse humaine ondule, se désagrège, se disperse par les collines et par le val, se déroule en longs serpents qui couvrent d'un torrent noir le grand lacet de la route.

Un peu d'histoire.

Cet étrange spectacle dure déjà depuis une vingtaine de jours.

Giuseppina Piana, née à Campoligur, fille d'un charretier aujourd'hui domicilié à Cremolino, est venue, il y a deux mois à peine, à Alice où elle s'est engagée comme servante dans une famille aisée, composée de M^{me} Mathilde Ronga, veuve Massa, et de son fils Jean. Elle est très croyante, mystique, amoureuse des cérémonies religieuses.

Dans la matinée du 21 avril, vers 8 heures, elle travaillait à l'endroit où s'élève à présent la chapelle, chantant à haute voix « O Maria, rosa divina » Tout d'un coup la Madone lui apparut et lui ordonna de recommander aux habitants d'Alice de se convertir.

La Vierge laissa sur le sol l'empreinte de ses pieds nus et disparut.

La jeune fille, après avoir marqué d'une croix faite avec deux tiges de roseau le lieu de l'apparition, courut raconter le prodige à sa maîtresse; celle-ci se rendit, accompagnée de sa petite bonne, à l'endroit où elle vit, à ce qu'elle assure, l'empreinte des pieds nus, sans qu'elle puisse garantir que cette empreinte ait été faite par les pieds de la Madone. Elle ordonna aussitôt à Giuseppina d'aller tout raconter au curé. Le curé, don Giuseppe Lanza, écouta et, sans hésiter, commanda à la jeune fille de ne plus retourner à cet endroit.

Le dimanche 22, la jeune fille obéit; mais le lundi 23, elle retourna au champ; il y avait poussé une touffe d'herbe toute nouvelle et d'aspect étrange, aujourd'hui disparue; elle revit la Madone, elle la revit ensuite tous les jours à la même heure et elle en eut l'ordre de lui apporter tous les jours un vase rempli d'eau.

Le bruit du prodige commença à se répandre d'abord dans le village, puis dans les localités voisines, puis, de colline en colline, dans tout le Monferrat; les dévots, les croyants, les affamés d'espérance, accoururent; tous les détails de la vision furent dûment organisés; et M. Massa ajouta volontiers à la perte résultant pour lui de ses champs dévastés, le dommage que lui causa l'érection de la chapelle: aux croyants s'ajoutèrent les curieux, parmi lesquels tiennent le premier rang les journalistes, pour qui d'ailleurs elle est un devoir; et, dans les « *Chronache Acquesi* » le directeur, M. l'avocat Jean A. Rossello (le premier et jusqu'à présent le seul conseiller municipal socialiste d'Acqui), donna de tout l'événement, le 5 mai, une relation complète, achevée, loyalement objective, et publia textuellement le journal qu'écrivait la Piana et qui est naturellement plein d'offenses à l'orthographe, à la grammaire et à la chronologie.

Les miracles.

Les « *Cronache* » ont pris exactement note de tous les miracles dont on parle. Un certain Jean Gozzone, d'Acqui, à peine arrivé en vue d'Alice, fut guéri subitement, assure-t-il, d'une plaie à la jambe; le négociant Paul Menotti raconte qu'il a été guéri de douleurs rhumatismales en s'appliquant sur la peau de la terre ramassée sur le lieu de la vision; le portier Fiore Bartolomeo guérit par la même méthode des suites d'une luxation; Beatrix Roffredo, femme du précédent, fut guérie de douleurs d'entrailles, en s'appliquant un peu de la terre miraculeuse.

Et l'on parle d'autres miracles encore, non enregis-

trés par les « *Chronache* ». Un certain Ivaldi, au service du syndic du village, en faisant un brusque mouvement pour charger du foin, se traversa avec la fourche une jambe et un doigt de pied: il appliqua de la terre sur la partie atteinte et la blessure disparut. La jeune Thérèse Passalacqua di Andrea, de Moirano, âgée de douze ans, était paralysée depuis dix ans; et la maladie commence à disparaître.

J'ajoute tout de suite qu'il n'y a pas la plus petite attestation médicale qui puisse renseigner sur la condition des patients avant et après la cure mystique. En revanche, on a eu à déplorer un miracle à rebours, celui de la pauvre Marie Corsetti qui, partie de Castelnovo-Bello pour se rendre sur le lieu du miracle à Alice Belcolle, arrivée à mi-chemin, à Castelletto-Molina, atteinte par le mal, mourut en quelques heures.

L'attitude des autorités.

J'ai voulu m'informer, en ayant recours à des sources directes et sûres, de l'attitude et des intentions des autorités en présence de ce phénomène étrange de mysticisme collectif.

L'autorité judiciaire n'a, jusqu'à présent, rien trouvé qui puisse justifier son intervention; l'autorité politique ne croit pas, dans l'état des choses, pouvoir faire autre chose que maintenir et garantir l'ordre; les deux médecins de l'endroit, le docteur Paul Pallavicino et le docteur François Ghiglia, chirurgien, comme le font toujours les médecins dans un cas grave, ne se prononcent pas et attendent l'aide de leur grand collègue, le temps. Quant à l'autorité ecclésiastique, elle se tait.

Trois prêtres seulement, l'un d'Oviglio, l'autre d'Alexandrie, le troisième de Milan, et chacun isolément, se sont rendus là-bas, mais le clergé du diocèse d'Acqui s'abstient complètement. L'évêque, Mgr Balestra, a donné des ordres sévères et sans restriction à ce sujet; pas même le curé de l'endroit, don Lanza, ne s'est rendu à la colline miraculeuse.

Sur un des pieux de l'échafaudage qui entoure la chapelle on lit l'avis suivant, écrit à la plume:

« Tous ceux qui ont reçu une grâce sont priés de se rendre chez le curé d'Alice et de lui donner tous les éclaircissements possibles. »

Et don Lanza écoute, surveille, écrit et laisse à qui de droit la décision ardue à prendre.

Et en effet tout homme doué d'un peu de sens commun est forcé de se poser les questions et les doutes les plus divers. La Piana est-elle de bonne foi? S'agit-il d'un coup monté? Tout cela ne cacherait-il que des intérêts personnels? Serait-ce une simple folie reli-

gieuse? N'avons-nous devant les yeux que la victime inconsciente d'une auto-suggestion? La Piana ne serait-elle enfin qu'une petite hystérique ignorante, arrivée à l'aube de la puberté?

Petites interviews.

Pour essayer de répondre à ces questions, je désirais interroger la voyante, mais cela ne m'a pas été possible.

Près de la rue principale du village, je pris à gauche par le « *vicolo Madonnino* » (ruelle de la Madone) qui était pleine de femmes désireuses de présenter leurs vœux et leurs demandes de grâces à la Madone. Un de mes compagnons, prenant en main une poignée en fer qui pendait à la porte de la maison n° 2, frappa : M^{me} Massa accourut aussitôt et nous fit comprendre, d'abord par des détours, puis beaucoup plus clairement, qu'il ne fallait pas espérer causer avec la Piana.

Cette attitude éveilla mes soupçons : je sus plus tard que M^{me} Massa m'avait pris pour un médecin venu pour hypnotiser, magnétiser, ensorceler la « sainte » comme on l'appelle, et j'appris également qu'on avait regardé avec une sainte horreur les caramels dont je voulais régaler la Piana, parce qu'on craignait qu'ils n'eussent été envoyés par les juifs pour empoisonner la petite.

Et nous sommes en l'an de grâce 1900, à la fin du XIX^e siècle.

Je fus plus heureux avec les deux petites filles qui, depuis quelques jours, accompagnent la Piana dans sa visite à la Madone.

Habilement interrogées, chacune séparément dans des maisons distinctes, par l'illustre Rosello (un type surprenant de juge d'instruction), elles ont répondu, l'une et l'autre, ceci :

« Quelques minutes après que la Giuseppina a commencé à prier, je vois la Madone descendre d'en haut; elle s'arrête en l'air, un peu au-dessus des fleurs qui ornent la chapelle; lorsqu'il n'y a pas de fleurs, elle s'arrête à la même hauteur. Elle est toute vêtue de blanc et elle a un voile blanc sur la tête; ses cheveux blonds s'épandent librement sur ses épaules; sur son bras droit, elle porte l'Enfant Jésus, souriant et silencieux; de la main gauche elle bénit; je ne l'entends pas parler, je ne vois pas ses lèvres remuer; lorsqu'elle a fini, elle s'élève doucement, doucement, se cache derrière les nuages, disparaît... »

Les deux petites filles ont concordé, d'une manière merveilleuse, dans leurs déclarations, jusque dans les plus petits détails et elles ne sont tombées dans aucune contradiction, si minime qu'elle fût. Je ne

juge pas, je n'explique pas, je constate et je raconte.

De même je constate la foi absolue, aveugle, constante de tous ceux qui accourent ici. J'en interroge quelques-uns en leur demandant si réellement ils croient au miracle: un homme à l'œil torve, d'aspect peu rassurant me répond: Il faut croire! (*Bisogna credere!*)... Et un vieux, à longue barbe, appuyé sur un bâton, levant sa tête fatiguée, courbée par les ans et les souffrances, ajoute: « Comment pourrait-on ne pas croire? Qui donc conduit, qui attire ici tous ces gens? Vous peut-être? Ou moi? Eh bien! alors... » Et si l'on demande à quelqu'un du village leur opinion sur la Giuseppina, vous les entendez répondre: « Nous autres d'Alice nous la croyons une fille juste »; et si on leur demande ce qu'ils espèrent, ils répondent: « Nous attendons le miracle à l'heure prédite. »

Comment cela finira-t-il?

La Madone d'Alice s'est montrée jusqu'à présent très discrète et pleine de condescendance. D'abord elle voulait un sanctuaire, puis elle s'est déclarée contente de la modeste chapelle qui s'élève; d'abord elle voulait qu'on inscrivit sur l'architrave les mots: « La Madone des bénédictions spirituelles. » Mais comme on lui fit remarquer qu'il n'y avait pas assez de place, elle se contenta des mots: « *Ave, Maria!* »

Au commencement, elle paraissait à 8 heures, mais quand le curé eut déclaré à Giuseppina qu'il ne voulait pas que son apparition fit désertier l'église à ses paroissiens, elle commença à apparaître à 4 heures pour laisser aussi la liberté à ceux qui venaient de se rendre à leurs travaux champêtres.

Le 22 avril, la Madone déclara à la Piana qu'elle lui apparaîtrait pendant deux semaines encore, mais le 5 mai elle prorogea ce délai d'une semaine encore et ceci, comme me l'expliquèrent quelques femmes, pour laisser aux quelques incroyants le temps de se convertir et de croire.

Hier, la Piana dit à la Vierge que la foule qui ne voit rien, voudrait un signe manifeste de sa présence merveilleuse, et, s'il était possible, une source (qui serait pour Alice riche en vin, mais très pauvre en eau, une véritable bénédiction) ou une plante en fleur. La Madone se réserva liberté entière de choisir le genre du miracle, mais elle promit de l'accomplir samedi ou dimanche. Entre temps elle recommanda de chanter le cantique qui commence ainsi :

La cloche du soir
Appelait les fidèles...

cantique tiré d'un recueil intitulé : *Chants spirituels à l'usage des missions*. Je le recommande à tous ceux

qui voudront étudier sérieusement le miracle d'Alice. On y trouvera tous les éléments qui servent à expliquer ce phénomène et si l'espace ne me manquait, je me ferais fort de le prouver.

Comment cela finira-t-il? Je pense, après dimanche prochain. Lorsque le miracle promis ne sera pas venu, ce cas extraordinaire de psychopathie collective s'évanouira comme une tourmente de neige, comme une bulle de savon, et de tout ce grand mouvement il ne restera qu'un vignoble de moins et une chapelle de plus.

O. B.

(Traduit du *Corriere della Sera* (de Milan), n° du 10-11 mai 1900, par H. VERNIER).

Reportages dans un fauteuil

*** Une aventure galante du Diable.*

Un des fidèles lecteurs de l'*Echo* me demande de raconter « cette histoire d'une comtesse d'Évreux qui se maria avec le diable ». Il fait allusion sans doute à une singulière anecdote rapportée dans les « Mélanges historiques, satiriques et anecdotiques de M. de Bois-Jourdain, écuyer de la Grande-Ecurie, contenant des détails ignorés ou peu connus sur les événements et personnes marquantes de la fin du règne de Louis XIV, des premières années de celui de Louis XV, et de la Régence ». Ces Mémoires ne sont pas sans intérêt. Mais l'aventure prêtée à la comtesse d'Évreux ne saurait être citée qu'avec un peu d'arrangement. Le ton du récit est fort grossier.

M. le comte d'Évreux, colonel général de la cavalerie, très endetté (il devait plus d'un million), épousa M^{lle} Croizat, avec douze cent mille francs de dot, sans parler des espérances. La succession de M. Croizat se trouva monter à plus de vingt millions.

Dès après la cérémonie, le comte, ayant touché la dot, s'en fut chez lui, et laissa sa femme chez M^{lle} Croizat, sa mère, sans même, dit-on, consommer le mariage. M^{lle} Croizat était pourtant aimable, jolie, bien faite et bien élevée. Libre de ses actions, elle n'eut pas de peine à trouver des admirateurs qui la dédommagèrent des mépris de son époux. Le premier fut M. le prince de Soubise.

Tout le monde blâmait M. d'Évreux d'avoir pris une femme aussi charmante pour la délaisser.

Lui, cependant n'avait cure ni des propos du public ni des légèretés de sa femme. Il s'enrichit dans le système de Law et fit bâtir un si bel hôtel

faubourg Saint-Honoré, qu'on pouvait le nommer un palais tant par la grandeur du bâtiment que par la richesse des meubles. On y voyait jusqu'à une balustrade autour de son lit, comme dans la chambre du Roi, ce qui n'est pas même d'usage chez les princes du sang; et quand on lui parlait, il exigeait qu'on lui donnât de l'Altesse. Ceux qui se rappelaient l'impécuniosité de M. d'Évreux avant son mariage disaient qu'il avait une chance du diable, et de fait, le diable, paraît-il, se mêla de ses affaires.

Un jour que M^{me} la comtesse d'Évreux était à sa toilette, s'introduisit dans son cabinet un homme pâle, habillé de noir, avec une cassette sous le bras, comme un bijoutier. Il n'avait pas été annoncé; un peu interdite, la comtesse lui demanda ce qu'il voulait.

L'homme noir ouvre sa cassette et en tire quantité de diamants, des plus gros et des plus brillants, montés avec perfection.

— Eh bien, monsieur, dit la comtesse, que signifie tout cela?

Mais elle ne put s'empêcher des'approcher des diamants et d'en admirer les feux.

— Madame, répondit le prétendu bijoutier, toutes ces pierres sont à vous, et bien d'autres encore, si vous le voulez. Tranchons le mot: je suis en état de vous donner tout ce que vous souhaiterez, pourvu que vous daigniez m'accepter pour votre serviteur et surtout garder un secret profond sur tout cela, car la moindre indiscretion nous mettrait en danger tous deux.

La comtesse, scandalisée de son impertinence, mais émue par la beauté de ces diamants (sans doute ses femmes s'étaient éloignées), lui répondit enfin qu'une proposition pareille méritait réflexion et qu'elle lui demandait huit jours pour se décider.

— Volontiers, madame, dit l'inconnu; mais gardez-moi le secret.

Il disparut.

Dans l'instant, la comtesse, toute troublée, courut à l'appartement de son frère, le président de Tunis et lui conta son aventure.

— Certes, dit-elle, il y avait des diamants pour plus de quinze cent mille livres.

Le président (panier percé et dont les billets se négociaient à six pour cent d'argent sur la place), se récria sur le bonheur de sa sœur; il la gronda de n'avoir pas accepté le parti sur l'heure et l'engagea fort à ne pas refuser à la huitaine. L'embrassant de tout son cœur, il lui dit:

— Ma chère sœur, où sont les hommes en état de faire de pareilles galanteries? Qui sait tout ce que vous pourrez en avoir, puisqu'il vous offre tout ce que vous souhaiterez? Se peut-il rien de plus charmant?

M^{me} la comtesse d'Evreux fit donc une ferme résolution d'accueillir bienveillamment son admirateur au bout de la huitaine, si cela n'était possible plus tôt.

Huit jours plus tard, l'inconnu parut soudainement dans le boudoir de M^{me} d'Evreux. Mais il avait le visage plus soucieux et plus pâle que lors de sa première entrevue.

— Madame, lui dit-il, vous ne m'avez pas tenu parole sur le secret, vous avez tout dit à monsieur votre frère, aussitôt que je vous eus quittée. Cela est bien fâcheux pour vous et pour moi, qui étais en état de vous faire jouir en toutes façons des plus grands biens du monde. Aujourd'hui, par votre faute, il ne m'est plus possible d'avoir l'honneur d'être votre serviteur, et je vais vous quitter, à mon grand regret... Mais au moins soyez cette fois plus réservée, car une indiscretion sur ce que vous venez d'entendre serait votre arrêt de mort. Notre prince m'a permis de vous avertir, mais je ne saurai vous en défendre.

La comtesse d'Evreux se trouva mal et fut longtemps sans pouvoir appeler ses gens. Etant revenue, elle fit atteler et s'en alla chez son amie, la duchesse de Mazarin, à laquelle elle raconta son aventure.

La duchesse s'en railla, lui dit que c'étaient des rêveries et qu'il n'y fallait plus penser. Mais l'esprit de la comtesse en demeura frappé; elle tomba dans une grande langueur et mourut peu de temps après.

Telle est à peu près l'anecdote recueillie par M. de Bois-Jourdain.

Que s'il s'agissait du Diable, pareille galanterie n'aurait pas de quoi surprendre. Le noir esprit est fort libertin; et il s'adresse préférablement aux femmes mariées, afin que le péché soit plus grief, comme l'explique très bien de Langedans son *Tableau de l'inconstance des démons*. Roi des trésors cachés, les bijoux ne lui coûtent guère, et bien certainement il ne pouvait apparaître que pâle et vêtu de noir. Jeanne Herviller, de Verberie, près de Compiègne, qui fut condamnée, comme l'avait été sa mère, à être brûlée vive par arrêt du Parlement de Paris, confessa que sa mère l'avait présentée au Diable « en forme d'un grand homme vestu de noir, botté, esperonné, avec une espée au costé et un cheval noir à la porte. »

La malheureuse comtesse ne se doutait guère des dangers qu'elle courait, même physiquement, en ce cas. Et par exemple, Bodin démontre très bien d'après Cardan, que toutes les personnes qui ont commerce avec le Diable deviennent puantes comme lui; de là vient que les anciens ont appelé les sorcières *fœtentes* et les Gascons *fetilleres*. De plus, ce commerce abominable produisait parfois des fruits monstrueux.

Spranger écrit que les Allemands (qui ont plus d'expérience des sorciers pour en avoir eu de toute

ancienneté et en plus grand nombre qu'en autre pays tiennent que de telles relations viennent parfois des enfants qu'ils appellent *Wechsel-Kind* ou enfants changés, qui sont beaucoup plus pesants que les autres, bien que toujours maigres et tarissant plusieurs nourrices sans engraisser. Martin Luther, dans ses *Colloques* (qui seraient fort curieux à étudier au point de vue du merveilleux), reconnaît la vérité du fait. On l'accusait lui-même d'être un de ces enfants du Diable que les paysans de l'Île de France appelaient *champs*, c'est-à-dire trouvés dans les champs.

Cette curieuse question fut débattue, au point de vue religieux et scientifique, dans une des conférences du célèbre Bureau d'adresses que Théophraste Renaudot, le fondateur de la *Gazette de France*, avait établie pour faire pièce en même temps à l'Académie de médecine et à l'Académie française. C'est la 128^e conférence, qui s'ouvrit le lundi 9 février 1637.

Les *Questions traitées en conférences du Bureau d'adresses* ont été recueillies en 5 vol. in-8°, Paris, Soubron. 1656. Mais ce recueil est infiniment rare. Je n'en ai jamais vu qu'un exemplaire, dans la bibliothèque de M. Janicot, directeur de la *Gazette de France*. Rien n'est plus curieux que ces dissertations érudites et spirituelles sur tous les sujets possibles.

Mais pour en revenir à la comtesse d'Evreux, il semble plus probable, en vérité, qu'un mauvais plaisant s'est joué d'elle, ou que l'anecdote a été inventée de toutes pièces.

GEORGE MALET.

Petit cours de Physiognomonie

(Fin)

X

CONCLUSION

Nous sommes arrivés au bout de notre petit exposé de la Physiognomonie.

Nous en avons assez dit pour démontrer la grande utilité de cette science et, il faut l'espérer, pour la faire aimer et étudier.

Elle est à la portée de tout le monde et n'exige pas une érudition préliminaire bien considérable.

Voici la méthode que je conseille à ceux qui voudraient s'occuper de physiognomonie.

Il faut connaître les bases de cette science qui nous ont été fournies par les maîtres, les appliquer, expérimenter souvent, relever sérieusement les observations qu'on aura faites afin de les contrôler plus tard.

Les impatients se déconcertent facilement et sont trop enclins à tout abandonner quand une chose prévue tarde à se réaliser. Il faut se garder de lâcher prise. Quand une observation est basée sur des signes certains et qu'elle est formulée sans parti pris, l'événement qu'elle annonce doit se produire certainement à un moment donné. C'est une grosse faute que de manquer de vigilance.

Allant un jour visiter un banquier de mes amis, je fus très frappé de la physionomie de l'employé par qui je fus reçu.

Je ne pus m'empêcher de demander à mon ami s'il était sûr de son employé.

— Comment, répondit-il en souriant de mon doute, c'est un vieil employé très consciencieux, très ponctuel, très intelligent et en qui j'ai la plus grande confiance.

— C'est dommage, fis-je, car il m'a tout l'air d'être un voleur.

Quelques années plus tard, l'employé consciencieux était convaincu d'un détournement de dix mille francs ! Cet homme qui du reste était très heureux avait dû lutter terriblement. Mais l'instinct, toujours tenu en éveil par d'incessantes occasions, avait fini par éteindre la volonté et il avait failli.

Le proverbe nous dit avec raison : Ne tentez pas le voleur ; mais la sagesse nous dit aussi : Sachez attendre et veillez.

Lavater affirme que la physiognomonie lui a permis de surmonter mille obstacles rencontrés sur sa route. Vous pouvez très facilement vous convaincre de la justesse de cette affirmation. Je ne peux mieux faire que rapporter en terminant ces lignes d'un auteur très estimé : « Les difficultés de la physiognomonie n'ont rien d'insurmontable ; mais il faut vouloir, et c'est parce que peu de gens savent vouloir que, tandis que le sentiment physiognomonique est commun et pour ainsi dire universel, les physiognomonistes sont rares, comme l'esprit d'observation, lequel exige, pour condition première, une grande persistance dans la volonté. »

FÉLIX.

LA MORT QUI MORD

Dans l'*Echo* du 1^{er} mai, M. de Rochas parle d'époux morts qui se tendent les bras lorsqu'on les ensevelit dans le même tombeau. C'est une preuve d'amour qui n'est point banale, mais les gens de l'autre monde ne sont pas toujours aussi aimables. Il y a des cadavres récalcitrants, comme les vampires, qu'on a toutes les peines du monde à tuer pour de bon. Il y a des sque-

lettes gèneurs qui ne vous lâchent plus quand ils ont prise sur vous, comme celui qui réclamait impérieusement sa main à un pauvre gentilhomme du XVIII^e siècle, ou comme ce crâne exigeant que depuis deux siècles il fallait peigner chaque matin, car, plus heureux que bien des vivants, il avait gardé ses cheveux. (*Echo du Merveilleux*, 15 nov. 1898, p. 437, et 15 déc. 1899, p. 473-477).

Un chercheur enthousiaste et sincère, Cahagnet, a publié une curieuse histoire de crâne mal intentionné, dans ses *Arcanes de la vie future dévoilés*. « Monsieur, lui avait-on écrit, voici un fait qui eut lieu à Lyon, en 1815, dont je fus témoin. Trois femmes de mes connaissances, voulant prendre des numéros à la loterie, qui existait alors, imaginèrent qu'une tête de mort pourrait venir à leur aide et leur indiquer les numéros à prendre, et réussir. Je ne vous ferai aucune réflexion sur la valeur de cette croyance, il me suffit d'indiquer qu'elle était ainsi parmi ces personnes. Il fut donc arrêté que l'une d'elle irait chercher, au cimetière..., une tête de mort, et qu'elle l'apporterait ; la tête fut apportée en présence des trois femmes et d'une autre couchée, malade, dans la pièce où se trouvaient ainsi quatre personnes. Une discussion s'engagea sur le sexe auquel devait appartenir cette tête ; les uns le disaient d'un homme, les autres pensaient le contraire. En ce moment on frappa à la porte de la chambre ; l'embarras et la peur se manifestèrent, les assistants résolurent de ne pas ouvrir ; mais les coups redoublèrent, il fallut se résoudre : on plaça à la hâte la tête sous l'oreiller de la malade, et l'on ouvrit la porte. Quelques minutes s'écoulèrent, quand tout d'un coup la femme qui était couchée jeta un cri aigu en retirant son bras hors du lit. Les personnes présentes demandèrent la cause de ce cri ; quel fut l'étonnement général quand la malade accusa avoir été mordue d'une très grande force. On put s'en convaincre en voyant son bras, sur lequel était l'empreinte de cinq marques de dents avec le sang prêt à sortir ; la douleur avait dû être violente. Je ne dirai pas ce qui se passa dans ce moment ; on doit penser qu'elles durent se tirer d'affaire le mieux possible ; seulement, une fois qu'elles furent libres, elles reportèrent vivement la tête où elles l'avaient prise. Ce fait, qui n'a pas eu d'échos hors de l'endroit où il se passa, n'a pas eu de publicité, bien entendu ; je peux affirmer sa réalité comme l'ayant vu moi-même ; j'ai entendu le cri au moment de la douleur, et vu les stigmates des dents. Je dis en plus que je certifie que la personne avait le bras dans le lit au moment où elle jeta le cri. Voilà qui est certain et dont je garantis la vérité de toute la force de ma conscience. Je l'affirme et le signe sans redouter le ridicule dont quelques

personnes pourraient le couvrir. Signé : femme Belhot, à Argenteuil. »

Cahagnet ajoute à cette lettre quelques réflexions : « Ce genre de faits n'est pas plus incroyable que ces stigmates que l'on a vus de tout temps sur le corps des possédés ou des lucides et extatiques de nos jours. En admettre la possibilité, c'est confirmer celle des apports. Qui peut entamer ainsi la matière, peut très bien la soulever, l'un est la conséquence de l'autre. » (II, p. 287-9.)

La mâchoire est une arme de guerre ou un instrument de préhension au même titre que la main, et il serait assez naturel que les squelettes, les « esprits », etc., manifestassent à coups de dents leur hostilité, ou en tout cas leur vitalité. On s'est moqué, il y a quelque trente ans, d'un « esprit » qui mangea sur invitation la moitié d'une croquette de pomme de terre, et laissa sur le reste l'empreinte de ses dents (*The Medium*, 9 fév. 1872). Le fait n'était pourtant pas rare. Du Potet donne, dans son cours de magnétisme, l'extrait suivant d'un journal américain, le *Spiritual Telegraph* du 18 nov. 1854 :

« Un homme très recommandable, dans la parole duquel nous avons toute confiance, nous raconte qu'il se trouva dernièrement, avec deux autres personnes, dans la société d'un médium de New-York. Il évoqua sa petite fille, qui était passée depuis peu de temps dans le monde des esprits; l'enfant répondit par un murmure très distinct. Il s'ensuivit entre eux une conversation intelligible pour les autres personnes présentes. L'esprit de la petite fille demanda à son père ce qu'il avait dans sa poche; le père répondit que c'étaient des morceaux de sucre candi. L'enfant le pria de lui en donner. Le père en prit un dans sa main; le morceau fut aussitôt enlevé, puis on entendit un bruit pareil à celui que fait une personne qui écrase du sucre entre ses dents. Peu de temps après, l'enfant demanda un autre morceau, puis un autre encore. A chaque fois, le père avait placé les morceaux de sucre dans sa main de manière qu'aucune des personnes de la société ne pût y toucher; et, chaque fois, le morceau lui était enlevé de la main, puis on ne le retrouvait plus. Nous apprenons qu'en présence de ce même médium des faits pareils ne sont pas rares dans l'obscurité. » (4^e édition, 1879, p. 550-1).

Tout cela ne saurait guère nous surprendre; des témoignages de plus en plus nombreux nous affirment que les esprits ont toutes leurs dents. Un des sujets de Cahagnet, le petit Emile, avait pour guide un ange, son ancien camarade d'école, qui lui enseigna qu'au ciel ce n'était pas comme sur terre, où « les vieillards n'ont plus de dents et ont la peau toute ridée. » Au

ciel, « tout le monde y a des dents, et il n'y a pas de peau ridée; on y est bien plus beau que sur terre. » (I, 1848, p. 236). Aussi, quand les esprits veulent bien nous apparaître plus ou moins édentés comme de leur vivant, c'est uniquement pour se faire mieux reconnaître.

La lucide du même magnétiseur, Adèle Maginot, eut, un jour, à évoquer une jeune dame qui avait de belles dents, mais avec « un vide en haut sur le côté gauche, qui me fait présumer qu'il lui en manquait une de ce côté. » Puis Adèle suivit l'apparition jusque dans le ciel et revint émerveillée de ce qu'elle avait vu. « J'ai suivi cette dame là-haut. Elle était mise en blanc, les cheveux bouclés, une couronne d'oranger sur la tête. O mon Dieu, qu'elle était belle! Pourquoi est-on si laid sur cette terre? Mais qu'elle était gracieuse et jolie! serai-je un jour aussi belle qu'elle!... Si vous voyiez ces beaux groupes de jeunes femmes, brunes, blondes, fraîches, aux peaux blanches et diaphanes, aux figures angéliques, aux regards pudiques, toutes couronnées de fleurs; l'une de roses blanches, l'autre de jasmin, l'autre d'oranger, chacune selon leur affection. Les unes font de la musique, d'autres dessinent, d'autres étudient; celles-là chantent, celles-ci se promènent. » (II, 1849, p. 193-4).

Il est clair que la personne évoquée ne restait pas brèche-dents au milieu d'un pareil Eden, mieux favorisée en cela que certaines dames de Gustave Droz. Ce joli amuseur d'antan, presque oublié aujourd'hui, met en scène quelque part deux coquettes à fausses nattes et à bonnes langues qui se promènent dans le paradis; l'une d'elles se fâche tout rouge de ce qu'on y a reçu une M^{me} de B.

BERTHE. — M^{me} de B... ici! une femme qui est tout ce qu'on peut imaginer de moins... mais elle est donc entrée ici par la fenêtre avec effraction?

LUCILE. — Vous êtes sévère, ma belle!... J'avoue maintenant qu'elle était un peu coquette; il est vrai qu'elle jouait de l'orgue comme un ange.

BERTHE. — Un peu coquette! Elle aurait vendu son âme pour s'acheter une fausse natte.

LUCILE. — Une fausse natte... Une fausse natte... Savez-vous que celle que j'ai là m'a coûté cent trente francs? (*Ces dames rient*).

BERTHE. — J'en sais long sur le compte de M^{me} de B..., trop long! Une femme qui n'a pas une dent à elle, qui a un cou travaillé comme une colonne byzantine, qui se met du rouge jusque dans le dos, qui n'a pas plus de... principes que sur ma main, qui... ah! elle est ici? Eh bien? c'est décourageant, ma chère. » (*Entre nous, causerie*.)

En réalité, les docteurs ès-choses de l'autre monde nous enseignent qu'on y a les dents qu'on veut. Une

spirite professionnelle assez connue en Angleterre, Florence Marryat, demandait un jour à un esprit évoqué dans une séance s'il avait une langue et des dents : « Mettez votre doigt dans ma bouche, madame Pas-de-Mort » (Allusion à un livre de cette dame, *There is no death*) ; elle obéit et sentit une langue, un palais, des gencives, mais point de dents, ce dont elle fit la remarque : alors les dents jaillirent et lui serrèrent si fort le doigt qu'elle en cria (*The spirit world*, p. 279). Florence Marryat n'est pas morte en odeur de sainteté, car on l'a vue dupe ou complice, et plutôt complice, de ces fumisteries grossières qui ont maintes fois compromis la bonne tenue et le bon renom des séances spirites. Pourtant, elle n'a rien dit dans ce qui précède qui ne s'accorde avec ce que d'autres racontent.

Vers les débuts du spiritisme, alors que les manifestations étaient à leur maximum d'intensité, une famille de Toulouse fut harcelée par un lutin fort irascible. Un soir que des coups frappés retentissaient autour d'elle, « comme ils avaient lieu surtout sous la chaise où se tenait M^{me} L..., celle-ci trempa ses doigts dans l'eau bénite et les secoua sous sa chaise. Sa main fut aussitôt saisie et mordue au-dessous de la deuxième phalange du pouce et elle eut de la peine à la retirer. Son mari ne comprenait pas d'abord la cause des cris qu'elle poussait ; mais il fut bien plus surpris en voyant sur la chair rouge et enflée l'empreinte d'une double rangée de dents. » Plus d'une fois, par la suite, elle reçut d'autres morsures dont les traces restaient visibles. (Benezet : *Les tables tournantes et le panthéisme*).

Lors de l'épidémie de possession, dite de Louviers, en 1642, une des religieuses déclara dans un mémoire écrit par elle-même que le diable venait la trouver déguisé en religieuse. « Le diable, à plusieurs fois, prit la forme de cette religieuse pour me tromper, m'apportant des roses et des œillets. Quelquefois elle me les montrait pour me divertir, puis, quand elle m'avait menée dans un lieu éloignée, elle me faisait beaucoup souffrir, car elle me frappait rudement et me mordait comme un chien. » (F. Delacroix : *Les procès de sorcellerie au XVII^e siècle*, 1896, p. 81-2.)

En dehors des possessions diaboliques, le chien spectral qui mord n'est pas sans exemple. Il n'est pas sans exemple non plus que le double des vivants eux-mêmes ait fait usage de dents pour ainsi dire télépathiques. En 1692, il y eut à Salem, aux Etats-Unis, un célèbre procès de sorcellerie durant lequel on constata que les sorciers mordaient très bien à distance. « Vous connaissez Goody et Cloyse : ni l'un ni l'autre n'a une seule bonne dent. Et pourtant les enfants ensorcelés se plaignent d'avoir été mordus par eux et montrent la marque de leurs dents. » (Longfellow :

Drames et poésies, traduction X. Marmier, 1885, p. 150-2.)

On lit dans la Revue anglaise *Notes and Queries* du 3 septembre 1864, un fait du même genre arrivé au moment de la mort. « Emma S..., l'un des sept enfants d'une famille, couchait seule, la face tournée vers l'ouest, dans une grande maison près de C..., dans la partie marécageuse du Staffortshire. Comme elle avait donné l'ordre à sa servante de l'appeler de bonne heure, elle ne fut pas surprise d'être éveillée entre trois et quatre heures, un beau matin d'août 1840, par des coups secs frappés à sa porte ; mais, en dépit d'un « merci, j'entends » au premier et au second coup, une bourrasque arriva au troisième qui rejeta les rideaux jusqu'au milieu du lit. Elle s'inquiéta et cria en se levant à demi : « Marie, qu'est-ce que vous faites donc ? » Alors, au lieu de sa bonne, elle fut tout étonnée de voir la figure d'une tante par alliance qui la fixait entre les rideaux, et, au même moment, — soit qu'elle eût étendu inconsciemment ses bras, soit qu'ils eussent été attirés comme par un tourbillon, elle ne se rendit pas compte, — un de ses pouces fut serré à lui faire mal par les dents de l'apparition, bien qu'il n'y soit resté ensuite aucune marque. Malgré tout cela, elle demeura maîtresse d'elle-même, sans prendre peur ; mais elle se leva de suite, s'habilla et descendit, au bas de l'escalier, où elle ne trouva personne. Son père descendant peu après, lui demanda naturellement, ce qui l'avait fait lever d'aussi bonne heure, la plaisanta sur le motif, et s'en alla bientôt après à la maison de sa belle-sœur, où il apprit qu'elle venait justement de succomber à une mort subite. De retour chez lui, et sans remarquer la présence de sa fille dans la chambre, car elle était derrière un écran près du feu, il annonça à brûle-pourpoint l'événement à sa femme, comme une chose d'un caractère si remarquable qu'il ne pouvait l'expliquer d'aucune manière. On ne s'étonnera pas qu'Emma, en apprenant ce *denouement* inattendu de son rêve, soit tombée de son haut et se soit trouvée mal. Sur un des pouces de la défunte, on trouva une empreinte de dents, comme si elle s'était mordue dans son agonie. »

Il y a dans toutes ces histoires à prendre ou à laisser, bien entendu ; il n'en est pas moins vrai qu'on recueille çà et là, pour peu qu'on s'en donne la peine, des renseignements assez semblables.

Ainsi, le corps fluide serait toujours au grand complet, quel que soit l'état du corps physique. M. de Rochas n'explique pas autrement les douleurs ressenties par les amputés aux membres qui leur manquent, et le fait que certaines personnes ont pu marcher quelquefois comme si elles avaient deux jambes, quand elles n'en avaient qu'une. (*L'Extériorisation de la Sensibilité*, page 199-203). On lit dans les *Annales*,

des Sciences Psychiques qu'une dame et son fils eurent l'apparition d'un mourant qui avait un pied endommagé : les deux pieds du fantôme étaient néanmoins en bon état (1891, page 57-8).

Outre cela, les êtres plus ou moins fictifs de l'invisible peuvent boire et manger, ou faire quelque chose d'équivalent.

Le Robert de la petite Sabourault absorba un verre de vin jusqu'à la dernière goutte et on ne retrouva pas trace du liquide. (*Echo du Merveilleux*, 15 mai 1897, page 139-140.)

Florence Marryat prétend que les ivrognes et les gourmands conservent leurs défauts dans l'autre monde, et cite une actrice fort adonnée de son vivant à la boisson, qui souffrait horriblement de ne pouvoir boire du vin ou de la bière, quand elle en voyait sur les tables des incarnés (*The spirit World*, p. 163). Mais les esprits par trop matériels ont un moyen de tourner la difficulté : c'est de s'emparer d'un corps en mettant son âme à la porte, à l'exemple du « contrôle » de Bessie Williams, une amie de Florence Marryat. Ce contrôle, jeune fille Peau-Rouge, était une vraie diablesse, qui absorbait une fois dans le corps de quoi rendre la dame malade pour toute la semaine ; « étrange particularité du contrôle de Dewdrop : non seulement elle chassait l'esprit, mais encore elle régénait l'organisation intérieure du corps de son médium. Bessie, à l'état normal, était une femme très délicate, le cœur et les poumons faibles, et obligée à faire la plus grande attention à son régime. Elle mangeait comme un moineau, et des choses les plus simples. Dewdrop, au contraire, aimait les mets indigestes et les dévorait sans se gêner ; néanmoins, Bessie m'a dit qu'elle n'avait jamais ressenti le moindre inconvénient de la nourriture amalgamée à son organisme lorsqu'elle était sous le contrôle de Dewdrop ». (*There is no death*, p. 181.)

Les esprits moins grossiers se contentent d'une *alimentation fluide*. « Ils sont souvent autour de votre table, et, s'ils ne peuvent prendre leur part des mets, ils en recueillent les émanations, leur périsprit s'en nourrit. Le parfum des fleurs, les douces senteurs des prés, des champs, les alimentent aussi ». (Rufina Noeggerath : *La Survie*, 1897, p. 160.)

Lorsqu'ils sont chez eux, les « esprits » suivent un autre régime et créent eux-mêmes, par la pensée, les choses dont ils se nourrissent à peu près comme ce Barmécide des *Mille et une nuits* qui offrit un festin purement fictif à un pauvre diable. « Ils boivent et mangent, mais pas les mêmes choses qu'ici » (Florence Marryat : *The spirit world*, p. 158), explique un des correspondants de Cahagnet. Intrigué par l'idée qu'on mange au ciel, il se mit en somnambulisme et

trouva de suite une solution. Le mot « manger », dit-il, est exact ; « mais il se comprend de deux manières différentes. La première est le manger terrestre qui a rapport à la matière ; la seconde, le manger spirituel qui a rapport à l'essence divine. Cette dernière est un problème assez difficile à résoudre, surtout par les hommes, attendu que, dans le ciel, tout est idéal, et ne se fait que par émanation. N'importe ce que vous désirez voir ou avoir, il se présente à vos yeux ; ainsi je désire manger une pêche, elle se présente de suite à ma vue, et alors je peux me satisfaire. Mais prenez garde, hommes terrestres, et réfléchissez que cette pêche n'est qu'une émanation céleste, et que l'esprit qui la désire n'en peut goûter que les émanations, ce qui le satisfait complètement, sans pour cela être assujéti aux fonctions terrestres. Par exemple, une personne endormie rêve qu'elle mange une pêche, certainement, elle en savoure les délices dans son état, cependant elle n'en a pas ; cela n'empêche pas qu'elle a eu les mêmes jouissances que si la chose était réelle. Son esprit dégagé de la matière l'a placée au même niveau que l'essence céleste, où elle sera après son départ de ce globe. » (II, p. 254-5).

Le choix de la pêche comme exemple est ici un souvenir de l'évocation d'une jeune personne par la lucide de Cahagnet. « Adèle s'écrie aussitôt : Tiens, la gourmande ! elle mange une belle pêche ; je la reconnais bien là, la promenade et la gourmandise, voilà ses plaisirs, elle n'en sortira pas. » A une seconde évocation, « Adèle dit qu'elle la voit comme la dernière fois, mangeant encore une pêche. » (I, p. 169 et 195.)

Le père de Cahagnet, après sa mort, passait le temps à s'occuper de son café, en famille. « Quelles sont vos occupations à tous ? lui demande-t-on. — Moi, j'arrive de Saint-Domingue faire mes provisions en café, car celui-là agit moins que le Martinique et le Moka. Ma femme fait de la dentelle, ma fille garde le mioche et la grand-mère soigne le jardin... — Mais si vous avez ce que vous voulez, pourquoi allez-vous à Saint-Domingue chercher du café ? — C'est directement parce que cela me convient de faire un petit voyage de temps à autre, que je le fais. Or, cela, il ne faudrait donc pas changer de place ?... — Vous me disiez tout à l'heure que vous préféreriez le café de Saint-Domingue, parce qu'il n'agitait pas ; vous êtes donc encore susceptible d'être agité ? — Si on ne sentait plus ce que l'on prend, ce qui vous fait du bien, ce qui réjouit, autant être véritablement mort. » A une autre séance, Adèle l'accompagne à sa propriété d'outre-tombe, située près de Caen, dans une Normandie imaginaire. La famille d'esprits accueille la visiteuse avec une politesse affable. « Entre autres, elle prend

une prise de tabac dans la tabatière de mon père, et accepte une tasse de café que lui présente ma grand-mère; cependant, affirme Cahagnet, je la vois reculer sa tasse, vu que cette dame veut lui mettre du rhum de la Jamaïque, dit-elle, ce qui l'agiterait trop, vu qu'elle en a déjà pris une première fois... Après un instant, Adèle devient très grognon, comme je l'ai vue quelque fois dans son état matériel lorsqu'il lui arrivait de prendre de cette liqueur... Ma sœur lui apparaît à son tour, lui offrant de manger d'une espèce de galette de sarrazin, galette qui se fait en Normandie, et qu'Adèle ne connaît pas; aussi refuse-t-elle net, disant qu'elle ne veut pas manger quelque chose d'aussi peu appétissant ». (III, 1854, p. 115-6 et 125).

Ainsi les « esprits » mangent des images, ce qui ne les empêche pas d'absorber aussi des substances, comme on l'a vu. Et s'ils se nourrissent matériellement, ils sont donc capables de se manifester matériellement, en dehors de tout organisme pondérable. Ce serait enfoncer une porte ouverte que de vouloir démontrer un fait aussi connu, mais voici deux cas d'effets physiques qui sont intéressants.

D'après les auteurs des *Hallucinations télépathiques*, une dame de Londres, qui avait une amie aux Indes, fut réveillée en sursaut la nuit du 21 septembre 1874, par un grand bruit à sa porte. « Je crois, dit-elle, me rappeler que j'éprouvai un sentiment d'étonnement (de la peur, je n'en ressentis pas) à voir ou plutôt à entendre que subitement on ouvrait ma porte violemment, comme si c'était quelqu'un de fort irrité qui l'ouvrait; je me rendis immédiatement compte que quelqu'un ou quelque chose — comment l'appellerais-je? — était dans la chambre. Pendant la centième partie d'une seconde cela sembla s'arrêter à l'intérieur de la chambre et alors, par un mouvement qu'il m'est impossible de décrire. — mais cela semblait être une poussée rapide, — cela se posa au pied de mon lit. Puis il y eut un instant d'arrêt, et de nouveau, pendant la centième partie d'une seconde, cette forme se leva. Je l'entendis, mais à mesure qu'elle s'élevait, ses mouvements se calmaient, et bientôt elle se trouva couchée horizontalement au-dessus de mon lit, la figure tournée en bas, parallèle à la mienne, ses pieds vis-à-vis des miens, mais à une distance de trois à quatre pieds anglais. Elle resta ainsi pendant un moment, durant lequel j'attendis avec un simple sentiment d'étonnement et de curiosité (car je n'avais pas la moindre idée de ce que cela pouvait être) et aucune crainte n'entra dans mon esprit. Alors l'apparition parla. Je reconnus la voix instantanément, cette manière impérieuse de parler, bien familière à mon oreille; lorsque mon nom de baptême retentit claire-

ment et distinctement à travers la chambre : « Frances, répétait-elle, j'ai besoin de vous : Venez avec moi ! Venez tout de suite ! » Ma voix répondit aussitôt : « Oui, je vais venir ; mais pourquoi êtes-vous si pressée ? » Elle me répondit promptement et d'une voix impérative : « Mais il faut que vous veniez tout de suite, venez instantanément, et sans un moment de retard ou d'hésitation. » Il me sembla alors que j'étais enlevée en l'air par quelque influence extraordinaire et magnétique et ensuite tout aussi rapidement et violemment je fus jetée par terre. En une seconde la chambre fut plongée dans un silence mortel et les paroles. « Elle est morte, » restèrent brûlantes dans mon esprit. » C'était mon amie qui venait de mourir aux Indes (p. 152-3).

Un autre effet de force fluidique, assez différent, est décrit dans le journal de Du Potet d'après une lettre du 25 avril 1853. « *Le mannequin dansant.* — Plusieurs élèves en peinture rassemblés à Heidelberg dans l'atelier de l'un d'eux, écoutaient la lecture d'un numéro de la gazette *l'Emancipation d'Augsbourg*, qui raconte l'histoire des tables dansantes. L'idée leur vint d'essayer sur-le-champ et, comme ils ne trouvaient pas de table sous la main, l'un d'eux crut pouvoir la remplacer par un grand mannequin, articulé, en bois, qu'ils posèrent sur les pieds et sur les mains. Il ne s'écoula pas un quart d'heure avant que les premiers trémoussements ne se fissent sentir. Les magnétiseurs encouragés, redoublèrent d'efforts, et chargèrent tellement le mannequin, que celui-ci commença à faire des bonds, des ruades et des cumulets comme un être animé; puis, se dressant subitement sur ses pieds, il se mit à courir autour de la chambre, en poursuivant les étudiants, qui s'esquivèrent au plus vite en lui fermant la porte au nez; ce terrible joueur retomba bientôt sur son dos : la vie avait cessé, son fluide d'emprunt était retourné au réservoir commun. Le plus hardi proposa de reprendre l'expérience, en lui mettant des souliers et des mitaines de gutta-percha, pour l'isoler complètement, mais personne n'osa recommencer, car ils avaient été tous plus ou moins contusionnés; l'un d'eux avait reçu un soufflet sur la figure, dont il porte encore les traces (*Journal du magnétisme*, XII, p. 219-220.)

Cette exaspération du mannequin n'a rien de plus extraordinaire que la fureur qui s'empare quelquefois des tables tournantes et des sensitifs qui les actionnent (Reichenbach : *les effluves odiques*, édition de Rochas, p. 158-9). En pareil cas, « la table ne pourra naturellement exécuter que les mouvements compatibles avec sa structure, dit M. de Rochas, c'est-à-dire qu'elle ne pourra que se lever, retomber, glisser, etc.; mais si, au lieu d'une table, le médium

charge, par exemple, une poupée articulée, il pourra faire exécuter à cette poupée tous les mouvements que comportent ces articulations. S'il agit sur un cadavre il pourra le faire mouvoir comme un homme vivant. L'expérience a du reste été faite par M. Horace Pelle-tier sur un insecte mort » (*L'extériorisation de la motricité*, 1896, p. 403.)

Voilà bien des choses, vraies ou fausses, et toutes sans doute ne sont pas fausses, mais qu'est-ce que cela veut dire?

L.

TYPES PLANÉTAIRES

Nous avons dit que nous reparlerions de l'ouvrage si curieux et si documenté de M^{me} de Thèbes qui obtient, en ce moment, dans la presse et dans le public un si formidable succès, *L'Enigme de la main*.

Cet ouvrage est de ceux qui se recommandent tout seuls; aussi croyons-nous que le meilleur moyen de le présenter à nos lecteurs est de leur en offrir quelques extraits.

La clef de la Chiromancie, c'est, au dire de M^{me} de Thèbes, la connaissance des « signatures astrales ». Les lignes et les contours de la main ne font que préciser et accentuer les indications générales que fournissent les signatures astrales. C'est donc le chapitre qui traite des signatures astrales que nous allons reproduire.

Commençons cette étude par l'exacte description de chaque type physique planétaire. Ils sont au nombre de sept.

Le Jupitérien, ou être influencé par Jupiter, se reconnaît très facilement. Il a une très belle prestance, porte généralement la tête haute; il est grand et fort, les épaules sont larges, les cheveux sont châtain clair, la barbe blonde et ondulée, de très belles dents, les deux de devant surtout très larges, deux palettes!

Les yeux sont bleus, riant, toujours humides; le teint est de lys et de rose, fraise écrasée dans du lait. Il est bon viveur, gourmand même, ignore ce que c'est de se faire de la bile; l'obésité le guette très jeune.

Du reste gai, beau parleur, excessivement aimable, adorant les femmes, infidèle comme le dieu de l'Olympe dont il porte le nom, il rit haut et clair (il a de jolies dents, il les montre), il plaisante sans cesse et mérite bien qu'on lui applique le qualificatif de *jovial*. Les anciens traités de Chiromancie appellent ces êtres des Joviaux; le nom de Jupitérien est plus moderne.

La signature de Jupiter est, avec celle de Saturne, la plus facile à reconnaître, physiquement et moralement.

Les Saturniens. Ils sont très grands, très maigres. Ils marchent lentement comme l'astre auquel ils doivent leur nom. Ils portent la tête basse, ont les épaules hautes, leur visage a un teint sombre, souvent terreux; leur peau est très brune et souvent huileuse. Les os sont lourds, la voix sourde, la tête est plutôt longue, les mâchoires larges, les pommettes très saillantes, les yeux sont ternes et flous, ils semblent regarder en dedans, les dents sont noires et mal rangées, les

sourcils se croisent presque toujours et sont souvent en broussailles; la barbe est noire et rare, les cheveux noirs et lourds, mais d'un noir sans brillant. Ces êtres viennent au monde vieux et tristes; ils paraissent las et rient rarement.

Les Solaires sont de taille moyenne, très bien faits et beaux. Les cheveux sont couleur d'or, fins et soyeux, la barbe est jolie, frisée, bien plantée, d'un blond doré, comme les cheveux. Le teint est un mélange de jaune et de rouge, un peu bistré par conséquent. Les yeux sont marron clair, de belle forme, humides et souriants. Le nez est fin et droit, la bouche moyenne, les sourcils bien arqués; la voix est agréable, pas très forte, mais d'un joli timbre. En voyant un type solaire, on ne peut s'empêcher de dire: Quel beau garçon!

Les Mercuriens sont petits de taille et très bien faits. La figure est longue, le teint pâle couleur de miel, les yeux sont creux, petits, noirs et vifs. Impossible de se tromper sur l'œil de Mercure; on dirait qu'il lance des éclairs. Il regarde bien en face et quand il est de bonne humeur, qu'il ne médite pas une malice, il a l'air de rire. Les sourcils sont bien arqués, la bouche est mince et le nez légèrement pointu. Il y a de l'ironie et de la malice dans cette figure fine et mobile, et, comme je vous le disais, dans le chapitre précédent, Mercure est l'astre qui marche le plus vite, aussi les êtres influencés par lui sont-ils excessivement vifs, remuants, agiles, adroits et intelligents. Les cheveux sont châtain très foncé, presque bruns. Les Mercuriens sont très élégants de tournure, quoique petits de taille; ils sont bien campés avec de bonnes épaules larges. Leur voix est très faible et surtout de tête.

Les Martiens sont grands, forts, robustes. La face est lourde, congestionnée, le cou très court. Les cheveux sont roux, les yeux d'un gris rougeâtre ou marron avec des taches rouges; les dents sont courtes et souvent en forme de scie, le nez busqué se baisse sur le menton relevé en forme de galoche. Je ne peux faire une comparaison plus exacte de la figure du Martien pur qu'en rappelant à votre souvenir le visage classique du polichinelle. La voix est forte et sonore; ce sont des êtres tout à fait bons ou tout à fait mauvais, mais toujours gros mangeurs et grands buveurs, agressifs et violents.

Les Lunatiques ressemblent à la lune. Ils ont, comme elle, la figure ronde et plate, le teint est laiteux, les yeux bleus, les cheveux très fins et peu épais sont d'un blond filasse; le menton est gras, les dents grandes et jaunes, la taille élevée.

La lune est très humide d'après le dire des anciens; les Lunatiques sont lymphatiques et engraisent facilement.

Les Venusiaques ressemblent énormément aux jupitériens, mais en brun. Car les véritables êtres influencés par cette planète sont bruns, les cheveux noirs sont admirables, brillants, légers et ondes, pas très longs. Quand l'influence de Vénus est très violente, les cheveux sont crépus, alors c'est Vénus attachée à sa proie, mauvais signe. Les yeux sont bruns, mouillés, taillés en amande et semblables à du velours, le front est bas, le nez droit, le teint transparent légèrement rosé et cependant presque mat. La figure est d'un bel ovale, rien d'anguleux, des fossettes

tes aux joues. Les sourcils sont bien arqués, les narines légèrement dilatées; la bouche petite, les lèvres charnues et rouges. Les dents sont blanches, bien rangées, les gencives très sanguines. C'est la beauté sous toutes ses formes, dans toute sa splendeur. Les bras sont ronds, la gorge basse, le ventre apparent sans être fort, les hanches un peu accentuées et à l'arrière; les attaches fines, les pieds et les mains petits. Enfin c'est la perfection. Cet astre est un des plus généreux prêteurs, mais qui avance beaucoup, exige beaucoup du débiteur.

Ce n'est pas tout de prendre, il faut rendre, comme dit la chanson, et l'influence de Vénus entraîne une influence magnétique telle qu'elle est souvent plus à redouter qu'à désirer.

Maintenant, je vais vous faire la description de chaque type au moral.

J'ai là, sur ma table, un vieux traité de chiromancie, qui date de 1663.

Parlant des *Jupitériens*, l'auteur s'exprime ainsi :

« Les Joviaux, qui sont ceux de la nature de Jupiter, sont personnes honnêtes, religieuses, bienfaites, humaines, fidèles, miséricordieuses, pitoyables, candides, ouvertes, libérales, prudentes, qui parlent beaucoup, qui aiment la compagnie des femmes, et qui, enfin, aiment le bien et haïssent le mal.

« Pour les Saturniens. ., il suppose un entendement profond, un esprit pénétrant, un sage conseil, peu de hardiesse dans les entreprises, affection pour les sciences occultes et cachées, patience dans le travail et dans la peine, superbe et ambition, dissimulation, commandement et empire, empressement pour les richesses, passion pour l'agriculture et, enfin, rend les personnes graves et bien morigénées avec une grande autorité et toujours taciturnes.

« Les Martiaux... et pour lors telles personnes sont généreuses, fortes, colères, cruelles, courageuses à la guerre, promptes, ouvertes, téméraires, vindicatives, impatientes, peu affectionnées pour les richesses et impudiques.

« Les Solères. — Ceux auxquels présidera le soleil seront supposés illustres, forts, magnanimes, chastes, dévots, passionnés pour l'honneur, cruels, qui conserveront longtemps leur colère, qui inventeront des arts nouveaux, qui feront du bien à des ingrats et qui seront honorés des étrangers.

« Les Vénusiens. — Telles personnes seront bonnes, aimables, de bonnes conversations agréables à tout le monde, qui se soucient peu des biens du monde, qui vivent délicatement, qui s'adonnent facilement aux femmes et les aiment, qui ont quantité de bâtards, qui seront beaux, qui parlent avec douceur, heureuses, et qui désirent toutes choses voluptueuses, impatientes au travail, à la colère et aux infortunes, qui aiment les danses et les banquets et la musique.

« Des Mercuriants..., et pour lesquelles personnes pourront être larronnesses, impudiques, fourbes, insidiatrices, en un mot, abandonnées à toutes sortes de mal, cependant elles sont capables si, sous le doigt auriculaire, il y a de belles lignes d'être éloquentes, bavardes, subtiles d'esprit, d'étude, de

« capacité pour toutes sortes de sciences, d'inventions, de plusieurs secrets, de ruses et de finesses, de géométrie, de rhétorique, d'heureuse mémoire, de musique, d'inclination ou trafic, de peinture et de sculpture. »

Là, je ne suis pas tout à fait de l'avis de mon vieux chiromancien, l'influence de Mercure donne énormément d'aptitudes et d'adresse; ils sont habiles de leurs mains, font tout ce qu'ils veulent; mais mécaniquement, ce sont des hommes de science plutôt que des artistes.

« Les Lunaires. — Cette influence suppose personne riche et heureuse tant auprès des princes ecclésiastiques que séculiers, à laquelle le mariage ne sera pas très avantageux et, enfin, qui aimera la vie quiète et tranquille; le mauvais côté de l'astre est : peu d'esprit, personne vagabonde, vile et abjecte, timide, folle, peu de jugement, paresse et négligence dans les affaires. » Là encore mon vieux chiromancien exagère, les lunatiques ont un défaut terrible, c'est la fantaisie et le manque absolu de suite dans les idées : si Mercure et Saturne interviennent, alors nous avons les vices mentionnés ci-dessus.

Or, résumons-nous.

Jupitériens : ambitieux, bons viveurs, justes, sentiments religieux, ordre, convention, vifs, emballés même, ils ont peu de rancune et trouvent moyen de se faire aimer de tous, autoritaires, aiment surtout à commander.

Les Saturniens sont tout le contraire. Ils adorent la solitude et l'étude, ils sont méfiants, douteurs. Ils sont prudents et prévoyants, ils sont laborieux et patients, ils sont amoureux de la terre et font d'excellents agriculteurs. Du reste, la terre est une planète comme une autre et je crois à son influence, le terrain différencie le goût du vin, il doit avoir un magnétisme particulier sur les êtres puisque la race demeure la même comme qualités essentielles, quelles que soient les invasions. Les anciens mettaient les saturniens dans les êtres influencés par la terre; on peut certainement dire d'un saturnien que c'est un terrien, car il aime le sol et son sol.

Ils aiment à bâtir solidement, à planter des arbres, dit Desbarolles en parlant d'eux; ils aiment à dessiner, à soigner des jardins, à cultiver les champs; ils vivent volontiers dans les mines (presque tous les mineurs sont saturniens), le saturnien n'aime pas le soleil; il vit dans les appartements très sombres; il a horreur des couleurs claires.

LE SOLEIL.

Toutes les qualités artistiques; c'est Apollon; malheureusement le solaire ne se résume pas; il est trop artiste, il ne s'en tire que s'il a des doigts carrés; avec des doigts pointus, il n'arrive à rien. Bon, généreux. Il attire les accidents de feu et blessures par le feu. (Le général Boulanger était un type pur solaire; il est mort par une arme à feu.) Puis ils sont exaltés et audacieux, ce n'est pas une bonne signature astrale quand elle est seule.

MERCURE.

Les Mercuriens sont adroits, intelligents, lestes, gais, malins, habiles, éloquents, aiment les sciences,

font surtout des mécaniciens et des ingénieurs admirables toujours menteurs.

MARS.

Le martien est violent, querelleur, soudard, gros mangeur, beau parleur, très audacieux, beaucoup de sang-froid, toujours très franc.

LUNE

Lunatiques c'est tout dire; naître sous la seule influence de la lune serait un réel malheur; l'instabilité du caractère annule la volonté; l'être lunatique n'est bon à rien; dans ce type se rangent beaucoup de femmes tendres et sensuelles mais molles et sans esprit de sélection. Desbarolles nous dit en parlant des femmes influencées par cet astre: «Elles sont dévouées, elles se donnent facilement; mais plutôt par manque de force de résistance que par amour. Cependant elles ont un homme préféré, qu'elles trahissent sans le vouloir, mais qu'elles aiment toujours. C'est si vrai que chaque fois qu'il vient chez moi une femme influencée par la Lune, je lui dis: «Madame, vous aimez votre mari, et vous le trompez, vous ne pouvez vous expliquer pourquoi?»

Jamais je n'ai fait erreur.

Pour qu'une femme sous l'influence de la Lune soit fidèle, il faut que Saturne donne son empreinte. Saturne est l'astre le plus persévérant et le plus fidèle.

Les Vénusiennes. — Ah! par exemple, voilà un astre qui ne donne pas la fidélité! Les êtres sous cette influence, trompent par coquetterie, non par sensualité (l'astre qui donne le plus de sensualité est Mars). Nés sous cette influence, ils sont bienveillants, tendres, charitables, miséricordieux; ils sont paresseux et les hommes dominés par Vénus ont des goûts féminins. Cette influence astrale donne le mensonge, la duplicité, mais comme consolation, ce sont des artistes admirables surtout en musique, plus mélodiques qu'harmoniques, les mathématiques leur faisant absolument défaut.

Comme je l'ai déjà dit plus haut, le point difficile, dans l'étude de cette science, est le mélange, en un seul individu, d'un nombre, parfois assez grand, de signatures astrales. Si j'y insiste, c'est que personne pas même l'amateur superficiel ne peut faire un pas certain en Chiromancie s'il n'a d'abord vaincu cette difficulté. Voici, par exemple, un homme grand; il porte haut la tête, ses cheveux sont châtain foncé mais lourds au lieu d'être légers, comme ils devraient être, étant donné que les hommes portant fièrement la tête sont influencés par Jupiter; il a les épaules hautes, les yeux sont d'un bleu foncé et terne. Le teint n'est pas clair comme chez les Jupitériens; il est clair un peu foncé, me comprenez-vous, une goutte de café tombée dans du lait. Il est bien proportionné, et plutôt gras; eh bien, vous aurez un mélange de Jupiter et de Saturne.

Tête haute, Jupiter;

Cheveux châtain, Jupiter;

Épaules hautes, Saturne;

Teint légèrement foncé, mélange de Jupiter et de Saturne, puisque le teint de Jupiter est clair, et que celui de Saturne est foncé;

Les yeux sont bleu foncé et ternes, Saturne a tout assombri.

Donc, pour juger notre homme, vous vous direz:

C'est un être influencé par Saturne et Jupiter. Vous prendrez les qualités de l'un et de l'autre, les défauts de l'un ou de l'autre, vous ferez une moyenne.

Encore une fois, mettez-vous bien toutes ces choses dans l'esprit et la mémoire.

Si vous voulez approfondir la Chiromancie, elles sont capitales.

GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME ET DE LA MAGIE

B

Baaras. — Plante magique que les Arabes nomment *Herbe d'or*. On prétend qu'elle ne croît guère que sur le mont Liban; elle est utilisée en magie pour rompre les charmes et les sortilèges, elle sert donc de contre-charmes, de plus, elle aurait le pouvoir de chasser les démons des corps de possédés. — ELIEN (*De animal*, liv. XIV; ch. 27), attribue les mêmes vertus à l'AAGLAPHOTIS. (Voir ci-dessus.) Les exorcistes juifs utilisaient la fumée odorante de cette plante pour exorciser. D'après l'historien Josèphe (Liv. VII, cap. 25), on ne saurait toucher à cette plante sans mourir. Une fois arrachée, par un procédé quelconque, aussitôt qu'on place la plante auprès des possédés, les démons s'enfuient.

Bœtiles. — Pierres symboliques auxquelles on attribue des propriétés magiques.

Baguette divinatoire. — Branche de coudrier, d'aune, de noisetier, terminée en fourche et qui sert à découvrir les sources, les mines de métaux, les trésors cachés dans le sein de la terre. Quand le sourcier arrive sur le point précis où se trouve une source ou un objet à découvrir, la baguette qu'il tient par l'extrémité de la fourche entre l'index de sa main droite et celui de sa main gauche, se met à tourner. On nomme *Bacyllogyre* l'homme doué de la faculté de faire tourner la baguette sur certains effluves.

L'art de la baguette divinatoire remonte à une haute antiquité; beaucoup de démonographes en trouvent l'origine mentionnée dans les *Écritures Saintes*, où il est dit: «Mon peuple a interrogé le bois, et le bois lui a répondu.»

Strabon et Philostrate nous apprennent que la baguette divinatoire était en usage chez les Brahmes et chez les prêtres persans. La Baguette divinatoire sert aussi à découvrir les maléfices, les voleurs, etc., etc. Généralement, les fées et les sorcières portent avec elles des baguettes divinatoires; et c'est probablement

de cet emploi que date l'usage du bâton augural que portait Romulus, et après lui, les Augures. — La Verge de Moïse pourrait avoir également la même origine, car il ne faut pas confondre cette verge avec le *Pedum* ou bâton, signe du chef, *signe de commandement*. Lire comme complément l'article suivant :

Baguette magique. — Les fées, de même que les sorcières, n'utilisent pas seulement la Baguette divinitaire, elles emploient aussi la *Baguette magique*. Celle-ci, quand elle est faite d'une matière ligneuse, d'une branche, au lieu d'être fourchue est un simple bâton en coudrier, mais fait d'une pousse de l'année ; cette tige doit être coupée, entre onze heures du soir et minuit, le premier mercredi de la lune et en prononçant certaines formules rituelles ou sacramentales. La Baguette magique est souvent faite aussi avec un bâton de bambou à sept nœuds. Voy. VERGE et MARACA.

Bahir. — Livre attribué à d'anciens rabbins, et qui traite des mystères de la haute kabbalah juive. — Il serait mieux de dire *Bakir*.

Baphomet. — Représentation symbolique du Démon ; c'est la forme sous laquelle il se fait adorer au sabbat, il prend également cette même forme ou celle d'un bouc noir dans ses entrevues avec les sorcières. Cet être symbolique a la tête du bouc, les seins flasques d'une femme, le corps d'un homme et les pieds du bouc.

D'après quelques mythographes, le Baphomet serait aussi le symbole de l'esprit descendu dans la matière. Dans la *Messe noire* ou messe à rebours, le Baphomet joue un grand rôle, sur lequel nous ne saurions insister ici. Voy. BOUC.

Barat. — Maladie de langueur très fréquente en Bretagne, et que les gens du pays attribuent à un sort jeté sur la personne qui est atteinte du Barat.

Bascanie. — Genre de fascination très utilisée par les magiciens grecs, et qui trouble à tel point celui qui le subit, qu'il voit tout différents de ce qu'ils sont tous les objets qui s'offrent à sa vue.

Bâtons. — Il existe en Occultisme et en Magie un grand nombre de Bâtons : le *Bâton augural*, dont nous avons dit un mot à Baguette (V. ci-dessus) et qui était terminé en forme de crosse. Il était utilisé par les Augures dans leurs divinations ; le *Bâton du bon voyageur* est un bâton de sureau, qui, après avoir été consacré magiquement, possède la propriété de préserver les personnes qui s'en servent, des attaques des brigands, des bêtes féroces et des bêtes venimeuses, ainsi que de tous autres périls pouvant atteindre le voyageur en marche.

Baume universel. — Cet ingrédient composé par les alchimistes servait à guérir toutes les maladies ; c'était un succédané de la *Panacée Universelle*.

Berger. — Dans l'Antiquité et à l'époque du Moyen-Age, le berger passait pour sorcier, *jeteur de sorts*.

On croyait qu'il était en commerce constant avec le diable, et que, par conséquent, il était capable de commettre toute sorte de maléfices.

Beurre des sorcières. — Vomissement de couleur aurore des chats ; ces derniers seraient donnés aux sorcières par le diable ; elles les envoyaient voler de côté et d'autre, à droite et à gauche, or, comme ces animaux étaient fort goulus, ils mangeaient tant qu'ils étaient obligés de vomir ; c'est ce vomissement qu'on dénomme *Beurre des sorcières* et qu'elles utilisaient de diverses façons. Il ne faut pas confondre le *Beurre* avec l'*Onguent des sorcières*, dont elles s'aignaient certaines parties du corps pour être transportées au Sabbat. — Voy. ONGUENT.

Bible du diable. — Ce terme sert à désigner un *Grimoire* qui contient les rites diaboliques et les formules de Goétie.

Bouc noir. — Forme sous laquelle le diable se montre à ses adorateurs. Il ne faut pas confondre le Bouc noir et le Baphomet ; le premier sert de monture aux sorcières qui se rendent au Sabbat.

Buisson épineux. — Chez les Grecs de l'Antiquité pour éloigner les Esprits malfaisants d'un malade, on attachait à la porte de sa maison un buisson ou fagot de bois épineux.

(A suivre.)

ÇA ET LA

Les rêves véridiques du poète Hermann von Linggs. — C'est dans l'*Autobiographie* (1899) du poète que nous relevons les faits suivants :

Pendant un séjour que H. von Linggs fit, en 1849, à Hergersweiler, non loin du lac de Constance, il rêva d'un vieux « burg » ruiné, où il lui sembla déterrer un vieux lustre en fer ; au moment de se réveiller il eut la vision d'une chaîne de montagnes. Lorsque dix années après, il rendit visite à son frère, établi médecin à Vorderburg, situé également dans le voisinage du lac, ce frère le conduisit vers une ruine qui dominait le village et dans laquelle il reconnut le « burg » ruiné vu en rêve et d'où l'on apercevait la chaîne de montagnes dont il avait eu la vision. Il lui montra aussi un lustre en fer qu'on avait trouvé dans la ruine.

Ailleurs le poète parle d'une maladie grave et du rétablissement de sa fille en 1879 et ajoute : « Chose singulière, dans un rêve j'avais vu un serpent, blanc d'argent, sortir du mur de la chambre et s'approcher du lit de ma fille. C'était l'image prophétique de sa guérison. »

En 1884, H. von Linggs passa une nuit à Toscolano, sur les bords du lac de Garde ; il y eut un rêve remarquable : « Il me semblait, dit-il, que j'étais enfermé dans une prison, et une voix me prodiguait des paroles de consolation. C'était la voix d'Emmanuel Geibel. » Le lendemain, le

poète fit une promenade sur les bords du lac. A Riva, le premier journal qui lui tomba entre les mains annonçait la mort de son maître et ami Geibel.

* *

Une maison hantée. — On écrit de Verviers à *l'Étoile Belge* :

« Il existe au hameau de Stockem, non loin de la frontière allemande, une maison à deux étages construite depuis plus d'un siècle et qui jamais n'a été habitée un seul instant. Celui qui l'avait fait bâtir mourut le jour de son achèvement. Ses héritiers ne s'empressèrent pas de la rendre habitable en y faisant les travaux de dernière main.

« L'âme du mort fut irritée de cette indifférence; elle revint chaque nuit dans la demeure déserte. Et lorsque, plus tard, les héritiers se décidèrent à faire poser des vitres aux fenêtres, les mânes du mort, aigris par une rancune qui avait eu tout le temps de se développer, brisèrent impitoyablement les carreaux. Il en fut de même à chaque nouvelle tentative. L'âme courroucée et implacable régna seule dans ce domaine, s'amusant à terrifier la contrée.

« Depuis plus de cent ans, la construction est déserte et inachevée. Le toit, non entretenu, s'est effondré sous les coups de la pluie et du vent. »

* *

La voyante de Magny. — Magny est une petite commune située sur la ligne de Dijon-Auxonne. C'est là que réside une voyante, que viennent consulter les gens de Saône-et-Loire et de la Côte-d'Or.

Déjà âgée, cette voyante rend, nous assure-t-on, ses oracles depuis longtemps.

Elle a un culte particulier pour sainte Philomène.

Aux malades, elle prescrit des prières à la sainte et des frictions.

Les consultations sont gratuites.

Elles ont lieu dans une pièce assez vaste, transformée en chapelle, et ornée d'une statue de sainte Philomène.

Tout le monde est introduit à la fois. La voyante dit à chacun, *coram populo*, ce qu'elle pense de la personne qui la consulte, soit que cette personne consulte pour elle-même ou pour un tiers.

Avant de répondre, elle dit à chaque visiteur : « Vous êtes de tel département. »

Nous insérerions volontiers les renseignements que nos lecteurs nous adresseraient sur cette extra-lucide guérisseuse.

* *

Un médium dessinateur. — La presse autrichienne et allemande a mené grand train, ces mois derniers, autour d'un médium dessinateur, M^{me} Thérèse Vallent, qui a fait courir tout Budapest.

Nous avons reproduit à son sujet, quelques extraits des revues étrangères. (Voir notamment *l'Echo du Merveilleux*, du 15 septembre 1899.)

Nous venons de découvrir, à Paris, un médium-dessinateur, au moins aussi curieux que M^{me} Thérèse Vallent.

Notre prochain numéro lui consacrerait un long article qui, croyons-le, intéressera vivement nos lecteurs.

LES APPARITIONS DE TILLY

par Gaston MERY

Prix : 1 franc; franco : 1 fr. 20.

LES CONVULSIONNAIRES DE SAINT-MÉDARD⁽¹⁾

MIRACLE OPÉRÉ SUR M. PHILIPPE SERGENT.

Nous faisons grâce, cette fois encore, au lecteur de la longue série de documents divers, de dissertations, de témoignages et de certificats, dont l'auteur appuie le récit qu'on vient de lire.

Et nous passons à la relation du « miracle » suivant, les récits des faits seuls nous semblant garder de l'intérêt dans le volumineux ouvrage de M. de Montgeron.

Philippe Sergent, cardeur de laine, né à Mons, en Hainaut, s'est marié à Dinan, pays de Liège, le 13 septembre 1729 et y a épousé la nommée Boutefon.

Peu de temps après son mariage, vers la Saint-Martin de la même année, il est attaqué d'un rhumatisme goutteux dans toute l'étendue du bras droit qui, dès les premiers moments, le met hors d'état de s'en aider.

Il s'adresse au sieur Fabris, médecin des hôpitaux de la Ville, qui le fait saigner, mais la saignée, loin de lui procurer du soulagement ne fait que lui obscurcir la vue; au point que dès ce moment jusqu'à celui de la guérison, il ne lui fut plus possible de lire, ayant toujours comme un brouillard devant les yeux.

Deux jours après, il éprouve dans les reins, les bras et les cuisses, divers mouvements convulsifs qui tiraillent ces parties et en troublent l'action. Ces tremblements augmentent pendant huit jours et deviennent bientôt presque continuels; il ressent un froid si excessif dans tout son corps que rien ne peut le réchauffer.

Au mois de février 1730, il tombe dans une faiblesse où il reste depuis six heures du matin jusqu'au soir (ce qui était évidemment une attaque d'apoplexie).

A la fin de son évanouissement, tout son côté droit paraît comme mort, la cuisse, la jambe et le bras deviennent bleuâtres. Depuis ce moment, il n'y a plus eu aucune sensibilité dans ces membres; et, s'il est encore resté quelque mouvement dans le bras et dans la main, il a été si faible qu'il ne lui était pas possible de porter la main jusqu'à la bouche. A l'égard de la cuisse et de la jambe, elles n'étaient plus qu'un poids inutile dont il ne pouvait tirer aucun service.

Au mois de mars de la même année, un opérateur l'entreprend, il le frotte d'une huile qu'il appelait philosophique, ce qui diminue le tremblement des reins et de la cuisse du côté gauche; mais à l'égard du côté droit il tombe dans une maigreur extrême et spécialement la cuisse et la jambe.

Sergent s'aperçoit dans le même temps que les os de sa jambe et de sa cuisse s'étaient collés ensemble, en sorte qu'il lui semblait, dit-il, que sa cuisse et sa jambe étaient devenues tous d'une pièce. L'empirique le voyant en cet état, l'abandonne, l'assurant que

1. Voir les numéros 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80 et 81.

Rien seul pouvait le guérir. Sergent a de nouveau recours au sieur Fabris; ce médecin, touché de son état, lui fait user d'un bain rempli d'herbes médicinales; mais ces fécondes tentatives ont le succès des premières, loin que le mal diminue, il acquiert tous les jours de nouveaux degrés d'insurabilité.

Au mois de mai 1730, le malade assis auprès du feu et excessivement accablé de la triste pensée de ses maux, prend tout à coup un tison ardent, l'applique au mollet de sa jambe droite, en voit tranquillement brûler les premiers vêtements et les premières graisses, résolu, dit-il, de la laisser entièrement consumer si le feu n'était pas capable d'y ressusciter le sentiment, voulant se délivrer ainsi de la vue affligeante et du poids inutile d'un membre qui lui paraît mort: triste et pitoyable ressource qui ne pouvait être imaginée que par le désespoir.

Sa femme présente, mais non spectatrice de cette tragique scène, avertie par l'odeur des chairs brûlées, se tourne à l'instant et apercevant la fumée qui s'exhale de la jambe brûlante de son mari, elle court

donner un certificat pour être reçu dans l'hôpital de cette ville.

Le 22 du même mois, le sieur Maréchal, curé de Dinan, y joint le sien où il atteste que depuis neuf mois Philippe Sergent est tombé dans une paralysie qu'aucun remède n'a pu guérir; de sorte que les médecins lui conseillant de prendre les bains d'Aix, il se risque, tout infirme et impotent qu'il est, d'en faire le voyage.

Dès ce même jour, Sergent se fait porter par deux hommes dans une barque qui le conduit à Namur et ensuite à Liège, où il se met dans la voiture qui le mène à Aix.

Là il prend les bains pendant quinze jours soir et matin. Ces eaux si renommées lui procurent un peu plus de force dans les reins; mais à cela près elles le laissent dans la même situation, par rapport à la paralysie du côté droit, à l'obscurcissement de la vue et au tremblement qu'il éprouvait dans le côté gauche.

Il revient par les mêmes voitures et passe près d'un



effrayée, lui arrache l'instrument de sa rage et lui reproche, par l'abondance de ses larmes, l'excès d'un tel emportement. Une compassion qui ressent si vivement le contre-coup de nos peines ne peut qu'en calmer les transports.

Sergent revient à des pensées plus sages. Le médecin est consulté une troisième fois, il répond qu'il n'y a que les bains d'Aix-la-Chapelle qui puissent lui procurer quelque soulagement, qu'il faut qu'il s'y fasse transporter; et le même jour, 19 juillet 1730, il lui



en donna la dernière pauvreté, ne subsistant qu'à l'aide de quelques aumônes et du petit travail de sa femme qui filait de la laine. Mais comme une misère extrême est naturellement inquiète et qu'on aime à changer quand on ne peut être plus, espérant trouver plus de secours à Reims, qui est une plus grande ville que Dinan, il prend la résolution de s'y faire porter. Il arrive le 10 mai 1731, il y est d'abord reçu charitablement chez le nommé Gardebled qui employait beaucoup d'ouvriers à carder de la laine.

Comme c'était le premier métier de Sergent, que ce travail se fait assis et ne demande presque aucune force dans la main droite, qui n'est occupé qu'à tirer la laine qui se trouve dans les cardes; il espéra d'abord pouvoir en venir à bout mais il éprouva bientôt que quoique ce travail ne l'obligeât point de lever la main droite plus haut que le genou gauche sur lequel on cardait la laine, il n'était pas possible de le continuer parce que son bras droit tombait tout d'un coup aussitôt qu'il lui faisait faire le moindre mouvement. D'ailleurs sa femme ne pouvant pas gagner suffisamment de quoi fournir à leur nourriture, la nécessité les force bientôt d'abandonner cette entreprise. Sergent à recours à une dame de son pays nommée M^{me} de Cambray, sœur de M. Noirot, nouveau supérieur du Mont-Valérien, elle lui conseille de se retirer à Paris où il pourrait trouver aisément le moyen d'entrer à l'Hôpital de Bicêtre, dans lequel on donne un asile aux pauvres et surtout aux paralytiques que leurs infirmités rendent absolument incapables de gagner leur vie. Sergent accepte ce parti d'autant plus volontiers qu'il avait à Paris un oncle nommé Desterbecq, caporal de la Colonelle des Grandes Françaises, de qui il espérait recevoir quelques secours. M^{me} de Cambray a la charité de payer pour Sergent une place dans le coche de Reims et de lui procurer une retraite dans l'Hôtel-Dieu de cette ville, où il reste quatre jours en attendant le départ du coche.

Pendant son séjour à cet Hôtel-Dieu, la sœur Le Moine le fait voir au médecin de la maison qui lui dit qu'il n'y avait que Dieu qui pût le guérir.

Il part mais, dans la route de Reims à Paris, il serait « mort infaiblement, dit-il, sans la charité du cocher qui aussitôt qu'on était arrivé le prenait entre ses bras et le portait sur un lit. »

Il arrive à Paris le 4 juin et est conduit dans un carrosse de place chez Desterbecq son oncle qui demeure rue de la Clef, paroisse Saint-Médard. Cet oncle le voyant absolument hors d'état de gagner sa vie et ses facultés ne répondant pas à son bon cœur, se presse de le présenter au Frère Coëffrel, desservant de la cure Saint-Médard, pour le prier de lui faire avoir une place dans le dortoir des paralytiques à Bicêtre.

Le Frère Coëffrel n'ayant pas eu le temps la première fois de l'examiner suffisamment, le fait revenir chez lui le 11 du même mois de juin et s'étant pour lors convaincu par les yeux de l'état où l'avait réduit la paralysie, il lui en donne un certificat daté du même jour où il atteste à MM. les Administrateurs de l'Hôpital Général, que Philippe Sergent est absolument incapable de gagner sa vie et que n'ayant d'ailleurs aucun bien, il est juste de lui accorder une place parmi les paralytiques.

L'état de Sergent est si digne de compassion qu'il intéresse sa charité, il veut employer lui-même ses soins pour lui faire obtenir la place qu'il désire, il lui donne rendez-vous pour le 13 du même mois chez M. Colin du Chêne, un des Administrateurs. — Le desservant alors — conjointement avec l'administrateur — examinent de nouveau l'état du Sergent, jugent que son infirmité est incurable et concluent unanimement qu'il lui faut donner une place pour le reste de ses jours dans le dortoir des grands paralytiques. M. du Chêne met son ordre au pied du certificat de

Frère Coëffrel; et M. Perrault, l'un de ses confrères, en ayant fait autant, en vertu de ces ordres, Sergent est reçu le lendemain à Bicêtre, 14 juin 1731.

Peu de jours après, son oncle le venant voir lui raconte quelques miracles opérés sur le tombeau de M. Paris, mais il y fait peu d'attention ne connaissant pas, encore, dit-il le Saint dont on lui parlait. Néanmoins le 24 du même mois sa femme lui ayant raconté la guérison miraculeuse de M^{lle} Thiébault dont elle avait été témoin oculaire; il sent dès ce moment naître la confiance dans son cœur et forme le dessin de faire une Neuvaine sur le tombeau de ce saint Dacre. Dans cette vue, il sollicite auprès du gouverneur du dortoir une permission pour sortir, ce qu'il obtient le 7 juillet.

Plein d'ardeur il se met en chemin appuyé sur sa béquille et son bâton, mais à peine a-t-il fait quelques pas dans l'allée qui va de Bicêtre au grand chemin qu'il tombe étendu par terre. Un particulier qui passait, à la charité de le relever deux fois, mais l'ayant ensuite abandonné, Sergent retombe pour la troisième fois et demeure à terre sans pouvoir se relever.

(A suivre.)

* * *

LES LIVRES

LA CLEF DE L'APOCALYPSE ou de LA PROPHÉTIE DE SAINT JEAN, avec les faits historiques et les nouvelles et anciennes prophéties sacrées en note au-dessous des versets et traduction conforme au texte grec original et au sens de l'interprétation par M. Jules Séverin. — Prix : 2 francs; franco, 2 fr. 25 — Librairie Bloud et Barral, 4, rue Madame, Paris.

Ce livre offre deux attrait nouveaux pour les chercheurs et pour les amateurs d'exégèse :

Les livres du Nouveau Testament, ayant d'abord été écrits en grec, puis traduits de grec en latin, en conservant les hellénismes dans la forme, la traduction sur le grec primitif donne au style une grande clarté à laquelle on n'était pas habitué.

Tout est par sept dans l'Apocalypse; il y a aussi sept tableaux se terminant tous par la fin des temps. Il ne peut donc être question d'ordre chronologique. Or, si on admet la clef des sept âges de l'histoire de l'Eglise, sept fois nous constatons que les mêmes événements historiques retombent avec une précision frappante, comme M. le chanoine Brettes l'a écrit à l'auteur, expliquant les sept sceaux, les sept attributs du Christ, les sept trompettes, les sept coupes, etc.

Il y a de plus concordance avec l'Ancien et le Nouveau Testament. On retrouve dans les Prophètes les mêmes tableaux, les mêmes faits, les mêmes symboles, souvent avec leur explication elle-même, et des développements nouveaux.

L'avenir où l'auteur se montre très réservé, retombe avec les prévisions des savants, et les faits qui se déroulent sous nos yeux.

Nous recommandons cette lecture à tous ceux que ces études peuvent intéresser. C'est un résumé de ce que des critiques historiques autorisés ont écrit dans notre siècle et que l'auteur a un peu actualisé.

Le Gérant : GASTON MERY.

IMPRIMERIE NOIZETTE ET C^{ie}, 8, RUE CAMPAGNE-1^{re}, PARIS.

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

THERAPEUTIQUE MAGNÉTIQUE

LA FIÈVRE

Plusieurs de nos lecteurs ont bien voulu m'écrire au sujet de mon dernier article, dans lequel j'essayais d'indiquer une théorie, sans doute aventureuse, mais que je croyais à peu près inédite, de la fièvre et de l'épilepsie...

Or, le proverbe est toujours vrai : il n'y a rien de nouveau sous le soleil ! Et, de fait, un de mes correspondants me signalait, dans un vieux numéro de *La Chaîne Magnétique*, un article de M. A. Bué où des hypothèses, tout à fait analogues à celles dont je m'imaginais être l'inventeur, étaient exposées avec une grande clarté...

Une telle rencontre, au lieu de m'humilier n'a fait que m'enorgueillir. Pour que, sur des sujets pareils, deux écrivains en arrivent, par des chemins différents, à des conclusions identiques, il faut que l'un et l'autre aient, sinon saisi, au moins effleuré la vérité...

Je pense donc que les lecteurs de l'*Echo*, qui ont bien voulu s'intéresser à mes recherches, liront avec curiosité et profit l'étude de M. A. Bué, et je la reproduis *in extenso* ci-dessous à leur intention.

G. M.

La fièvre se présentant sous la forme d'un groupe de symptômes qui porte en lui le germe de toutes les maladies, et apparaissant comme une sorte de processus général, avant-coureur de toutes les désorganisations, il était difficile de définir son individualité;

de déterminer son origine, sa nature et ses causes; et par suite de trouver un moyen sûr de la combattre.

Les partisans de la fameuse doctrine de la *Phlébopatie*, qui émane de Démocrite et que Boërhaave a consacrée par un aphorisme demeuré classique : *Signum pathognomicum omnis febris est pulsus aucta velocitas*, la considéraient comme une modification des conditions mécaniques du sang et ne voyaient dans la fièvre que des phénomènes circulatoires dénoncés par le trouble du pouls.

Les anatomo-pathologistes, négligeant la chose elle-même, recherchaient la lésion, point de départ de la réaction générale, et attribuaient l'ensemble des phénomènes à l'inflammation partielle de l'organe attaqué; de là, pour la fièvre, ces dénominations multiples dont la nomenclature de Pinel a catalogué les variétés infinies.

Aujourd'hui, ces théories ont fait leur temps, et l'on est à peu près d'accord sur ce point que le caractère dominant de la fièvre est un excès de calorification.

Au lieu de tâter le pouls, on mesure au moyen du thermomètre le degré de température du corps. Lorsque cette température dépasse 37°5, température normale, il y a mouvement fébrile.

Cet état s'aggrave à mesure que la chaleur augmente : à 39 et 40 degrés il y a danger; à 41 et 42 degrés, c'est l'indication presque certaine d'une issue fatale, surtout si l'excès de calorification persiste.

Enfin, quand, dans certaines maladies, ainsi qu'on l'a observé, la température atteint 44 degrés, on constate, par l'autopsie, après la mort, une profonde dégénérescence des tissus.

La coïncidence qui existe entre la dégénérescence des tissus et l'élévation progressive de la chaleur animale, permettrait donc de considérer la fièvre comme une sorte d'incendie de l'organisme, dans lequel les éléments anatomiques entreraient successivement en combustion.

Les savantes recherches de Claude Bernard sur les variations de la chaleur animale, et ses études sur le système nerveux, confirment cette hypothèse; elles ont, en outre, dévoilé les causes de ce phénomène physiologique de combustion, en déterminant le rôle important que joue le système nerveux dans la fièvre.

En effet, le grand maître de la physiologie moderne, par ses nombreuses expériences, nous initie aux phénomènes intimes d'échange, de réduction et d'oxydation qui se passent dans les tissus. Il nous fait entrevoir l'action prépondérante et régulatrice que le système nerveux exerce dans la production de la chaleur animale; et, par des preuves basées sur l'expérimentation même, il démontre que l'excès de calorification qui constitue la fièvre provient d'une déséquilibre momentanée du système nerveux qu'il appelle, à juste titre, *l'appareil général de régulation calorifique*.

Pour se faire une idée exacte du fonctionnement de cet appareil, en tant que régulateur de la calorification, il est nécessaire de savoir que l'équilibre normal dépend de la régularité de deux mouvements périodiques et consécutifs de la vie qu'on appelle *nutrition* et *dénutrition*.

La nutrition est le moment où la fibre et la cellule, recevant par le réseau vasculaire les matériaux véhiculés par le sang, s'assimilent ces matériaux nécessaires à leur constitution et les emmagasinent pour les dépenser plus tard.

La dénutrition est le moment où l'organe, suffisamment saturé, dépense pour les besoins de la vie les matériaux accumulés par la nutrition, et les transforme en manifestations vitales.

Ces deux fonctions sont placées sous la dépendance des nerfs dits *vaso-moteurs*, qui se divisent en *vaso-moteurs constricteurs* et *vaso-moteurs dilatateurs*.

Dans la période de nutrition, l'action des nerfs constricteurs est prédominante, et comme dans cette opération passive de la suture des tissus il ne se produit pas un sensible dégagement de chaleur, ces nerfs ont reçu la dénomination caractéristique de *frigorifiques*.

Au contraire, dans la période de nutrition, qui, ainsi que nous venons de le dire, est l'acte important des transformations organiques, c'est-à-dire des combustions, des fermentations et des oxydations, le dégagement notable d'électricité et de chaleur qui résulte de ces métamorphoses a fait donner le nom de *calorifiques* aux nerfs dilatateurs, dont l'action prépondérante active ces manifestations vitales.

Ainsi donc l'état d'équilibre tient à deux choses, au fonctionnement régulier des nerfs frigorifiques et calorifiques, et à la juste répartition du mouvement de la vie entre l'acte de nutrition et celui de dénutrition. Quand, par suite d'une exagération de l'activité des nerfs calorifiques, autrement dit des nerfs de dénutrition, l'équilibre résultant du mouvement alternatif des deux fonctions vient à se rompre, la dénutrition règne seule; il y a production constante de chaleur; et l'état pathologique qu'on appelle la fièvre apparaît alors comme l'expression de la suractivité et de l'action continue des nerfs vaso-moteurs-dilatateurs.

Si cette suractivité n'est promptement enrayée, l'état de combustion s'accroît en même temps que l'excès de calorification augmente, la désagrégation des tissus commence, et l'organisme, à proprement parler, se brûle.

Les produits de l'élimination, les déchets de l'économie augmentent dans de notables proportions.

Les poumons, dont le rythme respiratoire devient

plus pressé, rejettent 45 et 50 0/0 d'acide carbonique en plus que dans l'état normal; la quantité d'urée éliminée par les urines est une fois et demie plus considérable; le corps émacié perd de 30 à 40 grammes de sa substance par kilogramme et par vingt-quatre heures.

Enfin, si l'état de pyrexie se prolonge, la fibre musculaire se désagrège, se coagule, et les tissus sont envahis par une décomposition vitreuse, qu'on désigne sous le nom de *dégénérescence de Zenker*.

Comme on le voit, c'est la ruine, la consommation de l'organisme tout entier.

On a cherché, par bien des moyens, à arrêter et à combattre cette désorganisation progressive de l'organisme.

Partant de ce point de vue que la chaleur est le principal danger des fièvres graves, on a fait appel à tous les antipyrétiques connus et, en première ligne, au quinquina et à la digitale.

Mais, outre les inconvénients graves que présente l'emploi de ces médicaments, et les suites fâcheuses qui peuvent en résulter pour les malades, leur insuffisance à juguler la fièvre a souvent été constatée.

On emploie beaucoup maintenant la méthode curative, dite par réfrigération.

Ce sont les étrangers qui sont entrés le plus hardiment dans cette voie.

En Angleterre, les médecins appliquent au rhumatisme cérébral le traitement par l'eau glacée; aussitôt que la calorification atteint 41 degrés, ils ont recours aux linges mouillés dont on abaisse la température au moyen de la glace.

Mais c'est surtout au traitement de la fièvre typhoïde que la méthode réfrigérante a été appliquée d'une façon suivie :

Les D^{rs} Brand, de Stettin, et Liebermeister, de Bâle, ont poussé à l'extrême cette méthode. Ils plongent le malade dans un bain complet à 22 degrés, dont ils abaissent successivement la température par des additions d'eau froide; ils infligent ainsi jusqu'à douze et quinze bains par vingt-quatre heures au malheureux patient, sans se soucier des frissons et du claquement de dents qu'il éprouve, ni de la grande anxiété qu'il manifeste; pas plus qu'ils ne se préoccupent du danger qu'il peut y avoir à trop refroidir le corps en voulant le ramener à la température normale. Agir ainsi, c'est vraiment passer d'un extrême à l'autre; et ce traitement héroïque, dont les conséquences peuvent être si funestes, est loin d'être approuvé par tous les cliniciens.

Le D^r Valleix, entre autres, dont l'autorité en cette matière est incontestable, a énergiquement blâmé l'emploi des réfrigérants, comme susceptibles d'accroître l'état maladif en exagérant les troubles nerveux.

Cette objection est capitale, car si l'on admet, comme la physiologie expérimentale le prouve, que l'excès de calorification qu'on a à combattre dans la fièvre provient d'un trouble nerveux, il est de la dernière importance de ne rien faire qui puisse augmenter ce trouble; et, le seul agent curatif rationnel que la logique commande de choisir, est celui qui, en agissant directement sur le système nerveux, tendrait à rétablir l'équilibre détruit, et remplacerait l'appareil général de régulation calorifique de l'organisme dans des conditions normales de fonctionnement.

Et ce raisonnement est tellement d'accord avec les lois physiologiques, que l'auteur de la physiologie expérimentale, partageant sur ce point l'opinion de Valleix, et déplorant l'insuffisance des moyens thérapeutiques employés jusqu'à ce jour contre la fièvre, conclut lui-même en disant :

L'action thérapeutique la plus rationnelle serait celle qui s'adresserait directement au système nerveux !

Telle est l'opinion émise par le physiologiste le plus éminent de notre époque, par Claude Bernard, et cette opinion ne résulte pas de théories plus ou moins hypothétiques ; elle est basée sur les nombreuses expériences et les admirables découvertes du maître.

Examinons donc quelle pourrait bien être cette action thérapeutique et s'il existe un agent susceptible de la développer en agissant directement sur le système nerveux.

Le maître semble douter de l'existence de cet agent, lorsque déplorant l'état actuel de la science qui, selon lui, ne nous rend pas encore cette action possible, il ajoute :

« Ce n'est pas que l'empirisme n'ait déjà agi dans cette voie et ne soit parvenu à produire dans ce sens des effets précieux, mais... la physiologie ne nous donnant pas encore l'explication de ces faits, nous ne pouvons que les enregistrer. »

Il est profondément regrettable que l'auteur de la physiologie expérimentale, en étudiant les phénomènes de la vie, se soit borné à une seule série d'expériences, expériences de laboratoire, purement matérielles, et ne portant que sur les conditions physico-chimiques des milieux au point de vue de l'air, de la chaleur, de la lumière et de l'humidité.

Tout en partageant les opinions du maître sur ce point : que la vie ne saurait être exclusivement caractérisée par une conception vitaliste ou matérialiste ; que le tourbillon vital n'est ni la manifestation unique d'un *quid intus*, ni le seul effet de conditions physico-chimiques extérieures ; nous disons sans vouloir discuter sur ce *quid intus* que les matérialistes foulent aux pieds avec mépris et que les vitalistes exaltent outre mesure, qu'il existe, en dehors des conditions physico-chimiques extérieures, sur lesquelles Claude Bernard a expérimenté, un élément, emprunté, lui aussi, au monde cosmique, dont le maître n'a tenu aucun compte, et qui cependant exerce sur les phénomènes de synthèse organisatrice, dans l'être vivant, une action autrement puissante que l'air, la chaleur, la lumière et leurs congénères.

Si le maître eût dirigé ses études dans cet ordre d'idée, il eût, sans aucun doute, proclamé hautement, avec l'indépendance scientifique qui le caractérisait, qu'il existe dans la nature un agent capable d'agir puissamment et directement par l'intermédiaire du réseau nerveux sur ce *quid intus*, dont les phénomènes de synthèse évolutive organisatrice intérieure ne sont que l'expression énigmatique et mystérieuse ; et il eût nommé cet agent précieux de réfection organique, qu'on appelle magnétisme.

Il est donc fâcheux que ce profond génie, cet esprit novateur, auquel la science doit tant de belles découvertes, n'ait pas songé à introduire le magnétisme dans ses procédés d'expérimentation ; car aujourd'hui, cette grande idée humanitaire, à la fois si simple et si belle, si mal comprise et parfois si méprisée alors

qu'elle pourrait soulager tant de souffrances, le magnétisme curatif eût fait, sous l'influence de l'autorité du maître, un grand pas.

Nous ne prétendons pas combler cette lacune, mais comme c'est le devoir d'un honnête homme d'exprimer ses convictions, nous n'hésitons pas, après une longue pratique magnétique, à signaler, comme résultat acquis par l'expérience, qu'il existe un mode d'action directe sur le système général de régulation calorifique, c'est-à-dire sur le système nerveux.

Si la physiologie n'est pas assez avancée pour donner l'explication scientifique de cette action, les faits n'en sont pas moins là qui parlent plus haut que toutes les théories et cela suffit. Au lieu de rechercher les causes des phénomènes magnétiques, contentons-nous donc d'en constater les résultats.

Dans les fièvres ordinaires, si l'on magnétise au moment de la période de frissons, c'est-à-dire lorsque la peau est pâle, exsangue et froide, que le pouls est petit et fréquent, et que le mouvement de constriction amène cet excès de calorification centrale qui caractérise le premier stade de la fièvre, on obtient presque instantanément une détente d'abondantes sueurs, des évacuations et un abaissement notable de température dans les parties profondes.

Dans les fièvres graves, les impositions sur la tête et l'épigastre, suivies de longues passes faites lentement de la tête aux pieds, des impositions sur la plante des pieds, quelques souffles chauds aux articulations, aux tempes, aux poignets et à la nuque, arrêtent en quelques minutes les accès les plus violents.

Dans des fièvres cérébrales, arthritiques, éruptives et typhoïdes, nous avons ainsi, maintes fois, évité toute complication fâcheuse et nous avons enrayé le mouvement d'exacerbation qui produit la soif, le délire et l'excès de calorification.

Dans cette simple application de passes et d'impositions magnétiques, que se produit-il ?

L'état de calorification exagérée dû, comme nous l'avons vu, à la suractivité des nerfs vaso-dilatateurs ou calorifiques, cesse-t-il par suite de la réaction provoquée par le magnétisme, réaction qui permet aux nerfs vaso-constricteurs ou frigorifiques de reprendre leur fonctionnement normal équilibrant ?

Ce qu'il y a de certain c'est que, sous l'impulsion magnétique, la température du corps revient à son degré normal, bien plus rapidement et sans les mêmes dangers pour le malade, que par l'emploi d'équivalents physiques tels que les réfrigérants artificiels que, contrairement aux lois vitales, on a essayé de substituer à l'action nerveuse physiologique.

Sous l'effort du magnétiseur, c'est cette action nerveuse naturelle qui se réveille et s'équilibre ; et, l'arrêt causé au travail d'assimilation ou à la synthèse nutritive par l'excès de calorification et le manque d'harmonie dans le fonctionnement nerveux cessant, toute cause de danger s'éloigne en même temps.

Aussi les malades, traités par le magnétisme, malgré la diète, malgré les assauts que leur livre la maladie, ne perdent-ils jamais entièrement leurs forces, évitent de tomber dans un état cachectique, et obtiennent généralement une convalescence courte et rapide.

Le magnétisme, agissant sur les troubles de la nu-

trition, empêche le mouvement de dénutrition de s'accroître et de produire cet état de consommation générale qui, dans les fièvres graves, entraîne la ruine complète de l'organisme.

Dans une fièvre typhoïde très caractérisée, qui a duré vingt-sept jours, nous avons constaté que le malade, jeune homme de quatorze ans, ne s'est pas alité un seul jour et a pu rester levé dans la chambre pendant toute la durée de la maladie, quoique ne prenant aucune nourriture et ayant des évacuations considérables. Le magnétisme évidemment le soutenait.

Une femme de trente-deux ans, atteinte d'une fièvre arthritique très violente, dans laquelle toutes les articulations étaient gravement prises, a pu, malgré cela, se lever tous les jours pendant plusieurs heures au moment de la magnétisation.

Elle ne prenait aucune nourriture, avait des sueurs et des selles abondantes provoquées par le magnétisme (jusqu'à trente-six selles en moins de cinq jours). Ces évacuations considérables, loin de l'abattre, ne l'empêchèrent pas, après vingt-huit jours d'une cruelle maladie qui l'avait fait horriblement souffrir, d'avoir une convalescence extrêmement courte et rapide; et elle put recouvrer toutes ses forces en quelques jours.

Dans une fièvre cérébrale, où il y avait délire, une simple imposition de mains sur la tête et sur l'épigastre suffisait pour ramener le calme; et au bout de douze heures la fièvre était tout à fait tombée après un mouvement de détente qui avait amené d'abondantes éliminations de sueurs et d'urine.

Nous pourrions multiplier ainsi les exemples de la rapidité avec laquelle agit le magnétisme dans la fièvre. Il est certain qu'il y a là un pouvoir équilibrant incontestable; tout le monde peut facilement l'expérimenter.

Pour nous, c'est une action physique très simple, et de même nature que celles étudiées par Claude Bernard.

L'air, la lumière, la chaleur, l'électricité sur lesquels le maître a expérimenté, ne sont pas les seules conditions physico-chimiques des milieux; il y en a d'autres, et, parmi celles-là, une des plus importantes selon nous à étudier est celle sous l'influence de laquelle se trouve placé le double courant nerveux, qui constitue en quelque sorte le battement de vie.

Quand on cherche à pénétrer les phénomènes de la vie, on ne saurait négliger de tenir compte de cette force élaborée par notre réseau et nos centres nerveux — force qu'on est convenu d'appeler magnétisme ou électricité animale — elle a le droit de cité comme les autres forces physiques, qui, en somme, disons-le, sont toutes, y compris celle-là, les modalités différentes d'une même puissance dont la source unique est sans doute le grand secret de la création.

A. BUÉ.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS et directement à l'Echo du Merveilleux dans tous les bureaux de poste.

Le Merveilleux à l'Exposition

Les Aïssaouas de la rue d'Alger.

Sous le rapport du « merveilleux », l'Exposition, il faut l'avouer, satisfait peu notre curiosité. Tout n'y est-il pas en quelque sorte spectacle et glorification de l'industrie humaine? On désespère de trouver quelque *merveilleuse* ingérence dans le domaine des machines par exemple, où tout s'opère par transmission de mouvement au moyen de roues et de courroies et on n'imagine pas davantage l'influence du merveilleux dans l'exposition des produits du sol ou dans l'étalage des chefs-d'œuvre artistiques.

J'ai cependant rencontré le « merveilleux » à l'Exposition. Il s'est glissé par une petite porte, mais il y est... C'est rue d'Alger, dans cette pittoresque évocation de la blanche cité méditerranéenne, non loin des boutiques étroites où de superbes spécimens de race arabe vendent gravement enveloppés dans leurs burnous des lanternes de verroterie multicolore ou des tapis d'osier, fétiches ornés de la main mystérieuse dont la tradition est conservée en souvenir des sept plaies d'Egypte. Je n'ai pas pris le temps de me faire lire dans la main par quelque chiromancien kabyle, je suis entré directement dans la maison des Aïssaouas.

J'allais voir ces étonnants jongleurs ou ces possesseurs de secrets merveilleux, j'allais les voir en plein Paris, la *World Fair* a de ces contrastes.

Mais, maintenant, je n'hésite plus, parce que j'ai vu. Les Aïssaouas ne sont pas des jongleurs et ils possèdent vraiment un merveilleux pouvoir.

Ecoutez plutôt.

Le décor est simple, c'est une table sur des tréteaux recouverte d'un tapis turc. Sur cette table sont accroupis en cercle une dizaine de femmes et d'hommes. Les femmes ont les traits réguliers, de grands yeux noirs splendidement arqués, elles sont vêtues de riches gandourahs de soie et de jupes larges d'un tissu léger rappelant par leur formes les *basquina* des Espagnoles. Les hommes sont de taille moyenne, les épaules larges. Le visage est basané, couvert d'une barbe courte et noire. L'expression de la physionomie est sombre. Ce sont les Aïssaouas.

Au moment où j'entre, c'est une incantation étourdissante, inouïe, sauvage! On dirait un cri de douleur qui s'exaspère jusqu'aux notes les plus intimes d'un diapason suraigu. Une musique barbare et une sorte de mélodie chantée par les hommes accompagnent ce chœur étrange. La musique, ce sont les flûtes arabes,

les *raïtas* et les *guellals*, aigres, aiguës, tympanisantes; la mélodie, c'est l'invocation monotone et obstinée à Mohammed ben Aïssa, le fondateur de la secte.

Au-dessus de ces chants et de cette musique enragée bourdonne et ronfle le tam-tam.

Je vous assure qu'après quelques minutes d'audition on se rend de moins en moins compte que l'on écoute de la musique sacrée. C'est cependant ainsi, et il faut bien s'en convaincre quand on voit un des Aïssaouas se lever et se disposer à achever par la respiration du benjoin ce que la musique a commencé.

Debout l'Aïssaoua balance d'abord mollement la tête au-dessus de la cassolette d'où monte en spirale la fumée du benjoin. Bientôt c'est un mouvement plus rapide. La tête oscille plus vite, toujours plus vite, les cris des femmes et des chanteurs redoublent, les *raïtas* et les *guellals* font rage, on dirait que la tête bat la mesure comme un pendule affolé. Le sang doit monter à ce cerveau surchauffé en vagues furieuses. Voici l'instant de l'inspiration ou de l'anesthésie. L'Aïssaoua tombe sur le sol, hurlant sinistrement comme le barbet de Faust. Je vous assure qu'on a une minute le frisson.

A présent il se relève. Il est devenu invulnérable. Il éteint désormais par de tranquilles léchades des feux incandescents, il prend un charbon allumé entre ses dents, il court et saute pieds nus sur la lame terriblement affilée (je l'ai touchée) d'un sabre, il s'y suspend par le ventre, il déguste avec délice à ce qu'il m'a semblé de petits scorpions comme on mangerait des crevettes... Des cris d'horreur s'élèvent; on crie « assez! assez! » J'étais édifié, je suis sorti pour ne plus voir. Mais c'est vraiment bien étonnant.

Je ne crois pas à la jonglerie. J'ai bien vu à deux pas de moi les pieds nus se poser sur la lame, y retomber après un saut d'une coudée dans l'espace. J'ai pu vérifier ensuite qu'au coup de revers de ce yatagan, la tête d'un homme se serait envolée. Les charbons étaient bien enflammés, et les petits scorpions ne paraissaient pas apprivoisés au point de se laisser croquer bénévolement pour la plus grande joie des spectateurs.

Enfin j'ai eu la curiosité d'interroger le chef des Aïssaouas et voici ce qui est résulté de cette « interview ».

Interview d'Hadji-Ali.

Cela n'était pas très commode. Je parle aussi peu l'arabe que Hadji-Ali parle peu le français. Heureusement j'ai un obligeant interprète dans la personne de M. Faireire, Algérien dont j'aperçois là-bas le burnous et la chechia si coquettement posée sur l'oreille.

— Voyons, mon cher monsieur Faireire, croyez-vous qu'il voudra répondre ?

— Hum! J'en doute. Vous savez, ils ne sont pas bavards, quand il s'agit des pratiques de leur culte mystérieux. Enfin, essayons toujours.

— C'est cela, essayons.

Nous quittons la salle où nous serions mal à l'aise pour causer et nous allons nous asseoir dans un petit restaurant. Faireire, Algérien, Hadji-Ali, Aïssaoua, et André Gaucher, journaliste parisien, quel singulier groupe!

Et par l'intermédiaire de l'aimable Algérien, je pose à ce chef des Aïssaouas toutes mes questions.

— A quel âge le prêtre musulman choisit-il les jeunes Aïssaouas ?

— A sept ou huit ans.

— Comment les reconnaît-il ?

— *Il prend la tête dans ses mains et il lit dans la tête* (sic).

— Combien de temps les jeunes Aïssaouas restent-ils en compagnie des prêtres ?

— Aussi longtemps qu'ils ne savent pas tout ce que les prêtres ont à leur enseigner, c'est-à-dire jusqu'à dix-huit ou vingt ans, en général. Après, ils peuvent aller où bon leur semble; ils sont libres.

— Quand se fait l'enseignement des prêtres ?

— *Il n'y a pas d'heure ni de jour* (sic), c'est aussi bien le jour que la nuit.

— En quoi consiste cet enseignement ?

J'ai posé une question bien précise et mon Aïssaoua ne s'y est pas trompé. Mais évidemment il ne veut pas répondre à cette interrogation et il feint de mal interpréter le sens. Il répond :

— A manger le feu, le fer rouge, le verre pilé, les serpents venimeux, les scorpions et la feuille de cactus épineuse, à marcher sur des lames de sabre tranchantes, à se percer la langue et les joues avec des aiguilles aiguës.

L'énumération est très longue, j'en interromps l'intéressant détail pour poser de nouvelles questions.

— A quelle cause Hadji-Ali attribue-t-il le mystérieux pouvoir ?

Il esquive encore la réponse. Il dit seulement :

— A l'enseignement des prêtres et au pouvoir de Mohammed ben Aïssa.

Maintenant il devient difficile de le faire sortir de son silence. Il répond par brefs monosyllabes. Je crois que, sans la présence de Faireire, il m'aurait depuis longtemps envoyé promener et il se repent peut-être d'avoir déjà trop péché. Ma foi, je n'insiste pas. Respectons la conscience de ce brave Aïssaoua puisqu'aussi bien je n'ai pas entrepris de le convertir.

ANDRÉ GAUCHER.

Reportages dans un fauteuil

*** Les légendes de la rue des Nations.*

L'Exposition, cette glorieuse foire internationale où s'épanouit la vanité du siècle, est surtout intéressante par ce qu'elle reproduit et reflète du Passé. Combien de légendes n'évoquent pas, par exemple, ces palais de la rue des Nations dont les eaux de la Seine réfléchissent les pignons gothiques et les architectures surannées !

Entrons par la porte 22. Voici, à droite, le pavillon roumain qui rappelle par ses dômes multiples l'architecture byzantino-romaine dont l'église russe de la rue Daru est l'échantillon le plus connu des Parisiens. L'architecte s'est inspiré des principaux monuments religieux du pays et notamment de l'église d'Argesh. Et l'une des plus jolies choses que l'on verra dans ce pavillon qui contient des merveilles, entre autres le trésor d'Alaric, est un évangélaire écrit et peint par la reine de Roumanie. Les membres de la famille royale et ses familiers les plus intimes y sont représentés en apôtres, disciples et pharisiens. Cet évangélaire est destiné à l'église d'Argesh, encore.

Or, l'église d'Argesh a sa légende, très célèbre en Roumanie et qui fait l'objet d'une antique ballade que chantent encore les paysans.

Le maître maçon qui la construisit, au xv^e siècle, maître Manolé, était plein d'orgueil et passionné pour son art. Il rêvait d'édifier un monument sans pareil, par lequel son nom deviendrait illustre. Mais un singulier phénomène se produisit : les murs élevés le jour croulaient pendant la nuit. On avait beau les bâtir solides, on avait beau veiller autour d'eux : tout à coup, comme poussés par une main mystérieuse, les murs chancelaient et s'abattaient aux pieds des gardiens. Maître Manolé en devenait fou ; les maçons étaient terrifiés et voulaient interrompre leur travail sur ce sol maudit.

Une nuit, Manolé eut un rêve étrange. Il voyait son église achevée, et si belle qu'il en était extasié. Mais elle chancela et s'abattit comme un château de cartes, pendant qu'une bouche d'ombre murmurait à l'oreille du maître maçon :

— Pour que les murs ne s'écroulent plus, il faut les bâtir sur quelque chose de plus précieux que la pierre et le marbre : il faut qu'une femme soit enterrée vivante dans les fondements. A ce seul prix, ton œuvre yivra.

Manolé se réveilla glacé d'horreur, mais avec un sentiment de conviction profonde. C'était évidemment

le diable (il rôde toujours autour des bâtisseurs d'églises) qui lui avait parlé. Il rassembla ses ouvriers et leur raconta son rêve.

— Que faire ? leur demanda-t-il.

Après quelque hésitation, ils tombèrent d'accord de sacrifier une femme, la première qui viendrait le soir apporter le repas à son mari. Manolé monta précipitamment sur son plus haut échafaudage, car il avait lui-même une femme, la blonde Doamna, joie de son cœur et de ses yeux, et il craignait qu'elle n'arrivât la première, en épouse vigilante et dévouée qu'elle était. Une femme encore indistincte venait au loin sur la route blanche. Elle approche... Horreur ! c'est la forme élégante et la marche légère de Doamna, portant d'une main le panier qui contenait le repas de son époux, de l'autre une gerbe de roses.

Cramponné à son échafaudage, le maître-maçon supplie le ciel :

— Fais éclater un orage qui l'éloigne !

Le ciel se rouvre ; l'éclair brille, la pluie ruisselle. Mais la courageuse femme, abritant le panier sous son manteau, marche toujours, marche plus vite.

— Que la foudre éclate, que la terre tremble. Eloigne-la, Seigneur, éloigne-la !

La foudre éclate, la terre tremble. Mais Doamna franchit, légère, les crevasses effrayantes. Elle est tout près. Et soudain l'orage miraculeux se dissipe. Un rouge soleil éclaire cette scène surnaturelle. Penché sur le vide, prêt à se précipiter, Manolé appelle sa bien-aimée :

— Doamna ! Doamna !

Elle lève la tête et lui sourit, élevant vers lui ses roses. Il va crier : « Fuis ! » Mais dans les pourpres du couchant, la maître-maçon croit voir sa basilique achevée resplendir. En ce moment plusieurs hommes s'élançaient vers la jeune femme. Il entendit un cri d'effroi et d'appel, voulut crier à son tour, s'élancer, hésita un instant dans une indécision horrible, et, la tête comme pleine de flammes, s'évanouit.

On ne revit jamais Doamna. Mais, quelques mois plus tard, l'église était achevée et toute la contrée émerveillée de sa beauté. On disait que l'architecte avait vendu son âme au diable pour mener à bien un monument si magnifique ; et le fait est que, sombre, soucieux, vieilli de cent ans, maître Manolé ne répondait que par un geste bourru et un regard sinistre aux compliments qu'on lui adressait.

L'inauguration de l'église eut lieu en grande cérémonie. Evêque, princes, seigneurs en somptueux costumes, orgues éclatantes, fleurs, encens, etc. Mais tout à coup la cérémonie fut interrompue par un bruit sourd suivi de cris et d'un brouhaha sinistre. C'était maître Manolé qui s'était précipité de la plus haute

tour et était venu s'abattre, sanglant, à la place même où, pour la dernière fois, les mains pleines de roses, Doamna lui avait souri.

GEORGE MALET.

Une séance de magnétisme

PAR ALEXANDRE DUMAS

Je veux répondre à quelques interpellations autographes et imprimées qui m'ont été faites touchant le magnétisme, lors de la publication de mon roman de *Joseph Balsamo*.

Une de ces interpellations, — interpellations d'autant plus importantes pour moi que je me l'étais faite à moi-même, — était celle-ci : « Le sujet dort-il, ou fait-il semblant de dormir ? » Ce qui pouvait se traduire par ces mots : « Y a-t-il compérage entre le magnétisé et le magnétiseur ? »

La question était difficile à résoudre. Ce n'était ni au magnétiseur ni au magnétisé qu'il fallait faire cette question. Ils étaient trop intéressés dans la réponse pour que leur témoignage ne fût point attaquable au premier chef.

Aussi me disais-je tout bas : « Je ne croirai bien sincèrement que lorsque j'aurai endormi un somnambule moi-même, et sans qu'il sache que je l'endors. »

Le hasard vient de résoudre victorieusement la question.

Dimanche dernier, Alexis m'avait demandé à jouer *la Fiore de Cagliostro* sur le théâtre de Saint-Germain; il désirait se faire voir par moi dans un rôle d'amoureux.

J'avais arrangé l'affaire avec le directeur du théâtre, et il avait été convenu qu'Alexis, dans la soirée du susdit dimanche, jouerait le rôle de Dorval et sa femme celui de Déjazet.

Le dimanche est le jour où je reçois plus particulièrement mes amis; et, dimanche, j'avais belle et bonne réunion. Cette réunion se composait de MM. Louis Boulanger, Séchan, Diéterle, Despléchin, Delanoue, Jules de Lesseps, Collin, Delaage, Bernard, Monge, Muller, etc.

M. Jules de Lesseps avait, en outre, amené deux de ses amis, à lui, qui, pour la première fois, me faisaient l'honneur de me visiter. L'autre moitié du genre humain — la plus belle, eût dit M. de Moustier — avait aussi ses représentants. Seulement, comme je vis tant soit peu en garçon, on me permit de ne

désigner ces dames que par des initiales, et au fur et à mesure de la narration.

Toute cette société était venue, chacun m'avait dit pour moi; mais, aux questions qu'on m'avait faites sur Alexis et M. Marcillet, il était facile de deviner que l'espoir d'une séance magnétique n'était pas absolument étranger à cette réunion, un peu plus nombreuse que de coutume.

Aussi le désappointement fut-il grand lorsque j'annonçai qu'Alexis jouant le soir, je n'avais pas cru devoir commettre l'indiscrétion de lui demander une séance le jour où il jouait.

A trois heures, toutes les espérances furent cependant ranimées par la nouvelle qu'Alexis était au jardin. On se précipita pour voir au moins le somnambule, puisqu'on ne pouvait voir le somnambulisme, et le dernier espoir s'évanouit quand on vit qu'Alexis était venu seul avec sa femme, et avait oublié M. Marcillet, son magnétiseur, à Paris.

Alexis fut fort grondé de cet oubli, et surtout par moi. J'avais à remercier une fois encore M. Marcillet de sa dernière séance et cette occasion m'était enlevée, au moins pour ce dimanche-là.

Les autres regrets, manifestés hautement et sincèrement étaient un peu plus égoïstes que les miens. Je regrettais M. Marcillet pour lui-même : les autres, qui ne le connaissaient pas, le regrettaient pour Alexis.

* * *

Quelques gouttes d'eau tombèrent; on monta au salon.

On avait manifesté de tous côtés à Alexis un si vif désir de lui voir opérer quelqu'un de ses miracles qu'il avait fini par dire que, si quelqu'un de la société se chargeait de l'endormir, il était prêt à faire tout ce que l'on voudrait.

Chacun se regarda, mais personne n'osa tenter l'épreuve. M. Bernard s'approcha de moi :

— Endormez-le, me dit-il tout bas.

— Moi? Est-ce que je sais endormir les gens autrement qu'au théâtre et dans les bibliothèques?

Est-ce que je sais faire vos passes, injecter le fluide, communiquer la sympathie?

— Ne faites rien de cela; endormez-le par la simple force de votre volonté.

— Que faut-il faire dans ce cas-là?

— Dites en vous-même : « Je veux qu'Alexis dorme ».

— Et il dormira?

— C'est probable; vous devez avoir une volonté de tous les diables.

— C'est possible; mais alors j'ai de la volonté

comme M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir.

— Essayez toujours.

— Mais il cause avec sa femme et Delanoue.

— Cela ne fait rien.

— On se moquera de moi si je ne réussis pas.

— Qui le saura, puisque vous ne direz pas une parole, puisque vous ne ferez pas un geste, puisque vous l'endormirez d'ici, enfin, en ayant l'air de causer avec moi ?

— Ah ! comme cela, je le veux bien.

Je croisai les bras, je réunis toutes les puissances de mon libre arbitre, je regardai Alexis, et je dis en moi-même :

— Je veux qu'il dorme !

Alexis chancela, comme frappé d'une balle, et tomba à la renverse sur le canapé.

* *

Il n'y avait point de doute, au moins pour moi ; la puissance magnétique avait agi avec l'instantanéité et presque la violence de la foudre.

Mon premier sentiment fut un sentiment de terreur ; en se renversant, Alexis, surpris par le fluide au moment où il s'y attendait le moins, avait poussé un cri. Il était agité d'un violent tremblement nerveux, et ses yeux étaient presque entièrement retournés dans l'orbite.

Je ne fus pas le seul à avoir peur ; seulement, j'avais doublement peur, attendu que je connaissais la cause de l'accident.

En sentant ma main, Alexis me reconnut.

— Ah ! me dit-il, ne me faites jamais une pareille chose sans me prévenir : vous me tueriez.

— Mon Dieu ! lui dis-je, qu'éprouvez-vous donc ?

— Une grande secousse nerveuse ; cela va se calmer, surtout si vous m'ôtez le fluide qui me pèse sur l'estomac.

— Mais comment vous ôter ce fluide ? Je n'en sais absolument rien, moi.

— En l'écartant avec vos deux mains.

Je me mis à écarter le fluide du mieux que je pus, et, au bout de quelques secondes, Alexis respira plus facilement.

— Ah ! dit-il, cela va mieux.

— Assez bien pour nous donner une séance ?

— Oui ; seulement, ne me faites pas lire ; vous avez imprimé à mes nerfs une telle secousse que tous les objets semblent bondir à mes yeux.

— Jouerez-vous aux cartes ?

— Oui, à merveille.

— Pouvez-vous reconnaître les objets, d'où ils viennent ?

— Oui.

— Pouvez-vous voyager, voir à distance ?

— Oh ! parfaitement. Je suis, sous certains rapports, plus lucide que je ne l'ai jamais été.

— Eh bien, une partie de carte avec Séchan, tenez ; c'est l'incrédule de la société.

— N'importe.

J'approchai Alexis de la table ; Séchan lui banda les yeux lui-même avec du coton et trois mouchoirs de poche. Il était de toute impossibilité que le somnambule pût voir. Alexis fit deux parties de cartes sans regarder une fois ses cartes ; il les prenait dans son jeu étalé sur la table, sans se tromper une fois.

* *

A la fin de cette seconde partie, on tint Alexis quitte de cet exercice, si extraordinaire qu'il fût, tant on était pressé de le voir passer à des choses plus sérieuses.

Collin s'approcha le premier de lui, et tirant une bague de son doigt :

— Pouvez-vous me faire l'histoire de cette bague ? demanda-t-il.

— Parfaitement.

— Eh bien, dites.

— Cette bague vous a été donnée en 1844, c'est-à-dire la pierre seulement.

— Oui, c'est vrai.

— Vous avez fait monter la pierre un mois après.

— C'est encore vrai.

— Elle vous a été donnée par une femme de trente-cinq ans.

— C'est cela même. Maintenant, pouvez-vous me dire où est cette dame ?

— Oui.

Il chercha quelques instants.

— Mettez-vous d'accord avec M. Dumas, avant toute chose, ou je ne puis continuer ; il m'emmène en Amérique, tandis que vous me retenez à Paris.

En effet, vers 1844, j'avais vu plusieurs fois, une dame américaine au bras de Collin. J'avais cru, fort témérairement sans doute, que la bague venait d'elle, et j'emmenais effectivement Alexis à New-York, quelques efforts que fit Collin pour le retenir à Paris. Nous passâmes avec Collin dans une chambre voisine.

— Ce n'est donc pas l'Américaine ? lui demandai-je.

— Non, en vérité ; c'est une personne que tu ne connais pas.

— Et qui demeure ?

— Rue Sainte-Appoline.

— Ah ! très bien !

Nous rentrâmes, ayant cette fois une seule et même pensée.

— Eh bien, dis-je à Alexis, nous sommes d'accord; cherchez, maintenant.

— Ah! je suis dans une rue qui longe le boulevard; seulement, je ne la connais pas.

— Eh bien, lisez son indication à l'angle.

— J'aime bien la lecture dans votre esprit.

Alexis prit un crayon et écrivit : « Sainte-Appoline ».

A peine achevait-il de tracer la dernière lettre que l'on m'annonça que quelqu'un me demandait en bas.

Je descendis et reconnus un de mes anciens amis, l'abbé Villette, aumônier de Saint-Cyr.

— Ah! lui dis-je, mon cher abbé, vous arrivez à merveille. Je suis en ce moment en train d'expérimenter sur l'âme; je voudrais en arriver à démontrer ce que vous prêchez si bien : son immortalité!

— Et de quelle façon expérimentez-vous?

— Vous allez voir; montez.

Nous montâmes. L'abbé Villette était en redingote, et ne portait sur lui absolument rien qui pût indiquer sa profession.

En arrivant, je plaçai sa main dans celle d'Alexis.

— Pouvez-vous me dire, lui demandai-je, qui est ce monsieur, et ce qu'il fait?

— Oui, à merveille, car monsieur a la foi, c'est même un excellent chrétien.

— Mais sa profession?

— Docteur.

— Vous vous trompez, Alexis.

— Oh! je m'entends; il y a les docteurs du corps et les docteurs de l'âme; monsieur est docteur de l'âme, monsieur est prêtre.

Chacun se regarda. L'étonnement était profond.

— Maintenant, demandai-je, pouvez-vous dire où monsieur exerce ses fonctions?

— A merveille. Oh! ce n'est pas loin; c'est dans un immense bâtiment, à trois ou quatre lieues d'ici. Tiens! je vois des jeunes gens en uniforme; ils sont boutonnés depuis le col jusqu'à la ceinture.

— Y en a-t-il beaucoup?

— Oui, beaucoup. Monsieur est aumônier d'un collège militaire.

— Pouvez-vous dire lequel?

— Sans doute; le nom du collège est-il sur les boutons?

J'interrogeai M. Villette du regard.

— Oui, dit-il.

— Lisez, Alexis.

Alexis parut tendre toute la puissance de son regard sur un point de la chambre.

— Collège Saint-Cyr, dit-il.

La seconde révélation était peut-être plus miraculeuse encore que la première.

Diéterle lui présenta un petit paquet tout fermé.

— Qu'y a-t-il là-dedans? demanda-t-il.

— Des cheveux de deux personnes différentes, de deux enfants.

— Oui; ouvrez le papier, et dites-nous leur âge?

— Il y a les cheveux d'un petit garçon et ceux d'une petite fille. Je la vois mal, je ne sais à quoi cela tient; cependant, il me semble qu'elle court dans un jardin et qu'elle a quatre ans à peu près.

— Leurs noms?

— Il me semble que le garçon s'appelle Jules.

— Et la fille?

— La fille, je vous ai dit que je ne la voyais pas bien.

— Etes-vous fatigué?

— Oui, j'ai toujours les nerfs bouleversés.

— Que désirez-vous faire?

— Je désire voyager.

— Dans quel pays?

— Où l'on voudra m'emmener, peu m'importe!

Je fis signe à M. de Lesseps.

M. de Lesseps s'approcha.

— Nous allons là-bas? lui demandai-je.

— Oui, répondit-il.

Là-bas, dans mon esprit, et dans celui de M. de Lesseps, c'était Tunis. M. de Lesseps a habité Tunis pendant vingt ans, je crois.

Il donna la main à Alexis.

— Partons, dit-il.

— Ah! bien, dit Alexis, nous voilà dans un port de mer... A merveille! Nous nous embarquons... Oh! oh! nous allons en Afrique, à ce qu'il paraît... Il fait chaud.

— Justement, nous sommes en rade. Voyez-vous la rade?

— Parfaitement; elle forme un grand fer à cheval, avec un cap à l'extrême droite; ce n'est pas Alger, ce n'est pas Bône, c'est une ville dont je ne sais pas le nom.

— Que voyez-vous?

— Comme un fort à droite, comme une ville à gauche. Ah! nous suivons un canal; ah! voilà un pont. Baissons-nous.

Boulangier et moi, nous nous regardâmes, nous étions au comble de l'étonnement. Les arches de ce pont sous lequel Alexis nous invitait à passer en nous baissant sont si peu échancrées, que nous avions failli nous y tuer en passant.

— C'est cela, Alexis, très bien. Continuons! nous

écriâmes-nous, M. de Lesseps, Boulanger et moi.

— Tiens! nous n'étions pas arrivés, dit Alexis. Nous nous embarquons; la ville est encore à deux ou trois lieues. Ah! nous y voilà.

— Entrons-nous dans cette ville ou voyageons-nous dans les environs? demanda M. de Lesseps.

— Comme vous voudrez.

— Au Bardo! dis-je tout bas à M. de Lesseps.

Il me fit signe que c'était là qu'il allait conduire Alexis. Le Bardo est le palais du bey.

— Nous laissons la ville à gauche, et nous continuons notre route, dit M. de Lesseps.

— Oh! que de poussières! Nous faisons une lieue... une lieue et demie... Il me semble que nous passons sous une voûte... Ah! je vois un monument... Oh! quelle singulière architecture! on dirait un grand tombeau.

On sait que les palais turcs ressemblent fort à des sépulcres.

— Entrez.

— Je ne puis : il y a une sentinelle noire qui me barre le passage.

— Dites-lui que vous êtes avec moi, reprit M. de Lesseps.

— Ah! la voilà qui s'écarte. Nous sommes dans la cour, nous montons plusieurs marches... Où faut-il que j'aille maintenant.

— Dans le salon de réception,

— J'y suis.

— Décrivez-le.

— Il y a des arcades, il est tout sculpté comme la chambre arabe de M. Dumas; seulement, la sculpture est peinte en certains endroits.

— Levez la tête au plafond; que voyez-vous?

— Un plafond sculpté, on dirait en bois.

— Est-il peint?

— Oui.

— De quelle couleur?

— En rouge et en bleu.

— Vous n'y voyez rien de particulier?

— Si fait, des rayons d'or qui partent du centre et s'étendent dans toutes les directions!

— C'est cela, dit M. Lesseps. A un autre.

En effet, il était impossible de faire une description plus exacte du port de Tunis, du canal de la Goulette et du salon de réception du bey.

Delanoue s'approcha. }

— Un instant, un instant, dit M^{me} L. P... c'est le tour des femmes. Voulez-vous me dire quelque chose à moi, monsieur Alexis?

— Tout ce que vous voudrez.

— Alors, dites-moi d'où me vient cette petite médaille?

M^{me} L. P... tira de sa poitrine une petite médaille suspendue à une chaîne d'or.

Alexis l'appuya contre son front.

— Cette médaille est bénite, dit-il.

— Oui.

— Elle vous a été donnée en 1844.

— Oui.

— Au mois d'août.

— En effet, je m'appelle Louise, et elle m'a été donnée le jour de ma fête. Mais par qui m'a-t-elle été donnée?

— Elle vous a été donnée à quatre heures du soir.

— Par qui?

— Par un monsieur vêtu de noir. Dites son nom tout bas à M. Dumas et je vous le dirai.

Nous allâmes dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Charles, me dit M^{me} P...

— Allons, je sais le nom, dis-je à Alexis.

Alexis prit un crayon et écrivit le mot *Charles*.

Alexis jouait le soir, comme je l'ai dit; l'heure était avancée.

— Allons, Alexis, lui dis-je, je crois qu'il est temps que je vous éveille?

— Eh bien, éveillez-moi.

— Comment cela? Je n'ai aucune idée de la façon dont on réveille.

— Comment m'avez-vous endormi?

— Par la force de ma volonté.

— Eh bien, éveillez-moi de même.

Alexis me donna la main, je prononçai mentalement les mots : « Eveillez-vous! » et Alexis rouvrit les yeux;

Voilà comment s'est passée cette séance. J'ai nommé mes témoins; presque tous appartiennent aux arts ou à la diplomatie; l'un d'eux appartient à l'Eglise.

Tous sont prêts à affirmer que je ne me suis pas d'un seul mot écarté de la vérité.

ALEXANDRE DUMAS.

UN MEDIUM DESSINATEUR

CHEZ M^{me} TEISSIER

Il y a quelque temps, je reçus une lettre qui m'apprit l'existence d'un médium presque inconnu. Le merveilleux captive toujours, et comme ce médium habitait Paris, j'eus l'idée de lui rendre visite.

Il était six heures du soir quand j'arrivai à l'adresse indiquée, rue Mazarine. C'est là, à l'ombre de l'Institut, au deuxième étage d'un hôtel meublé qu'habite le médium.

Je frappai; une dame, jeune, distinguée, vint

m'ouvrir et j'entrai dans une petite chambre. Un jour pâle tombait d'une fenêtre entr'ouverte. Des yeux, je fis le tour de la pièce, elle était modestement meublée : un grand lit de noyer qui barrait presque la porte, une petite table nue au milieu, et quelques chaises. Seul, dans un coin, un magnifique voltaire, tout rouge et flambant neuf, arrêtait l'œil et jetait comme une note plus claire dans la tristesse de l'intérieur. Sur les murs, était cloué un grand portrait de la Vierge, son enfant dans les bras. A terre gisaient quelques cartons à dessin entrebâillés.

La jeune dame, apprenant l'objet de ma visite, se confondit en remerciements, et appela sa mère que la demi-obscurité jusque-là m'avait cachée.

M^{me} Teissier est déjà bien vieille, sa figure est longue, osseuse, encadrée de cheveux blancs; ses traits légèrement tirés, sa physionomie sereine respirent la souffrance et la résignation; ses grands yeux, cerclés de noir, toujours levés, semblent sortir d'un rêve continu.

Nous nous assîmes.

« Vous êtes venu me questionner, n'est-ce pas? me dit-elle sans plus de préambule, eh bien, parlez : je suis à vos ordres. »

Je lui demandai depuis quand elle était médium et quel était le caractère de sa médiumité.

« Voici, me répondit-elle, je suis médium dessinateur; je dessine sous l'impulsion d'un Esprit qui guide ma main, trace les lignes, m'inspire les nuances. Tout à l'heure, je dessinerai devant vous et je vous donnerai des explications plus complètes.

« Maintenant, je vais vous dire, si vous le voulez bien, à quelle époque et par suite de quelles circonstances je suis devenue médium. C'était en 1885, un malheur épouvantable venait de frapper ma famille : toute notre fortune était engloutie et il me semblait impossible de survivre à cette catastrophe; un jour, tout en larmes, songeant presque au suicide, j'entendis ces mots prononcés à haute voix : « Pauvre âme, pourquoi pleurer, la douleur est un bien, elle élève ! et puis je suis là, moi, pour te consoler, pour t'aimer ! » La voix se tut et, quelques instants après, elle acheva dans un soupir : « Je souffre de ta souffrance. »

« Je ne pouvais nier, je ne pouvais croire; j'étais debout, hagarde, essayant d'apercevoir l'être qui avait parlé; mais j'étais seule, bien seule !...

« C'est une hallucination », me disais-je, j'essayai de n'y plus penser.

« Plusieurs jours se passèrent, je fus invitée sur ces entrefaites, chez un médium très connu à cette époque, M^{lle} Huett. Au cours de la soirée, je me sentis tout à coup envahie par un fluide. Ma main, d'un geste

automatique, saisit un crayon et courut sur une feuille de papier mise par hasard devant moi. Je devins livide et si faible que je perdis presque connaissance.

« Revenue chez moi, je sentis la même forcemystérieuse qui m'entraînait vers une table et, comme chez M^{lle} Huett, je fus obligée de saisir un crayon et de dessiner.

« Depuis ce jour, je n'ai cessé de « produire », sauf à de rares intervalles. Je produis à ma volonté, et si la fatigue ne s'ensuivait pas, je produirais toujours. J'ai toujours la même intensité de fluide et elle va en progressant.

« Plus tard, m'a dit mon Esprit, tu feras des « choses encore plus belles et plus variées. »

« Avec cet Esprit j'ai été unie il y a trois siècles dans une autre incarnation... »

Je demandai alors à M^{me} Teissier de s'expliquer... Elle s'y refusa, disant qu'elle ne pouvait en dire davantage.

« Chaque fois qu'il veut me faire dessiner, se contenta-t-elle d'ajouter, il frappe et j'entends sa voix. »

M^{me} Teissier se leva, elle saisit un crayon, regarda négligemment autour d'elle et attendit. Sa main fut prise bientôt d'un mouvement saccadé. Je m'approchai et je n'aperçus tout d'abord sur le papier que des lignes bizarres enchevêtrées les unes dans les autres. Le médium regardait la figure de la Vierge et semblait ne prêter à son dessin aucune attention.

Le mouvement de sa main s'adoucit, les coups de crayon devinrent plus rares, cessèrent presque.

J'examinai alors M^{me} Teissier; des gouttes de sueur perlaient sur son front, ses yeux agrandis par l'extase étaient levés, ses lèvres balbutiaient... Elle s'assit et me tendit son dessin.

Et quelle ne fut pas ma stupéfaction en reconnaissant dans cette ébauche que je croyais informe, le pur style byzantin, tel que j'avais pu l'admirer dans nos musées !

Cela représentait une croix, encadrée de feuilles et d'oiseaux confondus les uns dans les autres. Le détail était infiniment précis, d'un contour achevé, et malgré la diversité des sujets, l'ensemble était d'une harmonie parfaite.

« Ce dessin, me dit le médium, symbolise la transformation du végétal en animal. La théorie du transformisme est, je le sais, contraire à la morale catholique, mais je ne discute pas, je n'essaye jamais d'expliquer, je constate, voilà tout !... »

L'heure s'avancait, et bien à regret je pris congé de ces dames.

Depuis cette visite, j'ai eu l'occasion de parler à bien des personnes de ce que j'avais vu : presque toutes se sont montrées incrédules.

Incrédule! certes, on a le droit de l'être devant des paroles, mais non devant des faits; et quiconque verra les œuvres de M^{me} Teissier, se rendra, j'en suis sûr, à l'évidence.

GABRIEL DARQUET.

LES PRÉDICTIONS

DE L'OLD MOORE

JUILLET

Chargés de maux et de mauvais présages les cieux apparaissent.

L'ardente planète Mars s'élève et les pensées des hommes sont agitées et mal à leur aise.

Résultat: grandes grèves et agitations dans le pays au préjudice du commerce et au profit des manufactures étrangères.

Le soleil et la lune sont contrariés par la malfaisante planète Saturne qui annonce que Mort et Destruction arriveront en quantité dans beaucoup d'endroits, et atteindront plus particulièrement ceux qui voyagent, sur mer et sur terre.

Beaucoup d'hommes grands ou nobles mourront soudainement, laissant de grands vides dans les rangs de la société.

Le pauvre passera un mauvais moment et trouvera son argent bien rare en comparaison de ses besoins.

Il y aura de vastes fraudes au marché de la monnaie et beaucoup de compagnies financières s'écrouleront.

La température sera douce et humide et de grands orages détermineront des dommages considérables.

Beaucoup d'ecclésiastiques et de clergymen inclineront leur tête sous l'implacable main de la fatalité et quitteront leur maison terrestre pour le pays d'où les voyageurs ne reviennent plus.

Beaucoup de mariages seront célébrés ce mois.

La guerre sera menaçante dans plusieurs endroits et cela obligera le gouvernement d'Angleterre à mettre toutes ses forces sur pied pour parer aux soudaines éventualités.

AOUT

La position et la configuration des planètes pour ce mois, sont à la paix et à la tranquillité.

Aussi la récolte de la bonne moisson et les plaisirs des vacances ne seront pas enrayés.

Cependant, nous ne pouvons pas ne pas remarquer le fait que la planète Uranus est malheureusement placée au moment de la nouvelle lune, et qu'elle

indique un lourd *drainage* de l'argent, en Angleterre, sous la forme d'impôts et de taxes, lesquels monteront de plus en plus haut, à mesure que les besoins des autorités locales s'étendront.

Comme la planète Jupiter s'élève, c'est une indication favorable pour les arrangements des disputes dans la classe laborieuse; quant aux troubles et aux grèves prédits le mois dernier ils s'apaiseront à l'amiable entre patrons et salariés.

En regardant à l'étranger, les indications planétaires sont loin d'être rassurantes et dans les petits Etats des Balkans, aussi bien qu'en Arménie et en Turquie, des émeutes couvriront. En Russie, des complots seront découverts, jetant la terreur dans le cœur du jeune empereur dont la santé sera loin d'être bonne.

LA POSSÉDÉE DE LOUVIERS

« Les mémoires de Paul Cayet comptent parmi les monuments les plus sérieux de l'histoire de France. Sous-précepteur du futur Henri IV, Cayet devint son historien, et sa chronique comprend les événements accomplis de 1589 à 1598.

Il raconte, à la date de 1591, un fait « esmerveillable » qui eut Louviers pour théâtre et pour témoins et acteurs toutes les autorités de la ville, militaires, administratives, religieuses et même scientifiques, ces dernières représentées par un médecin, un apothicaire et un barbier. On sait que les barbiers exerçaient alors la chimie et devenaient parfois des personnages, témoin Pierre de la Brosse, barbier de Louis IX, premier ministre sous son fils Philippe le Hardi, et Olivier le Daim, barbier de Louis XI, qui le fit comte de Meulan. Tous les deux s'élevèrent même plus haut, car ils furent pendus.

L'héroïne de l'aventure racontée par Palma Cayet est une servante nommée Françoise Fontaine. En présence des faits inexplicables accomplis autour d'elle, on ne manqua pas de l'accuser d'être en la puissance de messire Satanas, et elle-même finit par se croire possédée du démon. Il y eut donc du trouble dans son esprit et de l'exagération dans les récits des témoins. Ils sont longs et détaillés dans Palma Cayet; je vais tâcher d'en extraire les choses essentielles.

« C'étaient pendant les fureurs de la Ligue. Les Royaux avaient repris Louviers sur les Ligueurs. Un corps de garde nombreux était établi devant le portail de la principale église. Vers minuit, un bruit effroyable s'entend dans une maison voisine. Tout le poste prend les armes, accourt sous la conduite du

capitaine Diacre, craignant un retour offensif de l'ennemi.

« L'alarme se donna fort chaude par toute la ville, cependant que les tables, bancs, chaises, landiers de cuivre et autres meubles étaient jetés par la fenêtre sur ledit capitaine Diacre et ses compagnons, sans qu'ils vissent personne; puis deux femmes se présentèrent aux fenêtres, qui crièrent à l'aide, se voulant jeter du haut en bas, disant que c'était un Esprit qui les avait tourmentées, et avait tout renversé sens dessus dessous les meubles de la maison.

« L'alerte avait été chaude. Le gouverneur Du Rollet avait fait mettre sous les armes tous ses gens de pied et de cheval. Ne voulant pas qu'ils se fussent dérangés pour rien, il fit jeter Françoise en prison jusqu'à plus ample informé. Mais peu après, au moment où le prévôt Morel allait se mettre à table avec le gouverneur, le geôlier arriva tout effaré et leur dit qu'il leur remettrait et rendrait les clefs des prisons s'ils ne faisaient sortir cette chambrière, laquelle était possédée du malin Esprit et que, pour les choses espouvantables qu'elle faisait, tous les prisonniers voulaient rompre les prisons pour s'enfuir.

« Ils coururent à la prison et constatèrent que la danse des meubles y continuait ses ébats chorégraphiques. Alors le prévôt Morel fit emmener Françoise dans le parquet où se tenait la juridiction pour l'interroger; mais comme le greffier commençait à écrire le procès-verbal, ils virent ladite Françoise enlevée en l'air de deux pieds de haut sans que personne la touchât, dont ledit prévôt Morel et plusieurs personnes qui étaient là furent fort étonnés.

« Le curé de Louviers fut appelé et récita sur elle l'évangile de saint Jean : *In principio erat verbum* réputé souverain pour mettre les Esprits en déroute. Mais aussitôt qu'il l'eut commencé, voici cette chambrière qui était encore contre terre, la face en haut, qui commença à se traîner de cette façon, toute décoiffée, les cheveux hérissés, et aussitôt fut élevée hors de terre de trois à quatre pieds de haut de son long, la face en haut, et portée le long de ladite juridiction sans toucher rien, ni que l'on vît aucune chose qui la tint; et ce corps, ainsi élevé en l'air, vint droit pour toucher le prévôt Morel, qui se retira dans le parquet, fermant la porte sur lui, contre laquelle ce corps, étant toujours en l'air, vint frapper de la plante des pieds, et en cette façon fut encore remportée, la tête devant, hors de ladite juridiction, en l'allée de la prison, entre la porte et celle de la rue...

« Le médecin appelé déclara qu'il n'y comprenait ni n'y pouvait rien, et déclara Françoise « possédée du malin Esprit ». Le curé de Louviers revint alors

armé de toutes pièces, accompagné d'un clerc porteur d'un bénitier et d'un goupillon. Il l'inonda d'eau bénite, ce qui la fit revenir à elle. Il l'interrogea alors et n'en obtint que de folles rêveries d'un cerveau surexcité.

« La nuit survint, tout à coup les chandeliers sont renversés, les chandelles éteintes, le vacarme recommence : ce qui étonna tellement le curé, le greffier, le geôlier, les archers et plusieurs autres qui étaient présents, qu'ils se retirèrent tous fuyant, hors de ladite juridiction, et y laissèrent seul le prévôt Morel avec la dite Françoise.

« Le tête-à-tête fut orageux. Il s'escrima dans les ténèbres contre le diable; mais à la fin, la frayeur le fit sortir d'une traite, hors d'haleine et fort échauffé, jusque dans la rue.

« Les prisonniers menacèrent de nouveau de se révolter, si l'on ne les délivrait pas de la présence de Françoise. On la conduisit à l'église. Le curé voulut la faire communier. Mais tout aussitôt ladite Françoise, qui était à deux genoux, fut enlevée si épouvantablement, que ce fut tout ce que purent faire six personnes que de la ramener à terre, sans toutefois voir ni apercevoir aucune chose. Plus de douze cents personnes virent cela, entre lesquelles étaient les sieurs abbé de Morte-Mer, de Rate, les sieurs de Rubempré, les barons de Neufbourg, des Noyers, le sieur Séguier, grand maître des eaux et forêts, et plusieurs autres.

« Trois fois Françoise fut inondée d'eau bénite, exorcisée, conjurée, et trois fois, malgré Dieu et Diable, l'enlèvement de la pauvre fille se renouvela. Elle fut ramenée dans sa prison.

« On résolut de lui couper les cheveux et de les brûler, parce qu'elle avait dit qu'elle les avait donnés au diable, et qu'il la tenait par là. Mais à peine le médecin et le chirurgien avaient-ils commencé l'opération sur la patiente que dix archers tenaient par le corps, les bras et les jambes, que Françoise fut enlevée en l'air, d'entre les mains de tant de gens qui la tenaient, lesquels, contraints de courir après pour la reprendre ainsi en l'air, l'attrapèrent par ses accoutrements, et la mirent à terre en se jetant sur elle...

« Le chirurgien la fit reprendre par les archers, et, continuant à lui raser les cheveux, on la vit en un instant enlevée en l'air fort haut, la tête en bas, les jambes en haut sans que ses accoutrements se renversassent... Rattrapée une troisième fois au vol, le Prévôt commanda au chirurgien de les lui raser vite : mais nonobstant qu'elle fût tenue par lesdits archers, elle fut encore retirée de leurs mains et enlevée en l'air..., mais étant reprise et aspergée d'eau bénite, le chirurgien paracheva de lui raser les cheveux, non sans grande peine... »

Je ne pousserai pas plus loin ces citations. Je dirai seulement que Françoise voyait les Esprits; mais elle croyait que c'était « le malin » qui empruntait l'apparence de plusieurs personnes et « tantôt en la forme d'un sien oncle mort, lui enchargeant d'accomplir quelques vœux. »

Elle les accomplit en son lieu et place à l'église de Notre-Dame-des-Vertus. Mais on s'étonne de voir Satan se charger de rappeler les gens à leurs devoirs de religion.

« Or, cette histoire est tellement véritable, dit Palma Cayet en terminant, que tous les actes en sont écrits et signés authentiquement par plusieurs gens d'église qui ont vu tout ce que dessus, par le sieur Prévôt, par les substituts de messieurs les gens du roi et plusieurs témoins. »

EUGÈNE BONNEMÈRE.

GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME ET DE LA MAGIE

(Suite.)

C

Cabale. — Ce terme qu'on devrait écrire plutôt *Kabbalah*, puisqu'il dérive de l'hébreu, signifie *Tradition*. On l'écrit aussi quelquefois *Quabalah*, il sert à désigner des choses diverses, et il a différentes significations, comme nous allons voir :

1° C'est la *Tradition* ou *Doctrine ésotérique* transmise oralement, les textes hébraïques disent *de bouche à bouche*, et d'âge en âge, de père en fils. C'est ce que les Juifs nomment *Loi orale* par opposition à la *Loi écrite* que Dieu donna à Moïse sur le Sinaï. Une fois descendu de ce mont et rentré dans sa tente, Moïse (Mosché) communiqua à son frère Aaron l'explication qu'il avait reçue de Dieu; il en fit part à Eléazar et à Ithamar, fils d'Aaron, puis à soixante-dix vieillards qui composaient le Sanhédrin, enfin à tous les Israélites qui voulaient l'entendre, de sorte que les Enfants d'Israël avaient entendu l'explication de la *Loi*, une fois, les soixante-dix vieillards deux fois, Eléazar et Ithamar trois fois et Aaron le Grand-Prêtre, quatre fois.

2° Ce terme désigne aussi l'interprétation que les Rabbins et les Docteurs juifs ont donnée, soit du texte de l'Écriture, soit des mots, et même des lettres dont se compose le texte et dans ce but, ils le soumettent à certaines combinaisons. Ce genre de cabale se divise en trois parties : la *Gematria*, la *Notaricon* et la *Thémurah*.

A. — La *Gematria* consiste à prendre les lettres d'un mot comme des chiffres et à expliquer ce mot par la valeur de ceux-ci.

B. — La *Notaricon* consiste à prendre chaque lettre d'un mot pour une diction entière.

C. — La *Thémurah*, c'est-à-dire changement consistant à tirer un autre sens d'un mot, soit en séparant les lettres qui le composent, soit en transposant ces mêmes lettres. — Cette dernière cabale est dite *Artificielle*.

3° **Cabale pratique.** — C'est la science à l'aide de laquelle on opère les œuvres magiques; c'est par elle que Moïse, Josué, Elie et d'autres Thaumaturges accomplirent des phénomènes, qui n'étaient pas à la portée du vulgaire et que celui-ci dénommait dès lors *Miracles*.

C'est à l'aide de cette cabale que Salomon (Schlomo) arriva à bâtir le temple de Jérusalem. — Cette cabale a été consignée en un livre publié par le rabbin Isaac Ben-Abraham, au commencement du XVIII^e siècle.

De toutes les cabales, la plus importante de beaucoup, c'est la suivante :

4° **Cabale philosophique.** — Cette cabale contient sur Dieu, sur l'homme et sur l'Univers (*Aziluth*) une métaphysique particulière. Elle se divise en deux parties principales : l'une appelée *Bereschit* (Livre des principes) relative à tout ce qui se rattache à la connaissance de la terre; et l'autre *Mercabah* ou le Chariot, dans laquelle se trouvent toutes les explications nécessaires à l'intelligence de toutes les vérités. — On la désigne sous le nom de *Chariot*, par allusion au chariot d'Ézéchiél. — Ces deux Sciences sont sacrées, on ne peut parler du *Bereschit* devant plus de deux personnes; quant à la *Mercabah* ou *Mercavah*, il est défendu de l'expliquer devant qui que ce soit.

Voici quelques principes qu'on trouve dans la Cabale philosophique.

1° Rien ne se fait de rien. — 2° Aucune substance n'a donc été tirée du néant. — 3° Donc la matière n'a pas été tirée du néant. — 4° Mais elle ne doit pas son origine à la substance qu'elle nous montre. — 5° Il n'y a donc pas plusieurs matières, ni une matière proprement dite. — 6° Tout ce qui est, est fluide ou Esprit. — 7° L'Esprit est incréé, éternel, intelligent, sensible et contient en lui le principe des mouvements. — 8° Tout ce qui existe émane de l'Esprit Universel ou Infini, l'AIN-SOPH. — 9° Plus les êtres sont proches de cet esprit infini, plus ils sont grands et divins. — 10° Le monde est émané de Dieu, il doit être regardé comme Dieu même qui, étant caché, Incognoscible,

Incompris dans sa pure essence, s'est manifesté et rendu pour ainsi dire visible à l'homme par ses émanations.

Ce sont ces émanations qui ont créé dans l'Univers, trois mondes différents : *Aziah*, *Ietzirah* et *Briah*, lesquels correspondent aux trois divinités fondamentales de l'homme : *Nephesch*, *Ruasch* et *Neschamach*.

De la cabale juive sont dérivées, la cabale grecque, la cabale chrétienne et autres encore. — Les Adeptes de la Cabale, sont dénommés cabalistes. — D'après Ragon, la cabale est la clef des sciences occultes. — Cf. RAGON, *Maçonnerie occulte*, p. 493-94.

Cacoux. — Nom qu'on donne en Bretagne à certains cordiers qui passent pour sorciers. Anciennement, c'étaient ces cordiers qui fabriquaient les cordes pour les tortionnaires et pour les bourreaux, quand la pendaison était utilisée comme genre de mort pour les criminels. — Les cacoux, qu'on dénommait aussi *Caqueux*, vivaient à l'écart des hommes, ne se mariaient qu'entre eux et ne mettaient jamais les pieds dans une église : ils vendaient des sorts, des amulettes et des talismans, ainsi que divers remèdes empiriques pour des maladies spéciales.

Cactonite. — Pierre merveilleuse qui, dans l'Antiquité, servait de Talisman et rendait victorieux les généraux qui la portaient sur eux.

Calice du Sabbat. — Dans l'horrible sacrilège dénommé *Messe noire* ou *Messe à rebours*, l'officiant emploie un calice noir pour dire la messe et invoquer le Démon à l'élévation.

Canidia, Canidie. — Célèbre magicienne et empoisonneuse de l'Antiquité, mentionnée par Horace ; elle pratiquait des envoûtements à l'aide de figures de cire et utilisait des conjurations magiques pour obtenir la réalisation de ses désirs.

Capim ou Kapin. — On désigne sous ce terme au Brésil, le suc très caustique extrait d'une liane amère qui produit une sorte d'anesthésie ou stupeur analogue à celle du Haschich. — Les *Pages* ou Sorciers se mettent en *trance*, à l'aide de cette liqueur.

Carrés magiques. — Ces carrés sont de diverses sortes. Il y a ceux qui se rattachent à la géomancie kabbalistique, c'est-à-dire ceux qui servent à la Divination et qui se rattachent à la kabbalah et à la *Science des nombres* et qui utilisent pour leurs opérations des points ou petits cercles, dont les combinaisons amènent la connaissance de l'avenir ; il y a ensuite ceux qui sont divisés en cases, dans lesquelles sont inscrits des nombres, de manière à fournir toujours la même somme, quel que soit l'ordre dans lequel, on additionne les chiffres inscrits dans les cases, c'est-à-dire qu'on les additionne horizontalement,

verticalement ou diagonalement ; voici un de ses carrés :

4	9	2
3	5	7
8	1	6

Le présent carré n'a que trois côtés, mais on peut faire des carrés magiques de cinq, sept et neuf côtés, car il faut toujours que, dans le carré magique, le nombre des cases qui forment ses côtés soit impair.

Les carrés magiques sont encore aujourd'hui très usités dans tout l'Orient principalement parmi les Guèbres, les Hindous, les Thibétains, les Chinois et autres peuples. — Les carrés magiques, quand ils sont utilisés comme talismans, doivent être écrits sur parchemins vierges. — Voy. PARCHEMIN.

Cauchemar. — Tout le monde sait ce qu'est le cauchemar : c'est une sorte de mauvais rêve à tel point angoissant que l'individu qui le subit, craint parfois de manquer de respiration, tant est forte l'oppression qu'il ressent. Tel est, en général, l'effet du cauchemar, mais quelle en est la cause ? Une grande fatigue avant de s'endormir, le ventre creux ou trop plein au moment de se coucher, peuvent également provoquer le cauchemar ; telles sont les principales causes physiques, auxquelles on peut joindre des causes morales : chagrin, afflictions, grandes contrariétés, ambition déçue, douleurs, soucis, excès de travail, etc., etc., en un mot toute cause déprimante, physique ou morale, peut donner le cauchemar ; mais ces causes sont extérieures, *Exotériques* comme on dit en langue occulte, or le cauchemar peut également provenir de causes *Esotériques*, c'est-à-dire cachées pour la généralité des hommes. Ainsi des invisibles, c'est-à-dire des êtres du monde astral (de l'au-delà) peuvent parfois, le plus souvent, causer à l'homme du cauchemar en comprimant sa poitrine ou son ventre ou ces deux portions du corps à la fois, de sorte que l'individu qui subit ce mauvais rêve, ne peut ni crier, ni parler, ni parfois respirer. Ainsi on rêve qu'on se trouve en présence de malfaiteurs, on veut fuir et les jambes refusent leur concours, on a une arme quelconque, on veut s'en servir mais tous vos membres sont comme paralysés ; on veut crier, appeler au secours et la voix reste muette dans la gorge.

Mais comment ces êtres, ces invisibles, ces véritables malfaiteurs de l'astral peuvent-ils avoir le pou-

voir ou seulement la faculté de tourmenter ainsi l'homme? Ceci serait trop long à expliquer et nous ferait sortir du cadre très synthétique que nous a tracé l'éminent Directeur de cette revue, aussi nous bornerons-nous à dire que la responsabilité de l'homme, son libre arbitre, est fort peu de chose, et pour rester libre et indépendant, il doit être ou tout au moins s'efforcer d'être, absolument bon et moral pour attirer à lui les bonnes influences, car, dans le cas contraire, s'il est mauvais, vicieux, cupide, adonné au mal, il attirera des mauvaises influences qui pourront le conduire jusqu'au crime. Nous n'insisterons pas davantage sur ce sujet intéressant qui demanderait bien des pages pour son développement et nous nous bornerons à dire, que, pour nous, qui étudions l'occultisme depuis plus de trente années, nous pouvons affirmer à nos lecteurs que l'*invisible* joue un très grand rôle, un rôle prépondérant dans l'existence humaine; nous pourrions ajouter :

Experto, crede Roberto!

Ceinture Magique. — Ceinture douée de certaines propriétés qu'on fait porter à des malades atteints de certaines maladies, afin de les en guérir. Il existe de nombreux genres de ces ceintures, l'une des plus célèbres, dite *Ceinture de Saint-Jean*, est faite avec des feuilles de fougères mâles cueillies la veille de la Saint-Jean à midi et tressées de façon à former le caractère magique HVTI. — L'usage de ces ceintures n'a pas disparu de nos jours, ainsi il existe une *Ceinture Ismaël*, croyons-nous, qui est formée d'une double bande de toile qui renferme des plantes odoriférantes et qui aurait, d'après son inventeur, la propriété de faire maigrir. Les ceintures électriques ou magnétiques pour obtenir le même résultat ou pour chasser les douleurs névralgiques ou arthritiques ne sont que des dérivés de la Ceinture Magique; il en existe quantité d'autres, les ceintures vitalistes pour renforcer la vie, les ceintures fortifiantes, etc., car il faut savoir se borner.

Cercles. — Il existe en Occultisme et en Magie, quantité de cercles, nous dirons quelques mots des plus importants ou des plus connus; *Cercle magique*, est celui dans lequel le Mage ou Magicien doit s'enfermer avant de procéder aux opérations magiques, aux *Œuvres Magiques*.

On peut tracer ces cercles de diverses manières; les Grimoires en donnent différentes descriptions, mais le meilleur cercle magique, est celui qui est tracé de la manière suivante: On prend une épée et on trace autour de soi un cercle sur le sol, de manière à occuper le centre du dit cercle. — On peut aussi, à l'aide d'un charbon, de la craie ou de la sanguine rouge, etc.,

tracer ce même cercle. — Le *Grand Grimoire* nous apprend, qu'en entrant dans le cercle-magique, le magicien ne doit porter sur lui, aucun métal impur, c'est-à-dire fait avec d'autres métaux que l'or ou l'argent.

Le *Cercle des Fées* est un cercle ou une circonférence de gazon qui se trouve très vert, au milieu d'un terrain sec et aride.

Le *Cercle des sorciers* qu'on nomme aussi *Cerne* est celui qui est tracé par ces Goëtiens pour évoquer le Démon. — On nomme *Cercle des neuf Planètes* ou *Navakiraha-Sakkaram*, le tableau astrologique des Brahmes.

Quand Chiva (*Siva*) donna ce cercle à sa femme Parvati, il lui dit: que quiconque adorait la Divinité avec le Sakkaram coordonné ainsi qu'il le prescrivait, recevrait le pouvoir de créer tous les mondes et que Brahma avait reçu par lui le pouvoir de créer.

Chaîne Magique. — Champ d'attraction fluidique que crée autour de lui dans le monde visible et dans le monde invisible le Magicien, et grâce auquel il peut être secondé dans ses œuvres magiques.

Chaldéens. — Habiles magiciens, qui créèrent ou perfectionnèrent les divers arts magiques. Dans le monde visible et dans le monde invisible, il existe des genres très divers de Chaldéens. — Cf. *La Doctrine Esotérique à travers les âges*, chap. xiv. La Doct. chez les Chaldéo-Assyriens.

Chaman ou Schaman. — Nom du sorcier dans certaines contrées de l'Asie septentrionale et de la Sibérie. — Les Tchouktchis maltraitent fort souvent leurs chamans, nous dit Wrangel (tome I., p. 265, *Le Nord de la Sibérie*, trad. franç.), mais ceux-ci demeurent inflexibles. — Les chamans s'excitent pour prophétiser en frappant sur une sorte de tambour dénommé *Boubna*.

Chance. — Terme vulgaire qui sert à désigner le bonheur qu'obtient un individu, sans avoir rien fait en apparence pour l'obtenir; d'où les expressions; *avoir de la chance au jeu, en amour, dans ses affaires*, etc. — C'est là une idée très fausse, car l'homme n'a que le bonheur que lui mérite son karma.

Charmes. — Enchantements, sortilèges, sorts pratiqués de diverses façons pour produire des effets divers sur les personnes qui sont le but des charmes.

Il existe un très grand nombre de charmes et de sorts, dans les *Grimoires*, on peut trouver de nombreuses formules pour pratiquer des charmes et un grand nombre d'autres pour les CONTRE-CHARMES, (Voy. ce mot.)

Chardins. — Astrologues ou Magiciens Chaldéens qui exerçaient l'art magique par tous les modes usités.

Chaudrons. — Les vibrations quelles qu'elles soient, exercent sur le système nerveux des influences diverses. Beaucoup de nos lecteurs savent par exemple, que, dans la campagne, pour rassembler en un seul point, en boule compacte, un essaim d'abeilles qui se disperse, il suffit de frapper sur un chaudron de cuivre ou une forte casserole et, au bout de quelques minutes, les abeilles se massent les unes sur les autres en un peloton compact sur l'arbre au-dessous duquel on frappe; de là, le préjugé de croire qu'en rasant sur un chaudron, on peut, par ce moyen, éloigner d'un lieu quelconque les mauvais esprits, les spectres et les fantômes.

Chemise de nécessité. — Sorte de chemise chargée de caractères magiques que revêtaient les sorcières allemandes du moyen-âge, quand elles croyaient avoir à craindre de subir des maux divers.

Chevesche. — Nom qu'on donnait aux sorcières, qui avaient la réputation de sucer comme des vampires le sang des jeunes enfants. — La chevesche est une sorte de grande chouette qui aime à se repaître de sang.

Chrysopée. — Nom sous lequel les Alchimistes désignent la Pierre Philosophale.

Chrysopraxe. — Pierre précieuse qui a la propriété de fortifier les vues affaiblies.

Clavicules de Salomon (Schlomo). — Ouvrage de magie, qui a été attribué au roi Salomon; primitivement écrit en hébreu, il a été traduit dans un grand nombre de langues. Cet opuscule est un véritable trésor pour la science occulte. Il contient non seulement des conjurations et des formules magiques, mais encore, en une grande évocation, il synthétise en une cérémonie, presque tous les enseignements magiques.

Conjurateurs. — Magiciens ayant une puissance fluide assez forte pour conjurer les Démons, les tempêtes et autres cataclysmes de la Nature; ces magiciens obtenaient ces résultats par simple *Conjuration*, c'est-à-dire qu'on obtenait, au milieu d'eux, chez quelques personnes, des effets analogues à ceux qu'on remarqua plus tard chez de pieux visiteurs de la tombe du diacre Paris. Ce diacre était janséniste, il mourut en 1727 et ceux dont il avait partagé les idées et les opinions religieuses, c'est-à-dire les Jansénistes, en firent bientôt un Saint; et c'est sur son tombeau que s'accomplirent de nombreux « miracles » et qu'on pratiquait une sorte de culte qui parut si idolâtrique à l'archevêque de Paris, qu'il dut l'interdire. Cette sorte d'épidémie d'extase se manifestait par d'horribles convulsions, durant lesquelles le convulsionnaire éprouvait une perte totale de sensibilité dans tous ses membres, mais acquérait, en revanche, une exaltation considérable de ses facultés intellec-

tuelles. Nous n'insisterons pas plus longuement sur ce sujet, d'autant que les lecteurs de l'*Echo du Merveilleux* suivent actuellement dans la Revue tout l'historique de cette affaire.

(A suivre.)

JEAN DARLÈS.

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

Quels témoins voudraient prendre la peine de nous exposer ce qu'était l'esprit familier attribué à feu Stanislas de Guaita par M. George Malet? (Echo 1898, page 351). Le fait a été nié à propos du livre des sieurs Hacks et Taxil, M. de Guaita aurait seulement vu une âme en peine.

UN LISEUR.

ÇA ET LA

Curieux phénomène. — Un curieux phénomène physiologique vient d'être constaté au cimetière de Périgueux.

Un fossoyeur creusait une fosse : soudain il laisse tomber sa pelle de saisissement et reste immobile comme pétrifié. Un homme, un boucher, enterré depuis neuf ans, venait de lui apparaître, semblant dormir; le cercueil avait disparu, rongé par l'humidité, mais le corps était dans un parfait état de conservation, et une bonne partie des vêtements était intacte.

On appela la famille qui fit procéder à une nouvelle mise en bière et à une nouvelle cérémonie, et le défunt fut enterré une seconde fois au même endroit que la première.

On dut creuser une fosse autre part pour déposer le cercueil du dernier décédé qu'on allait inhumer à cette place, la concession étant expirée.

Quelle explication donner à ce fait étrange?

* *

Un mari décédé qui vient chercher sa femme. — Le fait s'est passé à Danbury (Connecticut). M^{me} Pettitt, de Brooklyn, se trouvait en visite chez sa fille, M^{me} Lee, et paraissait se trouver en très bonne santé. M^{me} Lee, en revanche, qui venait de subir une opération chirurgicale, était encore très malade et couchée dans la chambre voisine de celle qu'occupait sa mère. Celle-ci se retira tard le samedi soir, et le dimanche matin fit l'accueil le plus gai à son gendre quand celui-ci vint la voir, vers midi, avec des fruits et du café; elle avait l'habitude de se lever tard. Peu après la sortie de M. Lee, M^{me} Lee vit entrer dans la chambre de sa mère la figure bien connue d'elle de son père, mort depuis seize ans. Elle entendit distinctement la voix de celui-ci disant à M^{me} Pettitt : « Margaret, viens avec moi ! » M^{me} Lee était pétrifiée; elle entendit sa mère répondre d'une façon indistincte, mais le ton était celui de la soumission. Un instant après la porte s'ouvrit, et le père tenant sa femme tendrement enlacée, traversa le seuil; à ce moment ils s'évanouirent à ses yeux, et M^{me} Lee appela son mari, s'écriant : « Quelque chose est arrivée à ma mère, va auprès d'elle, vite ! » M. Lee chercha à calmer sa femme puis il se rendit dans la chambre voisine où il trouva M^{me} Pettitt morte.

* *

Les miracles de Saint-Elie. — Non loin de Beyrouth, il y a un village du nom d'El-Duoir, qui compte une

soixantaine d'habitants, et où s'élève une vieille église en l'honneur du Saint Prophète Elie.

Le sacristain travaillait, il y a quelques années, avec d'autres, à la réparation de cette église, lorsque, raconte-t-on, jaillit soudain une source limpide, au côté droit de l'autel.

La foi des habitants leur suggéra l'idée d'employer cette eau pour leurs malades, et les guérisons eurent bientôt récompensé leur foi.

Un, entr'autres, nommé Mussa Kodoz, âgé de quarante ans environ, et atteint depuis plusieurs années d'une maladie d'estomac, ne pouvait prendre aucune nourriture sans la vomir.

Il voulut boire de cette eau, et, le lendemain, il était si complètement guéri, que, maintenant, il mange de tout ce que bon lui semble, sans en être incommodé.

Le bruit de ces guérisons se répandit dans les villages voisins. A Couaissi, il y avait un aveugle qui fit vœu de travailler, vingt jours, aux réparations de l'église du Prophète Elie, s'il obtenait sa guérison.

Arrivé à El-Duoïr, son compagnon demande au maître-maçon de lui donner, pour en faire boire à l'aveugle, de l'eau miraculeuse qu'il tenait à la main dans une bouteille.

— Oh ! dit le maître-maçon, il serait plus facile à Saint-Elie de lui créer de nouveaux yeux, que de lui guérir ceux qu'il a.

— J'ai la foi, dit l'aveugle.

— Sa foi le guérira ! dit le sacristain.

— Mais, reprit le maître-maçon, il serait plus facile que cette eau devienne de l'huile ! »

Et pendant qu'il parlait, voici que machinalement il incline la bouteille qu'il tenait bouchée avec le doigt, et il en tombe quelques gouttes dans la source miraculeuse, qui, à la vue de tous, surnagent à la surface.

L'eau de la bouteille venait, en effet, d'être changée en huile ; et cette huile est conservée pour les malades, auxquels on la distribue, goutte par goutte.

L'aveugle en fit le premier usage et fut guéri, la nuit suivante ; aussi accomplit-il son vœu avec une grande joie.

Un boiteux fut guéri et laissa ses béquilles dans l'église de Saint-Elie.

On nous assure que tous ceux qui visitent le sanctuaire, même les mahométans, s'en retournent consolés, et les malades guéris.

Aussi les multitudes accourent-elles de tout le Liban et de l'Egypte.

LES CONVULSIONNAIRES

DE SAINT-MÉDARD⁽¹⁾

MIRACLE OPÉRÉ SUR M. PHILIPPE SERGENT.

(Suite.)

Après y être resté fort longtemps, ne voyant passer personne et songeant combien lui était impossible d'arriver sans aide jusqu'au logement de son oncle, il se sent pénétré de douleur, il est tout prêt de s'abandonner au désespoir. Mais, à ce moment, il voit de loin un charretier dont la charrette vide passait dans le grand chemin au bout de l'allée ; il l'appelle de toutes ses forces et le charretier étant venu à lui il le conjure au nom de Dieu de le conduire chez son oncle rue de la Clef, près de la Pitié. Ce charretier a assez de charité pour le prendre entre ses bras, le mettre dans sa

charrette et le mener jusqu'à la Pitié où il allait.

Quoique Sergent n'eût plus que cent pas à faire pour gagner le logis de son oncle, il se laisse encore tomber plusieurs fois, mais à chaque fois la Providence fournit quelqu'un pour le relever.

Dès le lendemain 8 juillet 1731, il commence sa neuvaine au tombeau de M. de Paris où il se transporte appuyé sur son bâton, sa béquille et sa femme. Les deux premiers jours il ne reçoit aucun soulagement, ce n'est que le 10 juillet qu'il plaît à Dieu de faire éclater sur lui les effets de sa bonté infinie.

Ce jour entre huit et neuf heures du matin, Sergent s'étant fait coucher sur la tombe du Saint-Diacre, ressent d'abord de vives douleurs dans tout son corps, dans la cuisse et la jambe droites depuis si longtemps insensibles. Le lecteur devine aisément le nom qu'on doit donner à ce commencement de l'action de Dieu, qui par une opération surnaturelle envoyait dans ces membres paralytiques une foule d'esprits animaux. Dans l'instant, les muscles de la cuisse et de la jambe droite de notre impotent, font en s'allongeant un bruit semblable à celui d'un coup de fouet.

Tous les spectateurs en sont émus, les uns reculent, frappés d'étonnement, d'autres restent immobiles, fixés par la surprise, quelques-uns s'empressent de s'approcher pour examiner plus attentivement l'œuvre de Dieu, dont ce bruit leur paraissait le premier signal. Dans ce moment, la paralysie cesse, l'ankylose se dissipe, les os du genou se décollent, la jambe retirée s'étend, les parties mortes et desséchées se raniment les membres bleuâtres reprennent une couleur naturelle. Sergent lève la tête et voit clairement tous les objets, le brouillard qu'il avait eu continuellement devant les yeux se dissipe. Transporté de joie et de reconnaissance, il se lève tout droit sur le tombeau, il se trouve si parfaitement guéri que tous ses membres ont dès ce moment toute l'agilité et la force qu'ils avaient jamais eue.

L'instant du bienfait est aussitôt celui de l'action de grâces. Il prend le premier livre qu'il aperçoit dans les mains d'un des spectateurs, il entonne le *Te Deum* ; mille voix s'unissent à la sienne, on crie « Miracle » de tous côtés, c'est une effusion générale des cœurs et comme le premier tribut qu'exigent les merveilles du Très Haut qu'un tel spectacle est digne d'augmenter notre foi, qu'il est intéressant pour un vrai chrétien.

Au premier effort d'un cœur dont Sergent n'est pas maître d'arrêter la faillie, il fait succéder le témoignage plus durable d'une reconnaissance qu'il voudrait perpétuer à tous les siècles. Brûlant du désir que la mémoire en soit conservée dans les archives du sanctuaire, il se transporte à la sacristie, suivi d'une foule de monde qui l'accompagne ; là, on dresse le procès-verbal de la guérison qui est signé par lui-même de cette main qui avait été si longtemps paralytique, par les principaux officiers de l'église et par quelques autres personnes qui avaient été témoins de ce miracle et Sergent laisse en ce lieu son bâton et sa béquille, témoins muets mais incorruptibles d'une maladie dont la grandeur ne sert qu'à relever celle du bienfait.

Le bruit de cette merveille se répand bientôt, il parvient jusqu'à la tante de Sergent qui emmaillottait en ce moment sa petite fille ; à ce récit, tout hors d'elle-même, elle ne sait plus ce qu'elle fait, elle met

1. Voir les numéros 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81 et 82.

son enfant nue en chemise dans son tablier et court à Saint-Médard.

La vue de son neveu qu'elle rencontre au sortir de la sacristie marchant avec facilité au milieu d'une foule, qui aurait dû l'accabler, redouble son étonnement, les forces lui manquent, elle est obligée de s'asseoir. Les mouvements de joie, de surprise et de reconnaissance qui s'élèvent en foule dans son cœur, ne peuvent trouver d'issue que par un torrent de larmes.

Pendant Sergent s'avance comme en triomphe, suivi d'une multitude de personnes que l'admiration des œuvres du Très-Haut, attire à sa suite.

Cette pompe n'avait rien du faste de l'homme, tout y respirait la pitié, le zèle s'y mêlait avec les soupirs, la louange y était jointe avec la componction, l'exclamation et le recueillement se succédaient sans intervalle.

Toute la journée, Sergent, pour satisfaire l'empressement de ceux qui voulaient s'assurer par eux-mêmes de la vérité et de la perfection d'une guérison si miraculeuse, fut obligé de faire sans cesse des mouvements de son bras, de sa main droite et d'être toujours sur ses jambes, mais il n'en ressentit aucune lassitude, Dieu lui donnait des forces; et s'il ne jugea pas à propos de lui créer sur-le-champ des chairs pour regarnir ses membres desséchés, du moins, il leur avait rendu dès le premier moment leur couleur naturelle et toute l'agilité et la force qu'ils avaient jamais eus. Peu de jours après, on s'aperçut que sa jambe, sa cuisse étaient complètement guéries.

Le lendemain 11 juillet il fut, à Bicêtre, annoncer lui-même le miracle de la guérison. Il n'avait qu'à se montrer, son état parlait. La surprise y fut extrême; on le fit d'abord monter dans une chambre où étaient la sœur Julie, supérieure de la Maison, la sœur Fontaine, officière de la salle des paralytiques, M. de la Chapelle, l'un des administrateurs de l'Hôpital général et plusieurs autres personnes.

Ils sont d'autant plus frappés de la guérison que, quatre jours auparavant, ils avaient vu avec compassion son état déplorable; tous en rendent gloire à la Toute-Puissance de Celui qui ne dédaigne pas la prière du pauvre.

Les sœurs Julie et Fontaine oubliant tout intérêt humain, donnent même sur-le-champ leur certificat, tant de ce qu'elles voyent, que de ce qu'elles ont vu, c'est-à-dire de sa maladie incurable et de la guérison parfaite...

De cette chambre, il va dans le dortoir des paralytiques où il avait été depuis le 14 juin jusqu'au 7 de ce mois de juillet. Aussitôt qu'il paraît, ce lieu, séjour de la tristesse, change à l'instant de face, la joie est peinte sur tous les visages, l'espérance renaît dans les cœurs les plus abattus, le paralytique le plus impotent se sent rassuré sur son sort: on dirait qu'il ne s'agit pas seulement de la guérison de Sergent, mais que l'Ange de Dieu vient annoncer une amnistie générale aux captifs que sa justice tient enchaînés par les liens de leurs infirmités; les uns lèvent les bras vers le Ciel qu'ils regardent comme ouvert par la médiation d'un Saint dont la pénitence plaide auprès du trône de la grâce la cause des malheureux, les autres se prosternent le visage contre terre pour adorer celui qui frappe et qui guérit, qui est maître

de la vie et qui commande à la mort: tous rendent grâces à la bonté divine, qui a daigné jeter un regard de miséricorde sur l'un d'eux; tous se flattent de l'espérance, de trouver dans le témoignage qu'ils rendent avec ardeur de la guérison miraculeuse de leur confrère, un titre pour obtenir la leur; ceux qui sont en état de signer, s'empressent de lui donner leur certificat.

A peine est-il de retour dans la chambre où étaient les sœurs Julie et Fontaine avec M. de la Chapelle, on lui demande s'il veut permettre qu'on lui fasse voir un paralytique guéri subitement la veille. Le magistrat y ayant consenti, Sergent lui est présenté. Il le voit, l'interroge, l'examine, le fait marcher, s'adresse aux sœurs Julie et Fontaine, revient à lui, fait mille questions sur la paralysie et sur les circonstances de sa guérison; enfin l'évidence des faits le convainc; il se tourne vers M. de la Chapelle qu'il embrasse et met ainsi à couvert une partie du trouble qu'un miracle si évident excite dans son âme.

(A suivre.)

* *

A TRAVERS LES REVUES

PSYCHOGRAPHIE. — La *Revue Spirite* commence la publication de la traduction, par le docteur Dusart, d'un ouvrage de M. A. (Oxon) sur la psychographie.

On sait que par le terme « psychographie » on désigne cette classe de faits psychiques dont le prototype est le phénomène d'écriture directe...

Voici quelques extraits de l'étude du docteur Dusart.

C'est le baron Guldenstubbé qui a fait le plus remarquable récit de phénomènes de cette espèce si particulière, dans son livre intitulé: *La réalité des Esprits et le phénomène merveilleux de leur écriture directe*.

Le baron a dû être un Psychiste d'une bien grande puissance, car tous ses messages ont été obtenus sans le secours d'aucune autre personne et dans des conditions qui, dans la plupart des cas, auraient exclu toute chance de succès. Il en est de ces expériences comme de toutes les autres: leur réussite exige la réunion d'un certain nombre de conditions. On les a autrefois, et même encore aujourd'hui, singulièrement exagérées et mal établies: c'est ainsi que l'on a déclaré que l'obscurité était d'une nécessité absolue. Il n'en est rien. Je pense que tous les phénomènes peuvent se produire en pleine lumière, sauf, bien entendu, ceux qui ne peuvent se percevoir que dans l'obscurité, comme, par exemple, les apparitions lumineuses et phosphorescentes. Il faut plus de temps et de patience, mais avec ces deux éléments la lumière n'oppose plus un obstacle insurmontable.

Parmi les endroits signalés comme ayant été le siège des expériences les plus réussies, l'auteur cite le Louvre, le musée de Versailles, la Basilique de Saint-Denis, l'Abbaye de Westminster, le British Mu-

seum, les cimetières Montparnasse, Montmartre et du Père-Lachaise, le Bois de Boulogne, diverses églises et des ruines anciennes de France, d'Allemagne, d'Autriche et d'Angleterre.

La liste de ses témoins comprend vingt-sept noms, choisis parmi le très grand nombre de personnes distinguées, qui ont à plusieurs reprises assisté à ses expériences. On y rencontre ceux de M. Delamarre, rédacteur en chef de la *Patrie*, M. Choisselat, rédacteur de l'*Univers*; M. Dale Owen; M. Lacordaire, le frère du grand orateur; M. De Bonnechose, l'historien; M. Kiorboë, le peintre suédois bien connu; le baron Von Rosenberg, ambassadeur allemand près de la cour de Wurtemberg; le prince Léonide Galitzin et deux autres membres de la noblesse de Moscou; le Révérend William Mountford, qui a apporté son témoignage personnel au *Spiritualist* du 21 décembre 1877.

M. Coleman, d'Upper Norwood, dont l'expérience date de si loin, me fait savoir qu'il se rappelle parfaitement avoir vu M. Dale Owen se rendre à Paris dans l'unique but d'assister à ces remarquables expériences. Il raconta à M. Coleman comment il avait accompagné le baron et sa sœur Julia dans les diverses chapelles de Paris, où il déposa des feuilles de son propre papier, sans crayon ni quoi que ce fût pour écrire. S'étant retiré à quelques pas, mais sans perdre le papier de vue un seul instant, il retrouvait dans chaque cas des messages intelligents qui y étaient écrits. M. Coleman avait une de ces curieuses psychographies en sa possession. Elle avait été obtenue au Palais de Trianon, à Versailles.

Le volume est accompagné de trente fac-similés de psychographies ainsi obtenues, et choisies parmi plus de deux cents spécimens, en vingt langues différentes, dont plusieurs couvraient un nombre de pages variable. Ils furent tracés entre les années 1836 et 1872. La première expérience eut lieu en déposant du papier et un crayon dans une boîte fermée avec une clef, qui ne quitta pas un seul instant le baron. Personne ne se doutait qu'une expérience de ce genre fût en cours. Au bout de douze jours, pendant lesquels aucune marque ne fut tracée sur le papier, on vit apparaître sur celui-ci certains caractères mystérieux et ce jour-là dix expériences diverses furent reproduites avec plein succès. On laissa alors la boîte ouverte, en l'observant, et l'on vit l'écriture s'allonger sur le papier sans le moyen de crayon. A partir de ce moment, on cessa tout à fait de déposer un crayon et l'on obtint ce nombre considérable de psychographies, en se bornant simplement à déposer une feuille de papier blanc sur la table d'un salon, dans les édifices publics, ou sur les piédestaux des anciennes statues ou sur les tombeaux contenus dans les églises et les cimetières. Il était évidemment indifférent que le papier fût déposé ici ou là et il est possible que le baron, par l'effort de sa volonté, ait provoqué la production de certains noms dans certains lieux spéciaux. L'association de certains noms avec des statues ou des tombeaux était la conséquence de la préoccupation de son esprit.

M. Crookes raconte dans ses *recherches* deux remarquables exemples de psychographie, que je vais citer parce que l'un d'eux montre combien l'observation peut être facile, et comment on peut obtenir des ré-

sultats pleinement satisfaisants, même dans l'obscurité, lorsqu'il n'existe aucun moyen de mettre en doute la valeur du résultat ainsi obtenu. Ceux qui n'ont jamais fait d'expériences affirment ordinairement que tout résultat obtenu dans l'obscurité est, par le fait même, dépourvu de valeur. Le récit de M. Crookes est de nature à dissiper cette erreur, que l'on ne retrouve que trop chez les sceptiques scientifiques, qui débute avec des préventions contre la réalité des phénomènes en général et par conséquent de ceux qui se présentent dans les conditions dont nous parlons.

« Le premier fait que je veux citer eut lieu, à la vérité, dans une séance obscure, mais cette circonstance ne rendit pas le résultat moins satisfaisant. Je m'étais assis près du médium, Miss Fox, et les seules autres personnes présentes étaient ma femme et une de ses parentes. Je tenais les deux mains du médium dans une des miennes, tandis qu'elle avait posé ses deux pieds sur les miens. Une feuille de papier avait été déposée sur la table, devant nous, et de ma main restée libre je tenais un crayon.

Une main lumineuse descendit du plafond du salon et après avoir flotté quelques secondes près de moi, prit le crayon de ma main, écrivit rapidement sur la feuille de papier, rejeta le crayon, puis s'éleva au-dessus de nos têtes, en se perdant peu à peu dans l'obscurité.

On peut considérer le second fait comme le récit d'un échec. « Souvent un bon échec contient plus d'enseignements que l'expérience la plus parfaitement réussie. »

Ce second cas se produisit dans mon propre salon, en pleine lumière, en présence seulement de quelques amis et de M. Home. Diverses circonstances, sur lesquelles je crois inutile d'insister, avaient prouvé que ce soir-là le pouvoir psychique était considérable. Aussi j'exprimai le désir d'observer de mes yeux la production d'un message écrit, comme un de mes amis m'en avait décrit un tout récemment. Je reçus aussitôt cette réponse par l'alphabet : « Nous allons essayer. » Un crayon et quelques feuilles de papier furent déposés au centre de la table. Aussitôt le crayon se dressa sur sa pointe, et après s'être avancé vers le papier par petites secousses pleines d'hésitation, il retomba. Il se releva de nouveau pour retomber encore. Il essaya une troisième fois, mais sans plus de succès. Après ces trois tentatives infructueuses, une petite latte en bois qui se trouvait sur la table, près du crayon, glissa vers celui-ci, se releva de quelques pouces au-dessus de la table. Le crayon se leva à son tour et vint s'appuyer contre la latte et tous deux firent un effort pour tracer une marque sur le papier. Ils retombèrent et firent ensemble un nouvel effort. Après une troisième tentative, la latte abandonna le crayon et retourna à sa place. Le crayon resta en travers du papier, comme il y était retombé et ce message nous fut donné par l'alphabet : « Nous avons essayé de faire comme vous nous l'aviez demandé, mais notre puissance était épuisée. »

Le Gérant : GASTON MERY.

IMPRIMERIE NOIZETTE ET C^{ie}, 8, RUE CAMPAGNE-1^{re}, PARIS.

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

Le mystère de la rue de Bourgogne

Les journaux, depuis plus d'une semaine, sont remplis de dissertations et de reportages sur l'événement mystérieux qui met en émoi les habitants de la rue de Bourgogne.

Il s'agit, on le sait, d'une prétendue « maison hantée » où, depuis des mois, on entendrait les cris et les gémissements d'un enfant martyrisé, sans qu'il ait été jusqu'à présent possible de découvrir l'auteur de ces gémissements et de ces cris.

L'affaire semble donc être du ressort de l'*Écho du Merveilleux* et nous allons essayer d'en déchiffrer l'énigme.

Rappelons d'abord les faits connus.

Au mois d'octobre dernier, M. Brongniart, commissaire de police du quartier des Invalides, recevait une lettre anonyme dans laquelle on l'informait qu'à différentes reprises on avait entendu des plaintes désespérées, des appels déchirants, qui semblaient sortir d'un immeuble exactement situé derrière le 51 de la rue de Bourgogne et dépendant du Ministère de l'Agriculture.

M. Brongniart fit faire des recherches. Elles restèrent sans résultat, l'auteur de la lettre anonyme n'ayant pu être découvert.

Le 16 juin dernier, nouvelle lettre anonyme, plus affirmative, plus détaillée que la première. M. Brongniart mit un de ses inspecteurs en cam-

pagne et celui-ci, sur divers indices recueillis, crut pouvoir affirmer que l'auteur des deux lettres était une ancienne domestique, originaire de Bretagne, Marie Baron, âgée de soixante-deux ans, et habitant rue de Bourgogne, 51.

Mandée au commissariat, Marie Baron commença par nier. Puis, sur les instances de M. Brongniart qui lui assurait qu'elle n'avait rien à craindre, elle avoua. Elle expliqua que son bon cœur l'avait poussée à dénoncer les horribles traitements qu'on faisait subir à la fillette dont elle entendait les cris, mais que, par peur d'avoir des ennuis, dans le cas où sa dénonciation provoquerait l'arrestation d'un voisin, elle n'avait pas osé signer ses lettres.

Marie Baron, que j'ai interrogée moi-même, est une petite vieille aux yeux clairs, au teint rose, qui paraît douée d'un grand bon sens et qui semble très fâchée de tout le bruit fait autour de sa personne. Elle vit presque misérablement, sous les toits, dans un cabinet étroit, meublé d'un lit, d'une table, d'un poêle et d'une seule chaise. Elle ne demande d'ailleurs rien à personne. Je crois cependant savoir qu'elle est secourue par le bureau de bienfaisance, et j'imagine que si elle déplore qu'on ait livré son nom à la publicité, c'est surtout parce qu'elle redoute que cela ne lui nuise aux yeux de l'administration.

Elle ne varie point dans ses déclarations.

— J'ai été, dit-elle, pendant longtemps à me demander si je ne rêvais pas. Au mois d'octobre, lorsque je vins louer cette modeste chambre, je commençais déjà à être réveillée par des cris. J'écoutais, mais je ne parvenais pas à distinguer. Je crus que

c'étaient des parents qui corrigeaient leur enfant et je n'y attachai pas d'importance. Mais les nuits suivantes, les cris recommencèrent, des cris de douleur qui me retournaient le cœur.

« Je parvenais, en prêtant l'oreille, à saisir des lambeaux de phrases comme celle-ci : « Pardon ! Pardon, ma sœur ! Tu me brûles ! Grâce ! Je souffre ! Maman ! Tu me fais mourir ! Pardon ! maman ! Ma langue !... Mes jambes !... Je souffre ! Je souffre !... Pitié ! pitié ! Va coucher, maman ! »

« Le jour de l'Ascension, vers 5 heures du soir, les cris furent plus perçants et j'entendis distinctement la petite martyre s'écrier : « On brûle Léonie Lefèvre ! On brûle la petite Léonie Lefèvre ! Maman, plus me brûler... gentille, gentille... »

Marie Baron n'a l'air ni d'une folle, ni d'une hallucinée. Son témoignage était précis. Elle déclarait d'ailleurs, au commissaire de police, que d'autres personnes qu'elle avaient entendu les mêmes plaintes et les mêmes appels.

Le commissaire continua son enquête. Il interrogea les personnes désignées par Marie Baron. Il recueillit un grand nombre d'autres témoignages. Enfin, il chargea un de ses inspecteurs, M. Rocmort, de se poster dans la chambre de Marie Baron, et de s'y tenir l'oreille aux aguets.

Or, un après-midi, vers 2 h. 1/2, l'inspecteur Rocmort entendit distinctement des plaintes, provenant de l'étage supérieur de l'immeuble désigné par Marie Baron, et qui se trouve en face et à droite de la lucarne de sa mansarde...

Il était donc impossible, dès lors, de douter de la réalité des faits. M. Brongniart prévint M. Cochefert, le chef de la sûreté. M. Cochefert intrigué par le mystère de cette étrange aventure, prit la direction de l'enquête.

Il fit dresser la liste exacte de tous les locataires du pâté de maison compris entre les rues de Bourgogne, de Varenne, de Grenelle, de Bellechasse. Il se procura également le relevé des enfants de chaque ménage et procéda à de minutieuses et discrètes investigations pour savoir si les locataires nouvellement arrivés dans le quartier n'avaient pas dissimulé un enfant. Il fut ainsi établi qu'aucun enfant ne manquait, qu'aucun ne paraissait souffrir, que tous vivaient au su et au vu des voisins...

M. Cochefert se trouvait ainsi en face de ce

problème, évidemment déconcertant : des cris indéniables, des cris nettement articulés d'enfant qu'on bat et qu'on torture, entendus dans tel endroit déterminé — et, dans cet endroit, pas d'enfant !

Il chercha l'explication du mystère. Il la cherche encore. La trouvera-t-il ?

L'hypothèse d'un enfant martyr étant écartée, il n'y a que trois explications possibles :

- 1° Un cas curieux d'hallucination collective.
- 2° Une mystification.
- 3° Un phénomène se rattachant à l'occultisme.

J'ai déjà examiné brièvement dans la *Libre Parole* la valeur respective de ces trois explications. Il n'est peut-être pas inutile que j'y revienne ici.

A mon sens l'hypothèse d'une hallucination collective ne soutient pas l'examen. Les témoins qui ont entendu les plaintes sont trop nombreux et trop catégoriques.

Le commissaire de police a bien voulu me donner connaissance d'une partie des dépositions qu'il a recueillies ; et à moins de mettre en doute *a priori* tous les témoignages humains, il faut bien considérer ceux-là comme positifs et véridiques.

Parmi ces dispositions très affirmatives, il y a après la déposition de M^{lle} Baron, celles de M^{mes} Meunier, 47, rue de Bourgogne ; Dupuy, 57, même rue ; Mouret, même rue, même numéro ; de M^{lle} Preux, 72, rue de Bellechasse ; de MM. Barbault, 57, rue de Bourgogne ; Chanson, 47, même rue ; Guillet, 8, cité Martignac ; Allais, 55, rue de Bourgogne ; Tacaille, père et fils, cochers du ministère de l'Agriculture, et enfin celle de l'inspecteur Rocmort.

Il est impossible d'admettre que ces personnes d'âge, de sexe et de conditions différents aient pu se suggestionner les uns les autres. Ils ne se connaissent pas entre eux pour la plupart.

Au reste, tous les cas d'hallucination collective constatés offrent un caractère commun qu'on ne retrouve pas dans le cas présent.

Dans ma dernière brochure sur « Les Apparitions de Tilly » — car pour expliquer les faits de Tilly les incrédules qui ne sont, au fond, que des ignorants, avaient émis les mêmes hypothèses que pour expliquer les faits de la rue de Bourgogne —

j'ai cité ce cas d'hallucination collective, rapporté par un officier de marine, M. Lestonnat.

Un matin, sur le trois-mâts *Caroline*, il se trouvait dans le détroit de la Sonde. Il aperçoit au loin une pirogue. Il la désigne au maître d'équipage, qui déclare : « Ce n'est pas une pirogue, c'est une véritable embarcation. » Un gabier, regardant à son tour, prétend qu'il voit sur cette embarcation un homme qui fait des signaux. Tout l'équipage aperçoit bientôt l'embarcation et l'homme. L'un des matelots voit l'homme brandir une gaffe, l'autre le voit agiter un morceau d'étoffe... Et ainsi de suite.

On met le cap sur l'embarcation. On s'en approche et on constate que c'est un bloc de pierre ponce...

Autre exemple, cité récemment par la *Rivista di studi psichici*.

Au mois de juillet dernier, les habitants de la maison portant le n° 4 de la rue Monferrato, à Turin, et des maisons voisines, furent un beau soir mis en émoi par une sorte de sifflement aigu, extraordinaire. Effroi général.

On s'interroge, on tâte les murs, les conduites, on explore les caves. La nuit, le sifflement recommence; il se change en un formidable beuglement, d'une tristesse et d'une désespérance infinies. Sûrement, c'est l'âme de quelque infortuné qui se lamente dans l'autre monde. Le mystère devient terrifiant. Que faire? On va chercher la police. La police vient, fouille, refouille, et, bien entendu, comme toutes les polices, s'en va bredouille, laissant les habitants de la rue Monferrato à leurs tristes pensers.

Le lendemain, les cris redoublent. Cinq ou six gamins qui jouaient sur le palier se sauvent terrifiés. Les racontars les plus effrayants circulent. L'un a vu sur le mur une procession de barbes humaines de toutes les couleurs; un autre a vu une quantité de cornes; un autre une forme horrible, vêtue de rouge et cornue. Un gamin de dix ans a vu rouler sur les escaliers une caisse dont s'est échappée une boule qu'il a voulu saisir et qui s'est réduite en fumée.

Cela durait depuis quelque temps, lorsqu'un officier de l'armée italienne, le capitaine Felice Cerato se mêle de l'affaire. Comme le lieutenant Lestonnat, il avait eu l'occasion d'observer en mer

des cas d'hallucinations collectives. Il ne croyait pas aux puissances occultes. Il fit des recherches.

Il découvrit ceci :

Dans un établissement situé sur la rive du Pô, le signal de la cessation du travail et d'autres signaux de jour ou de nuit se faisaient au moyen d'une sirène. Le son venait frapper l'eau du fleuve, qui en déformait les ondulations, à ce point que les passants croyaient entendre les plaintes de quelque malheureux tombé à l'eau.

La maison hantée, dès que ses habitants eurent été rassurés par l'excellent officier, revint à la tranquillité, et les plus timorés se mirent à rire des gémissements de la sirène.

De ces deux exemples, il résulte que ce qui caractérise l'hallucination collective, c'est qu'elle n'est pas spontanée. Elle se produit lentement, comme par alluvions successives. Et son signe distinctif semble être qu'elle ne commence pas pour tous les sujets hallucinés au même moment. Elle n'est ni concordante, ni simultanée.

Un premier individu voit ou entend. Il communique son impression à un autre individu qui, suggestionné, voit et entend à son tour, mais quelque chose de plus. Le second individu, par la description de ce qu'il croit avoir perçu, suggestionne les suivants, et ainsi de suite.

L'hallucination collective, en un mot, ne *naît* point collective, elle le *devient*.

Or, il ne s'est rien passé de pareil, rue de Bourgogne. Il s'est passé quelque chose de tout différent. Les témoins qui ont entendu les cris après Marie Baron n'en ont pas entendu *plus* mais au contraire *moins* qu'elle... L'hallucination — si hallucination il y avait — au lieu de croître et d'augmenter au fur et à mesure qu'elle se serait communiquée, aurait au contraire diminué d'ampleur et d'intensité.

On n'a pas vu, rue de Bourgogne, les témoins renchérir les uns sur les autres, comme à Turin. On n'a constaté, chez eux, aucune tendance à l'exagération et à l'illusion. Leurs dépositions, très courtes, limitées à un fait simple, exactement le même pour tous, démontre que l'imagination ne joue aucun rôle dans leur cas.

Et il est impossible de ne pas en conclure que l'hypothèse d'une hallucination collective est insuffisante à expliquer les faits. C'est, d'ailleurs, à

cet avis que la police, elle-même, s'est rangée, car elle a abandonné cette explication.

Par contre, lorsque jeudi dernier, j'ai rendu visite à M. Brongniart, il n'avait pas encore écarté absolument l'hypothèse d'une mystification.

Il avouait toutefois qu'il manquait d'arguments pour l'étayer.

Le seul renseignement qui, jusqu'à l'heure de notre entretien, l'avait empêché d'écarter cette hypothèse comme il avait écarté les précédentes, c'est que, d'après un on-dit, existerait dans le quartier, un ouvrier boulanger, doué de ventriloquie, et très facétieux de son naturel.

Malheureusement, personne n'a pu encore indiquer le nom ni l'adresse de ce mitron engastrimythe et mystificateur.

Je suis bien persuadé, pour ma part, qu'il restera introuvable. Les mitrons qui travaillent ou qui habitent dans le pâté de maisons compris entre les rues de Bourgogne, de Varennes, de Grenelle et de Bellechasse ne doivent pas constituer un bien gros bataillon — et il est évident que si, parmi eux, il en était un qui fût ventriloque, ce ne serait ni long ni difficile de le connaître. Si on ne le connaît pas encore, c'est qu'on ne le connaîtra jamais.

D'ailleurs, l'hypothèse d'une mauvaise plaisanterie, quand on y réfléchit, s'évanouit d'elle-même. Comment, en effet, admettre que, depuis un an, le ventriloque n'ait pas varié son genre d'exercice, et qu'il ait constamment fait entendre les mêmes plaintes et les mêmes cris ?

Pourquoi toujours des plaintes et jamais des éclats de rires, — des gémissements désespérés et jamais des cris de joie ?

Cette persistance, cette uniformité dans la nature et je dirais volontiers dans la singularité des faits constatés ne prouvent-elles pas, à elles seules, qu'il ne peut être question d'une plaisanterie, même mauvaise, car son auteur eût certainement tenté d'en rompre, de temps en temps, la monotonie.

A ce propos, on trouvera, sans doute, intéressante, la lettre suivante :

Nancy, 25 juin 1900.

Monsieur,

Votre très intéressant article de la *Libre Parole* sur la maison hantée (?) de la rue de Bourgogne me sug-

gère diverses réflexions qu'en qualité de « simple chercheur » je vous demande la permission de vous soumettre.

Vous parlez avec beaucoup de justesse de la ventriloquie : mais si l'hypothèse d'une mystification par un ventriloque pouvait être admise dans le cas qui nous occupe, il faudrait chercher le mystificateur assez près des personnes qui ont entendu des cris et des plaintes d'enfant.

Un ventriloque bien doué, bien exercé produit de près des illusions difficiles à détruire.

Il y a trente et un ans, j'étais sous-officier au camp de Châlons. Un soir, un camarade nous amène un fourrier d'infanterie que personne de nous ne connaissait et qui était d'ailleurs agréable compagnon. Après dîner, nous allâmes nous promener en groupe au Petit Mourmelon : nous devisions joyeusement et j'avais fréquemment pour interlocuteur le fourrier invité. Tout à coup, à distance que je jugeais assez éloignée, je m'entendis appeler et invectiver. Je prêtai l'oreille et je répondis en sommant mon interpellateur de se faire connaître. Je n'obtins aucune réponse et l'incident se renouvela plusieurs fois pendant le trajet, à ma grande stupéfaction ainsi qu'au grand étonnement de mes camarades. Arrivé au village, le fourrier, qui me voyait exaspéré, me demanda en riant si j'avais jamais entendu un ventriloque et, tout en s'excusant de sa plaisanterie, il appela l'un de nous d'une voix qui semblait venir du haut d'une maison. Il n'y avait plus qu'à rire. Nous entrâmes dans un café tenu par une femme d'une cinquantaine d'années. Pendant que nous jouions au billard, la maîtresse de l'établissement, assise à son comptoir, s'entendit appeler du dehors d'où on lui prodiguait des épithètes drôles et bien propres à l'agacer. Elle sortit et ne vit personne : chacun de nous sachant à quoi s'en tenir garda un calme absolu tandis que les appels et les propos risqués se reproduisant à plusieurs reprises, la pauvre femme et ses clients ordinaires faisaient le tour de la maison... bien inutilement.

Pendant plusieurs jours cette farce se reproduisit : la bonne femme et ses habitués crurent et croient peut-être encore à quelque chose de surnaturel. Notre ventriloque était parfaitement entendu dans la salle du café ; mais je suis certain qu'à trente mètres on n'aurait rien perçu des paroles qu'il émettait. Donc, à mon avis, s'il y a tour de ventriloquie dans l'affaire de la rue de Bourgogne, le ventriloque n'est pas loin des personnes mystifiées.

Je serais heureux de savoir si, dans votre enquête, vous avez pu vous rendre compte que l'action d'un ventriloque n'a pu s'exercer dans un rayon restreint,

dans la maison même par exemple. Si ce point était élucidé, il faudrait voir dans les faits qui causent une si vive émotion des manifestations d'un autre ordre? Oserai-je vous prier de me donner votre avis à ce sujet! Pardonnez-moi, Monsieur, cette trop longue lettre et veuillez agréer l'expression de mes sentiments très distingués.

M

On voit, d'après ce récit, que les ventriloques sont, en général, assez enclins à varier leurs effets, et surtout à les *corser* de plus en plus, par un penchant très humain d'ailleurs, et qui nous pousse, tous tant que nous sommes, sinon à forcer notre talent, du moins à essayer de le faire valoir. Un artiste qui a du succès cherche toujours à en avoir davantage.

Le facétieux individu qui opérerait rue de Bourgogne aurait donc, à l'encontre de ses pareils, une tendance à s'effacer, car, depuis qu'on s'occupe de lui dans les journaux, il ne se fait presque plus entendre. Il ne renoncerait pas cependant tout à fait à sa plaisanterie, puisque les plaintes ont été perçues, depuis qu'on a prétendu qu'un ventriloque en était l'auteur.

Et puis, comment admettre que, s'il s'agissait réellement d'un ventriloque, il ne se serait pas déjà fait connaître?

Croyez-m'en, après la réclame gratuite dont il bénéficierait, cet engastrimythe, s'il existait, aurait déjà loué un pavillon aux environs de l'Exposition — et il ferait de fabuleuses recettes.

Quand on a un don pareil, on ne le laisse pas improductif, surtout quand on est simple mitron!

Enfin, comme le remarque mon correspondant, la mystification par ventriloquie n'est possible que dans un rayon très restreint, or, c'est de lieux différents, et relativement très éloignés les uns des autres, que les plaintes et les voix ont été entendues par les divers témoins.

Nous voici arrivés à la dernière des hypothèses : celle d'un phénomène se rattachant à l'occultisme.

J'ai raconté dans la *Libre Parole* que, sans se prononcer sur cette hypothèse, M. Brongniart ne la repoussait point *a priori*. Il étudie. Et c'est déjà un grand progrès que la police — en avance sur

les académies — consente à ne se point montrer incrédule de parti pris en de semblables matières.

Elle a, d'ailleurs, de bonnes raisons pour cela. Elle n'ignore pas, en effet, que les cas de « maisons hantées » sont très fréquents, que les revues spéciales en enregistrent à chaque instant, et elle est bien obligée de convenir que, s'il s'agissait toujours de farces, on pincerait bien de temps en temps les farceurs! Or, on ne les pince jamais...

M. Cochefert, lui-même, m'a-t-on assuré, ne serait pas très éloigné de croire — ne fût-ce que pour dégager son administration — qu'on se trouve en présence de faits étranges provenant d'une mystérieuse mise en jeu de forces encore inconnues de la nature.

Seulement, ce n'est chez lui qu'une impression, et il voudrait bien, avant de donner son avis, connaître le mécanisme de tels phénomènes. Et il « bûche » les auteurs...

Voici une lettre qui lui fournira peut-être une indication :

Monsieur,

Venue à la campagne, auprès de mon vieux père, je lis depuis plusieurs jours, avec une très grande attention, ce qui a rapport à la *maison hantée* de la rue de Bourgogne, et principalement vos appréciations.

Voulez-vous me permettre de vous dire, très brièvement, ce que j'en pense moi-même, si ma lettre n'arrive pas trop tardivement pour présenter quelque intérêt.

Il est fort possible que les paroles, cris, gémissements entendus par plusieurs personnes ne soient : 1° ni le fait d'une hallucination collective, 2° ni l'émanation de la souffrance réelle éprouvée par un enfant, 3° ni la plaisanterie d'un farceur.

Ainsi que vous le disiez fort justement dans un article paru il y a trois jours dans la *Libre Parole*, tout fait présumer qu'on se trouve en présence d'un de ces phénomènes incompréhensibles, parce que insuffisamment expliqués, mais qui dérivent d'une force naturelle, non encore isolée, si jamais elle doit l'être.

Chacun de nous possède en soi un ensemble de facultés latentes, le plus souvent inertes, mais, parfois aussi, plus ou moins utilisées, consciemment ou inconsciemment.

Parmi ces forces innommées, produits de la chaleur vitale, comme l'électricité est une des forces produites par la chaleur moléculaire aérienne, il en est une que les spirites et autres amateurs de sciences

occultes ont dénommé *fluide*, comme ils ont appelé *médium*, les personnes supposées capables de l'extérioriser.

Depuis fort longtemps les phénomènes dits de hantise m'ont vivement intéressée, et il a fallu que la destinée me lançât dans le *struggle for life*, pour diriger mon esprit dans des études plus positives.

Il n'en est pas moins vrai que je suis arrivée, après avoir été moi-même le témoin de plusieurs manifestations miraculeuses, à avoir une opinion personnelle que rien ne pourrait ébranler... (c'est bien quelque chose !)

1° Il n'y a que des *miracles humains*, naturels... mais ils sont très nombreux et très divers.

2° Aucun miracle — ou si vous préférez que je laisse ce mot pour ce que les croyants attribuent à une intervention divine — aucun phénomène n'est le résultat de l'esprit individuel d'un être humain *disparu*.

De même que ce n'est ni Dieu, ni la Vierge, qui guérit les malades, mais une force étrange, baptisée *foi* dans certains lieux, et que j'appelle *volonté*; de même ce ne sont pas les atomes dispersés de l'esprit vital ayant animé des cadavres, mais bien une force émanant des corps vivants qui engendrent tous les phénomènes, quelle que soit leur bizarrerie.

Je suis une incroyante en tout; aussi bien en religion qu'en politique, en spiritisme qu'en sociologie... je ne crois que ce qui est logique et ce dont je peux me rendre compte par moi-même... Eh bien, j'ai vu, de mes yeux vus, en province et à Paris, des miracles laïques, des phénomènes extraordinaires que je comprends aujourd'hui, sans pouvoir les expliquer. Ce n'est pas plus contradictoire que de dire que l'on comprend le mécanisme du télégraphe, du phonographe, etc. Et je défie bien cependant que l'on m'explique leur fonctionnement comme l'on m'expliquerait le mécanisme d'une roue de moulin actionnée par l'eau.

Je suis une ignorante en tout; une profane, hélas, puisque je ne fais de la sociologie et de la science qu'en amateur, hors de toutes chapelles. On ne peut donc m'accuser d'être une professionnelle de l'occultisme; eh! bien, au risque d'être traitée de folle, de visionnaire, de spirite, j'affirme que j'ai été moi-même la cause directe de phénomènes, d'autant plus importants qu'ils actionnaient des objets matériels.

Pour dire ma pensée jusqu'au bout, j'ai pensé, à propos de ce qui se passe actuellement rue de Bourgogne à un phénomène d'acoustique qui augmenterait dans des proportions considérables, les bruits produits réellement par les plaintes d'un malade, d'un enfant, d'un somnambule, et même d'une girouette... que sais-je!

Le phénomène de la rue de Bourgogne — si c'est un phénomène — cessera lorsque la cause inconnue qui le produit aura disparue.

Cette cause réside-t-elle dans la puissance d'une seule personne? Est-elle le résultat de la proximité de différents êtres, piles miraculeuses et inconscientes? Nul ne pourra peut-être le dire, mais le phénomène de l'acuité de l'ouïe qui, dans de certaines circonstances, peut faire percevoir des sons produits à une distance prodigieuse, est un des plus fréquents, et un de ceux que j'ai été à même d'expérimenter.

LOUISE R.

Voici, d'autre part, des déclarations de M. de Rochas qui préciseront peut-être les indications de la lettre qu'on vient de lire :

Il n'y a pas, en ce monde, a dit M. de Rochas, de forces mystérieuses, pas de puissances surnaturelles, pas d'esprits frappeurs ou pleureurs; mais une force nouvelle, d'essence inconnue encore, qui émane de l'organisme humain et, mue par la volonté, agit à distance sur les êtres comme sur les objets inanimés. Ce sont les individus qui la possèdent, qui produisent ces manifestations transcendantes : bruits divers, plaintes, déplacements et bris d'objets mobiliers, taches de sang, etc., fréquemment constatés.

« Parfois même les médiums ignorent eux-mêmes le pouvoir dont ils disposent et la force redoutable, intelligente, qui émane d'eux; alors, cette inconscience ne contribue pas peu à affermir, dans certains milieux, les croyances aux esprits frappeurs, aux êtres surnaturels et aux sorciers malfaisants. »

Si je n'avais quelque scrupule à me citer moi-même, je conseillerais également à M. Cochefert de se reporter à la série d'articles *Observations et Hypothèses*, que j'ai publiés ici même récemment, et dans lesquels j'ai tenté de faire, sous une forme claire, la théorie du fluide humain...

Quand M. Cochefert se sera convaincu de la *possibilité* des phénomènes, il ne lui restera plus qu'à rechercher *le* ou *les* médiums sans lesquels les faits mystérieux de la rue de Bourgogne n'auraient pu se produire.

Je suis, pour ma part, persuadé, que M. Cochefert découvrira *ce* ou *ces* médiums beaucoup plus facilement que le mitron ventriloque sur lequel jusqu'à présent les plus minutieuses recherches n'ont pas permis de mettre la main.

Je lui rappelle, en effet, qu'il existe à cent pas à

peine du lieu où les plaintes et les cris se font entendre, un grand établissement de l'Etat, dépendant de l'administration des postes et télégraphes, où travaillent plus d'un millier de femmes.

C'est dans cet établissement que, selon toute probabilité, se trouve la grande source d'électricité humaine à laquelle sont empruntés les fluides qui ont servi, sinon à la production, du moins à la perception des plaintes et des cris que Marie Baron et les autres témoins ont entendus.

Dans un prochain article j'essaierai de déterminer le mécanisme du phénomène.

GASTON MERY.

Post-scriptum. — Cet article, rédigé et composé, je lis dans les journaux que la police prétend enfin avoir découvert la clef du mystère. Voici le résumé du communiqué qu'elle a fait à la presse :

Au mois d'octobre dernier, dans un logement du 55 de la rue de Bourgogne, donnant sur la cour, demeurait un ménage qui avait un enfant de six ans. Celui-ci était malade et dans sa fièvre délirait presque chaque nuit.

Il poussait des cris de douleur et des appels qui furent entendus par les voisins. Ceux-ci et notamment Marie Baron, se persuadèrent dès lors qu'un enfant était martyrisé dans un des logements donnant sur les vastes cours.

Il y a deux mois cette famille partit pour la campagne et presque au même moment le logement voisin fut occupé par un marchand de vins établi au 55 de la rue de Bourgogne, M. Boucart, père d'un charmant bébé de quatre ans. Cet enfant jouit d'une santé florissante qui fait l'admiration des voisins.

Chaque soir, M. et M^{me} Boucart, leur boutique fermée, jouent avec leur enfant avant de le coucher.

Le petit, qui a une voix forte, pousse des cris de joie stridents. Ajoutez à cela que les nombreux chats qui gardent tout à côté les archives du ministère de l'agriculture contre les dégradations des souris font, en cette saison, de grands vacarmes nocturnes.

On s'explique donc ainsi que les voisins entendant chaque nuit les mêmes cris sans trop chercher à les analyser se fortifièrent dans leur conviction première.

Le temps et la place me manquent pour montrer tout ce que cette explication contient d'inexactitudes et d'invraisemblances.

Il me suffira aujourd'hui de faire remarquer :

1° Qu'on ne nomme pas l'enfant de six ans qui

avait la fièvre, qui délirait presque chaque nuit, et qui, depuis deux mois, serait parti pour la campagne.

2° Que, si cet enfant avait existé, on n'aurait pas manqué de le découvrir, dès le commencement de l'enquête de M. Brongniart, au mois d'octobre dernier.

3° Que si le dit enfant était parti à la campagne il y a deux mois, on n'aurait pu l'entendre le jour de l'Ascension. Or, c'est le 24 mai dernier que, d'après les déclarations de Marie Baron et des autres témoins, les cris et les plaintes se firent entendre le plus nettement et avec l'accent le plus désespéré.

G. M.

Reportages dans un fauteuil

*** Les miracles de Saint-Jean-Baptiste de la Salle.*

En dehors même du succès de son Institut, assailli dès sa fondation par tant d'orages, le merveilleux abonde dans l'histoire du nouveau Saint que l'Eglise vient de placer sur les autels. Et d'abord on ne lira pas sans intérêt l'histoire du chevalier d'Armstadt.

C'était un officier allemand qui avait servi dans les armées de l'Empereur sous les ordres du prince Eugène. Passant à Lyon, au commencement de l'an 1714, il eut la curiosité d'aller voir exorciser une possédée. A peine avait-il mis le pied dans l'église, que cette femme, ou la voix qui parlait par sa bouche, l'apostropha vivement :

— Tu ne crois pas qu'il y ait de démons, lui cria-t-elle; prends garde, tu éprouveras leur fureur.

Le chevalier fut si frappé de ces paroles qu'il entreprit des études religieuses à la suite desquelles il abjura le luthéranisme. Etant venu à Paris, il prit pour directeur un prêtre de Saint-Sulpice, qui lui conseilla de se retirer dans la communauté de M. de la Salle. Le serviteur de Dieu le reçut avec bonté et l'appliqua aux exercices du noviciat.

Mais le nouveau converti fut pris soudain d'un mal étrange : ses anciennes blessures se rouvraient; il était assailli de visions effrayantes, pendant lesquelles tantôt il s'agitait furieusement, tantôt, étendu comme mort, il poussait de profonds soupirs et des gémissements douloureux. Ces crises singulières épouvantaient les Frères; chaque fois qu'elles se renouvelaient, ils croyaient le malade prêt à rendre l'âme. M. d'Armas-

tadt reçut ainsi plusieurs fois l'Extrême-Onction.

Ce malheureux pensa qu'il serait guéri s'il obtenait la faveur de porter l'habit des Frères. On le lui accorda; mais tout en contentant le malade, ce saint habit ne le préserva pas de nouvelles attaques.

Après avoir examiné avec soin le cas de l'infortuné novice, M. de la Salle le traita comme un possédé. Trop sage pour faire de l'éclat sur cette affaire, il s'enferma dans la chambre du malade, et pratiqua des exorcismes qui eurent un effet immédiat et complet. Le chevalier fut parfaitement guéri. Il ne persévéra point d'ailleurs dans sa vocation. Soit infidélité à la grâce (selon Blain), soit qu'on l'ait jugé impropre à l'œuvre des écoles (selon Maillefer, dans sa vie inédite du saint, citée par M. Guibert) le chevalier d'Armestadt rentra dans le monde.

Dans la vie du saint, on ne voit pas de fait miraculeux : trois seulement tiennent du prodige. Un frère, malade à Guise, en 1686, fut guéri subitement par la bénédiction de son supérieur. En 1702, le frère Timothée, ayant subi une opération au genou et ayant été envoyé à Chartres par son supérieur, alors qu'il aurait dû garder le lit, vit sa plaie fermée en deux jours, sans doute par la mystérieuse vertu de l'obéissance. L'attestation authentique de ce fait est au procès de l'Ordinaire, à l'archevêché de Paris. Enfin, la grâce qui permit à M. de la Salle mourant de dire la messe le jour de Saint-Joseph fut considérée par tous les frères comme un miracle.

Mais sur la tombe du grand serviteur de Dieu, les miracles fleurissent. De nombreux ouvrages ont publié le récit des faveurs obtenues par l'intermédiaire du saint. Entre tous ces faits, trois seulement furent présentés, le 13 février 1883, à l'approbation de la Sacrée Congrégation des Rites.

Victoire Ferry, employée à l'hôpital général d'Orléans, avait été victime, en 1832, des plus horribles brutalités de la part d'une folle. Les suites de cet accident avaient été terribles. Pendant douze ans, la malheureuse traîna une vie de souffrances toujours voisine de la mort. En 1844, au moment où l'on croyait sa dernière heure venue, l'invocation confiante de Jean-Baptiste de la Salle lui rendit subitement la santé.

Le frère Adelminien, directeur de la communauté de Saint-Nicolas des Champs, à Paris, avait été frappé, en 1866, d'une ataxie locomotrice. Les médecins, parmi lesquels l'illustre Trousseau, désespéraient de sa guérison. A Rouen, près du tombeau du saint, où il s'était entraîné, en 1868, le frère Adelminien, à la suite d'une neuvaine, fut soudainement et parfaitement guéri.

Le bruit de ce prodige parvint à un enfant de douze

ans, Etienne de Suzanne, qui se mourait de consommation, et se sentait mourir, et avait deviné la raison des larmes que ses parents tâchaient de lui cacher. Il fit aussi une neuvaine au saint qui a tant aimé les enfants, et fut guéri.

Ces faits, sévèrement contrôlés par le médecin et les canonistes, ont été déclarés miraculeux par décret du 1^{er} novembre 1887. De nouvelles grâces surnaturelles plus récentes sont consignées dans le décret d'approbation de la sacrée congrégation des rites, du 30 avril 1899.

« Le premier de ces miracles a eu lieu en l'année 1889, au pensionnat de Rodez, en France. Le jeune Léopold Tayac était atteint d'une très grave pneumonie. Les médecins avaient perdu tout espoir, et le malade, chez qui les centres cérébraux étaient mortellement atteints, allait expirer. Par l'entremise du Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle auprès de Dieu, toute maladie s'évanouit subitement.

« L'autre miracle se produisit la même année, dans la maison vulgairement appelée Maison-Neuve, près de Montréal (Canada). Le frère Néthaline souffrait d'une paralysie incurable, causée par une lésion de l'épine dorsale... Abandonné de tous les médecins, il se prosterna devant l'image du Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle qu'il supplia en pleurant de jeter sur lui un regard de pitié et de lui porter secours. Chose merveilleuse, il sentit subitement que ses pieds reprenaient leur force et celui qui naguère apparaissait comme demi-mort sembla dès lors ressuscité et pourvu d'une vigueur nouvelle. »

On trouvera tous ces faits et bien d'autres encore et le continu miracle d'abnégation, de courage et de douceur qu'est cette admirable vie dans l'histoire de Saint-Jean Baptiste de la Salle, récemment publiée par M. Guibert, prêtre de Saint-Sulpice.

GEORGE MALET.

LES PHÉNOMÈNES LUMINEUX DE BERBENNO

Nous recevons les communications suivantes :

« Les journaux d'études psychiques se sont, à plusieurs reprises, occupés d'un phénomène curieux qui, depuis environ vingt ans, se manifeste à 450 mètres sur les contreforts des Alpes, dans la Valteline — consistant en une flamme errante visible de nuit, et au sujet de laquelle les fantaisies populaires se sont donné de l'essor.

« De ce phénomène — dont s'est occupé le Dr Bat-

« tandier, dans le *Cosmos* — vient de rendre compte le professeur Fabani à l'Académie Nuovi-Lincei pontifici. »

Le village de Berbenno est borné à l'Ouest par un torrent qui court au fond d'une vallée profonde, et va se jeter dans l'Adda. Au-dessus du village, séparé par un escarpement, de vastes prairies couvrent un terrain d'alluvion qui présente des traces de tourbe. Cela pour la géologie.

Quant à l'histoire, on sait que, sur le territoire de ce village, il y eut, en 1624, une grande bataille entre Vénitiens, Français et Espagnols, et on retrouve souvent, en bêchant le terrain, des restes d'ossements humains. Il semble aussi probable que le lieu où se trouvent le presbytère et son jardinet aient été un charnier, où furent enterrées pêle-mêle les personnes mortes de la peste en 1557.

Cela dit, arrivons au fait. Presque chaque nuit, depuis vingt ans, on voit, dans une localité appelée Dusone, une flamme ordinairement blanchâtre, mais parfois de couleurs très vives. Elle descend un bon bout de chemin sur la route, et s'arrête à un carrefour où elle se transforme en un brouillard blanc que l'on distingue très bien aux rayons de la lune; elle pénètre dans la vigne Negri qui est en face du presbytère, et reprend son éclat qui ressemble à la lumière du magnésium avec une jolie teinte azurée et mesurant parfois 1 mètre de hauteur sur 3 ou 4 centimètres de largeur.

C'est dans la vigne qu'elle fait la plus longue pause. Puis, après un temps très variable, elle reprend la même route et, arrivée au carrefour, elle entre dans une autre vigne appelée Dea, changeant souvent de forme et de couleur. Enfin elle va s'éteindre vers Postalexio.

D'autres fois on a observé trois flammes, deux qui partent de Dusone, un peu séparées l'une de l'autre, et une troisième de Postalexio et qui viennent toutes trois se réunir à la vigne Negri en un gros globe lumineux. On les a rarement vues dépasser la cure, cependant cela est arrivé quelquefois, et le globe s'est élevé jusqu'aux fenêtres du presbytère.

Cette flamme est donc constante dans ses effets durant depuis plus de vingt-ans, mais il y a d'autres particularités dignes de remarque.

La flamme évite l'homme; il suffit de s'en approcher pour la voir fuir plus ou moins rapidement. Les formes de la flamme varient à l'infini; cône, globe, serpent de feu, lumière tranquille et scintillante, elle passe de 5 centimètres à 8 mètres de hauteur, elle se divise en plusieurs flammes ou se forme de plusieurs qui s'absorbent les unes les autres. Elle rampe sur le sol ou s'avance par bonds, elle prend une

course vertigineuse puis brusquement s'arrête, immobile. Elle disparaît parfois comme cachée par le tronc des arbres; d'autres fois elle projette une lumière si intense que toute la campagne aux alentours en est éclairée. Parfois elle prend l'aspect et la rapidité d'un bolide, elle traverse les vignes en rampant entre les sarments comme un serpent, puis elle s'arrête immobile et s'éteint.

Le vent n'exerce aucune action sur son chemin; elle se guide d'elle-même sans s'occuper des circonstances atmosphériques, marchant contre le vent et accomplissant, malgré lui, chaque nuit, son mystérieux trajet. La pluie ou la neige ne l'éteint pas, ni n'affaiblit son éclat. Une fois qu'elle a paru et accompli son voyage elle ne reparait plus la même nuit, mais son chemin peut durer plusieurs heures.

Tel est, en peu de mots, le résumé de la relation de M. Fabani.

Voici maintenant le récit que fait des phénomènes observés le correspondant du *Corriere della Sera* de Milan envoyé exprès par son journal sur les lieux:

Aspect de Berbenno.

Berbenno se trouve sur le versant droit de la vallée, à plus de 300 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il est distant de 10 kilomètres de Sondrio. De la station de San-Pietro on arrive à Berbenno en quelques minutes en suivant une bonne route carrossable. Le pays, caché derrière un éperon de la montagne, n'a rien de particulier; c'est un de ces villages de montagne comme on en voit tant, aux rues tortueuses qui s'étagent sur les pentes rocheuses, aux maisons basses, irrégulières et sales. Tout à l'entour, au contraire, éclate une symphonie joyeuse de vert et de jaune: prés, vignobles et blés qui alternent dans une végétation luxuriante.

La bonté des vins du pays est connue. On dit même en manière de plaisanterie, que c'est l'excellence de ce vin qui a fait donner son nom étrange au village. Connue aussi l'église qui s'érige sur une colline que réunit à la montagne une pente douce.

Les habitants de Berbenno, braves gens, travailleurs, sont presque tous agriculteurs ou bergers.

Les flammes mystérieuses.

Qui les a vues le premier?

Près de Berbenno, je me souvins tout à coup de l'archiprêtre: un bon vieillard sur les soixante. Don Paolo Tirinzono (tel est son nom) habite ici depuis une vingtaine d'années. Il a la réputation d'un savant, et sa carte de visite me dit en effet qu'il est membre honoraire de l'Aréopage des décorés de toute les

nations, président honoraire de l'Athénée italien *Alexandre Manzoni*, membre fondateur de l'Association *Nicolo Tomaseo*, membre honoraire de la Société historique de Côme, etc., etc.

Il me reçoit assez aimablement et me fait sans difficultés l'histoire des flammes. Qui d'ailleurs aurait pu la faire mieux que lui? C'est, à réellement parler, lui qui les a découvertes. C'était, il y a de cela quelques années déjà, dans son presbytère contigu à l'église. Un matin, il ne faisait pas encore jour, il sortait de chez lui pour aller dire la messe dans le hameau de Polaggia, il se trouva, sur la petite place de l'église, en face d'un disque resplendissant, une sorte de lune. Il rentra aussitôt chez lui et, prudent comme il l'est, se fit accompagner depuis à Polaggia par le sacristain.

Les nuits suivantes, observant de chez lui la campagne environnante, il aperçut comme une lumière errer dans le vignoble qui s'étendait devant lui et qui, aujourd'hui encore, est entouré complètement d'un mur haut de deux mètres. Les premières fois il pensa : Ce sont des gens qui viennent me demander... Mais personne ne le déranga et le phénomène continua à se répéter.

« J'ai compris, se dit alors don Tirinzino... Ce sont des gens qui vont à la recherche d'un trésor caché. »

Quelques jours après il se rencontra avec M. Negri, propriétaire du vignoble, et avec des clignements d'yeux significatifs (il me semble le voir) et beaucoup de sous-entendus, il fit allusion à sa découverte. L'autre se mit à rire. Alors don Tirinzino expliqua toute l'affaire.

M. Negri ne voulait pas le croire, mais le curé insista avec tant de conviction qu'à la fin le pauvre vieux se rendit. C'était la première victime de la flamme.

On voit et on ne voit pas.

— Et ensuite? — demandai-je, que s'est-il passé?

— Que s'est-il passé? Il s'est passé que j'ai continué à voir la flamme, ou ici ou là, ou sous une forme ou sous une autre, ou d'une couleur ou d'une autre.

La chose, répandue peu à peu dans le village, laissa la majeure partie des habitants, indifférents, incrédules.

Ici l'on est sceptique. Néanmoins, le bruit fit son chemin au dehors, et, dans ces dernières années, beaucoup sont venus à Berbenno pour observer le phénomène. J'ai mis ma maison à la disposition des observateurs, j'ai même donné l'hospitalité à un jeune spirite de Milan qui est resté chez moi une vingtaine de jours.

— Et a-t-il vu?

— Je dois dire qu'il passa dix-neuf nuits entières à veiller sans rien voir. Il couchait dans ma chambre qui donne sur la place de l'Eglise et sur le vignoble de M. Negri. J'eus l'idée de lui céder mon lit, et la vingtième nuit, le phénomène lui apparut dans toute sa splendeur.

— C'est extraordinaire.

— Non, du tout. Il est venu une fois, deux prêtres de Sondrio, chez moi, pour voir les flammes : l'archiprêtre et un autre. Eh bien! nous étions ensemble à la fenêtre. Le premier aperçut le phénomène, l'autre ne vit rien.

— Oh!

— Et écoutez donc celle-là. Il y a un mois, vint à Berbenno, en visite pastorale, Mgr Valfic de Bonzo, évêque de Côme, accompagné de son secrétaire, don Richard Orsenigo. Ils vinrent chez moi. Deux nuits durant, ils furent en observation : l'évêque déclara n'avoir rien vu; son secrétaire assura qu'il avait vu quelque chose.

— Etrange?

— Très étrange. Quant à la cause, qui peut en dire quoi que ce soit? Je ne me prononce pas ni ne veux me prononcer. Je ne crois pas cependant que l'explication du professeur Fabani suffise à en rendre compte.

— Le professeur Fabani? Celui qui a adressé un rapport sur les phénomènes à l'Académie *dei Lincei Pontifici*?

— Précisément. Don Fabani est curé à Valle, au-dessus de Morbegno, il s'occupe de recherches de physique. Il faut remarquer, toutefois, qu'il n'a jamais rien vu; il n'a fait qu'écrire, coordonner, donner une forme littéraire à ce qu'on lui a dit. Là, s'est bornée son œuvre qui n'est pas toujours exacte. Il voudrait expliquer les flammes par un phénomène électrique et mettre les apparitions lumineuses en rapport avec les faits qu'on lui a racontés. Il y a quelques années, le cheval d'un de mes parents ne voulait pas entendre parler d'entrer à l'écurie. Supplié, invoqué par mon parent, contre ma volonté même, je le bénis. L'animal devint tranquille à l'instant même. Lorsque je fus à l'écurie, sa crinière et sa queue étaient merveilleusement tressées.

Ce que disent le secrétaire communal, le syndic (maire), le médecin et les autres.

M. Louis Negri, secrétaire communal de Berbenno, est, en outre, propriétaire de la vigne dans laquelle les flammes apparaissent de préférence. Son père, qui avait fini par croire tout ce que lui disait l'archiprêtre, est mort il y a deux ans environ. En héritant de la

propriété il n'héritait pas de la croyance. Il s'employa, au contraire, toujours à réfuter les superstitions courantes. Il lui semblait impossible, en effet, qu'un homme sérieux et instruit, comme l'archiprêtre pût attribuer la moindre réalité à ce qui, selon lui, n'était qu'une hallucination !

— En voulez-vous une preuve, me disait-il, en me faisant faire un jour le tour de sa vigne. Un soir de l'année dernière, je descendais vers le presbytère. Il faisait nuit noire. Tout à coup, je vis sous le portail d'une église une lumière qui se mouvait. Je retins ma respiration et je m'avançai sur la pointe des pieds vers la lumière. Quand je fus tout près, j'allongeai la main et je la saisis... C'était une petite lanterne fixée au bout d'une perche et balancée par un gaillard que je reconnus tout de suite : « Malheureux ! m'écriai-je, qu'est-ce que vous faites là ? »

— Je fais la flamme, me répondit-il. Cet imbécile, continua M. Negri, était Pierre Candiani, le même qui, quatre jours auparavant, allait, répétant tout épouvanté, qu'il voyait le phénomène lumineux : grand foyer de lumière, derrière lequel il croyait voir la forme d'une tête humaine. Une autre fois, je me trouvais à Polaggia, chez le syndic, lorsque quelqu'un vint nous apporter la nouvelle qu'au milieu d'une vigne distante de peu, on voyait une étrange clarté. Le syndic et moi nous y allâmes par des directions opposées : c'était une lampe à huile, fixée à un arbre !

Le colonel en retraite, chevalier Jules Lavizzari, syndic de Berbenno, que j'allai trouver à Polaggia, me confirma ce que m'avait dit M. Negri. De sa maison, on domine presque toute la vallée et le côté du versant qui comprend le hameau de Dusone et les vignes Dea et Negri, où l'on affirmait avoir vu apparaître les flammes. Et lui, depuis tant d'années, il n'avait jamais aperçu aucun phénomène de ce genre, bien qu'il rentrât toujours chez lui la nuit tombée.

Le Dr G.-B. Berzi, médecin de l'assistance publique de Berbenno, nie purement et simplement l'existence du phénomène et a écrit dans ce sens à César Lombroso qui lui avait demandé des éclaircissements.

Même le brigadier de l'enregistrement qui, par son métier, est obligé de se trouver dehors la nuit, jure que ce sont des blagues et qu'il n'a jamais rien dit.

Cependant il y en a qui ajoutent foi à l'existence des flammes. Parmi ceux-là le brigadier de gendarmerie (napolitain) et quelques-uns de ses subordonnés.

Le sentiment de la population.

Autant que j'ai pu en juger, la population de Berbenno — à part quelques exceptions — ne croit pas à

l'apparition des flammes. Et très peu se sont dérangés pour constater *de visu* si les phénomènes lumineux étaient véritables ou non. Il est arrivé en revanche que quelques mauvais plaisants se sont donné le plaisir de faire perdre la tête aux croyants et surtout à l'archiprêtre, en allumant des feux dans les vignes ou derrière les murs qui entourent la propriété. Un soir que s'étaient réunis à Berbenno pour observer le phénomène, les étudiants de Sondrio, on vit de toutes parts des lumières errantes et des lueurs mystérieuses. Ce fut pour la population une nuit de fête.

Je m'abstiendrai d'examiner les témoignages de tous ceux qui ont fait des observations favorables aux apparitions de Berbenno. Il suffira de remarquer que l'un de ces témoignages est celui de ce Candiani qui fut surpris, la lanterne à la main, par le secrétaire communal. On ne peut pas dire que tous les autres témoins soient de mauvaise foi, M. Negri admet d'ailleurs que certaines lumières portées le long de la route, d'une maison et d'une écurie à l'autre, peuvent avoir induit plus d'un en erreur.

De toute manière, la régularité de ces pérégrinations lumineuses (régularité affirmée avec tant de précision par le professeur Fabani) est niée parmi ceux qui n'admettent pas qu'on doute de la vérité du phénomène. Le vicaire du quartier de Polaggia dit avoir vu deux fois seulement la flamme. Et l'archiprêtre de Berbenno lui-même nie que les flammes se manifestent souvent.

Une nuit en observation.

Vers la tombée de la nuit, j'étais déjà à mon poste, sur la petite place du presbytère d'où l'on domine parfaitement tout le théâtre des mystérieux phénomènes. Le syndic, le secrétaire communal, l'archiprêtre, le desservant de Polaggia et le brigadier de gendarmerie étaient avec moi. La nuit était très sombre, bien que le ciel fût étoilé. De temps en temps apparaissait un point lumineux qui disparaissait ensuite, pour reparaitre un instant après plus brillant que la première fois.

A force de tenir les yeux fixés sur la masse noire de la montagne, il me semblait même parfois que les lumières montaient et descendaient avec une rapidité prodigieuse ; mais je pus ensuite me rendre compte que ces mouvements n'étaient qu'apparents.

Vers la vingt-troisième heure, deux fois de suite une vive lueur apparut dans la vigne de Negri. Évidemment quelqu'un passant derrière la vigne avait allumé sa pipe. Nous passâmes ainsi trois heures. Vers minuit, nous rentrâmes tous et je m'accoudai à

la fenêtre de la chambre qui m'avait aimablement été assignée par l'archiprêtre. A ce moment, la lune s'était levée, éclairant légèrement le dos de la montagne.

Au bout de quelques minutes apparut, en face de moi, mais à une grande distance, une vive lumière de teinte rougeâtre. J'espérais que la flamme mystérieuse s'avancerait, descendrait dans le vignoble Negri pour s'y partager dans les trois flammes légendaires; mais non, elle resta immobile. Je tenais le regard fixé sur elle, lorsque, à gauche du vignoble Negri, je vis jaillir du mur d'enceinte une languette de flamme qui se dissipa aussitôt dans l'air, en décrivant une courte parabole. Quelques secondes après, j'en aperçus une autre un peu à droite, qui était analogue à la lumière de la lune. Lorsqu'elle commença à pâlir, je pus constater que cette lumière provenait d'un groupe de maisons de Berbenno.

En quoi consistait la flamme.

Soupçonnant fortement que, comme on connaissait dans le village le but de ma présence, on avait voulu rire à mes dépens, je rentrai à Berbenno le soir venu, de manière à n'être aperçu de personne... Je me remis en observation à la fenêtre où j'avais été les deux nuits précédentes. Vers 2 heures du matin, une lueur parut tout à coup dans la direction de Dusone juste à l'endroit où, d'après la relation de don Fabani, devait apparaître d'abord le mystérieux phénomène lumineux.

La voici, me dit le neveu de l'archiprêtre qui était en observation à la fenêtre au-dessous de la mienne. La voyez-vous descendre et s'avancer peu à peu vers la vigne de Negri?

Je la voyais, en effet, sautiller comme une langue de feu, disparaître, puis reparaitre toujours plus proche...

Tout à coup, j'aperçus sur la rue qui côtoie la vigne une figure humaine avec une lanterne à la main. C'était un paysan qui revenait de Dusone à Berbenno.

(Corriere sellasera, 24 juin 1900.)

Nous ferons remarquer que le parti-pris du correspondant du journal est trop évident pour que son scepticisme ait une valeur objective. Le rapport du professeur Fabani reste entier dans ses conclusions et nous tiendrons les lecteurs de l'*Echo* au courant de ce qui se passera à Berbenno.

H. VERNIER.

Le Merveilleux chez Flaubert

Dans l'œuvre de G. Flaubert le merveilleux abonde : des chapitres entiers de *Salammbô* lui sont consacrés et, dans la *Tentation de saint Antoine*, il surgit presque à chaque page sous la forme d'apparitions ou de fantômes.

N'ayant pas écrit de préfaces, ni de mémoires, ni de souvenirs, Flaubert n'a jamais exprimé publiquement ses pensées intimes, celles sur le merveilleux par exemple. Dans sa correspondance, seulement, car là, il ne se sentait pas surveillé par son public, il a exposé et développé quelques-unes de ses idées : existe-t-il, dans cette correspondance, des lettres qui puissent nous expliquer cette présence du merveilleux dans son œuvre ? Tel est le problème à résoudre.

* *

La première lettre qui intéresse notre sujet date de 1852. A cette époque, la crise de Renan à Saint-Sulpice, son adhésion à la science, avaient bouleversé le jeune Flaubert et les théories de Taine, qui protestait contre la philosophie spiritualiste et essayait de réhabiliter le sensualisme de Condillac, l'avaient séduit : son esprit se passionnait pour ces questions religieuses :

« Je viens d'achever *Louis Lambert* de Balzac, écrit-il, il me foudroie; c'est l'histoire d'un homme qui devient fou à force de penser aux choses intangibles : cela s'est cramponné à moi par mille hameçons... J'ai trouvé là nos phrases presque textuelles..... Te rappelles-tu que je t'ai parlé d'un roman métaphysique (en plan) où un homme à force de penser, arrive à avoir des hallucinations au bout desquelles le fantôme de son ami lui apparaît pour tirer la conclusion (idéale) des prémices (mondains tangibles); eh bien, cette idée est là, indiquée, et tout le roman de *Louis Lambert* en est la préface. »

« Sans l'amour de la forme, ajoute Flaubert, j'eusse été un grand mystique avec mes attaques de nerfs, lesquelles ne sont que des déclivités involontaires d'idées, d'images; l'élément psychique alors saute par-dessus moi et la conscience disparaît avec le sentiment de la vie. Je suis sûr que je sais ce que c'est que mourir, j'ai souvent senti nettement mon âme qui m'échappait, comme on sent le sang qui coule d'une blessure. »

Comme on le voit, cette lettre est très significative; elle nous apprend tout d'abord que plusieurs faits mystérieux que l'auteur ne précise malheureusement pas assez, l'avaient troublé; et qu'à ce moment Flaubert croyait encore à l'immortalité de l'âme... Non seulement il y croyait, mais bien souvent il lui semblait

avoir vécu quelque part, dans une existence antérieure :

« Je suis sûr d'avoir été sous l'empire romain directeur de quelque troupe de comédiens ambulants, un de ces drôles qui allaient en Sicile acheter des femmes pour en faire des comédiennes et qui étaient tout ensemble professeur, proxénète et artiste. »

Dans cette même lettre, G. Flaubert raconte un cauchemar de sa jeunesse : une nuit il vit distinctement dans un rêve des lions qui marchaient sur un fleuve : le lendemain, il apprit qu'un bateau portant une ménagerie était passé à la même heure sous ses fenêtres. Cette découverte le stupéfia et, pendant plusieurs jours, il s'enferma chez lui, en proie à la tristesse la plus affreuse, se torturant l'esprit, essayant de sourire devant cette inexplicable coïncidence.

A quelque temps de là, Flaubert, avec plusieurs amis, visite une maison de santé ; à peine entré, tous les fous viennent à lui, le saluent, lui serrent les mains. Ses amis le plaisantent, mais lui, encore sous l'impression de son premier cauchemar, s'enfuit, dans un état indescriptible d'exaspération, rentre précipitamment chez lui, et, pendant quelques heures, songe au suicide.

Ce n'est que longtemps après qu'il finit par avouer « l'intérêt que lui portent les fous ».

Il ne se suicida pas, mais, depuis ce jour, il eut peur, comme un enfant, et des hallucinations perpétuelles vinrent l'obséder comme un remords.

Sa robuste santé, qu'on croyait inébranlable en souffrit et sa folle jovialité d'autrefois brusquement se changea en une invincible mélancolie.

« Tu as bien raison, écrivait-il alors à Louis Bouilhet, de m'appeler hypocondriaque, et j'ai même peur que je ne finisse un jour par « tourner mal ». Mais comment veux-tu que je garde quelque sérénité, après tous les renforcements intérieurs qui m'arrivent. ? »

C'est à cette époque que les visions qui hantaient le cerveau de Flaubert se firent plus fréquentes ; malheureusement aucune lettre n'en fait mention.

En 1857, les visions se sont évanouies ainsi que nous l'apprend une lettre adressée à M^{lle} Leroyer de Chantepie.

« Vous me demandez comment je me suis guéri des hallucinations nerveuses, que je subissais autrefois ? Par deux moyens : 1° en les étudiant scientifiquement, c'est-à-dire en tâchant de m'en rendre compte et 2° par la force de ma volonté. J'ai souvent senti la folie me venir. C'était dans ma pauvre cervelle un tourbillon d'idées et d'images où il me semblait que ma conscience, que mon moi sombrait comme un vais-

seau sous la tempête. — Mais jeme cramponnais à ma raison. Elle dominait tout, quoique assiégée et battue. En d'autres fois, je tâchais, par l'imagination, de me donner facticement ces horribles souffrances. J'ai joué avec la démente et le fantastique comme Mithridate avec les poisons.

« Un grand orgueil me soutenait et j'ai vaincu le mal à force de l'étreindre corps à corps. »

Néanmoins, si les visions s'évanouirent, leur souvenir en fut ineffaçable et bien souvent, dans la suite, Flaubert fut tenté, comme malgré lui, de croire au merveilleux.

« Et d'abord et avant tout, écrivait-il à Louis Bouilhet en 1855, croiras-tu désormais au présage des bottes ? Te rappelles-tu que le jour où j'ai porté ta pièce chez Laffitte, je t'ai dit dans la rue Sainte-Anne : « Ça ira bien, je viens de voir des bottes. » Et les bottes étaient neuves et on les tenait par les tirants. »

Voici une rapide esquisse d'un côté encore inexploré de cette si attirante physionomie de Flaubert ; pour la compléter, il nous aurait fallu de plus amples documents, nous en savons assez néanmoins pour expliquer la si large part que Flaubert a faite au merveilleux dans son œuvre ; elle nous montre de plus un être mystique, différent de celui qui, plus tard, devait écrire *Bouvard et Pécuchet* et faire profession du plus intransigeant athéisme.

GABRIEL DARQUET.

LE DOCTEUR GIBIER

Les journaux nous ont apporté la nouvelle de la mort tragique, à New-York, du docteur Gibier. Il a été tué dans un accident de cheval. Il ne lui a été consacré que deux ou trois lignes. M. Emile Gautier, par exception, a fait de lui quelques phrases d'éloge, en lui reprochant incidemment de s'être aventuré sur le terrain dangereux de l'occultisme.

Il est vrai que le docteur Gibier a été l'un des précurseurs de ce mouvement, différemment dénommé, mais dont l'action, loin de s'éteindre, a gagné, de proche en proche, jusqu'aux corps savants officiels.

A la recherche de l'inconnu.

Le docteur Paul Gibier, qui n'était pas le premier venu en médecine, qui avait acquis un profond savoir, semblait égaré dans ces petites sociétés qui poursuivent on ne sait quelle œuvre imitée de la Kabbale, où des psychologues coudoyaient des mystologues, des spirites, des occultistes, des chercheurs d'autrement, des trouveurs d'autre chose. Ces associés s'essayaient, chacun selon sa tenance, à obtenir des preuves par des pratiques dont la science officielle

à cette époque s'obstinait encore à sourire. Ce n'était pas toujours sans raison. Que de charlatans et que d'illusionnaires se glissaient dans ces compagnies ! Pour un névrosé digne d'études, que de médiums aux moyens épuisés, dont les mystifications rendaient suspects jusqu'aux résultats les plus probants !

Calme, grave, réfléchi, j'ai connu le docteur Gibier dans ce milieu. Il risquait de s'y compromettre quand une carrière brillante s'ouvrait devant lui. N'avait-il pas été quatre fois chargé de missions pour l'étude du choléra et de la fièvre typhoïde ? Pasteur le tenait en haute estime, qui lui écrivait au moment de son départ aux Antilles, où sévissait la fièvre jaune :

« Défiiez-vous surtout d'une chose : la précipitation dans le désir de conclure. Soyez à vous-même un adversaire vigilant et tenace. Songez toujours à vous prendre en faute. »

Admirables conseils, dont peut-être il ne profitera pas toujours. Cependant, ce n'est qu'après avoir observé le phénomène d'auto-suggestion, dit de l'écriture directe, qu'il se décida à publier ses recherches. Il avait étudié la mécanique et la prestidigitation pour découvrir mieux la supercherie où elle aurait pu abuser. Il n'est pas démontré, néanmoins, qu'il n'en ait pas été quelquefois victime. Une fois entraîné par le courant, séduit par l'étrangeté de ses découvertes, il advint que son imagination manquait de ce régulateur que Pasteur lui souhaitait.

Il sentait autour de lui gronder une sourde opposition. Des maîtres le boudaient sur la tournure que prenaient ses études. Il disait :

« J'ai observé, j'en conviens, des choses qu'il a été donné à bien peu d'hommes de voir ; mais c'est que, mis en éveil par un fait des plus simples, j'ai voulu savoir et j'ai pris le temps de chercher. »

Le médium récalcitrant.

Ces recherches n'étaient pas toujours sans danger pour l'expérimentateur. Dans les derniers mois de l'année 1886, il faisait, le soir, des expériences sur la force animique. Elles avaient lieu dans un des vieux bâtiments du collège Rollin, transformés en Ecole pratique de la Faculté de médecine. Dans un local voisin étaient des cadavres ; il avait eu à disséquer l'un d'entre eux.

Un soir, avec ses amis, qui assistaient aux expériences, le docteur Gibier, en entrant dans l'enceinte de l'Ecole pratique, constata la chute d'un objet à ses pieds. Pourquoi cette agression ? Dans l'escalier, nouveau sifflement, et chute d'un autre objet. Il ne crut pas à une plaisanterie de quelque carabin dissimulé dans l'ombre. La séance commença. Il dit en français, en présence du médium, qui ne parlait point cette langue, qu'il savait que certainement quelque garment d'esprit, dont on avait disséqué le corps, voulait empêcher les expériences d'être menées à bonne fin. Il paraît qu'à ces propos — il tremblait encore en me le racontant — le médium entra en transe, se dressa, les yeux démesurément ouverts, fit un tour sur lui-même, et saisit un escabeau qui tournoya, terrible, au bout de sa main. Les assistants s'échappèrent, sauf le docteur Gibier, qui se tint en face du terrible médium, se protégeant par une table, que l'autre fendit en deux d'un coup de son escabeau.

La position était difficile. Le docteur Gibier s'avisait d'un stratagème usité dans l'ancienne sorcellerie. Il s'avança, les dix doigts en avant dirigés contre la poitrine du médium en voulant qu'il fût immobilisé. Il projeta en quelque sorte sa volonté sur lui, accompagnant cet effort cérébral d'un geste énergique. L'effet fut instantané. Le médium fut comme sidéré. Son corps, agité d'un mouvement convulsif, se mit en boule. Tous ses membres se tordirent, il se recroquevilla sur le sol près d'une porte, et l'on entendit, paraît-il, ses articulations craquer.

L'analyse des choses.

De ces expériences, quel profit retirera-t-il ? Il l'a dit dans un ouvrage très connu du monde, diversement instruit, qui s'occupe de ces phénomènes. Ce livre est intitulé : *Analyse des choses*. Si on comprend bien ce qu'il a cru démontrer, c'est que l'homme est composé d'un principe immédiatement périssable (la matière) qui n'est pas réellement *lui*, et d'un principe supérieur (l'intelligence), qui est son *moi* réel, et survivant à la matière à laquelle il est momentanément uni et sur laquelle il agit au moyen d'un troisième principe (l'énergie), qui n'est pas plus lui-même que la matière.

Et c'est pourquoi, lorsque la mort, qui est la séparation de ces trois principes fondamentaux, a lieu, elle s'accomplit en deux stades primitifs : 1° le stade intellectuel ; 2° le stade animique, auxquels on pourrait ajouter le stade matériel, c'est-à-dire la transformation complète de la matière, si celle-ci ne devenait pas aussitôt après le départ de l'esprit, si indifférente à ce dernier.

Ces théories sont hardies ; à cette époque, elles étaient neuves. La science officielle les a rejetées, ou plutôt ne les a pas étudiées. Il n'en a pas pris d'amertume. Il est allé en Amérique, où il occupa une situation relativement importante : il dirigeait l'Institut Pasteur à New-York.

Ce titre brillant nous autorisait à consacrer un assez long article à la mort malheureuse de ce savant. Il ne saurait être — en raison des fonctions qu'il tenait — estimé un simple original. Il a pu se tromper — et a dû se tromper. Oubliant le conseil que lui donnait Pasteur : il a conclu trop vite. Mais il l'a fait en toute probité et en toute conscience. N'avait-il pas adopté cette devise : « Le sage sait qu'il n'est qu'une des cellules solidaires de cette grande personnalité collective qui a nom Humanité ; et c'est pour cela qu'il lutte et souffre au besoin, insoucieux de la récompense. »

(L'Eclair.)

GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME ET DE LA MAGIE

(Suite.)

Contre-Charmes. — Moyens divers : talismans, drogues, recettes de divers genres, employés pour détruire ou conjurer les sorts ou les CHARMES. (Voy. ce mot).

Coquille d'œufs. — Il est d'usage, quand on a mangé des œufs à la coque de briser leur coquille, une fois l'œuf vide. D'où provient cette coutume. C'est qu'au moyen âge, les sorciers écrivaient à l'intérieur des coquilles d'œufs vidés, des formules magiques et des évocations pour attirer des malheurs sur certaines personnes; d'où l'usage de briser les coquilles d'œufs, usage, qui s'est conservé jusqu'à nous.

Cornes. — Quand, dans la rue, on rencontre dans certains pays des hommes que l'on suppose sorciers qui peuvent donc vous jeter un sort, on doit discrètement, c'est-à-dire sans qu'ils s'en aperçoivent, leur faire les cornes avec les doigts, afin de conjurer les effets de leur funeste influence. De là l'habitude qu'ont les Italiens de porter des amulettes en corail ou en autres matières en forme de main avec l'index levé, amulettes qui conjurent la *Jettatura*.

Corps astral. — Ce terme est synonyme de Double Aithérique. Voy. ci-dessus, ASTRAL (*fluide astral*).

Corybantisme. — Le corybantisme est une sorte de délire de véritable possession démoniaque, qui s'emparait des Corybantes ou Prêtres de Cybèle et qui survenait à la suite de danses effrénées, qu'ils exécutaient au son des cymbales et des tambourins, de boucliers métalliques, heurtés les uns contre les autres ainsi qu'avec le concours d'hymnes vociférées à pleine voix. — Les derviches tourneurs et hurlleurs se mettent dans le même état que les Corybantes en tournant sur eux-mêmes et en poussant des hurlements.

Coupes Magiques. — Dans tout l'Orient, on fait un grand usage des *Coupes magiques*. Elles sont faites de matières fort diverses et servent à des pratiques variées. Beaucoup de coupes portent gravées dans leur intérieur des signes ou figures kabbalistiques ou magiques, des versets du Coran et des sentences diverses. Ces coupes peuvent être parfois considérées comme des talismans, car elles procurent à ceux qui s'en servent pour se désaltérer des biens et des avantages divers : garantir du poison, guérir de certaines maladies et prédire l'avenir par l'Hydromancie, etc., etc.

Couril. — En Bretagne, on désigne sous ce terme, une sorte de gnome, d'élémental, d'esprit nain, qui hante les abords des pierres Celtiques. Ces êtres sont tantôt malicieux et tantôt serviables pour l'homme.

Couronne magique. — Couronne servant au transfert sur la tête de celui qui la porte de certaines influences bonnes ou mauvaises. Ce transfert est aujourd'hui un fait absolument démontré, dès lors accepté par la Science. On peut, dans de pareilles couronnes, emmagasiner même des activités cérébrales. Des expériences du regretté Dr Luys l'ont surabondamment démontré. On savait du reste de longue date que l'action du fluide magnétique, par exemple, persiste dans

un barreau de fer aimanté et que le dit barreau ne se désaimante que dans certaines conditions. — Partant de ce principe, le Dr Luys a pu constater qu'en plaçant sur la tête de sujets en état hypnotique des couronnes de fer aimanté, celles-ci emmagasinaient non plus des vibrations de nature magnétique, mais bien de nature vivante, de véritables vibrations cérébrales, propagées à travers la paroi crânienne, lesquelles vibrations persistent un temps plus ou moins long, suivant l'état et la condition du sujet. — Pour constater ce phénomène, le Dr Luys ne pouvait employer un instrument physique muet, impuissant à répondre, aussi utilisa-t-il un réactif vivant : un sujet hypnotisé et par suite devenu ultra-sensible aux vibrations magnétiques vivantes; et ses expériences furent concluantes.

Cylindres. — Genre d'amulettes en matière duré portant des inscriptions que les Perses, les Assyriens, les Babyloniens et les Egyptiens portaient au cou, comme Talismans.

Cyanthropie. — Genre de possession dans laquelle les possédés s'imaginent être changés en chiens, de même que la Lycanthropie est le genre de possession, dans lequel les possédés se figurent être changés en loup, Bouanthropie en bœuf, etc., etc.

D

Dames blanches. — Sorte de fées, célèbres en Ecosse et en Allemagne que quelques démonographes placent aussi dans la classe des Sylphides. — Erasme rapporte qu'une Dame blanche apparaît en Allemagne et en Bohême, le jour où l'un des souverains de ces pays est sur le point de mourir. — C'est même ceci qui a donné naissance à la légende de la *Nonne sanglante*. — En Bretagne, on nomme les *Dames blanches*, *Lavandières* ou *Chanteuses de nuit*. Elles réclament souvent l'aide des hommes pour les aider à tordre leur linge et malheur à celui qui leur refuse leur concours. — De toutes les Dames blanches, la plus renommée est celle du château de Postdam, qui n'a depuis plusieurs siècles jamais manqué de paraître pour annoncer la mort des princes de la famille royale de Prusse. — On désigne sous le nom de *Dames du lac*, un genre de fées se rattachant aux *Ondines*.

Damnum malatum et malum secutum. — Mots latins qui servent à désigner un malheur qui a suivi de près une menace faite par un sorcier, par un jeteur de sorts. Quand un pareil fait était bien établi à l'époque du moyen âge, l'individu qui avait menacé, était considéré comme sorcier et brûlé sur-le-champ.

Danses. — La danse qui, de nos jours, n'est considérée que comme un *Art d'agrément* ou un plaisir mondain, était considérée dans l'Antiquité comme un

exercice religieux, un exercice sacré; d'où les Danseuses religieuses attachées au service des Temples. — Pendant le Moyen-Âge, pour donner à l'homme la crainte des Morts, on exécutait des danses et on en représentait aussi sur les murs des portiques des cimetières; on désignait celles-ci sous les noms de *Danse Macabre* ou de *Danse des morts*. — Enfin, dans la Diabolique, on nomme *Danses du Sabbat*, des danses qui avaient lieu au Sabbat et dans lesquelles, les démons se mêlaient aux sorciers.

Danse de Saint-Weit. — Parmi les grandes épidémies d'extase ou de convulsion, nous devons une mention spéciale à la Danse de Saint-Weit ou Danse sainte, la *der sprüngenden heiligen* des Allemands, qu'il ne faut pas confondre, comme l'ont fait quelques auteurs, avec la Danse de Saint-Guy (*Chorea Sancti Viti*) qui est toute autre. — La Danse de Saint-Weit fit son apparition dans ces temps modernes vers la fin du XIII^e siècle à Epternach petite ville du Duché de Luxembourg; elle prit des développements considérables vers 1370, car elle se répandit successivement dans plusieurs cantons qui longent le Rhin et la Moselle. Ce genre de danse revêtait le caractère extatique et se communiquait rapidement parmi les personnes d'une même localité. Il y avait jusqu'à deux et trois mille danseurs à la fois qui dansaient ou tournaient sur eux-mêmes à la façon des Derviches hurleurs et tourneurs; c'était une véritable épidémie. Les personnes atteintes de ce mal dansaient parfois une demi-journée, puis tombaient, épuisées de fatigue.

Daphnéphages. — Ce terme signifie littéralement *mangeurs de lauriers* (*Δαφνη* et *φαγείν*); on l'appliquait à un genre de devins qui mangeaient les feuilles de l'arbre consacré à Apollon, afin de se donner l'inspiration.

Dards magiques. — Effluves magiques dirigés contre un individu, soit pour son bien, soit pour lui nuire.

Démon. — En général, on considère ce terme, comme synonyme de *Diable*, de *Satan*, ce qui est absolument faux. — Ce terme dérive du grec et le jardin des racines grecs le définit:

Δαίμων, Dieu sort, esprit malin.

Donc, Démon signifie génie, que celui-ci, soit, du reste, bon ou mauvais; il y a en effet de bons et de mauvais génies, ce sont des démons. — Il y a des démons attachés aux personnes, aux maisons, aux cités, aux nations, ce sont les génies familiers; Socrate avait son génie familier. — L'Antiquité rendait un culte à ces génies, qu'elle dénommait *Lares*. — Par les lignes qui précèdent, on peut voir combien sont variés, les Démons. Aussi existe-t-il de nombreux dérivés de ce terme. — La *Démonerie* est le commerce

familier avec les Démons. Le *Démoniaque* est celui qui est possédé d'un démon; le *Démonical*, celui qui rend un culte aux démons; le *Démonisme* est la croyance aux démons; la *Démonocratie* est la puissance des démons; le *Démonographe*, celui qui écrit sur les démons; la *Démonographie* est la description des divers genres de démons; ce dernier terme est parfois considéré comme synonyme de *Démonologie* qui traite cependant plus spécialement de la science relative aux démons, de leur influence et de leur nature diverse. Le *Démonomane* est celui qui se croit possédé du démon, c'est-à-dire qui est atteint de *Démonomanie*. — Ce qu'on a écrit sur les Démons, ou sur la Démonologie est très considérable. Quand un Mage évoque les bons génies, les bons démons, il fait de la Magie blanche, le Mage noir, au contraire, quand il évoque le Diable, fait de la Magie noire ou *Goétie*.

Derviches. — On désigne sous ce terme, certains fanatiques de l'Orient qui, par des moyens violents, se mettent en état d'extase et peuvent prophétiser ou supporter des douleurs sans souffrances, comme le contact d'une barre de fer rouge par exemple. — Il existe deux classes de Derviches: les *Tourneurs* et les *Hurleurs*; les premiers tournent sur leurs jambes avec une vitesse de plus en plus croissante jusqu'à ce qu'ils tombent à terre, comme frappés de mort. Les Hurleurs arrivent au même résultat en criant, en hurlant, de là leur nom. — Les Derviches sont ordinairement des religieux musulmans, dans le dénûment le plus complet et qui sont encore exténués par les jeûnes et la pénitence; ils témoignent par leurs exercices violents et les douleurs qu'ils supportent ce que permet à l'homme une véhémence exaltation; elle leur donne un pouvoir merveilleux et le don de prophétie. — En pleine rue à Constantinople, le voyageur peut s'offrir le spectacle de ces derviches.

Destin. --- Sorte d'influence, de hasard, qui, d'après beaucoup de personnes, dirigerait notre *Destinée*; c'est le *Fatum* des Latins, *Αἷσα* des Grecs, la personnification de l'idée de destin. — Homère, et avec lui les gens sensés, ne considèrent point le Destin comme une fatalité inéluctable. En effet, la destinée est une simple prédestination, dont l'accomplissement dépend en grande partie de l'homme lui-même; aussi le grand poète grec n'applique-t-il jamais au Destin, les épithètes dont le gratifient les Romains, telles que *inexorable*, *insuperable*, *ineluctable* (inévitables, insurmontables, inexorables). Homère se contente de désigner le *Fatum* des Latins comme une puissance terrible qui pèse sur les humains, il le qualifie de *δαινὴ σεραταία*, *ἄργαλη*. — Les néo-spiritualistes, les occultistes, les théosophes admettent que ce sont les hommes eux-mêmes, qui s'attirent leurs maux ou qu'ils expient les

fautes de leurs précédentes existences, ce que les Théosophes dénomment la *Loi de Karma*. — Beaucoup de philosophes de l'Antiquité professaient la même opinion que les néo-spiritualistes; et les Grecs qui avaient une civilisation et une Philosophie beaucoup plus avancées que celle des Romains étaient beaucoup moins fatalistes que ceux-ci, aussi admettaient-ils une part de responsabilité incombant à l'homme suivant ses actes.

Devin. — Homme qui fait profession de deviner, de pronostiquer, d'expliquer les songes; homme qui pratique la Divination; ce peut être un prophète ou un sorcier suivant son mode d'opérer.

(A suivre.)

JEAN DABLÈS.

ÇA ET LA

La *Dépêche de Toulouse* publiait dernièrement l'entre-filet suivant :

« M^{lle} Couesdon n'a qu'à bien se tenir. Toulouse vient de lui expédier une concurrente sérieuse, appelée à révolutionner Paris, la province, l'étranger, et à devenir le vrai clou de l'Exposition.

« M^{lle} Couesdon étant au bout de son dictionnaire de rimes, on lui a suscité une rivale, et c'est notre confrère Gaston Mery, directeur de l'*Echo du Merveilleux*, rédacteur à la *Libre Parole*, conseiller municipal nationaliste de Paris, qui la prend sous son haut patronage et l'a décidée à quitter notre ville pour venir à Paris exprès pour être sorcière.

« Là-bas, elle exercera ses petits talents de société. Une foule de baronnes et de marquis authentiques lui ont déjà assuré leur clientèle. Toulouse avait déjà des peintres, des sculpteurs, et des chanteurs; d'ici peu de jours elle aura une pythonisse célèbre.

« M^{lle} J..., qui est partie hier, avait déjà sa petite réputation locale parfaitement établie, et une clientèle fidèle, sympathique et distinguée. Elle dédaignait le jeu vulgaire des cartes et des tarots, mais elle savait à merveille prédire le passé ou évoquer l'âme des grands morts.

« Elle s'endormait toute seule avec une facilité extraordinaire, et le verbe de cette ordinaire silencieuse devenait abondant et mirifique dès que les trépassés lui déliaient la langue. On cite d'elle un discours qu'elle prononça au nom du président Carnot qui est, paraît-il, un programme politique achevé. Les auditeurs furent, dit-on, tellement émerveillés qu'ils ne songèrent pas à demander l'affichage.

« Elle a fait bien d'autres choses encore, des choses plus surprenantes que nous ne connaissons malheureusement que par ouï dire. M^{lle} J..., en effet, malgré nos supplications n'a jamais voulu nous donner une audience. Espérons que, l'Exposition finie et la gloire acquise, elle reviendra dans sa bonne ville natale, et, moins hautaine, laissera approcher les humbles profanes du trépied sur le quel l'agite le souffle divin. »

La *Dépêche de Toulouse* a été très mal renseignée. Gaston Mery n'a pas décidé M^{lle} J..., à quitter Toulouse. Il ne connaît point M^{lle} J..., mais il ne demande qu'à la connaître, et la *Dépêche* sera très aimable de compléter son information en donnant le nom et l'adresse de cette rivale de M^{lle} Couesdon. »

LES CONVULSIONNAIRES

DE SAINT-MÉDARD⁽¹⁾

MIRACLE OPÉRÉ SUR PHILIPPE SERGENT.

(Suite.)

Sergent, peu de temps après sa guérison, reçoit une lettre de M. Hérault, datée du 10 juillet 1731, jour même de sa guérison, par laquelle ce magistrat prie l'Econome de Bicêtre de faire placer Sergent aux paralytiques, en sorte qu'il soit bien, etc. Mais Sergent, que sa parfaite guérison mettait en état de gagner sa vie, ne fut nullement tenté de faire usage de bontés que lui témoignait ce magistrat, et il aima mieux reprendre au plus vite son travail que de retourner à Bicêtre pour y vivre dans la fainéantise sous la protection de M. le lieutenant général de police.

Cependant la tante de Sergent, fatiguée du concours continuel que le miracle opéré sur son neveu attirait chez elle, lui loue, quatre jours après sa guérison, une chambre rue Gracieuse, faubourg Saint-Marceau, moyennant 24 livres par an.

L'endroit était de deux marches plus bas que la rue, les murs suintaient de toutes parts, mais notre nouveau miracle ne croit pas que rien puisse l'incommoder. Il s'y établit malgré les répugnances de sa femme qui craignait pour elle-même et il reprend son travail cinq jours après sa guérison.

Sa confiance ne l'a pas trompé il y est resté neuf mois sans ressentir la moindre incommodité.

Il y avait déjà plus de six mois qu'il y vivait assez pauvrement du travail de ses mains, lorsqu'un particulier bien fait et bien mis, dont Sergent fait le portrait, vint lui demander pourquoi il se vantait d'avoir été guéri sur le tombeau de M. de Paris! Sergent lui répondit tout simplement qu'il ne le disait que parce que le miracle était évident et que rien ne pouvait l'empêcher de le publier et d'en rendre gloire à Dieu. Mais, mon enfant (lui répliqua ce particulier), vous me paraissez bien mal à votre aise, vous êtes ici logé dans une espèce de cave qui ressemble à un cachot, vous n'avez qu'une méchante couchette et quelques chaises de paille pour tous meubles, si vous voulez me croire, je ferais votre fortune, je vais tout à l'heure vous donner 100 pistoles si vous voulez signer ce papier que je vous présente, dans lequel vous déclarez que vous n'avez dit avoir été guéri sur le tombeau de M. de Paris, que parce qu'on vous avait engagé à le dire; mais que, dans la vérité, vous étiez guéri auparavant que de vous faire mettre sur le tombeau.

Peut-on pousser plus loin l'irrégion et la scélératesse? Qu'on ne pense pas que ce soit là un élève des Jésuites, un envoyé de M. l'Archevêque de Sens, un émissaire de la police? Non, l'on doit croire que ce n'est qu'un homme sans aveu, une peste publique qu'on ne manquerait pas de punir, s'il était découvert. Mais quelle honte, quel opprobre pour un parti de porter dans son sein de pareils monstres. Au reste, l'offre de cette somme ne tenta pas plus Sergent que celle que lui avait fait M. Hérault de sa protection pour être

⁽¹⁾ Voir les numéros 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82 et 83.

bien traité dans le dortoir des paralytiques; on voit avec plaisir dans sa déclaration avec quelle indignation il reçut la proposition des cent pistoles.

Toutes ces tentatives manquées, il ne restait plus que la force majeure. C'est la réponse, la solution ordinaire de toutes les difficultés qui s'opposent à la Bulle : ce n'est plus à l'économe de Nicoté à qui M. Hérault recommande Sergent, c'est à ses exemplis. Au mois d'avril 1732, Sergent est averti que M. Hérault avait donné un ordre pour le faire mettre en prison,



il suit le conseil de l'Évangile, il prévient par la suite les émissaires de celui qui, le 10 juillet précédent, lui avait offert si gratuitement sa protection sans qu'il la lui eût demandée.

Protégé du Ciel et persécuté des hommes, Sergent parcourt différents pays, Heims, Dinan, Namur, Mons et Liège. Le pauvre cardenr ne peut rester aille parl.

L'empreinte de la honte divine, gravée sur les membres ranimés de ce paralytique, est un titre qui le fait proscrire dans tous ces pays gouvernés par les jésuites, il semble qu'il porte sur le front un signe qui le fasse reconnaître. Les jésuites sont partout et partout ils le poursuivent. Sergent quitte enfin ces lieux infortunés et revient à Paris, où la vérité, quoique souvent persécutée, ne néanmoins paraître encore à visage découvert : c'est là que Sergent, pressé par sa reconnaissance qui avait repris un nouveau degré de force par les épreuves qu'il avait essuyées, consigne, dans un dépôt public, les preuves qu'il avait recueillies d'un événement aussi admirable par les circonstances qu'il est intéressant pour la vérité.

Le récit, qu'on vient de lire est suivi, comme les précédents, d'une longue étude documentaire sur les faits énoncés et destinée à en établir la matérialité sans contestation possible.

Une longue discussion théologique accompagne cette étude. Nous pensons, cette fois encore, que ce dossier n'aurait pas d'intérêt pour nos lecteurs — et nous passons au « Miracle » suivant :



RÉCIT DE MIRACLE OPÉRÉ SUR PIERRE GAUTIER.

La ville de Paris a seule le bonheur de posséder les précieux restes de la mortalité du saint Diacre; mais elle ne ressent pas seule les effets de son intercession. Quelque part qu'on adresse des prières à ce saint Pénitent, Dieu se plaît à les examiner, et à rendre notoire, par des prodiges multipliés, le crédit que cet appelant a auprès de lui.

Pezenas, petite ville du Languedoc, ne pensait pas, en donnant naissance à Pierre Gautier, que Dieu choisirait un jour ce jeune homme pour le faire servir à la manifestation de la gloire et de la toute-puissance. Sorti d'une condition obscure et vile aux yeux de la chair, la Providence voulut ajouter à son état un nouveau degré d'humiliation par des accidents qui le rendirent aussi inutile à la société qu'à charge à la famille et à lui-même.

En 1720, à l'âge de cinq ans, il est attaqué de la petite vérole; ses yeux en sont remplis, surtout le gauche, d'où le pus découle avec abondance. La grand-mère de cet enfant, alarmée d'un si terrible danger,

ne consulte que sa tendresse. Elle le prend entre ses bras, colle sa bouche sur ses yeux et en suce le pus. Mais ce secours extraordinaire suggéré par une compassion si courageuse, n'eut pas l'effet qu'elle en espérait !

La matière attirée avec force, brise en deux endroits la cornée transparente de l'œil gauche et ces deux plaies en se refermant, forment deux cicatrices ou dragons de la largeur de deux petites lentilles qui couvrent la plus grande partie de l'iris et de la prunelle. Leur couleur mate et épaisse en faisait connaître l'opacité et leur situation prouvait la perte presque totale de la vue de cet œil, qui ne s'ouvrait plus qu'à demi et qui n'apercevait les objets, même les plus proches, que très confusément.

L'œil droit épargné, fut la consolation de cet enfant. On le mit quelques années après en apprentissage chez un de ses oncles, bourrelier de profession. C'est là que la Providence qui le destinait encore à une plus forte épreuve, permit que, vers la fin du mois de janvier 1732, ce jeune homme se crevât l'œil droit. Il fit un effort avec son alêne, pour rompre le nœud d'un harnais qu'il raccommodait ; mais ce nœud s'étant rompu plus vite et plus aisément qu'il n'avait cru, il n'est plus le maître de retenir la secousse avec laquelle il poussait cette alêne de bas en haut ; la pointe porte avec violence précisément dans la prunelle de l'œil droit, la traverse et pénètre jusqu'au cristallin. L'œil ainsi crevé, tombe aussitôt dans l'aveuglement. Le sieur Rey, médecin, est appelé sur-le-champ, il examine la plaie, il reconnaît que l'œil est détruit et prononce sans hésiter que c'est un œil perdu sans ressource. L'oncle de Gautier le fait conduire à Pézenas et le remet entre les mains de son grand-père qui le fait voir aussitôt à deux chirurgiens de cette ville, mais ils jugent également que le mal est sans remède et s'ils en conseillent quelques-uns c'est pour consoler cette famille affligée, leur inutilité ne sert qu'à confirmer de plus en plus l'incurabilité de la plaie. On consulte encore le sieur Milhau, célèbre médecin de la ville ; mais tout le conseil qu'il donne, est qu'au lieu de s'amuser à faire inutilement des remèdes à l'œil droit qui était absolument perdu, il fallait seulement s'attacher à tâcher de conserver l'œil gauche qui était très endommagé. Cet œil en effet était tellement offusqué par les deux dragons qui en remplissaient presque entièrement la cornée transparente, qu'à peine Gautier voyait-il pour se conduire. Mille expériences domestiques et journalières, où ses yeux trompaient à tout moment sa main, ne faisaient que trop sentir à ses parents combien cet enfant allait désormais leur être à charge. Près de quinze mois se passèrent sans que rien puisse apporter le moindre changement à un si triste état, et on appréhendait que l'œil gauche déjà très faible, venant à se fatiguer, ne perdît le peu qui lui restait de vie et ne mît le comble au malheur de ce jeune homme.

Comme il n'espérait plus rien du côté des hommes, il alla répandre sa douleur dans le sein de M. Carrisol, son directeur ; ce guide sage et éclairé, attendri sur le sort de son pénitent, mêle les larmes aux siennes ; il le console, l'instruit, l'encourage par le récit qu'il lui fait des merveilles innombrables qu'il plaît à Dieu d'opérer tous les jours sur le tombeau du saint Diacre François de Paris. Déjà cet ange visible, par un pres-

sentiment secret des desseins de Dieu sur cet enfant, lui fait espérer la guérison, pourvu que Dieu lui donne assez de confiance en l'intercession de celui dont il veut manifester la sainteté. Déjà la grâce fait passer la foi du confesseur dans le cœur du pénitent, cependant il plaît au Seigneur d'éprouver l'un et l'autre par quelque délai.

(A suivre.)

* *

A TRAVERS LES REVUES

MÉDIUM PARLANT DES LANGUES QUI LUI SONT INCONNUES.

— *Le Moniteur spirite et magnétique* cite des extraits de lettres publiées dans le *New-York Tribune* par M. le juge Edmond, ancien président du Sénat des Etats-Unis, membre de la cour d'appel de New-York.

M. Edmond, entre autres cas, raconte celui qui est relatif à sa fille Lara.

« Au commencement, dit-il, elle avait des tressaillements convulsifs. Peu de temps après, elle écrivait automatiquement, c'est-à-dire indépendamment de sa volonté, sans avoir conscience de ce qu'elle écrivait ; ensuite elle devint médium parlant. Puis, elle commença à parler différentes langues. Elle n'en connaissait aucune autre que sa langue maternelle et le français autant qu'elle a pu l'apprendre à l'école, et cependant elle a parlé neuf ou dix langues, pendant une heure, avec une facilité et une aisance parfaites.

« Des étrangers purent s'entretenir par son intermédiaire avec leurs amis défunts. »

Autre fait :

« Un soir, une douzaine de personnes étaient réunies chez moi. M. Green, artiste de cette ville, vint accompagné d'un homme qu'il nous présenta sous le nom de M. Evangelidès, de Grèce.

« Ce dernier parlait mal l'anglais, mais s'exprimait correctement dans sa langue maternelle. Bientôt un personnage se manifesta qui lui adressa la parole en anglais et lui communiqua un grand nombre de faits qui démontraient que c'était un ami décédé depuis plusieurs années dans sa maison, mais dont personne de nous n'avait connu l'existence.

« De temps à autre, ma fille prononçait des paroles et des phrases entières en grec, ce qui permit à M. Evangelidès de demander s'il pouvait parler grec. La conversation se poursuivit en grec de la part de M. Evangelidès, et alternativement en grec et en anglais de la part de ma fille. Celle-ci ne comprenait pas toujours ce qui était dit par elle ou par lui en grec ; mais il arrivait quelquefois qu'elle comprenait ce qui était dit, bien qu'ils parlassent tous les deux le grec. Par moment, l'émotion de M. Evangelidès était si vive, qu'elle attirait l'attention des assistants ; nous lui en demandâmes la raison, mais il esquiva la réponse :

« Ce n'est qu'à la fin de la séance qu'il nous dit que jusqu'alors il n'avait jamais été témoin de mani-

festations spirites, et qu'au cours de l'entretien, il s'était livré à diverses expériences pour apprécier la nature de ce genre de phénomènes. Ces expériences consistaient à aborder divers sujets que ma fille ne pouvait certainement pas connaître, et à changer souvent de thème en passant brusquement de questions d'ordre privé à des questions politiques, philosophiques ou physiologiques, etc.

« En réponse à nos interrogations, il nous affirma que le médium comprenait la langue grecque et la parlait correctement.

« Les personnes présentes étaient: MM. Green Evangélidès, Allen, président de la Banque de Boston, deux Messieurs, entrepreneurs de chemins de fer dans l'un des Etats de l'Ouest, ma fille Laure, une nièce, Jenny Keyes, moi-même et d'autres personnes dont je ne me rappelle pas les noms. »

UNE SÉRIE DE PRÉDICTIONS. — On lit dans le *Journal du Magnétisme et de la Psychologie* :

Il paraît qu'une jeune prophétesse, M^{lle} Camille Gracian, a fait à M. Gaston Mery les prédictions suivantes, à la date du 7 mars :

— Je peux, et dois prédire les événements qui bouleverseront les nations, car dans l'intérêt que je porte au sentiment national, je ne puis étouffer la voix qui m'inspire.

Avant que la guerre des Boers fût engagée, cela me fut révélé. J'ai obtenu le commencement, je dois donc obtenir la fin de cette guerre.

Les Boers doivent avoir la victoire, malgré la trahison qui va exister. — Ils seront repoussés; ce ne sera pas une défaite; mais un mouvement de concentration.

Des renforts leur arriveront de plusieurs côtés. Trois nations, une du Nord-Est, une de l'Orient, l'autre du Sud-Est. Cela aura lieu, mais restera sans l'apparence du nombre grossissant de la troupe Boer. Des Anglais, arrivant du côté de la mer seront noyés; un grand nombre seront cernés. Je vois pour eux manque de vivres, ensuite une épidémie. Les Boers combattront assez pour être libérés chez eux.

L'avenir me montre que la guerre n'existera pas en France, contrairement à l'opinion générale. Elle aura lieu contre les colonies anglaises... Une guerre à l'étranger, où la France sera mêlée.

En France, il existera des troubles cette année.

Un homme éminent doit disparaître d'ici peu.

Cela fera grand bruit lorsque l'année 1901 arrivera.

Après ces troubles un changement de gouvernement aura lieu.

La reine d'Angleterre mourra de maladie au commencement de l'année prochaine.

Tout cela est, sans doute, très intéressant; mais notre directeur ignore totalement qui est M^{lle} Camille Gracian, et il ne l'a jamais vue ni entendue.

ENTERRÉE VIVANTE, MAIS SAUVÉE PAR LA TÉLÉPATHIE.

— Sous ce titre, le *Progrès spirite* reproduit le récit suivant :

L'évêque Samuel Fallows, de l'Eglise épiscopale réformée, à Chicago, raconte une histoire merveilleuse de phénomènes psychiques dans laquelle il cer-

tifie qu'un mari entendit sa femme l'appeler après qu'elle eut été enterrée et que, rouvrant en hâte le tombeau, on la trouva sans connaissance, mais vivante encore. Le ministre ne donne pas les noms véritables, mais celui de Smith, pour les raisons qu'on verra tout à l'heure.

Voici ce que dit l'évêque : « Il y a quelques années, M^{me} Charles Smith, épouse d'un jeune homme habitant la partie nord, tomba sérieusement malade et mourut bientôt. Elle ne fut pas embaumée et on l'enterra deux ou trois jours après dans le cimetière de Rose Hill. Elle avait été inhumée dans l'après-midi; au milieu de la nuit, M. Smith fut réveillé par quelqu'un qui disait son nom! Il entendit ce nom deux ou trois fois : « Charles! Charles! » très distinctement; il ne reconnaissait pas la voix comme étant celle de quelqu'un de sa connaissance et se dit que ce devait être une hallucination. Ayant des vues matérialistes, il n'attacha aucune signification à la chose, et retomba bientôt dans un sommeil qui fut troublé de nouveau. Après quelques instants, il était encore réveillé par la voix, plus pressante cette fois : « Charles, Charles, Charles! » Juste comme le jour paraissait, pour la troisième fois il entendit encore l'appel, mais suppliant alors, déclare le ministre. Cette fois, il reconnut très distinctement la voix comme étant celle de sa femme.

« Mu par une impulsion inexplicable, il s'élança de son lit, chercha partout dans la chambre, ne trouva personne, et se précipita dans une autre où dormait un de ses amis.

« — Allons, levez-vous; il faut que nous allions à Rose Hill! s'écria-t-il. Son ami essaya de l'en dissuader, mais n'y réussit pas. Ils attelèrent un cheval à une légère voiture, prirent des bèches et des pioches et se dirigèrent vers le cimetière à une vitesse de casse-cou. Aussi rapidement que possible, ils creusèrent jusqu'au cercueil et l'ouvrirent. La jeune femme venait de se retourner dans la bière.

« Quoique vivante, elle était inconsciente. Il est à présumer qu'elle était restée dans l'engourdissement tout le temps. Elle fut rapportée à la maison, se rétablit et vit encore aujourd'hui. Elle n'a aucune idée d'avoir jamais été enterrée vivante, et il est probable que, si elle avait connu toutes les circonstances de cette époque, la secousse l'aurait tuée. On lui dit qu'elle avait été très malade, et qu'elle était revenue à la santé presque miraculeusement.

Plusieurs lecteurs nous demandent le prix de la collection de l'Echo du Merveilleux depuis son apparition.

Il ne nous reste plus que trois collections complètes de l'année 1897 et sept seulement de l'année 1898.

Nous ne tenons pas à nous en dessaisir. En tout cas, nous ne voulons pas les céder à moins de cinquante francs l'une, pour chaque année.

Disons, en outre, puisque l'occasion s'en présente, que les numéros 48 et 52 sont épuisés.

Le Gérant : GASTON MERY.

IMPRIMERIE NOIZETTE ET C^{ie}, 8, RUE CAMPAGNE-1^{re}, PARIS.

L'ÉCHO

717

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

LES SOUTERRAINS DE LA CORROIERIE



L'apparition d'un fantôme.

AVIS

Le présent numéro arrivera à destination deux jours après la date qu'il porte. Nous prions nos abonnés de ne pas nous en garder rancune. Par suite de la disparition soudaine de la maison Noizette, nous avons dû chercher un nouvel imprimeur. De là le retard dont nous nous excusons.

A partir du prochain numéro, nos envois seront régulièrement mis à la poste, comme par le passé, le 13 et le 29 de chaque mois.

Nous profitons de l'occasion de cette courte notice, pour informer nos abonnés que, sur la demande de quelques-uns d'entre eux, nous étudions en ce moment le moyen de leur procurer à des conditions inédites de bon marché les livres anciens ou nouveaux traitant du merveilleux.

Nous ferons connaître, dans un de nos plus prochains numéros, en quoi exactement consistera cette prime.

UN FANTOME PHOTOGRAPHIÉ

J'avais l'intention, comme suite à l'article sur « Le mystère de la rue de Bourgogne », de consacrer ces premières colonnes à une étude sur le mécanisme des diverses opérations fluidiques qui aboutissent aux phénomènes que l'on constate dans les maisons hantées...

Mais voilà qu'on me signale un fait qui, je l'avoue, déconcerte toutes mes théories...

Vous avez remarqué, sans doute, qu'un de mes dadas favoris est de soutenir qu'il n'y a pas, à proprement parler, de maisons hantées.

La hantise, ai-je affirmé à maintes reprises, n'est pas attachée à un lieu, mais à une personne.

Et j'étais d'accord en cela avec tous les chercheurs, avec M. de Rochas notamment, ainsi que le constate la lettre qu'il m'adresse et qu'on lira plus loin. N'avais-je pas, d'ailleurs, cité une foule de cas, depuis celui du presbytère de Cideville jusqu'à celui de Valence-en-Brie, établissant — péremptoirement, je le croyais — que le phénomène était toujours lié à la présence d'un médium, et qu'il se déplaçait avec lui...

Or, l'extraordinaire photographie que m'envoie le commandant Tégrad, et que l'*Echo* reproduit aujourd'hui, semble démontrer que toutes nos hypothèses et toutes nos explications n'étaient que des rêves sans appui dans la réalité.

Elle prouve, en effet, que, contrairement à l'opinion généralement admise par ceux qui s'intéressent aux choses du Merveilleux, il y a bien, dans le sens exact du terme, des lieux hantés.

Au reste, voici la notice explicative dont le commandant Tégrad accompagnait l'envoi de ses clichés...

MON CHER MONSIEUR GASTON MERY,

Je viens vous signaler un fait que vous pouvez insérer dans votre Revue, si vous le croyez susceptible d'intéresser vos lecteurs.

Le 27 mai, la Société de photographie de Tours partit en excursion, au nombre de 98 personnes, pour prendre des vues, ce dont les amateurs raffolent dans la belle Touraine qui offre de si admirables sites.

M. L..., passant près d'un couvent en ruines, La Corroirie, à 2 kilomètres de Montrésor, sur la route de Loches, appartenant à M. de Marcay, maire de Chenillé, braqua son objectif sur les vieux murs qu'il avait devant lui.

M. L... était avec deux autres membres de la Société, M. Deslis, président de ladite Société, et M. Rollin.

Or, en rentrant à Tours, M. L... fut bien étonné, en développant son cliché, de trouver un spectre là où il n'avait vu, de même que ses deux confrères, que des murs délabrés.

La pose avait duré 10 minutes à cause de la profondeur des excavations sombres que l'objectif était obligé de fouiller. Quant au spectre, il est sur le devant en pleine lumière d'une fenêtre qui est en haut et à gauche. Il est bien fait à l'œil nu ; mais il faut surtout le regarder à la loupe pour en bien voir tous les détails qui sont typiques. On voit un bonnet qui n'est pas de notre époque ; les côtes, incomplètement couvertes d'un tissu blanc, sont déharnées.

Certaines raies du mur se voient à travers le spectre ; remarquer surtout l'absence du bras gauche qui s'est matérialisé cependant en partie, les tibias avec leurs péronnés et le tibia gauche qui n'atteint pas l'humerus.

Après avoir considéré la photographie de ce squelette sous toutes ses faces, je crois qu'il a le caractère d'une vraie apparition.

Si aucun des trois membres de la Société excursionniste n'a vu ce magnifique spectre, c'est que l'œil de l'appareil, comme on le sait, est plus perçant que l'œil humain.

La photographie des étoiles en est d'ailleurs la preuve.

Le cliché du spectre est passé à la projection, sur

un écran, en présence de deux cents personnes environ, à la séance de la Société photographique de la Touraine, le 22 juin.

Commandant TÉGRAD.

Il est, bien entendu, impossible de douter de la bonne foi de mon correspondant et de celle des personnes dont il parle dans sa lettre. Il est impossible également de croire à une mystification...

Et, pourtant, comment ne pas hésiter devant



Photographie du fantôme

le fantastique et l'in vraisemblance de cette aventure?

On a beau, comme nous le sommes tous à *l'Echo du Merveilleux*, être habitué aux constatations les plus inattendues, on ne peut, sans je ne sais quelle vague appréhension d'être dupe, admettre comme véridiques des faits aussi surprenants...

Il y a, cependant, un détail dont le commandant Tégrad me parle dans une seconde lettre, non destinée à la publicité, et qui semblerait

authentifier en quelque sorte le phénomène.

Au moment où l'opérateur, M. L..., prenait le cliché, il ressentit une grande faiblesse, accompagnée de tiraillements d'estomac et de nausées...

M. Tégrad attribue cette faiblesse à la prise de fluide nécessaire à la matérialisation du fantôme.

Je laisse à M. Tégrad la responsabilité de cette explication qui, si elle était fondée, ferait, dans une certaine mesure, rentrer le phénomène dans la catégorie de ceux dont, à première vue, il semblait se distinguer profondément.

Elle le ferait rentrer dans la catégorie des faits qui ont besoin, pour se produire, de la présence d'un médium.

Mais M. L... est-il médium? A-t-il donné, dans d'autres circonstances, des preuves de sa médiumnité?

Qui établit, d'ailleurs, que la « prise de fluide » sur un médium lui cause des tiraillements d'estomac et des haut-le-cœur?

Autant de points, autant de questions sur lesquels il faudrait que nous fussions édifiés.

Quoi qu'il en soit, nous remercions bien sincèrement le commandant Tégrad de sa curieuse et sensationnelle communication.

Nous serions même très heureux qu'il voulût bien la compléter de quelques considérations personnelles.

GASTON MERY

Voici la lettre du colonel de Rochas dont il est question dans l'article qu'on vient de lire.

Paris, 6 juillet 1900.

CHER MONSIEUR MERY

Dans votre article du dernier numéro de *l'Echo du Merveilleux* sur le mystère de la rue de Bourgogne, vous citez des déclarations qui me sont attribuées et que vous avez reproduites d'après *Le Journal* où elles ont été présentées sous une forme ambiguë permettant de supposer que je les avais émises dans une interview.

Je n'avais pas relevé cette inexactitude pensant que, dans une feuille quotidienne, elle vivrait ce que vivent les roses, l'espace d'un matin; mais votre revue restant comme document entre les mains de ceux qui s'intéressent à ces questions, je dois vous déclarer que je n'ai vu aucun rédacteur du *Journal* et que

l'opinion qu'on me prête n'a jamais été dans ma pensée.

J'ai décrit, il est vrai, dans un de mes livres, quelques cas de maisons hantées où les phénomènes paraissent incontestablement liés à la présence de ce qu'on appelle un médium ; mais je ne suis pas allé plus loin et n'ai point eu la témérité d'affirmer que la force physique émanant de ces médiums ne pouvait être, au moins dans certains cas, soumise à l'influence d'intelligences étrangères et invisibles.

Veuillez agréer, cher monsieur, l'expression de mes sentiments distingués,

A. DE ROCHAS.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*** Roman d'outre-tombe.

A propos de ces extraits de lettres du juge Edmond sur la médiumnité de sa fille, qu'a reproduits l'*Echo du Merveilleux*, un lecteur nous demande s'il n'est pas vrai que Charles Dickens ait écrit un roman entier par écriture mécanique, en état de médiumnité.

La question ferait sourire ceux qui connaissent bien le puissant romancier, d'esprit si lucide et si fin sous des apparences bouillonnantes et fumeuses. M. Augustin Filon a écrit, à ce point de vue, une étude intéressante et cruelle sur Dickens. Mais il n'en est pas moins vrai, et le fait est assez connu, qu'un des romans qui portent son nom fut écrit médianimiquement. C'est la seconde partie du *Mystère d'Edwin Drood*, traduite en français sous le titre du *Crime de Jasper*.

Dickens mourut laissant ce roman inachevé. Or, il tenait beaucoup, paraît-il, à le terminer. Faiblesse bien naturelle : c'est le plus mauvais de ses ouvrages. Et voici ce qui arriva :

Peu après la mort de Dickens (dont il connaissait d'ailleurs à peine le nom), un jeune américain, M. A..., de Boston, artisan peu lettré, fut entraîné à prendre part à quelques séances spirites. Il ne croyait aucunement au spiritisme et ne faisait pas doute qu'il eût affaire à des farceurs. Le premier soir, la table se mit en mouvement et vint s'appuyer contre M. A... avec une prédilection manifeste. Le second soir, le jeune artisan, comme inspiré, saisit un crayon et rédigea une communication adressée à l'une des personnes présentes, soi disant par sa fille, morte depuis longtemps. M. A... écrivit dans la suite maintes communications analogues, quelques-unes appuyées de preuves très fortes. Il était devenu médium écrivain des plus remarquables.

Un jour, il se transmit à lui-même une communica-

tion fort curieuse. Elle était signée « Charles Dickens », et c'était bien la signature nette et hardie du grand romancier. L'auteur de *Nicolas Nickleby* donnait rendez-vous à M. A... seul pour le 15 novembre, ayant à l'entretenir d'une affaire intéressante.

M. A... fut exact au rendez-vous. Il s'enferma dans une chambre obscure en tête à tête avec l'ombre du célèbre écrivain, et il lui fut révélé, toujours par l'écriture automatique, que Dickens l'avait choisi comme instrument pour terminer le *Mystère d'Edwin Drood*. La première séance devait avoir lieu la nuit de Christmas, si chère à l'auteur des *Fantômes de Noël*. Il suppliait M. A... d'accorder à son œuvre tout le temps compatible avec le soin de ses affaires et de sa santé, (lui promettant en revanche, comme bien l'on pense, l'entier abandon des droits d'auteur).

Le résultat de cette bizarre entreprise est véritablement curieux : Voici comment s'exprime un critique, évidemment plein de bienveillance pour les idées spirites, mais enfin qui n'exagère point trop :

« Nous sommes étonnés de trouver dès le premier chapitre une merveilleuse concordance avec le volume paru. Le burin a été saisi là où le mort l'avait laissé tomber, et l'histoire continue, la nouvelle partie si parfaitement d'accord avec l'ancienne que le critique le plus perspicace, qui ne saurait pas préalablement où finissait l'ancienne et où commence la nouvelle, se trouverait dans l'impossibilité de dire à quel point du récit Charles Dickens mourut.

« Dans l'un comme dans l'autre volume, nous sympathisons avec les divers personnages, nous nous moquons d'eux, nous les admirons ou les haïssons comme s'ils étaient des créatures en chair et en os. Mieux encore, de nouveaux personnages nous sont présentés dans la partie médianimique de l'œuvre. Et ce ne sont pas des doublures de tels ou tels entrevus dans le premier volume. Non, ce sont de vraies créations. Des créations de qui ?

« Jusqu'aux plus petits détails, on reconnaît la marque de l'auteur. Ainsi, certains mots orthographiés comme ils le sont en Angleterre et comme ils ne le sont pas en Amérique ; l'emploi des majuscules dans certains mots mis en apostrophe, qu'affectionnait Dickens ; certaines tournures de phrases essentiellement anglaises et nullement américaines ; la transition brusque du passé au présent, surtout dans les récits d'un mouvement vif, etc., etc. Petites choses, dira-t-on ; mais c'est sur ces écueils qu'un plagiaire ou qu'un faussaire — à supposer qu'il soit possible, si ce n'est à un homme de génie de contrefaire un écrivain de la trempe de Dickens — se fût le plus sûrement brisé. »

Tout cela est assez judicieux. Mais n'éprouve-t-on pas une certaine répugnance à croire qu'un homme

de la valeur intellectuelle de Dickens, à peine mort et initié au grand mystère (en le supposant même tel que les spirites l'imaginent), n'ait eu d'autre pensée que de continuer sur terre un médiocre roman, de nous dévoiler le secret de Jasper et nous raconter les traits facétieux du lieutenant Tatar?

Je n'ai jamais lu qu'un roman médianimique véritablement saisissant, et où régnât une sorte d'atmosphère suprâ terrestre : C'est le *Pharaon Merneptah*, par Rochester. Le médium était une Slave aux yeux étranges, Mme W. K. Quant à Rochester, ce n'était pas un autre que le spirituel et licencieux courtisan de Charles II. Initié par la mort à ses existences passées, il les racontait. Il avait été, notamment, ce Pharaon que Moïse noya dans la Mer-Rouge avec toute son armée.

Je disais à ce propos au spirite convaincu et fort distingué qui avait bien voulu me procurer ce petit livre introuvable :

— Vous prétendez qu'on se réincarne pour progresser, pour s'améliorer. Comment ne voyez-vous pas que ces histoires de Rochester viennent à la traversée de votre système? Voilà ce Pharaon que votre livre nous donne pour un prince austère, brave et pieux (à sa façon, envers ses dieux, qui étaient faux sans doute; mais enfin il n'en connaissait pas d'autres). Quelques milliers d'années après, le revoici incarné dans un garnement de cour, malicieux comme un singe et méchant comme un diable, libertin, athée, ivrogne, au point de passer plusieurs années sans se dégriser... Où voyez-vous le progrès?

Le spirite réfléchit assez longtemps et fit une réponse subtile : Merneptah fut sans doute un noble monarque, mais il ne semble pas qu'il ait connu l'amour. Ce fut un Louis XIV égyptien sans La Vallière. Or, ce point est si essentiel pour notre perfectionnement que l'excès constitue un progrès sur le défaut et que même un roué sans délicatesse comme Rochester l'emporte sur un frigidé honnête homme tel que Merneptah.

Il y avait des dames, qui écoutaient, un peu distraitemment. Leur présence influença peut-être la réponse du spirite. Aucune d'elles, d'ailleurs, ne protesta.

GEORGE MALET.

UNE CHASSE A L'EAU

Un curé sourcier.

Les lecteurs de l'*Echo du Merveilleux* ont été déjà souvent entretenus de faits relatifs à la découverte des eaux souterraines par les *sourciers*. Je veux leur

apporter ici le récit de faits authentiques, récents, et contrôlés avec une rigoureuse exactitude.

Les découvertes de sources dont j'ai été témoin — témoin intéressé puisque c'est chez mon père qu'elles ont eu lieu — au mois d'août dernier, ne sont dues uniquement qu'à l'emploi d'une montre faisant office de pendule. Elles ont été contrôlées par la venue, quelques jours après qu'elles avaient eu lieu, d'un sourcier qui, lui, se servait d'une baguette de coudrier. Enfin, et c'est là le meilleur critérium, le seul de la sincérité et de l'exactitude de l'opérateur, des puits ont été creusés, des tranchées ont été ouvertes aux endroits indiqués et exactement « piquetés » au fur et à mesure des opérations. Tous ont amené la découverte de courants souterrains aux profondeurs et avec la direction indiquées.

Du reste le prêtre dont il est question est très connu dans la région et il a accompli de véritables tours de force dont l'un, le suivant, a décidé mon père à l'appeler chez lui.

Voici les faits :

Il y a deux ou trois ans, un de nos voisins de campagne, dont la demeure est perchée sur un coteau escarpé surplombant de quarante-cinq mètres environ le lit de la Garonne, se désespérait de ne pas trouver d'eau à moins de trente mètres du sol. Ayant entendu vanter l'habileté de l'abbé Vernhes, curé de X... près Montauban, à découvrir les sources, il le pria de venir voir si, par hasard, il n'y en aurait pas quelque une sur la montagne.

Le vénérable vieillard se rendit à cette demande et découvrit deux sources très abondantes, l'une contre le mur extérieur de la cuisine, l'autre sous la salle à manger du château.

On creusa au premier des deux endroits indiqués.

L'abbé avait dit que l'eau était très abondante et à une distance relativement faible de la surface du sol. On trouva en effet une source d'eau très fraîche, excellente et située à 8 mètres de profondeur. Devant ce résultat et comme la quantité d'eau était largement suffisante pour le besoin du service — on en manquait totalement auparavant — on s'abstint de creuser sous la salle à manger.

C'est à la suite de cette découverte étonnante — d'autant plus étonnante que le point en question est d'une sécheresse et d'une pauvreté en eau tout à fait remarquables — que mon père résolut de faire venir chez lui l'abbé Vernhes.

A sa demande le prêtre se rendit très gracieusement et arriva le 15 août dernier, vers dix heures du matin, sur le théâtre de ses opérations. C'est un homme des plus distingués, à la fois grave et doux.

Sa parole harmonieuse, je dirais presque musicale,

charme l'oreille avant que l'esprit ne soit à son tour conquis et retenu par la justesse de la pensée, la modestie des expressions. On dirait qu'il craint de laisser perdre à l'élocution de mots inutiles une parcelle de son âme exquise et sereine.

Âgé d'environ soixante-dix ans, il a presque perdu l'usage de la vue et ses yeux ne lui suffisent guère plus que pour lire péniblement et se guider, plus péniblement encore.

Cet affaiblissement de cette faculté, dont on ne se douterait d'ailleurs pas à le voir assis dans un fauteuil, causant avec esprit et souplesse, soulignant d'un geste sobre le trait joli, serait une garantie encore plus sûre — s'il en était besoin — de sa sincérité absolue et de sa bonne foi.

Ce qu'il dit, il le sent ; ce qu'il a senti, les faits le prouvent.

Le 16 août dernier, après avoir pris quelques minutes de repos, l'abbé Vernhes, sollicité par mon père et après avoir donné aux membres de ma famille présents quelques explications sommaires sur son mode de procéder, prenait en main la montre qui lui sert pour ses expériences, une montre en or de dimensions assez grandes, suspendue par une chaîne longue en métal.

D'un geste dégagé relevant sa soutane, il s'achemina, accompagné par mon père, vers un puits profond de sept mètres environ, creusé sur le commencement de la pente où s'élève la maison, à quinze mètres environ de celle-ci.

« Vous avez ici un puits très abondant dont l'eau se trouve à sept ou huit mètres environ du niveau du sol », dit le prêtre, tandis que sa montre décrivait un cercle semblable à celui que font les boules, un modérateur de machine à vapeur.

Puis il fit quelques pas vers la maison.

« Le courant qui sort du puits se divise en deux branches ; voici la première », et la montre se mit à faire des oscillations vers l'est-sud-est.

« Voici la seconde », ajouta l'abbé en revenant en arrière et reprenant à la sortie du puits le deuxième courant qui s'infléchissait vers l'est-nord-est.

« Chacune des deux branches passe de chaque côté de la maison ».

Et en effet lors de la construction de la maison dont les fondations descendent bien plus bas que le niveau de l'eau dans le puits, on n'a pas rencontré d'eau.

« Mais, reprit l'abbé Vernhes, vous devez avoir par là une source très abondante, je sens mon poignet qui devient plus lourd, je suis attiré ; suivons le courant. »

Et le courant au-dessus duquel et dans le sens duquel la montre révélatrice oscillait toujours le

guida vers une fontaine abondante dissimulée sous les branches d'un massif voisin et située à trente pas environ du premier puits.

La montre, cessant ses oscillations rectilignes se mit à tourner en cercle au bout de la chaîne, au-dessus de la nappe d'eau. Elle indiqua par ses oscillations, lorsque l'abbé se mit à tourner autour de la fontaine, que l'eau entraînait dans le carré de maçonnerie par deux courants distincts et convergents ; qu'elle en sortait également par deux endroits différents.

Le contrôle était facile. On vida la fontaine au moyen d'une pompe, on la laissa se remplir à nouveau et l'on constata que les points indiqués comme entrée de l'eau étaient rigoureusement exacts.

C'est sur ces entrefaites que je rentrai de la chasse et que je vins me joindre à la petite troupe de chercheurs. J'étais d'avance assez disposé à blaguer la révélation de la montre et bien décidé à ne me rendre qu'à l'évidence.

Les récits qui me furent faits des opérations précitées par mon père et les membres de ma famille présents refroidirent un peu mon ardeur d'incroyant, car je vis que toutes les indications déjà données corroboraient parfaitement avec les faits que je connaissais.

La source retrouvée

Nous nous dirigeâmes ensuite vers une source située sur le penchant est du vallon. Au fond de ce vallon coule un ruisseau assez maigre en été qui, l'hiver, grossit assez facilement jusqu'à déborder dans les prés voisins. Il se nomme l'Ayroux.

La source dont mon père avait remarqué l'affaiblissement depuis quelques années sort de terre au pied d'un chêne séculaire dont les rameaux abritent de leur ombre fraîche un bassin destiné à l'arrosage du jardin potager.

Nous désirions savoir si les racines de l'arbre n'avaient pas obstrué et contrarié la marche du cours d'eau souterrain qui la forme.

L'abbé tenant à la main sa montre se promena en amont de l'endroit où elle jaillit de terre.

Par trois fois la montre oscilla dans trois directions différentes qui nous indiquèrent que trois courants presque parallèles descendaient le flanc du coteau.

Celui du milieu seul était utilisé. L'un, plus abondant, passait au sud du bassin à 2 mètres environ, l'autre, plus fort également, à 1 m. 60 ou 2 mètres au nord.

On a, quelques jours après, creusé une tranchée de chaque côté pour recueillir toutes les eaux et trouvé, à droite et à gauche de la source primitive, les deux branches qui n'étaient pas utilisées.

Comme je questionnais le bon curé sur la façon dont il se rendait compte de l'abondance de l'eau sous le sol, il me répondit en ces termes :

« Je reconnais l'abondance de l'eau à l'amplitude des oscillations de la montre ; oscillation courte et rapide : peu d'eau ; oscillations longues et régulières d'une grande amplitude : eau abondante.

« Quant à la profondeur, je la trouve à peu près en mettant mon pendule au repos. Si instantanément les oscillations se produisent, l'eau n'est pas loin ; au contraire je juge qu'elle est à une grande profondeur si ma montre, ayant été immobilisée, met un certain temps — d'autant plus long que la profondeur est plus grande — à se mettre en mouvement.

« La direction du courant est indiquée par la direction des mouvements.

« Au-dessus d'une nappe d'eau souterraine ma montre décrit un cercle ; l'amplitude des mouvements m'indique ici aussi l'abondance de l'eau, le temps que met la montre immobilisée à se mettre en mouvement la profondeur de la nappe.

« Je puis d'ailleurs, — et l'abbé fit ce qu'il disait — me servir d'une bouteille pleine d'eau attachée avec un fil, de mon chapelet même. Je me suis servi de ce système, d'ailleurs, pour écarter de l'esprit de gens superstitieux tout soupçon de magie ou de sorcellerie »

Muni de ces quelques renseignements, je cessai de questionner le saint vieillard et nous continuâmes nos explorations.

Trois nappes d'eau sous un champ

Il s'agissait maintenant de trouver de l'eau sur le versant ouest de la vallée. Des champs s'étendaient là sur la pente vite relevée, champs de betteraves et de sorghos qui mêlaient leur verdure sombre aux teintes claires des prés avoisinants.

Je ferai grâce au lecteur des détails de chaque opération. Je dirai seulement que par trois fois la montre en tournant révéla la présence, à trois mètres environ du sol, de trois nappes d'eau abondante situées au bas d'une faille de terrain dans la partie haute du champ et distantes les unes des autres de 20 à 25 mètres environ.

Chacune d'elles était alimentée par deux courants distincts et convergents. Celle du milieu, la plus abondante, était à deux mètres environ d'un saule énorme au feuillage argenté du milieu duquel un piver effarouché s'enfuit à notre approche en poussant un cri pareil à un éclat de rire.

Leur trop-plein s'épanchait vers le ruisseau par trois courants souterrains dont deux se réunissaient à trente-cinq mètres environ plus bas, au fond d'un pli de terrain où les betteraves poussaient plus feuillues et plus noires.

Chacun des endroits indiqués comme le centre de la nappe fut muni d'un fort piquet enfoncé dans le sol,

et comme la cloche sonnait annonçant le déjeuner, nous regagnâmes la maison où l'abbé Vernhes fut heureux de se reposer après deux heures de fatigue sous le soleil brûlant. Car ces recherches le fatiguent beaucoup et le mettent dans un état d'énerverment extraordinaire. D'ailleurs, à l'approche d'un courant, il sent dans tout le bras une pesanteur inexplicable ; une force invisible l'attire vers le lieu où sous le sol l'eau circule.

Pendant le repas, avide de renseignements, émerveillé par les faits que j'avais vu et dont je ne pouvais mettre en doute l'authenticité, je priai M. l'abbé Vernhes de nous raconter comment il s'était aperçu de sa faculté de découvrir les sources.

« J'étais un jour avec d'autres prêtres, nous dit-il avec une bonne grâce et une simplicité parfaite, dans le jardin de l'un d'eux. Assis sur un banc, nous causions entre nous, et à quelques pas derrière nous, dissimulé par quelques rangées de tomates et de haricots en râne qui formaient un écran de verdure, un puits se trouvait, dont j'ignorais l'existence.

« Soudain ma montre, que j'avais sortie de ma poche et dont je tenais la chaîne pour avoir quelque chose au bout des doigts, machinalement, se mit à osciller.

« J'avais entendu parler du pouvoir des bacillogyres et de la faculté chez certaines personnes de découvrir les eaux souterraines avec leur montre.

— Tiens, dis-je à mon confrère, vous devez avoir de l'eau par ici.

— En effet, le puits est là derrière.

« Guidé par ma montre qui oscillait, je suivis la direction qu'elle m'indiquait. J'arrivai au puits au-dessus duquel la montre tourna. Voilà comment j'ai découvert mon pouvoir. »

Après le déjeuner nous allâmes par curiosité rechercher de l'eau dans diverses parties de la propriété, et les indications du prêtre furent toujours aussi nettes ; mais dans les endroits où se trouvaient les courants, l'eau n'était pas facile à utiliser et nous ne retînâmes pour nous en servir à l'avenir que les trouvailles faites dans la matinée.

Toutefois je dois noter le fait suivant, survenu dans cette seconde partie de la journée.

J'avais remis à M. l'abbé Vernhes ma montre de chasse au bout de sa chaîne ; elle était en train de tourner au-dessus d'une nappe d'eau. J'eus l'idée de la remettre dans le boîtier en celluloïd qui la protége dans ma poche. Elle ne voulut pas repartir. Le boîtier enlevé, elle se remit en mouvement.

La découverte de l'eau

Mais à ces expériences, aux trois dernières du moins, qui avaient relevé la présence de nappes d'eau

abondantes dans des points où nous n'en connaissions pas l'existence certaine, il fallait un contrôle.

Quelques jours après la visite de M. l'abbé Vernhes un paysan d'un village voisin, renommé comme bacillogyre, vint avec sa baguette. Il affirma à mon père qu'il y avait de l'eau aux endroits indiqués par le prêtre, mais les indications de sa baguette relatives à l'emplacement exacte, à la profondeur, au débit de la source furent beaucoup moins précises que celles de la montre.

Il ne restait plus qu'à creuser des trous ou à faire des tranchées aux points où les piquets étaient restés comme témoins. Cela fut fait au bout d'un mois au moment où, vers la fin de septembre, après les chaleurs torrides de l'été gascon particulièrement fortes durant les deux dernières années, les ruisseaux sont à leur niveau le plus bas, les sources à leur plus faible débit.

Trois puits furent creusés dans les champs. Après une couche de terre arable d'une assez grande profondeur fort sèche d'ailleurs, on trouva une terre argilo-siliceuse grise dont la couche avait environ un mètre d'épaisseur.

En dessous, se trouvait un sable jaunâtre mêlé de fragments d'argile jaune qui formait des agglomérations. Cette couche, très onctueuse au toucher et humide légèrement, est dans la contrée la couche au dessous de laquelle on trouve en général les courants d'eau.

Peu à peu, l'argile était remplacée par du sable et l'ensemble devenait de plus en plus aqueux.

A moins de trois mètres dans les trois puits on trouva une nappe d'eau abondante et fraîche.

Ainsi, la véracité des affirmations de M. l'abbé Vernhes se trouva indéniablement mise en lumière et tous les doutes qui pouvaient subsister dans nos esprits, relativement à l'abondance et à la profondeur des sources, étaient levés.

L'eau ne pouvait être utilisée par mon père pour l'arrosage de pépinières qu'il projetait que si les nappes n'étaient pas à une trop grande profondeur. Elles coulent à près d'un mètre plus haut que la limite qu'il s'était fixée. Leur emploi est donc facile, car étant donnée leur situation sur le haut de la pente il suffit, pour amener leurs eaux aux endroits où elles seront utilisées, d'ouvrir des tranchées à ciel ouvert.

Les recherches de M. l'abbé Vernhes ont donc amené un résultat parfait à tous les points de vue. Le succès qu'il avait obtenu chez nous a engagé de nos amis à s'adresser à lui. Je sais que les investigations qu'il a faites chez eux ont été également des plus fructueuses.

Il m'a paru intéressant de faire passer sous les

yeux des lecteurs le récit de découvertes très authentiques que je me garderai d'apprécier et de commenter. Il me suffit de les avoir vues pour y croire ; je ne chercherai pas à donner l'explication de phénomènes dont de plus autorisés que moi ont formulé les théories les plus diverses, et je laisserai à chacun le soin de les interpréter à sa guise.

E. DE BEAUQUESNE.

LA "MAISON HANTÉE" DE NICE

Nous disions dernièrement qu'il ne se passait guère de semaine sans qu'on eût à enregistrer un fait, au moins, de hantise. Le récit suivant, que nous trouvons dans les journaux de Nice, nous donne une fois de plus raison.

Paris a eu, la semaine dernière, sa « maison hantée », rue de Bourgogne, et cette histoire aussi étrange qu'hilarante a défrayé les gazettes durant quelques jours.

Notre ville n'a pas voulu être en retard sur la capitale et elle aussi a eu sa « maison hantée ». C'est dans la paisible rue de la Condamine qu'est située cette maison.

Dans cette ruelle étroite qui se trouve à proximité du Château et, par suite, dans le « giron des esprits », une maison a reçu la visite de quelques revenants qui sont venus se rappeler au bon souvenir d'heureux vivants.

Hier, en effet, vers quatre heures de l'après-midi, une jeune fille d'une douzaine d'années, qui se trouvait chez M. M..., demeurant au n° 12 de la rue précitée, se disposait à laver la vaisselle et, à cet effet, elle avait placé assiettes et soupières dans un grand récipient complètement rempli d'eau. Mais quelle ne fut pas sa stupéfaction lorsque, ayant retroussé ses manches, elle allait saisir une assiette, de voir que pas une goutte d'eau n'était dans le plat et que toute la vaisselle était à sec !

La fillette fut bien intriguée par ce phénomène incompréhensible, mais elle se dit que peut-être elle avait oublié de mettre de l'eau, et, cependant... elle croyait bien l'avoir versée.

Bref, elle ne s'arrêta pas à ce détail, et déjà elle s'apprêtait à continuer sa besogne, lorsqu'elle entendit derrière elle comme un froissement d'étoffes assez distinct. Elle se savait seule dans la pièce ; ce bruit lui fit peur, elle se retourna instinctivement et son étonnement redoubla lorsqu'elle aperçut, sur le sol le matelas, les draps et les couvertures qui recouvraient le lit situé au fond de la pièce.

Et cependant elle avait fait elle-même le lit, il y avait à peine quelques instants !

Cette fois la fillette n'y tint plus. Elle sortit de l'appartement, en ferma soigneusement la porte et vint faire part de ces choses étranges à un voisin qu'elle rencontra.

Celui-ci se mit d'abord à rire.

L'enfant, croyait-il, voulait se gausser de lui; néanmoins il tint à se rendre compte de la chose. Il entra dans l'appartement avec la jeune fille; le lit fut de nouveau préparé et tous deux sortirent de l'appartement pour y rentrer quelques instants après.

Cette fois l'épreuve fut concluante! Dans l'intérieur de l'appartement des mains étrangères avaient marqué en signes cabalistiques leur mystérieux passage:

Au milieu de l'appartement deux chaises avaient été placées tout près l'une de l'autre et, étendue sur les deux chaises, une nappe sur laquelle étaient placés deux bâtons en croix. Tout près du lit, le matelas roulé était à nouveau sur le sol et, à côté, on voyait les draps et les couvertures entassés.

Sous le polager, des bûches de bois à brûler avaient subitement changé de place et avaient formé autant de croix de St-André!...

Le brave homme demeura stupéfait.

Doutant encore pourtant, il voulut renouveler l'expérience. Tout fut encore remis en ordre et l'on sortit encore de l'appartement, toujours en ayant bien soin de fermer la porte à clef.

Un moment après on rentra et le même désordre régnait dans le logis. Cependant on avait la persuasion que personne n'y était entré.

Indépendamment de toute cette confusion, on constatait que la porte du cabinet d'aisance, qui avait été fermée, s'était ouverte comme par enchantement et ce aux deux reprises.

Les « revenants » seraient-ils venus par là?

On rapproche ce fait d'un autre événement qui s'était produit aussi un instant auparavant.

La jeune fille avait vu la porte du cabinet d'aisance se fermer subitement avec fracas.

Enfin toute cette succession de faits prouvait bien que la maison était habitée par des esprits surnaturels, quelques démons sans doute! Aussi était-il de toute nécessité de faire exorciser un tel immeuble, et une brave femme alla quérir un bon moine à longue barbe qui vint dans le repaire démoniaque réciter quelques prières et bénir cette maison. Celui-ci parla ensuite des influences du diable qui était venu là pour punir quelqu'un sans aucun doute, puis il se retira, rassurant les habitants de la maison hantée: le danger était maintenant conjuré.

Un tel événement était bien fait pour exciter la curiosité de la foule; aussi cette nouvelle se répandait-elle comme une traînée de poudre et en peu de temps une affluence nombreuse envahissait la rue de la Condamine et stationnait devant la « maison hantée », commentant de diverses façons les étranges incidents.

Vers neuf heures du soir, plusieurs centaines de personnes étaient encore là, quelques-unes s'attendaient peut-être à chaque instant à voir surgir quelque revenant!

Et pourtant il n'en est point venu!...

Notre confrère Charles Anglés, administrateur de Le

Petit Poète, à Nice, à qui nous avons demandé confirmation des faits dont on vient de lire le récit, nous écrit qu'ils sont parfaitement exacts et que, jusqu'à présent, personne n'a pu en trouver une explication plausible.

HOROSCOPE DE MOZAFFER-ED-DIN SCHAH DE PERSE

Mozaffer-ed-Din est né le 25 mars 1853, année gouvernée par le Soleil. Le 25 mars est compris dans le premier décan de la constellation du Bélier, et placé sous l'influence d'Asiccan, archange de Mars. Le symbole de ce jour est hiéroglyphiquement représenté par deux hommes: l'un fend péniblement du bois, et l'autre tient un sceptre.

Le signe zodiacal de ce jour de naissance donne un caractère ardent, le mépris des dangers et des obstacles, de la hauteur mêlée d'un peu de bonhomie politique, et de l'obstination.

Le Bélier donne généralement aux personnes nées sous son influence des aptitudes nombreuses mais peu profondes: il rend capricieux et inconstant, et donne les biens un peu prématurément après avoir fait courir des dangers dans la demeure de ses proches.

Les aspects planétaires relatifs au Schah le menacent d'inimitiés de personnes puissantes dans son entourage ou parmi ses proches. Les années où ce prince aura à courir les plus grands dangers se succèdent de 7 en 7 et de 9 en 9.

Les dangers en voyages, déplacements ou chasses, sont nombreux, malgré la protection des deux grands luminaires, le Soleil et la Lune. Ils sont de différente nature, tels que périls par fer, feu, périls sur l'eau, par l'eau ou près de l'eau, périls accidentels ou même par la main de l'homme, volontairement ou non.

Mozaffer-ed-Din a dans son horoscope Mars en maison VII, présage presque certain des dangers que nous venons n'énumérer. Cette position de Mars en VII indique également des discordes domestiques, des périls intérieurs, des trahisons, des homicides commis ou subis.

La quadrature de Mars et de Mercure est l'indice de penchants mauvais et de passions étranges.

Le Schah doit redouter aussi des alliances mauvaises, des souffrances internes d'esprit et de corps. D'après la quadrature des quatre signes du Bélier, du Cancer, de la Balance et du Capricorne, des luttes sont à craindre entre les quatre puissances qui sont influencées par ces signes, c'est-à-dire la Turquie, l'Angleterre, la Russie et la Perse, gouvernée par Jupiter.

Les tables de longévité et les aspects planétaires en accord avec les chances de vie et de mort semblent indiquer la mort de Mozaffer-ed-Din comme devant se produire vers la cinquantième année de son âge.

VANKI.

Les chapeaux tyroliens

Ceci est un conte de la vingtième année, du temps où l'auteur de *Sapho* habitait les *payottes* de Meudon, et promenait fièrement dans les bois d'alentour un superbe chapeau tyrolien à plumes d'aigles, qui faisait retourner les femmes et les gardes champêtres.

Ils étaient d'ailleurs trois autres « tyroliens » dans la petite bande :

Un s'appelait Jean du Boys ;

Un André Gill ;

Quant au troisième compagnon, si j'ai oublié son nom, voici son histoire :

C'était un rejeton de race paysanne, un fort gars, déserteur de quelque séminaire tourangeau, attiré à Paris par la fascination de cette vie littéraire, qui, à distance, dans le calme mortuaire des provinces, fait fermenter toutes les cervelles où germe quelque levain d'indépendance et d'art.

Oh ! oui, réfractaire et déséquilibré celui-là, et qui ne devait pas mener loin sa campagne !

Il était la proie d'un vice héréditaire, paysan, qui lui brûlait le sang et la moelle. Il aimait l'ivresse froide, calculée, solitaire, — le tête-à-tête, dans des bouges, avec le vin frelaté qui vous bâtonne les tempes et vous couche sous les tables.

Un jour, dans la honte d'un réveil plein de sanglots, seul avec Daudet, il lui avoua sa volonté détruite, la force terrible qui le poussait malgré lui au trou noir du suicide, où était tombé son père, où il savait bien qu'il irait — où, quelques mois après, il se jeta.

... Au bord d'une mare, après trois jours de recherches, ses amis retrouvèrent son feutre tyrolien, son pauvre chapeau de folie, roulé sur le gazon.

Des années passent, le siège, la Commune.

Le temps est fini de la vie bohème, des heures gaspillées. L'artiste a un foyer, une compagne, un enfant.

Un soir, un de ces soirs du lendemain de la guerre où l'on restait blotti au coin du feu, l'oreille encore aux écoutes des obus qui ne grélaient plus, la porte du salon s'ouvre avec violence, et un homme paraît, tout en noir, sans linge, les yeux égarés.

C'est Jean du Boys.

Il était coiffé de son vieux feutre, et, sous le bras portait un volumineux manuscrit, un poème épique, la *Revanche*, où il mêlait toutes les histoires, tous les noms Miltiade, Napoléon, Jésus-Christ, Bismarck.

Assis en face de son ami, il lisait avec des gestes fous, des saccades de tête qui faisaient trembler sur le mur l'ombre ironique et disproportionnée de la plume d'aigle...

... Et lui aussi, quelques mois après, il fallut le conduire à la fosse, — mais après la halte du cabanon, l'horrible antichambre de la mort ! Et quelle mort ! Une agonie de bête enragée, crevant sur un tas de pierres dans une mare de sang et d'écume.

Je ne rappelle pas l'histoire de Gill. Daudet a écrit lui-même en tête des *Vingt ans de Paris* quelle frayeur le saisit à la nouvelle de sa folie

« C'était, dit-il, le troisième que la démence me prenait ; je n'eus pas la force d'aller le voir, et, encore aujourd'hui, la plume me tombe des mains tandis que j'écris cette préface pour tenir à mon pauvre camarade la promesse de notre dernière rencontre. »

Pendant l'hiver 83, date où il écrivait l'*Évangéliste*, Alphonse Daudet fit de fréquentes visites aux malades de la Salpêtrière. Il voulait étudier sur le vif des crises certains cas pathologiques analogues à l'hypnotisme de son Eline Ebsen.

Un jour, après la visite, il était demeuré à déjeuner en compagnie du docteur Charcot et de ses internes. Naturellement, pendant tout le repas, on causa des phénomènes nerveux, des enchaînements de bizarres coïncidences qui parfois ont une action terrible sur notre état mental. Chacun disait son mot, les faits qu'il avait observés, et finissait par l'aveu de ses propres hantises.

A son tour, Alphonse Daudet conta l'histoire des trois chapeaux tyroliens qu'il avait vus successivement sur trois crânes de fous. Il expliqua qu'après la démence de Gill, il avait éprouvé une minute de stupeur, subi une épouvante superstitieuse, plus forte que le bon sens, et jeté au feu le quatrième chapeau tyrolien, un pauvre feutre rouillé, inoffensif, gardé jusque-là dans un coin comme une relique de jeunesse.

— Je ressentais dit-il, un désir irrésistible de m'en couvrir encore, et, en même temps, j'avais la conviction profonde que, s'il touchait mon front, c'en serait fait de ma raison comme de la leur.

On écoutait avec attention, sans sourire, tous ayant le souvenir de semblables obsessions, qui avaient conduit des cerveaux impressionnables à la monomanie, et, de là, à la folie.

Le repas était fini, on descendit pour fumer les cigares sous les galeries, dans le jardin de l'hôpital. Et, comme on causait, tout en marchant, une voix fêlée de vieille coquette, une de ces voix minaudières qui semblent artificielles comme des vocalises de perroquet, interpella les promeneurs.

— Bonjour, madame Lureau, dit un interne en s'approchant d'une petite personne, sans âge, qui avait abandonné sa promenade et qui s'accoudait à la

galerie pour voir passer les visiteurs. Mereconnaissez-vous ?

— Parfaitement, répondit la vieille pensionnaire, et tous vos amis qui sont là. Mais voici un monsieur que je n'ai jamais vu...

Elle désignait Alphonse Daudet qui s'était rapproché pour l'examiner de près.

— Demandez-lui donc comment il me trouve avec mon chapeau tyrolien.

Et levant ses bras maigres, jusque-là cachés par la balustrade, elle fit voir un vieux feutre tout cabossé, qu'elle campa sur ses cheveux grisonnants ; puis, les mains aux hanches, avec un mauvais rire de folle, elle répéta ces mots qui bourdonnaient encore dans sa pauvre cervelle vide :

— Mon petit chapeau tyrolien, monsieur, comment le trouvez-vous ?

HUGUES LE ROUX.

FRANÇOISE SAUVESTRE

LETTRES D'UN HOMME DU PEUPLE

Renseignements donnés sur M^{lle} Françoise Sauvestre par un homme du peuple. Copies de plusieurs lettres.

La première est du 26 janvier 1899 :

Le lundi 23 janvier, je partis, à 4 heures du matin, à pied en pèlerinage pour Magny-sur-Tille, afin de parler à M^{lle} Françoise Sauvestre.

Le mardi, à 11 h. 1/2, je frappais à la porte de sa chambre.

Il me semble avoir entendu : entrez. J'entre, et, d'un coup d'œil, je mesure l'espace.

Je vois environ une douzaine de personnes formant le cercle autour du fourneau.

Sans refermer la porte, je dis : C'est bien ici que reste M^{lle} Françoise Sauvestre ?

— Oui, me fut-il répondu.

Alors, je referme la porte à moitié et je vois M^{lle} Françoise assise par terre, formant à peu près autant de volume que si une petite fille de 2 à 3 ans était assise par terre.

A part la tête qui est bien à peu près comme celle d'une femme de taille ordinaire, tout le reste ressemble à un paquet de guenilles d'où sortirait une tête grisonnante.

Tel est le tableau que mon premier coup d'œil a remarqué. Me tournant du côté de M^{lle} Françoise, je lui dis :

— Bonjour Mademoiselle.

Réponse. — Retirez-vous, je ne reçois pas des hommes comme vous (cela dit d'une voix d'homme).

Je riposte : — Vous ne voulez donc pas me recevoir ?

Réponse. — Non, retirez-vous.

— Mais, je viens de loin. J'ai marché hier toute la journée et ce matin, je viens tout exprès pour vous parler et il faut m'en retourner sans vous avoir parlé ?

— Oui, retirez-vous...

Alors, voyant qu'il n'y avait rien à espérer, je lui dis :

— Mademoiselle, voudriez-vous me donner un peu d'huile de la veilleuse de Sainte-Philomène pour soulager votre sœur de Loigny qui souffre tant ?

Réponse. — Je ne le peux pas, c'est pourquoi je ne vous reçois pas. On me ferait du mal.

Cette réponse fut répétée deux fois bien vite et coup sur coup.

Tout ce que je peux faire, ajouta-t-elle, c'est de prier pour vous.

Je salue et me voilà dehors.

Cette dernière réponse prouve qu'elle savait que je suis un ami de Loigny, et cependant j'en n'avais jamais vue... « On me ferait du mal... » Quel est ce mal qu'on lui pourrait faire ?

J'entrai dans la maison d'une paysanne pour y prendre une goutte de café et causer un peu. Cette paysanne me dit : « Il en est qui ont pleuré pour être reçus et qu'elle n'a pas voulu recevoir. »

Demande. — Est-elle détestée dans le pays !

Réponse. — Personne ne la déteste que les curés et les médecins.

— Oh ! je comprends que les médecins la détestent : elle guérit les malades ; mais pourquoi les curés la détestent-ils ?

Réponse. — On n'y comprend rien. Selon les uns, on l'oblige d'avoir une domestique qu'elle paie tant par mois. Je me suis laissé dire qu'elle paie soixante francs de patente pour faire son métier. Dans le temps, elle avait toute la journée pour recevoir le monde, maintenant, elle ne peut recevoir avant dix heures. Je ne puis pas dire si c'est à deux heures ou à trois heures que tout doit être terminé. C'est M. S... qui, étant curé à Auxonne, lui a fait donner de la prison. Les médecins ont tout fait pour la perdre, procès ici, procès là. Quand les gendarmes venaient la chercher pour la mener au tribunal, elle leur disait : Mettez-moi sur la voiture. C'est curieux : une créature qui inspire, qui attire la pitié de tous, est détestée par ceux-là même qui ont mission de soulager les malheureux.

Lettre du 1^{er} février 1899.

Cette lettre est le complément de celle que je vous ai adressée le 26 janvier 1899 :

Pourquoi les médecins détestent-ils tant la demoiselle Françoise Sauvestre ?

M^{me} C..., notre voisine éprouvait une assez vive

douleur à l'œil gauche et remarquait qu'elle ne voyait presque plus rien de cet œil-là. Cette dame va à Seurre consulter un médecin bien réputé, celui de notre localité lui inspirant peu de confiance.

Pendant quelques semaines, elle suivit le traitement du docteur ; mais le mal augmenta, au point qu'elle ne voyait presque plus rien de l'œil malade et que l'autre commençait à la faire souffrir. On lui conseille d'aller trouver Mlle Sauvestre. Elle y va, en compagnie d'une voisine.

Aussitôt qu'elle fut entrée dans la chambre, mademoiselle lui dit : « Vous venez pour vos yeux. Vous n'aviez mal que dans un, aujourd'hui les deux vous font mal : si vous continuez les remèdes du médecin, dans quelques mois vous serez complètement aveugle. Voilà de l'huile de la veilleuse de Sainte Philomène, pour vous frotter les yeux. Vous ferez une neuvaine de tant de *pater* et d'*ave* ; le mercredi et le vendredi vous en direz tant... etc. »

Voilà huit à dix ans de cela et la guérison continue à être complète.

L'année passée, une mère avec sa fille vont consulter Mlle Sauvestre au sujet du mariage de sa fille, mariage qui lui paraissait avantageux.

Mlle Sauvestre dit à cette mère : « Ce jeune homme a une maladie. »

De retour, cette mère inquiète consulta les médecins de la localité ; ils sont trois, et tous dirent : ce jeune homme a une santé parfaite.

Le mariage s'est fait et, le jour du mariage, le jeune homme est tombé devant tout le monde du mal caduc. On a de nouveau consulté Mlle Sauvestre, qui a dit à la jeune mariée : « Vous devez rester avec votre mari ». Mais elle est rentrée chez sa mère depuis quelque temps.

Quand Mlle Sauvestre était en prison, qu'on faisait enquête... recherche, etc., on ne trouva rien pour la faire condamner.

Mais, selon les uns, un haut personnage vint trouver le président du tribunal et lui dit : « Mettez en liberté cette fille. Elle dit plus de prières en un jour, que vous en vingt ans. »

Des demoiselles étourdies ayant folâtré en allant la voir, elle leur dit : « Dieu merci, vous en avez fait et dit des folies en venant ; allez, je ne vous reçois pas. »

Elle sait tout ce qu'on lui écrit, tout en ne sachant ni lire ni écrire ; mais, chose inexplicable, on lui envoie des timbres ou autres valeurs, elle le sait, mais ne reçoit rien que la lettre qui a été chargée. Il faudrait des livres pour dire une partie des racontars.

Que M. l'abbé Gombault ou M. Brettes viennent voir et nous dire quel est le démon qui habite ce buste humain et qui lui fait faire tant de bien au lieu de lui faire faire le mal.

J'ai pris ces quelques faits dans un tas, un gros monceau, pensant qu'ils suffiraient pour vous donner une idée plus ou moins précise. C'est tous les jours, excepté le dimanche que le monde y vient par dix ou vingt et même trente personnes. Elle sait le matin combien il en viendra pendant le jour.

Lettre du 7 mars 1900.

Mlle Sauvestre Françoise, âgée de quatre-vingt-deux ou quatre-vingt-quatre ans, ne peut, malgré la surveillance de sa domestique (placée là par le préfet), s'empêcher de pousser le cri d'alarme. Nous marchons vers la guerre. Elle s'impose.

X.

GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME ET DE LA MAGIE

(Suite)

E

Eau. — L'eau a été de tout temps divinisée, et cela chez presque tous les peuples ; c'est qu'en effet, l'eau est un grand bienfait de la Providence ; elle est, du reste, l'origine de toutes choses. — Le monde n'est-il pas sorti des Eaux primordiales. Un grand nombre de religions ont utilisé l'eau dans les rites et les cérémonies du culte. Dans l'Antiquité on employait l'eau lustrale dans un grand nombre de cérémonies ; cette eau n'était que de l'eau ordinaire dans laquelle on avait éteint un tison ardent pris au foyer du sacrifice. — Quand il y avait un mort dans une maison, on plaçait auprès de la porte d'entrée un vase rempli d'eau lustrale et tous ceux qui venaient rendre une dernière visite au mort s'aspergeaient de cette eau, en sortant de la maison mortuaire. C'était une purification qu'ils pratiquaient sur leur personne, purification qui les débarrassait des mauvaises influences, des larves, des Lémures et des coques astrales qui étaient attirées au logis du défunt par la présence du cadavre. — En magie, l'eau sert d'excipient à des substances diverses qui servent à chasser les démons, les sorts, à détruire les maléfices, etc. — Dans presque tous les cultes, l'eau est aussi employée, après avoir été rituellement consacrée, à des usages divers : bénédiction, exorcisme, purification, ablutions, consécration, guérison, etc.

Eclipses. — Parmi les phénomènes de la nature, l'un des plus faussement interprété, c'est l'Eclipse. Des pôles à l'équateur, chez les nations les moins favorisées du soleil comme chez celles qui le sont le plus, les éclipses ont été partout un objet de terreur,

car les nations peu avancées ont pensé que l'astre diurne était combattu par un monstre terrible et pouvait succomber dans cette lutte. — Aujourd'hui, qu'on connaît et qu'on prédit les causes des éclipses, l'homme est moins inquiet quand elles font leurs apparitions; mais l'influence qu'elles exercent sur le mental des habitants d'une planète n'est pas encore déterminée.

Ecorces. — Ce terme a des significations fort distinctes. Ainsi, dans le *Zohar* et dans le *Livre des révolutions de l'âme*, les Esprits pervers, les mauvais génies ou *Daimona* sont dénommés *Ecorces* (en latin, *Eortices*). Les Ecorces du monde des invisibles, c'est-à-dire qui appartiennent à des désincarnés, ces *Ecorces*, disons-nous, sont plus ou moins opaques, plus ou moins transparentes, suivant qu'elles ont appartenu dans l'incarnation à des personnalités plus ou moins avancées en spiritualité; les Ecorces provenant de personnes très matérielles sont très opaques, très denses. D'après certains cabalistes et certaines sectes, les corps ne sont que les *Ecorces* de l'âme et celle-ci est délivrée de son écorce à la mort de l'individu. — Ces Ecorces sont nommées par les Théosophes *Double-aithérique* et *Périsprit* par les Spirites, *corps aromal* par les Swedenborgiens. — D'autres cabalistes nous disent que la haine de l'Ecorce est ce qui motive la circoncision, car celle-ci retranche l'écorce de l'arbre paternel. — Les Ecorces des désincarnés ou de mauvaises entités de l'astral tournent constamment autour de l'homme pour s'emparer de son corps, afin de l'utiliser pour leur propre compte; de là le danger des pratiques du spiritisme par des personnes qui ne seraient pas d'une grande moralité; de là proviennent aussi un très grand nombre de maladies et de possessions et même des cas de folie.

Écriture cachée, secrète; Voy. CRYPTOGRAPHIE.

Effluves. — Sorte de vapeur qui se dégage du corps de l'homme et qui, dans ces temps modernes, a été mise à jour par Reichenbach (*Effluves odiques*) et par Mesmer (*Effluves magnétiques*). Tous les corps de la nature émettent une *Aura*, c'est celle-ci qui constitue l'effluve. — Autrefois, on employait de bons sensitifs pour décrire les effluves et leurs couleurs; aujourd'hui, la photographie a permis de les montrer d'une façon tangible à tous les yeux, même à ceux des personnes les moins sensitives. — Voyez ci-après EMANATION.

Electroïde, voy. EMANATION.

Elémentaires. — Entités de l'au-delà, de l'espace, du monde invisible, qui proviennent de l'homme mort, de l'homme désincarné et que les Spirites dénomment *Esprits*. Ces élémentaires peuvent, d'après les spirites, apparaître aux vivants et leur donner des

communications, par l'intermédiaire de personnes très sensitives, dénommées *Médiums*. — Les Elémentaires ont les mêmes passions que l'homme, puisqu'ils ne sont que la continuation de ceux-ci dans un autre monde, dans celui de l'au-delà, dans le monde invisible pour nos sens grossiers. Les Occultistes et les Théosophes ne considèrent les *Elémentaires* que comme des coques astrales, des restes kama-rupiques d'êtres humains en voie de désagrégation; ils sont d'après eux capables de se revivifier temporairement et de devenir en partie conscients avec l'aide des courants psychiques, que créent les personnes vivantes. En somme, d'après les occultistes, l'Elémentaire n'est qu'une fraction de l'homme, la fraction animale à l'état très diluée et pourvue de son intelligence. — Nous devons ajouter que les Elémentaires ne seraient, d'après diverses Ecoles, que des hommes désincarnés, mais d'une intelligence très rudimentaire.

Elémental. — On désigne ainsi une des forces de la nature semi-intelligente.

Les Elémentals vivent dans les quatre éléments: la terre, l'air, l'eau et le feu; ils sont dénommés par les cabalistes, ceux de la terre: Gnomes; ceux de l'air: Sylphes; ceux de l'eau: Ondins; ceux du feu: Salamandres. Les occultistes emploient les Elémentals, comme agents pour produire des effets divers.

D'après certains Esotéristes, des élémentals d'une autre espèce (1) ne seraient que des formes-pensées, c'est-à-dire des Êtres créés par la pensée de l'homme, et ils ne survivraient que comme une intelligence active engendrée par l'esprit, et cela pendant un laps de temps plus ou moins long en rapport avec l'intensité originelle de l'action cérébrale, qui leur a donné naissance. Par ce qui précède, on voit que les Elémentals ne sont pas des êtres immortels, que leur existence est essentiellement éphémère au contraire, car aussi intense que soit la célébrité humaine, elle ne peut donner la vitalité à ces formes-pensées que pour un temps fort court. Quant aux Elémentals dits de la nature, ils peuvent acquérir l'immortalité, mais par des moyens que nous ne saurions indiquer ici. Les Elémentals, qu'il ne faut pas confondre avec les Elémentaires (*voir ci-dessus*), vivent dans l'atmosphère terrestre et se communiquent très facilement aux hommes à l'aide de médiums; ce sont des entités de tous genres, mais intellectuellement peu avancées, qui jalourent très souvent l'espèce humaine; aussi lui

(1) D'après des cabalistes émérites, il existe dans le monde invisible plus de six mille espèces d'Entités. Ceci ne doit pas nous surprendre, puisque la Table d'Émeraude nous apprend que ce qui est en haut est comme ce qui est en bas; or, si nous jettons les yeux sur la faune de notre terre, nous voyons une extrême variété dans les animaux qui la composent.

jouent-ils des tours fort souvent quand ils se communiquent à elle ; c'est dans cette classe que se trouvent ce que les spirites dénomment les *Esprits farceurs* ; aussi dirons-nous, en matière de conclusion, que, de même qu'on lit dans nos gares : Prenez garde aux pickpockets, nous dirons à nos lecteurs spirites : *Prenez garde aux Elémentals*.

Elixir de vie. — L'homme a de tout temps cherché à allonger sa *misérable* vie, et pour allonger ce fil si tenu et si court de la vie, voici les idées et les théories émises par les alchimistes du moyen-âge, idées qui les ont poussés à fabriquer l'*Elixir de vie*.

Plusieurs alchimistes prétendaient avoir découvert l'*or potable* ou *Elixir Philosophal*, la *Panacée universelle*, non seulement pour guérir tous les maux, mais encore pour reculer les limites de la vie au-delà des termes les plus éloignés ; aussi beaucoup dénommèrent cet élixir : *Elixir de longue vie*.

Salomon Trimosin disait que « prolonger la vie jusqu'au jour du jugement dernier, c'était pour lui peu de chose ».

Arthéphius, alchimiste du XII^e siècle, ne disait-il pas, de son côté, qu'il avait près de mille ans, grâce à Dieu et à la quintessence de vie.

Arnaud de Villeneuve avait également inventé une recette qui fut longtemps célèbre pour faire un Elixir de vie supérieur.

Paracelse, qui avait étudié tant de choses, n'avait pas manqué de porter ses études sur la même question, et il pensait avoir obtenu un élixir parfait par distillation, et il l'avait dénommé « l'esprit vital incorporé. »

François Bacon, qu'il ne faut pas confondre avec le grand Roger Bacon, soutenait une théorie absurde, celle de l'*impermeabilité*. Il prétendait que la vie n'était qu'une flamme intérieure, consommée par l'air ambiant, et que, dès lors, il était indispensable de protéger cette déperdition par les pores de la peau en l'enduisant de pommade, d'onguent ou de vernis conservateur. La science a prouvé, au contraire, que la respiration (1) et la perspiration dermiques sont absolument indispensables à la vie.

Nous ne nous appesantirons pas plus longuement sur les alchimistes pour arriver au fameux comte de Saint-Germain, connu par sa longévité, et qu'il obtenait, dit-on, à l'aide de tisanes et de thés. D'aucuns préten-

dent que le comte n'est pas mort et doit prochainement venir à Paris, sous un autre nom.

Cagliostro a employé, pour allonger sa vie, des élixirs dans lesquels des aromates mêlés à de l'alcool formaient le fond.

L'un des Elixirs de longévité, qui a eu une certaine réputation au commencement du XVIII^e siècle, c'est l'*Eau de Villars*, qui guérissait fort bien les malades, parce qu'il fallait pratiquer, en l'utilisant, un régime sain, hygiénique, exempt d'excès en quoi que ce soit. C'était là certainement le meilleur appoint de guérison, car l'*Eau de Villars*, analysée par un chimiste, démontra que ce fameux Elixir ne pouvait avoir de très grandes propriétés ; puisque c'était simplement de l'eau de Seine assez impure ; il est vrai que cette eau pouvait guérir par suggestion. La guérison par la foi est certainement la guérison de l'avenir ; une petite brochure posthume de Charcot prouve que l'éminent docteur croyait à la médecine de la Foi comme le grand Paracelse.

A notre époque, on devait fatalement fabriquer un Elixir de vie pour régénérer l'homme et constituer sa santé affaiblie, aussi deux médecins ont-ils inventé un liquide *organique*, qu'ils ont imaginé d'injecter sous la peau avec une petite seringue dite de Pravatz, laquelle injection produirait des effets surprenants, merveilleux ; cependant à ce liquide d'économie d'abord *organique*, puis *orchidique*, on a fini par substitué du *sérum* artificiel. Que durera l'invention ? Nul ne le sait. — Disons en terminant cet article que selon Trévisan, l'Elixir de vie ne serait que la réduction de la pierre philosophale en eau mercurielle et ce serait pour cela qu'au moyen-âge, on l'avait nommé *Or potable*. — Avant l'utilisation de l'Elixir de vie, les anciens employaient pour les mêmes usages l'eau de la Fontaine de Jouvence que bien des gens croient n'avoir jamais existé et malgré cela divers voyageurs ont recherché l'emplacement de cette bienfaisante Fontaine ; ainsi Ponce de Léon chercha toute sa vie en Amérique l'*île de Jouvence*, dont lui avaient parlé quelques sauvages ; il crut l'avoir trouvée dans l'île de Borodon qui bien qu'étant marquée sur toutes les cartes géographiques, n'existe pas cependant. Ce n'est en effet qu'un mirage, un nuage qu'on aperçoit de l'île Ténériffe et qui disparaît, se dissipe et s'éclipse totalement, quand on se dirige vers lui ; de sorte qu'il est bien difficile de découvrir la fameuse Fontaine.

Elossite. — Pierre qui, d'après Pline le naturaliste, aurait la propriété de guérir la migraine.

Emanation. — Action d'émaner, c'est-à-dire de sortir. Le fils est une émanation du père ; l'Amrita du Panthéon Hindou, une émanation de la mer de lait. — Il ne faut pas confondre ce terme avec celui d'effluves.

(1) Nous dirons, à ce propos, que le meilleur *Elixir de vie*, c'est la gymnastique pulmonaire ; qu'on peut pratiquer en prenant pour guide un volume des plus intéressants ; le LIVRE DES RESPIRATIONS ou *Traité de l'art de respirer*, véritable panacée universelle pour prévenir et guérir les maladies de l'homme, 1 vol. in-18, par Ern. Bosc, en vente dans les grandes librairies. — Cet ouvrage ne renferme que des documents de première main, aussi curieux qu'instructifs.

Sous le nom d'*Électrode*, Richmowsky de Lemberg (Autriche) a découvert un nouveau fluide qui lirerait son origine de l'Électricité et que le savant physicien considérerait comme l'agent Universel constituant la vie des êtres de notre monde, de même qu'il serait la source des phénomènes sidéraux et terrestres.

En métaphysique, il existe une *Doctrina de l'émanation* qui émet des principes tout à fait contraire à la Doctrine de l'évolution.

Emeraude — Pierre précieuse de couleur verte qui possède des propriétés et des vertus spéciales. Cette pierre symbolise la clairvoyance.

Empuse, Empusa. — Sorte de vampire femelle, qu'Hécate ou la Lune envoyait aux voyageurs pendant la nuit, afin de les effrayer. C'est une Divinité anthropophagique, qui a le pouvoir de se montrer sous toute sorte de formes. — On ne pouvait se débarrasser d'Empuse, qu'en l'injuriant; elle s'enfuyait alors en poussant des cris rauques. — Cf. Aristophanes, *Comédies*.

Encens. — Parfum composé de divers résines, qu'on brûle dans divers rites et cérémonies, notamment dans les invocations magiques. — La *Capnomancie* est l'art de deviner l'avenir dans les enrôlements de la fumée (*σκαίρωσις*) et Homère nous apprend que les devins utilisaient pour cela, la fumée de l'encens; c'était un genre de pyromancie dénommé Lébanomancie.

En Démonographie, on interroge les Démons en jetant dans un réchaud de l'encens ou mieux d'autres parfums.

(à suivre).

JÉAN DARLÈS.

ÇA ET LA

La vision d'Armand Carrel.

C'est Jules Favre qui l'a racontée; dans les termes que voici :

« C'était quarante-huit heures avant la rencontre fatale. Je dînais avec Carrel et Mme Carrel; une autre personne assistait également au dîner. Quand l'appétit des convives fut satisfait, à ce moment où la causerie devient plus libre et plus intime, Armand Carrel, jusqu'alors aimable et communicatif, devint tout à coup soucieux. Son front se rembrunit et son esprit parut en proie à quelque amère pensée. Étonnés du silence qu'il gardait, nous lui demandâmes la cause de sa tristesse soudaine; et, après quelques hésitations, il nous raconta une vision qu'il avait eue la nuit précédente et qui l'avait fortement impressionné!

« Il travaillait à cette époque à une histoire de l'Empire. Pour être plus tôt à l'œuvre, il avait fait transporter un lit dans son cabinet, et aussitôt que les premières clartés de l'aube l'avaient éveillé, il prenait la plume. La veille du jour où il nous fit ce récit, il s'était endormi comme à l'ordinaire. Au milieu de la nuit, il se réveilla sans cause appréciable et son premier regard le glaça d'effroi. Une ombre

se dressait devant lui. C'était une femme en longs habits de deuil, gémissante, éplorée. Carrel reconnaît avec une indécible terreur sa mère qui habitait Rouen.

« Haletant, la sueur au front, il s'écrie : « C'est vous, ma mère? Mais de qui portez-vous le deuil? Est-ce que mon père serait mort? »

« Une voix lui répond : « C'est de vous, mon fils, que je porte le deuil » ; et l'ombre disparaît.

« Carrel épouvanté se lève, court à la chambre de sa femme. Il trouve Mme Carrel tremblante et toute en larmes. Elle venait d'avoir exactement la même vision.

« Tel fut le récit que nous fit Armand Carrel. Je n'avais pas lu les journaux de jour-là, et je ne pouvais prévoir l'aventure misérable où l'illustre publiciste allait trouver la mort. Le lendemain, il se battit, et, cinq jours après, il n'était plus : la prédiction de l'ombre s'était accomplie. »

L'autopsie d'un miracle

Nous empruntons les détails qui suivent au travail remarquable que M. le Dr Boissarie, bien connu des pèlerins de Lourdes, a lu au Congrès catholique de Paris, le 10 juin dernier :

Nos confrères de Belgique; dit le Dr Boissarie, nous ont apporté en *ex voto* le moulage en cuivre des os de la jambe du fameux Rudder. (Les os sont déposés à l'Université de Louvain.)

Ils ont observé Rudder pendant sa maladie, après sa guérison. Nous pouvons dire que pendant trente-deux ans ils ne l'ont pas perdu de vue. Enfin, avec une persévérance de savant que rien ne lasse, ils ont attendu sa mort pour faire son autopsie et voir par quel procédé Dieu pouvait bien guérir les fractures de jambe.

Grâce aux matériaux qu'ils ont réunis, la guérison de Rudder restera comme un modèle de ce que l'on peut obtenir par des enquêtes bien conduites.

Il n'y a pas dans la science de fait plus concluant.

Rudder avait eu la jambe gauche écrasée sous un tronc d'arbre; il y avait une plaie au fond de laquelle on apercevait les deux os brisés.

On avait enfermé tout cela dans un bandage solide, et les os qui baignaient dans le pus n'avaient pu se souder. On ne connaissait pas l'antisepsie. Vainement on renouvela les appareils, cinq médecins se succédèrent auprès du malade. Après un an il n'y avait aucune consolidation.

Rudder, découragé, se lève, essaie de se traîner sur des béquilles. Il s'est formé une fausse articulation au niveau de la fracture, sa jambe se plie comme une tige brisée, se tord comme un lingot mouillé; on peut ramener la pointe du pied en arrière, le talon en avant.

Rudder, en pliant sa jambe, fait jaillir les deux os au niveau de la plaie, on les voit, on les touche. Il reste huit ans dans cet état, traînant sa jambe qui ballotté en tous sens comme une loque.

Le Dr Boyer a fait une enquête très minutieuse qui lui a permis d'établir l'existence de cette fracture jusqu'au 7 avril 1875, jour de son pèlerinage et de sa guérison.

Le 2 avril, la fracture est constatée par des témoins qui déposent avoir aperçu les deux bouts d'os brisés qui sortaient au niveau de la plaie. Le 4 avril, nouvelle constatation par de nouveaux témoins.

Le 6, trois personnes déposent que, devant elles, Rudder a défait son pansément et qu'elles ont aperçu les os brisés séparés par une distance de 3 centimètres.

Le 7 avril, on se met en route à quatre heures du matin

pour le pèlerinage; les témoignages se multiplient. La femme et la fille font un pansement. Un garde-barrière, un employé de la gare et deux autres personnes montent Rudder dans le train, constatant la mobilité de la jambe.

Le cocher de l'omnibus, qui fait le trajet d'Anvers à Oostacker, où les Belges ont édifié un fac-similé de la grotte de Lourdes, voyant la jambe ballotter, dit en riant : « En voilà un qui perd la jambe. » Le coussin de la voiture où Rudder appuyait sa jambe est tout taché de pus.

Enfin, le voilà devant la Grotte. Après avoir fait une fois le tour en se traînant avec des béquilles, il tombe étendu sur un banc. De son cœur monte une prière fervente; il implore le pardon de ses péchés et demande sa guérison pour pouvoir nourrir sa famille. Tout à coup, il éprouve un trouble inexprimable, et puis il se lève, laisse ses béquilles, et, lui, qui n'a pas fait un pas depuis huit ans, traverse les rangs des pèlerins, va s'agenouiller aux pieds de la statue.

Etonné de se voir à genoux : « Où suis-je ? », dit-il; il se lève, et, sans répondre aux questions de sa femme éperdue, il fait trois fois le tour de la Grotte. Il était guéri.

Immédiatement, suivi de tous les pèlerins, il se rend au château voisin de Courtebourne. C'est là que l'on fait le premier examen. La jambe et le pied, qui étaient fort gonflés, avaient repris leur volume, les bandes étaient tombées, les plaies cicatrisées, les os rompus subitement re joints.

Il part et il retrouve au retour tous les témoins qui, le matin, avaient constaté la fracture : les employés de la gare, les voisins, tous les habitants de la commune. Dès le lendemain les médecins étaient chez Rudder; ils s'y sont succédé pendant plusieurs jours.

13 ou 14 notables ont signé un procès-verbal de constat qui est resté dans les archives de la commune. Le médecin a signé un rapport qui a été conservé, il nous a écrit lui-même à deux reprises différentes.

Le Dr Royer a fait une très longue enquête qu'il a publiée et soumise au contrôle de tous ses confrères, pas une protestation ne s'est élevée.

Rudder allait faire son 400^e pèlerinage d'action de grâces lorsqu'il fut emporté par une pneumonie. Il mourut le 22 mars 1898 et fut inhumé le 25, jour de l'Annonciation; il avait 75 ans, c'est à 44 ans qu'il avait eu son accident et à 52 ans qu'il avait été guéri.

La fracture de Rudder était très grave. Pour guérir, il aurait fallu réséquer les fragments, les aviver, les suturer, faire de l'antisepsie et rester six ou huit mois au lit.

Cette fracture s'est soudée instantanément, non pas de cette instantanéité dont parle Charcot, qui demande quinze ou vingt jours pour s'effectuer et dont les lois naturelles peuvent s'accommoder, mais avec une instantanéité absolue, dans l'espace de quelques secondes.

L'autopsie nous montre que les os de la jambe gauche sont absolument égaux à ceux de la jambe droite. Cependant, il y a eu des fragments d'os qui ont été éliminés. La suppuration, pendant huit ans, a dû éroder, user les extrémités osseuses.

Les témoins ont constaté que les os étaient à une distance de 3 centimètres les uns des autres; pour remplir tout cela il a donc fallu une création instantanée de tissus osseux.

Les muscles de cette jambe, qui depuis huit ans ne fonctionnent pas, qui sont baignés dans le pus, sont atrophiés, dégénérés, et cependant, ils se mettent à se con-

tracter d'une façon normale. Un malade, qui se lève après quarante ou cinquante jours de traitement pour la fracture de jambe la plus simple, met deux ou trois mois à apprendre à bien marcher. Ici, après huit ans, il n'y a même pas un jour de convalescence.

Tout cela est bien intéressant.

C'est la première fois que l'on fait l'autopsie d'un miracle, que l'on surprend, pour ainsi dire, le mécanisme d'une opération surnaturelle.

Les Convulsionnaires de Saint-Médard

MIRACLE OPÉRÉ SUR PHILIPPE GAUTHIER (suite)

Une première neuvaine est sans aucun succès; mais le jeune homme, instruit qu'il faut se soumettre aux retardements de Dieu, en recommence une seconde avec un surcroît de ferveur; il ajoute, aux exercices que son directeur lui avait prescrit, des austérités et des jeûnes. Prosterné devant le Sacrement adorable de nos autels, il implore l'intercession de saint Diacre et lui adresse les prières comme s'il était couché sur son tombeau. Dieu ne tarde plus à récompenser sa foi et lui donne des gages assurés de la consolation qu'il lui prépare. Durant le cours de cette seconde neuvaine, Pierre Gauthier sent que la lumière fait déjà quelque impression sur son œil crevé et qu'il aperçoit quelque faible lueur. Un si heureux pronostic redouble son ardeur et son espérance; il fait une troisième neuvaine et, dès le troisième jour, qui était le 22 avril 1733, cet œil, dont les parties essentielles à la vue avaient été brisées depuis près de quinze mois, est tout à coup rétabli dans un état si parfait que dès la première épreuve qu'en fait Gauthier, il aperçoit et discerne de cet œil les objets les plus éloignés. La joie d'un événement si subit et si consolant n'est pas de ces choses qu'on puisse décrire: le cœur du miraculé suffit à peine à sa reconnaissance. C'est une consolation universelle dans la famille, c'est un étonnement et un empressement général dans la ville de Pézenas pour venir admirer une merveille si peu attendue. La facilité de s'en convaincre par soi-même fait faire mille et mille expériences et tout sert à persuader de la réalité du miracle.

Ici le jugement du plus simple est aussi sûr que la décision du plus habile : c'est un œil crevé depuis quinze mois, c'est un œil détruit qui a été rétabli d'une manière subite et qui présentement voit tout, distingue et discerne tout.

Dieu ne laisse pas à l'incrédule la faible ressource de supposer que peut-être le coup n'avait pas porté dans la cornée transparente, mais seulement dans le blanc de l'œil. Il veut qu'une légère trace de l'alène, qui avait percé l'œil, subsiste dans l'œil rétabli; on aperçoit un petit point blanc presque imperceptible jusqu'au fond de la prunelle, qui montre jusqu'où la pointe de ce fatal instrument était entrée. Mais cette

pointe avait-elle brisé la prunelle ? Dieu le prouve encore et semble prodiguer ses merveilles pour confondre l'incrédule. Le Tout-Puissant, en rétablissant cette prunelle, lui donne une forme singulière : elle est ronde dans tous les hommes et ici il plaît à Dieu de la laisser ovale, afin que tout le monde fût à portée de remarquer que cette prunelle nouvellement organisée était faite sur un nouveau modèle. Au reste, cette forme extraordinaire ne sert qu'à la rendre plus vive, plus brillante et plus belle, et n'empêche point que Gauthier n'en discerne parfaitement tous les objets.

Cependant des merveilles si frappantes ne suffisent pas encore pour soumettre l'incrédulité. Ceux de la ville de Pézenas qui sont les plus prévenus contre les miracles de nos jours, s'assemblent et tiennent conseil ; les intérêts de leurs passions, les penchants de leurs cœurs, la préoccupation de leurs esprits leur fait refuser de se rendre à l'évidence ; il est arrêté entre eux qu'on ne reconnaîtra pas pour un miracle la guérison de cet œil, parce que l'autre est encore obscurci par les deux cicatrices qui le défigurent, et que si Dieu avait voulu faire éclater sa puissance, il n'eût pas laissé subsister ce nuage à côté de la lumière. Ils font même publier, par quelques médecins, qu'un œil crevé peut se rétablir, pourvu qu'il n'y ait aucune partie essentielle à la vue qui ait été endommagée ; mais en même temps ces mêmes médecins décident que si l'œil gauche eût été guéri, ce serait un miracle incontestable. Comme ils croient ne rien hasarder par cette décision, ils font trophée de leur savoir, pour démontrer que de pareilles cicatrices étant de leur nature un corps opaque, ne peuvent devenir transparentes, et que, comme elles ne font qu'un même tissu avec la cornée transparente, dont elles ont réuni les parties qui avaient été brisées et détruites par le pus de la petite vérole, elles ne pourraient être emportées sans laisser un vide dans la cornée, qui ne pourrait se remplir et se refermer que par une autre cicatrice.

C'est ainsi que Dieu se joue de la vaine et fausse sagesse de ceux qui combattent ses œuvres ; il accepte le défi que ces docteurs semblent lui faire ; il met dans le cœur du jeune Gauthier de recourir une seconde fois à l'intercession du Saint Diacre pour obtenir que ces prudents du siècle soient pris dans leurs propres filets.

Il commence une autre neuvaine le dimanche 10 mai 1733, pour demander que les cicatrices qui remplissent son œil gauche disparaissent, et le jeudi suivant, qui était le jour de l'Ascension, pendant qu'il était à l'église où il eut le bonheur de communier, cet œil difforme prend tout à coup une forme nouvelle, les taches opaques et ténébreuses qui en couvraient la prunelle sont subitement anéanties et l'espace qu'elles occupaient est sur le champ rempli. Cet œil, qui était toujours à demi fermé, s'ouvre entièrement et fait paraître une prunelle d'autant plus brillante et

plus vive, que la partie qui avait été formée pour occuper la place des cicatrices, venait dans ce moment de recevoir l'être de la main du Créateur.

Lorsque Gauthier sort de l'église, le peuple, qui lui voit deux beaux yeux, s'empresse d'admirer un prodige si éclatant. La difformité de l'œil gauche avait été si frappante, qu'elle n'était ignorée de personne, et la réponse des médecins, suggérée par les Jésuites et répandue par eux dans toute la ville, y avait fait un très grand bruit. C'est ainsi que ces faux sages furent confondus, mais sans être convertis.

La postérité le croira-t-elle, qu'une guérison jugée par eux-mêmes absolument impossible et opérée à leurs yeux d'une manière subite, n'ait fait qu'irriter leur dépit et les enflammer de colère ? Cependant ces deux miracles font une forte impression sur la plus grande partie des habitants de cette ville et même sur ceux qui en occupent les places les plus considérables. Jusque-là les Jésuites, tout-puissants dans ce pays, avaient tenu presque tout le monde asservi, sous leur direction et leur empire, et ceux qui auraient été en état de combattre les erreurs que les condamnations prononcées par la Bulle semblent autoriser, étaient forcés de se contenter de gémir en secret de la voir régner avec une pleine autorité. Mais ces deux miracles font presque autant de déserteurs du parti des Jésuites, qu'il y avait eu de témoins de ces éclatantes merveilles : le grand et le petit, le riche et le pauvre, tous s'empressent de rendre gloire à Dieu ; c'est comme un premier cri d'admiration publique et, dès le 24 du même mois de mai, la Régente de la ville, le procureur du Roi, plusieurs gentilshommes et autres principaux habitants se joignent au miraculé et à toute sa famille, pour attester la vérité de ces deux miracles par un acte authentique passé devant notaire.

Le bruit et l'éclat de ces merveilles parviennent bientôt à M. l'évêque de Montpellier, qui ne tarde pas à les vérifier par lui-même. Il fait venir Pierre Gauthier, il l'examine et l'interroge publiquement. Il veut ensuite s'assurer de son état précédent, et c'est non seulement la famille du miraculé, mais une infinité de personnes dans le nombre desquelles sont les chirurgiens qui l'ont pansé, qui attestent tous uniquement avoir vu ce jeune homme privé tout à fait d'un œil et ayant la prunelle de l'autre couverte pour la plus grande partie par une double cicatrice. Il veut être certain de la qualité du mal ; on interroge les plus grands maîtres de l'art de la ville de Montpellier, on leur expose l'état dans lequel étaient les deux yeux de Gauthier avant leur guérison, et ils décident tous que l'état de chaque œil était incurable et sans remède. Enfin, à l'égard de sa guérison, ce prélat ne veut s'en rapporter qu'à lui-même ; il fait subir au miraculé, en présence d'une foule innombrable de personnes, une infinité d'épreuves qui le convainquent pleinement que la vue de chaque œil est parfaite.

C'est après des épreuves si décisives qu'il porte son témoignage jusqu'aux pieds du Trône, pour instruire son Roi de cette œuvre de la toute-puissance divine. « Je ne parle, dit-il à Sa Majesté, qu'après avoir vu et fait toutes les épreuves qu'on peut faire pour prouver la vérité de la guérison. » Une démarche si généreuse tendait trop à ruiner l'édifice de la Bulle, pour ne pas donner les plus vives alarmes à ses plus outrés partisans. Résolus qu'ils sont de ne pas se rendre à la voix de Dieu même et de combattre ses miracles, ils vont bientôt employer successivement l'artifice, l'imposture et la violence, pour jeter des voiles sur ce prodige. Le plus frivole prétexte leur suffit pour répandre des soupçons injurieux sur M. l'évêque de Montpellier.

Le frère de Pierre Gauthier, qui était boulanger de l'armée d'Italie, voyant son fils en état de le servir, l'emmena avec lui quelque temps après sa guérison. Il ne leur en faut pas davantage pour noircir de calomnie cet évêque si respectable. Les écrivains de M. l'évêque de Sens lui persuadent que Pierre Gauthier n'est pas guéri, et que M. l'évêque de Montpellier a fait disparaître ce jeune homme, pour cacher dans un pays éloigné et dans quelque sombre retraite la honte et la confusion d'un miracle qu'il a si témérairement publié.

M. l'archevêque de Sens reproche à M. l'évêque de Montpellier, dans son Instruction Pastorale contre les Miracles, qu'il n'a publié sa lettre au Roi qu'après le départ du jeune homme et qu'il a mis par là tout le pays dans l'impossibilité de vérifier la réalité du prodige sur la personne qu'on prétend être guérie des deux yeux. Il ajoute, plus bas, que quelques-uns rapportent avec quelle charité ce prélat a contribué au voyage du miraculé qui ne demandait pas mieux que de rester au pays, ce qui lui a été refusé ; sur quoi il s'écrie : Quel fond de soupçon une telle conduite ne produit-elle pas ?

Ceux qui avaient vu l'état précédent des yeux de Pierre Gauthier et qui avaient été témoins des changements subits qui y étaient arrivés, ne pouvaient se laisser surprendre par les traits malins de l'auteur de l'Instruction ; et d'ailleurs la probité inébranlable de M. l'évêque de Montpellier est trop connue pour que des soupçons si flétrissants soient capables de lui porter aucune atteinte. Mais ceux à qui sa vertu fait ombrage, et qui ne cherchent qu'à la décrier, ne laissent pas, quoiqu'ils n'en crussent point M. l'archevêque de Sens, de se servir de son témoignage pour autoriser leurs déclamations et leurs calomnies. L'absence du miraculé et son évasion prétendue leur fournissaient le moyen d'insulter aux témoins du Miracle ; et comme les partisans de la Bulle sont appuyés de toutes les puissances, le moindre prétexte leur suffit pour fouler aux pieds leurs adversaires.

Cependant on s'informe et l'on apprend que l'endroit si caché de la prétendue retraite du miraculé n'était rien moins que le théâtre de la grande armée d'Italie,

qu'il n'avait pour compagnons de sa solitude que 80,000 hommes, qu'il était occupé à vendre le pain que faisait son père et qu'à tout moment, il était obligé de faire usage de ses yeux pour n'être pas trompé en recevant d'eux le prix de son pain.

Peu après, le miraculé revient d'Italie et paraît à Pézenas avec deux bons yeux très vifs et très beaux. Toute la ville, en le revoyant, ne peut plus envisager l'Instruction pastorale qu'avec des yeux d'indignation ; la Société et ses adhérents tombent dans la confusion et le mépris, la Vérité est encore une fois triomphante, les faibles et les timides reprennent courage et parlent en sa faveur ; la honte ferme la bouche aux calomnieux ; mais leur cœur n'est pas guéri, et la confusion même ne fait que les aigrir davantage.

(A suivre)

★ ★

A TRAVERS LES REVUES

RECHERCHES PSYCHIQUES A VARSOVIE. — La *Revue Spirite* publie une intéressante lettre de M. Witold Chlopicki, que nous reproduisons dans son entier ;

Cher M. Leymarie ! Je vous ai promis, dans ma dernière lettre, de vous envoyer le compte rendu de nos séances ultérieures avec le médium Janek, bien connu des lecteurs de la *Revue*.

Avant de parler des manifestations, je dois relater quelques préparations faites en vue de nos séances.

Dans ce dernier temps, nous avons remarquablement augmenté l'éclairage de la chambre. Six écrans luisants (frottés de la masse balsamique), de la grandeur des ailes du paravent nous entourent ; nous nous asseyons à la table de séances qui luit comme les écrans.

Au-dessus de nos têtes est suspendu, au plafond, un grand cercle lumineux.

La porte conduisant à l'autre pièce est, de même, couverte de la masse brillante. Tout cela, pris ensemble, fait l'effet d'un clair de lune. Les accessoires des séances sont aussi brillants.

Notre cercle d'expérimentateurs est à présent composé de dix à onze personnes (sept messieurs et trois dames) y compris le médium qui est placé près de la porte lumineuse.

Autrefois nous chantions pendant la séance tout entière ; aujourd'hui, un artiste joue de la cithare ; de temps en temps, la musique, comme nous en sommes convaincus, réagit parfaitement sur les manifestations, elle en augmente l'intensité.

Nous n'attendons pas trop longtemps l'arrivée de la force psychique. Elle se manifeste après vingt minutes tout au plus. D'abord, la table commence à se mouvoir et c'est le moment de demander, comme d'habitude, si nous sommes bien placés, c'est-à-dire en bon ordre harmonique et si quoi que ce soit n'empêchera pas le cours des manifestations.

Ordinairement, quant à la première question, nous obtenons la réponse affirmative; quant à la seconde, elle est négative. Quel est donc l'empêchement à la bonne marche de la séance? La porte luisante, prière de la couvrir d'un drap. Nous le faisons. C'est l'innovation créée par nous, il y a peu de temps, les invisibles ne s'y sont pas encore habitués, comme jadis pour le cercle lumineux au plafond.

La table commence à battre violemment avec les pieds pour nous prouver la satisfaction des Esprits.

En même temps, l'assistant qui est assis à côté du médium déclare qu'il sent quelqu'un qui veut prendre place à côté de lui, sur sa chaise; il se place de côté et le « bienvenu » s'assoit. Tout à coup l'assistant placé de l'autre côté du médium trouve l'inconnu entre lui et le médium; il le voit très distinctement; c'est un petit homme, tout noir. Il lui adressa la question suivante: — Peut-on vous mettre, cher petit homme, le tambourin sur la tête? — Il y consentit. La personne placée vis-à-vis du médium prit le tambourin et, se penchant sur la table, il chercha le petit invisible dans l'espace entre le médium et son voisin. Le voici, dit-il, et il le frappa sur la tête avec le tambourin; puis, il l'en coiffa. L'individu prit, de ses deux mains, le tambourin placé sur sa tête et nous fit gentiment des révérences.

Cela se voyait très bien, parce que la surface du tambourin était luisante; puis il le mit sur sa tête, se promena çà et là et, ensuite, le laissa tomber par terre, de manière à ce que le tambourin puisse être roulé sur le plancher, en avant et en arrière.

L'un de nous proposa de couvrir le fantôme ou force psychique avec un drap de lit, pour le rendre plus visible, et il y consentit et donna des signes affirmatifs par des coups dans la table.

Le drap de lit apporté, nous le jetâmes derrière la chaise du médium, à terre; le drap s'enfla peu à peu, et, par conséquent, se forgea une forme qui se dirigea vers le médium.

— Grandissez plus, devenez plus haut, s'écriait-on? Le fantôme s'éleva, se redressa et atteignit la hauteur d'un homme.

— Étendez vos bras, dites-nous? La figure le fit. L'un des assistants, sans demander la permission des invisibles (condition habituelle dans de pareils cas, toucha l'un des bras du fantôme qui s'évanouit immédiatement; le drap de lit tomba sur le parquet.

Nous priâmes l'invisible de se former à nouveau; il le promit et nous le vîmes tout près de l'assistant placé au côté gauche du médium.

— Montez sur moi, propose celui-ci? et l'apparition, vêtue du drap, se fit voir sur le dos du dit assistant, qui était agenouillé et à moitié couvert du drap, tandis que sa chaise était en partie en arrière.

Après l'évanouissement du fantôme, il ne savait où se placer, mais après quelque temps sa chaise revint; il lui était impossible de s'asseoir parce qu'un corps quelconque occupait ce siège. Après quelques essais

pour s'asseoir, il trouva enfin sa chaise vide et put se remettre à sa place. Ce fait fut accompagné des rires et des plaisanteries de tout le cercle, surtout au moment où l'assistant passait sa main aux endroits où il croyait trouver la tête du fantôme.

On toucha ensuite la voisine de cet assistant qui était la troisième à côté du médium; on voulut lui reprendre sa chaise, mais la dame s'y refusa et enfin, elle fut forcée de se lever; on exigea le même jeu de son voisin, il se leva de même. Leurs chaises s'échangeaient vivement entre elles, chacune de ces personnes obtint la chaise qui ne lui appartenait pas.

Mais on demanda, de toutes parts, que « la petite main » se présentât. C'est une apparition habituelle de nos séances. Il y a le moment où derrière la chaise du médium se matérialisa une petite main qui se permit de nous toucher, qui exécuta des choses commandées.

Une fois, il nous fut permis de serrer la petite main et chacun, même le plus éloigné du médium, se penchait à travers la table; après avoir trouvé « la petite main », entre le bras du médium et celui de son voisin, ils la palpaient et la serraient fortement. « La main » était à droite, et comme elle se présentait au côté gauche du médium on ne pouvait nullement soupçonner que ce fut sa main. Le pouce de la main était couvert de salive, ce qui était ennuyeux pour l'attouchement. Le fantôme s'amusait.

On tendit une montre à la petite main, en la priant de la remonter. Elle se remontait sans clef. On la saisit si vivement que celui qui la présentait sentit des ongles aigus; après quelques minutes, nous entendîmes, le bruit que faisait le ressort de la montre; il fut tourné maintes fois.

J'ai chez moi une boîte à musique, se remontant par dessous, avec une petite clef. Nous demandâmes s'il ne serait pas possible de la remonter aussi. Oui, nous affirma-t-on par des coups dans la table. Nous tendîmes la boîte qu'on prit, la clef aussi, et nous attendîmes en silence un résultat. Bientôt, du coin de la chambre, retentit distinctement le cliquetis caractéristique du ressort, puis les notes musicales. Quand la boîte eût cessé de jouer, la clef fut jetée sur notre table.

« Ah ! quel dommage, dirent quelques personnes, elle ne joue plus ! Jouerez-vous encore, demandâmes-nous ? — Oui. — Eh bien, voici la clef. On ne la prit pas. — Donc, nous n'aurons pas la musique ? — Au contraire. — Prenez donc la clef. — Non ! — Sans clef, la boîte fut remontée, nous l'entendions parfaitement et la musique recommença. Nous fûmes stupéfaits par ce fait nouveau pour nous.

Une autre fois, je voulus convaincre l'incrédulité d'un sceptique; lorsque la boîte commença à jouer, je priai soudainement le médium et ses voisins de tirer leurs mains du milieu de la table; à peine eus-je fini ma phrase, que la boîte fut jetée avec une telle force sur la table qu'elle se dispersa, brisée en quel-

ques morceaux. Par ce fait brutal je fus puni de ma méfiance.

L'artiste à la cithare, témoin de ces manifestations, voulut soumettre son instrument à une pareille expérience. Nous lui dîmes qu'une semblable épreuve était bien dangereuse, le même sort que ma boîte étant réservé à sa cithare ; le jeune homme persista dans sa résolution.

Nous confiâmes l'instrument à la main mytérieuse qui, le saisissant avec une précipitation extraordinaire, traîna la cithare par terre, ça et là ; chaque secousse faisait sortir un son morne de l'intérieur de l'instrument, nous avions la crainte qu'il ne fût endommagé. Enfin après avoir repoussé la cithare à quelques pas de nous, les mains invisibles commencèrent à en pincer les cordes. Le propriétaire de la cithare fit alors la proposition aux virtuoses invisibles de toucher quelques cordes (notes), selon son commandement. On y consentit. — Eh bien, prenez A. mol. Le ton fut pris. — A présent, D en basse. La note désirée retentit. — Essayez donc encore de prendre un accord composé de trois tons et il indiqua les notes nécessaires. Après un instant, l'accord harmonieux résonna.

Ce phénomène était d'autant plus remarquable que personne, parmi les assistants, même le médium, n'avaient l'idée du jeu de la cithare.

Peu de temps après, nous aperçûmes la forme de la cithare ; elle se portait en haut. Quelqu'un la reçut sur son épaule et la remit au propriétaire, lequel fut parfaitement satisfait de cette expérience.

Nous avons obtenu, presque à chaque séance, de l'écriture directe. Cela se produit de la manière suivante :

L'un des assistants présente à la « petite main » un morceau de papier ou, par exemple, sa carte de visite, avec un crayon ; ces deux objets sont saisis avec rapidité. Ensuite, nous attendons le résultat. Après quelques minutes se fait entendre le grincement (frottement) du crayon sur le papier, lequel nous est jeté sur la table. La séance terminée, nous allumons la lumière et examinons le papier. On voit quelques lignes écrites, mais avec des caractères très illisibles. L'un de nous propose de lire dans un miroir. En effet, le conseil est bon : de cette manière, nous relûmes l'écriture tout entière, en voici le contenu : « Chers frères, si vous voulez avoir des phénomènes sérieux, tâchez d'être plus calmes ; le bruit que vous faites nous empêche d'agir. — Schwarzenberg, décédé en 1900 ».

Une autre fois, une pareille écriture sur le papier fut donnée et glissée parmi les tablettes préparées pour l'écriture directe, et tracée avec un rayon rouge ; personne n'en possédait ; il n'y en avait pas dans la chambre de séances.

L'un de nos messieurs remit à la « petite main » ses deux cartes de visite, priant d'y faire de l'écriture directe. Sur l'une, il en a obtenu ; l'autre disparut. Quelques semaines après, le même assistant confia à la « petite main » deux enveloppes collées, contenant

deux feuilles de papier à lettre. Après la séance, dans une enveloppe, il trouva la première carte de visite, celle qui avait disparu. L'autre enveloppe n'était pas touchée. Sur la carte étaient écrites quelques dates historiques et quelques noms des hommes célèbres.

Une autre fois, nous présentâmes à la main de l'invisible un jeu de cartes, le priant d'en choisir quelques-unes, selon notre commandement : ainsi, il tirait les as désirés, les rois, les valets, etc.

De même, il nous jeta sur la table des monnaies désirées, tirées de la bourse qu'on lui avait donnée.

A la dernière séance, les mains invisibles ont ôté les bottines du voisin du médium ; elles étaient boutonnées.

Tel est le résumé des résultats obtenus pendant le cours de nos dernières séances, jusqu'en mai 1900.

Vous le voyez, nos recherches suivies, jusqu'à présent, donnent des résultats avantageux.

WITOLD CHLOPICKI.

LES LIVRES

LA PEINTURE ALLEMANDE AU XIX^e SIÈCLE
PAR LE MARQUIS DE LA MAZELIÈRE

Les merveilles artistiques que l'Allemagne nous montre à l'Exposition universelle ramènent l'attention sur l'art allemand. On trouvera donc un intérêt général d'actualité à l'excellent ouvrage que M. le marquis de la Mazelière vient de consacrer à *la Peinture allemande au XIX^e siècle*, et qui paraît à la librairie Pion, orné de plus de cent gravures hors texte. Après un coup d'œil sur la fin du siècle dernier et les débuts de celui-ci ; sur l'école idéaliste dont Overbeck et Cornelius furent les plus brillants représentants ; sur l'école historique, illustrée par Schnorr Kaulbach et Rethel ; sur les coloristes de l'école de Munich, du Nord de l'Allemagne et de l'Autriche, l'auteur entreprend l'étude détaillée des écoles modernes. Il analyse les œuvres des peintres d'histoire ; il étudie les portraitistes, surtout Lenbach ; puis ce sont les paysagistes ; les animaliers ; les peintres de mœurs comme Menzel et Liebermann ; les peintres religieux, tels que Gebhardt et Uhde, qui ont apporté une conception inédite de l'art chrétien ; enfin les symbolistes : Böcklin, Klinger, Stuck, etc., qui traduisent par la peinture les rêves inquiets de l'esprit moderne, le doute et « le mal de vivre ». L'évolution picturale de l'Allemagne correspond à celle de la nation elle-même ; l'art d'un peuple reflète ses crises philosophiques, sociales et politiques. Tel est le haut enseignement qui se dégage des études esthétiques, très fines et très fouillées, de M. de la Mazelière. Par d'ingénieux rapprochements entre les écoles allemande, française, italienne, anglaise et hollandaise l'auteur détermine la valeur morale des peintres de l'Allemagne et nous montre comment leurs œuvres symbolisent l'âme nationale.

Un vol. gr. in-8, orné de 103 gravures hors texte. Prix 20 fr., librairie Pion, rue Garancière, 10, Paris.

Le Gérant : GASTON MERY.

Impr. JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil, Paris.
Téléphone 215-10.

L'ÉCHO
DU
MERVEILLEUX
REVUE BI-MENSUELLE

LA VOYANTE DE LA PLACE SAINT-GEORGES



M^{ME} LAY-FONVIELLE

Les abonnés de l'ÉCHO DU MERVEIL-LEUX à l'Exposition

Nous avons promis plusieurs surprises à nos lecteurs.

En voici une, en attendant les autres :

Tous nos abonnés nouveaux, et tous nos abonnés anciens qui, dès maintenant, renouvelleront leur abonnement, pourront, grâce à une combinaison dont tout le mérite revient à M. Devos, administrateur de la « Libre Parole », visiter GRATUITEMENT les attractions les plus intéressantes de l'Exposition.

Ils auront, de ce fait, non seulement l'« Echo du Merveilleux » pour rien, mais encore le prix de leur abonnement plusieurs fois remboursé.

Ajoutons que, dans notre prochain numéro, nous donnerons la liste des ouvrages que nos lecteurs pourront, comme nous le leur avons annoncé, se procurer à des prix extraordinaires de bon marché.

La Voyante de la place Saint-Georges

J'ai publié, il y a quelques jours, dans la *Libre Parole*, sous ce titre : « Une voyante parlementaire », un article que je demande la permission de reproduire et que voici :

J'ai reçu, depuis un mois, plus de quinze lettres me vantant la lucidité d'une somnambule du quartier Saint-Georges, Mme Lay-Fonvielle et m'engageant vivement à aller la consulter.

Je reçois tant d'épîtres de ce genre — il y a au moins trois cents somnambules en exercice à Paris et elles ont toutes un si grand nombre d'amis ! — que je serais probablement resté sourd aux invites de mes correspondants.

Mais, chose étrange, ces quinze lettres étaient signées de quinze noms de députés !...

— Mme Lay-Fonvielle, pensai-je, leur a sans doute promis à tous qu'ils seraient un jour ministres. De là, leur engouement.

Il n'en fallait tout de même pas davantage pour exciter ma curiosité, et je suis allé rendre visite à cette voyante parlementaire...

Mme Fonvielle est une femme jeune, un peu forte, au teint clair, aux cheveux bruns. Elle parle avec une douceur que pimente un léger accent méridional...

Elle m'expliqua qu'en elle, lorsqu'on la consulte, s'incarne un esprit qu'elle appelle Julia. Quelle est cette Julia ? Elle l'ignore. Elle se fie cependant à ses enseignements et à ses avis, car jamais Julia ne lui a conseillé que le bien.

Après cette conversation préliminaire, la consultation commence. La voyante ouvre un livre, lit à demi-voix je ne sais quelle formule évocatoire.

Aussitôt, ses narines se resserrent, ses bras se raidissent, son corps est pris de soubresauts. On dirait qu'elle va rendre l'âme... Et de fait, c'est bien un peu ce qui se passe, puisque, si on l'en croit, c'est l'esprit de Julia qui, à ce moment, prend la place du sien...

Au bout d'une minute, les soupirs et les soubresauts cessent. La voyante parle d'une voix changée, pincée, mais qui se libère insensiblement.

Je pose quelques questions au hasard, sur la situation politique, notamment.

— « Je vois, me dit Julia, de grands événements qui approchent... C'est en février 1901 qu'ils auront leur plus grande intensité... D'ici là, beaucoup de discussions, d'agitations... Les événements de février prochain seront le point de départ d'un changement de régime. En 1902, la République telle qu'elle est organisée aujourd'hui n'existera plus. Il y aura eu un changement, une revision, une modification de la Constitution... Cela se fera sans qu'il y ait guerre, dans le sens ordinaire du mot. Il y aura du trouble, de la résistance, mais très peu de sang... Le régime cédera le pas à un autre. Il s'effondrera en quelque sorte... »

Je commençai à comprendre pourquoi Julia intéressait si spécialement les parlementaires.

Je continuai à écouter.

« Je vois continua l'esprit, un homme grand, blond, au teint clair, à la tête énergique... Celui là, l'avenir le réserve... J'en vois un autre, petit, l'air très ennuyé. Oh ! il ne restera pas longtemps. Tout le monde le déteste. Il le sent. Il en souffre. Il donnera sa démission. Il l'aurait déjà donnée déjà ; mais il n'ose pas. Il aura pour successeur un homme dont le nom commence par un R... »

— « Serait-ce Waldeck-Rousseau ? demandai-je, me souvenant que Mlle Couédon a prédit jadis que le successeur du successeur de Félix Faure porterait un nom double, et commençant par ces lettres : W-R. »

— « Il sera plus qu'il n'est en ce moment ! me répondit Julia. Il cherchera à faire une sorte de coup d'Etat... Je ne sais si je m'exprime bien. En tout cas, c'est au lendemain de la démission de l'homme petit qu'il se montrera, qu'il se proposera, qu'il croira triompher... Mais le parti de ses adversaires l'emportera... On criera : « Vive la Patrie ! » Je vois des gens revenir qui ne sont plus en France... Mais l'agitation sera plus passionnée que cruelle. On saura se retenir à temps. On sera sur le point d'arrêter divers personnages en vue. (*Ici deux portraits qui m'ont semblé désigner Coppée et Drumont*) ; mais ces arrestations n'auront pas lieu. Car, c'est à ce moment surtout qu'il y aura du grabuge... »

Julia continua ainsi quelques instants, puis, elle me

parla des événements de Chine. Elle m'en décrivit les horreurs.

— « Trois de ceux qu'on croit morts, me dit-elle ne le sont pas. Ils sont prisonniers. On les torture. On les garde pour se repaître de leurs souffrances... »

— « Voyez-vous une guerre de ce côté là ? interrogeai-je. »

— « Une guerre... non ! Il y aura évidemment encore du sang de versé, mais je ne vois pas de guerre véritable. Je vois un arrangement, un traité signé... Cela ira assez vite. La Chine sera démembrée, au profit de toutes les puissances... »

Là-dessus, presque sans transition, l'extralucide se mit à me parler de choses plus personnelles...

Lorsqu'elle me disait ses vues sur l'avenir, j'étais intéressé, mais pas le moins du monde convaincu, n'ayant aucun moyen de contrôle.

Ce fut tout différent lorsqu'elle commença à m'entretenir d'incidents plus particuliers. Elle me dit sur certaines personnes de ma connaissance, dont elle ne peut soupçonner la vie ou les intentions, des choses d'une exactitude et d'une précision surprenantes.

J'avoue que j'étais stupéfait. Je crus tout d'abord à une coïncidence ; je crus ensuite que la voyante avait pu être renseignée sur mon entourage, soit par les députés qui m'avaient écrit (quelques-uns cependant ne me connaissent point), soit autrement.

Je posai des questions nombreuses.

Julia y répondit, de manière à me démontrer que réellement elle était douée de double vue... Je n'avais plus à insister.

Les quinze députés ne m'avaient point trompé. Mme Lay Fonvielle est réellement un sujet fort curieux que je recommande aux amateurs du merveilleux. Et je ne dis pas cela pour la remercier, par une bonne réclame, des prédictions flatteuses qu'elle a pu me faire. Je jure qu'elle ne m'a pas promis que je serais ministre, ni même député. Elle m'a seulement assuré que j'aurais de beaux enfants. Mais il est vrai que ça vaut peut-être mieux.

Depuis la publication de cet article, je suis retourné chez Mme Lay-Fonvielle. Je voulais savoir si les impressions d'une seconde visite confirmeraient les impressions de la première. Je dois déclarer tout de suite que la lucidité de la voyante m'a paru plus grande à la seconde épreuve qu'à la première. En présence de cette constatation, j'ai tenu à poursuivre l'expérience ; or, il m'a paru que cette lucidité avait été plus précise encore à la troisième épreuve qu'à la seconde...

Cela soit dit, en passant, pour les personnes qui s'imaginent un peu puérilement que les somnambules doivent être, sur tous les sujets

et à toutes les heures, également clairvoyantes...

Cela soit dit également, pour les personnes qui, un peu trop préoccupées de la crainte d'être dupes, posent des questions trompeuses ou font des réponses volontairement erronées, persuadées que c'est ainsi le seul moyen de s'assurer si le sujet est réellement doué de double vue..

Ce système est tout à fait mauvais, et les personnes qui l'emploient doivent, à de rares exceptions près, se résigner à s'en retourner toujours déçues.

Il n'y a qu'une façon efficace de consulter une voyante : c'est de l'interroger avec une entière bonne foi et surtout de lui répondre sans arrière-pensée.

Il en est de la lucidité comme de l'inspiration, souvent : elle tâtonne, elle cherche, — puis elle part...

Le consultant doit, autant que possible, faciliter à la voyante la première partie de sa tâche, ce que j'appellerais volontiers l'*aiguillage* de sa lucidité...

Une fois que cette lucidité s'est fixée dans la direction qu'il a choisie, le consultant n'a plus qu'à écouter. C'est même un devoir presque absolu pour lui de se taire, s'il ne veut pas projeter dans le cerveau du médium des images qui, en se superposant à celles de sa propre vision, la troubleraient...

En procédant de cette manière avec Mme Lay-Fonvielle, j'ai obtenu des résultats véritablement stupéfiants.

Non seulement, en effet, une fois bien *aiguillée* Julia m'a fourni, sur tel individu donné, des renseignements moraux et sentimentaux d'ordre général, mais aussi des informations précises et matérielles, des détails de métier, voire des indications de tics, d'une exactitude si formelle qu'on aurait pu croire qu'au moment où elle parlait elle avait l'individu sous les yeux...

Cela est même allé très loin car, dans une de nos conversations, Julia a pu me dire qu'une personne chez qui j'avais guidé sa vision venait de sortir, qu'elle était allée à tel endroit, qu'elle y avait fait et dit telles et telles choses — ce qui, renseignement pris, s'est trouvé vrai.

Mme Lay-Fonvielle s'intitule elle-même *voyante spirite*. De même que Mlle Couedon déclarait qu'elle n'était qu'un instrument, qu'une sorte de phonographe humain répétant

les paroles de « l'Ange », Mme Lay-Fonvielle affirme qu'elle n'est que le truchement de l'esprit Julia. Lorsque Julia s'incarne en elle, elle-même s'anéantit, disparaît, et cette disparition, à l'en croire, est complète, car elle affirme, lorsqu'elle reprend possession de ses sens, n'avoir aucun souvenir de ce que Julia a dit par sa bouche...

Seulement, alors que chez Mlle Couedon, c'était toujours la même « personnalité », celle de « l'Ange », qui se manifestait, il arrive, chez Mme Lay-Fonvielle, que l'esprit Julia cède sa place à d'autres...

Julia est, en quelque sorte, la propriétaire de cette « maison d'esprits » que serait le corps de la voyante de la place Saint-Georges; mais Julia reçoit beaucoup de monde dans cette maison, et elle permet à ses invités de mettre le nez à la fenêtre et même de parler aux passants...

Un des « esprits » que Julia fait venir volontiers quand on lui pose des questions sur lesquelles elle-même se déclare incapable de répondre, c'est l'« esprit de Jeanne d'Arc »...

Elle l'a fait venir pour moi. Je n'ai malheureusement pas pu sténographier tout ce que cet « esprit » a bien voulu me dire... Je n'ai retenu que des bribes... C'étaient surtout des conseils.

«... Je viens verser en vos âmes la grâce et la bénédiction de Dieu... Je viens vous prévenir, créatures égarées.... Je viens vous sortir de ce tourbier infâme où l'orgueil et l'orgie vous ont jetées... Si ma parole est assez puissante pour que le représentant du roi céleste puisse, avant de venir vous rejoindre, faire un choix parmi ses bergers... Peuples qui m'entendez, faites que dans vos âmes le courage renaisse, et surtout le sentiment fraternel qui n'existe plus depuis longtemps dans vos cœurs... Ne vous laissez point dépouiller de la France que j'ai rachetée au prix de mon sang... Faites que votre chère patrie soit l'exemple de toutes les nations... Des guerres se préparent, des troubles viendront vous assaillir, mais si vos âmes sont en paix, nous serons là pour vous défendre... Soyez dignes des héros qui ont versé leur sang pour la France; faites qu'ils n'aient pas à rougir de votre paresse et de votre égoïsme... Nous ne voudrions point voir dégénérer cette patrie si chère, qui jusqu'ici a été couverte des bénédictions divines... Croyez... Ici-bas, tout est éphémère et mensonger... »

Pendant un bon quart d'heure, l'« esprit » de Jeanne d'Arc continua de parler ainsi. La voix du médium s'était faite grave, un peu chantante, lointaine... Elle n'avait plus rien de commun avec la voix, d'abord pincée, parfois sautillante, qui sort de la bouche de Mme Lay-Fonvielle, quand c'est Julia qui parle...

Je déclare, d'ailleurs, que la diversité des « personnalités » qui se « communiquent » ainsi, à tour de rôle, par l'organe de Mme Lay-Fonvielle est ce qui m'intéresse le moins dans son cas.

C'est le côté fantasmagorique, le côté poudre aux yeux, tel qu'il apparaît dans la plupart des manifestations, dites spirites. J'ai dit souvent déjà ce que j'en pensais. Je n'y reviens pas...

Peu importe, au reste, que le médium, victime consciente ou non d'une illusion — tout à fait inconsciente dans le cas présent — explique d'une façon, plus ou moins simpliste, sa lucidité; l'essentiel est que cette lucidité existe...

Or, il me paraît impossible de douter de la clairvoyance de Mme Lay-Fonvielle. Les preuves qu'elle m'en a données sont, en ce qui me concerne, indéniables.

Mais ces preuves sont, après tout, purement personnelles, et elles pourraient ne point suffire à forcer la conviction des tiers.

En voici donc quelques-unes d'un ordre moins particulier.

Le 14 septembre 1898, un crime était commis à Toulouse. Une parente de la personne disparue vint consulter *Julia*. A peine « incarnée » Julia poussa un cri et déclara qu'elle voyait une femme nommée Marie, qui avait été étranglée et jetée nue dans une citerne; que le crime serait découvert dans cinq ou six jours; que les deux assassins se nommaient Marie et Marguerite...

Six jours après, le cadavre était retrouvé dans l'endroit indiqué, les assassins étaient arrêtés; et c'étaient, en effet, deux femmes, Marie G... et Marguerite B...

La femme étranglée se nommait Liehardas.

Autre exemple.

Julia, interrogée sur la disparition de Félicie Ducoussat, répondit que cette femme avait été coupée en morceaux, qu'on l'avait fait cuire, qu'on avait enterré ses restes dans une vigne, et que l'assassin, pris de remords, se livrerait lui-même à la justice.

Le crime avait été commis à Castres, le 19 septembre 1899. Julia fut consultée le 2 octobre. Le lendemain, 3 octobre, l'assassin se dénonça lui-même. Tout ce qu'avait dit la voyante fut constaté exact.

Autre exemple encore.

Il y a quatre mois environ, un homme vint trouver Mme Lay-Fonvielle pour lui demander de l'aider à retrouver son frère disparu.

Julia déclara au consultant que ce frère avait l'habitude de boire, qu'il avait bu un jour beaucoup plus encore que de coutume et que, rentrant chez lui, par une nuit très noire, il avait cru mettre le pied sur une passerelle et était tombé à côté, dans une rivière à un endroit où l'eau était très profonde.

Julia le voyait, au fond, enseveli dans la vase.

On fait des recherches. On ne trouve rien.

Julia, de nouveau consultée, confirme ce qu'elle a dit. Elle ajoute que, dans huit jours, le cadavre remonterait sur l'eau. En effet, huit jours après, c'était le jour de Pâques, le cadavre apparaissait.....

J'aurai certainement l'occasion de parler à nouveau de la voyante de la place Saint-Georges. Il me semble en avoir dit assez aujourd'hui pour prouver qu'elle est un sujet fort intéressant...

Je suis persuadé que ceux qui — à l'instar des députés dont j'ai reçu les confidences — voudront, sans parti-pris, étudier cette voyante, ne tarderont pas à constater avec moi que rarement la clairvoyance d'une somnambule a touché à un tel degré d'acuité et de précision.

GASTON MERY.

UN FANTOME PHOTOGRAPHIÉ

A propos des clichés que nous avons reproduits dans notre dernier numéro, nous avons reçu les deux lettres suivantes :

Tours, le 21 juillet 1900.

Puisque vous m'invitez à compléter l'histoire du spectre de la Corroierie par quelques considérations, je commence par vous dire que vous pouvez conserver ce que vous appelez votre dada favori au sujet de la hantise.

S'il n'y avait pas eu de médium à sa disposition, le spectre n'aurait pas pu se former.

Il est bien vrai qu'un Esprit peut affectionner tel

lieu de préférence et qu'un avare qui a enterré de l'or dans un coin de sa cave ira le voir et peut-être élira domicile dans ladite cave.

S'il y a un médium à effets physiques dans la maison, il pourra se rendre sensible par des bruits et, si le médium est à matérialisations comme Eusapia et Mme d'Espérance, se rendre sensible à la vue des personnes présentes.

Mais si, à cause de la présence de cet Esprit, vous appelez la cave au trésor un lieu hanté, je vous répondrai qu'il n'est pas plus hanté que votre chambre, où vos parents et amis disparus viennent vous voir de temps à autre.

La Bible, l'Evangile, l'histoire des saints, Jeanne d'Arc, l'ombre de Samuel se présentant à Paul... ne sont-ils pas remplis de ces phénomènes ; et si la photographie eût alors existé, nos appareils ne les auraient-ils pas pris ?

L'Esprit de Montrésor s'est présenté en spectre à moitié habillé et fait de telle façon qu'aucun subterfuge photographique ne pourrait imiter. Comme les choses de bonne marque, il délie la contrefaçon.

En ma qualité de spirite de la première heure, il est probable que j'irai rendre visite au spectre, muni d'un médium, pour avoir l'honneur et le plaisir de faire sa connaissance.

Vous me demandez aussi pourquoi un médium souffre quand le phénomène se produit.

Mais vous savez, pour l'avoir vu et écrit dans votre revue, qu'Eusapia souffrait quand la table se soulevait ou qu'une main d'Esprit flottait en l'air.

Le médium Eglington tombait sur le sol et semblait presque mort pendant qu'un Esprit, se détachant de lui, se présentait à la vue des assistants.

Katie King ne se présentait à l'appareil photographique de William Crookes que lorsque son médium était tombé en catalepsie.

Est-ce que tous nos médiums ne sont pas fatigués en raison proportionnelle de la quantité et de la qualité du phénomène qu'ils produisent. Or, le phénomène le plus considérable, le plus dur à produire, est la matérialisation.

Vous vous êtes un peu moqué de moi, dans votre numéro du 1^{er} janvier 1900, — je ne vous en veux pas, au contraire, car tout cela fait du bien à la cause — au sujet d'une convocation que j'avais faite à un Esprit qui était venu me parler à Condom chez M. E. Troula, négociant, par le médium Mme Fleury, lequel Esprit m'avait promis de venir me dire les mêmes choses à Tours, chez M. Forget, le samedi suivant. Or, étant chez M. Forget, j'ai déclaré, ce qui était vrai, que j'avais oublié la convocation — prière donc de ne pas parler de transmission de pensée sur le médium — et

que je n'avais qu'à remercier l'Esprit d'avoir eu plus d'exactitude que moi.

Il me répéta, ce qui était convenu comme mot d'ordre, les mêmes paroles qu'à Condom.

Vous pouvez mettre tous les noms propres que je cite, j'en ai la permission.

Ce sont des personnes fortes, ne craignant pas les compromissions, et qui sont dégagées de cette pusillanimité que l'on nomme prudence quand il s'agit de soi, et faiblesse quand il s'agit des autres.

COMMANDANT TEGRAD.

Paris, Latour-Maubourg, ce 18 juillet 1900.

Monsieur Gaston Mery,

Lecteur fidèle de l'*Echo du Merveilleux* depuis son apparition, je suis avec un très grand intérêt toutes les communications qui y sont faites, de même que les commentaires ayant trait aux phénomènes décrits; je viens aujourd'hui, à mon tour, vous exposer mon humble appréciation au sujet du spectre dont vous donnez la reproduction photographique dans le numéro du 15 juillet.

Il arrive assez fréquemment qu'en photographie, on obtienne des épreuves doublées qui ont pour origine plusieurs causes :

1° Fermeture incomplète de l'obturateur après l'exposition de l'image; il advient que, si on déplace la chambre noire, une nouvelle impression se produit sur la plaque, à la condition, toutefois, que, par suite du vice de fermeture, l'obturateur laisse pénétrer la lumière par un très petit orifice; sans cela, la plaque serait voilée par un excès de lumière. Ces cas se produisent surtout avec les chambres dites détectives ou à magasin, lorsqu'il reste des plaques à impressionner ou que le déclenchement n'a pas été fait après l'impression.

2° Image produite par un très petit trou, soit au soufflet de la chambre noire, soit à l'ébénisterie, trou de ver ou de vis qui produit l'effet d'un sténopé lorsque la plaque est demeurée découverte.

Un des cas les plus nombreux provient de la juxtaposition de deux plaques impressionnées; le contact intime de l'émulsion gélatineuse de deux plaques impressionnées produit presque toujours une sorte de décalque et les deux plaques enregistrent les deux mêmes images enchâtrées, et ceci avec une intensité presque égale.

Ce phénomène est produit par les vibrations lumineuses qui constituent l'image à l'état latent, lesquelles se communiquent aux molécules de bromure d'argent de la gélatine sensibilisée de la plaque qui se

trouve en contact intime et impressionnent cette dernière sans nuire à l'intensité de l'image normalement impressionnée.

Cette image (parasite) peut se trouver très bien disposée pour produire un effet étrange qui ne manque pas de surprendre et d'intriguer énormément ceux qui n'ont pas eu lieu d'en rechercher les causes.

J'ai vu sur un négatif un bateau de pêche entrant majestueusement par une porte en fer forgé donnant accès à un château que l'on apercevait au dernier plan. Juxtaposition d'une marine et d'un paysage.

Il est bien entendu que tous ces phénomènes se produisent à l'insu de l'opérateur, qui, surtout lorsqu'il est en excursion (tel est le cas), n'ayant pas la faculté de développer ses clichés lorsqu'il a besoin de recharger ses chassins ou son détective, jumelle photographique, etc., etc., place les plaques impressionnées dans les boîtes qui renfermaient les plaques vierges; s'il omet de juxtaposer entre chaque plaque un papier noir ou rouge, il s'expose à bien des déboires.

J'émetts une idée que je vous donne pour ce qu'elle vaut, et ne cherche nullement à combattre celle émise déjà dans le numéro précité.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

A. PREGHEFFI.

Du Principe de Vie chez les Anciens.

Plus on remonte à la source des civilisations, plus on trouve que l'homme a instinctivement attribué au principe igné, la raison de tout ce qu'il croyait voir; soit dans l'ordre divin ou dans l'ordre naturel. La théologie du peuple le plus primitif le prouve. Voici ce que dit le livre sacré des Aryas, ces adorateurs du feu, qui ont transmis leur croyance à la race Indo-Européenne.

« O. AGNI! quand tu nais, tu es VAROUNA (lumière sidérale), quand tu t'allumes, tu es MITHRA (lumière solaire). Enfant de la force, tous les dieux sont à toi. Tu es INDRA (divinité suprême) pour le mortel qui te sert. Tu es ARYAMAN (feu destructeur) chargé de la SWADHA (offrande), tu es ROUDRA (orage) et à ta brillante naissance les MARAOUTS (vents) font éclater leurs clameurs .. »

AGNI est encore SOURYA (lumière intellectuelle), SAVITU (génération); il est aussi SOMA (libation), le jus divin et sucré où il s'incarne pour consoler et illuminer l'homme.

Chez les Egyptiens, on retrouve également la déification du feu ou de la lumière, comme principe pre-

mier et générateur; leurs mythes décèlent en eux un peuple observateur de la nature animée et dont le génie est dans l'amour matériel; leurs trois grands dieux créateurs ou khaméfis sont : KNEF, PTAH et PHRÉ.

KNEF, qui s'appelle encore AMOUN, est représenté sous la figure d'un homme : de sa bouche sort l'œuf, qui a donné naissance à tous les êtres. PTAH, le dieu du feu et de la vie, a pour auxiliaires le bouc MENDES et ATHOR le principe femelle; enfin PHRÉ ou OSIRIS, est le SOLEIL, la lumière et le feu manifesté.

Il y a encore deux démiurges : NEITH (Minerve) ou la pensée lumière, qui renferme le germe de toutes choses, et BOUTO ou la matière, que l'on représente sous la forme d'un œuf.

Viennent enfin les CABIRES, dont six dieux mâles qui suivent le soleil, ce sont : IMUTHÈS (le ciel des étoiles), PI-HERMÈS (Mercure), SUROT (Vénus), ARTHÈS (Mars), PI-ZÉOUS (Jupiter), REMPHA (Saturne); et les six dieux femelles : la Lune, l'Aïther, le Feu, l'Air, l'Eau et Rhéa (terre).

IMUTHÈS était adoré sous la forme d'un serpent et représentait les vertus du feu sidéral; plus tard, on l'a confondu avec l'un des dieux terrestres, celui qui était attribué au crépuscule et aux enfers, et de cette confusion est venu le nom d'*Esculape* donné à *Imuthès*, à cause de la tête de chien d'Anubis... Cette théogonie des Egyptiens, qui comprenait une science et un culte, fut le point de départ de deux civilisations, celle des Grecs et celle des Hébreux.

Orphée et *Moïse*, également initiés par les Hiérophantes, furent les législateurs de ces deux peuples (quant à Moïse, sa mission se borna à conserver les principes cosmogoniques de tous les genres).

Voici ce que dit Van Helmont, au sujet de l'interdiction des ferments dans l'ancienne loi : « Autrefois le ferment et tout ce qui est fermenté était prohibé. » Ici se cache un mystère qui fut interprété avec raison. Car, comme les ferments sont nécessaires à la transmutation de toutes choses, ils désignèrent l'inconstance, la corruption et l'impureté; c'est pourquoi l'injonction fut faite d'éviter le ferment. L'homme avait donc reconnu au même principe, la puissance de transformer le chaos et d'éclairer son esprit!!!

Qu'existait-il au commencement, dit Zoroastre. La voix d'en haut lui répond : il y avait la lumière et la parole incréée... Le dogme de l'Orient est également formulé par le *Fiat Lux* de Moïse et par le Logos de Saint-Jean : En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes.

En effet, la parole est la lumière de l'humanité, comme la lumière est la parole de la nature. Nous

allons voir comment les Egyptiens et Moïse faisaient produire la vie de ce principe igné.

En cherchant dans le Pentateuque on trouve trois mots, que le latin a également traduits par *fermentum*; le mot *Beleq*, qui signifie la fermentation du pain, et qui qualifie son intumescence; le mot *Choumetoh*, qui dit fermentation, et dont la racine désigne un mouvement impétueux, avec chaleur, et enfin le mot *Sëar*, qui signifie ferment et veut dire chair et tout ce qui en dérive. En faisant abstraction des points-voyelles pour le mot *Sëar*, on peut considérer *Shar* comme formé des deux racines *Sha* et *Ar* (*Ar* et *Ash* sont deux racines très importantes pour l'intelligence du texte hébraïque).

Les signes qui constituent ceux de la première, sont ceux de la puissance et du mouvement propre; ils fournissent ensemble le symbole de l'élément principe quel qu'il soit, et de tout ce qui appartient à cet élément ou à la nature en général. Dans le style hiéroglyphique, *Ar* était représenté par la ligne droite, et *Ash* par la ligne circulaire.

Ar conçu comme principe élémentaire indiquait le mouvement direct, rectiligne; et *Ash* le mouvement relatif, curviligne, giratoire.

Plus loin, il dit : *Sha*, le signe du mouvement relatif, réuni à celui de la puissance, constitue une racine que le style hiéroglyphique caractérise par l'arc de cercle inscrit entre deux rayons. *Sha* n'exprime donc pas le complet développement de la vie dans son mouvement relatif ou circonférentiel, mais une fraction de ce mouvement.

Pour ceux qui douteraient de la valeur de ces hiéroglyphes, j'ajouterai que la figure d'Imuthès, le caducée de Mercure, le serpent de Moïse et le nom de Raphaël étaient chez les anciens les mêmes signes du double mouvement de vie, et, par extension, les symboles de la santé. Un même hiéroglyphe en est l'origine, c'est celui des Egyptiens, qui représente le mouvement giratoire par le serpent qui mord sa queue, et le mouvement ascensionnel, par un serpent dressé, où les deux ensemble par un serpent en spirale.

Nous venons de voir la vie envisagée sous deux points de vue : chez les uns, c'est la cause qui est déterminée, et on l'appelle principe igné; chez les autres, c'est l'effet, et alors il est figuré et représenté par le mouvement, soit curviligne, soit rectiligne, ou une combinaison des deux.

Entre la cause et l'effet, il y a le moyen, et de tout temps ce moyen a été implicitement ou explicitement attribué à l'eau ou à l'état liquide.

En Grèce ces trois opinions ont été représentées par les plus célèbres génies. Thalès, après avoir voyagé

en Egypte, vint enseigner à Milet que l'eau est le principe matériel de toutes choses, et que l'esprit est le principe moteur.

Hippocrate dit : « Tous les animaux et l'homme lui-même sont composés de deux substances divergentes pour les propriétés, mais convergentes pour l'usage, le feu et l'eau ». Mais pour Hippocrate le feu n'est déjà plus l'esprit divin dont parle Moïse, car il dit : « Le feu emprunte à l'eau l'humide, l'eau emprunte au feu le sec. » En cet état, ils sécrètent réciproquement hors de soi des formes nombreuses et variées de germes et d'animaux ; et c'est à l'action combinée de ces deux éléments qu'il rapporte la cause de toutes les mutations.

Naître ou mourir est la même chose, se mêler et se séparer est la même chose, croître et décroître est la même chose, naître et se mêler est la même chose, périr et décroître est la même chose.

Aristote enfin suppose une première matière, privée de tout accident et de toute forme essentielle, et il lui prête un principe motif ou appétitif. Ce principe est encore la chaleur qui détermine le mouvement propre aux semences et la vie dans les animaux. Comme les âmes diffèrent, de même la nature de chaque corps diffère, la semence contient la cause de la fécondité, sans doute la chaleur qui n'est pas le feu, mais un esprit qui repose dans la matière écumeuse de la semence, et la nature qui est en cet esprit, correspond dans un certain rapport avec l'élément des astres. Il définit la nature « *Principium motus, ut quietis in corporibus, quibus per se et non per accidens inest.* » Aristote eut été plus clair, s'il eut simplement dit qu'il admettait comme principe du mouvement un certain fluide astral qui agit selon les proportions où il se combine. Il s'est plu probablement à être aussi obscur sur ce premier principe que le sujet l'est lui-même.

Il admet ensuite un deuxième principe, la privation, puis un troisième qui est la forme ; c'est à ce principe de privation qu'il attribue la corruption, aussi dit-il : « *Corruptio contrarium est generationi...* » Mais cela ne l'a pas empêché de dire dans un autre traité : « *Corruptio unius alterius est generatio.* » Par corruption, il entendait simplement la dissolution, qu'il distinguait de la putréfaction, car il attribuait cette dernière à la chaleur, et par conséquent lui reconnaissait pour principe le mouvement. Puisqu'il admettait deux principes antagonistes, l'un le mouvement pour la vie et la génération, l'autre la privation pour la dissolution, il ne pouvait pas dire que la corruption de l'un est la génération de l'autre, sans sous-entendre que le premier de ces phénomènes est la condition et non la cause de l'autre.

Laissons la philosophie péripatéticienne, dont nous retrouvons les deux puissants rejetons, l'Averrhoïsme et la Scolastique, pour dire quelques mots des opinions des Latins. Chez eux, on ne trouve qu'un écho de la philosophie grecque et quelques vestiges des différents dogmes avec lesquels se fit le métissage de leur mythologie.

H. STÉNIO.

(A suivre).

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

* * *Le Charmeur de Memphis et le Secret du Roi de Bavière.*

Je croyais les fantastiques romans d'outre-tombe de lord Rochester un peu oubliés chez les spirites. Mais il n'en est rien. A la suite de mon dernier reportage, j'ai reçu plusieurs lettres m'avertissant que le *Pharaon Mernephtha* n'est pas le seul récit dicté par l'ombre du spirituel courtisan de Charles II au médium slave Mme W. K. Tant s'en faut : il y a encore *Herculanum*, les *Episodes de la vie de Tibère*, l'*Abbaye des Bénédictins*, *La vengeance du Juif*, etc. Tous pleins d'intérêt, plusieurs même supérieurs à *Mernephtha*, me disent mes correspondants. En quoi j'ai le regret de ne pas être de leur avis. La plupart de ces romans sont illisibles. Aucun n'a ce charme singulier, cette simplicité parfaite et déconcertante dans l'inouïsme qui caractérise *Mernephtha*. Pas même cet autre récit de l'antique Egypte, la *Reine Hatasou*, curieux pourtant, le seul qui mérite d'être lu. J'en analyserai quelques chapitres pour l'explication spéculative qu'il donne d'un récent et tragique mystère historique.

La Reine Hatasou (vous ne l'ignorez pas sans doute ?) fut un Pharaon de cette XVIII^e dynastie dont les règnes représentent l'époque la plus glorieuse de l'histoire de la vieille Egypte. Elle était fille de Thoutmès I^{er} et sœur de Thoutmès III, dont M. Victor Loret a récemment retrouvé le tombeau ; et pendant la minorité de ce dernier, elle porta virilement la couronne de la Haute et de la Basse-Egypte. En ce temps, vivait près de Memphis un prince apparenté à la maison royale, du nom d'Horensab, très beau, très opulent, mais qui, pour on ne savait quelles causes, avait pris le monde en dégoût. Reclus dans son vaste palais où nul habitant de Memphis n'était admis, il sortait seulement la nuit sur le Nil, dans une barque décorée d'or et de pourpre que douze rameurs noirs et muets faisaient voler sur les eaux sacrées.

Tentées par la douceur des nuits, d'autres barques flottaient souvent sur le fleuve, pleines de bruits d'instruments, de jeunes voix, de frais éclats de rire, portant les beautés de Memphis et leurs courtisans. Au passage de la barque princière tout se taisait ; les jeunes

filles regardaient avec avidité ce prince jeune et beau et mystérieux, couché sur des coussins de soie. Quand l'une d'elles lui plaisait, le prince au passage lançait une rose dans sa barque. Et ces roses, d'une beauté sans pareille, exhalaient un délicieux parfum. La jeune fille, flattée, la respirait en souriant et la mettait à sa ceinture. Et les jours d'après, on la voyait distraite et pâle, n'ayant plaisir qu'à respirer la rose dont l'éclat et le parfum ne diminuaient pas. L'image du beau prince l'obsédait. Elle s'échappait de sa maison pour aller rôder vers le palais du charmeur et ne revenait plus.

Plusieurs jeunes filles de Memphis disparurent ainsi sans que l'on soupçonnât le prince. Et cependant les bruits les plus étranges couraient sur cet immense palais clos, dans les jardins duquel on entendait et voyait la nuit des chants et des lueurs de fêtes et où des centaines de jeunes esclaves, les plus beaux et les mieux faits, achetés pour les intendants d'Horensab, s'engouffraient sans en ressortir. Mais un jour, le prince eut l'imprudence de s'attaquer à une jeune Egyptienne de haute race, Neith, protégée par la Reine, dont elle était la fille inavouée. Malgré le sang du Pharaon, Neith fut fascinée comme les autres par le mystérieux et enivrant arôme et la fière petite patricienne, la rose à la main, les yeux égarés, gravit furtivement l'escalier de marbre du palais du charmeur.

Cette belle conquête devait le perdre. Neith était aimée d'un officier aux gardes qui la chercha désespérément. Aidé par un prêtre de Phrà, auquel la jeune fille s'était adressée se croyant victime d'un maléfice, lors que le sortilège de la Rose commençait d'opérer en elle, aidé encore par une femme jalouse et abandonnée, le soldat parvint à s'introduire dans le palais du prince Horensab. Et l'on découvrit des choses monstrueuses : orgies, cruautés, sacrilèges. Des centaines de femmes entouraient d'un culte idolâtrique le prince, impassible, dilettante trop raffiné pour céder aux appétits de la chair ; toutes portaient au sein les roses enchantées dont le parfum magique emplissait le palais. Ces roses étaient mouillées du suc d'une plante qu'il fallait arroser de sang humain. Et chaque jour une de ces malheureuses était sacrifiée pour la soif de la plante ; après quoi le prince faisait jeter le corps exsangue de la victime dans la gueule flamboyante d'une statue de Molock. Un vieux mage Chitéen présidait à ces sacrifices. On coupait la langue à tous les esclaves pour que si l'un s'échappait il ne pût rien révéler.

L'officier et le prêtre, après avoir tout vu, purent s'échapper de cet antre et coururent dénoncer le Prince au Pharaon. Les crimes étaient trop grands pour que la qualité du coupable pût le sauver. Il fut condamné à être enterré vivant dans le temple d'Ammon. Le sorcier Chitéen s'était échappé.

La jeune Neith, délivrée, restait encore sous le charme. Le parfum de la rose imprégnait encore son sein et l'image du criminel qu'exécrait toute l'Egypte

remplissait son cœur. Un jour le mage parut devant elle : — Si tu aimes encore Horensab, lui dit-il, parviens jusqu'à lui ; remets-lui ce flacon, il sera sauvé.

Neith accepta le flacon et parvint jusqu'au prisonnier, dont elle baigna de larmes les mains enchaînées. Il eut, dans sa joie, un mouvement généreux.

— Enfant, lui dit-il, ton amour seul m'est resté fidèle. Je vais te faire un sacrifice digne de ton dévouement, je vais renoncer à cet amour et t'en guérir. Mouille tes lèvres de cette liqueur ; le charme sera délivré et tu ne me verras plus qu'avec aversion. Le reste du flacon suffira, pour me dérober aux rigueurs de mes juges.

Elle ne voulait pas être guérie de son amour ; mais, éperdue, inconsciente, elle obéit pourtant, et le prince acheva le flacon. Quand ils eurent bu, ils restèrent quelques instants à se regarder avec des expressions diverses : la surprise, la stupeur, le dégoût, une horreur tragique se peignaient sur les traits de la jeune fille ; une torpeur glacée, une rigidité de mort s'emparaient du prince. Elle recula et s'enfuit en levant les bras au ciel. Il tomba lourdement sur le sol, comme un cadavre.

Quand les prêtres d'Ammon-Phrà se présentèrent, pour la cérémonie de l'emmurement, on trouva le prince étendu, rigide, glacé ; on le crut mort, mais il fut décidé qu'il serait muré quand même dans l'enceinte d'une petite cour attenante au temple. Une haute et étroite cavité était déjà creusée dans la muraille ; le corps y fut posé debout ; les ouvriers se hâtèrent de replacer les pierres, et le visage, redoutable du charmeur disparut à tous les yeux. Au moins, on le croyait...

Mais voyez ceci :

La nuit est magnifique. Au ciel d'un azur foncé, la lune resplendit, inondant des flots d'argent Memphis endormie. Dans les vastes bâtiments du temple d'Ammon, un profond silence règne, à peine troublé par le cri lointain des veilleurs.

Dans une petite cour isolée, les rayons de la lune baignaient une muraille recrépie de frais. Sur cette surface blanche, une tache grise parut tout à coup se former : elle se fonda, devint rougeâtre, ondula comme une vapeur ; cette vapeur se fixa, et la forme très nette d'un homme de haute taille parut suinte du mur. Ses yeux grands ouverts étaient fixes et ternes, ses lèvres frémissantes, ses narines dilatées.

L'être mystérieux et terrible traversa la cour sans toucher le sol, et disparut dans l'intérieur du temple. Le fantôme flotta le long des corridors et pénétra dans la salle où dormaient prêtresses et chanteuses. Son œil vitreux se fixa sur l'une d'elles, dont un rayon de lune éclairait le jeune visage : il se pencha sur la dormeuse. Celle-ci se débattit faiblement et s'éveilla. Elle allait crier, mais, fascinée par le regard terrible qui plongeait dans le sien, elle retomba sans connaissance.

Un instant après, le fantôme se relevait et glissait

hors de la salle, plus lentement, comme alourdi. Sa victime gisait, décolorée, une plaie rose à la gorge, pendant qu'il disparaissait à travers le mur d'où il avait surgi.

Le prince Horensab était devenu vampire ! Son flacon contenait un poison destiné à sauver les apparences de la mort. Il pouvait éviter ainsi l'exécution de la sentence et être sauvé par le mage Chitéen. Muré vivant quand même, le prince se trouva dans le cas de maint léthargique trop précipitamment enterré. De ceux-là, les trois quarts périssent ; mais certains, parfois, dans des circonstances particulières, s'éveillent dans la tombe, à une sinistre activité. Les êtres qui ont gardé sourdement cet appétit cannibalesque, ancestral, qui se réveille, paraît-il, chez les vieux forçats, sont extrêmement impressionnés par l'influence lunaire (1). Elle transforme leur léthargie en une sorte de somnambulisme lucide, où leurs sens acquièrent une hyperacuité singulière ; et comme le corps, puisqu'il vit toujours, a besoin de se nourrir, le Somnambule du sépulcre, le Vampire se met en quête d'une victime dont le sang chaud satisfera son appétit à la vieille mode ancestrale.

La lune l'aide ; elle absorbe la pesanteur de son corps ; elle le dématérialise au point qu'il traverse le sol, voire même les murs, et se dirige avec une précision infaillible vers la victime que ses sens aiguisés ont choisie à distance, jeune, saine. Il s'abat sur elle, la fascinant du regard, la mord généralement au cou dont il ouvre l'artère et suce tout son sang, à moins qu'il n'en soit empêché. Car, s'il entend un bruit, un être vivant, il fuit, sachant bien que son action est criminelle ; avec une vélocité extraordinaire, il regagne son tombeau, guidé par l'instinct qui ramène le somnambule à son lit. Alors, s'il est rassasié, il reprend son immobilité jusqu'à ce qu'une nouvelle nuit de pleine lune l'excite à recommencer sa chasse homicide.

La mort de la jeune prêtresse excita grand émoi au temple. Mais lorsque de nouvelles victimes furent frappées de la même manière dans plusieurs maisons de Memphis, une terreur sacrée régna sur la ville. Le sucur de sang restait introuvable. On s'avisa enfin que les vêtements des victimes étaient faiblement imprégnés de cet étrange parfum qu'exhalaient les roses du Charmeur. Quelques personnes crurent reconnaître le Prince, dans l'Ombre effrayante qui apparaissait silencieusement au bord des fenêtres éclairées par la lune ; des mères, paralysées par la terreur, l'avaient vu glisser vers le berceau de leur enfant... Bref, on démura le corps d'Horensab, qui apparut avec l'apparence cadavérique, les yeux ouverts et vitreux. Mais nul signe de décomposition, ce qui parut suspect au grand prêtre. Saisissant le couteau des sacrifices, il le plongea dans la gorge du prétendu cadavre, dont les yeux vitreux s'animèrent soudain et se fixèrent sur ceux du prêtre avec une expression de

douleur et de haine mortelle. Puis le regard terrible s'éteignit.

— ... Mais le secret du roi de Bavière ?

Eh bien, après mainte incarnation, toujours poursuivi par les ombres irritées de ses victimes, le prince Horensab était devenu le roi Louis II de Bavière, et il semblait devoir, sous cette dernière forme, se racheter de ses vieux crimes en partie expiés, lorsque par malheur il rencontra le mage Chitéen en la personne de Richard Wagner. Le mage noir reconquit sa fatale influence sur son disciple. Par sa musique étrange et sauvage, il le ramena aux rêves stériles et malsains. Le Roi eût pu se reprendre dans la solitude où il était renfermé comme fou, loin du dangereux Wagner. Mais dans le médecin qui le surveillait, il reconnut justement ce même grand prêtre qui lui avait mis le couteau dans la gorge, à Memphis : de là le désir de vengeance du Roi et cette lutte mystérieuse où tous deux périrent !

GEORGE MALET.

La science et les faits surnaturels contemporains

Le R. P. Lescœur vient de faire paraître sous ce titre un ouvrage d'un intérêt très captivant, dont, en attendant la critique détaillée que nous avons l'intention d'en faire, nous détachons le chapitre suivant :

LE DÉMON

L'Église nous enseigne qu'une partie des esprits célestes succombèrent à l'épreuve dont le succès était la condition de leur entrée définitive dans la gloire. Ces anges de l'abîme restent déchus à jamais de toute espérance de réhabilitation. Mais, du sein de leur éternel désespoir, Dieu permet, pour le bien des hommes, qu'ils soient à leur tour employés à notre épreuve dans le combat de cette vie. Dans une mesure que Dieu connaît et qu'il a renfermée dans des limites fixées par sa sagesse, ils ont reçu le pouvoir de nous tenter et de nous porter au mal. Ils peuvent agir d'une manière mystérieuse sur nos esprits et sur nos corps. Pour arriver à nous perdre, tous les moyens leur sont bons : ils y emploient leurs puissantes facultés naturelles, bien supérieures aux nôtres, et qui n'ont été nullement amoindries par leur chute. Ils ont, sur les corps une puissance dont nous ignorons le mode et l'étendue, mais qui est singulièrement supérieure à celle de l'homme et qui, en certains cas, semble déceler à nos yeux une force presque divine. Toutefois, en nous attaquant, c'est principalement à la ruse qu'ils ont recours ; ils sont, par excellence, des esprits menteurs ; ils savent, au besoin, se transfigurer en anges de lumière et proférer de saintes paroles ; ils provoquent de fausses visions, des apparitions illusoires. Comme ils causent certaines maladies, ils opèrent certaines guérisons ; ils ont des oracles qui mêlent parfois la vérité au mensonge, et c'est par là qu'ils ont séduit

(1) Ai-je besoin de dire que cette théorie du vampirisme appartient à Mme W. K. ou à l'ombre de Rochester ?

tant de peuples et tiennent encore sous leur joug tant de nations idolâtres.

Toutefois leur pouvoir est strictement limité par la sagesse divine, et personne ne succombe jamais sous leur pouvoir que par sa propre faute : de telle sorte que nul ne peut jamais les rendre responsables de ses erreurs et de ses vices. Toute fatalité du mal est écartée. S'il leur est donné, en certains cas, de s'emparer des corps et de les « posséder », cette possession, si elle s'attaque à des âmes innocentes, ne peut que tourner à leur plus grand bien et à la confusion des démons eux-mêmes. Jésus-Christ, par sa venue, par les mérites de son sang, les a vaincus, non seulement en ce qu'il a strictement enchaîné leur pouvoir, mais en ce que son seul nom prononcé, et surtout invoqué avec foi, suffit pour les mettre en fuite. Quelles que soient leurs ruses, ils sont impuissants à remporter sur la vérité aucun triomphe définitif ; et, pour toute âme fidèle et de bonne volonté, il reste toujours des signes caractéristiques, décisifs, qui permettent de distinguer les prestiges, c'est-à-dire les faux miracles des démons, des véritables miracles, c'est-à-dire des miracles divins.

Bossuet a consacré deux de ses plus beaux sermons à exposer, dans son grand style, cette théologie. Le lecteur nous saura gré d'en reproduire ici une page. Il explique les raisons de la chute des anges, et leur rôle parmi les hommes.

« Les anges rebelles, nous dit-il, se sont endormis en eux-mêmes dans la complaisance de leur beauté : la douceur de leur liberté les a trop charmés, ils en ont voulu faire une épreuve malheureuse et funeste, et déçus par leur propre excellence, ils ont oublié la main libérale qui les avait comblés de ses dons. L'orgueil insensiblement s'est emparé de leurs puissances, ils n'ont plus voulu reconnaître Dieu, et quittant cette première bonté qui n'était pas moins l'appui nécessaire de leur bonheur que le seul fondement de leur être, tout est allé en ruine. Ainsi donc il ne faut pas s'étonner, si d'anges de lumière ils ont été faits enfants de ténèbres, si d'enfants ils sont devenus déserteurs, et si, de chantres divins qui, par une mélodie éternelle, devaient célébrer les louanges de Dieu, ils sont tombés à un tel point de misère que de s'adonner à séduire les hommes. Dieu l'a permis de la sorte, afin que nous reconnaissions dans les diables ce que peut le libre arbitre des créatures quand il s'écarte du bon principe, pendant qu'il fait éclater, dans les anges et dans les hommes prédestinés, ce que peut sa miséricorde et sa grâce toute-puissante (1). »

Le mystère de la chute des anges rebelles et de leur mission parmi les hommes étant présumé, quels seront les signes auxquels se reconnaîtra leur présence, comment se manifestera leur action ? Leur nature spirituelle fait qu'ils échappent à nos sens. Appartenant à un monde surnaturel par rapport à

nous, notre seule raison ne peut arriver à prouver leur existence par aucune démonstration directe. Il faut cependant que quelque preuve expérimentale, *sui generis* les décèle ; autrement, on ne pourra jamais avec certitude distinguer les tentations du démon, par exemple, des autres causes qui font succomber la vertu des mortels. Sur ce point, que nous apprend l'histoire ? Sur quels faits s'appuient la créance commune de l'Église et les enseignements qu'elle distribue aux fidèles ?

Chose étrange et sur laquelle on ne saurait trop attirer l'attention de la science rationaliste : pour répondre à ces questions, pas n'est besoin d'ouvrir un manuel de théologie, ni de feuilleter l'histoire ecclésiastique ; ou du moins on peut consulter indifféremment les écrits de nos démonologues ou les annales du spiritisme, écrites par les spirites eux-mêmes et les procès-verbaux des expériences des savants. Suivons pas à pas ces curieux rapprochements.

Où résident ces esprits malfaisants avec qui nous sommes en guerre ? S. Paul, dans un texte qui nous paraît bien étrange à première vue, nous dit que l'air que nous respirons est peuplé de ces esprits de malice « qui sont les princes et les puissances, les gouverneurs des ténèbres d'ici-bas » (Eph. vi, 12). Plus haut il avait nommé Satan « le prince des puissances de l'air » (Eph. ii, 2), avec qui nous sommes en lutte continuelle (1).

Ceux qui, sur ce point, ont peine à se rendre au témoignage de S. Paul et de toute la tradition catholique n'ont qu'à feuilleter Allan Kardec, Léon Denis, du Potet, le Dr Gihier et les innombrables procès-verbaux des séances spirites. Le livre des *Médiums* d'Allan Kardec leur apprendra que les esprits « pululent » autour de nous dans l'atmosphère que nous respirons.

Allan Kardec ne se borne pas à affirmer la chose, il la déplore. Ils ne pullulent que trop, dit-il. Pourquoi ? parce que nombre de ces esprits sont « légers, men-

(1) S. Thomas justifie ainsi cette présence d'un grand nombre de mauvais esprits dans l'air que nous respirons. Après avoir dit que c'est pour le bien des hommes que Dieu permet l'épreuve qu'ils subissent par les tentations du démon, il ajoute : « Le soin du salut des hommes s'étend jusqu'au jour du jugement et c'est pour cela que le ministère des anges et la tentation du démon dureront jusqu'à ce terme, et c'est aussi pourquoi jusqu'à présent, d'une part, les bons anges sont envoyés ici-bas pour notre salut et les démons résident dans cet air ténébreux pour nous éprouver. Après le jugement tous les méchants, hommes et anges, sont relégués en enfer et tous les bons au ciel. » I, q. lxxiv, a. 4.

Il est remarquable que Platon, parlant au nom de toute la tradition antique, tient sur les esprits un langage analogue à celui de S. Paul et de S. Thomas. On lit dans le *Banquet* : « Les esprits maintiennent l'harmonie entre les deux sphères : la sphère divine et la sphère humaine ; ils sont le lien qui unit l'univers. C'est d'eux que provient toute la science divine et tout leur art est relatif aux sacrifices, aux initiations, aux enchantements, aux prophéties, à la magie. » Platon fait, tout comme nos spirites, la distinction entre les bons esprits et les mauvais (*agatho-démons* et *caco-démons*). On voit qu'en présence des faits d'aujourd'hui il aurait été moins étonné que nos savants :

(1) Bossuet, *Serm.*, édit. Lebarq, I, 347.

teurset malfaisants ». S. Paul les appelle des esprits de malice, des esprits malfaisants : *spiritualia nequitiae* (Eph., vi, 12).

La tradition chrétienne, en effet, est unanime à représenter les démons comme des esprits méchants qui, par jalousie, et comme pour se consoler de leur malheur par le malheur d'autrui, se plaisent sans autre motif à faire souffrir les hommes. Mais que dit Allan Kardec ? Écoutez : « Souvent l'esprit n'a d'autre raison que le désir de faire le mal. Comme il souffre, il veut faire souffrir les autres ; il trouve une sorte de jouissance à les tourmenter, à les vexer... les esprits agissant parfois en haine et par jalousie du bien dont un autre jouit (1). » Tel est le témoignage que se rendent à eux-mêmes les esprits répondant à Allan Kardec, quand il leur demande compte de leur malice. Est-ce donc qu'Allan Kardec a pris à tâche de traduire S. Paul ? Écoutez encore : esprits de mensonge, dit la théologie : or, lisez Allan Kardec : « La vérité est le moindre de leur souci, c'est pourquoi ils se font un malin plaisir de mystifier ceux qui ont la faiblesse et quelquefois la présomption de les croire sur parole (2). »

L'hypocrisie est le moyen que préfèrent ces esprits de malice pour tromper les âmes simples et naïves. « C'est à la faveur même de la gravité du langage que certains esprits, présomptueux ou faux, cherchent à faire prévaloir les idées les plus fausses et les systèmes les plus absurdes, et, pour se donner plus de crédit et d'importance ne se font pas scrupule de se parer des noms les plus respectables et même les plus vénérés. » Qui parle ainsi ? Est-ce Allan Kardec ? Oui, mais c'est aussi S. Paul qui nous apprend, ce que toute la tradition chrétienne a cru et répété, savoir que la suprême habileté de Satan est de se « transfigurer en ange de lumière » (II Cor., xii, 14).

Ces transfigurations de Satan, suivant la tradition chrétienne, ont toutes pour principe la haine de Dieu et de son Église et, pour but, la perte des hommes. Elles sont perfidement calculées pour pousser les âmes dans la voie de l'erreur, suivant l'attrait particulier de chacun. Il est donc tout simple que l'esprit mauvais, parmi les hypocrisies qu'il emploie, sache avoir recours même à celle de la sainteté. Ce que la tradition chrétienne atteste, les livres spirites nous le font voir en action. L'esprit évoqué, libertin avec les libertins, impie avec les impies, se fera religieux et dévot avec les personnes pieuses, mystique et tendre avec les femmes éplorées, qui tiennent à converser avec leur mari défunt ou avec l'enfant qu'elles ont perdu. Ils ne craindront pas d'aller jusqu'à recommander la fréquentation de l'Église et l'usage des sacrements. Les procès-verbaux dont nous avons plus haut donné les extraits, montrent que les esprits savent, à notre époque de socialisme être eux-mêmes socialistes et humanitaires. Ceux pour qui la tolérance, ou plutôt

l'indifférence religieuse, est la règle des règles, n'ont qu'à consulter les esprits pour savoir que toutes les religions sont bonnes : à une seule exception cependant — et très caractéristique, — la religion catholique romaine, que le spiritisme et l'occultisme attaquent toujours invariablement par quelque côté.

La tradition chrétienne, après l'Écriture sainte, nous parle du commerce volontaire de l'homme avec le démon, de pactes sataniques ; l'Évangile est rempli d'histoires de possédés. Ces mots ont, de longue date, le privilège de faire naître le sourire sur les lèvres des rationalistes. Pourtant voilà que ces rationalistes rencontrent les mêmes faits dans les annales du spiritisme, où nombre de pages sont rédigées par eux-mêmes. Je demande alors de quel droit ils passent avec dédain devant nos Bollandistes et nos hagiographes. Il serait piquant, et ce serait facile d'introduire, sans trop de disparate, telle page d'un écrivain spirite dans le manuel d'un parfait exorciste.

Lisez par exemple telle page du Dr Dupouy, dans son livre intitulé : *Sciences occultes et physiologie psychique*. L'auteur nous apprend à quels signes on peut reconnaître, dans le médium, la présence d'un autre esprit que le sien, un esprit désincarné, disent les spirites. Ces signes les voici : lorsque le médium fait des communications dont la nature est au-dessus de son niveau intellectuel, une femme ignorante, par exemple, résolvant instantanément les plus hauts problèmes de mathématique, de géologie, d'astronomie ? Citons textuellement.

« On reconnaîtra encore la nature des manifestations 1° dans la médiumnité des *petits enfants* ; 2° dans la conversation en langues étrangères, inconnues des médiums, dans l'exécution des morceaux de musique par des sujets n'ayant aucune instruction musicale ; 3° par la communication de faits que ne connaissent ni le médium ni les assistants, et qui ne peuvent pas être expliqués par la transmission de pensées, en raison même des conditions dans lesquelles ces messages sont délivrés ; 4° par les communications venant de personnes complètement inconnues des médiums aussi bien que des assistants et par la transmission de messages et d'objets à une grande distance, etc. (1). »

Tous ceux qui ont parcouru le Rituel Romain, au chapitre de la possession des démons et des exorcismes, peuvent constater facilement la quasi-identité des signes auxquels l'exorciste reconnaît la possession démoniaque et de ceux auxquels le Dr Dupouy reconnaît la possession spiritique (2).

Commercer avec les esprits, c'est la prétention avouée des spirites ; c'est là leur raison d'être. Les

(1) *Médiums*, p. 314-315, cité par Franco, p. 173.

(2) *Liv. des Médiums*, p. 172-173, dans Franco, p. 166-167.

(1) Nous avons entendu M. Léon Denis attribuer aux mauvais esprits des cas fréquents « d'obsession et de possession, par lesquels ils poussent leurs malheureuses victimes jusqu'au crime et à la folie. » Que disons-nous autre chose ?

(2) Nous empruntons cette citation du Dr Dupouy au livre de l'abbé Gombault, qui a été couronné par l'Institut catholique de Paris (*Prix Hughes* 1899).

médiums en font métier, et ils y réussissent. Car dans les cas si nombreux où toute simulation, toute supercherie a été démontrée impossible, il faut absolument admettre l'intervention d'une intelligence autre que l'intelligence humaine. Et cette intelligence, dont la présence a été manifestée par des faits matériels, extérieurs, en contradiction souvent avec les lois les mieux constatées de la matière, a été simultanément l'organe de mille mensonges, mêlés à des révélations surprenantes de vérités impossibles à connaître humainement : voilà les faits. Cette intelligence, de quel nom la nommez-vous ? Nommez-la comme vous voudrez ; mais avouez, parce que l'évidence vous y contraint, qu'entre les descriptions que nous donne l'Eglise de l'action des démons et de leur puissance, et celles que vous-même tracez dans vos procès-verbaux et dans vos livres, l'identité est frappante, je pourrais dire complète. Concluez, tout au moins, que les dogmes chrétiens, je dirai même les croyances universelles relatives au rôle mystérieux des esprits mauvais en ce bas monde, ne sont pas de pures imaginations, des superstitions de cerveaux faibles, mais qu'elles répondent à des réalités *sui generis*, c'est-à-dire distinctes et en dehors de toutes les classifications établies dans la science naturelle (1).

Les pactes sataniques, les évocations, aux yeux frivoles de la légèreté contemporaine, n'apparaissent plus guère que comme des légendes poétiques, propres à défrayer les faiseurs d'opéras, à amuser les auditeurs de *Freyschutz* et de *Robert-le-Diable*. Ecartez donc, sur ce point, si vous le voulez, les affirmations claires et positives de l'Ecriture sainte ; regardez les assertions de nos traités de théologie comme de gothiques inventions bonnes tout au plus à figurer dans l'Almanach liégeois, pour la joie des vieilles femmes et la terreur des enfants. Mettez au rang des esprits crédules et bornés les S. Augustin, les S. Thomas, les Suarez, les Bossuet et autres princes de la théologie. Mais voilà qu'il vous faut ajouter à ces grands noms ceux de tous les princes de la science contemporaine qui se sont occupés de spiritisme.

(1) L'Echo du merveilleux n'est pas un recueil destiné à propager la foi, mais bien plutôt à satisfaire la curiosité de ses lecteurs. Mais comment ne pas rendre hommage à l'éclatante sincérité de son rédacteur en chef, M. Gaston Mery, quand, en présence des faits si nombreux qu'il étudie, « faisant, dit-il, abstraction de toutes ses idées religieuses », il affirme qu'au point de vue simplement scientifique, pour expliquer les faits spirites, « l'hypothèse catholique lui paraît la meilleure » ? Je prétends, affirme-t-il, qu'elle est la meilleure *en soi* et que, dans l'état actuel de nos connaissances, les libres penseurs et les athées, s'ils sont de bonne foi, doivent l'admettre de préférence à toute autre, parce que c'est un principe scientifique indiscutable que, de toutes les hypothèses proposées pour expliquer une série de faits, la meilleure est celle qui en explique le plus... Chaque fois qu'on peut, avec certitude, constater dans les phénomènes psychiques l'intervention d'une intelligence de l'invisible, cette intelligence est de nature perverse. Je sais bien que sur ce point les spirites nieront. Mais qu'ils me citent un fait inexplicable pour eux autrement que par une intervention de l'au-delà et qui ne dénote point une nature perverse ou tout au moins *amorphe*, et nous discuterons (*Echo du merveilleux*, 1^{er} septembre 1899, p. 321-322).

Ni Crookes, ni Lombroso, ni Acksakof, ni Gibier, ni Richer et autres, ne peuvent échapper au mépris qu'eux-mêmes et leurs congénères n'ont cessé de prodiguer aux théologiens catholiques, lorsqu'ils décrivent, pour la condamner, la pratique de la sorcellerie, de la magie et autres sciences occultes. On sourit de nos sorciers et de nos possédés. Mais ouvrez les plus authentiques procès-verbaux des spirites ! Il n'y est question que de *médiums* à l'aide desquels se produisent les phénomènes constatés, et sans lesquels ils ne se produisent presque jamais. Or qu'est-ce qu'un médium ? C'est un être qui, par un don particulier tout spécial et très rare, a la faculté de provoquer, par sa seule présence, par ses attouchements, dans certaines circonstances prévues, des phénomènes insolites qu'on demanderait vainement à la nature. Si un auteur catholique voulait nous dépeindre un sorcier, je ne sais pas s'il aurait besoin d'ajouter un seul trait à cette description ; en tout cas il n'aurait à en retrancher aucun. Il faut donc admettre qu'entre le médium qui est l'occasion, et l'intelligence quelconque qui est la cause des phénomènes, il y a une relation réelle, volontaire, une sorte de pacte mystérieux : sans quoi on ne saurait comprendre pourquoi tel est médium et produit certains effets, pourquoi tel autre ne l'est pas et ne saurait réussir à rien. Cette conclusion s'impose d'elle-même. Or c'est justement ce commerce consenti, voulu, avec les puissances extra-naturelles, que l'Ecriture et l'Eglise condamnent sous le nom de magie ou de sorcellerie.

Au reste, les aveux explicites des plus célèbres parmi les professeurs et les praticiens du spiritisme, sont là pour confirmer ce point de vue. Le P. Franco en cite plusieurs des plus significatifs. Par exemple un célèbre magnétiseur, Regazzoni, poussé à bout par Desmousseaux à la suite d'une séance où s'étaient passés les faits les plus extraordinaires, lui répondit : « Il intervient, dans toutes ces opérations difficiles que je fais, une petite invocation, mais à des esprits bienveillants (1). »

Bienveillants ou non, c'est l'aveu d'un commerce, d'un pacte avec une puissance surnaturelle. Le fameux baron Du Potet, dans un de ses livres, la *Magie dévoilée*, ne fait pas difficulté de reconnaître qu'il a cru longtemps que les pratiques de son art n'étaient que de purs effets de forces naturelles inconnues ; mais, vaincu par l'évidence de ses expériences personnelles, il finit par écrire explicitement ce qui suit. On nous pardonnera cette longue citation :

« La magie se fonde sur l'existence du monde mixte placé en dehors de nous, et avec lequel nous pouvons entrer en relation par la voie de certaines pratiques. Qu'un élément, inconnu dans sa nature, secoue l'homme et le torde comme l'ouragan le plus terrible le fait du roseau. — que cet élément ait des favoris et semble pourtant obéir à la pensée, à une voix humaine, à des

(1) Desmousseaux, *La Magie*, p. 236-247.

signes tracés, voilà ce que la raison (lisez le rationalisme) repousse ; voilà pourtant ce que je vois, ce que j'adopte, voilà ce que j'ai vu et, je le dis résolument, ce qui est pour moi une vérité à jamais démontrée, j'ai senti les atteintes de cette redoutable puissance. Un jour, entouré d'un grand nombre de personnes, cette force évoquée agita tout mon être, et mon corps, entraîné par une sorte de tourbillon, était, malgré ma volonté, contraint d'obéir et de fléchir. Le lien était fait, le pacte consommé ; une puissance occulte venait de me prêter son concours, s'était soudée avec la force qui m'était propre et me permettait de voir la lumière. C'est ainsi que j'ai découvert le chemin de la vraie magie. C'est précisément le milieu dans lequel l'âme trouve l'ennemi, mais elle y trouve aussi des affinités qui lui donnent la puissance ! Tout ce qui se fait de cette manière prend un caractère surnaturel et est tel en réalité (1). »

A propos du baron Du Potet et de sa magie, qu'il soit permis à celui qui écrit ces lignes de raconter un fait, à lui personnellement connu, qui met en relief et en contraste d'une manière saisissante, les deux surnaturels : le divin et le diabolique. C'est à moi-même et par le héros de l'histoire que la chose a été rapportée. Le vénérable curé d'Ars, que j'ai eu le bonheur d'approcher dans ma jeunesse, avait pour voisin et pour ami M. de M. . Excellent chrétien, M. de M. . . était en même temps un curieux de métaphysique et de philosophie. Il a toute sa vie travaillé à un grand ouvrage qui ne verra jamais le jour. Souvent il venait à Paris pour ses études ; mais jamais il ne quittait son saint ami sans venir lui demander sa bénédiction. Il en faisait autant au retour. Or, un jour, M. de M. . se décida à venir à Paris étudier le magnétisme en suivant les séances, alors célèbres, du baron Du Potet. Il n'avait en aucune façon mis le curé d'Ars dans la confidence ; au retour il vint, selon son habitude, lui demander sa bénédiction. Il le trouva debout sur le seuil de son église. Mais, du plus loin que le saint vieillard l'aperçut, il fit un geste comme pour le repousser, et lui cria, d'un ton sévère : » *Vade retro Satanas !* Retirez-vous de moi, Satan, vous venez d'avoir commerce avec le Diable ! » Tout interloqué, M. de M. . fut obligé d'avouer ce qu'il venait de faire, et n'obtint son pardon que sur sa promesse de ne pas recommencer.

Il serait facile de multiplier les témoignages. Ceux-là suffisent pour établir notre thèse, savoir que des savants, des rationalistes, des ennemis notoires de toute foi chrétienne en sont venus aujourd'hui : 1° à avouer, pour l'avoir constatée, la réalité des faits inexplicables pour la raison, attribués aux mauvais esprits par le dogme chrétien ; 2° à nous présenter eux-mêmes, dans ces faits, l'exacte reproduction de ceux que l'Eglise attribue au démon et contre lesquels elle prémunit les fidèles.

(1) Du Potet, *La Magie dévoilée*, p. 153, cité par Franco, p. 194.

GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME ET DE LA MAGIE

(Suite)

E

Enchantements. — On entend sous ce terme générique, l'art d'opérer des prodiges, qui embrasse les charmes, les contre-charmes, la fascination, les sortes et les sortilèges.

Enchanter. — Se livrer à des enchantements, d'où le terme *Enchanterie*, qui a bien vieilli aujourd'hui, pour désigner l'ensemble des moyens employés pour produire des enchantements.

Enchanteur. — Celui qui enchante, celui aussi qui peut *chaîmer* par des sortilèges. — Les temps fabuleux qui précèdent dans notre pays le moyen-âge possédaient des enchanteurs qu'il ne faut pas confondre avec les magiciens de bas étage ou sorciers.

Un des plus célèbres enchanteurs est un Barde celtique du nom de Merdhin, dont le nom altéré a produit Merlin. — Merdhin est né vers le v^e siècle dans la Basse-Bretagne, et tout : sa naissance, sa vie et sa mort, est rempli de merveilleux. — Cf. **Bélisama** ou *l'Occultisme celtique dans les Gaules*, chap. vi. Les Bardes Celtiques.

Enchiridion. — Terme grec qui signifie littéralement Manuel (*εὐχαιρ* ; dans la main) c'est généralement un livre qui renferme des évocations, invocations et des formules conjuratoires, des prières et des objurgations etc., etc.

Un Enchiridion célèbre est celui qui est attribué au pape Léon III ; il a pour titre : **Enchiridion Leonis Papæ serenissimo Imperatori Carolo Magno, in munus pretiosum datum nuperimè mendis omnibus purgatum**, etc., in-16, Rome, 670.

Energumènes. — On désignait anciennement sous ce terme, les personnes possédées du démon.

Engastrimisme. — Art du ventriloque L'Engastrimyse ou Ventriloquie désignait chez les anciens la faculté qu'on croyait que seuls possédaient quelques privilégiés de pouvoir parler de l'estomac (*gaster*) ou du ventre. Anciennement on rattachait cet art à la magie ; nous savons aujourd'hui comment opèrent les Engastrimandres, Engastrimythes ou Ventriloques. — Les Gastriloques n'utilisent pour produire leurs effets sur le public que les simples organes qui servent à l'homme à la formation de la parole. Le procédé à utiliser est fort simple : il consiste à savoir étouffer, lors de sa sortie du larynx, l'air et pendant un temps plus ou moins long, pendant lequel la glotte presque entièrement fermée refoule cet air vers les poumons et n'en laisse ensuite sortir qu'une petite quantité, celle seule

qui est nécessaire à la formation de la voix articulée; alors le ventriloque parle pendant l'expir, comme parle naturellement tout le monde.

Du reste tous les hommes, avec un peu de travail et beaucoup de patience, peuvent produire les divers phénomènes de la ventriloquie. Parmi les ventriloques célèbres, nous mentionnerons : Comte Fitz-James, Tiémet, etc.

Énigme. — Définition en termes ambigus et obscurs d'une chose qu'on propose à quelqu'un de deviner. — Le Sphinx antique proposait aux passants des énigmes et quand ceux-ci ne pouvaient les deviner, il les dévorait. L'une des plus connues se rapporte à l'homme; le Sphinx demandait : Quel est l'animal qui dans son enfance marche à quatre pas, qui n'en emploie que deux pendant sa virilité et trois dans sa vieillesse.

Ceux de nos lecteurs qui voudraient tenter une étude sur les énigmes, prophéties, sorts, etc., pourraient consulter le traité du P. Menestrier de la Cie de Jésus, qui a pour titre : *La Philosophie des images énigmatiques*; in-12; Lyon, 1694.

Ensorcellement. — Action d'ensorceler ou d'être ensorcelé, de recevoir un sort ou un sortilège. — Voy. CHARMES, SORTS, SORTILÈGES.

Envoussure et Envôûtement. — Action d'envoûter. — Opération magique qui consiste à jeter un sort, un maléfice à quelqu'un; il y a pour cela divers modes d'opérer. En faisant une figure de cire de la personne qu'il s'agit d'envoûter; on pique ou on brûle ensuite cette figure; par simple contact un sorcier peut aussi envoûter; enfin, par le simple regard, ce qui constitue la *jettatura*; les personnes ayant ce dernier pouvoir sont dites avoir le *mauvais œil*.

Les sorciers ou Mages noirs (*Goetiens*) qui veulent envoûter placent dans les icones ou images de cire des rognures d'ongles, de cheveux ou tout autre objet ayant été en contact avec la personne à laquelle ils veulent nuire; puis, en piquant ces figures avec des aiguilles, des épingles ou tout autre objet métallique pointu ou en brûlant ces figures, ils font éprouver aux *envoûtés* les sensations de piqûres ou de brûlures. L'Envôûtement est un fait aujourd'hui démontré scientifiquement par les livres de science qui traitent de l'Extériorisation. Cf. — La préface de l'Envôûtement par J. MARCUS DE VEZE, 1 vol. in-12, Paris, Chamuel, éditeur.

Les Insulaires du Grand Océan croyaient que les Sorciers avaient le pouvoir de provoquer ainsi la mort de leurs ennemis, et ils avaient raison. Cf. MOERENHOUT *Voyages aux îles du Grand Océan*; Tome I, p. 539.

L'envoussure, connue de toute Antiquité et qui a été pratiquée si fort pendant le Moyen-Age, existait chez

les Indiens de l'Amérique du Nord, comme nous l'apprend John Tanner (Traduction de Blosseville, tome II, p. 58 et 59). On dit aussi *Envoûture*.

(A suivre)

JEAN DARLÈS

ÇA ET LA

Le Député Légitimus.

Ce député nègre serait-il vraiment sorcier ? On finira par le croire, si on s'en rapporte aux journaux coloniaux qui parlent de lui. Déjà nous avons reproduit un extrait de ces journaux. En voici un autre tiré de *La Guadeloupe* :

Dans la journée du vendredi 11 mai, M. Légitimus *magnétisa un de ses « sujets »*, Mme X..., et l'envoya auprès de M. Decrais, ministre des colonies, pour savoir quelle décision pouvait être prise à l'égard de M. Tharthan, emprisonné depuis quelques jours.

La « dormeuse », paraît-il, ne fut pas reçue « en des termes convenables » par M. le ministre ; on la menaça de la jeter à la porte. Soit que la menace ait été exécutée, soit que la crainte se fût emparée d'elle, Mme X..., poussant des cris, tomba en catalepsie.

Tous les efforts du magnétiseur n'aboutirent à rien. L'état du « sujet » s'empira ; le lendemain, samedi, après des phrases incompréhensibles, brisée par les fatigues d'un si long « sommeil », elle passa de vie à trépas.

L'histoire ne s'arrête pas à ce dénouement. Il s'agissait maintenant « d'empêcher le diable d'enlever le corps de la défunte », transportée au Gosier ?? Nous allons voir les moyens employés.

Mme X... fut exposée, habillée seulement d'une chemise « à l'envers » ; une couronne de fleurs « rouges » lui ceignait le front ; un pagne de même couleur lui entourait les reins ; aux extrémités furent placées six assiettes « renversées » dans lesquelles brûlaient dix-huit bougies noircies d'encre.

A l'enterrement, le cercueil fut recouvert d'un drap « rouge », des cierges suivaient, avec des crêpes rouges ; sur la tombe, M. Légitimus prononça la « Prière des morts », et le tout prit fin par des cris répétés de « Vive la Sociale ! »

Nous nous interdisons les commentaires. Le récit en effet, se suffit en lui-même. »

Les esprits frappeurs à Cherbourg.

La ville de Cherbourg aurait-elle, elle aussi, sa maison hantée ? En tous cas, voici ce qu'on raconte :

Au premier étage de l'immeuble faisant le coin de la rue Bonhomme et du terrain de la Bucaille habite la famille D... Le mari est employé à l'arsenal. Leur appartement se compose de trois pièces contiguës.

Tout le monde était couché jeudi, à neuf heures du soir, lorsqu'un tapage insolite vint mettre l'émoi. Avec précaution, M. D... se leva et pénétra dans la cuisine d'où venait le bruit.

Chose extraordinaire, rien d'anormal n'apparut à ses yeux ; chaque chose était à sa place ; et cependant les coups se succédaient, comme si des esprits frappeurs avaient élu domicile dans la maison.

On comprend l'inquiétude, puis bientôt la frayeur qui s'empara de Mme D... et des enfants.

A une heure du matin, le sabbat cessait, mais vous pensez bien de quels cauchemars le sommeil de ces gens paisibles fut troublé.

La nuit suivante, une nouvelle aubade annonçant l'aurore, était donnée dans la cuisine.

Nouvelles investigations ; mais cette fois, la famille reste stupéfaite.

Sur la table était installé, en autel, un marche-pied. Une honnête cafetière avait trouvé le moyen de se déplacer pour faire avec le marche-pied un bizarre pendant.

Et pendant ce temps-là partait du fond du placard le bruit de coups frappés « à tour de bras », si l'on peut s'exprimer ainsi par l'esprit toujours impalpable.

Cette séance dura moins longtemps que l'autre, mais ne devait pas tarder à être suivie d'une troisième.

Mme D..., rentrant chez elle samedi soir à 5 heures, eut besoin d'aller au fameux placard, où elle constata que le contenu d'une bouteille de cognac et un bracelet en or avaient été « volatilisés » ; et personne n'avait pu pénétrer, en raison des extrêmes précautions prises.

Du coup, le ménage si mystérieusement éprouvé n'y tint plus. Et il a fui sans retard la maison hantée, pour aller goûter ailleurs la paix et la tranquillité.

* * *

Une étoile dans une main

Nous avons reçu de l'un de nos abonnés la lettre suivante :

A Rochefort-sur-Mer, dans la rue Gambetta, habite depuis longtemps une famille d'ouvriers : le père, la mère et cinq enfants. L'aînée, une ravissante fillette de dix ans, est d'une extraordinaire précocité d'intelligence ; sa piété étonne tous ceux qui l'approchent et elle parle de la Sainte Vierge avec une telle émotion que plusieurs personnes croient que l'enfant a été le témoin de nombreuses apparitions.

Pendant la nuit de Noël 1899, une étoile de la largeur d'une pièce de 0,50 centimes vint subitement, pendant son sommeil, se poser dans sa main ; ses parents se croyant le jouet d'une hallucination ne se décidèrent à en parler que ces jours-ci, parce que le fait s'est renouvelé.

Ce fait merveilleux mérite plus qu'une simple mention et nous espérons lui donner une suite dans le prochain numéro.

* * *

Une voyante en Bohême

Nous recevons, de Prague, la dépêche suivante :

« Une bergère d'une trentaine d'années déclare que la Vierge lui est apparue et a ordonné que, sur le lieu de l'apparition, une chapelle lui soit élevée.

« Aussi les environs de Wascheiben-Radaun, district de Neuhaus, où a eu lieu cette apparition, sont-ils devenus un lieu de pèlerinage où se rend une foule considérable de visiteurs. »

Nous tiendrons nos lecteurs au courant des incidents qui pourraient se produire à Wascheiben-Radaun.

A TRAVERS LES REVUES

UN CAS DE TÉLÉPATHIE. — Sous ce titre : « Manifestation d'une mourante sur sa sœur, à l'état de veille, constatée par un médecin en visite et caractérisée par un phénomène physique », on lit dans les *Annales Psy-*

chiques le curieux article suivant de M. Marcel Beaudouin :

Le dimanche 5 mars 1899, à Paris, je me trouvais en visite non médicale chez Mme X... Il était 11 heures et demie, et nous causions de choses banales. Je connais cette dame depuis 1887 ; et elle est âgée de trente-neuf ans (elle est née en octobre 1860).

Tout à coup, au milieu de la conversation, sans même m'avoir parlé au préalable de Mme Z... ; sa sœur, qu'elle savait pourtant malade depuis quelques années, et qu'elle avait été voir plusieurs jours auparavant, à diverses reprises, la sachant beaucoup plus fatiguée, ELLE SE MIT A PLEURER à chaudes larmes, sans le moindre motif. J'ai vu les pleurs tomber sur ses deux joues.

A ce moment précis, elle sembla faire un grand effort sur elle-même, essuya sans rien dire les larmes qui coulaient de ses yeux, et s'ingénia immédiatement à parler de choses gaies, comme avant cette crise.

Bien entendu, je fus très frappé par cet accès, très subit et sans cause apparente ; mais, connaissant l'impressionnabilité de cette dame, je m'efforçai tout de suite, de mon côté, de changer la nature de la conversation, pour ne pas attirer son attention sur cette crise lacrymale, que j'attribuai alors à un *souvenir pénible*, s'étant présenté sans raison et subitement.

Nous continuâmes à causer pendant une heure et demie environ. A ce moment, on sonna à la porte de l'appartement ; et un coup de sonnette très sec se fit entendre. Une personne venait chercher Mme X..., en la priant de se rendre tout de suite auprès de sa sœur, qui était extrêmement malade. Comme Mme Z... habitait à une extrémité opposée de Paris (4 à 5 kilomètres), on fit comprendre à Mme X... qu'il fallait partir immédiatement et se hâter à tout prix. Je pris alors congé de cette dame, qui dit, en me quittant : « Je le sens bien ; ma sœur doit être très mal. Si elle est morte, je vous en informerai demain. »

Tout d'abord, cette succession d'événements, tout en m'intriguant beaucoup, ne m'étonna pas outre mesure. Rien ne me parut extraordinaire, car Mme X... m'avait appris que sa sœur souffrait depuis longtemps d'une affection cardiaque et d'accès de nature angineuse ; et je ne lui avais pas caché la gravité qu'une crise quelconque pouvait avoir chez une personne dont le cœur était aussi susceptible.

Toutefois, en rentrant chez moi, je songeai aux détails de cette observation ; et, à la réflexion, un fait, en particulier, retint mon attention : la *crise subite de larmes*, présentée par cette dame. Et je dois dire que c'est ce phénomène surtout qui me fit penser tout de suite à ce que je venais de constater, c'est-à-dire par les raisons suivantes :

1° Je connaissais Mme X... depuis treize ans ; je l'avais vue dans des circonstances douloureuses pour elle. Or, je ne l'avais presque jamais, pour ne pas

dire jamais, vue *pleurer devant moi*. Elle s'efforçait toujours, dans les circonstances les plus pénibles, de rester impassible en ma présence. Donc, en l'espèce, la crise lacrymale avait dû éclater très subitement, *tout à fait à son insu*, sans qu'elle eût pu la prévoir ou la soupçonner un instant; et le simple SOUVENIR DE LA MALADIE DE SA SŒUR ne me parut plus une explication suffisante:

Elle n'avait pas eu le temps matériel d'essayer d'en arrêter le développement (on sait que, par un violent effort de volonté, on peut parfois agir sur la glande lacrymale).

L'accès me sembla dès lors commandé par une force supérieure à celle de son propre cerveau et être sous la dépendance d'un ordre, d'origine nerveuse; parti d'ailleurs que de son propre crâne!

2° Mme X... est, en effet, une femme très énergique, très indépendante de caractère, d'une réelle intelligence, et d'un indiscutable tempérament artistique (elle est artiste-peintre de profession); mais elle est très personnelle, très volontaire, très égoïste; très prudente, très philosophe. Elle ne croit à rien qu'à la réalité matérielle, et n'a, pour l'espèce humaine en général, qu'un mépris non déguisé: ce qui s'explique par les conditions mêmes de son existence, et sa situation sociale peu en rapport avec ses mérites.

3° Cette dame, à l'esprit très ouvert et aux idées très larges, a constamment, presque toutes les nuits, des rêves très complexes et très longs, dont elle se souvient toujours et qui ont une extraordinaire netteté; elle les raconte avec une précision étonnante. Elle jouit d'ailleurs d'une mémoire auditive et visuelle excellente et possède toutes les qualités de l'œil nécessaires à l'artiste.

Ces remarques me firent penser aussitôt aux nombreux faits de télépathie étudiés récemment par les psychologues anglais et français, et en particulier aux recherches de la Société des Sciences physiques de Londres. Je voulus dès lors en avoir le cœur net, ayant d'ailleurs bien souvent songé à ces histoires au cours de ma carrière de chroniqueur scientifique, mais n'ayant pas encore eu l'occasion d'observer par moi-même un seul fait démonstratif. Je me résolus à faire aussitôt une enquête, sans souffler mot du but poursuivi.

Voici ce que je découvris:

Le lendemain, Mme X... m'informa de la mort subite de sa sœur. Je demandai l'heure très exacte à laquelle Mme Z... avait succombé; et j'appris que, précisément, la très violente crise d'angine de poitrine (vraie ou fausse, comme disent les médecins; mais peu importe ici), qui avait terrassé Mme Z..., avait eu lieu, à l'heure même, à quelques minutes près, où Mme X... avait éprouvé, *en ma présence*, cette crise de larmes inopinée; elle qui ne pleure presque jamais, que je n'avais pas vue pleurer auparavant dans des conditions comparables, et que je n'avais pas vue pleurer depuis!!

Je dois ajouter à cette observation très nette les remarques-psychologiques suivantes qui me paraissent avoir un intérêt indiscutable.

Ces deux sœurs (Mme X... était la cadette de huit ans) s'aimaient très tendrement, ayant toutes les deux les mêmes goûts, les mêmes habitudes, le même tempérament, et presque la même existence. Elles s'entendaient très bien, précisément parce que toutes les deux étaient très intelligentes, avaient éprouvé les mêmes misères, et étaient très fixées sur les réelles conditions de la vie sociale moderne.

N'ayant toutes deux aucune illusion, elles savaient où elles allaient et prenaient toutes les précautions pour être ici-bas le moins malheureuses possible: ce qui exigeait une lutte de tous les instants.

Elles se voyaient constamment, presque toutes les semaines, songeaient très souvent l'une à l'autre, quoique vivant séparées, et habitant dans deux quartiers très éloignés. Mme X... était, en outre, très reconnaissante à sa sœur aînée de l'avoir engagée, jeune encore, à quitter leur famille, de condition très modeste, pour vivre indépendante et libre, comme l'avait déjà fait Mme Z...

Chez ces deux natures d'élite au point de vue nerveux (elles péchaient seulement par une instruction générale trop primitive, il y avait indiscutablement une *affinité cérébrale manifeste*, non seulement *familiale*, mais aussi *intellectuelle* et *morale*, poussée à un degré rare. J'ai rencontré très peu souvent deux sœurs aussi unies.

Envisagé en lui-même, ce cas n'a, certes, rien d'extraordinaire, bien au contraire. Et l'on pourrait trouver facilement dans la littérature des faits analogues, et même beaucoup plus étonnants!

Mais il a, précisément, l'indéniable avantage d'être *très élémentaire* et réduit à sa plus simple expression, tout en étant très net et indiscutable; de plus, il a été observé dans un lieu sûr et d'une façon toute spontanée, sans la moindre idée préconçue, par un témoin étranger au phénomène, un médecin très sceptique en fait de supra normal, mais connaissant la question et accoutumé par sa profession de critique médical, qu'il exerce depuis vingt ans, à ne prendre des « vessies pour des lanternes » que quand il ne peut pas mieux faire.

Tout cela nous a paru lui donner un intérêt, un cachet scientifique, et des garanties qu'on ne rencontre pas souvent dans les observations de cette nature.

Tout le phénomène ici a consisté en effet dans une *crise de larmes*, apparaissant, sans cause appréciable, à un moment donné, et coïncidant avec la mort d'une sœur.

La première idée, qui doit venir à l'esprit d'un observateur pour expliquer le fait, est évidemment celle d'une *coïncidence* pure et simple; entre un *souvenir fortuit de maladie* et un *décès*. A première vue,

cette hypothèse nous parut, en effet, logique. Mais, en étudiant le cas de près, nous remarquâmes bientôt qu'elle ne l'était pas du tout, sans prendre la peine pour cela de recourir au calcul des probabilités. En effet, pareille crise de larmes n'avait jamais eu lieu que cette fois-là, alors que Mme X... savait parfaitement que sa sœur était *malade* et *menacée de mort* depuis longtemps ! Si elle avait pleuré devant moi, sinon à chaque fois qu'elle pensait à Mme Z... ou parlait d'elle, du moins quel qu'étois en ma présence, la coïncidence pourrait être admise dans une certaine mesure. Mais les choses ne se sont jamais passées de la sorte : voilà ce qu'il ne faut pas perdre de vue.

Très certainement, la crise de larmes de Mme X... n'a eu aucun rapport avec ce seul souvenir fortuit que sa sœur était simplement *malade* ; car, à diverses reprises, nous nous étions entretenus ensemble, à des époques antérieures, de la maladie de Mme Z... et de la gravité des crises qu'elle présentait, sans que jamais elle ait eu l'ombre d'une émotion, se traduisant par un phénomène *d'ordre physique et physiologique* analogue, et aussi indiscutable (1) !

Il y a donc bien là un rapport réel entre la *crise de larmes* de Mme X... et un événement possible et soupçonnable, mais non annoncé, non connu alors, la *mort* de Mme Z... Et le sujet ignorerait encore aujourd'hui la relation de cause à effet de ces deux phénomènes, *pleurs* et *mort*, si je ne lui en avais pas fait toucher du doigt, tout récemment, la portée scientifique ; je n'avais pas voulu, en effet, jusqu'à ces derniers temps, lui faire part des remarques que j'avais consignées, craignant moi-même de me laisser abuser par les événements.

Si j'insiste sur ce dernier point, c'est pour bien spécifier que jamais Mme X..., avant d'être par moi informée, n'a émis, comme beaucoup, la prétention d'avoir deviné ni annoncé à l'avance, par *pressentiment*, la mort de sa sœur. Elle n'avait pas prêté une attention suffisante à cet événement.

Il y eut seulement, dans ce cas de production d'un phénomène physiologique temporaire, une *sécrétion glandulaire*, en même temps (ou un peu après) qu'avait lieu un autre phénomène, un *décès*, phénomène qu'on peut affirmer aussi physiologique (puisque personne n'est immortel !) quoiqu'en l'espèce il ait été plutôt pathologique, la mort étant due à une lésion cardiaque. Et c'est ce qui lui donne, d'après nous, un cachet tout particulier et une valeur scientifique inappréciable.

Est-ce donc bien là un fait de télépathie (2) ? Nous en sommes intimement convaincu.

(1) Je ne parle pas, bien entendu, d'émotion morale. Au contraire, comme je l'ai dit, les deux sœurs s'aimaient très tendrement.

(2) Au mot *télépathie*, M. Flammarion, avec d'autres, préfère celui de *telesthésie* (τῆλε, loin ; αἰσθησις, sensibilité). « Ce ne sont pas là, dit-il, des cas pathologiques ». (*L'inconnu et les*

Nous n'avons pas fait, dans la littérature spéciale, des recherches suffisantes pour affirmer qu'il n'y a pas encore d'observations comparables publiées ; toutefois nous avons lu très attentivement les faits colligés par M. Flammarion, et aucun d'eux ne nous a paru présenter un degré d'authenticité et de simplicité aussi grand que le nôtre.

Il ne faut pas oublier en effet qu'un *phénomène physique* a été constaté ici par une tierce personne, restée indifférente, par un médecin, très au courant des publications ayant trait aux sciences psychiques et doué d'une dose d'incrédulité rare pour tout ce qui ne tombe pas sous les sens !

A notre avis, on doit grouper en trois catégories les faits télépathiques, obscurs, en ce qui concerne la constatation de leur réalité.

1° Les cas dans lesquels il y a production, sous les yeux d'un ou plusieurs étrangers témoins, plus ou moins aptes à les juger, de *deux faits physiques* indiscutables, en relation l'un avec l'autre, et susceptibles d'être constatés par tous les sens (vue, toucher, audition, etc.).

2° Les cas où il n'y a qu'un *seul fait physique*, contrôlable dans les mêmes conditions ; par exemple une *mort* (dans ces circonstances, le décès peut être vérifié) et une manifestation d'ordre intellectuel, personnelle au sujet, et impossible à contrôler physiquement.

3° Les cas où l'on possède seulement le *récit* fourni par le *sujet lui-même*, quelle que soit d'ailleurs la valeur de son témoignage.

Or, précisément, notre observation rentre dans le premier groupe de faits, c'est-à-dire de ceux qui sont très faciles à contrôler, mais les plus rares, et de beaucoup. Flammarion (*loc. cit.*, p. 361 et suiv.) n'en cite que quelques-uns de comparables ; encore ne sont-ils pas tout à fait de même nature.

Etant donné que notre observation est relativement simple, est-elle plus facile à expliquer que la majorité des cas connus de télépathie ? Nous n'osons pas nous aventurer sur ce terrain trop glissant ; mais il nous semble pourtant que nous sommes placé là dans de meilleures conditions pour tenter une interprétation qui ne paraisse pas trop fantaisiste.

Peut-on dire qu'en réalité le fait constaté n'est pas très étonnant, cela parce que le sujet avait une notion très précise de l'état dans lequel se trouvait la personne que nous supposons avoir agi sur lui ; parce

problèmes psychiques, 1900, p. 62). — Pour que le fait pût être dit *physiologique*, il faudrait prouver que le sujet (dans notre cas, Mme X...) avait un cerveau normal, différent du nôtre, au moment où j'ai observé le fait : preuve qu'on n'est pas prêt à trouver.

Je conserve à dessein le mot *télépathie*, parce que je suis, pour l'instant et jusqu'à nouvel ordre, d'un avis opposé : ce sont là, sinon des cas pathologiques, du moins des faits anormaux, car ils ne peuvent pas s'observer sur tout le monde indifféremment. Or, un fait, qui n'est pas applicable dans les mêmes conditions à l'ensemble des représentants d'un groupe, n'est pas physiologique : il est, à notre avis, pathologique ou au moins anormal.

qu'une émotion concomitante, devenant à un moment donné plus intense par l'intermédiaire de la mémoire, a pu amener la production des larmes ; parce qu'en un mot il peut y avoir eu simple coïncidence d'un souvenir (celui de sa sœur malade) et du décès ?

Comme nous y avons déjà insisté, nous ne le pensons pas, en raison des circonstances dans lesquelles s'est présenté le phénomène. Et pourtant, à notre avis, on aurait dû admettre la *coïncidence*, si la crise de larmes : 1° n'avait pas exactement coïncidé avec l'heure précise de la mort ; et 2° si elle n'avait pas été la seule sérieuse en notre présence (ou à peu près, car nous ne connaissons cette dame que depuis l'âge de vingt-cinq ans), en une période de quatorze années.

Dans ce cas, il y a donc bien eu relation de cause à effet entre les deux phénomènes : *mort* et *crise de larmes*. Mais comment a-t-elle pu s'établir ?

Je connais les explications fournies par les psychologues qui s'occupent de ces questions, et même les plus récentes, c'est-à-dire celles qui sont admises par Flournoy et Flammarion dans leurs ouvrages qui datent d'hier ; et pourtant je crois devoir faire dès maintenant une remarque.

A mon sens, la simplicité très spéciale de cette observation pourra peut-être constituer un secours précieux pour les théoriciens. En effet, si Mme X... avait ignoré complètement la maladie de sa sœur, le fait télépathique eût été, sinon plus discutable, du moins beaucoup plus typique et plus habituel. Or, précisément, ce n'est pas ici le cas ; et j'estime que cette particularité mettra peut-être sur la voie de l'explication de ces phénomènes, aux apparences incompréhensibles.

En tout cas, pour l'instant, j'ai l'impression que ce sont surtout les observations de cette nature qu'il faut s'attacher à disséquer, car elles sont de beaucoup les moins extraordinaires, et parlant les plus intéressantes pour les savants.

Ces faits constituent en effet une catégorie très spéciale, la plus simple d'ailleurs, comme nous l'avons dit, dans l'ensemble des cas télépathiques, qu'on peut réunir en trois groupes, au point de vue de leur pathogénie, si l'on peut ainsi parler.

Voici ces trois groupes de faits :

1° Ceux où le sujet impressionné a indiscutablement une *notion* quelconque, plus ou moins nette, au demeurant, de ce qui se passe chez le sujet impressionnant, au moment où il est impressionné à distance.

Telle, par exemple, notre observation : Mme X... savait parfaitement que Mme Z..., sa sœur, était malade ; elle pouvait très bien, par hasard, au moment du décès, penser à cette mort possible, sinon probable (*souvenir*). Mais elle ignorait certainement qu'il y avait des chances de mort plus spéciales ce jour-là.

Dans ces circonstances, s'il existe vraiment une action télépathique et si elle se produit à un moment donné, elle peut très bien tomber sur un *cerveau pré-*

paré, au préalable, *d'une façon consciente*, dans de telles conditions.

2° Ceux pour lesquels on ne peut invoquer aucune relation antérieure, mais pour lesquels il y a à tenir compte, dans la discussion à l'aide du calcul des probabilités ou du simple bon sens, d'une coïncidence possible ; ceux pour lesquels, tout au moins, les probabilités de coïncidence sont à la rigueur admissibles.

3° Ceux enfin dans lesquels la prédiction a lieu, sans que le sujet ait la moindre notion du fait à prédire ou qui s'accomplit loin de lui, et pour lesquels le calcul des probabilités démontre qu'il y a plus de plusieurs millions de chances en faveur d'une action télépathique. (Flammarion, *loc. cit.*, p. 241.)

Pour nous, certes, les faits de ces trois catégories existent, indiscutables ; mais c'est précisément parce que ceux de la première et de la dernière sont très différents entre eux que nous pensons que ceux de la première doivent être étudiés avec plus de soin que tous les autres, si l'on veut arriver à connaître la vérité.

M. le professeur Flournoy (1), qui, avec Flammarion et bien d'autres psychologues, accepte les faits de *lucidité* dits réels, c'est-à-dire ceux qui constituent notre 3° catégorie et qui sont les plus délicats à expliquer, croit qu'on doit les interpréter ainsi : ce sont des *impressions à distance produites par une personne encore vivante* (au moment de sa mort, le plus souvent) *sur le cerveau d'une autre personne, ayant une affinité élective avec elle*.

C'est dire qu'il s'agit en somme là de *suggestion mentale à distance* sur un intellect spécial.

Nous admettons cette théorie ; et, pour employer un terme de Flammarion, la dépêche psychique annonçant la mort n'a influencé, dans notre cas, que l'être en rapport avec l'expéditeur ; en effet, *nous étions présent*, et nous n'avons eu aucune impression, quoique connaissant très bien Mme Z...

Mais, si cette explication est la vraie et la seule nécessaire, on soupçonne de suite que le classement en trois groupes que nous venons de faire des faits télépathiques n'a pas la moindre importance. Et, évidemment, si nous l'avons présenté plus haut, c'est que nous avions une arrière-pensée. En effet ; et la voici.

Pour nous, l'explication ci-dessus ne suffit pas. Nous croyons que, pour que ladite impression se transmette, il faut plus qu'une affinité élective pour le cerveau récepteur : *il faut que le sujet impressionné soit dans un état de réceptivité très spécial, c'est-à-dire préparé*, autrement dit, soit dans un état intellectuel particulier, tel, par exemple, qu'il ait la CONNAISSANCE DE FAITS ANTÉRIEURS RELATIFS A L'IMPRESSION ÉPROUVÉE !

C'est ce qui existe, indiscutablement, pour les faits de la première catégorie, comme le montre notre propre observation.

(1) FLOURNOY, *Des Indes à Mars*. Genève, 1900.

Mais, alors, comment expliquer les cas formant les deux autres groupes, c'est-à-dire les faits de télépathie considérés comme les plus fréquents et les plus caractéristiques? Evidemment en ces matières, on ne peut donner de conclusions fermes, et l'on ne peut guère aujourd'hui que proposer des hypothèses, quitte à les discuter ultérieurement à la lumière des observations étudiées à ce point de vue. Aussi ne ferai-je que donner, sans y insister, l'idée à laquelle je me suis arrêté.

Pour expliquer, en effet, la *réceptivité spéciale*, dans les cas de télépathie à l'état de veille, *sans connaissance consciente de faits antérieurs*, j'admets, pour ces cas, l'existence de PHÉNOMÈNES INCONSCIENTS, de notions précédemment acquises (telle la connaissance de la maladie, en cas de manifestations d'un mourant), *mais restant parfaitement inconnus du sujet, à l'état normal*, leur bonne foi ne pouvant être mise en doute.

Je ne veux pas aujourd'hui développer cette hypothèse; mais je tiens à ajouter qu'elle m'a été suggérée par la lecture des mémoires récents sur la conscience subliminale et du beau livre de M. Flournoy.

Mon esprit, en effet, se refusait à accepter, jusqu'à ce que cette théorie me soit venue à l'idée (j'ignore d'ailleurs si d'autres ne l'ont pas formulée avant moi), qu'une manifestation de mourant, en somme une suggestion à longue distance par propagation d'ondes psychiques (théorie d'aujourd'hui) pouvait impressionner une individualité quelconque, *non avertie, non préparée à les enregistrer*, c'est-à-dire à recevoir ladite impression. Me rapportant à la théorie de la télégraphie sans fils, je ne cessais de me répéter: « On n'a pas pu recevoir de dépêche, sans appareil récepteur spécial! »

En effet, les ondes psychiques (si elles existent) *ne peuvent pas faire elles-mêmes un tri quelconque*. Si elles arrivent dans un lieu donné, elles doivent frapper indifféremment tous les cerveaux qui s'y trouvent. Seuls, ceux qui sont dans un état particulier, à déterminer au demeurant, sont impressionnés: ce qui explique pourquoi il y a des gens qui ne ressentent rien!

Cette donnée admise, il est évident que tout dépend des cerveaux touchés. Tous le sont, sans doute. Mais les uns ne sont pas impressionnés en quoi que ce soit, ni d'une façon consciente, ni d'une façon inconsciente. Les autres au contraire sont frappés et manifestent de suite qu'ils ont ressenti une impression à l'aide d'un phénomène quelconque; c'est qu'ils sont d'excellents appareils récepteurs.

Lors donc de manifestation de mourant, s'il existe dans la zone d'action des ondes psychiques un cerveau préparé, la dépêche psychique est enregistrée. Sinon, elle passe sans laisser de traces sur le crâne qu'elle ne fait qu'effleurer.

Je sais très bien que cette théorie des ondes psy-

chiques, dont je me suis servi ici pour faire comprendre la démonstration que je voulais faire, est des plus discutables; car on connaît des faits de télépathie à des *distances tellement grandes* qu'on ne peut plus comparer ces ondes à celles admises pour l'explication de la télégraphie sans fils (ondes hertziennes); mais, pourtant, si l'on admet « la force d'attraction » de la lune sur nos mers, étant donné les faits connus, il n'est pas déraisonnable d'accepter l'hypothèse d'une « force psychique » et des ondes psychiques, quelle que soit leur nature.

Ceci étant posé, quelle préparation cérébrale est nécessaire? Nous n'avons pas à insister sur l'importance des *affinités familiales et affectives*, bien connues depuis longtemps, car chacun sait combien sont fréquents les faits de télépathie entre *mères et fils* (1), entre amoureux, pour ne citer que quelques exemples! Par contre, nous tenons à mettre en relief, comme nous l'avons dit, l'importance d'*impressions cérébrales antérieures, conscientes* surtout, et même *inconscientes*, emmagasinées dans les centres nerveux. Et, pour bien saisir l'intérêt que présentent ici les *inconscientes*, il suffit de se rappeler le vaste domaine des rêves et les cas de dédoublement de personnalité.

Quand la « force psychique », qui existe à n'en pas douter, mais dont nous ignorons totalement la nature, est suffisante pour passer à portée d'un tel cerveau, d'où qu'elle vienne, de loin ou de près, elle y marque son passage par la production d'un phénomène quelconque, psychique ou physiologique proprement dit, une vulgaire apparition, ou un phénomène physique, comme une crise de larmes: cela suivant qu'elle agit sur telle ou telle partie des centres nerveux. Par contre, les autres cerveaux la laissent courir le monde, sans se préoccuper d'une puissance aussi mystérieuse.

On ne peut pas aller plus loin aujourd'hui dans le domaine de l'hypothèse, sans risquer de s'aventurer en un pays inconnu, plein d'abîmes. Il faut attendre qu'un fait particulier, bien observé et bien étudié, vienne ouvrir une voie nouvelle à une nouvelle hypothèse. Mais nous aurons atteint le but poursuivi par la publication de ce cas, d'ailleurs assez curieux, si les courtes réflexions qui l'accompagnent peuvent amener la mise au jour d'observations comparables et soulever des critiques sur les idées que nous avons émises en dernier lieu.

(1) J'aurais pu citer, au cours de cet article, des faits de télépathie qui me sont personnels et que je n'ai pas encore publiés, parce que, jusqu'à ces derniers temps, je n'avais pas assez étudié la question et n'étais pas encore convaincu de la réalité de ces phénomènes. Les voici, en bloc.

Ma mère tomba gravement malade après le décès de mon père. Pendant les dix années que dura son affection (lithiase biliaire), elle eut très fréquemment des impressions télépathiques à *longue distance, provenant d'elle-même* (je dois ajouter que jamais je n'ai été impressionné moi-même par personne; mais j'ai une sœur qui, dans sa jeunesse, a eu des accès de *somnambulisme nocturne*, que j'ai vus de mes propres yeux).

Le Gérant: GASTON MERY.

Impr. JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil. Paris.

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI MENSUELLE

NOS ABONNÉS A L'EXPOSITION

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro, tous nos abonnés nouveaux et tous nos abonnés anciens qui, dès maintenant, renouvelleront leur abonnement, pourront, grâce à une combinaison dont tout le mérite revient à M. Devos, bénéficier des avantages extraordinaires que la *Libre Parole* offre en ce moment à ses souscripteurs.

Ils pourront visiter GRATUITEMENT les attractions les plus intéressantes de l'Exposition :

La Grande Roue de Paris,
Le Palais du Costume,
Le Stéréorama mouvant,
Le Panorama transatlantique Poilpot,
Le Palais de l'optique,
Venise à Paris,
Le Diorama Saharien.
Le Grand Globe Céleste,
Le Transvaal,
Le Panorama Marchand,
Les Voyages animés,
Dioramas animés,
L'Algérie Animée,
Le Concert arabe de la rue d'Alger et de Tunisie,
La Grotte mystérieuse de Bou-Amama,
Le Phono-cinéma-théâtre,
Palais de la mer,
Panorama d'Iéna, etc., etc.

L'ensemble des prix d'entrée de ces diverses attractions présente plus du double du prix de notre abonnement.

C'est là, croyons-nous, une prime comme on en voit rarement !

Nous devons dire tout-fois que le nombre des "carnets" que la *Libre Parole* veut bien mettre à la disposition de nos abonnés est limité. Nous ne saurions donc trop engager nos lecteurs à se hâter de nous adresser leurs demandes.

Les prédictions de M^{me} Lay-Fonvielle

Quand je parle d'une voyante nouvelle, j'ai beau être sûr de ce que je dis, j'ai toujours quelque appréhension. La lucidité est un don en général si intermittent et si fugitif que je me demande si ce que j'ai constaté, le public le constatera après moi. Il me semble que je joue une partie...

Il n'y a pas d'hésitation possible en ce qui concerne la voyante de la place Saint-Georges. La partie est gagnée.

Les lettres que j'ai reçues des personnes qui, après la lecture de mon article, sont allées consulter Mme Lay-Fonvielle, contiennent de tels éloges et signalent de tels faits, qu'à moins de parti pris et de mauvaise foi, il n'y a plus moyen de douter de son extraordinaire lucidité.

Les journaux et les revues qui se sont donné la peine de faire une enquête, et de la faire loyalement, avouent également leur surprise et leur admiration.

Je n'étais donc pas la dupe d'une illusion ; les révélations qui m'avaient été faites et qui s'étaient trouvées confirmées exactement par l'événement n'étaient donc point de simples coïncidences ; les détails de ma vie privée qui m'avaient été fournis n'étaient donc pas le résultat d'indiscrétions...

Car il faut bien reconnaître que si tous les visiteurs remportent des consultations de Mme Lay Fonvielle la même sensation de vérité et de précision que moi même, c'est qu'elle est bien réellement douée de double vue. Comment admettre qu'elle soit renseignée sur tous

les curieux qui l'interrogent, et dont elle ne sait, la plupart du temps, ni le nom, ni l'adresse?...

Je ne fais, au reste, cette réflexion que pour répondre par avance à l'objection que chacun est tenté de faire, en entendant *Julia* vous parler, *en les appelant par leur nom*, des gens avec qui vous êtes en relations d'affaires ou d'affection...

C'est, à la fois si exact et si particulier, que la première idée qui vous vient, c'est que *Julia* a été, comme on dit, *tuyautée* sur votre compte.

Elle vous dira très bien, par exemple :

— Tu ne me parles pas de X., tu sais bien, X..., qui faisait tel métier et qui s'occupe maintenant de *confiserie*...

Or, il se trouve, en effet, que X... est votre parent et qu'il s'occupe de confiserie depuis quelques jours.

Et vous pensez : « Ça, c'est trop fort ! Mme Lay-Fonvielle était prévenue de ma visite par quelqu'un qui se paie ma tête ! »

Et puis, vous réfléchissez que vous n'avez confié à personne votre intention de venir 30, place Saint-Georges, que Mme Lay-Fonvielle ne vous a jamais vu, que vous ne vous êtes point fait connaître, et qu'il ne peut être question d'une supercherie quelconque...

C'est le côté très rare et très original de la lucidité de Mme Lay-Fonvielle. Ce qu'elle dit, dans son état second, ne ressemble point à ces formules générales et vagues que l'on trouve souvent dans la bouche des somnambules et qui sont conçues assez habilement pour pouvoir s'appliquer à peu près à tout le monde. *Julia* a toujours soin, au cours des conseils qu'elle donne ou des déclarations qu'elle fait, *d'étiqueter*, en quelque sorte, un détail, un nom, une date, une indication de profession ou de toilette qui les particularise, et qui les applique au consultant.

Je compte, d'ailleurs, si on veut bien m'y autoriser, publier quelques unes des lettres qui m'ont signalé des exemples de clairvoyance aussi précis qu'inattendus.

La question est de savoir maintenant si la même lucidité se manifeste dans les prédictions qui concernent, non plus seulement les êtres ou les événements en rapport direct avec le consultant, mais aussi les faits d'ordre général,

les événements publics, les bouleversements de la nature, l'histoire de demain...

Déjà on a pu constater que Mme Lay-Fonvielle avait dit vrai en annonçant que trois des représentants des puissances en Chine étaient vivants, alors que tout le monde, sur la foi des dépêches, les croyait morts.

Pour continuer l'expérience, je suis retourné interroger *Julia*. J'y pourrai retourner ainsi, de temps en temps, si cela intéresse le lecteur...

Julia m'a tout d'abord déclaré que sa mission est « de faire connaître que l'intelligence, ce travail de Dieu, ne pourrait pas avec le corps ». Seulement, il faut prendre les hommes comme ils sont. Il faut capter leur attention. De là, la nécessité des prédictions ou des révélations. Mais ce n'est là qu'un moyen, la fin est tout autre... Il s'agit de prouver que l'âme est immortelle et qu'elle est susceptible de réincarnation.

Julia, comme on le voit, n'essaie pas de vous égarer sur la portée de ses doctrines. Elle prêche franchement le spiritisme. On est prévenu. A chacun d'agir en conséquence et de prendre ses précautions...

Après ces préambules, j'ai posé quelques questions. Toute la conversation n'a pas été également intéressante. J'en citerai les points précis.

Sur M. Loubet, *Julia* m'a dit :

— C'est l'homme du pouvoir... Je ne le vois pas rester... C'est lui qui s'en ira *de sa propre volonté*... Il démissionnera.

— A quelle époque?

— En 1901, ou à très peu de temps de 1901... Il n'a pas à craindre d'être assassiné. Il mourra de sa mort naturelle.

Sur le Pape :

— Pas de maladie. Il mourra d'une faiblesse. On le trouvera mort.

Sur le nouveau roi d'Italie :

— On va attenter à ses jours. Il échappera la première fois. Mais sa destinée est de mourir assassiné comme son père.

Sur le tzar Nicolas II :

-- On attentera à sa vie... Mais il ne mourra pas assassiné. Il aura bientôt un garçon.

Sur Guillaume II :

— Il mourra assassiné, mais pas assassiné comme les autres. Il mourra d'une mort lente, comme un empoisonnement. En tout cas, ni par le poignard, ni par le feu. Il mourra *victime*.

Sur le shah de Perse :

— Assassiné, lui aussi. Il n'y aura personne, sur le moment, pour lui porter secours. Il se défendra. Il donnera de rudes coups à son assassin.

L'ensemble de ces prédictions est, il faut l'avouer, plutôt sinistre. Et, en vérité, si Julia voit juste, il y a encore plus « de casuel dans le métier de souverain », que ne le disait le roi Humberto.

Voici maintenant, au hasard du souvenir, quelques autres indications sur ce qui se passera en France d'ici un an.

Julia voit, en 1901, « quelque chose de grave » concernant le clergé. Elle prévoit de violentes discussions. Elle pressent aussi que les catholiques auront des difficultés avec Rome.

Elle voit, à Paris, deux grands incendies. L'un, dans un théâtre, cet hiver, avec des morts. L'autre, dans une vaste usine. Des blessés, peut-être aussi des morts.

Julia affirme que le feld-maréchal Waldersée ne commandera pas effectivement en chef les troupes alliées en Chine. Il mourra ou disparaîtra. C'est un général français qui GUIDERA les opérations. Ce sera le général de Négrier.

Attendons.

L'hiver de cette année ne sera pas très froid. Il sera surtout humide... L'Exposition sera, pour tout le monde, une ruine... Il n'y aura pas d'inondation, cette année.

De grands accidents de chemin de fer sont à redouter, l'un sur la ligne de Lyon où il y aura des morts. Un autre, sur la ligne du Nord ; un autre encore sur la ligne du Midi. Le plus terrible sera celui de la ligne du Nord...

Mais toutes ces prédictions, encore une fois, Julia prétend ne les faire que pour nous amener à l'écouter. Et elle revient, par une pente insensible, à ce qu'elle appelle sa « mission ». Elle me développe son enseignement.

Je fais, bien entendu, toutes sortes de réserves à ce sujet. Je ne peux pourtant pas nier que ce ne soit intéressant. Je confesse même que c'est ce qui m'intéresse le plus dans ce que dit Julia...

Écoutez plutôt.

« Notre âme ne meurt pas. Mais c'est une erreur de croire qu'elle est jugée dès sa désincarnation. Elle ne sera jugée avec toutes les

autres âmes qu'au jugement dernier. C'est la conscience, « cette sentinelle qui vit en nous », qui, à la mort, se réveille. Elle n'est plus obscurcie par les passions terrestres, les esprits mauvais n'ont plus d'influence sur elle. Elle est son propre juge. Elle fait « l'examen de son incarnation », et elle prononce. C'est elle-même qui se condamne à de nouvelles incarnations...

« C'est ainsi « qu'un esprit use plusieurs corps, comme un corps use plusieurs habits ». Pendant une incarnation l'âme n'a pas la mémoire de ce qu'elle était dans les incarnations précédentes. Mais, une fois désincarnée, elle reprend la mémoire de toutes ses incarnations...

« Vous voyez sur terre des malheureux, des infirmes, des bossus, des aveugles. Ils ne sont ainsi que parce que leur conscience, à la suite d'une incarnation précédente, les a condamnés à expier les péchés qu'ils ont commis.

« C'est nous qui nous créons notre destin. »

« Le suicide est « la plus grande insulte à Dieu. »

Tout cela était développé avec un grand enchaînement, une réelle richesse d'images, dont mon rapide résumé ne donne qu'une très faible idée.

Julia, quand elle parle ainsi, encore plus que lorsqu'elle prophétise, apparaît comme une intelligence absolument étrangère à celle de Mme Lay-Fonvielle. La différence des deux mentalités s'accuse d'une façon plus distincte... Et j'ai rarement vu, dans les expériences de spiritisme, une aussi complète « dépersonnalisation » du medium...

Je n'en tire pour le moment aucune conséquence. Je ne suis encore, vis-à-vis de Mme Lay-Fonvielle, que dans la période des expériences et des observations. Je constate seulement, pour aujourd'hui, que son cas, à mesure qu'on l'étudie de plus près, devient de plus en plus troublant.

GASTON MERY.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*. L'Assomption dans les Légendaires.

Jacques de Voragine a réuni, dans sa *Légende dorée*, les principaux traits légendaires relatifs à l'Assomption de Notre-Dame.

On trouve, dit-il, le récit de l'Assomption de la sainte Vierge dans un livre apocryphe attribué à Saint

Jean l'Évangéliste. L'apôtre parcourait les diverses régions de la terre pour y prêcher l'Évangile ; la Vierge était restée dans sa demeure, près de la montagne de Sion. Elle visitait les lieux témoins du baptême, de la passion, de la résurrection et de l'ascension de son fils, et se livrait au jeûne et à la prière. Et lorsque vint la mort pour elle, c'est-à-dire la réunion avec son divin Fils, elle avait soixante-douze ans, selon Saint-Epiphane, soixante ans seulement selon d'autres auteurs. Son visage était resté jeune et beau.

Un jour, le désir de revoir son Fils l'assaillit avec une force particulière ; elle se livra à sa douleur et répandit d'abondantes larmes. Et voici qu'un ange, entouré de clarté, lui apparut.

— Je te salue, lui dit-il, Marie pleine de bénédictions et de grâce. Je t'apporte une branche de palmier cueillie dans le jardin du Paradis ; ordonne qu'on la porte devant ton cercueil, le troisième jour après ta mort ; car ton fils t'attend.

Ayant ainsi parlé, il disparut dans la clarté qui s'effaça derrière lui. La branche de palmier qu'il avait apportée resplendissait dans l'humble demeure. Et il arriva que Jean étant à prêcher à Ephèse, le ciel tourna tout d'un coup et une nuée blanche enveloppa l'apôtre, qui fut enlevé dans l'air et déposé à la porte de Marie. Il entra et salua la Vierge avec respect. Elle, saisie de joie :

— Mon fils Jean, lui dit-elle, souviens-toi de ton Maître, qui t'a recommandé à moi comme étant mon fils et qui m'a recommandée à toi comme ta mère. J'accomplis l'obligation de la nature humaine et confie mon corps à ta sollicitude ; car j'ai appris que les Juifs s'étaient assemblés et qu'ils avaient dit : « Attendons que celle qui a enfanté Jésus soit morte, et alors nous nous saisirons de son corps et nous le jetterons au feu. » Fais donc porter cette palme devant mon cercueil quand on le conduira au sépulcre.

Jean répondit :

— Plût à Dieu que tous les apôtres, mes frères, fussent ici, afin que l'on pût le faire des funérailles convenables.

Comme il disait cela, tous les apôtres furent enlevés sur des nuées des endroits où ils prêchaient, et déposés devant la porte de Marie. Et, se voyant réunis ils s'en étonnaient ; mais Saint-Jean marcha vers eux et leur dit que la Sainte-Vierge était au moment de trépasser ; et il ajouta :

— Prenez garde que nul ne pleure, de peur que le peuple ne se dise : « Ils craignent la mort, eux qui ont prêché la résurrection. »

Lorsque la Vierge vit autour d'elle tous les apôtres, elle bénit le Seigneur, et elle s'assit au milieu d'eux, des lampes ayant été allumées. Et, à la troisième heure de la nuit Jésus vint, accompagné d'une multitude d'anges et de martyrs, de patriarches, de confesseurs et de vierges. Et les vierges se rangèrent devant le lit où gisait Marie et chantèrent des cantiques très harmonieux. Jésus dit : « Viens, toi, Elue ;

et je te placerai sur mon trône. » Elle répondit : « Seigneur, mon cœur est prêt. » Et ainsi l'âme de Marie s'envola dans les bras de son fils ; et elle fut aussi exempte de douleur corporelle que de corruption.

Le Seigneur dit aux Apôtres : « Portez dans la vallée de Josaphat le corps de ma mère, déposez-le dans un tombeau tout neuf que vous trouverez, et attendez trois jours que je revienne vers vous. » Et aussitôt l'âme de Marie s'envola, escortée des chœurs des bienheureux qui chantaient : « Quelle est celle qui monte du désert ? Elle est belle au-dessus de toutes les filles de Jérusalem. » Les apôtres virent que son âme était d'une si resplendissante blancheur qu'aucune expression n'en peut donner l'idée.

Trois vierges lavèrent le corps de Marie, qui resplendissait de clarté. Les apôtres le prirent avec respect et le déposèrent dans le cercueil. Pierre et Paul le portèrent sur leurs épaules, Jean portant aussi la palme. Pierre commença de chanter « Israël est sorti d'Égypte » ; les autres apôtres l'accompagnèrent dans son chant. Le Seigneur les avait couverts d'une nuée, mais on entendait leurs voix, que secondait le concert des anges.

Tout le peuple entendant des accords si mélodieux, se hâta de sortir de la ville, demandant la cause de ces chants. Et quelqu'un lui dit : « C'est Marie qui est morte et que vont ensevelir les disciples de Jésus ; c'est autour de son cercueil qu'ils font entendre ces chants. » Alors, tous coururent aux armes, et ils s'encourageaient en disant : « Venez, tuons tous les disciples de Jésus et livrons aux flammes le corps que ces importuns emportent ». Le prince des Prêtres, le premier, porta la main sur le cercueil, voulant le saisir et le renverser. Mais ses deux mains y restèrent attachées et furent comme embrasées d'un feu ardent, de sorte qu'il se mit à hurler de douleur ; et le reste du peuple fut frappé d'aveuglement par les anges qui étaient dans les nuées.

Le Prince des Prêtres criait : « Pierre, secours-moi ; souviens-toi que je t'ai assisté, et qu'une servante t'accusant, j'ai empêché qu'on ne t'inquiétât. » Saint Pierre lui répondit : « Si tu crois en Jésus Christ notre Seigneur et en celle qui l'a porté, tu pourras être guéri. » Le Prince des Prêtres s'écria : « Je crois que Jésus fils de Marie, fut vraiment le Fils de Dieu ». Et aussitôt ses mains redevinrent libres.

Pierre lui dit :

— Reçois cette palme des mains de notre frère Jean ; étends-la sur ce peuple frappé de cécité, et tous ceux qui croiront recouvreront la vue ; mais ceux qui ne voudront pas croire resteront aveugles.

Les apôtres portèrent ensuite le corps de Marie au monument et l'y mirent, comme le Seigneur l'avait ordonné.

Jésus vint le troisième jour, accompagné d'une multitude d'anges, et il salua les Apôtres, disant :

« Que la paix soit avec vous ».

Ils répondirent : « Gloire à toi, Seigneur, qui seul fais de grandes choses ».

Et Jésus leur dit : « Quelle gloire vous paraît-il que je doive conférer à celle qui m'a enfanté ? »

Ils répondirent aussitôt :

« Il paraît juste à tes serviteurs, Seigneur, que toi qui as triomphé de la mort dans tous les siècles, tu ressuscites le corps de ta Mère et que tu le places à ta droite pour l'éternité ».

Le Seigneur approuvant ces paroles, l'archange Michel vint aussitôt et lui présenta l'âme de Marie. Et Jésus dit : « Lève-toi, ma colombe, tabernacle de gloire, vase de vie, temple céleste, et de même que dans la conception ton corps n'a connu nulle souillure, de même dans le sépulcre il ne connaîtra nulle corruption ».

Et aussitôt l'âme de Marie entra dans son corps, qui sortit glorieux du tombeau et s'éleva vers le ciel suivi d'une multitude d'anges.

GEORGE MALET

LA PHOTOGRAPHIE DES FANTOMES

8, boulevard de la Reine, Versailles.

Monsieur,

Ayant vu le curieux numéro de l'*Echo* où vous donnez la photographie d'un Fantôme, je pense vous être agréable en vous envoyant la traduction d'un petit article du *Light*, où un cas du même genre vient d'être signalé. Si vous pouviez avoir une copie de la photographie envoyée au Journal américain (de Chicago évidemment), ce serait bien curieux pour vos lecteurs, surtout venant s'ajouter au Fantôme du Ct Tégred.

Il est évident que ce n'est pas une mystification à la Yankee, car autrement, jamais l'*instantané* n'aurait pu produire le *halo vaporeux* qui entoure la figure du Fantôme, et prouve bien son immatérialité, sans compter (comme pour votre fantôme Tégred) qu'on voit à travers le Fantôme.

Ces analogies sont bien curieuses.

Agréez mes civilités empressées,

A. ERNY.

M. C. Hanson, écrivant au Directeur du *Chicago Saturday Blade*, dit ceci :

« Je vous envoie la photographie d'un fantôme vu nombre de fois, à environ 2 miles de la ville et qui attire, depuis deux semaines, quantité de gens venant pour le voir. Beaucoup certifient avoir vu l'étrange visiteur, qui généralement apparaît entre 7 et 8 heures du soir.

Le Fantôme ou n'importe ce que c'est, paraît plus grand qu'un homme de 6 pieds, et il est toujours vêtu

d'une sorte de vêtement gris ; il porte une carabine et paraît toujours au même endroit, près d'un grand rocher, à côté de la route, et au sommet d'une colline. Avec l'aide de M. J. Suyder, j'ai réussi, samedi soir, à obtenir un *instantané* du fantôme, et vous en envoie une copie, vous remarquerez une sorte de *halo vaporeux* et tout particulier qui entoure complètement la figure du fantôme, et ce qui est plus étonnant, vous observerez que la figure est parfaitement *transparente*, les rochers étant nettement visibles à travers les parties basses du personnage de l'au-delà.

« La photographie que je vous envoie n'est pas aussi bonne qu'elle aurait pu l'être, par rapport au jour qui baissait et avait presque disparu ; de plus, Suyder et moi nous sommes pressés, et comme c'est la première fois que je photographie un *vrai Fantôme*, j'avoue que j'étais un peu ému. Personne ici ne peut expliquer ces faits. Il y a quelques années, un homme disparut de ces côtes, et on soupçonna toujours qu'il avait été tué. Un chapeau qu'on savait porté d'habitude par cet homme, et qu'il avait le jour où il disparut, fut trouvé dans le grand Rocher où le Fantôme apparaît.

Note. — C'est évidemment ou très probablement un cas de hantise, et comme il s'est produit nombre de fois avant qu'on photographie le Fantôme, cela prouve que ces apparitions peuvent se manifester, même sans l'aide d'un médium. J'en ai connu bien d'autres cas.

A. E.

M^{me} CORNER (Florence Cook) A PARIS

Le célèbre médium qui a servi aux surprenantes expériences du docteur Crookes a donné dernièrement quelques séances à Paris. Voici l'article que l'Eclair a publié à cette occasion :

Il y a quelques jours, je recevais cette invitation :

Cher Monsieur,

Le célèbre médium à matérialisation, Mme Corner (Florence Cook), que les expériences des grands savants anglais sir William Crookes et Wallace ont rendu si célèbre, donnera sa dernière séance dimanche prochain.

Sachant que ces questions vous intéressent, je pense que ces phénomènes psychiques pourront vous être agréables à voir. On m'a autorisé à vous inviter à cette séance qui aura lieu chez Mme de L..., à 8 h. 1/2 très précises, où vous nous rencontrerez.

Je vous prie de me dire, par le prochain courrier, si vous acceptez cette invitation, et daignez, etc.

Prince W...

Vous avez dû remarquer que le hasard est un maître facétieux. Il se plaît à nous engager au moment

où nous tiendrions pour si souhaitable d'être libre. A cette gracieuse proposition, en raison de promesses antérieures, je répondis par une acceptation sous réserve. Au dernier moment, tenu par ailleurs, je perdis ce que j'avais considéré comme une bonne fortune exceptionnelle.

Je n'ai pas vu Florence Cook, que je ne tenais tant à rencontrer que dans l'espérance qu'il était encore au pouvoir de Florence Cook — maintenant dame Corner — de faire apparaître ce spectre dont la main a soulevé, pour l'étonnement du loyal William Crookes, un coin du voile mystérieux qui nous cache les ressorts de notre vie.

J'ai su seulement qu'après tant d'années Mme Corner n'avait point perdu la totalité de ses vertus occultes et qu'elle restait, pour le cénacle restreint qu'elle tolère, un grand objet d'émerveillement, en même temps qu'un extraordinaire sujet d'étude.

On ne connaît que peu ce qu'est cette femme. Son nom véritable n'est pas familier même à la foule des adeptes du spiritualisme. On connaît davantage l'être agissant, échappé fluidiquement de sa propre chair, que le grand savant anglais Crookes, vit, toucha, ausculta, et qu'on disait se nommer Katie King.

Chez Williams Crookes

Depuis longtemps, les deux mondes — sans parler de l'autre monde — s'occupait des résultats surprenants auxquels on arrivait, lorsque s'y prêtait Florence Cook. On racontait que sa personnalité matérielle se dédoublait matériellement et donnait naissance à une forme féminine palpable et visible, qui avait pu être photographiée. Cette forme, selon Mme Cook, était l'esprit matérialisé d'une femme qui lui disait s'appeler Katie King.

Toutes les personnalités créées par les médiums ont ainsi une sorte d'état civil extra-terrestre ; il semble que ce soit une des conditions *sine qua non* de la production du phénomène.

Williams Crookes, le savant qui a inventé le tube qui porte son nom et découvert un nouveau corps simple, le *thallium*, l'éminent professeur qui présidait l'an passé, le congrès universel de médecine, voulut savoir ce qu'il y avait au fond de ces tapageuses expériences.

Il en fut sollicité par miss Cook elle-même :

Je me rendis chez M. W. Crookes, nous dit-elle, sans prévenir mes parents ou mes amis. Je m'offris comme un sacrifice volontaire sur l'autel de son incrédulité.

Je n'avais pas d'autre pensée que de me disculper. Je lui dis : « Vous croyez que je suis un imposteur, eh bien, vous allez voir. Je viendrai dans votre maison, Mme Crookes me donnera les vêtements qu'elle voudra et renverra ceux dans lesquels j'arriverai chez vous. Vous me surveillerez aussi longtemps qu'il vous plaira, vous ferez toutes les expériences que vous désirerez afin de vous convaincre amplement et finalement dans un sens ou dans l'autre. »

Le savant accepta, et il obtint de voir le phénomène se produire.

Katie King

Tandis que miss Cook était dans une pièce, séparée par un rideau, dans le cabinet du savant se promenait la matérialisation — le fantôme : Katie.

Dans une lettre, le docteur Crookes a écrit :

Jamais Katie ne m'est apparue avec une si grande perfection : pendant près de deux heures, elle s'est promenée dans la chambre, en causant familièrement avec ceux qui étaient présents. Plusieurs fois, elle prit mon bras en marchant et j'eus l'impression que c'était une femme vivante qui se trouvait à mon côté et non pas un visiteur de l'autre monde. Cette impression fut si forte que la tentation de répéter une récente expérience célèbre devint presque irrésistible.

Pensant donc que, si je n'avais pas un esprit près de moi, il y avait tout au moins une *dame*, je lui demandai la permission de la prendre dans mes bras, afin de me permettre de vérifier les intéressantes observations qu'un expérimentateur hardi a récemment fait connaître d'une manière tant soit peu prolixe.

Katie s'y prêta,

Je baissai le gaz et, ensuite, avec ma lampe à phosphore, je pénétrai dans la chambre qui servait de cabinet noir. Mais ce fut à tâtons que je cherchai miss Cook. Je la trouvai accroupie sur le plancher. M'agenouillant, je laissai l'air entrer dans ma lampe et, à sa lueur, je vis la jeune fille vêtue de velours comme elle était au début de la séance et complètement insensible en apparence. Elevant la lampe, je regardai autour de moi et je vis Katie qui se tenait debout derrière miss Cook. Elle était vêtue d'une draperie blanche et flottante, comme nous l'avions vue pendant la séance. Tenant une des mains de miss Cook dans la mienne, j'étais toujours à genoux, j'attirai et j'abaissai la lampe afin d'éclairer la forme entière de Katie, et me convaincre pleinement que je voyais bien réellement la vraie Katie que j'avais pressée dans mes bras quelques moments auparavant, et non pas le fantôme d'un cerveau dérangé. Elle ne parla pas, mais remua la tête en signe de reconnaissance.

Par trois fois différentes, j'examinai soigneusement miss Cook, accroupie devant moi ! Pour m'assurer que la main que je tenais était bien celle d'une femme vivante, et à trois reprises, je tournai la lampe vers Katie pour l'examiner avec une attention soutenue, jusqu'à ce que je n'eusse plus le moindre doute de sa réalité objective. Enfin, miss Cook fit un léger mouvement, et Katie me fit aussitôt signe de m'éloigner. Je me retirai dans une autre partie du cabinet, et ne cessai alors de voir Katie, mais je ne quittai pas la chambre jusqu'à ce que miss Cook se fut réveillée et que des assistants fussent entrés avec une lumière.

Un jour, le savant compta les pulsations du médium : son pouls atteignait 90, le pouls du spectre battait régulièrement 75. En appuyant son oreille sur la poitrine du fantôme, il pouvait entendre un cœur battre à l'intérieur et ses pulsations étaient plus régulières que celles du cœur de miss Cook.

La femme qui a eu le très grand honneur d'offrir à l'illustre savant, que la reine d'Angleterre a annobli à l'occasion de son jubilé, un si beau terrain d'expérience, vit aujourd'hui, retirée dans le pays de Galles, à Usk. Elle est entourée de son mari, M. Elgie Corner, qu'elle épousa en 1874, et de ses enfants. Elle quitte Paris où elle a donné à quelques intimes une approximative idée de l'extraordinaire spectacle auquel le docteur Crookes imprima l'autorité de son sceau.

Lorsqu'il y a deux ans, on le pressa pour savoir s'il n'avait pas réfléchi et si, sur ce chapitre, il n'avait pas à se reprendre, il répondit qu'il n'avait rien à retrancher de son témoignage d'autrefois.

Voici maintenant le compte rendu que Mme la princesse W... a bien voulu rédiger pour ceux des lecteurs de l'Écho qui s'intéressent à ces recherches. Nous lui offrons ici nos remerciements bien sincères, tout en faisant des réserves, qu'elle nous pardonnera, sur les tendances spiritiques de son récit :

J'ai eu la bonne fortune d'assister à des séances de Mme Corner, grâce à l'amabilité de Madame de Laversay. Nous l'en remercions chaleureusement, et nous lui en sommes très reconnaissants, car nous avons pu constater que les pouvoirs médianimiques de Mme Florence-Elgie Corner se sont conservés aussi forts qu'ils étaient au temps des expériences de Sir William Crookes, le grand savant anglais. Ceux qui avancent le contraire sont tout-à-fait dans l'erreur.

Quand Katie-King fit ses adieux, il y a vingt ans, son esprit s'était dégagé et cessa de se matérialiser. Ce fut l'esprit de Miss Marie qui la remplaça et qui produit actuellement les mêmes phénomènes de matérialisation que faisait Katie-King.

Dans toutes ces dernières séances Mme Corner était assise sur une chaise fixée au parquet, elle était attachée par les bras et retenue par la taille à la chaise, et tous les bouts des liens étaient scellés.

Une fois on l'a mise dans un sac en toile noire, épaisse, fermé aux épaules par six cadenas. Les Esprits se sont montrés quand même libres, et bien formés, malgré les entraves.

Au bout de dix minutes de séance, l'Esprit de Miss Marie s'est montré. Elle est plus grande de trente centimètres que le médium. Elle avait un turban blanc sur la tête et était habillée d'un peplum blanc, dont elle nous a donné maintes fois à toucher l'étoffe. C'est une draperie très fine en voile de religieuse, et l'impression est qu'on croirait toucher une laine moelleuse.

Cette étoffe ne ressemble en rien à toutes celles que nous connaissons, elle peut se former et disparaître en quelques secondes.

L'Esprit Marie nous parlait souvent; sa voix est douce et basse, et même quelquefois faible; elle nous

disait qu'elle nous aimait, et qu'il ne faut jamais avoir peur d'elle, parce qu'elle est bonne et aimable.

Elle a fortement serré la main des assistants qui se trouvaient au côté droit du rideau, où elle se faisait voir de préférence; elle leur donnait des roses que l'on avait apportées pour elle, et quand je lui en ai demandé une, elle m'appella vers elle, me prit fortement la main qu'elle m'embrassa; avec l'autre main libre elle me tendit une rose.

Dans une autre séance, elle me pria de m'approcher d'elle; alors elle me mit le bras autour du cou, puis elle prit un carton lumineux et, l'élevant au-dessus de nos têtes, éclaira nos deux visages réunis, afin que tous les assistants pussent nous bien voir, et distinguer notre attitude.

Elle demanda une autre fois au Prince W... d'approcher d'elle le carton; comme il ne l'avait pas mis dans l'endroit où elle désirait qu'il fût, elle lui frappa trois bons coups sur la tête pour le punir, lui reprochant de s'être trompé, puis elle passa le carton sur la table qu'on avait placée là pour elle.

Quand on lui demanda de donner de l'écriture directe, elle prit du papier et un crayon, et écrivit des phrases d'une écriture nette et lisible; la dernière était celle-ci : « *Mes amis, que Dieu vous garde.* »

Pendant cette matérialisation de Miss Marie, un autre Esprit se communique sans se matérialiser, et quoiqu'il se serve des fluides du médium pour parler, cela ne dématérialise nullement l'Esprit de Miss Marie.

C'est un Esprit ami du médium, un ancien capitaine de marine qui veille sur elle pendant les séances, afin que rien n'arrive qui puisse faire mal au médium.

Dans une des séances Mme Corner, ayant appuyé sa tête sur son bras, n'avait pas la force de le relever, et ne pouvait plus respirer. Le lieutenant C..., présent à la séance, fut prié par l'Esprit du capitaine de venir relever la tête du médium, ce qui fut fait, et la séance recommença de suite.

Le capitaine écarte les autres esprits qui veulent s'emparer du médium, et surtout un enfant nommé Susu, qui a quitté son médium Mme Giddins et qui, à son grand regret, poursuit Mme Corner. Nous avons vu les petites mains de cette enfant, sur l'écran lumineux; elle nous demanda une montre un joujou. C'est un esprit qui se croit toujours enfant, ce qu'il était en quittant la terre. Il se communique à la fin des séances, voulant se manifester à toutes forces.

Le capitaine parle en anglais, d'une voix rauque; il se sert des termes d'un vieux loup de mer, s'impatiente et gronde, quand, dans les séances, il y a quelque chose qui n'est pas correct.

A la deuxième séance la lanterne rouge qui nous éclairait dans l'obscurité s'éteignait faute d'air et cela le faisait murmurer, car il regrettait le temps perdu inutilement.

Une fois le médium avant de s'endormir, accablé

par la chaleur, s'éventait. Le capitaine lui demanda de cesser, ce qu'elle se refusait de faire ; alors il lui arracha l'éventail des mains malgré elle et le lança avec une grande force par l'ouverture du rideau.

L'éventail passa par-dessus ma tête en me frôlant et glissa derrière en s'arrêtant sur le fauteuil. Il était grand et lourd et j'aurais pu être blessée s'il avait été projeté par une main humaine, — surtout que comme éclairage il n'y avait que des rayons rouges, et la salle était quasi-obscur. Mais je n'eus aucun mal et c'était assurément remarquable étant donné la lourdeur de l'objet et la justesse de la projection ; j'étais à deux mètres cinquante du rideau.

Les deux dernières séances furent plus belles que les précédentes ; les assistants, étant très sympathiques au médium lui donnèrent des nouvelles forces psychiques.

L'Esprit Marie se montra plusieurs fois à l'ouverture des rideaux, elle prit la main du prince W... qui était assis le premier près de la draperie, et lui fit toucher tout le tour de son visage et ensuite le cou en lui guidant la main. Le prince W... constata que sa peau avait la moiteur naturelle et qu'elle était parfaitement bien formée et non un fantôme creux.

Pour la première fois elle avait pu se décoller car les fluides de la séance étaient plus forts que d'habitude ; d'ordinaire ne pouvant se former assez bien, elle se recouvrait d'un tissu blanc.

Ses costumes étaient toujours blancs, mais variés de formes selon son idée et ses forces.

A la dernière séance l'Esprit Marie est enfin sorti des rideaux ; elle s'est approchée des assistants les plus éloignés et a fait toucher le tissu qui la drapait.

Elle avait les bras nus, la poitrine décolletée et était revêtue d'un peplum blanc. Quand une personne du cercle lui demanda si elle était chaussée elle se retourna pour saisir son carton lumineux, et le mit sur la petite table. Alors elle leva allègrement la jambe et posa son pied nu, qui était très petit et bien fait sur le carton lumineux, de sorte que l'on pouvait parfaitement distinguer sa forme.

En même temps elle frappait sur sa jambe, en faisant remarquer qu'elle était bien réelle et solide. (Il faut ajouter que miss Marie était une danseuse en Algérie, lors de son existence terrestre, ce qui explique sa légèreté.) Miss Marie est d'un caractère charmant ; elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour être agréable aux personnes présentes à la séance. Si elle ne réussissait pas à produire ce qu'on lui demandait elle le regrettait et s'en excusait.

Tout ceci se passait pendant que Mme Elgie Corner était en transe, liée à la chaise qui était derrière les rideaux. Lorsque la séance prenait fin, le capitaine annonçait qu'il devait la réveiller ; on entendait alors qu'il la battait plus ou moins fort, puis elle revenait à elle, en se plaignant du manque d'air, de la chaleur et accusait une grande fatigue.

Chaque fois on examinait les liens et les cachets

qui les retenaient, rien n'avait bougé et nous pouvons certifier que le médium n'avait pas quitté sa chaise.

La première séance fut nulle, on n'obtint rien, mais toutes les autres furent parfaites. Les esprits se montrèrent complètement formés et visibles pour tous les assistants qui étaient de 12 à 16 chaque fois.

Nous n'avons jamais rencontré une personne ayant d'aussi grands pouvoirs médianimiques et qui se prête de meilleure grâce à toutes les fantaisies des assistants, lesquels inventent mille manières pour la mieux ligotter pendant les manifestations et nous pouvons nous considérer comme étant des privilégiés, d'avoir assisté à ces magnifiques et inoubliables séances du mois de juillet.

Princesse W...

Un liseur de pensées

(De notre correspondant particulier)

Budapest, août 1930.

L'Esti Ujsag, journal de Budapest, et la plupart des journaux hongrois et autrichiens rapportent le fait suivant, qui a eu pour théâtre la capitale hongroise aux derniers jours du mois de juillet.

Le 25 juillet, M. Bakits, qui a la réputation d'un liseur de pensées d'une clairvoyance remarquable, passait la soirée dans un café, en compagnie de quelques amis. On s'entretenait précisément du pouvoir spécial dont ce M. Bakits est doué, quand deux consommateurs entrèrent et prirent place à une table assez éloignée de celle de M. Bakits et de ses amis pour que ceux-ci ne pussent rien entendre de la conversation.

Les deux nouveaux venus étaient un jeune homme et une jeune fille d'allures fort correctes et convenables. Une des personnes présentes reconnut le jeune homme qui était un employé du ministère, fils d'excellente famille. Bakits porta son regard sur le couple, les observa quelque temps et resta absorbé dans ses pensées. Puis il se leva, prit son chapeau et dit à ses amis : Excusez-moi, je suis obligé de vous quitter sans perdre une minute, car je vais sauver la vie à deux humains. Et il partit.

A peine était-il sorti que le jeune homme demanda du papier et de l'encre au garçon et se mit à écrire des lettres. Puis il passa la plume à la jeune fille qui écrivit à son tour. Les lettres étant terminées et fermées, le jeune homme régla la dépense et sortit avec sa compagne.

Pendant que ces choses se passaient au café, Bakits ne perdait pas son temps. Il se rendait en voiture à la police, demandait un détective qui fut mis à sa disposition par le vice-commissaire Gruber, et posta son homme à la porte du café après lui avoir expliqué de quoi il s'agissait et ce qu'il avait à faire. Lui-même se tint à distance, gardant une voiture à sa portée.

Les jeunes gens sortirent du café à une heure du matin et montèrent dans un fiacre qui se dirigea vers le nouveau parlement qui est situé sur le Danube et dont les abords, peu fréquentés pendant le jour, sont absolument déserts la nuit. Le détective prit le pas de course, Bakits suivit en voiture et les précautions furent prises de telle sorte que les intéressés ne s'aperçurent de rien.

Aussitôt descendu de voiture, le jeune homme prit le cache-poussière de sa compagne, le déchira en deux morceaux qu'il noua ensemble, et se lia lui-même avec la jeune personne aussi solidement qu'il put. Après quoi les deux jeunes gens s'approchèrent du bord pour se laisser tomber dans le fleuve qui est très rapide, très large et profond à cet endroit.

A ce moment, le policier surgit en prononçant la formule solennelle : Au nom de la loi, je vous arrête. Le couple se laissa conduire au poste où il expliqua l'aventure. On s'aimait passionnément et dans les intentions les plus honnêtes du monde, mais les familles s'opposaient au mariage. Sous l'influence du désespoir, on s'était décidé à mourir ensemble. Le commissaire constata d'abord que les deux jeunes gens étaient consentants, qu'il n'y avait pas eu de tentative de crime et que rien ne s'opposait à ce que les prisonniers fussent mis en liberté. Mais il leur fit prêter serment de ne pas recommencer.

Le lendemain, les deux familles étaient tout à fois dans la joie et dans l'épouvante à la pensée du malheur qui les avait trôlées de si près et que M. Bakits avait écarté par son intervention. Le consentement fut accordé.

Le liseur de pensées reçut la visite du fiancé qui le remercia en pleurant et le supplia d'être son témoin au mariage, ce que Bakits, aussi heureux de sa bonne action que fier de son succès, se fit un plaisir de lui accorder en lui promettant son amitié.

LES ÉTOILES DES GUÉRISSEURS

Paris, 6 août 1900.

MONSIEUR GASTON MERY,

En ma qualité de vieux spirite et de magnétiseur je m'intéresse à tout ce qui touche à ces deux sciences : c'est assez vous dire que je suis un des lecteurs les plus assidus de *L'Echo du Merveilleux*.

Je lis dans le numéro 86, dernier paru, un cas d'apparition de la Vierge à une fillette de dix ans, une compatriote. Ceci n'a rien qui doive surprendre, non plus que l'étoile vue distinctement dans la main de l'enfant pendant la nuit de Noël 1899.

J'ai connu, à Marennes (Charente-Inférieure) et dans les environs de cette ville, quatre personnes, douées comme cette enfant, qui avaient la spécialité de guérir les écrouelles ; je puis vous les nommer.

La plus ancienne connue était une veuve Papot, habitant Nodas près Marennes ; 2° un sieur Pilet, de Marennes, qui, bien que protestant endurci (les protestants sont peu disposés généralement pour l'occultisme, mais l'esprit souffle où il veut), n'en avait pas moins des visions de l'étoile ; 3° Une jeune fille qui, dès l'âge de deux ans, possédait le même don (aujourd'hui mariée, âgée d'environ trente-huit ans, habitant Marennes) ; 4° Un sieur Roy, de la Pimpelière près Marennes (autre protestant), aujourd'hui décédé, avait les mêmes facultés. — Le médium n° 3 (Mlle Guitton) a guéri deux de mes neveux, dont l'un habite L'Île St-Louis, à Paris. Nous avons aussi un sieur Rozier, pauvre hère vivant de la charité publique, qui possédait la même médiumnité.

J'ai connu le père et le fils Moïzan, des Pierrières près Saujon (Charente-Inférieure), chez lesquels les mêmes faits se reproduisaient. Le père fut un thaumaturge qui attira sur lui l'attention des malades venus de toute la France et aussi celle du parquet et des médecins. Les jours de foire de Saujon (à 4 kilomètres de chez lui) vous auriez cru assister à un pèlerinage breton.

Ce que nombre de gens, moi compris, avons remarqué c'est que l'étoile paraissait non seulement le jour de Noël mais aussi les jours fériés de Pâques, la Pentecôte et la Toussaint, jours pendant lesquels, de une heure du matin au lever du soleil, les médiums touchaient, imposaient leur main sur le mal. Dès que le soleil paraissait, tant pis pour ceux qui n'avaient pu être touchés, l'étoile disparaissait et avec elle le don de guérir. Le médium tombait épuisé, dormait deux ou trois heures et prenait son premier repas.

Je suis persuadé que cette enfant pourrait guérir si ses parents l'y aident et ne sont pas gens de lucre ; sinon l'enfant perdra son don et, qui sait, la santé peut-être.

J'ai été témoin de nombreux faits à Marennes, au Mans et ailleurs : photographies d'esprits, maisons hantées, envoûtement de haine et d'amour. Si vous croyez intéressant de recueillir quelques-uns de ces faits je me mets à votre disposition.

Excusez mon style et mon griffonnage,

Et croyez, Monsieur, à ma considération la plus distinguée.

J. OUISTE,

12, cité des Fleurs, XVII^e arrondissement.

Horoscope de Victor-Emmanuel III

Nous prévenons le lecteur que, n'ayant pu connaître l'heure absolument exacte de la naissance du nouveau roi d'Italie, il nous a été impossible, dans le dépouillement des aspects planétaires, de préciser les faits et les événements. Nous donnons donc simplement les pré-

sages les plus saillants, tirés de l'horoscope *général* de la vie et de la *révolution annuelle* pour 1900.

Le nouveau souverain d'Italie reçut à sa naissance les prénoms de Philibert, Marie, Janvier, Victor Emmanuel. Ces noms additionnés hermétiquement se rapportent à la 12^e lame des arcanes majeurs « Le Sacrifice », la maxime en est la suivante :

« Suis toujours la voie droite, sans demander aux hommes une récompense ou une approbation. Sur ton chemin tu trouveras des embûches et des pièges dressés contre ton âme et contre ton corps. Si l'on attend à ta vie, si tu succombes, que ta dernière parole soit une parole de miséricorde et de pardon, afin qu'il te soit pardonné à toi-même dans la vie future. »

Le signe de naissance confère un tempérament ardent, irascible, quelque peu violent, tout cela tempéré par l'éducation. L'esprit est fécond, apte aux sciences et aux arts, amoureux des connaissances.

Ce signe fait conserver dans le cœur le souvenir des bonnes ou mauvaises actions d'autrui, il donne une certaine taciturnité, voire même un peu de misanthropie.

Ce signe donne toujours les honneurs et les dignités, mais il menace de pertes cruelles de parents ou d'amis vers la trentaine. Il donne souvent deux unions ou mariages dont l'un serait très malheureux, car l'époux ou l'épouse serait menacé de grands dangers par des animaux ou des ennemis.

Il y a menace de dangers par fer, feu, submersion, par accident soit par la main des hommes, soit par engin de guerre; la famille est également menacée.

Les ennemis s'annoncent comme devant être très puissants.

De nombreuses afflictions morales et physiques sont à redouter, les unes provenant de la faute du sujet, par des relations avec des sociétés mauvaises, des alliances nuisibles et des amours et amitiés qui pourraient devenir fatales, car l'arcane XVI « La Tour foudroyée » se trouve en maison 3, lieu des liens de parenté et des relations. L'arcane XIII « Le Squelette faucheur » est en maison X, lieu des honneurs et des dignités.

Jupiter et le Soleil atténuent cependant par leur aspect ces mauvais présages.

Saturne en maison VI annonce des divisions intestines, des révolutions intérieures dont les causes peuvent être en *dehors* du sujet, mais aussi amenées par des actes tendant à la violence et au mépris de certains droits. Mars dans le signe de Vénus donne de l'audace et le mépris des dangers, mais il peut soumettre aussi au joug des femmes.

Les chances de longévité sont fortement maléficiées par la quadrature de Saturne.

D'après l'examen des aspects planétaires généraux, le roi d'Italie ne pourra échapper aux nombreux dangers qui le menacent, que par un effort, pour ainsi dire héroïque, de l'intelligence et de la volonté.

ANNÉE 1900

En cette année, l'élévation au trône de Victor-Emmanuel est clairement annoncée par le Signe de la maison 1 et la Lune en ce Signe; de plus, le Sceptre en maison 5, maison de la Fortune, est encore une confirmation de ce présage, mais la présence de l'arcane XIII, « Le Squelette Faucheur », dans cette maison maléficie cette dignité et lui présage de grands maux.

L'arcane IX, « La Lampe Voilée », en la maison X, maison des honneurs et des dignités, recommande au roi la plus grande circonspection dans le moindre de ses actes.

Les autres présages relatifs à cette année ne sont que la répétition de ceux donnés plus haut, sauf celui, plus grave encore, de la présence du Soleil dans le signe de la Balance.

Cet aspect planétaire menace plus particulièrement les gouverneurs, les princes et les rois, et sans un secours particulier de la Providence, les *puissances terrestres* sont menacées de renversement, au physique et au moral, et auront peine à trouver un homme auquel elles pourront se fier dans leur détresse. *Mais il ne faut jamais oublier que la fatalité n'existe pas. La destinée s'accomplit au moyen de deux facteurs puissants :*

1^o *La volonté qui, chez les forts, modifie les événements.*

2^o *La Providence qui dirige et conduit la destinée selon les actes accomplis par la Volonté et détermine ainsi la Fin dernière.*

VANKI.

Les Prédications de L'OLD MOORE

(Suite)

Septembre.

Mercuré, le messenger ailé du ciel, prédit que beaucoup de découvertes et d'inventions verront le jour pendant ce mois. Le nombre de villégiatures occasionnées par les vacances sera plus grand que jamais et les stations balnéaires seront littéralement bondées de monde au bénéfice de leurs habitants. Malheur aux téméraires qui braveront le danger, car la mer sera la cause de nombreux accidents. Au milieu du mois, le colosse Britannique secouera sa torpeur et, en prévision du danger, fera diriger vers l'Est des troupes nouvelles. Il y aura des maladies en grand nombre parmi les jeunes enfants et la diphtérie sévira dans certaines villes.

Dans le nord de l'Angleterre et en Ecosse, de sérieux accidents sont à prévoir, des orages éclateront; mais, par contre, le Sud sera favorisé d'un beau temps toujours fixe.

En Espagne, des émeutes, de nombreux tremblements de terre, des tempêtes et des déluges auront lieu ; l'Autriche sera malheureuse, l'Italie sera près de la banqueroute et son peuple souffrira de la famine. Aux Etats-Unis des crimes seront fréquents et des révoltes nécessiteront l'intervention des forces militaires et civiles.

Octobre.

La santé de la reine Victoria sera sérieusement ébranlée ; espérons que cette maladie ne sera pas fatale.

Les Anglais seront les témoins de faits étranges ; un automne semé de troubles succédera à un été calme et fertile.

Vers quelque direction que l'on se tourne, l'influence des planètes est de mauvais augure en Angleterre ; ce mois sera orageux, une violente brise soufflera, sèmera la destruction sur les côtes et occasionnera de violentes tempêtes. Les maladies seront fréquentes, et la mort fera de nombreux ravages parmi les pauvres.

En observant le ciel, nous remarquons que des puissances ennemies empièteront sur les possessions anglaises et nécessiteront une attitude ferme de la part du gouvernement ; une grosse somme d'argent sera employée aux équipements militaires. Nous espérons que la guerre n'aura pas lieu, mais l'horizon est noir et le danger imminent. La France, secondée par la Russie, revendiquera ses droits méconnus et l'Angleterre s'efforcera de contrarier leurs dessins.

L'Allemagne s'alarmera et l'Angleterre devra compter sur sa propre force pour combattre une alliance franco-russe.

Du Principe de Vie chez les Anciens

(Suite)

Lucrèce dans son poème « de la nature des choses » nous donne le système défectueux d'Epicure ; il explique le mouvement des astres, la nutrition des êtres organisés, les perceptions des animaux par le vide, sans lequel tout mouvement serait impossible, et le vide est défini par lui, cet espace sans matière qui échappe au toucher : c'est donc l'air et l'éther tout ensemble.

Ce poète, qu'on accuse à tort d'athéisme, commence par invoquer la déesse Mère par qui tous les êtres sont conçus « Vénus était la force qui vivifie et Mars la force qui tue », et bien qu'on lui fasse nier la providence, il nie que le néant ait pu produire, car, dit-il : « Si le néant les eût enfantés, tous les corps seraient à

même de produire toutes les espèces et aucun n'aurait besoin de germe. Si les corps étaient privés de germes, se pourrait-il qu'ils eussent constamment une même source. Mais, au contraire, comme tous les êtres se forment de semences invariables, chacun d'eux ne vient au monde que là où se trouve sa substance propre, son principe générateur, et ainsi tout ne peut pas naître de tout, puisque chaque corps a la faculté secrète de créer. » Et il dit que rien ne revient au néant, et que tout ce qui semble détruit ne l'est pas, car la nature se fait un corps avec les débris de l'autre, et la mort lui vient en aide pour donner la vie. Il combat Héraclite qui voyait dans le feu le principe principiant, Thalès qui voyait le même principe dans l'eau, et ceux qui, comme Empédocle, attribuaient l'origine des choses à l'action simultanée des quatre éléments ; pour lui, il croit que les éléments emploient, pour former les êtres, une substance mystérieuse et invisible qui donne à chaque être sa nature propre.

Il combat aussi Anaxagore qui croyait que tout est dans tout, voyant dans le chaos le mélange d'éléments variés, et aussi nombreux qu'il y a de substances de nature différente, et attribuant à une intelligence suprême la séparation de ces éléments hétérogènes, et leur assemblage homogène.

Lucrèce ne veut pas laisser à une intelligence suprême le seul soin de débrouiller le chaos de la nature, car il croit avoir surpris le grand arcane, en attribuant le mouvement des corps à une affinité, à une espèce d'amour ou d'attrait qui réside dans l'âme de chaque atome.

Ces âmes sont soumises, par la pesanteur et la cohésion, à une nécessité intérieure qui les dompte et les réduit à une obéissance passive ; mais pour que ces âmes agissent librement, il suffit d'un léger écart des atomes et il distingue ce principe de libre mouvement de la pesanteur et du choc contre lesquels il le fait lutter. Ces atomes il les voit sous formes diverses : les uns, polis et ronds, flattent les sens ; les autres, crochus, déliés et lacérants, appartiennent aux corps âpres et rudes. Ces atomes de formes variées se réunissent dans les mêmes assemblages et les corps se forment de leur mélange et de leur groupement particulier. Ils ne peuvent cependant former des assemblages de toutes sortes, car tous les êtres étant formés de germes invariables et naissant à des sources distinctes, conservent leur espèce quand ils croissent. Les atomes ainsi constitués dans les corps vivants sont en lutte continuelle avec ceux qui ne peuvent, ni se mêler à la substance, ni concourir à la vie, ni recevoir eux-mêmes la vie. Quant aux germes qui nous sont insensibles, pour les êtres qui sentent, comme pour le ver qui prend la vie lorsque l'eau des pluies occasionne la

corruption du sol, c'est la nature qui les développe en formant des corps vivants avec une nourriture morte, c'est la terre qui est la mère et la nourrice de tout ce qui est, c'est le ciel qui est notre père, et sa semence a tout fécondé.

Malgré la fausseté de ce système, Lucrèce n'en était pas moins un observateur de la nature, d'autant plus intelligent qu'il appartenait à la doctrine du naturalisme. En reléguant les dieux dans l'Olympe et en leur refusant également ce qu'il y a de bon et ce qu'il y a de mauvais dans l'administration de la nature, il entra dans la voie de la véritable observation, en cherchant une cause matérielle aux phénomènes matériels. Ses idées sur la formation des êtres sont aussi intéressantes, car il se prononce pour la génération équivoque ; mais il croit à l'évolution spontanée, non seulement pour les êtres inférieurs dont il dit que les germes invisibles peuvent pénétrer partout, mais pour les supérieurs et l'homme lui-même, qu'il fait sortir du sein de la terre, et il attribue à cette Alma-Mater non seulement le soin de l'incubation, mais aussi celui de l'allaitement de ses nourrissons par des ruisseaux de lait qui ne cessèrent de couler sur le sol que lorsqu'ils purent ruisseler des mamelles.

Virgile, au contraire, crédite la génération spontanée ou équivoque. On se rappelle le sacrifice que Cyrène commande à Aristée, dont les nymphes irritées avaient fait périr les abeilles. Aristée donc immola quatre taureaux et autant de génisses sous les ombrages des forêts, et quand la neuvième aurore apparut : « *Hic vero subitum ac dictu mirabile monstrum, adspiciunt, liquefactat boum per viscera toto stridere opes utero, et ruptis effervere eostis.* » Virgile ne considère pas ce fait comme un miracle exceptionnel, car il croit que le sang corrompu et fermenté des taureaux a fait naître maintes fois des essaims, et il décrit le procédé à suivre ; il fait dire à Silène qu'au commencement les semences se sont pressées dans le grand vide, et que ces semences étaient celles de la terre, de la mer, de l'air et du feu élémentaire ; alors le monde encore tendre se forma de ces germes, et la matière revêtit peu à peu des formes diverses. Mais il distingue du feu élémentaire le feu principiant, quand il fait parler Anchise, d'autant plus fort en métaphysique qu'il n'était plus de ce monde. « L'univers fut vivifié dès le principe par un esprit qui, se mêlant à sa masse, lui communiqua le mouvement, et c'est de cet esprit que sortirent tous les êtres vivants, car c'est ce principe igné qui fut la céleste origine des semences. »

Chez les anciens on peut distinguer trois doctrines principales. Le *mysticisme*, le *naturalisme* et l'*empirisme*...

Le *naturalisme* admet chez l'homme un principe : la nature qui régit la matière, s'oppose à l'invasion des maladies et lutte contre elles lorsqu'elles envahissent l'organisme. C'est la doctrine d'Hippocrate, également connue sous le nom de *dogmatisme* ; par suite elle a changé plusieurs fois de nom, et après s'être appelée *Pneumatisme* avec Athénée de Cilicie, *Archéisme* avec Van Helmont, *Animisme* avec Stall, elle a reçu, en se modifiant encore, la dénomination de *Vitalisme*, auquel s'attache le nom de Barthez...

Pendant treize siècles, la science alla se réfugier chez les Arabes ; c'est après ce grand laps de temps que la philosophie péripatéticienne revint lumineuse de l'Afrique où elle était lasse d'être commentée, pour éprouver de nouvelles péripéties en Occident. On connaît l'histoire de l'*Aristotélisme*, qui prit le turban sous le nom d'*Averrhoïsme* et fut baptisé sous celui de *Scolastique*, mais on connaît moins bien ce qui se rapporte au *Gnosticisme*.

Cette dernière doctrine, ou plutôt cet ensemble de croyances, était le résultat de l'ancienne science hiéroglyphique que la tradition plus ou moins fidèle avait transmise aux générations successives par voie d'initiation. La Gnose des anciens s'était aussi réfugiée chez les Arabes, qui avaient l'intelligence des dialectes orientaux, et elle prit le nom d'*Alchimie*.

L'*Averrhoïsme*, la *Scolastique* et l'*Alchimie*, telles sont les trois doctrines du moyen-âge. La dernière seule nous intéresse, car elle traite principalement de la genèse et de la fermentation : le style des alchimistes qui ont écrit sur le grand œuvre est tellement figuré, qu'ils semblent se moquer du lecteur bienveillant et mériter doublement les titres de fous et d'imposteurs.

Les Alchimistes font tout dériver d'un premier principe ; la lumière, la clarté et la chaleur ne sont que des accidents de ce principe, c'est lui qui forme l'air et l'eau ; comme l'eau est le mixte par excellence, qui peut unir le volatil au fixe, ils le considèrent, avec Thalès, comme le principe élémentaire de toutes les substances que nous appelons inorganiques et organiques. L'œuvre qu'ils se proposent est la même que celle de la création, qui a commencé par le souffle de Dieu sur les eaux, et le *Fiat Lux*...

Mais ils n'ont pas la prétention de faire quelque chose avec rien, ils se proposent seulement de retrouver la matière première ou élémentaire, qui n'est pas pour eux la terre, mais le soufre ; une fois ce soufre obtenu, ils veulent le marier avec le volatil ou le mercure, par une suite de sublimations ayant pour but de faire une matière aussi spirituelle, c'est-à-dire aussi active que possible ; c'est cette matière qu'ils appellent la Pierre des Sages.

Or, voici comment ils prétendent procéder; ils l'ont leur patient avec une substance qu'ils ne désignent pas. Quand ils en parlent, c'est de cette manière : « choisissez une matière qui ait le brillant métallique, et qui ne soit ni un métal, ni un minéral. Lumière sortant des ténèbres »,... et ils le traitent avec un agent qu'ils appellent feu, mais qui, en réalité, est une eau, au moyen de laquelle ils croient avoir condensé la lumière Astrale; cet agent, d'après eux, a un pouvoir fermentatif, et par des efforts soutenus qu'ils appellent travaux d'Hercule, ils espèrent déterminer la fermentation du patient et sa séparation en soufre et en mercure. Telle est la première opération; elle se termine par une putréfaction qu'ils appellent, à cause de sa couleur, le noir ou les ailes de corbeau; mais ils ne croient pas, du premier coup obtenir leur soufre et leur mercure; le premier est encore uni à une grande proportion de scories, et le second est dissimulé dans le sel qui s'est formé; ce n'est que par une suite de dissolutions, de fermentations et de sublimations, qu'ils espèrent parachever leur œuvre.

Ces opérations supposées réussies, ils ont obtenu le mercure blanc ou *aqua vitae* « alcaohl ou alcool, alkaert signifient la même chose, c'est-à-dire une matière subtile, active et pure, qui n'est autre que le mercure des alchimistes », et le soufre qu'ils appellent sang de la terre ou sang de dragon; alors se présente un nouveau travail qui consiste à conjoindre le soufre au mercure, ou l'homme rouge à la femme blanche, et c'est de cette union que provient la médecine universelle des philosophes hermétiques...

Quand, avec cette panacée, ils voulaient agir sur les métaux, ils faisaient une préparation avec une partie de pierre et une partie du métal noble, à la nature duquel ils voulaient transmuter les métaux imparfaits, et ils regardaient cette préparation comme nécessaire pour donner à leur pierre la vertu fermentative qui devait en faire une poudre de projection, soit pour transmuter en or, soit pour transmuter en argent.

Les alchimistes ont donc distingué deux ferments : l'un qui est universel, qui vivifie et détruit tout; l'autre qui est spécial à chaque corps, et peut être considéré comme son ferment séminal. Ces idées, qui nous paraissent aujourd'hui si singulières, surtout en chimie inorganique, se retrouvent développées et mieux adaptées dans l'application qui en a été faite par Van Helmont aux phénomènes de la vie.

(Fin.)

H. STENIO.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.

GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME ET DE LA MAGIE

(Suite)

E

Envoûter. — Pratiquer l'envoûtement; jeter un sort, un maléfice quelconque à quelqu'un.

Epée Magique. — Corps en métal, terminé en pointe, qui sert au magicien à ses opérations : à tracer sur le sol un cercle magique, à servir à sa défense, etc., etc.; c'est ordinairement une épée d'acier ou à lame de bronze flamboyante.

Epervière. — Plante consacrée au Soleil et qui figurait dans un grand nombre de rites et de cérémonies religieuses.

On la dénomme aussi *herbe de la Saint-Jean* ou *Fuga Demonum*, parce qu'à la fête de la Saint-Jean, on en plaçait des petits paquets au milieu des feux de joie qui passaient pour mettre en fuite les démons.

L'Epervière (*hieracium L.*) était une des nombreuses plantes utilisées anciennement par les druides de la Celtique pour pratiquer leurs enchantements, d'où cette ancienne expression : La chose a passé par toutes les herbes de la Saint-Jean. Cf. — Martinus Arelatensis (*De superstitione*, §§ 8, 9).

Ephesiennes (Lettres). — Lettres magiques qui avaient, dit-on, la propriété d'exaucer les vœux de ceux qui savaient les prononcer de manière à produire une certaine vibration; on les désignait ainsi parce qu'elles figuraient sur la couronne, la ceinture et les chaussures de la statue des dieux d'Ephèse.

Epilepsie. — L'Epilepsie, dans l'antiquité, était dénommée le *mal sacré*, parce qu'il arrivait souvent que l'homme, frappé d'épilepsie, prophétisait. Il y avait autrefois des anneaux qui avaient la propriété de guérir ce mal terrible. Ces anneaux, qui étaient d'or ou d'argent, venaient d'Angleterre, parce que les rois de cette contrée avaient la faculté de communiquer à ces anneaux le pouvoir de guérir. Les rois, pour donner à ces bagues toute leur vertu, les frottaient sur leurs mains ou leur insufflaient fortement leur respiration; on le voit, c'étaient simplement des anneaux magnétisés. Divers ouvrages mentionnent ces anneaux; nous signalerons entre autres : LEBRUN, Histoire des pratiques superstitieuses, tome II, p. 128.

Epopte. — Initié du plus haut grade des mystères antiques et qui, par conséquent, avait droit de tout connaître sur les grands mystères.

Eoptiques. — Nom des grands mystères qui n'étaient révélés qu'aux Initiés des plus hauts grades.

Epreuves judiciaires. — Les épreuves judiciaires

ne se rattachent qu'indirectement à la magie ; nous devons cependant en parler parce que certains sorciers possédaient des moyens pour ne pas souffrir quand ils passaient par ces épreuves, d'un fréquent usage au moyen-âge et qui ne sont pas abandonnées de nos jours, car on en rencontre des traces chez des peuplades barbares. Ces épreuves, qu'on dénomme aussi *Ordalies* et *Jugements de Dieu*, étaient de deux genres : les *Épreuves canoniques* étaient ordonnées par les juges ecclésiastiques, tandis que les *Épreuves ordinaires* émanaient des tribunaux civils. Il y avait sept épreuves plus fréquemment employées que les autres, c'étaient le duel, la croix, l'eau froide, l'eau chaude, l'Eucharistie, le feu et le serment.

L'usage des épreuves judiciaires se perd dans la nuit des temps ; mais on constate que ces épreuves ont fait leur réapparition à Alexandrie, dès la fin du premier siècle de l'ère chrétienne. Les sorciers qui étaient soumis à un genre d'épreuves (eau chaude, huile bouillante, etc.) qui pouvait occasionner des lésions organiques, en combattaient les effets par certaines substances ou par certaines incantations ; ils connaissaient aussi les moyens de se mettre en catalepsie, de tomber en extase ; dès lors, ils devenaient insensibles aux douleurs physiques.

Aujourd'hui, la science reconnaît l'insensibilité de la douleur chez des personnes qui sont dans un certain état hypnotique.

Esotérique (Doctrine) Esotérisme. — Sous ce terme, il faut entendre une *doctrine cachée* à la foule et qui n'est le partage que de certaines intelligences au-dessus du vulgaire ; l'esotérisme n'est donné qu'à certains initiés, à de rares privilégiés qui l'ont mérité par leur savoir, leur moralité et leur haute sagesse. Cette doctrine constitue le fond de la théosophie qu'on retrouve dans toutes les religions ; elle a été transmise d'âge en âge comme la caballe, surtout par tradition.

La Doctrine ésotérique reconnaît dans la constitution de l'homme sept principes distincts : le corps physique (en sanscrit *Rupa*) ; la vitalité (*Jiva*) ; le corps astral (*Linga Sharira*) ; l'âme animale (*Rama Rupa*) ; l'âme hominale (*Manas*) ; l'âme spirituelle (*Budhi*), et l'Esprit (*Atma*). Telle est la classification établie par le Budhisme Esotérique ; car c'est de l'Orient que nous parviennent les documents importants qui nous permettent de reconstituer la *Doctrine Esotérique*. L'esotérisme est un sujet trop vaste et trop complexe pour pouvoir en parler ici, mais ceux que ce sujet pourront intéresser pourront consulter avec fruit : *La Doctrine Esotérique à travers les âges*, 2 vol in-18. Librairie spiritualiste (Deulin), 3, rue de Savoie, Paris.

Cet ouvrage, fait avec une grande méthode étudiée

d'une façon captivante l'Esotérisme à travers les âges.

Esprits. — Entités de l'espace de l'au-delà, d'une extrême variété, qui vivent dans l'atmosphère du monde terrestre et qui peuvent, d'après la *Doctrine spirite*, communiquer avec les vivants au moyen de médiums ; mais les spirites n'attribuent cette faculté qu'aux *Esprits des désincarnés*, c'est-à-dire aux morts que les Occultistes, les Cabalistes et les Théosophes dénomment Esprits **Elémentaires** (voy. ci-dessus ce terme).

On nomme *Esprits familiers*, *Démons* ou *Génies*, des entités de l'astral, qui apparaissent à certaines personnes et qui leur parlent ou du moins se font entendre à celles-ci. Socrate avait un esprit familier qu'on nomme le Génie de Socrate ; Numa Pompilius second roi de Rome, avait également le sien : la Nymphé Egérie ; il allait la consulter dans sa grotte au sujet des affaires de l'Etat.

Les Pères de l'Eglise et les Docteurs chrétiens ont émis sur les Esprits et sur leur nature des idées que nous ferons connaître à nos lecteurs ; ainsi Saint Grégoire de Nice a prétendu qu'ils se reproduisaient à la manière des hommes ; ceci est vrai, mais il ne faut pas généraliser, car les Esprits ont des origines diverses ; ensuite les mêmes Pères n'admettent guère que de mauvais Esprits : *des diables*, ce qui n'est pas juste, car les Esprits sont comme les hommes, il y en a de bons, de mauvais et des neutres ; il y en a qui aiment les hommes et qui travaillent à leur bonheur, il y en a d'autres qui, loin de seconder les hommes dans leur évolution, enrayent au contraire leurs progrès ; ce sont là des mauvais esprits ; mais il y a lieu d'ajouter que l'homme ne subit l'influence des esprits (bons ou mauvais) qu'autant que sa conduite, sa manière de vivre est morale ou immorale ; c'est la *loi de Karma*, qui les rend tributaires des bons ou des mauvais esprits ; de là dérivent l'ange gardien et le diable du Catholicisme (1).

Eternûment. — Dans l'Antiquité, l'éternûment était considéré comme un présage : quand on l'entendait à sa droite, c'était un bon signe ; quand une personne éternuait au contraire à votre gauche, c'était un signe funeste. Était considéré comme un signe heureux pour une personne, l'éternûment qui lui survenait de midi à minuit ; c'était un mauvais signe, au contraire, si l'éternûment survenait de minuit à midi ; dans cette période, on devait donc se garantir des courants d'air.

(1) Il est bien entendu que les opinions de Jean Darlès lui sont propres et que l'*Echo* ne les fait pas siennes.

Ether. — Voy. Aither.

Etoile. — Dans l'Antiquité on attribuait aux étoiles une grande influence sur la destinée humaine ; aujourd'hui on n'utilise guère ce terme que comme métaphore ; on dit par exemple d'un homme heureux qu'il est né sous une *bonne étoile*.

Eudémon — Ce terme signifie littéralement *bon Démon* ; Démon favorable. En Astrologie, ce même terme désigne la quatrième maison dans la figure du ciel, qui marque le bonheur, la prospérité et les succès.

Evocation. — Action d'évoquer, d'appeler les morts afin d'établir des rapports, des communications avec les vivants. — De tous temps, les hommes se sont livrés à l'évocation et nous voyons dans l'Écriture sainte (Moïse, 18, 11), que le législateur hébreu défendait formellement cette action, ce qui prouve que les Juifs évoquaient les morts ; nous savons du reste que la Pythonisse d'Endor évoquait pour Saül l'ombre de Samuel. — D'après les cabbalistes, le plus grand trouble pour ceux qui reposent dans la paix du tombeau est causé par l'évocation, car alors même que *Nephesch* a quitté la sépulture, le *Habal de Garnim* (l'esprit des ossements) reste encore attaché au cadavre et dès qu'on l'évoque, cette évocation atteint également *Nephesch* (le corps), *Kuach* (l'astral) et *Neschamad* (l'esprit).

Evolution. — Ce terme a de nos jours une grande puissance sur l'intellect des hommes. — L'Évolution est l'action d'évoluer, de changer. — L'homme ou l'Être, depuis sa séparation du *non Être* ou Dieu, doit passer par une série de métamorphoses heureuses ou malheureuses ; il doit parcourir des voies semées de douleurs et de martyrs pour aboutir un jour par une grandiose évolution, une évolution *ultime* à son point de départ à l'immortalité ; arrivé là, il pourra acquérir la toute-puissance, même celle du non-Être lui-même.

Cette évolution de l'Être à travers les temps et l'espace est une vérité qui se trouve dans toutes les religions, vérité plus ou moins cachée par les dogmes, les mystères et les symboles. Si l'on écarte quelque peu ces voiles plus ou moins obscurs, plus ou moins épais, on entrevoit toujours au fond de ces doctrines secrètes, la destinée finale de l'homme, destinée glorieuse, mais qu'il ne peut atteindre qu'après avoir parcouru de longs cycles d'épreuves, alors que riche de la connaissance de sa propre nature, il se connaît parfaitement lui-même.

Excommunication. — Action d'excommunier, c'est-à-dire de chasser d'une communion, un membre de celle-ci.

L'Eglise catholique a dû recourir à cette arme pour chasser de son sein des fidèles ayant pratiqué des choses contre leur religion ; elle a excommunié les sorciers, les magiciens et les hérétiques, parfois aussi des savants qu'elle considérait comme hérétiques.

Exorcisme. — Action d'exorciser, c'est-à-dire de chasser du corps d'un possédé un démon ou des démons. — Bien des cas de possession affectent la forme de la folie. — On a tort de considérer comme synonymes les termes *Exorcisme* et *Conjuration* ; ce dernier terme ne peut être appliqué qu'à la formule qui commande aux démons de s'éloigner, de sortir du corps d'un possédé, tandis que le terme *Exorcisme* embrasse la cérémonie toute entière.

En magie, le *Mage* pratique l'exorcisme, soit pour évoquer, soit pour renvoyer une Entité de l'Astral. — Celui qui pratique l'exorcisme est dénommé Exorciste.

Exotérisme. — L'Exotérisme est l'ensemble des vérités qu'une religion expose à ses fidèles, tandis que l'Esotérisme est la partie de la même religion qui est voilée aux yeux du vulgaire ; voy. ESOTÉRIQUE (*Doctrine*).

Expir. — Air qui est rejeté des poumons qui l'avaient absorbé par l'aspir. L'expir et l'aspir bien dirigés et conduits peuvent provoquer dans l'homme de graves crises et lui donner des facultés à nulle autre pareille. L'étude des souffles est un art véritable qui peut être éminemment utile à l'homme. — Cf. à ce sujet le *Livre des Respirations* ou *l'Art de Respirer*, un vol in-18. Paris, 3, rue de Savoie.

Extase. — Sorte de ravissement de l'esprit qui peut-être provoqué de diverses manières et même à l'aide de diverses substances ou plantes. — L'extase est une sorte de suspension des sens matériels, une sorte de contemplation divine et surnaturelle qui double, triple la puissance humaine mentale ; c'est une sorte d'hyperesthésie. — L'individu en extase ne ressent souvent rien de ce que l'on peut faire éprouver à son corps ; c'est l'extase qui explique qu'un grand nombre de martyrs paraissent ne ressentir aucune douleur au milieu des plus cruels supplices. — Certaines personnes ont la faculté de se mettre en extase, absolument comme d'autres de s'endormir du sommeil hypnotique en touchant sur une partie de leur corps un point hypnogène.

Cardan mentionne un sacristain qui tombait sans vie sur le sol, chaque fois qu'il le voulait ; dans cet état, il n'éprouvait aucune sensation physique, on pouvait le brûler, le piquer avec des aiguilles ou des pointes de ciseaux, il n'éprouvait aucune sensation ; il entendait cependant tout ce qui se passait autour de lui, mais

d'une manière confuse et comme si tout le bruit qui se faisait autour de sa personne venait de fort loin. Aujourd'hui, grâce aux divers états de l'hypnose, on explique fort bien l'extase, ce qu'on ne pouvait faire autrefois. Le premier savant qui dans ces temps modernes a expliqué l'Extase, c'est le docteur Bertrand (1825). C'est ce contemporain qui a admis le premier les merveilles attribuées aux thaumaturges et aux somnambules lucides et il les explique en disant : 1° que l'homme est susceptible de tomber dans un état tout à fait différent de tous ceux reconnus jusqu'ici en lui, d'un état unique quant à sa nature, bien qu'il soit susceptible de se présenter sous les formes les plus diverses ; 2° que cet état est celui qui s'observait chez les possédés des siècles précédents et chez les inspirés des différentes sectes religieuses ; 3° que l'état d'extase n'est pas une maladie proprement dite, bien que certaines maladies, comme les affections convulsives y prédisposent éminemment, et qu'il ne survient jamais que dans des circonstances déterminées ; 4° que la plus puissante de ces circonstances est une exaltation morale portée à un haut degré ; 5° que l'état d'extase n'a point cessé de se manifester avec les siècles d'ignorance, qu'il s'est prolongé dans tout le cours du XVIII^e siècle et qu'il ne cesse de se reproduire journellement sous nos yeux dans le traitement des magnétiseurs, où il se maintient ignoré ou méconnu de nos savants depuis quarante ans. — Voilà ce qu'on connaissait de l'extase, il y a environ soixante-quinze ans ; aujourd'hui, malgré d'importants travaux, on n'en sait guère davantage ; mais cependant la science moderne a démontré d'une façon très précise les affirmations du Dr Bertrand voir les travaux de Luys de Beauvais, de Liébault, de Rochas, de Paul Joire, de Bourru, de Burot et *tutti quanti* sur la matière.

Disons en terminant ce trop court article pour un aussi important sujet, que l'Extase se manifeste extérieurement non seulement par la catalepsie, la fixité du regard et un rythme particulier de la respiration et que, dans cet état, il y a toujours extériorisation du *double aithérique* ou corps astral et vision à distance. — Comme complément lire l'article suivant.

Extériorisation. — Manifestation extérieure par le double aithérique des attributs, qualités et aptitude d'une individualité sous l'influence de certaines actions hypnotiques, magnétiques et magiques.

Le corps de l'homme comporte une sorte d'enveloppe subtile, dénommée *Double aithérique* et *Périsprit* par les spirites ; c'est cette enveloppe astrale ou fluidique qui relie pendant la vie physique le corps à l'âme. — Après la mort, quand le corps physique (le

corps sthulique des occultistes et des théosophes) quand ce corps, disons-nous, est dissous, désagréé, oxydé, l'individualité humaine ne possède qu'un corps aithéré (aërosome, Dr Fugairon) c'est le Périsprit que les occultistes nomment non seulement corps *astral*, mais encore *Force extériorisée*.

Quand nous dormons d'un sommeil profond, notre *Astral* se dégage et va où le pousse notre désir, notre volonté. Ce dégagement s'accomplit chez presque tous les hommes d'une manière inconsciente ; aussi ces derniers ne se rappellent point cette sortie astrale et considèrent comme un rêve les scènes, les travaux ou les excursions faites par leur double aithérique pendant le sommeil. D'autres personnes, plus avancées, savent parfaitement qu'elles sont en sortie astrale.

Des sensilifs, des mediums initiés, des occultistes, des théosophes, des saints peuvent, même éveillés, dégager leur astral de leur corps physique et ceux parmi les Adeptes ou Initiés de l'Occultisme qui sont très avancés peuvent, même à l'aide de l'astral matérialiser une représentation de leur corps physique et le montrer fort loin de leur corps à des amis, à des connaissances, à des étrangers. Ces sortes d'apparitions, quelques extraordinaires qu'elles puissent paraître, sont réelles, on ne saurait les révoquer en doute ; du reste, de tout temps et chez tous les peuples, elles ont été constatées et admises. Le Christianisme les considère comme des miracles et les Pères de l'Eglise expliquent le fait comme nous venons de le dire nous-même. Nous ne mentionnerons à ce sujet que Tertulien qui, dans son *De carne christi*, chapitre 6, nous dit : « Les anges ont un corps qui leur est propre et qu'ils peuvent transfigurer en chair ; par celui-ci, ils peuvent même se montrer aux hommes et communiquer ainsi avec eux. »

Le corps des anges (des Invisibles, dont il est question ici est tout simplement le corps aithérique qu'à l'aide du fluide astral, ils manipulent d'une certaine façon pour en former un corps semi-matériel. Voilà des faits qui nous paraissent aujourd'hui fabuleux et que tout le monde comprendra et admettra un jour, quand nous connaîtrons les lois qui président à la matérialisation.

Nous venons de dire que l'occultiste initié pouvait dégager ainsi son astral, c'est-à-dire provoquer son *Extériorisation* ; c'est là un fait très certain ; mais par quels moyens ?

Ceux-ci sont divers : mais l'initié n'en emploie qu'un seul : sa volonté, qu'il dirige d'une certaine façon que nous ne saurions divulguer, car il est extrêmement dangereux de s'engager dans cette voie, pleine d'écueils et qui a fait tant de victimes.

Nous disons donc qu'il existe des moyens très

divers, nous mentionnerons comme exemple : l'ivrogne, l'acoolique, le buveur d'absinthe, le laudanum, le mangeur et le fumeur d'opium, le haschichéen ; tous ces individus dégagent littéralement leur astral par des absorptions de la drogue qui leur est chère ; mais ces moyens factices, est-il besoin de le dire, sont extrêmement dangereux. Aujourd'hui nous savons parfaitement qu'ils conduisent ceux qui les emploient à la folie, au suicide, à la mort, après les avoir fait passer par les maladies les plus terribles. Tous les narcotiques et les stupéfiants provoquent plus ou moins l'*exteriorisation*.

Le chloroforme, comme l'éther et le protoxyde d'azote sont aussi des substances extériorisantes, mais tout le monde sait combien il est dangereux de prolonger le sommeil des patients avec de pareils stupéfiants ; avec le protoxyde d'azote, par exemple, on a eu à enregistrer chez des dentistes de fréquents accidents, qui devraient en faire proscrire absolument l'emploi.

Enfin on utilise encore, comme extériorisants, des substances dites *psychiques*. — Cf. *traité théorique et pratique du haschichs* et autres substances psychiques, un vol. in-18. sans nom d'auteur. Paris, Chamuel éditeur, 1896.

(A suivre.)

JEAN DARLÈS.

Les Convulsionnaires de Saint-Médard

MIRACLE OPÉRÉ SUR PHILIPPE GAUTIER (*suite*)

Jusqu'ici ils n'avaient employé que l'artifice et l'imposture ; mais ayant été tant de fois confondus et ne pouvant plus rien contre l'évidence du prodige, ils ont recours à la force ouverte. Ils obtiennent un ordre qui oblige M. l'Intendant de la province d'envoyer, le 4 décembre 1734, son hocqueton avec la maréchaussée pour enlever un homme dont la vue, en décrivant la Bulle, était, selon eux, un scandale public. Mais, pour cette fois, la tentative est inutile : le miraculé se dérobe à la poursuite des archers et va se cacher chez les Pères de l'Oratoire où la Vérité, trop persécutée dans ce pays, s'est depuis longtemps retirée. Cependant la cohorte en armes parcourt toute la ville et y porte partout l'épouvante et la consternation. Néanmoins, au milieu de cette alarme publique, une pauvre femme courbée sous le poids des années a le courage de rendre un témoignage éclatant à la vérité du miracle, sans être intimidée par les armes qui l'environnent. « Qu'est-ce que tout ceci ? s'écrie la grand'mère du miraculé. On ne veut pas que mon petit-fils ait été guéri par miracle ? On n'en viendra jamais à bout ; tant que le bon Dieu me conservera la vie, je publierai que mon petit-fils avait un œil crevé et qu'il l'a recouvré par l'intervention du saint diacre Paris. »

Cependant le jeune homme qui, dans son séjour en Italie, s'était accoutumé à la dissipation, ne peut soutenir longtemps l'esprit de retraite, de silence et de prière qui règne dans la maison où il avait cherché un asile. Il en sort, et est assez imprudent pour se retirer chez l'ermite de Saint-Simian, prêtre, dit l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques* (*Nouv.* du 5 févr. 1735), dont l'ignorance et le fanatisme trop connus avaient obligé Mgr l'évêque d'Agde à défendre à ses diocésains de s'adresser à lui pendant la quinzaine de Pâques.

Cet ermite entreprend d'engager Pierre Gautier à renier son miracle et compose lui-même, sous le nom du jeune homme, une déclaration si contraire à tous les faits qui étaient publics que les ennemis mêmes du miracle n'osèrent pas la faire sortir des ténèbres où elle avait été fabriquée. Il fallait des mains plus déliées, plus adroites à manier l'intrigue et mieux instruites à se jouer de la vérité. Pour cet effet, l'ermite livre ce faible jeune homme entre les mains des Jésuites de Montpellier.

On lui persuade que le moindre mal qui puisse arriver à son père et à lui, c'est de rester toute leur vie dans un cachot. La terreur ébranle ce pauvre malheureux et les charmes achèvent de le perdre. On le flatte, on lui prodigue les douceurs et la bonne chère ; enfin les séducteurs viennent à bout de le corrompre et lui font promettre non seulement de désavouer l'œuvre de Dieu, mais même d'accuser deux saints prêtres dont la vertu, trop connue dans Pézenas et trop généralement respectée, a attiré depuis longtemps leur envie.

Après l'avoir affermi dans ces dispositions, ils le présentent à M. l'Intendant ; mais Gautier, ce nouveau disciple, n'avait pas fait un assez long noviciat dans leur école, pour être en état d'ourdir une imposture de manière à la rendre vraisemblable. Il déclare que M. Carissol, son confesseur, et M. Milhau prêtre de l'Oratoire l'ont engagé à publier qu'il avait été guéri par l'intercession de M. de Paris ; mais en même temps il convient que la vue de ses deux yeux lui avait été effectivement rendue dans le cours de ses neuvaines ; et il ajoute qu'il n'était pas encore guéri et qu'il ne voyait que très peu ; la beauté de ses yeux et les épreuves multipliées qui avaient été faites par un grand nombre de personnes formant une preuve incontestable de la perfection de la vue de chacun de ses yeux, suffisaient pour démentir l'imposture.

Presque jamais le mensonge n'entreprend de combattre la Vérité, qu'il ne fournisse de nouvelles armes contre lui-même : conçu dans les ténèbres, il éprouve toujours que la lumière lui est fatale ; il forme à grands frais des intrigues et un souffle les dissipe. Le père du Miraculé se présente de lui-même devant M. l'Intendant et animé par une foi vive il ose démentir son fils, et prouver en sa présence la vérité du double miracle opéré sur lui ; et M. l'Intendant en demeure si convaincu que loin de punir une démarche si hardie, il rend le fils à son père.

Une décision si peu équivoque n'est pas néanmoins capable d'arrêter les Jésuites ni d'arrêter leurs projets. Ils s'emparent de la déclaration du fils et la présentent à Monsieur le Cardinal Ministre, comme une preuve convaincante d'une imposture sacrilège, commise par M. Carrissol et par M. Milhau. Semblables aux deux vieillards qui accusaient la chaste Suzanne, ils imputent à ces dignes Prêtres la séduction dont ils sont eux-mêmes coupables ; ils poursuivent leur condamnation et se vantent d'avoir déjà obtenu un ordre qui doit leur faire passer le reste de leur vie dans les horreurs d'un ténébreux cachot. Tous les gens de bien de la ville de Pézenas sont dans le trouble et la frayeur se voyant à la veille d'être privés des pieuses instructions de ces deux dignes ministres. Quoique l'innocence et la vertu de ces respectables colonniés leur soient parfaitement connues, ils ne peuvent se rassurer, sachant quel est le crédit de leurs puissants ennemis ; ils les regardent déjà comme des victimes dont le malheur est inévitable et sans ressource. Mais Dieu, qui fait lirer la lumière des ténèbres et donner des bornes à la malice la plus opiniâtre, ne souffrait pour lors cette humiliante oppression de ses serviteurs que pour les en retirer avec plus de gloire et d'éclat.

Jusqu'à ce moment, Mgr l'évêque d'Agde avait gardé le plus profond silence sur le miracle de Pézenas, mais la conjuration contre ces deux ecclésiastiques lui fait horreur. Il connaissait leur mérite et leur probité et, voyant la tempête prête à fondre sur leur tête, il fait faire des informations secrètes pour s'assurer si tous les faits que lui avait mandés M. Carrissol, qui lui avait envoyé le récit du double miracle écrit de sa main étaient exactement vrais ; et ayant appris que tous ces faits étaient certains et même que tous les principaux témoins étaient d'une notoriété publique à Pézenas, il se croit obligé de prendre la défense des deux ecclésiastiques de son diocèse si injustement accusés. Les sentiments de religion et d'honneur l'emportent dans son cœur sur toute autre considération. Il écrit à Mgr le cardinal de Fleury, et lui représente que ces deux prêtres n'ont rien attesté que de conforme à la vérité et qu'ils n'ont rien fait qui puisse être répréhensible ; qu'en les punissant comme des imposteurs, ce sera réveiller d'une manière vive l'attention du public sur la guérison de Gautier, que ce sera engager plusieurs personnes à vérifier de nouveau les faits ; qu'il lui paraît plus prudent de les laisser tomber peu à peu dans l'oubli, et que l'oppression de ces deux ecclésiastiques, dont la vertu et la probité sont généralement estimées dans le pays, ne pourrait faire qu'un mauvais effet.

Des remontrances si peu suspectes à la Cour arrêtent le coup que les jésuites sollicitaient. M. le cardinal trouve leur procédé trop criant pour pouvoir s'y prêter, et commettre ainsi l'autorité royale à persécuter des innocents. Mais Mgr l'évêque d'Agde ne s'en tient pas là ; bien loin d'interdire ces deux ecclé-

siastiques comme il en était vivement sollicité, il les engage au contraire à paraître sans rien craindre et à reprendre leurs fonctions accoutumées et ne croit pas pouvoir mieux marquer sa confiance et son estime à M. Carrissol, confesseur du miraculé, qu'en le nommant pour prêcher l'Avent dans une des principales paroisses de son diocèse. Une conduite si décisive et si contraire aux vues de la société, la couvrait de honte et d'opprobre. Était-il naturel en effet qu'un évêque tel que Mgr d'Agde, qui aurait soupçonné un prêtre d'avoir séduit une personne pour supposer un faux Miracle, eût voulu le placer sur le chandelier comme un flambeau d'éclairer les peuples et n'était-ce pas là non-seulement justifier l'innocence de l'accusé et faire l'apologie du Miracle ?

La ville de Pézenas, en voyant reparaitre ces deux messieurs, crut voir rentrer avec eux la consolation, le calme et la paix. Ce retour fut comme un jour de triomphe et de joie pour la plupart de ses habitants ; les jésuites seuls avec leurs amis furent confus.

Ainsi ce mystère fut pleinement dévoilé, et tous les artifices de la société ne servirent qu'à donner un nouvel éclat à cette œuvre du Très-Haut ; et si cette société qui est incapable de fléchir, et qui n'abandonne jamais ses projets a, depuis, trouvé moyen d'exciter une féconde tempête contre ces deux saints ecclésiastiques, elle n'en a pas moins perdu toute confiance dans la ville de Pézenas où elle peut bien continuer d'intimider les faibles mais où elle ne peut plus persuader personne.

(A suivre).

ÇA ET LA

Un numéro fatidique

Salson a commis son attentat en face du n° 108 de l'avenue Malakoff.

Il avait acheté son revolver 108, boulevard Magenta et il sortait du 108^e régiment de ligne.

Les « esprits » auxiliaires des étudiants

Un curieux cas « spirite », si on en croit le *Daily Express*, occupe l'attention des savants de Kampon (Hollande).

Quelques devoirs de candidats à l'examen final du baccalauréat eurent entre eux une telle ressemblance qu'une enquête fut ouverte par les examinateurs.

Elle révéla l'intéressante histoire que voici :

Quelques étudiants avaient eu l'idée de s'enquérir par l'intermédiaire d'une table tournante du sujet qui leur serait donné à l'examen.

La table répondit d'une manière double : *Thucydide*, tome IV, chap. 73 et ensuite : *Thucydide*, tome V, chap. 14.

Quelques étudiants préparèrent ces sujets et quel ne fut pas leur étonnement, quand ils s'aperçurent, au jour de l'examen que le premier sujet indiqué par la table était une partie de leur travail. Malheureusement, le texte qu'on leur

avait remis contenait une omission. Les étudiants, qui avaient étudié leur travail par cœur, crurent devoir suppléer, dans la traduction du texte, au mot oublié. Les examinateurs s'étonnèrent du fait. Ils soupçonnèrent une fraude ordinaire. Ils firent une enquête. Finalement, ils déclarèrent le concours nul.

L'examen fut recommencé. Cette fois, la stupéfaction des étudiants fut plus grande encore que la première fois. Ils constatèrent, en effet, que le nouveau texte qui leur était soumis était le second des sujets indiqués par la table tournante : *Thyridide, tome V, chapitre IV.*

Prédictions

Dans l'almanach Zalkiel pour 1900 (page 27) on peut lire, dans les prédictions du mois d'août :

« La vie du roi d'Italie est menacée ; il devrait prendre garde aux anarchistes ».

L'almanach Raphaël pour 1900 (page 70) fait la même prédiction, mais en termes plus généraux.

Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que la couverture de ce livre contient trois dessins, l'un représentant le massacre d'Européens par les Chinois, l'autre l'assassinat d'un souverain avec les armes de la Maison de Savoie ; et le troisième deux cercueils, avec chacun une couronne royale, ce qui supposerait qu'un autre monarque mourra cette année.

A TRAVERS LES REVUES

MÉDIUMNITÉ DU FELD-MARÉCHAL SOUVOROFF. — La *Revue Spirite* publie l'intéressant article que voici :

« Le 6 mai, on fêta en Russie le centenaire de la mort du feld-maréchal Alexei Vasilievitch Souvoroff. Avant de parler de sa médiumnité, je veux répondre aux journaux russes qui, tout en glorifiant Souvoroff à cause de sa piété, de sa probité, de sa clémence, de sa valeur et de ses victoires sur les armées de la République française, évitent soigneusement de parler : 1° de sa fameuse retraite, où des milliers de soldats succombèrent à la faim, à la fatigue, aux dangers de la route et aux balles des Français ; et 2° de ses atrocités commises en Pologne et en Turquie. Or, je connais l'histoire de la campagne de Souvoroff, en Italie, parfaitement bien, pour l'avoir entendu plus d'une fois raconter par M. Otto Hunziker, professeur d'histoire à la Cantonschule de Zurich, pendant nos excursions collégiennes avec M. Hunziker sur le mont Saint-Gothard, dans la vallée de la Reuss, dans la vallée de Kloenthal, dans les vallées de Schaeenthal et Muottathal. Le feld-maréchal Souvoroff remporta avec 30.000 hommes la victoire à Novi sur Joubert, qui n'en avait que 14.000, et battit avec 30.000 Russes et 20.000 Autrichiens, à Cassano et sur la Trebbia, le général Macdonald, qui n'avait que 15.000 hommes.

Ah ! la belle gloire de battre, avec 50.000 hommes de troupes fraîches, un ennemi n'ayant que 15.000 hommes mal armés, mal équipés, harassés de fatigue et mourant de faim ! Car la France était pauvre à cette époque-là ; par conséquent, les soldats de la République étaient obligés, non seulement de défendre leur patrie contre l'invasion, mais aussi de travailler à la conquête du *panem nostrum quotidianum*, qui leur

manquait très souvent ; ce qui est un point très grave et contribue à diminuer considérablement la valeur des exploits de Souvoroff « Italikski ». Ensuite, Souvoroff passa le Mont Saint-Gothard le 24 septembre 1799, et arriva sur le lac des Quatre-Cantons. Là, il apprit la défaite de Korsakoff par le général Masséna à Zurich ; et, craignant d'être entouré dans les Alpes et d'être forcé de mettre bas les armes, Souvoroff battit en retraite par le Schaeenthal, le Muottathal, et le passage si difficile de Panix, poursuivi par les généraux Lecourbe et Molitor ; jeta ses canons et ses drapeaux dans le précipice, jeta son trésor dans le lac de Kloenthal, et perdit 5.000 hommes qui succombèrent à la faim, aux fatigues et aux balles des Français. Cette désastreuse retraite fut en réalité une affreuse défaite, attendu que le feld-maréchal Souvoroff avait solennellement promis à Alexandrie, à un envoyé du Comité royaliste, que dans deux mois il entrerait tambour battant à Paris, qu'il proclamerait Louis XVIII, et qu'il ferait pendre les membres du Directoire.

Or, ce même Souvoroff, de triste mémoire, qui massacra les pauvres habitants d'Ismaïl (déc. 1790) et fit un carnage effroyable des habitants de Praga, faubourg de Varsovie (24 oct. 1794), en massacrant hommes, femmes et enfants, sans pitié ni miséricorde, était un *medium remarquable*. Voici des faits intéressants à ce sujet, racontés par la *Drewna i Nowa Rossia* (1879, vol. II). Souvent, avant le combat, on voyait le feld-maréchal à cheval, la tête découverte et levée, fixant un point au ciel, et plongé dans une profonde rêverie. Les balles qui tombaient à ses côtés ne faisaient aucun effet sur lui. Les officiers et les soldats le regardaient stupéfaits, ne pouvant rien comprendre à cela. Un certain jour, cependant, un vieux grenadier s'approcha hardiment du feld-maréchal et lui demanda : « Que voyez-vous donc là-haut, batiouchka ? » Souvoroff lui fit signe de s'approcher, de monter sur l'étrier et de regarder sous son bras droit. Le soldat regarda et vit, avec surprise, une légion d'Esprits, agenouillés et plongés dans une fervente prière. Il entendit aussi, très distinctement, leur chant. Le feld-maréchal lui dit ensuite : « Montez sur l'étrier gauche et regardez notre armée au-dessus de mon bras gauche ! » Le grenadier exécuta l'ordre et aperçut au-dessus des têtes de beaucoup de ses camarades, des couronnes resplendissantes : « Eh bien ! reprit Souvoroff, tous les soldats qui ont des couronnes sur leurs têtes seront tués pendant le combat d'aujourd'hui... et je suis en train de prier pour le repos de leurs âmes... »

Pendant la bataille du Rymnik, en 1789, juste au moment où les grenadiers, mourant de faim et de fatigue, n'avaient plus la force d'avancer et commençaient la retraite, un fantôme en casque, vêtu de blanc et monté sur un magnifique cheval blanc, apparut à côté du feld-maréchal, s'entretint avec lui pendant plusieurs minutes et jeta une petite pierre sur l'armée ennemie. Les Turcs, voyant cela, saisis d'épouvante, se sauvèrent à toutes jambes, abandonnant leur artillerie et leurs fourgons avec les vivres.

Un fait, tout aussi étrange que celui que je viens de relater, se produisit pendant la campagne d'Italie, en 1799. La nuit après un terrible combat, l'armée russe bivouaquait en plein champ. Les soldats, harassés de fatigue, dormaient péniblement, lorsque l'ennemi

surprit les sentinelles endormies, les tua et entra dans le camp. Un soldat, réveillé par le bruit que fit l'ennemi en entrant, donna le signal d'alarme, et les soldats russes se précipitèrent pêle-mêle, dans le plus grand désordre, sur les armes. L'ennemi, profitant de la confusion générale, ouvrit un feu bien nourri; ce qui augmenta davantage la panique. Or, le feld-maréchal était absent, ses aides-de-camp ignoraient où il se trouvait et on le chercha partout en vain. Tout à coup, au moment où la défaite complète semblait imminente, le feld-maréchal Souvoroff apparut en chemise de nuit, accompagné d'un jeune homme d'une rare beauté, en casque, en manteau rouge, monté sur un cheval blanc. La tête du fantôme était entourée d'une auréole de feu. L'ennemi se retira; et au moment où tout redevint calme, l'apparition disparut sous les yeux des assistants stupéfaits.

Longtemps après la disparition du fantôme, les soldats se demandaient : qui pouvait être ce guerrier étrange? Était-ce Saint Georges ou l'Archange Michel, ou bien l'Esprit protecteur ou Ange gardien du généralissime? Tels sont les faits racontés par la *Druinaia i Novaja Rossia*. » Reste à savoir s'ils sont vrais.

JOSEPH DE KRONHELM.

UN MÉDIUM A INCARNATION. — La même revue donne l'intéressant article suivant sur Mme Lay-Fonvielle :

Mon cher Directeur,

J'ai appris par un ami qu'une dame médium était arrivée à Paris depuis peu, et je suis heureux d'avoir suivi son conseil en lui rendant une visite.

Je crois réellement que la gentille « control » Julia » a pu soulever un coin du voile qui nous cache l'au-delà et que j'ai pu parfaitement causer avec les amis d'outre-tombe.

Cette conviction ne repose nullement sur « l'Emotion de l'heure », mais cette expérience vient en corroborer bien d'autres, car vous qui me connaissez depuis de longues années, vous savez que, dès 1857, époque à laquelle j'ai entendu parler pour la première fois des phénomènes spirites (coups frappés chez mon frère), j'ai pu étudier de près bien des faits curieux.

Je sais aussi combien il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'établir d'une façon absolue l'identité d'une personnalité spirite.

La clairvoyance, la télépathie, la possibilité pour un esprit de voir et de refléter les images et pensées qu'il voit en nous-mêmes, tout cela, sans doute, pourrait expliquer bien des choses. Mais il reste toujours un résidu de fait qui semble indiquer l'intervention très réelle des esprits des personnes en question.

Après avoir bien essayé des « méthodes » pour arriver à contrôler un fait d'identité, j'ai trouvé qu'en somme là où j'ai obtenu les meilleurs résultats et les plus satisfaisants, c'est lorsque j'abordais le médium sans parti pris, sans préjugés et sans chercher surtout à imposer la présence d'un tel esprit, ou un sujet spécial d'entretien.

Un esprit tranquille, sans préoccupation, avec une disposition de bienveillance envers le médium, voilà des conditions qui m'ont valu des entretiens charmants, comme dernièrement avec Mme Lay-Fonvielle. Dans ces conditions, il m'est arrivé de voir le « con-

trol » me donner l'explication des questions qui m'avaient occupé l'esprit précédemment et cela sans que j'en parle; aussi de me dire des choses que j'ignorais complètement et que j'ai pu vérifier ensuite; ou, comme avec Mme Lay-Fonvielle, de me parler couramment au sujet d'un fait personnel concernant un esprit, et que mon frère, décédé, était seul à connaître avec moi.

Et voilà pourquoi, après bien des tâtonnements, j'aime ma méthode d'état neutre et passif. Ecouter beaucoup et parler peu, voilà ma devise: aussi avec Mme Lay-Fonvielle, j'ai pu entrer presque de suite en relation avec l'Esprit Julia, le contrôle habituel du médium, qui ne lui laissa pas même le temps de lire une courte prière comme elle le fait habituellement.

J'ai pu entendre des noms propres d'amis et noter que les portraits donnés étaient exacts; quand l'esprit est venu lui-même prendre la place de « Julia » et me parler par le médium, ce n'étaient plus la même voix ni les mêmes manières de Mme Lay-Fonvielle, ni celles de « Julia », mais bien les caractéristiques, les détails, les accents de la personne connue autrefois. Et voilà pourquoi je disais et je dis encore : Je crois vraiment que j'étais en présence de mon ami. Je le crois, parce que tout son caractère moral était là, vibrant de la même vie d'autrefois, ayant l'identité des manières jusque dans les infimes détails d'expression. C'est la conviction morale.

Hé! mon Dieu, oui! je l'ai déjà dit, le constat de l'identité, d'une façon scientifique seulement, est peut-être impossible :

Il faut nous contenter de l'autre qui a déjà bien sa valeur.

CLEMENS.

Comme je connais depuis de longues années l'auteur de la lettre ci-dessus, et que je suis certaine de sa véracité, sur son invitation je me suis rendue chez Mme Lay-Fonvielle où j'ai été accueillie de la manière la plus affable. C'est une jeune femme brune, grande et assez forte, organe très doux, accent méridional et très sympathique.

Après quelques instants de conversation relative à sa médiumnité, sentant que l'esprit voulait s'incarner, elle a commencé sa prière habituelle du livre des Evangiles, mais n'a pu la terminer, « Julia » était déjà à sa place.

Notre causerie, tout à fait personnelle, a été on ne peut plus concluante. Entre autres choses, envoyée par moi à 25 lieues de Paris, Julia a vu exactement les personnes auxquelles je pensais, mais que je ne savais pas réunies ensemble à ce moment. Elle a fait leur portrait exact, et donné sur leur vie, leur caractère et leur santé, les renseignements les plus précis. Je n'ai su que deux jours après, qu'en effet ces personnes avaient passé l'après-midi ensemble pendant que je causais avec « Julia »; il y a donc eu un contrôle certain, et j'envoie ici tous mes remerciements à l'esprit qui m'a procuré cette satisfaction et donné les renseignements et avis les plus utiles.

M.L.

Le Gérant : GASTON MERY.

Impr. JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil. Paris.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI MENSUELLE

NOS ABONNÉS A L'EXPOSITION

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro, tous nos abonnés nouveaux et tous nos abonnés anciens qui, dès maintenant, renouvelleront leur abonnement, pourront, grâce à une combinaison dont tout le mérite revient à M. Devos, bénéficier des avantages extraordinaires que la *Libre Parole* offre en ce moment à ses souscripteurs.

Ils pourront visiter GRATUITEMENT les attractions les plus intéressantes de l'Exposition :

- La Grande Roue de Paris,
- Le Palais du Costume,
- Le Stéréorama mouvant,
- Le Panorama transatlantique Poilpot,
- Le Palais de l'optique,
- Venise à Paris,
- Le Diorama Saharien.
- Le Grand Globe Céleste,
- Le Transvaal,
- Le Panorama Marchand,
- Les Voyages animés,
- Dioramas animés,
- L'Algérie Animée,
- Le Concert arabe de la rue d'Alger et de Tunisie,
- La Grotte mystérieuse de Bou-Amama,
- Le Phono-cinéma-théâtre,
- Palais de la mer,
- Panorama d'Iéna, etc., etc.

L'ensemble des prix d'entrée de ces diverses attractions représente plus du double du prix de notre abonnement.

C'est là, croyons-nous, une prime comme on en voit rarement !

Nous devons dire tout fois que le nombre des "carnets" que la *Libre Parole* veut bien mettre à la disposition de nos abonnés est limité. Nous ne saurions donc trop engager nos lecteurs à se hâter de nous adresser leurs demandes.

La Voyante de la place Saint-Georges

Il vient de se tenir à Paris un Congrès international de psychologie. Voulez-vous parier que pas un des membres de ce Congrès, composé en majeure partie de docteurs en médecine ou de professeurs de philosophie, n'aura l'idée d'aller rendre visite à Mme Lay-Fonvielle...

Il se passera pour la voyante de la place Saint-Georges ce qui s'est passé pour Tilly... Pendant les trois années qu'ont duré à Tilly les apparitions et les autres faits merveilleux qui les accompagnaient, nous avons en vain conjuré les savants officiels de se rendre dans le joli village normand et de nous dire ce qu'ils pensaient des phénomènes. Les savants sont restés sourds à nos appels réitérés.

Nous avions beau leur dire : « Les faits sont peut-être irréels ; ils ne constituent peut-être que ce que vous appelez des hallucinations... Vous n'avez cependant pas le droit de vous en désintéresser... Nous ne vous demandons pas, au surplus, de les expliquer comme nous les expliquons nous-mêmes... Nous ne vous demandons que de les observer. » Rien n'y a fait. Et tous ces princes de la science, qui se déplaceraient volontiers pour aller constater au bout du monde un phénomène qui serait de nature à confirmer leurs théories, n'ont pas daigné aller faire une enquête, si superficielle fût-elle, sur des phénomènes qui se déroulaient à leur portée, parce que ces phénomènes, constatés réels, les eussent obligés à avouer leur ignorance et la vanité de tous leurs systèmes.

Ils ont préféré nier de parti-pris.

Une seule fois, une seule, l'un d'eux, moins

fanatique que les autres, ou moins peureux, consentit à se rendre à Tilly. Il en rapporta un compte rendu d'une exactitude absolue. Et nous fûmes les premiers à rendre hommage à sa bonne foi.

Mais quand nous lui demandâmes de nous dire comment il expliquait les faits qu'il avait si bien décrits, il nous répondit, dans un langage fort imagé : « J'ai les pieds nickelés ».

Et jamais plus sa revue n'osa, même de très loin, faire une allusion à l'incident...

La place Saint-Georges est encore plus près du Palais des Congrès que Tilly ne l'est de l'Académie de médecine. Les psychologues patentés, lauréats des Facultés, ne se rendront cependant pas plus chez Mme Lay-Fonvielle qu'ils ne se sont rendus au champ Lepetit.

Où si, d'aventure, quelques-uns d'entre eux daignent s'y rendre, ce sera dans l'intention bien arrêtée de ne rien voir et de nous confondre...

C'est, on s'en souvient, ce qui arriva chez la voyante de la rue de Paradis.

Un certain nombre de médecins, mis en demeure, pour ainsi dire, de se prononcer sur son cas par l'immense curiosité qu'elle avait suscitée, voulurent la consulter.

Les uns se rendirent chez elle isolément; mais, au lieu de l'étudier sans parti-pris, ils s'ingénierent à la tromper sur leur personnalité, et, triomphants, s'écrièrent ensuite : « Vous voyez bien que « l'Ange » n'est pas plus lucide qu'une taupe. Il ne nous a pas reconnus ».

Les autres se rendirent chez la voyante en corps. Ils tentèrent de la troubler par des questions insidieuses, par des mensurations diverses, par des expériences de toutes sortes, et un de ceux-là eut le cynisme, en sortant, d'avouer qu'il ne s'était associé à cette comédie que pour pouvoir prendre un instantané de Mlle Couedon, destiné à un périodique illustré...

Aucun de ces messieurs n'ignorait cependant que la lucidité est un don d'une nature particulièrement délicate, qui ne peut se manifester que dans des conditions de calme absolu, et que, notamment, elle a besoin, au début de l'expérience tout au moins, d'être *aiguillée*...

Les savants officiels admettent parfaitement, par exemple, que tel microbe ne se développe que dans tel milieu donné. Ils ne veulent point admettre que tel phénomène, du moment qu'ils

ont intérêt à le nier, ne puisse se produire que dans telles conditions données.

Et il y a des instants où l'on se demande si ce qui caractérise spécialement les savants officiels, les savants diplômés, ce n'est pas l'absence, chez eux, de ce genre d'esprit dont ils prétendent avoir le monopole, et qu'ils ont eux-mêmes dénommé l'esprit scientifique...

Mais, malgré de tels précédents, je veux espérer qu'il se trouvera un savant de bonne foi, un vrai médecin doublé d'un vrai psychologue, qui aura la curiosité et la patience d'étudier le cas de Mme Lay-Fonvielle, avec la méthode convenable et dans les conditions de confiance et d'aménité indispensables.

Si — ce que je ne crois pas — les constatations qu'il aura faites et les conclusions auxquelles il aura abouti sont contraires aux nôtres, nous n'en prendrons aucun ombrage; nous lui demanderons simplement de nous expliquer pourquoi Mme Lay-Fonvielle, comme jadis Mlle Couedon, a pu donner à tant de gens l'illusion d'une lucidité extraordinaire...

Nous lui demanderons d'expliquer spécialement le fait qui, en dehors des exemples étonnants de la clairvoyance morale de « Julia », a frappé le plus ses consultants, et que j'appellerai sa clairvoyance matérielle.

L'originalité de *Julia*, comme je l'ai déjà remarqué, c'est d'authentifier en quelque sorte les révélations qu'elle fait, d'un détail particulier, pittoresque et déconcertant presque toujours.

Et, par exemple, comment expliquera-t-on qu'après avoir décrit à l'un de mes confrères un enfant de neuf ans en des termes pourtant précis, mais qui, à la rigueur, pouvaient s'appliquer à un grand nombre d'enfants du même âge, elle ait ajouté que cet enfant avait, sur le côté gauche de la bouche, un défaut de dentition particulier, qui prouvait à mon confrère qu'il s'agissait de son enfant à lui et non d'un autre?

Je pourrais citer nombre de cas du même genre, car c'est, je le répète, sur ce côté curieux de la clairvoyance de *Julia*, qu'insistent tous ceux qui l'ont consultée.

Souvent, le détail particulier est un nom. Parlant à une dame qui était venue la consulter sur la maladie de son bambin, elle répondit que l'enfant guérirait, qu'il était protégé par l'esprit de sa grand'mère paternelle, qui s'appelait Marie. L'enfant est ou n'est pas protégé

par l'esprit de sa grand'mère paternelle. Mais il est parfaitement exact que cette grand'mère était morte au moment de la consultation et qu'elle s'appelait Marie.

A une autre personne, *Julia* donna des conseils sur la façon dont elle devait concevoir ses tableaux. Or, il était exact que cette personne était peintre et les conseils s'appliquaient à merveille à son genre de talent...

Un rédacteur du *Gaulois*, qui a publié sur Mme Lay-Fonvielle un fort intéressant article, a noté, lui aussi, la même particularité.

Après avoir rapporté quelques-unes des prédictions de *Julia* sur les événements prochains, il écrit :

Et maintenant, me direz-vous, qu'est-ce que ça prouve tout cela ? Ce que *Julia* vous a prédit pourrait aussi bien vous être dit par n'importe qui.

Je l'avoue.

Mais je dois aussi avouer que lorsque je suis sorti des questions d'ordre général pour interroger *Julia* sur des questions d'ordre intime et personnel, j'ai obtenu des réponses vraiment stupéfiantes, qui sont pour moi la preuve formelle que Mme Lay-Fonvielle est douée du don de double vue à un degré fantastique.

Julia m'a donné sur des personnes de ma famille des détails d'une telle précision, d'une telle exactitude, que, suivant l'expression populaire, les bras m'en sont tombés.

Julia connaît mes proches aussi bien que moi, elle me les a dépeints physiquement, avec leurs défauts, leurs qualités, leur tempérament, mieux que je n'aurais pu le faire moi-même.

Teste David cum sybillâ

dit un chant liturgique

Et ce n'est pas sans quelque trouble que j'ai quitté la sybille moderne qui a lu dans mes pensées comme dans un livre ouvert, me demandant la raison de ce pouvoir étrange.

La lettre suivante est intéressante au même point de vue.

Villeneuve-Saint-Georges, le 22 août 1900.

Monsieur,

J'ai vu hier Mme Lay-Fonvielle. Cette dame est vraiment surprenante ; elle m'a décrit parfaitement la maison où est le trésor ; mais tout en le voyant sous la forme de pièces d'or n'ayant plus cours, renfermées dans une cassette de fer, elle n'a pu me dire au juste l'endroit ; elle dit qu'elle ne croit pas que nous le trouvions, l'esprit du malheureux qui l'a caché s'y opposant par suite du chagrin qu'il a éprouvé en voyant son fils mourir *poitrinaire* après avoir *tracillé de ses mains en exil*.

Ce dernier fait est véridique.

Je vais faire chercher cependant, à un endroit où elle croit voir, et je vous tiendrai au courant.

Veuillez agréer, Monsieur, avec mes remerciements, l'expression de mes sentiments distingués.

A. L.

12, Chemin Haut de Valenton,
Villeneuve Saint-Georges.

Le trésor dont il est question dans cette lettre existe ou n'existe pas ; mais les déclarations de *Julia* semblent authentifiées par ce détail du fils *poitrinaire* qui a travaillé de ses mains en exil.

Il y a encore une observation à mentionner. Les consultations de *Julia* ont presque toujours un résultat reconfortant, calmant, apaisant. J'ai reçu à ce sujet des confidences bien touchantes.

Mais je traiterai cet aspect de la question une autre fois. Il est particulièrement délicat et j'aurais peut-être quelques réserves à faire. Nous touchons là, en effet, à l'objection fameuse que nous font les spirites, quand nous prétendons que les « esprits » qui se manifestent dans les expériences médianimiques sont des esprits malfaisants...

Les spirites nous disent : « Comment admettre que des esprits qui ne donnent que de bons conseils et qui rendent la paix aux âmes troublées, soient des esprits malfaisants ? »

C'est à cette objection que je répondrai précisément, en prenant texte des lettres où quelques-unes de nos lectrices se félicitent si vivement de l'apaisement, du calme et du reconfort qu'elles ont trouvé en suivant les conseils de *Julia*.

GASTON MERY.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

Le fantôme de Charles Gobelin et le verre d'eau de M. de Louvois.

Un érudit, M. Perrens, de l'Institut, a découvert, à la Bibliothèque Mazarine, une lettre inédite fort curieuse de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII. Elle est adressée à Blot, spirituel vaurien de son intimité, dont Mme de Sévigné fredonnait volontiers les chansons gaillardes. Le ton « libertin » de cette lettre en augmente l'intérêt comme témoignage :

« A NOTRE FÉAL BLOT,

« Notre féal, j'ay creu, comme homme pieux que je suis devenu depuis peu, estre obligé de vous escrire

ces lignes pour vous exhorter à la conversion par l'exemple de Praslin, lequel, ayant toujours mal vescu, s'est converti par un accident bien étrange. C'est qu'étant couché dans un meschant logis près de Guise, la nuit il luy apparut un homme qui luy tira son rideau, auquel Praslin demanda qui il estoit. Il luy répondit :

« Je suis Charles Gobelin. »

« Eh bien, Charles Gobelin, soit ; laissez-moi dormir », dit Praslin.

L'autre luy dit :

« Prie Dieu ».

Praslin luy dit : « Veux-tu que je prie Dieu pour toi ? »

L'autre luy répondit :

« Non, car je suis damné. »

Praslin luy dit : « J'en suis bien aise ».

L'autre luy dit : « Tu l'es aussi ».

« Et Praslin luy demanda si l'on brusloit fort en enfer. L'autre luy dit que non et que l'on estoit privé seulement de la veüe de Dieu. Sur quoy Praslin luy dit que s'il n'y avait que cela, il s'y accoutumerait bien.

« Cependant l'esprit se mit sous la couverture et commença à souffler contre Praslin et Praslin contre luy, puis il tira sa couverture, sur quoi Praslin appela ses valets, lesquels venant au secours, un fust tiré par l'esprit, par les jambes, à la vache morte dans la cour. Ensuite de quoy l'esprit battit les palefreniers et parut en figure si hydeuse que deux chevaux s'en desbatirent tant qu'ils en sont morts.

« Le lendemain, Praslin envoya quérir le curé du village qui luy dit que depuis trois mois il s'estoit pendu un nommé Charles Gobelin dans cette maison et que, depuis, il y revenoit des rabatteurs. Sur quoy Praslin allast à Nostre-Dame-de-Liesse, et s'est entièrement converti.

« Je vous convie à en faire de mesme. Faictes mes baisemains aux dames.

« GASTON. »

Gaston d'Orléans, qui garda toujours l'esprit un peu page, se divertissant de grosses farces et courant la ville « avec sa main dans ses chausses, son chapeau en gloriot et sifflant à son ordinaire » n'était pas fait pour s'émouvoir de l'ombre de Charles Gobelin. Et il est vraisemblable que Blot « dont les impiétés étaient les plus insolentes du monde », disent Bachaumont et Chazelle, ne fut pas très touché par cette effrayante histoire. Elle n'en reste pas moins intéressante.

.*

C'est ce scepticisme du narrateur qui donne une saveur si spéciale, par exemple aux innombrables anecdotes merveilleuses dont l'immense correspondance de Madame, princesse Palatine, est semée. *L'Echo du Merveilleux* a publié (en mai 1899) quelques-unes de ces anecdotes les plus curieuses. Je n'en

citerai qu'une autre sur la divination au moyen d'un verre d'eau. Elle est extraite d'une lettre à la duchesse de Hanovre, en date du 16 juillet 1705. (Traduction des Lettres publiées par MM. de Karike et Hollande.)

« M. de Louvois avait appris qu'un major s'entendait très bien à évoquer les esprits dans un verre d'eau. Il ne voulut d'abord pas le croire et rit de tout ce qu'on lui disait. On s'offrit à le lui faire voir et entendre. En ce temps-là, il était amoureux de Mlle Dufrénoy, et ce matin-là même, étant tout seul chez elle, il lui avait pris un bracelet d'émeraudes pour qu'elle en fût en peine et le cherchât partout. Personne ne l'avait vu ; personne donc ne pouvait savoir la chose. Il en venait, justement, et fit faire l'évocation.

« L'enfant qui regardait dans le verre d'eau et auquel M. de Louvois dit de demander à l'esprit à quoi il pensait, répondit qu'il pensait sans aucun doute à une fort belle dame, portant telle et telle toilette, et cherchant partout un objet, en grande angoisse.

— « Demandez-lui ce qu'elle cherche, dit-il. — Un bracelet d'émeraudes, répondit l'enfant. — Que l'esprit, reprit M. de Louvois, fasse apparaître celui qui l'a pris et lui fasse dire ce qu'il en a fait.

« L'enfant, soudain, se prit à rire : Mais je le vois, cet homme, dit-il, il est habillé comme vous, il vous ressemble comme deux gouttes d'eau ; il enlève le bracelet de la toilette de la dame, et le met en poche, avec une boîte en or.

« Ce qu'entendant, M. de Louvois devint pâle comme la mort : il tira la boîte de sa poche ; et depuis lors, il a tout cru ; il a cru aux sorciers, aux diseuses de bonne aventure et à toute l'espèce. »

GEORGE MALET.

Retour à Tilly

Après dix mois d'absence, j'ai voulu revoir Tilly. Désormais, le bourg a repris son calme et sa placidité ; les routes blanches inondées de soleil sont silencieuses et désertes, mais la gracieuse petite ville sommeille toujours dans son lit verdoyant ; le paysage est resté ce qu'il était jadis, d'une fraîcheur incomparable, d'une beauté saisissante. Je revois l'église avec sa tour massive, le presbytère enguirlandé de glycines, et plus haut, dans Saint-Pierre, la façade blanche de la maison de la voyante, avec son jardinet rempli de fleurs. Je m'y arrête et je sonne.

Marie a repris un peu d'embonpoint, elle a toujours ses yeux limpides, son même regard candide et plein de franchise. Sa santé ne s'est pas sensiblement améliorée ; elle souffre toujours avec la même résignation. Elle vit désormais dans le souvenir du passé et, avec une simplicité charmante, me parle de ses consolantes visions d'autrefois, du réconfort physique et moral

qu'elle en éprouvait, de l'ineffable quiétude qui l'envahissait alors. Pendant cette conversation, un nuage de tristesse voile son front ; elle se ressaisit cependant en pensant à l'avenir. Oh ! cet avenir qu'elle sent si puissamment ! « Oui, me disait-elle, on priera ici comme on prie à Lourdes, on y obtiendra de grandes grâces, d'innombrables faveurs. Tilly sera un grand pèlerinage. » Et elle revivait sa visite aux grottes Massabiellles, m'exprimant la joie, le bonheur qu'elle avait éprouvés là-bas, son ardent désir d'aller encore s'agenouiller devant le grand sanctuaire.

Marie supporte le présent sans une plainte, son isolement lui plaît. N'a-t-elle pas, d'ailleurs, son travail quotidien, ses statuettes chéries qu'elle enguirlande de fleurs et de prières, son église, sa visite au plateau, et enfin la tendresse de sa mère adoptive ; elle est heureuse, très heureuse, malgré ses souffrances.

Dans son langage de paysanne, avec ses pittoresques expressions, la voyante me racontait tout cela, et plus que jamais je saisisais en elle cet affinement progressif qui avait servi de base à mes observations.

Et c'est cette pauvre fille qu'à l'heure actuelle on ose encore insulter !

Il y a quelques jours, dans une réunion, Marie fut écrasée sous la plus déshonorante accusation que l'on puisse porter contre une jeune fille. A l'auteur de cette odieuse calomnie, je dirai qu'il a commis une mauvaise action, la calomnie est un assassinat moral. Je lui dirai encore qu'il a fait acte de lâcheté, car il savait fort bien que son ignominieuse affirmation ne serait pas relevée par la pauvre servante. Mais qu'il sache que si la malignité humaine n'a pas de limites, le mépris qu'elle inspire est, comme elle, incommensurable....

Le soir est arrivé, un de ces soirs lumineux qui couvrent d'or les verdure et qui estompent avec tant d'art, dans une brume transparente et bleuâtre, les horizons et les lointains. Je monte au champ pour subir encore une fois la fascination de l'admirable panorama. J'y retrouve la modeste chapelle adossée au tronc desséché de l'ormeau, je m'arrête à son ombre et pendant longtemps j'y évoque le passé, je scrute l'avenir. Tous les faits merveilleux dont je fus témoin se pressent en foule devant mes yeux, il me semble entendre encore le monotone bourdonnement des oraisons, les chants très doux des cantiques et l'ineffable prière de la voyante.

Plus vivement qu'autrefois, le but de Tilly se dégage et se précise. C'est bien là, devant moi, que la mystérieuse basilique s'est dressée devant les religieuses muettes d'étonnement ; c'est là encore que Paul G. désignait du doigt l'emplacement de la pieuse fonda-

tion de M. D. C'est là, dans cette prairie banale, que quelques-uns ont retrouvé la santé du corps et tant d'autres la santé de l'âme ; et, rempli de ces souvenirs, je me demandais ce qu'on avait fait devant de si éclatantes manifestations.

Rien hélas !

Il semble qu'en cette fin de siècle, assoiffée cependant de merveilleux, le surnaturel devient un épouvantail, qu'on n'ose pas l'aborder de front, pénétrer ses mystères, recueillir ses enseignements. C'est bien l'époque de l'indifférence et du je-m'enfichisme.

Les enquêtes sur de tels sujets sont délicates, peut-on m'objecter. Je le sais, mais ce que je sais encore c'est que l'Eglise donne les moyens d'étude et de contrôle, qu'elle peut faire la lumière, qu'elle a mission d'anéantir ou d'encourager les espérances, d'éclairer ceux qui se trompent et de tendre la main à ceux qui ont cru voir juste.

Quelles appréhensions, quelles craintes peut donc avoir l'autorité ecclésiastique ? Une commission d'enquête n'est-elle pas le tribunal par excellence, le prétoire où la vérité s'affirme avec le plus d'éclat ? Est-il donc si difficile, après l'étude des faits, et des psychologies, de soumettre des conclusions aux lois immuables de ce code précis entre tous qui s'appelle la théologie mystique ? Je ne le pense pas.

Mais alors, pourquoi ce silence, ce mutisme, cet oubli d'un passé qui a passionné des foules, jeté dans les âmes le trouble et l'hésitation ? Et n'avons-nous pas le droit, après tant de labeurs et de fatigues, de demander qu'on nous approuve ou qu'on nous condamne ? Pour ma part, je revendique ce droit. Les faits ont été publics, et, comme tant d'autres, je les ai étudiés publiquement avec la plus impartiale et la plus scrupuleuse attention ; le résultat de mes études m'a, engagé, forcé pour ainsi dire, à prendre des conclusions ; je veux savoir si elles sont justes, suivant le sentiment de l'Eglise.

Je pensais à tout cela, et, pour la centième fois peut-être, j'analysais mes propres impressions. J'étais en somme le premier sujet à disséquer, à connaître et à comprendre, et je me demandais s'il restait en moi quelque sentiment d'enthousiasme irraisonné, d'amour-propre inopportun, si je n'avais pas été la victime inconsciente d'un mirage trompeur ;... ma conscience me répondait : non.

Non, parce que mes conclusions prennent leur force dans des enseignements et que ces enseignements synthétisent la plus pure morale de l'Evangile ; parce qu'au contact de Paul G. et de Marie Martel, j'avais appris que la Vierge de Tilly répétait sans cesse ces paroles : « Soyez humbles, charitables, chastes, priez et faites pénitence » ; et qu'en n'admettant pas ces

salutaires conseils, il me fallait renier la religion de mon baptême. D'ailleurs, n'avais-je pas, pour fortifier ma foi dans la qualité de leurs apparitions, ce double but si consolant, si élevé : la dévotion du Rosaire, du Sacré-Cœur et la fondation de cette œuvre nécessaire destinée à soulager dans une si large mesure les prêtres des campagnes, ces déshérités, ces humbles dont la vie est tramée de déboires et d'inquiétudes.

Alors, l'âme pleine d'espérance, je relevai hardiment la tête et je regardai sans trouble le ciel bleu, l'infini. C'est dans cet infini que la resplendissante apparition s'est manifestée, et ce fut à ses pieds que, dans le ravissement de l'extase, deux âmes simples ont su trouver la force qui donne la résignation et l'espoir.

Et, tout en dévalant vers le bourg, je pensais :

Si toutes ces choses sont condamnées, en fils respectueux et obéissant de l'Eglise, je briserai ma plume et j'enchaînerai mes lèvres, mais au tréfonds de mon âme, j'aurai toujours le sentiment très net que c'est bien la Vierge Immaculée qui s'est manifestée à Tilly.

Marquis de L. L.

LA MORT DU ROI HUMBERT

PRÉDITE IL Y A QUINZE ANS

Cette prédiction se trouve dans l'ouvrage de M. Magon de Grandselve. M. Magon de Grandselve traça, en 1885, les *Horoscopes de vingt-quatre souverains*. Ces horoscopes furent publiés cette même année par l'éditeur Dentu ; ils forment un volume in-18, qu'on peut trouver à la Bibliothèque nationale.

A la page 168, on lit, après l'examen des signes régnant l'horoscope du feu roi d'Italie, ces pronostics troublants :

... C'est donc à l'âge de cinquante-six ans et en l'année 1900 qu'est fixé le terme de cette existence.

C'est à partir du 29 mai jusqu'au 24 juillet que se trouve la date fatale !...

L'astrologue, enfin, circonscrit ses recherches et place après le 4 juillet la date de la mort du roi Humbert. Or, le drame de Monza a eu lieu le 29 juillet 1900.

Si nous ajoutons qu'aux premières lignes de l'horoscope, après avoir affirmé — le livre a paru il y a quinze ans, ne l'oublions pas — qu'Humbert, incapable de faire aucun bien, mourrait de mort violente, on restera stupéfait de la précision des pronostics tirés de l'étude du ciel par ce moderne astrologue Magon de Grandselve.

Il ne semble pas cependant que cet astrologue des

rois ait tracé avec la même sûreté les horoscopes joints à celui du malheureux souverain condamné par le destin.

Quelques-uns d'entre eux, que les astres ne devaient pas protéger jusqu'à l'aube du vingtième siècle, ne demandent qu'à régner de longues années encore ; d'autres sont morts qui devraient vivre.

D'après notre auteur, la mort de l'empereur d'Autriche doit survenir dans la 81^e année de la vie de ce souverain, en 1911, le 24 février.

Voici pour le roi de Belgique : « Souviens-toi, souviens-toi, lui dit-il, fils de la terre, que toute fortune est mobile... Ne t'endors ni dans la paresse, ni dans l'oubli... la roue de la fortune va tourner. » Elle indique le 5 mars 1907 ; à cette date, le sujet de l'horoscope quittera ce monde.

Le sympathique roi de Suède défie sa destinée : il a déjà vécu dix années de plus que ne lui en accordaient ses plus favorables planètes !

Il n'est pas question, dans ce livre, de Guillaume II qui ne régnait pas encore au moment où parurent les *Horoscopes*, non plus que du tsar actuel.

On le voit, si les devins ne sont plus en faveur auprès des cours, leurs prédictions n'en restent pas moins inquiétantes pour les souverains, aujourd'hui moins confiants dans la sûreté de ce genre de prophéties que Catherine de Médicis, la protectrice de l'astrologie.

UNE LETTRE DE CLUSERET

Voici un extrait d'un article de notre Directeur, publié par la Libre Parole, au lendemain de la mort du général Cluseret :

Comme toutes les natures vraiment sensibles et intelligentes — dans le sens étymologique, *intelligere* — Cluseret avait horreur de l'athéisme et du matérialisme. Et je peux affirmer à ce propos que ceux de ses amis qui, malgré l'opposition de quelques autres, ont exigé que ses funérailles fussent religieuses, sont ceux qui le connaissaient le mieux...

Je ne veux point dire par là qu'il a été un catholique orthodoxe. Je veux dire que, de sentiment, il était chrétien.

Et, notamment, il se mettait fort en colère contre les incrédules qui, de parti pris, niaient les miracles.

— Tout est possible ! disait-il. Et je crois parfaitement que celui qui a fait le monde soit capable de le défaire ou de le modifier. Je crois parfaitement à tous les prodiges qu'on traite communément de superstitions, et qui n'apparaissent tels que parce qu'on ne les a pas étudiés de près, que parce qu'on a eu peur d'être obligé de proclamer la faillite de la science...

Et, pour appuyer son dire, il citait quelques-uns des faits dont il avait été témoin.

J'ai retrouvé, parmi mes papiers, une lettre où justement Cluseret raconte un de ces faits.

Je pense qu'elle intéressera le lecteur. La voici :

Lacapte-par-Hyères, 10 mai,

Mon cher monsieur Mery,

Lisant hier votre article relatif au cas de Mlle Couesdon, un souvenir fort curieux me revint à la mémoire. C'était en 1848. Je commandais alors la zone allant de Saint-Ouen à Sèvres. Mon quartier général était la caserne de Courbevoie où était le 23^e bataillon que je commandais.

Une dame vint me trouver avec un ordre de la place prescrivant de fouiller les sacs d'une certaine chambrée.

C'était tellement insolite que je demandais à la dame des explications.

Dans le trajet du pont de Neuilly à la barrière de l'Etoile, elle avait perdu sa montre. Elle se rendit immédiatement chez une Couesdon quelconque de l'époque qui lui dit : « Parfaitement, voilà un garde qui la trouve. Il la met dans sa poche. Il rentre au quartier. Il défait son sac et la met dedans. La chambrée porte tel numéro ».

La dame était allée à la place, avait demandé et obtenu l'autorisation nécessaire. Je fis venir l'adjudant, lui communiquai l'ordre. Il fit faire les fouilles, trouva la montre à l'endroit désigné et la rendit à la dame.

Le garde donna pour excuse qu'il n'avait pas encore eu le temps de faire sa déclaration, ce qui était admissible.

Voilà un fait absolument authentique, faites-en l'usage que vous voudrez.

Cordialement.

G. CLUSERET.

J'ajoute que je ne crois, ni n'explique, je constate.

Moi non plus, je n'expliquerai pas. Et je me contenterai de constater qu'il est fort peu d'hommes qui n'aient, au moins une fois dans leur vie, été témoins des faits de ce genre. L'an dernier, j'ai interrogé sur ce sujet, pour l'*Echo du Merveilleux*, un grand nombre d'artistes ou d'écrivains célèbres. Presque tous ont pu me relater des faits d'apparitions, de double vue, de lévitation, de matérialisation, de télépathie dont ils avaient été les témoins directs...

Le merveilleux nous enveloppe, et il n'y a vraiment plus que les faux savants qui le contestent.

GASTON MERY.

L'HOMME DU FEU

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Voulez-vous me permettre de vous raconter cette histoire absolument authentique et qui a été relatée dans le « Le Progrès » de Pondichéry (Indes Françaises). Je crois qu'elle tient assez au Merveilleux pour avoir sa place dans votre revue, si toutefois vous le jugez à propos. Non seulement elle a paru dans le journal que je viens de vous citer, mais je

l'ai entendu raconter plusieurs fois par l'un de mes amis, S. Saravareddy, qui en a connu le héros.

Voici le fait dont il s'agit :

A Oulgaré, commune de Pondichéry, vivait une famille indienne possédant une certaine aisance.

Le champ de riz alimentait le père, la mère et le fils ; de leur état, ils étaient cultivateurs, ils s'appelaient Appassamy-Modéliar.

Le fils, au physique semblait un être paisible, plutôt doux que méchant.

A une enfance tourmentée et malade avait succédé une adolescence et une jeunesse sereine et forte. En même temps, il était devenu possesseur d'un étrange pouvoir.

Partout où il le voulait, le feu prenait, sans qu'il l'eût allumé par aucun moyen naturel.

Passait-il près d'une paillote abandonnée, il disait à ses amis : « Regardez, vous aller la voir brûler », et tout à coup on voyait les flammes sortir de laasure.

A ceux auxquels il voulait du mal, il incendiait la paille, ou faisait flamber les nattes dans l'intérieur de la maison.

Ce don redoutable avait ému les gens du pays. On accusa le jeune Appassamy de mettre le feu lui-même, avec des allumettes, et on allait l'enfermer quand il demanda à prouver qu'il n'employait aucun moyen condamnable, et que les incendies s'allumaient seuls.

On le conduisit alors, accompagné de la police et de plusieurs personnes de la ville, dans un champ où se trouvait une meule de paille de riz.

A peine fut-il dans le champ, et même à une grande distance de la meule, que le feu sortit en gerbe par le haut.

Cette fois il fallait se rendre à l'évidence. Il y avait dans ce fait une cause extra-naturelle et on laissa l'Indien en liberté, en le priant d'user le moins possible de cet étrange don.

A quelque temps de là, une femme s'étant disputée avec le jeune homme, il lui dit : « Tu es bien heureuse d'avoir ton enfant dans tes bras, car à l'heure qu'il est, son lit n'est plus qu'une flamme. »

Epouvantée, la femme rentra chez elle, et vit en effet que le berceau de son petit était brûlé.

Les parents du jeune homme commencèrent à croire que leur fils était possédé du démon et trouvèrent sage d'aller à Pondichéry soumettre son cas à Mgr Lavriénan, évêque des missions apostoliques.

Mgr Lavriénan accepta d'exorciser Appassamy et le garda chez lui.

Les premiers jours se passèrent dans la récitation de certaines prières, l'imposition des mains, enfin tout ce qui précède la cérémonie de l'exorcisme.

Mais le jour même où elle devait avoir lieu, étant dans la sacristie avec l'Indien, Monseigneur sentit ses vêtements sacerdotaux brûler dans l'armoire où ils étaient enfermés, sans que l'armoire elle-même prit feu.

Mgr Lavriéan fit dire aux parents de venir reprendre leur diabolique fils et éprouva un certain plaisir à s'en débarrasser.

En sortant des Missions, Appassamy rencontra deux charrettes chargées de bois, qui prirent feu sur son passage.

Les parents désolés, mais non découragés, résolurent de mener leur fils chez un fakir ; celui-là, pensaient-ils, trouvera le moyen de le guérir !

Ils firent des lieues pour aller au village du *pandaron* (désenvoûteur) le plus renommé. Enfin les voici tous les trois à l'entrée de la paillotte sacrée.

L'homme est assis, les jambes croisées, les mains posées à plat sur ses genoux ; il écoute leur demande. Sa figure est couverte de cendre, sa tête est rasée sa barbe est très longue.

Quand il a compris, il fait lentement un mouvement en avant avec sa tête, et c'est tout.

Cependant le récit est fini. Le *pandaron* fait signe à Appassamy de s'approcher de lui et, des pieds à la tête, l'enveloppe de passes mystérieuses en murmurant des incantations.

Au fond de la paillotte se trouve un tas d'herbes sèches et, dans ses conjurations, le *pandaron* conjure le feu de sortir de l'homme, pour retourner à la terre où il doit rester caché.

Le *pandaron* a prévenu les parents que lorsque le tas d'herbes brûlera, leur enfant sera délivré.

Mais, hélas, c'est la barbe du *pandaron* qui flambe tout à coup, au grand désespoir des parents, et à la grande frayeur du désenvoûteur.

.....

Appassamy resta encore pendant quelque temps possesseur de ce don fatal, puis, un beau jour, son pouvoir disparut, subitement, comme il était venu... »

Que penser de cela ? Je ne sais ; peut-être quelques-uns de vos lecteurs, plus savants que moi dans l'explication des faits qui touchent au Merveilleux, pourront-ils donner leur avis sur cette étrange histoire.

En attendant, Monsieur le Directeur, recevez, etc.

C. DE MIRBEL.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.

De l'identité des Esprits

M. A. Erny, au commencement de cette année, a publié, dans la *Paix Universelle*, une série d'articles consacrés à la réfutation des objections que j'avais formulées, dans l'*Echo du Merveilleux*, contre la doctrine du Spiritisme.

Dans le numéro du 1^{er} mai dernier, l'*Echo du Merveilleux* a reproduit de larges extraits de ces articles. Je tenais à les mettre sous les yeux de mes lecteurs, pour rendre hommage, d'abord, à la parfaite courtoisie de mon contradicteur et pour prouver ensuite aux Spiritistes ses confrères qui ne cessent de m'accuser de parti-pris, que le parti-pris, de tous les défauts que je puis avoir, est certainement celui qui me sera le moins reproché au jour du jugement dernier...

Malheureusement, j'étais à cette époque en pleine lutte électorale, je manquais de loisirs, et je dus remettre à plus tard le plaisir de discuter les raisons et les documents de M. Erny...

M. Erny a peut-être cru que je l'oubliais. Il m'a adressé récemment la brochure où il a réuni ses articles de la *Paix Universelle*. J'ai compris que ses amis, sinon lui-même, m'accuseraient bientôt de me dérober, si je tardais encore à m'exécuter... Je m'exécute.

La thèse de M. Erny, vous vous en souvenez, c'est qu'il est parfaitement possible d'établir l'identité des invisibles — des *désincarnés* — qui se communiquent à nous dans les expériences médianimiques...

Or, dès les premières lignes, M. Erny semble se défier des arguments qu'il a l'intention de développer. « Les preuves d'identité fournies par les invisibles qui se communiquent, avoue-t-il, ne sont pas toujours concluantes ». Et un peu plus loin : « M. G. Mery parle de preuves absolues, je trouve qu'il ne faut être exagéré en rien, et ne pas se montrer trop absolu dans ce qu'on demande. »

Cela revient à dire que l'identité des esprits ne peut être démontrée que dans certains cas, et que, même dans ces cas limités, elle ne peut l'être complètement.

Dans ces conditions, je me demande pourquoi M. Erny engage la discussion. Car il ne faut pas se payer de mots. Il n'y a pas de demi-preuves, de preuves approximatives, de preuves par à peu près. Il y a des preuves ou il y a des présomptions. Sont-ce des présomptions ou sont-ce des preuves que M. Erny prétend apporter ?

Evidemment, dans sa pensée, ce sont des preuves. Eh ! bien si ces preuves ne nous imposent pas l'évidence, si elles clochent par un côté, si elles laissent par une fissure, si légère soit-elle, passer le doute, elles n'existent plus. Il ne s'agit pas, en effet, de justifier plus ou moins, pour le plaisir de l'imagination, la vraisemblance d'une hypothèse ; il s'agit d'aboutir à une certitude pour la raison...

Je crois pouvoir soutenir qu'aucun des faits cités par M. Erny ne constitue une preuve complète. Prenons-les un à un...

M. Erny rapporte d'abord quelques cas historiques. Le lecteur les connaît. Mais il est nécessaire, pour la discussion, que je reproduise à nouveau ces divers récits.

Cas I. — Charles 1^{er} fut prévenu deux fois par l'apparition de lord Strafford qu'il eût à ne pas se rencontrer avec l'armée des parlementaires alors à Northampton. Le prince Rupert, un sceptique de l'époque, dissuada le roi de prendre l'avis au sérieux. Le roi se mit en marche vers le Nord, fut surpris en route, et essuya la désastreuse défaite de Naseby. On peut dire que le roi a eu une hallucination, mais cela me semble inadmissible, car l'avis était formel, a eu lieu deux fois, et mal en prit au roi de ne pas le suivre. Pourquoi ne serait-ce pas Strafford qui ait voulu donner une dernière marque d'attachement à son roi pour lequel il s'était tout dévoué de son vivant ?

Je suis persuadé que M. Erny n'a cité ce cas que pour faire nombre, ou pour faire repoussoir aux autres. On ne peut, à aucun point de vue, y voir un exemple de ce que nous cherchons.

Pourquoi ne serait-ce pas Strafford, dit M. Erny, qui ait voulu donner une dernière marque d'attachement à son roi ? Mais pourquoi aussi serait-ce Strafford ? Où est la preuve d'identité ? Je ne l'aperçois pas.

M. Erny la verrait-il dans ce fait que l'apparition ressemblait à Strafford ? Non, n'est-ce pas ? Dans chacun de nos rêves il nous arrive de voir des personnages qui nous sont chers. Disons-nous, quand ces personnages sont morts, que c'est leur âme désincarnée qui est venue nous visiter ? Mais alors, quand ces personnages sont vivants, que dirons-nous ?

La preuve serait-elle dans cet autre fait que l'apparition avait prédit un événement qui s'est réalisé ? M. Erny ne voudrait point le soutenir. Il lui faudrait, en tout cas, s'il tentait de le démontrer, prouver d'abord que Strafford seul était capable de prévoir la défaite de Naseby. La tâche me paraît plutôt malaisée.

Passons au deuxième cas.

Cas II. — Un homme âgé du nom de *Parker*, ayant appartenu à la maison du duc de Buckingham et qui avait été en relations très intimes avec le père du duc, vit deux fois Georges Villiers (le père du duc) lui apparaître et la seconde fois il lui dit ceci : « Je sais que vous aviez pour moi une grande affection que vous avez reportée sur mon fils. *Comme vous devez bien me reconnaître pour son père*, dites lui telles et telles choses particulières (qu'il indiqua), entre autres qu'il renonce à la société de telles ou telles personnes, sinon sa mort sera aussi certaine que soudaine. » *Parker* s'imagina avoir rêvé et ne voulant pas effrayer le duc, d'après des renseignements qui lui semblaient si

peu sûrs, garda le silence, d'autant plus qu'il craignait que son maître ne se moquât de lui et l'appelât vieux radoteur. Quelques nuits plus tard, le vieux duc apparut une troisième fois, et semblant furieux contre *Parker*, s'avança vers lui et lui dit : « Je vous croyais mon ami et celui de mon fils. Pourquoi n'avoir pas donné à ce dernier l'avis dont je vous avais chargé, je vous demande de nouveau de le faire. » *Parker*, très effrayé, cette fois, répondit que le jeune duc était un sceptique, et recevrait fort mal cet avis. « S'il ne veut pas croire, répondit le vieux duc, dites-lui le secret suivant que lui seul et moi au monde connaissons. » *Parker*, convaincu maintenant qu'il ne rêvait pas, raconta au jeune duc tout ce qui lui était arrivé. Ce dernier en rit bruyamment ; alors *Parker* lui fit part du secret confié par son père. Le jeune duc fut très étonné et lui dit que le Démon seul avait pu lui révéler cela, mais, malgré tout, il ne tint aucun compte de ces avis paternels et continua sa vie de débauche. Le vieux duc apparut encore une fois à *Parker* et lui dit d'un ton profondément affecté : « Je sais que vous avez parlé à mon fils, et qu'il n'a tenu aucun compte de mes avis, avertissez-le une dernière fois que, s'il ne s'amende pas, il mourra frappé d'un coup de poignard. » La prédiction s'accomplit à la lettre, car, le 23 août 1628, le duc de Buckingham fut poignardé par Felton.

Ce cas est caractéristique, car on comprend très bien qu'un père voyant le danger que courait son fils ait fait tout son possible pour l'en prévenir. Supposer que c'est un démon qui a pris la figure du vieux duc pour avertir son fils est aussi puéril qu'illogique, car le devoir d'un démon eût été de pousser davantage le jeune duc dans sa vie de débauche, et non d'essayer de l'en retirer, tout en lui donnant une preuve de l'existence supra-terrestre de son père. Supposer aussi que c'est un Élémental qui a pris la défroque d'un Élémentaire pour parler à *Parker*, ainsi que nous le content les théosophes, est non moins inadmissible. On croit ou on ne croit pas à l'au-delà, mais si on y croit, il faut être logique.

Ce deuxième cas, en apparence plus probant que le premier, ne l'est pas davantage en réalité.

Je pourrais d'abord contester l'authenticité du récit. De qui exactement le tenait l'Anglais Lily qui le rapporte ?

Je pourrais ensuite formuler cette objection générale. Ce fait n'est pas, à proprement parler, un fait spirite ; le fait spirite, c'est le fait provoqué, c'est l'intervention demandée et obtenue d'un invisible. Autrement, tous les phénomènes psychiques seraient des phénomènes spirites.

Or, il ne faut pas oublier que j'ai limité, dans les articles qui ont provoqué les réponses de M. Erny, aux expériences spirites l'impossibilité, selon moi, d'établir l'identité des influences qui se communiquent...

J'admets parfaitement l'apparition spontanée de certains êtres. L'histoire religieuse est remplie de faits de ce genre. Encore est-il bon de remarquer que ces apparitions, comme pour prouver qu'elles étaient bien

celles des personnages qu'elles représentaient, s'authentifiaient presque toujours d'un miracle...

Mais, sans protester davantage, je prends l'histoire de Parker telle qu'elle est. Je dis qu'elle n'offre point le moindre appui à la thèse de M. Erny.

Relisez, je vous prie, attentivement le document.

Le commencement de preuve d'identité, s'il existait, résiderait dans ceci : le fantôme du vieux duc a parlé d'un secret que lui seul et son fils pouvaient connaître.

Quel est ce secret ? On ne le dit pas.

Et on ne le dit pas, sans doute pour corser l'histoire par un peu plus de mystère. En fait, ce secret devait être bien insignifiant, puisque le jeune duc n'écoula point les avis qu'on lui donnait. Or, à qui fera-t-on croire que, si le secret confié à Parker avait été de nature à convaincre Buckingham de l'identité du fantôme, le jeune duc n'eût pas davantage tenu compte des conseils reçus...

Si je vous affirmais que demain vous mourrez frappé d'un coup de poignard, vous seriez, comme le jeune duc, étonné tout d'abord, puis vous vous mettriez à rire et continueriez d'aller à vos affaires.

Mais si, pour vous prouver que je dis vrai, je vous rappelais un secret de vous seul connu, vous réfléchiriez, vous prendriez vos précautions.

Si léger, si débauché que fût le jeune duc, il était un homme comme vous et moi. S'il avait été réellement frappé par la révélation d'un secret, il eût fait attention à ce que lui racontait Parker. Or, il a traité Parker comme un simple raseur...

Reste donc la prédiction précise, la prédiction réalisée. M. Erny déclare qu'il comprend très bien qu'un père voyant le danger que courait son fils ait fait son possible pour l'en prévenir ; il trouve, en tout cas, cette hypothèse plus plausible que celle d'une intervention d'un démon ou d'un élémental.

Il y en a une, à mon sens, plus plausible encore, en supposant que tout ce récit n'ait pas été arrangé après coup, comme il en a tout l'air ; c'est celle de Parker songeant à l'ami disparu et se demandant à chaque instant ce que le vieux duc éprouverait au spectacle des dissipations de son fils. Moitié obsession du souvenir du défunt, moitié désir d'entraver la vie de désordre du vivant, le brave homme s'est laissé aller peu à peu à sa hantise. Il a cru ce qu'il redoutait — car on ne croit pas seulement facilement ce qu'on désire, comme l'a dit La Rochefoucault ; on croit encore plus facilement ce que l'on redoute — et ses craintes prenant un corps, il a fait le rêve que l'Anglais Lily rapporte, car c'est d'un rêve qu'il s'agit.

..

Arrivons au troisième cas :

Cas III. — Dans ses mémoires, XVII^e siècle, le comte de Rochefort raconte les faits suivants, en ajoutant « que le lecteur aura peut-être peine à y ajouter foi, mais les gens dont j'ai à parler appartenaient à des personnes de si grande considération, que l'on

peut savoir d'eux si je n'aurai rien dit que de véritable. »

Je résume les faits : « Le marquis de Rambouillet et le marquis de Précý étaient très amis ; un soir, après avoir parlé des affaires de l'autre monde, les deux amis se promirent l'un à l'autre que le premier qui mourrait, en viendrait apporter des nouvelles à son compagnon. Deux ou trois mois se passèrent sans qu'ils songeassent à ce qu'ils avaient dit ; cependant le temps de partir pour l'armée étant venu (tous deux étaient militaires), le marquis de Rambouillet s'en alla dans les Flandres, pendant que Précý atteint d'une fièvre maligne demeura chez Dupin où il logeait. Au bout d'un mois ou cinq semaines, sur les six heures du matin, on tire les rideaux du lit de Précý ; ce dernier, s'étant retourné pour voir qui était là, aperçut le marquis de Rambouillet *en buffle et en bottes*. Précý voulut lui sauter au cou, pour témoigner la joie qu'il avait de son retour, mais le marquis reculant vivement lui dit « qu'il avait été tué la veille, en telle et telle occasion, et qu'il n'était revenu vers lui que pour s'acquitter de sa promesse. Qu'il n'y avait rien de plus vrai que ce que l'on disait de l'autre monde, qu'il devrait songer à vivre d'une autre manière qu'il ne faisait, et qu'il serait tué, lui aussi, à la première occasion ; qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Précý, ne croyant ni ses yeux ni ses oreilles, s'élança hors de son lit pour embrasser son ami qu'il croyait le vouloir abuser, mais il n'embrassa que le vide. Rambouillet, voyant qu'il était incrédule, lui montra l'endroit où il avait reçu le coup, et qui était dans les reins. Après cela, Rambouillet disparut, laissant Précý dans une grande frayeur ; ce dernier réveilla toute la maison par ses cris. Le comte de Rochefort, qui logeait aussi dans la maison de Dupin, vint avec ce dernier voir ce qui se passait. Précý nous raconta ce qui lui était arrivé, mais nous lui dîmes qu'il fallait qu'il eût rêvé ça, et il sembla au désespoir de constater que nous le prenions pour un visionnaire. Il eut beau nous affirmer la chose, nous restâmes dans notre pensée, jusqu'à l'arrivée de la poste des Flandres. La nouvelle étant venue de la mort du marquis de Rambouillet, nous commençâmes à nous regarder et à penser qu'il pouvait bien y avoir du vrai dans ce que nous avait dit Précý. Bientôt après, les guerres civiles étant survenues, Précý voulut aller au combat de la Porte Saint-Antoine. Quoique son père et sa mère aient tout fait pour l'en empêcher, il ne voulut pas passer pour lâche, et il y fut tué au grand regret de sa famille. »

On ne peut mettre en doute la bonne foi du comte de Rochefort, car, jusqu'à l'arrivée de la poste des Flandres, ni lui ni son logeur ne crurent à la réalité du fait. Si cela n'est pas un cas très net d'identité, qu'est-ce que c'est donc ? De la télépathie de mort à vivant ? *Paroles creuses*, car il est évident que c'est bien l'esprit désincarné de Rambouillet qui s'est transporté vers son ami, et lui a donné des preuves indiscutables de sa mort et de son identité. De plus, il était 6 heures du matin, et Précý devait ne plus dormir, en tout cas *il ne crut pas jusqu'au dernier moment à une apparition matérialisée de son ami*, et, malheureusement pour lui, pas plus que le duc de Buckingham, il ne tint compte de l'avertissement qui lui avait été donné de l'au-delà.

Pour répondre à cette argumentation de M. Erny, je pourrais reproduire quelques-unes des réflexions que j'ai émises à l'occasion du récit précédent. Ces histoires sont probablement véridiques par le fond, mais enjolivées dans les détails.

Quand on lit un peu attentivement celle qui nous occupe maintenant, on a la sensation d'une histoire habilement arrangée, et qui, en fait, doit se réduire à peu de chose.

Précy a la fièvre. Quoi d'étonnant à ce que, dans cet état, l'étrange engagement qu'il liait à Rambouillet lui soit revenu à la mémoire, et que son imagination en délire lui ait fait voir le fantôme de son ami ?

Mais, direz-vous, au moment où l'apparition se produisait, Rambouillet était réellement mort et Précy ne pouvait le savoir.

Je réponds que le récit ne dit point que Rambouillet fût mort au moment de l'apparition. On dit bien que quand la nouvelle de sa mort arriva, ses amis commencèrent à penser qu'il pouvait bien y avoir du vrai dans ce qu'avait dit Précy ; mais il n'est nulle part dit expressément qu'il y eut coïncidence entre la mort et l'apparition. Et puis quand cela serait !

Précy, guéri de sa fièvre — comme Buckingham, le premier moment d'étonnement passé — n'a pas cru à la réalité de l'apparition, puisqu'il n'a tenu aucun compte des avis qu'elle lui donnait — et vous voudriez que j'y crusse plus que lui ?

Au reste, je ne discute que pour la forme, car l'histoire même absolument authentique ne prouverait rien contre ma thèse. Il ne s'agit pas, cette fois encore, d'un fait réellement spiritique.

Et je répète que la question est, non pas de savoir si la Providence a permis, dans telles ou telles circonstances, que des défunts pussent se manifester aux vivants, mais de vérifier si la communication entre les vivants et les morts est un fait d'expérience courante, comme le prétendent les Spirites...

(A suivre.)

GASTON MERY.

L'EXPOSITION DEVANT L'OCCULTISME

Sur la terrasse inondée de lumière de la pagode cambodgienne, j'observais curieusement l'horrible serpent de pierre qui lui sert de balustrade, quand il m'arriva de me heurter à une personne que je n'avais point vue.

Je m'excusai et, en m'excusant, je reconnus la personne que j'avais heurtée. C'est un homme grand, fort et brun, aux yeux très vifs sous les convexités d'épais sourcils. Tout de même, ce n'est pas le paysan du Danube, loin de là ; c'est un savant deux fois docteur en médecine et en kabbale et qui, de ce fait, porte deux noms ; mais je ne veux citer que celui du kabbaliste si connu : Papus.

Naturellement nous causâmes d'occultisme, et j'en vins à poser cette question :

— Comment, docteur, l'occultisme juge-t-il l'Exposition dans son ensemble ? Comment parvient-il à définir, analyser, classer, ces produits, ces richesses, ces races, toutes ces forces mondiales dont le singulier concours réalise une Exposition ? En un mot, qu'est-ce qu'une Exposition devant l'occultisme ?

Je vis que la question était grave. Papus prit un temps, leva les yeux vers le ciel et les abaissa ensuite vers la statue d'un dieu Bouddha qui trônait à deux pas de nous, impassible et majestueux, sur la fleur sacrée du lotus...

— Il y a, commença-t-il, plusieurs manières d'envisager votre question et, par conséquent, plusieurs manières d'y répondre.

Evidemment, une exposition réunit avant tout le forces du *plan* économique. Du moins, c'est ce qui a lieu aujourd'hui où les nations contemporaines abandonnent de plus en plus les plans supérieurs, les plans intellectuels, et glissent rapidement vers les expressions les plus basses de l'âme instinctive. Actuellement, l'élément prédominant de l'organisme des nations, c'est le ventre, et l'humanité tout entière roule et gravite vers le ventre, ce ventre social que vous voyez étalé sous vos yeux.

Papus décrivit l'horizon d'un geste large et mon regard suivit le geste. Je voyais clairement comme dans une vision les images évoquées par l'expression hardie de mon interlocuteur. Ce n'étaient pas seulement les innombrables bars, cafés, restaurants, chalets de dégustation, pâtisseries, où boit, mange et ripaille l'insatiable goinfrerie humaine ; à l'intérieur des pavillons de tous les peuples, dans les palais de toute espèce, je distinguais cent produits de cent industries différentes, uniquement destinées à satisfaire les besoins matériels de l'animal humain. Il y avait les fils, les laines, les soies, les toiles, les tissus, les fourrures, en un mot tout ce qui tient à l'industrie multicolore du costume, et il y avait là également les bois, les métaux, les machines et tout ce qui concerne le mobilier, l'habitation et le logement ; dans tout cela, en effet, rien qu'un irrésistible effort vers le bien-être, le confortable, et, comme le disait Papus, une immense aspiration du ventre vers la litière.

— Voyez, continua Papus, qui lut clairement dans ma pensée, quelle faible place est occupée, dans cette formidable Foire aux Instincts, par les forces des plans supérieurs. Le Grand-Palais, le Petit-Palais, le Palais des congrès, quelle tête ridiculement petite, n'est-ce pas, pour cet abdomen énorme ?

Cà et là cependant, et malgré l'uniformité de l'expression instinctive, nous reconnaissons les entités des nations aperçues dans l'Invisible comme de véritables éléments de l'organisme européen.

L'exposition anglaise, par exemple, nous donne aussitôt une idée de cette Carthage moderne qui fixe et réalise habilement tous ses instincts. Le pavillon de l'Allemagne, où tout est rangé, classé, catalogué avec tant de précision, appelle la comparaison d'une horloge-immense et bien réglée. Dans la structure européenne, l'Allemagne, méthodique et savante, joue le rôle d'un admirable cerveau.

La France, où ruissellent la vie, l'enthousiasme, l'activité, est par excellence le cœur, dont les généreuses pulsations accélèrent la circulation du sang continental. Enfin, avec son esprit d'assimilation, son immense étendue de territoire et son grand Transsibérien jeté comme une ceinture de fer sur un quart du globe terrestre, la Russie nous apparaît comme le grand sympathique non seulement de l'Europe, mais peut-être du monde.

En parcourant l'Exposition, vous pourriez ainsi définir le rôle organique de chaque nation dans le corps immense du continent européen, et c'est là sans doute une première manière de voir l'Exposition dans l'Invisible, comme disent les occultistes : mais il en existe une autre que ceux-ci, certainement, trouveraient plus saisissante.

L'Exposition, en effet, m'apparaît de plus en plus comme une démonstration continue et irréfutable de cette grande loi d'unité des origines que l'occultisme reconnaît et que prouverait ici un rapide examen des symboles.

Descendez, par exemple, dans la crypte de ce temple bouddhique et vous y trouverez, figurés dans les bas-reliefs de l'architecture des Kmers, tous les symboles connus de l'occultisme. Loi du ternaire, représentée par les mâts à trois couleurs des pagodes ou par la triple figure de Brahma sculptée dans les blocs de pierre des primitifs adorateurs de la Trimourti. Loi des quatre, représentée par les gardiens du temple, des *yacs* géants que vous apercevez debout aux quatre angles du Phnom. Loi des sept, symbolisant les sept modalités de l'espace et traduite sous vos yeux par le hideux serpent heptacéphale qui, tout à l'heure, paraissait tant vous intriguer.

Et toutes ces lois du monde occulte, tous ces nombres sacrés, tous ces arcanes qui vous apparaissent ainsi sous les espèces sensibles de la pierre, du bois, de la couleur, sous des formes divines ou monstrueuses, vous pourriez les retrouver partout, partout où quelque religion s'est efforcée d'exprimer ses symboles. La forme varie, mais l'idée reste. Sans doute, suivant les faunes, les flores et les climats, l'homme façonne en manière de symboles des figures d'êtres

différents ; sans doute, les *garoudahs*, ces merveilleux oiseaux au bec d'or, aux ailes de pourpre, qui soutiennent ici le toit resplendissant de la pagode, sont remplacés sous l'humble toit du fétichiste par des requins de boue et d'argile. Sans doute encore les fluides, les forces cosmiques, les multiples tourbillons de l'*astral*, figurés en Chine par des dragons, sont représentés en Afrique par des serpents. Mais, sous l'apparence ondoyante et diverse des formes du symbole, un sens unique et profond persiste. A travers l'Exposition, vous pourriez reconnaître ainsi tous les signes de l'occultisme. Vous verriez ici le thau, la croix ansée, la main de justice ; là, le pentagramme, le triangle, le globe ailé, le scarabée, la roue et ces petits signes gros de mystère inaperçus des profanes et compris des seuls initiés, qui traduiraient toujours aux yeux de ces derniers la loi profonde de l'unité, pierre angulaire de l'occultisme.

Papus rayonnait. Il reprit :

— Unité de symboles contenant implicitement l'unité des doctrines, telle serait volontiers ma conclusion. Ainsi j'ai fait la part de l'occultisme à l'Exposition et peut-être est-elle plus grande que vous n'auriez cru tout d'abord. Mais en pouvait-il être autrement ? A force de prendre pour des existences réelles les fantômes de notre sensibilité, comme pourrait dire un philosophe kantien, nous oublions sans cesse le redoutable mystère qui nous enveloppe et nous étreint et nous éludons trop souvent les pressantes questions de ces symboles, de ces petits signes dont je vous ai entretenu et qui ne sont, en vérité, pas autre chose que les émissaires de l'Invisible sur le seuil de l'Inconnu.

Papus se tut. Le soir tombait. Dans le ciel couleur de rose, le noir vespertilio vola et je m'en allais inquiet dans la pénombre envahissante où semblaient vaguement errer des lémures pâles.

ANDRÉ GAUCHER.

SERA-CE MOZART ?

Il ne suffit point que l'Exposition soit le plus prodigieux amoncellement de faits, d'idées, de méthodes et d'objets que le monde ait encore réuni dans une même enceinte ; voici que les prodiges eux-mêmes y sont exhibés.

Car c'est bien un prodige que MM. Charles Richet et Carvallo faisaient voir hier, durant une courte demi-heure à leurs confrères en psychologie, au palais des Congrès.

« Ne manquez pas d'assister à la séance de cet après-midi, m'avait dit Pierre Janet. Ce sera curieux ».

Et comme, en sa qualité de secrétaire général du Congrès de psychologie, Pierre Janet devait être renseigné, je fus exact.

Salle fort remplie, malgré ses dimensions, et bien remplie ; n'est pas psychologue qui veut — quoi qu'en aient pensé quelques littérateurs : il y faut une préparation et de l'étude, et dès lors les amateurs sont rares.

Les communications se font selon leur ordre d'inscription, et, après un excellent travail très clairement présenté par MM. Demoor et Héger, deux savants belges, vient le tour du prodige.

Seulement, ce n'est pas lui qui prend la parole, peut-être serait-il très embarrassé de ce fait.

Il se montre simplement. M. Charles Richet le pose sur la table et, tout en le tenant, expose l'affaire.

Elle est limpide.

Mais présentons le prodige d'abord.

C'est un enfant, un enfant de trois ans et demi, un petit garçon, mais encore habillé en fille ; jupe bleu clair, une large capote à dentelles lui couvre la tête ; une mine fine, intelligente, éveillée, avec des intervalles pendant lesquelles le visage présente l'expression absorbée. Deux longues boucles sur les côtés du visage lui donnent un aspect féminin, et l'ensemble est fort gracieux.

Et, en deux mots, voici l'histoire telle que M. Richet l'a narrée :

Il y a peu de temps, quelqu'un lui fit savoir — car on connaît sa propension pour les cas psychologiques sortant du commun — l'existence d'un enfant doué d'une précocité musicale remarquable.

Cela n'a peut-être rien de bien curieux, se dit-il ; mais voyons quand même. Il vit et fut bien surpris ; il fit voir à d'autres, et leur surprise ne fut pas moindre. Ni la nôtre, il faut l'avouer.

Cet enfant a trois ans et demi : il est plutôt fin que robuste, et son apparence est celle des enfants de son âge. Ses goûts aussi, dans l'ensemble ; son intelligence générale de même.

Mais, sur un point, il diffère de tous ses semblables : par son amour et ses aptitudes pour la musique. Là, il est extraordinaire.

Et voici « comment ça lui est venu », selon le langage de Valmajour le tambourinaire. Ce n'est point en écoutant « chanter » le rossignol « de nuit » : mais en plein jour, après avoir entendu sa mère exécuter au piano quelque sonate.

Il y a un an — il avait donc deux ans et demi — elle venait de cesser de jouer et s'était retirée dans une chambre voisine. Tout à coup, elle entend le piano. Et ce piano rend la sonate. Il la rend maladroitement, avec des hésitations, mais de façon exacte ; le ton y est, le haut est tout à fait juste : mais s'il y a quelque fantaisie dans la basse, au moins est-elle appropriée et harmonique. Comme son piano n'était point accoutumé de fonctionner seul, elle alla voir ce qui se passait. L'enfant était juché sur le tabouret, et jouait.

Elle laissa faire, très surprise de ce goût qui se manifestait tout à coup, et surtout de l'étonnante aptitude qui permettait à l'enfant de se retrouver sur le clavier, de reproduire l'air, avec sa mesure, son ton et même ses effets. L'enfant continua ; il recommença, et comme nul ne le contrariait, il revint souvent à l'instrument. Bientôt, il en vint à préférer cette occupation à ses jeux : et il ne se contentait plus de reproduire les airs qu'il avait entendus : il improvisa, il composa à son tour. Et en six mois — à l'âge de trois ans par conséquent — il en était presque au point où il se trouve aujourd'hui.

Voilà pour le passé. Le présent, nous l'avons pu apprécier *de auditu*.

Dans un coin de l'estrade on a fait venir un piano. C'est pour permettre à Pépito de faire voir ses talents. Car il se nomme Pépito : Pépito Rodriguez Ariola : il est né au Ferrol, en Espagne :

— Pépito, veux-tu jouer un peu pour ces messieurs ? lui demande-t-on.

Pépito veut bien : il est bon prince et pas timide. On le descend de sa table : on l'assied au piano — et ce n'est pas trop de deux Bottins pour mettre le petit exécutant à la hauteur de son instrument. Et il joue.

— Joue ce que tu voudras, Pépito.

Le répertoire de Pépito se compose de deux parties. L'une est fixe et comprend quelques morceaux de sa composition qu'il sait par cœur, et un nombre considérable d'airs qu'il a entendus et qu'il reproduit dans une transcription qui lui est personnelle et ne change guère. L'autre est en quelque sorte indéfinie. Car elle comprend tout ce qu'il improvise au courant des doigts, d'un côté ; de l'autre, toutes les reproductions d'air qu'il vous plaira. Chantez ou sifflez une mélodie quelconque ; Pépito écoute avec attention ; puis il la joue, dans le ton, avec le rythme et la mesure, les *forte* et les *piano* à leur place et dans leur ordre en composant une basse appropriée. Vous voyez que Pépito est un homme de ressources.

Mais, direz-vous peut-être, Pépito a dû recevoir des leçons. On ne possède point de naissance la science de l'harmonie telle que Pépito la possède.

A ceci je répondrai que je ne sais point ce qu'on possède ou ne possède pas de naissance ; mais ce qui est certain, c'est que Pépito n'a pas eu de leçons. Pépito ne pourrait pas, pour sauver sa petite âme, lire une seule note de musique. On a bien essayé de lui donner quelques conseils — pour son doigté notamment, qui est une véritable curiosité — mais Pépito n'a rien voulu entendre. Il a envoyé promener son monde. « J'en ai assez, semblait-il dire, laissez-moi tranquille avec vos leçons. » Et si l'on insistait, il se mettait à hurler, ou bien il quittait le piano pour aller étreindre son Polichinelle, un vieil ami, si plein de sympathie et qui comprend si bien les choses... On n'insista pas.

— Joue ce que tu voudras, Pépito.

Et Pépito empoigne son instrument. (Ah ! cet ins-

trument ! quelle épinette ! quel chaudron ! Non, quelle casserole, plutôt. Casserole est le mot juste) Il fait cela avec beaucoup de calme et de simplicité, faisant entendre tour à tour une marche militaire de sa composition, qu'il a dédiée au roi d'Espagne, une habanera qu'il a dédiée à l'infante Isabelle, — car Pépito est bon patriote — puis des improvisations variées, une mazurka qui ne manque par d'originalité ; il finit par la *Marseillaise*, — car Pépito sait ce qu'il doit à la politesse — une *Marseillaise* parfaitement exacte, avec un accompagnement qu'il ne doit qu'à lui-même, et de nombreuses variations par surcroît. Et après chaque morceau, avec un éclat de rire charmant, il se tourne vers le public et donne aussitôt le signal des applaudissements en frappant ses petites mains l'une contre l'autre, de toutes ses forces. Sa mère veut l'arrêter : il rit de plus belle ; et au petit visage sérieux, réfléchi, parfois tendre de tout à l'heure, succède la mine vive et mobile de l'enfant.

Du « génie » musical de Pépito je ne saurais guère parler. Ses compositions valent certainement celles d'une quantité de messieurs très sages qui se sont fort appliqués : elles ont du mouvement, de la variété, beaucoup de sentiment et de justesse, des oppositions très bien marqués. Mais enfin, ce n'est point encore la grande musique. En outre, l'infâme casserole n'est pas de nature à faire valoir la musique de qui que ce soit. Mais il faut observer que les qualités des œuvres de Pépito n'est point ce à quoi il se faut arrêter.

Ce qui est surprenant, c'est que ce petit bout d'homme se soit appris l'harmonie ; c'est qu'il se soit créé toute sa technique avec une remarquable précision et une sûreté qui déconcerte ; c'est qu'à trois ans et demi, et en moins d'un an, il ait découvert tout ce qu'il y a dans un piano, et en connaisse toutes les ressources en même temps que les règles — ou peut s'en faut. A supposer même que Pépito ne fût qu'un écho et que ses improvisations ne fussent que des réminiscences (encore m'accorderez-vous que celles-ci ne peuvent être bien nombreuses), il n'en resterait pas moins cette extraordinaire aptitude à les traduire et reproduire exactement, et à se servir du piano comme ne peuvent le faire la plupart des mortels qu'après de longues études.

Il faut voir jouer Pépito. Il faut voir ses gestes, sa manière d'attaquer l'instrument, aux rentrées en particulier, et dans les *fortissimo*. Il a la finesse il sait aussi employer une vigueur étonnante. On se demande comment certaines notes s'en relèveront, tant l'attaque est rapide, nette et forte. Et l'ensemble de la sonorité — même sur la casserole — est très particulier. M. Tarde me disait : « C'est du rossignol : il y a du chant d'oiseau là-dedans. » Le jeu est rapide, clair, frais, en effet.

Oh ! sans doute, il y a de petites erreurs. Mais elles sont plus apparentes que réelles. Ce pauvre Pépito ne peut embrasser l'octave encore, et alors il a

recours aux arpèges ; d'où, parfois, des dissonances.

Deux faits m'ont frappé tandis que je regardais le petit prodige.

C'est d'abord qu'il n'y a pas toujours l'accord parfait dans les opérations des deux mains — où des deux moitiés du cerveau. L'une avance ou retarde souvent sur l'autre, comme il arrive dans le jeu à quatre mains, où la basse, par exemple, a peine à suivre le chant.

En second lieu, Pépito a certainement des moments, je ne dirai pas d'absence, mais de distraction, des périodes — d'une demi-minute, par exemple, — pendant lesquelles c'est presque un automate, pendant lesquelles il continue à jouer comme le professionnel fatigué, le pauvre « tapeur » qui fait danser depuis cinq ou six heures. On voit qu'il « n'y est plus ». Il y a des moments aussi où il n'y est qu'à moitié : pendant qu'il regarde l'une après l'autre d'un air sérieux, mais sans avoir beaucoup l'air de les voir, les personnes qui l'entourent. Cela n'a rien de très surprenant : chez l'enfant, l'attention ne se soutient que pendant des périodes courtes ; elle vacille sans cesse. Mais on voit parfaitement, les moments où elle se ressaisit à l'expression et au jeu de l'enfant.

Ce qui est surprenant, et regrettable aussi par contre, c'est le goût désordonné et exclusif de Pépito...

Pour la boisson ?... Non pas. Pépito est Espagnol ; donc sobre. Pour le jeu ?... Les jeux, les jouets, oui : il joue avec autant de plaisir qu'un autre enfant. Mais ce n'est pas cela. Pépito serait-il déjà amoureux ?...

A peu près : et l'objet de son amour est hideux.

C'est sa casserole. Pépito ne veut d'aucun autre instrument. On lui a offert les plus savoureux Pleyel, les Erard les plus brillants. Enlevez, a-t-il dit ; rendez-moi ma casserole. Elle seule m'inspire ; les autres me paralysent.

Et la casserole voyage avec Pépito. Elle aurait pourtant bien droit au repos éternel, la pauvre créature. On pourrait l'assassiner, il est vrai. Mais Pépito serait capable d'abandonner à jamais la musique, et ce serait fâcheux. Fasse le ciel qu'il s'éprenne quelque jour d'un objet plus digne de ses soins !

Que deviendra Pépito ?

Sera-t-il dieu, table ou cuvette ? Pépito Rodriguez Ariola sera-t-il un second Wolfgang Gottlieb Mozart — le divin Mozart — et, entré plutôt dans la carrière, ira-t-il aussi loin que ce dernier ? Ou bien, ne sera-ce que l'Inaudi de la musique ?

Nous le saurons plus tard, quand Pépito — « car il est Espagnol » — aura grandi.

HENRY DE VARIGNY.

(Le Temps, 23 août.)

Création d'un Institut des Sciences psychiques à Paris

L'attention publique étant vivement attirée depuis un certain nombre d'années sur les *phénomènes d'ordre psychique*, une Société s'est formée pour l'étude *rigoureusement scientifique et expérimentale* de ces phénomènes et a fondé l'Institut des sciences psychiques de Paris.

Jusqu'ici, une très grande quantité de travaux et de recherches ont été faits *isolément* par des savants de tous les pays et même des Sociétés scientifiques ont largement contribué à faire connaître ces phénomènes. Le champ de ces études s'est considérablement élargi et le moment est venu en France de grouper toutes les bonnes volontés pour continuer ces travaux et les faire connaître au grand public. Il n'est personne qui n'ait eu l'occasion d'observer quelques-uns de ces phénomènes ou d'en entendre parler, mais il est nécessaire de les soumettre à un contrôle rigoureux sans aucune espèce de parti pris ou d'idée préconçue.

Cet Institut sollicite donc les communications de ce genre ; il fait appel au *concours effectif de tous* pour lui permettre de réaliser son projet : 1° Installer dans son local des laboratoires munis des appareils nécessaires (biomètres, magnétomètres, spectroscopes, instruments enregistreurs, appareils photographiques, etc.) ; 2° rechercher et rémunérer les sujets ; 3° créer un organe périodique rendant compte des expériences et de leurs résultats, ainsi que des travaux de tous les collaborateurs que ces études intéressent. Le Comité de l'Institut prie toutes les personnes qui adhèrent à cette fondation de faire parvenir leur adhésion morale au siège social, 4, rue du Pavillon, Parc des Princes, à Boulogne-sur-Seine, ou à M. le Dr Emile Legrand, secrétaire général, 14, rue d'Amsterdam, Paris.

LE COMITÉ :

D Bécourt ; Dr Bertrand-Loze, conseiller général du Gard ; Bonardot, publiciste ; Bloume, agrégé de l'Université ; Brieu, publiciste ; Dr baron Cataliotti-Valdina de Chiappara ; Dr Chazarain ; Côte, docteur en droit ; Delanne, ingénieur ; Dr Dusart ; Dr Ferroul, député ; général Fix ; Hugo d'Alési ; Dr Le Blaye ; G. Le Brun de Rabot, chimiste ; Dr E. Legrand ; Marc Legrand, homme de lettres ; Dr Moutin ; baron de Vatteville.

ÇA ET LA

La femme aux stigmates

Parmi les femmes malades qui ont été présentées aux membres du Congrès de l'hypnotisme, lors de leur visite à la Salpêtrière, il s'en trouve une dont le cas a particulièrement attiré leur attention.

Voici ce que le *Matin* disait d'elle :

« Cette femme est à la Salpêtrière depuis trois ans et marche continuellement sur la pointe des pieds, comme une danseuse. Etant sujette à des extases religieuses, elle se croit crucifiée.

« Une contraction complète des muscles s'est donc produite, et on n'a pas pu arriver à la faire marcher naturellement, quoique, par la suggestion, on ait pu obtenir quelquefois ce résultat pendant une demi-journée.

« Le cas en question se complique du fait le plus extraordinaire que l'on connaisse : celui de la stigmatisation, ou apparition des marques de la crucifixion (comme l'a si bien représenté le peintre Moreau de Tours, dans son tableau, au Salon de 1885 : « Une stigmatisée au moyen âge »).

« Ces marques apparaissent au moment de certaines fêtes religieuses.

« Afin de se rendre compte qu'il n'y avait pas là de supercherie, on a fait faire un soulier en cuivre, avec une ouverture recouverte d'un verre, à la place des apparitions des taches ou marques.

« Ce soulier a été scellé avec du caoutchouc.

« Et les marques ont réapparu. Il en a été fait des photographies.

« Cette femme se croit d'une très grande légèreté. Elle est petite, âgée d'une quarantaine d'années. Elle a voulu être pesée, prétendant que le plus petit poids serait encore plus lourd qu'elle. De suite, elle a pu se rendre compte de son erreur, et en a été très froissée.

« Elle veut aller à Rome, à pied, voir le pape.

« Ses propos sont d'un esprit lucide. Mais si on lui parle du diable, on voit tout de suite qu'on a affaire à une démente religieuse.

« Ainsi peuvent s'expliquer les erreurs qui se sont produites, autrefois, dans les cas d'apparitions des stigmates. »

Si cette explication suffit aux lecteurs du *Matin*, c'est que, comme on dit, ils ne sont pas difficiles.

Les dessins de Mme Teyssier

Nous avons parlé, dans un de nos derniers numéros, de la curieuse médiumnité de Mme Teyssier, rue Mazarine, n° 25.

Mme Teyssier est actuellement dans une situation voisine de la misère. Nous la recommandons bien vivement à nos lecteurs. Quelqu'un d'entre eux voudrait-il, par exemple, acheter à Mme Teyssier la collection de ses dessins médianimiques ? En même temps qu'une bonne affaire, ce serait une bonne action.

Leur incrédulité

Dans le *Radical*, ces jours derniers, cette lettre de M. Pierre Durand :

A Madame Syamour.

En lisant que viennent de s'ouvrir, simultanément, le congrès de l'hypnotisme et celui des sciences psychiques, je me souviens tout à coup d'un engagement pris envers vous et auquel j'ai manqué jusqu'ici.

Vous en souvient-il ? Un soir, dans votre atelier, le dernier hiver, on parlait occultisme, spiritisme. Il y avait là Mme Manoël de Grandfort, Amilcare Cipriani, un prince égyptien dont le nom m'échappe, le peintre Mucha, Lucien Victor-Meunier, le docteur Borne. Comme je marquais mon incrédulité, vous en voulûtes connaître les raisons. Je ne pouvais vous les donner sans distraire vos invités qui admiraient tant d'œuvres remarquables ; les priver de ce plaisir et vous accaparer dans une conversation particulière eût été d'un mal-appris. Aussi je vous répondis :

— Je vous expliquerai cela.

C'est cette explication que je vous apporte aujourd'hui.

Il y a bien de cela huit ou neuf ans, réunis autour de la cheminée, chez moi, en famille, après dîner, nous eûmes l'idée, pour passer le temps, de faire tourner une table, d'évoquer les esprits. Nulle supercherie n'était à redouter : cercle très restreint de gens sûrs absolument les uns des autres. Nous allions bien voir si, vraiment, les tables tournantes et les esprits, c'était de la blague.

Et voici ce qui se passa :

Au bout de quelques instants le léger guéridon sur lequel six mains — celles de ma femme, de sa grand-mère et les miennes — s'étaient posées, se mit à craquer, puis à se mouvoir : l'esprit manifestait sa présence.

Interrogé par nous dans les formes accoutumées, il affirma tout d'abord que je deviendrais, bientôt, rédacteur en chef d'un journal important ; puis, ensuite, il prédit que mon beau-frère, jeune poète décadent et symboliste, serait académicien.

Ces agréables prédictions consenties — dont aucune, hélas ! ne s'est réalisée encore — l'esprit, qui avait voulu rester anonyme, se retira.

Fiers, joyeux, nous entreprîmes une nouvelle évocation selon le rite. L'esprit, docile, arriva et — ce qui nous mit en confiance — se nomma : il prit le nom de ma sœur.

Ici, j'ouvre une parenthèse. Ma sœur, à cette époque, habitait l'île de la Réunion, et par le courrier le plus récent j'avais appris qu'elle était gravement malade.

Donc, l'esprit de ma sœur parla ainsi :

— Je suis au ciel, très heureuse. D'ici je veille sur ma fille et ceux qui me sont chers. Je ne regrette rien de la terre. Adieu !

Ma femme, toute pâle, ayant entendu cela, me dit :

— C'est terrible ! Ta pauvre sœur est morte.

Et la grand-mère, en tremblant, reprit :

— C'est affreux ! Votre malheureuse sœur.

J'étais, je vous l'avoue, sinon troublé, au moins désagréablement impressionné. La séance fut clôturée et la soirée s'acheva sans gaieté.

Or, deux mois après cette lugubre séance, ma sœur et sa fille, toutes deux en excellente santé, arrivaient à Paris où elles sont restées depuis, où elles prospèrent...

Ai-je besoin, chère madame, — je le pourrais, certes — de motiver autrement que par le récit de cette aventure mon scepticisme ?

Pierre DURAND

Nous sera-t-il permis de faire remarquer à M. Pierre Durand que sa lettre réclame une conclusion toute autre que celle qu'il en tire...

Elle contient en effet ces deux constatations :

1^o Aucune supercherie n'était possible du fait des expérimentateurs. Donc si la table a parlé, c'est qu'une influence quelconque s'est manifestée.

2^o La table a parlé ; mais elle a dit des choses fausses. Donc l'influence qui s'est manifestée a menti ou s'est trompée.

Et cela, au résumé, démontre une fois de plus ce que nous avons si souvent soutenu, à savoir que, dans les expériences spirites, des intelligences étrangères aux expérimentateurs se révèlent parfois, mais que ces intelligences sont toujours enclines à déguiser la vérité, à éblouir ou à mystifier. Et c'est là, pour tout homme de bonne foi, la seule conclusion logique à tirer de la lettre de M. Pierre Durand.

Lettre d'un missionnaire sur les boxeurs hypnotisés

Au sujet de cette secte, née dans le Chau-Toung à la suite

de la prise de Kio-Tchéou par les Allemands, le P. Chavannes, missionnaire lazariste, écrit ce qui suit :

« L'initié, sous la direction d'un maître, se prosterne vers le sud-est. Le maître lui fait sur le visage des passes magnétiques, et l'élève commence alors à faire des contorsions et agite ses bras comme un homme qui s'exerce au pugilat. Quand il s'arrête, on recommence les incantations, les prostrations et les passes, le tout pendant une demi-heure environ, au bout de laquelle le boxeur est épuisé. Alors le maître hypnotiseur le réveille en lui passant les mains sur le visage et l'adepte semble sortir d'un songe, mais ne sait pas du tout ce qu'il a fait pendant son sommeil.

« Quelquefois, au lieu de se réveiller, malgré tous les efforts du magnétiseur, il devient comme un possédé, frappant tous ceux qui l'entourent. Alors on l'attache, on l'emmène dans une maison et on appelle un grand chef qui parvient à le réveiller. Quelques-uns restent comme hébétés ou fous furieux...

« On fait croire à ces pauvres gens qu'après un temps suffisant de ces exercices, ils sont invulnérables... On explique aux survivants que les autres ne s'étaient pas exercés pendant un temps suffisant et que d'ailleurs ils ressusciteront dans huit jours, ou trois ans, suivant le temps nécessaire aux meneurs pour se mettre à l'abri. »

On demande un remède contre le tœnia ?

Nous recevons d'une de nos abonnées la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

Y a-t-il parmi vos lecteurs quelqu'un qui pourrait indiquer une médication infailible contre le tœnia ou ver solitaire ?

Celui qui le possède, sans pouvoir s'en débarrasser, est un enfant de onze ans.

Il faudrait vraiment un remède merveilleux pour arriver à le délivrer de la tête de ce ver qui, malgré l'influence de divers remèdes, n'a jamais voulu s'en aller.

Si quelqu'un trouvait une manière sûre de débarrasser l'enfant de ce parasite, il aurait droit à toute la reconnaissance d'une mère très tourmentée.

Veuillez recevoir, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma haute considération.

C.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au numéro prochain la suite de l'intéressant glossaire de l'occultisme et de la magie, par Jean Darlès.

Les Convulsionnaires de Saint-Médard

(suite)

MIRACLE OPÉRÉ SUR MADEMOISELLE COIRIN

Nous avons déjà rapporté, dans les démonstrations précédentes, des preuves invincibles de plusieurs miracles éclatants ; mais l'état où la fille Coirin a été réduite pendant plus de douze ans à quelque chose de si affreux et de si évidemment incurable, et sa guérison est si incontestablement au-dessus des forces de tout être créé, qu'il y a lieu d'espérer que ceux qui n'auraient encore été qu'ébranlés dans les précédentes

démonstrations seront enfin forcés par celle-ci de reconnaître et d'adorer la main de Celui qui seul peut rendre à sa créature un de ses membres qui depuis longtemps n'était plus.

Tous les maux de cette demoiselle tirent leur première origine de deux accidents qui lui arrivèrent coup sur coup au mois de septembre de l'année 1716, étant alors âgée de trente-et-un ans.

Elle tombe à terre sur l'estomac de dessus la croupe d'un cheval, elle se blesse considérablement ; néanmoins son beau-père, qui la conduisait, l'oblige d'y

sements de nourriture parmi lesquels il s'en trouve un de sang coillé et tout pourri dont l'aspect fit juger à MM. Boulang médecin et Bordeaux, chirurgien de Paris, que c'était la suite d'un abcès qui s'était formé dans son estomac.

Depuis ce temps la malade fut sujette à des vomissements de sang presque journaliers qui la faisaient souvent tomber en faiblesse. On s'aperçut trois mois après sa chute, en lui mettant les linges sur l'estomac, qu'elle avait le sein gauche extrêmement dur, enflé et tout violet.



LA DEMOISELLE COIRIN

Rongée par un cancer au sein du côté gauche, qui depuis 12 ans luy avoit fait tomber le bout de la mamelle, et percluse par une paralysie sur tout ce même côté, qui depuis le même temps avoit entièrement retiré et desséché les muscles de sa cuisse et de sa jambe, applique avec foy le 12 Aoust 1731 sur ces maux incurables de la terre précieuse auprès du Tombeau de M^r de PARIS.



LA DEMOISELLE COIRIN

Est guérie subitement la nuit du 12 au 13 Aoust de sa paralysie et de son cancer, elle se lève et s'habille. Sa servante qui luy apporte un bœufillon est si étonnée de la voir levée et debout dans son fauteuil, quelle ne peut croire que ce soit elle, et quelle va la chercher dans son lit quoy quelle soit devant ses yeux.

remonter ; mais aussitôt, le cheval s'étant emporté, elle retombe une seconde fois sur le côté gauche de l'estomac qui porte à plomb sur un tas de pierres, ce qui lui cause une douleur si vive qu'elle en reste évanouie.

Il eût fallu les remèdes les plus prompts pour éviter aux suites de coups si dangereux, mais son peu d'expérience, jointe à des regards mal entendus, lui fit malheureusement dissimuler ses chutes, aussi bien que les maux d'estomac qu'elle commença quatre jours après, à ressentir : elle espérait, dit-elle, que cela se passerait. Espérance vaine et trompeuse ! Les douleurs, au contraire, augmentaient de jour en jour. À peine le mal eut-il germé durant quelques semaines, qu'il commença à se déclarer au dehors par des vomis-

La mère, effrayée, envoya aussitôt chercher le sieur Paisant, chirurgien à Nanterre ; il examine le soir de la malade ; il trouve qu'un cancer en avait déjà si fort abîmé et enlé les glandes, qu'une multitude de ces glandes réunies par leur enflure formait une grosseur large de trois doigts, qui s'étendait depuis le bout du sein jusque sous l'aisselle, et qui était si dure et si inflexible qu'il le avait forcé le bras de la malade de se retirer en arrière sans qu'il lui fût possible de l'avancer.

Ce chirurgien aussi bien que le sieur Bordeaux essayent en vain de dissiper et de résoudre la dureté de ces glandes : tout ce qu'ils peuvent faire par les cataplasmes qu'ils y appliquent, c'est d'attirer une quantité de sang considérable par le bout du sein, mais sans aucun soulagement pour la malade, dont le

sein devient de jour en jour et plus dur et plus douloureux.

Cependant le cancer, ayant peu à peu infecté toute la masse du sang, cause des obstructions jusque dans le sang de la malade.

Au commencement de 1718 tout son côté gauche tombe subitement, pendant une nuit, en une paralysie complète.

Dès ce moment, comme si un coup de foudre l'eût frappé, tout ce côté reste entièrement immobile et perclus ; le chirurgien de la maison des religieuses de Nanterre accourt pour la soulager dans ce nouvel accident, mais tous les remèdes s'épuisent bientôt sans aucun succès : un froid de mort s'est tellement emparé du bras, de la jambe et de la cuisse, que rien n'est plus capable de les réchauffer, même dans le plus fort de l'été ; les esprits animaux, en cessant totalement d'y couler, cessent d'y porter la chaleur et la vie. La demoiselle Coirin ne peut remuer ses membres glacés qu'en les portant avec sa main droite ; leurs nerfs, devenus inutiles, parce que leurs racines, étant obstruées dans le cerveau, ne reçoivent plus ces esprits qui les humectent et les font agir, se retirent et se racornissent ; le sang paraît lui-même ne passer plus qu'à regret dans ses membres impuissants et stériles ; leurs muscles, dénués de la lymphe subtile qui les faisait profiter des parties nourricières qui leur étaient apportées par le sang, commencent à s'affaïsser peu à peu et, par la suite, se dessèchent si fort qu'ils laissent un creux au-dessus de la hanche, assez profond pour y enfoncer le poing ; bientôt sa cuisse et sa jambe, entièrement décharnées, ne paraissent presque plus être que des ossements de squelette, tandis que le sein du même côté, livré à la douleur, à la pourriture et à une puanteur insupportable, envie le sort de ces membres inanimés.

Dès 1719, le mamelon du sein gauche, dont tout le tour déjà avait été rongé par le cancer, tombe tout d'un coup et laisse à sa place un trou profond d'où s'exhale une odeur cadavérique et d'où sort continuellement un pus rougeâtre et empesté.

La malade alarmée fait voir son sein dans cet état au médecin et aux deux chirurgiens qu'elle avait déjà consultés ; les sieurs Boulant, Paisant et Bordeaux, à l'aspect d'un ulcère si alarmant et si terrible, décident qu'elle ne peut vivre encore longtemps, à moins qu'on ne la sépare au plus vite d'un sein qui renferme le germe d'une si funeste pourriture. La malade, qui a horreur d'elle-même, ne balance pas à y consentir. Ces messieurs prennent jour et se rendent à cet effet chez elle.

Mais la mère de notre demoiselle, à la vue de leurs effrayants préparatifs, pâlit, craint, s'attendrit sur le sort de sa fille et veut savoir si, du moins, par cette opération douloureuse et cruelle, ils se flattent de la pouvoir guérir ; et comme ces messieurs ne veulent lui rien promettre et laissent entrevoir, au contraire, que le péril est grand et l'espérance très faible, sa

tendresse s'oppose à la barbare opération, ne voulant pas livrer ainsi sa fille à d'inutiles tourments et aimant mieux la laisser mourir tranquille.

Il n'était que trop vrai que le mal avait déjà poussé trop avant les racines empoisonnées et avait trop infecté la masse du sang, pour pouvoir espérer aucun succès d'une tentative toujours si périlleuse, et toujours funeste lorsque le sang est déjà corrompu. C'est en effet ce qu'en pensa le sieur des Bières, chirurgien de Mme la duchesse de Berry, aussi bien que le chirurgien de la maison de Nanterre, qui, consultés depuis, déclarèrent que l'opération eût été infructueuse, le mal étant absolument incurable à cause du trop grand progrès qu'il avait déjà fait.

A tant de maux affreux qui duraient déjà depuis un si grand nombre d'années et dont les uns réduisaient la malade à l'impuissance de la mort et les autres aux souffrances les plus aiguës, viennent encore successivement se joindre, dans les derniers temps qui ont précédé sa guérison, quantité d'autres maladies, comme pour affliger tour à tour toutes les parties de son corps qui étaient capables de souffrir.

(A suivre.)

A TRAVERS LES REVUES

ALBERT POISSON. — *L'Initiation*, sous la signature du Dr M. Haven, publie une intéressante étude sur Albert Poisson, l'un des maîtres de l'alchimie moderne, qui vient de mourir.

Sa mort fut foudroyante : le samedi soir, il travaillait encore, fouillant les vieux manuscrits de la Nationale ; le dimanche l'emporta. Mais cette brutalité de la mort ne fut qu'apparente : s'il était la veille debout à son poste de travail, c'était grâce à son admirable énergie. De semaine en semaine, depuis un an, la maladie qui le brûlait se faisait plus intense et chaque jour la route lui était plus pénible pour se traîner de la rue Saint-Denis à l'Arsenal ou à la Nationale. Il arrivait fiévreux, aphone, suffoquant, ébranlé de quintes de toux incessantes ; mais sa volonté le maintenait à la table de travail, sans faiblesse, tout le temps qu'il avait décrété d'y rester.

Voilà de plus hauts enseignements de sagesse que les plus belles pages de ses livres même ; car le livre n'est rien et l'acte est tout. Poisson sacrifiait, à douze ans, ses économies à l'achat de vieux livres d'alchimie ; à dix-huit ans, il sacrifiait une carrière facile, où les protections ne lui eussent pas manqué, à la poursuite de la pierre, à la vie pénible et rebutée du chasseur d'impossible ; à vingt-quatre ans il sacrifiait les derniers souffles de sa vie à perfectionner l'œuvre entreprise et déjà si largement ébauchée, à donner l'exemple de l'abnégation. Ceux qui ne reconnaîtront pas là ses titres, grades et signature de Rose-Croix, n'ont pas encore lu au grand livre des initiations.

Il serait inutile, fastidieux même pour la plupart, de

donner ici une biographie détaillée d'Albert Poisson : qu'il avait vécu l'année 1880 à Toulouse ou à Paris, qu'il soit entré au collège en mai ou en décembre, cela importe peu. Ce qui frappera davantage ceux qui s'intéressent à la vie de notre frère, ce sera de savoir qu'à treize ans il veillait déjà près de son athanor allumé et courait les quais, le dimanche, en quête de vieux bouquins d'alchimie — plus faciles à découvrir alors qu'aujourd'hui — qu'à des achats de cornues, de vitriol et de charbon passaient ses quelques sous d'écolier et qu'il fondait déjà avec quelques amis, plus curieux que sérieux, des sociétés hermétiques où sous son contrôle et sous son énergique autocratie on travaillait plus peut-être que dans bien d'autres sociétés fondées par de plus âgés et de plus titrés qu'il n'était alors. Plus tard, à l'âge où l'on cherche les divertissements, la vie facile des cafés et des cercles, Poisson passait ses journées au laboratoire de chimie de la Faculté de médecine de Paris, ses soirées dans les bibliothèques ou parmi ses frères, ses nuits, en grande partie, auprès de ses fourneaux allumés, au prix des plus grandes peines dans sa vieille chambre de la rue Saint-Denis. L'été, il montait peu à peu dans le midi un laboratoire dont plusieurs photographies ont été conservées et qui promettait d'être, si le temps le lui eût permis, le lieu unique de ses travaux en même temps qu'un modèle du laboratoire-oratoire alchimique. C'est de cette époque que datent ses premiers ouvrages. Il publia d'abord la *Lettre sur les prodiges de la nature et de l'art*, de Roger Bacon, puis les *Cinq traités d'alchimie*, les *Théories et Symboles des alchimistes*, enfin en dernier lieu, *Nicolas Flamel et l'Alchimie au XIV^e siècle*, la traduction du *Livre des feux* de Marcus Græcus, études sérieuses, où pas un mot n'est mis à la légère et qui toutes, révèlent la somme énorme de connaissances chimiques, historiques et hermétiques que Poisson, dès sa jeunesse, avait su acquérir. De ce qu'un de ses ouvrages fut couronné par l'Académie et présenté par le P^r Gautier à cette illustre société, je ne veux pas conclure qu'il fut meilleur qu'un autre; mais cet hommage rendu par l'alchimiste à la science officielle en lui soumettant son œuvre, est la marque d'un esprit où l'orgueil n'avait pas pénétré et qui respectait la vérité et la science partout où elles se manifestent.

L'idée dominante de ces œuvres, ce qui en ressort pour tout lecteur attentif c'est :

1^o Que les grimoires réputés fantaisistes et mystificateurs des anciens alchimistes, sont des livres sérieux, compréhensibles, et dont le langage pour être mystérieux n'en est pas moins très précis au même titre que les hexagones de Kekulé et les équations chimiques dont un ignorant pourrait rire comme d'incompréhensibles mystifications;

2^o Que dans ces symboles déchiffrés et traduits — hiéroglyphes d'un temps plus moderne — en langage scientifique du jour, des notions vraies sur la matière, sur sa vie, sur son évolution, des lumières inattendues

sur l'harmonie des sphères d'en haut avec les atomes d'en bas, une philosophie scientifique universelle apparaissent, toutes notions que la science avait délaissées, qu'elle ignore, et qui cependant doivent servir de base à son progrès, à un nouvel essor de découvertes.

Ce courageux défrichement de terres réputées impénétrables, arides, et même quelque peu hantées de démons redoutables au cerveau humain, ce fut l'œuvre d'Albert Poisson, et devant son œuvre, tous les chimistes, tous les occultistes se sont inclinés; nul n'a contredit à son travail tant on y sentait de force, de vérité, de sincérité.

Il voulait ajouter à ces premiers ouvrages de nombreuses pages encore : il avait dressé le plan d'une encyclopédie alchimique, histoire, pratique, théorie et bibliographie. Mais la mort le guettait : il alla, plein de santé, faire à Sens une année de service militaire, où le surmenage stérile de la caserne le coucha, typhique, dans un lit d'hôpital. Il ne se releva que pour retomber, les poumons atteints. Sans espoir de guérison, le sachant, il prit son sort en sage, et ne s'arrêta dans son labeur sans trêve que la veille de sa mort.

LA PHYSIQUE DE LA MAGIE. — *Les Annales des Sciences psychiques* publient la communication faite au Congrès International de l'histoire des Sciences en 1900, par le colonel de Rochas. Nous en détachons le passage suivant :

... C'est seulement au milieu du XVIII^e siècle que Mesmer appela l'attention des académies sur une force dont il était bien plus difficile encore de déterminer les lois, puisqu'elle ne se manifeste d'une façon suffisamment apparente que dans certains organismes humains et qu'elle est susceptible d'être influencée par la volonté non seulement de l'opérateur, mais peut-être aussi d'autres intelligences invisibles.

Mesmer qui était médecin et qui connaissait, par les traditions de certaines sociétés secrètes, la puissance de ses effets pour le bien comme pour le mal imposa à ses adeptes le serment suivant :

« Convaincu de l'existence d'un principe incréé, Dieu de qui l'homme doué d'une âme immortelle tient le pouvoir d'agir sur son semblable en vertu des lois prescrites par cet être tout-puissant, je promets et m'engage sur ma parole d'honneur de ne jamais faire usage du pouvoir et des moyens d'exercer le magnétisme animal qui vont m'être confiés, que dans la vue unique d'être utile et de soulager l'humanité souffrante ; repoussant loin de moi toute vue d'amour-propre et de vaine curiosité, je promets de n'être mû que par le désir de faire du bien à l'individu qui m'accordera sa confiance et d'être à jamais fidèle au secret imposé et uni de cœur et de volonté à la Société bienfaisante qui me reçoit dans son sein. »

Pendant longtemps les magnétiseurs, fidèles à leur serment, n'eurent en vue que les guérisons et s'occu-

pèrent peu des théories ; cependant, les observations en s'accumulant les mirent en présence d'une foule de phénomènes dont il était impossible de méconnaître la parenté avec les miracles des saints et les prestiges attribués au démon. Dès lors, on expérimenta et on fut conduit à admettre l'hypothèse, déjà formulée par Mesmer d'après les occultistes du moyen âge, d'un agent spécial qu'on a appelé successivement : *l'esprit universel*, le *fluide magnétique*, l'*od* ou la *force psychique*.

C'est cet agent qu'on cherche aujourd'hui à définir en étudiant les actions réciproques qui s'exercent entre lui et les forces naturelles déjà connues. Dès maintenant quelques-unes de ses propriétés, parfaitement établies, ont permis de faire passer un certain nombre de phénomènes du domaine de la magie dans celui de la science positive. C'est ainsi qu'on explique la fascination par l'action de la force psychique sur les nerfs spéciaux de nos sens qu'elle fait vibrer de manière à donner, sous l'influence de la pensée, l'illusion de la réalité. La base de l'évocation repose sur l'emmagasinement dans certaines substances de cette force, ou plutôt d'une matière extrêmement ténue qui lui est liée ; la condensation de cette matière donne lieu aux apparitions. Les mouvements à distance, observés dans les maisons hantées sont presque toujours dus à une surproduction anormale de cette même force chez quelques personnes qu'on appelle des médiums. Enfin, les rayons Röntgen et la télégraphie sans fils, ne permettent plus de nier *a priori* la vue des somnambules à travers les corps opaques et la télépathie.

Quand, il y a quelques mois, votre Comité d'organisation a bien voulu, sur ma demande, inscrire dans son programme cette question : « Quelles sont parmi les découvertes modernes celles qui peuvent expliquer certains faits réputés prodiges dans l'antiquité », j'espérais la voir traitée par un philosophe bien connu en Allemagne, le baron Karl du Prel. Une mort inopinée nous a privés de sa collaboration, mais son dernier ouvrage publié à Iéna en 1899, sous le titre : *Die Magie als Naturwissenschaft*, constitue une étude magistrale sur ce sujet et je ne saurais mieux faire que d'y renvoyer ; je me bornerai à signaler ici une idée hardie sur laquelle du Prel ne manque jamais l'occasion d'insister au cours des deux volumes de ses savantes recherches pour en faire ressortir le côté pratique.

Partant de cette observation que les mécanismes artificiels ne sont le plus souvent que des imitations inconscientes d'organismes naturels et que, par exemple, la chambre noire n'est que la copie de l'œil, il pense que les concordances déjà signalées ne sont que des cas particuliers d'une règle générale s'appliquant aussi aux processus psychiques, et il fait ressortir le mutuel appui que peuvent se prêter : le *psychiste* qui met en évidence et analyse les facultés de l'âme plus ou moins voilées chez la plupart des hommes ; le *physiologiste* qui décrit nos divers organes corporels et le

technicien qui se propose de remplacer par des instruments les uns et les autres.

Si, d'une part, le technicien avait porté son attention sur la constitution du système nerveux qui fait communiquer le cerveau avec la périphérie de notre corps, et sur le *rapport* exclusif qui s'établit entre le magnétiseur et le magnétisé, il aurait pu concevoir plus tôt l'idée des fils télégraphiques, des résonneurs et des multi-communications. D'autre part, le technicien, par l'invention des électroscopes et des spectroscopes permet au psychiste de concevoir que notre âme, par un perfectionnement progressif de ses facultés, arrivera à percevoir des vibrations auxquelles elle est actuellement insensible et il peut le guider dans la marche à suivre pour atteindre ce but.

D'une manière générale, l'expérience et le raisonnement nous autorisent à supposer que « tout ce qui se produit sous une forme sensible chez un individu, peut se produire sous une forme atténuée chez tous les individus semblables, que ce qui se produit naturellement chez un individu peut être produit artificiellement chez les individus semblables (1) », et enfin que psychistes, physiologistes et techniciens pourront trouver dans l'étude des travaux des deux autres spécialités des *analogies directrices* pour leurs propres travaux.

« Supposons, dit du Prel, qu'un technicien soit versé en la magie, la sorcellerie et l'histoire des saints, qu'il ait observé des somnambules de tout genre, naturels et artificiels, expérimenté avec des médiums, et qu'il ait la conviction que tous ces phénomènes magiques sont des faits indiscutables, grâce à la conviction non moins forte que *toute magie n'est que de la science naturelle inconnue*, il se trouverait ainsi devant une abondance inépuisable de problèmes.

« Supposons, par exemple, qu'il sût que la lévitation ou soulèvement au-dessus du sol contre les lois de la pesanteur, se produit chez les fakirs indiens, qu'elle est prouvée documentairement par Joseph de Cupertino et une foule d'autres saints et qu'elle était fréquente chez les possédés du moyen âge. Supposons enfin qu'il ait été témoin lui-même de ce qu'ont vu une douzaine de savants anglais : le médium Home soulevé en l'air dans une chambre, en sortant par une fenêtre et y rentrant par une autre après avoir ainsi flotté à quatre-vingt pieds au-dessus de la cour extérieure. Ce technicien ne serait-il pas plus près que Newton de la solution du problème de la gravitation ? Il saurait, lui, ce que Newton ne savait pas : c'est que la pesanteur est une propriété *variable* des choses. Mais se rendre compte de cette variabilité n'est pas la faire naître ; elle a existé avant et existera après cette découverte dont le résultat est d'expliquer le passé et de guider l'avenir. »

(1) FAVRE, *La musique des couleurs*, Paris 1900, p. 31

L'ECHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI MENSUELLE

NOS ABONNÉS A L'EXPOSITION

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro, tous nos abonnés nouveaux et tous nos abonnés anciens qui, dès maintenant, renouveleront leur abonnement, pourront, grâce à une combinaison dont tout le mérite revient à M. Devos, bénéficier des avantages extraordinaires que la *Libre Parole* offre en ce moment à ses souscripteurs.

Ils pourront visiter **GRATUITEMENT** les attractions les plus intéressantes de l'Exposition :

- La Grande Roue de Paris,
- Le Palais du Costume,
- Le Stéréorama mouvant,
- Le Panorama transatlantique Poilpot,
- Le Palais de l'optique,
- Venise à Paris,
- Le Diorama Saharien.
- Le Grand Globe Céleste,
- Le Transvaal,
- Le Panorama Marchand,
- Les Voyages animés,
- Dioramas animés,
- L'Algérie Animée,
- Le Concert arabe de la rue d'Alger et de Tunisie,
- La Grotte mystérieuse de Bou-Amama,
- Le Phono-cinéma-théâtre,
- Palais de la mer,
- Panorama d'Iéna, etc., etc.

L'ensemble des prix d'entrée de ces diverses attractions représente plus du double du prix de notre abonnement.

C'est là, croyons-nous, une prime comme on en voit rarement !

Nous devons dire toutefois que le nombre des "carnets" que la *Libre Parole* veut bien mettre à la disposition de nos abonnés est limité. Nous ne saurions donc trop engager nos lecteurs à se hâter de nous adresser leurs demandes.

LA

Psychologie de " Julia "

J'ai dit que les consultations de « Julia » avaient presque toujours un résultat reconfortant, calmant, apaisant, et que j'avais reçu à ce sujet des confidences bien touchantes...

J'ai là, sous les yeux, un monceau de lettres. Elles sont rédigées en des styles bien différents. Les unes sont signées de noms aristocratiques, les autres de noms très humbles. Il en est aussi qui ne sont pas signées du tout. Mais celles-là, je suis obligé de les considérer comme non avenues...

Je voudrais reproduire quelques fragments de cette correspondance. Au moment de le faire, j'ai des scrupules...

Même en supprimant les noms, il me semble que je commettrais une indiscretion. Ces lettres n'ont pas été écrites pour être publiées. Ce sont de véritables confessions, naïves, hardies, souvent poignantes... Mais je sens que ce parfum de sincérité qu'elles dégagent là, lorsque je les relis sur le papier où elles ont été tracées, lorsque je surprends dans les à-coups, les tremblements, les élans de l'écriture, certains mouvements de l'âme que les mots n'expriment pas, elles ne le dégageront plus une fois travesties, transposées, figées surtout par l'impression.

C'est là une sensation que les écrivains connaissent bien, et qu'ils n'ont jamais pu s'expliquer. Telles phrases, telles pensées qui, sur le manuscrit, leur avaient paru éclatantes et mirifiques, deviennent ternes, inconsistantes et banales, quand ils les retrouvent dans un journal ou dans un livre. Telle autress, au contraire,

qui leur semblaient pâles, sans originalité, quelconques, prennent, dès qu'elles sont publiées, une valeur inattendue, particulière, ample et profonde...

Il en est de même des pièces lues et des pièces jouées. A la lecture, quelques-unes vous émerveillent qui, à la scène, vous désillusionnent, et d'autres, sur le livret, vous ennuiant qui, sur les planches, vous transportent...

Il y a une sorte d'effet d'optique dont les écrivains comme les dramaturges doivent tenir compte... On pourrait le comparer au phénomène bien connu du bâton qu'on trempe à demi dans l'eau et qui, dès lors, apparaît brisé.

C'est le sentiment de cette déformation, plus encore peut-être que la peur de manquer au secret professionnel inhérent aux fonctions de confesseur laïque dont je me trouve par hasard investi, qui me fait hésiter à publier les lettres que j'ai reçues.

Lues dans les colonnes d'une revue, elles paraîtraient puériles, ridicules ou un peu folles. Seules, celles qui émanent de personnalités connues, de femmes dont chacun apprécie l'intelligence et la distinction, garderaient assez d'éloquence, si je pouvais en désigner les signataires...

Sous le bénéfice de ces considérations, peut-être un peu languettes, je vais cependant citer quelques extraits. Le lecteur, prévenu, pourra rendre au texte ce que l'impression lui aura fait perdre...

Voici une première lettre.

Paris, le 26 août 1900.

Monsieur,

Après avoir lu votre article sur l'*Echo du Merveilleux*, je suis allée moi-même chez Mme Lay-Fonvielle. J'ai consulté l'esprit de Julia, et j'ai été tellement satisfaite que je tiens à venir vous remercier de m'avoir mise à même, par votre article, de communiquer avec cet esprit qui a été lucide en tout et m'a vraiment rendu de grands services. Après de bien grandes épreuves, le courage m'abandonnait. Je ne trouvais plus la force de prier comme autrefois; je ne savais plus m'adresser au ciel. Voyant cela, Julia s'est occupée de moi, ce que je constate tous les jours, car, depuis que je lui ai parlé, tous mes ennuis me quittent peu à peu; de là, toute ma confiance dans la prière. J'ai retrouvé le calme, depuis si longtemps perdu. Je tenais, monsieur, à vous faire connaître les bons effets des bons conseils et de la protection de ce bon esprit auquel je dois tant de reconnaissance...

Veillez, etc.

Comtesse de M...

Voici une autre lettre, dont l'auteur appartient à un milieu bien différent:

Saint-Ouen, ce mardi 17 août 1900.

Il y a plusieurs jours que je voulais vous écrire, d'abord pour vous remercier d'avoir bien voulu m'envoyer l'adresse de Mme Lay-Fonvielle.

Je suis allée la voir. J'en suis très contente, au-delà de tout. Elle m'a dit des choses extraordinaires, je vous assure. Moi qui ne crois ni aux tireuses de cartes, ni aux somnambules, il m'a fallu votre article pour me décider à y aller. Mais je suis si satisfaite de Mme Lay-Fonvielle ou, plutôt, de l'Esprit de Julia!

Elle ne m'a pas dit que je serai riche un jour, ni une femme adulée, ni la femme d'un ministre, ni d'un personnage en vue; non, rien de tout cela. Elle m'a dit simplement que mon petit garçon était charmant, que mon mari m'aimait beaucoup, qu'il n'avait qu'un désir: gagner beaucoup d'argent pour moi, et que dans ce moment il avait beaucoup de chagrin de voir qu'il n'avait pas la place qu'il avait en vue...

Et moi qui ne savais pas cela! J'é lui faisais encore plus de peine parce que je lui disais des choses désagréables, et me fâchais... Si je vous disais toutes les scènes que j'ai faites depuis six mois! C'est affreux d'avoir fait souffrir un homme comme je l'ai fait souffrir...

Depuis que j'ai vu Mme Lay-Fonvielle, j'ai honte de moi et fais tout mon possible pour lui faire oublier ces six mois de souffrance...

Quand je lui en parle, il me répond que ce n'est rien, qu'il ne m'en veut pas, et me dit d'oublier le passé. Je ne lui ai pas dit que j'avais été voir Mme Lay-Fonvielle. Je ne le lui dirai pas.

Mais, grâce à elle, je suis, comme par le passé, heureuse... J'avais fait de ma maison un enfer j'avais le désir du suicide, car j'étais à bout de courage. Aujourd'hui, rien de tout cela. Je viens vous remercier du bonheur que vous avez contribué à porter chez moi. Merci, merci.

Il m'a été impossible de citer cette lettre *in extenso*. Certains détails en auraient désigné trop directement l'auteur aux personnes de son entourage qui lisent l'*Echo*.

Au surplus, ce n'est pas tant le fait que constate cette lettre que le *ton* dont elle est écrite qui me paraît intéressant, puisque cet article est consacré surtout à constater et à discuter les résultats consolants et bienfaisants des révélations et des conseils de Julia...

Autre confidence:

Monsieur,

Je vous écris cette lettre en sortant de chez Mme Lay-Fonvielle. Si j'attendais, je n'oserais plus...

Mais mon cœur éclate. Je vivais dans une angoisse continuelle, ma vie était empoisonnée.

Cette situation n'était-elle pas déchirante. Je ne pouvais regarder ma fillette sans frémir, et quelquefois je l'embrassais en fermant les yeux, pour la sentir et ne pas la voir. Ce geste, ce sourire, c'était de lui. Ce regard, cette inclinaison de tête, c'était de l'autre. Ah ! Monsieur, je ne souhaite à personne un pareil martyre. Le remords de la faute, n'est-ce donc pas assez ? Fallait-il encore cette incertitude, cette angoisse, ce problème toujours posé devant moi.

Maintenant, je sais. Il me semble qu'un grand poids qui pesait sur ma poitrine a été enlevé. Je respire...

Mon âme est toute rassérénée. Cette maudite aventure, elle est loin, bien loin. Je me suis réconciliée avec la vie. Il me semble que mon enfant est plus à moi maintenant. Je la regarde, je la contemple avec amour. Je n'ai plus de doute...

Comment savoir ? Avant d'aller chez Mme Lay-Fonvielle, j'avais tenté de percer le mystère de mille façons. J'avais demandé à Dieu de m'inspirer, de me dire... J'avais essayé de surprendre, dans des conversations que je mettais moi-même sur ce terrain scabreux, si lui ou l'autre n'avait pas quelque tare physique, insoupçonnable, qui l'eût soustrait à la paternité. J'avais consulté des médecins. J'avais tout fait.

Eh bien, maintenant, je sais. Julia m'a parlé. J'ai vu clair. Il n'y a plus aucun doute possible. Je suis comme un forçat délivré de sa chaîne.

Recevez, monsieur, etc... X...

P. S. — J'ai signé. C'est une folie... Mais non. Vous êtes un homme d'honneur ; je vous en supplie, si vous gardez cette lettre, faites-en disparaître bien vite le nom.

Je n'ai pas seulement fait disparaître le nom, j'ai brûlé cette lettre extraordinaire. Le papier, l'écriture, sont des indices parfois suffisamment indiscrets, et par ce temps de perquisitions, on ne sait jamais dans quelles mains les documents les plus intimes peuvent tomber.

Je pourrais continuer les citations. Il me semble que c'est inutile. Le lecteur doit être suffisamment édifié.

Comment expliquer maintenant qu'un « esprit » qui rend ainsi la paix aux âmes troublées, qui redonne l'amour et le besoin de la prière à ceux qui ne l'avaient plus, qui se montre si charitable, puisse être, non un bon esprit comme le prétendent les Spirites, mais un mauvais esprit, un démon, comme ne manqueraient pas de l'affirmer les Théologiens ?

Cette explication que, d'ici, de là, j'ai déjà fait pressentir, me paraît d'une simplicité extrême.

Elle résulte, d'une part, de ce que, dans le titre de cet article, j'ai appelé la psychologie de Julia ; elle résulte encore des conseils mêmes de cet « esprit » ; elle résulte enfin d'un raisonnement très simple, et qui me paraît irréfutable...

Mais cet article est déjà bien long. J'exposerai cette explication dans le prochain numéro.

GASTON MERY.

P. S. — Le Dr Edmond Dupouy (d'Auch), le savant auteur de « Sciences occultes et physiologie psychique », dont les opinions font autorité en matière d'études psychiques, m'a adressé la lettre suivante :

LE MONITEUR DE L'HYGIÈNE PUBLIQUE

26^e ANNÉE

Saint-Cloud (S.-et-O.), villa Hygie

MON CHER CONFRÈRE,

Je ne suis ni académicien, ni savant officiel. Je ne suis qu'un modeste physiologiste, mais indépendant.

Je me mets donc à votre disposition pour examiner le cas de Mme Lay-Fonvielle.

Fixez-moi un jour, une heure, je serai exact au rendez-vous.

Je m'engage à dire ce que j'aurai constaté, à l'écrire, à le signer.

Cordialement à vous,

Dr EDM. DUPOUY.

J'ai, comme on pense, accédé à la demande de l'éminent et trop modeste savant. Prochainement, nos lecteurs pourront donc lire sur le cas de Mme Lay-Fonvielle une étude du docteur Edmond Dupouy, à qui, par avance, j'adresse ici tous mes remerciements.

G. M.

MÉDIUMS ET MÉDIUMNITÉ

A Monsieur Gaston Mery.

CHER MONSIEUR,

Quoique ne faisant partie d'aucune société occulte, et ne paraissant à aucun congrès de psychologie, je n'en poursuis pas moins, avec un zèle soutenu, et depuis plus de vingt années, des recherches qui, pour être isolées, n'en sont pas moins fructueuses, sur les troublants problèmes de la Magie et de la Kabbale.

Chacun sait qu'avant de m'occuper d'astrologie,

j'avais fait un long stage au théâtre Robert-Houdin comme prestigitateur : c'est justement à cause de cela que je fus délégué en 1883 par M. Fauvety, alors président de la Société d'études psychologiques de Paris, pour *surveiller* les expériences du médium HEUSK ; et, en 1885, délégué par la Société des recherches psychiques de Leipsig pour contrôler les expériences du médium SLADE, qui opérait à Paris, 21, rue Beaujon.

Ceci, pour vous donner confiance dans mes assertions.

En effet, comment juger impartialement et avec connaissance de cause, les phénomènes divers produits par un médium à manifestations physiques si l'on ne sait, logiquement et expérimentalement, où finit le « truc », et où commencent les manifestations réelles des diverses médiumnités ?

Heusk n'opérait que dans une pièce rendue obscure. Il exigeait alors que chacun des spectateurs présents formât la chaîne magnétique en tenant la main de son voisin ; l'opérateur, placé au centre, confiait aussi ses mains à ses voisins de droite et de gauche ; sur la table autour de laquelle nous étions assis, se trouvaient divers objets appartenant au médium : clochette, anneau de fer, cornet acoustique en papier, harmonica à bouche, une petite cythare nommée « Fairy-bells », etc., etc. Une fois la chaîne dûment formée et fermée, la main droite du médium placée dans ma main gauche, et sa main gauche dans celle de M. Vautier, trésorier de la Société, le président, après avoir remonté la boîte à musique, souffle l'unique bougie de la pièce, et nous voilà dans l'obscurité complète.

Des minutes se passent, d'autant plus longues qu'elles sont inappréciables. La boîte à musique cesse de jouer, le cylindre moteur ayant épuisé toute sa force ; silence complet dans une obscurité palpable. Puis, tout-à-coup, une voix rauque, étrange, inénarrable, sortie non de la bouche du médium, mais émanant d'un être invisible qui me semble être perché — comme le serait un singe — sur les épaules, ou sur la tête de l'opérateur, prie, en anglais, le Président de remonter la boîte à musique. Quelques secondes après, grand remue-ménage parmi les objets divers épars sur la table : la clochette est agitée furieusement, le « Fairy-bells » fait entendre ses notes cristallines sur la table d'abord, puis en l'air, au-dessus de nos têtes, l'instrument voltigeant dans l'espace comme un énorme phalène, heurtant les murs et le plafond intentionnellement, et comme pour prouver qu'il « vole » réellement, pour, quelques instants après, cesser ses arpegges, et se poster doucement sur la table. Un silence succède à ce concert improvisé ; puis, voici que l'esprit qui assiste le médium, et que j'ai su depuis se nommer : l'*Irrésistible*, embouche le cornet acoustique, et crie à pleins poumons de sa voix de bois, creuse, rauque et puissante, en se tournant successivement aux quatre coins de la pièce : « Bonjour M. Leymarie ! » Ensuite, nouveau remue-

ménage, comme si l'*Irrésistible* — qui n'est en somme qu'un *Elémental*, et non une âme désincarnée — faisait un grand vide au milieu de la table. Nouveau silence, interrompu seulement par le halètement du médium, toujours et plus que jamais gardé — non à vue mais à poigne — par M. Vautier et moi. Soudain, le fauteuil où le médium est assis se recule ; puis, sans qu'il nous soit possible, à Vautier et à moi, de nous rendre compte de ce qui se passe, nous nous trouvons forcés de nous lever, car les deux mains de l'expérimentateur se sont soulevées d'abord très haut, puis ont été portées en avant par une impulsion brusque. Sur la demande de l'interprète de Heusk, — gardé à vue, lui aussi, par deux personnes sûres — le président fait de la lumière, et tous nous apercevons, non sans surprise, le médium assis sur son fauteuil *au beau milieu de la table*, transportés l'un et l'autre par les forces dont dispose l'*Irrésistible*.

Le médium est littéralement ruisselant de sueur, et paraît épuisé. On lui donne un verre de vin qu'il vide d'un trait. La séance est terminée.

Avec Slade, les choses se passent différemment. Au coquet entresol du n° 21 de la rue Beaujon, c'est en pleine lumière que le médium opère. Nous ne sommes que trois : Slade, un interprète que j'ai amené et moi. Slade prend une ardoise Faber, que j'ai examinée préalablement, y dépose un fragment de crayon, place l'ardoise sous la table (une table rudimentaire en bois noir sans tiroir, sans épaisseur, sans « trucs », et me prie de poser une question mentale. Instantanément le crayon se meut, il écrit (quoique la main du médium soit encore en partie visible), et, l'épreuve terminée, je lis, avec autant de surprise que d'étonnement, la réponse à ma question *mentale*, écrite très lisiblement sur l'ardoise, en français et en anglais.

Mais voilà que, spontanément, une chaise adossée au mur vient, en décrivant un demi-cercle, et en parcourant une distance d'environ deux mètres, s'appuyer contre la table où nos mains sont appuyées. Slade alors pose le médius de sa main gauche sur la barre supérieure de la chaise, et celle-ci est montée sur la table aussi facilement que si le médium l'eût soulevée en passant son doigt sous la barre. La chaise remise à sa place, nous posons tous trois nos mains *au milieu* de la table ; celle-ci oscille d'abord, se penche, puis, quittant le sol, vient se poser doucement sur ma tête les quatre pieds en l'air.

Ici, je me déclarai convaincu de la présence d'une force intelligente agissant avec les fluides du médium — et peut-être aussi avec les nôtres — et je rédigeai une attestation en ce sens sur l'album de l'étonnant expérimentateur.

— Alors, me demanderez-vous, quoique habile prestigitateur et pouvant, jusqu'à un certain point, reproduire quelques-uns de ces phénomènes, vous croyez à la possibilité d'une intervention occulte dans les manifestations physiques des médiums ?

— Et je vous répondrai, sincèrement et avec connaissance de cause : oui !

J'ai étudié l'art des prestiges et des illusions avec autant de conscience que les phénomènes spirites eux-mêmes, et je sais où finissent les uns, où commencent les autres. Aucun prestigiateur opérant en public n'a jamais pu reproduire certains de ces phénomènes qu'en se servant de « trucs » spéciaux ; mais ces grossières imitations n'infirmant en rien la réalité des manifestations médianimiques. Je puis me soulever de terre comme les médiums : Home, et Heusk ; reproduire de l'écriture entre deux ardoises et faire valser une chaise sur une scène isolée, mais ce ne sera *jamais* dans les mêmes conditions que les expériences réelles que je viens de décrire.

Quant aux révélations de Mme Lay-Fonvielle, j'ai pu, ces jours derniers, en constater aussi l'exactitude étonnante ; dans ma carrière de spirite, j'ai rarement vu une médium à incarnations aussi *voyante*, sauf peut-être, il y a vingt ans, Mme Hugo-d'Alési.

C'est vraiment plaisir d'ouïr la délicieuse voix d'enfant de l'Esprit de *Julia* vous dire :

— Tu sais que je suis une petite fille ?

— Oui, ma chérie !

— Alors, tu n'auras pas peur ?

— Je crois bien ! Tu dois voir que les pratiques du spiritisme me sont, depuis longtemps, familières.

— C'est vrai. Alors, qu'est-ce que tu veux savoir ?

Et, d'après chacune de mes questions, *Julia*, sans hésiter une seconde, me répond comme si, depuis de longues années, elle connaissait intimement et ma famille et moi-même. C'est stupéfiant d'exactitude ! Et avec quel tact elle touche aux points délicats de la vie intime ; l'on comprend si bien ses discrets et véridiques sous-entendus ; car, durant la séance, il y a un témoin et ce témoin — surveillante pleine de sollicitude pour la médium — ne doit point comprendre *tout* ce que dit l'angélique voix de la charmante enfant.

La séance intime terminée, *Julia* me dit :

— Connais-tu quelqu'un au journal *l'Événement* ?

— Oui, dis-je, M. F...

— Eh bien, tu peux dire à ce Monsieur que je vois le capitaine ; tu sais, le capitaine qui a disparu ces jours-ci dans les montagnes de la Maurienne ? Je le vois, mort, au fond d'un ravin, non loin d'un pont et d'un tunnel. Il est vêtu d'une vareuse bleue garnie de galons d'argent. Il a sur lui une assez grosse somme en or et en billets de banque. Sa mort est la suite d'un accident, non d'un crime. Je t'assure que l'on va retrouver son corps sous peu de jours... (1).

Après cette communication, la médium se réveilla, et je lui fis des compliments mérités sur son extraordinaire lucidité.

Quoique astrologue (mais l'on ne voit jamais pour soi-même !), je retournerai certainement chez Mme Lay-

Fonvielle ; j'ai l'idée que *Julia* et moi ne tarderons pas à devenir une paire d'amis.

Recevez, mon cher directeur, ma bien cordiale poignée de mains.

D^r ELY STAR.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

* * * *Témoins d'outre-tombe.*

A propos du malheureux officier disparu récemment au cours d'une excursion dans les Alpes dauphinoises, on racontait hier dans un salon que sa jeune femme avait eu une sorte d'information télépathique de son malheur. Elle était à la campagne, chez des amis. De grand matin, on l'entendit sonner violemment et jeter des cris d'effroi. Elle raconta que le fantôme de son mari avait passé devant elle, et elle s'écria : « Il est mort ! Je suis sûre qu'il est mort ! »

Naturellement, on essaya de la rassurer, de lui persuader qu'elle avait fait un mauvais songe. Cependant, quelques jours après, on apprenait la disparition mystérieuse du jeune officier, et l'on constatait que le rêve effrayant de sa femme avait eu lieu peu d'instants après l'heure très matinale où il quitta le Lautaret, montrant imprudemment, pour régler sa dépense, un portefeuille plein de billets de banque, sur lequel plusieurs hommes de mauvaise mine, qui le suivirent aussitôt vers le col du Galibier, avaient jeté des regards avides.

Vraie ou non, cette anecdote, sur laquelle on n'ose insister par respect pour un deuil cruel, n'a rien d'extraordinaire pour ainsi dire, tant les faits de ce genre sont fréquents. Nous en avons raconté plusieurs à cette place même. Tous les lecteurs de *l'Écho du Merveilleux* connaissent au moins de nom les deux gros volumes publiés à Londres en 1888, par MM. Gurney, Negers et Podmore sous le titre de : *Phantasms of the living*. Cet ouvrage a été en partie traduit en français et publié sous un titre singulièrement modifié : les *Hallucinations télépathiques*, par M. Marié. Il est rempli de faits semblables, et ce ne sont pas, le moins du monde, des hallucinations. M. Richet, en dépit de son positivisme, le reconnaît pour un ouvrage « vraiment scientifique », et il ajoute : « Il n'est pas permis d'invoquer la mauvaise foi des observateurs ou la possibilité d'une coïncidence fortuite ; alors, la conclusion s'impose : il y a une relation entre l'hallucination de A. et la mort de B. ».

M. Richet confesse d'ailleurs qu'il a abordé cette lecture avec une incrédulité railleuse ; mais il « a fini par acquiescer la conviction que la plupart de ces récits étaient sincères ; que les précautions nécessaires pour assurer par des témoignages exacts l'authenticité des faits avaient été prises, et que, si extraordinaire que fût la conclusion, on ne pouvait se refuser à l'admettre. »

1. Cette dernière note parut dans *l'Événement*, à la date du 1^{er} septembre courant.

Les principales visions rapportées dans les *Phantasms of the living* ont été citées maintes fois : c'est la vision de Mme B. dont le fils, marin, s'est noyé la nuit en allant à bord. Elle le voit tomber; elle l'entend crier « Oh ! mère ! » C'est l'ami de M. Romanes, de la Société Royale de Londres, qui voit tout à coup une vieille dame s'asseoir devant lui ; ensommeillé, il la regarde sans la reconnaître. Sa tante entre dans la chambre et s'écrie avec effroi : « Mais c'est ta grand' mère ! » La vieille dame venait de mourir à l'heure où il eut cette apparition. C'est le capitaine G. F. Colt visité par le fantôme de son frère, lieutenant au 7^e royal fusiliers, tué devant Sébastopol, d'une balle qui le frappe à la tempe droite, dans la nuit du 8 septembre 1855.

« Dans cette nuit du 8 septembre, écrit le capitaine G. Colt, je fus brusquement éveillé, et je vis en face de la fenêtre de ma chambre, auprès de mon lit, mon frère à genoux, enveloppé d'une sorte de vapeur légère et phosphorescente. J'essayai de parler, mais en vain. Je cachai ma tête sous mes couvertures, non par effroi, mais pour rassembler mes idées. Je conclus que ce devait être une imagination causée par les effets de la lune sur une serviette ou sur un autre objet. Mais, levant les yeux, je vis encore là mon frère, me regardant d'un air affectueux, suppliant et triste. J'essayai encore une fois de parler, mais ma langue me parut comme enchaînée. Sautant hors du lit, je jetai un regard à travers la fenêtre et vis qu'il n'y avait pas de clair de lune. Il faisait noir, et j'entendis la pluie frapper fortement les vitres.

« Je me retournai et j'aperçus encore mon pauvre frère Oliver. Je fermai les yeux, traversai l'apparition et gagnai la porte de ma chambre. Au moment de sortir, alors que je tenais le bouton de la porte, je me retournai de nouveau. L'apparition tourna lentement la tête, me regardant d'un air suppliant et affectueux, et, pour la première fois, je remarquai à la tempe droite une blessure d'où s'échappait un flot rouge. La face était d'une pâleur de cire, transparente ; c'est une vision que je n'oublierai jamais. »

L'apparition du général V. au comte Orloff, son compère en voltairianisme; racontée par Mgr de Ségur, est dans toutes les mémoires. On en rapporte cent autres semblables, à la suite de conventions gouailleuses entre sceptiques, que le premier des deux qui mourrait viendrait avertir l'autre de ce qui se passait « derrière le rideau ».

Lorsque Christophe II de Rabutin, baron de Chantal, mari de sainte Jeanne de Chantal et grand-père de Mme de Sévigné, mourut, après maints combats et dix-huit duels, d'un maladroit coup d'arquebuse tiré à la chasse par son parent et ami le seigneur de Chasselle, son père, le vieux baron de Chantal, alité à douze lieues de là, le vit passer dans sa chambre et en reçut un léger attouchement à l'épaule, comme s'il eût voulu lui dire adieu. Le bon vieillard fondit en larmes et s'écria : « Mon fils de Chantal est mort ! » —

« L'on fit promptement partir un homme, lequel en trouva un autre en chemin, qui venait annoncer cette nouvelle, et ayant diligemment supputé l'heure du décès, on trouva que c'était justement alors que le père avait eu cette vision ». (*Mémoires sur la vie et les vertus de sainte Jeanne de Chantal*, par la mère de Changy.)

La vie des saints, qui nous offre des conditions beaucoup plus sérieuses de certitude, est pleine de faits semblables. Nous en citerons quelques-uns, empruntés à l'histoire des saints modernes.

Saint Vincent Ferrier, célébrant la messe, se mit à pleurer, ayant vu son père expirant. Il apprit de même la mort de sa mère.

On lit dans la vie de saint Joseph de Cupertino, écrite par le saint évêque Domenico Bernini, d'après les dépositions juridiques des témoins du procès de canonisation :

« Pendant que Joseph habitait le couvent d'Assise, sa mère mourut à Cupertino. Quelques instants avant de rendre le dernier soupir, elle s'écria, en présence de plusieurs personnes qui l'assistaient :

— « Mon fils Joseph, ne te reverrai-je donc plus ?

« A ce moment, une vive clarté illumina la chambre et la mourante s'écria : « O frère Joseph ! ô mon fils ! »

« A la même heure, à Assise, Joseph disait à un ami : « Ma pauvre mère vient de mourir. La première lettre qui arrivera de Cupertino m'en apportera la nouvelle ». Cette lettre arriva quinze jours après, et Joseph lui-même le dit à son supérieur, qui craignait de la lui communiquer. »

Sainte Thérèse vit, dans une éclatante lumière, les quarante missionnaires portugais massacrés par des pirates à Palma. Elle reconnut parmi eux son parent François Perez Godos. Le P. Alvarez, son confesseur, auquel elle raconta cette vision, la fit connaître avant qu'on fût instruit de l'événement. Elle fut examinée juridiquement à Rome et reconnue authentique. Marc Tosini, Vincent Illuminator, apparurent peu d'instants après leur mort à leur maître et ami, Saint Philippe de Néri. Un miracle pareil est rapporté au procès de canonisation de Benoît-Joseph Labre.

La liste de ces témoins d'outre-tombe de la survivance de l'âme serait interminable. Il est toujours bon d'en faire défiler quelques-uns devant le sourire obstinément gouailleur de M. Homais. Homais s'entête et fait le brave, mais au fond il commence à ne plus savoir trop qu'en penser.

GEORGE MALET.

Notre courrier

« L'Echo » pourrait-il dire l'origine de la croyance, si généralement répandue, que casser un miroir (ou quand il se casse tout seul) porte malheur, et y a-t-il du vrai dans cette superstition ?

UNE LECTRICE ASSIDUE.

Horoscope d'Alphonse XIII roi d'Espagne

Alphonse XIII, roi d'Espagne, est né le 17 mai 1886, à midi et demi, dans le deuxième décan. *Aharph*, soumis à l'archange de Saturne, *Rempha*, qui présage des obstacles dans les entreprises, des dépendances fâcheuses et des menaces de détresse.

Le signe zodiacal est celui du Taureau. Ce signe donne à ceux qui naissent sous son influence un caractère un peu ambitieux, mais retranche les moyens de réussite ; il confère l'obstination, la fierté et une certaine hauteur ; ce signe rend également conservateur des idées et des choses, il provoque des luttes et des dangers, et amène certaines affections pléthoriques.

Les présages qui se détachent des aspects généraux du thème généthliaque de nativité d'Alphonse XIII, sont fortement maléficiés.

Saturne en maison I et en quadrature avec Mars au point culminant de l'horoscope, annonce de graves périls et des maux nombreux d'ordre physique et moral.

Cette même planète (Saturne) dans le Bélier, signe violent, signifie également dangers pour la vie dans les années 9, 14, 18, 21, 25, etc.

Lorsque, en révolution annuelle, Saturne arrivera dans les *Gémeaux*, le *Sagittaire* et les *Poissons*, ces dangers seront encore plus accentués.

Mars menace le roi d'Espagne de grandes haines, de luttes intestines, et de renversement.

Si le roi voyageait lorsque la Lune se trouvera dans le signe du Cancer, il y aurait pour lui grand danger par l'eau.

En outre, la Lune, fortement maléficiée par Mars, influe défavorablement sur la vue.

La *chance de longévité* est frappée de la quadrature de Saturne et la *chance de mort* se trouve dans le *Sagittaire* en opposition avec Mars et en quadrature avec Saturne, et ces deux aspects sont maléfiques à un haut degré.

La position des deux planètes violentes et celle de la *chance de mort* forme un triangle qui indique que les dangers sont également redoutables sur la terre, par l'eau, le fer et le feu.

De plus, la chance de mort se trouve dans la 8^e maison de l'horoscope, maison des chagrins, des coups, des blessures et des morts violentes, et elle est placée directement sous les rayons du Soleil, signe de vie courte.

Le sommet de l'échelle généthliaque d'Alphonse XIII, avec ses noms et prénoms, donne le même arcane

majeur que celui de la révolution annuelle du président Sadi-Carnot en 1894, c'est-à-dire l'arcane 18 — *Le Crépuscule* — symbolisé hiéroglyphiquement par un champ que la Lune presque voilée éclaire faiblement d'un pâle crépuscule. Deux tours se dressent au bord d'un sentier qui se perd à l'horizon. Au pied d'une de ces tours est un chien couché, et devant l'autre, un chien aboyant à la lune. Entre ces deux animaux rampe une écrevisse. Ces tours sont le symbole de la fausse sécurité, qui ne perçoit point les périls cachés, plus redoutables que les périls aperçus.

La maxime qui se dégage de cet arcane est celle-ci : « N'oublie jamais que tu es fils de la terre et que tout ici-bas conspire contre toi. Les esprits bas et serviles te flattent et te trahissent pendant que les méchants sont au bord du sentier que tu suis. Observe, écoute et sache le taire ».

De l'ensemble de tous ces présages, il résulte clairement que les plus grands dangers menacent physiquement et moralement le roi d'Espagne et qu'un secours *providentiel* peut seul atténuer et conjurer les effets des efforts des puissances mauvaises acharnées contre lui.

VANKI.

A propos de la lettre du général Cluseret

Alger, le 5 septembre 1900.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

La lettre du général Cluseret, insérée dans l'*Echo* du 1^{er} septembre, est très véridique. Seulement, le sujet lucide dont il est question dans cette lettre n'était pas une somnambule, mais un somnambule, et des meilleurs, Alexis Didier. Lui-même a publié ainsi le fait dans *le Sommeil magnétique*, ouvrage qui date de 1856 :

« Il y a quelques années, Mme Celleron, épouse du propriétaire des *Villes de France*, rue Vivienne, perdit sa montre à Neuilly. Présument qu'elle pouvait l'avoir laissée dans la voiture qui l'y avait conduite, elle se rendit chez Alexis pour avoir quelques renseignements sur le cocher de cette voiture ; mais dès qu'elle fut en rapport avec le somnambule, celui-ci lui dit que sa montre avait été trouvée par un militaire... Attendez, ajouta-t-il, que je lise quel numéro est sur son shako... C'est 57, ce soldat est en garnison à Courbevoie et se nomme Vincent. Comme on le pense, Mme Celleron se hâta d'aller à Courbevoie, et s'adressa à M. Othenin, qui faisait les fonctions de chef de bataillon ; celui-ci ordonna une inspection générale de

l'équipement. Au même moment, un soldat sortit des rangs et vint présenter la montre qu'il avait trouvée près du pont de Neuilly, ajoutant que son service l'avait empêché de faire les démarches nécessaires pour retrouver le propriétaire ; sur l'interpellation de l'officier, il répondit se nommer Vincent ! » (p. 89-90).

Alexis Didier cite un assez grand nombre d'autres cas où se révèle son étonnante faculté de seconde vue, celui-ci entre autres, qui ne laisse pas d'être piquant :

En 1852, une marquise devenue veuve géra assez mal sa fortune, acheta de mauvaises valeurs et se ruina ou à peu près, mais elle était femme de ressource. Elle fit venir son agent de change, qui rapporte lui-même l'anecdote dans le livre d'Alexis : « Cette situation, expliqua la dame, est pour moi un péril extrême ; j'ai quatre domestiques, deux chevaux, maison ouverte : si je supprime une partie de ces dépenses, je suis déshonorée aux yeux de mes amis et du monde. Il faut donc que je découvre un moyen de reconquérir l'argent que j'ai perdu. Ce moyen, je l'ai trouvé »..... Elle ouvrit un joli petit porte-monnaie et me montra une mèche de cheveux gris enveloppée dans une feuille de papier rose tendre. J'ouvris de grands yeux ; elle referma (*sic*) la mèche de cheveux, replaça précieusement le porte-monnaie dans sa poche et me dit en me regardant avec une sorte de joie orgueilleuse : « Ces cheveux, Monsieur, sont ceux de M. de Rothschild ! Vous dire par quel moyen je me les suis procurés est inutile, mais ils sont véritablement de lui. — Après, Madame ? — Vous connaissez Alexis ? — Sans doute ! — Eh bien ! avec Alexis et cette mèche de cheveux, demain je peux lire dans le carnet de M. de Rothschild, savoir quelles sont les opérations qu'il fera à la Bourse, et opérer dans le même sens que lui. Pour cette opération il me faut un agent de change discret et dévoué, j'ai pensé à vous. Voilà 20.000 fr. que mon notaire m'a remis ; je vous les confie comme garantie de mes opérations, et un jour de cette semaine, mercredi, mon domestique vous remettra l'ordre de vendre ou d'acheter 30.000 fr. de rente 3 pour 100, selon que je le jugerai convenable. »

Le mercredi, elle ne manqua pas d'écrire : « Mon cher Monsieur, — M. de Rothschild vend aujourd'hui deux mille actions du Nord ; vendez-en mille pour mon compte à l'ouverture de la Bourse. » Je me hâtai de faire passer l'ordre ; les mille actions furent bientôt vendues. A la fin de la Bourse, elles baissèrent de 10 fr. Je fus rendre compte à la marquise du succès de son opération, bien résolu à ne pas la continuer. » Si l'agent de change ne continua pas, la dame persista sans doute avec un autre, plus ou moins heureusement ou malheureusement, car elle se fiait sans réserve

à la lucidité, qui n'a rien d'infailible (cf. p. 36). « Toujours est-il, conclut le narrateur, qu'elle a gagné 15.000 fr., et que les apparences de la liquidation de quinzaine m'ont démontré qu'en effet une haute maison de banque avait vendu et livré une forte partie d'actions du chemin de fer du Nord. » (p. 115-122).

La clairvoyance était héréditaire chez Alexis et chez son frère Adolphe, celui-ci établi à Londres où il eut le plus grand succès ; ils tenaient de leur mère, d'après Alexis, qui raconte en parlant d'elle le fait suivant :

« Ma mère..... avait un de ses fils malade, qu'elle s'était vue forcée de mettre dans une maison de santé ; ayant été l'y voir dans la journée, le médecin lui dit qu'il était en pleine convalescence et que le lendemain il pourrait sortir et retourner chez elle. A deux heures après minuit trois violents coups retentissent au pied de son lit, ses cheveux se dressent sur sa tête, un frisson glacé court dans son dos et frémit dans tous ses membres ; elle appelle mon père avec des cris déchirants et lui dit : « Notre fils est mort, j'ai senti son âme quitter son corps pour aller dans un autre monde. » Le lendemain l'on apprit que mon frère avait rendu le dernier soupir au moment précis où ma mère avait senti son âme abandonner sa dépouille mortelle » (p. 51).

Aujourd'hui que le spiritisme est remis en question, il sera peut-être intéressant de chercher à savoir comment un somnambule aussi lucide qu'Alexis, et aussi sincère, comprenait les rapports pouvant exister entre ce monde-ci et l'autre ; Alexis a en effet traité le sujet, après avoir commencé par décrire la manière dont il s'identifiait avec les personnes vivantes, au moyen d'objets ou de cheveux à elles :

« A peine ai-je dans mes mains une mèche de cheveux, imprégnée du fluide vital d'un individu vivant ici-bas, qu'avec la rapidité électrique avec laquelle s'opère la sensation, mon esprit se trouve emporté dans l'espace et réuni à celui de cet individu ; j'ai cherché un nom pour peindre cette étonnante merveille qui m'unit instantanément d'esprit avec les personnes dont on me remet un fragment de vêtement ou une mèche de cheveux, et je n'en ai pas trouvé de plus expressif que celui de communion..... C'est que je me sens tout à fait identifié avec l'individu avec lequel je suis en rapport ; ma présence, quoique invisible, est si réelle, que non seulement je puis regarder par les fenêtres de l'appartement qu'il habite, entendre ce qu'on lui dit et ce qu'il répond, voir ce qu'il fait, lire ce qu'il écrit, mais encore que je souffre de la maladie dont il souffre ; je suis inquiet de ses inquiétudes, content de ses joies ; ma figure prend quel-

quefois l'air de son visage, et mon écriture devient son écriture ». (P. 69-71; cf. p. 19-20.)

Avec les morts, les choses ne se passent plus de la même manière :

« Lorsque je suis en lucidité et que l'on me présente des cheveux d'une personne morte, je pâlis et je sens dans le dos le souffle glacé de la mort ; puis, ne me sentant mis en rapport avec l'esprit d'aucun être vivant, je conclus que la personne dont on vient de me remettre les cheveux a cessé d'exister, et qu'une terre froide et humide recouvre son cadavre ; alors, au lieu de poursuivre son âme dans l'autre monde, ce qui me ferait entrer en extase mais ce qui n'apporterait aucune certitude de la réalité de ma lucidité à mes consultants, impuissants à aller constater dans l'éternité la valeur des renseignements que je leur apporterais, j'ai recours à une des facultés que j'ai reconnues à l'âme isolée du corps, celle de pouvoir contempler le passé et de n'être pas plus limitée par les obstacles du temps que par ceux de l'espace ; je me reporte dans le passé à l'époque de la vie de la personne sur laquelle on désire fixer mon attention. C'est ainsi qu'il y a quelques jours, j'ai assisté, dans l'exaltation de la foi la plus ardente, à la mort héroïque de ce pauvre Gaston de Raousset-Boulbon, fusillé sur une terre étrangère par des soldats étrangers, et dans ce fait il n'y avait pas eu transmission de pensée, car la personne qui m'avait remis cette lettre ignorait les détails de ce trépas courageux ; il y a certaine relique d'homme de génie et d'inspiration, dont le simple toucher suffit pour m'inspirer de leur esprit même et me faire participer à l'inspiration qui leur était particulière durant leur vie. » (P. 72-73.)

Durant leur vie, l'expression est significative : elle veut dire qu'Alexis retrouvait les morts non dans le présent, mais dans le passé, non dans leur personnalité consciente et active au moment même, mais dans la trace qu'ils avaient laissée sur terre, ce qui n'est pas du tout la même chose que de communiquer directement avec eux, en conversation. Tel était donc le procédé d'Alexis. « Au lieu de poursuivre son âme dans l'autre monde..... je me reporte dans le passé à l'époque de la vie de la personne sur laquelle on désire fixer mon attention. »

Cette manière de voir n'est-elle pas remarquable ? Dans tous les cas je prends la liberté de vous la signaler, puisque vous étudiez depuis quelque temps le spiritisme qui n'est pas encore tiré au clair.

Un vieil et fidèle abonné,
E. L.

94, rue de Lyon, Alger-Mustapha.

P.-S. — Le *Journal du Magnétisme* a raconté dans le temps l'histoire de la montre retrouvée, une fois

avec détails (t. IX, 1850, p. 307-308), et une fois en abrégé (t. XI, 1852, p. 393) ; il appelle la dame Mme Salleron ; il a publié aussi, d'après *Le Corsaire* (t. X, 1851, p. 613-622), quelques notes sur les séances d'Alexis, alors acteur dans un théâtre du boulevard, et déjà connu depuis 1843. En 1847, Alexis avait prouvé sa clairvoyance à Robert Houdin, en jouant aux cartes avec lui les yeux bandés. Quelques années plus tard il tomba malade, dut voyager dans le Midi, et composa, ne pouvant plus donner de séances, le petit ouvrage qui a pour titre *Le Sommeil magnétique expliqué par le somnambule Alexis en état de lucidité*. Son magnétiseur fut presque toujours M. Marcillet. « Quant à Alexis, disait *Le Corsaire*, c'est un jeune homme mince et peu élevé de taille, doux et sérieux de visage, aux joues pâles, au front inquiet. Son regard tantôt flotte incertain, tantôt s'anime d'une expression d'intelligence vive et rapide comme l'éclair. C'est surtout dans l'état de sommeil lucide que ses traits prennent l'expression dont nous parlons. Eveillé, c'est autre chose. Alors, volontiers, on le croirait endormi, tant il semble absorbé dans une contemplation vague. »

L.

UNE VOYANTE

Il y a une dizaine d'années, la veuve Dufourny, une brave fermière du Pas-de-Calais, fut en proie à des hallucinations bizarres.

Elle avait des « visions continues » ; elle entendait des « voix ».

Rien ne semblait prédisposer à l'état de voyante cette femme de cinquante-six ans, à l'imagination restreinte, cette paysanne robuste, endurcie aux rudes travaux des champs.

Elle fut la première à s'inquiéter de la chose. Le curé, qu'elle prit pour confident, lui conseilla de faire dire des messes afin de conjurer l'esprit malin. Le médecin, qu'elle consulta, lui ordonna du bromure. Mais ni les offices divins, ni le calmant pharmaceutique n'apportèrent de soulagement à son mal.

Dans le jour, elle apercevait soudain, à travers les arbres de sa cour, des fantômes, des êtres fantasmagoriques ; tantôt c'était l'ombre du grand-père décédé l'année précédente à la ferme ; tantôt son « défunt mari » lui apparaissait les mains tendues vers elle, la suppliant de prier pour le repos de son âme ; puis des personnages moins sombres défilaient devant elle : la Vierge tenant l'Enfant Jésus entre ses bras, le saint de la paroisse, avec une auréole flamboyante, que sais-je encore ?

Pendant la nuit, les cauchemars se succédaient sans

interruption, et, particularité à noter, la pauvre femme s'en souvenait toujours, car chacun d'eux lui laissait, à l'état de veille, une impression profonde.

Elle eut ainsi l'intuition des principaux événements tragiques de l'époque.

Je me souviens qu'elle annonça l'assassinat de Carnot le lendemain même du jour où l'infortuné président tomba sous le poignard de Caserio, et la nouvelle du crime ne fut connue, dans le pays perdu où nous habitions alors, que cinq ou six heures après cette « prédiction ».

Mais, le fait le plus saillant qui se soit produit dans la période aiguë de l'existence de la voyante artésienne dépasse encore celui-là comme étrangeté.

Le fils d'une voisine de la veuve Dufourny était parti, après son déjeuner, dans les bois d'alentour.

C'était un fier luron de dix-neuf ans, solide à la besogne, fort comme un taureau.

Ce jour-là il était allé abattre des arbres dont son père avait fait l'emplette.

Le ciel, d'une pureté parfaite, ne tarda pas à s'assombrir. De gros nuages, précurseurs d'un de ces terribles orages de juillet, s'amoncelaient à l'horizon.

Mme Dufourny se trouvait dans sa cuisine au moment où un premier éclair sillonna la nue, suivi presque instantanément d'un coup de tonnerre épouvantable.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle aussitôt, Narcisse vient d'être tué par la foudre !

Elle ne fit qu'un bond chez les parents du jeune homme.

— Vite, leur dit-elle, courez au bois Quenson, votre fils vient d'être victime d'un accident.

Les voisins affectaient de rire. Mais elle insista tant et tant qu'ils finirent par la suivre.

A l'endroit exact où elle avait vu, dans son hallucination, tomber la victime, on retrouva le corps de Narcisse, foudroyé au moment précis de la « vision ».

La cognée du malheureux se trouvait encore enfoncée au pied de l'arbre qu'il était en train d'abattre.

La veuve Dufourny est morte en 1899. Mais pendant les deux dernières années de sa vie, son état s'était sensiblement modifié : les cauchemars, devenus moins fréquents, avaient fini par disparaître et la « voyante » était redevenue peu à peu la paysanne abrupte d'antan.

A l'époque où se déroula le drame de Quenson, un journaliste qui le relata passa pour un imposteur. Les temps sont changés. Il s'est passé depuis lors des choses si extraordinaires que les lecteurs de l'*Echo du Merveilleux* n'auront pas de peine à nous croire. Nous leur garantissons du reste l'exactitude de faits dont nous avons, pour ainsi dire, été le témoin.

CHARLES LAHAYE.

L'identité des Esprits ⁽¹⁾

II

Je continue à suivre pas à pas l'étude de M. A. Erny.

Mais, en vérité, je suis un peu confus d'avoir toujours à enfoncer les portes ouvertes. Aucune des objections que m'oppose mon contradicteur ne s'applique à ma thèse...

M. Erny, en effet, persiste à citer des cas de manifestations spontanées, inattendues, alors que — je ne cesserai de le répéter — j'ai limité aux manifestations provoquées, aux *évocations* voulues, préméditées, les cas où, selon moi, il était impossible d'établir, d'une façon absolue, l'identité des esprits qui se communiquent...

« Arrivons maintenant aux faits modernes », déclare M. Erny. Et il continue en ces termes :

Dans l'intéressant journal de M. G. Mery, l'*Echo du merveilleux*, je trouve d'abord trois cas d'identité qui me semblent très précis. Le premier (août 1899) est celui-ci : « Pendant l'hiver de 1897, l'abbé L. (comte Lubinski), vicaire de Sainte-Croix (Varsovie), travaillait seul dans sa chambre, lorsqu'il entendit frapper à la porte. Allant ouvrir, il aperçut une petite fille pauvrement vêtue, qui le supplia de venir confesser sa mère mourante...

« Le digne prêtre suivit l'enfant jusque dans une pauvre chambre où il trouva une femme alitée. La malade le reçut avec reconnaissance, mais lui demanda, non sans étonnement : « Qui donc, Monsieur l'abbé, est allé vous prévenir ? Je suis seule ici et je n'avais personne pour appeler un prêtre — C'est votre fille qui est venue me chercher. — Ma fille, mais elle vient de mourir. La voilà, couchée encore dans le petit lit où elle a expiré... ». Le vicaire s'approcha, et comment dire l'émotion dont il fut saisi, lorsqu'il reconnut dans la morte la même enfant qui était venue l'appeler auprès de sa mère. Cette histoire a fait le tour de Varsovie et de toute la Pologne. Personne n'a osé mettre en doute la véracité du seul témoin oculaire. »

Il est évident que la jeune morte, imbuë des idées catholiques, a voulu obtenir pour sa mère les derniers secours de la religion. C'est donc *comme esprit désincarné* qu'elle est venue appeler le prêtre, et ce dernier, en reconnaissant la morte, reçut une preuve d'identité incontestable.

Rien, au contraire, ne me paraît plus contestable que cette preuve d'identité.

Le raisonnement que se fait M. Erny est celui-ci :

« Il est impossible que ce soit un démon qui soit venu ainsi quérir l'abbé. Le Diable, en agissant ainsi, aurait travaillé contre lui-même. C'est inadmissible. Combien plus simple et plus logique d'admettre que c'est l'esprit désincarné de la fillette qui s'est manifesté ! »

Le raisonnement, en apparence, se tient ; mais il

(1) Voir le n° 88.

suffit de le presser un peu pour constater qu'en réalité il est inconsistant.

D'abord, on pourrait dire que, si c'est le spiritisme qui est vrai et non la doctrine catholique, la jeune morte l'aurait constaté en passant dans l'autre monde, et que, partant, elle ne serait pas revenue sur cette terre pour envoyer un prêtre à sa mère malade.

Les spirites ont beau dire que, désincarnés, les esprits gardent les idées, les préjugés et les tendances qu'ils avaient durant leur incarnation ; il ne s'agit pas ici d'idées, de préjugés ou de tendances. Il s'agit d'un fait. Dès l'instant même de la désincarnation, les esprits doivent savoir à quoi s'en tenir sur la doctrine catholique ou sur la doctrine spirite, puisque ce qui différencie, entre autres choses, ces deux doctrines, c'est précisément leurs affirmations sur ce que deviennent les âmes, en quittant les corps.

On pourrait encore, au raisonnement de M. Erny, répondre par cet argument :

Bien qu'à première vue il paraisse contradictoire qu'un démon — qu'un ange des ténèbres — se livre à ce qu'on pourrait appeler un acte de propagande catholique, le fait peut néanmoins se produire, et, en réalité, il se produit souvent. C'est, en effet, en se montrant catholique, plus catholique même que le Pape, si l'on peut dire, que le démon espère séduire les âmes et les mystifier.

Dans le cas présent, il pourrait fort bien en être ainsi.

Car, si vous pouvez me dire que le Diable a fait le salut de la mère malade, je peux vous répondre qu'il a peut-être fait le malheur de beaucoup d'autres âmes, qui, en entendant conter cette histoire, ont pu croire à la possibilité des manifestations d'esprits, des réincarnations, et perdre ainsi la véritable foi catholique.

J'ajoute que ce qui rendrait cette explication vraisemblable, c'est que la mère malade, qui était pieuse, n'avait pas besoin d'une sorte de miracle pour avoir l'idée de se confesser ; que l'apparition, par conséquent, était inutile, et que le Diable, en définitive, n'a pas fait un grand sacrifice en ayant l'air de faire le salut d'une âme qui ne lui aurait jamais appartenu...

D'ailleurs, je ne tiens pas le moins du monde à toutes ces réflexions. Je les fais, bien qu'elles soient hors de sujet, parce que les raisonnements de M. Erny m'y entraînent par leurs méandres.

N'oubliez pas toutefois que, seraient-elles toutes fausses, fantaisistes et saugrenues, elles ne donneraient point raison à M. Erny, puisque l'apparition de la fillette ne rentre pas dans le cadre des manifestations provoquées...

M. A. Erny poursuit ainsi :

Le second et le troisième cas se trouvent dans les souvenirs d'une voyante, de Mme C. Vauthier (*Echo* des 1^{er} et 15 avril 1899). Arsène Houssaye, que tout le monde à Paris sait avoir été *un aimable sceptique*, ne racontait jamais le phénomène suivant *sans une vive émotion* : « Je venais de me séparer de M^{***} G^{***}

pour contracter mon second mariage. Son désespoir m'avait semblé excessif, mais elle était si grande tragédienne. En me quittant M^{***} G^{***} m'avait dit : « Je vais me tuer. Si là-bas on vit encore, je reviendrai près de toi comme un reproche éternel. » Le lendemain soir, en traversant ma galerie, alors obscure, dans la glace du fond, j'entrevis comme une lueur qui s'étendait, tandis que *très distincte* la tête de M^{***} G^{***} m'apparaissait telle qu'au moment de son adieu prophétique. Peu après, j'apprenais que M^{***} G^{***} s'était empoisonnée. *Depuis, souvent je la revois.* »

Ainsi qu'on peut le remarquer, A. Houssaye n'était nullement prédisposé à une hallucination visuelle, *puisqu'il ignorait la mort de sa maîtresse* lorsqu'elle lui est apparue. Evidemment, A. Houssaye avait dû rire, à part lui, de la menace de se tuer de M^{***} G^{***}, car il devait penser que c'était une simple comédie de la part de cette actrice ; aussi peut-on croire que son émotion fut vive et sincère lorsqu'il apprit cette mort. La vue des désincarnés est certainement parmi les preuves les plus certaines d'identité.

« Une nuit, sans que rien, ni conversation ni évocation du souvenir, ait pu m'y prédisposer, nous raconte Mme C. Vauthier, *je suis éveillée subitement* par une impression de froid qui passe sur mon front et *contraint mes yeux à rester ouverts*. Près de moi, je vois ma sœur Edith... et je l'entends me parler. Elle se plaint, elle souffre..., etc. En partant, comme si elle eût voulu me donner *une preuve matérielle* de son passage, je trouvai brisé, au matin, le verre qui recouvrait son portrait. »

Comme on a pu en juger par les lignes soulignées, Mme C. Vauthier était *parfaitement éveillée* lorsqu'elle vit sa sœur lui apparaître. Supposer que, dans les deux cas d'apparition de désincarnées que je viens de citer, ce sont des démons qui ont pris le masque de M^{***} G^{***} et de Mlle Edith, serait une injure au bon sens et surtout à la Bonté de Dieu, qui ne pourrait permettre de pareilles *comédies*. On ne peut jouer ainsi avec les sentiments les plus respectables.

Je demande pardon au lecteur si je ressasse toujours la même idée. J'y suis condamné, sous peine — si j'oublie de discuter un seul des cas rapportés — par mon contradicteur — d'être accusé, non par lui, qui est trop courtois pour cela, mais par d'autres, de passer sous silence les faits qui m'embarrassent.

Je répondrai donc encore une fois que le fait Houssaye et que le fait Vauthier ne sont pas plus que les précédents, des faits spirites, dans le sens strict et limité que nous avons donné à ce mot.

En ce qui concerne le premier, je n'y crois guère, Arsène Houssaye ayant été, parmi les hâbleurs notoires, un des plus célèbres.

En ce qui concerne le second, je répondrai à M. Erny que les « comédies » dont il parle sont ce qu'on pourrait appeler la monnaie courante des séances d'expérimentation spirite. Combien de fois ayant consenti, par curiosité, à ce que les médiums à incarnations appellent telle ou telle personne décédée ; ai-je pu constater que les « esprits » accourus cherchaient à me mystifier. M. Erny, lui-même, oserait-il

dire que les esprits qu'on a évoqués devant lui ne se sont jamais joués des sentiments les plus respectables.

(A suivre).

GASTON MERY.

LA DORMEUSE DE THENELLES

Dix-sept années de sommeil — Un phénomène inexplicable — Visite à la « malade ».

A Saint-Quentin, où je m'étais arrêté, le hasard fit qu'on me parla de Marguerite Bouyenal, la célèbre dormeuse de Thenelles, dont il fut déjà si souvent question. « Justement, me dit-on, ce village se trouve tout près, à une trentaine de kilomètres. » C'était une occasion. Je suis donc allé voir, comme tant d'autres, l'extraordinaire « phénomène » devant lequel les médecins et les savants demeurent cois, réduits comme le commun des mortels aux conjectures et aux hypothèses.

Le village de Thenelles, situé au bas d'une vallée extrêmement pittoresque, à quatre ou cinq kilomètres de Ribemont, le chef-lieu de canton, est ordinairement très calme. Mais en ce moment, à cause des manœuvres, l'animation y est assez grande. Dragons et hussards logent chez l'habitant, et ce n'est, par les rues, qu'un va-et-vient incessant de soldats en pantalon de treillis et coiffés du bonnet de police, qui se démènent pour préparer la soupe du soir.

Tout au bout de la grand'rue, presque à l'extrémité du village, devant un débit et entre deux constructions assez coquettes, se trouve la maison de la famille Bouyenal. Habitation très simple, presque pauvre, au toit de chaume et aux murs en briques rouges. Pas d'étage ; deux pièces seulement, au rez-de-chaussée, faiblement éclairées par de petites fenêtres donnant sur la rue, closes d'ailleurs et garnies de rideaux relevés aux angles. C'est là que, depuis *dix-sept ans*, dort d'un sommeil léthargique, inexplicable et incompréhensible, Marguerite Bouyenal — la « malade », comme on l'appelle ici.

Dans la chambre.

J'entre. Dans la première pièce, cinq ou six personnes, hommes et femmes, sont assises autour d'une table, prenant du café. Ce sont des parents, mère, sœur et beaux-frères de la dormeuse. Au bruit de la porte, Mme Bouyenal mère se lève, dolente, comme remplie de lassitude, et avance doucement. C'est une femme âgée, mais vigoureuse, plutôt forte de corpulence, aux cheveux grisonnants et broussailleux, avec, pour éclairer la physionomie, des yeux très clairs, vifs et brillants. Elle parle très bas et lentement, presque en chuchotant.

— Vous désirez voir la malade, monsieur ?

— S'il vous plaît, madame.

— Elle est là.

Et la mère pousse simplement la porte vitrée et déjà entrebâillée qui sépare les deux pièces...

La journée s'achève, la nuit arrive, emplissant la chambre d'une demi-obscurité que les rideaux des fenêtres et du lit augmentent encore. J'approche tout près, jusqu'au lit. Alors, je distingue nettement la figure et le corps enveloppé par le drap qui paraît un linceul. On dirait un cadavre...

La figure est osseuse, jaune, couleur de cire ; un petit bonnet enveloppe les cheveux et une partie de la tête qui seule, sur l'oreiller posé à plat, dépasse du drap bordé. Sous la toile, le corps s'allonge, occasionnant des plis qui en dessinent les formes. Aucun sifflement, aucune respiration ne s'échappe des lèvres entr'ouvertes, et les yeux, mi-clos, sont dans le vague, de couleur terreuse...

Et, pourtant, Marguerite Bouyenal vit ! Elle vit ainsi depuis *dix-sept ans*, dans le même état, sans avoir jamais fait un mouvement ni prononcé une seule parole. Le cœur bat faiblement, la respiration n'est qu'un souffle, mais existe, et le corps reste chaud... Les membres ne sont pas rigides ; on peut à volonté ployer les bras et les jambes ou encore lever les paupières : chacune, lentement, progressivement, retombe après l'expérience. C'est le sommeil, la catalepsie ou la léthargie, c'est tout ce que vous voudrez — c'est ce que personne, jusqu'à ce jour, n'a pu expliquer !

— Ainsi, dis-je à la mère, il y a dix-sept ans qu'elle est là, dans ce lit, sans ouvrir les yeux, sans bouger, sans proférer un son ? Il y a dix-sept ans que vous veillez auprès d'elle, et jamais vous n'avez surpris un mouvement, un soupir, un acte quelconque vous révélant la vie autrement que par les battements du cœur ?

— Non, monsieur ! m'a-t-elle répondu. Il y a dix-sept ans que je vis ainsi, à côté de ma fille, comme auprès d'une morte...

— Mais enfin, pour l'alimenter ?

— Toutes les célébrités médicales du monde entier sont venues ici, tous les docteurs ont examiné Marguerite et aucun n'a pu la réveiller... On a tenté de lui faire absorber des aliments par la bouche ; malheureusement la mâchoire était serrée, et il fallut lui casser une dent. Ce fut bien inutile, du reste, car rien ne passa...

— Alors ?

— Chaque jour je lui donne des lavements de peptone et de jaunes d'œuf. C'est ainsi que j'entretiens la vie.

En quittant la maison j'avais le cœur serré.

La vue de Pandore

Naturellement, dans le village tout le monde connaît le cas de Marguerite Bouyenal ; il ne manque même pas de personnes l'ayant connu dès le premier jour. Et voici ce qu'elles m'ont dit :

« En 1883, alors que la jeune femme avait vingt ans et travaillait comme couturière à Ribemont, il lui arriva de « fauter » ; elle eut un enfant qui mourut à sa naissance. Aussitôt de méchants bruits furent répandus ; ils arrivèrent à la connaissance du parquet ; on ordonna une enquête, et les gendarmes se présentèrent au domicile de Mme Bouyenal. Aussitôt qu'elle les aperçut, Marguerite tomba dans une crise : elle dure encore ! »

Est-elle en léthargie, en catalepsie ou sous l'influence de fluides magnétiques ? Nul ne le sait et nul n'a pu le dire. Pendant dix ans, et encore à l'époque présente, M. le docteur Cherrier, ex-maire d'Origny, a prodigué ses soins à la malade sans parvenir jamais à la faire sortir de son sommeil. Le docteur Charcot est venu la visiter, l'examiner et n'a pas obtenu le moindre résultat. D'autres célébrités des Facultés de Paris, de Nancy et de Montpellier et encore de l'étranger sont venues également et ont tout tenté sans l'ombre d'un succès...

Que conclure ? C'est un mystère, un phénomène devant lequel la science demeure impuissante.

Les versions les plus bizarres ont bien été répandues : elles sont inexactes. Il est impossible d'admettre que Marguerite Bouyenal, suggestionnée régulièrement, se réveille à heures fixes pour absorber des aliments : tous les organes digestifs sont complètement atrophies, et il apparaît comme certain qu'en cas de réveil elle ne pourrait supporter la moindre nourriture.

C'est le sommeil, voilà tout. Donnez-lui tel nom scientifique qu'il vous plaira, il vous l' faudra toujours revenir à ceci : elle dort !

Elle dort d'un sommeil qui a quelque chose d'effrayant et de lugubre — comme la Mort.

Le Matin

Lettres de Baluze sur le sourcier Aymar et sa baguette

L'Echo du Merveilleux a déjà plusieurs fois parlé du sourcier Aymar qui, au XVII^e siècle, souleva des discussions si passionnées. Voici deux lettres qui le concernent, et qui sont d'un contemporain, Etienne Baluze, l'auteur des Capitulaires des rois Francs. Elles ne sont pas très favorables au sourcier. Les lecteurs les liront sans doute avec curiosité.

« Jacques Aymar et sa baguette ont perdu leur réputation. Mercredi de la semaine avant celle-ci, il y eut un homme tué de 18 ou 20 coups d'épée dans la

rue Saint-Denys. M. le prince (1), qui a Jacques Aymar chez lui, envoya prier M. le Procureur du Roy de faire l'essay de la vertu de la baguette en cette occasion. Ce qui fut fait. Il passa deux fois sur le sang, où il y avait assurément bien des corpuscules, puisque la chose estoit toute fraîche (2). Cependant, il n'y vit que de l'eau claire. M. le procureur du Roy le mena ensuite par la rue où les meurtriers avoient passé, et enfin dans la rue où ils estoient. Car des mouchards les avoient suivis, et on sçavoit où ils estoient. Ce que Jacques Aymar ne sceut jamais deviner. M. le Prince, M. le prince de Conty, M. le duc de Roquelaure et autres y estoient présents. Je ne sçay pas comment les philosophes de Lyon expliqueront cela. Mais on dit icy que Jacques Aymar s'excuse sur ce que ce n'estoit pas un assassinat, mais une rencontre. Meschante excuse, à mon avis, qui ne sçait rien de la philosophie des corpuscules. » (7 mars 1693.)

« Mon frère (3)... m'écrit que M. Lagarde luy a répondu qu'il y a des jours auxquels un bon chien de chasse ne sçait ou ne peut chasser, et que ledit Jacques Aymar ayant esté mené à la Bibliothèque du Roy, il a descouvert quantité de pièces d'or et d'argent que plusieurs personnes curieuses avoient cachées dans divers volumes pour expérimenter son sçavoir faire. Ce qui est très faux. Car, il n'a pas esté une seule petite fois à la Bibliothèque du Roy (21 mars 1693). Jacques Aymar s'en est retourné mescontent de Paris à ce qu'on dit. On a imprimé depuis peu, à Paris, un gros volume in-12 pour justifier sa vertu occulte pour descouvrir les meurtriers et choses volées. A la fin, on ajoute que M. Geoffroy, ancien eschevin de Paris, c'est un apothicaire, a chez luy un garçon qui, sans baguette, par le seul mouvement de la nature, descouvre l'or et l'argent, et qu'il en a fait plusieurs expériences. Il est vray qu'il en a fait à la Bibliothèque du Roy. Mais il y a aujourd'huy trois semaines qu'il y eut à la Bibliothèque du Roy un grand concours de curieux pour lui voir faire une semblable expérience.

Mais M. l'abbé Galloys s'y trouva malheureusement pour luy, car il prit luy-mesme le soin d'enfouir dans la terre dix louis d'or sans que personne peut appercevoir où il les mettoit. Ensuite il appelle le devineur, qui devina qu'ils estoient où ils n'estoient pas, et ne peut deviner où ils estoient, quoy qu'il passât plusieurs fois par-dessus. Il se fait bien des tours de passe-passe en ces occasions, lorsqu'il n'y a pas des gens faits comme M. l'abbé Galloys. » (28 mars 1693). (4)

(1) Le fils du grand Condé.

(2) Allusion à la théorie de l'émission de corpuscules par tous les corps, due à la philosophie cartésienne.

(3) Jean Baluze, hermétiste tullois et médecin.

(4) Lettres inédites de Baluze à M. Melon de Verdier, publiées avec une introduction et des notes, par René Fage. Tulle, Crauffon, 1883, 8°. — René Fage : *Jacques Aymar le sourcier* (dans le *Feu Follet*, juin 1882).

L'abbé Gallois était un ami d'Etienne Baluze.

UN CAS DE TÉLÉPATHIE

A propos du malheur qui vient de frapper M. Delyanni, ministre de Grèce, on nous rapporte un cas de télépathie vraiment frappant et dont nous garantissons l'authenticité absolue.

Mlle Chryssospathi, cousine de M. Delyanni, arrivait en France, il y a trois semaines, à bord d'un bateau des Messageries maritimes. Un mardi matin, à quatre heures, Mlle Chryssospathi sentit tout d'un coup, pendant qu'elle sommeillait, dans sa cabine, un homme lui prendre fortement le bras et lui dire :

— Delyanni n'a que quelques heures à vivre.

Effrayée, Mlle Chryssospathi s'habille à la hâte et monte sur le pont. Elle ne savait pas en ce moment que le jeune Aristide Delyanni était gravement malade et par conséquent de quel Delyanni l'homme avait parlé.

Débarqué à Marseille, Mlle Chryssospathi trouva une dépêche qui lui annonçait que le fils du ministre de Grèce était mort à Neuilly, le même mardi, à six heures et demie du matin !

Gaulois, 20 août.

A propos du phénomène télépathique, relatif à la mort du fils du ministre de Grèce à Paris, que nous avons relaté l'autre jour, un de nos lecteurs nous envoie les détails d'un cas de télépathie plus extraordinaire encore.

Notre correspondant se promenait, il y a quelque temps, dans l'avenue du Bois-de-Boulogne avec trois de ses amis, dont il donne les noms. Tout à coup, il a vu la foule de piétons et de voitures qui encombraient l'avenue disparaître et l'immense chaussée paraître à ses yeux comme une plaine déserte. Au milieu de cet espace vide, il a vu un cercueil ouvert : c'était sa sœur morte, vêtue de blanc, le visage d'une pâleur extrême. Il s'arrêta net et instinctivement il fit le signe de la croix. Ses amis, le voyant ainsi comme cloué sur le sol, lui demandèrent ce qu'il avait.

— Je ne puis pas avancer, répondit-il ; je vois devant moi ma pauvre sœur morte... Ses amis se mirent à rire. Quelques instants après, la vision disparut. Malgré les instances de ses amis, il ne voulut pas continuer la promenade. Quelque chose lui disait qu'un grand malheur était arrivé dans sa famille. Rentré chez lui, il se jeta sur le sofa, triste et inquiet.

Le lendemain, une dépêche lui annonçait la mort de sa sœur, qui habitait à *mille lieues* de Paris, mort survenue la veille, juste au moment où la vision lui était apparue. Et le plus étonnant, c'est que, comme il l'a appris plus tard, sa sœur, mise en bière, portait

exactement, avec tous les petits détails, la même toilette que celle de la morte apparue en vision, avenue du Bois.

Gaulois, 8 septembre.

GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME ET DE LA MAGIE

(Suite)

F.

Fair. — En Ecosse, on désigne sous ce terme des fées; le diminutif *Fair-folks* désigne, dans le même pays, une sorte de farfadet; ce terme, qui trahit une origine celtique, a dû être certainement la racine du mot féerie, qui s'écrivait anciennement *Fairie*.

Fakir. — Dans l'Inde, on désigne sous le nom de Fakirs, des *charmeurs*, *jongleurs*, ou des hommes ayant des pouvoirs psychiques parfois considérables; aussi la croyance populaire des asiatiques attribue-t-elle à ces hommes des pouvoirs surnaturels. — Pour beaucoup d'Européens, les Fakirs ne sont dans bien des cas que des prestidigitateurs ou des illusionnistes très habiles; cependant ils ne donnent aucune représentation publique, ils n'ont aucun compère pour travailler, ils n'utilisent aucun aide, aucun concours pour pratiquer leurs expériences. Ils opèrent nus devant quelques personnes, une seule parfois et cela sur des terrasses, des pavements de salles, ou sur la terre d'un jardin. Pour opérer ce qu'on dénomme des prodiges, ils n'ont parfois qu'un bâton de bambou à sept nœuds qu'ils tiennent dans la main droite et un petit sifflet qu'ils portent suspendu à une mèche de leur chevelure, puisqu'ils n'ont pour tout vêtement qu'un simple carré d'étoffe placé au-dessous du nombril.

Suivant ce qu'on leur demande d'exécuter, ils prient la personne chez laquelle ils opèrent de leur fournir, soit un crayon, du papier, soit un ustensile quelconque, et s'ils ont besoin d'un sujet pour pratiquer des expériences d'hypnotisme ou de somnambulisme, ils prennent dans la maison le premier serviteur venu. — Quand ils ont terminé leur travail, qui dure parfois plusieurs heures, ils ne demandent aucune rétribution et se contentent de la menue somme qu'on leur offre en échange de leur service, et quand les Fakirs sont attachés à un temple, ils remettent leur gain à ce temple.

Les Fakirs exécutent des choses incroyables: ainsi en quelques heures, ils font germer une graine et obtiennent une plante de plusieurs centimètres de hauteur; ils se font enterrer pendant plusieurs jours, d'aucuns disent plus d'un mois, et puis ils reviennent à la lumière; ils marchent sur des voies faites de charbons ardents, sans se brûler la plante des pieds, etc. Il ne faut pas confondre ces fakirs avec ceux qui ne donnent que des illusions plus ou moins fantasti-

ques ; ces derniers opèrent par suggestion mentale, par hallucination.

Fantômes. — Ce terme, dans l'esprit de bien des gens, est synonyme de *Revenants* ; il sert en effet à désigner les apparitions de personnes mortes. — Aujourd'hui, grâce à la psychologie, à la science psychique, on peut affirmer, grâce aux travaux de la Société des recherches psychiques de Londres, que le fantôme peut être produit par le *double aithérique* de personnes vivantes qui utilisent leur fluide astral (le périsprit des spirites) pour se montrer loin de leur corps et revêtir l'apparence de la réalité. Malheureusement, nous ne saurions ici fournir des preuves de ce que nous avançons, car il nous faudrait entrer dans de trop longs développements, mais nous engageons ceux de nos lecteurs que la question intéresse de lire l'ouvrage *Phantasms of living*, dont parle plus haut notre ami George Malet.

Farfadets. — Esprits légers, lutins ou démons familiers qui peuvent rendre certains services aux personnes ayant le pouvoir de les commander. — Voir FAIR.

Fascination. — Action de fasciner. La fascination est une sorte de charme qui force l'individu à faire une chose malgré lui, ou bien encore, la fascination empêche l'individu qui la subit de voir les choses telles qu'elles sont. — Le serpent fascine l'oiseau afin de le dévorer. — Les fascinateurs emploient des moyens divers pour exercer leur CHARMES. (Voy. ce mot.)

Fascinum. — Terme latin passé dans notre langue et qui sert à désigner une sorte d'amulette que les Romains utilisaient pour combattre le mauvais œil (la *Jettatura*). Ces amulettes sont diverses. — (Cf. VARRON, *de lingua latina* VI, 5. — La mythologie romaine avait un dieu-amulette dans son Panthéon, (*Fascinus*) dont on suspendait les représentations figurées au cou des enfants pour les préserver d'accidents de toute sorte. Le culte de ce dieu était confié aux Vestales.

Fatalisme, Fatalité. — Doctrine qui consiste à croire à une destinée inéluctable. — Un grand nombre de peuples de l'Orient sont fatalistes, c'est-à-dire croient à la fatalité ; rien n'est plus faux qu'une pareille doctrine, car l'homme ayant de la volonté et de l'énergie peut résister à des situations critiques ou à des malheurs, et peut ainsi changer parfois sa destinée. — Si une pareille doctrine avait cours chez l'homme, elle pourrait enrayer toute initiative de sa part et retarder considérablement son évolution. Il ne faut donc pas devant un danger dire *c'était écrit*, mais faire tous ses efforts pour échapper au dit danger.

Fées. — Les fées (*Fadae*) Fadas, Filandières et parfois Sylphes sont des Esprits ou Génies de l'air. — On peut considérer comme des Fées les Péris de l'Orient, de même que les Walkyries des peuples Scandinaves.

L'origine des Fées se perd dans la nuit des temps ;

parmi les fées célèbres nous mentionnerons : Morgane, Viviane, Mélusine, la fée de Bourgogne, la fée Cluseau, la fée d'Avril, la fée Esterelle, etc., etc.

Femmes blanches. — Ce terme est synonyme de Dames blanches, Lavandières, Chanteuses de nuit, etc. (Voy. DAMES.)

Ferver ou Ferwer. — Terme persan qui sert à désigner, chez les disciples de Zoroastre, la partie spirituelle de l'homme.

Le Ferver préexistait à notre naissance et il s'unit à nous, dès notre entrée dans la vie ; à notre mort, il abandonne le corps. C'est grâce aux Fervers que les disciples de Zoroastre peuvent combattre les Dews, Divs ou mauvais Esprits ; de plus, comme il est le principe de ce qui préside à notre conservation, aussitôt que le Ferver nous quitte, le corps se dissout.

Feu. — Un des quatre éléments qui joue non seulement un grand rôle en alchimie, mais aussi dans la nature entière ; c'est pour cela qu'il a été adoré comme Dieu par un grand nombre de peuples et sous des noms divers. Selon les cabbalistes, le feu est l'élément des Salamandres. — On nomme *Feux Follets*, *Esprits follets*, des feux qui se dégagent de la terre, principalement dans les cimetières, à la suite des grandes chaleurs de l'été. Ce sont le plus souvent des dégagements d'hydrogène phosphorés qui sortent des cadavres en décomposition, et le vulgaire prend ces gaz pour des esprits légers. — Les feux provenant d'entités astrales sont tout autres et ne dégagent pas une odeur d'ail, parfois fortement prononcée.

Fiente. — Cette substance joue parmi les drogues des sorciers un assez grand rôle, soit qu'ils l'utilisent pure, soit mélangée avec d'autres ingrédients ; on en fait des mixtures, des onguents ; on l'applique en cataplasme sur diverses parties du corps, afin de faire cesser la fièvre ou suppurer des tumeurs. Les sorciers utilisaient surtout la fiente de chat, celle de chèvre ou de chien, etc.

Fils. — En alchimie et en cabbale, ce terme désigne beaucoup de choses, mais c'est surtout le principe divin ou la force créatrice universelle en action dans l'humanité.

Fluide universel. — Voyez ASTRAL.

Fluide vital. — Au mot ASTRAL, nous avons dit que de tous les corps se dégage un fluide qui a été dénommé très diversement. — L'animal, l'homme dégage du fluide vital ou *neurique*. Les personnes très nerveuses, très vigoureuses, les hommes très puissants au physique, rejettent, sous forme de fluide, le superflu de leur vitalité. Cet excédent fluidique reste suspendu dans l'air ambiant, à la disposition des personnes faibles, des anémiés, des malades ; ceux-ci l'absorbent à l'aide de leur polarité, ils s'en nourrissent comme d'une véritable nourriture. Voilà pourquoi *il n'est pas bon que l'homme soit seul*, il est nécessaire qu'il vive en société, car l'échange continu de fluide entre les individus est une des conditions nécessaires à l'existence même. Le fluide vital est le véritable élixir de

vie, le grand principe de la vie, c'est l'arche du moyen-âge.

Fohat. — Terme sanskrit usité en occultisme pour désigner le lien qui réunit la pensée subjective à la matière objective. « Fohat est le cheval, et la pensée est le cavalier », disent les stances de la *Doctrine secrète*. On voit donc que Fohat est, pour le dire en un mot, le lien entre la matière et l'esprit.

Follets. — Voir **Feux Follets**.

Fumigations. — Action de brûler certaines matières, principalement les plantes, pour en obtenir de la fumée. On pratique des fumigations en magie, mais ce ne sont que des cérémonies accessoires. Les exorcistes emploient diverses fumigations pour chasser les démons des corps des possédés. On brûle pour fumigations de l'encens, de la verveine, des fougères, du chanvre, etc., etc.

Furcelle. — Nom de la **Baguette** divinatoire ; voyez ce mot.

Furies. — Génies redoutables de l'antique mythologie, qui n'étaient souvent que l'identification de malédictions et d'exécutions personnifiées. Les Furies étaient des divinités infernales chargées d'exécuter la vengeance des Dieux. Chez les Grecs on les nommait Erinnyes et Euménides

G

Gamahé ou Camaieu. — Il existe une théorie théosophique d'après laquelle tous nos actes, toutes nos pensées, seraient pour ainsi dire photographiées dans l'espace, de sorte que dans l'aîther immense qui enveloppe les mondes, un voyant pourrait lire tous les événements qui se sont accomplis sur notre planète depuis le commencement de l'existence humaine ; les faits et les pensées seraient d'après les occultistes consignés sur des *clichés akasiques* (voy. AKASA). Cette théorie prouverait en faveur des Gamahés, qui sont des verres polis ou des pierres précieuses sur lesquelles se trouvent des dessins divers, qui ne sont pas l'œuvre de la main des hommes, mais qui seraient produits par *précipitation*, c'est à dire d'une manière supranaturelle. Ainsi, des Gamahés représentent des saintes Vierges, des Christ en croix, des saints, etc. ; or, ces représentations n'ont été produites sur ces pierres que par un acte de grande foi de personnes qui les considéraient avec attention et se figuraient y voir de Saintes-Images, qui y sont venues plus tard créées par leur grande foi. Ce qui précède peut paraître fort singulier, mais des travaux scientifiques tout récents, des photographies psychiques, peuvent expliquer jusqu'à un certain point la création des Gamahés, dénommés aussi *Camaieux*, parce que souvent les représentations figurées de ces pierres sont monochromes. — Cf. à ce sujet *Gaffarel, curiosités inouïes de la science* ; 1 vol. in-12 avec 3 pl.

Gemetria. — Voy. CABBALA.

Généthliques. — Astrologues qui tirent des horoscopes, d'après la lecture des astres ; pendant tout

le moyen-âge (imitant en ceci la haute antiquité), on appelait souvent les Généthliques à la naissance des enfants, pour connaître l'avenir qui leur était réservé ; le travail qu'ils faisaient à ce sujet se nommait : *Thème généthlique*. (Voir, comme complément au présent terme : ASTROLOGIE.)

(A suivre)

JEAN DARLÈS

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS et directement à l'Echo du Merveilleux dans tous les bureaux de poste.

CA ET LA

Processions favorisées tous les ans

A Collonges (Corrèze) règne de temps immémorial la croyance que la procession annuelle faite la veille de l'Ascension à la croix de saint Maïmé, qu'elle sorte de l'église avec le beau ou le mauvais temps, rentre toujours avec la pluie.

A Estaing (Aveyron) existe la croyance à un phénomène inverse : une procession costumée a toujours lieu sans qu'il pleuve sur elle, même les jours de pluie. (Paul Bial : *La Procession de Saint Maïmé : Bulletin de la Société archéologique de la Corrèze* : avril-juin 1900.)

Magie noire

Les « Vinde-Bindingues », ou lucifériens d'Haïti, — une secte affiliée à celle des *papalois*, ou féticheurs cannibales, — continuent leurs exploits sacrilèges, à la barbe de la police, qui, après un semblant d'arrestation, s'empresse de les relâcher. On se croirait vraiment revenu au temps de Soulouque, ce fervent protecteur du culte du Vaudoux.

Un certain Martelly Thomas (c'est une feuille de Port-au-Prince qui rapporte le fait) vient d'être arrêté au moment où, après avoir pénétré dans le chœur de la cathédrale, il cherchait à ouvrir le tabernacle pour enlever les hosties consacrées, comme il en fit l'aveu, en ajoutant qu'il avait été envoyé par *quelqu'un*, entendez par là quelqu'un de puissant, qui le fera relâcher.

Les hosties ainsi volées servent, paraît-il, à confectionner des « ceintures magiques à l'épreuve des balles », comme celle qu'on trouva, à sa mort, sur le corps de certain dictateur qui passait pour un grand « macandal » et dont la favorite était une *mamanloi*, la fameuse tante Victoire.

Retirée de la sorcellerie après fortune faite, tante Victoire est à la veille, assure-t-on, de convoler en justes noces avec un petit mulâtre d'une certaine instruction mais sans préjugés aucuns, surtout en fait d'argent, le premier sigisbée qui avait accompagné l'ex-présidente de la main gauche à Paris en 1897 ayant cessé de plaire : il avait les cheveux crépus et buvait trop de tafia !

La dame Chapitet

Bachaumont, dans la *République*, raconte qu'une dame Chapitet avait, dès 1886, prédit, dans les moindres détails, l'odyssée boulangiste, depuis la locomotive de la gare de

Lyon jusqu'au revolver de la fin. La dame Chapitet opérait avec le concours d'un certain Thouars.

Le rez-de-chaussée de la rue Monsieur-le-Prince, où ce couple « inspiré » tenait ses assises, était un lieu de pèlerinage où se portaient en masse les Parisiens superstitieux ou... blagueurs.

Moi-même — est-ce par superstition ou par blague ? — j'y fus (c'est Bachaumont qui parle) de mon petit voyage, sur les instances d'un ami, spirite fervent et pratiquant, qui m'introduisit dans l'autre de la sybille.

Voici la scène, que je n'oublierai de ma vie : une table ronde assez lourde ; autour de cette table, six paires de mains en guirlande, y compris les deux battoirs de la Chapitet ; et, dans la pénombre des abat-jour rabattus sur les lampes, Thouars debout, les bras croisés, les cheveux au vent, comme s'il y passait le souffle d'en haut.

Un long silence... Tout à coup, sous nos doigts crispés, un craquement sourd se fait entendre, puis quelque chose qui ressemble au vagissement plaintif d'un nouveau-né. Le chapeau sur l'oreille, la tête renversée, les paupières closes, dans une attitude alanguie, la matrone poussa un petit soupir d'allégeance.

— Messieurs, fit Thouars, en soulevant les mains de la Chapitet, qui retombèrent inertes sur la table, le médium est en pleine communion avec les esprits.. Profitez-en pour lui poser les questions qui vous intéressent.

Je me levai.

— Que vous plaît-il de connaître ? demanda Thouars.

— Le nom de l'être à qui je pense.

Sans hésiter, la sybille répondit :

L'Eternel est son nom, le monde est son ouvrage !

— A qui le tour ? fit Thouars avec un sourire triomphant.

Mon ami le spirite leva la main.

— Pourrais-je, dit-il, demander au médium d'évoquer l'esprit de mon père ?

— Sans doute, opina l'augure... Nommez-le distinctement.

— Pierre Dupont ! scanda nettement mon ami.

Il n'avait pas achevé que la sybille entonnait d'une voix puissante :

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs marqués de roux !

L'oreille extra-lucide de la Chapitet avait entendu Pierre Dupont !

Tête de mon ami le spirite !

Vaincu par l'hypnotisme

Le détenu Rossini, de la maison centrale de Nîmes, avait décidé de se laisser mourir de faim, se considérant victime d'une injustice parce qu'il avait été remplacé dans un poste qu'il occupait à l'infirmerie.

Pendant sept jours, Rossini ne prit aucun aliment solide ou liquide. Au bout de ces sept jours, sa faiblesse était extrême et il persistait quand même dans sa résolution. Malgré l'insistance du docteur Perrier, il ne voulut rien prendre, même sur la promesse d'une remise de peine. Voyant qu'il ne voulait céder ni aux menaces, ni à la persuasion, ni aux promesses, M. le docteur Perrier résolut d'employer l'hypnotisme.

Le moyen réussit. Rossini tomba bientôt en état d'hypnose par suite de son extrême faiblesse. Le jeune docteur

put lui faire prendre une cuillerée de bouillon et obtenir promesse qu'il se laisserait soigner.

On sert maintenant heure par heure une cuillerée de bouillon ou de lait au détenu Rossini.

Une maison hantée

A la ferme de la Marchandière, à cinq minutes de Jupilles (Sarthe), on constaterait depuis quelques jours les phénomènes ordinaires de la hantise.

Des vitres seraient violemment brisées, de grosses pierres projetées sur les passants, les lits bousculés, les bouteilles agitées avec bruit.

La gendarmerie fait une enquête. Nous tiendrons, s'il y a lieu, nos lecteurs au courant des incidents qui se produiront.

Les Convulsionnaires de Saint-Médard

MIRACLE OPÉRÉ SUR MADEMOISELLE COIRIN (suite)

Tantôt ce sont des vomissements qui la fatiguent et des dévoiements qui l'épuisent, tantôt c'est une hydropisie qui s'empare du bas-ventre, la presse et la suffoque, enfin ce sont des rétentions d'urine qui la tourmentent et un ulcère profond qui lui fait sentir les plus vives douleurs. Les souffrances et la langueur paraissent enfin avoir épuisé sur elles toutes les rigueurs. Déjà la paralysie semble avoir livré à la mort près de la moitié de ses membres ; déjà presque toutes les liqueurs de son corps, privées du secours des esprits animaux, n'ont presque plus d'autre vie que l'activité du virus cancéreux ; déjà cette indomptable humeur, infectant de plus en plus toute la masse du sang, rouge, divise, détruit les parties solides, corrompt tout et porte partout la férocité meurtrière.

Tel est l'état dans lequel cette demoiselle reste pendant plusieurs années ; on s'étonne toujours de plus en plus qu'elle puisse survivre si longtemps à des maux qui la réduisent à une extrémité si déplorable. Une infinité de fois, M. de l'Epine, curé de Nanterre, a cru, dit-il, le soir, en la quittant, qu'elle ne reverrait pas le jour et s'attendait à tout moment d'être averti de faire annoncer sa mort ; et quoiqu'on fût toujours trompé, on ne pouvait toutefois se rassurer par ses expériences, tant le spectacle de ses maux annonçait d'une manière frappante que la fin de son état était proche. Qui ne l'eût cru, en effet, en voyant ce corps décharné plus ressemblant à un cadavre qu'à un corps vivant, exhalant une odeur insupportable et restant jour et nuit immobile sur le lit de ses douleurs, sans presque plus donner aucun signe de vie ? Pour refaire son lit, il fallait prendre entre ses bras cette pauvre mourante et la porter comme un corps mort, sans qu'elle pût s'aider elle-même en aucune sorte. Plus elle avançait vers la fin de ses souffrances, plus Dieu semblait appesantir sa main sur elle ; les derniers mois surtout qui précédèrent le moment de sa guérison, offrent en sa personne un spectacle d'horreur qui fait frémir la

nature. Réduite à une espèce d'agonie, le peu qui lui restait de force paraît entièrement anéanti; ses membres se replient sur elle-même comme pour se rassembler autour de son cœur où il y a encore quelque chaleur et quelque principe de vie, et son corps, toujours couché sur le dos, demeure sans cesse tout courbé et tout en un tas, soit que la mourante reste dans son lit, soit qu'on la place dans un fauteuil.

A l'aspect lugubre d'un objet si triste et si hideux, tous les sens de ceux que leur charité porte à venir la consoler, souffrent et se soulèvent; l'oreille est attendrie de ne plus entendre que les faibles gémissements, l'odorat trouve son supplice dans la puanteur horrible qui sort sans cesse du fond de son sein ulcéré; la main croit toucher un mort en touchant ces membres immobiles et desséchés; l'œil est épouvanté de voir ce visage abattu, pâle, ces yeux agonisants et ce corps livide et décharné; et si quelquefois on veut l'élever à bras le corps de son lit pour la mettre dans un fauteuil, on craint d'avoir étouffé le souffle de vie qui lui reste.

En voyant sa tête, qu'elle n'a plus la force de soutenir, tomber tristement sur son estomac, sur son côté gauche et jusque sur le bras de son fauteuil, on ne peut plus discerner les membres paralytiques de ceux qui sont encore animés, tant sa faiblesse est extrême et son épuisement général. Dieu, par une espèce de prodige, la tient ainsi plusieurs jours toujours expirante sans jamais expirer, afin de faire éclater davantage sa puissance et sa miséricorde, en rétablissant subitement dans ce corps entièrement épuisé tous les principes de vie qui étaient presque anéantis. On s'étonnera peut-être que la demoiselle Coirin ait différé si longtemps de demander au Tout-Puissant une guérison que les hommes regardaient comme impossible depuis tant d'années, mais Dieu qui donne la foi aussi bien que le reste, avait résolu d'attendre jusqu'au moment où les maux de notre mourante seraient à leur comble, pour lui inspirer de recourir à sa bonté par l'intercession du saint Diacre, Monsieur de Paris.

Le 9 août 1731, elle s'adresse pour cela à une vertueuse femme de Nanterre et la charge de faire pour elle une Neuvaine au tombeau du Bienheureux, d'y faire toucher une chemise et de lui en apporter de la terre. Le lendemain 10, cette pieuse femme va à Saint-Médard. Mais Dieu veut encore éprouver la foi de la malade par un surcroît de langueur et d'agonie, et lui faire encore mieux sentir de quelle affreuse extrémité il va la retirer; elle déclare qu'elle n'a jamais été plus bas que ce jour-là.

Mais le lendemain 11 avril, à peine la moribonde s'est fait mettre la chemise qui avait touché le précieux tombeau, qu'elle éprouve presque à l'instant la vertu bienfaisante qu'elle y avait puisée; cette impotente, qui, depuis le commencement de sa paralysie, était restée perpétuellement couchée sur le dos sans pouvoir changer de situation, recouvre subitement des forces et se retourne elle-même dans son lit.

Ce premier effet des miséricordes de Dieu sur elle enflamme de plus en plus son espérance. Le lendemain 12, elle s'empresse d'appliquer sur son cancer, source funeste de tous ses maux, la précieuse terre qui a approché du tombeau du saint pénitent et aussitôt elle remarque avec admiration que le trou profond de son sein, d'où sortait sans cesse, depuis douze ans, un pus corrompu et infecté, s'était séché sur le champ et commençait à se refermer et à se guérir.

La nuit suivante, un nouveau prodige redouble encore sa reconnaissance. Ses membres paralytiques, qui depuis tant d'années représentaient les membres d'un mort par leur froid glaçant, leur immobilité pesante, leur maigreur affreuse et leur raccourcissement hideux, se raniment tout à coup; déjà son bras a repris la vie, la chaleur et le mouvement, sa jambe retirée et desséchée se déploie et s'allonge; déjà le creux de sa hanche se remplit et disparaît; elle essaye si elle pourra dès ce premier jour se servir de ses membres nouvellement rappelés à la vie, mais dont la maigreur porte encore les livrées de la mort; elle se lève seule, elle se soutient sur le bout du pied de cette jambe qui depuis si longtemps était beaucoup plus courte que l'autre; elle se sert aisément de son bras gauche, elle s'habille et se coiffe avec ses mains.

Dans le moment sa servante entre dans sa chambre: quel étonnement fut jamais pareil au sien! La vue d'un prodige si incroyable l'épouvante et la fait reculer; elle aperçoit sa maîtresse habillée qui se coiffe, assise dans un fauteuil, le corps droit, la tête levée, et se servant librement de ses deux mains; elle voit bien que c'est elle, mais la vive impression de son état précédent lui fait penser que ses yeux lui font peut-être illusion; elle ne saurait croire qu'une personne qu'elle a vue si longtemps incapable de tout mouvement et dont les membres rétrécis, retirés et desséchés, étaient une preuve sensible de l'impossibilité de sa guérison, puisse ainsi se soutenir; elle précipite ses pas pour chercher dans son lit celle qui est devant ses yeux, et encore plus effrayée et plus troublée de n'y rien trouver, elle se retourne vers elle, pâle, tremblante, et lui demande d'un air interdit et précipité: « Qui l'a ainsi levée et habillée? » Notre demoiselle s'efforce de calmer sa frayeur en lui disant en souriant que c'est elle-même. La servante reste immobile et, après avoir refusé d'en croire ses yeux, elle doute encore si elle doit en croire ses oreilles.

Depuis ce moment, chaque jour voit éclore de nouvelles merveilles. Le lendemain, 14, notre miraculée marche avec plus de facilité que le jour précédent. Dieu, qui n'a pas besoin de temps pour créer tout ce qui lui plaît, rétablit en peu de jours dans sa cuisse et sa jambe gauche un nombre infini de vaisseaux qui avaient été détruits et anéantis depuis longtemps par le dessèchement.

Le 19 du même mois, elle descend dans l'appartement de sa mère, qu'une longue maladie retenait depuis longtemps au lit, et qu'elle n'avait pas voulu

faire avertir du prodige de sa guérison jusqu'à ce qu'il eût plu à Dieu de rendre à ses membres décharnés tout ce qui était nécessaire pour marcher aisément.

Ce jour 19, quelle fut la surprise de la mère en la voyant entrer dans sa chambre ? Elle ne put exprimer son étonnement et sa joie que par ses cris et ses larmes, et son cœur fut si ému et si saisi qu'elle se trouva hors d'état de parler.

Le bruit d'un miracle si surprenant ne tarde pas à se répandre au dehors. Tous ceux qui connaissent les maladies aussi incurables qu'affreuses dont notre demoiselle était atteinte depuis tant d'années, ne pouvaient croire la vérité de sa guérison, à moins de s'en assurer par eux-mêmes. Ses deux frères, l'un valet de chambre du roi, l'autre garde du corps de Sa Majesté, accourent pour la voir dès ce même jour, 19 août ; elle les aperçoit, elle se lève et s'avance au-devant d'eux ; il n'en faut pas davantage pour les convaincre, quoique les postes qu'ils occupent ne les portent nullement à croire aisément aux miracles opérés par l'intercession de M. de Paris ; mais notre miraculée va bientôt paraître devant tous les yeux.

Le 24 du même mois d'août, elle va à pied à sa paroisse où, depuis plusieurs années, elle n'avait pu se faire transporter, même dans un fauteuil, ayant éprouvé quatre ou cinq fois des faiblesses (il y avait dix ou douze ans qu'elle ne pouvait soutenir un pareil transport sans être réduite à la dernière extrémité) ; cependant, ce jour 24 août, elle a même la force de se soutenir à genoux ; elle reçoit en cette posture le Corps adorable de l'Auteur de sa guérison, et, fortifiée de nouveau par cette source de toutes les grâces, elle marche, en sortant de l'église, avec encore plus de facilité qu'elle n'en avait eu pour y venir.

Tous les habitants de Nanterre, dont plusieurs avaient vu mille fois avec horreur l'état désespéré de notre demoiselle, ne peuvent suffire aux transports de surprise et d'étonnement qui les saisissent. Quelques-uns s'obstinent d'abord à ne pas vouloir croire que cette demoiselle qu'ils voient marcher devant eux avec un air de santé, soit cette malade hâve et demi-pourrie qu'ils avaient vue pendant tant d'années immobile dans son lit, et cependant ce qu'ils voient n'est encore que la moindre partie des merveilles que le Tout-Puissant a opérées en sa faveur.

La demoiselle Coirin fait voir son sein à plusieurs de ses amies, et même au chirurgien de l'Abbaye.

Par quels termes pourrais-je exprimer quelle fut leur admiration lorsqu'ils reconnurent non seulement que le cancer et tous ses funestes effets étaient disparus, non seulement que le trou profond d'où sortaient autrefois sans cesse le pus le plus corrompu et l'odeur la plus empestée, était rebouché sans qu'il y parût aucune cicatrice ; mais même qu'il avait plu à Dieu de créer un nouveau mamelon, à la place de celui qui était tombé, et que ce mamelon, quoiqu'il ne commençât que de naître, avait déjà néanmoins, malgré sa peti-

tesse, toutes les couleurs et les qualités propres à cette partie. Après une pareille merveille, qui caractérise l'opération du Tout-Puissant par le premier et le plus incommunicable de ses attributs, puisque c'est une création, il paraît inutile de relever les preuves multipliées que nous avons de la perfection de la guérison de cette demoiselle. Nous observons seulement que, le carême suivant, elle monta jusqu'au haut de la montagne du Calvaire sans appui et sans canne, avec plus de légèreté et de vitesse qu'une autre demoiselle de ses amies qui se piquait d'agilité, et qu'elle descendit de cette montagne escarpée avec une promptitude qui eût vaincu toute autre personne dont les jambes n'auraient pas été aussi fortes, aussi fermes et aussi agiles que les siennes.

Cependant, l'homme ennemi qu'un miracle aussi éclatant confondait sans le convertir, fit les derniers efforts pour le cacher sous des nuages en répandant de toutes parts qu'au mois d'août 1733, il était revenu un cancer au sein de la Dlle Coirin et qu'elle était retombée en paralysie. Cette vertueuse fille, sensible à l'outrage qu'on faisait à la vérité, vient à Paris, y dépose chez un notaire les preuves authentiques qu'elle avait de l'extrémité où elle avait été réduite pendant tant d'années, et de la perfection de sa guérison, et en même temps elle fait visiter son sein par un chirurgien de la première réputation, qui, quoique chirurgien de la Cour, ne craignait point d'attester, devant le même notaire, non seulement que cette demoiselle lui a paru en parfaite santé, non seulement qu'il ne reste à son sein aucun vestige de cancer, mais même que ses mamelles ont chacune un mamelon qui a sa forme, ses couleurs et ses qualités propres (n'y ayant plus pour lors aucune différence entre celui du côté gauche et celui du côté droit) ; ce qui prouve que depuis le miracle le mamelon gauche avait acquis une croissance et une grandeur parfaites, quoique cette demoiselle fût alors âgée de quarante-sept ans).

C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous faites servir à votre gloire et à la manifestation de votre vérité jusqu'aux efforts de vos ennemis ; mais, ô mon Dieu, ne vous contentez pas de les confondre, éclairez plutôt leurs esprits, et touchez leurs cœurs, et que votre Divine Miséricorde daigne se servir des preuves que nous allons donner de tout ce que nous avons avancé dans ce récit, pour leur faire une grâce si précieuse. Ainsi soit-il.

(A suivre)

L'auteur des *Convulsionnaires de Saint-Médard* fait suivre la guérison miraculeuse opérée sur Mlle Coirin d'une foule de pièces et de témoignages authentiques qui servent à prouver la vérité du récit. Nous en faisons grâce au lecteur.

A TRAVERS LES REVUES

LE SPIRITISME AU GYMNASIUM DE KAMPEN. — Le *Messenger* (de Liège) donne les curieux détails que voici sur un fait dont nous avons déjà parlé :

A l'examen de sortie du Gymnasium de Kampen (Hollande), un des récipiendaires, très bon élève, M. Hartgerinck, fut soupçonné d'avoir employé des moyens frauduleux dans une traduction grecque de Thucydide ; le professeur, le Dr Donckers, avait remarqué que l'élève avait traduit dans sa version un mot grec qu'il avait laissé de côté. Interrogé à ce sujet, Hartgerinck répondit qu'il s'était préparé tout spécialement sur cette partie de Thucydide et voici pourquoi : certain soir, un peu avant l'examen, il s'était trouvé dans l'appartement d'un ami où l'on faisait une partie de whist. Avant de se séparer, la société se livra à une expérience de spiritisme avec la table et un des camarades demanda à celle-ci si elle ne pourrait pas leur indiquer la traduction grecque qui leur serait donnée à faire lors de leurs examens. La table avait répondu : Thucydide, Liber 7 caput 73, et, à une autre demande, Liber 5 caput autant — ce dernier caput, il ne put se le rappeler.

Quoique peu confiant dans cette double indication, Hartgerinck s'était préparé à tout hasard, et bien lui en prit car, à l'examen, ce fut justement le premier morceau qu'il eut à traduire. C'était, selon lui, une heureuse chance ; mais les examinateurs, dont faisaient partie MM. les Drs Matthes, Boissevain et Kapteyn, n'en jugèrent pas ainsi. Ils lui donnèrent à traduire comme seconde épreuve Liber 5 caput 14 — c'était bien le Liber et caput (chapitre 14) que la table leur avait indiqués, mais dont il ne se rappelait pas tout de suite. Quoi qu'il en soit de cet incident, qu'une enquête faite immédiatement, est venue confirmer, M. Hartgerinck ne fut pas admis. Il n'est pas content naturellement et a confié sa cause à un avocat, M. Nanninga Uittendyk, qui parle longuement de cette affaire dans le *Nieuwe Rotterdamsche Courant*. Selon l'homme de loi, il ne peut y avoir fraude dans l'espèce, puisque, d'après les sens de l'article 7 de l'arrêté royal du 21 juin 1897, la fraude aurait dû être commise lors de l'examen même.

Ce que les journaux spirites font ressortir ici, comme de juste, c'est le fait même de la communication obtenue par la typtologie : une table donnant des indications précises et absolument exactes sur un sujet qu'aucun des assistants ne pouvait connaître au moment de la séance de spiritisme ! Il y a là de quoi dérouter bien des savants matérialistes.

LES DERNIERS ENFANTS PRODIGES. — La même revue, d'après le *Soir* (de Bruxelles), publie, à propos du jeune Pepito Rodriguez Ariola, l'article suivant :

Si incroyable que cela paraisse, l'université de la Nouvelle-Orléans vient de délivrer un certificat médical à un étudiant âgé de cinq ans et nommé Willie Gwin. Les examinateurs ont ensuite déclaré en séance publique que le jeune Esculape était le plus savant ostéologue auquel ils eussent jamais délivré un certificat. Willie Gwin est le fils d'un médecin connu.

A ce propos, les journaux transatlantiques publient une liste de leurs enfants prodiges.

L'un d'eux, à peine âgé de onze ans, a récemment fondé un journal appelé *The Sunny Home* qui dès le troisième numéro tirait déjà à 20.000 exemplaires. Pierre Loti et

Sully-Prudhomme sont les collaborateurs du Chatterton américain.

Parmi les prédicateurs célèbres des Etats-Unis, on cite le jeune Dennis Mahan, de Montana, qui, dès l'âge de six ans (il en a actuellement neuf), étonna les fidèles par sa profonde connaissance des Ecritures et par l'éloquence de son verbe.

Parmi les boys prodiges du Nouveau-Monde, il faut en citer un autre, l'ingénieur George Steuber, qui compte treize printemps, et Harry Dugan, le plus fameux voyageur de commerce des Etats-Unis, qui n'a pas encore atteint sa neuvième année. Harry Dugan vient de faire une tournée de 1.000 milles (environ 1.600 kilomètres) à travers la République étoilée, où il a fait des affaires colossales pour la maison qu'il représente.

En Europe, les enfants prodiges sont plus rares. L'Allemagne, cependant, se vante d'avoir donné le jour à Henri Weber, un émule de Mozart, qui, quoique à peine âgé de sept ans, a déjà composé plusieurs remarquables sonates et « fughette » et termine un opéra qui, dit-on, étonnera le monde musical.

En Victor Righetti, l'Italie peut se glorifier d'avoir produit un grand sculpteur de dix ans, dont la dernière œuvre, « la Madone et l'Enfant », touche au sublime de l'art.

GUÉRISON DES VERRUES PAR LA SUGGESTION. — La *Lumière* (de Mme Lucie Grange) rappelle un cas de guérison obtenue par Mlle Mason en 1898. Un nouveau cas s'est présenté le 2 octobre 1899.

Mlle Mason trouva à Stanfort Rivers (Essex) un garçon nommé Thomas S., âgé de dix ans, qui avait une grosse verrue sur le pouce droit ; cette verrue avait résisté à tout traitement depuis six mois qu'elle existait. Mlle Mason fit appeler l'enfant et lui promit de le guérir ; elle lui montra une souris en sucre qu'elle enferma alors dans une boîte, disant que cette souris mangerait la verrue, que dans trois mois elle serait partie, et qu'il aurait alors à manger la souris lui-même. Mlle Mason resta en correspondance avec l'institutrice de l'enfant : au bout de trois mois il n'y avait plus trace de verrue. — Vers la même époque, le 5 octobre 1889, Mlle Mason vit un autre garçon qui avait une grosse verrue sur le médius de la main droite. Cette fois, elle dit simplement à l'enfant qu'elle lui ferait disparaître sa verrue au moyen d'un charme ; en réalité il n'y eut aucun charme employé, même sous forme de souris de sucre, et la verrue disparut totalement au bout de trois mois.

LES LIVRES

LES ROIS DEVANT LE DESTIN

Plusieurs de nos lecteurs nous ont demandé de leur procurer l'ouvrage de Magon de Grandseive, *Les Rois devant le Destin*, qui contient la prédiction relative à la mort du roi d'Italie, qui s'est si complètement réalisée.

Quelques exemplaires de cet ouvrage se trouvent encore à la Librairie des sciences psychiques, 42, rue St-Jacques. (3 fr. 50, 4 fr. port payé).

Le Gérant : GASTON MERY.

Impr. JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil. Paris.
Téléphone 215-10,

L'ECHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI MENSUELLE

NOS ABONNÉS A L'EXPOSITION

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro, tous nos abonnés nouveaux et tous nos abonnés anciens qui, dès maintenant, renouvelleront leur abonnement, pourront, grâce à une combinaison dont tout le mérite revient à M. Devos, bénéficier des avantages extraordinaires que la *Libre Parole* offre en ce moment à ses souscripteurs.

Ils pourront visiter GRATUITEMENT les attractions les plus intéressantes de l'Exposition :

- La Grande Roue de Paris,
- Le Palais du Costume,
- Le Stéréorama mouvant,
- Le Panorama transatlantique Poilpot,
- Le Palais de l'optique,
- Venise à Paris,
- Le Diorama Saharien.
- Le Grand Globe Céleste,
- Le Transvaal,
- Le Panorama Marchand,
- Les Voyages animés,
- Dioramas animés,
- L'Algérie Animée,
- Le Concert arabe de la rue d'Alger et de Tunisie,
- La Grotte mytérieuse de Bou-Amama,
- Le Phono-cinéma-théâtre,
- Palais de la mer,
- Panorama d'Iéna, etc., etc.

L'ensemble des prix d'entrée de ces diverses attractions représente plus du double du prix de notre abonnement.

C'est là, croyons-nous, une prime comme on en voit rarement !

Nous devons dire toutefois que le nombre des "carnets" que la *Libre Parole* veut bien mettre à la disposition de nos abonnés est limité. Nous ne saurions donc trop engager nos lecteurs à se hâter de nous adresser leurs demandes.

LA

Psychologie de " Julia "

Je me suis imposé, comme directeur de cette revue, une ligne de conduite que j'ai l'outrecuidance de croire excellente, puisque j'en ai choisie : elle consiste à dire, sans fausse honte, ce que je pense et à respecter les convictions, mais sans m'incliner devant elles, de tous ceux qui ne pensent pas comme moi...

Au point de vue de mes intérêts matériels, j'aurais peut-être été plus pratique en agissant autrement. Si, par exemple, j'avais adopté les doctrines spirites et si je les avais défendues, j'aurais certainement quintuplé ma clientèle. Les Spirites, en effet, sont très nombreux, infiniment plus nombreux qu'on ne le croit généralement, et ils ont cette vertu admirable de se soutenir entre eux et d'aider ceux qui propagent leurs idées.

Mais les doctrines du Spiritisme me paraissent fausses. Et quelque avantage que j'eusse pu retirer à m'en faire le propagandiste, il ne pouvait me convenir de jouer ce rôle. Il ne pouvait me convenir davantage de les ménager. Je les ai donc combattues, et je les combattrai encore, tant qu'il ne me sera pas prouvé que j'ai tort.

Il va sans dire que, s'il m'était démontré que je me trompe, je ne ferais aucune difficulté de le reconnaître, et je deviendrais alors pour la cause spirite un défenseur d'autant plus ferme que j'aurais été un adversaire plus convaincu, car je n'ai pas d'autre parti pris que celui de la vérité.

Mais, je n'en suis pas encore là. J'en suis

même, il me semble, de jour en jour plus éloigné ; mes lectures, mes études et mes expériences, en effet, tournent toutes à la confusion du spiritisme...

Je prie donc les Spirites non fanatiques qui me lisent de ne pas voir, dans les lignes qui suivent, la moindre hostilité préconçue contre leurs croyances et, si je les choque, de considérer que je suis, avant tout, sincère, et qu'il y a peut-être — puisque je pourrais faire mes affaires en les flattant — quelque courage à l'être...

Eh ! bien, je ne crains pas de le dire, le cas de *Julia* qui est un cas spirite par excellence — Mme Lay-Fonvielle s'intitule elle-même *voyante spirite* — me semble démontrer l'erreur fondamentale du Spiritisme.

Je disais, dans mon dernier article, que cette démonstration résultait :

1° De ce que j'ai appelé la psychologie de *Julia* ;

2° Des conseils mêmes de cet esprit ;

3° D'un raisonnement très simple, et selon moi, irréfutable.

Je vais, si vous le voulez bien, examiner aujourd'hui chacun de ces points.

Qu'est-ce que *Julia* ?

Si l'on en croit ses dires, elle est l'esprit désincarné d'une fillette de cinq ans qui serait morte en Belgique il y a une soixantaine d'années. Est-ce vrai ? Est-ce faux ? Je l'ai interrogée à ce sujet. Or, cet « esprit » si bien informé d'une foule de détails et d'incidents de la vie de gens qu'elle n'a point connus de son vivant, puisque beaucoup d'entre eux sont nés depuis sa prétendue désincarnation, est dans l'impossibilité absolue de donner une indication précise et contrôlable sur son identité. Elle ne donne ni son nom de famille, ni le lieu où repose son corps, ni la date exacte de son passage dans l'au-delà...

Je vous entends : « Ces détails sont inutiles, la mission de *Julia* n'a rien à voir avec sa personnalité... »

Je le veux bien. Mais cette objection ne se comprendrait que si *Julia* ne donnait aucun renseignement sur elle-même. Il n'en va pas ainsi. Elle en donne quelques-uns, puisqu'elle nous fait savoir qu'elle est née en Belgique, qu'elle y est morte... Pourquoi ce commencement de preuve, et pourquoi pas la preuve tout entière ?

De deux choses l'une : ou *Julia* veut que nous sachions qui elle est, ou elle ne le veut pas.

Si elle le veut, que ne satisfait-elle complètement notre curiosité ?

Si elle ne veut pas, à quoi bon cette excitation de notre désir de savoir ?

Il y a là, de sa part, un besoin de trouble et de mystère, peu important peut-être en soi, mais très significatif pourtant au point de vue spécial qui nous occupe.

Il est un premier indice d'une certaine tendance, sinon à mentir dans le sens strict et brutal du mot, du moins à ne pas dire toute la vérité — à nous laisser insatisfaits.

Je dis que ce premier caractère ne peut être la marque d'un bon esprit.

Bon, il peut l'être — et il l'est, en réalité — dans certaines circonstances ; mais il ne l'est point foncièrement et essentiellement. Et nous sommes en droit de nous demander si, lorsqu'il l'est ou lorsqu'il paraît l'être, il n'a pas une arrière-pensée, un intérêt caché.

J'aborde le second point : les conseils de *Julia*.

Il y a un fait qui a frappé tous les consultants : l'espèce de sûreté de vision de *Julia* lorsqu'elle parle de choses matérielles.

Sous ce rapport, elle est merveilleuse. Je dirais même volontiers qu'elle est stupéfiante. La précision de ses révélations est indéniable ; mais je l'ai fait remarquer, au cours de mes articles précédents, cette précision porte surtout sur de menus incidents, des détails de la vie courante, des riens...

Et l'on est enclin à se dire : pour que cet « esprit » soit informé de détails si minimes, si intimes, si personnels, il faut qu'il n'ignore rien de mon existence, de mes habitudes ou de mes affections.

Et c'est bien, en effet, pour éveiller et assurer cette confiance en elle que *Julia* se montre si précise dans certaines de ses révélations. Comment expliquer autrement ce goût de nous étonner et de nous surprendre ? S'il n'a pas pour but d'inspirer confiance dans la véracité des autres révélations qui sont immédiatement incontrôlables, il ne peut avoir aucune raison d'être...

Or, je vous le demande, ce petit truc — car c'est positivement un truc — est-il le fait d'un « esprit » élevé ? Il peut être le fait d'un « es-

prit » ingénieux, malin, très renseigné sur la nature humaine, très psychologue; il n'est pas le fait d'un « esprit » supérieur...

J'entends encore l'objection : « On peut être un esprit bienfaisant sans être un esprit supérieur ; la bonté ne va pas forcément de pair avec l'élévation de la pensée. Les bonnes gens sont moins rares chez les gens simples, que chez les gens trop cultivés ».

Je reconnais tout cela. L'objection, cependant, ne tient pas, car la principale prétention de *Julia* — le but de sa mission, comme elle dit — est précisément de jouer à l'esprit supérieur, de faire de la morale, de diriger les consciences, et surtout de les élever.

Et, alors, ne sentez-vous point le désaccord qu'il y a entre les moyens terre-à-terre dont elle se sert pour inspirer confiance, et les conseils de piété, de miséricorde, d'humilité, qu'elle donne, — sans compter ses aperçus, d'une très belle envergure philosophique d'ailleurs, sur la vie future ?

Ne sentez-vous point là je ne sais quelle malice et quelle mystification ?

Au lieu de vous laisser aller à votre premier mouvement, réfléchissez un peu sur les causes de la séduction, de la confiance, que *Julia* a déterminées en vous. Je vous défie, si vous savez vous dégager des faiblesses de votre sensibilité ou des douceurs de votre imagination, de ne pas éprouver ce sentiment très net.

Pour moi, ce qui, en dernière analyse, se constate au fond des conseils ou des révélations de *Julia*, c'est le besoin de troubler.

Tenez, un exemple :

Une jeune dame de ma connaissance est allée place Saint-Georges. Elle a été, sur le moment, absolument satisfaite de la consultation.

Julia lui avait dit sur sa famille, sur ses enfants, des choses vraies, et beaucoup d'autres vraisemblables. Elle lui avait donné des conseils empreints de la morale la plus pure. Elle lui avait prédit certains faits heureux qui se sont réalisés quelques jours plus tard. La jeune dame était ravie. Elle ne jurait plus que par *Julia*.

Et puis, je ne sais quelle tristesse la prit, la hanta, l'obséda.

Un petit bout de phrase que, dans le premier moment, elle avait oublié, toute aux heureuses révélations qu'on lui avait faites et aux réali-

sations qui les avaient suivies, émergée de sa mémoire tout à coup. « Dans tant de temps, une femme blonde te sera présentée par ton mari... » Et cette phrase, à chaque instant, lui revenait, l'incitant à une inquiétude, à une jalousie anticipée, lui causant une peine infinie.

Aujourd'hui, la jeune dame — un peu trop impressionnable peut-être — a pris le dessus ; tout de même, de temps en temps, la phrase l'obsède encore. Chose étrange, cette jeune dame ne regrette pourtant pas d'être allée chez *Julia*.

Et, enfin, il y a le troisième point.

Si *Julia* n'est pas un « bon esprit », dans l'acception spiritique du mot, est-elle un « mauvais esprit » dans le sens catholique du terme, c'est-à-dire un démon ?

Certains de mes adversaires s'en donnent à cœur joie de plaisanter ce qu'ils appellent ma croyance au Diable. Ces adversaires ne m'ont pas lu, car s'ils m'avaient lu, ils ne plaisanteraient point. Ils auraient constaté, en effet, que cette croyance au Diable ne ressemble en rien à une superstition, indigne, comme ils disent, d'un homme du vingtième siècle. Elle est le résultat de faits, d'observations, d'expériences — elle est la conclusion d'une étude, purement expérimentale, faite en dehors de toute idée confessionnelle, de toute prévention religieuse — et, à ce titre, vaut tout au moins qu'on la discute.

Et puis, il faudrait s'entendre sur ce que ce mot « le Diable » représente pour eux et représente pour moi.

Je suis persuadé, pour ma part, que mes adversaires et moi-même nous ne sommes en désaccord profond que sur le mot. Sur la chose nous nous entendrions.

Et, pour hâter cette entente, je propose dès aujourd'hui d'employer, au lieu des vocables « démons » ou « diables », le vocable « amoral ».

La signification de ce vocable serait assez définie par lui-même. Les *amoraux*, ce sont les êtres de l'au-delà privés de sens moral.

Quiconque est *amoral* est forcément « pervers » ; mais les deux termes ne sont pas équivalents. L'*amoralité*, c'est la perversité latente ; la perversité, c'est l'*amoralité* active.

Ceci entendu, je dis que *Julia*, malgré les fort belles pensées qu'elle exprime parfois, est un « amoral ».

On m'opposera ce fait : elle a ramené des âmes à la foi.

Je ne le nie point. J'ai cité des lettres qui le prouvent. Mais reste à savoir si ces âmes persévéreront. Je pourrais en douter. Je n'en doute point. Je l'admets.

Et après ? S'il est des âmes à qui *Julia* a rendu l'habitude de la prière, qui vous dit qu'il n'en est point à qui elle l'ait enlevée ? Ce n'est qu'une question ; mais je la pose.

Je vais plus loin. J'admets, par hypothèse, que *Julia* n'a fait perdre la foi à personne. Même ainsi, je dis qu'un catholique peut voir en elle un « amoral ».

Quand bien même, en effet, *Julia*, du pire des athées, aurait fait un fervent de la messe et du confessionnal, elle n'aurait pourtant pas fait un catholique ; car ce converti n'aurait du catholique que l'apparence : il croirait à une chose qu'un catholique ne peut admettre, à savoir qu'on a le droit, selon son bon plaisir, d'évoquer les morts.

Mais je n'insiste pas sur ce point qui intéresse plus la théologie que la science expérimentale dont je prétends suivre uniquement les méthodes. Et j'arrive à ma conclusion.

Cette conclusion me semble devoir être la réponse à la question suivante : est-il bon ou est-il dangereux d'aller consulter *Julia* ?

Je crois très sincèrement que cela peut être utile.

Mais je sens très bien que cette réponse à la question posée peut paraître en contradiction avec les longues réflexions qu'on vient de lire. Il faut donc que je m'explique. Ce sera le sujet de mon prochain article.

GASTON MERY.

Deux séances chez Mme Lay-Fonvielle

J'ai été, comme je m'y étais engagé vis-à-vis de mon excellent confrère Gaston Mery, chez Mme Lay Fonvielle, la voyante de la place Saint-Georges. J'ai écouté, j'ai observé sans parti pris et surtout sans le dédain qu'on reproche généralement à la Science officielle.

Le compte rendu de mes séances avec le médium ne comporte pas la rédaction d'un article dogmatique. Ce sera donc un simple procès-verbal, suivi de quelques commentaires.

Tout d'abord, il me semble indiqué de dire ce

qu'est le sujet au point de vue physique. C'est une femme d'une trentaine d'années, brune, de taille moyenne, d'un tempérament nervosobilieux. La physionomie est agréable, l'abord modeste, le regard très doux ; elle parle avec l'accent toulousain.

Après les civilités d'usage, je prends place en face du médium, séparé de lui par une petite table. Nous causons quelques instants encore : puis, après quelques paroles inintelligibles, j'entends une longue et bruyante inspiration, je vois ses traits se convulser, ses bras se tordre au-dessus de sa tête... On pourrait croire à une lutte entre l'esprit et la matière. Finalement, sa tête tombe entre ses mains, en couvrant les yeux, complètement clos déjà.

Mme Fonvielle est alors en état de *transe*, traduction du mot anglais *intransed* ; en d'autres termes, en état d'hypnose. Presque aussitôt, d'une voix enfantine, elle m'apprend que l'esprit de la « dame » a quitté son corps, et que c'est l'esprit désincarné d'une enfant du nom de *Julia* qui l'anime en ce moment.

« Veux-tu, me dit ensuite le médium, que je te parle de ta famille ? » Et sur ma réponse affirmative, il m'entretient de plusieurs membres depuis longtemps décédés, comme s'il avait vécu dans leur intimité.

D'une jeune femme à laquelle j'avais donné mes soins, il me dit qu'elle avait succombé à la suite d'une tumeur située dans le flanc droit ; et la vérité c'est que la mort avait été déterminée par une péritonite consécutive à une appendicite méconnue : c'était en 1873.

Mme Fonvielle, à laquelle cinq minutes auparavant j'étais inconnu, me dit la position que mon père occupait dans l'armée, me décrit ses particularités physiques, les principaux traits de son caractère.

« Je vois près de toi, ajoute-t-elle, un vieillard maigre, courbé par l'âge et les infirmités, à la physionomie intelligente. Il te porte le plus grand intérêt, se préoccupe de tes travaux... C'est ton collaborateur. » Je reconnais immédiatement le Dr Puel. Je prononce son nom et elle me répond : « Oui, c'est bien cela. »

Elle m'entretient encore de quelques personnes de ma famille d'une manière très juste, et finalement de moi, me donnant sur ma santé des détails très véridiques. Quoique ne connaissant aucunement mes travaux de psychologie, faisant allusion à mon livre : *Les Sciences occultes*,

elle me dit : « Tu es dans la vérité, d'autres en approchent et beaucoup la possèdent comme toi, mais, pour des raisons particulières, ne veulent pas encore la proclamer. Il faut attendre encore quelques mois. »

Je sors alors de la poche de mon gilet deux enveloppes roulées l'une dans l'autre, ne laissant voir extérieurement que du papier blanc, et je lui demande ce qu'elles contiennent : « Ce sont des talismans d'ordre spirituel, il y a un écrit... »

Le fait est exact, et cet « écrit » que ses yeux clos ne pouvaient voir, qu'ils n'auraient pu voir davantage, s'ils avaient été ouverts, était le suivant sur la première enveloppe :

Cheveux de Katie (Annie de Morgan) coupés près du cuir chevelu par M. Crookes, le 21 mai 1874; — donnés par miss Cook (médium de Katie) à M. de Veh.

Gustave de Veh

Vu par M. Crookes.

Reçu de M. de Veh, en signe de bonne amitié et dans un but de propagande scientifique, le 2 juillet 1874.

T. Puel.

Cette enveloppe contenait, en effet, des cheveux.

« Ils sont blonds, ajoute le médium, quand je lui en demande la nuance, et dans l'autre enveloppe il y a des cheveux châtain. » C'était parfaitement exact, et voici « l'écrit » qu'il y avait sur cette seconde enveloppe :

Cheveux de Léonore (Esprit de miss Schowers), à la séance du 14 juin 1874, chez Mme Mac Dougall Gregory, à Londres.

Présents : comtesse Caithners, M. de Veh, comte de Pomars de Medina (fils de la comtesse Caithners), M. Harrisson, M. Dunphy, etc.

Gustave de Veh.

Cheveux non coupés, mais brisés par l'esprit pour la distribution aux assistants. Reçu de M. de Veh le 2 juillet 1874

T. Puel.

Voilà ce que le médium a désigné sous le nom de « talismans d'ordre spirituel ». Or, j'affirme que jamais je n'ai donné la moindre publicité à ces écrits, qui m'ont été légués par mon collaborateur le Dr Puel.

Autre expérience : je pose au médium la question suivante : j'ai sur moi deux montres, quelles heures marquent-elles ? (L'une marchait,

l'autre était arrêtée). « Celle qui est dans la poche de gauche, répond-il, est en argent, l'autre est en or. » (C'était exact.) Alors, décrivant une circonférence, il montre avec le doigt la position des aiguilles sur chacune. J'insiste pour avoir une réponse verbale, sans pouvoir l'obtenir. Je propose de regarder l'heure... Mais elle s'y oppose, disant « non, pas par la pensée. »

Je savais ce que je voulais savoir ; le médium paraissait fatigué, je mis fin à la séance.

Le Dr Puel avait fait l'expérience suivante avec un de ses médiums : Il lui avait demandé l'heure que marquait une pendule, — heure qu'il ignorait. Le médium ne put répondre. Il regarda alors le cadran de la pendule et obtint immédiatement une réponse exacte : c'était de la transmission de pensée, comme le démontrent d'ailleurs les expériences du Dr Quintard avec le jeune Ludovic, âgé de 5 ans, lequel répondait à toutes les questions qui lui étaient posées par sa mère, lisant mentalement ces réponses dans un livre, mais ne le pouvant plus, dès que la mère n'avait plus les réponses sous les yeux. Or, ce ne fut qu'en 1885 que les expériences de Ch. Richet, d'Ochorowicz, de Gilbert et de Janet vinrent établir la réalité de la transmission de pensée.

Celle-ci ne se rapporte pas aux phénomènes observés chez Mme Lay-Fonvielle ; ils appartiennent à la *lucidité*, dont Richet a donné la définition suivante : « la connaissance pour un individu A d'un phénomène quelconque, non percevable et connaissable par les sens normaux, en dehors de toute transmission mentale consciente ou inconsciente. »

Parmi les expériences nombreuses de lucidité, le professeur de physiologie de la Faculté en prend une comme type : il enferme des dessins dans une enveloppe opaque et les fait décrire par le sujet. C'est ce que j'ai fait avec le médium ; c'est ce qu'a fait le Dr Ferroul, à Narbonne ; c'est ce que pratiquaient dans l'antiquité la plus reculée les mages et les occultistes avec les Druidesses, les Pythonisses et les Sybilles, les voyantes d'autrefois. J'en ai rapporté de nombreux exemples empruntés aux historiens et expérimentateurs anciens et modernes. Le cas de Mme Lay-Fonvielle viendra s'ajouter à ceux-là, et il démontrera une fois de plus qu'il ne faut voir dans la lucidité que l'extériorisation du corps psychique chez un sujet en état d'hypnose.

Dr Edm. DUPOUY.

Lettres sur Campitello

A mon ami S. D. F.

MON CHER AMI,

Votre souvenir est toujours présent à mon esprit. Mon cœur n'a point connu, ne connaîtra jamais d'ami plus sûr, plus éclairé, plus dévoué que vous.

C'est donc une joie pour moi de répondre à votre désir, et, malgré la grande distance qui nous sépare, de vous envoyer mes impressions sur les phénomènes

La pluie ne cesse de tomber depuis deux jours, les chemins sont détrempés, il fait plutôt froid. Vous êtes à l'abri, je suis bien mouillé, bien enfilé, mais non à plaindre, car nous voilà à Campitello.

Je frappe à la première maison qui s'offre à moi. La porte s'ouvre, on se lève dans la petite salle, on m'invite à m'asseoir devant un bon feu.

L'hospitalité si franche, si cordiale de ces braves gens me fait oublier les ennuis de la route.

Une éclaircie se produit, je me fais accompagner



extraordinaires qui, depuis plus d'un an, se déroulent à Campitello.

Il me serait difficile de tout raconter. J'aime mieux vous prendre avec moi, et, si vous le voulez bien, par la pensée, nous ferons le même chemin ; nous nous arrêterons aux mêmes endroits ; nous verrons, nous entendrons les mêmes choses.

Je serai pour vous le pied qui marche, l'œil qui voit, l'oreille qui entend ; nous ferons revivre ainsi les heures de douce et sainte intimité vécues ensemble et il y aura bientôt un quart de siècle.

chez M. le curé : je ne regrette déjà plus d'être venu, j'achève de me sécher. Il est déjà nuit. Le temps reste couvert.

« — Pourra-t-on descendre ce soir au champ des apparitions ? demandai-je à M. le curé.

« — Oui, si le temps le permet ; nous vous accompagnerons, mais d'abord vous allez partager notre dîner. »

Et le bon curé, avec une aisance de manières, une cordialité qui arrête toute tentative de refus, fait dresser la table, me place à ses côtés en face de son vieux père, tandis que sa douce et excellente mère

tout affairée nous sert, après le potage, un délicieux plat du pays.

J'allais pêcher, je crois, par gourmandise. Je tire ma montre : il est 7 h. 1/2 et nous sommes, en hiver. On allume des lanternes, nous partons. J'avance d'un pied mal assuré ; le sentier caillouteux est mauvais ; il devient glissant à mesure que l'on approche.

Une trentaine de personnes nous ont déjà précédé. A genoux, au pied de la croix, en face du rocher de l'apparition, une femme récite le chapelet. Un léger murmure à travers lequel on sent l'âme qui adore, qui demande ou qui pleure, nous apporte encore indécise la prière qui s'échappe au même moment de toutes les poitrines.

Le ciel est sans étoiles, le vent se tait, la pluie a cessé ; derrière nous, le bruit du torrent expire. Au sein de cette nature abrupte, dans ce majestueux silence de la nuit, comme un encens d'agréable odeur, la prière continue de s'élever vers Marie : *Ave Maria, gratia plena, Dominus tecum...* Je vous salue Marie pleine de grâce... Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

Gloria Patri et Filio et spiritui sancto. Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, comme au commencement, maintenant et toujours dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Quatrième mystère douloureux : Notre Seigneur Jésus-Christ est chargé de sa croix...

Discrètement nous traversons la foule qui grossit toujours, nous prenons place en face de la croix, et tête nue, à genoux sur une grosse pierre, nous attendons que le rosaire s'achève.

Verra-t-on quelque chose ce soir? — Autour de nous rien encore d'anormal. Je me lève. J'allais poser quelques questions à M. le curé, lorsqu'on vient nous avertir que deux enfants dorment leur mystérieux sommeil : la vision commence, il est huit heures.

M. le curé fait venir deux hommes avec des lanternes, il me prend par la main ; mon parapluie me sert de bâton ; nous quittons la petite terrasse pour descendre en contre-bas et contourner les rochers qui la bordent.

Deux fillettes étaient étendues sur le sol côte à côte, immobiles, face au nord, les yeux ouverts, fixés sur un point du ciel noir.

M. le curé et moi nous nous plaçons debout devant elles. Après quelques secondes, un léger mouvement de la tête nous fait comprendre qu'elles ont conscience de l'obstacle qui paraît les gêner.

Elles se lèvent ; nous nous écartons, les yeux sont toujours fixés sur le même point.

Devant elles, à peu de distance, nous plaçons nos chapeaux ; elles inclinent légèrement la tête, mais les traits restent calmes, ils ne trahissent pas la moindre impatience ; les yeux sont toujours ouverts, brillants, un peu humides.

Nous les voyons mieux maintenant ; elles peuvent avoir de onze à douze ans. La taille est la même. L'une a le teint brun, le visage plutôt rond, les yeux noirs, c'est Contessa Lorenzi. L'autre, celle qui est près de moi, c'est Lucie Graziani ; elle voit pour la troisième ou la quatrième fois. Il y a plus de quatre mois que les visions de Contessa ont commencé.

Lucie a les traits plus réguliers ; un grand air de douceur est répandu sur tout son visage.

Toutes les deux sont immobiles, les bras tombent le long du corps. Sont-ils rigides ? Je veux m'en assurer : je prends la main gauche de Lucie ; M. le curé a pris la main droite de Contessa. La température est normale, les pulsations sont régulières, les bras, les doigts, ont conservé toute leur flexibilité... Un petit tremblement agite le corps de Contessa, un léger frisson parcourt les membres de Lucie ; nous craignons de les faire souffrir ; nous quittons leurs petites mains, le calme renaît, l'extase continue, et pendant cette contemplation muette, une larme perle à l'œil droit de Lucie et coule sur sa joue, lentement, jusqu'au bas du visage. Mais voilà que Contessa part ; Lucie la suit, les yeux toujours fixés sur le ciel noir.

Elles marchent la tête haute avec une agilité surprenante par des sentiers abrupts et glissants. Les difficultés du chemin, les ténèbres de la nuit ne comptent pas pour elles. La mystérieuse apparition leur fait signe, elle se déplace, et comme le fer obéit à l'aimant, sans s'inquiéter de la route, elles suivent.

« Pendant tout le temps que dure la vision, diront-elles une fois revenues à l'état normal, nous croyons marcher par des chemins unis et en pleine lumière. »

On pourra douter de la réalité de ces apparitions, discuter à perte de vue sur leur nature objective ou subjective, se demander si elles sont naturelles ou surnaturelles, d'ordre diabolique ou divin ; ce qu'on ne saurait contester, c'est la matérialité du fait qu'on a sous les yeux.

Pour nous, simples profanes, nous demandons qu'on nous éclaire afin de savoir où poser le pied ; nous avançons avec toutes sortes de précautions, et grâce à l'aide obligeante qui ne nous fait jamais défaut aux passages les plus difficiles, nous revenons sur la plate-forme que nous avions quittée il y a quelques instants.

Un bruit sourd, le bruit d'un corps qui s'abat lour-

dement sur le sol, avait attiré notre attention : Sauveur dit *Catone*, un jeune homme de dix-huit à vingt ans, gisait là, étendu sur le dos, les mains jointes, à quelques pas de la croix, la tête au nord, les yeux fixés vers le sud, car s'il faut les en croire, la vision s'est déplacée.

Nous retrouvons Contessa et Lucie, l'une à côté de l'autre, en extase, tournées vers le même point du ciel.

L'expression de leur visage ne saurait se décrire. Seul le crayon du peintre pourrait esquisser ces poses mobiles et fugitives, d'une vérité surprenante, d'une intensité d'expression absolument merveilleuse.

Ce sont des tableaux vivants qui font pâlir ceux que l'on réalise sur la scène au prix d'efforts persévérants et de patientes études.

J'interroge Contessa :

— Vois-tu la Sainte-Vierge ?

Elle incline vivement sa petite tête en signe d'affirmation ; le même geste est fait par Lucie, car pendant tout le temps que dure la vision elles sont privées de l'usage de la parole.

— L'Enfant Jésus est-il avec sa Mère ?

Par une mimique des plus expressives elles nous le représentent assis sur le bras gauche de Marie ; de ses petites mains il joue avec la croix qui pend au rosaire de la Vierge. Quatre anges se tiennent à genoux devant elle, deux à droite, deux à gauche.

— Y a-t-il des lumières ?

Prompte comme l'éclair, Contessa prend entre les mains des assistants cinq lanternes qu'elle range en ligne droite sur le sol, se relève et reprend sa contemplation.

Je me tenais derrière elle. Doucement, et croyant bien n'être pas vu, je mets en ligne une sixième lanterne ; elle se retourne vivement et en retire une, ce qui ramène leur nombre à cinq, se relève et reprend la même attitude extatique.

Mon voisin se baisse et, tandis qu'elle est tournée vers la vision, retire une lanterne. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, elle prend la première lanterne qui se trouve à sa portée et, la posant à terre, elle complète le nombre qu'elle avait indiqué tout à l'heure.

— La Sainte-Vierge a-t-elle une couronne ?

Nouveau signe affirmatif.

— Ses cheveux sont-ils noués ou retombent-ils sur les épaules ?

Avec un synchronisme parfait dans les mouvements, Contessa et Lucie promènent leurs deux mains de la tête aux épaules, et, pour mieux se faire comprendre, Contessa retire son épinglé à cheveux, que sans regarder elle met entre mes mains, ôte les bouts de

fil noir qui fixent à leur extrémité deux tresses longues comme un doigt de la main, défait ses nattes minuscules, les étale et simule avec un geste charmant, plusieurs fois répété, une abondante chevelure dont les flots retombent avec grâce sur les épaules.

Les cheveux de Lucie, récemment coupés, sont plus courts encore. Elle fait néanmoins les mêmes gestes...

Un frisson d'épouvante parcourt mes membres des pieds à la tête : à deux pas de moi un corps vient de tomber tout d'une pièce, comme tomberait un tronc d'arbre ou le fût d'une colonne ; la secousse imprimée au sol, le bruit sourd qui en est résulté m'ont fait tourner les regards de ce côté.

Une jeune femme, forte et robuste, d'une vingtaine d'années environ, est étendue sur le sol à mes pieds.

S. TH. L.

(A suivre)

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*. Le bâton de Saint Pierre.

Saint Materne, dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la fête, a été l'objet d'un des plus saisissants miracles de la primitive Eglise.

C'était, selon quelques auteurs, le fils de la veuve de Naïm, ressuscité par Jésus et devenu l'un des soixante-dix disciples. Saint Pierre l'envoya, avec saint Euchaïre et saint Valère, évangéliser la Gaule germanique. Comme ils étaient arrivés à un bourg du nom d'Elegia (Ell, village d'Alsace, sur l'Ill, entre Logenheim et Erstein), Materne tomba malade et mourut.

Euchaïre et Valère, désolés, s'en retournèrent vers saint Pierre et le supplièrent de leur rendre leur compagnon. Touché de leur douleur et de leur foi, Pierre leur remit son bâton et leur ordonna de le placer sur le corps de Materne en disant :

« Pierre l'Apôtre te commande, au nom de Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, de ressusciter de la mort et d'achever le ministère qu'il nous a confié. »

Ils refirent le long voyage de l'Alsace, arrivèrent à Elegia, qu'ils avaient quittée depuis quarante jours, et découvrirent le corps enseveli, que la corruption n'avait pas encore attaqué. La foule des habitants incrédules les entourait : au contact du bâton de l'Apôtre, Materne se ranima dans sa tombe et se leva.

Oui, cela est un peu dur à croire pour des contemporains du banquet des 20,000 maires. Mais on invoque à l'appui de ce miracle les martyrologes des VIII^e, IX^e et X^e siècles, et maints écrits de la même époque qui citent cette tradition comme admise de temps immémorial. Il y a le propre du bréviaire de Strasbourg ; il y a l'antique église de la Résurrection,

à Ell, où l'on visitait dévotement le sépulcre passager de saint Materne. Il y a le respect avec lequel Cologne et Trèves ont conservé le bâton de saint Pierre, qu'elles se sont partagé, et l'accord des anciens auteurs à motiver par ce miracle la coutume des Papes de ne pas porter de crosse. Il y a le témoignage unanime des historiens alsaciens, allemands, italiens. Plût à Dieu qu'on ne crût en histoire que les faits étayés d'autant de preuves, ou même de moitié !

Materne le ressuscité continua donc sa mission évangélisatrice, avec Euchaïre et Valère. Il prêcha en Alsace; il bâtit à Strasbourg l'église de Saint-Pierre-le-Vieux, et, près de Molsteim, une autre église nommée le Dôme-Pierre. Il poussa jusqu'à Trèves, où il quitta ses deux compagnons pour prêcher dans le pays de Cologne, puis dans celui de Tongres et à Huy, à Liège, dans les Ardennes. Il succéda à Valère sur le siège épiscopal de Trèves. Sur la fin de sa vie, il était même à la fois, dit la tradition, évêque de Cologne, de Tongres et de Trèves, et, une nuit de Noël, il célébra la messe dans ces trois églises, un ange le transportant de l'une dans l'autre, car il est impossible à un homme de faire en si peu de temps si long chemin. A son tour, il ressuscita des morts : cinq hommes écrasés sous les ruines d'une maison, au village de Chiny.

Sa mort lui fut aussi miraculeusement annoncée. Voilà comment la rapporte, avec une grâce naïve, le moine Goldscher (xii^e siècle) : « Il avait coutume, pendant le temps consacré au repos nocturne, de se rendre fréquemment à l'endroit où les corps des deux saints reposaient et de rester là en oraison. Une nuit, vers la mi-nuit, il commença de se sentir appesanti par le sommeil et, s'asseyant sur un siège qui était là, ayant mis sa sainte tête entre ses deux mains, les coudes soutenus par les genoux, il s'endormit. Et aussitôt lui apparurent saint Euchaïre et le bienheureux Valère dont les visages resplendissaient, chacun le chef ceint d'une couronne de roses, de lys et autres fleurs. Et, lui montrant une couronne semblable, ils lui dirent :

« — Voici, Materne, comme nous te l'avons autrefois promis, que nous venons vers toi avant le jour de ta récompense, pour te visiter. Réjouis-toi, et sois dans l'allégresse, car, dans trois jours, tu rentreras dans la joie de ton Seigneur.

« Ayant ainsi parlé, ils disparurent. Materne s'éveilla joyeux de cette vision; mais cependant il sentit aussitôt un malaise dans son corps, et, ayant appelé un serviteur, il rentra avec son aide dans sa cellule, où il rapporta à ses disciples ce qui lui avait été révélé.

« Le lendemain, ayant réuni autour de lui la troupe des frères, il se mit à les instruire à son ordinaire, ne cessant pendant tout le jour de leur donner de salutaires avertissements. Il fit durer ces paroles d'exhortation jusqu'à la huitième heure de la nuit sui-

vante, et ce qui restait de la nuit, il le passa avec les frères à dire des hymnes et des psaumes.

« Et, après le chant des petits oiseaux, lorsque déjà le jour approchait, d'En-Haut se fit entendre une éclatante voix qui dit :

« — Materne, chéri de Dieu, — viens.

« Lui, aussitôt, comme s'il entendait une voix qu'il eût été accoutumé d'ouïr, se tournant vers les frères, leur dit :

« — Adieu, mes fils chéris et mes entrailles; car pour moi, je m'en vais déjà; et dans ce présent monde, je ne serai plus davantage avec vous.

« Et disant cela, il expira. »

Les fidèles de Cologne, de Trèves et de Tongres, accoururent pour lui rendre les derniers devoirs, et les trois villes se disputaient son corps. Un vieillard inconnu, un ange sans doute, conseilla de mettre le corps du saint dans une barque, sans voile ni rameur, en promettant d'adjuger le corps à la ville dans la direction de laquelle la barque se dirigerait. La nacelle fendit les eaux contre le courant et remonta le Rhin dans la direction de Trèves. On connut ainsi que son désir était d'être enseveli dans cette ville, et les gens de Trèves emportèrent son corps en grande cérémonie.

Telle est l'histoire et la légende de Saint Materne. Elle m'a intéressé à relire dans le texte obscur et naïf du vieux moine, et j'ai pensé qu'elle intéresserait aussi les lecteurs de l'*Echo*. Il n'est pas douteux qu'il y a beaucoup plus de merveilleux dans les Bollandistes que dans toutes les enquêtes de la Société des Recherches psychiques, — et bien plus fortement prouvé.

GEORGE MALET.

LE MERVEILLEUX A MARSEILLE

Une maison hantée dans le quartier Saint-Laurent

Les phénomènes les plus curieux ont été observés par de nombreuses personnes, au n° 21 de la rue Mayousse, située dans le vieux Marseille. La maison est ancienne de construction et d'aspect peu engageant. L'escalier est sombre, humide, aux marches raides et glissantes. L'immeuble est habité par des ouvriers.

Depuis quinze jours, la maison a été choisie par d'invisibles esprits comme théâtre de leurs manifestations. Il ne s'agit là ni de plaisanterie, ni de crédulité chez ceux qui peuvent apporter le témoignage auditif des bruits étranges constatés.

Cela a commencé par de violents coups frappés aux portes, non point d'un seul appartement, mais de toutes les divisions de l'immeuble, et presque simultanément. Intrigués, les locataires ont cru d'abord à

une niche innocente ; mais la persistance des bruits finit par éveiller leur colère. Ils s'accusèrent réciproquement de tout ce remue-ménage. Il fallut bien convenir pourtant qu'aucun personnage humain n'était responsable du tapage. Celui-ci affectait d'imiter le roulement du tonnerre. On eût dit le bruit qu'on produit en faisant glisser le pouce mouillé sur une porte légère. Sous l'œil même des locataires ahuris, le phénomène se répéta maintes fois. Il n'y avait donc plus à douter qu'il n'eût une cause surnaturelle.

L'effroi s'empara, comme on pense, de tout le monde, des femmes et des enfants notamment. Ces derniers ont déménagé pour la plupart. Cet exode n'a pas calmé les *esprits* et ils ont redoublé de mouvement. Cette fois ils ont signalé leur présence par des sanglots qu'on a pu entendre à travers les murs, des plaintes prolongées dont le lugubre écho se répercute à travers l'escalier de la maison, sans qu'on puisse démêler de quel point exact arrivent ces lamentations.

On cite le fait suivant qui, dans sa note comique, n'en reste pas moins démonstratif :

Comme les locataires ont fait connaître au propriétaire leur intention de fuir l'immeuble hanté, M. Vautour est survenu, la bouche enfarinée et très sceptique à l'égard des *esprits*, d'autant que le terme est proche et que la crainte du paiement du loyer lui semblait animer les locataires plutôt que la peur des *esprits*. Il n'a pas fallu longtemps à ce propriétaire pour qu'il fût convaincu de la vérité. Tandis qu'il ergotait, trois terribles coups furent frappés à la porte contre laquelle il s'appuyait. Tout suant de terreur, M. Vautour avoua qu'en effet son immeuble n'était point ordinaire. Depuis on ne l'a plus revu. On croit néanmoins qu'il ne laissera pas passer la Saint-Michel — c'est ici l'époque du terme semestriel — sans faire une nouvelle apparition.

Autre fait, non moins avéré et certifié par plusieurs témoins : M. X..., qui habite le premier étage de la maison, avec sa famille, est réveillé, une nuit de la semaine dernière, par des coups frappés chez lui. Il se lève, s'habille, et, au milieu des cris éperdus de sa famille, se précipite sur le palier, un revolver à la main, bien décidé à brûler la cervelle au mauvais plaisant, si c'en est un, qui cause ce scandale nocturne. A peine est-il hors de chez lui qu'une force invincible l'y repousse et par trois fois impose son action à l'entêté locataire. Et quand enfin ce dernier se résigna à croire qu'il n'y avait point là œuvre humaine, les *esprits*, comme pour le punir de son incrédulité, agitent les meubles, bousculent la vaisselle, renversent les chaises et éteignent les lampes.

On pourrait mentionner d'autres phénomènes de ce

genre qui ne laissent aucune place au doute. Du reste tous les témoins sont d'accord entre eux. La police, prévenue, a fait une enquête, mais elle reste impuissante devant les forces impalpables contre lesquelles on lui demande de verbaliser. Et les manifestations occultes continuent de plus belle. Tout le quartier s'est amenté. Du matin au soir et du soir au matin la foule des curieux obstrue la rue et stationne devant la maison hantée, commentant, comme on sait commenter à Marseille, avec force gestes et de longs discours, les événements inouïs dont elle est témoin.

Dans la population, ces étranges faits rappellent les cas d'autres maisons hantées, dont le souvenir est resté vivace. On cite notamment deux maisons, l'une rue de la République, l'autre rue Sainte, qui elles aussi furent distinguées par les *esprits* comme champ de leurs exploits.

De longues semaines durant, les bruits, les cris, les rires les moins naturels résonnèrent du haut en bas des immeubles, puis cessèrent sans qu'on ait jamais pu avoir une explication satisfaisante de leur origine.

E. THOMAS.

De l'identité des esprits⁽¹⁾

II (suite).

Nous avons parcouru et examiné ensemble plus du quart de la brochure de M. A. Erny, et nous devons constater que nous n'avons pas encore vu l'auteur aborder carrément la question intéressante ; il n'a fait que tourner autour...

Allons-nous, cette fois, le voir délaisser les travaux d'approche et pénétrer dans la place ? Un moment, je l'ai cru. Mais ce n'était qu'un faux espoir ..

M. Erny imprimait ceci :

M. G. Méry dit aussi dans le même article : « On constate, chez tous les êtres qui se manifestent dans les EXPÉRIENCES SPIRITES, une propension au mensonge, à l'erreur, à la mystification. On peut dire que tout esprit ÉVOQUÉ est un esprit menteur. »

Je puis affirmer à M. Méry qu'il est dans l'erreur la plus complète, et que pour ma part je n'ai jamais été trompé dans mes expériences psychiques.

J'avais le droit de me dire que l'équivoque allait se dissiper, et que M. Erny, puisqu'il choisissait cette phrase de moi pour en faire le thème de la discussion, allait enfin parler, non plus d'apparitions inattendues, de communications spontanées, mais « d'expériences spirites » et « d'esprits évoqués ».

Pas du tout. M. Erny a pris la tangente.

(1) Voir les nos 88 et 89.

Jugez-en, car je cite sans rien omettre :

Il est vrai, continue mon contradicteur, que, selon le précepte de saint Jean-Baptiste, *je mettais toujours les Esprits à l'épreuve*, et jamais ma pierre de touche psychique ne m'a fait défaut. Ce sont les expérimentateurs crédules ou sans expérience qui sont toujours ou très souvent trompés, car ils croient à tout ce que leur dit un invisible, comme on croirait au premier venu qu'on rencontre dans la rue, sans savoir à qui on a affaire. M. G. Mery paraît avoir une bien *satanée opinion* des invisibles qui, fort heureusement, ne sont pas aussi noirs qu'il le croit. Dans le numéro de décembre 1899 de l'*Echo du Merveilleux*, il y avait un article d'un anonyme signant Géristis, qui me semble résumer la question de la façon *la plus claire et la plus logique* : c'est que, sur le plan d'existence qui suit le nôtre, *il y a des Êtres de toute espèce*, tantôt médiocres, ternes, badins, fallacieux et inoffensifs, tantôt d'ordre plus élevé. Cet anonyme dit aussi que : « *Le défaut de certains catholiques — non pas de tous — leur erreur, pourrait-on dire, est de voir dans presque toutes les manifestations d'ordre extra-physique l'intervention du Diable en personne, comme principe du mal...* » Je partage absolument cette façon de voir qui me semble, comme à cet anonyme, la plus raisonnable et surtout la plus évidente, autrement on tombe dans les exagérations et les partis pris. Certains spirites voient des esprits partout, même dans les manifestations purement *animiques* (comme l'a dit Aksakoff). *Par contre, beaucoup de catholiques voient le Diable dans toute manifestation invisible* ; restons dans le juste milieu, et éloignons-nous des intransigeants, c'est la vraie méthode pour tout expérimentateur indépendant.

Comment M. Erny, qui est un esprit méthodique et clair, ne comprend-il pas que toutes ces considérations, au lieu de confirmer sa thèse, tendent plutôt à l'infirmier?...

Tout à l'heure, mon cher contradicteur, quand nous étions à côté de la question, vous me citiez faits sur faits, cas I, cas II, cas III. Il y avait de quoi me submerger!

Et maintenant que nous sommes en plein sujet, plus rien : des paroles, des raisonnements, de l'ironie ! Pas un fait !

Vous affirmez bien que « pour votre part vous n'avez jamais été trompé dans vos expériences psychiques ». Mais, par une réserve surprenante, vous ne nous racontez aucune de ces expériences. Pourtant votre témoignage personnel, direct, aurait été, pour le triomphe de votre théorie, infiniment plus efficace que le témoignage des tiers...

Sans qu'on puisse deviner pourquoi, vous y renoncez. Vous parlez d'autre chose. Vous oubliez ce que vous venez de dire quelques lignes plus haut — et vous faites le procès des catholiques qui croient trop facilement au Diable !

Faites attention, Monsieur Erny. Non seulement vous ne me donnez plus le fer, mais vous rompez.

Il ne s'agit pas de savoir si la croyance au Diable peut ou non se justifier ; (nous parlerons de cela ensemble, un jour ou l'autre, si vous y tenez), il s'agit de démontrer que la preuve de l'identité des esprits *évoqués* dans les *expériences spirites* est possible...

Il semble bien, d'ailleurs, que M. Erny se rend compte lui-même que le terrain, au point où nous en sommes de la controverse, se dérobe sous ses pas.

Après avoir laissé entendre (lorsqu'il parlait de « communications » spontanées) que rien n'était plus fréquent que les cas d'identité démontrée, il avoue (maintenant qu'il parle de « communications » provoquées) que rien n'est plus rare que les occasions d'entrer en rapport avec un esprit désincarné de notre connaissance.

Lisez :

Dans ses souvenirs, continue M. Erny, Mme C. Vauthier dit avoir beaucoup désiré voir sa grand'mère, *mais que jamais elle n'a pu obtenir cette satisfaction*. Comme M. C. Flammarion, elle se plaint de ce silence de ses parents ou des êtres qui lui ont été chers. La réponse à ce problème a été donnée dans diverses communications psychiques que je vais résumer.

Dans le livre de Mme Underwood, une Américaine non spirite, elle dit avoir posé cette question importante, et voici ce qu'on lui a répondu : « Malgré votre grand désir d'obtenir des messages ou communications de vos parents ou amis, *la chose est plus difficile que vous ne vous l'imaginez*. Les liens de sympathie sont plus forts dans l'au-delà que les liens de famille. Vous vous étonnez du silence de beaucoup de gens que vous croyez vous être sympathiques et qui ne l'étaient pas. »

Il est évident que bien des fois ceux que l'on croit vos amis ne le sont qu'en apparence. Dans les meilleures familles il y a, souvent aussi, bien des animosités secrètes. En outre, ceux que nous avons aimés et que nous désirerions revoir sont souvent les plus éloignés de nous dans l'au-delà, et dans l'impossibilité de se communiquer.

Souvent encore, les parents ou amis dorment non leur dernier sommeil, mais le premier état léthargique qui suit la mort ; cet état est plus ou moins long pour les uns que pour les autres. Il faut avoir la candeur psychique de M. C. Flammarion pour s'imaginer que le désir si vif qu'il soit de revoir un parent ou un ami est suffisant pour permettre au phénomène de se produire.

Voyons, monsieur Erny, vous admettez ces explications alambiquées ? Elles vous suffisent ? Vous ne nous le ferez pas croire. Car jusqu'à présent vous nous avez montré que, pour asseoir en vous une conviction, il fallait de moins frêles arguments.

Telle est pourtant la force d'une idée préconçue : M. Erny, psychologue éclairé et ouvert sur tant d'autres points, est sur celui-ci aveuglé. Les plus piètres raisons lui paraissent bonnes, du moment qu'elles justifient sa thèse. Il y a même pis. M. Erny,

dans son aveuglement, prend pour défendre sa théorie des arguments qui vont directement contre.

Exemple :

« Voici encore à ce sujet, dit-il, la curieuse réponse que j'ai trouvée dans le *Light* de décembre 1899 : « Le fait que certains désincarnés inconnus se manifestent plus souvent que des parents ou amis peut être expliqué de différentes façons. Dans les séances publiques, trop d'étrangers désincarnés peuvent se manifester. Dans les séances particulières, le désir très vif d'obtenir des communications de leurs parents ou amis est une cause très sérieuse d'empêchement. Souvent aussi le même désir de la part des désincarnés de se manifester peut produire le même effet ». Ceci peut-être semblera étrange aux incrédules, comme aux crédules, mais il est évident que ce résultat vient d'effets produits par des lois que nous ne connaissons pas, comme je l'ai répété souvent; ces lois, nous arriverons peu à peu à les connaître (du moins je l'espère) et alors ce qui nous paraît extraordinaire ne nous étonnera plus.

Voici encore ce qu'ajoute ce même invisible : « Une autre raison qui empêche ces communications fréquentes (entre parents ou amis) c'est que bien des gens passent dans la vie de l'au-delà avec cette idée enracinée qu'il n'y a pas de communication possible entre les vivants et les morts ». Il est évident alors qu'ils se refusent à toute manifestation de ce genre, car le fait de passer d'un plan à un autre ne vous transforme pas ainsi subitement. « D'autres encore qui voudraient se communiquer peuvent ne pas trouver un médium en affinité psychique avec eux, ou, s'ils le trouvent, ils peuvent très bien ne pas savoir ou ne pas pouvoir se servir de cet instrument pour démontrer leur présence. Beaucoup sur la terre comme dans l'au-delà ignorent les difficultés et les limites imposées aux rapports entre incarnés et désincarnés ».

Et voilà pourquoi votre fille est muette !

Ces explications, pour être venues de l'autre monde, n'en sont pas moins tirées par les cheveux. Si elles prouvent quelque chose, elles ne prouvent que ceci : la difficulté d'établir l'identité d'un esprit évoqué...

Mais ce quelque chose, je le répète, vient bien plus à l'appui de ma thèse qu'à l'appui de celle de mon contradicteur.

Je sais qu'il pourrait me répondre que la difficulté d'établir l'identité d'un esprit n'en implique pas forcément l'impossibilité.

D'accord.

Mais, alors, citez-moi un fait, un seul; vous ne m'en avez cité aucun.

Peut-être, après tout, que ce fait, que nous demandons à M. Erny, il va nous le fournir dans la suite de son étude.

« La preuve la plus certaine de toutes, nous déclare-t-il, est encore la matérialisation ». Nous allons voir. Et, pour ma part, je souhaite très sincèrement que le nouvel espoir auquel M. Erny nous incite ne soit pas, comme l'autre, déçu...

(A suivre)

GASTON MERY.

P. S. — M. A. Erny est un peu impatient. Il ne veut pas attendre pour me répondre que j'aie terminé la discussion de son étude. Il m'adresse la lettre qu'on va lire, et que j'insère bien volontiers. D'autant plus volontiers même qu'elle n'infirme en aucune façon mon argumentation, puisque les faits dont il est question ne font point partie de la catégorie des faits « spirites » provoqués, les seuls, encore une fois, qui intéressent notre polémique.

Monsieur,

Permettez-moi d'ajouter quelques observations au sujet de *l'Identité des Esprits*. D'abord, si je m'étais défié de mes arguments, je ne me serais pas donné autant de peine et de soins pour réunir les cas que j'ai cités. En parlant de moi vous dites « les preuves d'identité fournies par les Invisibles, avoue-t-il, ne sont pas toujours concluantes ». Cela n'est nullement un aveu de défiance, c'est simplement le fait d'un expérimentateur prudent qui n'accepte pas les yeux fermés tout ce qu'on lui raconte. Sous ce rapport, Saint Paul, dans une de ses épîtres, nous donne un excellent conseil : « N'éteignez pas l'Esprit... Examinez toute chose et retenez ce qui est Bon. »

Ce qui m'étonne, c'est que vous vous serviez des mêmes arguments employés par les matérialistes et les sceptiques pour combattre le Merveilleux sous toutes ses formes ou ses manifestations. En effet, pour les trois cas historiques que j'ai cités, vous cherchez à nier l'authenticité des faits, et laissez entendre que ce sont des rêves; moyens habituels aux sceptiques et dont Sarcey ne se privait pas.

Voici donc ce que je réponds.

Cas I. — Si Charles I^{er} n'avait pas deux fois reconnu lord Stafford, il ne l'aurait pas dit au prince Rupert et se serait contenté de citer le fait de l'avertissement donné par un Invisible quelconque. Lorsque vous croisez de loin un ami, quelle est la preuve d'identité qui vous fait le saluer, n'est-ce pas la vue?

Cas II. — De qui Lily tient-il ce récit? dites-vous; mais je le constate : Il lui fut attesté par plusieurs contemporains de marque. Parker croit d'abord qu'il a rêvé, mais le phénomène devient si frappant qu'il n'y a plus de doute à ce sujet. Vous dites que le secret confié à Parker devait être insignifiant, puisqu'il n'a pas convaincu le jeune duc. Pardon, mais le jeune duc dut être très étonné, puisqu'il dit : *qu'un démon seul avait pu lui révéler cela*. S'il n'a tenu aucun compte des conseils, c'est qu'il était un sceptique endurci, et que, le premier moment de surprise passé, il n'y fit plus attention. Shakespeare a bien connu ce genre de sceptique, car son *Hamlet*, après avoir vu le fantôme de son père qui lui parle, reste encore dans le doute, puisqu'il dit dans son fameux monologue : « mourir, dormir, peut-être rêver ». De nos jours, un sceptique de ce genre, F. Sarcey, prévenu par une cartoman-

cienne qu'il mourrait dans l'année, ne fit qu'en rire... et même si un fantôme matérialisé l'avait prévenu... je suis convaincu que, le premier moment d'ahurissement passé, Sarcey n'aurait plus écouté que sa raison ou son bon sens.

Cas III. — Vous dites qu'en lisant attentivement le récit du comte de Rochefort, *on a la sensation d'une histoire habilement arrangée*. C'est si peu exact, qu'à la page 16 de ma brochure, je cite un cas tout moderne *presqu'analogue*, et authentifié par la Société des Recherches psychiques de Londres, qui n'a pas l'habitude de se payer de mots. Le cas en question m'a été fourni par un ami peu crédule, qui l'a trouvé comme moi des plus caractéristiques, car Précý est si certain qu'il n'a pas rêvé, *qu'il semble au désespoir*, (dit le comte de Rochefort) *qu'on le prenne pour un visionnaire*. De plus, ces faits firent une grande impression à la cour. Vous dites aussi que Précý, comme Buckingham, n'a tenu aucun compte de l'avis donné. Vous oubliez que Précý, étant militaire, ne voulut pas passer pour un lâche, et malgré les supplications de son père et de sa mère, se rendit où son devoir l'appelait. Tous les avertissements de ce monde ou de l'autre n'y auraient rien fait.

Agréez mes civilités empressées.

A. ERNY.

LA FIÈVRE ET L'ÉPILEPSIE

Kharkoff, le 26 août/8 septembre 1900.

Monsieur Gaston Méry,
Directeur de l'Echo du Merveilleux, Paris.

Monsieur,

Dans votre article « Observations et Hypothèses » sur la Fièvre et l'Épilepsie (voir l'Echo du Merveilleux du 1^{er} juin), vos imaginations présentent quant à la fièvre un phénomène se laissant vérifier d'une manière constante par des applications de nos fluides électriques, sur des sujets atteints de la fièvre proprement dite avec chaleur ou appartenant aux différentes formes symptomatiques.

Les électro-homéopathes possèdent cinq fluides électriques : le Blanc, le Bleu, le Jaune, le Rouge et le Vert.

Pour la démonstration qui m'occupe, on emploie deux fluides : le Jaune (négatif) et le Rouge (positif). Leur action sur les nerfs vaso-moteurs est souvent très énergique.

L'expérience se fait de la manière suivante :

Etant donné un sujet à la température de la peau très élevée (40° C), on parvient à abaisser en quelques minutes cette exagération que nous pouvons appeler du ferment morbide radiant, en appliquant d'abord le

fluide Jaune (négatif) sur du papier à cigarettes ou sur une bandelette de toile trempée dans ce fluide, et en recouvrant l'espace compris entre l'épigastre et le nombril (centre nerveux appelé les trois plexus), puis aussitôt en collant une compresse sur l'occiput, et deux à la hauteur des épaules de chaque côté de la colonne vertébrale, en tout : cinq petites compresses.

A peine ces dernières applications terminées, on les enlève en commençant par les premières placées sur les trois plexus et on les remplace dans le même ordre par d'autres que l'on trempe dans le fluide Rouge. Ces dernières peuvent être laissées sur la peau du sujet malade quinze minutes et plus.

Les oscillations de la température peuvent varier entre le minimum 0°3, et le maximum, observé par moi-même, de 1°8.

Ce processus est intimement lié à la loi de la Polarité du corps humain et modifie toujours l'exagération du fluide vital déséquilibré dont vous parlez dans votre si intéressant article.

Permettez-moi d'espérer que ces lignes seront de nature à pouvoir trouver place dans votre estimable journal, et agréez, Monsieur le Directeur, mes salutations très distinguées.

B. LEFÈVRE,
Professeur à l'Ecole Réale
de Kharkoff (Russie).

Si vous avez sous la main un sujet hystérique, vous pouvez, par l'application du fluide Rouge tout seul, sur les trois plexus, développer un courant très fort avec contractures.

L.

Les prédictions de l'OLD MOORE

NOVEMBRE

Les influences planétaires de ce mois sont étranges et d'une grande importance. Les richesses de ce pays seront taxées jusqu'à la limite du possible et la Patrie appellera ses enfants pour la défendre; les grands orbites de Jupiter et d'Uranus seront en étroite conjonction, ce qui indique des disputes dans l'Eglise et d'amères animosités. L'athéisme fera de grands progrès et des hommes se croieront plus sages que leur Dieu. Un épouvantable tremblement de terre répandra au près et au loin la mort et la destruction. Les ennemis de la vieille Angleterre seront actifs et remuants en Orient et devront recevoir une sévère leçon qui les forcera à s'occuper de leurs propres affaires. Le peuple de ce pays (anglais) ne souffrira pas d'action hésitante; il exigera que le gouvernement soit ferme et agisse avec

précision et jugement. Les vols et les crimes de tout genre se multiplieront avec rapidité. Une querelle s'élèvera entre nous et une de nos colonies, qui sera très difficile à concilier. La souveraineté souffrira et plus d'un grand et noble personnage paiera sa dette à la nature et ira dormir avec ses pères. Il y aura des accidents dans les mines de charbons, accompagnés de morts d'hommes et de destruction de propriétés. Le temps sera en général très orageux et tiède. Ce sera une période dangereuse pour les matelots et pour ceux qui gagnent leur vie sur le sol mobile de l'Océan.

DÉCEMBRE

Ceci sera un mois d'événements très remarquables et rarement un jour s'écoulera sans fournir quelque nouvelle stupéfiante à la chronique. Les lumières du ciel (le soleil et la lune) sont en opposition avec la planète de la guerre (Mars) qui répandra la mort et la destruction de tous côtés. Des accidents fatals et des morts soudaines seront en nombre prédominant et parmi leurs victimes on comptera quelques-uns des plus hauts et des plus puissants dans le pays. Les professions religieuses et médicales seront particulièrement éprouvées et la mort fera de grands ravages dans leurs rangs. La navigation sera pleine de périls et navires sur navires couleront au fond de la mer. Les voyages par voies ferrées et par routes ordinaires enregistrent beaucoup d'accidents et de brigandages. De grandes grèves et des querelles surgiront entre patrons et ouvriers, amenant la pauvreté et les privations à des milliers de familles. Les revenus publics seront en déficit et le commerce sera stagnant et mou. Ce mois sera particulièrement désastreux pour les têtes couronnées et plus d'une famille royale sera en douleur et en deuil. De grands incendies auront lieu à Paris, Londres et en Amérique.

Et maintenant l'Old Moore arrive à la fin de ses prophéties et souhaite à ses lecteurs une heureuse et prospère nouvelle année et l'affranchissement des soucis et des tristesses de cette vie.

Il vient de se tenir à Paris, à la salle des Agriculteurs de France, rue d'Athènes, un « Congrès Spirite et Spiritualiste international », qui a duré du 16 au 27 septembre. Nous publierons, dans notre prochain numéro, un article d'ensemble sur les travaux de ce Congrès.

GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME ET DE LA MAGIE

(Suite)

G

Génies. — Terme générique, qui sert à désigner les esprits, les génies, les entités de l'astral, et qui chez tous les peuples et à toutes les époques ont été consultés par les hommes. Ces êtres ont reçu des noms très divers; dans l'Antiquité grecque et romaine, on les nommait *Δαίμονες* et *Génii*; chez les arabes, *Djins*; chez les Persans ou Zends, *Izeds*; chez les Hindous, *Devatas* ou *Daitas*, etc., etc.

Gihicul ou Gilgul. — Terme hébreu employé par les Juifs pour désigner la transmigration des âmes et quelquefois la métempsycose.

Gibelins, voy. Gobelins.

Ginnes et Gen, Djin. — Génies malfaisants du sexe féminin, qui, d'après les Persans, auraient été créés avant l'homme, avec la boue brûlante et fumante du Chaos.

Ginnistam. — Contrée de l'astral qui, dans les croyances orientales, serait le *Royaume des génies*, et dans laquelle on trouve: le *Badiat-al-gim* ou désert des Démones ou des Fées; le *Badiat-Coldare*, ou désert des monstres. Le vent froid et glacé de la mort (*le Sarfar*) ne souffle point dans ce royaume, dont la principale ville, dans laquelle se trouvent réunis tous les enchantements, se nomme *Schadou Kiam*.

Glossolalie. — Nouveau terme que nous trouvons dans l'Introduction (page 6) des *Hallucinations Télépathiques* de Gurney et Podmore, où il est dit: « La glossolalie semble être, en grande partie, un phénomène automatique réel, mais l'origine de ces mouvements automatiques, nous n'en trouvons pas l'explication dans les manuels qui sont dans les mains. Le cas de Swedenborg nous transporte bien au-delà des limites de la connaissance certaine: nous connaissons bien maintenant la folie, et ce serait abus de langage d'appeler Swedenborg, fou. Avant même de critiquer ses visions célestes, il faudrait se rendre capable de juger à quelque degré, les visions terrestres; il faudrait envisager en face le problème de la clairvoyance, c'est-à-dire d'une faculté qui n'est point purement réceptive, mais active, et qui nous fait percevoir des choses inconnues et des scènes éloignées. »

Gnômes. — Sous ce terme, les Cabbalistes et occultistes désignent des *Intelligences*, de petits génies de la terre et plus particulièrement de la montagne, qui auraient pour mission de garder les mines et les trésors enfouis dans le sein de la terre. Les gnômes sont de petite taille et fort laids, tandis que leurs femmes seraient fort belles. Dans la Scandinavie, on nomme les gnômes, *Duergors* et *Tvals*.

(A suivre.)

NOTRE COURRIER

QUESTION

L'Echo pourrait-il dire l'origine de la croyance, si généralement répandue, que casser un miroir (ou quand il se casse tout seul) porte malheur, et y a-t-il du vrai dans cette superstition ?

UNE LECTRICE ASSIDUE.
(Echo du 15 septembre 1900.)

RÉPONSE

Qu'il y ait là du vrai, c'est très probable ; voici, en tous cas, un essai tel quel d'explication.

Le verre est un corps très apte à emmagasiner les effluves magnétiques. Si, à l'état de miroir parfait, il repousse les effluves au point que se regarder dans une glace peut produire une véritable automagnétisation, chez les sensilifs, à la longue pourtant ce corps impressionnable s'impressionnera : l'usage et l'usure le rendront de plus en plus perméable en affaiblissant le tain et en accumulant le fluide ; or, ce fluide, pour employer l'expression la plus usitée, il le conservera indéfiniment. Selon Du Potet, du verre magnétisé fut lavé avec de l'eau, puis de l'alcool, puis de l'ammoniaque, enfin, il fut trempé dans de l'acide nitrique fumant et de l'acide sulfurique concentré, tout cela sans perdre le moins du monde ses propriétés magnétiques. (Traité complet de magnétisme animal, 1879, p. 187.)

On remarquera, maintenant, que le verre ainsi préparé possède la même force d'expansion que l'eau magnétisée, qui peut faire éclater les tubes dans lesquels on l'enferme ; M. Durville a maintes fois constaté le fait et il ajoute à ce qu'il en dit que plusieurs magnétiseurs ont observé un phénomène analogue dans des circonstances peu différentes : « on cite des plaques de verre magnétisé qui se sont brisées sans cause extérieure apparente. » (Traité expérimental de magnétisme, 1895, t. I, p. 219.)

La cause, c'est la présence du fluide. Dans son Traité élémentaire de Magie pratique, Papus raconte que deux jeunes adeptes ayant manqué une opération, divers phénomènes singuliers se produisirent dans l'appartement : ainsi « une des nuits suivantes, un superbe encrion en cristal fut, pendant le sommeil de l'opérateur et dans sa chambre, coupé en deux comme avec une scie, fait presque impossible à réaliser expérimentalement » (p. 472). (Dans une séance de Slade chez Zoellner, un écran se cassa en deux de la même manière et sans doute pour le même motif : un excès de fluide.)

En général, les hantises violentes s'accompagnent d'un bris de vitres, comme à Cideville. A Valence-en-Brie, une fois les carreaux cassés, « et c'est là le phénomène le plus singulier, un matin, un fracas épouvantable se fit entendre dans la chambre du garçonnet. On accourut, et que vit-on ? La grande glace qui orne la cheminée était perforée au milieu, — mais,

remarquez bien ceci : perforée du dedans au dehors — et le bois qui garnissait le fond du cadre n'était pas même éraflé ». (G. Mery, La Voyante et les maisons hantées, p. 71-72.)

Ceci nous rapproche du cas des miroirs qui semblent porter malheur si on les brise ou s'ils se brisent. A prendre les choses du côté le mieux accepté aujourd'hui, celui de la télépathie ou communication à distance, il est possible d'admettre qu'un miroir, visité sans cesse et comme saturé peu à peu par le visage de son possesseur, finira par se sensibiliser, comme une plaque photographique : ce quelque chose d'humain qu'il absorbe lentement lui composera ce que Victor Hugo appelait « son âme obscure » et le préparera de la sorte à servir d'intermédiaire entre deux ou plusieurs personnes. On sait, en effet, que la correspondance télépathique s'aide bien souvent de quelque objet familier fournissant un point d'appui à l'agent qui se communique par son propre fluide.

« Holtei raconte qu'au moment où sa femme Louise Rogée, ancienne actrice du Théâtre-Royal où elle était très aimée, mourut à Berlin, le 28 janvier, à neuf heures du soir, il se trouvait avec quelques amis à Obernigk, en Silésie. Leur hôte, M. Schaubert, prit une coupe de vin de Hongrie pour boire à la santé de Louise, à l'occasion de la fête de Holtei. Au même instant, on entendit comme un bris de verre et un morceau se détacha de la coupe épaisse et tomba sur la table. Dans cette même coupe, Louise avait bu quatre ans auparavant quand ces mêmes amis buvaient à la santé des nouveaux mariés. » (Sphinx, 1896, cité par les Annales des Sciences psychiques, 1897, p. 191.)

Dans certaines circonstances, il se pourrait qu'au moment où la dépêche télépathique est imminente, le destinataire fût attiré inconsciemment vers l'objet récepteur, qui se briserait entre ses mains au lieu de se briser tout seul. Voici, en tous cas, un incident livré à la publicité l'année dernière, d'après la lettre d'une dame suisse ; là, c'est un anneau qui joue le rôle d'avertisseur, et qui recoit le choc de la mauvaise nouvelle apportant un excès de fluide : « Au mois de janvier 1877, j'étais assise avec une jeune demoiselle à Nervi, près de Gènes, au bord de la mer. Nous causions, elle avait les mains immobiles, lorsque tout à coup elle se sentit fortement piquée au doigt. En ôtant son gant, elle vit qu'une bague qu'elle portait toujours s'était cassée et l'avait ainsi piquée. Cette jeune personne, qui avait habité auparavant l'Amérique, reçut au moment de partir pour l'Europe, d'un monsieur, cet anneau. Il lui dit que s'il devait lui arriver un malheur, elle en serait avertie. Quelques semaines après ce fait qui l'avait péniblement émotionnée, elle reçut la nouvelle de la mort de ce monsieur, arrivée à la même date et même heure que celle de la rupture de la bague. »

Presque toujours attaché à la personne de son propriétaire, dont le fluide l'aimante d'autant, l'anneau

ou le bijou se prête on ne peut mieux aux incidents réels ou illusoire que la littérature lui a toujours attribués. Au xvii^e siècle, par exemple, le jeune prince d'un conte avait une bague le piquant s'il agissait mal, et un personnage réel du même temps tenait en grande vénération une épingle jaune, comme on le lit quelque part dans *l'Echo du Merveilleux*, où Mme de Thèbes dit que cette épingle devait être consacrée à Jupiter.

Peut-être pensera-t-on qu'il y a là, dans la fable et dans l'histoire, un fond de vérité physique et psychique, si l'on met en ligne de compte la bague rompue dont il vient d'être question, et les bagues à pierre de phosphore qui furent de mode autrefois. « Le Roy ayant appris que M. le prince de Turenne avait eu le doigt brûlé par une pierre de phosphore mise en bague, et qu'il avait frottée trop fort en faisant des armes, se souvint que le même accident lui était arrivé six mois auparavant. » C'est ce que raconte dans son journal un ancien page de Louis XV, en 1722. (E. et J. de Goncourt, *Portraits intimes du dix-huitième siècle*, 1880, p. 23).

En résumé, la théorie des miroirs influencés par les accidents de la vie serait celle des objets magnétisés qui établissent un lien entre deux personnes. C'est là aussi, en partie, le mécanisme de l'envoûtement. « On voit, dit M. de Rochas, après avoir parlé de la communication fluidique, pourquoi l'envoûté ne ressentait l'effet du volt que lorsqu'il passait devant ce volt, et pourquoi le volt devait contenir autant que possible des parties du corps ou des vêtements de l'envoûté. » (*L'Envoûtement*, p. 29.)

Voici, pour terminer, un fait assez curieux de miroir influencé. Home, dans une de ses séances, était entraîné par une sorte de force spirituelle à travers l'appartement, et chaque fois qu'il passait devant un miroir, mais seulement alors, on voyait son guide, ou ses guides. Il passa devant une grande glace, dit un témoin, et « je vis la forme qui le guidait : une large robe bleue dessinait la tête et les épaules, l'enveloppait tout entière et traînait sur le sol. Il la suivait pas à pas. Je les vis tous deux dans la glace. » De nouveau « ils passèrent devant la glace, et nous vîmes alors la figure d'une femme, dont la tête était couverte d'un voile blanc qu'elle laissa tomber par terre : en même temps, mais un peu au-dessus, nous aperçûmes la figure d'un homme drapé dans le costume oriental. » (Home, *Révélation sur ma vie surnaturelle*, p. 288-289.)

La glace semblerait avoir été sensibilisée par Home, de sorte que « la force spirituelle » se serait plus particulièrement avivée et manifestée devant cette accumulatrice de fluide. Il s'était passé quelque chose d'analogue en 1806, dans un château hanté de la Haute-Silésie, où un spectre apparut dans une glace, au moins d'après ce que rapporte l'auteur de *La Voyante de Prévorst*, ouvrage dont le Dr Dusart vient de publier la traduction.

Un lecteur assidu.

ÇA ET LA

Une vision de Paul I^{er}

M. de Saint-Albin relate dans son livre : *Le Culte de Satan*, le récit que le tzar Paul I^{er}, qui n'était alors que le grand-duc Paul, fit, dans une réunion de quelques amis, d'un fait qui lui était arrivé.

« J'étais, un soir ou plutôt une nuit, dans les rues de Saint-Petersbourg, avec Kouradin et deux valets. Nous étions restés longtemps à causer et à fumer ; l'idée nous vint de sortir du palais incognito pour voir la ville au clair de la lune. Il ne faisait point froid, les jours se rallongeaient ; c'était un des moments les plus doux de notre printemps, si pâle en comparaison de ceux du Midi. Nous étions gais, nous ne pensions à rien de religieux ni même de sérieux, et Kouradin me débitait mille plaisanteries sur les passants, très rares, que nous rencontrions. Je marchais devant, un de nos gens me précédait néanmoins. Kouradin restait de quelques pas en arrière, et l'autre domestique nous suivait un peu plus loin. La lune était claire, on aurait pu lire une lettre ; aussi les ombres, par opposition, étaient longues et épaisses.

« Au détour d'une rue, dans l'enfoncement d'une porte, j'aperçus un homme grand et maigre, enveloppé d'un manteau, comme un Espagnol, avec un chapeau militaire très rabattu sur ses yeux. Il paraissait attendre, et dès que nous passâmes devant lui, il sortit de sa retraite et se mit à ma gauche, sans dire un mot, sans faire un geste. Il était impossible de distinguer ses traits ; seulement ses pas, en heurtant les dalles, rendaient un son étrange, semblable à celui d'une pierre qui en frappe une autre. Je fus d'abord étonné de cette rencontre ; puis il me parut que tout le côté qu'il touchait se refroidissait peu à peu. Je sentis un frisson glacial pénétrer mes membres, et, me retournant vers Kouradin, je lui dis :

« Voilà un singulier compagnon que nous avons là ? — Quel compagnon, me demande-t-il ? — Mais celui qui marche à ma gauche, et qui fait assez de bruit, ce me semble.

« Kouradin ouvrait des yeux étonnés, et m'assura qu'à ma gauche il n'y avait personne. — Comment ! tu ne vois pas à ma gauche un homme en manteau qui est là entre le mur et moi ? — Votre Altesse touche le mur elle-même et il n'y a pas de placé entre le mur et vous.

« J'allongeai un peu le bras : en effet, je sentis de la pierre. Cependant l'homme était là, toujours marchant de ce même pas de marteau qui se réglait sur le mien. Je l'examinai attentivement alors, et je vis briller sous ce chapeau, d'une forme singulière, je l'ai dit, l'œil le plus étincelant que j'aie jamais rencontré. Cet œil me regardait, me fascinait, je ne pouvais pas en fuir le rayon. — Ah ! dis-je à Kouradin, je ne sais ce que j'éprouve, mais c'est étrange.

« Je tremblais, non de peur, mais de froid. Je me sentais peu à peu gagner, jusqu'au cœur, par une impression que rien ne peut rendre. Mon sang se figeait dans mes veines. Tout à coup une voix creuse et mélancolique sortit de ce manteau qui cachait sa bouche et m'appela par mon nom : « Paul ! » Je répondis machinalement, poussé par je ne sais quelle puissance : « Que veux-tu ? » — Paul, répéta-t-il. — Et cette fois l'accent était plus affectueux et plus triste encore. Je ne répliquai rien, j'attendis ; il m'appela de nouveau et ensuite il s'arrêta tout court. Je

fus contraint d'en faire autant. Paul ! pauvre Paul ! pauvre prince !

« Je me retournai vers Kouradin qui était arrêté aussi. — Entends-tu ? lui dis-je. — Rien, absolument, Monseigneur ; et vous ? »

« Quant à moi, j'entendais, la plainte résonnait encore à mon oreille. Je fis un effort immense, et je demandai à cet être mystérieux qui il était et ce qu'il voulait. — Pauvre Paul ! Qui je suis ? Je suis celui qui s'intéresse à toi. Ce que je veux ? Je veux que tu ne t'attaches pas trop à ce monde, car tu n'y resteras pas longtemps. Vis en juste, si tu désires mourir en paix ; et ne méprises pas le remords, c'est le supplice le plus poignant des grandes âmes.

« Il reprit son chemin en me regardant de cet œil qui semblait se détacher de sa tête, et de même que j'avais été forcé de m'arrêter comme lui, je fus forcé de marcher comme lui. Il ne me parla plus, et je ne me sentis plus le désir de lui adresser la parole. Je le suivais, car c'est lui qui dirigeait la marche, et cette course dura plus d'une heure encore en silence, sans que je puisse dire par où j'ai passé. Kouradin et les laquais n'en revenaient point. Regardez-le sourire : il croit encore que j'ai rêvé tout cela.

« Enfin, nous approchâmes de la Grande-Place, entre le pont de la Newa et le palais des Sénateurs. L'homme alla droit vers un point de cette place où je le suivis, et là il s'arrêta encore. — Paul, adieu ! Tu me reverras ici et ailleurs. — Puis, comme s'il l'eût touché, son chapeau se souleva légèrement tout seul ; je distinguai alors très facilement son visage. Je reculai malgré moi : c'était l'œil d'aigle, c'était le front hasané, le sourire sévère de mon aïeul Pierre le Grand. Avant que je fusse revenu de ma surprise, de ma terreur, il avait disparu.

« Je me souviens du moindre détail de cette vision, car c'en était une, je persiste à le soutenir. Il me semble que j'y suis encore. Je revins au palais, brisé comme si j'avais fait une longue route et littéralement glacé du côté gauche. Il me fallut plusieurs heures pour me réchauffer dans un lit brûlant et sous des couvertures. »

Pierre le Grand lui avait dit : Vis en juste, si tu désires mourir en paix. Paul I^{er} ne suivit pas ce conseil, son règne fut une série d'injustices. Monté sur le trône à la mort de sa mère Catherine II, en 1796, il fut assassiné, dans son propre palais, en 1801.

Du rêve à la réalité

Mme Alexis Drouard, infirmière diplômée, demeurant rue d'Avron, 67, dormait, pendant la nuit du 21 au 22 septembre, aux côtés de son mari, lorsque, vers minuit, elle s'éveilla brusquement, toute pâle et inondée d'une sueur froide.

— Auguste ! Auguste ! cria-t-elle à deux reprises, réponds-moi, voyons, tu es bien vivant, n'est-ce pas ?

M. Drouard, se tournant à demi éveillé, répondit à sa femme :

— Tu rêves, qu'as-tu donc ?

— Ah ! mon ami, fit la pauvre femme, je viens d'avoir un cauchemar affreux : figure-toi que je rêvais que tu étais mort et déjà glacé !

Rassurée une seconde fois, Mme Drouard se rendormit, ainsi que son mari. Or, Mme Drouard en s'éveillant, vers quatre heures du matin, appela en vain son mari dont le corps était rigide et froid !

Un médecin, mandé en toute hâte, déclara qu'effectivement, M. Drouard était mort.

L'infortuné, qui exerçait la profession de tailleur de pierre, se plaignait souvent, devant ses camarades de chantier, d'un grave malaise intéressant la région cardiaque, mais il n'avait point parlé de son mal à sa femme, qui est sur le point d'être mère.

On croit qu'il a succombé à la rupture d'un anévrisme.

L'opale mystérieuse

A l'occasion du congrès spirite, on a raconté nombre d'anecdotes curieuses.

En voici une peu connue, je crois, et dont la veuve d'un illustre sculpteur du second Empire fut, il y a quelques années, l'héroïne.

Elle avait dû se remarier et les choses étaient déjà très avancées quand le fiancé demanda à sa future quelle pierre elle désirait voir sertir dans une bague de fiançailles qu'elle avait acceptée.

— Une opale, répondit la veuve.

Avant d'avoir apporté le bijou, le fiancé tombe malade et meurt. Mais, chose merveilleuse, l'opale promise se trouva, à quelque temps de là, parmi les bijoux de la jeune femme.

C'était sans doute ce que les spirites appellent un *apport*. Et les forces de l'Invisible avaient réalisé, à ce qu'il paraît, la promesse du fiancé.

Les Convulsionnaires de Saint-Médard

MIRACLE OPÉRÉ SUR MADEMOISELLE HARDOUIN

Dès sa plus tendre jeunesse Mlle Hardouin ne jouissait que d'une santé faible et languissante, et ses infirmités augmentaient tous les jours. Il y avait déjà plus de vingt ans qu'elle excitait la compassion de ceux qui la voyaient, lorsqu'en 1712, il plut à Dieu de la faire entrer dans une carrière bien autrement triste et affligeante. Une première attaque d'apoplexie, qui lui fait perdre presque entièrement l'usage des jambes, est bientôt suivie de fréquentes rechutes qui la réduisent enfin à l'état le plus défavorable.

Dieu l'ayant destinée à rendre par sa guérison miraculeuse un témoignage éclatant de toute vérité, il était important qu'on ne pût douter ni de la grandeur ni de la réalité de ses maux, ni de leur guérison subite et parfaite. Il permit donc que la paralysie eût des progrès successifs qui, en lui laissant, durant les premières années, la liberté de traîner sa faiblesse et ses infirmités jusque dans la rue, lui préparait autant de témoins de son miracle qu'il y avait de personnes qui avaient été touchées des pénibles efforts avec lesquels on la voyait marcher, soutenue par des béquilles.

Sa paralysie commença le 15 septembre 1725 par une faiblesse subite dans les jambes qui lui laissa à peine le moyen de pouvoir retourner chez elle, rue Geoffroy-l'Asnier, de l'église Saint-Gervais où elle était. Elle se trouva très mal pendant huit jours, au bout desquels une violente attaque d'apoplexie fit connaître quel était le caractère de la maladie dont

elle éprouvait déjà les tristes symptômes. On alla chercher au plus vite M. Caron, médecin, et le sieur Château, chirurgien, qui la trouvèrent presque entièrement percluse, et surtout le côté gauche, qui depuis ce moment resta toujours engourdi, jusqu'à ce qu'il eût perdu entièrement, par d'autres attaques, le peu d'esprits qui y restaient encore.

Les remèdes de ces deux maîtres de l'art n'ayant pu avoir un plus heureux succès, la paralytique se fit transporter aux Hospitalières de la place Royale, le 1^{er} octobre 1725. En vain M. Léauté, médecin de cette

Cette pauvre affligée resta environ deux mois dans sa chambre sans faire presque aucun usage de ses jambes. Mais enfin, enrayée à l'excès d'une si triste situation, elle s'efforça, elle se raidit contre sa faiblesse et essaya de marcher quelques pas en prêtant à ses membres infirmes le soutien d'une canne. Elle se traîne ainsi pendant quelques mois, mais ce faible secours ne tarde pas à devenir insuffisant. Dès la seconde fête de Pâques de l'année suivante 1726, une deuxième attaque d'apoplexie la surprend dans l'église Saint-Gervais. On la rapporte chez elle, on se presse



maison, et le sieur Gervais qui en était le chirurgien, employèrent-ils pendant trois semaines tout ce que leur art put leur suggérer; ils reconnurent que leurs efforts ne servaient qu'à fatiguer leur malade à pure perte, et comme il est contre les règles de l'Institut des Hospitalières de garder des personnes dont les maladies sont incurables, ils déclarèrent à ces religieuses que n'y ayant aucune espérance de guérison de la demoiselle Hardouin, il fallait la renvoyer chez elle. Cette pauvre fille eut beau redoubler ses vives instances auprès de ces charitables religieuses, dont quelques-unes étaient des amies, elles ne crurent pas pouvoir se dispenser de suivre la rigueur de leur Institut et firent rapporter la demoiselle Hardouin dans sa maison comme une paralytique dont le mal était sans remède.



de lui donner tous les secours nécessaires; mais les principes des nerfs s'étant engorgés de plus en plus dans le cerveau par cette nouvelle attaque, le premier appui ne peut suffire. Il faut y ajouter le secours d'une béquille, secours qui, trois mois après, devient à son tour insuffisant, à la suite d'une troisième attaque. Réduite à ne pouvoir plus se soutenir que supportée par deux béquilles, elle ne peut, même avec ce secours, marcher dans les rues qu'avec des peines infinies, toujours en danger de tomber: elle est une heure à faire trente pas, et encore ne peut-elle bientôt pas les faire sans être soutenue par quelqu'un. Cependant de nouvelles attaques d'apoplexie surviennent tous les trois ou quatre mois, et la laissent tantôt dans un assoupissement léthargique, tantôt dans une paralysie universelle. Les prompts et abondantes saignées et

les autres remèdes que l'on lui fait dissipent en partie l'effet de ces nouveaux accidents, mais ne peuvent empêcher que la paralysie fixée sur les jambes et sur tout le côté gauche ne prenne chaque fois de nouveaux accroissements.

Enfin elle devient tellement impotente que, ne pouvant plus s'aider elle-même dans les besoins les plus nécessaires, elle est contrainte, après trois années passées dans une si triste situation, de substituer les soins charitables de la famille à ceux des étrangers, dont elle ne se trouvait plus en état de récompenser les services.

Vers le mois d'août 1728, elle quitte donc sa chambre pour aller demeurer chez le sieur Tachot, commis aux Aydes, son beau-frère.

Le sieur Tachot cherche du secours, il fait venir le sieur Su.

Mais l'expérience et l'habileté de ce chirurgien ne sauraient empêcher que la paralysie ne fasse encore de nouveaux progrès et ne gagne toujours du terrain. Il a bien l'art de réveiller notre paralytique des assoupissements léthargiques dans lesquels elle tombait de temps en temps ; il la retire plusieurs fois des attaques de paralysie partielle ; il peut bien en suspendre les suites funestes et rendre l'action à quelques-uns des membres nouvellement entrepris, mais il ne peut trouver le secret d'empêcher que le cerveau ne s'engorge toujours de plus en plus, à chaque rechute, ni de débarrasser les principes des nerfs comprimés et obstrués par cet engorgement, ni par conséquent de faire couler les esprits dans les membres qui en sont privés depuis longtemps.

Cependant, notre paralytique lutte encore pendant plus d'un an contre sa langueur, son anéantissement et son impuissance. On la voit dans les rues, avec un visage pâle et abattu, porter sur deux béquilles un corps tremblant et épuisé ; aussitôt qu'elle fait un pas, tout le monde est en larmes et croit voir le moment où elle va finir ses jours, par quelque chute meurtrière ; aussi son beau-frère ne la laisse-t-il presque jamais sortir, sans lui donner quelqu'un pour la soutenir ; et si elle sort sans cette précaution, elle ne manque pas d'éprouver bientôt, en se laissant tomber, que le désir qui la presse d'aller offrir ses prières au Dieu de consolation dans son saint Temple, lui a fait entreprendre au-delà de ses forces.

Enfin, au mois de janvier 1730, les esprits animaux ayant entièrement cessé de porter la vie dans ses membres perclus, elle est obligée de céder à la force du mal ; n'ayant plus aucun mouvement dans les jambes, ni dans tout le côté gauche, les deux béquilles deviennent inutiles.

Elle ne peut plus même s'aider en aucune sorte pour se glisser de son lit dans sa chaise. Ce n'est désormais qu'à force de bras qu'on la lève, qu'on la couche et qu'on la déshabille. Elle passe ses jours clouée dans un lit, ou immobile dans un fauteuil, ayant même besoin à tout moment qu'on la soutienne et qu'on la

relève à cause de la pesanteur de son côté gauche qui l'entraîne à terre aussitôt qu'elle cesse d'être appuyée.

Quelque déplorable que fût un pareil état, ce n'est point encore là cependant la dernière de ses épreuves.

Au mois de janvier 1731, une nouvelle attaque d'apoplexie, plus violente que les précédentes, lui laisse tous les membres en paralysie et lui fait perdre jusqu'à l'usage de la parole. En vain le sieur Su redouble-t-il les saignées et les autres remèdes : tout le soulagement qu'il lui peut procurer est de lui faire revenir un peu de mouvement dans le bras droit et de lui rendre une voix grêle et basse, avec laquelle elle a toutes les peines du monde à se faire entendre.

Enfin, une dernière attaque survenue le 25 juillet 1731 semble mettre le comble à tous ses maux et annoncer la fin. Le sieur Su a beau réitérer les saignées coup sur coup et lui faire prendre les plus violents vomitifs, la voix reste entièrement éteinte et tous ses membres, à l'exception de la main droite qui conserve encore un mouvement faible et débile, paraissent déjà livrés à l'immobilité de la mort.

C'est au milieu d'une situation si désespérée, c'est après que toutes les forces sont anéanties, c'est lorsqu'elle n'attend plus que l'heure qui doit l'affranchir de toutes les misères de la vie, qu'une personne de piété, prise de compassion par l'état affreux où elle voit cette moribonde, lui propose de se faire porter sur le tombeau du saint diacre. Elle savait qu'il y avait eu un grand nombre de miracles opérés par son intercession ; mais, brûlante du délire éternel, elle préférerait les infirmités à la santé la plus parfaite, les regardant comme un moyen de satisfaire pour les fautes et de quitter bientôt la terre. Cependant la personne qui lui conseille de demander la guérison par l'intercession du saint pénitent, lui fait entrevoir combien un prodige si éclatant pourrait servir à manifester la sainteté de celui qui, par son appel canonisé de Dieu même, nous a appris à discerner la vérité d'une manière sûre, à la lumière des œuvres du Très-Haut. Ce motif la détermine ; elle rassemble donc le peu qui lui restait de force pour écrire qu'elle veut qu'on la transporte à Saint-Médard. Son directeur refuse d'abord d'y consentir et craint que ce ne soit tenter Dieu, tant il est persuadé qu'elle ne peut s'exposer à faire un pareil trajet sans courir le risque d'une mort qui lui paraît inévitable ; il consent néanmoins de s'en rapporter au chirurgien. Le chirurgien, qui avait entendu parler des miracles, mais qui avait différé à les croire jusqu'à ce qu'il en eût vu un de ses yeux, fut curieux d'éprouver si Dieu ferait celui-ci, et, considérant que dans les maux désespérés il est permis de tout tenter, il déclara que loin de s'y opposer il serait charmé qu'on transportât la malade à Saint-Médard.

(A suivre)

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS et directement à l'Echo du Merveilleux dans tous les bureaux de poste.

A TRAVERS LES REVUES

LA SCIENCE FUTURE — M. Gabriel Delaune publie, sous ce titre, dans la Revue Scientifique et Morale du Spiritisme, un très remarquable article dont voici la conclusion :

Il ne faut jamais perdre de vue que l'âme, pendant tout le temps qu'elle est unie au corps, a besoin du cerveau matériel pour penser, et que le périsprit en est la trame fluide. Tout phénomène psychique, pendant la vie, a donc nécessairement des conditions matérielles qui sont attachées au fonctionnement organique. Lorsque l'on veut agir à distance, il faut se recueillir, concentrer sa pensée pour amener un dégagement partiel de l'âme et permettre à la vibration périspritaire, qui est le corrélatif de la pensée, son support matériel, de s'extérioriser.

Que l'on ne croie pas qu'il ne s'agit ici que de spéculations hypothétiques sans fondement. Il existe des faits matériels qui appuient solidement cette manière de voir. Les expériences du Dr Luys, sur le transport des états morbides au moyen d'une couronne aimantée, montrent que le métal a subi des modifications moléculaires en rapport avec le genre de vibrations psychiques qui le frappait. Il conserve ces modifications assez longtemps, et lorsqu'on place cette couronne sur la tête d'un autre sujet, elle lui suggère matériellement, par ses mouvements moléculaires, les mêmes troubles mentaux qu'éprouvait le premier sujet, autour de la tête duquel elle avait été mise. Voici le texte de la communication faite à la Société de Biologie par le Dr Luys :

« Une couronne aimantée a été placée, il y a plus d'un an, sur la tête d'une femme atteinte de mélancolie, avec des idées de persécution, agitation et tendance au suicide. L'application de cette couronne sur la tête de cette malade amena, au bout de cinq à six séances, un amendement progressif dans son état, et, au bout de dix jours j'ai cru pouvoir la renvoyer de l'hôpital sans danger. Au bout d'une quinzaine de jours, cette couronne ayant été isolée à part, j'eus l'idée purement empirique de la placer sur la tête du sujet présent. C'est un sujet mâle hypnotisable, hystérique, atteint de crises fréquentes de léthargie. Quelle ne fut pas ma surprise de voir ce sujet, mis en état de somnambulisme, *proférer des plaintes tout à fait les mêmes que celles proférées, quinze jours auparavant, par la malade guérie !*

« Il avait pris le sexe de la malade ; il parlait au féminin ; il accusait de violents maux de tête ; il disait qu'il allait devenir folle ; que des voisins s'introduisaient dans sa chambre pour lui faire du mal, etc. En un mot, le sujet hypnotique avait pris, grâce à la couronne aimantée, l'état cérébral de la malade mélancolique. La couronne aimantée avait donc suffisamment agi pour soutenir l'influx cérébral morbide de la malade (qui avait guéri) et pour se perpétuer, comme un souvenir persistant, dans la texture intime de la lame métallique.

« C'est là un phénomène que nous avons reproduit maintes et maintes fois depuis plusieurs années, non seulement sur le sujet ici présent, mais chez d'autres sujets. »

Comme bien on pense, ces expériences furent accueillies avec scepticisme. On raconta que le Dr Luys se laissait grossièrement bernier par des sujets qui jouaient la comédie, comme le font tous les hystériques. Il ne fallait donc pas attacher d'importance à cette communication qui, si même elle reposait sur des faits réels, pourrait tout au plus montrer l'influence de la suggestion mentale involontaire, mais nullement celles de vibrations plus ou moins psychiques. Les choses en étaient là depuis une dizaine d'années, lorsque, tout récemment, une nouvelle découverte vient d'établir que l'enregistrement d'états magnétiques par une plaque d'acier est un phénomène réel, et qu'il permet de reproduire la voix humaine, longtemps après qu'elle a été enregistrée, comme pourrait le faire un phonographe qui conserve, lui, des tracés visibles. Voici, en effet,

la note que nous trouvons dans la *Revue scientifique* du 14 juillet dernier :

« LE TÉLÉGRAPHONE. — Le Télégraphone, imaginé par M. Poulsen, de Copenhague, est une sorte de phonographe actionné à distance par le courant électrique. C'est un phonographe électro-magnétique employé avec des microphones et téléphones, de telle sorte que les sons téléphonés d'un transmetteur, ou téléphone, se trouvent fixés d'une façon invisible sur ce merveilleux appareil et peuvent être reproduits à volonté par un récepteur téléphonique.

« D'après *Electrical Review*, de Londres, la principale différence avec le phonographe ordinaire réside dans ce fait que, dans le télégraphone, « l'écriture phonétique » des ondes sonores n'est pas produite mécaniquement, mais seulement magnétiquement, par l'intermédiaire d'un électro-aimant, la surface d'enregistrement étant en acier ou en nickel au lieu d'être en cire.

« Supposons cet électro-aimant traversé par un courant téléphonique ; si on fait défiler une bande d'acier juste devant ses pôles, le surface de l'acier subira une animation permanente plus ou moins forte suivant les variations d'aimantation de l'électro-aimant, et par suite suivant les variations du courant téléphonique. La bande d'acier ainsi influencée étant ensuite déplacée dans le sens convenable devant les pôles d'un autre électro-aimant, relié à un téléphone, on conçoit que les courants variables dus aux différences d'aimantation de la bande d'acier puissent faire vibrer le téléphone de manière à reproduire les sons enregistrés.

« Un très petit électro-aimant, de quelques millimètres de long, suffit ; on remplace parfois la bande d'acier par une corde de piano, mais alors on ne peut enregistrer la parole que pendant un temps très court. Pour l'enregistrement des conversations un peu longues, on se sert, avec succès, d'une bande d'acier de quelques millimètres de large et de 1/20 de millimètre d'épaisseur, qui s'enroule d'un rouleau sur un autre et enregistre les sons au passage entre les deux rouleaux. »

Là on ne peut plus arguer de supercherie ou de suggestions. Nous sommes en présence d'un fait brutal. Un métal enregistre des vibrations qui représentent la pensée exprimée par la voie humaine et la reproduisent indéfiniment. Nous voici dans des conditions analogues à celles du Dr Luys. Dans son expérience, c'était un cerveau qui produisait des modifications dynamiques dans une couronne aimantée, et celle-ci, mise sur la tête d'un autre sujet, lui transmettait des mouvements, lesquels reproduisaient la pensée enregistrée. Dans le télégraphone, c'est une lame métallique qui enregistre les mouvements représentant la voix humaine et les fait reproduire à un second téléphone.

On voit donc que l'action à distance d'un homme sur un autre peut se concevoir très bien aujourd'hui par des analogies scientifiques précises. Si nous admettons que les vibrations psychiques, c'est-à-dire périspritaires, peuvent emmener avec elles les émanations impondérables produites par notre organisme, dans lequel se passent d'innombrables réactions chimiques, nous voici bien près de la démonstration du fluide magnétique, non plus comme substance sortant du corps, mais comme mouvement vibratoire emmenant avec lui les particules matérielles infiniment petites qui représentent l'od de Reichenbach. Nous ne sommes qu'à l'aurore de la science nouvelle : de celle qui aura pour objet l'invisible et l'impondérable. Quittant le terrain terre à terre, la recherche futures'engagera de plus en plus dans la physique et la chimie des fluides : alors nous lui promettons des découvertes grandioses, et entre autres celles de l'âme, qui se dérobe aujourd'hui aux yeux qui restent obstinément fixés sur la matière, mais qui se révèle à ceux qui veulent pénétrer dans le monde supraphysique, dont les splendeurs nous entourent de toutes parts.

Le Gérant : GASTON MERY.

Impr. JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil. Paris.

L'ECHO

MERVEILLEUX

DU
REVUE BI MENSUELLE

Faut-il consulter les Voyantes ?

Je me suis efforcé d'établir, dans ma précédente causerie, que, malgré la séduction que produit *Julia* sur tous ses consultants — ou, plutôt, à cause même de cette séduction — il me semblait impossible de considérer un tel « esprit » comme un bon esprit.

Et, faute de faits précis attestant sa perversité, mais en raison de la nature un peu équivoque de certaines de ses révélations, j'avais proposé, comme disent les médecins, de le « mettre en observation » et, en attendant d'être définitivement fixé sur son compte, de le classer dans la catégorie de ces invisibles que, pour la circonstance, je qualifiais d'*Amoraux*...

J'ajoutais que, en dépit de cette défiance, je croyais très sincèrement qu'il pouvait être utile de consulter *Julia*.

C'est l'apparente contradiction qu'on peut voir entre les deux éléments de cette conclusion, qu'il me faut maintenant dissiper.

Mais, tout d'abord, je demanderai la permission de discuter un certain nombre d'objections qui m'ont été présentées par un de nos plus fidèles lecteurs, M. Edmond Aubé.

Je lui répondrai, point par point, en scindant mes explications comme il a lui-même scindé sa lettre, en quatre parties.

Voici la première :

4 octobre 1900.

CHER MONSIEUR,

Le temps me manque pour vous présenter quelques-unes des objections aux raisons que vous donnez

pour établir que l'Esprit de *Julia* est ce que vous appelez un Esprit amoral, c'est à-dire un mauvais esprit.

Permettez-moi cependant de vous signaler quelques textes d'où elles pourraient être tirées.

1° Vous reprochez à l'Esprit de n'avoir donné sur lui-même d'autre indication que son nom de baptême et son lieu de naissance, et, après avoir en quelque sorte éveillé la curiosité, de ne l'avoir point satisfaite. Vous dites qu'en cela, il est troublant.

Lisez Saint-Luc VII (18 à 22).

Pour les gens qui se piquent d'un esprit scientifique, la réponse de Jésus n'est-elle pas troublante ? Pourquoi n'a-t-il pas dit : Je suis le Messie, le Christ de Dieu ?

Je pourrais, d'une façon générale, répondre à M. Edmond Aubé que je conduis mes enquêtes en dehors de tout esprit confessionnel et que je n'avais pas à me préoccuper des Ecritures. Les arguments tirés des Ecritures ne peuvent, en effet, convaincre que les Chrétiens ; ils n'ont aucune force probante à l'égard de ceux qui n'ont pas la foi, et c'est précisément à ceux-là que je m'efforce de démontrer l'au delà. Force m'est donc de fonder toutes mes démonstrations sur des *faits positifs* et sur le bon sens...

Mais, puisque j'y suis convié, je ne demande pas mieux que de discuter, avec les textes sacrés en mains. Je crois pouvoir établir que c'est à moi et non à mon contradicteur qu'ils donnent raison.

« Lisez Saint-Luc », me dit M. Aubé.

Soit ! Le passage indiqué est le suivant :

18. Les disciples de Jean lui ayant rapporté toutes ces choses,

19. Il en appela deux, et les envoya à Jésus pour

lui dire : Etes-vous celui qui doit venir, ou devons nous en attendre un autre ?

20. Ces hommes étant venus trouver Jésus, ils lui dirent : Jean-Baptiste nous a envoyés à vous pour vous demander si vous êtes celui qui doit venir ou si nous devons en attendre un autre ?

21. Jésus à l'heure même délivra plusieurs personnes des maladies et des plaies dont elles étaient affligées et des malins esprits qui les possédaient ; et il rendit la vue à plusieurs aveugles.

22. Leur répondant ensuite il leur dit : Allez rapporter à Jean ce que vous venez d'entendre et de voir : que les aveugles voient, que les boiteux marchent, que les lépreux sont guéris, que les sourds entendent, que les morts ressuscitent, que l'évangile est annoncé aux pauvres...

J'avais relu ce passage, et je l'ai médité en le copiant. Je me demande, en vérité, dans quel sens l'entend M. Aubé pour s'en faire une arme contre ma thèse ; il me semble, avec évidence, justifier la mienne.

Jésus n'a pas dit : « Je suis le Messie, le Christ de Dieu », parce que les miracles qu'il venait d'accomplir prouvaient surabondamment qu'il l'était.

Julia, elle, au contraire, a dit vaguement qu'elle était, mais elle n'a accompli aucun miracle — ni même cité aucun fait contrôlable qui pût établir qu'elle ne mentait point.

Jésus a prouvé son identité par des *actes* que, *seul*, il était capable d'accomplir. *Julia*, toutes proportions gardées, n'a pas prononcé une parole qui pût permettre de vérifier si elle est bien le personnage qu'elle dit être.

M. Edmond Aubé continue :

2^o Vous dites que les détails matériels et précis donnés par l'Esprit ont encore un caractère troublant.

Oui, sans doute ; étonnant plutôt, car nous ne concevons pas comment l'Esprit a pu les connaître. Mais ne sont-ils pas nécessaires pour forcer la foi et convaincre de la vérité des autres paroles dites par l'Esprit.

Aux Pharisiens, il faut des preuves matérielles.

Voyez plutôt Saint-Marc II (3 à 13).

J'ai ouvert Saint-Marc et j'ai lu, au chapitre où l'on me renvoyait :

3. Alors quelques-uns lui vinrent amener un paralytique, qui était porté par quatre hommes.

4. Mais la foule les empêchant de le lui présenter, ils découvrirent le toit de la maison où il était ; et y

ayant fait une ouverture, ils descendirent le lit où le paralytique était couché.

5. Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique : Mon fils, vos péchés vous sont remis.

6. Il y avait quelques scribes assis au même lieu, qui s'entretenaient de ces pensées dans leur cœur.

7. Que veut dire cet homme ? Il blasphème. Qui peut remettre les péchés que Dieu seul ?

8. Jésus connut aussitôt par son esprit ce qu'ils pensaient en eux-mêmes, et il leur dit : Pourquoi vous entretenez-vous de ces pensées dans vos cœurs ?

9. Lequel est le plus aisé, ou de dire à ce paralytique : Vos péchés vous sont remis ; ou de lui dire : Levez-vous, emportez votre lit, et marchez ?

10. Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'Homme a le pouvoir dans la terre de remettre les péchés, il dit au paralytique :

11. Levez-vous, je vous le commande, emportez votre lit, et allez-vous-en en votre maison.

12. Il se leva au même instant, et s'en alla devant tout le monde ; de sorte qu'ils furent tous saisis d'étonnement ; et, rendant gloire à Dieu, ils disaient : Jamais nous n'avons rien vu de semblable.

Là encore, il est bien certain que l'argument invoqué par M. Aubé se retourne contre lui. Il n'y a aucune ressemblance, ni même aucune analogie, voire lointaine, entre ce qui se passa lors de la guérison du paralytique et ce qui se passe dans le cas de *Julia*.

Les actes *matériels* qu'accomplit Jésus n'établissent pas seulement la vérité des paroles qu'il dit : ils prouvent surtout qu'il est bien le Messie.

Les détails *matériels* que donnent *Julia* n'ont pas d'autre but que de forcer la foi dans ses révélations ; ils ne renseignent pas sur sa personnalité.

Ils sont même, à ce point de vue, choisis avec une telle prudence, qu'on se demande si *Julia* n'a pas un intérêt à cacher sa véritable identité.

Le miracle accompli par Jésus satisfait complètement la curiosité. Il convainc.

Les révélations exactes que fait *Julia* sur des faits très particuliers et souvent vulgaires excitent le désir de savoir. Elles troublent.

M. Aubé reprend :

3^o Vous notez tout le bien que cet esprit fait aux âmes et vous en concluez tout de même qu'il n'est pas bon.

Voir là-dessus Saint-Mathieu VII (16-21).

Quant à la phrase où l'Esprit annonce à une personne qu'elle fera la connaissance d'une femme blonde, quelle valeur morale présente-t-elle en soi? Aucune. C'est comme si l'Esprit avait annoncé la pluie ou le beau temps.

Je ne suis pas du tout de l'avis de M. Aubé sur la phrase qui concerne la femme blonde. Cette phrase annonçait un fait précis, pour une date précise, et prenait, étant données les autres révélations qui l'accompagnaient, un sens très net. Mais, laissons cette phrase que la consultante, trop sensible, a pu, en effet, interpréter à faux.

Reportons-nous, comme on nous y invite, au texte de Saint-Mathieu. En voici la teneur :

15. Gardez-vous des faux prophètes, qui viennent à vous couverts de peaux de brebis et qui au dedans sont des loups ravisseurs.

16. Vous les connaîtrez par leurs fruits. Peut-on cueillir des raisins sur des épines, ou des figes sur des ronces?

17. Ainsi tout arbre qui est bon produit de bons fruits, et tout arbre qui est mauvais produit de mauvais fruits.

18. Un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits et un mauvais arbre n'en peut produire de bons.

19. Tout arbre qui ne produit pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu.

20. Vous les reconnaîtrez donc par leurs fruits.

M. Edmond Aubé me paraît, comme on dit, mettre la charrue devant les bœufs. Puisqu'il cite ce passage, c'est, sans doute, qu'il admet que l'esprit de *Julia* peut produire de bons fruits. Mais c'est précisément ce qui reste à démontrer.

J'ai, il est vrai, constaté que, grâce à *Julia*, la paix était revenue dans certains ménages, que des âmes inquiètes avaient recouvré la tranquillité, que des incrédules avaient repris le goût de la prière.

Mais qui sait si ces effets heureux ont persisté; qui sait, en tout cas, s'ils persisteront?

Qui sait si, comme la consultante à qui *Julia* a parlé de la femme blonde et qui, tout d'abord, avait retiré une grande douceur de ses révélations et de ses conseils, les personnes qui ont ressenti ces effets heureux n'éprouveront pas à leur tour quelque désillusion?

Elles m'ont écrit des lettres enthousiastes, sous l'impression toute neuve de leur visite à

Mme Lay Fonvielle. Me les écriraient-elles encore aujourd'hui?

Je n'en sais rien. M. Edmond Aubé n'en sait pas davantage. Nous sommes ici dans l'incertain.

Pour conclure, mon contradicteur écrit :

4^e Enfin, quel est le commandement de Dieu ou de l'Eglise qui interdit aux catholiques de s'entretenir avec les Esprits.

Saint-Jean, dans sa première épître (IV.1 à 5); se borne à mettre en garde les fidèles contre les mauvais esprits en leur indiquant les moyens de les reconnaître.

C'est apparemment qu'il peut y en avoir de bons.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

EDMOND AUBÉ,

1, rue de Valois.

J'ouvre Saint-Jean. A la première épître je lis :

1. Mes bien-aimés, ne croyez pas à tout esprit; mais éprouvez si les esprits sont de Dieu : car plusieurs faux prophètes se sont élevés dans le monde.

2. Voici à quoi vous reconnaîtrez qu'un esprit est de Dieu : Tout esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu dans une chair véritable est de Dieu.

3. Et tout esprit qui divise Jésus-Christ n'est point de Dieu, et c'est là l'antéchrist dont vous avez ouï dire qu'il doit venir, et il est déjà dans le monde.

4. Mes petits enfants, vous l'avez vaincu, vous qui êtes de Dieu, parce que celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde.

5. Ils sont du monde, c'est pourquoi ils parlent selon l'esprit du monde, et le monde les écoute.

Eh! bien, mais — il me semble encore que ce texte ne fortifie guère la thèse de mon contradicteur.

« Ils sont du monde, etc. »

Existe-t-il, je vous le demande, un esprit qui soit plus « du monde » que *Julia*? Elle s'intéresse à toutes nos petites affaires — et c'est même à nos petites affaires surtout qu'elle s'intéresse : n'est-ce pas là, d'ailleurs, la vraie raison de son formidable succès?

La conclusion de cette longue glose c'est qu'il n'y a rien, dans les arguments présentés par M. Edmond Aubé, de nature à démontrer, contrairement à la supposition que j'ai émise, que *Julia* n'est pas un *amoral*.

Mais si cette supposition est vraie, si réelle-

ment *Julia* n'est pas un bon esprit, par quelles raisons expliquer que j'estime *utile* de la consulter ?

Je prie qu'on remarque que je dis *utile*, et que je ne dis pas *bon*, *moral*, *sanctifiant*, ou quelque chose d'approchant !

C'est, en effet, au point de vue utilitaire uniquement que — tout bien compté, pesé et réfléchi — je considère que les esprits du genre de *Julia* peuvent rendre service.....

J'userai, pour faire saisir ma pensée, d'une comparaison.

Il arrive à chaque instant que les journaux, pour documenter leurs polémiques, acceptent les renseignements que leur apportent des individus très louches qui ne craignent point, pour servir des vengeances ou pour gagner de l'argent, de trahir les secrets qu'on leur a confiés ou qu'ils ont surpris.

On méprise ces individus, mais si le renseignement est bon, c'est à dire si on a pu le vérifier, on le leur prend.

Les révélations qui nous viennent des *Amoureux* sont des renseignements sensiblement du même genre. Il ne faut pas les dédaigner, ils peuvent être excellents ; mais il ne faut les accepter que sous bénéfice d'inventaire.

Le danger ce serait, sous prétexte d'une révélation exacte, d'accepter toutes les autres, les yeux fermés.

Il faut toujours être sur ses gardes.

Si on a assez de force et d'attention pour y rester, la consultation des voyantes peut donner des résultats tout à fait curieux, mais dans l'ordre pratique et matériel, je le répète.

Dans l'ordre moral, je ne saurais trop conseiller plus de prudence encore. Pour ma part, si je m'intéresse parfois en curieux aux doctrines que professent les *Amoureux*, je ne les suis jamais. On sait rarement où elles vous mènent. Comme dit l'autre, dans le doute, je m'abstiens. Je crois que c'est la bonne méthode.

Que si maintenant on m'objectait que l'utilité des consultations est minime en comparaison des dangers auxquels elles vous exposent, je répondrai que ces dangers ne sont redoutables que pour les imprudents, et qu'ils sont, d'autre part, pleins d'enseignements pour les esprits forts.

Quoi qu'il advienne, en effet, il y a toujours un fait qui surnage de la confusion des révéla-

tions : c'est que des invisibles, des êtres d'un autre monde peuvent entrer en communication avec nous.

Or, que ces invisibles soient bons ou soient mauvais, ils prouvent l'au-delà, ils attestent le surnaturel, ils justifient le spiritualisme. Et c'est quelque chose, c'est même beaucoup.

GASTON MERY.

Lettres sur Campitello

(suite) (1).

A mon ami S. D. P.

MON CHER AMI,

Je me demande avec frayeur ce qui serait arrivé si dans sa chute elle avait dévié soit à droite soit à gauche. Des roches fort dures montrent leurs arêtes vives à quelques centimètres à peine de l'espace très étroit occupé par la tête.

Autour de moi on n'éprouve pas la même impression ; l'expérience de tous les jours leur a montré que les voyants, protégés en quelque sorte par une main invisible, peuvent tomber impunément dans les endroits les plus dangereux, rouler dans des buissons hérissés d'épines longues et acérées, sans qu'il leur arrive aucun mal.

Et de fait, depuis bientôt seize mois que ces phénomènes se reproduisent presque chaque jour, on n'a eu à déplorer ni un accident, ni même à constater un simple malaise chez les voyants. Le mari de cette femme est là, debout, le dos appuyé contre un rocher ; il est le premier à me rassurer. Je me rends compte alors qu'elle était à genoux sur une pierre légèrement en pente, récitant son chapelet comme les autres, car la prière ne s'arrête jamais, le visage tourné vers la croix.

Occupé à interroger Contessa et Lucie, je ne l'avais point remarquée, et voilà que, brusquement, comme un ressort qui se détend, elle tombe à la renverse ; les jarrets, tout à l'heure repliés en arrière, se portent en avant, et dans un mouvement si brusque les plis de la robe conservent une décence parfaite.

Les yeux sont fermés ; les bras sont tendus et élevés, les mains jointes.

Angèle-Marie Sammarcelli, car c'est d'elle qu'il s'agit, souffrait ce jour-là d'un léger mal de dents ; la soirée était pluvieuse et froide, elle avait noué un mouchoir autour de la bouche.

Les gestes qu'elle fait avec les bras, le reste du

(1) Voir le numéro précédent.

corps étant immobile, ont déplacé peu à peu le mouchoir qui comme un bandeau est venu se poser sur les yeux, et cette particularité donne à cette attitude supplante une intensité singulière.

Elle paraît souffrir. Je dis à Contessa : « Tu devrais bien la réveiller ; il ne faut pas la laisser dans cet état ». Contessa se penche sur elle et, avec la croix de son chapelet, la signe à plusieurs reprises, sans résultat ; toujours penchée elle lève sa petite tête vers moi, d'un petit mouvement d'épaule très significatif, elle a l'air de me dire : « Je n'y puis rien » se relève, et reprend sa place à côté de Lucie.

Catone était étendu à quelques pas de là ; je le vois passer devant moi, marchant sur ses genoux ; il s'avance par un passage glissant où l'on peut à peine poser le pied, entre le rocher de la croix et un trou béant que les voyants ont creusé de leurs mains, et toujours à genoux, les bras étendus, le visage tourné vers la vision, il s'arrête au bord de la terrasse. M. le Curé est auprès de lui.

Une petite pluie fine commence à tomber ; on peut craindre une averse. Je dis à Contessa : « il va pleuvoir ; tu vas nous faire mouiller ». De l'air le plus sérieux du monde, et comme t'es sûr d'elle-même, elle fait un signe de tête négatif. Je ne suis qu'à moitié rassuré ; elle devait pourtant avoir raison.

L'attitude de Catone est des plus singulières. M. le Curé m'invite à m'approcher. Deux ou trois mètres à peine me séparent de lui, mais l'endroit est dangereux ; je m'en tire tant bien que mal ; Catone, étendu sur le dos près du bord de la terrasse, avait glissé insensiblement, et tandis que les jambes restaient seules sur la plate-forme, la tête, les bras, tout le buste, retombaient à pic sur l'abîme. Je m'assure bien que les pieds, engagés dans le trou creusé sous la roche, ne prenaient pas sur elle leur point d'appui, et je constate que, dans cette fausse position d'équilibre, il peut tenir les mains jointes à bras tendus. Il n'a pas conscience que le plus léger déplacement l'exposerait à se fracasser le crâne sur les roches aiguës qui se trouvent sous sa tête.

Je prie M. le Curé de lui tendre la main ; ce n'est pas sans peine qu'il peut le ramener sur la terrasse où nous étions.

Je reviens avec les mêmes précautions auprès de Lucie et de Contessa ; Angèle-Marie s'est dressée sur ses genoux ; Catone en fait autant, il se dirige vers la croix. Contessa et Lucie se tenaient à genoux face au nord, sur une roche isolée où elles avaient disposé cinq ou six lanternes.

Elles assistaient, comme elles l'ont déclaré plus tard, au défilé de la procession présidée par la Vierge, et leurs dires sont confirmés par les assertions des

voyants de divers cantons, que l'on compte déjà par centaines.

Le défilé est terminé, la Vierge est au-dessus de la croix, c'est le signal du départ.

Catone prend la croix, les trois voyantes organisent le cortège, tout le monde suit. Arrivé sur la première esplanade, on s'arrête ; la croix est présentée à l'adoration, les assistants défilent et la baisent avec respect. Contessa et Lucie font de grands gestes désolés, elles émettent un son plaintif ; c'est un appel inarticulé, mais très pressant, auquel les retardataires ne résistent pas, et qui rappelle ceux qui seraient tentés de rentrer chez eux.

La procession reprend sa marche ; Angèle-Marie tient la tête.

La croix, une croix de 25 kilogrammes, est posée par elle à plat sur la main droite ouverte, dont la paume est tournée vers le ciel. Le centre de gravité, placé très près de la traverse, est manifestement en dehors du point d'appui ; puis il resterait encore à expliquer comment un objet si lourd, posé à plat sur la main et légèrement incliné vers le sol, peut y rester, tandis que le corps s'avance à une allure très vive, par des sentiers scabreux, glissants, impraticables. C'est merveille de voir avec quelle agilité les voyants se meuvent dans cette nuit noire, et le contraste est rendu plus frappant par les efforts qu'il faut faire pour les suivre, en regardant, à la pâle lueur des lanternes, l'endroit où l'on posera le pied.

Voici qu'un obstacle se dresse devant nous ; c'est un mur en pierres sèches qui nous barre la route. Mais les obstacles ne se comptent pas ; la procession sur terre doit suivre, sans dévier, le cortège aérien, et voilà qu'Angèle-Marie, donnant la croix à l'un des voyants, se met à démolir de ses deux mains le mur dont elle attire à elle les pierres par brassées, les faisant rouler avec fracas, sans nul souci de s'écraser les pieds ; un buisson épineux la gêne dans son opération : elle l'écarte à pleines mains et avec force sans recevoir la moindre égratignure, et se remet à faire rouler les pierres. Le passage est libre, je le traverse le dernier de tous. Je veux emporter une branche du buisson ; mon guide la détache, voyant que je n'y puis réussir ; avec beaucoup de précaution je la tiens dans la main gauche ; un faux pas me fait craindre de la laisser tomber ; je serre instinctivement la main et j'en reçois une piqûre dont je garderai la trace pendant plus d'une semaine.

Nouvel obstacle : le champ d'oliviers que nous traversons domine la route ; il est bordé par un mur d'environ deux mètres de hauteur.

Angèle-Marie a de nouveau quitté la croix, et démolit le mur avec entrain. Un plan incliné de pierres

encore mouvantes nous permet de passer. Nous sommes dans un autre champ d'oliviers. La pluie, qui avait cessé tout à l'heure, recommence, bier que toujours très fine; Contessa nous aurait-elle trompés?

(A suivre).

S. Th. L.

Nos lecteurs nous sauront gré, sans doute, de reproduire, à la suite de l'article de notre correspondant, ces « notes sur les apparitions de Campitello », parues dans la Croix de la Corse (numéro du 7 octobre).

En dehors de leur intérêt intrinsèque, ces notes en ont pour nous un autre : elles nous prouvent que toutes les Croix ne se ressemblent pas.

On se souvient avec quel parti-pris de dénigrement les Croix de Paris et de Normandie attaquèrent Tilly et tous ceux qui s'intéressaient à Tilly. Leur acharnement é ait tel, qu'on se demandait s'il ne cachait point quelque arrière-pensée. En tout cas, rien ne le justifiait.

La Croix de la Corse donne un bel exemple d'indépendance et d'impartialité. Nous sommes heureux de le constater pour la Croix de la Corse elle-même et pour Campitello.

Le soir du vingt-cinq septembre écoulé, nous faisons la montée de Barchetta à Campitello sur un modeste véhicule, et, près de nous, s'avancait lentement une Dame distinguée et par la naissance et par le talent, dont les lecteurs du *Conservateur de la Corse* ont parfois goûté l'élégance du style aussi bien que les fortes et chrétiennes pensées exprimées en excellents vers : elle venait de Vico. On nous avait annoncé un pèlerinage important à Campitello pour le 26, mercredi. Sur le terrain dit des apparitions, nous remarquons : Le Révérendissime P. Abbé des Bénédictins de Marseille, le R. P. Quilichini, bénédictin; M. le Curé-doyen d'Omessa, M. le Curé de Lama, M. le Curé d'Erbalunga, M. l'Aumônier des Bénédictines, M. l'abbé Geronimi, du clergé de Montpelier; une religieuse du couvent des Bénédictines, une autre religieuse de Lama, M. le docteur Nicolaï, de Volpajola; M. le maire de Campitello, M. le maire de Bigorno et d'autres notabilités. On s'accorde à dire qu'il y avait là de neuf cents à mille personnes et, pendant la procession de nuit, qui a duré deux heures, cinq cents personnes au moins.

A l'endroit du pèlerinage, on voit une grande croix; autour d'elle, de grands rochers, et, clairsemés au milieu de ces rochers, des arbres : l'olivier, le châtaignier, le pommier... Le site est vraiment pittoresque, mais le chemin est montant, rocheux, malaisé.

I

Les Notes que nous allons présenter à nos lecteurs

contiennent des faits recueillis avec exactitude et contrôlés avec sévérité. Nous aidons ainsi à préparer un dossier qui se forme. Nous écartons toute discussion, car nous n'avons pas qualité pour le faire. Nous ne déduisons aucune conclusion, car, le fait de juger appartient de plein droit à l'autorité compétente.

Enfant pieusement soumis de la Sainte Eglise, nous glanons dans le domaine des faits, afin d'en former une gerbe portant cette inscription sur sa tige : *Gloire à Dieu. Gloire à la Vierge Immaculée.*

Le mot *Apparitions*, qui se trouve en tête de notre travail, n'est pas de nous. On le trouvera dans la bouche d'un témoin, le plus important. Notre intention est d'observer ici une scrupuleuse exactitude avec une parfaite impartialité.

ORIGINE DES FAITS

Madeleine Parsi, dite Lellena, née à Campitello, âgée de 14 ans, fille des conjoints feu Parsi François et Lorenzi Françoise, est une enfant qui porte sur sa physionomie le reflet de la candeur et de la simplicité. Elle inspire une grande confiance. Son ancienne maîtresse d'école et les habitants de Campitello parlent d'elle en termes excellents. Actuellement, elle est au couvent des Bénédictines d'Erbalunga. Elle a été autorisée par la Révérende Mère Abbessse à prendre part au pèlerinage de Campitello du 26 septembre, accompagnée d'une religieuse de la communauté bénédictine. Je la prie respectueusement — avec la permission de la vénérable religieuse — de vouloir me renseigner sur les origines des manifestations de Campitello.

Voici, en substance, son récit : « Le 26 juin 1899, dans l'après-midi, je ramassais du bois mort avec une compagne, Perpétue Lorenzi, dans le maquis que vous voyez devant nous, lorsque nous entendîmes un concert harmonieux. Je me retournai, et je vis sur le rocher que je vous montre... une Dame ayant un voile bleu sur la tête, vêtue de blanc, souriante. Nous tombâmes à genoux, et, après une extase qui a duré plusieurs heures, je la vis se retirer en saluant de la tête. J'ai eu le bonheur d'avoir dix-huit apparitions, où je me présentai toujours avec le chapelet à la main. Dans une de ces apparitions, la dite Dame me dit : — Vous ne savez pas combien vous gagnez d'indulgences en récitant le Saint Rosaire. — Dans ma troisième vision, j'ai vu, là, une grande église, et, devant elle, un religieux, debout, habillé en blanc, portant, à la ceinture un chapelet noir. Depuis mon entrée au couvent d'Erbalunga, je me suis rendue ici quelquefois : j'ai eu le bonheur de revoir au même endroit la dite Dame, la tête couronnée d'étoiles. La dernière fois

(dix-huitième apparition), Elle m'a bénie et s'est retirée ».

SOURCE NOUVELLE AU PIED DU ROCHER DES APPARITIONS

A la base du grand rocher où a eu lieu la première apparition, on voit maintenant jaillir une source, où les pèlerins vont remplir verres et bouteilles. Cette source — au témoignage des habitants de Campitello — n'existait pas avant la date du 26 juin 1899. Pendant l'hiver, on remarquait un peu d'humidité au pied de ce rocher. Il importe d'ajouter qu'on ne voit trace d'aucun travail provenant de la main de l'homme, en vue de la recherche et de la conduite de cette source.

II

GUÉRISONS

On nous a raconté plusieurs guérisons obtenues à Campitello par l'intercession de la Très Sainte-Vierge. Entr'autres, celle de Graziani Pierre-François, malade depuis huit mois et marchant péniblement, lequel, dans sa deuxième visite, et après la récitation du Saint Rosaire, à genoux, aurait obtenu sa guérison complète. Il est aujourd'hui ouvrier à l'arsenal de Toulon. Et aussi celle de Dionisi Marie, dite Mariella, belle-fille de Dionisi Charles, facteur en retraite, et épouse de Toto Dionisi, homme d'équipe à Ghisonaccia, laquelle, atteinte d'une grave maladie, aurait été guérie, grâce à l'eau coulant du rocher de Campitello. Mais nous préférons parler de deux autres guérisons dont les sujets sont étrangers à ladite localité.

(A) Mlle Bertola, Virginie, âgée de vingt-sept ans, née à Lama et y demeurant, souffrait, depuis dix à douze ans, de névralgies et de douleurs rhumatismales. Ses douleurs étaient aiguës; elle marchait appuyée sur un bâton.

Dans sa dévotion, elle demanda et obtint des feuilles du châtaignier situé à côté du rocher des apparitions. Dans sa chambre, elle les posa sur ses genoux malades et récita en même temps le saint rosaire. La récitation terminée, la malade éprouva un grand soulagement: elle était guérie. Sa guérison est persévérante. Mlle Virginie Bertola a dit elle-même par écrit les circonstances de sa guérison, et une haute personnalité fort autorisée nous a assuré que cette relation authentique avait été envoyée à Rome. Il nous a été permis, au presbytère de Campitello, grâce à l'exquise amabilité du vénérable curé de Lama, d'avoir entre les mains le bâton d'appui de Mlle Bertola, auquel est attaché un écrit où on lit:

« Mademoiselle Virginie Bertola, atteinte de névral-

gies et de douleurs rhumatismales, a été guérie radicalement par l'intercession de la Vierge de Campitello.

« Lama, le 24 novembre 1899. »

(B) Mademoiselle Garsi, Dominique-Marie, âgée de vingt-deux ans, née à Pietralba, et y demeurant, était malade depuis cinq ans, et enfin elle tomba dans un affaiblissement qui s'aggravait toujours. Alitée elle semblait toucher à sa fin. On appela en toute hâte le curé de la paroisse pour qu'elle reçût les sacrements. Les personnes qui la gardaient la croyaient à toute extrémité: elle ne parlait plus. Tout à coup elle ouvre les yeux et fait un effort pour dire: *Acqua di Campitello*. On se dirige aussitôt vers la maison du sieur Alphonsi Antoine, qui avait chez lui de l'eau de la source susmentionnée. Il en donne un demi-verre. La malade en boit la moitié, et l'autre moitié est employée à lui laver les mains. Quelques minutes après elle s'endort d'un sommeil profond. Le lendemain, elle se réveille vers huit heures: elle était guérie. C'était le dimanche 10 décembre 1899. Ces détails précis nous ont été donnés par le vénérable curé de Lama; mais ils ont été confirmés de vive voix, vingt minutes après, par la demoiselle Garsi, Dominique-Marie, que nous avons eu le plaisir d'entendre près de la grande croix, au lieu des apparitions.

III

ÉTAT D'ÂME DE LA POPULATION DE CAMPITELLO

Dans la lutte des partis, Campitello a eu son histoire. La pratique des devoirs religieux y a été beaucoup et longtemps négligée, jusqu'à la dernière mission donnée avec grand succès par le R. P. Stefanini, Oblat de Marie Immaculée.

Un seul homme se tint éloigné du Tribunal de Pénitence et de la Sainte Table. Aujourd'hui ce même homme est un dévot du saint rosaire, qu'il récite à genoux, au pied de la croix. Le blasphème qu'on déplorait souvent là-bas, comme dans plusieurs de nos villages, a cessé entièrement. En un mot, il y a à Campitello une nouvelle atmosphère morale et religieuse. La grande passion des hommes et des femmes est de réciter à genoux, avec une touchante piété, le saint rosaire. Que le saint nom de Dieu soit béni! Que son règne arrive.

IV

Que faut-il faire?

Il faut prier sans cesse et bien prier, en faisant des œuvres de pénitence, en attendant qu'il plaise à Dieu de développer son œuvre, si réellement Il a daigné choisir Campitello comme nouveau centre de distribution de ses actes de miséricorde et de ses grâces, par l'intercession de la Vierge Immaculée. *Ave Maria!*

P.

Le Congrès Spirite et Spiritualiste

Parmi tous les Congrès dont l'Exposition a été le prétexte ou le motif, le Congrès spirite et spiritualiste international a été certainement l'un des plus intéressants par la qualité même des matières en discussion et par la hauteur soutenue des paroles et des pensées.

C'est le dimanche 16 septembre que ce Congrès s'est ouvert, et il a duré jusqu'au jeudi 27 septembre. La salle choisie pour les réunions était la grande salle de la Société des Agriculteurs de France, 8, rue d'Athènes.

Le Congrès avait comme présidents d'honneur MM. Victorien Sardou, sir Alfred Russell, Wallace et Aksakoff.

La présidence effective était occupée par M. Léon Denis, assisté de MM. Durville et Gillard comme vice-présidents et du docteur Papus comme secrétaire général.

Le Congrès avait admis les représentants de toutes les écoles spiritualistes qui avaient déjà pris part au Congrès de 1889.

Il était classifié en cinq sections :

- 1° section spirite.
- 2° section magnétique.
- 3° section hermétique.
- 4° section théosophique.
- 5° groupes indépendants.

Dans la circulaire que le comité de propagande nommé par le Congrès de 1889 avait adressée aux divers sociétés et journaux spirites, pour préparer le Congrès de 1900, un certain nombre de points étaient définis, comme devant servir de bases de doctrines, de dogmes, si je peux m'exprimer ainsi, au futur concile du spiritualisme.

Ces points étaient les quatre affirmations suivantes que le comité considérait comme admises ou devant être admises par tous les spirites :

- 1° L'existence et l'immortalité de l'âme.
- 2° La connaissance du corps spirituel ou périsprit.
- 3° Les vies successives (doctrine de la réincarnation).
- 4° L'existence de Dieu.

Ces conclusions n'ont pas soulevé de discussions sérieuses. La première et la quatrième s'imposent à des spirites. L'existence du corps astral est aujourd'hui hors de doute. Quant à la réincarnation ou aux migrations successives des âmes, elle est admise depuis assez longtemps en dehors même des spirites. Un ouvrage de M. Pezzani sur la pluralité des âmes, paru il y a longtemps déjà, exposait ce système d'une manière éloquente et persuasive.

C'est le magnétisme qui a été le héros du Congrès, le magnétisme que Balzac, prophète, appelait, il y a soixante ans, « la science favorite de Jésus et l'une

des puissances divines remises aux apôtres », et dont il constatait déjà le pouvoir curatif.

C'est surtout depuis 1889 que la thérapeutique par le magnétisme a pris en France une grande extension, et là comme partout des théories contradictoires se sont fait jour. Deux systèmes se sont trouvés en présence : celui de l'émission et celui de l'ondulation. Comme en physique, c'est ce dernier qui paraît triompher. Le magnétiseur allemand Scheibler a fait au Congrès même une série d'expériences intéressantes sur le transfert de la pensée. A ce sujet une question importante a été soulevée par M. Smith qui est partisan de l'hypothèse que ce n'est pas la parole mentalement formulée qui se transmet ainsi, mais l'idée elle-même, de telle sorte que la transmission de la pensée pourrait être internationale et indépendante des différences de langage.

Le Congrès a également défini les champs d'action respectifs de l'hypnotisme et du magnétisme. M. Bouvier (de Lyon), qui est un grand thérapeute magnétique a bien montré que l'hypnotisme ne peut s'exercer que sur les névropathes ou les hystériques, tandis que le magnétisme agit sur tous ceux qui souffrent.

Une autre communication nous a appris l'existence aux Etats Unis des *camp-meetings* magnétiques. Lorsque la présence d'un médium célèbre est signalée, de tous les coins des Etats-Unis croyants et curieux accourent en foule, et des camps provisoires se forment, au milieu desquels le médium guérisseur ou devin exerce son action.

Parmi les communications faites à la section spirite, celles du docteur Bonnet ont établi, par les expériences concluantes dont il a fait le rapport au Congrès, la certitude de l'action d'une force invisible intelligente sur notre plan physique, et la possibilité du passage de la matière à travers la matière.

La médiumnité a été l'occasion de rapports très documentés. M. Chatterjü, professeur de philosophie hindoue à l'Université de Bénarès, nous exposa la théorie de la *yoga* que pratiquent les *yogins* qu'il ne faut pas confondre avec les fakirs. Tout le monde peut devenir *yogin*, mais la recette en paraîtrait peut-être difficile à quelques-uns.

L'abstinence, voilà le fond de la *yoga*. S'abstenir de nourriture autant que possible, ne manger que des légumes, ne pas boire de boissons fermentées, renoncer à tous les plaisirs, tel est le régime du *yogin*, par lequel on arrive à la science de l'au-delà et au Nirvana parfait.

Les *Yogins* devinent les pensées de ceux qui leur parlent et même de ceux qui s'adressent à eux de loin; ils voient les morts; leur regard traverse les distances et les obstacles, ils arrivent à se dédoubler et à pouvoir se transporter instantanément là où ils veulent.

Avouez que leur abstinence est bien récompensée.

Auprès d'eux, les Aïssaouas qu'on a revus paraissent des enfants.

Le docteur Papus a fait, au cours du Congrès, une conférence des plus intéressantes sur « la mort et la survivance d'après l'occultisme ». La mort est simplement le passage d'un état à un autre état, mais dont l'homme n'a conscience que deux ou trois mois après la mort; elle est la séparation des principes d'en bas, qui aspirent à la lumière pour l'absorber, et de ceux d'en haut qui recherchent la matière pour l'illuminer. C'est le corps astral, le « char de l'âme », de Platon qui est le véhicule de cette ascension vers l'infini.

Voici les conclusions que le Congrès a adoptées au sujet du magnétisme.

I. — Le magnétisme est un agent physique soumis à des lois analogues à celles qui régissent la chaleur, le son, la lumière, l'électricité.

II. — Le magnétisme humain possède réellement les propriétés curatives affirmées depuis plusieurs siècles par les magnétiseurs, et son application au traitement des maladies ne présente aucun danger.

III. — Le magnétisme ne doit pas être confondu avec l'hypnotisme dont il diffère essentiellement.

IV. — Le magnétisme professionnel doit être exercé par des praticiens instruits, bien portants au physique et d'une moralité irréprochable. Mais il peut aussi être pratiqué avantageusement par certains magnétiseurs peu instruits, bien doués au point de vue magnétique et animés du désir de faire le bien.

V. — Le magnétisme peut surtout rendre de grands services au sein de la famille, car dans un grand nombre de cas l'homme peut être le médecin de sa femme, celle-ci le médecin de son mari et de ses enfants.

VI. — Le sommeil provoqué n'est pas nécessaire dans le traitement des maladies par le magnétisme; et la suggestion ne peut rendre quelques services au magnétiseur qu'à la condition d'être pratiquée sous la forme d'une douce persuasion et surtout d'après les connaissances approximatives des modifications qui doivent survenir dans le cours du traitement.

Ce Congrès, dont notre compte-rendu n'est qu'une image trop pâle et trop brève, marquera dans l'histoire de l'au-delà un des « tournants » les plus intéressants. Nous reviendrons d'ailleurs sur certaines questions qui y ont été étudiées.

H. V.

UN MUSÉE SPIRITE

LES TÉMOINS DE L'INVISIBLE — LE PORTRAIT D'UN DÉMON. — LES DESSINS DE L'INSTITUTEUR

Nous avons un musée d'un nouveau genre, un musée spirite. Ce n'est pas qu'il soit très riche, mais il est déjà très curieux. Je m'y suis glissé l'autre jour, pendant que le commandant Tegrad y faisait une conférence et j'y ai jeté le regard furtif et discret d'un demi-profane.

Très intéressante, d'ailleurs, cette conférence et en général la physionomie de ce congrès spirite si animé et si vivant, d'où toute étiquette est bannie, toute morgue exclue et où des convictions communes relient toutes choses dans une atmosphère de bienveillance et de cordialité singulièrement propice à la recherche du vrai.

Mais j'ai hâte d'arriver aux objets les plus intrigants du musée, à ces portraits, à ces photographies où *l'invisible* a bien voulu se matérialiser et se rendre ainsi sensible aux plus sceptiques.

Voici d'abord des masques, des profils, des faces aux traits humains, mais étranges, imprimés dans la paraffine. Oh ! les singulières figures, l'une surtout diabolique, au nez bizarrement concassé, aux pommettes saillantes, au menton fuyant, aux oreilles larges et décollées. On dirait quelque imagination infernale d'un sculpteur du moyen âge.

Et ce monstre est le produit de l'effort médianimique de la charmante Eusapia Paladino. Oui, c'est grâce à cet intermédiaire qu'il s'est trouvé attiré hors de sa sphère d'esprit sans doute inférieur et méchant comme un démon de Faust et qu'il est venu bénévolement tremper ses traits dans la paraffine toute disposée à les fixer.

Comment s'opère une matérialisation ? Voilà sans doute qui est mystérieux ; mais dans ce congrès du monde spirite, chacun détient sa part de vérité sur chaque parcelle du mystère. A nos côtés se trouve Mme Agullanna, médium célèbre, médium *voyant*. Elle a vu de longues étincelles, semblables à des étincelles électriques, jaillir du plafond vers Eusapia et de la tête de celle-ci, et surtout de la région de l'épigastre, s'élancer les *dégagements* dont la masse fluide, d'abord grisâtre et imprécise, prend lentement une forme et où apparaît tout à coup une figure, cette figure que Mme Agullanna appelle « l'homme barbu ».

Ce n'est pas cependant, je crois, *l'homme barbu* dont j'ai vu le profil peu sympathique imprimé dans la paraffine. C'est un autre démon familier, car Eusapia Paladino en connaît plusieurs.

Des hypothèses diverses circulent au sujet de la formation de ces *homonculi*. Plusieurs théories essaient de définir la matérialisation. On se passe avec intérêt les photographies de M. François obtenues en séances obscures. Elles tendent à prouver l'existence de rayonnements, de *dégagements* lumineux émanant du corps des médiums, principalement de la région du cœur. L'une est tout à fait étrange, on y aperçoit nettement le « dégagement » jaillissant du côté gauche de l'un des médiums, sous forme d'un trait lumineux qui s'enroule en nodosités capricieuses.

Une autre paraît à M. François tout à fait significative. On y voit devant les médiums la masse encore confuse des dégagements qui semble pour ainsi dire étirée en longues stries ou traînées blanchâtres qui représentent aux yeux de M. François les efforts de l'esprit cherchant à appréhender le fluide pour se matérialiser.

A propos de ces matérialisations, une remarque. Les figures dont nous pouvons voir le relief au musée spirite présentent en général cette curieuse particularité : on dirait qu'ils entraînent à travers la matière de la paraffine les innombrables plis d'un linge extraordinairement ténu dont ils sont enveloppés, et quand on considère de plus près le relief il n'y a pas de doute à ce sujet puisqu'on y distingue le grain du linge et de l'étoffe.

Or, on sait que les esprits ont recours, pour se matérialiser, d'abord aux forces médianimiques et ensuite aux différents objets où ils déterminent des effets physiques. Mais on pourrait précisément se demander si, pour prendre la forme humaine, ils n'ont pas toujours recours à des étoffes, à des tissus qui serviraient d'enveloppes matérielles en quelque sorte aux efforts des désincarnés réglés de façon à donner l'illusion de la présence d'un corps humain.

Je livre cette remarque pour ce qu'elle vaut à messieurs les congressistes et je terminerai rapidement l'inspection du musée par les singuliers portraits dus au crayon de l'« Instituteur ».

L'« Instituteur » est un désincarné qui a dû beaucoup crayonner dans sa vie. Il est encore d'une jolie force, qu'il se plaît à nous montrer, en employant de temps en temps l'activité d'un graveur médium.

Celui-ci est le premier à s'étonner de ces dessins qui ne rappellent en rien sa manière habituelle. Il cède aux inspirations de l'esprit et se met tout à coup à crayonner, crayonner jusqu'à ce qu'il dégage de ce fatras de coups de crayon des têtes souvent belles, expressives toujours. J'ai admiré surtout un étonnant portrait de jeune femme au sourire ambigu, Joconde de l'au-delà. En partant, le merveilleux dessinateur n'oublie pas de signer son œuvre : l'*Instituteur*. Mais quelquefois aussi il semble s'en repentir, et il écrit fiévreusement : « Efface ! efface ! » comme s'il redoutait de confier à la terre les beautés cachées de l'Invisible.

ANDRÉ GAUCHER.

L'article suivant est précisément consacré à l'Instituteur et au graveur médium, dont notre ami André Gaucher, trop discret, n'a pas osé imprimer le nom.

Le cas de M. Desmoulins

En voilà bien d'une autre ! Un dessinateur connu — et qu'on a même vu souvent à côté de M. Zola au moment du procès — M. Desmoulins, a perdu sa personnalité. Il prend encore un crayon, et le papier, sous sa main, se couvre encore de traits — mais ce n'est plus lui qui dessine : c'est un monsieur qui, pour garder l'incognito dans le monde des invisibles, se fait appeler l'« Instituteur... »

M. Desmoulins possède, dans son atelier de la rue Washington, toute une série de dessins obtenus à l'aide de ce singulier collaborateur, qui ont été faits de biais, et même à l'envers... Ils n'en sont pas plus mal pour cela.

Nous avons déjà les dessins de M. Sardou, les fameux dessins médianimiques qui représentaient et le palais des singes et la maison de Mozart. C'est d'un phénomène de même ordre que M. Desmoulins est le jouet.

Il en est d'autant plus estomaqué qu'il était le moins croyant des hommes. C'est par accident qu'il est venu au spiritisme. Jusque-là, il le boudait. et, avec son ami M. Emile Zola, flétrissait de la belle façon la mentalité du colonel Du Paty de Clam qui s'était aussi parfois penché, curieux, sur l'abîme de l'insondable. « Un spirite, disait-il, un spirite ! Vous comprenez, tout s'éclaire. » Et voilà qu'à son tour, M. Desmoulins est spirite, bien mieux : médium ! Il dessine sous l'empire d'une volonté supérieure à la sienne, parce que « l'Instituteur » le veut.

ORIGINE DE L'AVENTURE

Comment cette aventure lui advint-elle ? Très simplement :

— Il y a quelques mois, nous dit-il, je dînais en compagnie de plusieurs personnes dont deux jeunes filles, quant à la fin du repas celles-ci eurent la fantaisie de vouloir faire tourner une table. Il se produisit le phénomène suivant assez étrange : la table se mit en mouvement, se souleva et resta immobile dans cette position. Quelqu'un de nous voulut alors lui faire reprendre sa position d'équilibre en exerçant sur elle une forte pression, mais le bois de la table céda et elle fut brisée.

Se rentrai chez moi impressionné, et comme j'étais au fait des différentes expériences médianimiques, je résolus d'en essayer une. Je pris une feuille de papier blanc et une plume et j'attendis.

M. Desmoulins tire d'un carton contenant plusieurs feuillets numérotés, l'un d'eux, le n° 1.

— J'avoue, reprend-il, que ce ne fut pas très encourageant comme première expérience. Voici ce que j'obtins : un trait bizarre, continu, s'enroulant en sinuosités capricieuses, sans formes distinctes. Ce fut tout pour cette fois.

Le lendemain j'obtins des choses plus extraordinaires encore, mais qui présentaient une forme. L'artiste invisible qui les dessinait par ma main n'est pas, vous le voyez, un virtuose, tant s'en faut; voici un dessin tout à fait étrange et enfantin, qui affecte à peu près la forme d'un vase; du moins, c'est ce que le mystérieux dessinateur voulait sans doute représenter, puisqu'il a écrit au-dessous le mot : « vase ». Ensuite, l'un des spécimens de dessins humoristiques, ces petites caricatures que vous voyez, inachevées et bizarres, comme ces silhouettes peu compliquées dont les écoliers ont coutume d'illustrer les couvertures de leurs cahiers. Puis d'autres dessins embrouillés, confus, étranges, « des vases », comme il les appelait. Cela dura tant que j'employais la plume. Un beau jour j'eus l'idée de remplacer celle-ci par le crayon, et j'obtins alors la communication suivante : « *Je te quitte, un autre esprit veut bien te faire dessiner* ».

Ce jour-là, en effet, l'esprit dessina une belle feuille que M. Desmoulins nous montra : des contours, des nervures et des ombres. Puis, brusquement, il en obtint une autre.

Et M. Desmoulins nous met sous les yeux un croquis tout à fait extraordinaire. Cela représente deux académies, l'une d'homme, l'autre de femme de très bon style.

— Je mis cinq minutes à faire celui-ci, poursuit notre interlocuteur; ma main crayonnait, crayonnait avec une rapidité folle; je n'avais pas, d'ailleurs, la moindre conscience de ce que j'étais en train de faire, puisque ce dessin fut exécuté... de biais.

Et comme nous ouvrons des yeux étonnés :

— Oui de biais, c'est d'ailleurs la règle générale; la plupart des portraits que vous avez vus au musée spirite ont été faits de biais et souvent... à l'envers.

LE PROCÉDÉ

M. Desmoulins regardait sa main aller curieusement, sans trop savoir ce qu'elle faisait... Il travaillait, dit-il, dans la manière de Rodin, si bien qu'aux premiers traits, il s'écria : « Ah ! mon Dieu, je vais faire un escargot. »

Dès lors son inspirateur continua d'affirmer sa virtuosité — son talent. M. Desmoulins n'y mit rien du sien. Voici comme, d'ordinaire, les choses se passaient :

— Généralement, dit-il, ma main est entraînée avec une rapidité prodigieuse, dans une sorte de tourbillon ou de giration fulgurante, et cela donne cette sorte d'auréole de crayonnage que vous voyez à la plupart des portraits. Au centre reste un espace clair où vient s'inscrire la figure. Cela dure, la plupart du temps, cinq minutes.

— Et vous dites qu'un grand nombre de ces portraits ont été faits de biais ou à l'envers ?

— Presque tous. Tenez, celui-ci fut fait de biais sous les yeux de Romain Coolus. Cet autre à l'envers. Le premier représente, à ce qu'il paraît, saint Jean-Baptiste. Le second est intitulé : la Douleur. Celui-ci, qui est à mon avis fort beau d'expression, représente, comme vous le voyez, une

vieille femme au visage contracté, appuyant sa main sur son front. Or, je commençai par dessiner le bras à l'envers, et comme il m'était naturellement impossible de reconnaître que je dessinais un bras, je cherchais qu'elle pouvait bien être l'objet que j'étais en train de crayonner. Je croyais que c'était encore un de ces vases singuliers que me faisait exécuter mon premier inspirateur.

— Et ces portraits restent toujours à l'état d'ébauches ?

— Non pas. L'artiste invisible prend soin de les parachever quelquefois. Voici une tête des plus réussies. C'est une jeune fille au sourire un peu aigu, mais aux traits fins et réguliers. Elle fut exécutée, comme vous le voyez, un jour que je me trouvais dans le cabinet de consultation d'un médecin et sur son propre buvard. Or, l'esprit voulait procéder, par notre intermédiaire, à certaines retouches, et voici comment il s'y prenait; mon crayon, inconsciemment, traçait d'abord un petit cercle sur une partie déterminée du visage, celle que l'esprit désirait modifier; puis la pointe de mon crayon se trouvait conduite en dehors de la partie dessinée, dans un coin du papier où elle écrivait : *efface*. Je savais ce que cela voulait dire et, avec une gomme, j'effaçais la partie entourée d'un cercle, puis je reprenais mon crayon.

UN INSPIRATEUR IRRITABLE

Nous nous informons du nom de ce dessinateur invisible. Il signe lui-même ses œuvres : l'*Instituteur*. M. Desmoulins a essayé de lui donner un autre nom; il n'a rien voulu savoir. M. Desmoulins insistait : « Appelle-moi Spinoza, si tu veux ! » Une autre fois : « Je suis Botticelli ». Il est évident qu'il se moquait, et quelque bonne grâce qu'il y mette, M. Desmoulins est bien forcé de le reconnaître. Du reste, l'artiste parle de ce personnage en toute liberté.

En général, il est très capricieux. Souvent il est de mauvaise humeur et parfois très grossier. Quelquefois il vient à mon aide d'une manière tout à fait inattendue. Ainsi tel jour où je travaillais au portrait de la fillette d'un de mes amis romanciers fort connu, j'éprouvais beaucoup de peine à trouver la ressemblance. Tout à coup ma main écrivit dans un coin du papier : *Imbécile, prends une feuille de papier !*

J'obéis et en quelques instants mon exquise au crayon fut faite et d'une ressemblance frappante, mais dans une pose toute différente de celle que j'avais choisie et d'ailleurs sans que j'aie eu le loisir de jeter un seul coup d'œil à mon modèle.

Il aime surtout à m'étonner. C'est ainsi qu'il m'a fait exécuter plusieurs fois devant des tiers des portraits de personnes que je n'avais jamais vues et qui se trouvaient être soit des parents, soient des amis des gens qui m'entouraient et qui m'imputaient, non sans quelque étonnement, ces sortes d'instantanés de l'invisible.

M. Desmoulins a-t-il à donner une explication de ces faits extraordinaires ? Il nous a sagement répondu sur ce point.

— Je constate et n'explique pas. Ils déroutent mes habitudes d'esprit. Songez donc que je vis dans l'atmosphère d'intelligences qui n'inclinent pas au mysticisme... Et je n'ai, moi, l'exact et le scrupuleux, aucun

rapport avec cet instituteur extravagant qui fait un portrait sans se soucier où il mettra les yeux, le nez et la bouche.

M. Desmoulins ne se mêlera pas aux spirites. Il est fatigué de ses expériences qui le déconcertent. Il commence à trouver dangereux cet « homme voilé » — l'instituteur. Il songe à lui fausser compagnie... mais le pourrait-il ?

Quand on vous le dit : une affaire n'est pas finie qu'une autre commence. (L'Eclair).

De l'identité des esprits⁽¹⁾

III

Il est très difficile de suivre M. A. Erny dans sa discussion, car elle est pleine de méandres...

Dans le précédent article, j'ai montré comment mon contradicteur, après avoir laissé entendre qu'il allait nous parler d'*expériences spirites* et d'*esprits évoqués*, avait oublié sa promesse et s'était remis à nous entretenir de *manifestations spontanées*...

Cette fois, je dois constater qu'après nous avoir annoncé des preuves d'identité par matérialisation, il n'a pas davantage donné suite à son engagement...

Il nous a, il est vrai, renvoyé à son très intéressant ouvrage le *Psychisme expérimental* ; mais comme j'écris ces lignes à la campagne et que je n'ai pas cet ouvrage sous les yeux, je ne puis profiter du conseil, et force m'est de m'en tenir à ce que dit la brochure.

Dans mon livre, dit M. Erny, j'en ai cité bien des cas curieux, entre autres celui de M. Livermore, et il est évident que lorsqu'une mère, une sœur, un frère, etc., se matérialisent et viennent se jeter en pleurant dans les bras des parents qu'ils ont aimés sur la terre et, lorsqu'il faut se séparer de nouveau, s'en vont avec peine, il serait aussi impie que ridicule de croire que Dieu puisse permettre à des *Démons* de jouer avec les sentiments *les plus sacrés* de l'Humanité. Je me refuse absolument à admettre une pareille comédie et la trouverais injurieuse pour la Bonté de Dieu...

Réflexion faite, je ne regrette pas trop de n'avoir pas sous la main le *Psychisme expérimental*. Je trouve dans les quelques lignes qu'on vient de lire de quoi répondre à M. Erny...

La comédie dont il parle et qu'il se refuse à admettre, elle a lieu à chaque instant. A chaque instant des entités de l'au-delà prennent ainsi des figures d'êtres aimés et ne sont pourtant pas ces êtres aimés...

Tilly en a donné de multiples exemples. M. Erny n'ignore pas qu'en dehors de certaines catégories d'apparitions que l'on a de fortes raisons de croire d'or-

dre divin, il y eut à Tilly nombre de phénomènes fort décevants...

Telle voyante crut longtemps voir la Vierge et s'aperçut un beau soir que la forme qui lui apparaissait avait les pieds fourchus ; telle autre assista à un combat entre Satan et la Bonne Mère ; la même put contempler toutes les scènes de la Passion et, de frayeur, un jour, s'évanouit...

Les catholiques n'ont jamais voulu admettre que les personnages qui apparaissaient dans ces scènes bizarres fussent réellement les personnages qu'ils représentaient. Les Spirites ne l'ont pas davantage admis...

Il y avait donc bien là des *comédies*, dans le sens que M. Erny donne à ce mot.

Et on est bien obligé d'en conclure que si des êtres de l'au-delà, pour mystifier de petites paysannes, ont pu prendre la figure de personnages aussi sacrés que la Vierge, les Apôtres, et même Jésus Christ, d'autres invisibles ont pu jouer le rôle d'une mère, d'une sœur ou d'un frère, comme dans le cas de M. Livermore.

Car, de deux choses l'une :

Ou les personnages qui apparaissent sont bien ceux qu'ils semblent être, ou ils ne le sont pas.

Or, M. Erny, qui admet si facilement l'identité des « désincarnés » qui se matérialisent, quand il ne s'agit que de personnages de mince importance, ne l'admet certainement pas quand il s'agit du Christ ou des Saints du Paradis.

Par voie de conséquence, il est obligé de reconnaître que les invisibles ont la faculté de modeler à leur fantaisie le fluide qu'ils empruntent aux médiums.

Et, dans ces conditions, je lui demande quel criterium lui permettra de déterminer si, étant donnée telle ou telle matérialisation, elle est due à l'*esprit* qu'elle est censée représenter ou à un autre ; je lui demande aussi à quel signe il reconnaîtra que cet *esprit* est un « désincarné » et non une autre entité de l'autre monde...

Je reconnais que mon contradicteur a prévu l'objection, et que même il a tenté d'y répondre.

Il y a, dit-il, de bons et de mauvais esprits, aussi l'expérimentateur prudent doit prendre ses précautions.

En général, ce sont surtout des parents ou amis dont on peut obtenir le plus de preuves d'identité, grâce aux renseignements et aux côtés particuliers de leurs ménages.

Le malheur, c'est qu'ici M. Erny n'est pas tout à fait d'accord avec lui-même. Quelques pages plus

(1) Voir les numéros 88, 89, 90.

haut, en effet, il a cité un passage de Mme Underwood et un autre du *Light* pour expliquer justement que ces « communications » de parents sont particulièrement rares et difficiles.

Il continue :

Il est trop facile de dire que ces renseignements sont puisés par les invisibles dans le cerveau des assistants, car dans beaucoup de cas ces faits sont ignorés des assistants ou des intéressés.

Sur ce point, je suis d'accord avec M. Erny. Je sais, par expérience, que les renseignements donnés par les invisibles sont souvent ignorés des expérimentateurs.

Je suis même de l'avis de M. Erny quand il dit :

Supposer aussi que des démons vont interviewer les morts pour connaître les secrets de leur vie et s'en servir pour mystifier les vivants me semble inadmissible.

Le Diable Reporter ! Je ne vois pas bien cela, en effet. Et il faut, en vérité, que M. Erny nous croie bien toc-toc pour nous prêter de tels concepts ..

Ce n'est pas du tout ainsi que nous supposons que les choses se passent.

Nous supposons qu'elles se passent exactement comme il le suppose lui-même.

M. Erny cite un certain nombre de cas où ce qu'il appelle des désincarnés sont venus annoncer à des vivants des faits non encore accomplis.

Comment ces « désincarnés » prophètes ont-ils pu se renseigner ?

S'il s'agissait de faits passés ou actuels, on pourrait admettre qu'ils les ont connus de leur vivant, ou qu'ils les aperçoivent de l'autre monde.

Il s'agit de l'avenir.

Il faut donc admettre que les désincarnés ont un moyen quelconque d'entrevoir le futur.

Ce moyen, quel est-il ? Je l'ignore. M. Erny, vraisemblablement, l'ignore comme moi ; mais il admet qu'il existe, puisqu'il admet les faits qui le prouvent...

Eh bien ! si M. Erny admet cela pour les désincarnés, pourquoi ne l'admettrions-nous point pour les invisibles qui ne sont point des désincarnés ?

Pourquoi est-il ridicule de supposer que les « démons » soient renseignés sur ce qui se passe et s'est passé ici-bas, et est-il normal de croire que les « désincarnés » le sont sur ce qui ne s'y est pas passé encore ?

Avant de parler de la paille qui est dans l'œil du voisin, il est sage de s'assurer qu'on n'a pas une poutre dans le sien.

(A suivre)

GASTON MERY.

Les Prédications de M^{me} Mongruel

Je reçois de Madame Mongruel la lettre suivante :

Mardi, 9 octobre.

A Monsieur G. Mery,

MONSIEUR

Je crois que *l'Echo du Merveilleux* est une tribune où se dit tout ce qui sérieusement touche aux questions de *clairvoyance*.

Vous ne pouvez ignorer un article de M. Staed, paru dans la *Revue des Revues*, touchant une question qui a été des plus poignantes et toute d'actualité.

Consultations prises par M. Staed, données par moi dans les premiers jours de septembre alors qu'on était tout angoissé au sujet des Ambassadeurs...

Déjà j'ai une fois attiré votre attention sur le sujet, pourquoi n'en avez-vous rien dit ?

Cet article a été reproduit par des journaux français et étrangers. *l'Echo* n'en parle pas !... En vous écrivant une seconde fois je cède à la pression d'amis, vos lecteurs, très surpris de n'avoir rien trouvé dans votre intéressant journal sur ces prophéties qui, sûrement, méritaient bien l'honneur d'être citées par vous.

Je tiens à votre disposition l'article original en anglais et la traduction en français.

Agréez, je vous prie, Monsieur, mes saluts distingués.

J. MONGRUEL.

8, Chaussée d'Antin

Il est exact que Mme Mongruel avait une première fois attiré mon attention sur cette intéressante prédiction. Voici la lettre qu'elle m'avait adressée à ce sujet à la fin d'août.

A Monsieur Gaston Mery.

MONSIEUR,

J'aurais voulu vous faire connaître plus tôt le résultat d'une consultation que j'ai donnée le 23 juillet, à dix heures du soir, à M. S. ***, propriétaire d'un important journal de Londres, en présence de Mme de P***.

Après m'avoir posé quelques questions toutes personnelles, M. S*** m'interrogea sur la grande question des Ambassades, particulièrement sur l'Ambassadeur d'Angleterre en Chine.

A cette question, si angoissante, voilà ce qui fut répondu : « Rassurez-vous. L'ambassadeur, sa femme et ses enfants vivent ; vous les reverrez ; ils seront libres, quoiqu'ils soient gardés à cette heure par des Chinois qui n'attendent qu'un mot d'ordre pour les massacrer. »

« Le Japon rentrera chez lui, délaissant la Chine. Les puissances ne s'entendront pas. Des questions de vanité et d'intérêt les divisent et préparent dans l'équilibre européen des troubles que j'ai déjà vus et prévus depuis longtemps. La Russie est mécontente, exigeante ; l'Allemagne, rêveuse ; l'Angleterre, inquiète et agressive, etc., etc. ».

Si vous avez de la place dans votre journal, veuillez

faire passer ces notes ; elles le méritent par l'intérêt qu'elles présentent à l'heure actuelle.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués.

J. MONGRUEL.

6, Chaussée-d'Antin.

28 Août.

Voici maintenant la traduction de l'article de M. V. J. Stead dans la *Review of Review* :

Mme Mongrue ne me connaissait pas, dit le narrateur. Je lui dis que j'étais anxieux du sort de quelques amis. Elle me demanda un objet leur ayant appartenu. Je n'avais qu'un journal publiant le compte rendu du massacre. J'avais détaché l'article que je pliai et repliai plusieurs fois de façon à ne pas laisser voir les noms. La « dormeuse » prit la coupure dans sa main, sans y jeter les yeux, et commença aussitôt :

— Ces personnes sont en grand danger. Me voilà transportée très loin, par delà plusieurs mers, dans un pays très chaud. Il y a des habitants de toutes couleurs. C'est la Chine, je crois. Je vois une grande confusion et une effusion de sang, mais je ne peux pas distinguer clairement ce qui se passe.

— Dites-moi, lui demandai-je, s'ils sont vivants ou morts ?

— Ils sont vivants, répondit-elle, mais ils peuvent être tués à tout moment. Je ne puis vous en dire davantage, à moins d'avoir un objet leur ayant appartenu.

Le 31 juillet, j'allai consulter de nouveau Mme Mongrue. Des câblogrammes avaient annoncé l'empoisonnement de l'Empereur, l'emprisonnement de l'Impératrice et la dictature du prince Tuan. J'étais allé la veille dans une ambassade où un de mes amis, le comte Sassini, eut la bonté de couper pour moi quelques fils de soie d'un sachet parfumé, présent de l'Empereur de Chine.

La « dormeuse » reconnut aussitôt que la soie avait appartenu à l'Empereur. Elle me le décrit très minutieusement, m'affirma qu'il n'était pas mort et que les représentants des puissances n'avaient pas été massacrés. La voyante ajouta qu'il y avait eu plusieurs engagements et beaucoup de tués, qu'un ordre avait été donné de massacrer tous les ministres, puis qu'on avait ordonné de surseoir à l'exécution de cet ordre et de garder les ministres comme otages.

— Pouvez-vous voir ce qui va se passer ? lui demandai-je.

Elle me répondit :

— Les alliés marcheront sur Pékin, et, au moment où les Chinois attaqueront les légations, ils seront pris de panique et prendront la fuite. Oh ! c'est curieux, s'écria-t-elle ensuite, je ne vois pas d'Allemands dans l'armée des alliés. Ils doivent être sur un autre point.

— Pouvez-vous les voir plus loin dans l'avenir ? insistai-je.

Elle me dit :

— La Chine sera battue, horriblement battue, mais pas anéantie. Un an se passera avant que ce fait se soit accompli, puis une autre guerre éclatera, plus effroyable, qui sèmera la ruine et la désolation dans les deux hémisphères.

Ce ne fut que quelques jours après cette séance que la presse publia les nouvelles confirmant ce que la « voyante » avait annoncé.

GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME ET DE LA MAGIE

G

Gobelins. — Sorte de lutins ou farfadets qui vivent dans les maisons et en protègent les habitants. D'après une légende fort accréditée, la manufacture nationale des Gobelins devrait son nom à ces lutins domestiques qui auraient coopéré, dans une grande mesure, à faire trouver aux ouvriers teinturiers de cette manufacture, de riches couleurs. On dit aussi, par corruption, *Gibelins*.

Gobes. — Boule composée de détritits divers, qui se trouvent dans l'estomac de certains animaux agricoles et qu'on constate en faisant leur autopsie, après leur mort. Les gens de la campagne croient que ce sont des sorciers qui ont jeté un sort aux animaux atteints de cette maladie. — (Cf. *Salgues, Des Erreurs*, etc. Tome II, p. 14).

Goëtie. — Magie noire. (V. MAGIE)

Goules. — Êtres malfaisants, sortes de vampires qui sortent de leur repaire pendant la nuit pour nuire aux vivants et sucer le sang des cadavres récemment enterrés. — Les Goules, qu'on nomme aussi *Gholes*, sont comme les lamies et les harpies des vampires qui figurent fréquemment dans les contes orientaux ; elles sont, du reste, connues de l'Antiquité.

Gounis. — Terme sanskrit emprunté par les occultistes modernes et qui sert à désigner des exorcistes hindous, héritiers des magiciens des tribus dravidiennes.

D'après Montgomery Martin (*The history, antiquities and topography of Eastern India*, tome III) rien que dans le district de Puraniya, il n'existe pas moins de trois mille cinq cents *Gounis* ou *Ojhas*, qui expulsent les démons par la récitation de *MANTRAMS* (Voy. ce mot).

JEAN DARLÈS (A suivre)

ÇA ET LA

• *Était-ce une maison hantée ?*

Dans son numéro du 12 octobre *l'Eclair* disait :

Nous l'échappons belle : on commençait à signaler une nouvelle maison hantée, le n° 8 de la rue Monsigny. On racontait que des bruits étranges avaient été entendus dans l'immeuble, totalement inexplicables. Que fallait-il penser de ce mystère, nous avons été le demander à la concierge du n° 8.

— C'est dans la nuit de samedi à dimanche, vers 3 heures et demie du matin, nous dit-elle, que je fus réveillée par un bruit sourd. J'ai du reste le sommeil très léger. Les coups semblaient être produits par un marteau frappant sur du fer, mais pas directement ; on aurait dit qu'entre le marteau et le fer il y avait quelque chose, un chiffon, destiné à assourdir le bruit. Je ne suis pas peureuse, je montai l'escalier et ne trouvai rien. Les coups continuaient. J'allai chercher le marchand de vin qui a son logement dans la maison, et avec lui je recommençai mes recherches sans résultat.

Le marchand de vin alla quérir des gardiens de la paix et ceux-ci entrèrent par la grande porte de la maison. Aussitôt, le bruit cessa. Avec les agents nous avons visité la cour de la maison et la cave, mais nous n'avons rien vu. Seulement, au moment où les agents s'en retournaient, j'ai constaté que la targette qui ferme le volet de la grande porte avait été tirée du dedans.

Il est donc probable qu'un cambrioleur se trouvait dans la maison et essayait de fracturer une porte. Par le volet qu'il avait entr'ouvert, il avait vu arriver les agents, et s'était sauvé par les toits. En effet, les toits de toutes les maisons voisines du théâtre des Bouffes-Parisiens sont desservis par un chemin de ronde créé pour le sauvetage en cas d'incendie. Cependant, ce n'est là qu'une supposition, car nous n'avons pu découvrir de traces d'effraction sur aucune porte.

..

Un fantôme protecteur

Extrait du journal russe *Autour du Monde* :

Dans la banlieue de Pétersbourg habite dans une modeste chambre M. K. K..., qui, plusieurs fois par an, au moment des vacances, part à Irkoursk (Sibérie), en visite chez des parents. Lors de son dernier voyage, il fut témoin d'un fait extraordinaire qu'il raconte comme suit :

« A quelques verstes d'une petite station en deçà d'Irkoursk notre train s'arrêta brusquement. Il marchait rapidement, à toute vapeur, et l'arrêt fut si instantané que tous nous ressentîmes une violente secousse. Evidemment, le mécanicien avait serré le frein et subitement arrêté la marche du convoi. L'alarme commença à se glisser parmi les voyageurs. On regarda par les portières et l'on ne vit rien de suspect sur la voie et aux alentours. Alors une partie des voyageurs, moi entre autres, sortit du train et se dirigea vers la machine.

« Près de la locomotive se tenait le mécanicien, pâle, tremblant et visiblement ému par quelque chose d'effrayant. Il nous regarda d'un air farouche, les yeux égarés, n'articulant qu'un mot : « Le moine ! le moine ! le moine ! »

« Naturellement, les questions l'accablèrent :

« Quel moine ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'est-ce qu'un moine vient faire ici ? » Après quelques instants, le mécanicien se remit et put enfin prononcer quelques mots. Il raconta qu'il avait distinctement vu, debout sur la voie, un moine tenant la main levée comme s'il lui commandait d'arrêter le train. Le temps de serrer le frein et d'arrêter, le moine avait disparu.

« Il est clair que ce fut une vision ; mais pourquoi lui est-elle apparue ? Le mécanicien n'a-t-il pas eu une hallucination ?

« Nous suivîmes les rails, et que vîmes-nous ? A vingt toises de l'endroit où le train s'était arrêté, la voie était défoncée et les rails enlevés.

« Nous tous, voyageurs et employés, avons été sauvés d'un danger épouvantable.

« Quelle impression produisit sur nous ce miracle, oui, je répète encore une fois ce mot : miracle ? Vous vous l'imaginez sans peine ! »

Voilà ce que raconte M. K. K..., jeune homme intelligent qui narre fort sérieusement ce fait et qui, du reste, est incapable d'altérer la vérité.

..

Disparition d'une revue spirite

Le *Phare de Normandie*, dont nous avons quelquefois cité des extraits dans notre *Revue des Revues*, annonce qu'il cesse sa publication. Nous saluons ce confrère qui tombe en pleine lutte pour le triomphe des idées spiritualistes. Malgré les attaques qu'il dirigeait de temps à autre contre nous, nous lui devons cet hommage, car s'il était parfois agressif — ce n'était d'ailleurs pas fait pour nous déplaire — il était toujours de bonne foi.

Les Convulsionnaires de Saint-Médard

MIRACLE OPÉRÉ SUR MADEMOISELLE HARDOUIN

(Suite)

Le 2 août fut le jour pris pour l'exécution de cette entreprise, mais tandis que la moribonde n'est occupée que de la gloire qui doit revenir du miracle de sa guérison à celui par l'intercession de qui elle le demande les porteurs de chaise qui viennent pour la transporter, s'effrayent en voyant son corps hideux, pâle, livide et décharné, qui reste immobile, et qui a perdu jusqu'à l'usage de la parole. Ils doutent d'abord si c'est un cadavre ou une agonisante qu'on leur ordonne de descendre d'un troisième étage jusque dans la rue. Ils l'enlèvent cependant avec son fauteuil, mais les syncopes où elle tombe aussitôt qu'ils la remuent augmentent encore leur frayeur. Ces hommes endurcis et accoutumés à manier des personnes infirmes, croient à tout moment que celle-ci va expirer entre leurs bras ; ils n'osent presque la toucher, ils craignent en l'agitant de faire exhaler le souffle de vie qui lui reste, ils la placent avec son fauteuil dans leur chaise à porteurs dont ils ôtent le siège à cet effet. Un second évanouissement, dans lequel elle tombe aussitôt qu'ils sont en chemin, redouble encore leur crainte et celles des personnes qui l'accompagnent. Elle arrive en cet état à Saint-Médard, en sorte qu'elle ne s'aperçoit qu'elle est à l'église et qu'elle assiste à la messe qu'au moment de l'élévation. Son cœur aussitôt s'adresse à celui qui est la résurrection et la vie ; et dès que la messe est finie, on se hâte de la transporter dans le petit cimetière, et de la coucher sur le tombeau du saint Diacre.

Le corps perclus de cette moribonde n'a pas plutôt touché la tombe salubre, que l'immobilité de ses membres paralytiques se change tout à coup en de mouvements d'une violence extrême. Leurs surprenantes secousses paraissent être le combat de la vie qui s'empresse de repousser la mort, et qui veut la chasser de ces membres où elle semblait régner depuis si longtemps par son froid de glace et par l'inaction qui en était l'effet. Au milieu de ces agitations qui effrayent et qui rassurent tout à la fois, cette paralytique fait signe qu'on la ramène à l'église ; c'est là que les spectateurs sont consolés, en voyant d'une manière sensible que la vertu du tombeau est empruntée de la vertu même du Tout-Puissant puisque les agitations se renouvellent en présence du Maître comme elles avaient commencé sur le tombeau du serviteur ; et il est si vrai que ces préludes de vie annoncent la main toute puissante qui les produit,

comme ils ont fait souvent aux tombeaux des saints les plus révéérés, que c'est au milieu de ces violentes agitations que la parole est subitement rendue à notre impotente.

Ce commencement de guérison joint aux mouvements évidemment surnaturels qui continuent dans les membres de cette paralytique, font croire que le moment de sa parfaite guérison n'est pas éloigné, et que Dieu ne diffère de l'opérer que parce qu'il veut faire ce prodige sur le tombeau de celui qu'il a dessein de glorifier. On comprend cet ordre du Très-Haut, et on la reporte sur le tombeau du Saint-Pénitent, où la violence des agitations recommence avec plus de force qu'auparavant, comme si Dieu voulait encore augmenter ce signal, pour rendre les spectateurs plus attentifs à ses merveilles. En effet la mort pour cette fois se voit contrainte de céder, elle fuit, elle disparaît. Le mouvement, la chaleur et la force avaient déjà, pendant le combat, pris la place de l'immobilité, du froid et de l'impuissance. L'ennemie étant en fuite, la tranquillité, le repos et la paix succèdent aussitôt à la violence des agitations. Les douleurs cessent, les couleurs se raniment, la santé paraît avec tous ses apanages. La miraculée se lève, elle marche soutenue, à la vérité, mais d'un pas qui commence à être ferme et délibéré; elle rentre dans sa chaise à porteurs au milieu des larmes et des acclamations de joie des spectateurs qui la suivent en foule.

Aussitôt qu'elle est arrivée dans la rue, elle sort de sa chaise pour faire connaître à tous ses voisins les grâces que Dieu vient de lui faire, elle marche d'un pas assuré, elle monte légèrement jusqu'au second étage, où elle entre dans une grande chambre pour se faire voir plus commodément à une foule de personnes de toutes sortes de rangs et de conditions, qui s'empressent de venir admirer une guérison si subite et si parfaite. Des milliers de témoins avaient vu des infirmités pendant dix ans; ils avaient été touchés de son état déplorable et plusieurs de ceux qui virent le matin qu'on la transportait évanouie à Saint-Médard, crurent n'avoir d'autres vœux à faire que de prier le Seigneur d'abréger ses souffrances. Quel est leur étonnement de voir celle qui, depuis dix-neuf mois, était percluse de presque tous ses membres, et qui depuis quelques jours était réduite à la dernière extrémité et privée même de la parole, marcher, parler, agir, comme une personne qui n'aurait jamais été malade? Que dis-je? soutenir dès le premier jour une fatigue qui aurait fait succomber la santé la plus robuste, ayant été, depuis son retour de Saint-Médard jusqu'au soir, entourée sans cesse d'une foule de personnes amies et ennemies, devant qui elle ne se lassait pas de marcher et de raconter les mer-

veilles que Dieu venait d'opérer en sa faveur par l'intercession de M. de Paris. Dès ce premier jour, sa santé était si parfaite et même ses couleurs et ses forces si bien revenues que plusieurs personnes eurent bien de la peine à croire que ce fût elle qui avait été paralytique.

Mais ce ne fut pas pendant un seul jour qu'elle eut à essuyer cette extrême fatigue; plusieurs mois se passent dans un flux et reflux perpétuel de gens de toutes conditions qui viennent l'interroger, l'examiner et dont quelques-uns cherchent à la surprendre. Elle répond à tout, elle suffit à tout, elle satisfait à tout : il semble que rien ne soit capable de fatiguer des membres que Dieu vient de renouveler lui-même.

Le bruit d'un changement si subit et si évidemment miraculeux, après avoir parcouru tout Paris dès le premier jour, vole bientôt et se répand jusque dans les provinces les plus reculées du royaume. Trois lumières de l'Eglise qui font aujourd'hui sa plus chère et sa plus consolante ressource, MM. les évêques de Sens, de Montpellier et d'Auxerre, ne dédaignent pas de féliciter la miraculée d'un bienfait si éclatant. Cette pauvre fille n'a rien que de méprisable aux yeux de l'homme superbe et mondain; mais portant sur ses membres, réparés en un moment, les vestiges de la miséricorde et de la toute-puissance divine et qui plus est, ayant depuis longtemps dans son âme un grand amour de la vérité, un esprit de sacrifice et une patience à toute épreuve, elle a des titres pour mériter l'approbation, l'estime et les louanges de ces prélats, dont les sentiments sont formés sur ceux des apôtres.

A la suite de cet exposé de faits, comme à la suite des « miracles » précédents, l'auteur de l'ouvrage accumule les preuves et les commentaires. Nous les supprimons ainsi que nous l'avons fait précédemment et nous passons au « miracle » suivant.

MIRACLE OPÉRÉ SUR MADEMOISELLE MARIE CARTERY

Marie Cartery, lors de sa guérison subite, était affligée depuis près de huit mois de deux fistules lacrymales suivies et accompagnées de carie, d'enflure et d'inflammation. Elle était tourmentée sans relâche, surtout dans les derniers mois, par des douleurs affreuses dans la tête et dans les yeux; elle était accablée par des insomnies continuelles; elle était épuisée par un dégoût qui l'obligeait de se priver presque entièrement de nourriture. Enfin elle était réduite dans les derniers temps à un état de maigreur, de langueur et de souffrance qui la rendait tout à la fois un objet de compassion et d'horreur.

Ce fut au commencement de l'année 1731 que cette cruelle maladie se déclara tout à coup par un

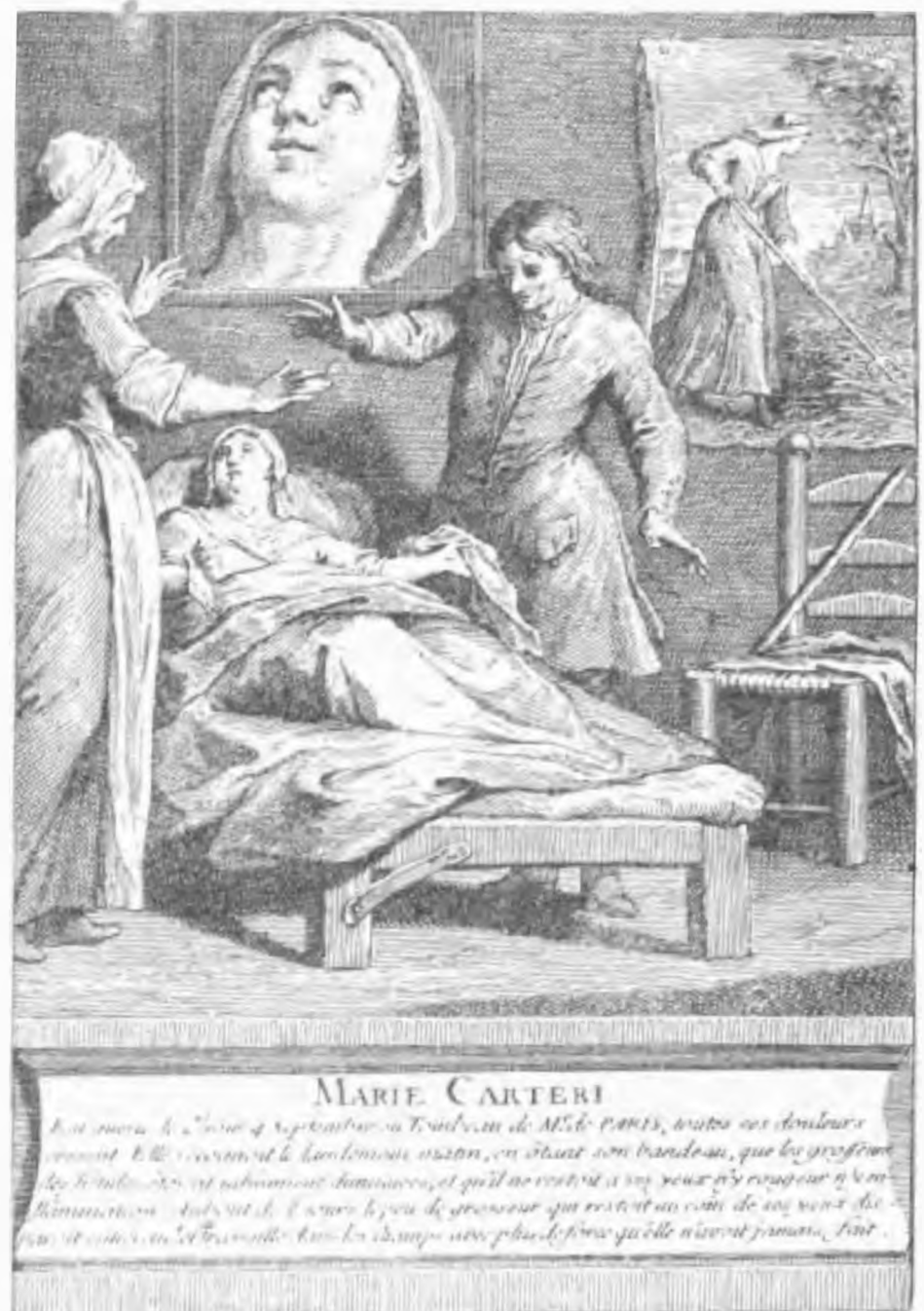
voient mal de tête, suivi immédiatement des symptômes les plus effrayants. Elle rapporte dans sa déclaration qu'au commencement de l'année 1731 il lui prit un grand mal de tête qui l'empêcha de dormir toute la nuit, que le lendemain matin elle sentit son œil fort enflammé, fermé au point qu'elle n'eût pas pu l'ouvrir avec ses doigts, et trouva qu'elle avait au coin de cet œil du côté du nez une grosseur fort douloureuse, rouge et grosse comme une petite cerise.

Ses père et mère certifient pareillement qu'un



des premiers jours du mois de janvier 1731, leur fille fut atteinte d'un si grand mal de tête, qu'elle ne savait où se mettre; qu'elle se plaignit toute la nuit et que le lendemain ils lui virent l'œil droit fort gros, fort enflé, tout enflammé, et qu'il lui était venu pendant toute la nuit, au coin de cet œil, près le nez, une grosseur fort rouge, grosse comme le bout du doigt, et que la paupière était si enflée, qu'on n'eût pas pu l'ouvrir. Au premier aspect d'un mal, qui avait fait en si peu de temps un progrès si fâcheux et d'un si funeste présage, ces bonnes gens, alarmés, furent sur le champ, disent-ils, chercher le sieur Bordet, chirurgien, qui mit un emplâtre sur cette grosseur, qui la fit crever le lendemain, et en sortit une grande quantité de matière. Ils ajoutent que

le lendemain il sonda cet œil avec un petit instrument de fer, et qu'il leur dit que cette maladie était bien difficile à guérir, et qu'il ne pouvait rien ordonner pour le moment; que quelques jours après il revint: qu'ayant sondé une seconde fois l'œil de leur fille, il leur déclara que sa maladie était une fistule lacrymale, que les os du dessous de l'œil et du coin du nez commençaient à se carier et que le seul remède pour arrêter cet effet était d'y mettre le feu.



Cette carie des os était déjà si considérable et si profonde que Marie Cartery déclare que lorsque le sieur Bordet sonda la seconde fois son œil, elle sentit qu'il lui enfonçait son instrument bien avant dans le haut du nez.

Cependant ce chirurgien ayant dit aux père et mère de Marie Cartery que l'opération qu'il proposait était fort difficile, et leur ayant en même temps fait entendre qu'il n'en espérait pas trop un heureux succès, ils ne purent se résoudre à faire courir à leur fille les risques d'une opération si cruelle et en même temps si incertaine.

Ils prirent donc le parti de prier une de leur amies, nommée Elisabeth Giroux, femme de Pleinchamp, de mener leur fille à Paris pour la faire traiter par le

sieur Pinotière, oculiste, qui avait guéri la nièce de cette Pleinchamp incommodée de la vue.

La Giroux nous apprend qu'elle partit sur le champ avec la malade, et la mena à Paris au sieur de la Pino-
tière, qui lui donna de l'eau pour en mettre dans son
œil et lui ordonna de faire une tisane dont il lui dit la
composition, et lui dit d'en boire soir et matin pendant
douze jours et le treizième de la faire purger avec
certaines drogues qu'il lui indiqua. Après avoir pris
ces remèdes, continue la Pleinchamp, son œil droit
parut considérablement soulagé, mais non pas entière-
ment guéri, y étant resté une espèce de sac rouge,
gros comme un grain de chapelet, au coin de l'œil,
près du nez.

Mais ce soulagement passager n'aboutit qu'à aug-
menter le mal en le concentrant dans la source. Marie
Cartery prouva que les remèdes de l'occuliste, en
arrêtant pendant quelques jours l'impétuosité du
mal, n'avait fait que l'irriter et lui donner lieu de se
répandre ensuite avec plus de violence.

Ses père et mère attestent, conjointement avec elle,
qu'après qu'elle eût été pendant quatre jours avec un
soulagement apparent, la nuit du cinquième, il lui vint
sur l'œil gauche une grosseur pareille à celle qui était
d'abord venue à l'œil droit; que l'œil gauche devint
même encore plus enflé et plus enflammé que l'œil
droit ne l'avait été et que l'enflure gagna presque
toute la tête.

(A suivre)

A TRAVERS LES REVUES

SÉANCES DE MATÉRIALISATION A CHRISTIANIA. —
M. Arne Garborg, écrivain norvégien estimé, vient
de faire paraître dans une revue de son pays le *Hver
8 Dag* une relation des remarquables séances de maté-
rialisation qui eurent lieu en 1893 à Christiania. Le
médium était Mme d'Espérance, l'auteur d'un inté-
ressant ouvrage intitulé *Au pays de l'ombre*.

La *Revue spirite*, dans son dernier numéro, a
publié une traduction du récit de M. Arne Garborg.
Nous allons en citer quelques extraits.

M. Arne Garborg, après quelques considérations
préliminaires, s'exprime ainsi :

La réunion était composée d'environ vingt personnes,
dont plusieurs étaient des spirites avérés, tandis que parmi
les autres, simples chercheurs, se trouvaient deux per-
sonnes de ma connaissance, l'une, un homme du monde,
l'autre, un littérateur distingué de Christiania. Les séances
eurent lieu dans une chambre du premier étage d'une
maison particulière. La pièce était grande, meublée en
salle à manger. Elle avait trois portes conduisant l'une à
une petite antichambre, l'autre à l'entrée, la troisième au
salon où brûlait une lampe. Le « cabinet », construction
légère couverte de rideaux vert foncé, s'élevait contre le

mur en face de cette dernière porte, qui restait ouverte.
Les autres portes étaient fermées à clef. La lampe du salon
était tenue basse, de sorte qu'une faible lueur seulement
pût pénétrer dans la chambre des séances. Pour moi,
c'était presque l'obscurité, et je distinguais à peine les
formes des personnes assises près de la porte entr'ouverte.
Mais j'ai de mauvais yeux. Tous les assistants m'assurèrent
qu'ils voyaient distinctement tous les objets de la chambre,
y compris le médium qui portait un châle blanc sur ses
épaules. En tous cas, si je ne pouvais pas la voir, je pou-
vais l'entendre qui causait fréquemment avec le reste de
la compagnie. Elle n'avait ni aide, ni appareil quelconque,
Sa robe était une robe ordinaire d'étoffe foncée.

Sur l'invitation de notre hôte, le cabinet fut examiné
avant et après la séance, ainsi que le parquet et les murs.
Il n'y avait aucune trappe, aucun endroit où quelqu'un pût
se cacher.

Le médium est une dame de taille un peu au-dessous de
la moyenne de celle des femmes de nos pays. Elle est
mince et ses mouvements sont calmes et gracieux. Elle
parle peu, et quand elle le fait, sa voix est basse et sym-
pathique.

Nous nous assîmes, serrés, côte à côte, en un demi-
cercle qui, partant des angles du cabinet, faisait le tour de
la chambre, de sorte que personne ne pouvait entrer ou
sortir sans être vu. Les sceptiques étaient disséminés
dans le cercle, de façon qu'en nous retrouvant nous pou-
vions nous faire une idée de ce qui s'était passé.

La compagnie causait d'abord tranquillement et agréa-
blement, puis on chantait. J'essayai de chanter pour m'har-
moniser avec l'entourage, mais je n'y réussis pas. Par le
fait, je luttais contre un sentiment désagréable. Je me
trouvais ridicule, presque fou, d'être là chez un citoyen
ordinaire, en pleine ville de Christiania, à six heures et
demie du soir, à attendre la venue d'Esprits sortis des
tombeaux ! Je me sentis mal à mon aise. J'étais rempli de
mépris pour toute cette affaire et pour ma propre stupa-
dité. A quoi cela pouvait-il conduire ? Nous n'avions
aucune garantie ; dans cette obscurité toutes les fraudes
étaient possibles. Je respectais la bonne foi de tous ces
gens-là, mais à quoi sert la bonne foi contre l'illusion
volontaire ? La seule chose admissible était la théorie
hypnotique ; mais pourtant, si je voyais ce soir-là ce que
les autres, qui étaient sous l'influence depuis des semaines,
avaient vu, il ne pouvait être question de suggestion men-
tale.

Il y avait encore la théorie de la supercherie. Eh ! bon
Dieu ! il y avait là un jeune avocat, avec une tête de fer,
et des yeux à voir à travers un mur. Il n'avait pas plus
d'intérêt que moi à être trompé, eh bien ! il avait pris part
à maintes et maintes réunions du genre de celle-ci, et il
n'avait jamais découvert de fraude. En outre, pendant ces
séances, il était arrivé que plus d'une fois plusieurs formes
avaient été visibles en même temps ; et, même en sup-
posant que le médium fut un imposteur, ni elle, ni aucun
autre, ne peut jouer le rôle de plusieurs Esprits à la fois.

Toutes ces pensées traversaient mon cerveau, mais je
n'y trouvais pas beaucoup de réconfort. De temps en temps
je me demandais si nous aurions quelque chose, et s'il
était possible que, bien que la science ne consiste guère
qu'à connaître le mal, ces vingt personnes simples aient
obtenu une lueur de vérité.

A la fin, une faible lueur parut à une ouverture du cabi-
net. Je sentis mon pouls s'arrêter et j'éprouvai une

curieuse sensation dans la région du cœur. Un murmure parcourait le cercle : « Regardez, regardez ! » « Oui, cela commence », disaient les plus expérimentés. La chanson expira et fut remplacée par une vive conversation à voix basse. Les spirites paraissent ravis. Comment le médium avait-elle pu produire cette lueur étrange et mobile, et ce qui s'agitait dans le cabinet, étant assise bien loin de là ?

Avant que je me rende compte de rien, « Népentès » était devant nous, saluée par les exclamations cordiales et admiratives du cercle. Je m'attendais à voir une forme très brillante, et il fallut une seconde ou deux avant que je pusse percevoir que cet objet incertain, brumeux, mobile, semblable à un brouillard où se joueraient des ombres, était une forme humaine. Le phénomène était passé tout près de moi avant que j'eusse rassemblé mes pensées ; ce ne fut que lorsqu'il m'eut dépassé d'un couple de pas que je pus y donner attention. Je vis d'abord un cercle lumineux avec une étoile en avant, à la hauteur où serait la tête, et en dessous quelque chose éclairé d'une lueur pâle, douce, indistincte, qui semblait flotter ou onduler mollement. Ce pouvait être une draperie. La tête, le cou, les bras, le corps étaient cachés dans l'ombre.

C'était beau, très beau et très étrange. Je n'avais jamais rien vu d'analogue. La lueur était douce et délicate. Je la comparai d'abord dans ma pensée à la clarté lunaire, puis plus tard à cet aspect phosphorescent et vague que prend au demi-jour la neige fraîchement tombée. La forme glissa plus loin, et revint. Nous pouvions voir que ses mouvements étaient pleins de vie. Elle passa devant moi, se dirigea vers le cabinet puis revint dans le cercle. Aucun bruit n'était perceptible. En tout cas, il n'y avait rien de répulsif, de spectral, de raide ou de désagréable. A mesure que l'œil s'habitua à cette lueur, la forme devenait plus distincte. Je pouvais voir les bras, bien qu'ils parussent sombres, plus sombres que l'obscurité de la chambre. Je pouvais aussi discerner tout le contour du fantôme, qui donnait l'impression de quelque chose de délicat et de gracieux. Je pouvais voir aussi la masse des cheveux qui tombait sur les épaules en vagues sombres.

Pendant que la forme allait et venait devant nous, les draperies, doucement éclairées, s'agitèrent en d'étranges mouvements ; elles se plissaient et se déroulaient en lignes toujours nouvelles, comme les vagues d'un monde mystérieux. Elles se reployaient, puis se déployaient en des envollements. C'était étrangement beau. Des exclamations d'admiration éclataient de toutes parts dans la chambre et accompagnaient chaque mouvement.

Notre amie l'artiste nous dit après la séance qu'elle avait été littéralement suffoquée d'admiration pour cet étonnant phénomène.

J'ai appris des membres du cercle que la forme s'arrêta quelques secondes devant un des assistants, étendit sa main sur lui, se retira vers le cabinet et disparut. Pendant toute cette manifestation, le médium avait pris part à la conversation, faisant des remarques qui venaient clairement de l'endroit où elle était assise ; je reconnaissais sa voix naturelle et calme et son accent anglais.

Ma femme désire présenter ici une observation : « J'ai vu, dit-elle, depuis cette époque, entra autres choses, à Paris, la danse serpentine, mais c'est une chose tout à fait différente, et il est impossible de prendre l'une pour l'autre. »

De la conversation qui suivit cette séance, il résulta que nous autres, les nouveaux venus, et moi comme les autres

(bien que certains détails m'eussent échappé à cause de ma mauvaise vue), nous avions vu exactement ce qu'avaient remarqué les plus expérimentés du cercle. Il ne peut donc être question de suggestion mentale. « Le double du médium ? » direz-vous. Mais le médium n'était pas en transe, elle regardait comme nous. « Un membre du cercle ? » Mais la seule dame du cercle que je ne pouvais voir, la seule complice possible, par conséquent, pour un esprit soupçonneux, échangeait des remarques avec mon voisin, elle manifestait un plaisir et un enthousiasme évident, et mes amis du cercle m'affirmèrent ensuite être parfaitement certains que personne de nous n'avait quitté sa chaise.

Comme j'étais assis, agitant en moi toutes ces questions, les rideaux du cabinet se rouvrirent, et une petite forme se tint devant nous. Quelques habitués s'écrièrent ravis : « Ninia ! » Ils appelaient la petite forme comme on appelle un enfant : « Viens, Ninia ! viens, petite Ninia ! viens, ma petite fille ! » La « petite fille » se retira derrière les rideaux, puis elle se montra un peu, comme si elle jouait à cache-cache. Je la regardais de tous mes yeux. Elle semblait de moitié grandeur d'une grande personne, elle était enveloppée de la tête aux pieds d'un vêtement blanc lumineux. Il me sembla qu'elle ne sortait jamais complètement du cabinet, et qu'il y avait en elle quelque chose de peu enfantin. Mes vieux doutes revinrent m'assaillir et m'irritèrent singulièrement.

Ici, ma femme veut faire une remarque : « Ninia vint un soir me trouver. J'étais assise la troisième à partir du cabinet. Elle semblait très intriguée par un petit sac brodé que je portais. Je l'enlevai de ma ceinture et le lui donnai. Elle courut légèrement autour de moi avec le sac qu'elle examina avec curiosité, puis elle le laissa tomber à mes pieds. Pour moi, il n'y a rien ni dans ses mouvements ni dans son aspect qui ne soit d'une enfant. »

J'appris alors que Ninia était à l'autre bout du cabinet, à l'endroit où était assis le vieux monsieur dont j'ai parlé. Il semblait essayer de l'attirer à lui. « Viens, Ninia, disait-il, viens prendre ces clefs ». J'entendis dire qu'elle les avait prises, j'entendis les clefs tinter dans le cabinet, comme si on les agitait, puis elles furent jetées au milieu du cercle, près de l'endroit où j'étais. Mon voisin les ramassa : « Regarde, Ninia, dit-il, rends les clefs gentiment au monsieur qui te les a données. »

Ninia étendit le bras, prit les clefs, alla à l'autre bout du cabinet et les rendit à leur propriétaire, ce qui parut amuser fort les membres du cercle.

« Là, là, droit devant vous, disait ma femme.

Mais cela n'y faisait rien. C'était une grande pitié. Je me consolais en me disant qu'au moins je n'étais pas hypnotisé, et que ce que j'avais vu n'était pas l'effet de mon imagination.

La séance se termina. On apporta la lumière. Nous examinâmes la chambre et le cabinet. On ne découvrit rien.

Pendant les séances suivantes, les manifestations s'accrurent, mais les changements portèrent surtout sur les détails. Je me rappelle en particulier les faits suivants.

On essaya l'expérience du gant. C'est très intéressant. Voici comment l'on procède.

A l'intérieur du cabinet on mit deux seaux, l'un contient de l'eau chaude sur laquelle surnage de la paraffine fondue. Dans l'autre, il y a de l'eau froide. On pria l'Esprit matérialisé de tremper sa main d'abord dans la paraffine, puis dans l'eau froide. et ainsi de suite jusqu'à ce que la

main soit couverte d'un gant épais de cire. Après quoi, l'Esprit doit dématérialiser sa main et laisser le gant vide que l'on remplit de plâtre. La cire enlevée, on doit trouver le modèle exact de la main de l'Esprit.

Nous entendîmes le clapotage de l'eau durer quelques minutes pendant lesquelles nous attendîmes patiemment le résultat. Puis, dans l'expérience que je me rappelle le mieux, le gant de cire tomba ou fut jeté à terre devant nous. Malheureusement deux doigts se collèrent ensemble, la cire étant trop molle pour résister au choc. Le gant se terminait exactement au poignet, bien que les doigts fussent restés dans une position recourbée. Il était clair à la comparaison que ce gant n'avait pas été fait sur la médium, car il était plus petit. Le plâtre, soigneusement modelé par un artiste, reproduisit très exactement la forme de la main avec une légère flexion des doigts. Il faisait ressortir toutes les lignes de la peau au naturel. C'était une petite main de dame bien formée et délicate (on négligeant l'accident arrivé au moule). Je regardai cette main avec intérêt et ne pus m'empêcher de désirer que le poignet eût été plus long, c'est-à-dire que le gant fut monté au-dessus du poignet. On peut supposer qu'une main délicate et mince se puisse retirer par l'ouverture et que la courbure des doigts soit faite après le retrait de la main. Mais personne ne fut de mon avis et on ne voulut pas admettre la possibilité de ce que je disais.

Les ongles, si bien faits et si soignés, me firent sourire et penser : « O femme ! même quand tu quittes le tombeau, ton premier soin est celui de ta toilette. »

Le temps vint où je devais faire la connaissance personnelle des Esprits. Un soir « Népensthès » sortit du cabinet, grande et belle dans son vêtement brillant, avec son diadème lumineux sur sa tête fière. Le directeur du cercle s'adressa à elle et lui dit qu'un des nouveaux membres avait un vif désir de s'assurer qu'elle n'était pas une créature imaginaire, ni l'un d'entre nous, et lui demanda si elle voulait faire quelque chose pour me convaincre.

Elle tourna la tête et s'avança vers moi, s'arrêta, me regarda attentivement, puis se rapprocha lentement et entendit le bras vers moi, un bras nébuleux plus noir que l'obscurité de la chambre, ou paraissant tel à cause de la lueur des vêtements.

Je me levai de mon siège, et, à peine maître de mes pensées, je saisis cette main étendue. C'est assez déconcertant de tenir dans sa main la main d'un être dont rien n'est visible qu'une paire d'yeux que l'on soupçonne plus qu'on ne les voit ! Seul le vêtement brillant ondulait devant mes yeux, comme un coin de la voie lactée par une nuit d'hiver. L'étoile au front de l'antôme était au niveau de mes yeux. En ce moment un étrange sentiment mêlé de crainte et d'orgueil s'empara de moi. Je sentais que j'étais en face d'un grand et insondable mystère. A ce sentiment en succéda un autre de calme et de froideur quand je pus me raisonner. La main que je tenais ne se dissipait pas sous mon étreinte. Ce n'était pas une main de brouillard. Elle était petite, un peu froide, douce et délicate, mais solide autant que tout autre main de femme que j'ai pressée. Dans cette position, la forme prit son voile de son autre main et le passa sur mon front. Le contact était doux mais matériel. Puis elle retira sa main et s'éloigna.

Je me rassais, un peu déconcerté. Je n'avais éprouvé aucune sensation étrange rappelant le paradis ou le cimetière. Tout de même c'était bien un peu singulier.

Une autre fois encore « Népensthès » mit sa main dans la

mienne, une petite main froide semblable à toutes les autres pour la fermeté. Je lui dis : « Pouvez-vous dématérialiser votre main pendant que je la tiens, comme vous avez fait avec le gant ? Elle ne me répondit pas, elle ne fit aucun signe indiquant qu'elle comprenait. Je répétai ma question lentement et distinctement, en serrant un peu plus sa main. Le diadème oscilla sur sa tête comme pour marquer un refus ; elle parut inquiète ou indécise, elle retira sa main et s'éloigna.

Ma femme me dit ensuite que, pendant que je tenais la main de « Népensthès », elle lui avait tâté le bras du poignet à l'épaule. Elle l'avait trouvé étrangement mince et aussi petit qu'un bras d'enfant. Elle pouvait à peine me croire quand j'affirmais la fermeté de la main. Je pris celle de ma femme dans la mienne pour comparer. Le toucher et même la température étaient identiques. « C'est absolument comme la vôtre », lui dis-je. « Et pourtant elle n'a presque pas de bras », me répondit-elle avec étonnement.

Pendant que tout cela se passait, nous pouvions voir le médium, assise tranquillement dans sa chaise, et spectatrice intéressée à tout ce qui arrivait autour d'elle.

Ce soir-là, comme les autres, nous rentrâmes chez nous dans un état de bouleversement extrême. Certainement c'était un tour habile. Ce ne pouvait être qu'un tour. Et pourtant un tour était matériellement impossible. Nous discussions ensemble, nous réfléchissions profondément. Rien n'y faisait !

Un soir, « Népensthès » nous apporta des fleurs. J'eus la chance d'avoir une belle rose foncée, toute humide de rosée et très parfumée. Elle ne différait en rien du plus bel échantillon que nous eussions pu trouver à une autre époque dans nos jardins. Mais alors il n'y en avait pas une seule dans tout notre pays, même en serre. Cette rose était parfaitement matérielle. Je l'ai encore dans un des tiroirs de mon bureau.

Une autre fois on essaya une tentative longtemps souhaitée. Il s'agissait de la formation d'un fantôme sous nos yeux, hors du cabinet. Pour cela, il fallait que le médium allât s'asseoir dans le cabinet.

Comme d'habitude nous commençâmes par chanter. Pendant que nous chantions nous vîmes quelque chose de blanc par terre au milieu de la chambre. Cet objet s'agitait, s'élevait, puis redescendait, pour remonter ensuite, s'élevant chaque fois plus haut et croissant en volume. Parfois il retombait complètement, puis se relevait aussitôt. A la fin il atteignit la hauteur d'une personne faite et devint lumineux. La draperie s'ouvrit et nous vîmes une forme de femme que les autres m'assurèrent être idéalement belle. Plus que jamais je regrettais ma mauvaise vue. La forme glissa pendant quelques minutes. Je dis glissa, parce qu'aucun autre mot ne peut rendre la douceur silencieuse de ses mouvements. Puis elle commença à se dématérialiser. Elle s'affaissa lentement, en paraissant se rapprocher du cabinet. Le diadème s'effondra également. A la fin il ne resta rien sur le plancher qu'un léger nuage. L'éclat du diadème s'effaça lentement, la lueur s'évanouit, tout disparut. Seulement, au dernier moment, il me sembla que quelque chose de grisâtre et de brumeux disparaissait dans l'obscurité du cabinet. De toutes façons cette séance était étonnante.

Le Gérant : GASTON MERY.

Impr. JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil. Paris.

Téléphone 215-10,

L'ECHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI MENSUELLE

LE POSITIVISME CHRÉTIEN

Depuis longtemps je caresse un rêve, celui d'écrire un livre qui s'intitulerait *Le Catholicisme expérimental*.

Ce que serait ce livre, les lecteurs amis qui veulent bien suivre les articles que, depuis bientôt quatre ans, je publie chaque quinzaine à cette place, peuvent le pressentir.

J'y étudierais le Merveilleux ; mais au lieu d'expliquer les faits par les dogmes, j'essaierais de justifier les dogmes par les faits.

Malheureusement, j'ai bien peur que mon rêve ne reste, des années encore, à l'état de rêve. Pour le réaliser, il faudrait du temps et de l'isolement, et c'est précisément ce qui me manque le plus.

On ne fait jamais ce qu'on veut. Il faut se contenter de faire ce qu'on peut. Et voilà pourquoi je note des impressions et signale des aperçus, quand je voudrais formuler des pensées et faire entrevoir des vérités...

Du moins, les graines que je jette ainsi au vent ne sont-elles point toujours inutiles, et j'ai éprouvé, l'autre jour, une grande joie, en recevant le nouvel ouvrage de M. André Godard, le *Positivisme chrétien* (1).

Il y a peut-être quelque fatuité de ma part à me croire ainsi le bon semeur de cette riche moisson ; mais M. André Godard a bien voulu m'écrire un jour que je n'avais pas été étranger à l'évolution de son esprit, et l'homme est si faible, que je l'ai cru sur parole.

Je ne dis pas cela, au reste, pour diminuer

le mérite de ce rare écrivain, mais bien plutôt pour avoir l'occasion de constater combien il est grand et personnel. J'ai pour M. André Godard l'espèce d'affection que certains ont pour Hello. Et d'où provient l'affection qu'on éprouve pour un écrivain, sinon de la similitude des idées et des sentiments qu'on a, avec les sentiments et les idées qu'il exprime ?

Cette affection se double, en ce qui me concerne, d'une sincère admiration, car ce qui n'était chez moi, comme je le constatais tout à l'heure, qu'impressions et qu'opinions vagues, je le retrouve chez M. Godard pensé avec profondeur et formulé avec intensité.

Je voudrais voir le *Positivisme chrétien* entre les mains de tous les sceptiques ; il n'en est pas un qui, l'ayant lu, pourrait de bonne foi nier le surnaturel et prétendre qu'en l'état actuel de nos connaissances la doctrine catholique n'est pas, de toutes les théories qui tentent d'expliquer les manifestations de l'au-delà, la plus plausible et la plus lumineuse.

Après avoir lu le *Positivisme chrétien*, je ne dis pas que les incroyants auront conquis la foi, car la foi n'est pas le fruit de la certitude. Elle ne vient pas de la raison, elle monte du cœur.

Mais ce que je dis, c'est que s'ils ne s'inclinent pas devant la religion chrétienne, ils devront du moins admettre que la philosophie chrétienne est, de toutes les philosophies, celle qui, dans l'étude de l'invisible, leur apporte le plus d'hypothèses vraiment scientifiques, — puisque c'est celle qui, avec le plus de rigueur, s'ajuste à un plus grand nombre de faits...

GASTON MERY.

(1) Le *Positivisme chrétien*, par André Godard, 1 vol. in-8; prix : 5 francs. Librairie Bloud et Barral, 4, rue Madame.

De quelques phénomènes surnormaux

C'est là le titre de l'un des chapitres du Positivisme chrétien. Nos lecteurs nous sauront sûrement gré d'en reproduire quelques extraits qui leur permettront d'apprécier le style et la philosophie de ce livre aussi admirable par la documentation que par l'élévation de la pensée.

L'OCCULTISME ANCIEN

Les philosophes sérieux, les savants qui possèdent de la nature une notion complète et vivante, admettent tous une surnature. Mais de quels êtres est-elle composée, et par quoi manifestée directement ?

Il faut distinguer trois formes de rapports, vrais ou imaginaires, avec cette surnature : religion, occultisme, superstition.

Étymologiquement synonyme de transcendant, le mot superstition a dévié, et n'exprime plus que l'erreur qui dédouble toute vérité. La superstition est le pôle négatif de nos tendances ultraterrestres. L'histoire d'Israël présente le continuel combat de la religion contre la superstition. Beaucoup d'athées sont superstitieux, et souvent qui dit incroyant dit crédule : Théophile Gautier « pour qui le Christ n'était pas né » refusait de dîner à treize. Mais toute superstition provient d'une vérité adultérée : les sacrifices humains procédèrent de l'idée d'expiation défigurée par l'égoïsme. La Science elle-même a ses exagérations superstitieuses, telle la honteuse panique des microbes.

La religion est le culte de la Divinité. L'occultisme reconnaît l'existence et l'influence sur nous d'autres êtres surnaturels. Cette conception véridique fut, comme l'idée religieuse, souvent sophistiquée, mais il faut admettre que *tout mythe suppose une involution de l'imagination populaire autour d'une idée ou d'un fait réels.*

Il est rationnel et universellement cru, qu'entre la Divinité et nous s'échelonnent des êtres invisibles qui peuvent nous protéger et nous diriger ; tandis qu'il existe, dans un ordre de spiritualité inférieure, des gradations d'esprits malfaisants. De là une double source de suggestions extraterrestres. L'enfer parodie le ciel. Est-il explicable par la suggestion simple, que des hypnotiques illettrés révèlent à des prêtres ignorants du baalisme, la trinité infernale, Lucifer, Bel, Belzébut, prototypes de l'orgueil, du mensonge et de la luxure ?

Le refus d'adorer un Dieu qui s'abaisse dans l'Incarnation perdit l'archange et sa suite. L'humilité reste le critère de la provenance des phénomènes surnormaux.

La défaveur du mot occultisme vient de ceci : le Christianisme ayant unifié en lui tout ce qui était de

Dieu, l'occultisme ne comprit plus que la magie noire. Mais, pour éviter de préjuger trop tôt la transcendance du Christianisme, on restituera ici au mot occultisme sa signification primitive de manifestation *quelconque* d'esprits invisibles, et provisoirement sans distinguer le caractère, bienfaisant ou redoutable, de leur intervention.

Tous les peuples, tous les siècles ont cru, sous des formes très semblables, aux influences d'esprits mauvais ou bons.

A ne considérer ici la Bible que comme document historique, nous trouvons, dès les premiers chapitres de la Genèse, une démonologie et une angéologie. La croyance à l'intervention des morts s'affirme par l'évocation de Samuel ; la croyance à leur intercession résulte du texte où Malachie montre l'âme de Jérémie priant pour son peuple.

On ne contestera sans doute pas au Christianisme d'être un immense système d'unification en Dieu des substances spirituelles. Les morts prient pour nous, et nous prions pour les morts. Le monde des purs esprits à tout moment pénètre le nôtre. Le dogme enseigne qu'anges et bienheureux perçoivent nos demandes ; la barrière levée un instant entre l'invisible et le sensible constitue le premier degré du miracle. « Si quelqu'un des morts va vers eux, » ils feront pénitence », lisons-nous dans l'évangile du Mauvais Riche. En revanche, l'enfer nous enveloppe de ses suggestions. Tous les missionnaires s'accordent sur les innombrables cas de possessions chez les idolâtres. Il faut un singulier entêtement pour attribuer à l'illusion le démonisme de Loudun par exemple, ou ces attaques contre le curé d'Ars, relatées par tant de témoins qui avaient commencé par en rire.

Dans l'antiquité classique, le culte des Mânes résuma la croyance aux puissances invisibles ; on la retrouve avec les génies des races sémitiques, les manitous des peuples américains, les ancêtres protecteurs de la Chine, les esprits révéérés ou craints par les nègres.

La découverte de la suggestion a établi qu'un esprit peut pénétrer un autre esprit, jusqu'à certain point le dominer. La suggestion d'un esprit surnaturel apparaît d'autant mieux explicable qu'il n'existe alors qu'un obstacle matériel, au lieu de deux, à la pénétration psychique.

Il est souvent malaisé de discerner dans les histoires d'occultisme la part du fait surnaturel et celle du mythe. Les Pères, les Conciles s'y efforcent ; Benoît XIV publie un examen plein d'aperçus curieux sur ce que nous nommons spiritisme. Un jésuite allemand s'indigne le premier de voir brûler tant de prétendues sorcières.

Entre la crédulité aveugle et l'incroyance systématique il y a place pour une enquête sur des phénomènes qui se reproduisent toujours identiques : par exemple, les séances spiritiques attestent une influence de l'érotisme, révélée jadis par les Dyonisiaques d'Athènes et de Rome et par les succubes du moyen âge.

Magie noire ou influencé bienfaisante, l'occultisme se manifeste partout sous les mêmes invariables formes. Il constitue la partie la moins transcendante dans la religion et la plus intègre dans les religions.

L'OCCULTISME ACTUEL

« L'école dite spiritualiste s'est fait une idée erronée de l'âme; on la présente aux populations ébahies comme une sorte d'entité nuageuse, à laquelle pour un rien on ajouterait des ailes... Ce qui manque à cette catégorie de spiritualistes, c'est la connaissance du corps psychique ou fluïdique, connu chez les Grecs sous le nom d'*eidolon*, chez les Latins sous celui de *simulacrum*. Ce corps, composé de matière raffinée, peut s'extérioriser, ainsi que le prouvent les expériences du colonel de Rochas. Il n'est que le lien entre la matière et l'âme ou le moi spirituel émané de Dieu... Beaucoup de gens s'imaginent qu'un désincarné doit être une entité supérieure à l'humanité. Mais on doit réfléchir que la justice de Dieu serait un vain mot, s'il suffisait de passer d'un monde à l'autre pour se trouver élevé à un degré supérieur. De plus, on se ferait de la mort une idée bien erronée, si l'on croyait que l'âme, une fois dégagée du corps physique, l'est aussi, et immédiatement, de tout ce qui a constitué la vie terrestre... »

Tels sont les principes du spiritisme qui, à quelques vérités altérées du Christianisme, mêle une résurrection imparfaite de l'antique religion des Mânes, débris de cette Révélation primitive que le Christ est venu compléter et non détruire. On sait à quelles folies aboutirent certains disciples d'Allan Kardec, quelles mésaventures ridiculisèrent sa doctrine qui compte cependant quelques millions d'adeptes en Amérique, où elle marque du moins une réaction du sens religieux contre le rationalisme anglican. Après le procès de Buguet qui, sous couleur d'esprits, photographiait des poupées, M. Flammarion se crut Galilée réincarné, puis renia les esprits, coupables de l'avoir trompé sur le nombre des satellites de Jupiter. Aberration d'un romancier scientifique qui n'a pas compris que l'on ne correspond jamais inutilement de ce monde à l'autre, et que rien n'est moins utile que de savoir le compte des astres ! L'erreur du spiritisme fut toujours cette vaine curiosité et l'oubli que les relations supraterr-

restres constituent d'exceptionnelles bontés de Dieu.

Tandis que le spiritisme renouvelait les évocations, quelques écrivains, suivant dans le satanisme la projection logique du naturalisme, dénonçaient le réveil de la magie noire. Leurs personnages avaient du moins le mérite de sourire des disciples d'Hégel « qui ont biffé la tradition universelle, y substituant leurs hypothèses de songe-creux. » En outre, « la magie démontre le plus grand argument de la Morale, car elle enseigne que le mal envoûte celui qui le fait. Nous sommes entourés d'un nimbe qui conserve les formes de nos pensées et de nos actes. Peuplée d'une seule image, notre atmosphère astrale engendre l'obsession. Mais nous sommes moralement responsables de cette obsession, puisqu'il dépend de nous de peupler notre atmosphère astrale de visions impures ou de saines images. »

Cependant la plus grave des révolutions intellectuelles allait sortir de l'examen scientifique des phénomènes surnormaux, entrepris pour leur découvrir une explication naturelle. D'éminents biologistes européens, MM. W. Crookes, Charles Richet, Lombroso, Acksacoff, avouaient l'insuffisance de la science officielle à rendre raison, soit de certaines matérialisations, soit de certains phénomènes psychiques. Comme la chimie est née de l'alchimie, une psychologie transcendante tendait à se dégager des légendes spiritiques. Plus tard, Crookes reconnaissait la non-subjectivité des phénomènes, et l'*existence d'une force intelligente différente du médium et du sujet*; force à laquelle Acksacoff attribuait ensuite un pouvoir supérieur au nôtre sur la matière. En 1898 Crookes terminait ainsi son discours présidentiel au congrès de l'Association britannique pour l'avancement des sciences :

« Je voudrais maintenant vous parler d'un sujet qui est pour moi le plus important et le plus gros de conséquences. Aucun incident de ma carrière scientifique n'est plus connu que la part que j'ai prise, depuis nombre d'années, à certaines recherches psychiques. Trente ans se sont écoulés depuis que j'ai publié les comptes rendus d'expériences tendant à montrer que, en dehors de nos connaissances scientifiques, il existe une force mise en œuvre par une intelligence qui diffère de l'intelligence ordinaire communé à tous les hommes. Cette circonstance de ma vie a été naturellement bien comprise par ceux qui m'ont honoré en m'offrant la présidence de notre Association; mais peut-être se trouve-t-il dans l'assistance des gens curieux de savoir si je parlerai ou non de ces questions. Je préfère en parler, quoique brièvement. Ainsi que l'ont déjà démontré Wallace, Lodge et

« Barrett, le sujet pourrait être discuté dans nos con-
« grès ; mais je n'entrerais pas dans le détail de ces
« questions encore discutées, car elles n'intéressent
« pas encore la majorité de mes confrères scientifiques.
« D'autre part, sembler ignorer le sujet serait un acte
« de faiblesse que je ne me sens aucune tentation de
« commettre... A cette époque, mes propres connais-
« sances ne s'étendaient pas au delà de ce fait, que
« certains phénomènes, nouveaux pour la science,
« s'étaient sûrement produits, et étaient attestés par
« mes propres sens et mieux encore par l'enregistre-
« ment automatique. C'était comme quelque être à
« deux dimensions qui pouvait se tenir au point singu-
« lier d'une surface de Rieman et se trouver ainsi lui-
« même en contact infinitésimal et inexplicable avec
« un plan d'existence qui n'était pas le sien propre.

« Je crois que je vois un peu plus loin maintenant.
« J'ai des échappées lumineuses sur ces phénomènes
« étranges, l'impression comme d'une continuité entre
« ces forces inexplicables et les lois déjà connues. Ce
« progrès est dû, dans une large mesure, aux travaux
« d'une autre Association dont j'ai aussi l'honneur
« d'être président cette année : la Société pour les
« recherches psychiques. Toujours est-il que, si je
« devais maintenant présenter pour la première fois
« ces enquêtes au monde savant, je choiserais un point
« de départ différent de celui que j'ai adopté. Il con-
« viendrait de commencer avec la *télépathie*, avec cette
« foi fondamentale, je le crois du moins, que les pen-
« sées et les images peuvent être transmises d'un
« esprit à un autre sans l'intermédiaire des organes
« connus des sens ; que *la connaissance peut pénétrer*
« *l'esprit humain sans avoir été communiquée par*
« *l'une quelconque des voies connues jusqu'ici.* »

REMARQUES SUR LA VIE DE JEANNE D'ARC

Il est très regrettable pour les critiques naturalistes que Jeanne n'ait pas vécu au temps d'Atila. Ils pourraient nier sa vie comme ils récusent les merveilles de Geneviève. Mais la documentation écrite ne permet aucun doute sur la biographie de la seconde des vierges inspirées qui sauvèrent la mission de la France.

Des deux façons d'interpréter le rôle de Jeanne, l'une, celle de l'Eglise, n'a pas varié : La guerre de Cent Ans châtia les violences de Philippe-le-Bel et les scandales de la cour, le siège du palais des papes, le soufflet de Sforza Colonna, le schisme d'Avignon fomenté par la France. Mais pour celle-ci, comme jadis pour Israël, Dieu limita la leçon ; quand tout semblait perdu, il suscita une paysanne qui en six mois reconquit le royaume.

En face de cette lucide interprétation, se métamor-

phose sans cesse l'hypothèse d'un événement naturel. Au XVIII^e siècle, l'immonde *Pucelle* ravale l'héroïne au rang des ribaudes. Parmi les rationalistes, l'honneur de la première protestation appartient à Michellet, qui, interprétant les faits par une simple exaltation de patriotisme, a cependant écrit sur la martyre plébéienne d'inégalables pages.

Aujourd'hui, le naturalisme s'efforce d'expliquer la vie de Jeanne par la clairvoyance et l'autosuggestion. Vérité, si l'on remplace autosuggestion par suggestion surnaturelle, et si l'on envisage ici la psychologie transcendante comme la modalité d'une intervention divine. Dieu intervient souvent par des voies générales, connues ou encore inexplorées ; c'est le dogme, et ce fut l'avis de Jeanne qui, à l'objection que la Providence pouvait se passer d'elle, ripostait : « Les gens d'armes batailleront, et Dieu donnera la victoire. »

Il faut écarter d'abord l'hypothèse de l'hallucination physiologique que l'hypocrite respect de Sainte-Beuve n'épargne pas à la victime du cynisme de Voltaire. Fait bizarre, et qui prouve que nos découvertes sont des redites, les juges de 1431 se préoccupent de cette hypothèse de l'hystérie, que, avant les physiologistes, la théologie connaissait. Chaque audience ramène d'indécents questions sur l'âge où commencèrent les visions de la Pucelle, sur ses jeûnes, sur la manière dont lui apparaît saint Michel. Outre les raisons objectives qui infirment toute explication purement humaine de sa destinée, Jeanne est bien la dernière des inspirées à qui devait être infligé cet injurieux soupçon. Chez cette robuste, pas trace de déséquilibre nerveux. Et tous les témoignages concordent sur sa chasteté introuvable, exempte de pruderie. Belle, sa vue impose pourtant le respect, une vénération miraculeuse, à tous ces soudards dont l'existence n'est que gaillardises. Non, l'hystérie n'a rien à voir ici. Il n'existe que deux explications possibles, et, à mon avis, conciliables : l'intervention divine et la psychologie transcendante, la cause et la modalité.

Nul doute sur l'authenticité des récits. Les textes indépendants, lettres, chroniques, abondent et concordent, outre le procès de Rouen dont les pièces, rédigées par les ennemis de l'accusée, témoignent dès lors plus fortement en sa faveur que celles du procès de réhabilitation. Il faut le reconnaître, les juges de Rouen apportèrent tout le souci d'information compatible avec des esprits prévenus. Pierre Cauchon et ses assesseurs sortent de cette procédure moins diminués que la base même de toute justice humaine, et surtout que l'Université de Paris, servile excitatrice de la cour d'Angleterre contre la libératrice du sol français.

Constatons ensuite la sincérité de Jeanne. Indiscutablement, elle croit à sa mission. Tout écarte la supposition d'un mensonge : refus de prêter serment sur les faits qu'elle veut taire ; absolue concordance de ses récits malgré les pièges des interrogatoires ; vérité constatée de tous les faits avancés par elle ; enfin, dans les flammes du bûcher, affirmation suprême de la réalité de ses visions. Autosuggestion si l'on veut ; mensonge, nul n'oserait le prétendre.

Mais, à rendre raison de cette existence l'auto-suggestion suffit-elle ? L'hallucination physiologique étant inadmissible, quelle source supposer pour un phénomène de cet ordre ? Folie des grandeurs ? Jeanne reste une simple ; avec une mélancolie touchante elle déplore d'avoir dû quitter son hameau. Il y a de la fierté, non de l'orgueil, dans sa réponse au reproche d'avoir fait flotter à Reims son étendard : « Il avait été à la peine, il était juste qu'il fût à l'honneur. » Superstition ? On ne peut lui arracher le mot souhaité qui légitimerait l'accusation de sorcellerie ; elle doute fort des fées, parle de la mandragore comme d'un fétichisme dont elle s'abstient. Exaltation religieuse ? Elle suit sans nul excès de zèle les prescriptions de l'Eglise ; volontiers ses juges la soupçonneraient de déisme. Exaltation patriotique ? Mais la petite villageoise eût tourné semblable exaltation contre les Bourguignons du bourg voisin, sans beaucoup s'occuper de la « grande pitié du royaume de France » et de la délivrance d'Orléans. Elle n'a ni l'âge, ni l'éducation, ni surtout l'ambiance politique d'une Charlotte Corday.

Autant que leur origine, la forme des visions de Jeanne atteste qu'elles sont réelles. Même chez un sujet anormal, il serait difficile d'admettre une hallucination à la fois visuelle, auditive, tactile, intellectuelle, et qui se répète identique. Car, non seulement elle distingue les saintes à leur figure et à leur voix, mais la matérialisation est si complète qu'elle affirme les avoir touchées. Et les voix lui imposent une tâche précise et limitée ; elles impriment désormais à son existence une impulsion générale et des directions particulières. Il faut noter enfin certains phénomènes concordants où Jeanne n'est plus le sujet, comme les songes de son père relatifs à son départ futur avec des gens de guerre.

Mais ce qui achève de rendre indiscutable la mission de la Pucelle, c'est l'exact accomplissement de ses prédictions ; ce sont encore tels autres phénomènes que peut revendiquer la psychologie transcendante, sans qu'elle en puisse nier l'origine supraterrestre :

I. DÉTERMINATION D'INCONNUS. — A Vaucouleurs,

Jeanne désigne, sans jamais l'avoir vu, le sire de Baudricourt qui, pour l'éprouver, s'est mêlé aux chevaliers. Même épreuve à Chinon, et plus concluante : Charles VII, reconnu du premier coup parmi trois cents capitaines, lui indique vainement un seigneur qu'il a revêtu des habits royaux.

II. LECTURE DE PENSÉE. — Au roi qui sollicite d'autres signes de sa mission, elle révèle une prière qu'il avait faite dans son oratoire, un jour de découragement, et qu'il connaît seul. Charles VII confia plus tard à son chambellan Guillaume Gouffier le sens de cette prière : doutant de sa légitimité, il avait supplié Dieu de lui accorder la victoire, ou, s'il était illégitime, un refuge en Ecosse sans tomber aux mains des Anglais. Le danger de divulguer aux ennemis ce doute du monarque explique le silence obstiné de l'accusée de Rouen sur le signe donné à Chinon. Elle déclara seulement que ces voix lui avaient révélé à Domrémy la prière du monarque, dont elle refusa de dire le sens.

III. LUCIDITÉ. — A Vaucouleurs, le 12 février, elle annonce à Baudricourt qu'un grand désastre survient en ce moment sous Orléans ; une semaine après, arrive la nouvelle de la *Journée des harengs*, revers éprouvé le 12 février. A Sainte-Catherine de Fierbois, à genoux dans l'église, elle a la révélation d'une épée enfouie derrière le maître-autel ; découverte plus tard sur ses indications, cette épée lui servit jusqu'à l'assaut de Paris.

Mais, voici des phénomènes que l'hypothèse d'une conscience subliminale ne suffirait plus du tout à expliquer.

IV. — PRÉMONITION. — Devant la Bastille du Pont, la veille de l'assaut où elle fut blessée au cou par un vireton, Jeanne disait à son aumônier Jean Pâquerel : « Demain mon sang jaillira de mon corps au-dessus du sein. » Une lettre authentique datée du 22 avril, quinze jours avant cette blessure, par le chargé d'affaires du Brabant, et conservée aux archives de Bruxelles, contient ceci : « Elle a prédit... qu'elle sera blessée d'un trait pendant l'assaut, mais qu'elle ne mourra pas ; que le roi sera sacré à Reims l'été prochain... » Le dictionnaire Larousse, si hostile à tout surnaturel, reconnaît l'authenticité de cette prédiction et la difficulté de l'expliquer.

Autre cas de prémonition, mais affirmé par elle seule au procès : sur les fossés de Melun, ses voix l'avaient avertie qu'elle serait, avant la Saint-Jean, livrée aux Anglais.

V. PRÉDICTIONS. — D'abord les deux grandes prédictions que, depuis Domrémy, Jeanne ne cesse de répéter : délivrance d'Orléans, sacre de Charles VII

à Reims. Durant le procès, elle annonce, avant sept ans, l'intégrale expulsion des Anglais.

Puis des prophéties particulières : la délivrance de Compiègne avant la Saint-Martin d'hiver : délivrance effectuée le 24 octobre par le secours inopiné du duc de Vendôme. Jeanne avait annoncé de même les incidents du siège d'Orléans : introduction du ravitaillement, heure de la victoire, mort de Glacidas. A Chinon, elle criait à un blasphémateur qui, le même jour, se noya dans la Vienne : « Ah ! en nom-Dieu, tu le renles, et tu es si près de la mort ! »

De ces faits et de plusieurs autres semblables ne ressort-il pas que les causes naturelles demeurent insuffisantes pour expliquer la vie de Jeanne d'Arc ? On distingue nettement au contraire le cas où le prodige n'est qu'une création populaire ; certains traits où l'on chercha du merveilleux ne sont que touchants : le cœur épargné par la flamme constitue un phénomène commun à toute crémation ; les passereaux qui entourent la bergère n'étonneront aucun zoologiste, car les oiseaux les plus méfiants se laissent parfois approcher par des inconnus inoffensifs. Ici se poserait plutôt l'énigme de la divination de certaines bêtes, comme du chien qui aboie à la mort ; on s'est trop moqué des *superstitions* paysannes.

Maintenant, que penser de cette sorte de messianisme qui précède l'apparition de Jeanne d'Arc : prétendue prophétie de Merlin ; authentique prédiction de Marie d'Avignon annonçant que la France serait sauvée par une jeune fille ? Faut-il rappeler le mot de Joseph de Maistre : « Tous les événements importants de l'humanité ont été prédits de quelque façon ? »

Il reste un côté de la vie de Jeanne, exploité par les adversaires du surnaturel, et qui, à mon avis, suppose, mieux que tout le reste, une intervention providentielle. Je veux parler de certaines prémonitions obscurées, et *en apparence* démenties par l'événement. Le 1^{er} mars, par exemple, l'accusée annonce à ses juges que ses voix la consolent et lui assurent qu'avant trois mois une grande victoire la délivrera ; or, le 31 mai, son supplice l'arrache aux bourreaux terrifiés déjà de leur action, et lui ouvre le Ciel. Avant de sourire de cette interprétation, il serait bon de méditer la doctrine mystique de l'enveloppement voulu et du symbolisme de certaines révélations dont la nudité brutale épouvanterait inutilement les âmes que Dieu visite. Remarquez que Jeanne, après sa prémonition voilée, prête aux voix ces paroles : « Prends tout en « gré, n'aie pas trop grand souci de ton martyre ; tu « viendras finalement au royaume du paradis » (5^e interrogatoire secret). Les juges semblent inquiets de la prédiction, dont ils peuvent saisir le sens exact.

Un autre argument, fort légèrement invoqué contre la mission de la Pucelle, c'est l'invincible silence où elle s'enferme au sujet de plusieurs de ses révélations. Dieu parle souvent aux âmes en secret. Si tous les mystiques eussent crié sur les places les grâces dont ils furent favorisés, il y a beau temps que l'épreuve intellectuelle, large source de mérite, aurait disparu. La foi ne doit point constituer un élément naturel, mais un don divin joint au résultat d'un effort.

Un dernier prodige, humainement inexplicable, ce sont les actes de Jeanne et ses paroles, et surtout la différence de son attitude naturelle avec son rôle inspiré. Loin que l'enthousiasme rende raison de ses visions, elle s'en montre, la première fois, épouvantée ; avant de prouver sa mission à autrui, elle sollicite des signes de leur provenance céleste. Plus tard, en se jetant de la tour de Beurevoir, elle sait qu'elle désobéit à ses voix. Dans le cachot, elle subit des heures d'abandon, une agonie morale. Au contraire, inspirée, quels prodiges n'accomplit-elle pas ? Une science universelle naît à cette bergère illettrée. De vieux routiers la prennent pour stratège ; ils rentrent leurs blasphèmes, laissent expulser leurs ribaudes. Dans la marche sur Orléans, elle a conseillé la rive droite ; l'armée prend la rive gauche, mais arrivés au-dessus d'Orléans, il faut revenir à Blois passer le fleuve. Au procès, quelle droiture et quelle sagesse !

En résumé, s'il était possible sans parti pris de nier la mission de Jeanne, il faudrait alors la mépriser comme une folle. Visionnaire ou Voyante. Voltaire fut plus logique que Michelet. La laïcisation du culte de Jeanne d'Arc révolte la raison.

La lenteur de l'Eglise à la béatifier prouve la prudence scrupuleuse des procédures canoniques ; l'énorme dossier vient d'être enfin admis à l'examen *in tuto*.

On a osé imputer à l'Eglise le drame de Rouen. Il est le crime anticipé du protestantisme, car l'esprit huguenot devança Luther et Henri VIII. Prêtres et docteurs dévoyés par l'ambition, mécontents et esprits faussés, nous trouvons ligüés contre Jeanne avec la politique Angleterre les éléments que l'histoire nous montrera sans cesse à l'assaut du catholicisme et de la France. Rome a voulu sauver l'accusée ; les deux vice-inquisiteurs, après examen sommaire, refusèrent, malgré les menaces, de s'associer au procès. Rome le révisa presque tout de suite et réhabilita la martyre.

On n'en continuera pas moins d'imputer à l'Eglise le crime de l'évêque Cauchon, comme on lui impute les atrocités politiques de l'Inquisition espagnole qu'elle a tout tenté pour prévenir.

De la sainteté de Jeanne d'Arc doit-on conclure que

sa vie échappe à l'étude des phénomènes surnormaux ? Il semble que les découvertes récentes de la psychologie transcendante ne sortent pas plus amoindries de l'examen du procès que la croyance à la mission providentielle. La plupart des phénomènes de clairvoyance, de prémonition, d'impulsion dirigeante ont manifestement une origine supraterrrestre. Indéniables, parce que Dieu veut être connu, ils sont le plus souvent isolés ou obscurs, parce que Dieu veut que l'homme mérite de le connaître. Ils surgissent comme une passerelle jetée, à certaines heures, entre cet univers et l'autre.

DE LA PRÉMONITION

Cette relation entre la terre et le monde des âmes fournit seule une explication acceptable au phénomène surnormal le plus déconcertant pour la science et le mieux entouré de preuves : la prémonition.

Vague et illimitée dans la durée, elle s'appelle le pressentiment, et peut se réduire alors à un inconscient calcul de probabilités : un marin pressentira naturellement qu'il doit se noyer. Il est déjà plus difficile d'expliquer le pressentiment précis de leur mort chez certains soldats, le matin d'une bataille ; phénomène si réel que, malgré ses négations obstinées du surnaturel, M. Zola a dû l'enregistrer comme positif pour compléter sa synthèse militaire de la *Débâcle*. Mais le pressentiment devient prémonition dans le cas de cette religieuse de saint Vincent de Paul, qui, la veille de l'incendie du Bazar de la charité, annonçait qu'elle y mourrait brûlée ; une enquête sérieuse a réuni sur ce fait d'irrécusables témoignages. Et que l'on n'objecte pas ici le parti-pris confessionnel, car les pays protestants fournissent la majorité des exemples, et le *Tout-Paris*, assez peu mystique, du second Empire avait fini par redouter les incroyables prémonitions d'Offenbach.

Peut-être, pour expliquer les avertissements mystérieux si souvent relatés par les chroniqueurs, longtemps avant le début des recherches psychiques, la science matérialiste nous dotera-t-elle de quelque instinct subliminal, analogue à celui des rats légendaires quittant le vaisseau menacé ! On citait ainsi l'abbé de Montmorin forcé intérieurement de changer de place à l'église Saint-Louis et voyant aussitôt une pierre de la voûte tomber à l'endroit quitté ; ou la princesse de Conti réveillant une nuit ses femmes, exigeant qu'on lui amenât ses enfants, dont la chambre s'effondra l'instant d'après.

La prémonition avertit en général soit d'un péril personnel qu'on peut éviter, soit d'une mort à laquelle il faut se préparer.

Quelquefois cependant, la mort de quelque proche

est préannoncée. « *C'est étonnant*, nous n'avions point vu de « signe », me disait, à l'enterrement de son frère, un paysan dont j'admirai alors la superstition. J'ai appris à faire moins bon marché des *observations* des gens de la campagne, de ceux qui ne pensent pas encore par leur journal.

Le peuple conserve la connaissance de vérités que, sous les divers ciels, ignoreront et nieront toujours les beaux esprits, crédules à leur propre sagesse et déracinés de toute tradition. Maistre a remarqué avec justesse que *l'homme est informé naturellement de toutes les vérités utiles*. A défaut des faits que l'on peut contrôler personnellement — et aucun témoignage ne remplace cela — il semble qu'on devrait être moins frappé des expériences de prémonition réalisées sur certaines voyantes anglaises, que de la croyance unanime à ces phénomènes non encore détruite par les vulgarisateurs chez des peuples aussi différents que les Italiens, les Bretons, les Allemands et autant vaut dire chez tous les peuples.

C'est aux deux antipodes de la psychologie européenne, en Italie et en Angleterre, que les phénomènes surnormaux ont spécialement attiré l'attention de la Science. La principale tentative d'explication par le matérialisme aux abois est celle du docteur Ermacora dans son *Essai sur la possibilité des théories rationnelles de la prémonition*. On y découvre jusqu'où mène la rage de refuser à l'humanité ses destinées transcendantes. « Parmi toutes les espèces de phénomènes « surnormaux, écrit ce savant matérialiste, ceux de « prémonition présentent le caractère le plus marqué « de l'extraordinaire. Aux phénomènes télépathiques « on peut entrevoir des explications fondées sur « l'action physique propagée par le milieu interposé « entre l'agent et le percipient. Pour les mouvements « d'objets à distance, on pourra penser à la formation « de champs de force analogues à ceux de l'électricité et du magnétisme. Mais le phénomène de « prémonition, pris dans le sens le plus vulgaire de « perception d'événements futurs, c'est-à-dire de « choses qui, selon la manière commune de voir, « n'existent pas encore, semble d'abord un fait isolé « et privé d'analogies qui puissent nous aider à l'expliquer. La difficulté augmente quand l'événement futur n'a pas de précédents subjectifs ou objectifs, « qui puissent conduire à la prévision par les procédés déductifs connus ».

Le docteur italien procède par élimination pour rattacher à la psychologie naturelle la majorité des cas observés. Mais ceux qu'il cite d'abord ne sont que les cas de pressentiments vagues, explicables en effet par quelque calcul subconscient. Un ordre déjà plus

embarrassant de phénomènes nous vaut, pour les naturaliser, une kyrielle de mots à allure scientifique : automatisme moteur, altération de la personnalité, hallucination perceptive. « Rien de plus facile que de « recevoir, lire et détruire, dans un moment de personnalité altérée, une lettre qui apporte des nouvelles « précises de toute une série d'actions qu'un autre « doit accomplir. Revenu à sa personnalité normale, « le sujet ignore qu'il a reçu la lettre ; mais le contenu, « emmagasiné dans la sous-conscience, pourra de là « venir en entier par le moyen de songes, d'écriture « automatique. » D'autres cas s'expliqueraient *naturellement* grâce à la télépathie ou à la télésthésie. M. Ermacora oublie que la télépathie elle-même est *naturellement* inexplicable.

« Mais la télépathie et la télésthésie, isolément ou « combinées ensemble, ne suffisent pas encore à rendre compte de tous les cas possibles. Pour qu'elles « puissent expliquer une prémonition, il faut qu'il « existe, *avant l'événement*, sous forme d'idée ou sous « forme de disposition matérielle, quelque condition « préparatoire de l'événement même, laquelle soit de « nature à pouvoir conduire directement à la prévision « par le simple usage des moyens intellectuels normalement à la disposition du sujet. Une fois admis que « la télépathie ou la télésthésie peuvent nous faire « percevoir une idée qui est dans l'esprit d'une personne éloignée ou un tronc d'arbre tombé en travers « d'une voie ferrée, on n'a pas à chercher autre chose « pour expliquer une prémonition au sujet de la conduite future de cette personne ou au sujet du prochain déraillement. Une nouvelle difficulté se présente, au contraire, quand l'événement futur n'a « pas de précédents subjectifs ou objectifs... N'admettant point l'intervention d'êtres extra-humains, « la difficulté d'expliquer les prémonitions proprement dites devient plus grande, mais non pour cela « insurmontable. »

M. Ermacora la surmonte, grâce à des hypothèses dont l'unique tort est d'empiéter sur le terrain métaphysique que précisément il prétend nier. Il suppose d'abord « que toute la série des phénomènes que nous « considérons partiellement comme passés, présents « et futurs, constitue en réalité un tout coexistant, et « que l'idée de succession résulte seulement de ce que « notre esprit parcourt successivement les différents « termes de cette série, entrant tour à tour en rapport « avec le terme seul que nous appelons le présent. »

Nous voici donc ramenés par les matérialistes à l'explication théologique de la prescience de Dieu ! M. Ermacora s'aperçoit cependant que cette interprétation suscitera de nouveaux problèmes *difficilement solubles* et l'obligation de *séparer complètement les phé-*

nomènes de la conscience de ceux du monde physique. Il se rabat sur quelque autre conception qui ne le conduise pas à d'aussi « inextricables difficultés », et hasarde la supposition plus vague que, « outre les faits « physique et les faits de la conscience, il y a *quelque* « *autre ordre de faits* qui se superpose à ces phénomènes physiques que nous ne voyons pas accompagnés de ceux de la conscience, et qui aurait, comme « la série des phénomènes de conscience, la propriété « de pouvoir nous fournir directement des connaissances relatives au futur ; qui aurait de même la « possibilité de contenir dans le présent certaines « représentations du futur et de les communiquer « directement à l'esprit humain... Admettant qu'il « existe *un troisième ordre de faits*, lequel se superposerait aux phénomènes physiques, on peut tout « naturellement supposer qu'il se superposerait « aussi aux phénomènes physio-psychologiques. Ceci « expliquerait non seulement les prémonitions proprement dites, mais aussi la télépathie qui, sous « l'aspect psychologique aussi bien que sous l'aspect « physique, *se montre assez rebelle à l'explication.* »

Ainsi la science matérialiste, forcée de toutes parts dans les trop simples barrières du sensualisme de Condillac, se réfugie dans de changeantes hypothèses, et aborde en le niant le terrain métaphysique, plutôt que d'avouer sans détours l'existence de Dieu et la survivance de l'esprit. Voilà, depuis le *Non serviam*, le plus bel exemple de la dégradation volontaire.

ANDRÉ GODARD.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

*. Les Légendes de Saint Denis.

La célébration de la neuvaine de Saint Denis vient de s'achever. Elle a été cette année l'occasion d'une savante polémique entre l'ombre de Julien Havet, l'auteur des *Questions mérovingiennes*, et M. l'abbé Clément, aumônier de la maison de la Légion d'honneur. L'apôtre de Paris subit-il le martyre sur la colline de Montmartre ou à Cathœil, *Catholacensem locum* lieu de son ensevelissement, qui devint un village, *vicus catulliacensis*, et plus tard Saint-Denis ? M. Havet tient naturellement pour Cathœil, ce qui supprime le miracle de la marche du saint, sa tête entre les mains, jusqu'à deux lieues de Paris. M. l'abbé Clément n'ose trop se prononcer, bien qu'il penche évidemment, comme son vénérable archevêque, pour le saint mystère de la salle souterraine de Montmartre, découverte en 1611, et que la piété des fidèles n'a pas abandonnée.

A propos de ce débat, M. Charles Sellier, conservateur au musée Carnavalet, a jugé bon de rééditer la

vieille et absurde thèse de Dupuis, dans son *origine de tous les cultes* : que saint Denis n'a jamais existé, et que son histoire est une adaptation gauloise de la légende du Bacchus grec. Un spirituel abbé Montpelliérain a prouvé de la même façon que Napoléon n'est qu'un mythe solaire. Cette thèse est même bien plus solide.

M. l'abbé Duperron, de la famille du célèbre cardinal, achève un savant ouvrage sur saint Denis. Sans doute établira-t-il d'une manière irréfutable la vérité sur le point en question, et réunira-t-il toutes les belles et touchantes légendes qui ont fleuri à l'ombre de la basilique où dorment nos rois.

On sait que le saint, dans une grande lumière, portant sa tête sanglante et soutenu, dit la légende, par des anges qui chantaient « Alleluia », rencontra, à deux lieues de Paris, une pieuse femme du nom de Catulla dans les mains de laquelle il remit sa tête ; en même temps les anges s'envolaient et le cadavre animé s'affaissait aux pieds de la vénérable femme. Elle cacha d'abord dans sa maison les reliques du saint, auxquelles elle put joindre à prix d'or celles de saint Rustique et de saint Eleuthère, et plus tard les ensevelit dans une petite chapelle qu'elle fit élever au lieu même où la miraculeuse rencontre avait eu lieu. Quatre siècles plus tard, la chapelle était ruinée. Sainte Geneviève fit appel aux citoyens pour la rebâtir plus grandement. Le peuple tout entier se mit à l'ouvrage. Mais un jour le vin manqua ; les ouvriers murmuraient et abandonnaient leur travail. Pendant que le bon prêtre Gènesius, qui raconte cette histoire, courait à Paris pour se procurer du vin, Geneviève, fatiguée et désolée, s'endormit. Saint Denis lui apparut et lui demanda pourquoi elle pleurait.

— C'est, dit-elle, que les maçons n'ont plus de vin.

— Va, dit le saint, fais un signe de croix sur la cuve qui doit contenir la boisson : elle se remplira de vin et ne s'épuisera pas avant la fin des travaux.

Ce qui fut fait. L'église s'acheva rapidement. Lorsque Geneviève allait y prier dès l'aube, par les chemins encore obscurs, le cierge qu'elle portait s'allumait de lui-même dans sa main.

Plus tard s'éleva sur cet emplacement le prieuré de saint Denis de l'Estrée, dont le nom vient de la grande voie militaire romaine qui passait, *a strata via*. Du vieux mot *estrée* (route pavée), vient la locution « batteur d'estrade », et le *street* anglais.

Dubreul écrivait en 1612 :

« Au premier portail de Saint Denis de l'Estrée
« d'un côté est représenté comme saint Denis apporta
« son chef en ce lieu, et de l'autre côté comme la dame
« Catulle le mit avec le corps en sépulture. Et sont
« les dites figures en bosse et de relief.

« Au second portail sont ces vers :

Saint Denis, apôtre de France,
Après avoir acquis à Dieu
Les Français par grande constance,
Apporta sa tête en ce lieu.
Catulle, femme de ce nom,
Le corps reçut honnêtement,
Et le martyr de grand renom
Ensevelit dévotement.
Quand Dagobert, fils de Clotaire,
Fuyait son indignation
Il ne put qu'en ce seul repaire
Recouvrer consolation.
Entre vous donques qui passez
Soyez recors du temps jadis
En saluant les saints passés
De ce monde en Paradis.

L'histoire de Dagobert à laquelle ces vers font allusion est rapportée en grands détails par l'auteur anonyme des *Gesta Dagoberti*, Hilduin sans doute. Un jour que le jeune prince courait un cerf, l'animal se réfugia dans la chapelle construite quatre siècles auparavant par sainte Geneviève et qui était tombée en ruines. Et, bien que la porte en fût ouverte, les chiens s'arrêtèrent au seuil remplissant l'air de leurs aboiements, mais sans oser approcher. Dagobert fut saisi d'étonnement et conçut de ce fait singulier une grande vénération pour saint Denis. Quelques années plus tard, poursuivi par la colère de son père, Dagobert se réfugiait à son tour dans le vieux sanctuaire où le cerf qu'il poursuivait s'était abrité suppliant le saint de le protéger.

Les soldats envoyés par le Roi ne purent qu'n'osèrent pénétrer dans la chapelle. Ils dirent qu'une force mystérieuse les avait repoussés. Clotaire, les accusant de trahison, accourut pour saisir lui-même son fils.

Pendant ce temps, le jeune prince, harrassé, s'était endormi. Il vit apparaître trois hommes, au visage vénérable et vêtus de blanc. Celui qui paraissait le plus considérable des trois lui dit :

— « Nous sommes Denis, Rustique et Eleuthère, qui avons souffert le martyre pour le nom du Christ, et nos corps sont ici déposés. Promets que tu honoreras ce lieu ; nous te délivrerons de tes angoisses, et, avec l'aide de Dieu, t'aiderons en toutes choses. »

Il le promit fermement, comme on peut croire. Le Roi irrité accourait ; mais, au seuil de la chapelle, lui-même se sentit arrêté et repoussé comme par des mains invisibles. Stupéfait, vaincu, Clotaire comprit que les martyrs protégeaient l'enfant fugitif. Sa colère tomba, il rendit ses bonnes grâces à Dagobert et put pénétrer dans l'église, où il se prosterna humblement devant le tombeau des saints.

Dagobert tint largement sa promesse. Il fit élever sur les ruines de la chapelle, une magnifique basilique dont la consécration devait avoir lieu le 14 février 636. Une multitude de peuple était accourue pour cette fête. Un pauvre pèlerin lépreux se cacha dans l'église pour y passer la nuit. Dom Jacques Doublet raconte,

dans un langage plein d'une naïve foi, la vision qu'il y eut.

Il vit soudain l'église pleine d'une grande lumière très douce, et dans cette lumière Notre-Seigneur-Jésus-Christ, assisté des apôtres Pierre et Paul, de saint Denis et des saints Rustique et Eleuthère, qui procédait lui-même à la consécration de l'église. La cérémonie terminée, Jésus s'approcha du misérable, ébloui et tremblant, et lui commanda d'aller dire au roi ce qu'il avait vu et qu'il n'était plus besoin de consacrer l'église. Le lépreux balbutia qu'à cause de sa maladie on ne le laisserait jamais approcher du roi.

« Mais Notre-Seigneur, qui sait élever les pauvres
« de la poussière et tirer les misérables des bourniers
« et des cloaques pour les joindre avec les princes et
« les rois de la terre, prenant ce pauvre infecté par la
« peau de la tête, lui ôta toute cette peau couverte de
« lèpre et la jeta contre le muraille, où elle demeura
« miraculeusement attachée, représentant le visage et
« la face d'où elle était sortie, le malade demeurant
« sain et net, sans aucune apparence de ladrerie, et
« sa chair aussi belle et plus que celle d'un jeune
« homme. Ce miracle ainsi fait par Notre Sauveur, il
« s'en retourna en la même sorte qu'il était venu, avec
« la même lumière et clarté, et avec la même troupe
« divine et céleste ».

On gardait encore au XVII^e siècle, dans le trésor de Saint Denis, cette peau enchâssée d'argent et au contact de laquelle maints lépreux furent guéris.

Dagobert avait déposé sur l'autel de saint Denis sa couronne et quatre pesants d'or en hommage de vasselage. Mais la dévotion très particulière de nos rois à l'apôtre de Paris date du temps même où ils commencèrent à être chrétiens. *Mon jou saint Denys* (mon Jupiter c'est saint Denys), telle est l'origine attribuée à Clovis du vieux cri de bataille des rois de France. Les Montmorency également s'honoraient d'un culte particulier pour l'apôtre qui eut pour premier disciple en Gaule un seigneur nommé Lisbius, tige de leur illustre maison. D'où le titre qu'ils se donnaient « premier chrétien ».

Légende ne signifie pas fable. On entendait par ce mot la vie d'un saint dont on faisait l'office, et elle était ainsi nommée parce qu'on devait la lire, *legenda erat*. C'étaient des Leçons Et ce sont en effet des leçons grandes et touchantes. Les saints de France sont les fondateurs de notre nationalité et les pierres de notre histoire sont cimentées par le miracle.

GEORGE MALET.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS et directement à l'Echo du Merveilleux dans tous les bureaux de poste.

Lettres sur Campitello

A mon ami S. D. F. (Suite) (1).

MON CHER AMI,

Angèle-Marie portait la croix posée à plat sur la main droite ; elle commença la *ranicola*.

Vous vous rappelez sans doute, pour les avoir vues dans votre enfance, ces évolutions compliquées et savamment étudiées que les confréries exécutent sur la place de l'église aux jours des grandes solennités.

Les chefs de file, le voile blanc rabattu sur le visage qu'il couvre entièrement à la réserve des yeux, le bâton de commandement appuyé sur l'épaule, tracent, en marchant d'un pas grave, une première figure, cercle ou rectangle, suffisamment développée pour que toute la procession qui les suit puisse s'étaler sur un seul rang.

Ils décrivent alors une spirale dont les anneaux se resserrent de plus en plus ; à un moment donné les bannières, le Christ, la croix, occupent le centre ; le mouvement est très lent, mais ne s'arrête pas. Les chefs de file font une conversion sur eux-mêmes et tracent une spirale inverse, intérieure à la première ; arrivés sur le cercle extérieur ils tournent soit à droite, soit à gauche, et la longue file qui les suit affecte sur le terrain tantôt la forme d'une croix, tantôt celle d'un S, d'un 8, de deux S accolés, en lignes doubles sur lesquelles les hommes se meuvent en sens inverse ; puis on revient à la figure primitive et de nouveau la procession se retrouve sur deux rangs.

Nous n'étions guère nombreux ce soir-là, une cinquantaine avec ceux qui étaient arrivés en dernier lieu, et le terrain n'était pas des plus propices.

J'avais ouvert mon parapluie. J'admirais avec quelle sûreté, quelle précision Angèle-Marie évitait de heurter avec la croix, soit les branches des oliviers, soit les roches qui se dressaient à côté de nous sur le trajet, lorsque s'arrêtant tout à coup elle l'incline, la fait glisser de manière que le pied heurte le sol, et, toute désolée, la tête et les mains appuyées sur la croix, les yeux tournés vers nous, elle fait entendre de plaintifs gémissements qui ont je ne sais quoi de plus pénétrant que la parole, et expriment étrangement la supplication et le reproche.

Je me demandais tout ce que cela pouvait signifier ; on m'explique alors de plusieurs côtés à la fois que la confusion s'étant mise dans nos rangs, il fallait recom-

(1) Voir les deux numéros précédents.

mencer la *ranicola*. Nous nous exécutons de bonne grâce; le mouvement réussit cette fois, malgré l'obscurité et les difficultés du terrain.

Catone avait déjà cessé de voir; il était revenu à l'état naturel et suivait avec nous, en s'éclairant d'une lanterne; son visage ne présentait plus aucune trace de cette attitude particulière aux voyants.

Mais, nous voilà revenus sur la plate-forme; la croix est remise à sa place: sans transition, sans secousse, les voyants ont repris leur état normal; on ne saurait constater chez eux ni énervement ni fatigue.

Il est 9 heures; le temps s'est éclairci, nous rentrons au village; Contessa ne nous avait pas trompés. Angèle-Marie vient à passer près de moi, je la prie de me montrer ses mains; il n'y avait ni piqure, ni déchirure d'aucune sorte. C'est à peine si sur la partie externe du poignet droit, il y avait une petite éraflure très superficielle et qui, m'a-t-elle assuré, avait une autre cause, et je le crois assez volontiers, car à la manière dont elle s'y prenait pour écarter le buisson épineux, c'est d'abord à la partie interne que devait se trouver les blessures et il n'y en avait d'aucune sorte, et si une blessure devait se produire, elle aurait eu certainement un tout autre caractère que la simple égratignure que j'ai pu constater.

Je demande à voir Contessa et Lucie Graziani pour les interroger.

— Vous pourrez voir Contessa, me dit M. le curé, et l'interroger à votre aise; elle demeure tout à côté de la famille Pancrazi à qui j'ai déjà demandé une chambre pour vous. Lucie doit être déjà rentrée, vous la verrez demain.

Je repassais dans mon esprit les incidents de cette soirée et je les confrontais avec tout ce que j'avais entendu dire depuis plus de six mois [sur Campitello, lorsque M. le curé me montra la maison où j'allais trouver une hospitalité prévenante sans affectation, empreinte de cette déférence bienveillante que le Corse témoigne à l'hôte qui s'assied à son foyer.

Je prends congé de M. le Curé et de ceux qui m'accompagnaient. J'entre; l'escalier était éclairé, on m'attendait; la mère de famille me reçoit et m'offre une chaise près du feu, puis reprend sa place entre ses deux filles dont l'une, déjà mariée, se trouve près de moi et l'autre, plus jeune, est aux côtés de son vieux père, un grand et beau vieillard qui se lève un moment pour me souhaiter la bienvenue et s'assied de nouveau sur un grand banc de bois à dossier que l'on trouve dans toutes les anciennes maisons corses; c'est, je crois, le *scamnum* mentionné dans ce vers:

Moris erat quondam scamnis considerare longis.

Aujourd'hui il tend à disparaître, comme disparaissent,

hélas! les longues veillées familiales, dont il fut l'heureux témoin.

Après échange de civilités, je m'assieds. Contessa arrive avec sa mère; je la fais venir près de moi; c'est une petite bergère pauvrement vêtue, à la mine intelligente, mais qui ne sait ni lire ni écrire et probablement pas compter.

Je lui demande quel est son âge; elle me répond seize ans.

— Ce n'est pas possible; tu n'en as pas douze.

Elle me regarde, avec un léger haussement d'épaules, comme pour dire: Je ne le sais pas, demandez à ma mère.

Je crois bien qu'elle ne s'était jamais posé cette question à elle-même.

— Pourrais-tu me dire ce que tu as vu?

— J'ai vu la sainte Vierge.

Par demandes et par réponses je lui fais préciser les indications qu'elle m'avait données par gestes, et dont elle n'avait plus souvenir.

Les mouvements, les gestes, n'avaient laissé aucune trace dans sa mémoire, la vision seule était restée gravée dans son esprit.

La description que j'obtins concordait avec celle que je vous ai déjà donnée plus haut: La couronne, formée de deux branches fixées par un ruban bleu qui flottait sur les épaules, était composée de roses blanches entremêlées de boutons de fleurs d'oranger. Quatre anges se tenaient à genoux, les deux plus rapprochés étaient habillés de bleu. Les deux autres, habillés de blanc, avaient les yeux fixés sur la Vierge dont les pieds nus reposaient sur le rocher de l'apparition. Cinq cierges placés sur des chandeliers d'or brûlaient devant elle.

C'est seulement lorsqu'ils se sont élevés dans les airs, au moment où la vision disparaissait, qu'elle a vu leurs ailes.

Il est temps de prendre un peu de repos; il est dix heures. Je remercie Contessa et sa mère et je la prie de se rendre le lendemain après la messe au champ des apparitions.

On me donne une chambre où tout respire l'ordre et la propreté. Le mobilier, quoique simple, indique une certaine aisance.

Un livre de prières, un chapelet sont placés sur une petite table; je m'agenouille pendant quelques instants et je me mets au lit; le sommeil est lent à venir; les scènes auxquelles je viens d'assister réveillent en moi, pour leur donner une intensité plus grande encore, les émotions que j'éprouvai il y a trente ans, en lisant dans Henri Lasserre, le récit des apparitions de Lourdes.

J'éteins ma lampe et c'est alors que l'illusion devient plus complète.

Mais je m'aperçois qu'à parler de Campitello et à m'entretenir avec vous, les heures passent vite. Je ne voulais que vous faire plaisir ; sans m'en douter, j'ai peut-être dépassé la mesure.

J'arrête donc ici ma lettre déjà trop longue, prêt à recommencer si ces récits vous offrent quelque intérêt.

Recevez, cher ami, l'assurance toujours nouvelle de mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

S. Th. L.

LA SUPERSTITION chez les Hohenzollern

LA DAME BLANCHE

M. Henri Bibert vient de publier dans le *Journal de Brunoy* un très intéressant article qu'il dédie à notre directeur. Nous reproduisons *in extenso* cet article, en priant son auteur de vouloir bien trouver ici nos remerciements.

Les historiens prétendent que nous sommes superstitieux, et que c'est pour la France la dégénérescence de ses sentiments humains : c'est peut-être vrai ! J'en doute cependant ; je n'essaierai donc jamais d'approfondir cette très délicate question ; un maître dans l'art de la superstition, Gaston Mery, expose chaque semaine dans l'*Echo du Merveilleux*, avec un tact d'une finesse si naturelle, tout ce qui touche au surnaturel ; c'est donc à lui que je dédie cette très modeste étude.

Les anciens professaient un culte spécial pour les magiciens : c'étaient pour eux des demi-dieux et peut-être même dans leur fort intérieur croyaient-ils que c'étaient des dieux absolument complets. Chi lo sa ! Les Assyriens et les Babiloniens entre autres nous ont laissé des Briques célèbres en ce qui concerne cette fameuse Magie. A propos de Magie Caldéenne j'ai la bonne fortune de posséder les traductions de ces briques immortelles, d'un vieil ami de la famille, l'abbé Aurélie Quentin (1) mort, hélas ! trop jeune — cinquante-quatre ans ! — En citant ce nom qui m'est si cher, quelques esprits timorés vont peut-être crier au cléricisme : que m'importe ! Le ministre de l'Instruction publique, M. Rambaud disait : « Il n'y a qu'un vrai républicain dans le clergé français, c'est l'abbé Quentin. » A cette réponse si crâne, j'aime à croire que les esprits timorés s'inclineront, comme je le fais moi-même. Pour cette fois laissons dormir en

paix les Assyriens et les Babiloniens, et si vous le permettez, Brunoysiens toujours aimables, je vais essayer de vous décrire, avec textes et preuves à l'appui : « *De la superstition chez les Hohenzollern — La Dame Blanche.* » (1)

Des faits bien certains permettent d'affirmer qu'un grand nombre de Hohenzollern ont été accessibles à la superstition et à la croyance en des légendes.

Le plus remarquable des Rois de Prusse, Frédéric le Grand, qui ne croyait cependant à rien, se faisait tirer les cartes.

Durant la guerre de Sept Ans, et surtout aux époques les plus critiques, la princesse Amélie de Prusse avait souvent passé les jours à faire tirer les cartes pour le roi sans néanmoins le nommer, et en avait envoyé les résultats et les annonces à Sa Majesté.

La légende du prince Louis, consignée par écrit sur l'ordre formel du Kronprinz (Frédéric III), est déposée aux archives particulières de la maison des Hohenzollern.

Le manuscrit en question porte ceci :

« En 1806, le comte Nostitz était aide de camp du prince Louis de Prusse.

« La veille de la bataille (combat) de Saalfeld, ce dernier se trouvait avec son état-major au château du prince de Schwarzbourg Rüdolstadt.

« A l'heure du dîner tout le monde se réunit dans l'un des salons.

« Le prince rayonnait de plaisir à l'idée que ses troupes allaient enfin se rencontrer avec celles de Napoléon. Il venait à peine de s'écrier : « Oh ! que je suis heureux ! Voici donc notre barque à flot ; les vents nous sont propices », que tout à coup on le voit pâlir affreusement.

« Il se lève brusquement, saisit un flambeau et se précipite dans le corridor menant au corps de garde.

« Minuit sonne en ce moment.

« Le comte Nostitz, qui avait suivi le prince, le vit à la poursuite d'un fantôme blanc qui disparut soudain.

« Le prince eut beau sonder le mur, il ne trouva ni porte ni fissure qui eût pu livrer passage à cette apparition.

« Au même instant, il entendit des pas dans le corridor et, se retournant, aperçut Nostitz qui accourait précipitamment.

« L'as-tu vu, Nostitz ?

« Oui, Altesse.

(1) Docteur en droit canon et en théologie (Rome).

Ancien capitaine de zouaves.

Professeur à la Sorbonne.

1^{er} aumônier du Lycée Louis-le-Grand.

Conseiller municipal du Coudray-Montceaux (S.-et-Oise).

(1) Princes, généraux et soldats allemands (Otto der Trense).
Vingt ans à Berlin (Thiebault).

Archives particulières de la Maison de Hohenzollern.

« Ce n'était donc ni un songe, ni une hallucination ! s'écria le prince.

« On interrogea la sentinelle : celle-ci déclara avoir aperçu une personne enveloppée d'un grand manteau blanc qu'elle avait laissée passer, la prenant pour un officier de cavalerie Saxon.

« Or, le corridor n'avait que deux issues, l'une donnant dans le corps de garde et l'autre dans le salon même où se tenait l'état-major.

« Le prince était extraordinairement frappé.

« Lui, si joyeux une minute auparavant, n'était plus reconnaissable. Cependant, il recouvra bientôt son calme et dit que cette apparition était de mauvaise augure, parce que la « Dame Blanche » n'apparaissait que pour annoncer la mort violente, à bref délai, d'un Hohenzollern.

« Le lendemain fut livrée la bataille de Saalfeld.

« A l'instant même où la déroute se mit parmi les troupes prussiennes battues, le prince Louis et le comte Nostitz revirent encore une fois la « Dame Blanche ». Elle se tenait sur une éminence en face d'eux, et semblait se tordre les mains de désespoir. Le comte Nostitz, enfonçant les éperons dans le ventre de son cheval, se précipita vers la colline ; mais aussitôt l'apparition s'évanouit.

« Une minute plus tard le prince fut blessé mortellement ; son aide de camp chercha à le mettre à l'abri, mais fut également blessé, tomba et perdit connaissance.

« Sa vie durant, le comte Nostitz ne parla de cette chose qu'à son fils, auquel il recommanda d'observer à cet égard le silence le plus absolu. »

Ce fils, avant de mourir, demanda à voir le Kronprinz (Frédéric III) et lui confia son secret. Le prince transcrivit le récit et fit incorporer ce document aux archives secrètes de la famille royale.

Les Bluets, 15 septembre 1900.

HENRI BIBERT.

Visite au prince des Marabouts

Je n'ai pas voulu que l'Exposition se terminât sans que j'aie interrogé ce singulier devin kabyle qui tient pour vaine la science de Desbarolles et se fait fort de lire notre destinée, non dans la main, mais sur le front.

Phrénomancie ou chiromancie ? telle est la question, et telle est aussi la raison de ma visite à Hadji-Ahmed Bou-Amama.

J'ai été, je l'avoue, un peu déçu, et la lucidité du prince des Marabouts ne m'a pas semblé aussi étonnante que me l'avait dit Papus. Mais les plus clair-

voyants n'ont-ils pas leurs heures de cécité et la lumière des étoiles elle-même n'a-t-elle pas ses interférences ? Bref, Hadji-Ahmed n'était pas en veine. Il sera peut-être mieux inspiré à la prochaine Exposition.

Le roi des Marabouts kabyles est un vieillard à la barbe blanche, au large front creusé de rides transversales, aux traits réguliers et doux. Un instant, le regard calme et pénétrant de ses yeux bleus s'est posé sur moi et il a prononcé en arabe quelques mots que son interprète a traduits :

— Ton prénom, Sidi ?

Je l'ai dit.

— Celui de ta mère ?

Je l'ai dit encore. Alors Hadji-Ahmed a réfléchi une minute. Puis il a mis sur mon front le pouce et l'index de sa main droite et trois fois, lentement, les a rapprochés en examinant attentivement les sinuosités des lignes ainsi formées. Puis il a ouvert et feuilleté le Koran.

Et — comment traduire cette impression ? — je me sens enveloppé, à ce seul contact, par un rayonnement magnétique et une torpeur singulière m'accable.

Le *charme*, toutefois, ne va pas jusqu'à déterminer l'état cataleptique, mais il est à mes yeux hors de doute que Hadji-Ahmed possède un pouvoir hypnotique remarquable, et peut-être est-ce à lui qu'il doit son ascendant sur les Kabyles, car sa double vue ne m'a pas autrement étonné. Qu'on en juge !

Après avoir, en effet, feuilleté tout à loisir son Koran, Hadji-Ahmed s'est de nouveau tourné vers l'interprète. Il parle en arabe par petites phrases courtes qui ont, à l'oreille, un air de maxime ou de sentence ; l'interprète m'en donne la traduction.

— Tu as le caractère vif, emporté et violent, Sidi ; et pourtant, tu es bon, au fond.

— Ah !

— Oui, il le dit. Tu es de ceux qui travaillent beaucoup avec ceci (il se frappe le front). Je vois quelqu'un qui t'envoie vers nous et qui te porte intérêt.

— C'est juste.

— Tu vas apprendre une nouvelle et tu feras un voyage.

— Naturellement.

Je sais ce que je voulais savoir. Une somnambule foraine m'en aurait dit tout autant que le prince des Marabouts. Après la personne qui me porte intérêt, la nouvelle et le voyage, voici venir l'annonce d'un héritage. C'était prévu. Puis j'apprends l'existence d'une autre personne, qui me veut du mal, celle-là. Hadji-Ahmed tient absolument à ce que ce soit une femme, et qu'elle soit petite. Mon Dieu ! va pour la petite femme.

Je me sens devenir irrespectueux et j'ai peine à tenir mon sérieux quand le destin, au lieu de me renseigner par la bouche d'Hadji-Ahmed, se met à m'interroger.

— As-tu affaire à la justice ? me demande-t-il.

— Non, dis-je, pas que je sache.

— Eh bien ! prépare-toi à être cité devant elle, mais elle te donnera raison.

Ce mot achève d'éclairer ma religion. La lucidité d'Hadji-Ahmed s'applique évidemment à l'ordinaire mentalité du Kabyle, orientée tour à tour vers ces trois pôles : le chef, la femme, le *cadi*. Le prince des Marabouts m'a traité, moi, jeune Français du *xx^e* siècle, comme un simple Kabyle. Il y a de quoi être vexé. Mais les hommes ne sont-ils pas partout les mêmes et pourquoi la sagesse d'Hadji-Ahmed se serait-elle émue ?

La consultation terminée, je demande à l'interprète quelques éclaircissements sur les procédés divinatoires du Marabout. Cela reste quelque peu nébuleux. Le prénom du consultant et celui de sa mère servent, paraît-il, à deviner deux nombres correspondant à la place occupée dans l'alphabet par les premières lettres des deux prénoms. Ces deux chiffres et celui des lignes du front fournissent au devin certains points de repère qui lui permettent de consulter le Koran. Tout le reste est son secret.

— Qu'est-ce qu'un Marabout ? ai-je encore demandé. Est-ce un prêtre ? Appartient-il à une secte ? Reçoit-il, comme les Aissaouas, une éducation spéciale ?

L'interprète ne m'a pas répondu aussi explicitement que je l'aurais voulu. Mais il me fait remarquer la distance qui sépare un Marabout d'un Aissaoua.

— L'Aissaoua, dit-il, exerce un métier ; le Marabout suit une vocation. Ce n'est pas un prêtre, mais c'est presque un saint. Généralement, d'ailleurs, il en porte le nom (*Hadji*, en arabe, signifie saint). Il possède une grande autorité morale parce qu'il n'a jamais fait le mal et parce qu'il est très savant.

— Il a donc beaucoup étudié ?

— Oui, mais seulement le Koran. C'est par la lecture du Koran et par les continuelles méditations du Koran qu'il parvient ainsi à la lucidité, à l'*illumination* (*sic*).

Je n'ai pas saisi. Et dans mon for intérieur je me rends très bien compte que le prestige d'Hadji-Ahmed n'est pas vain. Seulement, c'est plutôt un magnétiseur qu'un *voyant*. Et sur cette réflexion j'ai pris congé du prince des Marabouts dont les yeux bleus fascinés n'avaient cessé de me fixer d'un regard froid.

ANDRÉ GAUCHER.

De l'identité des esprits⁽¹⁾

III (suite)

M. Erny, à la page 12 de son opuscule, semble enfin avoir trouvé un cas de manifestation provoquée où la preuve d'identité existe.

Je découpe le passage dans son entier :

Parmi les cas modernes d'identité, un des plus intéressants est celui de *Pelham*, dont le *Dr Hodgson* et *M. F.-H. Myers*, de la Société des recherches psychiques de Londres, ont eu des communications si curieuses, grâce à la médiumnité de Mrs Pipers, une Américaine.

Pour les détails, je renvoie aux articles que Jules Bois a publiés dans divers journaux, et à l'étude que j'ai consacrée moi-même à ces expériences dans les *Annales psychiques* du *Dr Dariex* (mars-avril 1899). Cependant, pour ceux qui n'auraient pas le temps de lire ces articles, je mentionnerai brièvement une des nombreuses preuves d'identité de ce Georges Pelham. « Cinq semaines après sa mort, Mrs Pipers dit au *Dr Hodgson* : « Votre ami G. Pelham a quelque chose à vous dire... » « Et Georges raconta qu'il avait oublié dans sa chambre, au fond d'un petit meuble, quelques lettres qui le tracassaient. A tout prix, il ne voulait pas que sa famille y jetât les yeux, et il pria son ami Hodgson de faire disparaître cette correspondance. Le *Dr Hodgson* incrédule n'en fit rien. Mal lui en prit. Avant un mois, il reçut une lettre éplorée des parents de Georges : Ils avaient trouvé les lettres en question, dont l'existence n'était connue auparavant que du mort... » Mrs Pipers et le *Dr Hodgson* ignoraient aussi ces faits. Donc, il est évident que les désincarnés ont encore quelque temps des préoccupations terrestres, car seul le désincarné Pelham pouvait connaître ces lettres. Le *Dr Hodgson*, qui a été longtemps un incrédule, a dit ceci : « Sans l'hypothèse de la survivance et de la communication des morts il est impossible d'expliquer l'universalité des phénomènes ». Quant à la théorie démoniaque, pour ce cas-là je crois qu'elle ferait sourire ces deux savants qui sont le *Dr Hodgson* et *M. F.-M. Myers*.

Il n'y a pas à dire, cette fois il s'agit bien d'un esprit évoqué, et cet esprit évoqué, en citant un fait que seul le vivant qu'il dit avoir été a pu connaître, donne bien une preuve d'identité !

Cependant, je ne suis pas convaincu.

Cette preuve d'identité, en effet, n'en est pas une, et je crois pouvoir le prouver.

Si Georges Pelham avait encore été de ce monde comme le docteur Hodgson auquel il s'adressait, la preuve d'identité eût été absolue, car les vivants entre eux n'ont aucun moyen de pénétrer leurs secrets réciproques. Si, seul, je sais une chose cachée et si je ne la confie à personne, personne ne la saura. C'est une vérité de la Palisse.

(1) Voir les nos 88, 89, 90, 91.

Mais dans les rapports entre désincarnés et vivants, il n'en va plus ainsi. Les désincarnés, d'après la théorie spirite même, voient ce qui se passe en ce monde et, au besoin, pénètrent nos pensées. Il s'ensuit que les lettres dont parle Georges Pelham, et qu'il était le seul à connaître parmi les vivants, ont pu être connues par d'autres que lui parmi les désincarnés.

Si donc, parmi les désincarnés, d'autres que lui-même connaissent ces lettres, rien ne prouve que c'est Georges Pelham plutôt qu'un autre esprit qui soit venu en parler au docteur Hodgson par l'intermédiaire de Mme Pipers.

Ce raisonnement me paraît irréfutable.

Et du moment qu'il reste un doute sur la personnalité de l'esprit qui prétend être Georges Pelham, je dis que la preuve de son identité n'est pas faite.

« La théorie démoniaque pour ce cas-là, dit M. Erny, ferait sourire ». Et après ? Ce n'est pas la première fois qu'une théorie juste ferait sourire. Et d'ailleurs, en quoi est-elle plus ridicule que la théorie spiritique ?

Mais j'admets pour un moment que l'explication catholique soit aussi insoutenable que le prétend mon contradicteur, cela ne prouvera pas que la sienne est la bonne.

Or, ce que M. Erny s'est engagé à démontrer, ce n'est pas l'insuffisance de la théorie catholique, c'est l'excellence de la théorie spiritique. Je dis que, jusqu'à présent, cette démonstration n'est pas faite.

Continuons.

Je vais maintenant citer, reprend M. Erny, d'autres cas empruntés d'abord au livre de Mme Underwood, *Automatic Writing*. Mme Underwood n'ayant jamais été spirite, et plutôt incrédule au début, ne peut être accusée de parti-pris.

Cas 1. — Un M. J. Smith qu'avait connu M. Underwood, mais dont il ne connaissait nullement la famille, était mort depuis un an. Un soir que M. et Mme Underwood travaillaient à leur bureau, la main de Mme Underwood écrivit : « J. Smith désire parler à M. Underwood. » Ce dernier, qui, pas plus que moi, ne pensait à M. Smith (qui était mort en Floride) demanda les détails de ce qui s'était passé dans leur dernière entrevue, et il les donna exactement.

M. Smith venait, dit-il, pour tâcher de réparer les dispositions testamentaires qu'il avait prises au sujet de sa fille Violette, à laquelle il n'avait rien laissé, parce qu'elle s'était mariée contre son gré. M. Smith désirait que M. Underwood allât trouver son fils marié, James Smith, et lui fit part de son désir de voir sa fille Violette avoir une part égale à celle de ses autres enfants. Connaissant fort le fils de M. Smith, M. Underwood crut indiscret de sa part de lui communiquer un fait qui lui paraîtrait probablement ridicule.

M. Smith père revint à la charge et écrivit, par la main de Mme Underwood : « Dites à James que dans

ma nouvelle existence et les pensées nouvelles qu'elle me suggère, je sens que j'ai mal fait en agissant comme j'ai agi envers sa sœur. On ne peut la blâmer d'avoir suivi sa propre inclination plutôt que la mienne. »

M. Underwood, devant cette insistance, devint perplexe sur ce qu'il devait faire, lorsque, quelques semaines plus tard, une preuve inattendue de la véracité des messages de M. Smith fut donnée à M. Underwood. Dans une conversation que ce dernier eut avec un homme d'affaires, ami de M. Smith, il lui fut dit que Smith avait laissé tous ses biens à sa femme et à ses enfants, sauf à Violette (1), qui s'était mariée contre son gré. Or, ces faits, dit Mme Underwood, étaient ignorés de mon mari et de moi, et nous étions seuls lorsque cette communication nous fut faite. Donc, notre subconscient n'a pu écrire les messages et un invisible n'a pu lire ces faits dans notre cerveau.

Le cas est identiquement le même que le précédent et les mêmes commentaires s'imposent.

Non, le subconscient de Mme Underwood n'a pu écrire les messages de M. Smith ; non, un invisible n'a pu lire les faits dans le cerveau de M. et de Mme Underwood, puisque tous deux les ignoraient.

Mais un invisible a pu connaître les dispositions testamentaires de M. Smith, et il n'est pas le moins du monde démontré que cet invisible ait été forcément M. Smith désincarné.

A chaque instant, des esprits, par l'intermédiaire des médiums, nous renseignent sur des faits que nous ignorons. C'est ainsi que M. P..., sur les indications de Mlle Couédon, retrouva un trésor. Eh ! bien, ces indications, ce n'était pas l'esprit désincarné du propriétaire du trésor qui les avait fournies, c'était l'esprit familier de la voyante, l'entité qui se faisait appeler « l'ange Gabriel ».

Si la théorie de M. Erny était vraie, il faudrait en conclure que « l'ange Gabriel » n'était que le pseudonyme du propriétaire désincarné de ce trésor. Et c'est quelque peu absurde, puisque Mlle Couédon fit retrouver d'autres objets qui n'avaient pas été cachés par ce dernier et qui même avaient disparu depuis sa mort.

M. Erny semble, au reste, fort bien se rendre compte de l'insuffisance de sa démonstration, car il ajoute, fidèle toujours à ce que j'appellerais volontiers sa marotte :

A propos de quoi un démon aurait-il écrit ces messages ? Au contraire, n'est-il pas profondément naturel de penser qu'un père qui, dans un moment de colère, a déshérité une fille dont il n'avait jamais eu à se plaindre jusque-là, ait eu un remords *post mortem*,

(1) En Amérique comme en Angleterre, il y a la liberté de tester et un père peut déshériter entièrement un de ses enfants.

et ait essayé de réparer ce qu'il avait fait? Pour moi, je n'en doute pas, car l'insistance de M. Smith près de M. Underwood en est une preuve évidente. Les anges déchus ont autre chose à faire qu'à réparer les erreurs des pères, et même leur devoir aurait été d'empêcher cette réparation, car le remords est souvent une peine douloureuse.

Mais je serai aussi têtu que M. Erny, et puisqu'il revient toujours au même argument, je reviendrai toujours à la même objection, et je lui dirai :

Il ne s'agit pas de savoir si la théorie du démon est fausse, — nous discuterons cela plus tard, si vous y tenez, — il s'agit de savoir si la théorie spiritique est vraie.

Eh! bien, décidément, vous n'avez encore rien trouvé qui l'établisse.

(A suivre)

GASTON MERY.

CHEZ LA VOYANTE DE LA PLACE SAINT-GEORGES

JULIA

ET LA MORT DU CAPITAINE DE FRANCE

Les journaux sont pleins, depuis quelques jours, de détails sur la découverte du corps du capitaine de France.

Le cadavre a été découvert exactement comme l'avait annoncé Mme Lay-Fonvielle.

Quelques personnes de la famille du malheureux capitaine avaient bien voulu me demander de les accompagner chez la voyante. En ma présence, le jour même où fut découvert le corps, *Julia* fit les déclarations qu'elle avait déjà faites à plusieurs confrères, mais en ajoutant ce mot : *bientôt*.

Je ne me crois pas autorisé à raconter en détail cette consultation; mais le fait de la clairvoyance de *Julia*, sur ce point, peut néanmoins être vérifié car, dans notre numéro du 15 septembre 1900, le Dr Ely Star, dans un article intitulé : *Médiums et Mediumnité*, publiait ceci :

La séance intime terminée, *Julia* me dit :

— Connais-tu quelqu'un au journal *l'Événement* ?

— Oui, dis-je, M. F...

Eh bien, tu peux dire à ce Monsieur que je vois le capitaine; tu sais, le capitaine qui a disparu ces jours-ci dans les montagnes de la Maurienne? Je le vois, mort, au fond d'un ravin, non loin d'un pont et d'un tunnel. Il est vêtu d'une vareuse bleue garnie de galons d'argent. Il a sur lui une assez grosse somme en or et en billets de banque. Sa mort est la suite d'un accident, non d'un crime. Je t'assure que l'on retrouvera son corps sous peu de jours.

A ce moment-là, tout le monde, on s'en souvient, croyait à un crime.

M. Edmond Aubé nous adresse la lettre suivante. Nous la publions bien volontiers, car nous sommes respectueux de toutes les opinions. Il nous semble pourtant qu'elle n'infirmé guère les conclusions de notre dernier article.

G. M.

20 octobre 1900.

Cher Monsieur,

Je ne suis pas très convaincu par les arguments que vous tirez des textes que je vous ai signalés que l'esprit de *Julia* soit un mauvais esprit. Car c'est là, n'est-ce pas? toute la question. Et je voudrais essayer d'expliquer comment j'entendais que ces textes pussent répondre aux raisons que vous aviez données précédemment pour qu'il en fût un.

1° Vous dites que l'esprit de *Julia* est troublant parce qu'il ne dit de lui-même rien de précis, de contrôlable.

Soit. Je réponds : le Christ a fait de même. Il a montré ses œuvres et a répondu aux disciples de saint Jean-Baptiste : « Allez et dites ce que vous avez vu. »

L'esprit de *Julia* ne peut-il pas dire : Ne vous ai-je pas révélé la vérité sur des faits que vous connaissiez et que personne n'avait pu m'apprendre? Un esprit qui dit la vérité peut-il être un mauvais esprit? Quel rapport peut-il avoir avec le prince du Mensonge et ceux qui le suivent?

Mais l'esprit de *Julia* ne dit même rien de tout cela : il laisse ses œuvres parler.

On peut ajouter que dans l'Evangile on voit le Christ défendre aux démons qu'il chasse de publier qui il est.

Enfin, on trouve dans l'Écriture l'exemple de grands esprits, des plus grands qui soient, venant sur la terre sous un faux nom : témoin l'Archange (on devrait dire le Séraphin) Raphaël, lorsqu'il se présente chez Tobie.

2° Vous dites que l'esprit de *Julia* est troublant à cause même des révélations d'ordre matériel et privé qu'il fait à ceux qui l'interrogent et de l'exactitude des petits détails qu'il leur donne sur des faits passés, connus d'eux seuls.

Je réponds en citant un texte où le Christ, après avoir excité le murmure insolent des Pharisiens, en disant à un paralytique : « Tes péchés te sont remis », les étonne et les trouble par un acte matériel qui démontre sa puissance.

Si l'esprit de *Julia* disait seulement : « Telle chose est ou sera ainsi », on lui répondrait : « Qu'en savez-vous? » Mais il dit : « Telle chose s'est passée ainsi, n'est-ce pas? » Et l'on répond, étonné : « Oui, c'est vrai. » Alors, l'esprit ajoute : « Eh bien? telle chose sera ainsi ». Et l'on ne rit plus.

3° Vous dites que l'esprit de *Julia*, étant troublant,

n'est pas bon, quoique ayant apporté du soulagement et des consolations aux personnes qui l'ont consulté. Je réponds, en citant le texte où se trouve, de la bouche même du Christ, le moyen infaillible de reconnaître un prophète, un homme, un être bon d'un mauvais : par ses œuvres.

Ne pouvant voir les esprits dans leur essence, nous ne pouvons les connaître que par ce qu'ils font, comme les hommes.

Le Christ aussi a apporté le soulagement et la paix, et les Pharisiens, cependant, disaient qu'il était possédé.

Mais ce soulagement durera-t-il toujours ? C'est une autre question qui dépend beaucoup de ce que fera, dans son libre arbitre, la personne soulagée. C'est comme si l'on demandait si telle personne convertie ira droit au Paradis. Cela dépend. Etant libre et responsable de ses actes futurs, elle peut retomber et alors, dit l'Évangile, sa situation nouvelle sera pire que la première, avant sa conversion.

4° Enfin, vous dites qu'il n'est pas permis à un catholique d'entrer en commerce avec les esprits.

Je réponds par le texte de saint Jean qui donne le moyen de distinguer de suite un esprit bon d'un mauvais. N'est-ce pas assez dire que saint Jean admet que ses disciples puissent s'entretenir avec les esprits, à condition de ne choisir que les bons ?

Voilà le sens que l'on peut le plus évidemment, il me semble, tirer des textes que je vous ai indiqués pour l'appliquer au cas qui nous occupe.

Agréez, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

EDMOND AUBÉ.

Les Convulsionnaires de Saint-Médard

MIRACLE OPÉRÉ SUR MARIE CARTERY (Suite)

Dans ce surcroît d'accidents Marie Cartery eut encore recours à l'oculiste. Sa conductrice déclare qu'elle la revint trouver, ayant l'œil gauche encore bien plus malade qu'elle n'avait eu l'œil droit ; que cet œil était si enflé, qu'il en était entièrement fermé et qu'il paraissait gros comme le poing et tout enflammé et même que tout son visage paraissait bouffi jusqu'à la gorge ; qu'elle la ramena en cet état chez le sieur de la Pinotière qui parut surpris de la grandeur du mal et ne voulut pas lui ordonner de nouveaux remèdes ni même qu'elle recommençât de prendre de la tisane qu'il lui avait ordonnée d'abord, mais lui dit seulement de continuer à mettre dans les yeux de l'eau qu'il lui

avait donnée, et que quand la bouteille serait vide, qu'on en revint chercher pour elle, lui laissant entendre que son incommodité durerait très longtemps, et que la guérison en était très difficile.

Marie Cartery avait trop d'intérêt à démêler ce que cet oculiste pensait de son état, pour n'être pas attentive à son air et à ses gestes. Aussi remarqua-t-elle, ainsi qu'elle le déclare, que lorsqu'il lui dit en branlant la tête de continuer seulement de mettre à ses yeux l'eau qu'il lui avait donnée, sans prendre davantage de tisane, il faisait assez entendre par son action qu'il n'augurait rien de bon de sa guérison, et qu'il trouvait inutile de rien ordonner davantage.

En effet, quel autre pronostic pouvait faire cet oculiste à la vue de ce nouvel accident, qui lui faisait connaître toute la grandeur du mal ?

Les fistules lacrimales sont ordinairement formées par l'altération des larmes qui deviennent acres, s'engorgent dans le sac lacrymal qui est au coin de l'œil, y produisent peu à peu un abcès et carient les os dans lesquels cette liqueur s'imbibe. Une triste expérience a appris que cette maladie, lorsqu'elle a fait un certain progrès, est presque toujours incurable. Elle renaît souvent après l'opération même, qui consiste à détruire le sac lacrymal, et à emporter tout ce qui est déjà carié dans les os. Mais s'il est toujours si difficile de guérir cette maladie, que devait-on juger de deux fistules lacrimales formées par une liqueur si corrosive, et dont les sels étaient si grossiers et si tranchants, qu'en une nuit elle avait produit tout à coup une enflure si prodigieuse, que l'œil paraissait gros comme le poing, que les paupières ne pouvaient plus en être ouvertes et que tout le visage en était bouffi.

Marie Cartery fut même forcée depuis ce jour de tenir son œil gauche continuellement couvert par un bandeau, pour le soustraire à l'impression de l'air, ayant éprouvé, dit-elle, que le moindre vent en augmentait la douleur.

Mais ce voile, qui était relevé en bosse par cette tumeur énorme, ne pouvait en cacher la grosseur et la difformité.

Quoiqu'elle eût toujours un bandeau sur l'œil gauche, disent les parents, on voyait néanmoins au travers que cet œil était enflé considérablement ; on en voyait découler du pus, et tout son visage paraissait comme bouffi.

Aussi l'oculiste, voyant que les remèdes, en arrêtant pendant quelques jours l'écoulement de cette liqueur meurtrière, en avaient ensuite causé un débordement funeste, qui avait réduit l'œil gauche à un état encore plus déplorable que n'avait été celui de l'œil droit, il s'abstint de conseiller aucun nouveau remède, étant convaincu qu'il n'y en avait aucun qui fût capable

de remédier à des accidents si terribles, qui ne pouvaient être causés que par une sanie indomptable.

Marie Cartery reconnut si bien elle-même par les discours, par l'air étonné, par les gestes de compassion et d'horreur de l'oculiste, que son mal était absolument incurable, qu'elle perdit entièrement toute espérance, et que, sans chercher à faire davantage de remèdes, elle prit le parti de s'ensevelir dans la douleur.

Cependant la liqueur corrosive, source de tant de maux, s'insinue de plus en plus dans les os, et les carie : des douleurs insupportables et continuelles s'emparent de la tête et des yeux de notre infirme ; des insomnies accablantes l'arrachent impitoyablement au plus léger instant de repos ; un dégoût mortel lui fait avoir en horreur toute espèce de nourriture : bientôt c'est un épuisement déplorable, bientôt la maigreur, la pâleur et la faiblesse font de son corps un objet hideux.

Les père et mère certifient que son mal de tête et son mal aux yeux avaient toujours augmenté, surtout pendant les trois mois qui ont précédé sa guérison, et que dans le mois d'août et les premiers jours de septembre, elle ne pouvait presque plus manger et qu'elle ne dormait ni jour ni nuit, qu'elle maigrissait et dépérissait à vue d'œil et était toute languoureuse, en sorte qu'ils n'en espéraient rien de bon, et croyaient qu'elle deviendrait aveugle.

Ils ne connaissaient pas néanmoins toute la grandeur du mal : ils en apercevaient bien les symptômes extérieurs et leurs tristes effets, mais ils n'étaient point assez habiles en anatomie pour pénétrer les terribles ravages que ce mal faisait au dedans. Ils ignoraient les dégâts irréparables que la lymphé brûlante, qui croupissait habituellement dans les petites cavernes qu'elles s'étaient déjà creusées, ne cessait de faire en rongéant de plus en plus les os qu'elle avait pénétrés, et en réduisant en pourriture les chairs dans lesquelles elle s'insinuait. Ils voyaient bien sortir presque continuellement des tumeurs des yeux une matière purulente et corrompue, qui sillonnait sur le visage ; mais savaient-ils que cette matière fût le débris journalier des os et des chairs, que le pus ne discontinuait point de miner et de détruire ? En effet si le chirurgien, qui dans les premiers jours avait sondé la carie que cette nouvelle maladie avait faite dès la naissance, en avait été si effrayé qu'il avait cru qu'il n'y avait point d'autre remède, pour en empêcher les suites, que de porter le feu dans une partie si sensible et si délicate, combien cette carie devait-elle être considérable, après que ces eaux meurtrières y eurent croupi pendant huit mois ?

Aussi, dans les derniers temps, Marie Cartery tombait-elle dans un état de langueur qui excitait la compassion de ceux qui la voyaient. Elle paraissait dépérir

tous les jours de plus en plus, disent les parents, et se tenait toujours dans un coin de la chambre, se plaignant de plus en plus de son mal de tête qui la rendait toute défaite et incapable d'agir.

C'est ainsi que cette pauvre affligée passait les jours et les nuits dans la tristesse et les douleurs, cherchant dans un réduit obscur à se cacher, non-seulement à tout le monde, mais encore, si elle eût pu, à elle-même, lorsque tout à coup elle entend un cri général de joie et d'admiration qui retentit dans tout Nanterre.

(A suivre)

CA ET LA

Une maison hantée

On nous écrit le 16 octobre, d'Yzeures.

Tout le monde se rappelle les bruits qui se sont produits il y a trois ans dans la maison occupée par M. Sabourault, entrepreneur de maçonnerie, bruits qui ont eu un grand retentissement, puisque bon nombre de journaux de Paris les ont relatés, et qui ont attiré à Yzeures une foule d'étrangers.

Eh bien ! les premiers bruits qui se sont produits chez M. Sabourault se reproduisent dans l'église entreprise par lui, et dont la construction est restée inachevée depuis son départ d'Yzeures.

Ces bruits, qui consistent en un grattement tantôt faible, tantôt très fort, se font entendre à des moments indéterminés ; mais c'est surtout le soir que ce tapage attire beaucoup de monde, car, entre 7 et 10 heures, il est assez rare que le « diable » ne donne pas, comme on l'a dit ici, une « séance ».

On a essayé de se rendre compte de ce grattement qui se produit ainsi sous le toit de l'église ; on y a jeté des pierres, les bruits ne furent point interrompus.

Pour voir de près, on a placé une échelle au moyen de laquelle plusieurs personnes sont montées ; mais, comme du bas, elles ont entendu, et, malgré toutes leurs recherches, n'ont rien pu voir.

Chose bizarre, il paraît que de l'intérieur de l'église, qui est dépourvue de voûtes, on ne perçoit aucun son, tandis que du dehors on entend très bien.

A quoi attribuer ces bruits ? voilà l'énigme. Naturellement, là-dessus, chacun dit son mot. En attendant, si cela continue, nous sommes appelés à Yzeures à passer d'agréables soirées comme autrefois, du reste, au temps de M. Sabourault.

Un rêve fructueux

Du Petit Provençal :

Il paraît que, dans la nuit de lundi à mardi, un négociant de Milan n'avait cessé de rêver de sa fille, décédée il y a quelques années.

A son sens, le songe devait avoir une signification. Le matin, à son lever, il se souvint que c'était précisément jour du tirage de la loterie. Le négociant, homme prévoyant, se rendit aussitôt au bureau pour y jouer les numéros 4, 13, et 24 (sa fille avait vécu 24 ans, 13 jours et 4 heures). Il plaça 10 francs sur un ambe et 40 francs sur le terne. Comme les trois nombres sortirent, il ne gagna pas seulement l'ambe, c'est-à-dire 250 fois sa mise, soit 2.500 francs, mais encore le terne ou 4.250 fois sa mise, soit 170.000 francs.

Son rêve lui a donc rapporté la coquette somme de 172.500 francs.

Massage et magnétisme

L'Ecole pratique de Magnétisme et de Massage, autorisée par l'Etat en 1895, a rouvert ses cours le vendredi 26 octobre. Ceux qui désirent profiter de cet enseignement doivent se faire inscrire, de 1 h. à 4 heures, à la direction de l'Ecole, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Messe posthume d'un obitier, à Saint-Pierre de Caen.

Voici ce qu'on lit, sous la date de décembre 1714, dans le *Journal d'un Bourgeois de Caen* (1652 à 1733), publié pour la première fois d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Caen, et annoté par G. Mancel, conservateur de cette Bibliothèque, correspondant du ministère de l'instruction publique, pour les travaux historiques — Caen et Paris, 1848. — Page 189 :

« La nuit à venir, au 26, jour et fête de St-Etienne, la femme d'un perruquier, ayant entendu sonner les cloches de l'église Saint-Pierre de Caen, a cru qu'on sonnait ainsi pour aller faire communier quelque malade. Comme elle était fort dévote, elle a mis la tête à la fenêtre, et ayant aperçu une grande lumière dans l'église, cela l'engagea d'aller au presbytère afin d'accompagner le Saint-Sacrement au lieu où il serait porté. Ayant trouvé la porte de l'église fermée du côté du presbytère, elle a frappé avec violence contre cette porte, ce qui a obligé le vicaire de se lever pour lui demander ce qu'elle voulait.

« Je viens, dit-elle, pour accompagner le Saint-Sacrement : j'ai entendu sonner pour cet effet, il y a dans l'église une grande clarté ».

« Après plusieurs contestations avec elle, le sieur vicaire fut obligé de venir à l'église, où l'on dit qu'on a trouvé six cierges allumés et un prêtre habillé tout prêt à dire la messe et qui l'a dite en effet, et a remercié celui qui la lui a servie de l'avoir tiré de la peine où il était. »

Au bas de la page se trouve la note suivante de M. G. Mancel lui-même :

« Cette anecdote est la reproduction de vieilles anecdotes semblables en Normandie. On croit partout que si un prêtre, pendant sa vie, a négligé de dire une messe dont il avait reçu le prix, il faut qu'il revienne la célébrer après sa mort. »

La colombe merveilleuse

On lit dans l'*Univers* :

Cette année, pendant la procession que l'on fait chaque année à Bilbao, en Espagne, une colombe alla se poser sur l'épaule de la statue de la très sainte Vierge. Chassée à plusieurs reprises, la colombe retourna chaque fois sur l'épaule de la statue; quand la procession rentra dans l'église, l'oiseau se laissa prendre et l'on pensa dès lors à l'envoyer au Souverain Pontife.

La colombe a été, en effet, offerte au Saint-Père, par le dernier pèlerinage espagnol.

Sa Sainteté Léon XIII a été particulièrement touchée de ce don.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro l'intéressant « Glossaire de l'occultisme et de la Magie », de notre collaborateur Jean Darles.

A TRAVERS LES REVUES

APPAREILS ÉLECTRIQUES ENREGISTREURS DESTINÉS À L'ÉTUDE DES SUJETS ET DES MÉDIUMS

Les *Annales des sciences psychiques* publient quelques-unes des communications présentées au Congrès de Psychologie qui s'est tenu, au mois d'août dernier,

au Palais des Congrès. Voici la communication du docteur Gérard Encausse (Papus).

Le xx^e siècle semble devoir être caractérisé par l'étude spéciale de *forces psychiques* qui appelleront les recherches autant que les forces physiques les ont sollicitées pendant le siècle qui s'achève. Les forces physiques sont généralement produites par des appareils mécaniques et peuvent être contrôlées de même. Les forces psychiques, au contraire, nous paraissent nécessiter, pour leur manifestation, la présence d'un être humain, sujet ou médium, et jusqu'à présent, les sens humains ont eu la plus grande part dans le contrôle des phénomènes produits.

Or, comme tout être humain, le médium est sujet à subir l'influence de mobiles divers qui peuvent influencer les résultats définitifs.

L'amour-propre, le besoin de faire parler de lui, l'appât du gain, et d'autres mobiles du même ordre, poussent insensiblement le sujet à la fraude intermittente ou continue, à tel point qu'aucun expérimentateur ne peut être scientifiquement sûr d'échapper à cette cruelle épreuve et que ceux-là seuls qui n'expérimentent pas et qui se contentent de critiquer sont à l'abri de cette éventualité. A côté des émotions du sujet, il faut aussi tenir compte de celles des expérimentateurs et des assistants, et l'opérateur peut être amené à s'occuper davantage de l'esthétique du sujet que des effets produits; cela m'est apparu bien souvent dans mes enquêtes de critique de certains faits présentés comme de grandes découvertes.

Toutes ces considérations m'ont amené à chercher un mode de contrôle mécanique enlevant aux assistants la nécessité de tenir chacun un membre du médium et rendant à ce dernier une liberté de mouvements qui peut lui être très utile. On pourra du reste, pour les études personnelles, conserver cette ancienne méthode, qui ne saurait avoir la précision nécessaire à toute recherche faite d'après les habitudes des laboratoires actuels.

Tant que l'étude des forces psychiques a été localisée dans les fraternités initiatiques, les procédés de contrôle mécanique étaient inutiles, et ils le deviendront plus tard. Mais comme nous croyons utile à la défense de nos idées, concernant la survivance de la personnalité humaine après la mort physique de permettre aux savants (car nous ne savons rien nous-même) de vérifier l'existence de ces forces que nous étudions depuis plusieurs années, nous nous efforcerons de poser les bases d'une organisation de laboratoire quelque peu logique.

En effet, beaucoup d'expérimentateurs sérieux hésitent à se placer dans l'obscurité avec un médium qu'on ne peut surveiller que par le sens du toucher, si facile à mettre en défaut, et sur lequel l'enregistrement photographique est si difficile à appliquer.

L'électricité nous fournit abondamment les moyens de remplacer les sens humains dans l'enregistrement de ce genre de faits. Les inventions de M. Jules Richard, l'éminent constructeur d'instruments enregistreurs, nous permettent d'inscrire la durée ou l'interruption des contacts électriques ainsi que le moment de leur production. De là le principe de notre méthode.

Le médium n'est plus tenu par personne, mais chacun de ses mouvements est contrôlé, à son insu, par des contacts électriques. Nous présentons aujourd'hui des modèles qui pourront être grandement perfectionnés par la suite, mais c'est le principe, et non les adaptations, qui est intéressant en pareil cas. Passons en revue les moyens de contrôle que nous avons établis.

Contrôle des mains. — Le contrôle des mains du médium se fait au moyen d'une planchette à contact de 0^m70, sur laquelle le médium pose ses deux mains. L'instrument est construit de telle sorte qu'on ne peut enlever une des mains sans rompre le courant, et qu'on ne peut appuyer sur les deux parties mobiles de la planchette avec une seule main, les deux devant toujours être utilisées. Cela enlève aux tricheurs la possibilité de se servir d'une main libérée pendant que l'autre est tenue par deux assistants qui croient tenir chacun une main différente.

Toute rupture de contact est enregistrée par le rouleau spécial. De plus, il suffit d'enlever les cartons qui recouvrent la planchette pour libérer deux plaques enduites de pâte phosphorescente qui permettent, d'après un procédé déjà employé, de suivre par la vue les mains du médium, à titre purement accessoire du reste.

L'opérateur est muni dans tous les cas d'une montre à secondes, lumineuse dans l'obscurité et réglée avec le chronographe enregistreur.

Un modèle de planchette plus simple et reliée à une simple sonnerie ou à un tableau électrique peut, dans les expériences à grande précision, être placé sous les mains de chaque assistant pour éliminer toute hypothèse de comperage ou de distraction.

La planchette permet encore de contrôler l'enlèvement ou l'apport des objets placés sur la table, hors de la portée des mains du médium, et une foule d'autres faits du même genre.

Pour le contrôle des *pièds*, nous employons une planchette plus large. Les laboratoires voulant poursuivre ces études avec fruits devront être munis du fauteuil à contacts multiples destiné à l'étude et au contrôle dans l'obscurité des médiums en « trance ». Le médium est contrôlé tant qu'il se tient assis dans le fauteuil, et s'il veut se lever ou se pencher trop en dehors, il produit un contact spécial qui peut allumer une lampe ou mettre en marche une sonnerie.

Pour l'étude des faits de lévitation, nous utilisons une table à contacts multiples qui remplace la planchette dans les grands laboratoires.

Les phénomènes de *matérialisations* sont contrôlés par des coussins à contacts placés sur le sofa où se tient le médium.

Enfin nous pensons que notre principe est facile à adapter à tous les cas, et si l'on a soin de ne pas mettre le sujet au courant, on peut enregistrer à son insu tous ses actes et faire la part des faits à approfondir et des faits à rejeter de suite, dans ce domaine où la fraude tient encore une si grande place.

Sans entrer dans d'autres détails concernant les instruments et leurs diverses adaptations, posons les éléments d'un laboratoire organisé d'après ces méthodes.

Ce laboratoire doit comprendre deux pièces, séparées par une cloison mince mais imperméable aux rayons lumineux. La première est la pièce d'études, la seconde, celle de contrôle et d'enregistrement.

Dans la pièce d'études, où l'on peut produire l'obscurité à volonté, se trouvent les objets suivants : la montre à cadran lumineux, des meubles à contacts multiples ; tables, fauteuils, tablettes, etc. La partie médiane des murs sera, enduite de pâte phosphorescente qu'on pourra découvrir à volonté, de même certains points du parquet seront disposés à cet effet.

Des lampes électriques [devant] être allumées, soit par

des opérateurs, soit par les contacts établis par le médium. orneront aussi cette salle, qui contiendra aussi les objets actuellement en usage : assiettes de mastic placées sur des planchettes à contact ; appareil photographique dont l'obturateur se déclenche par le contact qui éteint les lampes et se referme par celui qui les allume ; les châssis contenant des plaques non impressionnées pour l'étude des phénomènes lumineux ; paraffine fondue sur un fourneau électrique, etc., etc.

La salle d'enregistrement renfermera les tableaux, les sonneries, les chronographes Jules Richard, une installation pour les rayons X, qui peuvent être utilisés dans la salle d'études en passant au travers de la cloison.

Nous conseillons tout spécialement l'emploi des rayons X avec écran pour la surveillance des « cabinets médianimiques » dans lesquels ne fonctionne pas le médium lui-même. Dans ce cas, l'ampoule et l'écran seront placés en dehors de la salle d'études si la lumière de l'écran gêne le médium.

L'opérateur principal se tiendra dans la salle d'études, et un opérateur se tiendra aussi dans la salle d'enregistrement.

Décrivons maintenant une expérience de contrôle exécutée d'après nos procédés, en rappelant les méthodes actuellement employées.

Aujourd'hui, quand on veut étudier un médium dans de bonnes conditions de sécurité au point de vue de la fraude, on se rassemble entre expérimentateurs connus par leur caractère scientifique et chacun, simultanément ou alternativement, prend un des membres du médium, après avoir placé ce dernier dans les meilleures conditions physiques et morales. Les recherches faites d'après cette méthode sont convaincantes pour ceux qui expérimentent, mais les autres n'ont aucune raison de croire à l'infailibilité de l'observation de chercheurs opérant d'après cette méthode. Seul l'enregistrement photographique offre quelque valeur, mais quand l'opérateur n'a pas opéré lui-même toute la manipulation, il ne peut y avoir certitude absolue, surtout pour les autres.

Avec les appareils à contact, tout se trouve enregistré de manière à répondre aux légitimes susceptibilités de toute critique. Dès que le médium entre en trance et quitte la table, même dans l'obscurité la plus intense, le fait est enregistré par le chronographe. En même temps la planchette des pieds et les contacts du fauteuil révèlent la situation du corps du médium. Si, dans ces conditions, des objets sont apportés sur la table, on saura si le médium a aidé ou non à ce phénomène. Si la table se lève, on verra aussi par les contacts s'il s'agit d'un fait dû à la fraude ou à une action réelle de la psychique, car, en se levant, la table déclenche elle-même l'éclair de magnésium qui enregistre le fait qui s'inscrit d'autre part sur le chronographe.

Ainsi l'on voit la différence d'une séance d'études enregistrée d'après l'ancienne méthode ou d'après celle que nous proposons.

Tel est, Messieurs les Membres du Congrès, le résumé rapide des diverses applications de cet essai d'adaptation aux sciences psychiques de la méthode qui a porté à un si grand degré de précision l'étude des sciences physiques.

Le Gérant : GASTON MERY.

Impr. JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil. Paris.
Téléphone 215-10,

L'ECHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

UN PROPHÈTE IRLANDAIS

Les Etats-Unis sont une terre d'illuminés et de prophètes. Sur ce sol où se mêlent les éléments les plus divers, où bouillonnent les ferments de culture les plus opposés, où se heurtent dans une fièvre d'action perpétuelle les passions, les intérêts, les aspirations de toutes les races humaines, vaste pandémonium où s'élabore peut-être l'humanité future, rien ne s'oppose à la libre expansion des Esprits.

Ces Yankees que nous nous imaginons constamment agenouillés devant le dieu dollar, et qui affectent eux-mêmes de vouloir n'être que des *business men*, des hommes d'affaires, ont parfois d'étranges revirements et des envolées mystiques dont nos races vieilles paraissent incapables.

Qui n'a entendu parler de ces *seivals*, sortes de campements improvisés, poussés subitement du sol à la voix d'un pasteur ou d'un inspiré ? Hier, tout était désert dans la plaine ; aujourd'hui une foule immense s'y presse pour écouter celui qui annonce à ces âmes souffrantes la « bonne parole » qu'elles espèrent.

Et dans cette foule ce ne sont pas seulement des pauvres, des malheureux, des malades, des coupables que vous voyez. Ils y sont, mais d'autres avec eux : le *business man* que vous avez cotoyé hier au Stock-Échange, le « roi » des chemins de fer ou des pétroles, le représentant de ces *trusts* d'accaparement qui enserrant dans leur réseau de fer toute la vie économique de l'Union, le banquier, l'usurier, le manieur d'argent sous toutes ses formes.

Et tous ont dépouillé le vieil homme pour un

instant. Leur masque s'est transfiguré. Perdue dans une subite extase, l'œil noyé de larmes, le regard tourné vers l'Invisible et l'Infini, ils sont pour un moment transportés dans la région de cet Au Delà qu'ils raillent d'habitude et dont ils couvrent de sarcasmes les fidèles. Entassés par milliers sur la vaste plaine, ils sont là haletants d'émotion, d'angoisse, de remords, d'espérance. Des sanglots soulèvent leurs poitrines oppressées, des cris de repentir, des hurlements de souffrance, des appels à la miséricorde partent et se répètent, et comme une mer agitée, cette foule soudain oscille et ondule sous le souffle de la parole du Verbe.

Voilà pourquoi, dans le monde immense que représente l'Union, on voit éclore par instants des manifestations de l'Idéal inattendues, voilà pourquoi c'est la terre prédestinée des spirites, des médiums, des voyants.

C'est de l'un d'eux que nous voulons entretenir aujourd'hui les lecteurs de l'*Echo du Merveilleux*, d'un homme que ni ses occupations ordinaires, ni la tendance de son esprit, ne semblaient prédestiner à ce rôle de prophète qu'un jour, dans une vision de l'avenir, il a senti germer en lui et auquel il a donné la vie et la parole du Verbe inspiré.

Les prophéties de P. Cudmore sur le vingtième siècle, publiées en 1899, à New-York, sous ce titre : *Cudmore's Prophecy of the twentieth Century* (New-York P.-J. Kenedy, 5 Barclay Street), forment deux plaquettes in-8°, l'une de 24, l'autre de 14 pages. La première porte en tête le portrait de l'auteur et à la suite du texte, cinq feuilles ornées de 8 vignettes, dont les sujets sont les suivants :

1) Bataille entre les Irlandais et les Danois,

(sous le règne légendaire du roi Brian Born).

2) Le général Patrick Sarsfield, un des héros de l'Irlande, mort en 1691.

3) Le portrait de Brian Born, roi de Munster et souverain de l'Irlande vers 1014.

4) Robert Emmet, une des victimes de l'Angleterre, mort en 1803.

5) Cormar, roi de Cashol et Embey.

6) L'Age d'or de l'Irlande (aux temps de Brian Born).

7) Owen, roi O'Neill.

9) Thesbald Wolfe Tone, fondateur de la Ligue irlandaise (The United Irishmen), mort victime des Anglais, le 19 novembre 1798.

La 2^e plaquette ne contient que les 14 pages de texte.

J'ai cru devoir donner ces renseignements pour les lecteurs de l'*Echo du Merveilleux* qui sont en même temps bibliophiles. Le prix de chacune de ces plaquettes est de 10 cent.

M. Cudmore est un homme sérieux, avocat, auteur de plusieurs ouvrages, dont l'un : *Constitutional History of the United States*, jouit d'une réputation méritée.

Ses « prophéties sur le vingtième siècle » ont eu aux Etats-Unis un assez vif retentissement ; mais, je crois que peu de lecteurs en Europe les connaissent. Elles sont cependant doublement intéressantes au point de vue français et au point de vue antisémite. Le texte est en vers rimés.

La première partie de ces prophéties s'ouvre par une éloquente description de l'âge actuel et de la lutte que soutiennent et que soutiendront, plus acharnée encore, la justice et la liberté contre le pouvoir de l'argent, contre Mammon.

« Les changeurs d'argent — les Juifs — Christ en
| purgea

« Le Temple de l'Eternel; de la verge de sa colère

« Les Juifs usuriers de Palestine ont fui

« Et se sont établis sous le beau ciel de l'Italie

« En l'an huit cent. Sur la terre italienne

« Les Juifs de Lombardie fondèrent la première
| banque,

« Les princes marchands de la belle Venise

« Devinrent tributaires du juif Shylock.

« Alors les Juifs s'établirent à Lombard Street

« Pour y exercer leur vil, leur usurier trafic.

« Maintenant ils ont rendu esclaves les peuples et
| les rois,

« Là se dresse le temple de Mammon, la Banque
| d'Angleterre.

« Les Shylocks — foule d'usuriers

« Ont fait de l'Angleterre le paradis des Juifs,

« Les Rothschild, les banquiers, la bande du vil
| métal

« Ont leur pied sur le cou des rois,

« Les usuriers ont asservi les peuples.....

Après avoir décrit la dégénérescence matérielle et morale produite par ce règne de l'Argent, Cudmore en annonce la fin.

« Car il est écrit au Livre du Destin

« Qu'en Angleterre finiront l'Eglise et l'Etat.

« Il y aura en Angleterre la guerre (civile), la dévas-
tation,

« La famine, la peste, la conflagration.

« Alors la moderne Babylone périra dans les flammes,

« Malheur ! Malheur à la grande Sodome, à la ville
| de Londres !

« Alors le peuple sera féroce et fou.

« La populace de Londres, foule féroce et sans loi,

« Pillera et tuera les fils de Shylock, les Juifs.

« Malheur ! malheur à la fière nation anglaise !

« Angleterre, Angleterre ! qui as asservi les peuples.

« Tu tomberas comme Rome et comme Babylone !

Ce n'est pas l'Angleterre seule que menacent ces malheurs. Les Etats-Unis n'y échapperont pas, car chez eux aussi règne Mammon.

« En Amérique il y aura une oligarchie,

« Il y aura la guerre civile et l'anarchie.

« Une époque d'anarchisme viendra

« Et sera suivie d'un âge de barbarie.

« Les Américains trouveront — mais il sera trop
| tard,

« La flotte anglaise tonnant à leurs portes.

« Les Américains qui se fiaient aux Saxons (Anglais)

« Verront — trop tard — leurs bulles de savon
| crever.

« La nation saxonne (anglaise) sera abattue.

« Voyez le désastre de la flotte britannique !

« Quelle joie il y aura d'un pôle du monde à l'autre

« Quand l'empire britannique aura cessé d'être !

« Alors se déploieront joyeux au vent les pavillons
| de toutes les nations.

« Elle (l'Angleterre) n'a qu'un ennemi, mais cet
| ennemi, c'est le monde tout entier.

Le prophète décrit ensuite la corruption du peuple des Etats-Unis.

« Malheur ! malheur à la nation Yankee

« Falsificatrice de la nourriture et de la boisson !

Il annonce l'âge du militarisme et de l'impé-

rialisme, alliés aux agioteurs et à la bande de l'argent. Tous les maux s'abattront sur ce peuple livré aux sectateurs de Mammon.

Pendant ce temps, d'autres catastrophes auront lieu.

« Les Tartares (Russes) et les Turcs combattront
| leur dernier combat.

« Les Russes prendront Constantinople.

« Comme d'antiques nations qui eurent leur apo-
| gée et leur chute,

« Angleterre, ton destin est écrit sur la muraille !

« Les Russes entreront à Samarcande

« Et bientôt après dans les Indes.

Cette ruine de l'Angleterre coïncidera avec la résurrection de l'Irlande.

« Le pavillon de l'Angleterre sera balayé des mers.

« Alors l'Irlande sera glorieuse et libre

« Et le monde se réjouira d'un pôle à l'autre

« De même que Rome, elle (l'Angleterre) tombera
| de son propre poids.

« Le voyageur venu de la Nouvelle-Zélande contem-
| plera avec douleur

« Du pont de Londres les ruines de Saint-Paul.

« Alors la chute et la ruine de l'Angleterre

« Feront de l'Irlande une glorieuse nation.

Reprenant ensuite les Etats-Unis, la prophétie leur annonce que l'Asie leur sera funeste :

« Le sang américain sera teinté

« Du sang des races asiatiques

« Et de l'immigration de toutes ces races

« Les Américains auront des faces jaunes

« Pareille à la dévastation des Goths et des
| Vandales

« Une immigration de coolies aura lieu.

« Une invasion de la féroce Asie

« Abattra la civilisation des blancs.....

Cette première partie des prophéties se ferme sur la prédiction de la ruine des Juifs et par l'annonce de tremblements de terre et la rencontre d'une comète.

La deuxième partie des prophéties de Cudmore n'est guère qu'une répétition de la première. La Conférence de La Haye et l'affaire Dreyfus donnent l'occasion au prophète irlandais de flétrir avec véhémence l'Angleterre, ennemie de la paix et les Juifs, ses alliés.

Nous conseillons à nos lecteurs de lire le jugement sans pitié sur Dreyfus et ses défen-

seurs, jugement que la prudence nous interdit de reproduire, pour ne pas exposer l'*Echo* aux foudres d'une magistrature trop bien stylée.

La deuxième partie se ferme sur ces deux vers :

« Bientôt viendra l'humiliation de l'Angleterre,

« Bientôt l'anéantissement de l'Empire britannique.

Comme on le voit, les prophéties de Cudmore n'assignent pas de date précise aux événements qu'elles annoncent. Toutefois, à diverses reprises, les adverbess de temps indiquent que l'heure en est proche.

Ces événements se résument en deux synthèses que l'auteur envisage comme résultant nécessairement l'une de l'autre : la ruine de l'Angleterre, — la disparition du système juif et du pouvoir de l'argent.

Dans ces prédictions, la France est à peine nommée, mais toujours avec affection, et de l'ensemble des événements annoncés, découle, indiquée comme en passant, l'ascension des races slaves et latines au zénith de l'hégémonie mondiale.

Avec cette hégémonie franco slave coïncidera une ère de justice, de liberté, d'honnêteté, la restauration de toutes les vertus sociales, politiques et privées que la tourmente avait fait sombrer dans le sang et dans la boue, l'affranchissement définitif pour de nombreuses décades au moins, de l'humanité délivrée de la double oppression du Juif et de l'Anglais !

H. V.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

Les voyages de saint Maclou.

Malo ou Maclou, dont c'est la fête — peu fêtée en dehors des malouins — aujourd'hui 15 novembre, apparaît dans les légendes armoricaines, comme un grand voyageur, tel que son maître, saint Brandan,

Qui inquist por sept ans les isles de Fortunes

On dirait d'un Suibad le marin armé d'une croix.

Le merveilleux apparaît dans sa vie dès sa naissance. Sa mère, dont il était l'enfant unique, avait soixante-six ans lorsqu'il vint au monde, le jour de Pâques de l'an 497 (ou 547, selon Dom Lobineau). Son père, Gwent, seigneur de l'ancienne province des Silures, passe pour le fondateur de Castel-Gwent, aujourd'hui Cherstow, dans le golfe de Bristol.

Elève de saint Brandan au monastère de San Corvan, un jour, après avoir joué sur la grève, le petit Maclou s'endormit sur un monceau d'algues. La marée monte; quand on s'enquiert de l'enfant, il avait disparu. Le bon abbé s'éplore, supplie Dieu de lui rendre son écolier : et voici qu'à la marée suivante le petit homme reparait en triomphe sur son îlot d'algues porté par le flot. Tel est son premier voyage.

Evêque d'Aleth, Maclou fut persécuté par Hoël III, seigneur de cette île. Ce méchant prince, frappé de cécité, ne recouvra la vue que grâce à l'huile bénite dont Maclou, charitablement, lui enduit les paupières. Plus tard, d'autres persécutions contraignirent le bon évêque à fuir cette terre ingrate. Il s'embarque avec trente-trois compagnons, et après plusieurs jours d'une navigation fort aventureuse, selon les Légendaires, aborde en Saintonge, où les habitants le reçoivent de la façon la plus hospitalière, lui donnant un logis et même un âne, pour porter le bois nécessaire à la communauté. Un jour, pendant qu'on coupait le bois dans la forêt, cet âne fût occi par un loup. Maclou va tancer la bête féroce et lui ordonne de se laisser mettre le bât de l'âne pour porter à son tour le bois et les provisions du couvent. Le fauve humilié se laissa faire avec douceur. « Et, — dit Vincent de Beauvais — le loup estoit aussi comme un chien priyé et alloit tousiours avec le servant et ceux qui gar-doient les choses, et luy-même veilloit et les gardoit « très sagement. »

Le saint vécut longtemps en Saintonge, où il opéra de nombreux miracles. Il guérit, par l'application d'une feuille de lierre trempée dans l'eau bénite, la fille du gouverneur de Saintes, qu'une vipère avait mordue; une femme aveugle recouvra la vue en baignant ses yeux d'une eau où Maclou avait trempé ses mains; il ressuscita même un jeune garçon noyé dans un puits.

Pendant que la Saintonge se glorifiait de son apôtre, le diocèse d'Aleth expiait cruellement son ingratitude envers Maclou. La peste, la famine, des crimes incessants désolaient ce malheureux pays, qui criait pitié vers son ancien pasteur. Le vieil évêque se rendit à son appel. Quand il arriva, tous les fléaux cessèrent. Peu après, averti que sa mort était prochaine, Maclou revint à Saintes, où il rendit son âme à Dieu, humblement couché sur un lit de cendres, à l'âge de cent-trois ans.

..

Tout ce qui précède est à peu près de l'histoire. La légende veut que saint Maclou ait fait de longs voyages maritimes, avec les plus étonnantes aventures. En voici deux.

Un jour de Pâques, les saints navigateurs débar-

quent en une petite île pour célébrer la messe. C'était un flot noir et glissant. Et au milieu de l'office, voilà que l'îlot s'émeut. Ce qu'ils avaient pris pour une île n'était que le dos monstrueux d'une baleine, « comme une bellue, de celles qui sont appelées grans balaines, qui habitent au profond abysme de la mer ». Rassurant ses frères épouvantés, Maclou donna l'ordre à la baleine de ne plus bouger jusqu'à ce qu'il eût achevé le saint office, ce à quoi le monstre marin obéit fort exactement. La messe finie, le bon évêque voulut conforter ses auditeurs en les entretenant du cas de Jonas; mais tous s'enfuirent à la nef.

Dans une autre île, stable celle-là, Maclou et ses compagnons se trouvèrent en présence d'un sépulcre d'une grandeur extraordinaire, sans nulle inscription. Curieux de savoir qui pouvait être enterré là, les compagnons du saint le prièrent avec une naïve confiance de ressusciter l'habitant de ce grand sépulcre. Maclou se mit en oraison; peu d'instant après, la porte du tombeau se rompit : un géant d'une grandeur prodigieuse parut à leurs yeux. Il lui apprit qu'il était un ancien roi idolâtre du nom de Mildine, qu'il souffrait sous terre de grands tourments, dont l'avait délivré la prière de Maclou, et c'est pourquoi il était prêt à adorer le Dieu qui permettait ce miracle. Après l'avoir instruit et baptisé, Maclou emmena Mildine comme pilote; mais une tempête les rejeta dans cette île, où, peu après, le géant trépassa derechef.

Les Légendaires ne placent pas toutes ces aventures dans le court voyage aux côtes d'Aquitaine dont nous parlons plus haut. Ils supposent que saint Maclou comme saint Brandan chercha « les isles de Fortune. » D'après Vincent de Beauvais « il fit appareiller sa nef pour aller en l'isle en laquelle l'on disait que les saints anges habitaient », île qui avait nom Yman. Brandan, comme on sait, plus heureux que Maclou, l'entrevit. Le jour n'y cessait jamais; les arbres portaient des fruits merveilleux, dont certains étaient comme du pain et d'autres comme du vin, et les cailloux des chemins étaient des pierres précieuses.

Cette légende de l'île merveilleuse exerça une grande influence sur les voyageurs du Moyen-Age, en particulier sur les marins portugais et espagnols des XIV^e et XV^e siècles. Plusieurs cosmographies l'ont marquée sur leurs cartes. Dans une carte datée de 1367 et qui appartenait à la bibliothèque de Parme, on a représenté saint Brandan lui-même se promenant sur la mer dans le groupe des îles Canaries. Tous les géographes du temps n'ont pas manqué de mentionner cette contrée merveilleuse, à laquelle ce qu'on est convenu d'appeler le progrès de la science ne nous permet plus guère de croire. Hélas ! Il n'y a plus d'îles bienheureuses...
GEORGE MALET..

Lettres sur Campitello

A mon ami S. D. F. (Deuxième lettre) (1)

MON CHER AMI,

Il est certain qu'en écrivant la longue lettre dont la lecture vous a intéressé, dites-vous, je n'ai pas eu d'autre ambition que de réaliser pour vous plaire le vers du Fabuliste.

*Je dirai : j'étais là, telle chose m'arant,
Vous y croirez être nous-mêmes.*

Les événements de Campitello sont absolument extraordinaires : ils peuvent se passer des ornements du style pour intéresser.

Regrettons plutôt qu'ils n'aient pas été consignés au jour le jour.

Les documents recueillis peuvent néanmoins donner matière à plusieurs lettres ; je dirai presque à des volumes. Vous ne ignorez pas, et dans l'impossibilité où vous êtes de vous rendre sur les lieux, vous me demanderez d'achever au plus vite le récit de cette première journée qui commence à vrai dire comme celles de la Genèse :

« Et du soir et du matin se fit le premier jour » et sans désenchanter, vous me tracez tout un plan de travail : scènes principales prises sur le vif, scrupuleusement suivies, minutieusement décrites, sans préjugé ni parti pris. — Origines de ces manifestations. — Phases diverses. — Principaux personnages. — Résultats et conséquences directement observables.

(1) Voir numéros du 1^{er} octobre, du 1^{er} octobre et du 1^{er} nov.

Tout cela accompagné de témoignages précis, de descriptions des lieux, de dates et de noms, en somme une véritable enquête qui puisse servir de base pour la recherche des causes.

N'ayant rien à vous refuser, je ferai de mon mieux pour vous satisfaire ; mais avouez que c'est beaucoup trop, pour un seul homme qui est obligé le plus souvent de demander aux heures de la nuit le loisir de s'entretenir avec vous.

Je suis quand même bien aise que vous m'ayez exprimé ces désirs. Frappés par la justesse de vos idées, d'autres peut-être renonçant à élaborer la veille

des interprétations prématurées qu'ils détruiront, eux-mêmes le lendemain, entreprendront, je l'espère, avec plus de compétence que moi, cette observation patiente et féconde qui, si elle n'est pas encore la science des causes, y conduit sûrement.

Et très heureux de mettre à votre disposition, pour l'intelligence de ces lettres, la collection de mes photographies, sans plus tarder, je reprends mon récit.

Sous ma fenêtre, le torrent roulait, ses eaux mugissantes ; involontairement je pensais au Gave ; et dans ce cadre, les scènes de tout à l'heure me paraissaient à leur véritable place.

Peu à peu, mon esprit se laissa gagner par le charme de cette voix de l'eau qui parlait, parlait encore, parlait toujours, tandis que tout se faisait autour de moi. Il me sembla qu'elle se faisait à son tour et lorsque je l'entendis de nouveau, le jour commençait à poindre. Je me lève, j'ouvre ma fenêtre : la journée sera belle ; un moment mes yeux restent fixés sur ce torrent qui



m'a si délicieusement bercé pendant la nuit, puis je me rends à l'Eglise. La porte était ouverte. J'entre et je vois Lucie qui rangeait les chaises, tandis que la jeune personne qui, la veille, avait récité le chapelet, achevait de balayer.

Il était cinq heures et demie. Je saluai le Saint-Sacrement. La poussière m'incommodait, je sortis sur la place et j'appelai Lucie.

Simple et douce, elle vint sans embarras et répondit à mes questions : son récit concordait avec celui de Contessa ; la vision avait été la même pour toutes deux, sauf de très légères variantes. Il est clair d'ailleurs qu'elles n'avaient pas eu le temps de se concerter : la veille j'avais gardé Contessa jusqu'à dix heures et le matin elle n'était pas encore levée lorsque je montai à l'église où je trouvai Lucie.

M. le curé arrive ; il fait sonner la messe. Je m'habillais, lorsqu'un vieillard dont la taille n'est plus droite, mais dont les muscles ont conservé l'élasticité et la souplesse d'un ressort d'acier, se présente pour servir à l'autel. Je reconnais le vieux facteur Dionisi. Je lui tends la main qu'il baise avec respect.

Alerte, guilleret et de bonne humeur, tel que je l'avais vu il y a cinq ou six ans, c'était encore le même homme et toutefois l'air était pensif et grave. Depuis quelque temps déjà, le recueillement devait fixer les traits autrefois si mobiles de cette physionomie ouverte et franche ; et, comme s'il attendait de moi la solution aux questions qui lui agitaient l'esprit :

— « Que pensez-vous de tout cela ? » me dit-il.

— Eh bien ! la première impression n'est pas mauvaise, je vous dirai même qu'elle est bonne, mais vous qui êtes sur les lieux, qu'en pensez-vous ?

Je ne sais jusqu'à quel point les habitants de Campitello ont pu mériter la triste réputation dont ils jouissaient avant les apparitions qui nous occupent.

Le fait est que le brave facteur, prenant un air de mystère qui donnait plus de relief au ton convaincu de ses paroles :

« — Je connais bien cette population, me dit-il. Né dans son sein, j'ai grandi au milieu d'elle. J'y compte vingt-sept années de services. Rien n'a pu m'échapper des choses même sur lesquelles on a l'habitude de jeter des voiles épais pour les dérober aux regards. L'esprit de parti avait semé la désunion et la discorde ; les pratiques religieuses étaient délaissées ; la médisance et la calomnie étaient à l'ordre du jour ; on se faisait un jeu de se détester, de se nuire ; la corruption avait gagné les cœurs, le blasphème courait par les rues, nous étions perdus sans ressource. Rien n'y faisait, il n'y avait plus de remise pour nous. C'est alors que la sainte Vierge qui ne voulait pas nous

laisser périr, a tenté un grand coup : elle s'est jetée au milieu.

« *S'è lampata a mezzu.* »

J'avoue que cette idée me frappa.

Où avait-il puisé, le digne homme, une idée si juste du rôle de Marie dans le monde ?

Secours des chrétiens, refuge des pécheurs, terreur des démons, douce et bienfaisante lumière qui dissipe les ténèbres de l'erreur, rosée céleste qui purifie et rafraîchit les cœurs, Elle parle à ceux que laisse indifférents le spectacle même d'un Dieu mourant pour les racheter, et il est rare que cette voix ne soit pas entendue. Il n'a plus un cœur d'homme celui qui pourrait mépriser les gémissements d'une Mère.

Ces gémissements ineffables se sont-ils faits entendre à Campitello ?

Le bon vieillard que j'ai en face de moi n'a pas le moindre doute là-dessus ; et si le portrait peu flatté qu'il m'a tracé tout à l'heure est fidèle, on peut, dans une certaine mesure, lui donner raison, car la transformation des habitants a été aussi profonde que soudaine.

Dans cette modeste église de village où, pour la première fois, j'offre le saint sacrifice de la messe, je me croirais volontiers dans une chapelle de religieuses, tant on y est recueilli. Le chapelet est dans toutes les mains. Deux jeunes personnes se présentent à la Sainte Table, et ce qui autrefois était rare, même à Pâques, se répète tous les jours.

La messe finie, le facteur prie encore ; l'heure du déjeuner arrive, nous quittons l'église et quelques instants après nous nous retrouvons sur le sentier qui conduit au champ des apparitions.

On me présente un petit garçon de huit ans, le petit Louis Campocasso, petit-fils de M. Pancrazi. Lui aussi il a vu la Vierge et, trois heures durant, il est resté les yeux fixés sur elle et les bras étendus en croix. Je le prends par la main et, tout en cheminant, je l'interroge.

— Mais tu devais bien souffrir de rester si longtemps les bras étendus ?

— Je souffrais, mais je ne pouvais pas faire autrement, me dit-il avec candeur.

Nous voici à un tournant d'où l'on a une échappée sur Campitello. Le torrent coule sur notre droite ; le lit est profond ; l'église et le clocher se détachent tout en haut. Le paysage me tente ; je le fixe au passage.

Nous voilà sur le terrain des apparitions. Les voyantes de la veille y sont déjà avec trois autres et le petit Moïse, un enfant de dix ans qui, à lui seul, a déplacé et fait rouler un bloc énorme qui ne pèse pas moins de 400 kilogrammes.

J'examine à l'aise la place qu'occupaient Contessa et Lucie, l'endroit où je vis tomber Angèle Marie Sammarcelli et je ne puis me défendre d'une impression de terreur en voyant les roches sur lesquelles *Catone* aurait pu s'écraser la tête si, entraîné par son propre poids, il avait glissé lorsque, plié en deux, le buste était suspendu sur l'abîme et les jambes étendues sur l'espace étroit où je m'étais porté à grand-peine.

Au centre de la photographie (1) est la source qui opère, dit-on, des guérisons surnaturelles. A droite en allant du centre vers les bords : Lucie Graziani, Contessa Lorenzi et Perpétue Lorenzi. Au-dessus, assis sur le rocher, Louis Campocasso; à genoux, les mains jointes, Bagnoli Moise.

Dans la partie gauche, toujours en partant du centre : Amélie Arrighi, cinq ans, fille de M. le receveur des postes, Rosi Pradacci, et, au dessus, Angèle Marie re-



Mais voici venir Lellena Parsi, celle qui la première, avec Perpétue Lorenzi, a vu la sainte Vierge.

Elle était à Bigorno, j'ai prié M. le curé de la faire prévenir que je désirais la voir.

Je ne vous en dirai rien pour aujourd'hui ; Je me réserve de vous en parler longuement dans mes lettres ultérieures.

Je me fais indiquer par elle les différents endroits où la Vierge aurait apparu et arrivés près de la source, et dispose les voyants en groupe.

Vous pourrez ainsi faire plus complètement connaissance.

gardant Lellena Parsi qui, pieuse et recueillie, égrène son chapelet.

Entre Lucie et Contessa, la fêrule courbée en croc, sur laquelle s'appuyait avant sa guérison Mlle Virginie Bertola qui, de ses mains, y a attaché l'écriteau sur lequel elle raconte ainsi la faveur dont elle aurait été l'objet

« Mlle Virginie Bertola, atteinte de névralgie et de douleurs rhumatismales, a été guérie radicalement par l'intercession de la Vierge de Campitello.

« Lama, le 24 novembre 1899 »

(1) Voir le n° du 4^{er} octobre.

De ci, de là, par groupes isolés, on récite le chapelet, mais l'heure s'avance. Je m'arrache à regret à ces lieux où j'ai éprouvé des émotions que je n'avais jamais connues, me promettant bien d'y revenir au plus tôt. A cinq heures j'étais de retour dans mon presbytère et ma pensée se reportait vers vous comme elle le fait maintenant.

Votre tout dévoué,

S. TH. L.

HOROSCOPE DE LA REINE DE HOLLANDE

La reine de Hollande reçut, à sa naissance, le 31 août 1880, les prénoms de Wilhelmine-Hélène-Pauline-Maria; elle est de la maison de Nassau. Ces différents noms et prénoms additionnés kabbalistiquement donnent le nombre 23, le premier des arcanes mineurs, le *Maître du Sceptre*. Cet arcanne représente on ne peut mieux la consultante, car il est symbolisé par un roi couronné, assis sur un trône et tenant un sceptre dans la main droite. La maxime qui se rapporte à cet arcanne recommande de chercher un protecteur et un conseiller dans les actes de la vie privée et publique.

Le signe sous lequel est née la reine de Hollande donne aux personnes nées sous son influence un caractère double, une raison assez froide mais cependant susceptible de changements dans les idées; la volonté quoique ferme peut être néanmoins persuadée par des raisons appuyées par les sentiments du cœur ou l'intérêt. Ce signe donne également l'intelligence, l'ingéniosité, l'amour des choses belles, une certaine lenteur dans la colère et l'apaisement et rend persuasif.

Ce signe est double et quelquefois modifie les idées et les sentiments, et peut amener deux mariages.

Les ennemis à redouter sont des financiers et des gens ayant de hautes situations : les biens seront causes de discussions.

Dans les années où Saturne sera dans les Gémeaux en quadrature avec Vénus, il y aura danger pour le mariage ou les enfants, et ce danger proviendra de deux causes :

1° Par la faute de la reine, c'est-à-dire d'une certaine confiance orgueilleuse en elle-même jointe à de l'inconstance dans les résolutions et 2° par le fait de femmes et de gens ambitieux qui pourraient amener des scandales.

Des trahisons d'amis et de proches sont à redouter, ainsi que des blessures, des chutes et un danger de submersion. Compétitions dangereuses.

Le signe de longévité est maléficié, mais comme il nous a été impossible de nous procurer l'heure exacte de naissance, nous ne pouvons préciser les présages d'une façon absolue.

VANKI

DEUX LETTRES

Nous avons reçu de M. Camille Flammarion la lettre suivante :

OBSERVATOIRE

de

JUVISY

Juvisy (S.-et-O.) le 4 novembre.

MON CHER ET AIMABLE CONFRÈRE,

Si vous connaissez M. André Godard, vous seriez bien inspiré de lui dire que son assertion en ce qui me concerne (p. 403) est fausse de tous points. Je ne me suis jamais cru Galilée réincarné, je n'ai pas davantage renié les esprits, et quant aux photographies de Buguet, c'est moi qui ai découvert le « truc » le premier, assez longtemps avant le procès.

On ne peut pas être plus mal informé que M. Godard et plusieurs lecteurs de votre judicieuse revue s'étonnent d'y avoir vu reproduite cette citation.

Je saisis avec plaisir cette circonstance, mon cher confrère, pour vous renouveler l'expression de mes sentiments les plus sympathiques et les plus dévoués.

FLAMMARION.

Nous avons immédiatement communiqué cette lettre à M. André Godard, l'auteur du *Psychisme contemporain*, et voici la réponse qu'il nous a adressée :

MONSIEUR ET CHER DIRECTEUR,

Vous me transmettez une rectification de M. C. Flammarion, relative au rôle que je lui ai fait jouer dans la question de l'occultisme. Je m'empresse d'en prendre note, et avec d'autant plus de plaisir que j'avais éprouvé de peine à consigner — sur la foi d'un journal — des faits qui diminuaient ma haute opinion sur l'un des trop rares hommes occupés de demander à l'expérience scientifique une confirmation des vérités spiritualistes. Mais M. Flammarion se trompe s'il me croit capable d'avoir intentionnellement rapproché son nom de celui du triste personnage que fut Buguet. Une pareille confrontation n'eût fait de tort qu'à son auteur. Je craignais seulement que M. Flammarion n'eût trop hâtivement répudié le bloc du spiritualisme, à la suite des déconvenues que le spiritisme a maintes fois réservées à ses adeptes.

Je constate avec plaisir que mon jugement fut téméraire, et je vous remercie très sympathiquement de me l'avoir fait savoir.

ANDRÉ GODARD.

L'occultisme contemporain ⁽¹⁾

Ce livre est une critique de l'Occultisme sous ses principaux aspects, à l'époque actuelle. L'auteur a eu surtout pour but d'examiner l'Occultisme au point de vue de la doctrine catholique ; que doit penser un catholique orthodoxe de toutes les théories émises par les diverses écoles occultistes ? Ne serait-il pas intéressant, et même utile, de voir le clergé s'intéresser à ces questions, les étudier sérieusement et les juger ?

M. Godard espère attirer l'attention des théologiens sur les problèmes que soulèvent surtout le Spiritisme, la Théosophie et l'Occultisme proprement dit, qu'il appelle aussi Hermétisme. Les théologiens n'ont pas attendu cet appel pour étudier tout cela, mais on peut bien dire que jusqu'à présent ils ont très mal étudié, et il y a pour cela de nombreuses raisons, dont les principales sont le choix déplorable de leurs lectures, le parti-pris évident de trouver tout mauvais, et le défaut de concordance des nomenclatures.

Le livre de M. Godard est très bien fait, il résume en peu de pages les résultats de travaux sérieux et nombreux ; ceux qui veulent, sans trop y sacrifier de temps, avoir une vue générale des sciences occultes, feront bien de le lire. Je ne veux pas faire une analyse du livre ; je veux seulement en citer quelques passages et les discuter.

« *A la rigueur le catholique admettra, sur l'autorité de S. Paul, qu'il y a un corps pour l'âme (ψυχὴν) différent du corps pour l'esprit (πνευματικόν) et du corps physique (σῶμα).* C'est une erreur, les théologiens n'admettent pas cela, ils disent que l'âme est la forme du corps, etc. (Voir *Echo du Merveilleux*, nos 77, 78, 79, 80 et 81), que l'âme est unie au corps sans intermédiaire, que S. Paul n'a pas voulu parler de cette division, que nous interprétons mal, etc. Ils sont irréductibles sur ce point, l'homme n'a qu'un seul corps et une âme.

« ... *Mais sachons maintenir, contre l'occultisme, que l'intervention des agents divins peut avoir un caractère de spontanéité qui la rend exceptionnelle ;* » Les occultistes admettent très bien l'action du divin, ils sont même absolument certains de l'intervention continue du divin ; leur certitude à ce sujet est plus complète que celle des théologiens.

Je dis les théologiens et non les catholiques, parce que M. Godard semble faire une opposition qui n'existe pas : un grand nombre d'occultistes sont catholiques, non pas seulement du fait du baptême, mais par leurs convictions. Il n'y a pas incompatibilité ; l'occultisme

est la science du vrai dans tous les plans, le catholicisme contient le vrai dans le plan divin.

Quand les occultistes disent que le hasard et le surnaturel n'existent pas, ils ne nient pas ce que les théologiens appellent le surnaturel, ils protestent seulement contre le mot qui, en effet, est employé dans un sens complètement faux. Les occultistes veulent dire uniquement qu'il n'y a pas d'effets sans cause. Ils reconnaissent parfaitement que tel phénomène est produit par le jeu naturel des lois connues ou inconnues, et que tel autre phénomène est produit par les mêmes lois, mais mises en jeu par une volonté qui peut être autre que la volonté humaine. Mais je crois bien qu'on ne trouverait pas un théologien qui nous contredise quand nous disons que Dieu ne peut pas faire que deux et deux fassent cinq ou qu'un cercle soit carré, ne peut pas faire l'absurde, en un mot.

« *il est à souhaiter que nos occultistes occultisant renoncent pourtant à prétendre tout expliquer par elle la théorie de l'astral et à recommander comme licite la pratique de la magie.* » Les occultistes prétendent expliquer certaines choses par la théorie de l'astral, mais sont bien loin de prétendre que cette théorie soit une panacée universelle ; les phénomènes de l'astral sont expliqués par l'astral, les autres phénomènes par autre chose, le divin par le divin, etc. Quant à recommander la pratique de la magie, il y a là une confusion : les magiciens recommandent cette pratique, mais les occultistes conseillent fortement de ne jamais en faire, même de la magie blanche. Je dois dire, du reste, à ce propos, qu'on confond volontiers la magie avec l'occultisme ; ça n'est pas la même chose, la magie est une des sciences qu'étudie l'occultisme, mais elle n'est pas l'occultisme.

« *L'Eglise a même condamné l'astrologie judiciaire, qui prétendait annoncer à l'avance tous les événements d'une vie humaine.* » L'astrologie judiciaire n'a jamais eu la prétention d'annoncer à l'avance tous les événements d'une vie humaine, elle se contente de signaler les menaces principales qui pèsent sur cette vie, elle dit elle-même : *Astra inclinant, non necessitant.*

« *Fabre d'Olivet et ses disciples actuels affirment que les événements de la vie d'un homme sont dus pour un tiers à sa volonté, pour un tiers à son destin et pour l'autre à la Providence. Cette limitation du pouvoir providentiel est fort contestable.* » — Il y a là deux malentendus : 1° la division en trois ne doit pas être prise à la lettre, on ne dit pas que la Providence ne compte que pour 33 0/0 dans la détermination des événements ; on dit seulement qu'il y a trois moteurs, sans doser l'action de ces moteurs. 2° On ne limite pas l'action providentielle, on admet très bien que la

(1) *L'Occultisme contemporain*, par Ch. Godard, professeur agrégé de l'Université, etc. — Paris, Bloud et Barral.

Providence brise tout obstacle. Fabre d'Olivet dit lui-même que, si la volonté humaine marche d'accord avec la Providence, elle est invincible, mais que si elle marche contre la Providence, elle est inefficace.

Vous ne pouvez pas nier l'action du destin qui n'est autre que l'accomplissement des lois naturelles quand elles ne sont pas opposées les unes aux autres par une volonté extérieure ; vous êtes même obligé de reconnaître la destinée, sans quoi la prédestination serait impossible (ne me faites pas dire pourtant que destinée et prédestination soient synonymes). Quant à la volonté humaine, si elle n'entrait pour rien dans le jeu des événements, la liberté ne serait qu'un vain mot, et cependant Dieu nous a donné la liberté. Sans liberté, du reste, il n'y aurait pas de responsabilité.

«... Accordons-leur ces mérites : mais cette incorruptibilité est malheureusement gâtée par l'orgueil propre à tout mystique dévoyé. » Ce reproche m'est particulièrement sensible car j'ai toujours entendu les occultistes s'élever contre l'orgueil et prêcher l'humilité. Ils considèrent l'orgueil comme tellement puant que c'est peut-être le vice qu'ils ont le plus en horreur. Si vous citez Péladan, et peut-être d'autres, comme pratiquement orgueilleux, cela prouve seulement la faiblesse humaine : *Non enim quod volo bonum, hoc ago ; sed quod odi malum, illud facio*. L'orgueil a cela de particulièrement odieux qu'il s'infiltre par tous les pores ; pourriez-vous affirmer que nos prélats en soient toujours exempts ? Cependant eux aussi nous enseignent l'humilité.

« Mais les occultistes... ne sont-ils pas des sectaires dont l'orgueil caché s'ignore lui-même ? » — Vous y tenez. Je voudrais bien savoir en quoi l'orgueil des occultistes dépasse celui des autres. Quant à être sectaires, je ne crois pas qu'il y ait possibilité de les en accuser sérieusement, il serait plus rationnel de leur reprocher leur trop grande tolérance.

« Ce mouvement de conversion s'est arrêté : s'il reprenait, l'avenir de l'occultisme français serait bien compromis. » — Voilà bien votre plus formidable erreur. Oui, certes, je suis obligé de convenir qu'un certain nombre de personnes qui se croient occultistes vivent en dehors de toute religion, que quelques-unes même sont hostiles au catholicisme, voire même au christianisme en général ; mais un véritable occultiste ne peut que désirer ardemment leur conversion ; le jour où la Religion ne sera plus mise en suspicion par personne, le jour où tous les étudiants en occultisme seront franchement et sincèrement catholiques, l'avenir de l'occultisme français sera assuré, bien loin d'être compromis.

Les occultistes reconnaissent que le christianisme est la tradition occidentale, que cette tradition est

supérieure à toutes les autres traditions, parce qu'elle nous vient du Christ, que personne de nous n'hésite à reconnaître pour le seul vrai Messie ; et vous voudriez que nous nous privions de pareilles lumières ! Je ne suis pas le seul à dire aux élèves : Si vous voulez connaître la vérité, lisez les Évangiles, elle s'y trouve tout entière.

« Les théologiens auront à parcourir toutes les œuvres séculaires de la mystique, absolument ignorées de nos érotéristes contemporains... » — Où avez-vous vu cela ? La mystique est une des branches de l'occultisme, je puis même dire qu'elle n'en est pas la branche la moins importante. »

«..... Tous les faits plus ou moins anciens d'apparitions d'âmes du purgatoire ayant brûlé une personne vivante ou un objet quelconque d'une manière irrécusable. »

— Les théologiens, en effet, ont une tendance à croire que la main d'une apparition disant être une âme du purgatoire, appliquée sur la porte de la cellule d'une religieuse et y ayant laissé son empreinte carbonisée, constitue une preuve de la vérité de son dire. Cela est puéril, l'étude sérieuse des phénomènes spirites leur montrerait que ce phénomène se présente souvent avec certains médiums, sans qu'il puisse être question d'âmes du purgatoire ; dans le phénomène d'écriture *par précipitation*, le papier est souvent carbonisé sur les bords (voir notamment une série d'articles de Mac-Nab, publiés dans le *Lotus* de 1888 et 1889). Il s'agit là uniquement d'un effet de condensation du fluide astral ; l'âme du médium suffit à produire ce phénomène sans intervention d'une âme du purgatoire ou d'ailleurs.

« Il serait indispensable d'expliquer par quels moyens l'Eglise reconnaît l'identité d'une âme du purgatoire..... » — Oh ! oui, ce serait indispensable, mais cela n'est pas possible. Constater un phénomène est facile, mais il n'est pas toujours possible de lui assigner sa vraie source. Pour la solution de ce problème, les théologiens en sont réduits à la même impuissance que les spirites. Un mystique voit une âme et sait par vision intellectuelle que c'est l'âme de telle personne. La preuve est suffisante pour lui et pour tous ceux qui ont en lui une confiance absolue ; mais cette preuve n'a aucune valeur pour un sceptique, et je défie qu'on en donne de meilleures, sauf dans quelques cas extrêmement rares.

« Les lois de la raison, pas plus que celles de l'Eglise catholique, ne pourront jamais établir comme une règle morale qu'il soit bon d'abandonner sa volonté soit à un esprit inconnu, sinon hypothétique, soit à une société secrète, qui peut faire du mal en ayant de bonnes intentions. ... » — Je suis absolument de cet avis, aussi

personne, parmi les occultistes, ne consentirait jamais à faire ainsi abandon de sa volonté. Vous paraissez croire que le Martinisme exige pareille chose, c'est une grande erreur, il n'y a pas de serment dans le Martinisme. Mais, sans vous en douter, vous faites le procès des couvents et des directions de conscience ; c'est là qu'il y a bien réellement abandon de la volonté. Les moines considèrent même l'obéissance comme une vertu supérieure à toutes les autres.

« *Mais ce dont je suis certain, c'est que la haute théologie devrait donner des leçons aux occultistes au lieu d'en recevoir de leur part.* » — Les occultistes n'ont jamais prétendu donner des leçons aux théologiens, ils étudient à leur manière et disent ce qu'ils savent, en profite qui veut. Mais incontestablement les théologiens auraient beaucoup à apprendre des occultistes, et ils ont bien tort de se priver de leurs lumières. La vérité est que la théologie est une science que les occultistes doivent étudier et qu'ils étudient ; je le répète, la théologie est une partie de l'occultisme, le théologien est à l'occultiste ce que l'électricien est au physicien. Dire qu'il n'a pas de leçons à recevoir de nous est un peu prétentieux, on a toujours des leçons à recevoir des autres ; pour nous, nous sommes heureux d'apprendre de tous ceux qui ont quelque chose à nous enseigner.

« *Dans tous les pays, le magiste essaie d'agir seul, à ses risques et périls, pour développer ses facultés latentes, et le mystique appelle au contraire les forces divines à remplir son être, en y faisant le vide de ses passions et de ses idées par une opération purgative. La création d'une philosophie mystique et universaliste est donc à la rigueur possible.* » — Je n'ai jamais dit autre chose, et les occultistes appuient beaucoup sur cette différence, et sur les dangers de la magie. Mais je fais observer qu'ici M. Godard ne parle plus de l'occultisme, mais bien de la magie, ce qui est bien différent.

Ce livre contient encore quelques propositions sur lesquelles j'aurais bien des objections à faire, mais je préfère terminer par cette dernière citation, que j'approuve sans réserve.

Qu'est ce donc enfin que l'occultisme ? c'est, comme je l'ai déjà dit, la science du vrai dans tous les plans ; je développerai cela dans un prochain article, si les lecteurs de l'*Echo* le désirent.

D^r F. ROZIER.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.

De l'identité des esprits⁽¹⁾

III (suite)

M. Erny cite deux autres cas tirés de l'ouvrage de Mme Underwood. Aucun de ces deux cas, comme on va le voir, ne constitue encore la preuve attendue. Ce sont des preuves par à peu près, le contraire de preuves véritables par conséquent.

Discutons-les cependant.

Cas II. — Un cas étrange, dit Mme Underwood, m'est arrivé *au lit de mort* d'une de mes amies : Il était près de minuit, tous ceux qui avaient veillé étaient allés prendre un peu de repos ; je regardais la figure inconsciente de mon amie, avec d'autant plus de chagrin que je ne croyais pas comme elle à la vie future. Alors, je demandai mentalement : « Si quelque parent de mon amie était présent à cette heure suprême, pourrait-il et voudrait-il me donner une preuve quelconque de sa présence ? » Très lentement, mais immédiatement, au-dessus de la figure de mon amie, se produisit une sorte de buée lumineuse, couvrant la figure de mon amie et s'étendant en forme de cercle autour de l'oreiller. Alors, du centre de ce cercle, d'une couleur jaune blanchâtre, d'autant plus distincte que la chambre était sombre, parut une figure vivante qui regarda de mon côté avec des yeux doux et souriants, semblant si empreints de confiance que je ne fus pas trop effrayée. L'apparition était si réelle que je pensais que momentanément je devenais folle, et, comme elle disparut, j'appelai quelqu'un dans la chambre à côté, et allai me remettre un peu dans le jardin. Quand je me crus sûre de moi, je revins dans la chambre et restai seule de nouveau. Alors, je demandai que, si cette apparition était réelle, et non une hallucination, elle se manifestât une seconde fois. Aussitôt, le phénomène se reproduisit et la figure souriante et bonne me regarda. Cette figure était nouvelle pour moi et cependant me paraissait familière. *Plus tard*, en me rappelant les fréquentes descriptions que mon amie me faisait de son défunt père, qu'elle aimait profondément, et en les rapprochant de la figure vue, je fus convaincue que c'était la figure de son père que j'avais vue au lit de mort de mon amie. Les incrédules soutiendront quand même que c'est une hallucination ; mais, outre que bien des mourants disent voir leur père ou leur mère, il est à remarquer que Mme Underwood ne croyait pas, à cette époque, ni à la vie future, ni au spiritisme, et que de plus elle n'avait jamais vu de son vivant le père de son amie.

Vous conviendrez que, comme preuve, voilà qui est bien inconsistant ?

Rien ne démontre, tout d'abord, que l'apparition ressemblait réellement au père de la morte, puisque Mme Underwood ne l'avait jamais vu.

C'est une supposition plus ou moins vraisemblable ; ce n'est pas un fait établi.

Mme Underwood ne fait, d'ailleurs, cette supposi-

(1) Voir les nos 88, 89, 90, 91, 92.

tion que *plus tard*, c'est-à-dire à un moment où elle n'a plus l'apparition devant les yeux. Et, comparant le souvenir de cette apparition, forcément vague, à l'image, forcément vague aussi, qu'elle se fait du défunt par des descriptions (il n'est même pas question d'un portrait) elle se croit autorisée à conclure, non seulement à une ressemblance, mais à une identité !

En vérité, c'est savoir se contenter de peu.

Quant à l'hypothèse d'une hallucination, je veux bien l'écarter. On peut en faire d'autres.

Chacun sait que la substance psychique qui s'extériorise d'un médium est susceptible de prendre diverses formes qui ne sont pas toujours des formes humaines. La substance psychique est une sorte de matière plastique, très subtile, qui se modèle, comme dans un moule, sur les images que crée de lui-même ou par suggestion le cerveau du médium. C'est ce qui explique, par exemple, que certaines voyantes qui croient voir la Vierge, en fassent des descriptions différentes, mais correspondant à la propre idée qu'elles ont de la mère du Christ. Les voyantes ne sont pas hallucinées, dans le sens propre du mot, car l'image qu'elles voient n'est pas purement subjective. Elles voient, réellement, en dehors d'elles, une forme représentant le personnage qu'elles dépeignent ; et cette forme est faite de leur substance psychique extériorisée...

Rien ne nous dit qu'un phénomène de ce genre ne s'est pas produit, qui a fait illusion à Mme Underwood ? Supposition pour supposition, la mienne vaut a sienne.

Je ne la fais, au reste, que pour détromper M. Erny qui semble s'imaginer que, selon nous, il n'y a que deux manières d'expliquer de pareils ordres de faits : hallucination ou intervention diabolique.

Arrivons au cas III.

Il est plus impressionnant.

Cas. III. — M. J. -P. Mendum, longtemps directeur du *Boston Investigator*, libre penseur dans ses écrits, mourut en 1891. M. Underwood avait, pendant vingt-cinq ans, eu des relations avec lui et écrit dans son journal. Mme Underwood avait rencontré ce monsieur, mais ne savait rien de sa vie privée. Le numéro de son journal annonçant sa mort, daté du 21 janvier, n'arriva que le 23 à Chicago, et Mme Underwood ne le sut que le 25. M. Underwood, absent de Chicago, ne lut ce numéro que le 27. Or, le 20 janvier au soir, Mme Underwood, ressentit ce choc électrique dans le bras qui précédait toujours les communications. Son mari, très fatigué, ne pensait pas plus qu'elle à M. Mendum. « Ma main, dit Mme Underwood, écrivit : On voudrait parler à M. Underwood. — Qui ? — J. P. Mendum. — Qu'avez-vous à nous dire sur l'état nouveau où vous vous trouvez ? — Que je suis des plus surpris, je ne puis encore comprendre où je me trouve. — Quel est votre état d'esprit ? — Perplexe... J'étais si peu préparé à ce que je vois

ici. » Alors, M. Underwood dit : « Si c'est réellement M. J. Mendum qui est présent, qu'il nous dise de quelle maladie il est mort ? — C'est inutile, répondit Mme Underwood, puisque nous savons tous deux qu'il est mort de vieillesse (il avait quatre-vingts ans.) M. Underwood insistant... sa femme écrivit péniblement : ulcère. — Dans quelle partie du corps ? — L'estomac. » M. et Mme Underwood constatèrent que le fait était exact et cette dernière ajoute que la télépathie ou la conscience subliminale ne peuvent expliquer qu'elle ait connu ces faits quatre jours avant leur publication à Boston.

Il est certain que si les choses se sont passées exactement comme elles sont racontées, elles sont de nature à faire réfléchir. Je me demande même pourquoi M. Erny a cité tant de cas inutiles à sa thèse, alors qu'il avait celui-là !

Serait-ce que le témoignage de M. et Mme Underwood, malgré la parfaite honorabilité de ce ménage, lui paraît suspect. M. et Mme Underwood ont-ils, dès le 20 janvier, annoncé la mort de M. Mendum à des tiers qui pourraient attester que cette mort leur fut ainsi connue, plusieurs jours avant qu'on en eût la nouvelle à Chicago ?... Non.

D'autre part, je me méfie de la médiumnité, sinon de la bonne foi, de Mme Underwood. Oui, certes, le journal qui annonçait la mort de M. Mendum n'est arrivé à Chicago que trois jours après cette mort. Mais ce n'est pas forcément par les journaux qu'on apprend la mort des gens.

Le télégraphe se charge, lui aussi, de nous en informer. Qui nous dit que la nouvelle de la mort de M. Mendum n'avait pas, grâce au télégraphe, circulé dans l'entourage de Mme Underwood, qui n'en aurait alors été que l'écho plus ou moins inconscient.

Je n'apprends rien à M. Erny en lui disant que rien n'est plus commun que ces « absences » chez les médiums.

Au surplus, même si le fait, tel qu'il est rapporté, était établi, il resterait toujours à lui opposer l'objection fondamentale : à savoir que, puisque tous les esprits voient ce qui se passe dans notre monde, rien ne prouve que ce soit l'esprit de M. Mendum plutôt qu'un autre qui ait prévenu Mme Underwood.

J'accorde que, si on considère le fait en lui-même, on ne voit pas tout d'abord pourquoi un autre esprit que celui de M. Mendum aurait ainsi pris la peine de se communiquer ; mais si on réfléchit un peu pourtant, on se demande dans quel but cette communication a été faite. Evidemment, elle cache une intention. C'est la connaissance de cette intention qui pourrait seule nous renseigner sur la nature et la personnalité de l'esprit qui a déclaré s'appeler Mendum. Or, cette intention, nous ne pourrions la discerner que dans les conséquences de la communication, puisqu'elle n'appar-

rait pas dans la communication elle-même. Mais ces conséquences, le récit de Mme Underwood ne nous les raconte pas.

J'entends d'ici M. Erny.

— Vous cherchez midi à quatorze heures. Le but de la communication est bien net. M. Mendum a voulu apprendre sa mort à ses amis. Un point, c'est tout.

Je réponds à M. Erny :

— Non, ce n'est pas tout. Le fait en question est un fait trop rare, pour qu'il n'ait pas une raison d'être sérieuse. S'il était permis aux défunts de venir ainsi informer leurs amis de leur mort, il serait vraiment étonnant que, seul, M. Mendum ait profité de la permission. Pourquoi tant d'explorateurs qui ont disparu et dont on ignore la date et le lieu de décès, n'ont-ils pas eux aussi, pour renseigner leurs familles, usé de cette faculté ?

— Parce que la permission n'est pas donnée à tous.

— C'est là que je vous attendais ! Si la permission n'est pas donnée à tous, c'est que, lorsqu'elle est donnée, elle est motivée par une raison grave. Cette raison grave, je ne la vois pas dans le cas qui nous occupe. Si elle y est, montrez-la moi. Jusque là, je douterai de la réalité du fait, malgré toute la confiance qu'on peut avoir en Mme Underwood, car je ne peux pas admettre qu'un fait qui constituerait une exception aussi extraordinaire soit inutile et vide de sens.

(A suivre)

GASTON MERY.

Une manifestation sensible de l'Au-delà

EMPREINTE D'UNE MAIN HUMAINE

Le fait suivant que je vais rapporter est vieux de vingt ans ; cependant, il est intéressant à signaler, malgré le nombre d'années écoulées depuis, car il pourrait bien s'agir ici d'un de ces exemples assez rares de trace matérielle, de manifestation sensible, en pleine lumière, d'une entité quelconque de l'Au-delà.

Le phénomène eut lieu dans ma famille, et, pour médium, une fille âgée de 34 ou 35 ans environ, Marie C..., alors au service de mes parents.

C'était une personnalité assez curieuse à décrire que celle de Marie C... De taille moyenne, brune, le regard étrange, la plupart du temps absorbée dans une contemplation d'êtres surnaturels, elle était fréquemment en état d'extase, et voyait, disait-elle, des saintes et des saints. Ces extases n'avaient rien de régulier et survenaient à n'importe quel moment du jour ou de la nuit. Quand elles devaient se prolonger, elles s'annonçaient par une perte de connaissance plus ou

moins absolue, par un abaissement de la température générale, puis le corps prenait une rigidité cataleptique, l'œil devenait fixe, et la crise pouvait durer fort longtemps.

Marie C... présentait encore, à cette époque, d'autres particularités. Elle avait des stigmates, petites plaies linéaires de deux ou trois centimètres de long, aux mains, à la face palmaire, aux pieds à la face dorsale, au côté gauche de la poitrine, à la région précordiale.

Ces petites plaies jouissaient de la singulière propriété de s'ouvrir les vendredis, et ce jour-là (où les extases étaient peut-être encore plus fréquentes), elles laissaient suinter quelques gouttelettes de sang.

Toute son enfance (et même jusqu'à l'âge de vingt ans) s'était écoulée à la campagne, uniquement occupée aux travaux des champs. C'est dire que c'était une fille de mœurs simples, s'étant toujours montrée, d'ailleurs, essentiellement honnête. Brusquement, vers sa 20^e année, Marie C... se sent attirée, d'une façon subite, vers les pratiques religieuses les plus outrées.

Jeûnes, mortifications, prières, rien ne peut satisfaire sa soif de mysticisme. Elle veut être religieuse, et, abandonnant son village et ses parents, elle séjourne successivement dans dix-huit congrégations, n'en trouvant aucune de règle assez sévère, les étonnant toutes par ses actions extraordinaires (1) et déconcertantes.

C'est au sortir de tous ces couvents, qu'elle entre au service de ma famille. Comme on le voit, Marie C... réalisait assez bien le type de la grande névrose. Mais doit-on considérer toute cette histoire comme relevant du seul domaine de la pathologie ? Pour moi, je suis loin d'être aussi affirmatif.

Trop jeune alors, et par suite ne m'occupant pas encore d'étudier les phénomènes psychiques, je n'ai pu faire des recherches, qui, étant donné le sujet, auraient pu devenir intéressantes, et me contente de tracer, à grands traits, ce rapide et incomplet portrait de Marie C..., d'après mes seuls souvenirs personnels et ce que j'en ai entendu raconter.

Quoi qu'il en soit, voici dans quelles circonstances se produisit le phénomène en question :

C'était vers la fin de la première quinzaine de mars 1880, sur les neuf heures du matin environ, Marie C..., seule ce jour-là à la maison, se trouvait dans sa cuisine,

(1) C'est au cours de ces pérégrinations qu'apparaissent et s'affirment de plus en plus nettement les extases, les visions, les stigmates, etc.

Dans une de ces nombreuses congrégations, à A... (sous-préfecture du Puy-de-Dôme), Marie C... aurait présenté, et cela devant toute la communauté réunie à la chapelle, un cas de lévitation.

occupée simplement à laver du linge ; et, à ce propos, il faut que je donne une description sommaire de ce local.

Cette cuisine était éclairée par une fenêtre donnant sur des jardins. En face, une simple cloison séparait cette pièce du reste de l'appartement. Contre la cloison, un grand buffet. Les deux autres côtés étaient formés par un mur où se trouvaient une cheminée, un poêle, un potager, un évier ; vis à vis, un autre mur séparait la cuisine d'un escalier et se continuait par une porte, une cloison, une deuxième porte donnant dans un vestibule. Contre le mur de l'escalier, une table que surmontaient des rayons supportant accrochées des pièces diverses de batterie de cuisine. Dans l'angle, un grand cuvier avec une planche à laver en bois de peuplier, improvisée avec un couvercle de caisse.

Comme on le voit, tous ces détails sont très simples et le décor des plus humbles.

Marie C... se trouvait à ce moment en face du cuvier, près de la fenêtre.

Sa lessive achevée, elle venait de déposer sa planche sur la table voisine et s'apprêtait à se livrer à un autre genre d'occupation, lorsque soudain, elle se sent envahir brusquement par ce trouble particulier qu'elle disait éprouver au début de ses extases, mais, cette fois, la crise n'a pas lieu, et cet état de malaise général dure à peine quelques secondes, Marie C... était donc dans son état normal et parfaitement éveillée, quand elle entendit, dit-elle, une voix l'appeler par son nom, et, au même instant, un coup violemment frappé contre la table, puis le silence se rétablit comme auparavant.

Marie C... regarda autour d'elle et vit alors, à son grand étonnement, une empreinte calcinée de main humaine sur sa planche à lessiver encore humide et placée sur la table.

Seule ce jour-là à la maison, comme je l'ai déjà dit, et ne voulant pas que le fait fût connu, elle eut soin de dissimuler la planche afin qu'à l'arrivée de ma famille, qui eut lieu le soir même, elle ne soit pas obligée, en présence de l'empreinte, à faire le récit de cet événement. De plus, elle n'en parla à personne et ne quitta même pas sa cuisine. Mais le hasard voulut que justement ce soir-là, on eût besoin d'une caisse d'emballage et de son couvercle. Or, au moment de fermer la caisse, on se souvint que Marie C... possédait le couvercle qui lui servait de planche à laver. On le lui demanda. Tout d'abord, Marie C... parut vivement contrariée, se troubla et, finalement, raconta tout ce qui s'était passé. On alla chercher la planche, on l'examina, on discuta beaucoup, puis la partie où se trouvait l'empreinte, détachée d'un trait de scie, fut soigneusement conservée.

C'est justement ce fragment de couvercle qu'après bien des années, je viens de retrouver.

Lorsqu'on en fait l'étude, on voit l'empreinte très nette de la face palmaire d'une grande main droite, certainement une main d'homme (notons en passant que Marie C... avait une petite main). Les doigts sont fortement marqués en creux, ainsi que les éminences thénar et hypothénar. En regardant la planche avec attention, on aperçoit même, bien dessinées par des reliefs, les diverses articulations digitales.

La longueur de la main que reproduit l'empreinte est de 20 centimètres, la longueur du pouce, de 7 centimètres ; les autres doigts ont : l'index 8 centimètres, le médius 9 centimètres, l'annulaire 8 centimètres, le petit doigt 7 centimètres.

La largeur de la paume de la main, sur son plus grand diamètre, est de 10 centimètres, en partant de la naissance du pouce (abstraction faite de ce doigt) à l'extrémité correspondante de la main.

Deux objections peuvent être faites à ce récit :

1° Marie C... était seule quand l'empreinte apparut sur la planche.

2° Marie C... était incontestablement une névrosée, donc portée à la simulation.

Je réponds rapidement à ces deux objections :

1° Sans doute Marie C... était seule ce jour-là à la maison, mais elle n'est restée seule qu'un jour. La veille, la planche ne portait encore aucune empreinte. Si elle s'était appliquée à simuler un pareil phénomène, elle n'avait donc qu'une journée à sa disposition pour le confectionner de toutes pièces, et ce n'était certes pas beaucoup, quand on songe que les instruments dont elle aurait pu se servir sont seulement des fers à repasser qu'elle aurait fait rougir.

Or, avec des fers à repasser (et je m'en suis assuré personnellement), il est à peu près impossible de reproduire sur une planche un pareil dessin : de plus, Marie C..., très active, semble s'être livrée précisément ce jour-là à de nombreuses occupations qui ont dû absorber la plus grande partie de son temps, ainsi d'ailleurs qu'on a pu s'en rendre compte le soir même au travail accompli.

2° La deuxième objection aurait plus de valeur, car, comme on le sait, les hystériques, même les plus honnêtes, les plus vertueuses, sont, malgré elles, par le fait même de leur affection, enclines à la simulation et au mensonge.

Mais, ici, nous nous heurtons aux difficultés extrêmement grandes qu'aurait rencontrées Marie C... et, d'autre part, ainsi que je l'ai déjà dit plus haut, bien loin de se réjouir, de s'enorgueillir d'être la cause de tant de phénomènes étranges, elle semblait, au con-

traire, en être profondément navrée, bien différente en cela de la plupart des névrosées, heureuses de tout ce qui peut attirer l'attention sur leur personne.

Ne serait-il pas plus simple d'admettre que Marie C... était un puissant médium à matérialisations et qu'ici nous nous trouvons en présence d'une manifestation de l'au-delà?

Docteur G. C.

(Revue scientifique et morale de Spiritisme)

CA ET LA

MONSIEUR,

Permettez-moi de vous relater deux petits faits sans importance et qui pourtant dénotent une grande lucidité chez la personne qui les a éclaircis :

J'ai perdu il y a trois mois une bague que je ne croyais pas retrouver, des amis m'ont engagée à voir Mlle Claire, 8, rue Lesueur; à peine avais-je raconté à cette personne le but de ma visite, qu'elle me dit : Votre bague n'est pas perdue, votre mari l'a trouvée à la campagne d'où vous venez, et il vous la donnera lorsque vous y retournerez. Ce fut l'exacte vérité.

Il y a quelques jours, ne retrouvant plus ma bourse dans ma poche, où j'étais persuadée l'avoir mise, je me figure qu'elle vient de m'être volée à l'Exposition et, toute contrariée, je retourne chez Mlle Claire, qui, après m'avoir regardée me dit : Ne soyez pas en peine, votre bourse est chez vous, la femme de chambre l'a ramassée après que vous avez été sortie, et elle vous la remettra en vous ouvrant la porte.

Cela s'est passé comme pour la bague.

Je vous ferai remarquer que cette jeune fille ÉTAIT ÉVEILLÉE lorsqu'elle m'a affirmé ce que je vous raconte plus haut.

Dans le sommeil magnétique elle est d'une lucidité surprenante, c'est un sujet comme on doit en rencontrer rarement, et, c'est pourquoi, Monsieur, je crois vous intéresser en vous le signalant.

Je vous serai obligée, Monsieur, si vous désirez faire connaître à vos lecteurs ce que je vous écris, de ne pas me nommer.

Recevez, je vous prie, l'assurance de mes sentiments distingués.

R. H.

rue Washington, Paris.

Apparition pour les enfants

Dans l'*Atlantic Monthly*, M. Stillmann, en parlant du célèbre critique anglais, Ruskin, relate un incident curieux qu'il a entendu de Ruskin lui-même.

Il s'agissait d'un endroit dans la vallée de Chamonix, hanté par l'apparition d'une femme, visible aux enfants seulement.

Plusieurs des enfants de l'endroit l'avaient vue, cette vieille femme, occupée à ramasser des feuilles sèches.

Dans un coin peu fréquenté des montagnes, tous ces enfants étaient d'accord pour affirmer qu'à la place de son visage, ils ne voyaient que les os de la tête d'un squelette. Ruskin prit la précaution, un jour, d'aller chercher

un enfant qui habitait loin de cet endroit, qui ignorait la légende; il l'amena, en se promenant, au fond de la vallée; et puis, en regardant autour de lui : « Quel endroit désert, dit-il, il n'y a ici que nous deux! — Mais si, répondit l'enfant, voilà une femme là-bas, qui ramasse des feuilles. » — Eh bien! allons près d'elle, reprit Ruskin, qui ne voyait personne.

En s'approchant de l'endroit indiqué par l'enfant, celui-ci s'arrêta tout court, comme effrayé; il disait que la femme le regardait, mais qu'elle n'avait que des trous à la place des yeux.

Les Convulsionnaires de Saint-Médard

MIRACLE OPÉRÉ SUR MARIE CARTERY (Suite)

Ce bruit la réveille, elle rompt son silence, elle s'informe, elle apprend que la demoiselle Coirin qui avait, dit-elle, la moitié du corps morte depuis plus de douze ans, venait d'être miraculeusement guérie par l'intercession du bienheureux de Paris.

Tout le bourg de Nanterre, disent les parents de Marie Cartery, ayant vu Mlle Coirin aller à pied à l'église, parfaitement guérie par l'intercession du grand saint appelé M. de Paris, chacun dit à la mère de Marie Cartery qu'il fallait qu'elle la menât au tombeau de ce saint pour la faire guérir, puisque les chirurgiens ne pouvaient lui donner de secours.

Son père et sa mère qui connaissaient la demoiselle Coirin, et qui savaient qu'elle avait un cancer qui rendait une exhalaison de cadavre, vont la voir et la trouvent, disent-ils, toute guérie. Ils conseillent aussitôt à leur fille d'avoir recours à un si grand saint; ils n'ont pas de peine à la persuader; la grâce avait déjà mis dans son cœur la foi qui obtient tout de la miséricorde du Tout-Puissant. La mère de Marie Cartery déclare qu'elle la mena, par cet effet, à Paris, le 4 septembre 1731, quoiqu'elle fût fort faible et fort languissante, et alla avec elle au tombeau de ce grand saint.

La foi de Marie Cartery ranime son corps, et lui fait retrouver des forces malgré sa langueur : l'ardeur de ses désirs la porte jusque dans le cimetière illustré par tant de prodiges. En arrivant, elle se jette aussitôt à genoux au pied de la tombe salutaire, avec l'avidité d'un pauvre qui trouve de quoi soulager sa misère. Ni l'extrémité de sa faiblesse, ni le sentiment de ses souffrances, ni la multitude qui la presse et la foule aux pieds, rien n'est capable de la distraire : son âme est si fort occupée du désir d'intéresser en sa faveur le serviteur de Dieu, qu'elle paraît insensible aux douleurs de son corps. Elle resta, dit-elle, une demi-heure à genoux au pied du tombeau de M. de Paris, quoiqu'elle fût extrêmement pressée, foulée

et marchée par une quantité infinie de monde, ce qui ne l'empêcha pas néanmoins de prier de tout son cœur M. de Paris de demander à Dieu sa guérison, lâchant autant qu'elle le pouvait de ne point faire attention à ceux qui la poussaient et marchaient sur elle, et d'avoir l'esprit tout occupé à la prière.

Tant de ferveur et tant de foi reçurent aussitôt leur récompense. En revenant de Saint-Médard à Nanterre, elle sent que Dieu opère sa guérison par le prodige le plus admirable. Déjà cette liqueur tranchante, qui faisait tant de ravages dans sa tête et dans ses yeux, est si entièrement anéantie, que toutes ses douleurs la quittent à l'instant : une démangeaison douce et bienfaisante, qu'elle éprouve au dedans de la tête et des yeux, l'avertit qu'une main invisible régénère, dans ce moment, tout ce qui avait été détruit. Elle déclare que dans le chemin, elle s'aperçut que son mal de tête, qu'elle avait eu sans aucune interruption depuis le commencement du mois de janvier, et qui depuis deux ou trois mois était devenu insupportable, l'avait entièrement quittée, et qu'elle ne sentait plus de douleur aux yeux, mais seulement un frémissement et des démangeaisons, comme si des fourmis avaient couru au-dedans de sa tête, au-dedans de ses yeux et au haut de son nez.

Sa mère déclare pareillement, que dans le chemin, sa fille lui dit qu'elle ne sentait plus aucun mal à la tête, ni aux yeux, mais seulement beaucoup de démangeaisons, surtout dans le nez.

Ce favorable augure, cette heureuse démangeaison dont Dieu n'a peut-être voulu que son opération fût accompagnée, que pour faire connaître jusqu'où la carie des os avait pénétré, ne fut pas la seule marque que Dieu lui donna de sa guérison. A peine fut-elle de retour chez elle, que l'appétit et le sommeil qui depuis si longtemps l'avaient abandonnée, l'invitent et la pressent comme à l'envi l'un de l'autre. Ses père et mère déclarent qu'aussitôt qu'elle fut de retour, ils la virent manger avec une avidité qui leur fit d'autant plus de plaisir, qu'il y avait deux ou trois mois qu'elle ne mangeait presque point; qu'après, elle fut se coucher, et dormit sans s'éveiller plus de douze heures.

Mais le lendemain matin, quelles furent leurs actions de grâces, lorsqu'ayant découvert l'œil gauche ils aperçurent non seulement que l'enflure prodigieuse, la rougeur enflammée et le pus dégoûtant qui auparavant coulait sans cesse de cet œil avaient disparu et n'étaient plus; mais que les deux yeux étaient beaux, vifs, sereins, bien ouverts, quoiqu'il restât encore une petite tumeur au coin de chaque œil, apparemment pour servir comme de monument

durant quelques jours aux deux fistules que Dieu venait de guérir !

Les père et mère de Marie Cartery certifient que le lendemain au matin, ayant ôté le bandeau qu'elle avait sur l'œil gauche, ils virent avec admiration que les deux yeux étaient presque entièrement guéris, n'y restant plus d'inflammation ni de rougeur, mais seulement les deux petites grosseurs rouges qu'elle avait au coin des yeux, qui étaient même fort diminuées, et qu'ils la virent d'un air gai et content, bien différent de l'air dolent et malingre qu'elle avait depuis plus de trois mois, les assurant que, depuis qu'elle était sortie d'auprès le tombeau de ce grand saint, M. de Paris, elle n'avait plus senti aucune douleur nulle part, et qu'elle se trouvait au contraire plus forte que jamais.

La vive reconnaissance qui transporte le cœur de Marie Cartery la fait courir aussitôt chez tous ses parents et ses voisins pour leur faire part de la merveille de Dieu. Aussi en rendent-ils tous témoignage, ainsi qu'Elisabeth Giroux, femme de Pleinchamp. Ils attestent avec une simplicité rustique, qui révèle leur sincérité ingénue, qu'ils furent tous bien ébaubis et bien émerveillés, lorsque, le lendemain du 4 septembre, ils virent Marie Cartery qui n'avait plus de bandeau, plus d'enflure à la tête, dont les yeux paraissaient parfaitement guéris, à l'exception qu'elle avait encore à chacun une petite grosseur rouge au coin près du nez, et qu'elle avait un air gai et alerte au lieu de l'air maussade et abattu qu'elle avait eu auparavant.

En effet, Dieu ne se contenta pas d'anéantir subitement dans Marie Cartery les sources des douleurs, des langueurs et des défaillances qu'elle éprouvait depuis plusieurs mois; en un seul jour tout est réparé, tout est changé, tout est renouvelé. Ce n'est plus cette pauvre languissante qui fuyait la lumière et cherchait à se cacher, pour pousser en liberté, les gémissements que la violence et la continuité de ses maux arrachaient continuellement de son cœur et de sa bouche; ce n'est plus celle dont le visage bouffi, souffrant et tout couvert de pus faisait horreur; ce n'est plus ce squelette épuisé, dont la maigreur et l'accablement portaient déjà l'empreinte de la mort. C'est, au contraire, une personne dont les couleurs vermeilles annoncent la santé; une joie vive et brillante est peinte dans ses yeux, sa bouche est remplie d'actions de grâces, la légèreté de sa démarche fait connaître que la vigueur et la force ont déjà pris la place de l'accablement, où les douleurs, l'inanition et l'insomnie l'avaient réduite.

Il ne restait plus à dissimuler que les deux petites tumeurs qu'il avait plu à Dieu de laisser au coin de chaque œil, pour rendre ce miracle authentique, en faisant subsister encore pendant quelques jours ces preuves de la nature du mal, en faveur de ceux qui

n'en avaient pas été témoins, afin qu'ils fussent en état de connaître par eux-même quelle était la cruelle maladie qu'il venait de guérir d'une manière si subite. En moins de huit jours, dit la Pleinchamp, les grossseurs qu'elle avait aux yeux se sont entièrement dissipés, sans qu'il en restât aucun vestige, pas plus que si elle n'y avait jamais eu de mal et elle s'est trouvée capable de travailler, comme si elle n'avait jamais été malade.

(A suivre)

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro l'intéressant « Glossaire de l'occultisme et de la Magie », de notre collaborateur Jean Darlès.

A TRAVERS LES REVUES

ÉTUDE ET OBSERVATIONS FAITES SUR LE MÉDIUM LAY-FONVIELLE

Dans l'*Initiative*, cette étude de Mme Lay-Fonvielle, dont les conclusions ne concordent pas absolument avec les nôtres :

La présente note n'a nulle prétention d'aborder l'étude de fond des phénomènes observés sur le médium Mme Lay-Fonvielle, et de la nature même de l'Esprit qui préside à ces manifestations. C'est seulement un relevé d'observations, de natures différentes, destinées seulement à contribuer à l'étude définitive du cas intéressant qui se présente.

Je rappellerai seulement ici que Mme Lay Fonvielle est un médium à incarnations, c'est-à-dire que, après un instant de trance, la personnalité de ce médium disparaît pour faire place à celle d'une enfant nommée Julia, qui peut ensuite elle-même être remplacée par d'autres, dans des conditions que nous indiquerons.

Nous diviserons notre examen en plusieurs parties :

1° Examen de la réalité du phénomène et motifs à l'appui ;

2° Examen du remplacement des personnalités, et mode opératoire ;

3° Rappel de quelques faits d'observation de diverses natures, et sur divers plans, avec les vérifications ultérieures ;

4° Etude de l'esprit lui-même, et recherche de sa famille.

1° Examen de la réalité du phénomène, et motifs à l'appui.

— La première question qui se pose est d'abord de savoir si le médium fraude ou non ; puis il faut voir si c'est un cas de somnambulisme lucide, ou visions simples par le sujet lui-même ; enfin il reste à établir que c'est réellement une personnalité étrangère qui se substitue à celle du médium.

La question de fraude semble devoir être écartée d'une façon très complète par plusieurs observations absolument concordantes : le médium éveillé a un accent méridional assez prononcé, qui disparaît *totale*ment pendant l'état de possession ; le timbre de la voix change également, et enfin, lorsque la personnalité de Julia s'efface momentanément pour faire place à une autre, la voix, l'accent et le timbre

changent encore. Lorsque, comme nous avons pu le constater par nous-même, l'être qui remplace Julia est totalement inconnu au médium, sa voix est cependant reproduite avec une vérité absolue, surtout s'il s'agit d'une femme ; les organes du médium ne pouvant, par leur constitution physique et leur élasticité limitée, se prêter avec autant de facilité à la production des tons bas et graves de certaines voix d'hommes. Cependant, même dans ce cas, l'approximation est très suffisante pour permettre de reconnaître la voix et le timbre de voix caractéristique de l'être annoncé lorsque le consultant ou quelqu'un dans l'assistance l'a antérieurement entendue.

Lorsque le médium, à l'état éveillé, est souffrant, ce qui lui arrive assez fréquemment en raison des conditions dans lesquelles il vit, il lui arrive d'être pris de spasmes et de vomissements d'origine nerveuse ; la face est pâle et un peu verdâtre, l'aspect général indique nettement la souffrance. Si à ce moment le médium entre en trance et laisse la personnalité étrangère prendre possession de son corps, toute trace de souffrance disparaît, la figure se colore de nouveau, toute trace de malaise disparaît, et cela tant que le médium n'est pas revenu à l'état de veille. A ce moment seulement, les malaises reparaissent, les traits se contractent de nouveau et la pâleur réapparaît.

Pendant l'état de possession, le médium est parfaitement lucide, il lit la pensée même des personnes présentes, et nous avons un certain nombre de fois noté que, pendant que le médium était en train de répondre à une de nos questions formulée verbalement, il s'arrêtait brusquement et répondait à la question que nous voulions lui faire lorsqu'il aurait fini de répondre à la première, et avant que cette question suivante n'eût été formulée. Ceci du reste ne s'est présenté qu'après un certain nombre de séances d'étude, mais nous paraît suffisant pour éliminer toute trace de fraude.

Enfin, et comme d'ordinaire le médium après réveil ne garde aucun souvenir de ce qu'il a vu, entendu, dit et même ressenti pendant l'état de trance, seule la sensation de fatigue subsiste sans qu'il puisse en déterminer la cause, lorsqu'on lui a demandé un effort trop considérable ou un travail trop prolongé.

Sur le premier point, nous avons donc été conduit aux conclusions suivantes :

Il y a réellement production de phénomènes étrangers à la volonté et à la personnalité même du médium.

Le médium ne fraude pas.

L'hypothèse d'un cas de somnambulisme lucide, avec visions directes par le médium lui-même, pourrait être soutenue, en raison d'un certain nombre de résultats d'expérience, si on les considérait seuls, dégagés des circonstances environnantes ; l'indication précise de la place d'un objet perdu ou égaré rentrerait dans cet ordre d'idées. La lecture du passé et de quelques probabilités d'avenir très proches, de faits en voie d'exécution sans que le consultant les connaisse encore, et vérifiés ensuite avec l'exactitude la plus complète, pourrait encore être invoquée, ainsi que la lecture directe des pensées au moment de leur formation et avant qu'elles ne soient formulées. On pourrait se croire autorisé, dans ces cas, à croire à un simple effet de magnétisme, si on n'avait en plus de cela la modification complète de la voix, d'une part, et, comme nous le verrons ensuite, la vision d'êtres que ne perçoivent pas les somnambules relevant du magnétisme seul. De petits détails que l'on relève couramment lorsqu'on a un peu l'habitude

des sujets magnétiques montrent bien ici que le cas est différent. En transe, le médium n'a plus aucune des idées, aucune des manières de parler, aucun des tours de phrase habituels à l'état de veille, et qui persistent chez les sujets d'ordre magnétique ou somnambulique.

Nous croyons, pour notre part, que le cas de somnambulisme lucide doit être absolument écarté, ainsi que toute manifestation de l'esprit et de l'intelligence du médium lui-même, il y a donc ici autre chose encore et plus que cela.

Il y a donc à voir les causes qui mènent à admettre que l'esprit du médium est mis hors circuit pendant la transe, pour laisser la place à une entité extérieure ou à plusieurs entités successives. Le fait de la substitution d'esprit nous semble acquis par ce fait que, comme tout son entourage du reste, le médium éveillé n'a que des notions assez vagues des sciences en général et des sciences occultes en particulier. Les explications qu'il donne à l'état de veille sur divers phénomènes naturels diffèrent totalement de celles qu'il fournit à l'état de transe. Comme nous l'avons vu, la tournure d'esprit et les locutions habituelles diffèrent du tout au tout, indépendamment des modifications de la voix. On a très nettement l'impression d'une autre individualité, absolument distincte de la première. Cependant dans un examen comme celui-ci, les impressions personnelles doivent faire place à des faits et c'est sur la modification de la voix, de la tournure d'esprit, des locutions habituelles et sur l'étendue des connaissances comparées du médium à l'état de veille et à l'état de transe que nous nous appuyons pour admettre la substitution de personnalités.

2^o *Examen du remplacement des personnalités et mode opératoire.* — Nous avons à examiner ici les cas suivants :

Remplacement de la personnalité du médium par celle de l'esprit habituel, Julia :

Remplacement de Julia par une autre personnalité déjà venue se manifester dans le médium ;

Remplacement d'une des individualités habituelles par une autre venant pour la première fois se manifester dans le médium.

La première modification constitue l'entrée en transe proprement dite, elle se fait rapidement. Après quelques instants de prière, le médium renverse la tête en arrière, les mains se joignent et les bras s'allongent en se raidissant pendant que le corps du médium est secoué de quelques tremblements, les traits se convulsent, le médium a deux ou trois inspirations saccadées et successives, puis l'expiration de l'air se produit, les bras redeviennent souples, les yeux sont fermés, le médium s'amoindrit et se ratatine pour ainsi dire, et Julia annonce son arrivée en disant bonjour. La voix est celle d'une enfant, l'accent légèrement traînant, le timbre frais et très jeune; le phénomène persiste tant que Julia est présente.

La sortie de transe et le réveil du médium reproduisent exactement les mêmes phénomènes, mais en sens inverse, lorsque Julia a dit bonsoir ou au revoir ; on retrouve alors le médium tel qu'il était auparavant, l'accent méridional a reparu.

Chacun de ces passages dure en tout de dix à vingt secondes.

— Le remplacement de Julia par une autre personnalité accoutumée, c'est-à-dire qui s'est déjà manifestée dans le corps du médium, se fait plus rapidement encore, par une

simple secousse; c'est plutôt l'effet produit par une personne nouvelle entrant dans la conversation, qu'une substitution d'esprit comme dans l'entrée en transe. Julia revient ensuite prendre sa place lorsque l'entité appelée a été congédiée ou s'est retirée.

Le remplacement de Julia par une personnalité non accoutumée est, la première fois, toujours accompagné d'une nouvelle transe reproduisant exactement l'agonie réelle de la personne morte que le consultant appelle. Nous avons pu vérifier par nous-mêmes l'exactitude de cette transformation. Nous avons assisté, en effet, à la venue de deux êtres appelés pour la première fois.

Pour l'un d'eux, à la mort duquel nous avons personnellement assisté, la reproduction de l'agonie a été absolument exacte, et très douce, le passage s'est fait sans souffrance, et, après un moment de silence, le médium s'est redressé, rallongé, et à ce moment la voix, le timbre et les locutions habituelles reproduisaient exactement les mêmes quantités chez la personne appelée. Des choses dites quelques jours avant la mort ont été rappelées, ainsi que des détails absolument inconnus du médium, et que nous n'avions jamais donnés à personne. Il y a lieu ici d'écarter la suggestion mentale, les premières paroles prononcées après la transe, par cette voix connue, nous ayant pendant un instant surpris et ne nous ayant pas ensuite laissé assez de temps pour rassembler nos souvenirs et pouvoir exercer, même inconsciemment, une suggestion sur le médium.

Une expérience de cette nature nous semble devoir suffire, même en l'absence des faits antérieurs, à convaincre toute personne de bonne foi, opérant avec les garanties nécessaires pour s'assurer de la réalité du phénomène.

La venue du second des êtres appelés s'est produite dans les mêmes conditions d'exactitude en ce qui concerne les derniers moments. N'ayant pas assisté à la mort, nous n'avons pu vérifier cette fois par nous-même l'exactitude de la reproduction, mais elle a été certifiée conforme par une personne présente, qui avait vu la mort de l'être appelé. Cette fois l'agonie a été longue et difficile, elle a duré environ dix à douze minutes, pendant lesquelles le médium n'a pas cessé de souffrir. Les mains et la figure étaient ruisselantes de sueur, le visage convulsé, et on a dû à plusieurs reprises essuyer une écume blanche légèrement rosée qui s'échappait de la bouche, entre les dents serrées.

Ici encore, la voix était encore une fois changée, et a été reconnue par les personnes qui l'avaient antérieurement entendue.

A la suite de cette expérience, après réveil du médium, ce dernier était brisé de fatigue, ce qui n'a rien d'extraordinaire étant données les souffrances endurées pendant la transe secondaire provoquée par la venue de la personnalité appelée.

3^o *Rappel de quelques faits d'observation de diverses natures.* — Nous indiquerons ici, et seulement à titre de renseignements, quelques faits d'observation contrôlés qui permettront de se rendre un peu compte du degré d'exactitude qu'il est permis d'attendre des indications données par Julia.

Au cours d'une consultation, comme une des personnes présentes parlait d'un parent, non présent à l'expérience, le médium dit immédiatement : « Oui, cette personne est dans un endroit au bord de la mer, avec des tas de gens qui ne parlent pas français », et elle donne des nouvelles de sa santé. La personne en question était, en effet, en

voyage à l'étranger, et une lettre arrivée le lendemain donnait confirmation exacte des renseignements fournis la veille par Julia, par l'entremise du médium.

Personnellement, et pour éviter toute fraude, nous avons demandé où pouvaient bien être deux objets que nous avions cherchés chez nous, depuis plus d'un mois, sans les trouver, et que nous estimions perdus. Julia nous a répondu qu'ils n'étaient pas chez nous, mais chez une personne à qui nous les avions prêtés, ce qui était vrai ; nous croyions même qu'elle nous les avait rendus depuis longtemps. Julia nous a dit l'endroit exact où ils se trouvaient chez cette personne, a ajouté qu'il n'y avait pas beaucoup d'ordre chez elle, mais qu'elle les ferait retrouver et rendre dans trois ou quatre jours. Dans le délai fixé, ces objets étaient retrouvés et nous étaiens rendus avec excuses de ne pas l'avoir fait plus tôt.

Priée d'intervenir pour faciliter un travail difficile qui devait avoir lieu le lendemain, elle a répondu qu'elle ferait son possible. Au moment voulu, les difficultés disparaissaient un instant, juste le temps nécessaire pour travailler, et recommençaient ensuite. Dans ce cas, comme dans tous les analogues, il faut y mettre du sien et avoir un peu de patience ; l'aide promise se fait parfois un peu attendre, mais elle arrive *toujours* au moment nécessaire.

A côté de ces quelques faits d'ordre matériel, il faut placer aussi la vérification faite de l'état d'élévation d'esprit de certains êtres et de certaines entités, vus par Julia de la même façon que plusieurs voyants et contrôlant leurs indications.

La forme, l'aspect et la luminosité de ces êtres sont vus ensemble par Julia, qui indique également l'effet produit par leur présence, attraction ou répulsion, et le degré d'intensité de ces impressions. Les divers voyants, selon le plan dans lequel ils voient, perçoivent en effet un même être par différentes qualités ; Julia, au contraire, indique toutes les qualités séparément perçues par les autres voyants.

Dans l'ordre animique, Julia donne beaucoup de consolations et de tranquillité, et il est rare qu'on revienne sans rapporter en soi un peu de confiance, un peu de paix ou un peu d'espérance ; elle agit réellement et effectivement sur les esprits qui souffrent, et si cette vérification échappe au mètre ou à la balance, elle n'en est pas moins faisable pour tous ceux, et ils sont nombreux, qui ont des jours d'inquiétude.

Personnellement encore, nous avons pu vérifier le fait, à date récente et d'une façon très sensible et très rapide.

4^e *Etude de l'Esprit lui-même, et recherche de sa famille.* — Tout d'abord, l'Esprit qui se manifeste dans le médium étudié est absolument chrétien, sans faire de ce terme une expression désignant une confession religieuse plutôt qu'une autre. Julia est à un très haut degré remplie de l'Esprit du Christ, Esprit de consolation, de paix et d'amour de tous ceux qui souffrent, sans exception et sans distinction. Elle reconnaît le Christ comme Dieu, et n'en parle qu'avec une vénération et un amour profonds.

Comme famille générale d'Esprits, elle est donc d'un ordre pur et très élevé, et c'est à cette élévation même qu'elle doit très certainement sa puissance de consolation.

Elle possède comme autre caractéristique une façon de parler toute spéciale qu'on retrouve quelquefois parmi les hommes, mais seulement parmi ceux qui ont l'esprit et le cœur tout particulièrement ouverts. Elle ne dit jamais : « Je ferai », elle dit : « Je demanderai qu'On fasse ».

Humble et douce, elle aime et elle prie, et ceux qui prient avec elle obtiennent beaucoup.

Elle ne ment jamais, contrairement à beaucoup de soi-disant Esprits qui ne sont que des manifestations de l'esprit même du médium, ou d'entités d'ordre inférieur.

Dans l'évaluation des probabilités d'avenir, elle reste toujours très réservée, en n'indiquant les faits que lorsqu'ils doivent réellement arriver ; elle sait qu'un homme prévenu peut modifier dans une certaine mesure les faits à venir et elle en tient compte ; elle ne fait donc pas seulement la lecture des clichés d'avenir, mais elle sait encore distinguer leur intensité et leur force, c'est-à-dire le degré de probabilité de leur réalisation.

Elle sait que la terre tout entière est sous la garde d'un Esprit unique, qui est le chemin par lequel passent toutes les prières des hommes pour arriver au Christ. Elle le connaît et le décrit comme un être parfaitement bon et miséricordieux, mais aussi parfaitement juste, et connaissant les raisons cachées des choses que les Esprits eux-mêmes ne savent pas. Elle l'appelle le Père de la famille, l'Ami de l'Ami ou le Chien du Berger. Elle reconnaît et distingue les êtres et les hommes des diverses familles spirituelles, qu'elle sait classer par hiérarchies montantes ou descendantes, et dans l'ordre spirituel elle doit, en raison de toutes ces facultés, appartenir à une famille ou chaîne d'Esprits d'un ordre très élevé, constituant des esprits directeurs de groupes ou de collectivités.

Résumé. — Les phénomènes manifestés par le médium Lay-Fonvielle sont réels, exempts de fraude ou de supercherie.

Ils sont dus à la manifestation par l'entremise du médium d'un Esprit extérieur qui prend le nom de Julia.

Cet Esprit est doué de pouvoirs spéciaux au point de vue moral.

Il est d'un ordre très élevé, auquel il doit toute l'étendue de ses qualités, et son pouvoir de consolation.

Il est essentiellement chrétien.

ROSABIS.

Paris, le 21 septembre 1900.

PRÉDICTIONS. — *L'Echo de l'Au-delà* et *d'ici-bas* publie un amusant article où un prophète improvisé essaie de décrire les événements qui se dérouleront en France du 1^{er} mars au 10 juin 1901. Ces prédictions fantaisistes ne manquent point d'un certain piquant et nos lecteurs nous sauront gré d'en reproduire un large extrait.

Le 2 mars, le journal *Le Temps* donnera la liste du nouveau ministère socialiste.

Le 3 mars, proclamation du Gouvernement à la Chambre des députés par le Président du Conseil, M. Millerand.

4 mars. Circulaire du ministère de la guerre. Il en ressort que l'armée devient une source d'inquiétudes et d'embarras pour le gouvernement.

5 mars. Grandes et terribles difficultés, possibilité d'une guerre civile.

9 mars. M. Déroulède rentre en France, mais est arrêté à Bordeaux.

11 mars. Nationalistes et Socialistes, divisés en deux camps. Situation très grave.

Jules Guérin vient de se sauver de Clairvaux et subitement, aux deux extrémités de la Capitale, le tumulte éclate.

Le soir, le *Petit Journal* annonce dans Paris que 600 personnes de Vaugirard arrivent rue de Sèvres et se rendent au Bon Marché hurlant : « A bas les grands magasins ! » La panique est à son comble, le magasin saccagé.

Mais subitement les employés, revenus de leur stupeur, plongent le magasin dans l'obscurité en éteignant la lumière. Le désordre est à son comble ; le gaz éteint, la foule envahissante, épouvantée, se retire saisie de terreur, brisant les fenêtres afin de se sauver plus vite.

A la même heure, une attaque furieuse a lieu à la banque Rothschild où la foule crie : « A bas le Juif ! » La banque, hermétiquement fermée, par ses volets et sa porte en fer, riposte par un ordre de la police : des étages supérieurs d'énormes lances d'eau arrosent la masse hurlante, et la police sans difficulté rétablit l'ordre sans effusion de sang, évitant ainsi une catastrophe.

12 mars. Le gouvernement décide de dissoudre le Conseil Municipal et d'arrêter M. Millevoye, Drumont et Rochefort. M. Millevoye, seul, est arrêté. D'après ce que la presse révèle le lendemain, le Duc d'Orléans est à Gênes et le Prince Victor-Napoléon en Luxembourg.

14 mars. Le nouveau journal *La Défense Sociale* fait son apparition ; il prêche la paix, mais les événements sont plus forts que les paroles.

15 mars. La Chambre est envahie par la foule. Le Socialisme demande la proclamation de la Commune.

Le même jour, les ouvriers réunis à la Bourse du Travail votent la grève générale. Puis, apprenant les nouvelles de la Chambre, ils désertent la Bourse du Travail et, rejoints par d'autres, qui quittent l'ouvrage, ils se dirigent vers la place de la Concorde, pillant et saccageant les magasins d'armes sur le chemin et déployant le drapeau rouge et le drapeau noir.

A la Madeleine, des coups de fusil se font entendre. La masse envahit la rue Royale et, sur la place de la Concorde, derrière une rangée d'agents de police, les Nationalistes rassemblés crient : « Vive la France ! Vive l'armée ! » La réponse ne se fait pas attendre : « Vive la Sociale ! »

A ce moment un homme se jette au milieu de deux camps. François Coppée est reconnu.

Le cri : « Il faut le fusiller ! » retentit aussitôt. A l'instant un autre homme rejoint Coppée : Jean Jaurès, le drapeau rouge à la main. Un grand silence se fait. Là, sur cette même place où est tombée la tête de Louis XVI, les deux grands partisans se regardent, puis, dans un mouvement de généreuse impulsion, se jettent dans les bras l'un de l'autre. Un bruit de chevaux se fait entendre rue de Rivoli ; la Garde Républicaine se montre, repousse la foule agitée, et le peuple, sans dire un mot, se laisse disperser ; pas une goutte de sang n'est versée, une terrible émeute vient d'être évitée.

Depuis 15 jours, le gouvernement socialiste est au pouvoir et les choses vont au plus mal.

Les bombes anarchistes éclatent de toutes parts.

Les magasins de Paris sont fermés.

Le mouvement de la Révolution a secoué la Province entière. Au Creusot, à Carmaux, dans les bassins de la Loire, de l'Est, du Nord, de tous côtés de graves émeutes.

Les troupes sont sur pied. A la demande de Conseillers Municipaux, Paris seul continue à se passer de ses soldats et de son armée.

16 mars. Les paysans dans la Creuse et la Haute-Vienne sont en mouvement de révolte ; Limoges est dans la violence. Les paysans joints aux ouvriers s'accordent pour se

partager les propriétés du pays, et le feu ainsi que le pillage détruisent les maisons de la bourgeoisie.

17 mars. Le *Figaro* annonce l'événement suivant : Urbain Gohier, dans la rue de la Banque, en lisant son journal, glisse et tombe dans un puits d'égout. Avec l'aide des pompiers on arrive à ramener sur le trottoir le corps de M. Gohier affreusement mutilé, les os brisés.

La plaque de l'égout avait été mal fermée par les ouvriers. Quelqu'un s'écrie en les voyant : « Arrêtez ces trois hommes, ce sont trois anarchistes, je les connais ! » Il était midi et demi à la Bourse de Paris ; les agents de change y étaient réunis lorsqu'on entend crier : « Sauvez-vous, la Bourse va sauter ! Les égouts sont minés ! » La terreur est à son comble. — La rue de la Banque est vidée en un instant ; on n'y voit plus que quelques cadavres de gens écrasés par la foule qui s'est sauvée dans toutes les directions.

Dix minutes, une heure, pas d'explosion. Les agents et les pompiers ont peine à tenir le monde des curieux : cette foule, revenue de la panique, commence à plaisanter, à rire, lorsqu'une formidable secousse s'élève en nuage de poussière, de pierres et de verres brisés ; les fenêtres voisines volent en éclat au milieu d'un cri général de stupeur : « La Bourse a sauté. »

18 mars. Pourparlers d'une grande Revue rappelant la grande fête du 14 juillet 1790.

19 mars. Rendez-vous des ouvriers, afin de discuter l'organisation d'une milice nationale. Les adversaires font le possible pour faire avorter cette organisation.

D'après le *Gaulois*, une illustre victime est immolée pour l'anniversaire sanguinaire de la Commune de 1871.

20 mars. Calme momentané, provenant de l'insistance des journaux anti-socialistes.

26 mars. Le Président de la République et le Président du Conseil doivent se rendre à la revue de Longchamp. A ce moment, un capitaine d'infanterie et trois soldats, la baïonnette au canon, provoquent une émeute. Jules Guérin annonce que le Président de la République et le Président du Conseil sont ses prisonniers. Une voiture les conduit rapidement à la Bastille, où ils sont enfermés dans une pièce sombre et obscure.

20 mars. Nouvelles que Marseille, Toulouse et Bordeaux sont en lutte et que la police et l'armée sont impuissantes pour maintenir l'ordre.

La Chambre, pendant ce temps, est impuissante, ne sachant que faire. Au-delà des frontières, l'étranger attend, menaçant.

En province, les incendies se multiplient, faisant de nombreuses victimes. A Paris, la population reste calme et dédaigneuse.

30 mars. Réunion de trois célébrités : Jules Lemaitre, Deschanel et Jaurès.

Après longues discussions, une nouvelle Constitution est décidée, inspirée par une généreuse abnégation.

Les Etats généraux sont rétablis, le Chef d'Etat doit être élu par les maires de France chaque 10 ans. Révision, etc., etc.

10 juin 1901. *Fin de la Révolution*. Le Président de la République Française, à l'avenir, est dans le Midi, s'occupant d'horticulture. M. Millerand est nommé ambassadeur de France aux Etats-Unis.

Le Gérant : GASTON MERY.

Impr. JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil. Paris.

Téléphone 215-10.

L'ECHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI MENSUELLE

LA DERNIÈRE A M. ERNY

Plusieurs de nos lecteurs ont bien voulu m'écrire pour me dire qu'ils prenaient un vif intérêt à la discussion engagée entre M. A. Erny et moi-même sur le brûlant sujet de « l'identité des esprits. »

J'avais donc l'intention de continuer à examiner un à un tous les faits allégués par mon contradicteur à l'appui de sa thèse, persuadé que c'était là le moyen le plus sûr de dissiper l'équivoque sur laquelle repose la doctrine spirite, à l'insu d'ailleurs de la plupart de ses adeptes.

Les disciples d'Allan Kardec, qui se posent volontiers comme des logiciens et des positivistes et qui prétendent n'admettre que des notions conformes à la raison et confirmées par les faits, se contentent, en effet, souvent d'une argumentation boiteuse, presque toujours la même, dont voici le *schema*.

Ils ne font pas porter leur démonstration sur un cas bien déterminé; ils préfèrent la faire porter sur un grand nombre de phénomènes.

Ceci posé, ils vous concèdent, de fort bonne grâce — ils ne peuvent faire autrement — que tel de ces phénomènes pêche sans doute par un côté et tel autre par un autre côté; mais ils ne vous font ces concessions de détail que pour se rattraper sur l'ensemble.

Chacun des cas cités, disent-ils, n'est peut-être pas, à lui seul, une preuve complète; mais cette preuve résulte de leur juxtaposition, car ce qui manque à l'un se trouve dans le suivant.

Et ils s'imaginent — de fort bonne foi, je le reconnais — que l'accumulation des « à peu près » peut entraîner la certitude. Elle ne

détermine malheureusement que l'illusion de la certitude.

C'est à cette illusion, j'en ai peur, que s'est laissé prendre M. A. Erny. Il s'est ébloui lui-même par la multiplicité des preuves partielles qu'il a réunies. Il a cru que toutes ces preuves partielles constituaient, en définitive, une preuve totale. Elles n'en ont constitué que l'apparence.

M. A. Erny semble le reconnaître aujourd'hui sans trop l'avouer cependant, car il me prie de ne pas prolonger la controverse commencée.

Il m'adresse à ce sujet deux lettres. L'une n'est pas destinée à la publicité. Je la garde pour moi. L'autre est écrite à l'intention de nos lecteurs. La voici :

MONSIEUR,

Dans plusieurs de vos articles, vous dites que vous avez limité aux manifestations provoquées, aux évocations voulues, les cas où il était impossible d'établir l'identité des Esprits qui se communiquent. Je vous avoue franchement que je trouve cette distinction bien arbitraire, et surtout inadmissible. En effet, qu'un Esprit soit évoqué ou vienne spontanément, il n'en est pas moins un Esprit, et s'il me donne des preuves d'identité, ces preuves n'en sont pas moins bonnes pour cela. Pour ma part, je crois que les évocations ont plus d'inconvénients que d'avantages, et je m'en suis toujours abstenu dans mes expériences. Si dans une réunion de Spirites, on évoque tel ou tel décédé plus ou moins célèbre, on risque fort d'être mystifié, car les Désincarnés ne sont pas à nos ordres; ils ne viennent que s'ils le veulent ou s'ils le peuvent, et si Dieu le permet. En tout cas, il ne faut jamais oublier que dans ces manifestations, il y a, des deux côtés, *une volonté en jeu*, et qu'il est excessif de la part

d'un *Incarné* de croire qu'un *Désincarné* dès qu'on l'appelle, va accourir comme un domestique qu'on sonne.

C'est aux expérimentateurs à se montrer prudents, et comme l'a si bien dit M. Aubé dans la lettre qu'il vous a écrite, il ne faut avoir de communications qu'avec les Bons Esprits, en prenant contre les Mauvais les précautions indiquées par Saint-Jean l'Evangéliste. Il y a un moyen excellent de les démasquer, mais je préfère ne pas le rendre public.

Si vous n'avez pu être convaincu par le cas de G. Pelham, dont l'identité reste indiscutable pour ses savants amis F. H. Myers, et le Dr Hodgson, président et membre de la société des Recherches Psychiques de Londres, vous ne le serez pas plus par les autres cas fournis par moi, car tous viennent d'Esprits, *se manifestant spontanément*. Puisque vous ne trouvez pas ces cas probants, je crois que cette discussion n'a plus de raisons de continuer, et qu'il vaut mieux la clore, car nous n'arriverions pas à nous convaincre mutuellement.

Agréez l'expression de mes meilleurs sentiments.

A. ERNY.

Je me rends au désir de mon correspondant. J'interromps la polémique. Je demande pourtant à faire encore quelques réflexions.

Je ne dirai pas que cette lettre essaie de parler une dérobade.

Ce ne serait pas aimable; ce ne serait surtout pas exact. Une dérobade est une défaillance, et mon sentiment est que M. A. Erny a témoigné, au contraire, d'une certaine crânerie en rédigeant la déclaration qu'on vient de lire, car, justement, il pouvait craindre que je ne l'interprétasse à son désavantage.

Cette lettre, si je la comprends bien, veut dire ceci, au fond : « Je n'abandonne rien de mes idées. Je reste convaincu de tout ce que j'ai affirmé, mais je confesse que la question a été mal posée. »

M. A. Erny est parti du mauvais pied; cela ne veut point dire qu'il ne soit pas un bon marcheur.

J'avoue toutefois que sa lettre, qui dénote un caractère, m'eût paru plus noble encore si, au lieu de me reprocher d'avoir limité *arbitrairement* notre discussion aux manifestations provoquées, il avait reconnu que j'avais parfaitement le droit d'en user ainsi, puisque la brochure qui fait l'objet de cette discussion était une réponse à des articles de moi où, à maintes reprises, et en termes formels, j'avais dit que les seuls cas où la preuve d'identité me semblait impossible à établir étaient ceux des évo-

cations préméditées, des expériences spirites proprement dites...

« Qu'un Esprit soit évoqué ou vienne spontanément, écrit M. A. Erny, il n'en est pas moins un Esprit, et s'il me donne des preuves d'identité, ces preuves n'en sont pas moins bonnes pour cela. »

Je n'ai jamais dit le contraire; je m'étonne seulement que ces preuves d'identité, les Esprits puissent parfois les donner quand ils viennent spontanément et qu'ils ne les donnent pas quand on les appelle.

C'est cette différence, absolument constatée, entre les communications inopinées de l'au-delà et les expériences ordinaires des spirites qui m'intéresse et dont je demande l'explication. M. A. Erny trouve que cette différence n'a aucune importance. Je trouve qu'elle en a une capitale. C'est une affaire d'appréciation.

Je trouve que cette différence a une importance capitale, et voici pourquoi.

Les gens qui s'adonnent au Spiritisme ne s'y adonnent pas dans l'espoir qu'un Esprit viendra un jour ou l'autre se manifester spontanément à eux. On n'a pas besoin d'être Spirite pour espérer cela. Ils s'y adonnent dans le but bien arrêté d'entrer, par des moyens spéciaux, en relation avec les Désincarnés.

Or, s'il est démontré que les Spirites ne peuvent établir l'identité des Esprits qui répondent à leur appel — et cette impossibilité, encore une fois, est démontrée! — quel fonds faire sur les communications de ces anonymes de l'au-delà?

Toute la duperie du Spiritisme apparaît là avec évidence, et il faut être aveugle pour ne la point voir...

Si les Spirites étaient, comme ils prétendent l'être, des hommes de libre examen, raisonnant sur des réalités et non sur des apparences, cette évidence leur serait apparue à tous depuis longtemps. Mais la vérité, c'est que les Spirites sont tout le contraire de ce qu'ils croient être. Le sens scientifique est ce qui leur manque le plus. Ils ne sont que des mystiques qui s'ignorent et qui se laissent égarer par leur imagination alors qu'ils se croient guidés par leur raison... Et la conclusion de cette glose, c'est qu'il faut renoncer à les convaincre et qu'on peut seulement tenter de les persuader.

GASTON MERY

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

* * Les Démon^s meurtriers.

Dans la vie de Saint-André, que nous présente aujourd'hui le martyrologe, on ne lira pas sans intérêt le récit d'un miracle qu'il fit près de Nicée. Sept démons se tenaient hors de la ville, sur la route et tuaient tous les passants. Les habitants s'en plaignirent à l'Apôtre, qui évoqua ces démons : ils parurent sous la forme de chiens devant le peuple amassé, tremblant. André leur commanda de quitter le territoire de Nicée ; aussitôt ils disparurent.

Peu de jours après, aux portes d'une autre ville, l'Apôtre rencontra le convoi d'un jeune homme qu'on allait ensevelir. Il demanda comment ce jeune homme était mort ; on lui répondit que sept chiens l'avaient assailli et étranglé. André pleura : « — Je sais, dit-il, que ce sont les démons que j'ai chassés de Nicée. »

Puis, s'adressant au père : — « Que me donneras-tu, si je ressuscite ton fils ? » Le père répondit : — « Il était ce que j'avais de plus précieux, je te le donnerai. » André se mit en oraison : le jeune homme se leva dans sa bière ouverte et suivit l'Apôtre.

Cette histoire n'intéresserait guère un matérialiste : il sourirait et dirait que c'est un conte pieux. Mais les chroniques de l'antiquité païenne mentionnent fréquemment ces esprits meurtriers qui couraient les grandes routes. Avant qu'on les chassât au nom du Christ, les héros et les athlètes les avaient combattus avec des armes matérielles. Tout le monde connaît l'histoire du héros (*héroon*) de Témessé, telle que la racontent Pausanias et Elien, historiens plus scrupuleux que Jacques de Voragine.

Lybas, un des compagnons d'Ulysse, est jeté par la tempête sur les côtes d'Italie. Dans un moment d'ivresse, il viole une jeune fille ; les habitants le lapident. Depuis lors, son ombre sinistre court la contrée, semant la terreur, au point que les habitants se voient contraints d'émigrer. L'oracle répond qu'il faut sacrifier chaque année une vierge aux mânes de Lybas. Le fantôme sanguinaire la saisit, la déchire et à ce prix laisse la province en paix.

Un jour, Euthyme, athlète célèbre, aperçoit une de ces victimes expiatoires. Elle est belle : l'athlète s'enflamme de pitié et d'amour. Il déclare qu'il luttera contre le brigand d'outre-tombe. Et en effet, il le combat avec une vaillance désespérée, le perce, le terrasse et le précipite dans la mer.

La ville de Témessé donna la jeune fille à l'athlète et lui éleva une statue. Sa ville natale, Locres, en fit autant. Strabon raconte aussi ce fait merveilleux.

Historiens, monuments, et les proverbes même l'attestent. On menaçait en riant les athlètes malheureux de leur envoyer le héros de Témessé. Ce qui porte bien plus encore à y réfléchir, c'est vingt récits semblables. Pausanias, Plutarque, les premiers historiens chrétiens en sont remplis.

* *

Jacques de Voragine, que nous citons tout à l'heure, rapporte un miracle de l'apôtre, dont le récit, dans son texte, est charmant. Il était un pieux évêque, plein d'une vénération toute particulière pour saint André. Le démon, jaloux de tenter ce saint homme, prit la forme d'une femme très belle et vint demander à se confesser. D'abord l'évêque la voulut renvoyer à son pénitencier ; mais comme l'inconnue refusait fermement de révéler à tout autre qu'à lui-même les secrets de sa conscience, il dut enfin l'ouïr. Elle lui raconta que ses parents l'avaient voulue contraindre à se marier, mais que la vie religieuse l'attirait et qu'elle s'était enfuie pour se consacrer à Dieu, ajoutant qu'elle était fille de prince ; il voyait bien qu'elle était fort parée et très belle. Et, plein de bienveillance, le bon prélat lui promit protection, lui offrit sa table.

Pendant le repas, l'étrangère perdit un peu de sa réserve. Elle avait l'esprit d'un démon. L'évêque troublé, charmé, l'écoutait et la contemplait avec une complaisance de plus en plus grande, lorsque des coups violents furent frappés à la porte ; quelqu'un, au dehors, criait : « Ouvrez ! Ouvrez ! » Et comme on tardait, il redoublait ses coups.

L'évêque allait donner l'ordre d'ouvrir, lorsque la femme proposa d'adresser quelques questions difficiles à ce frappeur afin de voir s'il était savant et de gentil esprit, et si non, on ne lui ouvrirait point. On lui fit donc poser, à travers la porte, cette question :

— Quel est le plus petit espace qui offre le plus de variété ?

Il répondit que c'était le visage de l'homme, car depuis le commencement du monde, il n'y en a pas eu deux qui fussent parfaitement pareils ; ce qui démontrait la théorie des Ménechmes. A une seconde question, qui offrirait peu d'attrait aux lecteurs modernes, déshabitués des subtilités théologiques, l'étranger répondit non moins ingénieusement. Enfin, la femme lui ayant fait demander quelle distance il y avait du ciel en terre, l'inconnu répliqua à voix très haute :

— Qu'elle réponde elle-même à cette question : elle a mesuré cette distance, lorsqu'elle fut précipitée du ciel dans l'abîme ; car cette femme n'est qu'un démon.

Sa voix retentissante parvint jusqu'à l'évêque et à ses convives qui se levèrent précipitamment, pleins

d'un trouble inexprimable. Le charmant visage de la princesse grimaça horriblement : elle disparut.

Le pèlerin avait disparu lui-même quand on ouvrit la porte, mais il fut révélé à l'évêque que c'était son protecteur saint André, et il l'honora plus fermement que jamais.

GEORGE MALET.

Lettres sur Campitello

(Troisième lettre) A mon ami S. D. F. (1)

MON CHER AMI,

Les phénomènes décrits dans ma première lettre se passaient le jeudi soir 4 janvier 1900.

En rentrant chez moi le lendemain soir, j'y trouvai une lettre écrite de ce même couvent de Vico où, après une longue séparation, nous pûmes enfin nous revoir pendant quelques heures, sitôt envolées, hélas !

Cette lettre dont l'auteur vous est suffisamment connu par la circonstance que je viens de rappeler, et la place qu'il occupe dans notre cœur, m'apprenait qu'un rapport sommaire venait d'être envoyé à Rome par l'autorité diocésaine et que la lecture de ce rapport avait convaincu l'un des représentants les plus en vue de cette même autorité « de la réalité surnaturelle et divine des faits de Campitello ».

Il me communiquait en même temps les bonnes feuilles de ce rapport et bien qu'il ne renfermât rien qui ne me fût connu déjà, je ne doute pas que vous ne soyez porté, ainsi que je l'ai été moi-même, à accorder plus d'importance encore à ces faits, puisqu'ils ont pu retenir l'attention d'esprits aussi judicieux et éclairés.

On y demandait au Saint Office s'il n'y avait pas lieu de prescrire une enquête canonique sur les faits déjà relatés et sur ceux qui ne cessaient de se produire, et qui, depuis sept mois, durent encore sans que ni les ardeurs de l'été, ni les pluies ou la froidure de l'hiver aient pu faire cesser un seul jour la prière dans ces lieux déserts autrefois, et dont le chant des oiseaux interrompait seul la solitude.

La réponse de Rome se fit longtemps attendre. Le nombre des curieux attirés par les faits insolites, étranges, effrayants même, des premiers jours de septembre, allait diminuant, mais par contre on voyait croître le nombre des personnes qui, ayant fait pieds nus, plus de trente kilomètres parfois, restaient en prière jusqu'à une heure très avancée de la nuit et y revenaient à plusieurs reprises, dans l'espoir de voir à leur tour ce que des centaines de témoins de tout âge, de tout sexe, de toute condition, venus des points les

plus opposés, disaient et affirmaient avoir vu et contemplé de leurs yeux.

Très grande a été la réserve du clergé. Pendant six mois j'ai été témoin de la surprise des foules toujours portées à accorder au merveilleux une importance exagérée, toujours disposées à l'accueillir même sans examen et sans contrôle : elles s'étonnaient de ce qu'elles ne voyaient pas ou presque pas de prêtres au milieu d'elles, pour leur expliquer des phénomènes qui les intriguaient si fort.

Cette réserve s'impose et l'on doit s'interdire assurément tout ce qui peut ressembler à une participation effective à ces manifestations ; ce serait reconnaître par le fait même de l'autorité privée, le caractère divin de ces phénomènes en dehors de ces lois ordinaires, et très complexes de leur nature.

Doit-on aller jusqu'à vouloir ignorer ces faits, même lorsqu'un ensemble de présomptions favorables, de conséquences des plus heureuses, autorise à penser que tout cela pourrait bien cacher un secret dessein de la miséricorde de Dieu ?

Un fait m'a frappé ; j'ai pu l'observer tout à l'aise et il m'avait du reste été affirmé déjà par M. le curé : les voyants qui ont pris sur les foules un ascendant tel qu'ils ont ramené la prière sur les lèvres et dans le cœur de ceux qui la négligeaient depuis de longues années, et leur font accomplir à leur exemple et à la suite de la croix, les plus rudes pénitences, ont toujours témoigné, même dans cet état, la plus grande déférence et le plus grand respect aux ecclésiastiques assez peu nombreux qui se sont rendus à Campitello pour observer *de visu* des faits aussi extraordinaires.

Par leurs gestes et leur cri plaintif, elles font aux fidèles une douce violence, les font mettre en rang, maintiennent l'ordre, organisent le défilé, et entraînent leur monde à travers roues et broussailles par les sentiers les plus scabreux partout où elles croient voir passer la vision. Pour nous, toute liberté nous était laissée de marcher ou de nous arrêter et nous en avons usé largement pour nous porter partout où un fait digne de remarque nous paraissait devoir retenir notre attention.

Bien des mois s'écoulèrent avant qu'il me fût possible de revenir à Campitello ; rien non plus ne venait de Rome.

Des visiteurs de marque dont les noms sont consignés dans mes notes et dont quelques-uns sont connus de vous, se succédaient à Campitello. Tous parlaient émerveillés de ce qu'ils y avaient vu, heureux d'avoir pu respirer dans cette fraîche oasis qui a surgi subitement dans le désert brûlant, où loin de Dieu, s'étiole et dépérit notre société, les doux parfums de la prière. D'aucuns y avaient trouvé la guérison :

(1) Voir les numéros précédents.

De retour chez eux, leurs récits, l'amélioration inespérée et soudaine d'un état que tous considéraient comme grave, firent naître chez plusieurs, à Vico même, le désir de se rendre en pèlerinage à Campitello.

Était-ce un pèlerinage proprement dit ?

Je ne le pense pas : il ne différait pas de ce qui s'était fait jusqu'ici ; c'était un groupe qui venait de plus loin, mais qui, par cela même, avait ou devait avoir une conviction plus arrêtée et peut-être même s'inspirant à bonne source, sur le caractère surnaturel et divin de ces apparitions.

En tout cas, le mot avait été prononcé, et la date fixée au 26 septembre.

La nouvelle avait circulé de bouche en bouche. L'idée de pèlerinage s'accroissait ; on désignait déjà le directeur, et ceci n'a pas peu contribué à grossir le nombre de ceux qui, le 26 septembre, visitèrent le champ des apparitions.

Je me disais bien qu'il ne pouvait être question d'un pèlerinage proprement dit, avant que Rome ne se fût prononcée et comment celle-ci aurait-elle pu le faire, puisque l'enquête canonique n'avait pas encore été commencée ni même seulement prescrite.

Je voulus en avoir le cœur net : le bienveillant ami que vous aimez aussi bien que moi, m'écrivait à la date du 16 septembre les lignes que voici :

« Je ne sais trop si les Vicolais réaliseront leur projet de faire un pèlerinage à Campitello, mais ce que je sais, c'est que Rome a enfin répondu à la demande de l'autorité diocésaine et que sa réponse a été qu'il n'était pas expédient de faire une enquête canonique sur les faits relatés, et que, pour le moment, du moins, le clergé devait s'abstenir d'intervenir dans les manifestations qui pourraient être occasionnées par ces faits. »

Et il ajoutait : « Pour ma part, je ne suis nullement étonné de cette décision, je l'aurais bien plutôt été du contraire ; mais cela ne préjuge en rien de la vérité ni du caractère des faits, car sans cela Rome n'aurait pas seulement interdit aux ecclésiastiques, mais à tous et aux fidèles eux-mêmes d'intervenir dans ces manifestations.

« Attendons donc et prions jusqu'au jour où il plaira à l'apparition de se manifester si clairement qu'il n'y ait plus possibilité de doute. »

Fidèle au programme que vous m'avez tracé, et qui cadre fort bien avec mes idées personnelles, nous ne sortons pas, quant à nous, de la sphère plus que modeste dans laquelle nous nous sommes placés, la seule qui nous convienne, et nous nous bornons à enregistrer les faits tels qu'il nous a été donné de les voir ou tels que nous avons pu les recueillir de la bouche de té-

moins qui en ont été les auteurs ou les spectateurs. La sincérité de ces récits en fera tout le prix à vos yeux et ce travail ne sera pas dénué de charme pour moi, puisqu'il me donne l'occasion de m'entretenir si longtemps avec vous sans vous lasser.

Agréez mes sentiments les plus affectueux.

S. Th. L.

BONAPARTE DEVIN

Bonaparte devin ! Bonaparte disant l'avenir ! Est-ce vrai ? Est-ce possible ?

C'est très vrai, tout ce qu'il y a de moins contestable. Il n'en faisait pas métier, naturellement, mais il s'amusa quelquefois à tirer l'horoscope des personnes de son entourage.

Croyait-il à ce qu'il disait lui-même, était-il sincère ?

Là-dessus le doute est autorisé ; cependant, sans manquer de respect à une mémoire aussi auguste, il est permis de penser qu'il ne considérait pas la *voyance*, les prédictions, quel que soit le nom qu'on donne à ces manifestations extra-naturelles, comme un simple charlatanisme.

Autrement, pourquoi eût-il tant insisté pour que la fameuse Lenormand lui dévoilât l'avenir ? Pourquoi n'a-t-il jamais protesté contre la légende du *Petit Homme Rouge* ?

Peut-être, en ajoutant quelque foi au pouvoir des devins, Bonaparte subissait-il l'influence de son origine corse et celle du désir bien légitime chez cet homme prodigieux, arrivé au faite des grandeurs après des débuts si désespérants, de savoir ce qui adviendrait de lui dans la suite. Ce que ni les événements, ni la raison, ni la connaissance intime des grands rouages qui meuvent le monde ne pouvaient lui apprendre, n'était-il pas assez logique que sa curiosité essayât de le faire révéler à ceux qui prétendaient en être capables ?

Napoléon, ainsi que l'a très bien démontré l'auteur d'une *Genèse*, est toujours resté Corse. Or, une éducation corse, surtout à l'époque de sa naissance, n'a jamais été sans quelque grain de superstition. Cela ne doit pas être pris comme une critique, mais pour la simple constatation d'un fait. D'ailleurs, tant de grands hommes ont été superstitieux, qu'il y a bien des circonstances atténuantes à ce travers.

En Corse, on croit à la puissance du *spallita*, à l'efficacité des taches d'huile, à la vertu du crachat dans la main et à beaucoup d'autres choses encore. Un de mes regrets, c'est de ne pas avoir profité de mon séjour

dans ce beau pays pour pénétrer plus à fond les petits arcanes de la sorcellerie insulaire. J'en ai cependant assez appris pour qu'un jour, si j'en ai le temps, je donne à cette publication-ci quelques notes qui intéresseront peut-être les lecteurs.

Pour en revenir à Bonaparte, on sait que l'un de ses bergers lui fit, lorsqu'il était encore enfant, la prédiction des deux étoiles. L'une, celle de la gloire, devait lui être fidèle ; l'autre, celle de l'amour, funeste. Il ne l'oublia jamais.

Ainsi bercé dès sa plus tendre jeunesse par des récits surprenants de divination, l'esprit sans cesse excité par des prophéties, des investigations du futur, Bonaparte, initié même sans doute à certains procédés de cette magie populaire si fort en honneur là-bas, ne put jamais se débarrasser complètement des effets de cette première éducation.

S'il est vrai d'un autre côté, comme on le prétend, que sur plus d'un point ce qu'on lui avait annoncé se soit réalisé, il n'est pas bien difficile d'admettre qu'il ait été, même malgré lui, frappé de ces étranges coïncidences.

Pouvait-il refuser toute créance à un art qui avait, à défaut d'autre mérite, embelli d'espoir ses tristes années de Brienne, de Marseille, de Valence ? Devait-il mépriser un *don* assez extraordinaire pour affirmer au fils d'un avocat d'Ajaccio qu'il quitterait l'île paternelle, qu'il deviendrait officier, qu'il serait malheureux mais qu'il triompherait des obstacles, qu'il s'élèverait ensuite jusqu'aux plus hauts sommets, alors que déjà la plus grande partie de ces *prédictions* était justifiée par les faits ?

Il serait hasardé toutefois d'écrire que Bonaparte acceptait en bloc tout ce qui concerne la *voyance*.

Il n'en retenait, du moins, pour l'expérimenter en personne, que ce qui avait quelque caractère de déduction scientifique.

C'est ainsi qu'on peut dire, sans crainte d'erreur, qu'il ne crut sérieusement et d'une manière complète qu'à la *chiromancie*.

Lui qui avait une main si belle, si expressive, ne pouvait rester indifférent aux secrets que cache une paume et qu'elle révèle à ceux qui savent l'interroger.

Aussi avait-il étudié, soit seul, soit avec quelque chiromancien — l'histoire, ne disons pas la légende, est muette à cette égard — le moyen de lire dans les lignes manuelles la destinée humaine. Il prenait plaisir à montrer ce talent et résistait rarement aux demandes qu'on lui adressait.

C'est dans le salon de la belle Mme Tallien qu'il opérait surtout, dans ce salon où se coudoyaient La

Harpe, Fréron, Chénier, Siéyès, Mmes de Beauharnais, Cambys, de Château-Régault et tant d'autres illustrations.

Un soir, sur la prière d'une des dames présentes, il examina successivement la main des femmes, puis ensuite celle des hommes qui consentirent à se prêter à ce passe-temps.

A l'une il prédit la fortune, à l'autre une vie courte mais heureuse, au troisième des catastrophes prochaines, au dernier une mort triste et obscure.

Hoche se trouvait dans le salon, et, curieux de savoir ce que Bonaparte lui dévoilerait, il lui dit : *Et moi ?*

Bonaparte lui prit la main, la contempla longuement, puis il dit, au milieu du silence et de l'attention générale : « *Hoche courra de grands dangers, mais il mourra dans son lit* ».

La prédiction se vérifia plus tard, ainsi que personne ne l'ignore, mais elle froissa tellement Hoche que, dès ce jour, les relations entre les deux généraux se refroidirent beaucoup.

Tout en n'attribuant qu'une importance secondaire aux dires de Bonaparte, Hoche avait été vexé, lui l'un des plus vaillants hommes de guerre de la Révolution, qu'on lui eût annoncé, devant une société aussi influente sur l'opinion, un genre de mort plus propre, pensait-il, à quelque robin, quelque gribouilleur de papier.

Bonaparte montra moins de petitesse d'esprit quand il accepta de bon gré les *prévisions* plus ou moins fantaisistes de Mlle Lenormand.

Mais si les grands hommes n'avaient pas de défaut, ils seraient hors de l'humanité, et c'est ce qu'il ne faut pas.

MAURICE LETELLIER.

ISIS A MONTMARTRE

Je savais qu'Isis avait conservé à Paris un culte et des autels ; mais j'ignorais que les rites de la déesse égyptienne eussent si près de moi leurs sanctuaires. Je l'appris trop tard, hélas ! La décadence romaine a vu les dieux qui s'en vont ; la décadence moderne, plus triste encore, voit les dieux qui déménagent.

— Vous savez qu'Isis, nous quitte, me dit un soir, en riant, M. Salanson, mon collègue de la *Liberté*, qui habite rue Ribeira, à Auteuil, une maison voisine de la mienne.

— Comment ça ? fis-je étonné. Isis ? la déesse ?

— Le déesse, parfaitement. Ou plutôt ses prêtres qui habitaient ici-même, rue Ribeira. Mais, le pavillon, pardon, le temple où ils célébraient leur culte était devenu trop petit. Il paraît que les adorateurs d'Isis deviennent de jour en jour plus nombreux et

plus fervents. Il leur faut maintenant un vaste jardin où les théories des cortèges sacrés puissent se développer à l'aise; et ils ont trouvé, dit-on, un parc à leur convenance, au haut de la Butte. Les mânes d'Osiris et d'Horus vont en tressaillant d'aise dans la poussière des pyramides. Vous que le « merveilleux » intéresse, vous devriez aller voir ce a.

J'étais stupéfait. Avoir eu là, sous ma main, à ma porte, les héritiers des collèges sacerdotaux de Memphis et d'Héliopolis et les avoir ignorés: il y avait de quoi être vexé. Une rapide enquête dans le quartier me convainquit de la réalité du fait. Et moi-même, en précisant mes souvenirs, je me remémorais une grande figure maigre et osseuse, montée sur une paire de longues jambes, des jambes vigoureuses de montagnard, d'Ecosais des *highlands*. Le plus souvent, vêtu du veston et du pardessus moderne, M. Mac-Grégor avait l'air d'un bon bourgeois, d'allure seulement un peu excentrique. Mais quelquefois aussi le souvenir des *clans* d'Ecosse s'imposait de telle sorte à son imagination qu'il ne résistait pas au plaisir de revêtir le costume national, et alors, pour la plus grande joie des gais nins de la rue Mozart, il sortait jambes nues, en jupe et en *plaid* quadrillés, en *bariolé* comme auraient dit les grenadiers de la Grande Armée qui eurent affaire aux *highlanders* et qui ne détestaient pas ces montagnards, solides soldats et bons enfants.

Seulement je ne savais pas que M. Mac-Grégor l'Ecosais, fût le grand-prêtre d'Isis l'Egyptienne, et j'ignorais pareillement que Mme Mac-Grégor, un beau et fin visage de femme, aux grands yeux pensifs, à l'abondante chevelure brune, fût elle-même la grande prêtresse de l'épouse infortunée d'Osiris.

Vous pensez bien que ma curiosité fut hantée au plus haut point et que je ne résistai pas à l'envie d'escalader la Butte pour y découvrir Isis à Montmartre.

SINGULIER DÉCOR

Et voilà pourquoi je gravis la pente raide et tournoyante de la rue Lepic.

Etrange, d'ailleurs, mon ascension. Il est cinq heures; la nuit tombe, le vent souffle, emportant des flons-flons de cabaret et des ritournelles de fête foraine par delà les sommets du Mont des Martyrs. Voici les grandes ailes du Moulin de la Galette d'où partiront les échos de la *Valse des cambrioleurs* répondant aux accords lointains des cistres d'Héliopolis. Je suis ici tout au sommet de la Butte. Le décor change. La vie parisienne, comme une vague, semble mourir sur ces hauteurs. De l'autre côté du Mont, c'est la province, et la rue Girardon, pierreuse et abrupte, m'entraîne, rapide, sur l'autre versant.

Un coude. Une rue étroite, bordée de masures et de longs murs dont les plâtras s'effritent, et dans l'un de ces murs une porte de bois, vermoulue, branlante, dont le loquet grince et crie à chaque poussée du vent qui s'engouffre, impétueux, dans la ruelle. C'est ici. J'ouvre avec un sourire à demi railleur, pensant à part moi: « Voilà une déesse bien mal logée! » Quelle erreur! Comme dans un conte d'Hoffmann, j'aperçois par la porte entrebaillée la perspective d'un jardin immense, descendant en pente douce sur les flancs de la colline. Sous le jour crépusculaire qui s'assombrit de plus en plus, de grands arbres, dénudés, frémissent, tandis qu'à travers les bosquets dépouillés par l'automne tournoie tout un lacs de petites allées mystérieuses qui semblent se diriger vers la façade, à peine visible dans la pénombre, d'un vaste pavillon à deux étages.

Ce doit être là. J'entre et je prends au hasard l'une des allées. Mais une forme humaine se dresse devant moi.

— Que demandez-vous, monsieur? Je suis la concierge.

— Ah! la concierge d'Isis.

— Isis, connais pas. Vous devez vous tromper.

— Et M. Mac-Grégor, le connaissez-vous?

— Oui, c'est ici, à gauche.

Et la brave femme me conduit en m'expliquant que son nouveau locataire habite provisoirement une pièce d'un petit pavillon attenant au jardin, en attendant que la maison que j'ai tout d'abord aperçue soit complètement aménagée.

M. MAC-GRÉGOR

Je ne me suis pas trompé. C'est bien là cette grande figure rase sèche, presque ascétique, qui, m'avait frappé rue Ribeira. Des yeux glauques voilés de lourdes paupières tombantes l'éclairent d'un regard parfois un peu dur d'illuminé. Le grand-prêtre me reçoit avec une bonne grâce qui rappelle évidemment les traditions de l'hospitalité écossaise. Nous causons. Il parle d'une voix un peu rauque et sifflante, très forte, mais pas toujours très claire, avec un accent des *highlands* qui ressemble à un écho enrhumé des monts Granspians.

Autour de nous un prodigieux capharnaüm d'objets entassés pêle mêle dans la hâte d'un déménagement. Sur une table les reliefs d'un modeste repas; à terre des piles de livres, de bouquins vétustes récemment exhumés de la poudre de l'oubli et montant aussi haut que les colonnes de porphyre sur lesquelles, suivant Diodore de Sicile, les habitants du désert Lybien gravèrent les doubles louanges d'Osiris et de son épouse. D'autres objets confus, mélangés, disparates, jonchent

le sol ; ce sont des vêtements, des coffrets, des ustensiles de ménage et jusqu'à des caractères d'imprimerie. Sur les tablettes de la cheminée, tout un peuple de figurines vert-de-grisées, dieux et déesses contemporains des momies, semblent jeter sur ce chaotique assemblage le regard désillusionné de la *Mélancholia* d'Albert Dürer.

Pauvres petits dieux hiératiques et graves faits pour le rêve monotone et la majesté du désert, et que le cercle mesquin des choses modernes vient dominer !

Dans un pareil cadre, on ne peut guère échanger que des idées philosophiques. C'est d'ailleurs une pente d'esprit commune à M. Mac-Grégor et à moi. Nous y roulons de compagnie, soucieux de chercher dans les hautes régions de l'abstrait une explication satisfaisante des mythes et des symboles de la religion d'Isis.

LA LÉGENDE D'ISIS

— Vous connaissez, me dit mon interlocuteur, de sa voix gutturale, cette légende d'Isis, si harmonieuse et si belle dans sa simplicité. La reine a doté ses sujets de toutes les richesses de l'agriculture. La monotone splendeur des champs de blé couvre l'Égypte, heureuse et florissante. Et voici que la guerre éclate entre Osiris et Typhon, son beau-frère. Osiris est vaincu ; son corps mis en pièces est jeté dans les eaux du Nil, qui porte ses membres épars aux confins du monde. Isis s'en ira donc sur un vaisseau et sillonnera toutes les mers pour tâcher d'y recueillir les restes de son malheureux époux.

Osiris, d'ailleurs, est vengé. Horus, son fils, lève une armée, taille en pièces les troupes de Typhon et va immoler son oncle quand Isis intervient ; elle cherche d'abord à empêcher la résistance du meurtrier d'Osiris, mais celui-ci s'indigne : « Eh quoi ! tu es ma sœur et tu veux me livrer aux coups de ton fils ! » Isis, éperdue se retourne alors vers Horus qui lui dit : « Tu es ma mère et tu me défends d'accomplir ce qui doit être accompli, tu m'empêches de venger mon père ». Et la lutte dure, obscure et implacable, entre le dieu du mal et le dieu de la justice ; elle dure tant qu'Isis intervient et suspend le bras du vainqueur.

Tels sont les principaux traits de cette légende d'Isis, qui, vous le savez, remplira le monde beaucoup plus que les anciens mythes de l'Hellade, car si les dieux de la Grèce et de Rome étaient à peu près ignorés des peuplades barbares, il n'en fut pas de même de la déesse égyptienne. Ce n'est pas seulement dans l'étendue du monde latin qu'Isis reçoit un culte et est adorée sous l'aspect d'un vaisseau (*navigarium*) ; on est étonné de retrouver le navire emblématique de la déesse vers les confins de l'Europe septentrionale

où l'influence romaine n'avait jamais pénétré. Tacite reconnaît chez les Suèves la barque sacrée.

Il est certain qu'Isis a des autels en Gaule, notamment à Melun qui porta longtemps, de ce fait, le nom de la déesse Égyptienne *Isias*. Enfin, Lutèce elle-même lui voue un culte et peut-être le vaisseau symbolique des armoiries de la ville de Paris et le nom même de cette capitale ne sont-ils que des vestiges de l'antique sollicitude d'Isis pour le berceau de la future reine des Gaules.

ORIGINE MERVEILLEUSE DU NOM DE PARIS

Les archéologues ne sont pas d'accord, en effet, sur les origines du blason de Paris, qui restent quelque peu mystérieuses.

Le navire qui « flotte et ne sombre pas » fut-il primitivement la simple barque des *Marchands sur l'eau* ou le vaisseau divin d'Isis ? Cette question ne fut jamais nettement élucidée et, en tous cas, la seconde solution de ce problème héraldique important n'a pas été écartée par des arguments décisifs. Chose étrange, elle recueille à travers les siècles des témoignages considérables et des sympathies imposantes. Elle triompha même un instant, le 25 janvier 1811. C'est qu'elle a séduit la grandiose imagination napoléonienne qui la consacre solennellement. Et les armes de Paris sont, pour peu de temps, il est vrai, modifiées comme il il suit : « de gueules à un navire fretté d'argent à la proue chargé d'une statue d'Isis, adextré d'une étoile d'argent et voguant sur des ondes de Mino, au chef cousu des bonnes villes de France. »

Du fond des âges et de l'obscurité du passé on eût dit que la déesse étendait sa main protectrice sur cette ville qu'elle avait sans doute baptisée. Car il faut noter cette tradition qui veut que le nom de Paris provienne lui aussi du vaisseau d'Isis. Il s'appelait le *Baris*, d'un mot copte très ancien qui, lui-même, signifie navire. Ce fut sur une barque de roseaux, nous apprend Diodore de Sicile, qu'Isis parcourut les mers. Les adorateurs d'Isis auraient donc, par vénération pour la déesse, donné à la ville de Lutèce le nom du vaisseau sacré. Plus tard la prononciation forte des peuples du nord de la Gaule aurait transformé en *p* le *b* initial. De là serait né Paris.

LES TRADITIONS ISIAQUES

M. Mac-Grégor me jette un regard triomphant. Cette origine Isiaque du nom de la capitale des Gaules symbolise évidemment à ses yeux l'éternité du culte de la déesse égyptienne. L'immense cité, là-bas, sur l'autre versant de la colline, n'est-ce pas le triomphal vaisseau d'Isis, l'immortel *Baris* voguant sur l'océan des âges ! Du sein profond de l'activité moderne quel-

que chose d'obscur et de merveilleux s'agite, et c'est dans un jardin de la grande ville, au pied du Sacré-Cœur victorieux, colossal, l'énigmatique sourire de la face voilée d'Isis.

Ma foi, l'apparent défi de ce *démon* sur le flanc de la montagne où coula le sang des martyrs me choque et m'exaspère.

— Mais, dis-je, impatienté sous l'œil bleu-froid de l'Ecosse, la tradition du culte d'Isis s'est pourtant interrompue.

— Jamais, répond Mac-Grégor. Bien longtemps avant l'ère chrétienne, à une date qu'il me serait facile de vous préciser, une fille des Pharaons, la reine *Scota*, transporta en Ecosse (Scotland) les autels de la déesse. La tradition s'est continuée jusqu'à nous. Je suis le dernier anneau de cette chaîne sacrée.

— Et les rochers des *Scottlands* ont depuis gardé fidèlement les sanctuaires d'Isis ?

— Pas seulement l'Ecosse. L'Allemagne également a honoré la déesse. En 1398, Christian Rosenkreiz visita l'Asie et fut à Damas initié aux rites égyptiens. Il revint en Europe après avoir parcouru l'Egypte, la Lybie, le Maroc et fonda dans son pays natal l'ordre véritable des *Rose-Croix*.

— Et l'initiation s'est transmise de siècle en siècle, sans aucune interruption ?

— Sans aucune interruption.

Maintenant, il m'est de plus en plus difficile d'arracher à l'Ecosse des explications qu'il ne donne plus volontiers. Evidemment, j'ai atteint le point où doivent s'arrêter les profanes. Le reste demeure voilé, mystérieux, initiatique. Ici commence le secret d'Isis.

LA PHILOSOPHIE DES SYMBOLES

Mais ma curiosité aiguillonnée ne s'arrête pas. Comment tourner l'obstacle de ce silence obstiné ? Heureusement, j'ai remarqué dans cet œil glacé l'éclair qu'y allume chaque fois l'expression d'une idée abstraite. Sur ce terrain je reconquiers vite les sympathies de mon interlocuteur. Volontiers il m'enseigne le sens philosophique de cette légende d'Isis, où tout est symbole de quelque haute conception métaphysique ou morale.

— Isis, s'écrie-t-il avec transport, n'est-ce pas la nature elle-même, le champ infini, éternel, où s'essaime le verbe divin. Dieu et la nature coexistent. A chaque forme de l'univers correspond une pensée créatrice. Rassembler, réunir cette divinité éparse des choses, n'est-ce pas recueillir les membres dispersés d'Osiris ? L'universelle aspiration vers un Dieu unique, homogène, n'a-t-elle pas son parfait symbole dans l'éternel effort d'Isis ? Mais l'énorme *nisus* se sou lève avec lenteur ; c'est peu à peu que se dégagent la

justice et la beauté et que l'ordre sort du chaos. Les dieux du mal, les forces obscures, latentes, le réseau spatial et temporel dont les mailles enserrant la pensée, en un mot, l'innombrable armée de Typhon retarde, retient, emprisonne l'irrésistible essor des dieux du bien, des génies de la lumière, les phalanges victorieuses du céleste Horus. Typhon recule, mais ne doit pas être écrasé. Isis protectrice suspend sur sa tête le fer vengeur. Le mal s'efface peu à peu du monde comme les ombres de la nuit quand le soleil se lève. Tout doit s'accomplir dans l'univers avec lenteur, avec nombre, avec harmonie. Isis préside à cette admirable eurhythmie et nous apparaît ainsi sous les traits de l'immortelle Beauté.

Etonné, je regarde M. Mac-Grégor. Sur ce mot de beauté qu'il prononce *beautaye*, sa voix s'est élevée comme un écho sonore. L'œil bleu élargi ruisselle de lumière. La main s'étend, vigoureuse, vers un point invisible de l'espace, attirant mes regards fascinés vers l'éclat d'une bague énorme, d'une monstrueuse améthyste dont la corolle violâtre brille doucement comme un soleil noyé dans la brume.

Je n'oublierai jamais avec quelle majesté cet homme singulier s'est levé. Le philosophe et l'esthète avaient fait place au grand-prêtre. Il m'a présenté d'un geste infiniment touchant les petites statuettes de bronze contemporaines des momies. Il a ouvert pour moi ses livres et cet étonnant papyrus d'Anie où revivent par l'image toutes les croyances de l'ancienne Egypte. L'interminable défilé des morts ceints de bandes jaunes comme les eaux du Nil se poursuit aux pieds de l'impassible Osiris qui les juge dans ces régions souterraines du monde où se sont réfugiés l'âme et son *double*.

Pharaon, prêtre, scribe, homme du peuple, tous subissent le jugement terrible, et il me semble entendre monter, comme un chœur immense et lointain, ce plaidoyer du défunt au pied du souverain tribunal : « Je n'ai point commis d'iniquités contre les hommes ; je n'ai point opprimé les petites gens ; je n'ai pas volé les nécropoles ; je n'ai point accompli ce qui est abominable aux dieux ; je n'ai affamé personne ; je n'ai point fait pleurer ; je n'ai point assassiné ; je n'ai rien retranché aux provisions des temples ; je n'ai pas enlevé les offrandes des morts ; je n'ai pas faussé le plateau de la balance ; je n'ai pas repoussé l'eau sur son passage ; je n'ai pas éteint le feu en son heure ; je n'ai pas repoussé le dieu en sa sortie. Je suis pur ! Je suis pur ! »

LES MYSTÈRES D'ISIS

Cependant la nuit s'est faite complètement. Je sais qu'il va falloir me retirer bientôt, mais une invincible

LES OPERATIONS MAGIQUES DES AISSAOUAHS

Notre ami et collaborateur André Gaucher a publié dans le numéro de l'*Écho du Merveilleux* du 15 juin dernier un curieux article que nos lecteurs n'ont certainement pas oublié sur les Aïssaouahs de la rue d'Alger.

C'est justement à l'amabilité du docteur Encausse que nous devons les intéressantes photographies que nous reproduisons aujourd'hui et qui serviront de complément au reportage d'André Gaucher.



LES AIGUILLES



LA PRIÈRE



LES TORCHES



LA PRIÈRE DU CACTUS



LE CLOU ENFONCÉ DANS LE CRÂNE



LE SABBAT

Cet article en a fait relire, dans les revues psychiques, tout un essaim sur l'occultisme à l'Exposition. L'*Initiation*, que dirige avec tant d'autorité le docteur Encausse (l'apôtre), s'est particulièrement adonnée à cette étude.

Elles représentent la troupe entière des Aïssaouahs de l'Exposition, saisis pendant les différentes phases de leurs opérations magiques, la Prière, les Aiguilles, la Feuille de Cactus, les Torches, le Sabbat, le Clou enfoncé dans le crâne.

tentation me retient; et comme entre le grand-prêtre et moi la glace est définitivement rompue, j'en profite pour essayer de lui parler de ces cérémonies isiaques dont les profanes (je le sais) ne peuvent approcher.

Le visage glabre de l'Écossais se refroidit aussitôt. Il se tait, semble hésiter et me demande enfin :

— Etes-vous franc-maçon ?

— Dieu m'en garde.

— Martiniste !

— Plusieurs membres de cet ordre, non des moins, sont mes amis, mais je ne suis pas martiniste.

J'ai répondu franchement, sans me demander une minute si cette sincérité me servirait à pénétrer davantage les secrets d'Isis.

Mac-Grégor réfléchit, silencieux.

— Les cérémonies d'Isis, déclare-t-il, sont de deux sortes : quelques-unes sont ouvertes aux profanes, d'autres n'admettent que les initiés.

Je m'en doutais et pour ma curiosité cette solution n'est guère satisfaisante. C'est précisément l'inconnu qui me tente et le mystère qui m'attire.

— D'ici quelques jours, poursuit l'Écossais, vous recevrez une lettre. Faites de point en point ce qui vous sera prescrit. Je ne puis rien vous dire de plus.

Et sur ce durvisage obstinément fermé, je sens, en effet, que je ne lirai plus rien. Inutile d'insister. Je prends congé.

Quant à la lettre, je n'y croyais pas beaucoup. N'étais-ce pas une défaite ? Une manière de se débarrasser vite d'un importun ?

J'avais tort, d'ailleurs. La lettre est venue et ce qui me reste à raconter est si étrange, si invraisemblable et si merveilleux, que j'hésite à l'écrire ici.

Trois ou quatre jours après, en effet, je reçois une large enveloppe cachetée de cire noire.

« Soyez ce soir à neuf heures, dit la missive, au coin de la rue Saint-Vincent. Remettez cette lettre à ceux qui vous attendront, et si vous voulez plaire à Isis, obéissez. »

Ma foi, c'est presque le style d'un billet doux ! Le galant d'une déesse, siffler ! Je me sens fier comme Endymion quand la triple Hécate lui donnait rendez-vous sur quelque sommet commodément voilé de nuages propices. A ce moment mes regards tombent sur le large sceau de cire noire de l'enveloppe et sur la signature de la lettre, un autre sceau à l'encre noire ; tous deux représentent la grave image d'Osiris coiffé du *pschent*, tenant d'une main le fouet de la justice, de l'autre le sceptre de la domination ; et, je ne sais comment, mon ironie s'achève en frisson. Une petite angoisse délicieuse me point à l'âme. Que vais-je donc voir ? Quel spectacle nouveau étrange, terrifiant peut-être, en tous cas extraordinaire ?

Naturellement, je suis exact au rendez-vous. Il fait nuit noire et la rue est absolument déserte. Déserte ? non, je me trompe ; à quelques pas, dissimulée dans l'ombre, une voiture stationne. Est-ce moi qu'elle attend et, en ce cas, où va-t-elle me conduire ? Nous allons bien voir. Je m'arrête et commence à marcher de long en large devant la rue St-Vincent, pas longtemps, une minute à peine ; quelqu'un, qui sans doute guettait, s'est avancé vivement par derrière.

— Avez-vous la lettre, interroge une voix douce, légère et (surcroît d'étonnement), féminine ?

Je me retourne : impossible, dans la nuit et sous l'épaissenn d'un capuchon, de distinguer les traits de ce fantôme qui, s'il est à l'unisson du joli timbre de la voix, doit être tout à fait charmant.

Je tends la lettre.

— Bien, suivez-moi.

Décidément, c'est bien pour moi que la voiture stationne. Ah ça ? qu'est-ce que cela signifie ? Oh ! mais, une idée ! Je vais prendre le numéro du fiacre. Déception, j'ai affaire à une voiture de maître. Pas de chiffre, pas de blason. Voyons le cocher. Cocher bizarre, vaste huppelande, bonnet étrange, tout cela à peine distinct en pleine nuit. Et tout à coup, une lueur me traverse l'esprit. Mais oui, j'y suis. Mon automédon porte le costume des *highlanders*. J'hésite une minute : M. Max-Grégor serait-il capable de me jouer une farce, une de ces farces machiavéliques qui rendent légendaire pour dix ans la naïveté d'un journaliste ? Je n'ai pas le temps de me livrer à mes réflexions. A côté de moi un petit talon impatient martèle le sol durci par le froid.

— Eh bien, montez-vous ?

Eh, ma foi, montons ! Je me rappelle rapidement que j'ai parlé à des amis de ma visite à Isis et de la promesse qui m'a été faite ; ce sont eux probablement qui se moquent de moi. La voiture va me conduire droit à quelque cabaret où tout le monde me rira au nez. Tant pis, il est trop tard pour reculer et le goût de l'aventure annihile en moi l'appréhension du ridicule.

Nous montons. Clac, la porte se ferme. Allons-nous partir ? Pas encore. La glace tombe. Mon guide se penche à la portière.

— Ned.

Ah ! Il s'appelle Ned, le cocher. Je tends l'oreille. On va lui parler en anglais. A moi, Shakespeare !

Etrange ! J'entends une suite de sons sifflants, gutturaux, aspirés et cependant harmonieux. Qu'est-ce que c'est que ça ? Ce n'est ni de l'allemand, ni de l'italien, ni de l'espagnol. Et pas du russe : j'en ne connais pas cette langue mais l'ai entendue fréquemment parler et j'aurais tout de suite diagnostiqué la sonorité

si spéciale des langues slaves. Si c'était de l'hébreu ? C'est possible, je n'en sais rien. Et quelque chose de confus au fond de moi-même me dit que ce n'est pas ça. Et puis, c'est très difficile à expliquer, mais j'ai comme le sentiment que cette langue, que ce dialecte inconnu je l'ai entendu quelque part. Où ça ? Eh ! j'y suis, parbleu ! Au collège ! Je viens d'entendre une phrase de grec, mais prononcée d'une manière toute différente de celle qu'affectionnent M. Croizet et M. Petitjean. Deux mots maintenant me reviennent à la mémoire. Mon guide a dit *Θεός* qui signifie dieu et *Ταχὺς* qui veut dire rapide. Impossible avec deux mots de reconstituer une phrase. Inutile de l'essayer. Et la voiture roule, roule. Où va-t-elle ? Je n'en sais rien. Je ne puis d'ailleurs reconnaître le chemin suivi. Au moment où la voiture s'est ébranlée deux panneaux de bois ont glissé dans des rainures extérieures. Nous sommes enfermés dans une boîte noire qui, par exemple, va prodigieusement vite.

(A suivre)

ANDRÉ GAUCHER.

Une vision de M. l'abbé J.-A. Petit

Romescamps (Oise), le 21 novembre.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Depuis la publication de l'article : *Voyants et Prophètes*, plusieurs de vos lecteurs m'ont demandé si j'avais constaté quelque changement dans les phénomènes psychiques.

J'ai répondu à tous invariablement que je faisais tous mes efforts pour échapper à ce fléau, que certaines têtes légères considèrent comme un don !

Dès que ce frémissement, d'un ordre tout spécial, commence à m'envahir de la tête aux pieds, je me secoue, je me pince et je marche précipitamment pour échapper aux conséquences.

J'ai réussi, par ce moyen, à me maintenir en possession de moi-même.

Mais le jour de la Dédicace, après la lecture de mon bréviaire, j'ai été surpris.

La première chose qui s'est présentée est un nuage de couleur cuivrée. Il m'a été impossible de voir par quoi ce nuage était éclairé. Il me semble qu'il tirait de lui-même sa lumière, comme s'il y avait à l'intérieur un soleil jaunâtre. La lumière était faussée ; ce n'était pas un reflet naturel.

De ce nuage tombaient de petites boules. Ce n'était pas de la grêle, mais comme des dragées ou des amandes. Au-dessous du nuage et au loin tout autour se dressaient de nombreux groupes d'hommes, n'ayant parmi eux que quelques femmes.

Ils ouvraient la bouche, et avalaient les petites boules qui tombaient du nuage.

Ceux qui les mangeaient ainsi se trouvaient reliés au nuage par un fil noir. Tous ces fils, par leur nombre, formaient comme un réseau, qui aboutissait au nuage cuivré.

Non loin du nuage se trouvait un personnage que j'ai vu plusieurs fois depuis huit ans. Il paraît âgé de trente à trente-cinq ans, assez élancé, vêtu d'un pantalon noir et d'une redingote de même couleur. La figure est très brune, sans barbe, avec des cheveux plats d'un noir vif. L'œil, enfoncé sous l'arcade sourcilière, est particulièrement dur.

Quand j'ai parlé pour la première fois de ce personnage chez lady Caithness, on a cru y reconnaître le portrait de Mazzini jeune, parce que la scène qui m'avait été montrée se rapportait à son époque, et le portrait, disait-on, était bien à sa ressemblance. Je n'en sais rien, et je vous cite simplement ce qui m'a été dit. J'en reviens aux phénomènes.

A peine le nuage avait-il disparu qu'il fut suivi par de grosses vapeurs roussâtres. Ces vapeurs flottaient dans l'air, et des vapeurs semblables, s'élevant de terre, prenaient contact avec elles. Celles qui s'élevaient emportaient de petits objets ou de petits êtres mal formés, dont je ne puis dire la nature, et des vapeurs supérieures descendaient comme des tourbillons où je distinguai nettement de petits animaux absolument semblables à des têtards de grenouilles.

Les vapeurs disparurent, et, dans le lointain, à l'Ouest, j'aperçus une montagne nue, stérile, que taraudaient des vers gigantesques ; la montagne s'écroula en jetant du sang. Derrière cette montagne j'aperçus une chaîne d'autres montagnes, bien naturelles celles-là, avec leurs cimes couvertes de neige.

Qu'est-ce que tout cela signifie ? Je n'en sais rien, et ne cherche point à le deviner.

Il m'est déjà arrivé d'interpréter faussement ce que je voyais.

Ainsi, l'an dernier, en voyant ces trainées livides, ces tâches se déplaçant, puis revenant sur leurs pas, j'ai conclu à l'imminence de la peste, par analogie avec la marche de la fameuse peste noire. Au lieu de *peste*, j'aurais dû dire simplement *maladie pestilentielle*, car l'influenza, par le caractère qu'elle a revêtu cet hiver, justifiait les pronostics psychiques.

Erreur d'interprétation.

En vous autorisant à faire de ma lettre l'usage qui vous conviendra, je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments respectueux et bien dévoués.

Abbé J.-A. PETIT.

GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME ET DE LA MAGIE

G

(Suite)

Graisse des sorciers. — Sorte de composition, onguent qui serait fait avec de la graisse humaine et dont s'oignaient les sorcières avant d'aller au Sabbat. Cet onguent servait aussi aux sorcières pour accomplir leurs maléfices; elles le renfermaient dans un pot de terre cuite et à leur mort, elles le transmettaient à celle de leurs filles qu'elles trouvaient la plus apte à exercer la sorcellerie, après elles. — Aussi dans les populations rurales désignait-on cette fille en disant : *c'est elle qui a le pot*, c'est-à-dire c'est celle à qui la mère l'a légué en héritage à sa mort.

Grand'Œuvre. — Terme générique sous lequel, les alchimistes désignaient la série d'opérations à exécuter pour obtenir la transmutation des métaux, c'est-à-dire pour convertir les métaux en or et pour fabriquer l'or potable ou élixir de vie, sorte de panacée universelle permettant non seulement de guérir toutes les maladies, mais encore de prolonger la vie humaine bien au-delà de ce que lui a assigné la nature.

La pierre philosophale, la médecine universelle, la transmutation des métaux vils en métal pur, tout cela constitue des termes qui expriment les différents usages d'un même secret, du *Grand'Œuvre*. — La matière de celui-ci est une force, un agent universel, à l'aide duquel, on peut accomplir les choses les plus surprenantes.

Graphologie. — Science de l'écriture, c'est-à-dire science qui permet de lire le caractère d'une personne par les traits et la forme des lettres de son écriture. — Comme toutes les sciences occultes, celle-ci est très vraie, très réelle, mais encore faut-il que celui qui s'y livre la connaisse bien à fond, avant de la pratiquer. — Il ne faut étudier que l'écriture courante d'un individu et ne pas prendre une écriture moulée, une écriture qui aurait été faite avec beaucoup de soin et d'application.

Grimoire. — Recueil de formules ou formulaire magique, qui sert aux évocations, aux conjurations aux incantations. Parmi les Grimoires les plus célèbres, nous mentionnerons : *Grimoire du Pape Honorius*, avec un recueil des plus rares secrets, in-16 avec figures, Rome, 1670.

Le grand Grimoire, avec la grande clavicule de Salomon, in-18, sans nom de lieu, ni date.

Grimorium verum, vel probatissimæ Salomonis claviculæ rabbini hebraici etc..

Ce grimoire a été traduit de l'hébreu avec un recueil de curieux secrets par Plagnières A. Memphis, chez Alibeck Egyptien in-16, 1517. — Le verso de cet opuscule fort rare porte :

Les véritables clavicules de Salomon : Memphis, Alibeck, 1517.

On peut considérer aussi comme Grimoire l'*Enchiridion* du Pape Léon. Voy. **Enchiridion**.

Grisgris. — Sorte d'amulette particulière à certaines peuplades de l'Afrique et d'autres pays. — Chez les Maures d'Afrique, on désigne sous ce même terme de petits carrés de papier sur lesquels sont tracés un verset du Koran ou bien des mots magiques. — Les Maures les portent sur eux, comme les catholiques portent des scapulaires, afin de les préserver de tous accidents ou malheurs; ce sont les Marabouts ou prêtres qui les leur vendent. — Les *Grisgris* affectent des formes diverses, ce sont soit des coquillages, des morceaux d'étoffes, de cuir, de maroquin, des crânes de petits animaux, des images, des figurines des verroteries etc., etc.

Gui du chêne. — Cette plante parasitaire qui vit sur le tronc ou les grosses branches du chêne était regardée chez les Druides comme sacrée. Le chef des Druides ou la principale Druidesse allaient en grande cérémonie le cueillir au mois de décembre, c'est-à-dire pendant le mois sacré. — Le Gui était à la fois un préservatif contre les sortilèges, un remède et une amulette pour donner la fécondité; il servait aussi aux prêtres celtes pour faire une *Eau lustrale*.

Chez les Celtes, on distribuait au peuple le premier jour de l'an, du gui, qu'on dénommait l'an gui, l'an neuf; cet usage ne s'est pas encore perdu, puisque dans certaines provinces, dans le Lyonnais, dans la Bourgogne, la Picardie, la Guyenne et la Gascogne et même à Paris, on vend encore pendant le mois de novembre (le miz-du, le mois noir) du Gui.

H

Haband et Habandia. — Reine des Dames blanches, dont il est grandement question dans les romans du moyen-âge. Dans son livre de l'Inconstance des démons, Delancré nous dit que Habandia est la reine des *Fées*, des *Dames blanches*, des *Bonnes*, des *Larves*, des *Furies* et des *Harpies*. Cet auteur fait de Haband et de Habandia deux personnalités différentes; nous pensons que c'est une erreur, les deux ne font qu'une.

Haceldama (Par). — Juron oriental particulier aux habitants de la Chaldée et de la Palestine, qui signifie *par l'héritage du sang*. En effet *Haceldama* ou mieux *Hakeldama* était le nom d'un petit champ acheté avec les trente deniers d'argent que le traître Judas avait reçu pour trahir son divin Maître. Judas fut enterré dans ce champ après sa pendaison.

Hakhamin ou Makaschphim. — Terme hébreu, qui désigne les magiciens ou plutôt les magistes de la Cour du Pharaon, qui avaient accompli des prodiges en s'exerçant contre Moïse. Ces magistes sont mentionnés dans l'Exode (VII, 11 et suiv.) voir également Jérémie (XXVII, 9). Ce terme hébreu signifie littéralement sages et savants.

Hallucination. — Perception d'une chose qu'on croit réelle et qui n'existe pas. Il y a divers genres d'hallucination qu'on peut ramener à deux principaux : l'hallucination naturelle par suite d'une perturbation de l'esprit et l'hallucination artificielle qui peut être provoquée par diverses causes, notamment par l'**Hypnotisme** (voy. ce mot). De ces divers genres d'hallucination, dérivent les expressions : hallucinations ordinaires, télépathiques, visuelles, auditives, etc.

Hanebane. — C'est le nom sous lequel les sorciers désignent la *jusquiame noire*, qu'ils utilisent pour opérer leurs maléfices.

Harvi ou Psylle. — Devin, charmeur de serpents. Dès la plus haute antiquité il a existé en Egypte des Harvis qui, alors comme aujourd'hui, ont exercé leur art, en opérant surtout avec le serpent dénommé *Hajé*. — Cf. E. W. LANE, *An account of the manners and customs of the modern Egyptians*, tome II, p. 103 ; et dans la *Revue des deux-mondes*, XLV, p. 461 (année 1840) : Sur les Harvis par TH. PAVIE.

Haschich. — Le haschich est un produit qu'on obtient par le traitement du chanvre indien (*Cannabis Indica*) que les arabes nomment tout simplement l'*Herbe* ou *Haschich al Fakaro*, l'herbe aux Fakirs. Le haschich est un produit stupéfiant, qui aide fortement au dégagement du double aithérique de l'individu ; ses effets sur l'économie de l'homme sont des plus curieux, ils arrivent à produire une sorte d'hallucination, qui amène avec elle un bien-être inconcevable, mais il y a lieu d'ajouter qu'il faut savoir user du haschich avec ménagement et ne jamais en abuser, car il peut conduire celui qui en abuserait à la folie. Nous n'insisterons pas davantage, mais nous renverrons le lecteur curieux d'étudier les propriétés de ce narcotique au *Traité du haschich et autres substances psychiques*, 1 vol. in-12, Paris, 1895, librairie spiritualiste, 3, rue de Savoie.

Hatha Yoga. — Ce terme sanskrit sert à désigner l'art de respirer, mais avec l'intention de diriger sa respiration de façon à agir sur telle ou telle autre partie du corps, pour obtenir divers résultats au point de vue psychique et au point de vue physiologique. — Nos physiologistes modernes ignorent les très grands résultats que peut obtenir l'homme par l'art de respirer ; ils ne considèrent la respiration que comme un simple mode d'oxygéner notre sang, or la respiration peut jouer un rôle beaucoup plus considérable. Les Egyptiens avaient écrit plusieurs traités de l'art de respirer, malheureusement, il ne nous reste qu'une partie d'un *Livre des Respirations*.

De leur côté, les Hindous nous apprennent que la respiration aspire la vie (*jiva* ou *prana*) et la distribue dans tous les membres du corps. — Le corps fluide ou double aithérique (*Susksma-Sharira*) est composée d'une matière subtile organisée et pourvue comme le corps physique d'un système circulatoire sur lequel l'homme initié peut agir d'une façon très éner-

gique pour obtenir des effets divers, mais ceci n'est pas sans danger.

A propos de ces dangers, voici ce que nous lisons dans le *Markanday-Purana* :

« Je vais maintenant décrire les dangers qui suivent la pratique imprudente de la Hatha-Yoga. Le yoghi ignorant est atteint de surdité, d'incapacité de penser, de perte de mémoire, de mutisme, de cécité et de fièvres pernicieuses. — Le yoghi devrait prendre du *yavagu* chaud (gruau aigri fait avec du riz) contenant une suffisante quantité de beurre fondu et devrait pratiquer le *Dharana* (la méditation ou concentration profonde de pensée). Pour guérir les affections respiratoires, il devrait retenir l'air dans les bras et la poitrine (respirer du haut des poumons) et ensuite lancer l'air à l'endroit où le souffle se trouve arrêté. — S'il est atteint de tremblement, il devrait penser fortement en respirant à une haute montagne. S'il est sourd et muet, il devrait concentrer sa pensée sur le sens de l'ouïe et sur sa glotte ; s'il est grandement altéré, il devrait s'imaginer qu'un fruit savoureux et plein de jus est placé sur sa langue, etc., etc.

On voit ici que la suggestion, l'autosuggestion même est appliquée dans toute sa rigueur ; et l'auteur sanskrit ajoute qu'on peut faire usage de *Dharana* concurremment avec le souffle pour guérir diverses affections et en concentrant sa pensée sur Akasa, Prithivi, vayu, apraet agni, toutes les maladies causées par les *Elementals* sont guéries. Le yoghi peut même détruire l'élémental qui l'obséderait en méditant sur vayu et agni. Tout ce qui précède pourra paraître bien étrange au lecteur, mais ce que nous pouvons lui affirmer, c'est que par la respiration l'homme peut opérer sur soi de vrais miracles. Cf. *Le Livre des Respirations*, libr. spiritualiste 3, rue de Savoie, Paris.

Herbe. — Ce terme désigne en magie quantité de plantes utilisées dans les incantations ou pour des remèdes secrets. Nous n'essaierons pas de donner une nomenclature de toutes les herbes ou plantes magiques, car il y faudrait consacrer de nombreuses colonnes de la *REVUE*, mais parmi les plus renommées nous mentionnerons le HASCHICH (voir *supra*) l'herbe de coq l'herbe qui égare, la jusquiame, la morelle, l'ellébore, les herbes de la Saint-Jean, etc., etc.

HERMÉTISME, HERMÉTISTES. — Ces termes désignent respectivement la *science sacrée* et ceux qui cultivent cette science. — L'hermétisme comprend toutes les sciences occultes : Alchimie, Magie Divination Nombres etc., etc : — Beaucoup de rois, de princes et de papes ont été des hermétistes.

Holda. — Ce terme a des significations diverses, c'est d'abord le nom d'une fée très ancienne dénommée la *Bonne Fileuse* ; chez les Celtes, c'était une sorte de fée guerrière qui se terminait par des danses sauvages qui étaient accompagnées des sons de la *Carnix* (trompette guerrière) et de coups frappés sur les *umbones* des boucliers. Cette fête a une origine qui

se perd dans la nuit des temps et primitivement elle était une sorte de sabbat orgiaque de sorcier et de sorcières, dans lequel se passait des scènes indescriptibles.

Hour, Homa, Soma. — Plante sacrée utilisée par la liturgie de certaines religions, dans le madzéisme par exemple, et qui était aussi considérée comme plante magique.

Plutarque (*de Iside et Osiride*, § 46) dénomme cette plante *Opopi* et nous informe qu'elle était employée dans les conjurations faites contre l'esprit des ténèbres pour l'utiliser à cette fin, il fallait, après l'avoir pilée dans un mortier, mélanger le suc obtenu avec une proportion égale de sang de loup. D'après l'Avesta, le Hom donne la santé, la beauté et la vie à l'homme, il éloigne la mort et c'est aussi un puissant *Talisman* contre la malechance et les Esprits du mal. Le Hom a été divinisé, à cause de ses propriétés magiques ; chez les Ayrias, il a été dénommé *Soma* et était employé à faire des libations.

Le soma est le *Sarcostemma vimalis* ou *asclepias acida*. — Cf. Langlois mémoire sur la divinité védique appelée Soma, in *mém. de l'Acad. des Inscrit.* Tome XIX p. p. 236 et suiv.

Huppe — Les sorciers emploient le sang de cet oiseau pour faire voir des légions de diables ; ils frottaient de ce sang le visage des personnes curieuses de ce genre de spectacle

Hyacinthe. — Pierre précieuse, qui possède de nombreuses propriétés magiques ; par exemple de préserver de la foudre et de la peste les personnes qui la portent suspendue à leur cou.

Hylé. — Ce terme a de nombreuses significations, on le considère en effet comme synonyme de aïther, d'akasa, d'Archée, etc ; dans son générique il désigne le *Fluide primordial*. — Voy. AÏTHER et AKASA.

Hypnose. — Sommeil nerveux qui peut être provoqué de diverses manières et qui met le sujet hypnotisé dans quatre états principaux, savoir : la léthargie, la catalepsie, l'extase et le somnambulisme ; ce dernier état se subdivise en somnambulisme naturel et en somnambulisme provoqué ; le premier n'a donc rien de commun avec l'hypnose.

L'Hypnose est un état anormal du cerveau, dans lequel état celui-ci est comme paralysé ou bien hypersthésié ; dans ce dernier cas, l'exaltation de certaines facultés se révèlent chez le sujet. — On peut provoquer l'hypnose par des moyens et des agents divers et suivant l'état plus ou moins profond de l'hypnose, on obtient du sujet : l'état de crédité, l'état de catalepsie et l'état somnambulique.

Hypnotiseur. — Celui qui hypnotise, celui qui pratique l'hypnotisme. Il y a de bons et surtout de mauvais hypnotiseurs ; il y a ensuite des degrés fort divers dans leur puissance ; il y a l'hypnotiseur qui, voyant pour la première fois une personne, peut sans contact aucun pénétrer de son fluide cette personne ;

il y a l'hypnotiseur qui opère en tenant la main de son sujet et dont il veut pénétrer la pensée, ce qu'on nomme hypnotisme par contact. Les liseurs de pensées (Camberland, Ninoff) sont dans ce cas ; enfin, il y a l'hypnotiseur qui ne peut opérer qu'avec un sujet habituel, c'est le moins puissant, c'est le magnétiseur de foire.

Il existe aussi un quatrième genre d'hypnotiseur, celui qui s'hypnotise lui-même en touchant sur son corps un point hypnogène ; enfin d'autres s'hypnotisent simplement par leur volonté. — Ces derniers dégageant leur double aithérique de leur corps et peuvent dès lors aller au loin voir ce qui se passe dans une contrée fort éloignée ou dans tout autre endroit.

Hypnotisme. — Littré nous dit au sujet de ce terme : « sorte d'état magnétique que l'on provoque en faisant regarder par une personne un corps brillant, qu'on tient très près des yeux. »

Aujourd'hui, nous avons fait du chemin depuis cette définition ; aussi pour être plus exact, sommés-nous obligés de donner une autre définition et dire : l'hypnotisme est un nouveau mot qui a remplacé les termes de *Mesmérisme* et de *Magnétisme* pour désigner un sommeil nerveux *sui generis*, bien différent du sommeil ordinaire. C'est dans la séance du 13 février 1882 à l'Académie de médecine, que le Dr Charcot affirma pour la première fois qu'il y avait, en dehors du sommeil ordinaire, un sommeil nerveux ou hypnotique.

C'est ce jour-là, que le magnétisme étudié par Mesmer depuis plus d'un siècle (1775), fut pour ainsi dire officiellement reconnu. — Voy. MAGNÉTISME.

Des termes hypnose et hypnotisme sont dérivés un grand nombre d'autres que le lecteur comprend sans qu'il soit besoin de les expliquer : ainsi sommeil hypnotique est synonyme d'hypnose ; hypniâtre est un somnambule qui guérit les maladies par l'hypnose ; l'hypnotisation est l'action d'hypnotiser, c'est-à-dire de détruire par un moyen quelconque l'équilibre, qui existe normalement chez un individu éveillé, et cela en agissant sur sa force neurique, afin de séparer son double aithérique de son corps.

(A suivre).

JEAN DARLÈS.

Sur les Gamahés ou Camaieux ⁽¹⁾

On désigne sous ce terme, nous l'avons dit dans notre *Glossaire de l'Occultisme*, divers dessins qui se trouvent reproduits sur des pierres polies ou sur des pierres précieuses. — Ces dessins ne sont pas faits par la main de l'homme, ils seraient produits par *précipitation*, c'est-à-dire d'une façon surnaturelle.

(1) Cet article a été écrit en réponse à divers lecteurs qui nous ont demandé des renseignements complémentaires sur les Gamahés.
J. D.

Ainsi, bien des Gamahés ou Camaieux représentent des Isis, des Vierge Marie ; or, ces représentations n'auraient été produites sur ces pierres que par une grande foi chez les personnes qui considéraient ces pierres et se figuraient y voir des images qui y sont venues postérieurement ; ce serait une sorte de photographie de la concentration de la pensée humaine des dites figures. Ceci peut paraître singulier, bizarre même, mais de récents travaux de psychisme, des photographies dites *psychiques* expliquent jusqu'à un certain point la création des Gamahés qui sont connus depuis fort longtemps et, au sujet desquels, Gaffarel nous dit dans ses *Curiosités inouïes de la science*, ce qui suit : « Au chapitre suivant (2^e part. ch. V.) on peut adjouster ces Gamahés admirables ; à Pise dans l'église Saint-Jean, on voit sur un pierre un viel hermite parfaitement despeint par la seule nature, mais avec tant de merveille qu'il semble ne rien avoir oublié de ce qu'il convient à un homme de cette sorte : car il est représenté dans un agréable désert, assis près d'un ruisseau, tenant une cloche en sa main.

Cette peinture naturelle ressemble presque en tout à celle qu'on fait de saint Antoine. Dans le temple de la Sapience (1) à Constantinople, on voit aussi sur un arbre scié l'image de saint Jean le Baptiste vestu de peau de chameau, avec cette défectuosité que la nature ne lui a fait qu'un pied ; à Ravenne, dans l'église de Saint-Vital, on voit un cordelier naturellement figuré sur une pierre de couleur cendrée.

A Sneiberg, en Allemagne, on a trouvé, dans la terre, une petite statue d'un certain métal non espuré, naturellement faite, laquelle représentoit en ronde-bosse, un homme ayant un petit enfant sur le dos ; et quiconque a vu la peinture de Saint-Chrystophe peut facilement concevoir celle-ci. Il n'y a pas longtemps qu'on a trouvé dans la forêt Hercine, une pierre qui portait naturellement la physionomie d'un vieillard à barbe longue, couronné d'une triple thiare, tout semblable au Pontife romain.

Remarquez encore que plusieurs de ces pierres ou Gamahés ont toujours un mesme nom, parce qu'elles ont toujours mesme figure. Ainsi, celle qui représente les yeux de l'homme se nomme *Leuchopthalmos*, celle qui porte un cœur *Encardia*, celle qui figure la langue *Glossopetra*, celle sur laquelle les Génitoires sont dépeints *Enorchis*, etc.

Aux figures des Planettes et des fleurs on peut pareillement adjouster celles qui portent quelques espèces de lettres et des mots comme le Hyacinthe sur lequel le poète dit qu'on voit écrite la plainte du beau Phœbus pour avoir tué Hyacinthe, qu'il changea

peu après en fleur, et cette plainte est exprimée en ces deux lettres «i qui composaient la voix le cri : Al.»

Nous pensons que ceci satisfait la curiosité des lecteurs au sujet de ces Gamahés, car il faut savoir se borner, sans cela nous pourrions mentionner encore un chapitre intéressant de Gaffarel sur le même sujet.

JEAN DARLÈS.

CA ET LA

Cas de télépathie de M. Waynyard.

Ce cas, d'après *the Banner of Light*, est d'une parfaite authenticité. J.-C. Sherbroke et G. Waynyard, deux officiers du 33^e régiment alors au Canada, étaient occupés à lire dans une petite pièce attenante à la chambre à coucher de Waynyard. Au bout de quelques minutes, Sherbroke leva les yeux et vit debout devant l'une des portes de la pièce un homme qu'il ne connaissait pas. Sherbroke se tourna vers son compagnon qui était d'une pâleur mortelle et incapable de parler, ce que voyant il ne fit aucun effort pour arrêter, l'étranger celui-ci traversa lentement la pièce et pénétra dans la chambre à coucher. A ce moment, Waynyard s'écria : « Mon frère ! » — « Votre frère, dit Sherbroke que pensez-vous ? Il doit y avoir erreur. Suivez-moi. » Il entrèrent dans la chambre à coucher ; il n'y avait personne et pas d'autre issue que celle par où le fantôme était entré. Cet incident fit une profonde sensation parmi les officiers du régiment qui savaient que leurs deux camarades étaient sobres, pleins de sang-froid et d'une intégrité inattaquable. Waynyard affirma que le fantôme était l'esprit de son frère et exprima la conviction que celui-ci était mort. On apprit en effet peu après que ce frère était mort la nuit même où l'apparition se produisit.

John Wesley et Svedenborg.

Lorsque John Wesley, le fondateur de l'église méthodiste, raconte *La Lumière*, était à la fleur de l'âge, Svedenborg en revanche était vieux et touchait à la fin de sa carrière terrestre. Quelque temps avant de mourir, en février 1772, Svedenborg adressa à Wesley la lettre suivante : « Monsieur, j'ai été informé, dans le monde des esprits, que vous avez un vif désir de converser avec moi. Je serai heureux de vous voir, si vous voulez m'honorer d'une visite. Je suis, Monsieur, votre... E. Svedenborg. Cette lettre fut remise à Wesley par messenger en présence de plusieurs ministres de l'Evangile. Wesley avoua qu'il avait le vif désir de voir Svedenborg, mais affirma qu'il n'avait fait part à personne de ce désir. Il répondit à Svedenborg qu'il allait entreprendre un voyage de six mois, mais qu'il irait le voir à son retour à Londres. Svedenborg lui fit savoir ensuite que sa visite arriverait trop tard, attendu qu'il allait partir dans le monde des esprits, pour ne plus revenir, le 29 du mois suivant (mars). Le voyant Suédois mourut effectivement à la date indiquée.

Un miracle du Saint-Sacrement

Nouvel extrait du *Journal d'un bourgeois de Caen* (1652)

(1) A Sainte-Sophie:

1733), d'après un manuscrit de la bibliothèque de Caen; déjà signalé précédemment par l'*Echo du Merveilleux*.

Voici ce qu'on y lit, pages 2 et 3 :

Jeudi 27 mars 1652, de la Semaine sainte.

Il est arrivé un miracle du Saint-Sacrement de l'autel en un village voisin de la ville appelée le Petit-Andely, en Normandie, diocèse de Rouen, où ayant été dressé un reposoir pour l'exposition de la sainte Eucharistie pendant les trois fêtes de la semaine sainte, mercredi, jeudi et vendredi, et le feu y ayant pris et ayant consumé, en peu de temps, les ornements de l'autel, ces flammes dévorantes ont respecté à un tel point la sainte hostie et le soleil où elle avait été mise, qu'elles semblèrent avoir emprunté, de notre nature raisonnable, des yeux et des sentiments pareils à ceux des plus pieux catholiques pour reconnaître l'auteur de leur être, et n'en approchèrent que jusqu'aux extrémités du corporal.

Les Convulsionnaires de Saint-Médard

MIRACLE OPÉRÉ SUR MARIE CARTERY (*Suite*)

Très peu de jours après, disent ses parents, les deux grosseurs rouges qui lui étaient restées au coin des yeux disparurent entièrement sans qu'il en restât la moindre apparence; et elle reprit si bien toute sa force, qu'elle recommença à travailler mieux qu'elle n'avait jamais fait, et qu'il lui vint un air de santé et de force qu'ils ne lui avaient jamais vu avant qu'elle fût incommodée des yeux.

C'est ainsi que Dieu, pour faire reconnaître son ouvrage, au lieu de faire passer par les langueurs de la convalescence celle qu'il venait de retirer d'un état déplorable, lui donne en moins de huit jours plus de santé et plus de force qu'elle n'en avait jamais eu.

Dès le premier jour qu'elle s'approche du tombeau d'où sortait une si puissante vertu, plus de douleurs qui la tourmentent et l'accablent, plus d'insomnies qui la fatiguent et l'abattent, plus de dégoût qui la maigrisse et l'épuise. Dès le lendemain, son œil gauche qui depuis plus de six mois était prodigieusement enflé, entièrement fermé et cruellement ulcéré, ressuscite de dessous son bandeau plus beau et plus ouvert que jamais. Les couleurs de la santé, la joie du cœur, la force et l'agilité du corps ont déjà pris la place de la pâleur, de la maigreur, de la tristesse et de l'abattement, et, au bout de huit jours, les travaux les plus pénibles de la campagne ne peuvent plus épuiser ses forces.

Peut-on méconnaître dans une guérison si subite et dans un rétablissement si complet, la main toute puissante du Créateur, qui sans s'assujettir à la lenteur ordinaire des causes secondes, répare en un moment son ouvrage? Mais pénétrons un peu au-delà

de ce que les sens nous découvrent au premier coup d'œil : la cessation subite des accidents extérieurs que produisait cette cruelle maladie, n'a été, pour ainsi dire, que l'écorce et la surface de l'opération divine, et n'est que l'effet d'une infinité d'autres prodiges encore plus grands. Nous avons vu avec quelle rapidité le mal avait poussé ses funestes progrès dès les premières attaques, puisque, dès les premiers jours, les os commencèrent à se carier, ainsi que le vérifia le chirurgien qui sonda l'œil droit qui fut le premier attaqué. Il est incontestable que la lympe qui produisit subitement en une nuit chacune des deux fistules, ayant séjourné habituellement pendant plusieurs mois dans la carie qu'elle avait faite dès les premiers jours, n'a pu manquer de l'augmenter de plus en plus. La démangeaison que Marie Cartery éprouva au moment de sa guérison; tant au dedans de la tête et des yeux que du haut du nez, est encore une preuve de l'étendue et de la profondeur des dégâts déplorables que ces eaux pourrissantes n'avaient cessé de faire, en même temps qu'elle était un signal de l'opération divine par laquelle tout se rétablissait; car il y a toute apparence que ce fut en ce moment que Dieu dessécha la source intarissable et empoisonnée du mal, qu'il anéantit la boue corrompue qui rongeaient sans cesse les os et les chairs, et dont le pus qui sortait dehors, n'était que le superflu du produit journalier trop abondant pour être contenu dans le cloaque qu'elle s'était formé. C'est alors qu'il répara les os cariés et détruits, qu'il régénéra les chairs vicieuses et réduites en pourriture, qu'il reproduisit les conduits anéantis, et qu'il rétablit les organes altérés. En effet, ce ne fut pas seulement en faisant cesser tout à coup la cause du mal et ses funestes effets que Dieu imprima à cette guérison le sceau de sa puissance infinie; mais il voulut encore y graver un caractère de perfection qui fit reconnaître son œuvre, en rendant l'être à tout ce qui avait été détruit, et en réparant si parfaitement tout ce qui avait été endommagé, qu'il ne resta au bout de huit jours ni vestige de la maladie, ni cicatrice, ni même aucun enfoncement au coin des yeux.

Que pourra donc objecter ici l'incrédule? Sur quoi s'affectera-t-il de répandre des doutes? Serait-ce sur la nature du mal? Mais n'est-elle pas prouvée avec la dernière évidence par les symptômes les plus sensibles et les caractères les plus frappants? Et d'ailleurs n'a-t-elle pas été constatée par plusieurs maîtres de l'art, et entre autres par le médecin le plus célèbre qu'il y ait dans le monde pour les maladies des yeux? J'ai envoyé moi-même un mémoire à M. Gendron, où, sans donner aucun nom à cette maladie, je me suis contenté de lui en marquer les accidents extérieurs

dans les propres termes des témoins. M. Gendron, dans sa consultation qu'on trouvera avec les autres pièces concernant ce miracle, ne balance point sur la nature du mal. *Il est évident, dit-il, que la jeune fille en question a deux fistules lacrymales.*

(A suivre.)

A TRAVERS LES REVUES

DU RÔLE DES ESPRITS DANS L'ÉCONOMIE HUMAINE. — C'est le titre d'un fort intéressant article que publie, dans la *Paix universelle*, M. A. Bouvier. Au cours de cet article, M. Bouvier cite un certain nombre de faits dont il a été le témoin. Il divise ces faits en deux catégories, le *Bien* et le *Mal*. Voici le passage le plus intéressant de son étude :

Le Bien. — Action bienfaisante des esprits sur les hommes.

En bien des circonstances, les esprits compatissent à nos maux et y apportent les remèdes nécessaires en modifiant les fluides des métaux ambiants ou bien en éliminant de nos organismes par une action magnétique particulière, les éléments morbides qui ont cause de nos souffrances ; dans ce cas, le guérisseur recherché n'est qu'un instrument, c'est le lien unissant les deux mondes, « il est un centre d'action où converge le mal et d'où rayonne le bien ».

Parfois les esprits agissent en silence et font merveille, ou bien, impuissants à tout faire par eux-mêmes, ils s'imposent pour faire accomplir des cures où toute médication paraît impuissante.

Tel le fait suivant :

Il y a une dizaine d'années, revenant de Monplaisir, où nous avions été voir un malade avec mon sujet Isidore, et ne sachant de quel côté diriger nos pas, nous nous disposions à aller nous promener au Parc de la Tête-d'Or pour passer le reste de notre soirée, lorsque, arrivés sur le boulevard des Hirondelles, j'entends le bruit d'un choc comme celui que l'on fait en frappant les mains l'une contre l'autre ; aussitôt le sujet pousse un formidable juron en disant que je ne lui en ferais jamais d'autre. Je me trouvais environ à 1 mètre à sa gauche lorsqu'il venait de recevoir un maître soufflet sur sa joue droite où l'application d'une main et de quatre doigts était tellement accentuée que la marque en est restée pendant plusieurs heures.

A l'instant où nous discutons sur ce qui venait de se passer, il se trouve spontanément entrancé et l'esprit cause du phénomène me dit : « Tu as mieux à faire que d'aller au Parc, il te faut partir immédiatement à Chas-sélay voir Mme D... très malade : du reste tu vas recevoir une dépêche t'y appelant. » Ce qui me causa tout d'abord une assez grande surprise, car, depuis plus de deux années, je n'avais aucune nouvelle de cette dame que néanmoins j'avais soignée pour une maladie d'intestins. Malgré cela, en face de la brutalité du phénomène, nous rentrions à la maison où aucune dépêche ne m'attendait. Indécis sur ce que je devais faire, le sujet tombe de nouveau en transe et « m'ordonne » de partir immédiatement, vu l'heure du train, ce que je fis avec l'idée bien arrêtée de ne me présenter chez Mme D... que comme par hasard, étant de passage dans la localité. Je n'eus pas besoin

d'avoir recours à ce subterfuge, en arrivant je trouvais sa fille sur la porte qui s'écria en me voyant : « Oh ! merci ! vous avez reçu ma dépêche. » Effectivement, j'en avais reçu une, mais non la sienne ; dont je n'eus connaissance que le lendemain.

Je trouvai la malade dans un tel état qu'il me fallut la magnétiser onze heures de temps, pour la ramener à la vie.

De retour chez moi, voulant connaître la cause de la gifle reçue par le médium, il me fut donné la réponse suivante : « Ton médium ne voulant pas écouter son inspiration, étant donnée sa légèreté, il m'a fallu faire sentir mon action d'une façon plus touchante. »

Je pourrais allonger la série de faits semblables pour montrer combien le monde des esprits prend intérêt à ce qui touche au monde matériel. Il est préférable, je crois, de passer de suite à la seconde catégorie.

Le Mal. — Si d'un côté certains esprits s'efforcent de nous pousser dans une voie déterminée ou font des efforts incessants pour diminuer la somme de nos souffrances et nous conduire au mieux, il en est d'autres qui au contraire s'efforcent de nous entraver dans tout ce que nous voulons faire, soit en changeant le cours de nos idées, soit en nous incitant au mal par mille moyens différents.

Dans certains cas, c'est une vengeance posthume qui s'assouvit ; dans d'autres, c'est l'affinité des semblables qui joue son rôle, mais j'aime à le répéter, les formes d'action et de réaction sont aussi nombreuses que les individus suivant ce qu'ils sont les uns et les autres.

Dans cette catégorie de faits où nous rencontrons, sur une échelle des plus vastes, les phénomènes les plus invraisemblables, nous pouvons classer le suivant :

Vers la fin de l'année 1886, une dame, de la rue Saint-Marcel, aujourd'hui rue du Sergent-Blandan, était enfermée depuis quinze ans dans différentes maisons de santé comme atteinte d'aliénation mentale, d'où, au bout d'un certain temps, son état semblant s'améliorer, elle sortait pour rentrer dans sa famille où de nouvelles crises d'une très grande intensité, obligeaient celle-ci à la faire enfermer à nouveau.

Voyant que cet état se perpétuait, les intéressés eurent recours à l'action magnétique, croyant, avec juste raison, qu'il serait possible d'obtenir un résultat que la science officielle ne pouvait donner, et en effet c'est ce qui eut lieu dans les conditions suivantes :

A la deuxième séance, voulant faire voir par mon sujet Isidore quelle était la cause du dérangement cérébral de cette dame, il me dit qu'elle était obsédée et que, si je voulais appeler et moraliser l'esprit qui était cause de son trouble, j'en aurais bien vite raison. C'est ce que je fis et peu à peu l'obsesseur me fit connaître les raisons qui le faisaient agir.

Dans une précédente existence, me dit-il, je faisais partie d'une famille princière russe, nous étions trois enfants deux filles et un garçon. Mes sœurs, pour jouir de mon patrimoine, me firent enfermer dans une maison d'où je ne pus sortir que par la mort ; là, je me suis juré que, si je le pouvais, tôt ou tard je me vengerais. Dieu, dans sa bonté, a permis que nous nous réincarnerions dans les mêmes milieux de telle façon que, par les liens du mariage, nous sommes arrivés à être beau-frère et belle-sœur ; malgré cela, pendant ma vie, nous n'avons pu sympathiser ensemble, sans en connaître les raisons. Je suis mort au monde de la matière, il y a seize ans, je pus me recon-

naître assez vite pour voir que ma sœur du passé était ma belle-sœur du présent, de là notre antipathie l'un pour l'autre et de là aussi ma vengeance : j'étais mort enfermé, je voulais qu'à son tour elle subisse le même sort. Maintenant, je comprends mes torts, puisque, malgré ma vengeance, la souffrance est toujours mon lot, aussi je veux lui demander pardon et promets de la laisser vivre en paix.

Le pardon eut lieu, c'était une scène touchante que de voir le médium entrancé et Mme B... pleurer dans les bras l'un de l'autre en regrettant le passé ; il faut avoir vu pour sentir que là il ne pouvait y avoir de comédie. A partir de ce moment, la cure fut radicale, cette dame vécut encore douze ans avec une lucidité parfaite et s'est éteinte bien doucement à l'âge de soixante-douze ans des suites de l'influenza.

Quant à savoir s'il est vrai que ces êtres aient fait partie ou non d'une famille princière russe, ce qui serait une preuve de plus en faveur de la réincarnation, la chose est difficile à contrôler, mais ce qu'il y a de bien certain, c'est que seize ans auparavant un beau-frère de la malade, portant le nom donné par le médium entrancé et avec lequel elle n'avait jamais sympathisé, était bien mort ; de plus, qu'un an après sa mort Mme B... était enfermée une première fois ; mieux encore, la réalisation de la promesse faite après le pardon réciproque nous montre bien qu'il y avait là une cause consciente d'elle-même.

Un autre cas : Mme B..., grande rue de la Guillotière, à Lyon, souffrait d'une façon intolérable de la tête, du ventre et de l'estomac ; les soins qui lui étaient donnés n'avaient d'autre résultat que d'augmenter ses souffrances, le magnétisme lui-même ne parvenait qu'à les lui calmer pour quelques jours et la chose était toujours à recommencer. Le traitement magnétique durait déjà depuis quelques semaines, lorsque tout à coup je vis auprès de cette personne un esprit qui s'efforçait de neutraliser mon action par une action contraire. J'en fis part à la malade en lui donnant un signalement exact avec cette particularité qu'il lui manquait deux dents sur le devant. A ce signalement, Mme B... reconnut sa sœur Emilie morte depuis un peu plus de quatre ans, qui, effectivement, lui ressemblait et à laquelle il manquait bien les deux dents indiquées ; de plus, elle me fit connaître que sa sœur avait toujours été d'une jalousie telle, qu'elle avait fait toute sa vie tout ce qu'elle avait pu pour la rendre malheureuse, ce qui me fut confirmé plus tard par l'esprit.

Voulant combattre les mauvais desseins de ce dernier, tant par la parole que par le fait, j'eus pendant trois mois des luttes terribles à soutenir, fluidiquement, cela va sans dire, lorsqu'un jour un apôtre à la parole chaude et vibrante se trouvant chez moi, en face de cet être endurci, lui fit verser quelques larmes, j'ai cité LÉON DENIS. Ceci se passait en 1887. A partir de cette époque, après quelques séances où je m'efforçais de faire vibrer les sentiments intimes de ce malheureux vers le bien, j'eus la satisfaction de le voir se constituer le gardien de celle qu'il avait tant fait souffrir, il y a de cela treize ans, la malade n'eut plus à se plaindre, elle continue de se porter à merveille et sa sœur Emilie, de l'Au-delà où elle est, travaille pour le bien de ceux qui souffrent.

Si je puise parmi ces cas qui sont déjà anciens, c'est parce que le temps m'a permis de vérifier l'exactitude des promesses faites par les obsesseurs.

Afin de ne pas allonger cette étude, je m'arrêterai au fait suivant, où un père agit sur son fils suivant un plan bien arrêté.

Un nommé Ch..., de Venissieux, près Lyon, se trouvait depuis quelques années dans l'impossibilité de sortir de chez lui sans cependant avoir aucun mal apparent. Après plusieurs essais infructueux des divers traitements allopathiques et homéopathiques, vint le tour du magnétisme qui lui donna assez de force pour se faire transporter à Lyon où il put enfin connaître la cause de son état. En effet, un samedi soir, au milieu d'une trentaine d'autres personnes obsédées de façons différentes, Mme Mathieu, très bon médium à incorporation, se lève tout à coup et se dirige vers lui en disant : « Tu crois te soustraire à mon « action et pouvoir te débarrasser de moi en venant ici, « mais rappelle-toi bien que, tant que tu n'auras pas obéi « à mes dernières volontés, je t'empêcherai de marcher, tu « ne pourras pas jouir de ce que je destinai à une telle (1) « qui m'a prodigué ses soins pendant plus de vingt ans. « Tu te figures que, parce que j'ai quitté mon corps, je ne « vois pas tes actions, eh bien ! pour te prouver le con- « traire et pour te faire honte, je vais révéler quelque « chose qui te prouvera qui je suis.

« Tu as soustrait un papier où se trouvent formulés tous « mes désirs, ce papier est encore chez toi dans le tiroir « du milieu du secrétaire qui est vers la fenêtre à droite « de la salle à manger ; il se trouve au milieu d'un paquet « contenant onze pièces différentes, tous papiers de famille ; « tu vois, je précise, et sache bien que, tant que tu n'auras « pas accompli ce devoir que je t'impose, tu ne jouiras « pas de ta liberté, c'est moi, ton père, qui te le dis. »

Surpris en face de la spontanéité de cette révélation le malade nous fait connaître que peut-être il y a du vrai dans ce que lui dit le médium, mais il ne veut pas croire que ce soit son père qui le tienne ainsi.

Le mercredi suivant, me trouvant à Venissieux, je fus chez ce dernier qui me confirma la réalité de la communication en me montrant le meuble et aussi le paquet de papiers parmi lesquels se trouvait bien celui désigné par le médium entrancé, il était le sixième, il y en avait donc cinq de chaque côté et par conséquent bien au milieu.

Je conseillais à l'intéressé de suivre les conseils donnés par son père, puisqu'il en reconnaissait le bien fondé, mais, soit avarice, soit crainte de faire connaître sa mauvaise action passée, il n'en fit rien, aussi mourut-il deux ans après cette communication sans avoir jamais retrouvé sa liberté d'action.

L'esprit avait tenu sa promesse.

En présence de ces faits qui se passent chaque jour sous nos yeux de mille façons différentes, je crois qu'il est plus simple de mettre une partie de nos maux ou de nos joies sur le compte du monde invisible, jouant un rôle particulier dans l'économie humaine, que sur le fait du hasard.

Si nous voulions étudier sérieusement ce domaine du monde invisible, nous arriverions bien vite à la connaissance des raisons d'être de l'existence, et nous saurions comprendre qu'unis les uns aux autres par des liens invisibles, nous sommes tous solidaires des actions passées et présentes, toujours les artisans de nos œuvres ; par un juste retour des choses, nous récolterons ce que nous avons semé en bien ou en mal, et la parole du Maître se trouve confirmée : *Faire à autrui ce que l'on veut pour soi*, telle doit être la loi.

(1) Ici un nom a été donné.

Le Gérant : GASTON MERY.

Impr. JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil. Paris.

L'ECHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI MENSUELLE

L'HOMME COUPÉ EN MORCEAUX

et les somnambules

La police ne semble pas devoir être plus heureuse avec l'Homme-coupé-en-morceaux de la rue des Plâtrières qu'elle ne le fut, il y a quelques années, avec la Femme-coupée-en-morceaux de la rue Botzaris...

On interroge, on arrête, on fait des râfles; finalement, on ne trouve rien.

C'est du moins ce que tout le monde constate à l'heure où j'écris — un vendredi!

Il y a peu d'espoir que, d'ici au jour où paraîtra ce numéro, le chef de la Sûreté, M. Cochefert, ait fait la lumière sur ce crime mystérieux.

Qui sait s'il ne trouvera pas dans les lignes qui vont suivre une indication qui le mettra sur la bonne piste?

Chez Mme Mongrue

Mme Mongrue est la doyenne et la plus célèbre des somnambules. J'ai voulu tout d'abord m'adresser à elle.

Malheureusement, Mme Mongrue, très fatiguée et souffrante en ce moment, n'a pu me donner la consultation que je désirais.

Elle m'écrit « qu'elle pense tenter un résultat après avoir été s'éclairer (*avec l'aide de Dieu*) là où sont les tristes débris de la victime. »

« C'est une promesse que je vous fais, ajoutez-elle, pour votre numéro de fin d'année. Je pense que l'*Echo du Merveilleux* m'accordera ce délai. »

L'*Echo du Merveilleux* accorde d'autant plus

volontiers le délai demandé que la promesse de Mme Mongrue est déjà une prédiction : cette promesse ne sous-entend-elle pas que la police ne sera pas plus avancée au 1^{er} janvier qu'elle ne l'est aujourd'hui?

Chez Mme Lay-Fonvielle

Mme Lay-Fonvielle n'a pas demandé, elle, de délai. Elle a répondu qu'elle ne répondrait pas. Voici, en effet, la conversation qu'une de nos amies a eue avec *Julia*.

— Julia, veux-tu me dire ce que tu vois, ce que tu sais sur le jeune homme coupé en morceaux?

Julia répond précipitamment et d'un ton effrayé :

— Oh non! je ne veux parler à personne là-dessus. J'ai déjà refusé à d'autres journalistes. Certes, je l'aurais fait avec plaisir pour *celui* dont tu parles, mais je ne peux pas... Je ne veux m'occuper ni des crimes, ni des vols...

— Pourtant ce serait une bonne action d'éclairer les gens, de dire la vérité...

— Oui, mais il pourrait en résulter du mal pour la *dame* (Mme Lay-Fonvielle), ces gens-là sont très dangereux... et très nombreux..., il y a deux bandes, comprends-tu? Deux bandes! et quand même on en prendrait quelques-uns, ceux qui resteraient feraient du mal à la *dame*... comprends-tu?...

— La victime est-elle intéressante?...

— Non, c'est un jeune homme de mauvaise vie... il y a eu de la jalousie dans tout cela... de la femme... mais je ne veux rien dire... Du reste ça va se savoir; dans trois ou quatre jours, on saura tout... Je ne peux rien dire...

— Pourtant, Julia, vous avez parlé pour le malheureux capitaine de France...

— Oui, mais ce n'était pas un crime, ni un vol... Comprends bien que je ne veux faire sur terre que le

bien, et que ma mission n'est pas de m'occuper des crimes... tu me comprends, n'est-ce pas ?

Chez Mlle Auffinger

Un de nos confrères, M. Acker, a été plus heureux avec Mlle Auffinger. Voici le récit de sa visite :

Puisque la police se montre impuissante, pourquoi les somnambules ne se montreraient-elles pas lucides ? Et c'est pourquoi nous nous sommes adressé à une vieille connaissance, Mlle Auffinger, 15, rue du Four, la fille de cette somnambule extraordinaire qui découvrit le cadavre du secrétaire de Jules Favre, annonça, plusieurs semaines avant, que le corps de Gouffé serait trouvé non loin de Lyon, dans une nalle, et qui enfin annonça, avant son arrestation, que l'assassin de Mme Délard était un militaire.

Nous faisons bien naturellement toutes nos réserves sur la consultation que la fille de Mme Auffinger a bien voulu nous donner.

Il était exactement sept heures moins vingt lorsque Mlle Auffinger fut endormie.

Je mis ma main gauche dans la sienne, uniquement pour entrer en communication de pensée, et je lui remis un morceau du rideau et un autre de la toile cirée.

La somnambule les prit, les mit sur son front et eut un soubresaut.

— C'est horrible, dit-elle d'une voix étranglée.

Elle souffrait visiblement.

— Ils étaient plusieurs à commettre le crime. Il y avait là... une femme qui boit, et deux hommes, tous d'un certain âge.

Si ma vue ne me trompe pas, c'est une vengeance qui date de loin, de très loin même. Il y a longtemps que le crime était résolu.

Je vois un homme grand, trapu, assez fort, portant toute la barbe ; c'est un repris de justice. Il n'en est pas à son premier coup. C'est lui qui l'a coupé en morceaux.

Je vois aussi, à côté de lui, un homme petit, ayant une petite moustache. C'est lui qui a apporté le rideau, la couverture, le papier d'emballage et la ficelle. Tout était prémédité. Oh ! c'est affreux, c'est horrible ce que je vois.

Ils l'ont tué dans un terrain vague situé à cinq minutes à peine de la rue des Plâtrières. Pour y arriver, on est obligé de faire quelques détours.

Le jeune homme a été attiré dans ce terrain.

Cette nuit-là, il n'y avait pas de clair de lune, il pleuvait beaucoup. Il était environ une heure du matin. A trois heures, tout était fini.

Je me sens en plein air, je ne suis pas dans un endroit fermé. Je suis sur un terrain où se trouvent de nombreux détritus abandonnés par des chiffonniers.

L'homme, qui est petit, travaille la nuit, mais cette nuit-là il n'a pas travaillé.

La femme n'a pas voulu assister au dépeçage ; elle s'est sauvée.

La victime doit être un enfant naturel, il était malade, toussait souvent et boitait légèrement de la jambe droite. La figure était assez douce, les cheveux courts sont blonds, et il avait le pavillon de l'oreille un peu recroquevillé. Il n'habitait pas à Ménilmontant, mais dans le centre de Paris, non loin d'une grande rue. Je ne vois avec lui aucune femme, mais, par contre, je vois plusieurs hommes. Ce n'est pas un ouvrier. Il faisait des courses mais était indolent et peu ponctuel.

Il portait un costume gris foncé — quadrillé — et devait avoir une bague au doigt de la main droite qui lui a été enlevée.

Les assassins voulaient d'abord le jeter à l'eau, mais comme le canal est assez loin, ils ont préféré le couper en morceaux.

C'est une vengeance de famille.

L'homme trapu commença par le frapper avec un fort morceau de bois. Le jeune homme tomba étourdi et c'est alors qu'il fut étranglé.

On l'a découpé en plein air. Les deux paquets ont été faits aussi en plein air.

L'homme qui est petit a porté vers quatre heures du matin la tête, les bras et les jambes dans le cul de basse fosse de la rue des Plâtrières.

C'est l'homme trapu, dont les doigts sont carrés, qui a porté le tronc faubourg Saint-Denis.

Les deux hommes changent de costumes assez souvent dans la journée.

Les intestins, les poumons et le foie ont été enterrés dans le terrain vague avec le costume du jeune homme.

Je vois là de la terre fraîchement remuée et de nombreuses traces de pas.

Enfin, le pauvre jeune homme a un défaut à l'œil gauche et doit avoir une partie de la langue toute noire.

— Quand arrêtera-t-on les assassins, ai-je demandé à Mlle Auffinger ?

Elle eut un moment d'hésitation, puis brusquement elle cria :

— On arrêtera la femme le 4 ou 5 janvier. C'est elle qui racontera tout, et les deux hommes seront arrêtés presque aussitôt. Je vous en supplie, n'insistez plus, je souffre trop. La scène à laquelle j'assiste me rend malade.

Et en effet, la somnambule paraissait souffrir beaucoup. Son visage était couvert de sueur.

La consultation était terminée.

Chez Mlle Claire

Mlle Claire est une modeste. On fait peu de bruit autour de son nom. N'empêche que son cabinet de consultation, 8, rue Lesueur, est très fréquenté, et par le meilleur monde. La lucidité de Mlle Claire lui permet, en effet, d'arriver parfois à des précisions vraiment très surprenantes. Et cela se dit. Il m'a paru curieux de l'interroger sur le crime du jour.

Une fois endormie par sa mère, Mlle Claire a eu avec moi la conversation que voici :

— Je vois comme un paquet volé... Des gens l'ont pris devant une porte.. Ils l'ont fouillé... Ils ont eu peur... Je vois un autre paquet...

— Dites-nous ce qui s'est passé avant le dépôt de ces paquets ; voyez-vous le crime ?

— Je vois l'assassiné.. C'est un jeune homme, presque pas de barbe. Ce ne devait pas être un malheureux. Non, ce n'était pas un malheureux. Il a des souliers vernis... Il est en voyage ou il en revient... C'est une lettre, un rendez-vous de femme... C'est une femme qui l'a fait venir... Il doit avoir vingt-deux ans... Il est assez grand... Oh ! comme il est défiguré ; il lui manque des parties du corps. C'est comme une bête qui a mangé cela... Il a été dans une maison où il y a beaucoup d'hommes... Il s'y passe de vilaines choses... Je ne peux pas dire... Des orgies.

— Que fait le jeune homme en ce mauvais lieu ?

— On monte dans les étages... On descend dans les sous-sols .. Non, je vois... Je vois des hommes. La femme qui a écrit la lettre, je ne la vois plus. On l'a fait disparaître. Elle est morte. Ils l'ont tuée... C'est horrible !... Une cave... Une femme enterrée... Ce n'est pas la femme qui a fait le guet-apens... C'est une jeune fille... Il y a plus d'un an...

Les images affluent un peu pêle-mêle dans l'esprit de la somnambule. Pour débrouiller ce chaos, j'interroge :

— Reprenons. Le jeune homme, attiré par une lettre, arrive dans la maison.. Que fait-il ?

— On lui donne quelque chose à boire... Il est ivre... On en veut à son argent... Quand il est ivre, on l'emmène. Deux hommes, un jeune de dix-huit ans, et un autre plus âgé... Ils passent par des ruelles... Ils arrivent dans une maison, près d'un cimetière...

— Quel est ce cimetière ?

— Un cimetière tout plat... Une fois dans la maison, une maison étroite et basse, il faut descendre par

une échelle... Je les vois dans une espèce de sous-sol, il y a des tonnes vides, des outils, des matériaux... Cela donne sur un terrain vague... C'est là que le crime a lieu...

— Décrivez la scène que vous voyez ?

— La victime se débat... Elle reçoit un coup de genou dans le ventre... C'est un Français, mais il vient d'un pays étranger. Il a une jolie bague au doigt. Il parle anglais... Les meurtriers lui ont coupé un morceau de chair, près du nez, parce qu'il avait un signe... Ils sont deux... Une scie, oui, c'est une scie... Ils découpent le cadavre... C'est affreux.

— Quel est celui qui tient la scie ?

— C'est le plus âgé... C'est un serrurier, mais il ne travaille pas... C'est lui qui a étranglé... Il a été mordu, mordu là (et la somnambule tâte son bras gauche)... Il est très brun, très brun, avec des sourcils très froncés. Il regarde en dessous. Ce n'est pas son premier crime. Son compagnon porte un petit veston, genre anglais. Il n'est pas Anglais. Il veut singer les Anglais... Ils enterrent la scie... Il y a du vin, des barriques... Cela se brouille... Je les vois avec un paquet. Ils prennent une voiture. L'un fait le cocher. Ils déposent le paquet devant une porte et repartent... Ils font un grand détour, ils reviennent dans le sous-sol... Ils font disparaître toutes leurs affaires... Ils sont enragés d'avoir trouvé si peu d'argent. La femme est baillonnée... On croit que c'est un mystère pour tout le monde. Il y a des gens qui savent et qui n'osent parler... Mais on va les trouver, dans un cabaret, en train de boire. Ils nient... Tout va se trouver... Dans cette maison, on cherche le rideau... le rideau est dans un placard... C'est un rideau volé...

— La femme baillonnée, est-ce la femme qui a écrit la lettre ?...

— On s'est servi d'elle ; on l'a enfermée... Je ne la vois plus... Mais là, dans la cave où a eu lieu le crime, il y a une autre femme... Elle est enterrée... Ce sont les mêmes qui l'ont tuée...

— Pourquoi, puisqu'on n'a pas découvert ce premier cadavre et que le premier crime est resté inconnu, n'ont-ils pas également enterré là le jeune homme ?

— Ils ont eu l'idée de le jeter dans la Seine... C'était trop loin... Ils ont eu peur...

— Que font les deux assassins en ce moment ?

— Le plus âgé, je le vois aux environs de Paris... Il marche ; mais il ne fuit pas... Il a un grand manteau en caoutchouc, comme un bourgeois qui vient de la campagne... Ce n'est pas un Français, mais il est depuis longtemps à Paris... Il a l'air d'un Italien... Son complice n'est pas avec lui... Il est inquiet ; il a

peur d'être dénoncé... Ce complice, il est dans la maison où la femme avait attiré le jeune homme... Il veut y mettre le feu... Il sent que, dans cette maison, tout le monde se doute... Il perd un peu la tête...

— Résumons, dis-je. La victime est un jeune homme de situation aisée, ayant de l'argent, qui a été attiré dans une maison où on l'a grisé et d'où, pour le voler et l'assassiner, on l'a conduit dans un sous-sol, près d'un terrain vague. Les assassins sont au nombre de deux. Ils n'ont pas de complices directs; mais certaines gens — les hommes qui fréquentent la maison — soupçonnent ce qui s'est passé. S'ils ne disent rien, c'est qu'ils ont peur que l'on ne découvre les orgies ou les méfaits auxquels ils se livrent dans la dite maison... Mais leur secret finira par transpirer... et la vérité est sur le point d'être connue.

— Oui, c'est cela... on va tout découvrir.

On remarquera qu'entre la version de Mlle Auffinger et celle de Mlle Claire, il y a plusieurs points de ressemblance.

Y aurait-il une moyenne à faire entre les deux pour arriver à la vérité?

C'est un petit calcul auquel M. Cochefert peut se livrer si le cœur lui en dit.

GASTON MERY.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

* * La Chine gouvernée par les Revenants.

Les Chinois sont un peuple de nécromants. Leur culte des Ancêtres est le culte laraire, tel que le pratiquaient les Grecs et les Latins, avec tous les phénomènes de la nécromancie antique.

Les Jésuites, qui, dès le XVII^e siècle, faillirent gagner la Chine à la foi, ont essayé de s'illusionner sur ce point, qui est le grand obstacle. Ils ne voulaient voir dans le culte des Ancêtres qu'un ensemble de pieuses coutumes de respect. Pendant plus d'un siècle (de 1645 à 1771) ils soutinrent, à ce propos, une polémique passionnée contre les Dominicains, dont la rigidité dogmatique enfin l'emporta. Benoît XIV trancha définitivement la question et proscrivit ce culte idolâtrique, déjà condamné par Clément XI. Le dernier comme le premier mot de Rome fut le *Non possumus*. Il est vrai, la Chine était perdue; tant de travaux, tant de martyres, depuis les premiers missionnaires envoyés par Louis XIV, semblaient stériles. Mais la glorieuse devise : « Périssent le monde plutôt qu'un principe ! » une fois de plus avait triomphé.

Mirville, qui feuilleta, aux Missions Étrangères, les

trois énormes manuscrits latins de Mgr Maigrot, évêque de Conon, défenseur des Dominicains, et à qui le Collège Romain confia les réponses des Jésuites, a écrit de curieux chapitres sur le culte laraire en Chine. Ils formeraient un intéressant appendice à l'exposé bref et singulièrement simpliste de la religion chinoise dans les souvenirs de Yan-Si-Fou que publie la *Revue Blanche*.

Les Ancêtres correspondent exactement, d'après l'évêque de Conon, aux esprits, aux mânes, aux héros de l'antiquité; c'est bien devant eux que Confucius s'écriait : — « Qu'elle est donc immense, cette armée des esprits ! »

« Les Chinois les interrogent par trois méthodes principales, dont la plus remarquable est celle des chalumeaux. Ces chalumeaux, de neuf pieds de hauteur, sont déposés sur une table, tournés, comme les consultants, vers le nord (*Ab aquilone venit omne malum* !). Sur cette table, chargée d'encens, est déposée une autre petite table, peinte en bitume jaune et renfermant cinq cavités au-dessus desquelles sont des lettres et des figures dans lesquelles on place les flèches ». Certains spirites parisiens se servent d'un appareil tout à fait semblable.

« L'heure de la consultation arrivée, celui qui tire es sorts, revêtu du costume de soie prescrit, et le visage tourné vers le Nord, commence par se laver les mains avec dévotion; puis, faisant fumer l'encens, il invoque le *grand esprit des sorts*, et le prie de vouloir bien résoudre la question qu'il lui soumet.

« Après cette évocation, il observe les rapports des chalumeaux avec les figures et les lignes tracées à l'avance sur la petite table, et c'est ce rapport qui lui donne la solution.

« ... Lorsqu'on veut interroger les parents, on apporte devant l'autel du temple cette table ainsi préparée, ainsi chargée d'encens, on y dépose deux boules concaves et séparées par le milieu, à peu près comme des castagnettes, et puis, l'encens étant allumé, le consultant s'incline devant la tablette du mort, le conjure de manifester sa réponse par ces instruments, dont il se sert comme de dés, touchés tour à tour par les baguettes; après quoi il fait une profonde révérence à l'idole, la remercie et s'en va (1) ».

D'après Lao-Tsen, tout homme qui meurt est transformé et s'appelle *leang fu chu*, autrement dit : « Je ne suis plus moi-même ». Prenant son vol, il se dirige vers les montagnes; on l'appelle alors Xin-Sien (homme-esprit).

Les mauvais esprits sont appelés Kuey-Xin. Les hommes doivent les redouter comme d'ailleurs ces

(1) Mgr Maigrot, cité par J.-E. de Mirville, 2^e mémoire.

esprits eux-mêmes semblent redouter les hommes. C'est du reste à cette série d'esprits qu'on offre le plus de sacrifices.

Aussitôt après la mort, on appelait trois fois le défunt par son nom ; on implorait pour lui les Kuey-Xin et les cinq esprits de la maison. Puis on procédait à l'embaumement, après lequel on plaçait de l'eau près du mort et une pièce de monnaie dans sa bouche.

Cela fait, on suspendait un mouchoir, destiné à « recueillir l'esprit », dit le *Livre des Rites*, et à le transporter sur son trône (*Chu pay Xin*, tablette funéraire, et sorte de petit hamac de soie ou de toile, suspendu par des cordons, destiné à servir de siège à l'âme. Il y en a deux, l'une pour le temple, mais qui reste d'abord à la maison mortuaire pendant les trois années du deuil ; l'autre pour la montagne sur laquelle le cadavre a été déposé).

En face de ce trône, s'élève la table sur laquelle, soir et matin, on a soin de placer deux coupes de pastilles odoriférantes, du vin et des fruits.

Au jour du sacrifice, l'officiant tire l'enveloppe de soie de son trône et la place sur cette table ; alors on répand le vin autour de l'âme, et, après de longues génuflexions, suivies d'un petit discours que l'orateur jette ensuite au feu, on replace respectueusement la pieuse enveloppe sur son trône.

« Ce n'est que trois mois après que l'on se résigne à l'inhumation du corps. On le confie à l'esprit du lieu, qu'on lui assigne comme génie tutélaire. Confucius veut qu'on laisse dans le cercueil des ustensiles tout neufs qu'on appelle ustensiles des esprits ».

Au retour de la cérémonie funèbre, nouveau sacrifice et, cette fois, évocation formelle de l'âme de la maison. On l'honore comme présente, on s'agenouille trois fois, trois fois on lui offre la coupe. Le père de famille, qui est le représentant visible de l'esprit, goûte ce vin. Alors on se retire pour laisser toute liberté à l'esprit ; on ferme les portes et on attend dans la cour. Au bout d'un moment, le maître des cérémonies tousse trois fois, rouvre la porte, et l'on remercie l'esprit, censé présent et qui, suppose-t-on, se retire alors.

Anciennement, avant l'immolation des victimes, on exécutait des chants destinés à appeler les esprits dispersés dans les airs ; on les remplaça par des libations odoriférantes. Avant l'immolation, il y avait une autre oblation préalable, destinée à s'assurer de la présence de l'esprit.

« Une fois *assurés de cette présence* — dit Mgr Maigrot — ils témoignent par leurs gestes, par leur tenue, par leur physionomie qu'ils voient véritablement l'esprit sur la tablette, et se comportent exactement en tous points comme s'ils le voyaient. » Quelquefois,

saisis d'épouvante, ils sortent en tumulte, affirmant qu'ils ont vu leurs ancêtres affluer devant eux, leur parler, soupirer, etc.

Le livre des Rites fait mention d'une cérémonie ayant pour but l'expulsion des mauvais génies, *Kiang Kuey*, qu'ils appellent esprits larrons. Pendant cette cérémonie, Confucius, qui l'avait instituée, se tenait sur les degrés du temple des Ancêtres, tourné vers l'Orient, de crainte que ce tumulte n'effrayât et ne chassât les bons esprits, que rassurait sa présence.

Dans toutes les descriptions d'évocations d'esprits données par le savant évêque, on remarque toujours la présence d'un médecin qui sert d'interprète à l'esprit évoqué, et transmet à la famille ce que suggère l'ancêtre du haut de son trône. On le consulte sur toutes sortes de sujets et sur les plus petits problèmes du ménage. A la lettre, ce sont les Ancêtres qui régissent leurs familles.

Nous verrons qu'ils régissent aussi l'Empire entier.

GEORGE MALET.

Lettres sur Campitello

Quatrième lettre à mon ami S. D. F. (1)

MON CHER AMI,

Dès le mardi soir, 25 septembre, l'affluence était grande, les pèlerins arrivaient sans discontinuer, de Lama et Pietralba, Murato et Santo Pietro, Oletta et San-Gavino, Vignale et Scolca, Volpajola et Prunelli, isolément ou par groupes, des points les plus opposés.

Le 26 dans l'après-midi, plus de six cents personnes se trouvaient sur le lieu des apparitions ; de tous côtés on récitait le rosaire ; la foule grossissait toujours ; le soir ils étaient plus de mille lorsque, à 6 h. 1/2, la vision commença.

N'ayant pu y assister moi-même j'e suivrai pas à pas les relations que je dois à l'obligeance de M. l'abbé Susini, aumônier des Bénédictines à Erbalunge, et de M. Arrighi, receveur des postes à Campitello.

Lucie Graziani, Contessa Lorenzi, Rose Fradacci, Lorenzi Perpétue, Campocasso Marie-Françoise, Marie Lorenzi, Gracieuse Pietri sont en extase.

Perpétue Lorenzi prend la croix ; la procession s'organise, le défilé commence ; il pouvait être 8 heures, lorsque M. l'abbé Susini arrive avec les illustres visiteurs mentionnés dans la *Croix* de la Corse, numéro du 7 octobre.

« Nous nous dirigeons, dit-il, vers les rochers de la

(1) Voir les numéros précédents.

Vision, lorsque nous rencontrâmes, à quelques cents mètres plus haut, les voyantes et l'immense foule qui les suivait en procession.

« Nous revînmes sur nos pas ; nous nous plaçâmes à côté des voyantes en les observant de près.

« L'une d'elles, une enfant de onze ans, porte la croix couchée sur la paume de la main, avec une aisance qui nous surprend.

« Un d'entre nous fait observer, avec raison, qu'elle est portée contre toutes les lois de l'équilibre, car la main de l'enfant se trouvait plus près du pied que du sommet.

« Vous connaissez cette croix ; son poids doit gêner beaucoup, surtout à travers des sentiers de chèvres et pendant la nuit.

« M. de R... voulut essayer de la porter un moment derrière l'Eglise, juste au point où il échappait aux regards de la foule ; il s'aidait des deux mains ; les efforts qu'il fit le mirent en nage.

« Nous étions à l'oratoire de Saint-Roch, près du presbytère, il y eut une halte.

« J'observai là chez quelques voyantes un état qui ressemblait à de la catalepsie ; j'en fus péniblement impressionné ; mais, aussitôt, celles qui semblaient être libres s'empressaient de venir à leur secours ; elles les tiraient de cet état en les signant à plusieurs reprises du signe de la croix, nous laissant ainsi penser que c'était là le côté anormal de la vision.

« A un certain moment, le tableau devint extrêmement touchant : la dame Gracieuse Pietri tourna les yeux vers le sommet de la croix ; il n'y a pas de peintre au monde qui pourrait rendre l'immense compassion que reflétaient son visage, ses yeux, l'attitude de toute sa personne. Les mains étaient jointes. Je pensai à sainte Madeleine au pied de la croix.

« C'est alors que les voyantes ont entonné et chanté seules « Perdonio mio Dio » ; leurs lèvres ne remuaient pas ; de leur gosier jaillissait un chant dont je n'oublierai jamais l'ineffable douceur.

« Je me tenais à côté de Perpétue ; elle avait un cierge à la main ; elle applique cette même main contre sa poitrine, et par suite, la flamme du cierge se trouve à deux centimètres environ de la gorge.

« Elle reste ainsi pendant six bonnes minutes ; elle ne paraît pas gênée.

« Autre fait digne de remarque : de la cire en fusion lui tomba dans l'œil quelques instants après ; il en fut tout plein.

« A la fin de la procession, lorsqu'elle revint à elle, elle ressentit, mais alors seulement, une vive douleur ; elle porta la main à l'œil et reconnut qu'il y avait de la cire.

« Elle ne s'en inquiéta pas autrement, alla se laver à la source et se sentit soulagée à l'instant.

« Le lendemain nous la rencontrons au moment du départ ; nous lui demandons des nouvelles de son œil ; nous l'examinons de près, il ne reste aucune trace de l'accident de la veille (1). »

La procession avait repris sa marche ; arrivés sur la place de la Grande-Eglise, nous dit M. Arrighi, nous fîmes la rancicole. On continue ensuite vers Bagnolo, mais on n'y arrive pas.

On rebrousse chemin du carrefour au-dessus duquel se trouve le caveau de la famille Bagnoli.

De temps en temps quelque voyante tombe ; la procession s'arrête alors, et ne se remet en mouvement que lorsque la voyante s'est levée.

Lucie Graziani a un cierge à la main, elle est en extase. Elle porte la main droite sur la flamme comme pour l'abriter ; la flamme passe à travers les doigts, elle ne la sent pas.

M. l'abbé G. lui met la flamme d'une bougie sous le menton ; elle n'éprouve aucune douleur.

Et à propos de Lucie, M. Arrighi me raconte ce qu'il observa le 28 août 1900.

« Il y avait, dit-il, beaucoup de monde au champ des apparitions ; on priait, on chantait.

Contessa, Perpétue et Lucie commencent à voir la sainte Vierge.

Les voilà tout à fait en extase. Lucie, qui avait une bougie à la main, ne la quitte pas. On essaye pourtant de la lui enlever ; on n'y réussit pas. La bougie devient petite et la flamme commence à effleurer les doigts, le long desquels la cire qui fond coule et descend chaude.

La flamme sort maintenant de la main de Lucie dont les cinq doigts forment comme un cylindre creux où brûle le peu de cire qui reste dans la bougie.

On secoue Lucie, on l'appelle, rien n'y fait. Elle est à genoux, un peu au-dessous de la Croix, et les yeux dans la direction du grand rocher où regardent également les autres voyantes.

Elles se lèvent en même temps, descendent au pied du grand rocher, y restent un moment, puis reviennent au pied de la Croix qu'elles baisent avec respect ; les voilà dans leur état normal.

On s'empresse autour de Lucie, on examine sa main dans laquelle avait brûlé la bougie ; aucune trace de brûlure, rien, absolument rien ! » (2)

— J'arrête ici les citations ; à onze heures, la vision cesse ; la foule s'écoule lentement. A Campitello on se prodigue pour offrir l'hospitalité ; rien n'est plus fr-

(1) Lettre du 27 novembre 1900,

(2) Lettre du 27 novembre 1900.

quent que d'entendre sortir des maisons voisines cette invitation courtoise, qui s'adresse au riche comme au pauvre : « Trente personnes peuvent venir chez nous » ; « Vingt personnes venez ici ». Leur désintéressement est très grand, Qui pourrait dire le nombre de personnes généreusement hébergées par la seule famille Panerazi dont je vous ai déjà parlé, pour ne citer que celle-là !

Plus d'une fois elle a réuni à sa table jusqu'à trente convives. Bien souvent on s'est remis à pétrir le pain jusqu'à trois fois dans la même semaine, sans souci du lendemain, pas plus que de la fatigue.

Dieu s'est plu à bénir une foi aussi vive, une générosité si grande.

Elle reconnaît elle-même qu'elle n'a pas eu lieu de constater la moindre diminution dans les réserves ordinaires ; tout compte fait, rien ne lui a manqué. La farine et l'huile se sont en quelque sorte multipliées dans ses mains (1).

Toutefois, soit qu'il fût impossible de loger tant de monde, soit parce qu'on ne s'arrachait qu'à regret du lieu des apparitions, plus de trois cents personnes y passèrent la nuit qui était très chaude et très belle, et y attendirent l'aurore.

J'arrivai le 27 en gare de Barchetta ; j'y rencontrai bon nombre de personnes qui revenaient de Campitello, parmi lesquelles M. le curé d'Omessa, M. le curé d'Erbalunga, M. l'aumônier des Bénédictines. Après une cordiale poignée de main ils me présentèrent au Révérendissime Père abbé des Bénédictins de Marseille et au Rév. Père Quilichini.

Je leur demandai leur impression : « C'est absolument merveilleux, me dit le Révérend Père abbé, tellement merveilleux qu'une fois à Campitello on se sent tout autre ; on ne se lasse pas d'observer, on ne craint plus la fatigue ; tel que vous me voyez j'ai pu pendant plus de trois heures suivre les voyantes à travers des chemins épouvantables ; et il me parle de la petite voyante qui avait placé sans s'en apercevoir la main droite sur la flamme de la bougie qu'elle tenait de la main gauche, de celle qui portait la croix posée à plat sur la paume de la main d'une façon évidemment contraire aux lois les plus élémentaires de l'équilibre, puisque la main se trouvait à vingt centimètres à peine du bas de la croix... »

Mais le train siffle ; nous nous séparons ; ils partent dans la direction de Bastia ; un modeste véhicule me conduit à Campitello où j'arrive sur le coup de midi,

M. le curé était absent ; il était parti pour Marseille où le retenait la maladie de son frère. Son oncle, M. le curé de Laura, le remplaçait.

Je me disposais à aller dans une maison particulière où mon guide venait de commander pour moi un petit déjeuner, lorsqu'on vint me dire qu'on m'attendait au presbytère.

Déjà M. le curé venait à ma rencontre ; nous fîmes connaissance, et il m'introduisit dans cette modeste demeure si hospitalière que je connaissais déjà et par où tant de monde a passé.

J'y trouvai une dame des plus distinguées de Vico : Mme veuve Hélène Leca, née Péraldi de Comnène, proche parente de Mlle Virginie Bertola.

Vous l'avez sans doute connue ; mais le temps a marché et, avec l'âge, sont venues les infirmités ; elle a eu, à n'en pas douter, une légère attaque d'apoplexie ; elle marche difficilement, elle parle avec peine, mais sa belle intelligence est restée intacte. Il faut que sa foi soit bien grande pour oser, à son âge et dans cet état, entreprendre un voyage aussi long, aussi pénible, aussi périlleux.

Elle me raconte elle-même, dendant le dîner, la désolation de sa famille, de son fils surtout, lorsqu'elle fit connaître sa résolution de se rendre à Campitello ; tout ce qui fut mis en œuvre pour la dissuader, mais en vain.

Elle a pu arriver sans accident, elle est heureuse d'avoir assisté aux scènes grandioses de la veille. Elle aussi elle a été vaillante jusqu'à oublier ses souffrances ; sa verve est revenue, un moment sa voix s'est raffermie, et dans le recueillement de la foule elle s'est prise à chanter...

Le repas fini, nous récitons les grâces et nous sortons ; Lellena passait en ce moment en compagnie d'une religieuse : je vais à leur rencontre ; je reconnais sœur Geneviève, je lui demande la permission d'interroger Lellena, ce que j'obtiens sans peine ; nous rentrons au presbytère et là j'ai pu tout à loisir prendre des notes dont je vous ferai part très prochainement.

En attendant, agréez, je vous prie, les sentiments affectueux de votre tout dévoué

S. Th. L.

La " Dame Blanche " et les Hohenzollern

Dans un des derniers numéros de l'*Echo du Merveilleux*, notre confrère, M. Henri Bibert, raconte, d'après des documents authentiques appartenant à la famille des Hohenzollern, l'apparition qui frappa l'esprit du prince Louis de Prusse, avant la bataille de Saalfeld, où il fut blessé mortellement.

(1) Conversation de Mlle Thérèse avec Angèle B.

(Voir le N° du 1^{er} novembre 1900,

Et cette apparition n'était autre que la « Dame Blanche » qui, effectivement, dit-on, se montre aux princes de la maison des Hohenzollern, quand leur mort est proche.

Mais quel est ce fantôme de la « Dame Blanche » ?

J'ai voulu contenter ma curiosité sur ce point, et c'est dans l'histoire des Margraves de Brandebourg que j'en ai vu s'épanouir la légende.

Joachim II, qui venait d'annexer le duché de Prusse, était brutal et débauché. Anne Sidow, une simple fille du peuple, devint sa maîtresse, et ce ne furent désormais, en l'honneur de la favorite, que jeux, spectacles, tournois.

Mais quand Joachim mourut, Jean-Georges, son farouche successeur, voulut faire disparaître tout vestige de cette liaison. Il fit arrêter Anna Sidow et la fit brutalement jeter en prison à Spandau, où elle mourut de désespoir.

Et c'est de cette Anna Sidow que la tradition populaire a fait la « Dame Blanche » !

Mais ce n'est pas la seule version :

D'autres prétendent qu'il s'agit de la comtesse Agnès d'Orlemunde, restée veuve avec deux enfants, et qui s'était éprise d'Albert-le-Bel, ancien margrave de Nuremberg.

Le margrave qui l'aimait, mais dont on contrariait le mariage, dit un jour :

— Je donnerais volontiers mon corps à la belle veuve s'il n'y avait quatre yeux qui me gênent.

La comtesse, à qui on rapporta ces paroles, crut que le margrave avait fait allusion à ses deux enfants, et elle les fit mourir en leur enfonçant une épingle d'or dans la tête.

Quand elle sut que le margrave avait voulu parler de son père et de sa mère qui s'opposaient à son mariage, elle devint folle de douleur.

Et c'est l'Ombre de cette folle qui, depuis, erre dans les palais des Hohenzollern, surtout au château de Berlin.

Et la première fois qu'un page du palais la vit s'enfuir dans les corridors, l'Electeur Jean-Sigismond mourut le lendemain.

Or, Jean Sigismond était le premier souverain prussien.

Tous les Hohenzollern, depuis, ont cru à cette apparition de la « Dame Blanche », et cela hante leurs esprits de mystiques et de soudards.

D'aucuns pourtant, sans parler du Grand Frédéric, qui ne croyait à rien, se moquent de ces visions, et ne pensent qu'aux rapines et aux annexions de territoires.

Frédéric Guillaume surtout avait voulu réaliser ces brutales paroles de son ami, le roi de Suède :

— Mon cher ami, Dieu ne se manifeste plus aux souverains par des prophéties ou des apparitions. Où se présente l'occasion de tomber sur son voisin et d'agrandir son territoire, — là se révèle seulement l'intervention divine !...

L'empereur Guillaume I^{er} — qui a si bien, lui aussi, suivi ce conseil, — a-t-il frémi d'effroi à la funeste apparition ?

Quant à Frédéric III, c'est lui qui, plus philosophe, a enregistré la vision de Louis de Prusse, dont nous parlons plus haut, et l'a consignée dans les archives secrètes de la famille.

Mais ce que je voudrais savoir, c'est ce qu'en pense Guillaume II : le faux Lohengrin qu'il est, — comédien casqué d'or — ne semble voir aujourd'hui que son cygne blanc voguant vers les flots bleus de l'avenir ; mais aux derniers brouillards de la vie, le Hohenzollern vieilli et sans prestige peut-être, ne sursautera-t-il pas plus, qu'un autre, à l'apparition fatidique du fantôme légendaire ?...

EMILE MARIOTTE.

Comment on dit la bonne aventure

(QUELQUES PROCÉDÉS)

Dire la bonne aventure est aussi vieux que le monde et aussi répandu que le genre humain lui-même. Mais les procédés ne sont pas partout semblables. Ils varient suivant les pays, les provinces, voire les localités.

C'est du reste ce qui se produit pour tout ce qui concerne l'extra-naturel. Malédictions, envoûtements, sorts, promesses de bonheur, guérisons magiques, s'indiquent et s'expriment à l'aide de charmes, de paroles, de gestes différents d'après l'endroit et la tradition.

Si, à ce que l'on assure, l'origine de toutes ces manifestations du merveilleux est seule, s'il n'existe qu'une source unique d'où elles dérivent, on est en droit de dire en tout cas, comme pour l'étymologie de la fameuse Alfana, qu'elles ont bien changé en route.

La nature — et il faut entendre par ce mot les objets qui se présentaient d'eux-mêmes aux devins comme accessoires de leur art, aussi bien que la configuration « paysagique » et géologique du sol — les mœurs, les coutumes, les superstitions locales, les légendes du foyer familial ont influé sur la manière des voyants vrais ou faux.

Si bien que tout en croyant — opinion personnelle

d'ailleurs — que l'on pourrait, en insistant un peu, ramener à sept ou huit types généraux les modes opératoires en vigueur aujourd'hui, on est bien forcé de reconnaître qu'ils sont tellement nombreux et tellement diversifiés qu'il s'est créé un morcellement de la magie dont le résultat a été l'institution de petites écoles agissant sur des territoires d'à peine quelques vingtaines de kilomètres carrés.

Mais tous ces procédés ne sont pas également intéressants. Beaucoup aussi sont si connus qu'en parler serait perdre son temps et fatiguer le lecteur. Il faut donc choisir. En voici quelques-uns qui, sans être absolument inédits, ne sont pas cependant aussi familiers qu'à d'autres aux adeptes du mystérieux.

Ce ne sont d'ailleurs que de brèves notes.

En Corse. — Les gouttes d'huile.

Lire l'avenir dans des gouttes d'huile est assurément peu banal.

Les Corses aiment assez ce genre de divination.

Le devin, ou la devineresse, n'est pas nécessairement *doué*. La science peut lui avoir été transmise par quelqu'un qui avait le don.

Il demande pour quelle personne il va dévoiler l'avenir. Celle-ci désignée, l'opérateur prend un plat dans lequel se trouve un peu d'eau chaude. Puis il se signe et dit les prières et les paroles consacrées à voix basse, tandis que l'assistance, car on peut être plusieurs, garde le silence.

Il verse ensuite sur l'eau quelques gouttes d'huile et c'est dans les dessins qu'elles forment, comme dans le plus ou moins de facilité avec laquelle elles s'étendent, qu'il cherche à découvrir la destinée.

Les réponses sont à peu de choses près semblables à toutes celles que l'on entend ailleurs. La vie humaine, quoi qu'on en dise, tient dans ces deux mots : *bonheur*, *malheur*, et les adjonctions qu'on peut y apporter ne varient pas beaucoup.

— Vous serez riche, vous perdrez votre fortune, un ennemi vous menace, vous aurez trois enfants, vous ferez une maladie grave.

Lorsque l'on a dit l'aventure, bonne ou mauvaise, à l'un des assistants, on passe au suivant.

Ce procédé est-il sérieux, c'est-à-dire donne-t-il des résultats ?

Poser la question, c'est la résoudre.

Il n'est ni pire, ni meilleur, ni plus ni moins sûr que les autres. Il arrive que les événements prédits se réalisent, comme le contraire peut se produire aussi.

Dans les Ardennes. — Le tableau.

Ce moyen de divination peut être commun à plusieurs provinces, mais il est très employé par les pro-

phétesses ardennaises comme étant le plus efficace.

L'interrogateur se trouve dans une chambre obscure. A côté de lui, la devineresse qui lui demande s'il est bien décidé à soutenir les visions qui vont apparaître.

Sur la réponse affirmative, un rideau se tire et sur un fond éclairé se découpent toutes sortes de sujets. Une maison, un fantôme, une bête féroce en furie.

La devineresse en explique le sens caché, chaque apparition correspondant d'après elle à une partie de la destinée future du client.

En rassemblant ses explications il connaît ainsi ce que le sort lui réserve.

Dans la province de Kherson (1). — Les haricots, les pierres.

En très grande majorité ce sont encore les femmes qui font ici métier de voyance. Elles ne sont pas Russes d'habitude, bien qu'habitent la Russie. On les dit originaires des Balkans, de la Bohême, des confins romano-bulgares.

Elles s'habillent de couleurs vives et recherchent le clinquant.

Elles vont de maison en maison, une badine à la main, criant : *maroushka ! maroushka !* mot qui n'a pu nous être expliqué. Le terme qu'elles devraient employer est *woroshka* qui signifie *prédiseuse*.

Lorsque quelqu'un les appelle elles arrivent et demandent généralement un verre de vin ou d'eau-de-vie, les spiritueux confinant sans doute pour elles au spiritisme, puis elles se mettent à la besogne.

Elles ont dans une poche de leur tablier des haricots rouges veinés de blanc qu'elles font sauter légèrement et qu'elles reçoivent sur leur main droite.

C'est dans les dessins irréguliers formés par les veines ainsi mélangées qu'elles prétendent lire l'avenir.

Quelques kopecks, ou un rouble, suivant l'importance et la longueur de la consultation, récompensent leur travail.

En place de haricots, certaines se servent de petites pierres. La manière est toujours la même. C'est par les lignes plus ou moins compliquées qui résultent de l'amalgame des cailloux qu'elles peuvent pronostiquer.

Inutile d'ajouter que les réponses de l'oracle sont aussi favorables que possible.

(A suivre)

MAURICE LETELLIER

(1) Politiquement gouvernement de Kherson (Russie).

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS et directement à l'Echo du Merveilleux dans tous les bureaux de poste.

ISIS A MONTMARTRE

(Suite.)

LES MYSTÈRES D'ISIS

Je sais cependant que nous avons descendu au trot les hauteurs de Montmartre, parce qu'on sent très bien dans une voiture quand on monte et quand on descend. Je sais aussi que nous avons traversé Paris et probablement les grands boulevards, parce que le bruit de la rue à cette heure tardive a augmenté rapidement d'intensité, a atteint un maximum, puis progressivement s'est éteint. On dirait à présent que nous roulons sur une route en pleine campagne. Le cheval, un cheval évidemment *raccé*, au trot sec et allongé de steppeur, nous emporte à toute allure. Durant le trajet, naturellement, j'ai bien essayé d'interroger le mystérieux capuchon : Peine inutile, pas de réponse.

Cela commence à m'agacer prodigieusement et pour ne pas avoir l'air d'un imbécile je vais peut-être commettre les excentricités d'un fou, quand tout à coup la voiture s'arrête.

— Sommes-nous arrivés, interrogeai-je ?

— Pas encore.

En effet, un grièvement comme celui d'une grille qui s'ouvre, et la voiture, de nouveau, se met en marche. Au pas, cette fois. Sous les roues, du sable crie. Nous suivons évidemment les allées d'un parc. Un parc ? Horreur, si c'était un cimetière ? Et une fantastique évocation de la ballade de Bürger passe sous mes yeux. Nouvel arrêt. Cette fois nous sommes arrivés ; mais il faut d'abord qu'un bandeau me rende aveugle. Dehors, l'air très vil me saisit. Je suis mon guide

qui me conduit par les mains trois ou quatre pas.

— Montez, me dit la voix, il y a des marches.

Bon, c'est un perron. Je monte, je traverse un couloir ou plutôt un large vestibule. Il règne ici une douce chaleur. Une porte. Maintenant une impression de lumière pèse sur mes paupières à travers le mouchoir qui les comprime, et je sens que je ne suis pas seul.

UNE CÉRÉMONIE ISIAQUE

On m'enlève le bandeau. Lumière. Sous mes yeux, une vaste pièce tout entière tendue de blanc, ornée de guirlandes de fleurs du plus gracieux effet. Il y a des roses, des camélias, des volubilis et des thyrses violettes, des glycines ! (Nous sommes en novembre ! Autour de moi, enveloppés de longs manteaux, ou plutôt de *peplums* multicolores, des hommes, des femmes. Tous semblent, d'ailleurs, ignorer profondément ma présence. Personne ne fait attention à moi et ne paraît remarquer mon costume étrange dans cette assemblée néo-grecque. Immobiles, sérieux, attentifs, les visages sont tournés vers le fond de la salle où s'érige, sur une sorte de stèle supportée par une estrade, une statue voilée de blanc. Isis ? . .

Et comme si on eût attendu mon ar-

rivée, les longs rideaux qui masquent le fond de la salle s'agitent et s'entrouvent. Au pied de la statue un homme et une femme apparaissent, vêtus de blanc eux aussi, la taille ceinte d'une longue écharpe de couleur safranée. Ils ont les bras nus, cerclés de larges emprises d'or ou d'argent. Et la femme laisse flotter sur ses épaules une abondante chevelure noire.

Alors s'accomplissent les rites d'une cérémonie des plus simples.



PORTRAIT DE M. MAC-GREGOR

D'abord au pied de la statue voilée, tous deux à genoux, ont activé la combustion odoriférante d'une cassolette de parfums, et l'air attiédi du sanctuaire s'est chargé d'une forte odeur de benjoin et d'encens. Puis le prêtre et la prêtresse répandent sur le sol des grains de blé et des fleurs. Ils en jettent sur l'assistance, qui s'incline profondément. Une gerbe d'épis et de fleurs est ensuite allumée aux charbons incandescents de la cassolette. Elle se consume avec lenteur.

Autour de nous, les assistants semblent se préparer à quelque acte important de la cérémonie. Les visages s'écarquissent, les yeux brillent, la joie rayonne sur tous les fronts. Que va-t-il se passer? Et, solennel, majestueux, hiératique, le prêtre d'Isis s'avance vers la statue : sa haute taille semble grandir, le geste léger et triomphant fait glisser à terre le voile mystérieux. La déesse apparaît souriante tandis que l'assistance se prosterne en s'écriant :

— Isis ! Isis ! Isis !

La prêtresse est tombée à genoux. Le prêtre, lui, reste debout, les bras grands ouverts, la tête haute, extatique. Un silence lourd, angoissant, pèse sur la foule agenouillée, et lentement, comme si le sol se dérobait sous son socle, la statue descend peu à peu. Vivement, au passage, le prêtre l'a recouverte de son voile. Il pousse alors un cri effrayant auquel répond le hurlement lugubre des agenouillés.

FANTASMAGORIE

Et comme je me demande avec stupeur si je dors ou si je suis éveillé, un long et sinistre frôlement se fait entendre. Les voiles blancs et les guirlandes s'affais-

sent le long des murailles avec un frisson de mauvais augure et les parcs apparaissent tendues de noir. Cependant les flambeaux s'éteignent un à un comme au souffle d'un vent invisible. Seules flambent à droite et à gauche du sanctuaire deux torchères, rougeâtres, fuliginieuses. La tenture du fond de la salle se déchire à son tour avec un crissement sinistre. Au loin, dans un recul prodigieux et sombre, une masse énorme, chaotique, se détache mal sur le fond noir. De nouveau un cri du prêtre, bref comme un appel. Et les assistants se redressent raides, guindés, immobiles.

Ils crient trois fois.

— Osiris ! Osiris !

Osiris !

En effet mes yeux, accoutumés à l'obscurité, distinguent mieux les détails de l'énorme statue. C'est bien le dieu égyptien coiffé d'un pschent gigantesque. Mais par quel prodige inexplicable ce bloc colossal a-t-il pu être transporté jusqu'ici ? N'est-ce donc qu'une vaine tromperie, un décevant simulacre de carton peint ? Ou si c'est réellement le dieu lui-même tel que l'arracha aux entrailles de pierre de Louqsor ou de Karnak l'art millénaire de la vieille Égypte, quelle force mystérieuse, quels agents surhumains ont pu rendre l'image grandiose aux prières de ses nouveaux adorateurs ? Et j'entends

chanter dans ma mémoire les vers du poète :

L'idole alors, torturée aveugle et monstrueuse,
Sort de la montagne entr'ouverte.

En pleine Égypte, la présence d'un pareil monument de granit serait déjà extraordinaire ; à Paris elle devient tout à fait incompréhensible.

D'ailleurs, je n'ai pas le temps de réfléchir à cette nouvelle étrangeté. D'autres phénomènes à la fois



PORTRAIT DE M^{ME} MAC-GREGOR

bizarres et merveilleux s'imposent de telle sorte à mon attention qu'une fois de plus je me demande si je ne suis pas le jouet d'une hallucination, ou encore ces phénomènes ne sont-ils- que des *trucs* ingénieux ? Tout est possible. Mais alors l'habileté des metteurs en scène de ce décor fantastique touche elle-même à l'irréel. Voici que du haut de la statue un trait lumineux, phosphorique, jaillit et promène circulairement son rayonnement inexplicable. O prodige ! C'est de l'orbite même de la monstrueuse idole que cette flèche étincelante semble dardée comme un regard. Un à un les assistants paraissent nimbés de la lumière changeante qui semble dégager autour d'elle de redoutables effluves magnétiques. Tour à tour, sous l'œil du dieu, les adorateurs tombent en extase ou en catalepsie.

Autour de moi des soupirs, des cris convulsifs. Des corps roulant à terre, dans l'ombre, en proie à des spasmes nerveux effrayants. D'autres se dressent, droits, rigides, aux visages exangues, aux yeux hagards. La vision dégénère en cauchemar. Un flamboiement rougeâtre illumine d'un reflet infernal le fond du sanctuaire, derrière la statue gigantesque dont je crois distinguer le rictus affreux. Horreur ! La tête monstrueuse oscille dans les ténèbres, déchainant comme un bruit sourd et profond, je ne sais quel branle rythmique qui semble emporter avec lui, autour de la statue, une ronde fantastique d'êtres supra-humains. J'aperçois confusément la tête d'épervier du dieu Horus, le muffle de chacal d'Anubis, la face de taureau du dieu Thor... Tous les monstres de l'ancienne Egypte sont-ils donc ici ?

Ma foi, j'ai peur ; oui j'ai peur, et, suffoqué par l'âcre vapeur qui se dégage de plus en plus épaisse et caligineuse des torches sanglantes, je perds à demi connaissance.

Je sens qu'on m'emporte, la tête voilée d'un linge, qu'on me dépose doucement dans la voiture. Et puis c'est un bercement confus, monotone. Nous roulons, nous roulons de nouveau vers Paris. La fenêtre est entr'ouverte. Je le sens, car un air frais me vient au visage et me ranime peu à peu. Puis, elle se ferme de nouveau, et ce retour dans le silence et l'obscurité ne diffère en rien de l'aller. Si pourtant : au lieu de me ramener à mon point de départ, mon guide a eu l'amabilité de me reconduire chez moi, et de me déposer à ma porte.

Je rentre ; il est deux heures, l'heure des songes, l'heure des visions, l'heure de Smarra !

ANDRÉ GAUCHER.

LE PANIER ÉCRIVAIN

Ce 9 décembre 1900.

MONSIEUR GASTON MERY,

Voulez-vous me permettre, en toute sincérité et simplicité, de vous communiquer mes remarques et les impressions des quelques années pendant lesquelles, par distraction et sans parti-pris, je me suis occupée de ce que l'on nomme : écriture directe, si toutefois on peut l'appeler : directe, lorsque ce fait si curieux a lieu avec le concours de deux personnes. Je n'ai jamais réussi seule et n'ai pas vu non plus réussir autour de moi.

Donc un jour j'entre à l'improviste dans une maison où je trouve plusieurs personnes réunies autour d'une table à trois pieds, laquelle frappait et répondait par nombre de coups correspondant aux 25 lettres de l'alphabet.

On me demande si j'ai déjà vu cela ? — Non. — Avez-vous peur, êtes-vous impressionnée ? — Pas le moins du monde, je suis même curieuse de voir et d'en essayer.

Ainsi fut fait ; j'ai été fort surprise, mais je trouvais que c'était long et je dis me souvenir d'avoir entendu raconter qu'un crayon attaché à un panier dans lequel deux personnes mettent chacune une main, écrivait et répondait très vite.

Nous convenons de nous procurer panier et crayon et de nous réunir quelques jours après.

Au jour convenu je retrouve les mêmes personnes, en possession d'un petit panier rond ayant servi longtemps à faire des fromages de crème, et nous y attachons un crayon à pâte tendre. Mme R... et moi mettons la main dans le panier, sans grande conviction comme sans grande méfiance.

A notre grande surprise et satisfaction, le panier s'agite, forme des lettres assez mal venues, et peu à peu, en raidissant moins nos mains, en nous laissant tranquillement guider par je ne sais quelle impulsion, l'écriture devient bonne, très bonne. A partir de ce moment, toutes les fois que Mme R... et moi mîmes la main dans le panier, nous eûmes des communications intéressantes, écrites souvent avec une allure vertigineuse ; nous ne pouvions pas suivre de l'œil tout ce qui s'écrivait. La page finie, lorsque nous relisions la communication et que nous ne pouvions déchiffrer certains mots, le panier qui entraînait nos mains et suivait avec le crayon ligne à ligne, réécrivait le mot incompris en gros caractères.

Toutes ces communications étaient signées de noms dont nous ne pouvions contrôler l'identité, mais, en général, toutes provenaient d'esprits à idées élevées.

Rarement avec Mme R... nous avons eu affaire à des esprits de mauvais aloi, mais, pourtant, quelquefois, cela arrivait ; le mot *historique* s'écrivait en gros caractères, nous lâchions alors le panier et ne le reprenions sérieusement que lorsque ce genre d'esprit ne se manifestait plus.

Ces alternatives ne m'étonnent pas, car je suis persuadée que nous sommes entourés de bons et de méchants esprits. Il faudrait toujours refuser communication avec tout esprit douteux ; là est le péril.

Je viens de lire : *Le Péril Occultiste*, de Georges Bois. J'ai trouvé qu'il est illogique d'admettre que, seuls les mauvais esprits sont autorisés à communiquer avec les hommes, il y aurait là un manque d'équilibre que je n'admets pas.

Ceci dit, j'ai bien souvent pensé à la question que vous traitiez ces temps-ci : de l'identité des esprits ; et voici quelques traits, quelques détails qui peut-être vous intéresseront, étant donné la sincérité de notre petit cénacle dont je répons ; c'est pourquoi je viens de vous mettre au courant de nos débuts si simples.

Nous avons été longtemps avant de prier telle ou telle personne, morte depuis plus ou moins de temps, d'entrer en communication avec nous. Ce que nous avons obtenu à ce sujet nous a remplis d'étonnement. Les médecins surtout ont fait preuve d'une clairvoyance curieuse.

Je tiens à votre disposition un tas de cahiers ; les écritures varient à tous les personnages, et reviennent identiques, lorsque le même personnage communique avec nous, soit de son chef, soit que nous l'ayons demandé.

Nous avons demandé quelques fois un esprit éminemment distingué, mort depuis 1867, une gloire de l'Eglise.

Personne de nous tous n'a jamais vu de son écriture, nous pouvons constater seulement des vues larges, l'élévation de l'esprit, le bon de ses conseils. Il a signé, je ne livre le nom qu'à vous.

Quelques semaines après, je me trouve en présence d'une personne possédant un spécimen de la signature de notre admirable correspondant. Je la prie de m'apporter le livre sur lequel le nom du personnage avait été mis par lui-même ; à ma grande joie et à l'étonnement de la personne qui avait bien voulu m'apporter le livre, les signatures étaient identiques.

J'avais pour mon compte déjà été certaine d'une similitude parfaite d'écritures, mais comme le correspondant d'outre-tombe était mien par le cœur et les liens du sang, je craignais que cette reproduction exacte fût le fait d'un souvenir de ma part.

En toute sincérité, je puis vous dire que la première fois où au milieu des miens, je désirai communi-

cation avec mon fils mort depuis un an, je ne m'attendais pas à reconnaître son écriture ; c'était une de nos premières expériences de ce genre, nous ne savions pas à ce moment qu'il pouvait ou devait exister dans ces expériences la similitude d'écritures ; nous étions très neuves sur ces pratiques, c'est à peu près seules que nous nous sommes instruites et plus tard j'ai cherché des livres qui m'ont prouvé que nous avions été bien guidées en cette science par nos maîtres de l'au-delà.

Ce fut une surprise troublante pour moi de reconnaître la signature de mon fils, laquelle avait un paragraphe dont je n'avais pas le souvenir ; les uns s'en souvenaient, d'autres pas ; j'ai été chercher des lettres conservées, et le paragraphe existait.

Je pourrais vous en citer pas mal dans ce même genre, mais c'est inutile.

Bien des fois, je le confesse, les communications étaient au-dessus de notre savoir.

Je ne vous en citerai qu'un exemple ou deux.

En général nous mettions la main au panier, Mme R... et moi, sans demander personne, sans faire de questions ; c'est ainsi que nous avons su les plus jolies choses.

Un jour, le 2 février 1899, la main au panier, sans question, le crayon écrit : « Le cratère de la Solfatare est éteint depuis 1700, il correspond avec le Vésuve par un souterrain de 20.000 mètres, que les savants contrôlent. »

Cette dernière phrase était surtout dite pour un ministre protestant présent, lequel avait causé assez sottement et prouvé qu'il était d'esprit peu cultivé.

Dans le fait, pas plus que nous autres, il ne savait ce qu'était la Solfatare. Nous avons dû chercher dans un gros dictionnaire, lequel ne nous a pourtant pas appris si la Solfatare en question correspond au Vésuve par un souterrain de 20.000 mètres.

Peut-être est-ce un fait connu ?

D'autres fois, écriture en langues étrangères.

D'autres fois, la signature d'un vieux marguillier du pays que personne de nous n'a connu ni n'en a entendu parler, avec un manque d'orthographe risible. Information prise, il y a un marguillier de ce nom, mort il y a cinquante ans.

D'autres fois (toujours sans questions), des sentences très belles ; en voici quelques-unes ; sont-elles neuves ou redites ? vous saurez me le dire, moi je n'en sais rien

— « Les grandes choses ne paraissent petites que lorsqu'on les mesure à l'aune du succès. »

— « L'intérêt est le plus fort des liens et le plus grand des dissolvants. »

— « Si l'argent avait de l'odeur, ce serait bientôt l'odeur à la mode, mais souvent l'odeur du pourri », etc., etc.

Un de nos correspondants aux idées les plus élevées signe Rosalynde ; il nous donne volontiers un avis selon nos natures avant de nous quitter.

Pendant dix mois, nous avons eu ainsi une distraction charmante, nous ne cherchions que le bien et à nous élever l'âme en bonne compagnie.

Mme R... ayant quitté le pays, j'ai, de temps à autre, repris nos réunions, mais je n'y ai, je dois le dire, plus jamais retrouvé le même caractère.

Nous avons eu aussi des choses très intéressantes, mais, je le répète, fort rarement avec le même genre de correspondants.

Si cela vous intéresse, je vous dirai une autre fois la deuxième phase de mon étude ?

C'est simplement dans l'intention de vous être agréable, que dans cette longue lettre je vous raconte ce qui peut-être pourra vous aider dans vos recherches ; je mets ma bonne volonté à votre disposition, heureuse si cette petite étincelle peut aider à accroître la lumière.

A mon grand regret je n'ai plus guère la facilité de m'occuper de ces choses attachantes et curieuses.

Une remarque : je ne suis apte à correspondre avec l'au-delà, qu'avec un nombre restreint de personnes, jamais avec une blonde, étant à peu près blonde moi-même. Quelle valeur cette observation a-t-elle, je ne sais ; je n'ai vu qu'une exception pour moi à ce fait.

Je n'ai jamais rien entendu ni rien vu d'extraordinaire, je me borne à être une curieuse de ces choses.

Sauf ma signature, faites ce que vous voudrez de ma lettre, et croyez, Monsieur, à mon estime et ma considération distinguée.

MARIA D.

GLOSSAIRE DE L'OCCULTISME ET DE LA MAGIE

I

Iddhinisme. — Néoterme du langage occultique qui désigne un ensemble de facultés psychiques chez un médium. Ce terme est dérivé du Pâli ; il est synonyme du sanskrit *Siddhi*, qui désigne des pouvoirs anormaux de l'homme. Il y a, nous dit la *Voie du silence*, « deux espèces de Siddhis : un groupe contient les énergies psychiques et mentales inférieures, grossières ; l'autre exige les plus hauts entraînements des pouvoirs spirituels. »

Illuminé. — Ce terme se prend en bonne et en mauvaise part ; de là, il est pour les uns synonyme de *voyant* et pour les autres de *fou*. — Au pluriel, ce terme désigne une secte qui eut jadis en Allemagne une grande célébrité, car un grand nombre d'illuminés passaient pour avoir le don de *seconde vue* ou

vue intérieure et, dès lors, ils pouvaient prophétiser. — Beaucoup de grands hommes ont été illuminés. — Cf. Gérard de Nerval : *Les Illuminés*.

Image de cire. Voy. **Envoûtement**.

Imprécations. — Menaces ou conjurations prononcées contre certaines personnes et qui sont suivies d'effets, quand elles sont prononcées par des sorciers ou des mages noirs reliés à une chaîne astrale maléfique.

Incantations. — Pratique magique faite au moyen du Verbe (Parole) et qui a pour objet la réalisation de certains effets, bons ou mauvais d'ailleurs ; les magiciens et magiciennes de l'antiquité ont largement pratiqué des incantations, Médée par exemple.

Incubes. — Mauvais esprits pouvant se matérialiser dans un but pervers : l'incube est un esprit mâle, la succube est l'esprit femelle.

Incarnation. — Action de s'incarner, c'est-à-dire de devenir chair, de rentrer, suivant l'expression biblique, dans un *vêtement de peau*.

L'homme avant de faire son apparition dans la vie terrestre, dans la vie matérielle, vivrait, au dire de l'Ecole occultique, dans l'espace *aithéré*, c'est-à-dire dans l'espace interplanétaire et, après sa mort, il y retournerait un laps de temps plus ou moins long, puis il reviendrait sur la terre, de là des naissances successives, dénommées *incarnations* et *réincarnations*.

Cette théorie a été très controversée et l'est encore de nos jours ; c'est Allan-Kardec, le rénovateur du Spiritisme moderne, qui l'a émise dans ces temps modernes et il faut dire qu'elle a soulevé de grandes discussions parmi les spirites, car les uns (les réincarnationnistes) en sont partisans et les autres s'en montrent adversaires non moins acharnés. — Pour nous, nous n'avons pas à nous occuper ici de l'incarnation à ce point de vue, mais seulement au point de vue de la possession d'une entité astrale du corps d'un médium. Certes les incarnations successives de l'homme nous paraissent nécessaires pour son évolution, la vie physique n'étant qu'une sorte d'alambic dans lequel une première distillation donne une eau moins impure, une seconde distillation fournit un liquide plus purifié encore, mais ce n'est, dirons-nous, que de l'*eau de roses* encore, et nous savons que pour obtenir de l'essence supérieure, superfine, de la quinte-essence, il faut distiller et redistiller au moins cinq fois ; il n'y aurait donc rien d'étonnant qu'il fallût à l'homme un grand nombre d'existences pour atteindre l'état parfait, l'état de pur esprit qu'il avait avant sa chute. Cette théorie ne répugne pas à l'esprit d'un homme sensé (1), mais la question de la réincarnation admise, il y a lieu de se demander si l'homme se réincarne sur la même planète ou sur une autre, et c'est ce point qui apporte la division dans le camp spirite.

Suivant la doctrine Bouddhique, l'homme à l'état de Bouddha ne renaîtrait plus, parce qu'il aurait atteint un degré de perfection qui terminerait la chaîne de

(1) Mais le contraire non plus. — N. de la D.

Ses existences. — L'homme arrivé à ce dernier chaînon (Etat de Bouddha) aurait atteint la *pleine connaissance* ou *conscience*, c'est-à-dire qu'il aurait le pouvoir, d'après les Bouddhistes, de contempler toutes ses existences passées. Ce qui précède est parfaitement démontré par le passage de la Bagavad-Gita (IV, *yoga de la science*, 5) : « J'ai eu bien des naissances et toi-même aussi Arjuna ! Je les connais toutes ; mais toi, héros, tu ne les connais point ! »

(A suivre)

JEAN DARLÈS

Les Convulsionnaires de Saint-Médard

MIRACLE OPÉRÉ SUR MARIE CARTERY (Suite)

Serait-ce sur leur incurabilité ? Mais si cette maladie peut quelquefois être guérie, le pouvait-elle dans la période auquel elle était parvenue, après que les os eurent été cariés de plus en plus pendant près de huit mois, et que tout le sang de la malade se fut si fort imbu de la liqueur corrosive qui avait formé cette maladie, que la malade était enfin réduite à l'extrémité de l'épuisement, de la faiblesse et de la langueur ? En cet état, quelle guérison pouvait-elle espérer, elle, que deux chirurgiens avaient abandonnée, lorsque ses fistules ne faisaient encore que naître ? Mais, du moins, n'est-il pas évident que sa guérison ne pouvait naturellement s'opérer, ni d'une manière subite, ni sans l'opération du chirurgien ? M. Gendron déclare, dans sa consultation, que la *guérison de ces sortes de maux demande l'opération et un traitement méthodique*. Il résulte clairement de cette décision, que les fistules ne peuvent jamais se guérir subitement puisque, outre l'opération, il faut encore tout le temps qu'un traitement méthodique exige. Aussi M. Gendron ajoute-t-il, qu'il arrive souvent que les fistules restent après que l'opération a été faite, et qu'elles ont été traitées l'espace de plusieurs mois. C'est ce qui me détermine, continue-t-il, à conseiller rarement l'opération, mais simplement d'avoir soin de presser quatre ou cinq fois par jour les coins des yeux où sont les sacs lacrimaux, afin de les vider par cette compression, et d'empêcher que le pus n'y croupisse. Par ce soin, ajoute-t-il, il n'arrive point de fluxion ni d'abcès en cette partie, et l'œil demeure sain quoi qu'il ait toujours une fistule.

Or, non seulement il est certain que Marie Cartery, qui n'avait pas été instruite de cette manière de se procurer quelque soulagement, ne l'a pas mis en usage, du moins avec le soin journalier et l'attention conti-

nuelle qu'il eût fallu avoir, mais il est même évident qu'elle ne l'a pu faire, surtout par rapport à l'œil gauche.

Tous les témoins déclarent qu'il survint une fluxion très considérable aux yeux de Marie Cartery dès le premier moment que ses fistules commencèrent à se former, que son œil gauche devint si prodigieusement enflé qu'il ne fut plus possible de l'ouvrir, et qu'il resta ainsi jusqu'au moment de la guérison subite, d'où il suit que la fluxion, qui est si dangereuse dans ces sortes de maux, ayant prévenu tous les soins qui pouvaient l'écarter, elle mit Marie dans l'impossibilité absolue de faire sortir de ses yeux tout le pus qui y croupissait, l'enflure excessive, l'inflammation et la douleur y mettant un obstacle insurmontable. Au surplus, M. Gendron déclare qu'il faut *des années* pour se procurer une guérison par ce moyen, jusqu'à ce que l'os se soit exfolié à la longue, ou consommé par la suppuration, et que la callosité du sac se soit dissipé. Ainsi, il est encore certain que les fistules ne peuvent se guérir d'une manière subite en n'employant que ces précautions. En effet, qui ne sait qu'il faut un temps infini pour rétablir dans leur état naturel des os qui ont été cariés ? C'est ce qui oblige les chirurgiens à ne pas balancer à couper toutes les callosités, et à découvrir les os cariés, pour enlever avec le fer ou consommer par le feu tout ce qui en a été altéré.

Enfin, M. Cannac, chirurgien-major des Gardes, qui a vu et examiné Marie Cartery, déclare formellement que cette manière de traiter la fistule n'est propre que pour les fistules simples, mais que, si elles sont compliquées, il faut indispensablement en venir à l'opération ; et il atteste en même temps que l'on a lieu de soupçonner que les fistules de Marie Cartery étaient *très compliquées*. Cependant il est incontestable que l'opération n'a pas été faite, puisqu'il ne reste pas de cicatrice.

L'incrédule objectera-t-il que la guérison n'a pas été subite, en s'appuyant sur le frivole fondement qu'il est demeuré pendant huit jours quelque reste de tumeur au coin des yeux ? Mais une guérison n'est-elle pas parfaite quand la cause du mal est entièrement et radicalement anéantie, et qu'une santé vive, animée, et un *air gai et alerte*, comme parlent les témoins, ont pris la place de la faiblesse la plus extrême, et cela dès le lendemain du voyage que Marie Cartery avait fait à Saint-Médard ? Et n'est-il pas évident que Dieu n'a laissé subsister encore quelques jours les restes de tumeurs que pour rendre son opération plus manifeste, en donnant encore le moyen de vérifier après la guérison quelle était la qualité du mal qu'il venait

de guérir, c'est-à-dire en régénérant tout à coup ce qui avait été détruit pendant huit mois? Il est donc incontestable que cette guérison n'a pu avoir que le Tout-Puissant pour auteur. Aussi l'incrédule n'en peut nier le miracle qu'en niant les faits, et qu'en donnant un démenti aux témoins, sous prétexte que ce ne sont que des paysans qui ont pu aisément se laisser surprendre par de fausses apparences ou même qu'il n'a pas été difficile de corrompre.

Il est vrai que presque tous les témoins de ce miracle sont de gens simples et grossiers, adonnés dès l'enfance à des travaux pénibles, plus liés par le cœur que par l'esprit à la religion dont ils ne connaissent que les éléments. Mais par cette raison même leur simplicité rustique les met hors d'état de prendre aucune part aux contestations qui agitent l'Eglise, et s'ils paraissent se ranger du côté des Appellans, ils n'y sont conduits que par la lumière éclatante des prodiges qui ont excité leur admiration.

Peu instruits sur tout ce qui regarde la Bulle, tout ce qu'ils savent, c'est que M. de Paris est, comme ils le disent, *un grand saint*, puisqu'il fait de si grands miracles; d'où ils concluent, avec leur bonne foi simple, que le parti qu'il a suivi est donc celui qu'il faut embrasser, puisque Dieu lui-même le déclare en sa faveur et l'autorise par des miracles. Mais ce sont ces miracles mêmes qui leur ont fait cette impression, ils n'ont été remués que par les merveilles qu'ils ont vues. Ainsi cette impression, loin de les rendre suspects, prouve la certitude des faits qu'ils déposent, et leur simplicité même doit écarter tout soupçon.

En effet, comment des mains endurcies par les travaux les plus rudes, auraient-elles été assez délicates pour manier une imposture aussi délicate, et qu'il aurait fallu conduire avec tant d'art? Comment supposer qu'une jeune paysanne dans laquelle tout ce qui est de plus opposé à l'artifice et à l'imposture se trouve réuni, l'ingénuité, l'innocence, la candeur, la timidité, comment s'imaginer, dis-je, qu'elle eût pu feindre pendant huit mois une maladie qui n'aurait eu rien de réel, et quelle apparence que ses père et mère eussent voulu, pendant un si long temps, se priver de son travail? Enfin aurait-elle pu faire paraître deux fistules au coin des yeux, grosses comme de petites cerises et en faire découler sans elle du pus?

Il est vrai que son œil gauche était caché sous un bandeau, mais l'œil droit est toujours resté découvert et tous les témoins assurent que l'enflure de l'œil gauche était si prodigieuse qu'elle se remarquait malgré le bandeau, et même que tout ce côté de son visage était bouffi, ce qui a duré près de sept mois.

La maladie étant réelle, par quel art cette jeune fille aurait-elle pu faire croire aux témoins qu'elle en avait

été subitement guérie, le 4 septembre, au retour du voyage qu'elle avait fait à Saint-Médard, si le fait n'eût pas été certain? Dès le lendemain, elle se présenta devant eux, et ils rendent compte avec une naïveté, inimitable à l'artifice, de l'étonnement où ils furent de n'apercevoir plus à son visage et à ses yeux ni pus, ni enflure, ni inflammation et de la voir avec un air de santé qui avait succédé tout à coup à la langueur et à l'abattement extrême où ils l'avaient vue continuellement pendant plusieurs mois. Ils attestent également qu'au bout de huit jours, il ne restait pas le moindre vestige au coin des yeux, et qu'elle recommença à travailler dans les champs avec plus de force qu'elle n'avait jamais fait. Ce sont ces faits sensibles et palpables, faits dont les sens sont des juges infailibles et par rapport auxquels il n'est pas possible de se tromper. Ainsi ce serait heurter le sens commun que de prétendre qu'on aurait pu les faire croire aux témoins quoiqu'ils ne fussent pas réels.

Il ne reste donc plus à l'incrédule d'autre ressource que de supposer que ces témoins ont été subornés, et que, contre leur propre connaissance, ils ont certifié une fable qu'ils avaient forgée eux-mêmes, ou qui leur avait été suggérée. Mais cette supposition ne choque guère moins le sens commun que la première, car, pour cela, il faut aller jusqu'à soutenir, non seulement qu'on a corrompu tous ceux qui ont déposé, mais qu'on a en même temps trouvé le moyen d'engager dans ce complot sacrilège tous les habitants du bourg de Nanterre. Il ne faut point perdre de vue qu'il n'est pas ici question d'une maladie cachée ou équivoque : il s'agit d'accidents placés sur la partie du corps la plus apparente, et exposés, par conséquent, à la vue de tout le monde ; maladie dont les symptômes sont inimitables et ont été continuellement subsistants pendant plus de sept mois.

Or, si de pareils faits eussent été attestés contre la vérité, leur fausseté notoire n'aurait-elle pas aussitôt excité un cri public de reproche et d'indignation, à moins qu'en même temps on n'ait gagné tous les habitants de Nanterre, pour les forcer à dissimuler une fourberie criminelle? Ce n'est pas en secret que les témoins ont fait leurs déclarations : non seulement c'est devant un notaire qu'ils se sont assemblés; mais en présence de tous les officiers de la justice, du sieur Carbalet, lieutenant de la Prévôté, et du sieur Cœur-droy, procureur fiscal, qui ont signé ces actes comme témoins; et si le sieur Dairon, prévôt de Nanterre et greffier en chef de la connétablie et maréchaussée de France, à la Table de marbre, n'était pas présent lorsque ces déclarations ont été rédigées, il n'en est pas moins témoin de leur sincérité, ne s'étant pas contenté de les légaliser, mais ayant pris de là occa-

sion de certifier lui-même, que tous les faits contenus dans les déclarations lui avaient déjà été assurés par plusieurs personnes de Nanterre.

De plus, la déclaration de Marie Cartery a été imprimée dans le recueil des relations des Miracles, et par là est devenue publique. Or, dans un bourg où tout le monde se connaît, peut-on douter qu'un événement aussi digne de remarque que la guérison subite d'une maladie si apparente, n'ait fait beaucoup de bruit, et que tout le monde n'ait su les déclarations qui en avaient été faites, non seulement par Marie Cartery, mais aussi par ses père et mère, et par tous ses parents?

(A suivre.)

A TRAVERS LES REVUES

LE GRAND-OEUVRE ALCHIMIQUE

L'Hyperchimie publie sous ce titre un article curieux dont voici la partie principale :

Florissante en la vieille Egypte, en la sacerdotale et magique Chaldée, aux siècles très lointains, puis encore enseignée à l'Ecole d'Alexandrie — l'Alchimie fut proscrite avec les Arts Secrets ; elle devint maudite comme eux et se renferma dès lors dans le Mystère des fraternités occultes et hermétiques. Les Gnostiques, les Templiers, les Alchimistes, les Rose + Croix, conservèrent, transmièrent l'Alchimie au travers du Moyen-Age, de la Renaissance, enfin des époques modernes. Et aujourd'hui, parallèlement aux autres branches de l'Hermétisme, mieux encore peut-être, l'Alchimie renaît ; d'allure très scientifique, elle conquiert les meilleurs esprits. Les faits expérimentaux, d'ordre industriel, la confirment. Tiffereau, Strindberg, Emmens, Brice, fabriquent de l'or. La Néo-Alchimie se constitue auprès de la traditionnelle Alchimie, prête à se confondre enfin en elle. Esquissons donc l'ensemble de la Spagyrique ; voyons ce qu'est le Grand-Oeuvre, la Pierre Philosophale, posons-en les conclusions pratiques.

Qu'est-ce que l'Alchimie tout d'abord ?

L'Alchimie — nous dira Paracelse — est une science qui apprend à changer les métaux d'une espèce en une autre espèce. — Et Roger Bacon : L'Alchimie est la science qui enseigne à préparer une certaine Médecine ou Elixir, lequel, étant projeté sur les métaux imparfaits, leur communique la perfection dans le moment même de la Projection.

Ces deux définitions sont excellentes, et nous verrons que les travaux modernes confirment le fond même de ces préceptes magistraux.

Au sens le plus bref et le plus positif, l'Alchimie est bien l'Art de quintessencier les corps, de les transmuter, de les fabriquer par Synthèse.

L'Hyperchimie doit remplacer la chimie.

Mais ces définitions précisent surtout, et uniquement même, la partie la plus grossière de l'Alchimie. Or, l'Alchimie est plus et mieux que l'Art ou la Science de fabriquer les métaux précieux. Elle se rattache intimement à

l'Hermétisme, aux Sciences occultes dont elle constitue une branche importante. Elle emprunte ses Arcanes à la Kabbale, à la Magie, à l'Astrologie, elle enfante la médecine Spagyrique, car l'Occultisme s'inspire de l'Unité parfaite. Science Intégrale, il aboutit à la seule Unité au moyen de la féconde loi de l'Analogie, entre autres.

L'Alchimie, en résumé, prise dans son ensemble si vaste, est une des branches de l'Hermétisme, qui s'attache particulièrement, sur le Plan Physique de la Nature, à l'étude de la Matière, de sa constitution, de sa genèse, de son évolution et de ses transmutations.

Antique Science cultivée par les Mages, elle dévoila le Problème de l'Energie et de l'Atome, montrant l'identité de la Substance polarisée en Force et Matière qui se résolvent l'une en l'autre par le double courant d'Evolution et d'Involution, Aspir et Expir de l'Univers-Vie (1). A travers les Ages, l'Alchimie demeurera plus ou moins obscure, selon les temps, mais toujours intégrale, poursuivant le même but scientifique : l'Unité absolue de la Matière vivante, démontrée à l'aide de la Synthèse des Corps et des Métaux, lesquels dérivent tous d'un même Atome, sont constitués par les combinaisons diverses des atomes entre eux, ce qui permet d'opérer l'interchangeabilité des molécules, la transmutation des édifices atomiques.

L'Alchimie donnait donc — et donne — le moyen de fabriquer les corps les plus précieux, et parmi ceux-ci surtout l'Or, dont les hommes n'aperçoivent que l'utilité, mais dont l'Adepté connaît l'Essence, l'influence bénéfique sur l'organisme au point de vue thérapeutique, sur la Science au point de vue synthétique ; L'Or, élément très évolué, le plus haut sur l'échelle métallique, est le chef de file des métaux. Sa fabrication mène en conséquence à la synthèse des métaux qui le précèdent.

Actuellement, l'Alchimie, comme nous le verrons plus loin, aboutit aux mêmes effets, mais l'Hermétisme ne prodiguant pas ses enseignements, et les Initiés étant rares, à côté de l'Alchimie traditionnelle, il s'est formé une Alchimie toute « expérimentale » tâtonnant, cherchant l'obtention de l'Or, de l'Argent par des procédés de laboratoire exotériques. C'est la Néo-Alchimie, dont on verra le définitif triomphe lorsqu'elle aura fusionné avec l'Alchimie traditionnelle, seule dépositaire des formules, des recettes parfaites conduisant au Grand-Oeuvre par la Pierre Philosophale.

C'est à cette tâche que se consacrent la *Société Alchimique de France* et la revue : *L'Hyperchimie — Rosa Alchemica*, organe d'union entre le Passé et l'Avenir.

ALCHIMIE TRADITIONNELLE. — Elle reste le privilège des Adeptes. Il faut avoir découvert l'Absolu, selon la parole des maîtres, pour en posséder la Clef. Savoir — Vouloir — Oser — Se Taire, résument toute Initiation, l'Initiation Magique comme l'Initiation Alchimique.

L'on ne s'étonnera donc point que nous ne donnions ici que les principes généraux servant à comprendre les auteurs anciens très obscurs en leur symbolisme assez compliqué. Les termes employés sont souvent synonymes et symboliques.

Les Alchimistes basaient leurs connaissances sur le

(1) La Force devient Matière (Involution) et la Matière devient Force (Evolution), grâce au Mouvement. Ce cycle vient de l'Unité et s'y résorbe — car il s'y meut.

Quaternaire des Eléments et le Ternaire des spécifications actives des corps. Les opérations du Grand-OEuvre en résultaient.

Le Quaternaire comprenait : le Feu — l'Air — l'Eau — la Terre ; le Ternaire : le Soufre, le Mercure, le Sel. — Mais les Alchimistes n'entendaient nullement par là désigner les éléments ni les corps vulgaires. Par ces termes, ils ne représentaient, en aucun cas, des corps particuliers.

Ils considéraient les quatre Eléments comme des états différents, des modalités diverses de la Matière. Et c'est pourquoi ils disaient les quatre éléments constitutifs de toute chose. En effet, les Eléments, issus de la Substance Une, de la Matière Une, dont ils ne symbolisent que des modifications, des formes particulières dues à l'orientation des vortex et des atomes éthériques — les Eléments possèdent les qualités principales dont ils sont synonymes. Ainsi l'Eau est synonyme de liquide, la Terre correspond à l'état solide, l'Air à l'élément gazeux, le Feu à un état plus subtil encore, tel que celui de la Matière radiante par exemple.

Puisque ces Eléments représentent les états sous lesquels s'offre à nous la Matière, il était donc logique d'affirmer — et ce l'est encore — que les Eléments constituent l'Univers entier.

Pour les Alchimistes, les mots Sec, Humide, Froid, Chaud, signifiaient : matière solide, matière liquide, matière gazeuse et matière volatile. Aux quatre éléments, on ajoutait souvent un cinquième état, sous le nom de Quintessence. La Quintessence peut se comparer à l'Ether des physiciens modernes. Les qualités occultes, essentielles lui appartiennent, de même que la chaleur naturelle appartient au Feu, la subtilité à l'Air, etc...

Les Eléments, enseignaient les Alchimistes, se transforment les uns en les autres, agissent les uns sur les autres, le Feu agit sur l'Eau au moyen de l'Air, sur la Terre au moyen de l'Eau ; l'Air est la nourriture du Feu, l'Eau l'aliment de la Terre ; de concert ils servent à la formation des mixtes, à la production totale de l'Univers. — Nous vérifions chaque jour ces préceptes : l'Eau se change en vapeur, en Air quand on la chauffe ; les solides se liquéfient sous l'action des liquides dissolvants, et du Feu, etc...

Les Principes seconds : Soufre — Mercure — Sel, forment la Grande Trinité Alchimique. La matière se différenciait, pour les Alchimistes, en deux principes : Soufre et Mercure, dont l'union en diverses proportions constituait les corps multiples, les innombrables composés chimiques.

Le troisième principe : Sel [ou Arsenic, servait de lien entre les deux précédents, de jonction et d'équilibre, de point neutre (composé des deux).

Le Soufre, le Mercure et le Sel, considérés en eux-mêmes, ne sont que des abstractions servant à désigner un ensemble de propriétés. Mais, dérivant de la matière première, le Soufre, le Mercure, le Sel, envisagés au point de vue pratique, sont en quelque sorte l'incarnation des Eléments ; leur combinaison dans un corps est variable, et l'un des principes prédomine sur l'autre. Ils constituent, à l'état de quasi-séparation, la quintessence respective des corps.

Le Soufre symbolise l'ardeur centrale, le principe interne actif, l'âme lumineuse des choses. Igné, il renferme le Feu qui tend à sortir. Dans un métal, le Soufre représente les propriétés visibles : la couleur, la combustibilité, la dureté, la propriété d'attaquer les autres métaux.

Le Mercure symbolise, abstraitement si l'on veut, la force vibratoire universelle, le fluide sonique, le principe passif,

extrême des choses. Aqueux, il renferme l'Eau et l'Air, qui tendent sans cesse à entrer. — Dans un métal, le Mercure représente les propriétés occultes ou latentes : l'éclat, la volatilité, la fusibilité, la malléabilité. Ce mouvement divergent et convergent + et — de Soufre et Mercure trouve son équilibre dans le principe stable ou sel : Le Sel est donc la condensation du Soufre et du Mercure, l'aspect sensible, fixe, du corps, le réceptacle des énergies, ou substance propre. Pondérable, il correspond à la Terre.

Mais, chimiquement parlant, est-il possible de rattacher ces termes aux théories actuelles ? Je le crois, car d'après ce que nous avons vu plus haut, le Soufre et le Mercure répondraient fort bien en somme — ainsi que l'a énoncé la brochure excellente : *L'Idée Alchimique* — aux radicaux dont nous parle la Chimie. Les radicaux, en effet, ne sont autres que des atomes ou des groupes d'atomes susceptibles de se transporter d'un composé dans un autre, par voie de double décomposition.

Les radicaux simples ou composés sont isolables ; et en vérité, pourtant, personne ne les a jamais vus, palpés, au sens propre du mot, parce que ce sont là des réactions chimiques que l'on connaît par les résultats, les combinaisons, produits.

Eh bien ! il en est tout à fait de même pour le Soufre et le Mercure. Ils personnifient parfaitement les radicaux simples ou composés. Et cette analogie nous aide à comprendre la genèse, la constitution des corps et des métaux, formés par l'union, à divers degrés, du Soufre et du Mercure, comme l'enseignaient les Alchimistes.

Les radicaux Soufre, Mercure, en se transportant d'un composé à un autre, apportent l'ensemble nouveau de leurs propriétés et donnent naissance au corps correspondant à leur radical actif et dominant.

Ces deux Principes : Soufre et Mercure, séparés dans le sein de la Terre, sont attirés sans cesse l'un vers l'autre, et se combinent en diverses proportions pour former métaux et minéraux, sous l'action du feu terrestre. Mais suivant la pureté de la cuisson, son degré, sa durée, et les divers accidents qui en résultent, il se forme des métaux ou des minéraux plus ou moins parfaits.

« La différence seule de cuisson et de digestion du Soufre et du Mercure produit la variété dans l'espèce métallique », nous apprend Albert-le-Grand, et voilà condensée la théorie excellente des Alchimistes sur la genèse des métaux (1).

Pour résumer la question, nous pouvons définir le Soufre et le Mercure des Alchimistes, les principes essentiels de la Matière première universelle, principes qui forment la base, les radicaux de tous les métaux et minéraux.

(1) « Il y en a qui disent que le tancha (mercure sulfuré), par l'absorption des vapeurs du yang vert (principe mâle, lumière, chaleur, activité), donne naissance à un minéral, le Kong-che, qui, au bout de deux cents ans, devient du cinabre natif. Dès lors la femme est enceinte.

Au bout de trois cents ans, ce cinabre se transforme en plomb ; ce plomb, au bout de deux cents ans, se transforme en argent, et ensuite, au bout de deux cents ans, après avoir subi l'action du K'i (l'esprit vital, astral) du taho (Grande Concorde ? — devient de l'Or. » (Encyclopédie chinoise) Mais, ajoute le commentateur japonais, c'est une opinion erronée.

Le sulfure de plomb donne naissance à l'argent.

Le soufre est l'origine des métaux. — (Encyclopédie chinoise.)

Les initiés méditeront ces notes. Nous les engageons à les rapprocher de nos commentaires personnels: F. J. C.

La [PIERRE PHILOSOPHALE. — Le GRAND-OEUVRE. — L'Art Spagyrique repose essentiellement sur la *fermentation*. Ceci signifie, en toute clarté, qu'il faut communiquer la *vie* aux métaux dans le laboratoire, vie latente en eux, qu'on doit les réveiller, provoquer leur activité par une sorte de résurrection, comme nous voyons que l'opère sans cesse la Nature en son éternel Hylozoïsme.

L'effort capital de l'Alchimie consiste à réduire les matières prochaines en leurs ferments, qui, réunis, constitueront la substance transmutatrice. Tout le Grand-OEuvre réside en la juste préparation des ferments métalliques.

Chaque métal possède en lui son propre ferment qu'il faut extraire : l'Or sera le ferment de l'Or, l'Argent, le ferment de l'Argent, et ainsi de suite.

La confection de la Pierre s'effectue de cette manière :

De l'Or Solaire (ou Soufre secret) — on titre le *Soufre*.

De l'Argent Lunaire (ou Mercure secret) — on titre le *Mercury*.

Et selon certains Alchimistes, du mercure vulgaire, ou vit-argent, on extrait un *sel* particulier. — Ce sont là des ferments complémentaires, doués d'une activité considérable.

L'Or et l'Argent — seuls corps utilisables pour la Pierre, préparés en vue de l'OEuvre, portent le nom d'Or et d'Argent des Philosophes dans les vieux traités. Le Soleil et la Lune les symbolisent.

On les purifie d'abord, l'Or par la cémentation ou l'antimoine, l'Argent par la coupellation, c'est-à-dire le plomb.

Le Soufre tiré de l'Or et le Mercure de l'Argent, constituent la matière prochaine de la Pierre, ce sont là les ferments, les radicaux de l'Or et de l'Argent, conjoints en *Sel*.

Mais comment extraire le Soufre et le Mercure de l'Or et de l'Argent des Philosophes ?

Nous touchons ici au Grand Arcane de l'Alchimie et de l'Hermétisme.

On ne trouvera jamais aucune explication formelle de ce problème, dans aucun ouvrage, car ce secret ne saurait être communiqué aux profanes.

Les Alchimistes enveloppent d'un symbolisme obscur, pour les non-initiés, ce chapitre mystérieux de la Science (1).

C'est au moyen du Dissolvant, du Menstrue, de l'*Azoth* extrait de la Magnésie que l'on tire le Soufre et le Mercure de l'Or et de l'Argent.

Qu'est-ce donc que l'*Azoth* ? quelle est cette Magnésie étrange, d'où provient l'*Azoth* ? Laissons seulement pressentir qu'il s'agit de la *Lumière Astrale* que l'Adepté doit savoir manier et attirer. On l'excite par un feu céleste, volatil, modification du fluide astral, et qui s'attire lui-même par la distillation hermétique d'une Terre nommée Magnésie, considérée comme mère de la Pierre.

De cette Magnésie, minière universelle, on tire le Soufre et le Mercure suprêmes, initiaux, lesquels incorporés, conjoints en un *Sel*, constituent l'*Azoth* ou Mercure des Philosophes.

C'est ce dissolvant énergique, vivant pour ainsi dire, doué d'une puissance électro-magnétique, selon Stanislas Guaita, que l'on fait agir sur l'Or et l'Argent, afin d'en isoler les deux ferments métalliques dont nous avons parlé.

(1) Disons une fois pour toutes que : Soleil et Lune, Or et Argent des Philosophes, Mâle et Femelle, Roi et Reine, Soufre et Mercure sont synonymes.

Pour manier les forces de la Nature, l'Ascèse personnelle s'impose. Il me semble donc inutile d'insister sur la nécessité d'une initiation hermétique sans laquelle nul ne saurait pratiquer l'Alchimie Magique Traditionnelle (1).

Poursuivons l'examen des opérations alchimiques de la Pierre : on congèle les solutions obtenues en les faisant cristalliser. On décompose par la chaleur les sels obtenus. Enfin, après divers traitements — indiqués par A. Poisson dans son superbe ouvrage : *Théories et Symboles des Alchimistes* — on a le Soufre et le Mercure destinés à la Pierre. Ils forment la matière prochaine de l'OEuvre. On combine ces ferments issus de l'Or, de l'Argent et du Mercure vulgaire. On les enferme en un ballon clos bien luté. On place le matras sur une écuelle pleine de sable ou de cendres, et l'on chauffe au feu de roue, car la cuisson ménagée va donner à la masse la propriété de transmuter les métaux. — Les Alchimistes appelaient Athanor le fourneau spécial dans lequel ils mettaient l'écuelle et l'œuf.

Le feu se continue sans interruption jusqu'à la fin de l'OEuvre.

Dès le début, les corps entrent en réaction ; diverses actions chimiques se produisent : précipitation, sublimation, cristallisation, changements de couleurs. — La matière devient noire (symbolisée par la tête de corbeau) puis blanche (symbolisée par le cygne). A ce degré, elle correspond au Petit-OEuvre ou transmutation du Plomb, du mercure du cuivre, en argent. Puis les teintes intermédiaires, variées, se montrent : vert, bleu, livide, iris, jaune, orange. Enfin le rouge rubis ou parfait qui indique l'heureuse terminaison.

En résumé voici la marche générale :

1° (La matière étant préparée, c'est-à-dire les ferments étant extraits de l'Or et de l'Argent) : Conjonction ou coït : union du Soufre et du Mercure dans l'œuf. On chauffe. Apparition de la couleur noire. — On est arrivé alors au 2° stade.

2° La Putréfaction.

3° Vient l'Ablution : la blancheur apparaît. La Pierre se lave de ses impuretés.

4° La Rubification ; couleur rouge. L'OEuvre est parfait.

5° Fermentation. — Son but est d'accroître la puissance de la Pierre, de la parfaire. On brise l'œuf, on recueille la matière rouge, la mêle à de l'Or fondu et à un peu d'*Azoth* ou Mercure des Philosophes, et l'on chauffe à nouveau. Puis on recommence une ou deux fois encore cette opération. La Pierre augmente de force. Elle transmue 1.000 fois son poids de métal au lieu de 5 ou 10 fois. C'est ce que l'on nomme la Multiplication de la Pierre. — Les métaux vils sont changés en Or et Argent. C'est la 6° opération ou *Projection* : on prend un métal : mercure, plomb, étain, on le fond, puis dans le creuset où se trouve le métal chauffé, on projette un peu de Pierre Philosophale enveloppée de cire. Après refroidissement, l'on a un lingot d'or, égal en poids au métal employé, ou moindre suivant la qualité de la Pierre.

(1) La raison du secret, au point de vue social, est due au mauvais usage que la plupart des hommes feraient de l'Or. Ils ne l'emploieraient guère pour le Bien général. Puis une catastrophe universelle, par suite d'une crise monétaire effroyable, secouerait le monde. Rien n'irait mieux : tout irait sans doute plus mal, et le Paupérisme persisterait comme auparavant.

L'Elixir rouge ou Grand Magistère se présente sous la forme d'une *Poudre* rouge éclatant et assez lourde.

Nous ne saurions mieux définir cette poudre qu'en l'assimilant à un énergique ferment qui provoque la transformation moléculaire des métaux, absolument comme un ferment change le sucre, en acide lactique par exemple. Dès lors pourquoi s'étonner de voir accorder à la Pierre Philosophale la propriété d'agir à doses infiniment faibles, et les Alchimistes assurer qu'un grain de Pierre peut convertir en or une livre de mercure? Le ferment agit aussi sur les matières organiques à doses infinitésimales; la diastase transforme en sucre 2.000 fois son poids d'amidon. Rien de mystérieux donc dans le rôle chimique et vital de la Pierre Philosophale!

PROPRIÉTÉS DE LA PIERRE PHILOSOPHALE. — Tous les hermétistes sont unanimes quant à ce point; cet Elixir parfait est une poudre rouge, lourde, transformant les impuretés de la Nature.

« Il fait évoluer rapidement ce que les forces naturelles mettent de longues années à produire; voilà pourquoi il agit, selon les adeptes, sur les règnes végétal et animal, aussi bien que sur le règne minéral, et peut s'appeler médecine des trois règnes », nous dit le grand et illustre Maître Papus dans son *Traité Méthodique de Science Occulte*.

La Pierre Philosophale jouit de trois propriétés générales :

1^o Elle réalise la transmutation des métaux vils en métaux nobles, du plomb en argent, du mercure en or, et transforme les unes en les autres les substances métalliques. Elle permet aussi de produire la formation des pierres précieuses, de leur communiquer un état splendide.

2^o Elle guérit rapidement, prise à l'intérieur, sous forme de liquide, toutes les maladies, et prolonge l'existence. C'est l'Or Potable, l'Elixir de Longue-Vie, la Panacée Universelle.

Elle agit sur les Plantes, les fait croître, mûrir et fructifier en quelques heures.

3^o Elle constitue le *Spiritus mundi* et permet à l'Adepté de communiquer avec les êtres extra-terrestres, de composer les fameux *homuncules* de la Palingénésie.

Les Rose + Croix possèdent ce triple privilège de la Pierre Philosophale, et comme tels sont illuminés, thaumaturges et alchimistes.

« Ces propriétés de la Pierre, concluerons-nous avec le Dr Papus, n'en constituent qu'une seule : renforcement de l'activité vitale. La Pierre Philosophale est donc tout simplement une condensation énergétique de la Vie dans une petite quantité de matière, et elle agit comme un ferment sur le corps en présence duquel on la met. Il suffit d'un peu de Pierre Philosophale pour développer la vie contenue dans une matière quelconque. » (1).

LA NÉO-ALCHIMIE. — La Néo-Alchimie se propose de rattacher la Chimie à l'Alchimie, en montrant l'identité du

(1) Les transmutations *historiques* de Nicolas Flamel; Jean Dee, Kelley, Van-Helmont, Helvétius, Sendivogius, Lascaris, St-Germain, opérées du xiv^e au xviii^e siècle, autoriseraient seules à ne point mettre en doute la réalité de la Pierre Philosophale à défaut d'autres considérations. Si les *documents* sur la Synthèse alchimique sont rares aujourd'hui, cela provient de la destruction des fameuses bibliothèques de Thèbes, de Mem-

but poursuivi, en ce sens que la Synthèse Universelle et l'Unité de la Matière Première ressortent de l'une comme de l'autre. La Chimie n'est que la partie grossière et inférieure de l'Alchimie. Elle ne *vivra* qu'en se reliant à elle, à l'Alchimie qui la mènera vers les Principes.

L'Alchimie et la Chimie ne sont sœurs ennemies que pour les savants officiels. En réalité, elles doivent fusionner, car la Chimie est la fille de l'Alchimie et elle lui emprunte ses meilleures théories!

La Synthèse, la Synthèse raisonnée des corps, des métaux, voilà surtout le lien qui sert de trait d'union entre la Chimie et l'Alchimie; la Synthèse, voilà le Fait sur lequel repose la Néo-Alchimie, science expérimentale, corroborant de plus en plus chaque jour la doctrine hermétique, aux yeux des modernes avides de réalisations industrielles utilisables.

La Néo-Alchimie ou Mathèse chimique (union des extrêmes : Analyse et Synthèse en une vivante Réalité, que je tends à constituer pour ma part, depuis plusieurs années déjà) s'appuie sur les principes mêmes de la Chimie qu'elle confronte sans cesse avec les doctrines des alchimistes afin de prouver l'identité des deux enseignements au point de vue expérimental et positif. De cette manière, on pourra élucider, grâce à une méthode impartiale et rigoureuse, les problèmes de la Composition de la Matière, de son Unité, des Atomes et des Molécules, de la Genèse et de l'évolution des Corps.

La Néo-Alchimie doit démontrer l'exactitude des opérations du Grand-OEuvre, dans la mesure du possible, la profondeur des Doctrines Alchimiques quant à l'étude de la Matière, de son animation et de ses transformations. Et pour cela, elle inspire les travaux chimiques, les théories modernes, les ramène à leur expression dernière qui est bien du domaine de l'Alchimie Traditionnelle. — La Chimie actuelle, en son ensemble, n'est qu'un balbutiement; les chimistes ordinaires sont de simples garçons de laboratoire. Jamais ceux-là ne parviendront à découvrir la genèse intégrale des Corps, le maniement de l'Agent Universel, avec l'aide de qui se réalise la Pierre Philosophale.

Et dès lors, tout ce que l'Alchimiste peut tenter, c'est ceci : expliquer aux savants le sens véritable des théories chimiques, des expériences, des synthèses, les guider dans leurs recherches, leur assurer et leur montrer, grâce aux procédés de la Chimie vulgaire, que l'on peut parvenir à la démonstration des doctrines alchimiques, savoir : l'*Unité de la Matière*, la *Fabrication industrielle des Corps Chimiques*, la *Synthèse des Métaux*.

Mais la confection de l'*Or Philosophal*, cet Or supérieur à l'or chimico-physique connu, restera toujours une énigme, privilège des seuls Adeptes, fidèles à leur serment de silence!

phis et d'Alexandrie qui renfermaient des quantités d'ouvrages précieux touchant les Sciences Sacrées. La Tradition des Races Rouge, Noire et Jaune, leur Savoir, consignés en livres uniques, disparurent ainsi dans les flammes allumées par les mains sacrilèges de l'homme. On sait que la bibliothèque d'Alexandrie fut brûlée par les chrétiens sous les ordres de l'évêque Théophile.

Les Sciences Occultes morcelées, transmises par des groupes d'initiés, n'ont point encore reconstitué leur Unité Intégrale.

Le Gérant : GASTON MERY.

Impr. JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil. Paris.
Téléphone 215-10.